Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE



PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1873

PREMIER SEMESTRE





PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Thorillon entendait l'exactitude à sa manière. (P. 2, col. 2.)

LES BRAVES GENS

CHAPITRE PREMIER

Le messager Thorillon répand une nouvelle importante.

M. Defert, comme tout le monde, avait ses amis et ses ennemis. Ses amis le trouvaient grave et posé, comme il convient à un riche fabricant; ses ennemis lui reprochaient d'être roide et gourmé. Eh bien! ce jour-là, il n'était ni roide ni gourmé; on ne peut même pas dire qu'il fût ni posé ni grave. Ce fut en sautillant qu'il entra dans son cabinet de travail. Il fredonnait je ne sais quelle cavatine, quand il s'approcha machinalement de la cheminée. Ayant par hasard rencontré des yeux son visage qui se reflétait dans la glace, il s'adressa à lui-même un petit signe de tête plein de bienveillance et un sourire de satisfaction.

Est-ce là, je vous le demande, la conduite d'un homme sérieux? Il savait même si peu ce qu'il faisait, qu'il présenta la semelle de ses bottes au foyer qui était sans feu, puisque l'on était au cœur de la belle saison. Quand il s'aperçut de sa distraction, il se mit à rire; puis quand il eut ri, il devint presque sérieux, rajusta les pointes de son faux-col et lissa ses favoris.

Alors, il s'assit à son bureau, et renversé sur le dossier de son fauteuil, il médita quelques minutes les yeux au plafond. Tout à coup, parmi les plumes qui se trouvaient à portée de sa main, il prit, sans y regarder, la première venue (ce qui n'est pas digne d'un homme méthodique), et attirant à lui tout un cahier de papier à lettres, il se mit à écrire.

Sur la première feuille, il écrivit une phrase, une seule. Cette phrase, il la répéta sur une seconde feuille, puis sur une troisième, et enfin sur une douzaine au moins. On aurait dit un écolier paresseux, condamné par un professeur sévère à copier indéfiniment une leçon qu'il n'a pas sue. La comparaison, cependant, aurait péché par un point : car plus l'écolier avance dans sa tâche, plus il devient grognon, et plus M. Defert répétait sa phrase, plus son sourire de satisfaction s'épanouissait entre ses épais favoris.

Après sa première demi-douzaine de phrases, il parut pris d'une inquiétude subite, et s'élança hors de son cabinet, comme s'il n'eût pas vu sa famille depuis quinze jours, et qu'il eût été pressé d'en avoir des nouvelles. Les nouvelles qu'il était allé chercher étaient bonnes sans doute, car, quand il revint il était tout rouge, à force d'avoir ri, et il se remit à sa besogne avec un entrain de fort bon augure.

Lorsqu'il jugea qu'il avait assez recopié la phrase qui le mettait en joie, il plia chacune des feuilles, et les mit sous enveloppes. La dernière n'était pas complétement sèche, elle se barbouilla un peu. M. Defert,

au lieu de s'en inquiéter, fit entendre un petit sifflement joyeux, et se consola philosophiquement de ce petit malheur en se disant : Ma foi ! celle-là sera pour l'oncle Jean. Et, comme un homme heureux trouve en toutes choses prétexte à se réjouir, il se frotta les mains à l'idée que celle-là serait pour l'oncle Jean, et que l'oncle Jean ne s'en fâcherait pas.

Il prit ensuite dans un tiroir une petite liste et se mit à écrire vivement les adresses sur tous les billets. Quand il eut fini, il poussa un soupir de satisfaction et sonna.

Par la porte opposée à celle qui lui avait récemment livré passage, apparut un homme d'une cinquantaine d'années, très-digne et très-sérieux. Il avait un grand faux-col, comme M. Defert; de gros favoris, dont l'arrangement symétrique rappelait ceux de M. Defert; une grosse chaîne de montre comme M. Defert; et comme lui encore, des bottes bien cirées qui craquaient à mesure qu'il s'avançait d'un pas mesuré. Moins la ressemblance des traits, cet homme rappelait tout à fait son patron ; ce jour-là cependant il avait conservé toute sa gravité commerciale et industrielle, que l'autre avait complétement mise de côté. C'était le premier commis de la maison. L'admiration respectueuse qu'il professait pour son patron, l'habitude de vivre à côté de lui, l'avaient transformé en une sorte d'exemplaire de M. Defert.

— Ah ! c'est vous, Jolain, dit le patron d'un ton de bonne humeur, quel gaillard, hein ! que ce petit garçon !

— Pour un gaillard, c'est un gaillard, dit M. Jolain d'un ton circonspect.

L'opinion que venait d'émettre le commis solennel était en elle-même d'une nature si peu compromettante qu'on aurait pu s'étonner de sa circonspection. Mais cette qualité, éminemment industrielle et commerciale, formait le fond même de la nature du commis ; il était circonspect partout et toujours ; d'ailleurs, le brave homme était Normand.

— Et quels poumons !

— De solides poumons ! j'oserai même dire qu'il crie comme un homme !

— Oui vraiment il crie comme un homme, répéta M. Defert avec une joyeuse emphase.

Il y eut un silence pendant lequel M. Defert semblait se répéter intérieurement et pour son plaisir personnel la dernière phrase du commis.

M. Jolain, aussi poli qu'il était circonspect, crut qu'il était de son devoir de rompre un silence embarrassant, et après mûre réflexion, risqua la phrase suivante :

— Il crie si fort qu'on l'entend de nos bureaux, et....

Jugeant qu'il était inutile, peut-être compromettant d'en dire plus long, il coupa là sa phrase, et toussa derrière sa main. Puis l'esprit professionnel reprenant le dessus, il demanda à M. Defert pourquoi il l'avait sonné.

— Ah ! dit l'autre, ce n'est pas à vous que j'ai affaire ; et je suis fâché que vous vous soyez dérangé. Ayez l'obligeance de m'envoyer Thorillon.

M. Jolain salua et disparut en faisant craquer ses bottes ; deux minutes après, la porte fut ouverte par un jeune garçon de quatorze ans, l'air doux et un peu effaré. Il avait des cheveux roux, coupés ras, des taches de rousseur larges comme des lentilles sur les joues et jusque sur les paupières. Son costume était des plus modestes.

— Me voilà ! monsieur Defert ! dit-il en portant sa main à son front, comme pour ôter respectueusement une casquette imaginaire.

— Tu vois ce paquet de lettres ?

— Oui, monsieur Defert !

— Il faut les remettre toutes à leur adresse bien exactement.

— Oui, monsieur Defert !

— Tu m'as bien compris ?

— Oh ! monsieur Defert ! dit le garçon roux d'un ton de doux reproche.

Le fait est que Thorillon était unique et n'avait pas son pareil pour faire les commissions. C'était, à vrai dire, un pauvre mérite, mais enfin c'en était un ; il y a tant de gens qui n'en ont pas du tout. Comme il passait pour légèrement idiot, et ne pouvait trouver d'autre emploi de ses facultés restreintes, M. Defert, qui était un brave homme, l'employait à des travaux de copie, à cause de sa belle écriture, et surtout aux courses en ville, à cause de ses longues jambes et de son exactitude.

Thorillon alla décrocher sa casquette, se sangla d'une ceinture de cuir, dont il était très-fier, parce qu'elle lui donnait un faux air de messager officiel, et partit comme un trait à travers les rues de Châtillon-sur-Louette.

Ce n'est pas une grande ville que Châtillon-sur-Louette ; ce n'est même qu'une toute petite sous-préfecture. On ne se figure pas, malgré cela, tout ce qu'il faut de temps, même à un bon coureur comme Thorillon, pour y distribuer une douzaine de lettres. D'abord, les rues étroites y décrivent toutes les variétés de courbes imaginables, et se replient sur elles-mêmes autant de fois que le Méandre, de sinueuse mémoire. Puis, comme la ville est bâtie sur le flanc d'une colline, ce ne sont de tous côtés que montées et descentes, sans compter les escaliers ou escalade qui conduisent d'un quartier à un autre. Cela seul suffirait à expliquer pourquoi Thorillon fut si longtemps absent de la maison. Il y a d'autres raisons encore.

Thorillon entendait l'exactitude à sa manière. Si, par exemple, M. Defert lui eût expressément recommandé de ne pas perdre une minute, il n'aurait pas perdu une minute ; mais M. Defert lui avait dit simplement de porter les lettres, il les portait, mais en se donnant quelque liberté et en s'accordant quelques distractions.

Quand le savetier du coin vit que Thorillon avait sa ceinture de cuir, il en conclut que ce jeune homme

partait en mission ; et comme il se faisait un devoir de se mêler autant que possible de tout ce qui ne le regardait pas, il le siffla familièrement, et lui demanda ce qu'il y avait de neuf.

— Il y a de neuf que nous avons de ce matin un garçon superbe ; je ne l'ai pas vu, mais monsieur dit que c'est un vrai gaillard. Maintenant, il faut que je vous quitte, car je suis pressé.

Et l'on vit sa figure souriante, effarée et sa ceinture de cuir dans les régions supérieures de la ville, d'où l'on aperçoit la vallée de la Louette toute parsemée de saules et de peupliers, la prairie qui d'en haut semble une immense pelouse, et les coteaux plantés de bois et de vignes ; on les vit dans les régions inférieures où les rues s'engouffrent brusquement sous des voûtes et sous des porches humides ; on les vit sur le pont ; on les vit au faubourg ; on les revit enfin rue du Heaume, dans les bureaux de la maison Defert et Cie.

Là, Thorillon, de courrier redevenu scribe, se mit à copier je ne sais quelles paperasses auxquelles il ne comprenait pas un mot. Tout en grossoyant, il repassait avec délices dans sa tête les amusements de la journée : la course d'abord, les chiens qu'il avait exaspérés jusqu'à la fureur derrière les portes cochères, les chats dont il avait troublé la sieste, les étages qu'il avait descendus à cheval sur la rampe, et les gamins qu'il avait colletés. Calme et inoffensif dans la vie privée, Thorillon devenait susceptible et batailleur quand il avait sa ceinture de cuir et son caractère officiel ; il s'irritait de la moindre raillerie, qui lui semblait alors s'adresser à la maison Defert et Cie en personne.

Lorsqu'il songeait aux lettres qu'il venait de porter, c'était pour se dire combien les gens qui les avaient reçues devaient être honorés d'une pareille faveur. Ils les garderaient sans doute dans leurs archives de famille.

Sa pauvre cervelle eût été bien bouleversée s'il avait pu connaître l'effet de la nouvelle qu'il avait semée sur son chemin comme une traînée de poudre.

Les bonnes gens comme il y en a encore pas mal, quoi qu'on dise, se réjouissaient à cette heure de la joie que devaient éprouver M. et Mme Defert ; ils avaient si longtemps désiré un fils. Les égoïstes ne s'en souciaient pas plus que si la maison Defert et Cie eût fait l'emplette d'un petit chat ou d'un écureuil. Les gens d'affaires disaient en hochant la tête : « Voilà la dot des demoiselles Defert diminuée d'un tiers. » Les niais et les superstitieux, considérant que cet enfant était né un vendredi, 13, lui prédisaient une fin sinistre. Le suisse, le bedeau et le sonneur de la paroisse Saint-Lubin spéculaient d'avance sur la joie de M. Defert et sur sa générosité bien connue. Le principal du collége, homme prévoyant, fit entrer le nouveau-né dans ses combinaisons d'avenir, et envoya, sans tarder, sa carte avec un mot de félicitation. Quant aux mères qui avaient des filles à marier, elles se désintéressèrent dans la question, en considérant l'âge du jeune cavalier qui venait de faire ses débuts dans le monde. Les braves gens qui avaient perdu quelque enfant, pleurèrent silencieusement à cette nouvelle qui renouvelait leur chagrin avec leurs souvenirs, et souhaitèrent du fond de leur cœur que les Defert fussent plus heureux qu'ils ne l'avaient été eux-mêmes.

Mme Defert, penchée sur le berceau, trouvait son fils le plus bel enfant du monde. Le père, tout pensif, lui donnait à tenir un de ses doigts dans une de ses petites menottes maladroites, et affirmait que l'enfant le serrait à lui faire mal. « Car, disait-il, ce jeune monsieur est fort comme un Turc, et je le vois déjà à la tête de la fabrique ! »

L'objet de tant de pensées et de sentiments divers, comme s'il eût eu quelque connaissance, en sa jeune cervelle, du bien et du mal que l'on disait de lui, et des destinées contradictoires qu'on lui prédisait, tantôt faisait une grimace qui ressemblait à un sourire, tantôt un sourire qui ressemblait à une grimace ; tantôt rouge, et les poings fermés, comme un boxeur irascible, il semblait lutter contre un ennemi invisible ; tantôt calme, les mains ouvertes, il paraissait tendre les bras à un ami. Puis, comme s'il eût résolu tout à coup de ne point se fatiguer la tête de tant de soins inutiles, et de remettre à demain, comme cet ancien, les affaires sérieuses, il se gorgeait de lait, comme un petit chat gourmand, et faisait un bon somme, afin d'avoir toute sa force pour engager la bataille de la vie.



CHAPITRE II

Un cabaretier grognon, un huissier réjoui et un créancier précoce.

En général, les huissiers, si vertueux qu'ils soient, ne sautent pas à bas de leur lit à quatre heures du matin, uniquement pour voir lever l'aurore. Aussi n'était-ce pas pour jouir de la vue de ce phénomène

que maître Loret avait quitté sa couche avant l'aube.

Comme la chambre du digne homme donnait sur une cour aussi étroite qu'on peut le souhaiter, et que cette cour était encaissée entre de hauts bâtiments enfumés, il se fit la barbe presque à tâtons et se taillada quelque peu la joue droite, une bonne joue bien dodue ; et la joue gauche était dodue aussi ; et M. Loret était dodu et trapu, mais leste et dispos. En un instant il eut boutonné sur sa poitrine carrée un paletot à longs poils, qui avait vu de meilleurs jours, et qui commençait à devenir chauve à l'endroit des coudes. L'homme dodu prit dans un coin un gourdin trapu et noueux, et se dit : J'ai idée que c'est tout. Il réfléchit une bonne minute, et partit ensuite d'un bon pas, laissant derrière lui femme et enfants endormis. Endormis ou non, tous les membres de la famille Loret semblaient s'être donné le mot pour être dodus et réjouis.

Quand l'huissier fut parvenu à la route qui conduit de Châtillon à la Mésangette, il hésita un instant. Par ici, c'est plus court d'un tiers, se dit-il à lui-même, mais c'est la grande route et il y a beaucoup de poussière; par là, c'est plus joli, et j'ai idée que je vais prendre par là. Et il prit par là. C'était un joli sentier qui s'engageait dans les prés à partir du poteau de l'octroi, et suivait les détours capricieux de la Louette. Une buée transparente s'élevait lentement de la petite rivière, et se dissipait peu à peu après avoir tournoyé quelques instants. Les feuilles grêles des vieux saules frissonnaient toutes à la fois au vent frais du matin, et l'on entendait les longs murmures des grands peupliers, imitant le bruit d'une chute d'eau dans le lointain. Çà et là de gros bouquets d'aulnes s'arrondissaient et faisaient des taches sombres dans la perspective fuyante. Les coteaux lointains, qui couraient parallèlement à la vallée et à la rivière, se détachaient en violet clair sur un ciel d'une immense profondeur, rayé de rose, de vert et d'or.

Si maître Loret eût été un peintre, il n'eût pu se tenir de saisir sa palette et ses pinceaux ; s'il eût été un poëte, il eût invoqué la Muse en présence d'un pareil spectacle : mais ce n'était qu'un simple huissier ; il se contenta de jouir avec délices de cette belle matinée d'été, songeant qu'il était plus agréable de se promener à travers les prés étincelants de rosée que d'être enfermé dans une toute petite étude enfumée à minuter des exploits. Il ne regrettait qu'une seule chose : c'était de n'avoir pas tout son petit monde avec lui. Pour se consoler sans doute, il tira d'une de ses poches une grosse pipe de terre, bien noircie, et se dit joyeusement : « J'ai idée que je vais en allumer une (sous-entendez une pipe), » et il en alluma une.

C'était plaisir de voir comme il aspirait la fumée avec délices, et comme il s'amusait à suivre de l'œil les grosses bouffées qui s'élevaient lentement, et mollement flottaient avant de s'évaporer.

Pour varier ses plaisirs, il faisait le moulinet avec son gros gourdin, et ne s'interrompait de temps à autre que pour pousser une botte vigoureuse à quelque vieux saule. Le vieux saule sonnait creux et frissonnait du coup jusqu'à la pointe de ses dernières feuilles. Dans quelques anses tranquilles, la surface de la rivière disparaissait sous un véritable tapis de lentilles d'eau et de vastes feuilles de nénuphars, dont on voyait pointer les belles fleurs d'un blanc mat et pur. En d'autres endroits où le courant était plus resserré et plus rapide, on voyait dans l'eau, claire comme un cristal en fusion, ondoyer et se tordre de longues chevelures d'herbes aquatiques, tandis que le soleil dessinait de mobiles réseaux dorés sur le sable blond.



C'était plaisir à voir comme il aspirait la fumée avec délices. (P. 4, col. 2.)

L'huissier fut saisi de ce grand calme de la nature, il en jouissait profondément, sans se donner la peine d'analyser et de gâter sa jouissance ; il se sentait aussi heureux et aussi gai que les petits poissons qui, pour s'amuser, remontaient le courant par flottilles. En ce moment, il ne songeait pas plus qu'eux qu'il pût y avoir au monde des tribunaux rendant des jugements, des débiteurs récalcitrants, et des huissiers chargés de les mettre à la raison.

Il fut ramené au sentiment de la réalité par le bavardage et les coups de battoir de quelques commères qui lavaient leur linge à un coude de la rivière, et que dérobait à sa vue une forêt de grands roseaux à feuilles flottantes et à longs panaches gris. Quand il passa près d'elles, elles affectèrent de pencher la tête sur leur tâche, pour n'avoir ni à le saluer, ni à lui refuser le salut. C'était un huissier, et les paysans se figurent volontiers que quand

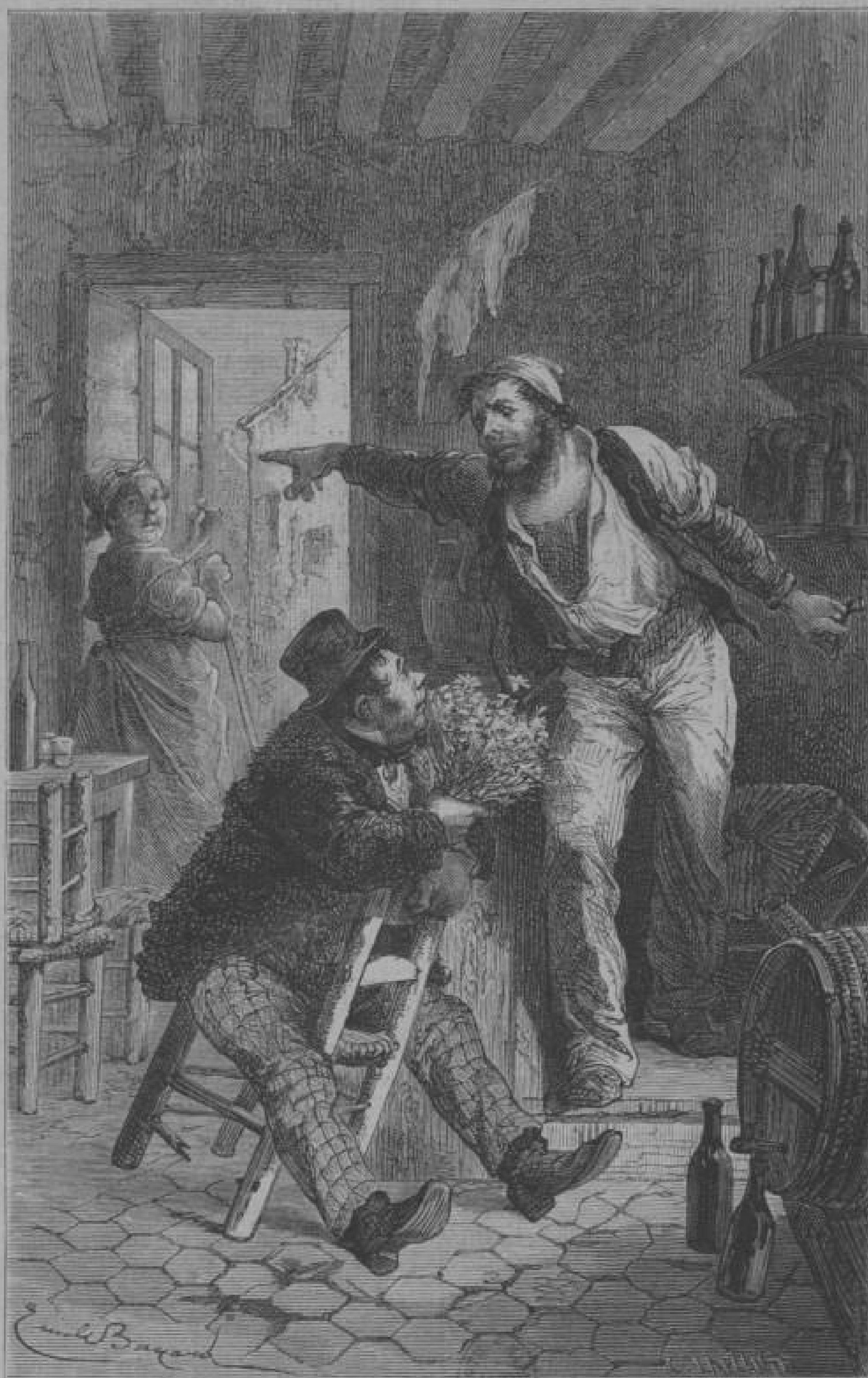
l'huissier les poursuit, c'est pour son propre compte et pour son propre plaisir. Les battoirs frappaient le linge avec un redoublement d'activité; on ne recommença à babiller que quand l'huissier fut passé.

Cela lui fit bien quelque chose; mais il ne s'appesantit pas sur cette petite circonstance. Ce n'était après tout qu'un des inconvénients de sa profession, et quelle profession n'a pas les siens? Sur cette réflexion philosophique, il alluma une seconde pipe, et reprit de plus belle ses moulinets et ses exercices d'escrime.

Quand il traversa le hameau de Châtillonnet, quelques gamins s'enfuirent en le voyant. Au delà de Châtillonnet, la prairie, plus exposée aux inondations de la Louette, et aussi plus fertile, produisait une herbe plus drue et plus haute, toute constellée de grandes marguerites. L'huissier ne put résister au plaisir d'en cueillir un gros bouquet pour amuser ses enfants.

Arrivé près du bourg de Labridun, il remit sa grosse pipe dans sa poche, ôta son petit chapeau rond, et s'essuya le front. Il s'arrêta deux ou trois minutes, comme un acteur qui repasse une dernière fois son rôle avant d'entrer en scène; puis il se dirigea vers une des premières maisons du bourg, qui était un cabaret. L'enseigne qui se balançait sur une tringle de fer rouillée, annonçait à tous les passants qu'ici Carville donnait à boire et à manger, et promettait aux plus difficiles les liqueurs les plus exquises.

Carville en personne, coiffé d'un bonnet de peintre en bâtiments, la figure ornée d'une barbe de huit jours, assis au comptoir, fumait sa pipe d'un air farouche. Sa femme balayait le pas de la porte.



Voilà la porte! (P. 6, col. 1)

En voyant apparaître maître Loret, elle rentra précipitamment et dit à son mari : Le voilà! L'homme jeta sa pipe sur le comptoir avec un geste de mauvaise humeur; mais il ne se leva pas.

— Bonjour à tout le monde, dit maître Loret en ôtant poliment son chapeau. Et sans vouloir remarquer qu'on le recevait plus que froidement, il marcha droit au comptoir, et dit au cabaretier :

— J'ai là dans ma poche un jugement contre vous, vous savez!

L'homme grogna et dit que ce n'était pas difficile à deviner, rien qu'à le voir.

— Bon! eh bien! Qu'est-ce que vous comptez faire?

— Ce que je compte faire? reprit l'autre en mettant les deux coudes sur le comptoir, et en regardant l'officier ministériel d'un air peu bienveillant. C'est bien facile de me demander ce que je compte faire. Hé bien! vous qui en parlez si à votre aise, qu'est-ce que vous feriez à ma place?

— J'offrirais une chaise à l'ami Loret qui est fatigué de sa course; car voilà déjà que le soleil commence à être chaud.

L'homme grommela quelque chose où l'huissier comprit que s'il avait besoin d'une chaise, il n'avait qu'à se servir lui-même. Comme il était bien décidé à ne pas se montrer difficile, il se contenta de ce consentement bourru, s'assit à califourchon sur la chaise, et dit en plongeant avec délices tout le bas de son visage dans son gros bouquet de marguerites.

— A présent causons affaires!

— Causer affaires! quand vous venez m'égorger, avec votre air bonhomme. Dites ce que vous avez à dire, et que ce ne soit pas long, sinon...

— D'abord, le jugement n'est pas exécutoire aujourd'hui.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ici?

— Écoutez-moi, Carville.

— Vous écouter! dit l'autre en se levant: Voilà la porte! et il étendit le bras vers la porte. Vous viendrez quand ce sera votre droit. Jusque-là... voilà la porte. M'entendez-vous? ou faut-il que je prenne un manche à balai pour vous faire déguerpir.

L'huissier resta tranquillement assis, le nez dans son bouquet, et ne parut nullement ému des menaces du cabaretier.

— Vous m'écouterez, reprit-il d'un ton ferme. Et d'abord, quand vous me battriez, votre affaire n'en irait pas mieux, entendez bien cela. Et puis, papa est solide, ajouta-t-il, avec un bon gros rire, en frappant d'un coup de poing sa large poitrine.

L'homme se rassit, mais il affecta de regarder par la fenêtre; la femme, plus avisée, dit à l'huissier de parler toujours, et que l'on verrait après ce qu'on aurait à faire.

— N'avez-vous donc personne qui puisse vous aider?

— Personne, répondit la femme.

— Vous êtes-vous adressés à votre voisin?

Le voisin était un fermier renommé pour sa dureté et pour son avarice.

— Lui! cria la femme avec le ton du plus souverain mépris... Lui demander de l'argent à lui! autant vaudrait en demander à une pierre. Ah bien! Dieu merci, si c'est là votre conseil...

— N'en parlons plus, répondit flegmatiquement l'huissier. J'ai d'ailleurs un meilleur conseil à vous donner. Écoutez-moi bien: M. Defert, le fabricant, a un fils depuis hier.

L'homme desserra les lèvres pour dire que cela lui était bien égal, et retomba aussitôt dans son silence boudeur.

— Figurez-vous, dit l'huissier, qui semblait s'amuser de la mauvaise humeur du cabaretier, figurez-vous que je passais hier devant la porte de la mairie. Voilà qu'on m'appelle: Monsieur Loret, monsieur Loret, un mot, s'il vous plaît! Devinez qui m'appelait?

— Phui! siffla Carville en plongeant ses deux poings fermés au plus profond de ses poches. Il se mit à contempler avec attention les poutres du plafond, et en réponse à la question de l'huissier, fit cette remarque pleine d'à-propos: Il y a beaucoup de mouches cette année!

— Vous trouvez! dit l'huissier avec bonhomie; après cela, c'est bien possible. Eh bien! reprit-il, comme si personne ne l'avait interrompu, celui qui m'appelait, c'était M. Defert en personne. Oui, c'était bien lui. « Voulez-vous me rendre un service, qu'il me dit. » Deux si vous voulez, monsieur Defert! Il se met à rire, et moi aussi, et le capitaine Salmon aussi; car il faut vous dire que le capitaine Salmon en était. « Eh bien, monsieur Loret, entrez avec nous, et venez signer comme témoin au registre de l'état civil; c'est un garçon, vous savez. » Bravo! lui dis-je, et nous entrons.

Carville bâilla avec affectation. La ménagère qui regardait l'huissier avec curiosité, et qui prévoyait quelque chose, pria, en termes peu courtois, son seigneur et maître de ne pas interrompre.

— Comment vont les affaires? me dit-il quand c'est signé et paraphé. — Peuh! tout doucement. Voilà tout d'un coup une idée qui me pousse dans la tête. Alors je lui dis: Tenez, monsieur Defert, j'ai en ce moment... bref, je lui conte toute votre affaire. « Bon! bon! bon! qu'il disait. Oh! la bonne farce! »

— Ça, c'est trop fort, grogna Carville.

— Mais, tête de bois, lui dit sa femme avec impatience, tâche donc seulement de te taire. Monsieur Loret, faites excuse.

— Oh! la bonne farce, qu'il me dit. Ce sont de braves gens? Bon! leur créancier est trop dur? Bon! Eh bien! je vais leur en donner un qui sera plus patient. Arrangez cela, monsieur Loret. Ce sera mon petit Jean, oui monsieur, qui sera leur créancier; rachetez pour lui cette créance. Et si ce créancier-là les tourmente de longtemps, j'en serai bien surpris. Et moi aussi, dit le capitaine. Et moi, donc! que je leur dis.

— Alors c'est une affaire arrangée, mettez cela au nom de M. Jean Defert, de la maison Defert et C[ie].

— Je ne veux pas qu'on m'interrompe, dit-il en voyant que Carville ouvrait la bouche: C'est d'hier matin cela. Hier, je grillais de venir ici, je n'ai pas pu. Alors je me suis dit qu'en me levant quelques heures plus tôt aujourd'hui, et en retardant l'heure de mon déjeuner, j'aurais le temps de venir vous conter cela.

Carville tout honteux de ce qu'il avait dit dans son emportement, ne savait plus quelle figure faire. A la fin, sa physionomie s'éclaircit, et prenant son parti en brave, il sortit de son retranchement et tendit la main à l'huissier.

— Monsieur Loret, dit-il, je ne suis qu'une tête de bois, c'est ma femme qui l'a dit. Vous êtes un brave homme! un digne homme!

— Vous, la mère, reprit tranquillement M. Loret, vous irez, dès aujourd'hui remercier M. Defert; ça sera convenable. Allons, il est temps que je parte. Oui! oui! c'est bon, ajouta-t-il, en réponse aux remercîments de la femme et du mari. Faites ce que je vous dis, et envoyez votre gamin à l'école. Je l'ai vu, en venant, qui polissonnait dans les prés.

Et il reprit sa route en sifflant, très-content de sa petite expédition, mais trouvant tout cela si naturel, qu'il ne songea pas un seul instant à s'en faire un mérite.

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST [1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE PREMIER

Le Départ.

Un pays dont on entend rarement parler aujourd'hui, fit soudainement, — il nous semble qu'il n'y a de cela que quelques années, — un fort grand bruit dans le monde : ce pays était la Colombie anglaise. Des récits merveilleux parurent dans le *Times*, et, dans ces récits, il n'était question que de la prodigieuse richesse des mines d'or de cet Eldorado, et des nouveaux et vastes champs qu'il offrait à l'esprit d'aventure des émigrants.

Étant jeune alors et plein de cet amour des entreprises lointaines qui caractérise la race anglo-saxonne, je ne pus lire ces récits sans en être d'autant plus fortement impressionné, que la situation de cette colonie, isolée du monde civilisé, et sa nature vierge et sauvage, ajoutaient quelque chose de romanesque à ses autres charmes. Ce fut ainsi qu'ayant fait par hasard la connaissance d'un chercheur d'or récemment revenu d'Australie, et qui se proposait de mordre encore à l'hameçon, je me déterminai à lui offrir de l'accompagner, pour chercher avec lui les aventures, et, si possible, la fortune.

[1] Le *Far West* (Grand Ouest) est le nom donné en anglais aux pays qui s'étendent du Missisipi et des Grands Lacs jusqu'au rivage de l'océan Pacifique.

Nous eûmes bientôt formé nos plans, bouclé nos malles et pris passage pour l'Eldorado (viâ Panama et San-Francisco) à bord du steamer qui fait le service de la malle entre Southampton et les Indes occidentales. Cent cinquante aventuriers environ avaient pris avec nous passage sur l'avant, et faisaient sensation sur ce navire aux allures tranquilles, aristocratiques, *respectables*.

Bien que la plupart d'entre nous appartinssent par leurs antécédents à une classe supérieure à celle des passagers qui voyagent en troisième, nous formions, à l'avant, une compagnie fort mêlée. Il y avait un grand nombre de clercs, commis, et autres jeunes gens de la même classe, qui, de leur vie, n'avaient touché un instrument de travail manuel ; quelques fils de clergymen (pour la plupart mauvais sujets accomplis) ; quelques hommes en qui on pouvait reconnaître les traces d'une éducation universitaire ; un petit nombre d'israélites, acharnés au commerce ; et enfin quelques gaillards solides, reconnaissables à leur teint bronzé et à leur costume de mineur, pour des gens qui, de même que mon compagnon, avaient abandonné d'autres pays aurifères, pour tenter la chance dans celui que l'on venait de découvrir. Ces derniers étaient nos héros. Que l'un d'eux vînt à s'asseoir n'importe où, et aussitôt un cercle de « nouveaux camarades » se formait autour de lui, pour lui demander quelque récit de ses aventures ou profiter des leçons de son expérience.

L'opinion la plus généralement émise par ces vieux routiers était que leurs auditeurs n'étaient qu'une troupe d'imbéciles, qui, s'ils avaient la moindre lueur de bon sens, s'empresseraient de retourner chez eux par le prochain steamer.

Notre voyage, en dépit des inconvénients inséparables d'un passage en troisième classe, fut très-agréable. J'eus l'occasion pour ma part de faire de curieuses études de mœurs.

L'esprit de caste est la première chose (le mal de mer excepté) qui se manifeste parmi les voyageurs lancés sur les flots bleus. Il y a d'abord les passagers du grand salon, qui sont généralement de nobles hidalgos, et leurs familles, des officiers récemment mariés, des docteurs et des chapelains de régiments, se rendant à quelque station des Indes occidentales, et, encore, quelques négociants aisés. Tout ce monde tombe bientôt sous la tutelle d'une sorte de comité de vigilance, formé de deux ou trois vieux messieurs, importants et bavards, qui ont déjà fait une ou deux fois le voyage, et qui prennent en peu de temps un empire despotique sur leurs malheureux compagnons. Ces ennuyeux personnages assomment sans cesse le capitaine et les officiers du bord d'absurdes questions nautiques, dont ils ne comprennent pas eux-mêmes le sens, et qui n'ont d'autre objet que de tenir la masse ignorante et inexpérimentée de leurs compagnons sous le prestige de leur importance et de leur savoir. Ils sont toujours sur le chemin des matelots

de service, qui, en récompense, les envoient de temps en temps (sans le vouloir, naturellement) faire un plat-ventre sur un cordage oublié, ou les gratifient d'un seau d'eau sale, détourné (toujours par hasard) de sa destination. Il y a aussi, généralement, une ou deux vieilles femmes qui appartiennent à la même espèce, et qui maintiennent parmi les dames de la société une discipline encore plus sévère que celle des hommes.

C'est un point d'honneur chez les passagers du grand salon que de ne jamais adresser la parole à un voyageur de la seconde classe; quant à la *vile multitude* de l'avant, il ne saurait pour eux en être question.

Les voyageurs qui occupent les cabines des secondes sont une humble et inoffensive race qui fait ses délices des restes dûment arrangés du dîner du grand salon. On peut les voir souvent monter la garde à l'entrée des premières, et, d'un œil avide, noter, en passant, les plats qui reviennent et qu'ils pourront bientôt reconnaître sur leur propre table. C'est alors le moment de donner des pourboires aux stewards ou garçons de service, et l'on peut dire que, sur ce point, il existe à bord un véritable système de surenchère.

C'est un point d'honneur pour les passagers de la seconde classe que de ne jamais adresser la parole à un passager de la troisième; on peut même dire que ceux-là ont une certaine peur de ceux-ci, mais cherchent en revanche, et par tous les moyens, à nouer, en passant, quelques relations fugitives avec l'un ou l'autre des gros bonnets de la première classe. On les voit, pour la satisfaction de cette louable ambition, supporter avec une grande égalité d'âme les plus effroyables humiliations.

La foule des passagers de l'avant se compose en général de gens fort indépendants, et que l'exclusivisme des classes supérieures touche peu.

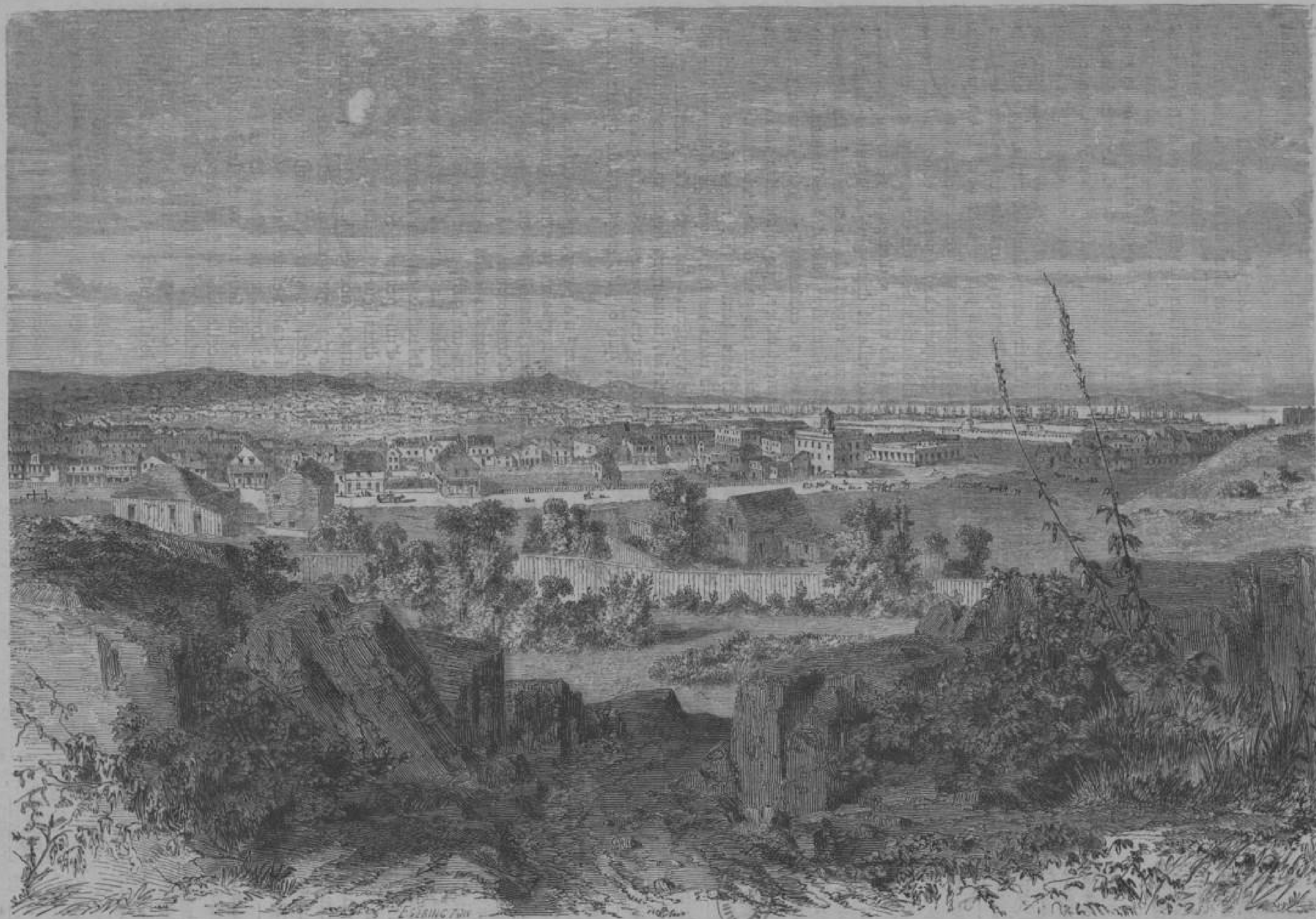
Pour nous, jeunes aventuriers, ce qui nous manquait, ce n'était ni le courage ni l'espérance; ces vertus, au contraire, formaient le plus clair de notre capital, et je crois pouvoir dire que nous étions aussi heureux qu'en pareilles circonstances on peut l'être à notre âge. Flâner et rire; nous chauffer comme des lézards au brillant soleil du tropique ou chercher l'ombre des bastingages et du gaillard d'avant; ne quitter la pipe qu'à l'heure des repas, où nos appétits féroces avaient, en un clin d'œil, raison de notre modeste ordinaire; guetter les bonitos [1], les poissons volants et les requins; jouer au palet, au whist (et à quel whist admirablement mal joué!) et à toutes sortes de jeux de hasard; danser la gigue, l'écossaise, le branle, et mille autres danses connues ou inconnues au lecteur; boxer, faire des armes, nous livrer à toutes sortes de farces et de plaisanteries: voilà comment nous passions le temps, sans jamais penser autrement au lendemain que comme au jour qui devait nous apporter la fortune.

Mais revenons à notre traversée. Après avoir changé de bateau à Saint-Thomas, très-jolie petite ville remarquable par ses trois collines, nous arrivâmes



Le pont du paquebot. (P. 7, col. 2.)

[1] Sorte de thon à ventre rayé qu'on trouve dans les mers intertropicales.



Vue de San-Francisco. (P. 11, col. 1.)

enfin à Colon ou Aspinwall, où nous prîmes le train pour Panama. Bien que cette voie ferrée n'ait que 48 milles (77 kilom.) de longueur, il faut environ six heures pour aller d'un océan à l'autre.

Là, je vis, en partant, un grand personnage, reconnaissable pour tel à la blancheur de son linge, monter en voiture, et, presque aussitôt, chercher de tous côtés son bagage dont une partie était absente. Nous venions de partir et étions à environ 200 mètres de la station. Ayant mis la tête à la portière, j'aperçus un nègre qui, porteur d'un énorme sac de nuit, courait après le train en faisant des gestes insensés. Je m'adressai au conducteur du train, un américain, et lui demandai s'il allait s'arrêter pour donner le temps d'arriver au brave nègre qui courait si vaillamment.

— Ce n'est pas moi que vous prendrez à ce jeu-là! dit-il; si ce gaillard-là est seulement la moitié d'un nègre, il nous aura rattrapés avant que nous ayons eu le temps de nous arrêter.

Et le train continua de marcher, et le nègre de courir, se rapprochant de plus en plus, si bien que nous pouvions l'entendre haleter. Enfin, d'un dernier et vaillant effort, il franchit en quelques enjambées formidables l'espace qui le séparait encore de nous, saisit d'une main le garde-fou qui entourait la plate-forme, lança son sac dans le wagon, et se hala lui-même après le sac, à la force du poignet.

— Bon nègre! cria le conducteur, d'un ton approbateur.

— Diable de train! répliquai-je. Est-ce que vous n'allez jamais plus vite que cela?

— Pas ici, en tout cas, dit-il. Car si nous le faisions, en moins de deux minutes et demie nous irions patauger dans ce vilain marais!

Je voulus inviter le nègre à se rafraîchir au comptoir (presque tous les trains en Amérique ont un comptoir — *a bar* — où l'on peut boire pendant le voyage), mais je n'oublierai jamais l'expression d'horreur avec laquelle cette proposition fut accueillie par l'intelligent et distingué personnage qui servait à boire aux voyageurs.

D'abord il donna cours à son indignation, en enfilant à la suite les uns des autres une série de jurons effroyables; il se mit ensuite à cracher violemment autour de lui, reprit haleine, cassa un verre pour calmer son émotion, et finalement, voyant ma confusion, et se radoucissant, me dit :

— Ah! je comprends, vous êtes étranger; vous n'êtes pas au fait de nos libres institutions; vous avez été élevé dans un pays où l'on regarde presque ces êtres-là (montrant du doigt le pauvre nègre essoufflé) comme des créatures humaines. Mais qu'il ne vous arrive plus d'inviter des nègres à boire à mon *bar*, ou il y aura du tapage, entendez-vous!

Je donnai donc une petite pièce au malheureux nègre, et me réconciliai avec le *bar-keeper*, qui n'était pas un mauvais garçon, à part ce que je considérais alors comme son injustifiable préjugé contre les gens de couleur (je dois avouer que mes opinions se sont depuis un peu rapprochées des siennes). Il me fit un verre d'excellent *mint-julep*[1], et ne voulut pas entendre parler de payement. Ce fut là, je crois, ce qui me disposa tout particulièrement en sa faveur.

Panama, bien que situé au milieu du plus magnifique paysage, nous fit l'effet d'une assez vilaine et sale ville. Il n'y avait rien qui valût la peine d'être vu, sauf les ruines, dont l'aspect rappelait les dévastations commises par les pirates qui, du temps de la reine Élisabeth, infestaient ces parages. Le jour de notre arrivée, le pays était, comme d'habitude, en révolution, ou pour mieux dire en émeute. Le lendemain, l'émeute était finie, et tous les habitants se remirent à leur occupation habituelle, qui consiste à rançonner les voyageurs durant le peu de jours que ceux-ci ont à passer chez eux. Les voyageurs partis, les dissensions renaissent et amènent la mort de quelques chiens perdus et de quelques cormorans inoffensifs. Soit dit en passant, ces oiseaux qui portent le nom « d'oiseaux récureurs », sont, dans cette ville et dans plusieurs autres du même genre, les seuls agents de la salubrité. Ils dévorent toutes les épluchures et toutes les immondices, que les habitants se contentent de jeter dans la rue, et sont tellement utiles, que le meurtre volontaire d'un de ces oiseaux est puni d'une forte amende.

Nous avions tout à fait assez de ce délicieux endroit, où nous restâmes quelques jours pour attendre les voyageurs de New-York. Aussitôt qu'ils furent arrivés, nous nous embarquâmes pour San-Francisco, sur un vapeur américain qui n'attendait, pour partir, que *ce petit complément* de quinze cents passagers.

L'oncle Sam[2] n'a pas pour ses enfants, lorsqu'ils sont à bord, les soins paternels que John Bull a pour les siens; aussi peut-on se figurer aisément que l'avant d'un steamer américain, avec neuf cents personnes entassées dans l'entrepont, comme des harengs dans un baril, n'est pas le lieu du monde le plus agréable. La plupart des nouveaux venus étaient des Irlandais ou des Allemands, et comme ils n'étaient d'une propreté recherchée ni sur leur personne ni dans leurs habitudes, je puis certifier à mes lecteurs qu'une étable à porcs, qui n'aurait pas été nettoyée depuis un an, serait un véritable lieu de délices, comparée à l'endroit qui devait nous servir de salon et de chambre à coucher.

En dépit de tout, nous étions assez gais; mais nous appelions de tous nos vœux le jour où nous arriverions à cette ville de San-Francisco, dont nous avions tant entendu parler avant et surtout depuis notre départ. Ceux qui avaient des revolvers occupaient leurs loisirs à les nettoyer et à les mettre

[1] Boisson faite d'eau glacée, de sucre, d'eau-de-vie et de feuilles de menthe que l'on y laisse infuser pendant quelques minutes.

[2] *Oncle Sam* et *cousin Jonathan* sont les sobriquets donnés par les Anglais ou *John Bull* aux Américains des États-Unis.

en état de service, San-Francisco passant encore pour le lieu du monde où régnait la licence la plus effrénée.

Je me souviens que ce fut durant cette partie de notre voyage que tomba l'anniversaire de Sa Majesté la reine d'Angleterre, et je ne doute pas que notre souveraine n'eût ressenti une joie véritable à voir l'entrain avec lequel nos compatriotes donnèrent en cette occasion carrière à leurs sentiments. Malheureusement, l'un d'eux poussa l'enthousiasme jusqu'à dire des injures à un homme de l'Ouest, dont la patience n'était pas la vertu dominante. Celui-ci, dans la chaleur de la discussion, tira son revolver, et notre compatriote, qui n'eut que le temps de s'esquiver, reçut, au moment où il franchissait la porte, une balle dans certaine partie de sa personne qu'il ne put de quelques jours faire servir à sa fonction normale, celle de s'asseoir. L'homme de l'Ouest fut, *pour la forme*, mis aux fers pendant un jour ou deux, puis remis en liberté sur la parole qu'il donna de ne plus avoir recours à ce genre d'argument. L'affaire s'arrangea, et tout finit par force poignées de mains et force rasades.

En remontant la côte du Mexique, nous touchâmes à Acapulco, pour faire du charbon, et nous eûmes le plaisir d'une course à terre et d'un bon repas d'œufs et de volaille. Les seuls animaux vivants que l'on pût trouver dans la ville nous parurent être des poules et des poulets.

Peu de jours après avoir quitté ce four brûlant, nous passâmes par la Porte-d'Or, c'est le nom donné à l'entrée du magnifique port de San-Francisco. Il me serait difficile de dire quelle était notre joie à la pensée que nous allions enfin être délivrés de notre infecte prison.

La plupart de nos compagnons de voyage n'allaient pas plus loin, et, comme le bateau qui devait nous porter à l'île Vancouver ne partait pas de quelques jours, ce fut pour nous une véritable joie que d'avoir à faire un séjour momentané dans la *Golden city* (cité de l'or).

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LES INONDATIONS

Le feu est à coup sûr un élément terrible. Quand l'incendie exerce ses ravages au sein d'une cité populeuse, ou même dans les rangs moins pressés des habitations villageoises, il excite dans la population un sentiment général d'effroi mêlé d'angoisses. A la pensée des pertes matérielles qui peuvent causer la ruine de plus d'une famille, vient se joindre celle, plus douloureuse encore, des victimes possibles du fléau; les ténèbres de la nuit ajoutent encore, par le contraste, un caractère plus effrayant aux scènes de désolation et de tumulte qui accompagnent toujours un incendie de quelque importance. Mais il est rare qu'on ne parvienne pas à arrêter la marche du feu; en lui faisant, comme on dit, sa part, on en circonscrit les atteintes, et, de plus, presque toujours l'invasion de l'élément destructeur n'est ni assez soudaine ni assez rapide pour que les personnes n'aient le temps de lui échapper.

L'eau, dans les inondations, dans les orages et les trombes, est plus terrible que le feu. Son irruption est plus soudaine, plus irrésistible, et les désastres qu'elle cause jettent la dévastation et la ruine sur des contrées tout entières. A sa masse, que multiplie une vitesse quelquefois effrayante, aucune force humaine, aucun obstacle matériel ne peut résister, et la fuite est le seul moyen d'échapper à son étreinte. Or, la fuite n'est pas toujours possible.

Les récits des sinistres que les crues et les débordements ont occasionnés cet automne, en Suisse, en France, mais surtout en Italie, sont autant de témoignages qui prouvent malheureusement trop bien la vérité de la comparaison que nous venons de faire entre les deux agents destructeurs.

C'est dans les premiers jours d'octobre que les pluies abondantes et continues, suite des bourrasques et des tempêtes de l'équinoxe, ont provoqué la crue rapide du Pô et de ses affluents; puis, presque simultanément, des inondations étaient signalées en Suisse, dans le Rheinthal, dans les cantons des Grisons, de Saint-Gall, du Tessin, c'est-à-dire sur les flancs de ce massif des Alpes d'où divergent, avec les eaux du Rhin, du Rhône, du Tessin, de l'Inn, celles des quatre grands bassins qui s'inclinent vers la mer du Nord, l'Adriatique, la Méditerranée et la mer Noire. La Suisse, déjà si éprouvée l'an dernier, a eu cette année plus de peur que de mal. Cependant, pour donner une idée des ravages que peuvent causer les eaux subitement grossies des torrents des Alpes, nous citerons un fait, tel qu'il est rapporté par le *Journal de Genève*, du 16 octobre :

Dans la nuit du 5 au 6 octobre, le village de Marmels, au pied du Septimer, a été en quelque sorte couvert par un énorme éboulement de pierres, suivi d'une masse effrayante d'eau charriant des pierres, du gravier, des arbres déracinés, etc. C'est un désastre complet; les prairies, seules ressources des habitants de ce village, ne sont plus qu'une vaste étendue de pierres, de gravier, apportés par les eaux.

Voilà l'inondation sous une de ses formes, irruption soudaine et violente de l'élément destructeur, qui frappe pour ainsi dire comme la foudre. Ce n'est pas la plus terrible, ni la plus lugubre, bien qu'elle fasse souvent des victimes, par la rapidité avec laquelle les eaux envahissantes surprennent les populations. Mais rien n'est comparable aux débordements des grands cours d'eau, aux crues des fleuves qui, comme la Loire, le Rhône, la Saône, le Pô,

enflés par les pluies ou les fontes des neiges, montent, montent au-dessus de leurs lits, roulent, entre les digues ou jetées construites sur leurs berges, des masses d'eau de plus en plus considérables, et enfin rompant ces obstacles se précipitent avec fureur par ces trouées et inondent au loin les plaines. Malheur alors aux villages qui reçoivent le choc! leurs habitations s'écroulent, les récoltes sont emmenées par le flot, les champs sont ruinés, soit que l'inondation les recouvre de sable et de gravier, soit qu'elle enlève par sa violence la couche végétale qui en fait la richesse, la fertilité.

Quel morne aspect que celui de ces vastes plaines recouvertes d'eau à perte de vue, et d'où émergent les sommets des arbres, les toits des maisons, les clochers des villages, et où flottent çà et là de tristes épaves, des mobiliers, des cadavres d'animaux, et trop souvent hélas! des cadavres humains! J'ai vu, en 1840, les plaines inondées du Doubs et de la Saône, et jamais je n'oublierai les scènes de désolation dont ces plaines furent le théâtre. Les ponts aux arches les plus élevées avaient disparu sous les eaux; les quais des villes comme Châlon, Mâcon, Lyon, ne se distinguaient plus des rivières; l'eau montait au-dessus des premiers étages des maisons.

Hâtons-nous de dire que, cette année, l'inondation n'a point atteint en France des proportions pareilles. La vallée du Rhône a été, il est vrai, à diverses reprises, sous la crainte de grands périls; mais presque partout le fleuve est resté dans son lit : les digues ont résisté à ses efforts, et les désastres n'ont été que des désastres partiels. La Seine, au moment où nous écrivons, déborde et envahit à Paris les berges des quais, mais l'inondation ne paraît point inspirer de craintes sérieuses. Il n'en a pas été de même en Italie, où l'Arno, le Tibre et plusieurs autres rivières ont débordé en causant de grandes ruines, où la vallée du Pô surtout a été ravagée par une inondation terrible, qui, au moment où j'écris, dure encore.

Pendant plus d'un mois, les pluies torrentielles, des trombes, des orages, n'ont cessé de grossir les eaux du fleuve et de la plupart de ses affluents, le Tessin, l'Adda, l'Oglio, dont les lits ne pouvaient suffire à écouler le trop-plein des lacs de Garda, de Come et du lac Majeur, débordant eux-mêmes sur leurs rives. A plusieurs reprises, les digues se sont rompues, notamment aux environs de Lodi, de Pavie et de Revere dans la province de Mantoue. Partout, les populations affolées de terreur fuyaient devant le fléau, non sans lui laisser des victimes; les ponts détruits, les routes coupées, les maisons écroulées, des milliers de personnes sans abri, sans vêtements, sans pain, voilà le tableau des misères navrantes que la riche Lombardie et les provinces de Mantoue et de Ferrare ont eues à subir. Les municipalités, les particuliers, le gouvernement italien ont rivalisé de dévouement pour porter secours à de si grandes infortunes. Mais ce sont des millions qu'il faudra pour réparer les pertes matérielles, si l'on songe que l'inondation s'est étendue sur une surface de plusieurs centaines de kilomètres carrés, que des villes et des villages ont été submergés. D'ailleurs, ainsi que l'ont fait observer avec raison les journaux du pays, les eaux du Pô, de l'Oglio et des autres cours d'eau débordés ne sont pas de ces eaux fertilisantes qui déposent leur limon en échange de leurs ravages; sur les terres inondées elles ne laissent que des galets. Pourvu que ne naissent point encore après elles les fièvres et les maladies épidémiques.

On le voit, je n'exagérais point en disant que l'eau, comme fléau destructeur, est plus terrible que le feu. Mais que serait-ce si je pouvais peindre dans leurs détails les épisodes navrants d'une inondation. J'en choisirai un cependant parmi les faits dont les journaux nous ont donné le récit. C'est celui que reproduit notre gravure.

Voici la relation qu'en a donnée la *Nazione*, de Florence :

Nous recevons d'un témoin oculaire des détails émouvants sur le sinistre de Scandicci, dans la commune de Casellina à Torre.

Vers une heure du matin, pendant que tout le hameau de Scandicci était en émoi, parce que la Grève menaçait de déborder, et que tous les soins et toute l'attention étaient tournés vers la partie où passe le torrent, les pauvres habitants furent assaillis par le débordement.

En effet, le torrent, après avoir rompu les digues près de la fournaise Pappucci, faisait irruption dans les champs et arrivait dans la partie supérieure de Scandicci, devant le mur dit de Lanfredini, qu'il renversait. La masse des eaux alla se briser contre une grande maison appartenant à M. Doney et habitée par de nombreux locataires.

Au rez-de-chaussée demeuraient huit familles. En luttant contre les eaux, elles réussirent en grande partie à se sauver, en perdant toutefois tout ce qu'elles possédaient. Un certain Pasquale Coppini, cordonnier, et un certain Mancini, ouvrier, se trouvant plus embarrassés que les autres, parce qu'ils avaient une femme et des petits enfants, ne purent parvenir à se sauver.

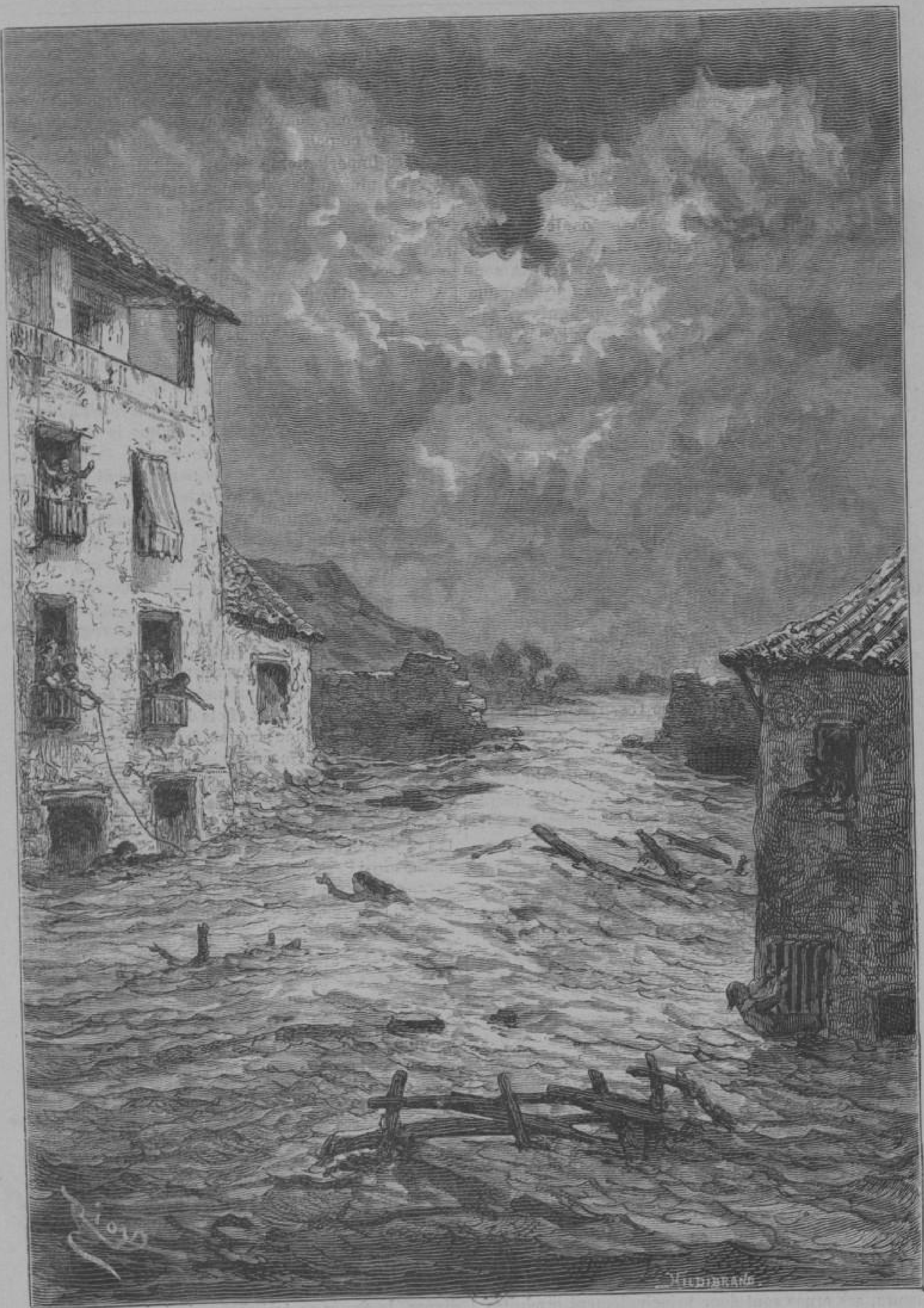
Coppini vit disparaître sous ses yeux, dans les tourbillons de l'eau, sa sœur, âgée de vingt-cinq ans, qui lui demandait en vain secours. Mancini, après avoir porté aux locataires du premier étage deux de ses petits enfants, retourna dans son habitation pour sauver sa femme et les deux autres enfants, Tito, âgé de trois ans, et Giulietta, âgée de huit mois. Mais l'eau s'éleva soudainement à la hauteur de plus de deux mètres dans la chambre, enleva de-terre le malheureux père, le rejeta hors de la maison. Il fut recueilli au moment où il allait se noyer.

Cependant l'eau continuait à monter; le rugissement effrayant des eaux et les cris désespérés des locataires furent, pendant quelque temps, les seuls bruits qu'on entendit dans cette maison.

Au bout de quelques heures, quand les eaux eurent diminué, le pauvre Mancini courut avec un grand nombre d'autres personnes dans son habitation. Il vit sa femme étendue sans vie sur son lit, et tenant encore par la main le petit Tito et sur son sein Giulietta. Mais ce ne furent pas les seules victimes.

Une belle jeune fille de dix-huit ans s'enfuyait de la maison assaillie par les eaux; elle tentait de se sauver en s'accrochant à l'escalier de la maison du menuisier Bellieri. Elle fut enlevée et entraînée dans une cave, où quelques heures après on retrouva son cadavre.

Une autre petite fille de Terra Nuova, âgée de trente mois, est morte noyée dans un logement attenant à celui de Mancini.



Scène d'inondation à Scandicci. (P. 12, col. 2.)

Un grand nombre de personnes qui demeuraient au rez-de-chaussée dans le village coururent un très-grave danger.

Le père du cordonnier Coppini, vieillard chargé d'années, entraîné par le débordement, retrouva assez de force pour s'accrocher aux barreaux d'une fenêtre. Il y resta trois heures, ayant de l'eau jusqu'à la gorge.

Ce simple récit d'épisodes terribles peut se passer de commentaires : les faits ont leur éloquence; laissons-les donc parler eux-mêmes. Aussi bien, mon intention n'était pas, en faisant à nos jeunes lecteurs un tableau vrai et réel des malheurs que causent les inondations, d'exciter en pure perte la sensibilité de leur cœur. Ils sauront la manifester d'une manière efficace, en répondant à l'appel qui sera fait sans doute en France à toutes les âmes généreuses, en faveur des victimes du fléau.

Ce que je me propose, c'est d'étudier avec eux les causes du mal, de leur dire comment la science et l'art de l'ingénieur ont cherché à en prévenir les effets, et ce qui reste à faire encore pour essayer de transformer en bienfait ce qui jusqu'ici n'est trop souvent qu'une occasion de ruines.

Tout le monde comprend sans peine que des pluies abondantes et surtout des pluies continues sont le plus souvent les causes déterminantes des grandes crues des rivières, de leurs débordements, en un mot des inondations. J'ai dit le plus souvent : en effet, il arrive aussi qu'elles sont produites par un phénomène naturel, périodique dans les pays de hautes montagnes, je veux parler de la fonte des neiges. En Suisse et dans toutes les contrées alpestres, les hauts sommets se recouvrent en hiver de couches épaisses de neige que la basse température des régions élevées maintient pendant tout l'hiver et même pendant la première moitié du printemps. Quand alors les rayons solaires deviennent plus chauds et exercent leur action diurne en des durées qui vont croissant comme la durée des jours, le blanc linceul dont les montagnes sont recouvertes, peu à peu fond et alimente abondamment les sources nombreuses des torrents et des rivières. Mais alors c'est en été qu'ont lieu les crues périodiques des cours d'eau qui ont leur point de départ dans les glaciers ou dans les vallons des hautes montagnes. Le Rhône, le Rhin, le Pô, au moins dans la partie supérieure de leur cours, sont des fleuves soumis à ce régime des crues d'été provenant de la fonte des neiges; tandis que la Seine, la Loire, la Saône, sont plus spécialement affectées par les pluies, de sorte que le maximum de leurs crues correspond le plus souvent à l'automne, la saison la plus abondamment pluvieuse dans nos climats.

Mais cette division des cours d'eau suivant le régime des crues, estivales ou hivernales, n'a rien d'absolu. Il est aisé de s'en rendre compte par des exemples. Le Rhin, jusqu'à Bâle, est alimenté surtout par des affluents qui lui apportent les eaux des montagnes de la Suisse; dans cette partie de son cours, ses crues sont donc principalement produites par la fonte des neiges et des glaciers; à partir de Bâle, ses affluents ne viennent plus de régions montagneuses élevées, et ce sont les pluies qui grossissent leurs eaux. Il en est de même du Rhône jusqu'à Lyon, dont les crues sont des crues d'été. A partir de ce point, le Rhône recevant les eaux d'une rivière importante, la Saône, qui est surtout gonflée par les pluies, les variations du débit de ce fleuve se trouvent compensées, d'où résulte pour lui un régime moyen plus constant, analogue à celui auquel se trouve soumis le Rhin à Cologne par exemple.

L'exemple des inondations que la Haute-Italie vient de subir prouve du reste qu'il y a des exceptions à cette loi, ou mieux que la loi générale comporte des lois particulières.

Ce n'est pas en effet à la fonte des neiges alpestres qu'est dû le gonflement du Pô, ni celui de ses affluents de la rive gauche : le Tessin, l'Adda, le Mincio sont tous cependant, comme le fleuve lui-même, des rivières alimentées par les torrents des Alpes. Mais la saison exceptionnellement pluvieuse que nous venons de traverser, les orages continuels, les bourrasques qui caractérisent souvent d'ailleurs la période voisine des équinoxes, ont versé pendant un mois sur le bassin du Pô des quantités d'eau si considérables, qu'il en devait résulter nécessairement une inondation générale.

Les lacs, ces réservoirs naturels, ces régulateurs des rivières qui s'en échappent, n'ont pas suffi cette fois à contenir la masse des eaux. En temps ordinaire, en recevant les eaux surabondantes des torrents, ils préviennent les funestes effets des crues rapides : ces eaux s'étalant sur une large surface n'élèvent le niveau du lac que d'une façon insignifiante; le trop-plein s'écoule ensuite lentement, compensant dans les périodes de sécheresse l'effet des sources taries, d'où résulte une certaine constance dans le régime des rivières et des fleuves qui en dépendent. La nature nous donne ainsi l'exemple d'un moyen ordinairement efficace, propre à prévenir les débordements, les inondations et les désastres qui en sont la conséquence.

Arrivons maintenant aux moyens artificiels que les hommes opposent à l'invasion des grandes eaux des rivières et des fleuves.

Le système le plus généralement adopté est celui de l'endiguement. Sur tous les points où les berges naturelles sont trop peu élevées pour contenir la masse des eaux en temps de crue, on élève des ouvrages en terre qui, sous les noms de *jetées*, *levées* ou *digues*, longent le bord de la rivière à une distance suffisante, et défendent les plaines environnantes contre l'envahissement des eaux. C'est à l'aide de digues gigantesques que les Hollandais protégent le sol des Pays-Bas contre les inondations de la mer. Assurément, il y a là un moyen de défense souvent efficace et qui rend en effet de grands services, mais qui parfois aussi rend le danger plus grand et les désastres plus terribles. Par les digues, le fleuve se trouve encaissé dans son lit; il

ne peut plus modifier son cours, ravager les terres cultivées, ni porter çà et là les pierres et graviers qu'il charrie. Mais aussi il est aisé de comprendre que l'encaissement force à couler dans un espace plus resserré la masse des eaux qui acquièrent en même temps une vitesse plus considérable et s'attaquent aux digues elles-mêmes, dont elles minent incessamment la base.

Qu'une crue exceptionnelle arrive alors, que les ouvrages de défense soient en quelques-uns de leurs points trop faibles, et le péril est accru par le fait même des moyens qui avaient pour objet de le prévenir. C'est ce qui est arrivé, pendant l'inondation actuelle, aux digues du Pô qui, on l'a vu plus haut, se sont rompues en plusieurs points. Par la brèche ainsi pratiquée, les eaux se précipitent avec une irrésistible violence, détruisent tout sur leur passage et ajoutent aux funestes effets d'une inondation soudaine ceux de l'envahissement de toute la contrée avoisinante. Malgré ces graves inconvénients des digues, elles constituent un moyen de défense, coûteux il est vrai, mais souvent nécessaire, surtout si les fleuves sont soumis à des crues rapides et si, au lieu d'un limon fertilisant, ils laissent en dépôt sur les terres du sable, des cailloux qui en détruisent la valeur agricole.

Quel est, en définitive, le problème à résoudre? C'est de régulariser les cours d'eau, de rendre la vitesse et le débit des eaux plus constants, d'empêcher, s'il est possible, les crues trop rapides ou trop considérables. J'ai dit plus haut que les lacs fonctionnent précisément comme les régulateurs naturels des fleuves ou des rivières qui les traversent. Les ingénieurs ont en effet songé à imiter en ce point la nature. En des endroits convenablement choisis, ils ont fait creuser d'immenses bassins destinés à recevoir le trop-plein des crues, ainsi que les matières qu'elles charrient. Si ces matières sont fertilisantes et limoneuses, elles sont recueillies et utilisées : au cas contraire, leur effet est tout au moins neutralisé.

D'ailleurs, ces *bassins de colmatage*, — c'est le nom qu'ils ont dans le langage de l'ingénieur, — ont un autre rôle utile, celui d'alimenter les rigoles et canaux d'irrigation des terres environnantes, de sorte que l'élément destructeur est changé ainsi en élément de production, c'est-à-dire de richesse. C'est à un système complet de bassins ou de canaux de ce genre que les plaines de la Lombardie doivent leur fertilité proverbiale. Pourquoi donc, cet automne, ce système n'a-t-il pas joué aussi complétement qu'il était désirable, son rôle de protection et de défense. C'est que sans doute les moyens n'avaient pas été proportionnés à la rapidité et à l'abondance de crues déterminées par une suite imprévue et exceptionnelle de pluies et d'orages.

D'ailleurs, il faut bien le dire, c'est surtout aux plus grands cours d'eau qu'on applique les moyens de protection. On néglige les plus petits. Or, dans ma pensée, c'est depuis le simple ruisseau, depuis le plus petit cours d'eau jusqu'au fleuve que le système de réservoirs d'irrigation devrait être appliqué. Aujourd'hui, par un progrès dans l'art de la culture qu'il faut hautement louer, les terres sont partout assainies ; des fossés d'écoulement sont partout pratiqués. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que dans les grandes pluies les eaux ne s'écoulent que trop vite. Toute la surface d'un bassin fluvial, drainé à la fois, conduit ses eaux avec rapidité du ruisseau à la petite rivière, de celle-ci au grand affluent, de tous les affluents au fleuve, de sorte que le lit de ce dernier ne se trouve plus assez large ni assez profond pour recevoir à la fois une masse liquide aussi considérable. Des bassins collecteurs et régulateurs du débit, croissant en volume à mesure de l'importance des cours d'eau, empêcheraient les crues subites, serviraient à l'irrigation en temps utile et préserveraient ainsi la contrée du fléau des inondations. Les digues et levées n'auraient plus d'utilité que pour le cas des événements extrêmes, dus aux perturbations météorologiques les plus rares.

On a aussi attribué la fréquence des inondations et leur violence au déboisement des collines et des montagnes. Il est certain en effet que la végétation est un obstacle au mouvement des eaux. D'abord, il paraît prouvé que les forêts absorbent une certaine quantité de l'humidité atmosphérique : d'après les observations de M. Becquerel, il tombe moins d'eau sous bois que dans les plaines nues, de sorte qu'en un pays boisé, l'eau des pluies s'évapore en partie à la surface des arbres et des plantes ; l'autre partie met plus de temps à s'écouler dans le sol, où les racines la retiennent encore. Au contraire, sur les pentes dénudées, la terre végétale est vite entraînée par les eaux, qui ont ensuite, pour s'écouler avec rapidité, une surface plus imperméable. Le dommage est double, pour les terres d'abord qui, s'appauvrissant, deviennent impropres à la culture, pour les riverains des torrents qui sont exposés à une rapide irruption des eaux.

Le reboisement, le gazonnement des collines et des montagnes est donc encore un des moyens préventifs, propre à diminuer l'intensité des inondations : aussi le législateur y a-t-il pourvu en France. Mais il faut pour cela du temps.

Il me resterait encore pour dire tout ce qui a trait à ce sujet, d'un intérêt si pressant pour les contrées exposées au retour périodique du fléau, à parler précisément de cette périodicité qui se rattache aux autres phénomènes dont une science spéciale, la météorologie, étudie les lois. J'aurai sans doute l'occasion d'y revenir. Les pluies continues d'octobre ont été accompagnées de fréquents orages, de trombes furieuses qui ont causé aussi bien des malheurs et des victimes, à Portici, à Rome, à Nice, à Gênes, à Syracuse ; aux dates du 7, du 10 et du 15 octobre, on a ressenti en Calabre et jusqu'en Amérique des secousses de tremblement de terre ; des

aurores boréales ont apparu en Europe et aux États-Unis et se sont manifestées ailleurs par des perturbations dans les lignes télégraphiques. N'y a-t-il pas un lien physique, un rapport de cause à effet entre ces phénomènes, ou leur coïncidence est-elle fortuite? Graves et intéressants problèmes où nous aurons tout au moins, si nous ne savons les résoudre, l'occasion de satisfaire en partie notre curiosité et le désir de nous instruire.

A. GUILLEMIN.

LES CORMORANS

DU JARDIN D'ACCLIMATATION

Nos jeunes lecteurs se demanderont sans doute pourquoi nous leur parlons d'abord du cormoran, pourquoi nous ne commençons pas par des généralités sur les oiseaux, sur les caractères qui forment les grandes classes ou familles, sur les genres, les espèces, et les individus? Cela serait plus conforme aux méthodes d'enseignement, mais nous n'avons pas la prétention de faire ici le professeur. Nous voulons tout simplement causer de choses et autres avec nos lecteurs, nous voulons leur dire, comme à des amis, nos impressions sur tout ce que nous rencontrerons d'intéressant dans nos promenades à travers champs, au Jardin des plantes, à celui d'acclimatation ou ailleurs. Les jeunes gens sont curieux, ils aiment voir, contrôler ce qu'on leur enseigne; ils ont raison. Le *Journal de la Jeunesse* leur donnera cette satisfaction par de bonnes gravures et par des études exactes qui s'adresseront aussi bien à leur curiosité qu'à leur mémoire. Instruire en intéressant, voilà notre pensée. Utiliser les heures de récréation quand il fait vilain temps; employer les jours de sortie et les vacances à visiter ce que le journal aura décrit, voilà comment nous voudrions que ces jeunes gens employassent tant d'heures perdues.



Le Cormoran.

Eh bien donc, mes jeunes amis, je vous dirai que la semaine dernière, par une de ces rares journées où le soleil ne s'était pas voilé la face, je suis parti pédestrement jusqu'au Jardin d'acclimatation. J'avais l'esprit triste comme la saison; j'aperçus dans un des petits parcs du jardin plusieurs oiseaux qui, par leur attitude un peu morose, ne semblaient pas non plus très-disposés à la joie. Ils se tenaient tout debout, appuyés sur leur longue queue comme sur des baguettes rigides, ils baissaient le nez, et regardaient à peine de leur œil débonnaire les curieux qui voulaient les faire sortir de leur torpeur. C'étaient des cormorans, oiseaux appartenant à la grande famille des palmipèdes et ayant un certain air de ressemblance avec les canards, n'étaient la longueur et la rigidité de leur queue, la grandeur et la courbure de leur bec. Je passai quelque temps à essayer de les faire bouger, impossible! Posés sur leur queue, ils étaient aussi impassibles que des sénateurs romains, quand un homme, un seau à la main pénétra dans leur parc : c'était leur gardien et leur pourvoyeur, le brave Plé. A son arrivée, je pus me convaincre que le besoin de manger exerce sur les animaux, comme sur l'homme, une puissante influence. A la vue du seau, flairant sans doute la viande mise en morceaux, qui était appétissante, ils s'agitèrent avec joie et se précipitèrent autour du gardien. Plé leur jeta dans le bassin de gros morceaux de chair de cheval. Alors je les vis plonger, puis voguer sous l'eau et arriver à la distance de plusieurs mètres juste à l'endroit où la chair était tombée, puis, revenant au rivage, l'avaler tout d'un trait.

A l'état de liberté, le cormoran n'est pas hippophage; il habite les côtes maritimes, il fait là une chasse acharnée aux anguilles, qui le redoutent comme le plus impitoyable pirate. Son bec, fortement courbé à son extrémité, forme comme un hameçon à l'aide duquel il accroche sa proie. Quand il la saisit par la tête, rien de plus simple : le poisson descend avec aisance et facilité dans le gosier du cormoran. Mais s'il l'accroche par l'extrémité opposée, la déglutition n'est plus aussi commode. Les nageoires, les crêtes, les écailles sont autant d'obstacles. Que fait alors le cormoran? Il lance son poisson en l'air et quand il a fait demi-tour, il tend le bec et sans jamais manquer son coup, le reçoit toujours la tête la première. Il est impossible de voir un jongleur plus habile; nous allons démontrer qu'il n'est pas moins bon pêcheur.

A suivre. ERNEST MENAULT.



Il leur adressa, en guise de salut, une horrible grimace. (P. 18, col. 2.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE III

Charles Jacquin donne un échantillon de ses talents à Marguerite et à Marthe.

Ce même jour, les deux demoiselles Defert (deux bien jeunes demoiselles, car Marguerite avait douze ans, et Marthe huit) étaient occupées dans la salle d'étude, qui donne sur le jardin.

Marthe, les deux coudes étalés, contre toutes les règles de l'art calligraphique, avec ses belles boucles brunes éparses sur ses bras et jusque sur son cahier, confectionnait, en tirant bien fort la langue, une page d'écriture. *Dieu aime les enfants laborieux*, disait le modèle ; et Marthe, de ligne en ligne, répétait que Dieu aime les enfants laborieux. Mais comme Marthe avait le nez sur son cahier, elle ne pouvait juger de la perspective, et ses mots se penchaient de plus en plus. Tout à coup, elle se releva, poussa un soupir et dit : « Bon ! voilà encore mes lettres qui se penchent pour se sauver de la page, comme dit M. Dionis. Oh ! mais, il ne sera pas content de moi, M. Dionis ; c'est bien ennuyeux ! et ce gros pâté qui a l'air de s'être fait tout seul, exprès pour me faire gronder. Voilà encore ma bottine qui s'en va. Est-ce que M. Dionis était aussi sévère avec toi qu'avec moi, quand tu apprenais à écrire ? Réponds-moi donc, Marguerite ; regarde-moi, au moins. C'est si ennuyeux de ne voir que tes mains quand tu te tiens la tête comme cela ! »

« Marguerite regarda sa petite sœur avec un air qu'elle voulait rendre sévère ; mais le moyen de garder son sérieux devant cette bonne figure épanouie, si comique avec son air désappointé. Marguerite embrassa donc sa sœur en l'appelant chère petite vilaine, en pestant contre son problème qui ne voulait pas se faire tout seul, et en priant Marthe de répéter sa question qu'elle avait mal entendue. Marthe reprit :

« Est-ce que M. Dionis était sévère avec toi quand tu apprenais à écrire ?

— Très-sévère, » répondit Marguerite.

Et c'était vrai. M. Dionis, le vieux comptable de la fabrique, avait reçu la mission, dont il était très-fier, d'enseigner la calligraphie aux demoiselles Defert. Cet honneur, qui lui faisait des envieux, lui était venu tout seul, sans intrigue et sans brigue. Mais aussi quel calligraphe que M. Dionis ! Madame Defert, partant de ce principe assez juste, ce semble, que l'on écrit pour être lu, n'avait pas voulu entendre parler pour ses filles du professeur à la mode, parce qu'il enseignait l'écriture anglaise, très-propre et charmante à voir de loin, illisible de près. M. Dionis était dans les vieux principes de la belle écriture française. Le brave homme raffolait de ses deux élèves, mais il se donnait bien de garde d'en laisser rien paraître, de peur qu'elles ne devinssent familières ; car, comme chacun sait, la familiarité engendre le mépris. Il les grondait donc très-sévèrement quand elles faisaient mal.

« Est-ce que tu ne trouves pas, reprit Marthe qui passait volontiers d'une idée à une autre, qu'il a l'air d'un gros vieil oiseau, avec ses besicles rondes ?

1. Suite. — Voy. page 1.

— Tu sais, Marthe, maman n'aime pas que nous soyons moqueuses, répondit la grande sœur en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— C'est vrai, dit Marthe en rougissant. Mon Dieu! voilà encore cette bottine qui s'en va. — Il faut dire que Marthe avait une tendance prononcée à faire de ses bottines des pantoufles, et de ses pantoufles des projectiles ou des petits traîneaux. Marguerite se leva de sa chaise et fixa solidement au petit pied de sa sœur la bottine réfractaire, non sans faire quelques remarques sur l'état de dilapidation prématurée de cet article de toilette.

— Je crois, dit Marthe d'un ton sérieux et presque profond, que je suis paresseuse aujourd'hui parce que maman ne peut pas descendre à la salle d'étude. Et puis, je suis trop contente d'avoir un petit frère, pour travailler. »

Marguerite pensait exactement de même, mais sa dignité de sœur aînée s'opposait à ce qu'elle fît le même aveu.

« Comme il est joli, notre petit frère! dit-elle, en tournant habilement la difficulté.

— Oh oui! bien joli; mais je suis sûre que tu me gronderas si je te dis quelque chose.

— Dis toujours.

— Il est très-joli, mais je le trouve un peu jaune. »

Marguerite se mit à rire : « Cher loulou, dit-elle, je puis t'affirmer que tu étais aussi jaune que lui, quand tu avais son âge. »

Marthe rougit et se mit à bouder, quand elle sut qu'elle avait été jaune aussi. Sa sœur lui dit, pour la consoler, que tous les petits enfants étaient jaunes les premiers jours, mais que cela passait bien vite; qu'elle-même, Marguerite, elle avait été effroyablement jaune. A l'idée que Marguerite avait été jaune aussi, toute trace de bouderie disparut du charmant visage de Marthe. Elle reprit :

« Ce sera un homme, n'est-ce pas, dans bien des années?

— Assurément.

— Il aura de la barbe?

« Il aura de la barbe, bien sûr; est-ce que tous les hommes n'en ont pas!

— Une belle barbe comme celle de M. de Ferrier? Ce serait si amusant d'avoir un frère avec une belle barbe. Oh! comme ce serait amusant!

— Nous avons le temps d'attendre jusque-là; il faut d'abord qu'il devienne un petit garçon, puis un collégien.

— Oh! pas comme Charles Jacquin, toujours; Marguerite, promets-moi que mon petit frère ne ressemblera pas à Charles Jacquin. Tu sais ce qu'il dit de son père et comme il parle à sa mère! »

Ce Charles Jacquin qui avait le malheur de déplaire si fort à mademoiselle Marthe était le fils de maître Jacquin, l'un des principaux avoués de Châtillon-sur-Louette. Maître Jacquin était un honnête homme, mais un honnête homme dur et désagréable. Comme il avait le malheur de n'aimer que l'argent en ce monde, il avait épousé pour sa dot la fille d'un fermier imbécile qui avait cru faire un beau coup en transformant sa fille en une madame. Madame Jacquin, excellente femme au fond, se distinguait par une remarquable faiblesse d'esprit et de jugement, et par une tendance inexplicable à pleurer sans motif et sans mesure. La vie lui semblait un songe désagréable; elle paraissait se figurer vaguement qu'elle avait commis une faute impardonnable, et tremblait au seul bruit des pas de maître Jacquin, à l'idée que la faute impardonnable était découverte et que le châtiment était proche. Son idéal eût été de ne pas sortir de son lit, et de dormir toujours pour échapper à toutes les difficultés, aux tracas et aux problèmes de la vie.

Lorsque Charles était venu au monde, il était devenu, par sa malice naturelle, une nouvelle source de tribulations pour sa mère. Maître Jacquin, en matière d'éducation, était pour la sévérité à outrance. Le jeune Charles, traité avec une dureté sans bornes par son père, qui voulait que cela marchât droit, avec une indulgence sans mesure par sa mère, qui craignait, en révélant ses méfaits, de le voir rouer de coups, était devenu un très-mauvais garnement, chien couchant avec son père, chien hargneux avec sa mère.

Maître Jacquin, trop préoccupé de gagner de l'argent pour aller au fond des choses, se contentait d'une soumission servile qu'il appelait du respect, et vantait à tout propos son système d'éducation. Quand il avait reçu un des billets qu'avait écrits M. Defert pour annoncer la naissance de Jean, il avait froncé les sourcils et s'était renfrogné. Il n'était pas dans sa nature de se réjouir du bonheur des autres. Après avoir lu le billet, il avait laissé retomber son pince-nez avec un bruit sec, et s'était écrié avec une dédaigneuse pitié : « Encore un qui sera mal élevé! »

Au moment où Marguerite allait répondre à l'observation de sa sœur, une ombre intercepta le jour de la fenêtre. Charles en personne, collant à la vitre son nez qui devint tout plat et tout blanc, essayait de voir dans la salle d'étude. Quand il eut aperçu les deux sœurs, il leur adressa, en guise de salut, une horrible grimace.

« Ne le regardons pas, dit Marguerite à sa petite sœur; sans cela il restera une heure à faire des singeries. Nous avons déjà perdu assez de temps, et maman sera bien fâchée de savoir que nous avons été bavardes et paresseuses. »

Le collégien changea de tactique, et se mit à tambouriner un pas redoublé. Quand il vit qu'il n'avait pas tout le succès sur lequel il avait compté, il disparut de la fenêtre et vint souffler dans le trou de la serrure. Il se décida enfin à ouvrir la porte.

« Mesdemoiselles, votre humble serviteur! dit-il, en exécutant un salut prétentieux et grotesque. »

Marguerite se leva, rouge d'indignation.

« Vous savez, dit-elle, que vous ne devez pas entrer

ici ; personne ne doit y entrer quand maman n'est pas là, excepté M. Dionis et Mademoiselle.

— Oh ! ne me mangez pas, je vous en supplie, cria-t-il, en affectant la plus grande frayeur. Un petit bonjour en passant. Ma mère est en haut qui *jabote*...

— Qui *jabote?* » répéta Marguerite toute surprise.

Charles lui expliqua avec une condescendance dédaigneuse le sens du mot *jaboter* : « Vous la connaissez bien, ma mère ; une fois qu'elle y est elle n'en finit plus.

— Oh ! monsieur Charles, que c'est mal !

— Oh ! monsieur Charles, reprit le mauvais drôle en contrefaisant le ton de Marguerite, que c'est mal de mettre du sable dans sa casquette, et de ne pas dire merci quand on vous verse à boire !... A propos, j'ai vu le *moucheron*.

— Quel moucheron ?

— Ah çà ! vous ne savez donc pas le français ici? Alors qu'est-ce que Mademoiselle vous apprend donc ? Tout le monde sait que le moucheron, c'est le petit garçon. Hé bien ! là, entre nous, il n'est pas beau le moucheron. »

Ici, l'indignation de Marthe éclata ; et, avant que sa sœur eût pu lui imposer silence, elle cria à Charles : « C'est vous qui n'êtes pas beau ! »

Charles fit une révérence ironique. « Grand merci, mademoiselle ; il n'y a pas de quoi, ça ne fait rien, au contraire. Seulement trouvez-en beaucoup comme ça. »

Et pour montrer sans doute que, si son visage n'était pas beau, il savait racheter cette petite disgrâce par des qualités plus sérieuses, il se mit à loucher affreusement, puis il marcha sur les mains, au grand ébahissement des deux fillettes.



Il marcha sur les mains au grand ébahissement des fillettes. (P. 19, col. 2.)

Quand il se fut avancé ainsi jusqu'au milieu de la salle, il se laissa retomber sur ses pieds avec la prestesse d'un saltimbanque de profession, et présenta à l'assistance une tête hérissée et un visage cramoisi.

« Eh bien ! demanda-t-il, d'un air satisfait de lui-même, qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Vous ne devez pas rester, répondit Marguerite avec fermeté ; non, vous ne le devez pas. Nous ne pouvons vous faire sortir de force, mais je le dirai à madame votre mère. »

Pour toute réponse, l'intrus ferma un œil, et gonfla sa joue avec le bout de sa langue.

« Donne-moi la main, Marthe, et sortons d'ici ; nous allons dire à maman pourquoi nous n'y pouvons pas rester.

— Pas de bêtises ! » cria le saltimbanque, battant précipitamment en retraite du côté de la porte, qu'il tira sur lui. On pouvait le croire parti, lorsqu'il rouvrit la porte, et ne montrant que sa tête, cria d'un ton goguenard : « Non ! mesdemoiselles, je vous en supplie, n'insistez pas ; il m'est impossible de rester

une minute de plus ; il y a là un député qui m'attend, il m'a promis un bureau de tabac pour un de mes neveux qui a été tué en Afrique. Vous concevez que je ne puis pas le laisser se morfondre, ce député. Bien obligé, ne vous dérangez pas ; je connais le chemin. Je sors vraiment charmé de cette petite fête de famille ! »

Il disparut enfin. Les deux élèves de Mademoiselle se remirent au travail avec d'autant plus d'application, que Mademoiselle ne devait pas tarder à arriver. Au bout de cinq minutes, la porte s'ouvrit toute grande avec une lenteur solennelle, et le collégien annonça avec emphase : « La reine de Saba ! » Puis il s'effaça discrètement, comme un domestique bien appris.

Mademoiselle, ainsi annoncée sans le savoir, entra au bout d'une minute, et fut fort surprise de l'air effaré de ses deux élèves.

On entendit tout à coup au fond du jardin des cris de toute sorte : aboiements de chiens, clameurs de poules effarouchées, gloussements de dindons et fanfares de pintades. Toute la basse-cour était en révolution. Mademoiselle, comme frappée d'un trait de lumière, demanda à Marguerite : « Est-ce que monsieur Charles est dans la maison ?

— Oui, mademoiselle.

— Il est venu dans cette salle ?

— Oui, mademoiselle. »

Le nez de Mademoiselle se pinça, signe de mécontentement, et elle déclara d'un ton sec que maintenant elle comprenait tout.

« On voit bien que maman ne peut pas descendre, dit Marguerite, pour expliquer ce qui s'était passé. Il n'écoute qu'elle. Ah ! mon Dieu, il va affoler toute la basse-cour, réveiller mon petit frère, et donner la migraine à maman. »

Tout à coup, les animaux cessèrent de crier, et l'on entendit dans le jardin le bruit d'une discussion, suivie d'une rixe. Thorillon, champion chevaleresque du repos de Madame, venait de vaincre Charles en combat singulier et l'expulsait ignominieusement du jardin. Thorillon rentra dans les bureaux en rajustant le collet de sa veste, tout fier de sa victoire, et secouant la tête d'un air menaçant. Quant à Charles, toute sa jactance était tombée, et, debout dans un coin, il boudait d'un air hargneux, en attendant sa mère pour partir.

Thorillon, faute de connaître l'histoire, et d'y avoir lu les exemples de magnanimité des héros vainqueurs de l'antiquité et des temps modernes, se laissa monter la tête par son récent triomphe et par les applaudissements des commis. Il montrait de temps à autre à la fenêtre sa face blafarde et sa chevelure rougeâtre. Il demandait à Charles s'il avait bien son affaire, et si, par hasard, il ne lui en faudrait pas encore autant.

Quand sa mère le prit en passant, Charles la suivit comme un roquet battu. Mais une fois dans la rue, et hors des atteintes du terrible Thorillon, il montra le poing à la maison, d'un air menaçant. La bonne dame fut si scandalisée et si effrayée de cet acte inouï, qu'elle prit sur elle de gronder son fils. Il s'en vengea en disparaissant à certains coins de rue, pour reparaître plus loin après avoir fait un détour, en faisant allusion chaque fois à quelqu'un qui en avait assez de la vie, et qui, pour attraper certaines gens, ne serait pas éloigné d'aller se jeter dans la Louette.

A mesure cependant qu'il approchait de la maison paternelle, le vaurien diminuait la durée de ses excursions, et quand il y arriva, il avait toute l'apparence extérieure d'un bon fils, bien obéissant, qui marche depuis des heures à côté de sa mère, et ne l'a pas quittée d'un seul pas.



CHAPITRE IV

Mme Defert étonne et réjouit l'oncle Jean.

Mme Defert était une demoiselle Salmon. La dynastie des Salmon était presque aussi célèbre à Châtillon que celle des Defert, mais à des titres différents. Les Defert représentaient la grande industrie. Les deux frères de M. Defert exploitaient, sous la raison sociale Defert frères et Cie, de grands ateliers de construction, à Labridun. Les Salmon représentaient la petite propriété, on peut même dire la très-petite propriété. Les biens médiocres de la famille, en se divisant, étaient devenus si peu de chose, que chacun des Salmon avait dû recourir au travail pour nourrir sa famille. Le père de madame Defert avait été receveur municipal à Châtillon. Son oncle Jean, tout jeune, s'était engagé dans un régiment de lanciers, d'où il était passé dans les chasseurs d'Afrique. Il avait pris sa retraite avec le grade de capitaine et demeurait à Châtillon. Mme Defert avait encore deux tantes, vieilles demoiselles qui habitaient une petite ville des environs, et qu'on ne voyait jamais. Elles vivaient ensemble, avec la plus

stricte économie, sur le plus mince des revenus, et trouvaient encore moyen de faire du bien.

Si les Defert étaient fiers de leur richesse, les Salmon l'étaient tout autant de leur pauvreté : gens honorables des deux parts, mais appartenant à des mondes différents.

Le clan Defert avait cru faire grand honneur au clan Salmon, en admettant dans ses rangs la fille du receveur municipal. Le clan Salmon, de son côté, avait cru faire un non moins grand honneur au clan Defert, en lui cédant le plus beau joyau de sa couronne. Il y avait eu d'abord quelque raideur dans les relations des deux familles. Mais quand les Defert s'aperçurent que la nouvelle venue ferait honneur à leur nom ; quand les Salmon remarquèrent avec quels égards et quelle déférence l'autre camp traitait leur parente, il y eut des rapprochements partiels, et bientôt les deux tribus s'unirent, sans se confondre.

Quand Marguerite vint au monde, elle eut pour parrain son oncle Paul Defert ; Marthe à son tour devint la filleule de son oncle Henri Defert. C'était, dans la pensée de Mme Defert, le tour de l'oncle Jean, quand elle eut son petit garçon. La première fois qu'elle lui en parla, l'oncle Jean ouvrit de grands yeux et rougit de plaisir.

« Vraiment, ma chère Louise, tu veux que je sois parrain. Que c'est donc gentil à toi d'avoir songé à un vieil ours comme moi. Si c'était possible, je t'en aimerais davantage pour avoir eu cette idée-là. Mais es-tu bien sûre, ajouta-t-il en prenant un air inquiet, que ton mari n'y trouvera pas à redire ?

— A redire ! mon oncle ; que voulez-vous dire par là ? Écoutez, si vous faites le difficile, mon mari mettra une cravate blanche et un habit noir, et viendra vous prier officiellement de nous faire ce plaisir.

— Oh non ! pas de cravate blanche ; je te crois, ma bonne fille. Veux-tu maintenant, dit-il d'un ton confidentiel, que je te fasse un aveu. Eh bien, je grillais d'envie d'être le parrain de cet enfant-là ; mais je n'osais pas le dire.

— Vous n'aviez pas besoin de le dire ; cela allait de soi...

— Pas déjà tant. Il y a parmi vos Defert bien des gens riches et influents...

— Il n'y en a pas de meilleurs et de plus généreux que vous. Il n'y en a pas que j'aime et que je respecte davantage. Mettez-vous bien cela dans la tête, et embrassez-moi bien vite, que je me sauve, car je suis pressée. »

Quand le capitaine se fut bien réjoui dans son fauteuil, il sortit, pour faire prendre l'air à son contentement. Une fois dehors, c'était si simple et si naturel d'aller voir son vieil « Aubry », qu'il y alla. C'était l'ancien maître d'armes du régiment de l'oncle Jean, un troupier un peu rude ; mais, par exemple, c'était un bien brave homme, et malgré son manque d'usage, l'oncle Jean, qui n'était pas une petite maîtresse, le fréquentait volontiers. Volontiers aussi il s'arrêtait à faire la causette avec maître Loret, et plus d'une fois on les vit tous les trois pêchant de compagnie le brochet ou la truite dans les petites îles de la Louette.



On les vit tous les trois pêchant de compagnie. (P. 21, col. 2.)

Donc le capitaine Jean était un peu vulgaire d'extérieur ; son esprit même était assez inculte. C'était le caractère individuel qui distinguait ce Salmon-là de tous les autres Salmon. Mais ce qu'il avait de commun avec eux tous, et ce qu'il avait au plus haut degré, c'était une perception très-vive et très-nette du devoir et de la justice, et une prodigieuse facilité à s'oublier soi-même pour ne songer qu'aux autres. L'abnégation était chez les Salmon une qualité de race. Combinée avec des qualités ou des défauts de différente nature, elle avait produit une série de types variés et accentués, tous intéressants.

On dit en Angleterre qu'il faut trois générations pour produire un *gentleman*. Je ne sais combien de générations de Salmon avaient cultivé, perfectionné et raffiné le sens de l'abnégation, pour arriver à produire Mme Defert ; tout ce que je sais, c'est qu'elle résumait en elle toutes les qualités de la race, et pour me servir de la phraséologie philosophique des Allemands, c'était la dernière expression et l'idéal du *Salmonisme*. Je dirai plus simplement que Mme Defert était la fleur de cet arbre dont le bon capitaine était un des rameaux noueux. Aussi, non-seulement cet excellent homme aimait-il sa nièce parce qu'elle était sa nièce, mais encore il professait pour elle une sorte de culte, parce qu'à ses yeux elle était l'honneur de la famille.

Tel qu'il était, avec ses qualités et ses défauts, le

cœur plein de joie et d'orgueil d'avoir été choisi comme parrain, il alla frapper à la porte de l'ami Aubry. Ce dernier donnait en ce moment une leçon d'armes à un jeune homme maigre et myope, qui semblait accablé du poids de son plastron. Sa face, derrière le treillis de son masque d'escrime, présentait un aspect si lamentable, qu'on l'aurait pris pour l'infortuné captif au masque de fer.

« Il ne tire pas mal, disait M. Aubry; seulement il arrive toujours trop tard à la parade. »

C'était un jouvenceau timide qui cherchait à se donner de la tenue et de l'assurance, et s'imposait pour cela une éducation martiale.

Le maître d'armes, par manière de salut adressé au capitaine qui entrait, porta une botte dans le plastron du jouvenceau timide, qui fut ignominieusement boutonné.

« Touché, dit-il de son ton bref. Bonjour, capitaine; une, deux; je suis à vous; une, deux; comment cela va-t-il? En voilà assez pour aujourd'hui. »

Le jouvenceau timide, tant qu'il eut son harnais d'escrime, resta tout penaud devant les deux hommes de guerre. Mais quand il eut repris son costume d'élégant, il lui revint un tout petit peu d'assurance; car les deux soldats n'étaient plus dès lors à ses yeux que des individus mal habillés. Le capitaine, qui d'ordinaire se préoccupait peu des détails d'une toilette, fut frappé de la coupe de son faux-col, et conçut aussitôt une idée qui germa dans sa tête, et plus tard porta ses fruits.

« Avez-vous été parrain dans votre vie? » demanda le capitaine sans autre préambule.

Le maître d'armes avait été parrain autrefois, à preuve qu'il avait de par le monde un filleul, qui lui écrivait tous les ans, et auquel, tous les ans, il envoyait de bons conseils, et une pièce de 20 francs aussi neuve que possible (parce que cela a meilleur air).

« Conseils perdus! argent perdu! Mais enfin c'est mon filleul, quoique ce soit un fameux imbécile.

— Puisque vous avez été parrain, vous allez me dire tout de suite ce que doit faire le jour du baptême un parrain qui se respecte. Il s'agit d'un garçon, vous allez me détailler cela sans rien passer. Je suis pour être bientôt parrain, et vous comprenez, mon vieux, qu'il ne s'agit pas de faire des sottises.

— Mais, capitaine, reprit le maître d'armes, il y a quelqu'un qui vous dira cela mieux que personne, c'est Mme Defert.

— Voilà la difficulté, répliqua le capitaine; c'est que, malheureusement, je ne puis pas la consulter. »

L'ancien prévôt se gratta l'oreille avec un certain embarras.

« C'est que, voyez-vous, mon capitaine, il y a vingt-cinq ans de cela; et il a passé par là-dessus tant d'assauts et de verres de vermout, que je craindrais d'oublier quelque chose. Mais vous allez entrer par ici, et ma femme, qui est une fine mouche, et qui connaît le monde, vous dira, mot pour mot, tout ce qui en est. »

Le capitaine ayant déclaré que rien ne pourrait lui être plus agréable que de conférer avec Mme Aubry sur le sujet qui le préoccupait, fut introduit aussitôt dans un petit salon triangulaire, aussi étroit, aussi encombré, aussi mal commode et aussi sombre qu'on peut le souhaiter. C'est là que se tint la conférence, conférence sérieuse s'il en fût. Il se trouvait justement que Mme Aubry était très au courant des us et coutumes du baptême en général, et des devoirs du parrain en particulier.

Le capitaine écoutait avec attention, et suçait la pomme de sa canne pour éviter les distractions. Il ne perdit pas Mme Aubry de vue, le quart d'une seconde. Quant au maître d'armes, qui n'avait pas le don de l'éloquence, il admirait, les yeux grands ouverts et les mains étalées sur les genoux, la science et l'éloquence de sa femme. Il approuvait par des signes de tête périodiques, et ce qu'elle disait, et la manière dont elle le disait.

Quand le capitaine eut bien écouté, sans oser seulement cligner la paupière; quand il eut plusieurs fois embrouillé la question à force de vouloir l'éclaircir; quand il eut passé par des angoisses telles que la sueur lui perlait sur le front; quand, grâce à la patience de madame Aubry, il sortit pas à pas de l'espèce de labyrinthe où il se débattait; quand il fut bien convenu que le parrain s'appelait Jean, capitaine en retraite, la marraine Marguerite Defert, par procuration pour une vieille tante qui ne pouvait se déplacer, que le filleul prendrait le nom de son parrain, que le baptême se ferait à la paroisse Saint-Lubin, un dimanche, le capitaine s'écria: « Je sais maintenant ma théorie sur le bout du doigt; le reste me regarde. » Et il partit tout rêveur et tout joyeux. C'est ainsi que d'un salon triangulaire, qui prenait jour sur une cour humide et sombre, sortit la conception première d'une cérémonie qui devait illustrer l'oncle Jean, étonner les Defert, et laisser dans le souvenir des gamins de la paroisse une trace ineffaçable.

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST [1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE.

CHAPITRE II

San-Francisco.

L'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville de San-Francisco n'offrait, avant l'année 1849, un spectacle digne d'admiration ni à l'amant de la nature ni au chercheur de nouvelles relations commerciales.

Une moitié de cet emplacement était alors occupée par les basses eaux de la baie, et l'autre moitié n'était qu'un amas de collines de sable presque absolument dénuées de végétation. Les pères de la mission de Dolorès et quelques colons et pêcheurs éparpillés dans le voisinage formaient toute la population. Il eût été difficile de trouver sur la surface du globe un lieu plus paisible et ayant plus complétement l'apparence de devoir rester indéfiniment ce qu'il était.

Telle est cependant la magique puissance d'attraction que l'or exerce sur les hommes, qu'à la fin de la susdite année, où commença l'immigration des chercheurs d'or, il ne pouvait pas y avoir moins de quatre-vingt mille personnes réunies sur la plage où s'élève maintenant la métropole du Pacifique septentrional. La rade, dont les eaux n'avaient jusque-là porté aucun bâtiment plus lourd que le canot de l'Indien ou le bateau du pêcheur, fut soudain couverte de vaisseaux de toutes les nations du monde, et couverte pour longtemps; car de longs mois s'écoulèrent avant que la plupart de ces navires pussent repartir, vu l'impossibilité absolue de retenir les équipages qui les avaient amenés ou d'en trouver d'autres pour le retour. Parmi les vieux *forty-niners* (immigrants de 1849), comme s'appellent avec fierté ceux des anciens pionniers qui restent encore, il est curieux de noter le grand nombre de ceux dont les bras tatoués indiquent quelle fut autrefois leur profession. Cette année 1849 vit donc une multitude de tentes blanchir à perte de vue les rivages de la baie, et au milieu s'élever, avec une rapidité qui tenait du prodige, d'immenses hôtels, magasins, bâtiments de toute espèce, uniformément construits en bois.

Vraiment, l'énergie déployée par ceux qui ont bâti cette ville et surmonté les obstacles naturels qu'offre sa position, est merveilleuse. Nulle autre ville d'une grandeur et d'une importance pareilles (Melbourne exceptée peut-être) ne s'est élevée dans le court espace de vingt ans. Les collines de sable ont été littéralement chargées à la pelle dans des tombereaux et portées à la mer, de sorte qu'en même temps qu'on gagnait sur la terre l'emplacement de la colline, on gagnait sur la mer un emplacement correspondant, rempli par la colline qu'on y jetait. Aujourd'hui même, la partie basse de la ville est entièrement bâtie sur pilotis, et le sous-sol des maisons, qui faisait autrefois partie de la baie, est maintenant complétement à sec, grâce à ce travail continu d'empiétement sur la mer. Il sert d'habitation à des milliers de rats, de chiens et de porcs, qui, les épluchures et ordures de toutes sortes ne manquant jamais, semblent vivre dans la plus heureuse abondance et la plus parfaite tranquillité. On ne peut, en visitant ce quartier de la ville, s'empêcher de se féliciter que le choléra soit inconnu sur la côte du Pacifique.

Il n'est pas étonnant qu'un lieu exerçant de si puissantes séductions sur les chercheurs d'or ait été, dès l'origine, le rendez-vous des plus achevés coquins que le monde puisse produire. Le revolver et le « bowie-knife » (sorte de long couteau-poignard) commençaient les querelles et les terminaient, et la justice, rendue par les agresseurs, n'était qu'une cruelle dérision.

Les choses en arrivèrent à ce point que, quatre ou cinq ans plus tard, les plus honnêtes parmi les habitants de la ville se dirent qu'après tout il fallait, pour produire une réaction suffisante, avoir recours aux mesures extrêmes, et, partant de ce principe que la fin justifie les moyens, l'administration de la justice fut enlevée aux autorités régulières et confiée à un *Comité de vigilance* choisi parmi les citoyens. Tous les suspects reçurent l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures, sous peine de mort s'ils s'avisaient de reparaître, et tous ceux contre lesquels s'élevèrent les moindres preuves de vol ou de crimes plus noirs, furent immédiatement exécutés conformément à la procédure sommaire de la *Lynch Law* (loi de Lynch) [1]. Parmi ceux dont on se débarrassa ainsi se trouvait un des juges du district, qui fut convaincu d'avoir fait partie d'une bande de voleurs et d'assassins.

Ces mesures terribles eurent bientôt l'effet désiré, et, — quoiqu'il y ait lieu de craindre que bien des innocents aient été sacrifiés, — la ville est peu à peu devenue aussi sûre que la plupart des autres villes du monde. Toutefois, il faut convenir qu'au point de vue des mœurs il y règne une liberté qui trop souvent touche à la licence.

Ce fut un dimanche que nous entrâmes dans le port, et nous nous attendions en conséquence à y voir régner un calme religieux; nous fûmes donc très-surpris de voir, — du pont du navire qui longeait les quais, sur lesquels s'élevaient de longues rangées de

1. Suite. — Voy. page 7.

1. Cette loi, ou plutôt cette coutume sauvage, n'est que l'application par la collectivité du droit primitif de défense individuelle. A défaut de tribunal, le peuple s'assemble, constate le flagrant délit et pend le coupable sans autre forme de procès. Il n'est pas rare que, dans les pays nouvellement occupés, on soit obligé d'avoir recours à cette justice sommaire.

docks et d'entrepôts construits en bois, tous les hôtels et toutes les *bar-rooms* ouverts et pleins de monde. Partout on entendait le choc des billes dans les salles de billard, et nous ne fûmes pas plus tôt à terre que nous apprîmes que, le soir, les théâtres seraient ouverts.

Le port offrait un spectacle des plus animés. Les quais et les rues fourmillaient de monde. Ici, des parents ou des amis accouraient à notre navire pour y recevoir les voyageurs attendus d'Europe; là, des foules joyeuses profitaient du dimanche pour faire des excursions à Oaklands et sur divers autres points de cette rade, la plus grande qui soit au monde. Le mouvement et le bruit étaient tels, qu'on pouvait à peine s'y reconnaître. Le grondement d'innombrables omnibus, camions, voitures et chariots de toute espèce, roulant sur les routes pavées en bois, était assourdissant; et, pour mettre le comble à ce tumulte, on entendait de tous côtés le sifflet strident des bateaux à vapeur, le claquement des fouets, les jurons des conducteurs, les hennissements des chevaux, les cris des porteurs et des garçons d'hôtel: bref, une tempête de bruits dont on ne peut se faire une idée si l'on ne s'est trouvé jeté, au moins une fois, dans une pareille Babel.

Après un pugilat sérieux, soutenu pour la possession de nos bagages contre les représentants des divers hôtels, parmi lesquels se trouvaient un Irlandais à la figure sale et aux vêtements plus sales encore, un lourd enfant de l'Allemagne, dont la seule chance d'attirer l'attention était son énorme stature, un agile et bouillant Français, et un *regular New York tout*[1] avec ses boutons de faux diamants et son énorme chaîne de similor, nous nous trouvâmes enfin, mon ami et moi, dans l'omnibus d'un modeste hôtel situé dans l'une des rues qui débouchent à angle droit sur l'artère principale de la cité, *Montgomery Street*. Nous eûmes le bonheur peu ordinaire, une fois assis, de nous retrouver en possession de tout notre bagage, plus une cinquantaine de cartes d'hôtel dont nos mains et nos poches étaient pleines.

La vie n'est pas chère à San-Francisco. Le vivre et le logement n'y coûtent pas, et cela dans les meilleurs hôtels, plus de trois dollars (16 fr. 25 c.) par jour. Il y a des salons pour les fumeurs, des salles de billard, des salles de lecture tenues sur le pied le plus somptueux, et une foule d'arrangements qui nous rappellent bien plutôt nos *clubs* (cercles) que nos hôtels, ces affreux hôtels où le voyageur n'a, pour se distraire que la contemplation d'un vieux et lourd mobilier d'acajou, un indicateur des chemins de fer ancien de trois mois, une table à écrire qui semble disposée pour ôter au voyageur découragé l'envie de s'en servir, et une Bible qui a toute l'apparence de n'avoir jamais été ouverte.

1. Les *touts* ou *touters* sont les commissionnaires qui se trouvent à l'arrivée des trains ou bateaux pour recommander les hôtels aux voyageurs.

Il y a aux États-Unis quelques coutumes très-singulières. L'une d'elles est le *free lunch*. Voici en quoi il consiste. Un prix fixe est demandé dans certains *bars* ou restaurants pour une boisson quelconque, et, lorsqu'il s'agit de spiritueux, la bouteille et un verre sont placés devant le consommateur, qui prend ce qu'il veut, sans que personne regarde à la quantité. Une collation ou *lunch* est toujours servie, et, comme pour les boissons, on compte naturellement que le consommateur en usera avec discrétion. On doit présumer que la consommation moyenne reste dans les bornes du prix demandé, car, s'il en était autrement, les propriétaires de ces établissements en seraient bientôt réduits à fermer boutique; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la coutume du *free lunch* tend à entretenir dans la paresse une armée de *loafers* (fainéants, flâneurs), qui, ayant chacun de quoi payer son *bit* ou son *quarter-dollar* (65 centimes ou 1 fr. 35 c.), se gorgent, comme le boa constrictor, de façon à pouvoir attendre le jour suivant. Quand ces pratiques-là sont une fois connues, on s'arrange pour leur administrer, à leur insu, une bonne purgation, ce qui leur apprend à se montrer un peu réservés dans leurs visites.

Il y a fort peu d'aussi grandes villes qui soient plus vivantes et plus gaies que *Frisco*[1]. La ville elle-même est composée de trois parties principales. La plus basse, au bord de l'eau, est la partie commerçante de la cité, et, à l'exception de l'inévitable *bar-room* qu'on rencontre à chaque pas, elle est entièrement occupée par d'immenses entrepôts et magasins de gros. Les quais et la partie du port qui les avoisine sont couverts de navires de toutes les parties du monde, et la vue de cette rade immense est vraiment magnifique. La partie centrale est, pour toute la côte nord du Pacifique, le rendez-vous du monde fashionable. Elle se compose de Montgomery Street et des rues avoisinantes, et la description la plus exacte qu'on en puisse faire consiste à dire qu'elle tient à la fois du quartier du Strand et de celui de Regent Street, à Londres. C'est dans cette partie de la ville que se trouvent les principaux hôtels, les beaux magasins et les théâtres; c'est là que se fait admirer la fleur du beau monde, et que les dames se distinguent par l'exagération des modes parisiennes de l'année précédente. Les voitures légères et les plus beaux chevaux ne font qu'aller et venir entre cette partie de la ville et la partie supérieure. Cette dernière, où se trouvent les villas des résidents riches, s'étend jusqu'au pied des collines de sable, qu'elle transforme peu à peu en Élysées parsemés de maisons jolies comme des bonbonnières.

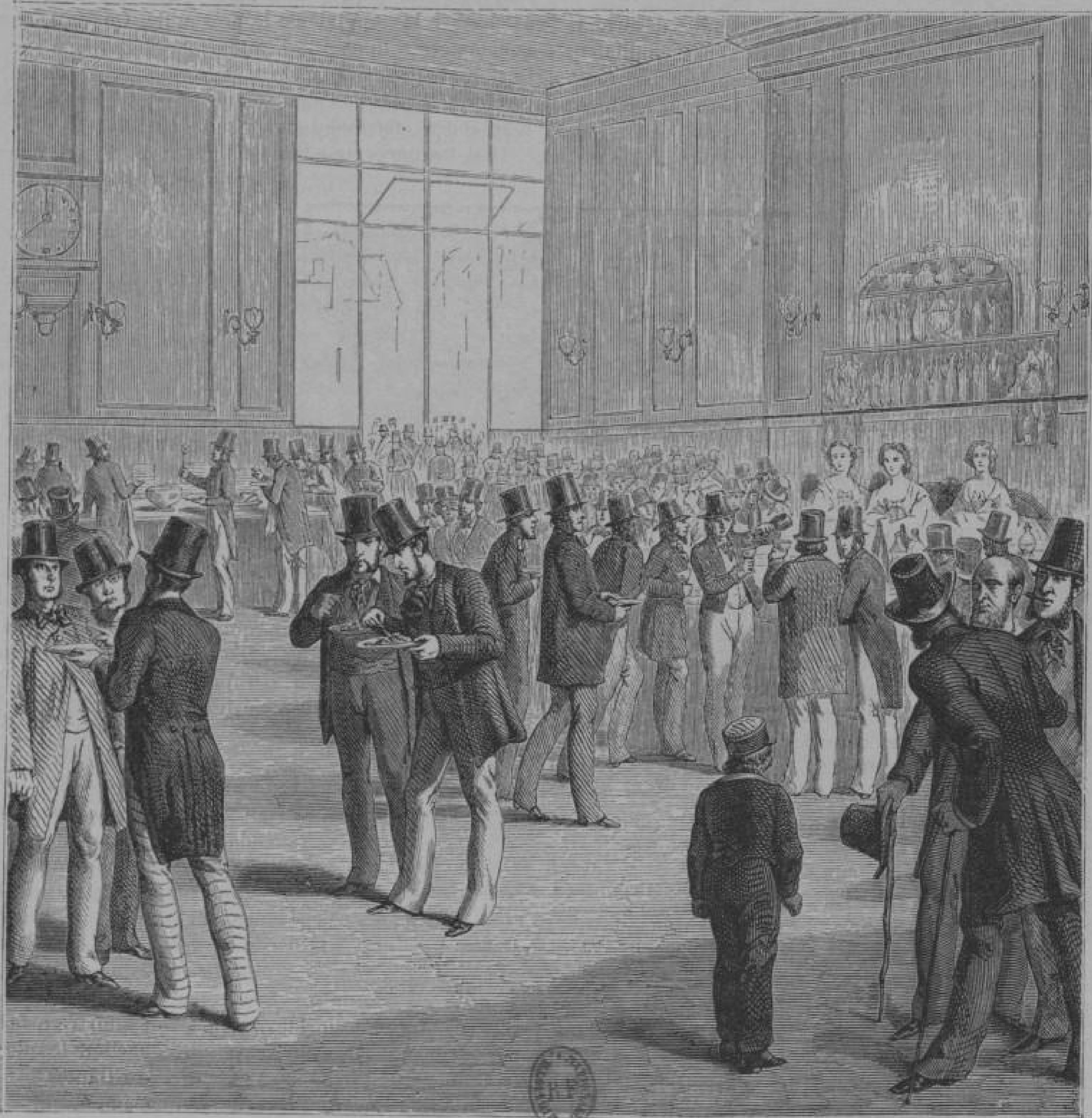
Les rues ont toute l'animation que donne le commerce le plus actif, et fourmillent de monde appar

1. C'est le nom que les habitants donnent, par abréviation, à San-Francisco.

tenant à toutes les nations et à toutes les classes de la société. Un trait toutefois est commun à tous, c'est le cosmopolitisme, qui fait que personne ne s'offense des manières ou des habitudes de ses voisins. Les Chinois forment une nombreuse section de la population et vivent dans un quartier à part. Toutefois je conseille à ceux qui voudraient le visiter, de ne pas le faire sans un flacon de sels sous le nez, pour peu qu'ils aient cet organe délicat.

Dans le voisinage immédiat de la ville, la campagne est d'un aspect stérile, et le climat n'est pas des plus agréables. Il y règne un vent froid, qui toute l'année souffle de la mer dans le milieu du jour, et vous remplit les yeux, la bouche et tous les pores des particules les plus fines du sable qui partout se trouve sur cette plage. Mais, pour peu que l'on quitte la côte, le pays et le climat sont également délicieux.

Nous fîmes nombre de charmantes excursions dans le voisinage, et nous aurions bien voulu, mon ami et moi, pouvoir rester plus longtemps; mais, comme ni nos projets ni nos finances ne nous le permettaient, nous partîmes pour l'île Vancouver, en compagnie de la plupart de ceux de nos compagnons de voyage qui étaient venus avec nous d'Angleterre.



Free lunch, à San-Francisco. (P. 24, col. 2.)

A suivre. R. B. Johnson.

Traduit de l'anglais par A. Talandier.

L'INCENDIE DE BOSTON

I

En moins de deux années, des incendies désormais historiques ont ravagé trois villes qui personnifiaient le progrès, l'indépendance et s'épanchaient dans toute leur séve. Paris, la ville meurtrie, perd en quelques heures le prestige de ses charmes sous l'étreinte de ses enfants affolés. Chicago, la jeune cité de l'Ouest, la plus prospère, la plus florissante des États-Unis, disparaît au milieu d'un tourbillon de flammes; et Boston, le sanctuaire de la liberté américaine, Boston, qui fut témoin des premiers succès des héros de l'Indépendance, Boston, patrie de Benjamin Franklin, ce second grand homme de l'Union, est également à moitié détruite par un incendie, qui semble ainsi avoir frappé au cœur la ville essentiellement nationale de la grande république.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la topographie de l'infortunée cité.

Elle se présente sous une forme assez étrange, en fragments épars sur une presqu'île, des îles, des promontoires que baigne de ses bras sinueux un vaste havre formé à l'embouchure du Charles River.

Quatre parties principales la composent: la ville de Boston proprement dite, East Boston, South Boston et Charlestown.

La ville proprement dite, ou la Vieille Boston (Old Boston), occupe une péninsule d'environ 700 acres (283 hectares), d'un sol inégal et montueux, qui forme trois collines assez escarpées. L'isthme qui la joint au continent est le *Neck*, jadis étroit et couvert à marée haute, mais fort élargi aujourd'hui et parcouru par quatre belles avenues qui se rendent à Roxbury. Les Anglais, en fortifiant le Neck, au commencement de la guerre de l'Indépendance, purent se maintenir longtemps dans Boston. Sept ponts unissent, en outre, la presqu'île aux autres quartiers, et il faut ajouter à ces communications la Western Avenue, d'environ deux kilomètres de longueur, qu'on a établie sur une puissante digue à travers une baie dans la direction de Brookline. South Boston s'étend au sud du port, sur un terrain montueux aussi. C'est là que s'élèvent les fameuses collines des *Dorchester Heights*, où les Américains, pendant la guerre de l'Indépendance, établirent les fortifications redoutables qui leur permirent de chasser les Anglais de la presqu'île. On jouit, du haut de ces collines, de la plus magnifique vue sur Boston et ses environs. Un vaste réservoir y reçoit les eaux excellentes de l'aqueduc qui vient du lac Cochituate et il les distribue dans toutes les parties de la ville.



PLAN DE BOSTON.

1. State House (hôtel d'État). — 2. Nouvelle douane. — 3. Faneuil Hall. 4. Bourse. — 5 Court House (palais de justice). — 6. Ciry Hall. — 6. Athenæum — 8. Hôtel du Massachusetts. — 9. — Chantier de construction. — 10. Monument de Bunker's Hill. — 11. Hôtel de l'industrie. — 12. Hôtel de la réforme. — 13. Jardin public — 14. Square Washington.

(Les parties de la ville incendiées sont teintées en gris foncé.)

East-Boston occupe l'île de Noddle: on n'y voit que manufactures, que cheminées à vapeur, que le mouvement de l'industrie et du commerce.

Charlestown, au nord, quatrième partie de Boston, mais considérée comme une cité à part et indépendante, est fière de son arsenal maritime, de ses superbes chantiers de construction, de son hospice modèle d'aliénés, le *Mac-Lean Asylum*, mais surtout de sa colline Bunker's Hill, où se livra, le 17 juin 1775, la bataille qui fut le signal de la liberté américaine et que rappelle un bel obélisque érigé en ce lieu.

II

Pénétrons maintenant dans l'intérieur de Boston. Les rues, dans la ville proprement dite, sont moins larges et moins régulières que dans les jeunes cités américaines, si remarquables par leurs voies droites et uniformes. Le terrible sinistre a fait une formidable trouée à travers les quartiers les plus irréguliers, et bientôt sans doute de brillantes constructions s'élèveront sur cet emplacement qui ne présente aujourd'hui que l'image de la ruine.

L'œuvre de destruction s'est arrêtée au beau parc *Common* et n'a pas heureusement atteint le Jardin botanique.

Le port est sûr, bien défendu par des îles et des fortifications, bordé de quais et de docks admirablement disposés; d'innombrables navires venus des cinq parties du monde y circulent sans cesse; des paquebots, semblables à des messagers rapides, mettent en incessante communication toutes les parties de la

ville. Derrière la forêt de mâts qui peuple le port, on voyait se dessiner la silhouette élégante, souvent majestueuse, de nombreux édifices, et, au premier rang, le State House (hôtel de l'État), situé au sommet du Beacon Hill, dans State street, et du haut duquel on jouit d'un panorama vraiment splendide. Près de là le Faneuil Hall, salle de délibération ouverte à tous les citoyens d'Amérique : le Faneuil Hall, offert à la ville, en 1742, par Pierre Faneuil, le généreux patriote, semble encore retentir de l'écho lointain du cri d'appel à la nation poussé par les amis des Adams et des Hancock. C'est là le point de départ de l'Indépendance. De cette salle est sortie la grande pensée républicaine moderne destinée peut-être à faire le tour du monde. Aussi l'a-t-on surnommée le *berceau de la liberté*.

Dans cette jeune terre d'Amérique qui possède plus de merveilles naturelles que de beaux monuments, Boston était presque une exception. Rien de comparable au Boston Music Hall, magnifique salle de concert dont l'orgue est monumental. Rien de plus confortable que l'hôtel de Tremont, et de plus digne d'une grande cité que le Quincy Market, le plus beau marché des États-Unis. Boston compte cent églises, dont onze catholiques romaines ; c'est la ville du Nouveau-Monde qui brille le plus par ses institutions littéraires et scientifiques, plus de 300 000 élèves fréquentent les écoles populaires. Aux lettrés, à tous ceux qui veulent s'instruire sont destinées de grandes bibliothèques, telles que celle du Boston Athenæum, riche de 50 000 volumes, et la Bibliothèque publique, qui en possède 100 000.

Ville d'initiative, Boston donne un libre essor aux sociétés scientifiques et littéraires qui concourent pour une large part aux progrès intellectuels d'un peuple. Centre du haut enseignement aux États-Unis, elle s'enorgueillit à juste titre de l'Université de Harvard, à Cambridge, petite ville voisine qui, grâce aux communications faciles, peut être considérée comme un faubourg de la grande cité. De cette Université dépend l'école médicale de Boston. Désireux de laisser se produire tous les talents, de ne laisser perdre aucune force vive de la nation, les Américains, ou plutôt les Américaines, ont également fondé une école de médecine destinée aux femmes. On fait là des docteurs féminins savants et graves, qu'on préfère souvent aux médecins des plus célèbres facultés. La bienfaisance y est représentée par l'hôpital général du Massachusetts, par l'institution Parkins pour les aveugles, et par cent autres établissements parfaitement dirigés.

L'Amérique est le pays du journalisme. Boston donne l'exemple, avec ses cent publications périodiques, dont une quinzaine de journaux quotidiens.

L'immense mouvement d'affaires s'élève à 150 millions pour l'importation et à plus de 100 millions pour l'exportation. On y arme de nombreux bateaux pour la pêche de la morue, du maquereau, du hareng, de la baleine. Ces produits sont expédiés au loin



Boston. — State street. (P. 27, col. 1.)

ainsi que la glace, dont Boston envoie chaque année plus de 100 000 tonnes aux Antilles, en Europe et jusque dans l'Inde.

De ce marché si actif rayonnent sept grandes lignes de chemins de fer, dirigées sur le Canada, sur New York, sur Chicago, etc.

Disons maintenant un mot de l'histoire de Boston. Les premiers colons qui s'établirent sur la presqu'île qui a été son berceau, appelèrent ce lieu *Tremont*, c'est-à-dire *trois montagnes*, à cause des trois collines qui s'y élèvent. Le nom de Boston lui fut ensuite donné par des émigrants sortis de la ville de Boston en Angleterre. En 1630, le premier gouverneur anglais du Massachusetts vint y habiter, et, deux années après, on y construisait la première église. L'illustre inventeur du paratonnerre, le sage philosophe Benjamin Franklin, y naquit en 1716. Ce grand citoyen devait être le plus ardent promoteur de l'affranchissement du pays. De graves symptômes de dissentiment avec la mère-patrie se manifestèrent à Boston en 1768, par suite des impôts énormes qu'exigeait le gouvernement britannique.



Nouvel Hôtel de la Poste. (P. 30, col. 1.)

L'Angleterre s'inquiète, envoie deux régiments pour maintenir l'ordre; une rixe, en apparence sans gravité, entre la troupe et les habitants, signale le mois de mars 1770. Plusieurs citoyens sont tués; — par ordre du parlement le port est fermé. — En 1773, le soulèvement prend les proportions d'une révolution. On jette à la mer des ballots de thé amenés par les bâtiments de l'Angleterre, qui se réservait le monopole du commerce de ce produit. On s'empare du collecteur des impôts; son corps, privé de vêtements, est enduit de goudron, puis plongé dans un tonneau de plumes, et le malheureux est forcé de parcourir la ville dans cet accoutrement, sous les huées menaçantes de la populace.

A partir de ce jour, la guerre éclate entre les colonies anglaises et la Grande-Bretagne.

Le 17 juin 1775, fut livrée la bataille de Bunker's Hill, gagnée par les Américains. Cependant les troupes anglaises restèrent maîtresses de la presqu'île jusqu'en mars 1776, où, attaquées avec une extrême vigueur par les insurgés qui couvraient de leur artillerie les hauteurs de Dorchester, elles furent obligées de se retirer et s'échappèrent par le port.

Boston, qui jouait un si grand rôle dans la lutte de l'Indépendance, n'était cependant pas encore une grande ville : elle avait à peine 18 000 habitants; — en 1810, sa population s'élevait déjà à 33 000 âmes; — en 1850, à 136 900; — en 1860, à 177 800; — en 1870, à 250 500 (sans Charlestown).

III

Avant l'incendie extraordinaire dont nous allons indiquer les ravages, Boston en avait déjà éprouvé deux très-considérables : l'un en 1794, qui consuma cent maisons; l'autre, en 1818, qui détruisit la Bourse.

Le samedi 9 novembre 1872, à sept heures et demie du soir, les cris de : « Au feu! au feu! » retentissaient à un angle des rues Summer et Kingston.

L'incendie éclatait alors dans un sous-sol contenant une machine à vapeur. La flamme se répand comme l'éclair, atteint le toit à travers la cage d'un ascenseur. L'alarme est donnée par les chauffeurs, mais la toiture est déjà brûlée quand les premiers secours arrivent. La dévastation commençait au centre même du quartier des affaires. Néanmoins, toutes les pompes lançaient leurs torrents avant qu'aucune autre construction fût embrasée. Malheureusement, le vent, calme au début, souffla du nord, puis du nord-ouest. Les murs s'effondraient. L'encombrement des magasins alimentait la flamme; elle semblait voler. Le feu dévore la rue Summer et passe de cette rue à d'autres, courant vers le nord-est.

On demande des secours à Worcester, à Providence, à New York, à Fall River, à Lowell, à Lynn, et à d'autres villes; ils ne pouvaient arriver aussi vite que l'eussent voulu les circonstances. Dès minuit 130 maisons de commerce étaient incendiées; et les secours invoqués ne pouvaient être à Boston avant trois heures!

A deux heures du matin de cette première nuit, le maire de Boston, ses conseillers, les notables, dé-



Incendie de Boston. (P. 28, col. 2.)

libéraient. Un d'entre eux propose de faire sauter les rues pour couper la marche du fléau, comme cela se fit à Londres en 1666. La proposition est acceptée. Le chef des pompiers de la ville donne son consentement à un citoyen connu qui dirigera les redoutables opérations et en répondra. Dès trois heures, la poudre à canon attaquait Devonshire Street, et de formidables mais salutaires explosions éclataient dans les airs. On n'avait eu recours à cette terrible décision que parce que le service des pompes était paralysé par l'épidémie régnante sur les chevaux. La même cause diminuait notablement la célérité nécessaire pour l'enlèvement des mobiliers et des marchandises.

Autre calamité, la police était impuissante à empêcher le pillage. On requiert douze cents hommes de troupes. Ils arrêtent en un clin d'œil plus de deux cents misérables en flagrant délit. D'un autre côté, les morts se succèdent. Les silhouettes des infortunées victimes éclairées des tons rougeâtres de l'incendie apparaissent et redoublent l'horreur.

A quatre heures, le matin du dimanche, 22 carrés de maison n'étaient plus que des ruines; 25 hectares de terrains couverts de riches constructions, pleines de marchandises plus riches encore, avaient disparu; l'incendie s'étendait depuis Bigbroad Street, au sud-est, jusqu'à la belle rue Washington. Les maisons pourtant sautaient toujours, et les explosions de mines rendaient de grands services en faisant la part du feu.

A cinq heures, neuf pompes arrivent des villes voisines: Portland envoie quatre cents hommes; deux pompes de Newport viennent aussi. On évaluait alors la superficie brûlée à 28 hectares.

A sept heures, les pompiers en disponibilité sont envoyés au nord dans de nouveaux quartiers que le feu envahissait. Il menaçait le State House; la Poste (New Post Office) était aussi en danger. La vieille église de briques, un des monuments les plus vénérés des Bostoniens, était sur le point d'être perdue. On s'attendait à une destruction aussi complète qu'à Chicago.

A midi, à une heure, Philadelphie recevait deux avis annonçant qu'on était maître du feu; mais douze heures plus tard, il éclatait de nouveau au coin de Summer Street et de Washington Street.

Cependant les secours arrivés, la sympathie témoignée, ranimaient les courages: Chicago, si admirablement relevée de son désastre, avait la première envoyé 500 000 francs. Le mardi, des explosions de gaz excitaient encore le feu; néanmoins on pouvait considérer le fléau comme vaincu.

Les pertes sont immenses: il y a 959 maisons brûlées; 280 grandes maisons de commerce en gros sont anéanties; 21 banques sont détruites. On a perdu la Bourse des marchands, l'église de la Trinité, la caisse d'épargne des émigrants, la manufacture de verre, 27 établissements de journaux, etc., etc.

La somme des pertes est évaluée à près de deux milliards de francs. Les compagnies d'assurance en payeront une partie; mais elles seront ruinées à leur tour.

Boston prend des mesures énergiques pour se relever. De toutes parts s'organisent des moyens de lui venir en aide, et la ville du même nom, dans le Lincolnshire anglais, est la première d'Europe qui ait ouvert des souscriptions en sa faveur. Espérons que la noble ville renaîtra de ses cendres aussi vite que Chicago!

Richard Cortambert.

LES CORMORANS

DU JARDIN D'ACCLIMATATION[1]

Le cormoran est un pêcheur habile, et, à cet égard, c'est un auxiliaire peu connu de l'homme, ou du moins dont on se sert peu en France. Que de gens utiles n'avons-nous pas repoussés, que de génies sont allés porter le bénéfice de leur intelligence en Angleterre, ou ailleurs! Et cependant, d'Esparron affirme avoir été témoin des prouesses merveilleuses de deux cormorans qui, au moment des États généraux de 1614, sous Louis XIII, excitèrent par leur talent de pêcheurs l'admiration de tous les amateurs de la capitale. En Bourgogne, la patrie des grands hommes, dans notre chère Lorraine et aussi en Franche-Comté, on a mis autrefois à profit le talent des cormorans; mais depuis, leur industrie, pour je ne sais quelle raison, a été laissée de côté; néanmoins, elle a été et elle est encore, paraît-il, fort en honneur chez les Chinois. Au dire du Père Le Comte, en Chine, on dresse les cormorans pour la pêche, comme on dresse ici des chiens et des oiseaux pour la chasse. Un pêcheur peut aisément gouverner jusqu'à cent de ces pourvoyeurs. On les place sur les bords d'un bateau; et quand on est arrivé à l'endroit de la pêche, au moindre signal, ils partent tous et se dispersent sur un étang; ils cherchent, ils plongent; ils reviennent cent fois sur l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé leur proie; alors ils la rapportent à leur maître. Quand le poisson est trop gros, ils s'entr'aident: l'un le prend par la tête, l'autre par la queue, et tous l'amènent jusqu'au bateau. Alors on leur présente de longues rames sur lesquelles ils se perchent et abandonnent leur pêche. On se demande comment un oiseau si connu pour son appétit vorace peut se condamner à pêcher pour autrui et à dominer sa gourmandise.

Il y a des raisons à cet empire sur soi-même. Les cormorans ne peuvent pas faire autrement: ils sont forcés de rendre ce qu'ils ont pêché, car on a eu soin de leur mettre un anneau de fer au cou, ou bien encore de leur lier le gosier avec une corde de peur qu'ils ne succombent à la tentation d'avaler. Si donc le démon

1. Suite. Voy. page 16.

de la gourmandise les pousse trop, la corde ou l'anneau les empêche de commettre un péché capital. Puis ils savent par habitude que, quand ils ont bien travaillé pour leur maître, ils ont leur bonne part de butin. L'homme de son côté aide le cormoran à vivre les jours où l'oiseau pêcheur ne travaille pas.

Cette association de l'homme et de l'animal, les secours mutuels qu'ils se rendent justifient la création de la Société protectrice des animaux et celle du Jardin d'acclimatation. Nous avons tant à apprendre des animaux, nous pouvons en tirer une si grande utilité, que nous ne saurions trop étudier leur instinct, leur intelligence et leurs mœurs.

Rien que l'examen de leur conformation nous fournit à cet égard de précieux renseignements. Ainsi le pied palmé du cormoran nous indique qu'il est destiné à vivre sur l'eau ; mais si nous étudions encore plus attentivement la patte de cet oiseau, nous remarquons qu'elle est le type des espèces chez lesquelles les quatre doigts sont réunis par une même membrane continue, c'est-à-dire que le doigt de derrière est uni aux doigts antérieurs. Le cormoran a en quelque sorte une rame au talon : quoi d'étonnant qu'il nage et plonge si bien!

Le cormoran a été classé par certains naturalistes parmi les cryptorhines, c'est-à-dire parmi les oiseaux palmipèdes dont les narines sont extrêmement petites et comme cachées dans un sillon de la partie latérale du bec. N'est-ce pas là encore une excellente prévision? Si le cormoran avait eu des narines plus développées, il aurait été souvent incommodé en cherchant sa nourriture au fond de la vase.

Grâce encore à sa conformation, le cormoran peut nager le corps entièrement caché dans l'eau, la tête seule dehors. Il peut ainsi faire provision d'une grande quantité d'air, ce dont il a besoin pour ses immersions profondes.

Le cormoran est le meilleur hameçon vivant et emplumé que je connaisse. Ce n'est point un animal stupide comme on a bien voulu le dire. La sociabilité chez les animaux est un signe d'intelligence, et le cormoran vit parfaitement en domesticité. On a aussi accusé le cormoran d'être taciturne ; il est même certains pays où l'on dit proverbialement : Triste comme un cormoran. Mais je suis de l'avis de Toussenel, il est facile de voir à ses bâillements multipliés et à son attitude morose que l'oisiveté fait honte au cormoran, et qu'il s'indigne mentalement de voir que l'homme d'aujourd'hui méprise ses services et refuse de mettre sa bonne volonté à l'épreuve.



La pêche au cormoran. (P. 30, col. 2.)

Les cormorans sont enfin de bons parents, qui s'occupent avec beaucoup de soin de leurs petits ; c'est ce dont on a pu se convaincre dans ces endroits formés de rocs, d'écueils et de récifs qui bordent certaines côtes de l'Angleterre.

Le docteur Franklin raconte que, dans une de ses excursions à ces parages, il trouva des nids de cormorans dans des endroits surplombés par les masses granitiques ; ces nids étaient composés de tiges de plantes sèches arrachées aux récifs, d'herbe et d'un peu de laine. Il y avait quatre jeunes oiseaux dans l'un, trois œufs dans l'autre, deux dans un troisième et seulement un dans le dernier. La coquille de ces œufs est incrustée d'une matière calcaire qui recouvre la véritable teinte de l'œuf. L'extérieur de la coquille est d'une couleur blanchâtre, et l'intérieur d'un vert extrêmement beau et délicat.

Quand les petits sont éclos, on voit les cormorans

venir souvent à terre pour plonger sur les rivages et trouver de quoi nourrir leur progéniture.

C'est encore grâce à la conformation de ses pattes, à ses doigts armés d'ongles crochus, que le cormoran peut s'accrocher aux rochers, et là, loin du regard méchant des humains, jouir en paix de sa chère couvée.

Au Jardin d'acclimatation, les cormorans, les ailes coupées, privés de liberté, semblent paralysés dans tous leurs élans et leur expansion; le besoin de conservation leur fait seul manifester leur intelligence. Si le gardien, certains jours, reçoit une abondante provision de poissons, s'il leur donne à manger à satiété, ils ont soin de déposer une partie de leur nourriture entre les pierres du bord de l'eau. Mais hélas! malgré cette prévoyance, ils ont le cœur si triste, ils souffrent tant de la nostalgie, que, loin du lieu natal, c'en est fait de leur postérité.

Ernest Menault.

FÊTES POPULAIRES DE LA FRANCE

LA FÊTE DE SAINT-MARTIN

A DUNKERQUE

Les villes de Flandre ont toutes leurs fêtes populaires; d'abord les foires, kermesses ou ducasses, communes à tous les centres de population, grands ou petits; mais de plus, chaque ville a sa solennité particulière. Lille a Notre-Dame de la Treille, qui se célèbre tous les cent ans; Douai a ses géants célèbres, Gayant et sa famille; Dunkerque a son géant Reuze, rival de Gayant; et de plus, elle a la fête de de saint Martin.

Pour ce qui est de Reuze, on ne le voit pas souvent. Il y a quelques années, on le sortit de la tour du carillon, seule demeure qui soit assez haute de plafond pour lui. On lui fit une grande toilette, et on le mena en cérémonie au-devant de M. et Mme Gayant qui venaient lui faire une visite. Il y eut de grandes réjouissances; mais il paraît que la carcasse d'osier qui forme sa vaste personne fut endommagée ce jour-là, car Reuze est rentré dans sa tour et n'en est plus sorti. Pour saint Martin, c'est différent, et tous les ans, le 11 novembre, on célèbre sa fête à la tombée du jour, et l'on se raconte la légende qui a donné lieu à cette fête.

Il paraît que le vénérable évêque étant de son vivant venu à Dunkerque, s'égara dans les dunes, un jour qu'il était allé, monté sur son âne, visiter des pauvres et des malades aux environs de la ville. La nuit venue et le froid avec elle, saint Martin était fort embarrassé. Heureusement que les enfants de Dunkerque s'étaient aperçus de son absence : ils avaient pris des lanternes et s'étaient mis à sa recherche. Ils le trouvèrent et le ramenèrent en triomphe, les uns guidant son âne, les autres éclairant la marche, tous célébrant les louanges du bon évêque.

En mémoire de cet événement, on fait encore faire aujourd'hui aux enfants une promenade aux lanternes. Dès que la nuit est venue, les enfants, petits et grands, sortent des maisons, portant au bout d'un bâton une lanterne allumée. On se croirait à Venise. Quelle variété de lanternes! Il y en a en verre de couleur; il y en a en papier, ornées, enjolivées de dessins, de peintures, de découpures, de franges de toutes sortes; il y en a qui représentent une fleur ou bien une tête d'animal; c'est à qui aura la plus belle ou la plus étrange. Les petits enfants pauvres, qui n'ont pas pu dépenser quelques sous, ne sont pas privés de ce plaisir : une betterave ne coûte presque rien; on en choisit une très-grosse, on la creuse jusqu'à ne plus laisser qu'une peau mince et transparente; on l'attache au bout d'un bâton, on y installe un bout de chandelle, et voilà une belle lanterne, à feu rouge comme celui des locomotives. Toutes ces lanternes vont et viennent dans les rues, s'éteignent, se rallument, s'enflamment quelquefois, mais l'incendie est vite éteint, et les marchands circulent avec des lanternes de rechange, prêts à réparer les accidents.

Il n'y a pas de limite d'âge pour célébrer la Saint-Martin; les petits enfants qu'on porte au cou sont munis de leur lanterne tout comme le grand frère ou la grande sœur qui sont déjà hauts comme père et mère. Tout cela se presse sur la place autour de la statue de Jean Bart, et circule dans la rue des Capucins en chantant à tue-tête la chanson de saint Martin, dont le refrain est : Donnez-nous des croquandouilles!

Quelle énorme consommation de croquandouilles on fait ce jour-là! Les marchands ne savent plus à qui entendre : qui n'en achète pas pour soi-même en achète pour distribuer aux enfants qui en demandent à tout venant. La croquandouille est une pâtisserie de la forme et de la grosseur d'une boule de loto, à peu près aussi dure et qui n'a guère plus de goût; on la trouverait détestable en tout autre jour de l'année, mais elle fait partie de la fête, et il faut y goûter le 11 novembre. Pourquoi? je l'ignore. Peut-être les enfants qui ont ramené le bon saint Martin lui en ont-ils offert pour le restaurer : cela ne m'étonnerait pas, car c'est une pâtisserie assez mérovingienne.

J'ai ouï dire que de très-grands personnages, arrivant à Dunkerque le soir de la Saint-Martin, se crurent victimes d'un charivari préparé à leur intention, et qu'on eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que cette fête enfantine n'avait rien que de très-innocent. C'est un grand tapage, mais un tapage gai, comme tous ceux que font les enfants. Longue vie donc à la fête de saint Martin!

Mme Colomb.



Le faux-col monumental met en gaieté les petits flâneurs. (P. 33, col. 2.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE V

Baptême du petit Jean. L'oncle Jean se distingue, en tant que parrain, par sa magnificence.

Ne me parlez pas de ces parrains de pacotille, qui sont parrains à leur corps défendant, et parce qu'ils n'ont pas osé refuser, qui achètent des gants et des dragées de baptême comme ils achèteraient un verre de lampe ou une demi-douzaine de faux-cols; qui se disent le matin du grand jour : « Quelle corvée! » et se consolent en songeant qu'à telle heure tout sera fini. Parlez-moi au contraire de l'oncle Jean, qui n'eut pas autre chose en tête deux mois au moins avant le grand jour.

C'est qu'aussi il songeait à la fois à régler l'ensemble et à soigner les détails. Sur un mot de Mme Aubry, qui trouvait son gilet de satin un peu triste et un peu étriqué, il se fit faire un ample gilet de piqué blanc, avec recommandation expresse de ne pas ménager l'étoffe, vu que ce n'était pas le moment de faire des économies. Le souvenir du jouvenceau timide, transformé en homme du monde par la seule addition d'un faux-col, lui avait donné l'idée d'ajouter cet ornement à sa toilette de parrain. Il le commanda en même temps que le gilet; le faux-col, sur ses indications expresses, atteignit tout le développement d'une plante tropicale à grandes feuilles.

Enfin, le grand jour est arrivé; c'est un dimanche, à la demande instante du parrain. L'oncle Jean se rend à pied de son domicile à la rue du Heaume. Le gilet blanc frappe de stupeur les petits garçons qui flânent au soleil; en revanche, le faux-col monumental les met en gaieté. Les plus avisés devinent qu'il se prépare quelque chose. Le bruit, venu on ne sait d'où, se répand de tous côtés que l'on va baptiser quelqu'un, et qu'il y aura quelque chose à gagner à ce baptême; les gamins, par groupes, se donnent rendez-vous à la porte de l'église. Quantité de mendiants et de vieilles femmes se joignent à eux.

Quand Marguerite, marraine par procuration, prend place dans une des voitures, à côté de l'oncle Jean, elle est tout étonnée de l'espace qu'il occupe sur la banquette. Son pardessus, à l'endroit des poches, semble rembourré de quelque chose de dur et de rocailleux. Clic! clac! le cocher fouette les chevaux, on part au grand trot; la voiture s'arrête au milieu d'un cercle de curieux narquois qui accueillent le grand faux-col avec un murmure d'admiration dérisoire. Absorbé par l'importance de son rôle, le parrain ne voit rien, n'entend rien de tout ce qui n'est pas prévu par son programme. Marguerite descend à son tour, rouge et souriante; les curieux disent, assez haut pour être entendus, qu'elle est jolie et qu'elle a l'air bonne fille.

L'oncle Jean renonce pour son petit neveu, qui devient du coup son filleul, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Il récite les prières sans broncher et en accentuant chaque mot; il déclare avec un air de satisfaction orgueilleuse qu'il donne au nouveau chrétien le nom de Jean. Le nouveau chrétien accepte le nom de Jean sans protester, mais il fait la grimace quand on lui met du sel sur la langue. Le

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

parrain comble de ses dons, en suivant une progression décroissante savamment calculée, le suisse, le sacristain, le bedeau, les enfants de chœur et la loueuse de chaises.

A peine est-on sorti de l'église que Marguerite s'explique l'étrange dureté des poches de l'oncle Jean. Au lieu de monter immédiatement en voiture, il plonge sa main droite dans la poche de son par dessus, et en tire une poignée de sous qu'il élève au dessus de sa tête. La foule crie : Bravo! — Attention! répond le capitaine, et la poignée de sous vole et s'éparpille. Quant aux gamins, ils se poussent, se battent, se culbutent, et le parrain rit de tout son cœur. Il plonge sa main dans une autre poche et en extrait une poignée de dragées de qualité inférieure. Nouvelle bousculade; de tous côtés on crie : Par ici! par ici! Le parrain rayonne. Mme Aubry lui a persuadé que c'est bon signe pour l'enfant quand on se bouscule fort à son baptême. Les salves de sous et de dragées se succèdent sans interruption jusqu'à épuisement complet des projectiles. Pour varier ses plaisirs, le parrain fait des feintes; il vise à droite, et la foule se rue à droite; brusquement il ramène la main vers la gauche et canarde un petit garçon qui ne s'y attend pas. Le petit bonhomme pleure parce qu'il a reçu un bonbon dans l'œil, et rit parce que tout est venu de son côté, et qu'il a fait une rafle de dragées.

Charles Jacquin est attiré par les cris des gamins; il rit à la vue des yeux qu'on poche et des nez qu'on aplatit. Il se dit en lui-même qu'il serait bien amusant de lancer au milieu de cette foule un chien avec une casserole à la queue. Quand le capitaine a constaté qu'il n'a plus un sou ni une dragée, il monte à côté de Marguerite, qui a eu peur des cris en commençant, et qui a fini par s'amuser de la joie de son oncle. Quant à lui, il a la figure heureuse d'un homme qui vient d'accomplir un devoir important.

Tout, en somme, s'est passé dans un ordre parfait. Le bébé seul n'a pas eu une tenue irréprochable: Outre qu'il a fait la grimace quand on lui a mis du sel dans la bouche, il a grommelé quand on lui a versé de l'eau sur la tête, il s'est fâché tout rouge quand la voiture s'est mise en mouvement, et il a crié quand elle s'est arrêtée. De l'ensemble de ces faits, une matrone de l'assistance tire cette prédiction, que M. Jean sera têtu et volontaire. En attendant que l'avenir démente ou confirme ce présage, pour assurer la tranquillité du présent on prend le parti de l'endormir.

Mais il ne faut pas croire que la fête soit finie pour cela. Un refrain d'opéra-comique affirme qu'un baptême « est une fête pour les parents, pour les amis ». Il doit y avoir ce soir grand dîner rue du Heaume (voilà pour les parents) et ensuite soirée dansante (voilà pour les amis).

Le dîner met en présence le clan des Defert et celui des Salmon. On peut être sûr d'avance qu'il y aura quelque escarmouche. Comme toujours, le commencement du dîner est silencieux. Au rôti, un Salmon émet cette opinion que le nez du bébé est un joli petit amour de nez. Son voisin, qui est un Defert à lunettes bleues, le regarde de travers, et semble voir dans cet éloge inoffensif comme un empiétement sur les droits des Defert, et une tentative hardie pour confisquer le nouveau-né au profit des Salmon. Ce Defert à lunettes bleues déclare que l'enfant est un vrai Defert, qu'il a déjà le nez de la famille. (Le nez de la famille est célèbre dans tout l'arrondissement; c'est un monument plus majestueux que régulier, et plus développé qu'élégant; mais le proverbe ne dit-il pas : jamais grand nez n'a gâté beau visage.) Le Salmon, piqué au vif, soutient qu'un petit enfant a si peu de nez que ce n'est pas la peine d'en parler.

Voyez un peu à quels écarts peut entraîner la passion et l'esprit de parti! Une dame sèche, avec un nez proéminent (une Defert par conséquent), prend la parole; elle n'a pas vu l'enfant quoiqu'elle l'ait embrassé et que le contact de son nez glacé lui ait fait jeter les hauts cris, attendu qu'elle est horriblement myope, et que par coquetterie elle refuse d'en convenir et de porter lunettes. Cette dame n'en déclare pas moins avec chaleur que le cher petit est tout le portrait de son père, et qu'il faut être aveugle pour ne pas le voir. De Salmon en Defert, et de Defert en Salmon, la discussion fait le tour de la table, et aboutit au même point que toutes les discussions : chacun se sent confirmé dans son opinion, et pense secrètement qu'il faut être de mauvaise foi pour n'être pas du même avis. On se boude un peu. L'oncle Jean fait de la conciliation, et Mme Defert sourit à ses efforts. Il déclare que des deux côtés l'enfant a le droit d'être fier, et que pour sa part, en qualité de parrain, il est fier pour son filleul de le voir entouré de parents si.... si solvables, souffle un Defert — mais l'oncle Jean ne se laisse pas détourner de sa voie et dit : si honorables.

On passe au salon. Les whisteurs se reconnaissent et se concertent, ils se donnent le mot d'ordre et disparaissent pour la célébration de leurs silencieux mystères. Les jeunes gens font la roue dans le milieu du salon, en attendant que l'on danse. L'orchestre donne le signal : l'oncle Jean, qui ne joue ni ne danse, est pourchassé de place en place par les couples de valseurs; son gilet blanc semble un malheureux proscrit à qui l'on a interdit la terre et l'eau, ou Oreste poursuivi par les Furies. Il en est déjà à son quinzième déménagement et ne sait plus à quel saint se vouer; peu à peu il a été poussé derrière le piano où il est fort mal, et hors de la portée de tout secours humain. Croiriez-vous qu'il a l'aplomb de ne pas se fâcher, et le courage de sourire à ses bourreaux! Mme Defert l'avise, voit sa détresse et vole à son secours.

Comme chacun s'empressait de lui faire place, elle put arriver vite et sans encombre jusqu'à l'endroit où l'oncle Jean avait fait naufrage. Elle lui demanda son bras, ce qui fit au brave homme une

foule d'envieux. Quand ils furent seuls dans le petit salon, et qu'elle l'eut confortablement installé dans un grand fauteuil : « Regardez bien tout ce monde », dit-elle en lui posant la main sur le bras.

Par la porte ouverte le capitaine regarde de tous ses yeux. « Jolie soirée! dit-il enfin, tout ce qu'il y a de mieux à Châtillon est ici. »

En effet, il y avait là le sous-préfet, avec sa brochette de décorations, et Mme la sous-préfète avec une toilette « idéale ». (Quant à la maman de Mme la sous-préfète, elle avait prétexté une migraine pour n'aller point dans un monde où l'on pouvait être coudoyé par « l'individu en gilet blanc », et la belle Hermance, sa seconde fille, lui tenait compagnie.)

Il y avait des Salmon et des Defert à n'en plus finir, il y avait la belle barbe du receveur particulier, et les favoris judiciaires du président et du substitut ; il y avait un député influent, de jolies dames et de jolies demoiselles, des messieurs élégants qui parlaient aux dames avec une aisance de bon ton, et des jouvenceaux timides qui rougissaient en invitant les demoiselles.



Les salves de sous et de dragées se succèdent sans interruption. (P. 34, col. 1.)

« Jolie soirée ! reprit le capitaine après une nouvelle contemplation. »

Mme Defert souriait, elle s'amusait de l'erreur de l'oncle Jean qui croyait devoir flatter son amour-propre de maîtresse de maison.

« Vous avez bien vu tous les hommes qui sont ici ?

— Oui, ma bonne fille.

— Savez-vous auquel d'entre eux je souhaite que mon enfant ressemble un jour ? »

L'oncle Jean se gratta l'oreille (geste inélégant, mais, avec des gants blancs, plus déplorable encore).

« Dieu merci! il y a du choix », dit-il enfin, en allongeant la tête, pour être bien sûr qu'il n'avait oublié personne.

A mesure qu'il citait un nom, Mme Defert secouait la tête en riant, et l'exhortait à chercher mieux.

« Es-tu bien sûre, mon enfant, que l'homme dont tu parles est ici ?

— Il y est.

— Alors, aide-moi, ou je jette ma langue aux chiens.

— L'homme dont je parle est brave...

— Tous les hommes sont braves; si c'est comme cela que tu prétends me guider !

— Vous savez aussi bien que moi, mon oncle, que tous les hommes ne sont pas braves. Celui dont je parle est si généreux, qu'il s'oublie toujours lui-même pour ne songer qu'aux autres. Il n'est pas riche, et il fait plus de bien que les riches.

— Ma chère, si Loret ou Aubry étaient ici, je croirais que tu me parles d'eux.

— Ces messieurs n'étant pas ici, il vous en faut chercher un autre. Mon héros est si chevaleresque qu'il risquerait sa vie pour défendre une femme ou un enfant. Y êtes-vous?

— J'en suis à cent lieues.

— Cet homme-là croit sincèrement à toutes les choses saintes qu'il est de bon ton de bafouer et de persiffler aujourd'hui. Enfin, pour ne pas le nommer, il s'appelle Jean Salmon. Oh ! ne secouez pas la tête, mon vœu le plus sincère est que mon garçon vous ressemble un jour. »

L'oncle Jean voulut protester, mais il était si ému qu'il prononçait des mots sans suite.

« Mon oncle, reprit Mme Defert, si j'avais été un homme, j'aurais voulu être comme vous. Ne dites pas non, parce que c'est la vérité. Vous êtes le parrain de mon cher enfant, plaise à Dieu que vous soyez son modèle. »

Et avant que l'oncle Jean pût se douter de ce qui allait arriver, Mme Defert lui prit la main, et se penchant vivement, la porta à ses lèvres.

« Chut ! lui dit-elle, tout cela est entre nous.

— Tu veux donc me donner de l'orgueil ? Au moins, dis-moi de me faire mettre en pièces pour toi ? N'importe, tu es une fière petite femme, et c'est à toi que ton fils doit ressembler pour devenir ce que tu veux qu'il soit. Quant à moi, tout ce que je pourrai faire, ce sera de lui apprendre à monter à cheval et à faire des armes, si je ne suis pas trop cassé. J'aimerais aussi, ajouta-t-il d'un ton rêveur, à lui apprendre l'exercice de la lance qui est un joli exercice. Voilà un monsieur qui te cherche ; moi, je me sauve ; j'ai besoin de prendre l'air après ce que tu viens de me dire. Le sang me monte à la tête, et il me semble que si je restais je me mettrais à danser comme ces gens qui se trémoussent là-bas. Au revoir, ma bonne fille. »

Pendant plusieurs heures, l'oncle Jean se promena dans les prés de la Louette pour se rafraîchir. Lorsqu'il fut bien calmé, il rentra chez lui, se mit au lit, et s'endormit en calculant sur ses doigts quel âge il aurait quand son filleul serait en état de tenir un fleuret. Et il rêva qu'il l'initiait aux mystères et aux beautés de l'exercice de la lance.



CHAPITRE VI

Mme Defert, qui n'a encore élevé que des filles, se demande avec inquiétude si elle saura élever un garçon.

Mme Defert, tout en allaitant son « amour de petit garçon », se demandait avec inquiétude comment elle s'y prendrait pour en faire un homme.

Jusqu'ici, elle avait réussi à faire de ses filles, non pas des enfants modèles (il n'y a rien d'insupportable comme les enfants modèles), mais de bonnes petites filles, douces, obéissantes, aimantes et respectueuses. Ce qu'il y a de plus étonnant (pour certaines gens du moins), c'est qu'elle avait fait tout cela sans avoir lu Rousseau, et sans s'être imposé un programme. Elle avait suivi jour par jour le développement de ces deux caractères, sans rien hâter, sans rien changer brusquement, luttant contre les difficultés de détail, à mesure qu'elles se présentaient, sans jamais remettre la lutte au lendemain, et tout étonnée de n'avoir pas plus d'efforts à faire. Depuis la naissance de sa première fille, elle n'allait plus que fort peu dans le monde, où elle était cependant fort recherchée. Le monde l'avait un peu raillée d'abord de ce qu'il appelait sa manie de retraite, et l'on avait trouvé, dans les salons élégants, qu'elle était un peu « pot-au-feu ».

Comme on vit qu'elle ne devenait ni dogmatique, ni pédante ; qu'elle n'avait pas de système d'éducation à développer pour écraser les gens de sa supériorité ; qu'elle ne donnait des conseils qu'à ceux qui lui en demandaient (et encore avec quelle discrétion !) ; comme elle ne se targuait pas de son renoncement au monde pour faire la bonne mère, comme elle ne critiquait jamais personne, et qu'elle ne permit jamais à ses enfants de tomber dans la moquerie, on lui pardonna de faire mieux que les autres ; on ne fut pas blessé de son dévouement pour ses enfants. Dans un certain monde, on la trouva à la fois un peu arriérée et un peu originale, mais on continua à l'aimer quand même.

M. Defert, qui était très-fier de sa femme (et il avait bien raison) et qui tenait à s'en faire honneur dans le monde (qui oserait l'en blâmer ?), fit bien d'abord quelques observations. Ses observations furent écoutées avec déférence, ce qui le disposa bien tout de suite. En vérité, on aurait cru que cette petite Mme Defert avait fait son cours complet de rhétorique, pour savoir si bien prendre son monde. Elle développa ses raisons avec tant de raison et d'enjouement que M. Defert, pris pour arbitre, déclara qu'elle avait raison comme toujours. Il céda, et en cela il fit preuve de bon sens.

L'éducation des fillettes marchait donc sans trop de difficultés : mais sur bien des points on trouvait à critiquer en elles.

Par exemple, Marguerite, qui avait douze ans, n'aurait pas su entrer seule dans un salon sans

rougir et sans se déconcerter, tandis que telles fillettes de son âge que je pourrais citer étaient déjà de véritables petites femmes, pimpantes, sémillantes, avec un joli babil tout plein de riens charmants et de réparties fines. Au fond elle était coquette comme toutes les petites filles, mais son goût naturel pour les jolies toilettes n'étant pas cultivé avec amour, n'allait pas jusqu'à lui faire prendre en horreur les blouses qu'elle portait encore pour travailler et jouer à la maison. Elle trouvait même qu'il était bien agréable d'être à son aise pour courir et sauter dans le jardin. Mais, comme le disait M[lle] Ardant à une autre jeune personne de douze ans : « C'est un sac, ma chère, que cette horrible blouse! et des brodequins lacés! Comprenez-vous cela? et en gros cuir comme ceux des collégiens! » Et la petite pécore, en toilette fraîche et en bottines de cérémonie pour rester à la maison, jetait un regard de côté dans l'armoire à glace, refaisait les plis de sa robe, et lissait sa chevelure aussi coquettement qu'un petit oiseau lisse ses plumes. — « Et si ses parents étaient pauvres encore! » reprit l'amie, en comparant sa toilette à celle de sa « chérie » pour voir si par hasard l'autre ne l'éclipsait pas. « Cela ne fait-il pas pitié! » Et là-dessus, de jolis rires de petites coquettes, de jolis mouvements de femmes du monde, et une conversation intarissable sur toutes sortes de sujets qui eussent fait ouvrir de bien grands yeux à la pauvre Marguerite.

Mais, par bonheur, et grâce à la prudence de sa mère, la pauvre Marguerite ignorait combien elle était en retard sur les jeunes demoiselles de son âge. Elle sautait et gambadait avec Marthe, sans nul souci de sa dignité, elle jouait à la poupée tout aussi bien qu'elle s'amusait d'un conte de fées. Elle revenait du jardin, animée, les joues roses, les yeux brillants, les cheveux en désordre, trouvant que c'était bien dommage d'avoir un devoir à faire quand le temps était si beau; mais le faisant de son mieux parce qu'elle savait qu'il fallait le faire, et que maman n'eût pas été contente si on l'avait négligé.

Et Marthe? Hélas, Marthe était aussi déplorablement en retard pour son âge que Marguerite pour le sien. Pour tout dire, en un mot, c'était encore un gros bébé.

« Figurez-vous, ma chère, disait une autre fois M[lle] Ardant à son amie, que ces petites prennent tout au sérieux, M. Dionis, par exemple. Or, je vous le demande, qu'est-ce que M. Dionis? Où prenez-vous M. Dionis? Si vous voulez avoir une bonne scène, dites à ces enfants (car après tout on a l'âge que l'on paraît avoir), dites-leur, pour voir, que M. Dionis est hideux avec ses grosses besicles, son habit de l'autre siècle, et sa démarche de rhinocéros en retard. Marguerite deviendra sérieuse, Marthe se fâchera toute rouge, et elles vous répondront en chœur que M. Dionis est très-bon, et que maman veut qu'on le respecte. Le respecter! Ce n'est, après tout, que le commis de leur père.

— Et Mademoiselle, parlons de Mademoiselle!

— Est-elle assez roide, assez pincée, assez mal fagotée.

— Et ennuyeuse!

— Ce qui ne les empêche pas de croire à Mademoiselle, de citer les opinions de Mademoiselle, et de respecter Mademoiselle.

— Je suis sûre qu'elles jouent encore à la poupée.

— Vous pouvez en être sûre, ma chère; car je les ai vues de mes yeux traîner dans une brouette une poupée sans chignon. A propos viendrez-vous à la musique cette après-midi?

— Je vais me faire donner la permission par chère mère. »

Mais il se trouva que « chère mère » avait mal dormi parce qu'elle avait passé la nuit au bal; il se trouva que chère mère était de mauvaise humeur, parce que la toilette de chère mère avait été éclipsée par celle de sa meilleure amie. Il résulta de toutes ces circonstances que chère mère refusa la permission.

La charmante jeune fille vint retrouver son amie, la figure longue, et déclara, pâle de colère et les lèvres tremblantes, qu' « elle » avait ses nerfs (elle, c'est-à-dire chère mère, bien entendu) et qu'elle aurait bien pu choisir un autre moment, et que...

« Cher père » entra, venant du Cercle. Il serra, à l'anglaise, la main à l'amie de sa fille, et embrassa cette dernière; elle saisit l'occasion de lui extorquer la permission que « chère mère » avait refusée.

Et elle partit triomphante avec son amie, sous la conduite d'une gouvernante horriblement parfumée et trop serrée dans son corset. Cette gouvernante était pleine de mépris pour les petites Defert, et en général pour toutes les personnes qui manquaient de « genre ». Les deux jeunes personnes jacassaient tout haut, en pleine rue, de tout et de tous. Elles ricanèrent en voyant passer l'oncle Jean, et déclarèrent à l'unanimité que c'était un « bonhomme impossible »! La gouvernante, après s'être mirée dans toutes les devantures de boutiques, se rapprocha des deux jeunes demoiselles et entendit quelques mots de leur conversation. Par acquit de conscience, elle crut devoir intervenir. Son élève fut prompte à lui fermer la bouche, en lui rappelant qu'elle-même, pas plus tard que la veille, avait habillé le capitaine à sa façon, avec une de ses amies. Pour avoir le dernier mot, la gouvernante répondit que ce n'était pas la même chose! A quoi la jeune élève répliqua impertinemment qu'elle l'espérait bien!

Telles étaient les personnes sévères auxquelles les « petites Defert » inspiraient une si dédaigneuse pitié.

M[me] Defert, femme sensée et modeste, savait fort bien que ses filles n'étaient pas parfaites; elle les

élevait de son mieux, voilà tout. Du moins, sa conscience était tranquille.

Mais quand elle eut un fils, elle se sentit toute troublée. Elle ne pouvait compter que sur elle-même. M. Defert avait bien assez d'occupations à la fabrique; il était fatigué quand il rentrait le soir, et ne demandait les enfants que pour jouer avec eux. Il ne se faisait pas de l'éducation des enfants une idée bien nette, et s'en remettait complétement à sa femme. D'autre part, un axiome qui a cours et que l'on ferait bien de mettre au rebut, prétend qu'une femme seule ne peut jamais bien élever un garçon. Enfin, en regardant tout autour d'elle, Mme Defert voyait tant d'éducations manquées, qu'elle était pleine de soucis et de craintes.

Elle résolut de consulter sur ce sujet un vieux juge de ses amis, qui passait pour être moqueur. (Il n'était jamais moqueur avec elle.) Il avait beaucoup lu et beaucoup réfléchi, et possédait un grand fonds d'idées justes sur toutes les questions importantes.

Un jour que l'enfant dormait au jardin, à l'ombre d'un grand marronnier, Mme Defert, tout en tirant son aiguille, réfléchissait à son sujet favori, lorsqu'elle vit le vieux juge qui venait à elle. Marguerite et Marthe, qui jouaient au sable avec des pelles de bois et des seaux de fer-blanc, absolument comme les enfants des pauvres, coururent embrasser le vieil ami de la maison, lui dirent, en confidence, que le petit frère dormait, et retournèrent tranquillement à leur sable.



Elles coururent embrasser le vieil ami. (P. 38, col. 1.)

Quand Mme Defert eut exposé ses angoisses et ses doutes, le vieux juge se mit à rire. « Vous vous tourmentez de bien peu de chose, lui dit-il, et surtout vous consultez un oracle qui en sait bien moins long là-dessus qu'une mère comme vous. Voici cependant ce que je puis vous dire : J'ai lu, je crois, tout ce qu'on a écrit d'important sur l'éducation. Eh bien! je vous affirme que ceux qui ont composé les plus beaux systèmes sont ceux qui ont le plus mal élevé leurs enfants. D'autre part, j'ai toujours vu que les enfants élevés selon un certain idéal étaient idéalement mal élevés. A part certaines règles très-générales que le bon sens seul aurait trouvées, tout système est faux par cela seul qu'il est un système. Il n'y a pas deux enfants qui se ressemblent, comment voulez-vous agir sur eux par des procédés uniformes? Ce serait plus commode, je le sais bien, mais ce n'est pas naturel, et ce n'est pas praticable. Pour bien élever un enfant, il faut faire ce que vous avez fait et ce que vous faites encore avec vos filles; il faut s'y donner corps et âme, le suivre pas à pas, et faire pour le mieux dans chaque circonstance. Ce dévouement obscur répugne à bien des gens; d'autres sont obligés de gagner leur vie et n'ont pas le temps de se consacrer à leurs enfants. Voilà pourquoi on se débarrasse d'eux en les mettant au collége. Voyez les enfants qui sortent des établissements d'éducation. Comment sont-ils élevés? fort mal. Je n'accuse pas le zèle des maîtres : ils font ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas faire plus. J'accuse les parents qui se séparent trop tôt de leurs enfants, et avant de les avoir assez bien élevés pour qu'il en reste toujours quelque chose. Il faudrait que chaque enfant, jusqu'à un certain âge, pût être élevé par sa mère et que chaque mère vous ressemblât... Oui, monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant au bébé qui venait de se réveiller, et manifestait quelque velléité de crier.. Oui, monsieur, entendez-vous, il faudrait que chacun pût être élevé comme vous le serez, vous! Qu'avez-vous à objecter à cela? Rien? c'est bien heureux. »

Une fois sur les genoux de sa mère, le poupon se mit à la regarder; il faut croire que la contemplation de ce doux visage suffisait pour le moment à son bonheur, car il se tint parfaitement tranquille.

« Savez-vous, dit le juge en faisant danser ses breloques, que vos deux sœurs sont charmantes? Savez-vous que c'est votre maman qui les a élevées? Eh bien! elle vous élèvera de la même façon, et vous n'en vaudrez que mieux! que voulez-vous maintenant? La pomme de ma canne? la voilà. Votre maman a fait ses preuves, vous pouvez être tranquille et ne pas faire ces yeux-là, et ne pas éternuer à propos de rien.

— Passe encore jusqu'à un certain âge, reprit Mme Defert en souriant; mais quand un garçon devient grand, qu'il a appris du latin, du grec, des mathématiques, qu'il est instruit, fort, indépendant, quand le père lui-même a tant de peine...

— Distinguons, reprit le juge. Conduisez d'abord par la main monsieur jusqu'au seuil des études classiques; il y a de la marge d'ici-là, et nous aurons le temps d'en reparler. Je puis vous dire

tout de suite qu'un garçon élevé par une mère intelligente et bonne respecte cette mère-là, pourvu qu'il ait dans le cœur un peu de générosité, bien plus qu'il ne respecterait un homme. »

Ici, Jean qui suivait la discussion avec un intérêt évident, car ses beaux yeux limpides ne se détournaient pas du donneur de conseils, manifesta une certaine inquiétude. Cela commença par une grimace, continua par quelques cris isolés, et se termina par une mélopée aiguë.

« Ah ! dit le vieux juge en se frottant les mains, je vous ai fait une petite théorie de l'éducation; à vous de me donner une leçon de pratique. Étant donné un enfant qui crie, quel est le moyen de le faire taire ?

— D'abord, répondit Mme Defert, il faut chercher la cause du mal, car il souffre, et ce ne sont pas là des cris de colère. Pour une fois que je ne l'ai pas emmaillotté moi-même, j'ai peur qu'il ne soit trop serré, ou qu'il ne soit emmaillotté trop court. »

En deux tours de main, l'enfant fut démailloté, et ensuite examiné de la tête aux pieds. Une épingle laissée dans le lange offensait son petit mollet rose.

« Ensuite, dit Mme Defert, continuant sa démonstration, prendre la cause du mal entre l'index et le pouce, et la faire disparaître. » — L'épingle avait subitement disparu. — « Ensuite, remettre les choses en l'état » — et comme par enchantement, le poupon était roulé dans ses langes, et avait repris son apparence de jeune chrysalide.

Comme il sanglotait encore, la mère usa du grand argument. Avec une dextérité merveilleuse, elle escamota le poupon et le fit disparaître sous une pèlerine longue qu'elle portait en qualité de nourrice, et l'on distingua le petit grondement joyeux que font entendre les bébés quand ils sont en train de faire un bon repas.

« Parfait, dit le juge émerveillé. Je vais faire comme Mentor qui profite de tous les incidents pour faire la leçon à Télémaque. Pour une fois que vous avez confié votre enfant à des mains étrangères, il a failli périr, blessé au talon, comme Achille. Ne vous séparez jamais de lui, jusqu'au moment où cela sera absolument nécessaire. »

Le poupon rassasié reparut à la lumière du jour, une goutte de lait à chaque coin de la bouche, et une goutte au bout du nez pour faire la symétrie.

L'oncle Jean vint faire sa visite quotidienne pour savoir si son lancier avait grandi depuis la veille, et s'il serait bientôt en état de monter à cheval et de manier la lance.

Quand Mme Defert lui fit part de ses doutes et de ses inquiétudes, il pouffa de rire ; quand elle lui fit connaître l'opinion du juge, il déclara que ce juge-là avait du bon sens. Enfin, quand il en vint à parler en son propre nom, voici mot pour mot ce qu'il dit :

« Toi ! ma bonne fille, toi! tu serais capable, si tu voulais seulement t'en donner la peine, d'élever des crocodiles, et d'en faire des notaires et des avocats. »

A suivre. J. Girardin.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE III

L'Arrivée.

Le nombre beaucoup moins grand des passagers nous permettant d'avoir un peu plus nos aises à bord, notre voyage fut infiniment plus agréable de San-Francisco à Vancouver qu'il ne l'avait été de Panama à San-Francisco.

Toutefois, lorsque nous approchâmes enfin du but de cette longue traversée, un changement profond se manifesta parmi les « jeunes ». Ce voyage, à vrai dire, n'avait été pour nous, jusque-là, qu'un voyage d'agrément ; mais le moment arrivait de songer que nous allions être aux prises avec de dures réalités, et que notre vie d'aventures ne faisait que de commencer.

En peu de jours, l'air d'insouciante gaieté, qui, pour ainsi dire, ne nous avait pas quittés depuis notre départ, fit place à un sentiment d'impatience, à une sorte d'agacement nerveux qui, sans bannir l'espérance, trahissait nos inquiétudes. L'adolescent (la plupart d'entre nous n'étaient encore que cela) se sentit presque soudainement transformé, changé en homme. Les liens d'amitié, qui n'avaient été qu'ébauchés, se resserrèrent plus étroitement ; on forma des plans d'association ; on se mit, d'un œil plein parfois de regrets et de repentirs, à compter son argent et à tirer plus fréquemment de sa cachette le portrait chéri d'une mère ou d'une fiancée.

1. Suite. — Voy. pages 7 et 23.

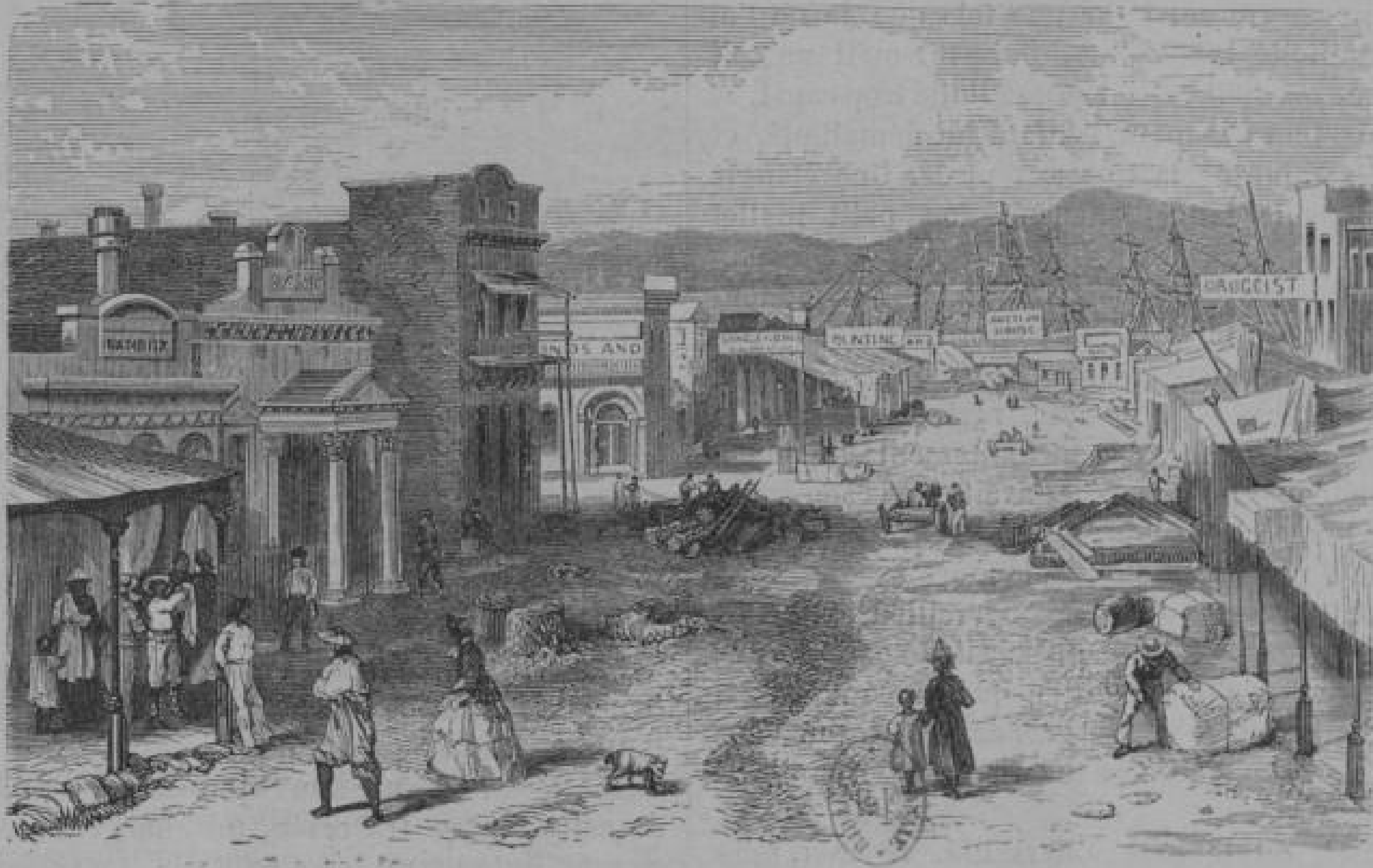
Comme contraste à nos manières et à notre conduite, on ne saurait rien concevoir de plus complet que la conduite et les manières des vieux routiers qui se trouvaient parmi nous. D'abord, en thèse générale, rien n'égale le stoïcisme et le sang-froid de celui qui, depuis longtemps, a fait de la recherche de l'or sa profession. Des alternatives successives de bonheur et de malheur, dans lesquelles le malheur n'a que trop souvent prédominé, l'ont rendu plus indifférent que qui que ce soit au monde aux circonstances qu'il traverse.

Le vieux chercheur d'or est la plupart du temps une espèce de bourru bienfaisant. Son existence solitaire a fini par le rendre réservé et contemplatif. Il n'est pas rare que ses connaissances, grâce à la lecture dont il a pris l'habitude pour charmer les loisirs de son isolement, soient très-supérieures à ce que l'on s'attendrait à trouver chez un mineur. Quelquefois, naturellement, il se produit une réaction, violente comme on peut le croire chez des hommes d'un tempérament pareil, et alors notre ours devient un vrai diable, auquel il ne manque que les cornes et le pied fourchu.

C'était d'un air protecteur et en quelque sorte paternel que nous autres jeunes novices étions regardés par ces « honnêtes mineurs », qui aimaient à nous entendre parler du pays et éveiller en eux des souvenirs du jeune âge, depuis longtemps oubliés. En échange, bien qu'ils fussent généralement plus disposés à écouter qu'à parler, ils nous donnaient maint conseil utile, maint avis précieux pour notre conduite future.

Le cinquième jour, nous pénétrâmes dans le détroit de Fuca, qui sépare l'île Vancouver du territoire de Washington, et nous saluâmes la plus éloignée à l'ouest des provinces de cet empire « sur lequel le soleil ne se couche jamais ». Quelques heures après, nous jetions l'ancre dans le port d'Esquimalt, l'une des principales stations navales que possède l'Angleterre sur la côte nord du Pacifique. Deux ou trois vaisseaux de guerre se balançaient doucement sur l'eau tranquille de cette rade, où se réfléchissaient, comme dans un miroir, les collines couvertes de pins qui l'environnent.

Nous nous crûmes tous arrivés à Victoria, capitale de la colonie. Nous nous attendions à voir une ville assez considérable, et, lorsque nous nous aperçûmes que la soi-disant métropole ne comptait que quelques douzaines de *log-huts* (cabanes faites de troncs d'arbres superposés) et de hangars couverts de planches, nous fûmes horriblement désappointés, et commençâmes à nous regarder les uns les autres avec un air de profonde consternation. Les vieux chercheurs d'or eux-mêmes ne purent s'empêcher de partager notre inquiétude.



Une rue à Victoria. (P. 40, col. 2.)

L'amas de cabanes et de hangars que nous prenions pour la ville était dominé par une construction plus ambitieuse, mais faite aussi de troncs d'arbres, en face de laquelle s'élevait un mât, au haut duquel flottait un drapeau sur lequel on pouvait lire les lettres « H. B. C. » (Hudson's Bay Company).

Heureusement pour nous, un changement de scène ne se fit pas attendre. Nous vîmes soudain de longues files de camions et de voitures, celles-ci, il est vrai, simples wagons posés sur les essieux sans le moindre ressort, s'avancer le long du quai, conduites par des nègres, et nous apprîmes avec ravissement que Victoria était située à trois milles (4800 mètres) de là, sur un autre port dont les eaux sont trop basses

pour admettre des vaisseaux de haut bord, et que Sambo ou Cuffey se feraient un plaisir de nous y transporter, nous et tout ce qui nous appartenait, pour la modique somme d'un demi-dollar par tête.

Nous partîmes aussitôt, et après avoir suivi pendant une demi-heure environ une route bordée de bois, qui, de distance en distance, nous laissaient apercevoir la mer par quelque échappée, nous arrivâmes soudainement en vue du port et de la ville de Victoria. De tous côtés, une perspective lointaine s'ouvrait devant nous et nous offrait, baigné dans l'atmosphère limpide d'un soir de printemps, un délicieux spectacle.

La ville, bâtie alors presque entièrement en bois et peinte de diverses couleurs, s'élevait en amphithéâtre sur une légère éminence descendant en pente douce jusqu'au bord de l'eau, de sorte qu'on pouvait parfaitement distinguer toutes les maisons. Dans le voisinage immédiat de la ville, la campagne ressemblait à un parc parsemé çà et là de bouquets de chênes et d'amas de roches noires se détachant vigoureusement sur le vert de l'ensemble.

De nombreuses villas surgissaient de tous côtés au sein de la forêt, pour la plus grande partie vierge encore, qui formait le fond du paysage, ou s'élevaient sur les hauteurs qui dominaient les environs. De hautes collines rocheuses, ombragées de bois de pins et de sapins, derrière lesquels le soleil se couchait en les colorant de ses teintes changeantes, fermaient la vue du côté de la terre. Du côté de la mer, au delà du golfe de Géorgie, les monts Olympe montraient leurs cimes neigeuses encore empourprées par les derniers rayons du soleil, tandis que sur leurs flancs montait rapidement l'ombre épaisse de la nuit. Dans le port, quelques bateaux à voile ou à vapeur étaient paisiblement à l'ancre, immobiles au milieu des rapides canots indiens qui glissaient comme furtivement autour d'eux, sous l'effort léger des pagayes maniées par leurs pittoresques occupants. De temps à autre, quelques notes de la plaintive mélodie que chantent les canotiers indiens, en battant la mesure avec leurs pagayes, arrivaient jusqu'à nous, portées sur l'air calme du soir.

En face de la ville, de notre côté, s'élevait la « rancherie » ou village de la tribu indigène. Ses énormes huttes, dispersées au hasard et formées de blocs de cèdre mal équarris et noircis par le temps, faisaient un contraste curieux avec les demeures aux couleurs gaies que les envahisseurs multipliaient sans cesse. Non loin de là on pouvait voir, près du chemin même que nous avions à suivre, un assez grand nombre de tentes, formant à l'écart un village tout blanc, d'où venait jusqu'à nous le son de voix joyeuses.



Il me montra une place sur le plancher. (P. 41, col. 2.)

Le calme enchanteur du paysage qui se déroulait devant nos yeux invitait à la contemplation et au repos. Nous nous arrêtâmes d'un mouvement instinctif, sans nous consulter, et nous attachâmes nos regards sur cette contrée que nous devions habiter pendant notre séjour dans le nouveau monde. Nous restions là pensifs, osant à peine faire un pas en avant, craignant que le charme ne vînt à se rompre et que tous ces rêves dorés ne s'évanouissent en fumée. Un de nos compagnons, d'une nature moins poétique que la nôtre et dont l'estomac exigeant était en outre excité par l'odeur de cuisine qui s'exhalait des campements du voisinage, nous tira de notre rêverie. Nous nous remîmes en marche et, après avoir traversé le pont jeté sur le port, nous entrâmes dans la ville de Victoria.

Arrivé à l'hôtel, où nous fûmes conduits par notre voiturier, qui sans doute portait quelque intérêt à la prospérité de cet établissement, je ne fus pas peu surpris de voir l'entreprenant propriétaire m'intro-

duire, lorsque je lui demandai un lit pour la nuit, dans une salle de billard. Il me montra sur le plancher, et cela de l'air le plus aimable du monde, un espace d'environ trois pieds de large où je pouvais, en compagnie de quarante ou cinquante autres aussi confortablement accommodés que moi, étendre mes propres couvertures et passer la nuit pour la bagatelle de cinquante cents.

Je commençai à regretter de ne pas m'être pourvu d'une tente à San-Francisco ou de ne pas m'être arrêté au camp de *Canvas Town* (village de toile), où j'aurais pu jouir pour rien du droit d'étendre mes propres couvertures sur un espace un peu moins étroit. J'adressai de timides remontrances à mon hôte, qui me parut légèrement animé par la perspective de gain que lui offrait le grand nombre de voyageurs à loger; mais tout ce que je pus obtenir de lui fut la réponse suivante : « Il faudrait avoir bien mauvais caractère pour élever la moindre plainte en pareilles circonstances. Vous pouvez, si vous en avez envie, ajouta-t-il, étendre vos couvertures sur le bord du chemin ou demander à un Indien de partager sa hutte avec vous, mais le prix d'une nuit passée à mon hôtel est pour les blancs de cinquante cents, les nègres rigoureusement exclus. »

L'originalité de ce singulier aubergiste nous amusa et fut cause, plus que toute autre chose, que nous nous soumîmes à ce désagrément et à cette extorsion. Nous allâmes du reste, dans la soirée, visiter d'autres maisons; mais nous les trouvâmes toutes pleines et fûmes, en fin de compte, heureux d'avoir, pour nous étendre, nos six pieds de parquet en longueur sur trois de large.

J'allai me coucher d'assez bonne heure sur ma part de plancher. J'aurais même assez bien dormi, car je m'étais habitué à n'avoir pour lit que le pont du vaisseau, si deux messieurs qui arrivèrent fort tard ne nous eussent demandé la permission de jouer au billard une partie dont l'enjeu était de cent dollars. Ils ne manquèrent pas de nous promettre qu'ils ne nous dérangeraient point, et pendant quelque temps ils tinrent assez bien leur promesse. Mais un des joueurs, oubliant, dans l'accès de mauvaise humeur que lui causait la perte de la partie, les conditions auxquelles on lui avait permis de jouer, frappa du gros bout de sa queue un coup violent sur ce qu'il supposait être le plancher. Le coup porta en plein dans la poitrine d'un jeune Anglais solide et rageur qui, ne goûtant pas ce genre de plaisanterie, sauta sur le joueur et l'envoya, d'un coup de poing dans l'œil, rouler sur les dormeurs étendus sur le plancher. Une horrible collision s'ensuivit, dans laquelle les lumières furent éteintes et chacun se mit à frapper à tour de bras sur tout ce qui se trouvait à sa portée. Quelqu'un, au milieu du bruit et de l'obscurité, tira un coup de pistolet, et la bagarre ne finit que par la fuite des deux joueurs.

Depuis lors, éclairé par une connaissance plus intime des roueries inimaginables des joueurs américains, je me suis demandé plus d'une fois si le coup de queue final n'avait pas été prémédité de la part du joueur qui perdait.

A suivre. R. B. Johnson.

Traduit de l'anglais par A. Talandier.

LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE

EN CHEMIN DE FER

—

FERRY-STEAMERS, OU BACS A VAPEUR

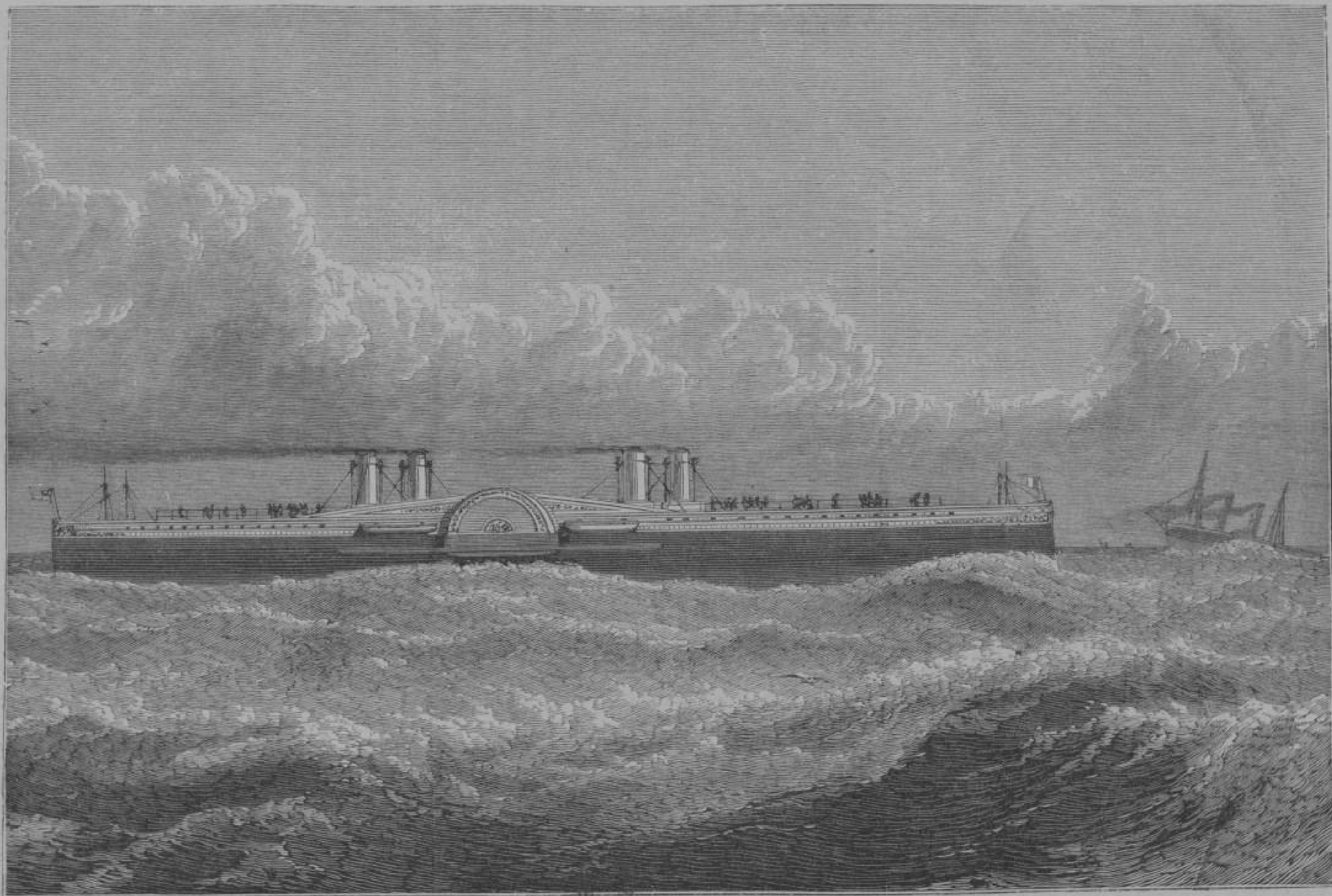
Avez-vous jamais traversé le détroit en bateau à vapeur?

S'il en est ainsi, que vous ayez pris la voie de Boulogne à Folkestone, ou celle plus courte de Calais à Douvres, vous connaissez par expérience tous les désagréments, les ennuis d'une traversée qui ne laisse au voyageur que des impressions pénibles, sans compensation. A l'arrivée comme au départ, ce sont les formalités fastidieuses de la douane, la visite des bagages, l'embarquement et le débarquement précipités, et ces mille petits riens qui accompagnent presque forcément tout changement de véhicule en route.

Une fois en mer, c'est autre chose et c'est pis. Pour peu que la mer soit houleuse, et cela arrive souvent dans le détroit qui ne livre au mouvement des eaux qu'un passage resserré entre la mer du Nord et la Manche, ce sont deux heures de souffrances, de dégoût et d'angoisses, qui vous livrent meurtri et fatigué au train qui vous attend. Si vous êtes un de ces rares privilégiés, inaccessibles au mal de mer, vous échappez sans doute à ses atteintes, mais c'est pour avoir sous les yeux, pendant toute la durée du passage, le spectacle peu attrayant, peu gai, des douleurs de tous vos compagnons de route : c'est sur le pont et dans tout le navire un indescriptible tohu-bohu dont les scènes tristes ou grotesques peuvent bien appeler le pinceau d'un Hogarth ou d'un Biart, mais sont absolument insupportables à qui en est le témoin forcé.

Mais enfin, direz-vous, comment se soustraire à cette nécessité, à ce supplice, peu dangereux sans doute et en somme assez court, mais inévitable? Comment traverser la Manche sans subir les inconvénients directs ou indirects du mal de mer?

Ce problème, on n'a guère songé à le résoudre, tant que le mouvement des voyageurs entre l'Angleterre et la France ou le continent, par le détroit, était peu considérable. Mais, depuis que le réseau des chemins de fer a augmenté cette circulation dans une proportion immense, que les relations indus-



Ferry-steamer traversant le détroit. (P. 46, col. 1.)

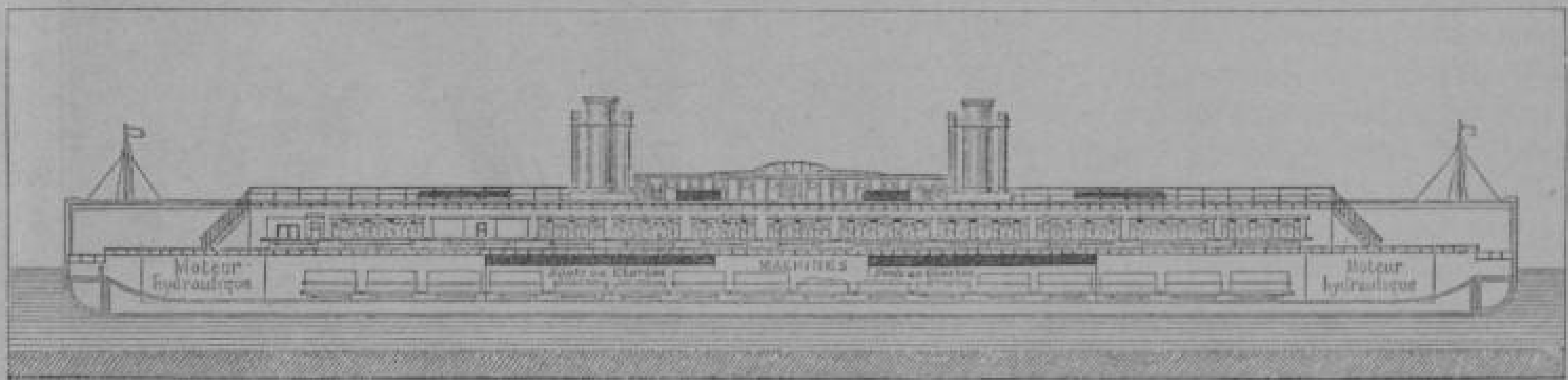
trielles et commerciales se sont développées, que les voyages de simple agrément sont devenus plus fréquents eux-mêmes, non-seulement on s'est posé la question, mais les esprits et les imaginations ont travaillé de concert à la résoudre. On comprendra tout l'intérêt qu'elle comporte en lisant les chiffres suivants, extraits de statistiques officielles. Par les gares de Calais, Boulogne et Dunkerque, il y avait déjà en 1855 entre l'Angleterre et la France, à l'arrivée et au départ, un mouvement de 424 340 voyageurs; en 1867, ce nombre était plus que doublé; il atteignait 867 379. Il va en augmentant chaque année. Ces voyageurs, outre leurs bagages non taxés, emportaient avec eux plus de six millions de kilogrammes de bagages taxés.

Sur ce dernier point, il n'y a pas lieu sans doute de se préoccuper des inconvénients du mal de mer; mais il faut visiter deux fois cette masse énorme de colis, les transporter deux fois, de la gare au navire et du navire à la gare anglaise. Cela est un autre point de vue du problème, qui prend alors une double importance. Car si, des voyageurs et des bagages, on passe au transport et au transbordement des marchandises de toute nature qui suivent la même voie, voici les chiffres qui attestent combien il serait avantageux de pouvoir éviter les pertes de temps et les frais résultant du mode actuel de transport. Pendant l'année 1867, le tonnage des marchandises de grande vitesse entre la France et l'Angleterre a dépassé 17 300 000 kilogrammes, celui des marchandises de petite vitesse a presque atteint 900 000 000 kilogrammes; il s'en faut de peu qu'il ait triplé depuis 1855, et il tend toujours à s'accroître.

Comment faire pour éviter les inconvénients de divers ordres signalés plus haut?

Faire franchir la Manche aux trains du chemin de fer, aller de Paris à Londres sans changer de voiture?

Au premier abord, cela paraît tout simplement une utopie. C'est hardi, s'écriera-t-on, c'est gigantesque, si l'on veut, mais c'est parfaitement insensé. Cependant, il faut le dire, des hommes sérieux, des ingénieurs d'un grand mérite, ont tenté de résoudre directement cette question.



Ferry-steamer, bac à vapeur. — Coupe en longueur. (P. 46, col. 1.)

Les uns voulaient construire sur le détroit un pont immense, dont le tablier métallique, reposant sur des culées et des piliers bâtis en mer, porteraient les trains, tandis que les navires passeraient à toutes voiles sous les arches. Un pont de plus de 30 kilomètres de longueur, cela ne s'est jamais vu, cela n'est point matériellement impossible. Mais la dépense, mais l'entretien, mais l'inconvénient d'une série de piliers faisant obstacle à la navigation pour lesquels ce seraient comme autant d'écueils! Un projet de ce genre, étudié par M. Thomé de Gamond, eût exigé l'énorme dépense de *quatre milliards* de francs. D'autres proposaient de couler en mer une jetée, de combler le détroit auquel ils ne laissaient çà et là que d'étroits passages pour les navires !

Un autre projet, d'une hardiesse non moindre, est dû à l'ingénieur distingué que nous venons de citer. Il ne s'agissait de rien moins que de forer sous la mer une galerie souterraine, un vaste tunnel qui, plongeant sous terre à peu de distance de la côte, devait reprendre jour, trente et quelques kilomètres plus loin, en un point voisin de la côte anglaise et transborder les trains sans coup férir, du continent sur le sol britannique. Les moyens d'exécution dans le détail desquels nous ne pouvons entrer maintenant, une longue et sérieuse étude géologique des couches de terrain, sur le fond et au-dessous de la mer, la coopération d'hommes de science et de pratique, tout prouvé qu'il y a là une solution possible du problème : la dépense évaluée à 180 millions, fût-elle plus grande encore, ne serait point sans doute un obstacle, du moins pour l'avenir.

Mais il s'agit du présent, et nous avons hâte d'arriver à une solution plus pratique qui peut suffire longtemps encore.

Cette solution est bien simple dans son énoncé : elle consiste à construire des bateaux à vapeur de dimensions suffisantes pour recevoir les trains, ceux de voyageurs comme les trains de marchandises, et pour les transborder directement sur les voies ferrées, d'un côté ou d'autre du détroit. Ces bateaux devront à leurs dimensions et à leur tonnage considérable, à leur mode de construction même, une stabilité qui les rendra à peu près insensibles aux secousses des lames. Les mouvements de roulis et de tangage étant



Port de Douvres. Docks et jetées en projet. (P. 46, col. 1.)

annulés ou considérablement atténués, le mal de mer disparaît, et, avec lui, les principaux inconvénients de la traversée.

Le projet que nous signalons est dû à un ingénieur anglais, M. Fowler, qui en a étudié tous les points de vue, depuis six ou sept années. On peut voir, par nos gravures, à quel système de navires il s'est arrêté. Ce sont des bateaux à vapeur à aubes, d'une longueur de 450 pieds anglais (137 mètres), de 95 pieds de largeur aux tambours, près des roues (29 mètres), de 57 pieds (17 mètres) à l'arrière. Les moteurs seront deux machines indépendantes, de la force chacune de 1400 chevaux nominaux, c'est-à-dire d'environ 4000 chevaux vapeur effectifs; nous avons dit que la forme et les dimensions seraient telles, que les mouvements de la mer dans les plus gros temps seront presque insensibles.

Les trains de marchandises seront reçus en cale, et les trains de voyageurs à l'étage supérieur, dans l'entrepont, les uns et les autres parfaitement à couvert à l'abri de la pluie, du vent, du froid. C'est sous des docks couverts, construits dans les deux ports de départ et d'arrivée, que les trains, soulevés au niveau des rails par des machines hydrauliques, passeront sans que les voyageurs aient à descendre de leurs compartiments, du chemin de fer en bateau à vapeur ou réciproquement : en cinq minutes, le transbordement d'un train sera effectué au départ comme à l'arrivée.

Il va sans dire que les nouveaux navires, les *ferry-steamers* (bacs à vapeur) comme les nomme M. Fowler, seront établis avec tout le luxe d'aménagement et le confort des grands paquebots ; salons, cabines, seront mis à la disposition des diverses classes de voyageurs pendant la traversée. Pendant le trajet, qui ne durera qu'*une heure*, les douaniers feront leur office, et les voyageurs n'auront en réalité à subir qu'une station d'une heure dans une gare de premier ordre : ce sera pour eux un repos, non une fatigue.

Voilà pour la traversée proprement dite, qui offrira ainsi toutes les conditions de régularité, de vitesse, de sécurité et de confort. Restent la sortie et l'entrée dans les ports. C'est le côté de la question qui est à l'étude, question en partie résolue sur la côte anglaise, où le port de Douvres, choisi par nos voisins, serait l'objet d'améliorations qui profiteraient à la navigation en général. L'un de nos dessins montre ce port en perspective, avec les nouveaux docks, vers lesquels se dirige un *ferry-steamer*, qui traverse en ce moment le vaste et nouveau port abrité à l'est et à l'ouest par deux jetées immenses.

En France, la même question est étudiée. Un de nos ingénieurs maritimes les plus savants et les plus compétents, M. Dupuy de Lôme, a rédigé à ce sujet un mémoire qui paraîtra prochainement et qui conclura sans doute sur le choix du port de départ en France, et sur les travaux et améliorations nécessaires. Les Anglais préféreraient à Calais un point voisin de la côte entre Calais et Boulogne, près du cap Gris-Nez où un phare électrique est établi depuis peu. Mais il reste à savoir si ces deux ports maritimes ne protesteront point contre un choix qui peut léser leurs intérêts.

Ajoutons enfin, pour terminer, qu'un savant industriel, M. Bessemer, bien connu pour ses procédés de fabrication de l'acier, a étudié un projet de navire à vapeur dont un modèle est en ce moment même en construction et sera prochainement terminé. Son but est aussi la suppression du mal de mer, par la suppression du roulis. La partie originale de ce projet consiste dans un salon suspendu à l'intérieur du navire et dont le plancher pourra osciller autour de son axe, pendant que le navire oscillera autour du sien, sous l'influence des mouvements de la mer. L'équilibre du salon serait obtenu par l'action d'une pression hydraulique dont la disposition et le mécanisme seraient trop longs à décrire, mais qui auraient pour effet de maintenir le plancher horizontal. Le roulis serait ainsi supprimé, mais non le tangage. Du reste, il ne s'agit plus ici, comme dans le projet Fowler, du transbordement des trains de chemin de fer.

Voilà où en est aujourd'hui la question posée en tête de cet article : voyager de Paris à Londres, de France en Angleterre, sans changement de voiture, sans mal de mer pour les voyageurs, sans rompre charge pour les marchandises.

A. GUILLEMIN.

LE NID DE LÉROT

« Cet âge est sans pitié », a dit le fabuliste, et pourtant, écoutez.

Je pouvais avoir une dizaine d'années. Ce devait être en automne, car les beaux chasselas pendaient blonds et diaphanes le long des espaliers qui couraient sur le mur du grand enclos.

Un panier d'osier blanc dans une main, une petite échelle sur l'épaule, j'étais allé faire la cueillette. J'appliquais ma petite échelle ici et là. Je grimpais; je soulevais les feuilles rougies, je coupais les grappes; et le panier s'emplissait.

En ce pays les murs d'enclos sont généralement faits de terre battue entre deux planches, de *pisé* comme on dit. De distance en distance, restent dans le mur des trous carrés, à la place où s'appuyaient les chevrons du *piseur*. On ne les bouche qu'au dehors, du côté où l'on crépit le mur. Ce sont autant de petites grottes.

Or, pendant que je cueillais, voilà que, au milieu d'un bruit de feuilles frôlées, s'agite quelque chose qui file, qui glisse, qui fuit le long du mur. C'est roux, c'est velu... — Je l'ai vu; c'est un rat, un rat-fruitier, museau pointu, fines moustaches, oreilles

au vent, queue plate [1], un de ces animaux qui — à ce qu'affirmait le jardinier, qui quelques jours auparavant m'en avait montré un qu'il venait de tuer — font beaucoup de mal dans les jardins, dans les vergers.

Une latte est vite arrachée aux claies qui soutiennent l'espalier, pour châtier, pour mettre à mort ce fatal maraudeur; mais l'arme vient trop tard. Le fripon a gagné le faîte du mur, il a disparu derrière.

Mais où donc était-il? d'où donc est-il sorti?... Il y en a peut-être d'autres aux environs, cette recherche est bonne à faire; car ce sont de rudes ravageurs que ces museaux pointus-là. Voyons.

Les feuilles écartées, je remarque que l'un des trous du mur est comme tamponné soigneusement par un bouchon de foin. J'arrache le foin; il y a derrière de la laine, du crin. J'arrache la laine et le crin, et, tout en fouillant, j'amène aussi des pepins, des fragments de noix, preuves de nombreux délits commis; et je sens qu'il fait chaud là-dedans... Je regarde.


Le Lérot. (P. 47, col. 1.)

Un autre rat, semblable au premier, est blotti au fond, la tête posée de plat, en avant. Il tient fixés sur moi ses petits yeux noirs, plus piteux qu'effrayés. Il ne semble pas vouloir se sauver celui-là. Pourquoi donc?

Eh! qu'importe! Il payera pour l'autre vaurien, qui au moins n'a pas eu autant d'effronterie.

Ah! il va passer un vilain moment!

Le bout du bâton est déjà sur l'orifice de la grotte: Allons, ferme! poussons! et Dieu sait en quelle capilotade va être mis l'impudent ravageur de fruits. Piquons!...

Oh! oui, la vengeance était aisée à tirer des rapines dont ce pillard avait dû se rendre coupable! Et pourtant l'instrument de mort s'arrêta; mes mains le rejetèrent au loin, comme si soudain il les eût brûlées, eût, immobile sur l'échelle, je restai là, ébahi, devant ce trou au fond duquel mon regard plongeait avidement curieux.

Plus de colère, plus de cruel désir... Je suis attendri, j'admire.

Et quoi?... Comment donc?...

C'est que, au moment où le coup allait être porté, le beau, le doux petit animal s'était renversé avec un mouvement dont je ne saurais dire l'expression, tant elle exprimait à la fois et de tristesse, et de douleur et de supplication...

Il s'est rejeté en arrière, et sur sa poitrine blonde m'est apparu tout un petit grouillement de petites créatures roses, grises... grosses tout au plus comme l'ongle; les mignonnes bêtes sont là, pendues aux mamelles qu'elles pressent de leurs menus doigts. J'entends le léger sucement des lèvres, qui serrent l'imperceptible biberon. Je vois palpiter la patiente nourrice...

Tableau qui m'est resté vivant, bien net, bien touchant. Je ne sais pas le reproduire, mais vous le voyez, vous le contemplez, comme je l'ai vu et contemplé. Et vous comprenez le bâton rejeté, l'attendrissement éprouvé, disons aussi l'étonnement — car je crois bien que l'idée ne m'était pas encore venue que dans ce petit monde souricier l'allaitement se fit comme chez les animaux plus grands; et pour moi, enfant, petit, cette réduction du phénomène devait avoir son prestige charmant, saisissant...

Quand j'eus bien regardé, bien admiré, je ramenai soigneusement sur le trou tout le foin, toute la laine, tout le crin, que je recueillis avec une sorte de soin pieux.

Et, pour que quelque autre n'eût rien à chercher par là, je coupai, mûres ou non, toutes les grappes d'alentour; et, pour qu'on vît bien qu'il n'y avait rien à prendre, j'arrachai les feuilles, excepté celles qui cachaient le trou...

Enfant jaseur et naturellement indiscret, je sus ne rien dire à personne de ma découverte... Mais, deux ou trois fois, seul, guettant de peur d'être aperçu, je retournai visiter la petite famille, qui grandissait à vue d'œil.

Presque toujours le mâle fuyait au premier bruit de l'échelle. La mère restait...

Un jour tout était parti...

Alors je contai l'histoire à ma mère. Le jardinier était là.

« Ah! fit-il, avec un énergique haussement d'épaules, c'est moi qui aurais pétri toute cette racaille dans le trou.

— Eh! répliquai-je triomphant, je le savais bien! C'est pourquoi je n'ai rien dit!... »

Et ma mère m'embrassa bien fort...

EUGÈNE MULLER.

1. Le *lérot* ou petit loir, grosse souris des vergers.

FAITS DIVERS

Patriotisme. — Le journal de la Haute-Saône publie la lettre suivante :

« Luxeuil, le 22 novembre 1872.

« Monsieur le Rédacteur,

« M. Adolphe Desray, élève de notre collége, entraîné par son patriotisme, s'engagea dans le 33e de ligne, qui faisait partie de l'armée de la Loire et combattit à Orléans. Il tomba après avoir reçu deux profondes blessures; une balle lui avait traversé l'épaule et la nuque; une autre balle lui fracassa le coude, et, dans cet état, il attendait qu'on vînt le relever lorsqu'un nouveau coup de feu lui fit une troisième blessure qui lui traversa la cuisse.

« Transporté à l'hôpital d'Orléans, il se trouva dans une situation alarmante; cependant la santé lui revint, grâce à la force de sa constitution.

« Malgré les douleurs que lui causait sa blessure au coude, il a repris ses études, et au mois d'août dernier il était reçu bachelier ès lettres. C'était la juste récompense de son travail, que nous admirions tous; il restait à récompenser son patriotisme, qui avait devancé le nombre des années : c'est ce que vient de faire M. le Ministre, en lui décernant la médaille militaire.

« Nous souhaitons, M. le Rédacteur, que votre journal soit l'écho de cette nouvelle, heureuse pour nous qui sommes fiers d'être les condisciples d'Adolphe Desray, et qui lui payons un juste tribut d'éloges et d'admiration.

« *Ses condisciples les élèves de 3e*. »

Courage et présence d'esprit. — Un journal du département de l'Isère qui, à notre grand regret, n'a pas cru devoir préciser la localité où le fait s'est accompli, rapporte ce trait de présence d'esprit d'une jeune paysanne.

Joséphine Menjard, bergère, âgée de treize ans, gardait son troupeau dans une gorge, au fond de laquelle coule un torrent alors considérablement grossi par les pluies.

Un jeune garçon se présenta pour traverser le torrent sur une méchante passerelle dont l'eau avait ébranlé les supports. Redoutant un accident, elle essaya do le dissuader de cette traversée périlleuse. Il ne tint aucun compte des observations de la jeune fille, et s'aventura sur la planche qui bientôt se déroba sous lui.

Et le voilà précipité dans l'eau furieuse, qui le roule, l'entraîne sans qu'il puisse résister.

Au lieu de perdre le temps à pousser des cris, à évoquer des secours qui seraient certainement trop lents à venir, la bergère envisagea d'un coup d'œil la situation.

Une forte gaule, une perche de peuplier, était à quelque distance; elle alla la prendre, et la tendit au naufragé, en lui disant de la saisir; mais il ne voyait, ni n'entendait plus rien...

Un peu plus bas, le torrent se divisait en deux branches, dont une plus étroite, mais fort rapide, du côté où se trouvait Joséphine.

Elle courut en toute hâte à cet endroit, jeta sur l'autre bord et appuya de son mieux, contre un rocher formant île, le gros bout de la perche; puis descendant d'un pas ou deux, et entrant même dans l'eau jusqu'à mi-jambe, elle établit avec cette branche immergée une sorte de barrage oblique dont elle occupait l'angle inférieur.

L'instant d'après, le corps arrivait qui, heurtant la perche, glissa de telle façon que la brave enfant n'eut qu'à se baisser pour l'arrêter quand il échoua à ses pieds.

Ce ne fut pas sans peine qu'elle put, de ses faibles mains, retirer de l'eau cette masse déjà inerte, et qu'elle parvint à l'amener sur le pré. Enfin elle y réussit, et le jeune garçon, qui n'était encore qu'évanoui, reprit bientôt ses sens.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que sans des paysans qui, tout en accourant, avaient pu voir la manœuvre spontanément inspirée à la jeune fille par le désir de sauver la vie de son prochain, on n'eût rien su des détails de cet intelligent et hardi sauvetage.

« Je ne me souviens pas, dit-elle, quand on la questionne sur cet événement, je sais qu'il a passé, que je l'ai pris, qu'il était lourd, voilà tout! » Et si on la félicite de l'énergie dont elle a fait preuve. « Tiens! réplique-t-elle, fallait-il donc le laisser se noyer parce qu'il n'avait pas voulu m'écouter? Oh non! je ne suis pas si méchante! »

Esprit vif et cœur naïvement bon, Joséphine Menjard ne peut que devenir une brave, une excellente femme.

Un mousse intrépide. — Une dépêche reçue de Caen au sémaphore du Havre demandait dernièrement des informations sur un mousse resté seul au large.

Ce mousse était le nommé Fouquet, âgé de dix-sept ans, du bateau pilote *l'Amphitrite*.

Ce bateau était parti de Caen, monté par deux hommes seulement. Les deux pilotes, ayant trouvé des navires à piloter, avaient laissé leur bateau à la garde du mousse; mais le gros temps contraria toutes les manœuvres tentées par ce dernier pour les rejoindre. Les vents du nord-est l'ont poussé en dérive. Il avait eu la présence d'esprit de se mettre en cap et, profitant de la brise du nord-est, il a fait route pour Ouisseham, où, seul et sans encombre, il a pu entrer.

Le jeune Fouquet a prouvé, par son énergie et son intelligence, qu'il avait en lui l'étoffe d'un pilote, et l'on ne saurait trop le féliciter sur son courage et sa résolution.



Tout le monde vint s'assurer que c'était une vraie dent. (P. 50, col. 1.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE VII

Premiers exploits de Jean.

Voilà donc dans quel monde le petit Jean était destiné à vivre et à grandir. Ses débuts n'eurent rien de remarquable. Il n'était pas plus un bébé modèle, que ses sœurs n'étaient des enfants modèles.

Je suppose qu'un bébé modèle est celui qui fait ses dents, même les grosses, sans baver et sans crier à faire frémir; qui se gare soigneusement des rhumes de cerveau; qui s'arrange pour n'avoir point la scarlatine; qui ne connaît la coqueluche que de nom; et qui se moque de la rougeole. Quant aux convulsions, c'est quelque chose de si étrange et de si inconvenant, qu'un bébé qui se respecte évite ces manifestations violentes. Un bébé modèle sait son monde, et ne se met pas en colère sous prétexte qu'il a faim, ou que le lait vient trop vite, ou qu'il ne vient pas assez vite. Il n'a pas de ces emportements grotesques qui vous rendent tout violet pendant plus d'une minute; c'est si vilain d'être en colère et si affreux d'être violet!

Ajoutez à tout cela qu'un bébé modèle ne réveille pas sa mère quinze fois par nuit, sous les prétextes les plus futiles.

Comme maître Jean faisait tout cela, et bien d'autres choses encore, il faut en conclure tout naturellement que maître Jean n'était pas un bébé modèle.

Malgré tout cela, on l'admirait, on le dorlotait, on lui disait qu'il était le plus bel enfant du monde, et mille autres flatteries qui l'eussent gâté à tout jamais s'il eût pu les comprendre. Cette espèce d'idolâtrie de toute une famille, empressée autour d'un petit enfant, inquiétait un peu Mme Defert, qui se promit bien d'y veiller, le moment venu.

Quel émoi dans la famille, quand parut la première dent. Depuis quelques jours, le bébé éprouvant à la mâchoire une douleur inaccoutumée, se demanda ce que cela voulait dire, et il devint tout rêveur. La douleur augmentant, il devint, de rêveur, grognon; et de grognon, misanthrope. Sans doute, dans sa cervelle ignorante, il se figurait que cela n'aurait pas de fin. Dès lors, il sembla croire qu'il y avait un complot contre lui, et faute de savoir au juste qui était de ce complot, il s'en prenait à tout le monde. Aussi, pendant cette période néfaste, n'était-il pas abordable.

Thorillon ayant exécuté, pour le faire rire, une de ses danses sauvages, l'autre le regarda d'un œil si sévère, qu'il avait tout à fait l'air de dire : C'est bien le moment de gambader devant les personnes, quand elles ont les nerfs malades.

Mme Jacquin l'appelle son bel enfant, et lui demande une petite risette; le bel enfant répond par une grimace épouvantable.

Ses sœurs elles-mêmes ne trouvèrent pas grâce à ses yeux, non plus que l'oncle Jean; c'est beaucoup dire en peu de mots, car il préférait l'oncle Jean et ses sœurs à tout le monde, excepté à sa mère. Quand elle le prenait dans ses bras, il la regardait avec confiance et s'adoucissait, comme s'il eût été convaincu

[1] Suite. Voy. pages 1, 17, et 33.

qu'elle du moins ne faisait pas partie du fameux complot.

Dans un de ces jours néfastes, il eut la visite d'une des tantes Defert, célèbre dans la famille par son nez aquilin, son caractère ferme et son goût inexplicable pour le musc. A peine fut-elle à portée de Jean, que le drôle, avançant la main avec une grande vivacité, fut à deux doigts de saisir le nez aquilin. Il était évident qu'il lui en voulait : soit qu'il eût des objections sérieuses contre la forme aquiline en général ; soit qu'il n'aimât pas les gens d'un caractère ferme ; soit que le parfum du musc lui agitât les nerfs ; soit qu'il eût décidé dans sa cervelle que la tante Defert était la personne qui avait organisé le complot. Quand il vit qu'il n'avait pu réussir à saisir le nez de sa tante, il se mit à jouer des bras et des jambes, poussa des cris de paon et tomba dans un véritable paroxysme de rage.

Toute la nuit, il rêva de son aventure, et fut inconsolable ; le matin seulement il se calma. La maman, en lui passant son doigt sur les gencives, sentit une toute petite pointe qui perçait. C'était la première dent.

M. Defert fut si fier d'avoir un fils qui avait une dent, qu'il sema la nouvelle dans toute la famille. Et comme si c'était une chose extraordinaire qu'une première dent à la mâchoire d'un petit garçon, tout le monde vint constater le fait, et s'assurer que la dent était une vraie dent, en passant le doigt sur la gencive. Ce jour-là, le petit bonhomme eut tous les ennuis d'un personnage en vue, qui excite la curiosité. Il regretta amèrement d'avoir une dent déjà si célèbre, ou de n'en avoir pas au moins deux pour pincer jusqu'au sang les doigts indiscrets.

Ce grand événement coïncida avec un autre événement non moins important. M. Defert fut décoré pour services rendus à l'industrie. Cette seconde nouvelle fit dans la ville plus de bruit que la première ; je doute qu'elle ait fait plus d'impression dans l'âme de Mme Defert. Sans le vouloir, sans le savoir, elle rapportait tout dans sa pensée à l'objet de ses constantes préoccupations. Bien des années plus tard, M. Defert, devenu chauve et ambitieux, songeait à transformer en rosette son ruban de la Légion d'honneur ; il parlait à table de ses différents titres avec des amis. Il hésitait sur la date de sa première nomination. Mme Defert, sans chercher une minute, lui dit : C'était en telle année, l'année de la naissance de Jean, et en tel mois, où il eut sa première dent.

Elle avait établi un synchronisme entre les divers événements qui intéressaient Châtillon, ou simplement la famille et les événements marquants de l'enfance de Jean.

Marthe avait fait sa première communion l'année de la coqueluche. C'était entre la première dent et la coqueluche que s'étaient bâties les villas du quartier neuf ; que Hireux, le marchand de nouveautés, s'était retiré des affaires avec une fortune d'un million, et que Charles Jacquin avait passé son baccalauréat.

Le temps continue sa course. Jean a percé un grand nombre de dents ; il fait ses débuts dans l'art de la marche, et semble trouver que la marche est un art très-difficile. Il s'élance avec une ardeur inconsidérée, les deux poings fermés, et au moindre choc il s'étale mollement. Si on ne le regarde pas, il se contente de se relever sans rien dire. S'il s'aperçoit qu'on le regarde, il se met à gémir d'une façon lamentable, et attend qu'on le relève et qu'on le console. Mme Defert, sans en avoir l'air, fait ses remarques, et profite de ses observations pour redresser une à une les imperfections de ce petit caractère.

En même temps que l'art de la marche, Jean étudie l'art de la parole. Il a d'abord à son service une grande variété de cris inarticulés qui lui suffisent à lui pour tout dire, mais qui ne suffisent pas aux auditeurs pour tout comprendre. Comme il s'imagine avoir exprimé sa pensée le plus clairement du monde, il s'indigne parfois de n'avoir pas été compris, et témoigne son indignation par de véritables hurlements. Le premier mot que Jean prononce est celui de *maman*, bien que Mme Defert lui ait soufflé depuis longtemps celui de *papa*. Mais le petit homme a quelquefois l'esprit contrariant. Le jour où, ayant prononcé le mot *maman*, il entre dans la classe des hommes qu'Homère appelle « *mortels à la voix articulée* », toute la famille est en liesse : il ne sera pas muet ! Oh non ! il ne sera pas muet ; il est bien plutôt à craindre qu'il ne finisse par rendre les gens sourds. Après les mots, viennent les phrases ; après les phrases apprises, les phrases créées, les plus amusantes de toutes, les réflexions enfantines, et les saillies naïves, où les parents, par grâce d'état, entrevoient tous les indices d'une haute intelligence, quelquefois même d'un grand génie.

Un jour que Jean avait été bien sage, on lui permit d'assister à la leçon d'écriture de Marthe (Marguerite faisait un travail pour Mademoiselle) ; bébé était tranquille, presque grave. Il savait déjà que l'on ne doit pas faire de bruit dans la salle d'étude. Il regardait avec une intérêt profond les éclairs que lançaient les lunettes de M. Dionis. Quand il les avait bien regardées, il s'amusait des mines et des efforts de Marthe. Elle n'avait pas perdu l'habitude de tirer la langue en écrivant ; et elle avait toujours ce joli mouvement pour renvoyer ses cheveux en arrière.

A la fin de chaque ligne, Marthe ne manquait pas de relever la tête et de sourire. Jean attendait en silence ce moment prévu, et il lui fallait un grand effort de volonté et de sagesse pour ne pas battre des mains en réponse au sourire silencieux de Marthe.

Un petit chat favori rôdait dans la salle d'étude ; il s'initiait aux mystères des petits coins sombres, méditait sur ses découvertes avec une gravité précoce ; puis, comme saisi d'allégresse à l'idée qu'il en savait déjà si long pour son âge, il cabriolait comme un jeune singe, et, pour se récompenser, se frottait aux barreaux des chaises.

Jean suivait ses allées et venues avec la plus grande attention. Enfin, n'y tenant plus, il se haussa vers l'oreille de sa mère pour lui dire quelque chose. Mme Defert sourit, et, se levant de sa chaise, prit le petit chat et le mit entre les bras de bébé.

Jean se contenta d'abord de tenir la petite bête, sans oser faire autre chose que la regarder; mais bientôt il fut pris d'un accès de tendresse subit et l'embrassa sur le front. Pour toute réponse le minet cligna ses yeux clairs et fit doucement ronron. Marthe et Marguerite avaient quitté des yeux leur tâche. M. Dionis lui-même regardait cette petite scène en souriant.



Oh! s'écria Jean, il a des épingles à ses mains! (P. 51, col. 1.)

Tout à coup, le petit chat, qui ne se sentait pas assez bien tenu et qui craignait de tomber, se raccrocha comme il put.

« Oh! s'écria Jean en le laissant aller, il a des épingles à ses mains! »

Le mot n'était que drôle, et Mme Defert se contenta d'en sourire. Mais Marguerite et Marthe poussèrent des cris d'admiration. Quant à M. Dionis, il déclara qu'il avait entendu dans sa vie de bien bonnes plaisanteries, Dieu merci! mais que celle-là était la meilleure de toutes. Mme Defert, qui n'aimait pas à gâter le plaisir des autres, ne fit aucune observation; mais elle remarqua que le petit Jean, d'abord assez confus d'avoir prêté à rire, finissait par comprendre qu'il avait dit quelque chose de drôle, et riait à la fin plus fort que les autres.

Par M. Dionis, le mot se répandit dans les bureaux, à la grande joie de Thorillon, qui l'écrivit sur son garde-main afin de ne pas l'oublier. M. Defert le savait déjà en rentrant pour déjeuner, et l'on ne parla guère d'autre chose à table, jusqu'au moment où Mme Defert détourna la conversation. Jean savait fort bien que les petits enfants ne parlent pas à table; aussi ne disait-il pas un mot; mais il avait l'air préoccupé, sur sa grande chaise; tout à coup, il sembla prendre son parti, et dit en étendant le doigt : « La carafe!... » Tout le monde le regarda : « Elle a des épingles à ses mains! » et il partit d'un éclat de rire. Personne ne rit : rien de plus froid qu'une plaisanterie manquée, et rien de plus déplaisant qu'un enfant prétentieux. Par contenance, il fit entendre encore un rire forcé; mais bientôt ses lèvres tremblèrent; il sentait qu'il venait de dire une sottise; il se mit à pleurer d'un air boudeur.

« On gâte cet enfant, pensa Mme Defert, et on le rendra prétentieux et insupportable. »

L'oncle Jean survint. Lui aussi connaissait le mot de son filleul : il était tout simplement pénétré d'admiration. A peine assis, il se pencha vers Jean, sans remarquer son air maussade, et lui demanda des nouvelles des mains du chat, et de ses épingles. En filleul mal appris, Jean tourna le dos à son parrain, avec un mouvement d'épaules facile à interpréter. L'oncle

Jean surpris allait insister, Mme Defert lui dit que ce n'était rien et lui demanda des nouvelles de M. Aubry. Une fois sur ce terrain, le capitaine en avait pour longtemps. L'éloge d'Aubry le conduisait par une pente naturelle à l'éloge de Loret. L'incident fut oublié.

Quelle belle occasion Mme Defert laissa échapper de faire de la morale à tout le monde. Un pédant n'y eût pas manqué. Ce n'était pas là sa méthode à elle. Elle ne dit pas un mot qui pût être blessant pour qui que ce fût; mais elle trouva moyen d'insinuer à chacun en particulier, et au moment favorable, qu'il y a du danger à admirer et à répéter les mots des enfants. Elle tenait si peu à paraître régenter les gens, que chacun fut persuadé qu'il avait trouvé cette idée tout seul, et se sut bon gré de l'avoir trouvée.



CHAPITRE VIII

Jean est introduit dans la belle société, et n'y gagne pas grand'chose.

Il résulta de là que le petit Jean, qui avait failli un instant devenir célèbre par ses reparties, fut replongé par la prudence maternelle dans la plus profonde obscurité. Mais la nature est si généreuse qu'elle ne voulut pas absolument priver Châtillon de sa part légitime d'enfants prodiges. Pour une lumière que l'on éteignit, il s'en alluma quatre ou cinq autres qui brillèrent du plus vif éclat. On en citait jusqu'à trois, rien que dans le monde des Defert, sans compter celles qui éclairaient d'autres sphères moins élevées de la société châtillonnaise.

Il y avait d'abord le petit garçon du nouveau sous-préfet, Michel de Trétan. Ses bons mots, un peu revus et corrigés par papa et par maman, alimentaient toutes les conversations.

Il y avait Pierre Bailleul, neveu et fils adoptif d'un riche fabricant, célèbre par ses citations choisies de La Fontaine « et autres bons auteurs ». L'oncle, indigne d'un tel neveu, disait, il est vrai, que « c'étaient des bêtises ! » mais il laissait faire sa femme qui suait sang et eau à orner la mémoire du marmot, et à faire naître les occasions de mettre sa jeune érudition en lumière.

Il y avait enfin le jeune Ardant, dont le père, ancien marchand de tableaux, avait fait bâtir à grands frais le château de la Folie-Ardant, aux portes de la ville. M. Ardant était resté l'ami d'un grand nombre d'artistes, qui venaient par caravanes jouir de sa fastueuse hospitalité. Le gamin n'avait qu'à les écouter pour faire une bonne provision de mots singuliers et de « scies d'atelier ». Il les débitait ensuite avec un aplomb bien au-dessus de son âge. Jean Defert aurait certainement fait le quatrième, si sa mère n'avait pas contrarié sa vocation, et il en aurait rejailli sur sa famille une grande considération. Mais, comme disent les poëtes, les destinées en avaient décidé autrement.

Il est vrai que Michel de Trétan devint par la suite un fat de la plus belle eau, sans compensation, car ses saillies s'arrêtèrent net vers l'âge de quinze ans. A vingt ans, ce fut un beau petit monsieur, avec une raie irréprochable sur le milieu de la tête, et rien dedans. Il eut alors un joli petit parlage vide, suivi de silences mélancoliques pendant lesquels il suçait la pomme de sa canne, cherchant toujours un mot spirituel qui ne voulait plus venir.

Pierre Bailleul devint si pédant et si insupportable, qu'à seize ans il mettait tout le monde en fuite. Au bal, par une fatalité inexplicable, les danseuses avaient toujours promis la valse qu'il leur demandait; s'il se rejetait sur une polka, c'était exactement la même chose. Il se consolait de sa mésaventure par une citation; on riait derrière l'éventail. Les jeunes gens, qui suivaient de loin avec une joie maligne la série de ses déconfitures, l'accueillaient ensuite avec des compliments dérisoires.

Quant au jeune Ardant, lorsque ses plaisanteries eurent perdu leur plus grand sel, qui était d'être débitées par un enfant, elles parurent fades ou déplacées. Et puis, le nombre des scies d'atelier n'est pas si considérable qu'on pourrait se le figurer, et il fut bien vite au bout de son répertoire. Il eut cependant, parmi les collégiens et les tout jeunes garçons imberbes, des admirateurs et des imitateurs. Ce qui ne l'empêcha pas de passer dans le monde pour un garçon de mauvaise éducation et de mauvaises manières. Voilà ce que l'avenir réservait à ces trois jeunes messieurs.

Sans lire dans l'avenir, Mme Defert, avec son bon sens ordinaire, avait jugé qu'un enfant prodige est un objet de luxe, dispendieux dans le présent, inquiétant pour l'avenir, et elle avait courageusement fauché la gloire naissante de Jean.

C'était toujours un souci et un danger de supprimé. Dieu merci, il lui en restait bien assez d'autres.

Quand l'âge des jaquettes fut passé et que Jean fut introduit dans son premier pantalon, il eut un

mouvement d'orgueil naïf. Dans la joie de sa transformation, il montra, par quelques mots, qu'il commençait à regarder ses sœurs d'un peu haut, depuis qu'il était devenu un homme.

Sa mère ne lui fit point de morale; elle ne lui démontra pas que l'orgueil conduit tout droit aux plus épouvantables catastrophes. Mais elle l'amena facilement à découvrir que les femmes et les jeunes filles ont leur mérite aussi bien que les hommes. D'un autre côté, au lieu de profiter de l'occasion pour écraser dans son germe cet orgueil naissant, elle jugea plus prudent de le réduire à de justes proportions, et d'en tirer les éléments de l'estime de soi-même et de la dignité personnelle. Elle voulut bien considérer Jean comme un homme, à condition qu'il se conduirait comme un homme : comme un homme de huit ans, bien entendu.

Voilà donc monsieur Jean tout préoccupé de mériter le nom d'homme, avec des scrupules à mourir de rire, des confidences qui font rêver sa mère, des échappées qui l'étonnent et l'effrayent, et des retours qui l'attendrissent.

— Un homme peut-il manger des confitures?

— Oui, à condition de n'être pas gourmand, et de ne pas lécher les confitures pour donner ensuite la tartine à Phanor.



Monsieur Jean. (P. 53, col. 1.)

— Un homme peut-il jouer à la poupée avec sa cousine Léocadie? — Oui, pourvu que ce soit à ses heures de récréation; pourvu surtout qu'il ne jette pas la poupée de Léocadie sur le toit du pigeonnier : ce qui désole Léocadie et lui fait pousser des cris de paon. L'homme en question est obligé ensuite de prendre l'échelle du jardinier à laquelle on lui a défendu de toucher, et de courir sur le toit du pigeonnier au risque de se casser un bras ou une jambe, ce qui ferait beaucoup de chagrin à maman.

— Un homme peut-il laisser dire à Bailleul que sa sœur Marthe chante faux; et n'est-ce pas son devoir de souffleter Bailleul pour avoir tenu ce propos impertinent? — Un homme ne s'inquiète pas de l'opinion d'un enfant léger, surtout sur des choses qui ne touchent pas à l'honneur. — Est-ce une faute bien grave pour un homme d'avoir dit à Michel de Trétan que M. Dionis avec ses lunettes ressemble à un gros perroquet; et que Mademoiselle, quand elle entre dans la salle d'étude en laissant pendre les deux pans de son châle, ressemble à une poule inquiète qui de ses ailes chasse ses poussins devant elle? — Ce n'est pas une faute bien grave d'avoir eu ces pensées; c'est déjà plus grave de les avoir confiées à un étourdi qui les répétera, et tournera en ridicule des personnes respectables et utiles. S'ils apprennent que Jean a dit cela d'eux, cela leur fera de la peine, et ils croiront que Jean a mauvais cœur. Un homme généreux voit le bon côté des personnes et non pas le mauvais. Il se souvient que M. Dionis est un vieillard, qui a rendu les plus grands services à papa et à ses enfants. Il se souvient que Mademoiselle est bonne, instruite, qu'elle a fait l'éducation de Marguerite et de Marthe, qui lui ont les plus grandes obligations. Il n'oublie pas qu'elle se donne beaucoup de peine et montre beaucoup de patience pour empêcher certain petit homme de rester toute sa vie un ignorant. — Jean déclare que le petit homme c'est lui, et qu'il sait bien que maman a raison.

— Est-ce mal pour un homme, d'être jaloux de Michel de Trétan? — C'est toujours très-mal d'être jaloux de qui que ce soit; mais à propos de quoi cette jalousie? — Oh! d'abord, reprend le petit homme d'un ton pénétré, Léocadie prétend qu'elle l'aime mieux que moi parce qu'il a de plus jolies vestes et de plus jolies cravates; et puis il a des cartes de visite; et puis il a des cartes d'invitation imprimées pour les collations du jeudi; et puis il a un si joli poney! Nous sommes bien aussi riches que le sous-préfet : pourquoi n'ai-je pas des cartes de visite et un poney?

Depuis longtemps Mme Defert s'attendait à cette question. Elle n'en fut pas moins embarrassée pour répondre. Il lui eût été bien facile de dire que le sous-préfet et sa femme élevaient fort mal leur fils, et lui donnaient des goûts et des prétentions qui n'étaient pas de son âge. Mais, par esprit de justice et par bonté naturelle, elle n'aimait pas à moraliser aux dépens du prochain. Elle dit donc au petit questionneur que les parents élevaient leurs enfants du mieux qu'ils pouvaient; que chacun avait sa manière. Quant à elle et au papa, ils croyaient de l'intérêt de leur cher enfant de ne point songer à toutes ces choses qui nuiraient à son travail. Il était assez raisonnable et les aimait assez tendrement pour croire qu'ils faisaient de leur mieux

afin de le rendre heureux maintenant et dans l'avenir.

Mme de Trétan, la femme du sous-préfet, recevait tous les vendredis, sans compter les quatre grands bals officiels; et, comme elle avait un fils qu'elle voulait amuser à tout prix, elle donnait des collations tous les jeudis. Les invitations étaient faites au nom du bambin, sur des cartes imprimées qui faisaient rêver Jean. C'étaient bien des enfants, garçons et fillettes, qui se réunissaient le jeudi à la sous-préfecture; mais leurs jeux cessèrent bien vite d'être des jeux d'enfants. Les petites filles, avec une facilité surprenante, avaient appris le langage et les manières des dames; il y en avait une, plus avancée que les autres, qui savait déjà s'évanouir gracieusement. Les garçons, plus insouciants et plus lents à mouvoir, s'étaient cependant laissé entraîner dans cette voie.

Mme de Trétan avait déclaré bien nettement, et à plusieurs reprises, que c'était sans cérémonie. Ce qui n'empêcha pas que ceux qui étaient venus en brodequins la première fois, revinrent désormais avec des bottines vernies. On commença, dans ce monde enfantin, à discuter la coupe d'une veste et la nuance d'une cravate. Le langage fut à l'avenant. On ne se contentait pas de dire : J'aime une chose, ou je ne l'aime pas ; on l'*adorait* ou on la *détestait*. Mme Defert, malgré les invitations les plus pressantes, avait résisté la première année tout entière ; mais lorsque Jean eut ses huit ans révolus, et qu'elle n'eut plus d'excuse valable, elle se résigna en soupirant. Jean avait pris de ses amis du jeudi quelque chose de frondeur et de railleur, et il s'était mis à *adorer* et à *détester* comme eux.

Régulièrement, le lundi, le mardi et le samedi, Jean *adorait* M. Dionis et Mademoiselle ; régulièrement aussi, il les *détestait* le mercredi et le vendredi. Règle générale : quand l'élève adore le maître, cela prouve simplement que le maître est content de l'élève ; et quand ce dernier déteste son professeur, il y a cent à parier contre un que le professeur a eu à se plaindre de l'élève. Sans avoir une ardeur extraordinaire pour le travail, Jean, par conscience, et aussi pour faire plaisir à sa mère, combattait avec succès ses velléités de paresse le lundi, le mardi et le samedi. Ces jours-là, il lui arriva même de tracer des paraphes si corrects et si réguliers, que M. Dionis, dans la joie de son âme, songeait qu'un jour il pourrait lui apprendre à dessiner d'un seul paraphe une fleur, un oiseau, ou ce qui est le triomphe de l'art calligraphique : *Le lion de Florence et la mère qui lui redemande son enfant.* Mademoiselle, moins enthousiaste, se déclarait cependant satisfaite, et espérait qu'il pourrait passer bientôt de l'histoire des empires d'Orient à celle de la Grèce.

Mais le mercredi, veille de la collation, il était déjà en esprit à la fête du lendemain. A quels jeux jouerait-on? Danserait-on comme la dernière fois? Quelle cravate aurait Michel de Trétan? Quelles aventures raconterait-il? Mènerait-il ses amis visiter le poney? Proposerait-il à Léocadie de monter dessus, ou de lui donner du sucre pour s'en faire aimer!

Le vendredi, que de souvenirs lui tourbillonnaient dans la tête : Bailleul avait des sous-pieds, Ardant était frisé et sentait la cigarette. Léocadie boudait : pourquoi boudait-elle? Michel de Trétan avait une nouvelle chaîne de montre. Et alors M. Dionis lui faisait remarquer que les pleins sont des pleins, et les déliés des déliés, et que chaque chose doit être à sa place ; qu'il était inutile et même dangereux de prendre tant d'encre à la fois, puisque cela faisait d'énormes pâtés sur les pages ; qu'il n'est pas nécessaire de regarder voler les mouches et de s'arrêter un quart d'heure entre chaque mot. De son côté, Mademoiselle remarquait avec étonnement, ensuite avec indignation, que Jean ne se souciait pas du tout des empires d'Orient ; qu'il faisait de Sémiramis un homme, et de Nabopolassar une femme ; qu'il disait la tour de Babylone au lieu de la tour de Babel, et qu'il bâillait affreusement, tantôt derrière sa main, tantôt sans songer même à se cacher.

Quand M. Dionis essuyait trois fois de suite ses lunettes (signe de tempête) et quand Mademoiselle disait d'un ton sec : « Je crois que je ferais mieux de m'en aller », il revenait brusquement au sentiment de la réalité, et comprenait toute l'étendue de sa faute. Quelquefois il était tellement énervé par ses rêvasseries, qu'il n'avait plus le désir ni la force de se justifier. Ces jours-là, Mme Defert secouait tristement la tête et soupirait. D'autres fois, avec cette habileté mauvaise de l'écolier paresseux qui connaît le faible de son professeur, et l'exploite au profit de sa paresse, il demandait à M. Dionis des nouvelles de sa collection de tulipes, et se faisait raconter par le menu les ravages des insectes et la guerre d'extermination que leur faisait M. Dionis. Ou bien il mettait Mademoiselle sur l'histoire de sa famille, qui se composait d'un frère professeur au collège, et de quatre autres sœurs, dont deux étaient pianistes et les deux autres institutrices.

Un jeudi matin, M. Defert apprit la mort d'une parente éloignée, que Jean n'avait jamais vue. Il fut décidé que par convenance Jean n'irait pas à la collation ce jour-là. Mme Defert fut frappée et affligée de l'expression de sa physionomie. Il ne dit rien cependant.

Vers les deux heures, Bailleul, accompagné d'un domestique, vint pour le prendre, comme d'habitude ; Jean lui raconta d'un ton boudeur ce qui l'empêchait d'aller se joindre à la bande joyeuse.

« Qu'est-ce que ça fait, dit Bailleul, viens tout de même, puisque tu ne la connaissais pas.

— Papa a décidé que je n'irais pas, et je n'irai pas, » reprit Jean d'un ton de victime. Et emporté par la mauvaise humeur, il laissa échapper cette mauvaise parole : « Est-ce qu'elle n'aurait pas pu aussi bien mourir un autre jour? »

Mme Defert entendit ce mot, qui fut pour elle la confirmation de bien des remarques qu'elle avait faites jusque-là, mais d'où elle hésitait encore à tirer une conclusion. Depuis que Jean fréquentait le monde, il avait beaucoup perdu. Le mot qu'il venait de prononcer était à la fois égoïste et brutal.

Jean égoïste! Où donc avait-il pu contracter ce défaut que personne n'avait dans la famille?

Mme Defert ne prit pour confident de sa découverte que l'oncle Jean. Il est bien convenu que sur beaucoup de points l'oncle Jean laissait à désirer, mais c'était un guide sûr dans toutes les questions d'honneur et de délicatesse. Il avait l'âme élevée, le cœur droit, avec la simplicité d'un enfant. Ses conseils valaient de l'or, sa nièce en avait fait souvent l'expérience ; il en savait plus sur certaines questions que les éducateurs brevetés et patentés.

« Ho! ho! dit-il en passant à plusieurs reprises la paume de sa main sur sa moustache. Ça va bien! (traduisez : ça va mal!) Défaut pour défaut, j'en aimerais mieux un autre pour mon lancier. Heureusement que tu es là, ma chère. (Il ne lui serait jamais venu à l'idée de dire : Heureusement que *nous sommes là!*) Je m'en rapporte à toi pour mettre bon ordre à cela. Si Jean continuait, il deviendrait tout simplement ce que nous appelons au régiment un fils de famille, c'est-à-dire une peste. Ce serait du joli. J'en ai connu de ces petits jeunes gens que les familles nous envoyaient quand elles ne savaient plus qu'en faire. Il y en avait qui se formaient au régiment, mais bien peu. Ces jolis messieurs qui tiennent tant à leurs petits plaisirs, et à leurs petites aises, finissent par tenir trop à leur petite peau. Très-jolis à la parade; quand il s'agit de donner ou de recevoir des coups, bonsoir! C'est assez bon pour les autres. Ils ont grand soin du fils de leur mère, ceux-là, et on peut être sûr qu'ils le lui ramèneront sans une égratignure. Puisque mon lancier aime tant les histoires de régiment, tu me diras quand ce sera le moment de lui raconter celle du lieutenant Taragne. »

A suivre. J. Girardin.



UN TRAIT DE LA BEAUTÉ

La plus grande souveraine du monde, la plus ancienne et à la fois la plus jeune; celle à qui non-seulement rien ne résiste, mais à laquelle chacun se soumet de lui-même, entraîné par un attrait irrésistible : c'est la beauté!

Les poëtes ont chanté tous les traits de la beauté... moins un! Ils ont vanté les yeux, leur forme, leur couleur, leur regard, étincelant comme l'éclair ou caressant comme le velours.

Ils ont célébré la noblesse du front, la fierté du nez, le coloris et la pureté des lèvres, la délicatesse du menton.

Ils ont signalé la grâce du cou, la souplesse de la taille, la blancheur de la main; mais ils ont oublié de parler des ongles! et pourtant, les ongles ne sont-ils pas l'une des principales beautés de la main? Y a-t-il une main, fût-ce celle de Vénus, qui osât se croire belle, si l'extrémité de ses doigts est déformée par des ongles ternes, grossiers, tordus, ou presque dépourvue de cet utile ornement par une cause quelconque?

Quelle main, au contraire, peut être estimée laide, si, quels que soient sa forme, sa couleur ou même son âge, elle est ornée de jolis ongles bien faits, rosés, ni opaques ni trop diaphanes, d'une carrure un peu allongée, doucement arrondis aux angles, et bordés d'une fine nervure, délicate et solide comme l'ongle lui-même?

Car l'ongle bien fait réunit les trois attributs ordinaires de la perfection : la beauté, l'utilité et la force.

L'ongle doit être charmant comme un pétale de rose, vaillant comme un instrument de travail, et redoutable comme une arme.

Les ongles sont en effet des instruments de travail. La main serre plus fort, les doigts sont plus agiles et plus dextres, quand leur effort vient se résumer et se concentrer en quelque sorte dans une série d'ongles bien constitués.

Ils sont aussi une arme, et ils blessent de deux manières : on sait quelles traces peut laisser sur le visage d'un ennemi la main la plus mignonne; et l'on affirme que la substance cornée dont se composent les ongles est une substance toxique. Poison violent si on le prend à haute dose; lent et médicamenteux si on ne le prend qu'à petites doses, comme le font les personnes qui, semblables à des lions affamés, se dévorent continuellement les ongles : mais alors cette habitude, en altérant la santé, produit dans l'attitude et la physionomie des effets de plus en plus déplorables.

La mode, car la mode a l'indiscrétion de se mêler de tout, et souvent de ce qui ne la regarde pas, la mode a entrepris, il y a quelques années, de s'en pren-

dre à nos ongles. Sous prétexte de les perfectionner, elle les a laissés croître d'une façon aussi ridicule dans ses intentions que dans ses résultats. Les ongles devenus ainsi beaucoup plus longs qu'il ne convient donnent à la main de l'homme, ou de la femme, l'apparence d'une patte d'unau ou paresseux.

Les ongles trop courts, au contraire, font ressembler les doigts moins à des doigts qu'à d'informes ébauches.

Les ongles d'une contexture épaisse sont l'indice d'une nature peu distinguée.

Ceux qui sont comme attristés d'une bordure noire, sont une enseigne compromettante pour la propreté de la personne à laquelle ils appartiennent.

Enfin, pour les ongles, comme pour tout le reste, on peut dire que l'art consiste moins à embellir la nature, qu'à la cultiver et à la respecter.

Mme PAPE-CARPANTIER.

DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE IV

L'île Vancouver.

Il n'y a pas plus d'une quinzaine d'années, les seuls êtres civilisés (et pas trop civilisés encore) qui s'aventuraient dans les déserts de la Colombie anglaise, étaient les trafiquants et les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ils avaient quelques forts disséminés sur d'immenses espaces et servant de postes avancés au vaste système établi par la Compagnie pour l'exploitation du commerce des fourrures; ils vivaient en termes d'amitié avec les membres des nombreuses tribus indiennes qui peuplaient le pays.

Ces forts ont été conservés, mais dans un but bien différent de leur destination première. Quelques-uns d'entre eux forment aujourd'hui le centre de petites villes et, au lieu d'être des entrepôts de fourrures et de pelleteries, ne sont plus que des boutiques de gros où s'approvisionnent les blancs.

Le pays, au point de vue agricole, offre si peu de ressources, que, selon toute probabilité, aucun changement ne serait venu, pendant un siècle ou deux, changer son aspect primitif, sans les découvertes de l'or faites sur les bords du Fraser en 1858. Aussitôt que le bruit de ces découvertes parvint en Californie, les mineurs accoururent en foule. C'étaient pour la plupart de vrais pionniers américains, entreprenants, expérimentés, et qui poussèrent si avant leurs recherches, qu'en 1861 fut découvert le district du Caribou. Ce fut cette année-là que les premières nouvelles de l'existence de l'or dans la Colombie anglaise parvinrent en Angleterre et y excitèrent l'effervescence dont nous avons déjà entretenu le lecteur.

Un grand nombre de ces premiers pionniers américains sont restés dans le pays, de sorte que la colonie, bien qu'anglaise de nom, se compose d'une population dont la moitié au moins est étrangère à l'Angleterre. Du reste, le caractère cosmopolite commun aux populations de la côte du Pacifique se retrouve là parfaitement marqué: il y a, outre les Américains et les Anglais, des Français, des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Chinois, en un mot, des représentants de presque toutes les races humaines.

Il est difficile de concevoir un pays d'une si vaste étendue ayant une si petite proportion de sa superficie propre à l'agriculture. On dirait que, sur ce point du globe, il n'y a que des rocs, des bois de pins et des torrents dévastateurs. Les estuaires des rivières sont bordés sans doute de terres qui pourraient être de la plus grande fertilité; mais ces terres sont couvertes de bois de haute futaie, entremêlés de buissons épais, et les défrichements exigeraient de trop grands travaux et de trop fortes dépenses pour qu'on s'y risquât à la légère. Dans le haut pays, il y a quelques vallées dont les terres arables, d'une étendue relativement insignifiante, offrent un sol tout à la fois léger et fertile. Partout où l'irrigation a été possible, on en a tiré bon parti. Mais quand la fertilité naturelle de ce sol vierge sera épuisée, ce qui ne tardera pas, le malheureux cultivateur trouvera difficilement d'autres terres qui ne soient pas trop éloignées des marchés où il peut écouler ses produits. Quant à fumer les terres dans cette partie du monde, on ne peut même pas y songer: les frais à faire pour cela porteraient les produits de l'agriculture à un prix hors de toute proportion avec ceux du commerce extérieur d'approvisionnement.

La véritable richesse du pays consiste en mines, en bois de haute futaie, en pêcheries, et, sous tous ces rapports, elle offre incontestablement de puissantes attractions au capitaliste disposé à courir la chance de tout perdre ou de faire une fortune considérable.

Pour moi, j'étais pressé de donner suite à mes projets, et je me hâtai d'en conférer avec mon compagnon de voyage. En discutant, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nos vues ne cadraient nullement. Les miennes, — cela tenait sans doute à ce que mon esprit n'avait pas été mûri, comme le sien, par de fréquentes désillusions, — étaient d'une nature beaucoup plus aventureuse que les siennes. Il désirait, quant à lui, rester où il était pendant quelque temps et y gagner un peu d'argent, avant de s'ex-

1. Suite. Voy. pages 7, 23 et 39

poser à toutes les vicissitudes de fortune que ne peut manquer d'offrir la recherche de l'or. Je voulais, au contraire, me jeter immédiatement au fort de la mêlée, et je le trouvais même bien pusillanime de ne pas partager mon ardeur. Mais, comme sa détermination était tout aussi irrévocable que la mienne, toute discussion ultérieure était inutile. Nous nous séparâmes, en nous souhaitant l'un à l'autre toutes sortes de succès.

Je dois dire que, pas plus tard que le jour suivant, ma résolution eut un rude assaut à soutenir. Une offre très-séduisante me fut faite par un homme de loi dont j'avais, par hasard, fait la connaissance et qui me conseilla fortement de ne point me rendre aux mines. « Un mineur, me dit-il, n'est rien autre chose que le canal qui sert à conduire l'or dans la poche des autres. Sans doute, le mineur n'admettra jamais qu'il en soit ainsi; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'est qu'un agent qui travaille pour nous. Pour deux ou trois mineurs qui ont su garder l'or qu'ils ont trouvé, je pourrais vous en citer des centaines entre les doigts desquels l'or a coulé comme l'eau. Pour nous, au contraire, gens de la ville, nous n'avons qu'à attendre à la côte que le flot de ces pauvres êtres abusés vienne nous apporter les richesses, fruit de leurs durs travaux. »



Une forêt de la Colombie anglaise. (P. 56, col. 2.)

Quelque absurde que fût l'agitation à laquelle j'étais en proie, elle était d'autant plus pardonnable que presque tout le monde la partageait. Il n'était pas jusqu'aux hôteliers, gardes-magasins et autres rapaces de tous genres, qui ne fussent éblouis par



Carte de la Colombie anglaise.

les histoires de fortunes soudaines qui nous étaient rapportées tous les jours, au point d'abandonner les bénéfices certains de leur état pour courir les chances incertaines de la recherche de l'or. La ville tout entière était dans un état de surexcitation indescriptible, et il aurait vraiment fallu une fermeté à toute épreuve pour résister aux tentations que faisaient naître ces récits merveilleux.

Une fois ma résolution prise, je ne perdis point de temps. J'achetai une couple de mules, autant de provisions qu'elles en pouvaient porter, les outils indispensables, et, ayant rejoint quelques-uns de mes compagnons de voyage qui venaient de s'équiper de la même façon, je me dirigeai avec eux vers un des bateaux à vapeur qui s'apprêtaient à partir pour New Westminster. Ce ne fut pas sans quelques difficultés que nous persua-

dâmes à nos mules de quitter la terre ferme; mais, étant parvenus, à force de coups de pied et de coups de bâton, à les convaincre de l'inconvenance de leur conduite, nous les attachâmes à leurs râteliers. Après les avoir débarrassées de leurs fardeaux, nous leur donnâmes une assez forte ration pour qu'elles pussent être de bonne humeur durant la longue traversée qu'elles avaient à faire le lendemain, et nous revînmes à terre pour prendre congé des amis que nous quittions et passer une dernière nuit à rêver aux lingots d'or que le Fraser ne pouvait manquer de tenir en réserve pour nous... sinon pour d'autres.

Le matin suivant, au lever du jour, nous partîmes, après avoir eu la petite aventure suivante.

Un de nos compagnons de voyage, dont les pas mal assurés se ressentaient des libations trop copieuses de la veille, ne trouvant pas assez large la planche qui conduisait du quai au bateau, tomba dans l'eau, à la grande consternation de tous. Comme le pauvre garçon ne savait pas nager et que personne ne s'empressait de lui porter secours, je me jetai à l'eau et le tirai à une rampe, d'où je cherchai à le ramener à bord. Ce fut en vain que je lui donnai le bras : mon protégé n'avait plus de jambes, et il retomba à l'eau, m'entraînant avec lui et me serrant si fort que je ne pouvais lui être d'aucun secours ni me sauver moi-même. Je commençais à boire et à perdre ma présence d'esprit, lorsque, saisissant un moment favorable, je lui administrai un si violent coup de poing sur le nez, qu'il lui fallut bien me lâcher et couler à fond sans moi. Un bateau, sur ces entrefaites, étant enfin arrivé à notre secours, je me hissai dedans tout à fait épuisé, et l'objet de mes tendres soins ayant reparu à la surface, fut rattrapé et mis à bord plus mort que vif.

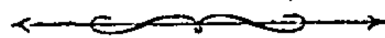
Quand il eut entièrement repris ses sens (et le repos qu'il prit après le bain ne lui fut pas inutile), il m'embarrassa presque autant par la chaleur de ses remercîments, — il était d'origine irlandaise, — qu'il m'avait auparavant embarrassé par la vigueur de ses étreintes aquatiques. Heureusement, son nez enflé nous fournit matière à rire : il protesta longuement de la joie qu'il éprouverait à voir son nez rester assez longtemps dans cet état pour lui servir d'avertissement contre l'abus des liqueurs fortes. Je crois que le brave garçon se serait après cela coupé en morceaux pour moi, et, en vérité, quand plus tard l'occasion s'en présenta, il ne manqua pas d'en profiter pour me montrer sa reconnaissance.

Au bout de dix heures environ de tours et de détours au milieu des îles nombreuses qui font du golfe de Géorgie le lieu du monde le plus charmant que l'on puisse imaginer, nous atteignîmes l'embouchure du Fraser, et fûmes bientôt en vue de New Westminster, capitale de la Colombie anglaise, petite ville nouvellement éclose sur l'un des plus beaux sites que présentent les rives du fleuve. La ville est souvent désignée par le surnom de *Stumph-ville* (la ville aux troncs d'arbre), et il faut avouer que nul surnom ne fut mieux mérité. Une immense forêt de cèdres et de pins a été en partie abattue pour faire place aux rues irrégulières et aux chalets épars qui forment la noble capitale de la colonie. Les troncs noirs des arbres énormes s'élèvent de toutes parts, comme pour railler la puissance de destruction de l'homme, depuis la berge du fleuve jusqu'aux sombres massifs de la forêt sur lesquels il n'a pas encore étendu son domaine, et défient les impuissants efforts de leurs chétifs ennemis.

L'aspect de la ville ne nous en causa pas moins un sensible plaisir, car nous conçûmes aussitôt l'espoir d'être promptement délivrés de la nuée de moustiques qui s'était abattue sur nous au moment où nous entrâmes en rivière. Ce fut pleins de joie que nous débarquâmes, en présence de tout ce que la population comprenait d'hommes, de femmes et d'enfants accourus à l'arrivée du bateau, seul événement qui vînt faire diversion à la monotonie de leur existence et leur offrir la chance de gagner de quoi vivre en exploitant sans pitié les voyageurs.

A suivre. R. B. Johnson.

Traduit de l'anglais par A. Talandier.



UNE PLUIE D'ÉTOILES

Pendant la nuit du 27 au 28 novembre dernier, depuis la chute du jour jusqu'aux premières lueurs de l'aube, le ciel a été le théâtre d'un phénomène splendide. Une véritable pluie d'étoiles filantes n'a cessé d'illuminer l'atmosphère; les météores, s'élançant d'une région du ciel située aux confins de Persée, d'Andromède, du Taureau, projetaient dans tous les sens leurs sillons enflammés, et, décrivant des courbes gracieuses, s'évanouissaient tour à tour comme les étoiles d'un feu d'artifice.

C'est, en effet, un véritable feu d'artifice céleste que cette apparition singulière dont on a déjà vu maints exemples, mais qui cette fois était tout à fait inattendue. En bien des pays on n'a pu l'observer : les temps affreux, le ciel sombre, les pluies continues qui sont depuis plus d'un mois le partage d'une bonne partie des régions occidentales de l'Europe, ont ôté toute possibilité à ceux qui aiment à observer le ciel, d'apercevoir la plus mince éclaircie, le moindre coin d'azur, pendant la nuit qui a été témoin de cette splendide averse d'étoiles filantes.

Heureusement, dans le centre et le midi de la France et en Italie, la voûte céleste s'est trouvée assez pure, assez dégarnie de nuages, pour que de nombreux observateurs aient pu noter toutes les circonstances du phénomène, compter approximativement le nombre des météores, en apprécier l'éclat, la cou-

leur, la direction. A Toulouse, à Bordeaux, à Pau, à Grenoble, à Montauban, à Avignon, à Mâcon, à Chambéry, à Bourg, et sans doute en beaucoup d'autres points de la France centrale et méridionale, il s'est trouvé des spectateurs dévoués à la science qui ont pu étudier cette apparition curieuse. Elle a été également observée à l'Observatoire de Moncalieri, près de Turin, par l'astronome Denza; à Rome, par le P. Secchi; à Naples, en Sicile, et jusqu'en Norwége, à Christiania.

C'est vers huit ou neuf heures du soir que les météores se sont montrés avec la plus grande abondance. On cherchait en vain à les compter tous, tant ils se succédaient rapidement : on voyait jusqu'à 20, 25, 30 étoiles filantes à la fois. A Moncalieri, quatre observateurs ont compté *trente-trois mille quatre cents* météores en six heures et demie. Ailleurs, on en a compté 38 000, 42 000, et combien ont échappé aux regards! « Toutes les admirables et gracieuses figures, dit M. Denza, que nous voyons tracées sur la voûte du ciel lors des grandes pluies météoriques de novembre, toutes vinrent charmer nos yeux. C'étaient de nombreux météores, aux couleurs délicates et variées, plusieurs suivis de longues et brillantes traînées, un grand nombre de globes d'éblouissante lumière, quelques-uns du diamètre lunaire à peu près; des nuages transparents et luisants, qui çà et là, en mille manières se rompant dans l'atmosphère, s'ouvraient en faisceaux de rayons aux formes les plus vagues et les plus bizarres. » Notre gravure ne peut donner qu'une imparfaite idée de ce spectacle splendide.

Mais qu'est-ce qu'une étoile filante? qu'est-ce que ce point lumineux qui semble se détacher de la voûte étoilée, pour tracer un léger sillon et s'évanouir après une apparition d'une courte durée?

Que sont surtout ces milliers de feux qui, à de rares intervalles, se montrent en essaims serrés, tombent comme une pluie, comme une averse, comme un feu d'artifice céleste? Quelle est enfin l'origine de cette apparition du 27 novembre?

A toutes ces questions, il faudrait de longues pages pour répondre, pour dire ce que l'on sait de ces phénomènes singuliers, plus encore peut-être pour dire ce que l'on ignore et à quelles explications se sont jusqu'ici arrêtés les savants.

Ce que nous pouvons dire à nos jeunes lecteurs, en attendant des détails plus circonstanciés, c'est qu'une étoile filante est bien un corps d'origine céleste, qui vient des profondeurs de l'espace heurter la Terre, tout au moins frôler l'atmosphère. Mais ce n'est pas une étoile, comme celles qu'on voit briller fixes, immobiles en apparence du moins, dans l'azur du ciel. Celles-ci sont de véritables astres, presque tous semblables au Soleil, quelques-uns semblables à la Terre.

Une étoile filante n'est qu'un corpuscule, une parcelle détachée d'une masse nébuleuse, et probablement d'une comète. J'étonnerais sans doute plus d'un de mes lecteurs, si je lui disais que la pluie d'étoiles de novembre est due, très-probablement, à la rencontre que la Terre a faite, non pas d'une comète entière, mais d'un fragment de comète.

Cette comète n'est autre chose que la comète de Biela, un de ces astres à apparence nébuleuse, accompagnés le plus souvent d'une traînée de lumière, d'une queue, et qui voyagent dans le ciel, en se mouvant comme nous-mêmes autour du soleil, mais le long d'une courbe ou orbite de forme très-allongée. Cet astre singulier s'était déjà, vers 1846, divisé en deux nébulosités ou comètes distinctes, qu'on a revues une ou deux fois à leur retour, mais qui se trouvaient depuis quelque temps, sinon perdues, du moins égarées, pour nos astronomes bien entendu.

On les cherchait dans le ciel en ces derniers temps, mais sans succès. Or, voici qu'un de leurs fragments, sans doute, voyageant dans les mêmes parages que notre planète, s'est trouvé tout à fait dans son voisinage au 27 novembre dernier. De sorte qu'il n'y aurait rien d'impossible que nous ayons traversé une comète.

Le choc, on le voit, n'a pas été dangereux; il s'est borné à un bombardement de météores, bombardement inoffensif, s'il en fut. Mais peut-être ne faudrait-il pas toujours s'y fier : la comète de Biela n'était qu'une fort petite comète. Qu'arriverait-il si la Terre venait à rencontrer un de ces astres gigantesques, tels, pour citer un exemple récent, que la grande comète de Donati, celle qui a étonné les deux mondes, en 1858, par la magnificence de son aspect, sa vive lumière et ses queues splendides?

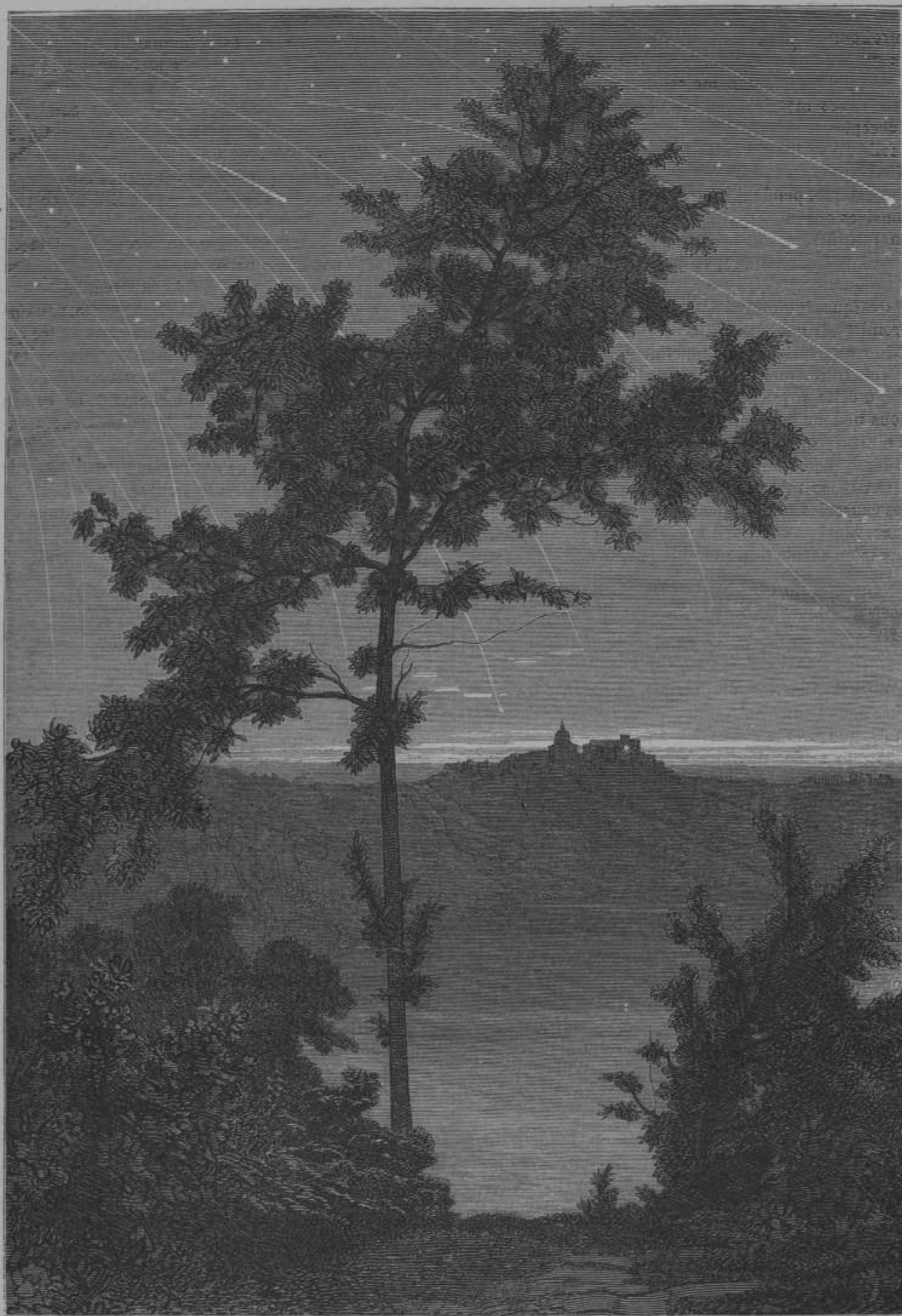
A. GUILLEMIN.

LES CAUSERIES DU JEUDI

On m'appelle l'oncle Anselme. J'ai une kyrielle de petits neveux et de petites nièces qui, deux fois par mois — un jeudi — viennent passer l'après-midi chez moi, — je veux dire chez eux, car alors ma maison leur appartient en propre. Ils en usent et abusent; et c'est pour moi autant d'instants fortunés, car, grâce à eux, tout mon cher et vieux passé revit et s'agite aimable devant moi.

Ce petit lutin blond me remet sous les yeux l'image enfantine d'un frère bien-aimé, en cheveux blancs aujourd'hui; cette fine brunette me rend les vifs et bons regards de ma sainte et adorée mère, qui n'est plus; cette toute mignonne, toute gracieuse créature rose et blanche me rajeunit mon excellente sœur; je me retrouve moi-même dans ce grand garçon tantôt espiègle et tantôt rêveur... Que sais-je? Mais c'est charmant.

Parfois je suis admis aux parties, où je tâche de



Pluie d'étoiles observée dans la Campagne Romaine. (P. 60, col. 1.)

faire bonne figure, et, quand, régulièrement, à l'heure du goûter, ma vieille servante vient annoncer à ces messieurs et à ces demoiselles que la collation est servie, ces messieurs et ces demoiselles m'invitent. J'accepte; et alors, vu la gravité de l'occupation à laquelle on se livre, l'entretien se ressent de cette gravité.

C'est que, pendant la quinzaine, la plupart de mes convives ont mis en réserve maintes questions pour en gratifier, à son premier jeudi, l'oncle Anselme, qui aime à y répondre, et qui, d'aventure même, les provoque.

Presque toujours l'actualité fournit les thèmes premiers de nos entretiens; et il n'est alors de sujets même fort sérieux dont nous ne nous occupions; car je suis intimement convaincu qu'en tout ce qui touche à cette loyale et solide pratique de la vie, dont nous ne leur faciliterons jamais trop l'apprentissage, il n'est rien qui ne puisse intéresser les jeunes cœurs et les fraîches intelligences.

Or, l'idée m'est venue de transcrire certaines de ces causeries et de les envoyer au *Journal de la jeunesse*. Ainsi pensé, ainsi fait. Puissent les lecteurs ne pas m'en savoir trop mauvais gré.

—

LE JURY.

« Oncle Anselme, dit l'un de mes neveux, il y avait chez nous l'autre soir, entre mon père et deux de ses amis, une grande discussion à propos d'une loi qu'on vient, je crois, de faire sur le *jury*. Ils ont causé longtemps. J'ai bien écouté. J'avais d'abord compris qu'il s'agissait de jugement; mais un de ces messieurs ayant dit qu'il ne fallait pas confondre les jurés et les juges, et mon père ayant répliqué : « Non, sans doute »; je n'ai plus compris du tout.

— En effet, remarque un second, dernièrement je lisais dans un journal le procès d'un homme qui avait commis des crimes; le journal disait : « Le *jury* ayant déclaré l'accusé coupable, le *tribunal* a prononcé la condamnation ». Je n'ai pas bien saisi non plus. Déclarer coupable et condamner, ce n'est donc pas la même chose. Un jury n'est donc pas un tribunal? Et, s'il ne juge pas, qu'est-ce qu'il fait donc?...

— Mes enfants, ai-je répondu, nous allons, si vous le voulez bien, essayer de faire la clarté sur cela par un exemple qui soit à votre portée.

Je suppose un vieux et très-respectable instituteur qui toute sa vie eut la constante préoccupation de maintenir dans sa classe la plus scrupuleuse discipline. Il a toujours été persuadé qu'en veillant rigoureusement au bon ordre, il assurait l'indispensable élément de succès à l'étude, au travail. Il exige le silence, l'attention, l'effort de mémoire ou de conception, l'accord entre les condisciples, enfin tout ce qui peut contribuer au bien selon lui; et la moindre infraction à ces exigences, dont il n'entend rien rabattre, implique pour le délinquant tels pensums, telles punitions, strictement proportionnés à la gravité de la faute.

Il faut ajouter que depuis de longues années il est à cheval, comme on dit, sur sa rigueur; et que, en contractant l'habitude de la sévérité, ou en cherchant par trop à proportionner les peines aux fautes, il a fort bien pu oublier le temps où il était enfant, et les conditions de l'existence faite aux écoliers. Aussi devons-nous peut-être craindre que sa façon d'apprécier les fautes ne se ressente de l'état un peu exceptionnel de son esprit ou de sa situation.

Ici, remarquez-le bien, car cela importe, nous ne redoutons pas seulement l'excès de sévérité (ce qui nous convaincrait de faiblesse pour les coupables), mais aussi, au cas échéant, la disposition contraire qui pourrait contribuer au relâchement de ce bon ordre, de cette discipline qui nous sont chers autant qu'au vieux maître.

Alors, dans l'intérêt de ce qui nous semble être la stricte justice, nous allons le trouver, et pour la répression future des fautes, nous lui proposons un nouveau mode d'appréciation. Il nous écoute attentivement, et, vu son amour professionnel et instinctif pour la vérité, il accepte.

Bientôt l'occasion se présente d'appliquer notre système. Dans la même semaine, deux écoliers, Paul et André, sont arrivés à la classe sans savoir leurs leçons, et sans apporter les devoirs qu'ils auraient dû faire.

Aux termes de la tradition établie dans l'école, chacun d'eux serait passible d'un pensum de trois cents lignes et de deux heures de retenue. Mais attendons avant d'appliquer la loi.

Nous sommes allés choisir dans des écoles tout à fait étrangères à celle où la faute a été commise, douze écoliers qui nous ont été signalés comme les plus méritants, dont la conduite n'a jamais encouru le moindre reproche, d'honnêtes, de laborieux, de dignes enfants. Nous les avons réunis, nous leur avons dit, en faisant solennellement appel à leur conscience, qu'ils vont avoir à se prononcer sur le fait de deux écoliers accusés d'avoir failli à leur tâche.

Nous faisons venir successivement devant eux les deux inculpés, qui donnent à peu près les mêmes raisons de leur inexactitude : la veille ils ont travaillé tard pour achever leurs devoirs; et, par suite, le matin, ils se sont oubliés à dormir, au lieu d'apprendre leurs leçons; enfin ils ne savent ce qu'est devenue la copie des devoirs qu'ils avaient faits.

Puis, à l'aide des cahiers de punitions qui sont produits, et où le compte de Paul est des plus légers, pendant que celui d'André est des plus lourds, à l'aide des renseignements que viennent fournir tels ou tels élèves de la classe, nous ouvrons, comme on dit, une enquête sur les antécédents des deux enfants, sur leurs habitudes, leur caractère. D'ail-

leurs aussi, dans l'interrogatoire que nous leur avons fait subir, ils ont affecté chacun dans leurs réponses un air, une attitude différente. Paul s'est exprimé sans gêne, comme sans jactance : il a simplement protesté, sinon de son innocence, au moins de l'innocence de ses intentions. André au contraire a paru finasser, ergoter; il a eu le regard à la fois sournois et impertinent.

Chacun avait pris un défenseur. Celui de Paul a trouvé vingt preuves à citer de l'application, de la sincérité habituelles de ce studieux enfant, et les élèves qui formaient l'auditoire ont fait alors entendre une rumeur approbative et sympathique. Quand l'avocat d'André a voulu reconnaître à celui-ci les mêmes qualités, l'auditoire a souri... et que sais-je encore?

Bref, après avoir tout employé pour que les douze écoliers élus arbitres aient pu se former une idée nette des circonstances dans lesquelles le méfait a été commis, ou non commis, et afin qu'ils puissent, même en l'absence de preuves contradictoires, se prononcer au besoin sur la probabilité, nous leur avons posé ainsi la question pour chacun des accusés : « Sur votre honneur et conscience, l'accusé est-il coupable ?

— Et, s'il est coupable, vous semble-t-il que la gravité de sa faute soit atténuée par des considérations quelconques ?.. Répondez par *oui* ou par *non*, sans vous inquiéter d'avoir à fournir les raisons qui vous rallient à un avis plutôt qu'à l'autre. »

Alors, sur leur honneur et conscience, et sans qu'on songeât à leur demander les motifs de leur opinion, le plus grand nombre a répondu : « Non, Paul n'est pas coupable »! En conséquence, Paul est *acquitté*, bien qu'il y ait eu réellement faute commise, avouée; mais la conscience des arbitres lui aura tenu compte de ses louables habitudes, de sa franchise normale...

Quand vient le tour d'André, le plus grand nombre des arbitres répond : « Oui, André est coupable ». Et comme on attend qu'ils se prononcent sur les considérations qui pourraient atténuer sa culpabilité, ils gardent le silence, ce qui veut dire qu'ils n'admettent point d'excuse à la faute.

En conséquence, André est condamné par son maître aux trois cents lignes et aux deux heures de retenue, peine qui eût été mitigée si les *circonstances atténuantes* eussent été admises. Ses antécédents, son maintien, lui ayant nui dans l'esprit des arbitres, il leur aura paru... mais nous n'avons pas à discuter leur réponse.

Or, savez-vous ce que nous avons fait en traduisant fictivement devant ces écoliers arbitres deux écoliers accusés d'un méfait semblable? Nous avons établi ce que nos ancêtres, — qui sentaient la valeur morale de cette grande institution, — réclamaient toujours au temps où la justice était souvent trop arbitraire; ce qu'ils appelaient le jugement par les *pairs* (ou gens de pareille condition), et ce que nous appelons aujourd'hui un *jury*.

Comprenez vous maintenant la différence qui existe entre déclarer coupable et condamner? entre le jury qui apprécie la culpabilité, et le juge qui prononce la peine, qui applique la loi, selon les déclarations du jury? Ce jury, on le compose de gens appartenant à toutes les classes éclairées et indépendantes, qui n'ont nul besoin de connaître le Code, et qui trouvent surtout leur principale force de décision dans ce large et généreux principe qu'ils n'ont à donner à personne le *pourquoi* des avis qu'ils émettent; tandis que des juges de profession auraient toujours à les appuyer sur des considérations légales.

En plusieurs pays, toutes les accusations, depuis les plus légères jusqu'aux plus graves, sont portées devant les jurés. Chez nous, le jury ne prononce que sur les faits réputés criminels.

On a dit des tribunaux ordinaires qu'on y est jugé selon la loi, et du jury que c'est le tribunal du cœur. C'est bien dit : car si le jury se trompe, — nulle justice humaine n'est infaillible, — ses erreurs ne sauraient être rapportées à une plus noble, à une plus avouable source.

L'ONCLE ANSELME.

LIVINGSTONE

On a dit avec raison que les hommes devaient être appréciés d'après leur grandeur d'âme. La vie de Livingstone est un des plus beaux exemples que l'on puisse citer d'une probité irréprochable, alliée à l'esprit le plus élevé. Depuis sa plus tendre enfance, celui qui devait obtenir un jour le premier rang parmi les voyageurs contemporains, s'est signalé par une persévérance vraiment inouïe et qui révélait les plus nobles aspirations. La dure école de la misère semble l'avoir préparé aux grands combats qu'il eut plus tard à soutenir, et lui a permis de triompher des obstacles sans nombre qui auraient arrêté les voyageurs les plus hardis.

Livingstone est né en Écosse, dans le village de Blantyre, en 1815. Ses parents étaient de simples cultivateurs; ils voulurent que leur fils fût ouvrier; il obéit. Tout semblait, dès lors, lui fermer l'accès de la science; il sut, par des efforts obstinés, surhumains, briser tous les obstacles; il se fit son propre maître et le meilleur des maîtres. Il partagea son existence en deux parts : l'une consacrée à son labeur manuel, l'autre à l'étude. Il lisait le matin avant de se rendre à l'atelier, il n'en sortait le soir que pour ouvrir son livre; même dans la journée, posant quelque ouvrage de science ou littérature sur son métier, il dévorait les pages des yeux, tandis que les mains poussaient leur besogne.

Il parvint de cette manière à apprendre le latin, les mathématiques, l'histoire, la géographie, la littérature, la médecine et la théologie.

A dix-neuf ans il devint tisserand ; il eut un métier à conduire, profession extrêmement pénible, mais relativement lucrative. Il put réaliser quelques économies, ce qui lui permit de passer l'hiver à Glasgow pour y poursuivre ses études médicales et théologiques, tout en suivant un cours de grec.

Reçu docteur, il résolut de se faire missionnaire, et d'aller prêcher l'Évangile dans l'extrême Orient. Arrivé au Cap, il apprend la guerre que les Anglais font à la Chine à l'occasion du commerce de l'opium ; il change de résolution ; il fera des conversions chrétiennes parmi les païens de l'Afrique.

Il se marie avec la fille du docteur Moffat, jeune personne habituée depuis plusieurs années aux usages de l'Afrique méridionale. Ses préparatifs terminés, il s'aventure, à la manière des émigrants allemands, avec sa famille et quelques hommes hardis, à la tête desquels se trouvent deux intrépides chasseurs, Murray et Oswell.



Le docteur Livingstone.

Les voyageurs étaient transportés dans un wagon massif, traîné par cinq paires de bœufs.

La caravane parvient au bord du fleuve Orange, et de là pénètre dans le pays de Kuruman, où Livingstone faillit périr. Un lion terrible épouvantait la contrée ; il prend son mousquet, rencontre l'animal, le tire et le manque ; celui-ci, furieux, d'un bond se jette sur l'imprudent chasseur, le roule à terre, et le tient, haletant et terrifié, sous ses griffes. En ce moment accourt un sauvage qui pousse de grands cris, et détourne ainsi sur lui la rage du lion, auquel il échappe par sa légèreté, après avoir sauvé notre missionnaire d'une mort qui paraissait certaine. Malgré ce début peu encourageant, Livingstone renouvela souvent, avec plus de bonheur et d'adresse, de semblables tentatives. Les indigènes n'attaquent jamais les lions ; ils sont persuadés que l'âme de leurs chefs transmigre dans le corps de ces rois du désert, dont ils s'expliquent ainsi très-philosophiquement la férocité et l'appétit. Tantôt ils les flattent, tantôt ils les insultent. « Grand chef, vous rugissez ; vous dites que vous avez faim, toujours faim ; vous voulez tout dévorer ; vous avez bien le cœur d'un chef ! »

Croyance naïve et qui montre quel degré de terreur leurs tyrans inspirent à ces populations opprimées.

Oswell et Murray, les compagnons de Livingstone, accomplissaient des exploits cynégétiques dignes de Nemrod. Le pays qu'ils parcouraient abonde en gibier, buffles, girafes, zèbres, antilopes et rhinocéros. Les naturels exécutent de véritables razzias dans cette faune exubérante en creusant des fosses qu'ils nomment *hopo*, et où les bêtes fauves viennent se précipiter les unes sur les autres. Nos Européens préféraient leur carabine : ce qui excitait l'étonnement des sauvages. Car la chasse à la carabine est à la fois moins productive et plus dangereuse ; ils ne comprennent pas que pour nous le péril même est le plus grand attrait de ces expéditions.

A suivre. RICHARD CORTAMBERT.







C'est la pose que Jean avait choisie pour lire *Don Quichotte*. (P. 66, col. 1.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE IX

Jean fait une découverte très-importante.

Le petit bourgeon d'égoïsme que Mme Defert avait découvert dans l'âme de son fils, était devenu une petite plante visible à l'œil nu, et cette plante déployait déjà ses méchantes petites feuilles. Il faut dire aussi que la petite société des collations offrait un terrain très-favorable à ce genre de végétation.

Maître Jean commençait à aimer ses aises; il ne se dérangeait pas volontiers pour les autres, et trouvait fort simple que l'on se dérangeât pour lui. Une partie de plaisir manquée le mettait de mauvaise humeur; il n'était pas loin de penser, dans ces circonstances, que quelqu'un lui faisait une injustice; une visite qui se prolongeait et retardait une promenade, l'exaspérait; il lançait sur le visiteur de sombres regards tout pleins de rancune; il avait alors une merveilleuse facilité à découvrir ses défauts et à lui donner des épithètes désobligeantes.

Mme Defert voyait tout cela; elle en souffrait cruellement, et se demandait quel était le meilleur moyen de ramener son fils.

Pour bien des gens, en pareil cas, le remède est aussi simple qu'inefficace. On mande le délinquant, on lui démontre qu'il est un égoïste, ce qui le révolte et le met de mauvaise humeur. On s'irrite de sa mauvaise humeur, il nie; on l'accuse de mauvaise foi et de mensonge, ce qui n'est pas fait pour le calmer et l'adoucir. Une âme troublée ne peut voir clair en elle-même. On le prend de plus haut, on le menace, à la première rechute, de le mettre au pain sec, ou de lui ôter sa montre, ou de ne pas le conduire à la foire. Puis, on s'aperçoit qu'il est l'heure d'aller à un rendez-vous, ou de faire une visite, ou de conclure une affaire importante; on lui arrache alors la promesse de ne plus « le faire »; on s'attendrit, on l'embrasse. Rendu à lui-même, l'enfant, qui est naturellement léger, ne se souvient plus de ce qu'on lui a dit, ni de ce qu'il a promis. Survienne une tentation; qui le met en garde contre elle?

Il sait d'avance, à cinq minutes près, combien durera le sermon, à quel moment précis on l'embrassera, et ce qu'on lui fera promettre encore. Tout compte fait, il trouve le marché avantageux pour lui, et en accepte d'avance les conséquences. Je ne dis pas qu'il n'éprouvera pas quelques scrupules et quelques remords; mais les scrupules et les remords d'un enfant ne sont pas assez forts par eux-mêmes pour qu'il triomphe d'une habitude agréable et bien enracinée.

En vérité, je ne saurais dire au juste quel moment choisissait Mme Defert, ni de quels moyens de persuasion elle se servait, mais elle amena peu à peu son fils à faire cette découverte inattendue, que nos fantaisies et nos exigences peuvent gêner les autres et leur déplaire. Il mit le temps pour y arriver, mais il y arriva. Socrate, qui s'y connaissait, n'employait pas d'autre méthode avec ses interlocuteurs.

Un jeudi matin, deux ou trois mois après la collation manquée, Jean découvrit tout à coup que les autres ne sont pas faits exclusivement pour nous

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

servir. Comme il est intéressant de connaître tous les détails qui ont accompagné les grandes découvertes, je dois dire que quand le petit bonhomme fit celle-là, il avait les jambes en l'air. Confortable ou non, c'est la pose qu'il avait choisie pour lire *Don Quichotte*. Il était plongé de biais dans un grand fauteuil, l'un des bras lui servait de dossier, ses jambes étaient jetées par-dessus l'autre bras, le livre bien installé sur les jambes, comme sur un pupitre. La fenêtre de la chambre était ouverte, un clair soleil découpait la baie de la fenêtre sur le tapis; il faisait doux, les petits oiseaux chantaient sur les sorbiers, et bien loin, à l'autre extrémité du jardin, on entendait les cris d'une poule.

Le petit lecteur trouvait bien Don Quichotte un peu ridicule; mais, en même temps, il ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de l'admirer pour sa bonté touchante et sa bravoure à toute épreuve. Par une association d'idées dont il ne se rendait pas bien compte, il songeait à l'oncle Jean en lisant *Don Quichotte*. Tout à coup il s'aperçut que son mouchoir était tombé.

Il frémit en songeant quelle longue et pénible opération ce serait que de le ravoir. Il étendit d'abord le bras; mais quelque effort qu'il fît (il en était tout rouge), sa main étendue n'arrivait qu'à deux pouces du mouchoir. Il songea alors, avec une sorte de désespoir enfantin, qu'il lui faudrait: 1° poser le livre quelque part (et il n'y avait pas de meuble à portée de sa main: première impossibilité); 2° se tirer avec peine du fauteuil où il était si bien enchâssé. Rien que l'idée d'avoir à ramener les jambes le découragea. « Je suis bien bête, » se dit-il, en se ravisant tout à coup. Il ouvrait déjà la bouche pour appeler Marthe qu'il entendait dans la chambre voisine, lorsqu'une nouvelle réflexion l'arrêta.

« Si j'appelle Marthe, elle viendra: elle est si bonne fille! mais peut-être cela la dérangera-t-il plus de venir que moi de me lever ». Il n'appela pas Marthe, mais il ne se décida pas non plus à bouger. Il luttait mollement contre la paresse, comme les gens qui restent au lit tout éveillés, et qui attendent une inspiration d'en haut pour en sortir. Il regardait nonchalamment par la fenêtre les têtes des sorbiers et leurs feuilles délicates que le vent faisait bruire doucement; puis ses yeux revinrent à son mouchoir, et remontèrent au *Don Quichotte* qu'il ferma brusquement.

Houp! et le voilà sur ses deux pieds, très-fier de la petite victoire qu'il vient de remporter sur lui-même. Alors il va s'accouder à la fenêtre et ses yeux s'égarent sur le jardin. A sa mémoire se retracent nettement une foule de petites circonstances auxquelles il n'avait jamais repensé: tantôt il avait abusé de la bonté et de la patience des autres, tantôt il avait montré peu de complaisance pour eux; ou bien encore, il avait été grognon et maussade au moindre contre-temps. A la lueur d'un éclair, on voit distinctement une vaste étendue de campagne avec les moindres objets. Il semblait que sa mémoire eût été sillonnée d'un éclair: il y retrouvait ses moindres pensées et ses paroles, entre autres la mauvaise parole qu'il avait adressée à Bailleul, le jour où la mort de la vieille parente éloignée l'avait empêché d'aller à la sous-préfecture. Il se demanda si Don Quichotte, quand il était petit garçon, aurait été d'aussi mauvaise humeur à propos d'une collation à la sous-préfecture? Oh non! Et l'oncle Jean? non plus. Et Marthe? non plus. Et il se sentit pris d'un grand désir d'embrasser Marthe. Don Quichotte et l'oncle Jean étant absents pour le moment, c'est à elle qu'il voulait faire amende honorable.

Il s'avança doucement sur la pointe du pied et entr'ouvrit la porte. Marthe était penchée sur une aquarelle, si attentive à son travail qu'elle n'entendit rien. C'était maintenant une belle jeune fille de seize ans, et c'était toujours une bonne fille. Les seuls changements qui se soient produits en elle, c'est qu'elle ne fait plus de ses bottines des pantoufles; ses belles boucles brunes ne flottent plus au hasard; c'est toujours la même douceur, avec la grâce en plus. Marthe est la préférée de Jean; Marguerite, plus âgée de quatre ans et d'une beauté plus sévère (la beauté des Defert, quand les Defert se mêlent d'être beaux), lui inspire une sorte de respect: ce qui ne l'empêche pas de l'aimer beaucoup.

Lorsque Jean est à la portée de sa sœur, il se hausse un peu, et lui donne sur le cou un bon baiser bien retentissant. Marthe pousse un petit cri, qui se change en un joyeux éclat de rire quand elle voit la figure de Jean à deux pouces de la sienne.

« Qu'est-ce que tu fais? la plus belle des Marthes, demanda Jean, se penchant sur le dessin de sa sœur.

— Une vue de la maison; ce sera un souvenir pour Marguerite lorsque... »

La figure de Jean se rembrunit.

« Je n'aime pas M. Nay », dit-il d'un ton sec.

M. Nay était un jeune ingénieur fort distingué, qui avait trouvé Marguerite de son goût et avait demandé à M. et à Mme Defert la permission d'en faire Mme Nay. M. Defert ne trouvait rien à répondre à M. Nay, sinon qu'il n'était pas millionnaire. Mme Defert lui ferma la bouche en lui demandant s'il s'était jamais repenti d'avoir épousé une femme sans fortune.

M. Defert avait fait la réponse familière aux gens embarrassés, à savoir que ce n'est pas la même chose.

« Justement la même chose! » lui avait répondu Mme Defert en riant. Marguerite avait de la fortune pour deux; d'ailleurs M. Nay serait un jour aussi riche, peut-être plus riche que sa femme. C'était un esprit sérieux, un chercheur, il avait fait déjà des découvertes que l'on appliquait avec succès. Marguerite avait vingt ans; il était temps de songer à l'établir; et Mme Defert ne voyait pas, en regardant bien autour d'elle, un seul homme à qui elle fût plus heureuse de confier l'avenir de son enfant.

En conséquence, Mme veuve Nay avait fait officiellement la demande, et le mariage devait avoir lieu au commencement de l'hiver.

Voilà pourquoi Marthe faisait une aquarelle, et pourquoi Jean n'aimait pas M. Nay.

« Pourquoi, chéri, reprit Marthe en lui lissant les cheveux, n'aimes-tu pas M. Nay?

— Parce qu'il nous prendra Marguerite, et qu'il l'emmènera loin de nous.

— Mais, chéri, nous ne devons pas songer qu'à nous; et si Marguerite doit être heureuse, réjouissons-nous de son bonheur, quand même il nous coûterait des regrets. Est-ce que tu crois que papa et maman, et moi-même, nous n'aimons pas Marguerite aussi? »

Jean devint très-rouge. Marthe, sans le savoir, venait de lui donner la même leçon qu'il avait reçue de son *Don Quichotte.*

« Tu as raison, reprit-il; il est temps que je tâche d'aimer M. Nay. Veux-tu que je te regarde dessiner, c'est si amusant! Je te promets que je ne bougerai pas. » — Et tout en la regardant dessiner, il roule bien des pensées dans sa petite tête. Ses idées se suivent dans un désordre pittoresque: « Comme Marthe est jolie! avec ses grands cils, et sa coiffure si simple et si modeste! On a beau dire; moi, je la trouve bien plus jolie que la sœur de Bailleul, avec ses tire-bouchons, ses frisotons et sa poudre de riz. — Qu'est-ce que maman dirait, si elle savait que je suis un égoïste? — Voilà Marthe qui ferme les yeux à moitié pour regarder son dessin, ses yeux ont l'air de rire, quelles jolies fossettes sur ses joues; elle est bien mieux que la sœur d'Ardant avec son gros paquet de cheveux sur la tête. — J'ai envie de me punir pour avoir été égoïste; il me semble que j'oserais tout avouer à ma mère si je pouvais lui dire que j'ai commencé à changer. Car on peut changer: M. Jacquin a bien changé, à ce que disait l'oncle Jean. — Tiens! voilà Marthe qui fait du vert avec du jaune et du bleu! Si je me privais moi-même de la collation d'aujourd'hui! Je dirais que j'ai mal à la tête. Oui, mais ce serait mentir. Et puis, aujourd'hui, on doit jouer pour la première fois au croquet, et Ardant dit que c'est si amusant! — Comme Marthe dessine bien, et comme ce dessin ressemble à la maison! — Je voudrais bien savoir si Ardant a quelque chose qui le tourmente comme moi. » — Ici Jean pousse un profond soupir. Marthe lève la tête et regarde son frère d'un air étonné.

« Tu as quelque chose, chéri?

— Non, rien.

— Si, tu as quelque chose, dis-moi ce que c'est.

— Je t'assure que je n'ai rien.

— Dis-le moi bien vite, ou je préviens maman que tu es souffrant. »

Jean, poussé dans ses derniers retranchements, prend son parti tout d'un coup.

« Écoute, Marthe, promets-moi que tu ne le diras à personne, jusqu'à ce que j'aie le courage de tout dire moi-même à notre chère maman. »

Marthe commençait à s'inquiéter.

« Eh bien! reprit Jean, à voix si basse que Marthe fut obligée de pencher sa tête pour l'entendre (la joue du frère touchait celle de la sœur), je sais que je suis un égoïste.

— Un égoïste?

— Oui, un égoïste, je ne pense qu'à moi; ne me dis pas que non, je sais que c'est la vérité. Mais sois tranquille, je veux changer. » — Et il pressait fortement ses deux petites mains l'une contre l'autre. « Veux-tu m'aider, chérie; dis que tu veux bien, dis-le, ma bonne petite sœur. Tiens, tu me feras signe quand tu verras que je manque de complaisance, ou que je deviens grognon pour la moindre contrariété. Tends-moi des piéges pour m'habituer à être sur mes gardes, comme Mademoiselle quand elle m'interroge sur ma grammaire et sur mon histoire sainte. Je t'aimerai bien, va; dis seulement oui. »

Marthe, moitié touchée, moitié souriante, dit: « Oui.

— C'est que, vois-tu, ma bonne chérie, je ne voudrais pas ressembler à Charles Jacquin, qui fait tant de peine à sa mère et à son père, ou au lieutenant Taragne, qui s'est fait chasser du régiment de l'oncle Jean. »

Comme Marthe ignorait absolument l'histoire du lieutenant Taragne, Jean se fit un devoir de la lui raconter. « C'était un fils de famille qui était arrivé un beau jour au régiment, lorsque l'oncle Jean était dans les chasseurs d'Afrique. Le régiment se trouva une fois dans un grand danger. Il fallait porter un ordre, et celui qui porterait l'ordre risquait sa vie. Un lieutenant s'offrit. On entendit le lieutenant Taragne dire que l'autre était un sot d'aller à une mort certaine; que, quant à lui, il tenait à sa peau, attendu qu'il hériterait un jour de 50 000 francs de rente. Tu penses quels yeux firent les officiers quand ils apprirent cela. Le plus ancien lieutenant fut chargé de lui dire qu'après ce qu'il avait dit, il n'avait plus que deux choses à faire: ou se faire tuer à la première bataille, ou déguerpir au plus vite. Et il déguerpit au plus vite, et l'on apprit quelques années plus tard qu'il était mort d'une chute de cheval aux courses de Bade. »

Là-dessus notre néophyte partit à la recherche de quelque aventure qui lui permît de faire l'essai de ses forces et de sa volonté. Mais généralement les épreuves tombent sur nous à l'improviste, et ne s'offrent pas à nous quand nous les cherchons. En passant devant les bureaux, il aperçut derrière une vitre Thorillon qui taillait une plume. Les années qui venaient de s'écouler avaient orné les mâchoires et le menton de Thorillon d'une sorte de toison frisottée, de nuance indécise et de consistance pelucheuse. Il fit un petit signe d'amitié à Jean. Avec la meilleure volonté du monde, cela ne pouvait pas passer pour une épreuve. Pas d'épreuve non plus dans la cour; pas d'épreuve dans la remise ni dans le hangar. — « Hé bien! se dit

Jean avec beaucoup de philosophie, c'est partie remise, et ce sera pour une autre fois. » Et il s'en alla tranquillement voir si les pois de senteur qu'il avait semés dernièrement étaient levés.

Trois canards du Labrador, échappés de la basse-cour, la tête sous l'aile et le ventre arrondi, faisaient la sieste au soleil sur l'emplacement même où avaient été semés les pois de senteur. Ces messieurs avaient l'air de s'imaginer que des pois de senteur ont besoin, pour lever, d'être couvés par des canards du Labrador.

La terre était fouillée, retournée, piétinée. Quelques pois, à la surface du sol, étalaient piteusement leurs petites racines pâles et grêles et leur germe d'un vert maladif, le tout déplorablement fané et ratatiné.

Jean indigné prit une bonne poigné de sable et de cailloux; mais, au moment d'en foudroyer les intrus, il la remit doucement où il l'avait prise, comme si ces trois canards eussent été trois lions, dont il eût craint de troubler le sommeil.

« J'ai vu que j'allais me mettre en colère et leur lancer le sable et les cailloux », dit-il d'un ton triomphant, en racontant l'aventure à Marthe.

Marthe lui fit compliment sur sa grandeur d'âme, et il partit tout joyeux pour la sous-préfecture. Il trouva que le croquet était un jeu bien intéressant.



CHAPITRE X

Accès de goutte de M. Aubry. — La montre antédiluvienne. — Visite d'un lézard qui est une des victimes de Mlle Marguerite Defert.

Vers ce temps-là, Mme Aubry cacha la bouteille au vermouth dans une armoire mystérieuse, dont elle mit la clef, en compagnie de bien d'autres, dans sa poche profonde. Quelques instances que pût faire le maître d'armes, elle lui déclara que jusqu'à nouvel ordre le vermouth était en interdit, et qu'il n'en aurait pas seulement de quoi tourner la tête à une mouche.

« De quoi tourner la tête à une mouche! ce n'est pourtant pas beaucoup, dit le brave homme d'un ton insinuant.

— C'est encore trop pour le moment: voilà que tu traînes la jambe droite, et ton accès de goutte n'est pas loin.

— Tu crois? ma chère, répondit M. Aubry, en regardant d'un air assez penaud la jambe inculpée.

— Je ne crois pas; je suis sûre!

— Cependant....

— Il n'y a pas de cependant, lorsque je dis que je suis sûre d'une chose. Allons, mon pauvre cher vieux, il faut être raisonnable. »

M. Aubry, sans répondre, essaya de faire quelques pas un peu vivement, pour démontrer à sa bonne ménagère que jamais l'accès de goutte n'avait été moins menaçant. Mais l'épreuve ne réussit pas; et il se rassit en faisant une grimace. Il prit alors son parti très-raisonnablement, et dit à sa femme:

« Écoute, ma vieille, c'est encore toi qui as raison, comme toujours. »

Encouragée par un premier succès, Mme Aubry, aux repas, mit de l'eau dans le vin du goutteux, et lui supprima le café noir.

Malgré toutes ces précautions, l'accès de goutte vint, et l'on peut même ajouter que ce fut un bon accès, si l'on peut dire que la goutte a quelque chose de bon.

Alors Mme Aubry installa son mari dans un bon fauteuil à roulettes, lui enveloppa le bas de la jambe d'une bonne flanelle bien chaude, et la lui étendit sur un bon tabouret bien confortable. Je ne crois pas qu'il y eût dans toute la ville de Châtillon, ni même à bien des kilomètres alentour, un goutteux aussi bien soigné que le maître d'armes. Il maugréait bien un peu entre ses dents lorsque les élancements étaient trop forts, mais au fond il était gai; et comment n'aurait-il pas été gai avec une aussi brave femme que la sienne, et des distractions aussi nombreuses et aussi variées?

Le matin, pendant que sa femme faisait le ménage, il était bien à son aise, comme un bon petit ermite, dans la solitude du salon triangulaire, où il lisait son *Glaneur*, sans être dérangé par les bruits de la rue. Le ménage fait, sa femme le roulait dans la salle à manger, à côté de la fenêtre où il comptait les allants et les venants, ce qui, comme chacun sait, est une opération bien agréable pour une personne oisive. Quand le temps était beau, la fenêtre demeurait ouverte, et bien des gens s'accoudaient sur le rebord extérieur pour faire un petit brin de causette.

Mme Aubry, quand elle revenait de la messe ou du marché, rapportait les nouvelles les plus fraîches; et c'était un délicieux passe-temps que de les repasser et de les commenter à deux. Et puis, il y avait les *lézards!*

C'étaient ses anciens élèves que le maître d'armes appelait ainsi. Pourquoi? Je ne sache pas que jamais

aucun membre de l'intéressante classe des sauriens ait été renommé pour son adresse à l'escrime. Mais M. Aubry employait ce terme depuis plus de trente ans, personne n'avait jamais hésité sur le sens qu'il y fallait attacher. Il était donc bien libre, l'usage ayant sanctionné ce mot, et personne ne réclamant, d'appeler ses élèves des *lézards*.

Quoique beaucoup de ces *lézards* appartinssent à l'aristocratie châtillonnaise, et que M. Aubry fût pour eux une connaissance peu aristocratique, il était si brave homme qu'on le revoyait toujours avec plaisir. On faisait la partie, à deux ou trois lézards, de venir s'informer de sa santé, et lui conter les nouvelles du monde, dont il raffolait.

« Il est venu trois lézards! ou bien, il n'est pas venu de lézards du tout », disait le goutteux à sa femme, en échange des commérages qu'elle lui apportait du marché.

Il ne faudrait pas croire que la salle d'armes fût fermée parce que le maître était cloué sur son fauteuil. Dans ces occasions, les leçons étaient continuées par le meilleur élève que M. Aubry eût jamais formé, par Camille Loret, le propre fils aîné de l'huissier réjoui.



Mme Aubry cacha la bouteille au vermouth. (P. 68, col. 1.)

Après divers essais malheureux à l'entrée de diverses carrières (la nouveauté, l'imprimerie, la chapellerie, et en dernier lieu l'épicerie), ce pauvre garçon, qui avait beaucoup de bonne volonté et peu de cervelle, était retombé à la charge de son père, qui en avait fait son copiste. Il semble que la nature se fût complu à lui accorder avec profusion tout ce qui ne lui était pas utile, et à lui refuser ce qui lui était le plus nécessaire. Bel homme, joli garçon, d'un appétit formidable, mais d'une maladresse proverbiale, et d'une étourderie sans exemple, il n'y avait qu'une seule chose au monde où il réussît : l'escrime. Par pure amitié pour son brave homme de père, M. Aubry lui avait montré les éléments de son art. Il avait été si frappé de son aptitude à l'escrime qu'il l'avait poussé : c'était le premier tireur de Châtillon. Mais, par exemple, il était incapable de ficeler proprement un paquet de poivre ou de cannelle.

Toutes les fois que M. Aubry sentait poindre un accès de goutte, il faisait signe à son grand élève, qui accourait avec empressement : d'abord parce qu'il aimait mieux ferrailler que de griffonner, ensuite parce qu'il était heureux de rendre service. Comme le disait Mme Loret avec un de ses bons sourires : « Nous n'en ferons jamais rien, c'est une affaire réglée; mais du moins le cœur est bon, c'est déjà quelque chose. »

Aux heures de leçons, on roulait M. Aubry dans la salle d'armes, et il jugeait des coups. Il avait encore une autre distraction, c'était de constater, à l'aide de sa montre, de combien les pendules de la maison étaient en avance ou en retard. La pendule à sujet biblique du salon triangulaire retardait toujours, le cartel de la salle à manger était toujours en avance. Quant au coucou de la salle d'armes, contre toutes les règles de l'horlogerie, tantôt il avançait, tantôt il retardait : les *lézards* devaient bien être pour quelque chose dans cette marche illogique. Pour constater officiellement ces faits, M. Aubry tirait de son gousset une sorte de montre antédiluvienne, si grosse, qu'elle rappelait par son volume et sa figure les fromages de chèvre du pays ; si dure à ouvrir, que l'on était tenté d'aller chercher une écaillère pour accomplir ce travail de force et d'adresse, mais d'un mouvement si bien réglé et d'une marche si sûre que l'horloger de l'Hôtel de ville venait la consulter dans les cas graves. Ce bijou colossal n'avait jamais su ce que c'était qu'une chaîne, ou même un simple cordon ; encore moins ce que c'était que des breloques. « Une chaîne! des breloques! disait M. Aubry, c'est fait tout simplement pour montrer aux voleurs qu'il y a là une montre à prendre! » Telle qu'elle était, M. Aubry tirait cette montre de son gousset et l'y replongeait avec dextérité, sans le secours d'aucune chaîne. Il arrivait cependant quelquefois, lorsqu'il avait un gilet neuf, dont le gousset n'était pas à la même place que le précédent, que M. Aubry, absorbé dans quelque discussion, faisait un faux mouvement. Alors la montre, comme un navire qui a manqué la passe, venait échouer avec fracas sur le pavé. Vous l'eussiez crue brisée en mille pièces, ou tout au moins déconcertée dans ses allures. Elle n'en allait que mieux, comme M. Aubry le faisait remarquer, non sans orgueil.

Cependant l'accès de goutte se prolonge cette fois-ci au-delà des limites ordinaires : et malgré toutes les ressources que le malade trouve en lui-même et

dans les autres, il lui semble qu'il commence à s'ennuyer un peu. Il a lu le *Glaneur*, le plus lentement possible, afin de faire durer le plaisir; il a constaté que l'horloge de Saint-Lubin retarde de cinq minutes et demie; il a regardé jusqu'à en être ébloui les aiguilles à tricoter de Mme Aubry; il a constaté que les passants sont rares quoique le temps soit au beau; et le voilà regardant avec mélancolie une douzaine de moineaux qui piaillent et se chamaillent sur le pavé de la rue déserte. Tout à coup il fait entendre une exclamation de surprise.

« Regarde donc, ma vieille, ce pauvre M. Jacquin, est-il changé! le voilà tout grisonnant. A-t-il l'air triste! Ce pauvre homme-là ne fera pas de vieux os, si cela continue.

— Pardine, reprend Mme Aubry, ce qui le tue, c'est d'avoir un mauvais fils. Depuis le temps qu'il fait son droit à Paris, il devrait bien l'avoir fini trois fois. On dit qu'on le rencontre souvent là où il ne devrait pas être, et qu'il joue à la Bourse, et toutes sortes d'histoires qui ne sont guère agréables pour des parents.

— Je n'ai jamais eu bonne opinion de ce paroissien-là, reprit le maître d'armes. Il avait quelquefois, c'est vrai, de si drôles d'idées que l'on ne pouvait pas s'empêcher de rire. Mais il était sournois. J'ose à peine dire que c'est un de mes lézards. Ce n'est pas qu'il soit maladroit de ses mains; mais il m'a demandé un jour si je n'avais pas à lui montrer quelque botte secrète, avec laquelle on soit sûr d'embrocher son homme. Je n'ai jamais aimé ces questions-là, ni ceux qui les font; et il avait une mauvaise figure en me demandant cela. »



Il saisit la bouteille, la déboucha, porta le goulot à ses lèvres. (P. 71, col. 2.)

En ce moment une ombre timide passa le long de la fenêtre, en frôlant le mur.

« Un lézard! » cria M. Aubry, dont la figure s'illumina comme par enchantement.

Un coup de sonnette; Mme Aubry se lève et va ouvrir. C'est le jouvenceau timide en personne. Ou plutôt, ce n'est plus le jouvenceau timide; les neuf années qui viennent de s'écouler l'ont transformé en un jeune homme indécis. Il a essayé de tout, ou plutôt il a cru essayer de tout, et il n'a trouvé aucune profession qui lui convînt, ou à laquelle il fût propre. Dès les premiers pas, il s'apercevait subitement qu'il n'était pas dans sa voie, et il revenait en arrière. Comme il est riche, il a pris le parti de ne rien faire; encore n'est-il pas bien sûr que ce soit là sa vocation.

« J'espère que je ne vous dérange pas, dit le jeune homme indécis en saluant poliment.

— Pas du tout, posez donc votre chapeau.

— Et votre pied?

— Toujours de même; débarrassez-vous donc de votre canne. »

Le jeune homme indécis fait un geste de dénégation. Jamais il ne se sépare de sa canne, qui lui sert de maintien; c'est à force de la lisser avec la paume de son gant qu'il parvient à rassembler quelques bribes d'idées et à leur donner une forme présentable.

« Vous prendrez bien un rafraichissement. Ma vieille, donne donc le vermouth. »

Le jeune homme indécis affirme qu'il ne prend jamais rien entre ses repas. Mais le goutteux, qui a son idée, lui fait des signes d'intelligence, et roule ses yeux d'une manière expressive, pour lui faire comprendre qu'il doit accepter.

L'autre, qui crut que sa goutte lui remontait au cerveau et qu'il devenait fou, regardait du côté de la porte, lorsque Mme Aubry se leva et apporta le vermouth. Le prétendu fou se frottait les mains en voyant le succès de sa ruse; mais sa mine s'allongea quand il s'aperçut qu'il n'y avait qu'un verre.

« Tu me le laisseras toujours bien sentir! dit-il d'un ton suppliant, au moment où sa femme allait remettre le bouchon. Que vous êtes heureux! ceci s'adressait à son hôte qui regardait le vermouth d'un air indécis.

— Heureux! oh! et il poussa un soupir lamentable.

— Vous n'avez cependant pas la goutte, dit le mari.

— Des peines de cœur? demanda la femme. » Le jeune homme indécis gémit faiblement, et il porta lentement le verre à ses lèvres, comme s'il allait boire la ciguë, pour en finir avec une vie de misères.

« Il faut faire des armes! dit M. Aubry d'un ton doctoral.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr!

— Ah! » — et il se remit à boire. Pendant qu'il buvait, ses yeux par-dessus le bord du verre, regardaient le pavé de la rue avec une expression farouche. Tout à coup, il remit brusquement le verre sur la table, et s'enfonça la pomme de sa canne dans la bouche pour s'empêcher de crier. Mme Defert passait avec Mlle Marguerite.

M. Aubry regarda sa femme en clignant un œil. Mme Aubry regarda son mari avec une mine expressive; et tous deux regardèrent le jeune homme indécis qui regardait sa montre sans savoir pourquoi.

Le maître d'armes considéra cela comme une provocation, et tirant de son gousset son fromage de chèvre, il attendit, l'œil sur le cadran, que le jeune homme indécis eût fini de regarder l'heure.

« Vous dites? lui demanda-t-il du ton d'un professeur sévère qui est sûr d'avance de prendre un mauvais élève en faute.

— Je dis?... ah! je dis trois heures et demie.

— Trente-cinq! cria M. Aubry d'un ton triomphant. Vous retardez de cinq minutes.

— Cependant, hasarda le lézard d'un ton découragé, c'est un chronomètre Bréguet.

— Eh bien! vous direz de ma part à M. Bréguet que son... Comment dites-vous cela?

— Chronomètre, soupira le lézard.

— Que son chronomètre retarde de cinq minutes.

— Je n'y manquerai pas, dit l'homme au chronomètre, et il reprit d'une voix étranglée : Est-ce vrai que Mlle Defert épouse M. Nay?

— Mon Dieu, dit le maître d'armes, M. Nay ne tient pas bien son fleuret, et cela ne fait pas honneur à l'Ecole polytechnique; mais c'est un homme qui a de l'étoffe à ce qu'on dit, et un rude travailleur, et Mme Defert ne pouvait pas mieux choisir pour sa fille. Quant à Mlle Marguerite...

— Bonjour, dit le lézard en se levant avec précipitation, je crois qu'il faut que je m'en aille... oui, c'est bien cela... je crois qu'il faut que je m'en aille. Portez-vous bien, M. Aubry. Merci, madame, ne vous dérangez pas pour moi! »

Madame se dérangea cependant, et reconduisit le visiteur, et elle fit bien de le reconduire, car il cherchait avec obstination le bouton de la porte du côté des gonds. « Au plaisir de vous revoir »! lui dit-elle tout haut; et mentalement elle ajouta : « Il faut que tu aies bien peu de cervelle, mon bel ami, pour avoir cru un instant que Mme Defert aurait jamais accepté un gendre tel que toi, quand tu aurais trois millions au lieu d'un. »

Pendant son absence, qui ne dura pas plus d'une minute, il se passa un fait étrange. Le goutteux se leva vivement, saisit la bouteille, la déboucha, porta le goulot à ses lèvres en renversant la tête en arrière, remit la bouteille en place, et retomba sur son fauteuil. Il pouffait de rire en pensant au bon tour qu'il venait de jouer à sa garde-malade. Quand celle-ci rentra, il y eut un moment de silence embarrassant. Le malade, la figure écarlate d'avoir bu si vite, et d'avoir ri de si bon cœur, tâchait de prendre un air innocent. A la fin, il se décida à parler.

« Que penses-tu de tout cela? dit-il d'un air dégagé.

— Je pense que j'aurais mieux fait de serrer la bouteille avant de quitter la salle.

— Quelle femme étonnante! » murmura entre ses dents le coupable, avec une admiration si sincère que la dame ne put s'empêcher de sourire.

A suivre. J. Girardin.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST [1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE.

CHAPITRE V

En remontant le Fraser.

Nous nous consolâmes très-facilement de n'avoir à passer qu'une nuit à New Westminster.

La capitale de la Colombie anglaise était alors dans un état tellement embryonnaire, que bon nombre de rues, situées sur le penchant de la colline, n'étaient que des carrières; le confiant étranger s'y trouvait à chaque instant exposé à faire des chutes d'une hauteur de dix à vingt pieds, à supposer que la première de ces chutes ne l'eût pas rendu incapable d'aller plus loin. La ville d'ailleurs n'était pas éclairée, et, comme ce soir-là il faisait nuit noire, il fallait pousser très-loin la curiosité pour entreprendre de la visiter.

Je le fis cependant; et je revenais sain et sauf à mon hôtel sur le quai, fier de mon succès et sifflant gaiement un air quelconque le long du chemin, lorsque... patatras! me voilà à quatre pattes, tombé, d'une hauteur de huit ou dix pieds, sur une masse vivante qui se met à se tordre, à gémir, à piailler, à pousser des cris de toute espèce. Je me rejette en arrière, me frotte les tibias, qui me faisaient mal, tire une boîte d'allumettes de ma poche, et, à la lueur d'une torche de résine que j'allume, j'aperçois devant moi un Indien dans une attitude pleine de menace et la hache levée. Près de lui sa femme et ses enfants gesticulaient et poussaient des cris sauvages contre l'étranger qui était ainsi venu troubler leur sommeil.

Ne sachant pas un mot de la langue de l'Indien, et ne pouvant par conséquent lui faire mes excuses, alarmé d'ailleurs par son attitude, je tirai mon revolver. Aussitôt il laissa tomber sa hache, s'enfuit avec sa femme et ses rejetons cuivrés, et me laissa maître du terrain. Un examen plus attentif me montra que j'étais tombé sur la tente grossière que ces Indiens avaient plantée dans un enfoncement de la route, et que, dans ma chute, j'avais entraîné le tout sur cette pauvre famille endormie.

Je m'en retournai en boitant, et arrivai à l'hôtel dans une humeur aussi noire que les rues de New Westminster.

Nous devions partir le lendemain pour Fort Yale, situé à environ 100 milles (160 kilom.) en amont de New Westminster, et tête de ligne des bateaux à vapeur qui naviguent sur le Fraser. Je ne crois pas qu'aucun autre fleuve aussi rapide ait jamais eu un service régulier de bateaux à vapeur. A certains endroits, près de Yale, le courant n'a jamais moins de douze à quatorze milles (de 19 à 22 kilom.) de vitesse à l'heure, et tout le cours du fleuve est semé d'écueils de toute espèce.

Les bateaux sont spécialement construits en vue des difficultés de cette navigation. Ils sont aussi plats que possible, et leur tirant d'eau n'est que d'environ deux pieds; mais ils reprennent en longueur et en largeur ce qu'ils perdent en profondeur. Leur moteur est une énorme roue de dix-huit à vingt-quatre pieds de diamètre, placée à l'arrière et aussi large que le bateau lui-même. Il y a quatre gouvernails parallèles. Les machines sont à haute pression, et ce n'est pas, quand on s'embarque, sans quelque inquiétude que l'on examine les chaudières; car on peut être sûr qu'elles seront mises à une rude épreuve pendant le voyage, surtout si les eaux de la rivière sont ou trop hautes ou trop basses.

Nous eûmes la chance de trouver des places sur un des meilleurs bateaux, et nous partîmes, accompagnés des bénédictions de toute la population qui nous montrait le plus touchant intérêt. Elle espérait sans doute, qu'à notre retour nous nous arrêterions à New Westminster, au lieu de courir en toute hâte dépenser, pendant l'hiver, tout notre avoir à Victoria.

La première partie de notre voyage ne fut pas particulièrement agréable, car l'épaisseur des bois qui bordent les rives du fleuve était telle, qu'il nous était impossible d'observer le pays à travers lequel nous passions. Nous eûmes donc tout le temps d'examiner nos compagnons. Tous allaient aux mines. Les trois quarts étaient de vrais mineurs, à la mise et à la tenue desquels on ne pouvait se méprendre. L'autre quart était composé de boutiquiers et de joueurs, et de dames, dont une blanchisseuse, qui fit, ainsi que je l'appris plus tard, une belle fortune en exerçant son état, et une jeune femme pleine de courage qui allait rejoindre son mari.

Quand le dîner fut servi, la foule se précipita dans le salon, renversant sur son passage un ou deux nègres et les plats qu'ils portaient. Il semblait vraiment que le premier arrivé dût tout avaler et ne rien laisser aux autres. Je regrette d'avoir à dire que le capitaine eut toutes les peines du monde à réserver trois places pour les deux dames et pour lui.

Le dîner fini, — et ce ne fut pas long, — la nappe ne fut pas plus tôt enlevée que les joueurs, joueurs de profession, grecs et autres, s'emparèrent de la longue table. L'or et les billets de banque sortirent des poches et changèrent rapidement de mains. D'énormes piles de pièces de vingt dollars (108 fr. 40 c.) s'étalaient sur la table de la façon la plus provocante, et le tintement de l'or mêlé au bruit des voix formait un concert absolument étourdissant. Les joueurs s'abandonnant à leur passion faisaient retentir le salon d'exclamations et de jurons effroyables. Tous, même ceux qui, par prudence ou manque d'argent, ne jouaient pas, suivaient le jeu avec une émotion presque aussi vive que celle des intéressés.

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39 et 56.

La nuit nous surprit ainsi occupés, et, laissant arriver à terre l'avant de notre bateau, nous l'amarrâmes à un arbre et attendîmes que la lune vint éclairer le fleuve. Nous cherchâmes, mon compagnon et moi, un coin où l'on pût dormir tranquillement; mais, sans le mécanicien, avec lequel nous avions fait connaissance et qui nous permit d'étendre nos couvertures dans son sanctuaire, notre recherche eût été infructueuse.

Au bout d'une heure environ, nous fûmes réveillés par le bruit de la machine ; nous étions de nouveau en marche. Le mécanicien nous pria poliment de le débarrasser de notre présence. Désespérant de dormir, nous allumâmes nos pipes et montâmes sur le pont.



Ils se passèrent les grosses bûches avec la rapidité de l'éclair. (P. 74, col. 1.)

Il faisait un brillant clair de lune. Nous remontions le fleuve, non sans difficulté, vu la force croissante du courant. L'aspect du pays environnant était complétement changé. A droite et à gauche s'élevaient d'effrayantes montagnes dont le pied plongeait presque à pic dans les eaux rapides du fleuve. Çà et là des rochers et des arbres submergés brisaient le courant et le diapraient de rides argentées. D'un côté, la lune projetait sa douce et brillante lumière ; de l'autre, les montagnes étendaient leurs grandes ombres, au sein desquelles on ne pouvait rien distinguer que la lueur expirante de quelque feu révélant un campement d'Indiens. Plus loin, à un coude de la rivière, une ligne d'écume, bouillonnant sous les rayons de la lune, trahissait les écueils cachés, et, sur nos têtes, les étoiles brillaient paisibles, tandis qu'à nos pieds, elles se miraient tremblantes dans les eaux froides du fleuve. Rien ne troublait le calme de cette scène, si ce n'est la bruyante respiration du monstre enflammé grâce auquel, luttant résolûment contre les ondes, nous remontions le courant rapide. Le bruit des voix qui s'échappaient de la cabine, faisait un étrange constraste avec la solennelle tranquillité de la nuit.

Soudain un bruit nouveau vint nous arracher à la contemplation des beautés de ce lieu et de cette nuit. Courant à l'arrière du navire pour me rendre compte de ce qui se passait, je vis des étincelles s'échapper de la cheminée d'un autre steamer, et la lueur rouge du foyer de sa machine se refléter sur les eaux, qu'il déplaçait rapidement dans ses efforts pour nous atteindre.

Afin de nous rejoindre, le capitaine du navire en question n'avait pas craint d'avoir recours au dangereux expédient de remonter la rivière dans l'obscurité, pendant que nous attendions, attachés au rivage, le lever de la lune.

Notre capitaine, qui avait l'œil à tout, s'aperçut aussitôt que moi des projets de notre rival, et se mit à faire retentir les échos de la rive de ses exclamations et de ses jurements. « Nous le battrons ou nous sauterons ! » disait-il en donnant ses ordres à son équipage. Pour se confirmer dans cette résolution, il se fit verser deux ou trois rasades coup sur coup et ne sauta (il est vrai qu'il n'y eut pas de sa faute) qu'en paroles.

« Eh bien, fainéants ! cria-t-il aux malheureux chauffeurs, est-ce que vous allez vous donner un peu de mouvement, là-bas?

— Vous en parlez à votre aise, crièrent les autres, vous qui n'avez rien à faire qu'à rester là-haut à souffler comme une baleine. Si vous ne voulez pas être dépassé par l'autre bateau, vous ferez bien de

vous procurer les services de quelques-uns des flâneurs qui s'amusent là-haut; car nous sommes à bout de forces, nous autres. »

Le capitaine et son second ne répondirent à ces observations que par de nouveaux jurons. Les Indiens engagés pour faire la provision de bois furent envoyés, à grands coups de pied et avec force objurgations en jargon chinouk, servir d'aides aux chauffeurs, et bientôt l'ardent foyer, dont la gueule embrasée était sans cesse alimentée de bois résineux, commença à ronfler bruyamment et à projeter au loin ses rouges lueurs.

Notre marche devint plus rapide; mais notre rival gagnait sur nous; il fallut donc adopter l'avis des chauffeurs. Le capitaine se mit à crier: « Cinq dollars par tête, mes enfants, à tous ceux qui voudront donner un coup de main aux machines!

— Présent! capitaine. — Voilà le cheval de renfort demandé! — Accepté, pardieu! » Une demi-douzaine de volontaires se précipitèrent dans l'étroit espace occupé par les chauffeurs et se passèrent les grosses bûches de bois résineux avec la rapidité de l'éclair. La chaleur les força bientôt à se mettre nus jusqu'à la ceinture; ils furent en un instant noirs de suie et de résine; la sueur qui les inondait dessinait sur eux des tatouages qui leur donnaient l'air de vrais sauvages. C'était une scène à copier pour l'illustration de l'*Enfer* du Dante.

Notre rival avançait toujours et notre capitaine enrageait.

« Eh! Gluson! cria-t-il à son second, est-ce qu'il n'y a pas quelque part du lard et des jambons? Il me semble en avoir vu mettre une provision à bord. La marque est un O.

— Quoi! les jambons d'Ophcimer?

— Sans doute. Quel droit cet israélite a-t-il d'avoir du porc? Faites-moi jeter tout ça au feu, vite!

— Très-bien, capitaine. »

Plusieurs sacs de lard et de jambon furent jetés dans les flammes, qui rugirent comme une tempête. Le manomètre indiqua cent soixante livres de pression par pouce carré, c'est-à-dire quarante de plus que n'en permettait le règlement encadré sous verre dans la cabine.

Le mécanicien crut devoir appeler l'attention du capitaine sur ce fait; mais ce dernier n'était pas d'humeur à entendre raison.

« Eh bien! dit-il, si l'inspecteur du gouvernement est à bord et s'il a peur pour sa personne, dites-lui qu'il se place aussi loin qu'il pourra à l'arrière, et qu'il se tienne prêt à se sauver. Le vieux bateau n'a jamais trouvé son maître, et il ne le trouvera pas, à moins qu'il ne saute! »

A ce moment, les deux bateaux étaient bord à bord, et, des deux ponts, passagers et équipages se défiaient, se raillaient, en proie à une surexcitation qui avait gagné tout le monde.

Mais le destin nous était contraire. Soudain nous sentîmes et entendîmes tout à la fois un choc et un fracas terribles, nous nous trouvâmes immobiles, enferrés sur un arbre submergé qui venait de pénétrer à travers la quille de notre navire. Le bateau rival nous envoya en passant ses rires et ses quolibets et ne s'arrêta même pas pour voir si nous allions couler. Heureusement, l'arbre submergé était un arbre pointu sur lequel nous nous étions jetés avec tant de violence, qu'après avoir traversé notre charpente, il était enfoncé de plus de dix pieds dans l'entrepont, où il avait tué un malheureux cheval appartenant à l'une des dames.

On put scier l'arbre et, après un léger mouvement de recul, boucher immédiatement le trou avec des couvertures empruntées aux passagers. L'eau n'en montait pas moins rapidement; le choc avait été si violent que toute la charpente du navire avait été ébranlée et disjointe.

Nous dûmes donc gagner la rive, et y débarquer avec tout notre bagage. Nous attendîmes là deux jours qu'un autre bateau vînt nous prendre, n'ayant que le feuillage des arbres pour nous abriter. Pour compléter notre déconvenue, il plut pendant tout le temps, et nos mules et nous fûmes réduits à la portion congrue. Mais les joueurs, même sous les sapins qui les protégeaient à peine contre la pluie battante, n'en continuèrent pas moins à jouer.

Ayant pu repartir enfin, nous arrivâmes, non sans peine, à Fort Yale. A partir de là, notre voyage, d'environ quatre cents milles (640 kil.), devait se faire à pied.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LIVINGSTONE [1]

Si le gibier ne manquait pas à Livingstone et à ses compagnons, il n'en était pas de même des conversions; elles étaient à peu près nulles. Ces peuples sont d'une insigne stupidité : leur intelligence bornée ne peut pas s'élever au-dessus du plus grossier fétichisme. Un chef de tribu avait proposé à Livingstone un moyen héroïque d'avoir raison des récalcitrants qui refusaient de se convertir. « Voyez-vous, disait-il, ces gens ne font rien que par force. Je vais leur faire administrer quelques coups de fouet et ils feront tout ce que vous voudrez. » Inutile d'ajouter que notre missionnaire repoussa ce genre de prosélytisme peu évangélique.

Livingstone séjourna quelques années auprès d'un chef nommé Séchéli, auquel ses sujets attribuaient un pouvoir absolu sur les nuages. Or, à partir de l'arrivée du missionnaire, une affreuse sécheresse désola la contrée, et les indigènes ne manquèrent pas d'attribuer ce fléau à l'influence pernicieuse du voyageur. Une députation solennelle des principaux de la

1. Suite. — Voy. page 63.

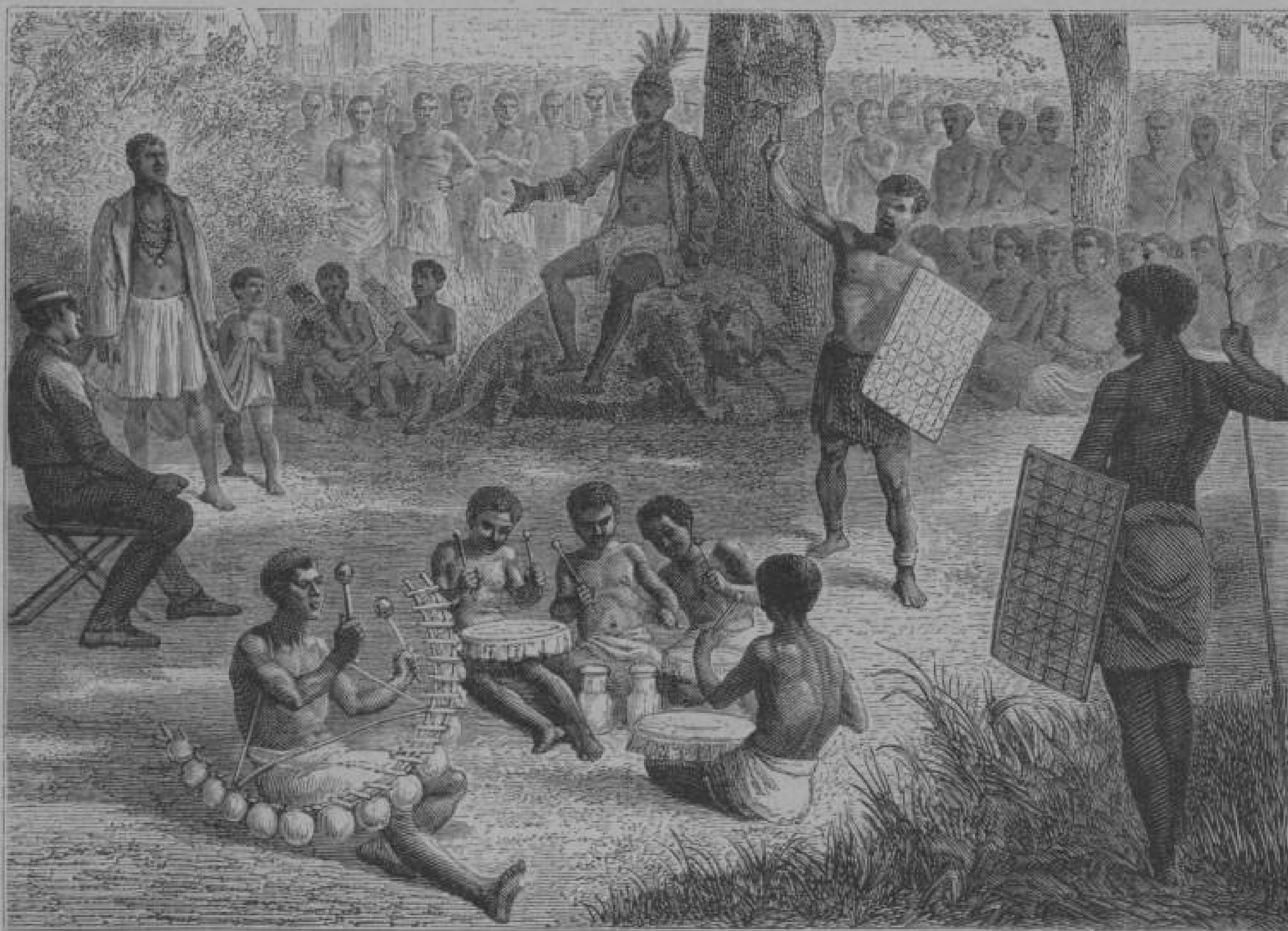
tribu vint le supplier de permettre à Séchéli de produire au moins quelques ondées. Livingstone leur promit volontiers de n'y mettre aucun obstacle ; mais, comme ils n'avaient plus une entière confiance dans l'infaillibilité de leur chef, ils se livrèrent eux-mêmes aux plus bizarres incantations, et firent griller des chauves-souris, des cœurs de chacal et des foies de babouin. Rien n'y fit : il ne tomba pas une goutte de pluie, et Livingstone, devenu l'objet d'une haine générale, fut contraint de quitter la tribu.

Le docteur et son escorte, qui marchaient en droite ligne vers le nord, traversèrent le désert de Calahari, et découvrirent, au mois d'août 1849, le lac Ngami, une des plus belles nappes d'eau de l'Afrique australe.

Le chef du lac accueillit fort mal les nouveaux venus ; ils demandèrent à lui acheter des chèvres et des bœufs ; il s'y refusa, offrant de vendre des dents d'éléphant, et, comme Livingstone se récriait sur ce genre de nourriture : « On dit que les Européens aiment beaucoup ces os-là, répondit-il ; mangez-en ou n'en mangez pas, c'est votre affaire, je garde pour moi mes bœufs et mes chèvres. »

Livingstone quitta ces bords inhospitaliers et se rendit dans le pays des Cololos ou Makololos, où il établit le quartier général de ses excursions. Il trouva là quelques esprits assez fins, entre autres deux chefs, Sébitouané et son fils Sékélétou. Ce qui nuit au développement du progrès chez les Makololos, race beaucoup mieux douée que leurs voisins, ce sont les traditions absurdes et une crédulité excessive. Ainsi, quand Livingstone offrit aux indigènes de leur apprendre à lire, ils refusèrent avec une répugnance craintive. La lecture leur semblait un acte de sorcellerie dangereux ; ils ne pouvaient comprendre qu'on pût apprendre ainsi des choses qui s'étaient passées dans un pays éloigné, ou dans un autre siècle. Un sauvage plus courageux que les autres consentit à recevoir quelques leçons. A peine eut-il ouvert un alphabet, qu'il s'imagina très-sérieusement être en danger de mort. Grande fut sa surprise quand il s'aperçut, après avoir épelé les premières lettres, qu'il n'était même pas malade. Il vint gravement déclarer au chef que la chose était inoffensive, et, grâce à cette assurance, ses compatriotes prirent goût à la lecture, et quelques-uns montrèrent une incroyable facilité.

Les femmes des Makololos sont très-coquettes : elles paraissent en public le corps luisant de beurre, et les



Réception de Livingstone chez le roi Chinté. (P. 76, col. 1.)

jambes chargées d'anneaux de cuivre ou d'ivoire. Elles ont une bizarre et peu séduisante coutume, celle de s'arracher les dents de la mâchoire supérieure. En outre, elles s'enivrent avec une boisson fermentée, le *bogoloa*, et battent leurs maris. Ce dernier délit ne reste pas sans répression; sur la plainte du battu, sa moitié est condamnée à le charger sur son dos et à le porter à la maison au milieu des huées de la foule.

Livingstone, tout en fixant sa résidence à Linyanti, capitale des Makololos, avait reconnu le Zambèse et fait dans les environs de nombreuses et intéressantes excursions. Il résolut d'entreprendre un grand voyage à l'ouest jusqu'aux rives de l'Atlantique, trajet de plus de quatre cents lieues à travers des territoires inconnus. Il choisit pour l'accompagner des indigènes Makololos, dans lesquels il avait une confiance qui fut pleinement justifiée. Il franchit le pays des Barotsé, et séjourna quelque temps dans celui de Londa, dont les habitants sont d'une politesse excessive. Veulent-ils donner à un visiteur une grande marque de considération, ils apportent dans un petit sac de cuir des cendres ou de la terre de pipe, et s'en frottent la poitrine et le haut des bras. Au surplus, la plupart des petits monarques nègres accueillaient notre voyageur avec une courtoise et bienveillante curiosité. Il obtint une faveur bien enviée des Londas ou Balondas, une audience du roi Chinté, qui le reçut en grande pompe, entouré de ses hauts dignitaires et de ses cent femmes, dont la principale, placée au premier rang, portait sur sa tête un curieux bonnet rouge. Dès que l'auguste souverain ouvrait la bouche, les femmes entonnaient un chant plaintif, tandis que trois tambours et quatre trompettes faisaient un abominable charivari, au grand ravissement de l'assistance.

Livingstone fit voir la lanterne magique à Chinté, à ses courtisans et à ses femmes. Tout alla bien d'abord. Le premier tableau représentait le sacrifice d'Abraham. La figure vénérable et la barbe blanche du patriarche obtinrent le plus grand succès; Abraham parut aux assistants beaucoup plus imposant que les idoles grotesques offertes à leur adoration journalière. Les femmes surtout n'avaient ni assez d'yeux, ni assez d'oreilles. Mais lorsque le docteur remua la glace où l'image était imprimée, et que le couteau qu'Abraham tenait levé sur son fils vint à se mouvoir en se dirigeant de leur côté, elles s'imaginèrent que c'étaient elles qui allaient être égorgées à la place d'Isaac. « Ma mère! ma mère! » s'écrièrent-elles tout effarées; et, se jetant les unes sur les autres, elles sortirent pêle-mêle, tombèrent sur les petites huttes où sont enfermées les idoles, sur les plants de tabac, enfin brisèrent, foulèrent, écrasèrent tout sur leur passage; il fut impossible de les réunir de nouveau. Quant à Chinté, il était resté bravement à son poste; et, après la représentation, il examina avec beaucoup d'intérêt la lanterne magique.

Dix jours après, Chinté vint rendre visite à Livingstone, et, tirant de son vêtement un collier, auquel était suspendue l'extrémité d'un coquillage conique, il le lui passa autour du cou. C'était probablement quelque chose comme la *grand'croix de l'ordre de Londa*.

On leva le camp. Le voyage devint difficile, quand la caravane pénétra dans les territoires visités par les trafiquants portugais et les négriers. La défiance qu'inspiraient les voyageurs était extrême. A l'approche du pacifique missionnaire, les femmes couraient se cacher dans leurs cabanes, et les petits nègres, épouvantés, étaient saisis de véritables convulsions. On arriva enfin à Saint-Paul de Loanda. L'aspect de l'océan remplit les Zambésiens d'un étonnement mêlé de terreur.

« Nous pensions, disaient-ils, que le monde n'a pas de bornes, mais le monde nous dit tout à coup : « C'est ici que je finis; au delà, je n'existe pas. »

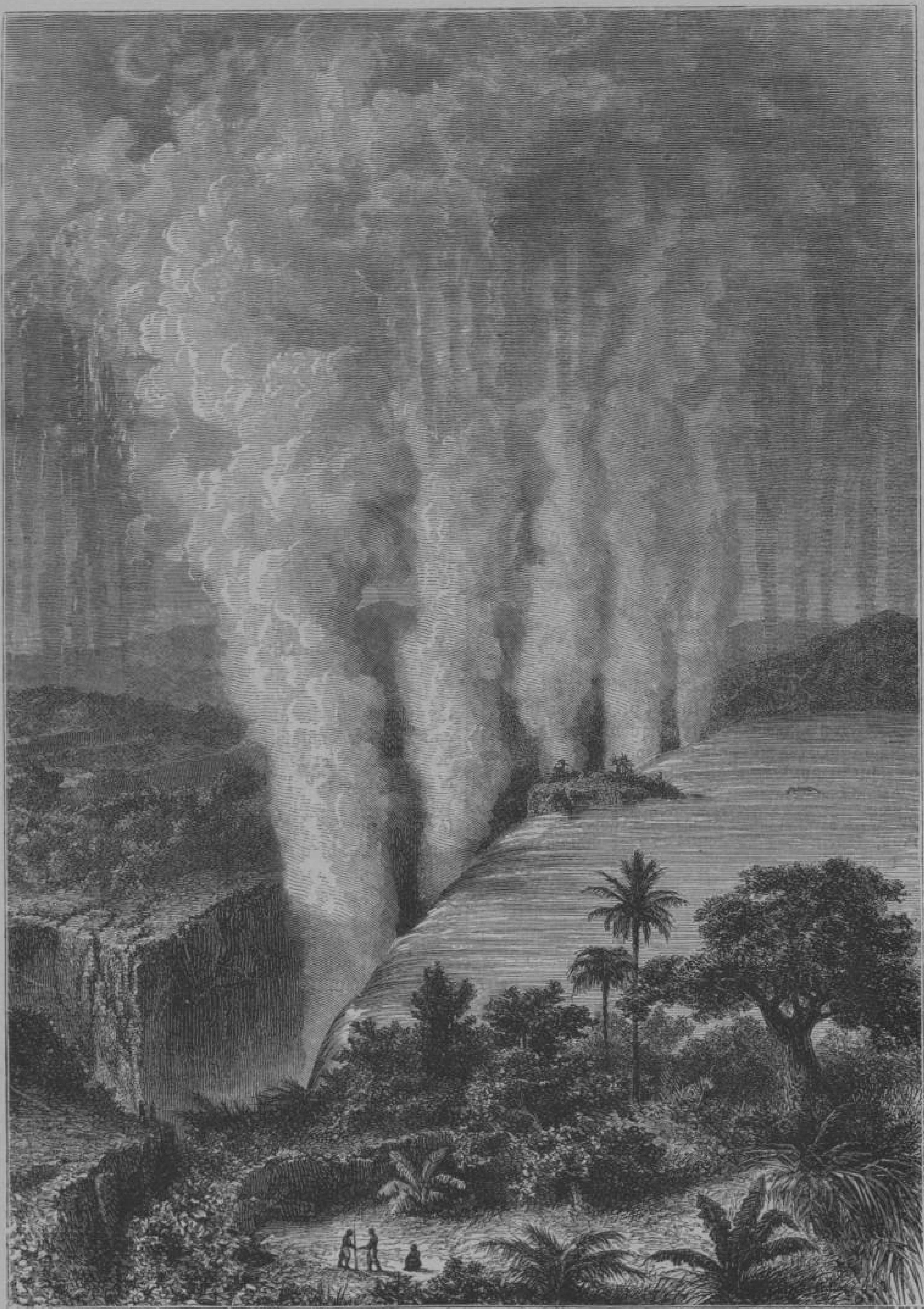
Le retour s'effectua sans accident.

Livingstone ne se reposa pas longtemps. Quelques mois après, le 3 novembre 1855, il repartait pour une nouvelle expédition. Il s'agissait cette fois de gagner l'océan Indien. Il suivit presque sans interruption les bords du Zambèse, salua du nom de Victoria, en loyal anglais, la magnifique cataracte que forme ce fleuve, et qui est la digne rivale du Niagara. Il visita plusieurs peuplades intéressantes, entre autres les Batoka et les Banyaï, possesseurs actuels du Monomotapa. L'apparition d'un Européen était pour les indigènes un objet de surprise extrême : ils s'en montraient émerveillés et quelque peu effrayés; du reste, leur politesse était encore plus raffinée que celle des Balondas.

« Pour exprimer leur satisfaction, dit Livingstone, ils se jetaient sur le dos, se roulaient par terre, et se frappaient la partie extérieure des cuisses. Je m'égosillais à leur crier : Finissez donc, je n'ai pas besoin de tout cela. Mais ils s'imaginaient que je ne me trouvais pas assez bien accueilli, et plus ils me voyaient mécontent, plus ils se roulaient avec fureur et se frappaient les cuisses avec violence. »

Le gouvernement des Banyaï est remarquable : c'est une espèce de république féodale. Le chef est électif. Mais il est d'usage que le nouveau monarque refuse d'abord l'honneur suprême qu'on veut lui faire; il en est indigne, il est inexpérimenté, incapable de remplir un poste aussi élevé. Il finit toujours par accepter. On voit que la comédie politique ne se joue pas seulement en Europe.

Livingstone est une âme loyale et juste, très-affectueuse pour tous les hommes, quelle que soit leur race ou leur couleur; les indigènes Makololos l'adoraient; leur fidélité, leur dévouement étaient sans bornes : aussi leur douleur fut-elle immense, quand, parvenu au bord de l'Océan, le docteur parla de séparation; ils se jetèrent à ses pieds, le suppliant de les emmener dans son pays. Il n'y consentit point, craignant qu'ils ne pussent supporter le climat humide de l'Angleterre. Il fit cependant une exception pour un des Zambésiens qui lui paraissait d'un tem-



Les cataractes du Zambèse. (P. 76, col. 2.)

pérament plus robuste que les autres. Cette faveur devint funeste au malheureux nègre. A peine embarqué, la mer lui causa une telle frayeur qu'il en devint fou, et, dans un de ses accès, échappant à ses gardiens, il se précipita dans les flots.

Livingstone fut accueilli en Angleterre avec enthousiasme. Parti inconnu, il revint avec une renommée européenne. Mais il avait oublié les mœurs, surtout la langue de sa patrie. Il se remit courageusement à l'étude de l'anglais; et publia le récit de ses voyages sous ce titre : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique centrale, de 1840 à 1856*, ouvrage qui obtint le plus grand succès.

Livingstone n'est pas écrivain, mais on trouve chez lui un accent de sincérité qui vaut tous les artifices, toutes les parures du langage. Le mensonge ou la simple exagération répugne absolument à sa loyauté, et lui semble une action malhonnête, scrupule d'autant plus louable qu'il est plus rare.

A suivre. RICHARD CORTAMBERT.

FÊTES POPULAIRES DE LA FRANCE

LA FÊTE DES ROIS

Quelle bonne, quelle franche gaieté sur toutes ces figures rougeaudes! Le festin est près de sa fin; les convives rient, crient, entrechoquent leurs verres; la même joie les anime tous, depuis le petit enfant dodu jusqu'au vieux aïeul à barbe blanche. Que disent-ils donc? Quel est le cri qui sort de toutes ces bouches ouvertes? Jordaens, le grand peintre flamand, leur a presque donné la vie; mais s'il avait pu leur donner la parole, nous entendrions toutes ces voix, jeunes et vieilles, douces et glapissantes, se confondre dans la même clameur : le Roi boit!

Ce roi-là, c'est le roi de la fève; et sa royauté, qui doit durer si peu, ne lui laissera ni remords, ni orgueil. Il n'y a point de mécontents dans son royaume; point de jaloux non plus, puisque sa couronne est due au hasard. Et le hasard fait quelquefois bien les choses : il a justement choisi le grand-père aimé et respecté, le vrai roi de cette heureuse famille; aussi petits et grands n'ont-ils de leur vie crié de si bon cœur : le Roi boit!

Dans chacune des familles dont se compose la descendance du vénérable patriarche, on a fait une grande toilette aux enfants en leur recommandant d'être bien sages; puis on les a pris par la main et on s'est mis en route vers le logis du grand'père, en disant avec une joyeuse solennité : Nous allons tirer le gâteau des Rois! Et si quelque petit, encore ignorant des choses de ce monde, a demandé « ce que c'était donc que le gâteau des Rois », la jeune mère ou la grande sœur, tout en réchauffant dans ses mains la petite main roidie par la bise de janvier, lui a raconté la belle légende de l'Évangile : les Rois Mages, conduits par une étoile, venant d'Arabie, avec leur brillant cortège, se prosterner au pied de la crèche où repose, dans une étable froide et sombre, le Messie dont les anges ont annoncé la naissance aux bergers de Bethléem. Et c'est pour cela, a-t-elle ajouté, qu'on réservera un beau morceau du gâteau, qui sera *la part à Dieu*, et qu'on donnera à un pauvre, aussi pauvre que l'était le petit Jésus entre l'âne et le bœuf dans l'étable où le trouvèrent les rois. Elle a ensuite expliqué à l'enfant qu'il y aurait une fève dans le gâteau, que celui qui la trouverait dans sa portion serait le roi de la fête, et qu'à toutes les fois qu'on le verrait prendre son verre, il ne faudrait pas manquer de crier : le Roi boit!

Ce que la grande sœur ou la jeune mère n'a sans doute pas pu dire à l'enfant, c'est que pendant bien des siècles on a célébré la fête des Rois ou de l'Épiphanie, non par un festin, mais par un jeûne. Peu à peu le jeûne fut aboli; mais ce ne fut qu'au XIV[e] siècle que le festin prit sa place. Il paraît que c'est aux chanoines de Besançon que l'on doit cette transformation. Ils élisaient (et cela se faisait aussi dans d'autres églises) l'un d'eux, avec le titre de *roi*, pour officier le jour de l'Épiphanie. Il occupait un trône dans le chœur; il avait pour sceptre une palme verte, et au moment de l'Évangile, trois chanoines, représentant les Rois Mages, venaient l'adorer. Mais cette Majesté, loin de toucher une liste civile ou de recueillir des impôts, devait, après la cérémonie, offrir une collation à ses sujets. L'exemple des chanoines parut bon à suivre, et bientôt dans toutes les familles on célébra la fête de l'Épiphanie par un repas, dont le roi fut, non pas élu, mais désigné par le sort de la fève. Et quelles précautions ne prenait-on pas pour que le roi fût bien l'élu du hasard! Si chaque convive eût choisi son morceau, peut-être le plus clairvoyant, à certaine boursouflure dans la pâte, à quelque tache plus foncée que le reste du gâteau, à quelque empreinte laissée par le doigt de la ménagère, eût-il deviné la présence de la bienheureuse fève; si le chef de la famille eût distribué lui-même les parts, peut-être l'eût-on soupçonné d'y mettre de la partialité et de faire le roi, à l'instar du fameux comte de Warwick. Mais avec le procédé qu'on employait, pas de tricherie possible. Le plus jeune des convives, dûment endoctriné, prêché, encouragé, et bien pénétré de l'importance de son rôle, se glissait sous la table. Le moment était solennel : le silence se faisait. Le père de famille touchait une portion. Pour qui? demandait-il. Et la petite voix de l'enfant nommait le destinataire de la part désignée; et ainsi jusqu'à la fin du gâteau. Cependant, le long des maisons éclairées, les pauvres se glissaient et frappaient aux portes avec confiance : heureux celui devant qui la porte s'ouvrait au moment où la voix enfantine, à la question du père, venait de répondre : pour le Sei-

gneur ! La *part du Seigneur,* la *part à Dieu*, la *part de la Vierge*, de quelque nom qu'on la nommât, selon la ville ou la province, passait de la table du riche dans la besace du pauvre, accompagnée souvent d'une généreuse aumône ; et il n'était pas rare qu'on fît entrer le mendiant, qu'on lui fît place au foyer réchauffant, et qu'on le traitât avec le même respect que si c'eût été le petit Jésus lui-même. Et, si la fève se trouvait dans sa part, on le saluait Roi, on buvait à sa santé, et tous ensemble criaient en son honneur : le Roi boit !

Car c'eût été une grave irrévérence que de ne pas le crier, et cette irrévérence aurait été punie d'une façon terrible. Le délinquant distrait avait la figure barbouillée de noir ! Jugez si cela redoublait la gaîté de la compagnie !

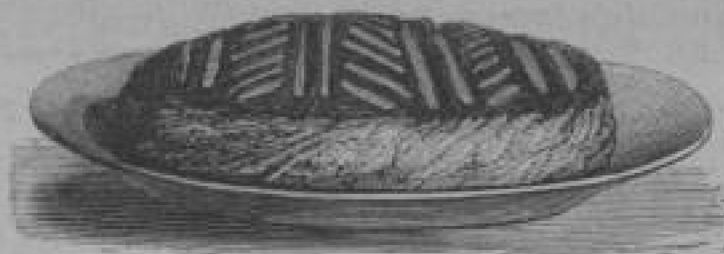
Or, pendant que les bourgeois jouaient ainsi au roi, les vrais rois, qui s'ennuyaient quelquefois dans leur royauté, essayaient de la troquer contre celle de la fève, pour voir si celle-ci serait plus amusante. Charles IX et ses successeurs menaient solennellement la reine de la fève à la messe de l'Épiphanie, et la plaçaient à leur gauche, tandis que la vraie reine marchait à leur droite. Louis XIV enfant, au milieu des troubles de la Fronde, partageait mélancoliquement avec Anne d'Autriche et ses dames d'honneur le gâteau des Rois, arrosé d'une bouteille d'hypocras. Il arriva même que la reine-mère eut la fève et qu'on la força de boire pour avoir l'occasion decrier : la Reine boit ! Plus tard, devenu celui qu'on appelait le grand Roi, Louis fêta l'Épiphanie d'une façon grandiose. Il existe une relation très-détaillée d'une fête des Rois célébrée dans les grands appartements de Versailles, où il y eut de nombreuses tables servies, et un Roi, ou une Reine à chaque table, car la loi salique fut mise de côté pour ce soir-là. Ces diverses Majestés s'empressèrent de se choisir des ministres et des ambassadeurs, et d'envoyer ces derniers complimenter les Majestés voisines et former des alliances avec elles. Il arriva que Louis XIV, qui n'avait pas eu la fève, servit de chevalier d'honneur à une des ambassadrices, et implora la protection du monarque auprès duquel il se rendait. Celui-ci la lui promit, et lui assura spirituellement « qu'il feroit sa fortune, si elle n'estoit pas faite ».

On fête encore l'Épiphanie dans les familles ; mais il n'y a plus de cérémonial obligé, et chacun célèbre la fête à sa façon. J'en ai vu une que je n'oublierai jamais, malgré le très-jeune âge (huit ou neuf ans) que j'avais alors. La maîtresse de pension chez qui je commençais mes études avait prévenu à l'avance toutes ses élèves qu'on ne travaillerait pas chez elle le jour des Rois, mais qu'elle comptait nous offrir un gâteau, à condition que chacune lui apporterait ce qu'elle pourrait donner de ses épargnes, et même de morceaux d'étoffe et de vêtements hors d'usage. Il y eut à la suite de cette déclaration une foule de pourparlers mystérieux : les *grandes* passaient leurs récréations dans la chambre de la maîtresse, et en revenaient couvertes de bouts de fils et de petits lambeaux de laine ou de toile de toutes les couleurs. Les *petites*, qui n'étaient pas appelées à ces conciliabules, contribuaient de leur bourse et même de leurs bonbons. Enfin, le jour de la fête, nous arrivons toutes, le cœur palpitant... Dans la salle d'étude, un bon feu est allumé ; sur les tables, les gâteaux sont tout coupés ; et sur quatre chaises, autour de la cheminée, des vêtements sont rangés en ordre, les vieux vêtements donnés par nous, nettoyés, retaillés, remis à neuf par les bonnes petites couturières, qui avaient appris en même temps le travail et la charité. Et voici que la porte s'ouvre et donne passage à quatre enfants, couverts de haillons, mais déjà réjouis par la douce chaleur et par l'attente de quelque joie inconnue..... Et nous voilà toutes, comprenant enfin, riant et pleurant à la fois, déshabillant les pauvres petits devant le feu qui brille, leur parlant, les caressant, peignant les boucles blondes, chaussant les petites jambes potelées, mettant la chemise bien blanche, les jupons bien chauds, la robe qui paraît neuve, les sabots vernis qui s'entrechoquent avec un bruit joyeux. Dans un coin de la chambre où les petits, rouges de bonheur, regardent à chaque instant, une femme est debout, les mains jointes, les contemplant avec ravissement : pauvre mère ! jamais elle n'a vu ses enfants à pareille fête.....

Après la toilette, le repas, le gâteau, la royauté d'une heure, les cris : la Reine boit ! et les pauvres enfants, en se retirant, emportèrent avec la *part à Dieu* qu'on avait faite copieuse, assez de gais souvenirs pour éclairer bien des mauvais jours.

Je ne sais qui fut reine de la fève : nous nous trouvions toutes reines ce jour-là.

Mme COLOMB.



LE PÉLICAN

DU JARDIN D'ACCLIMATATION

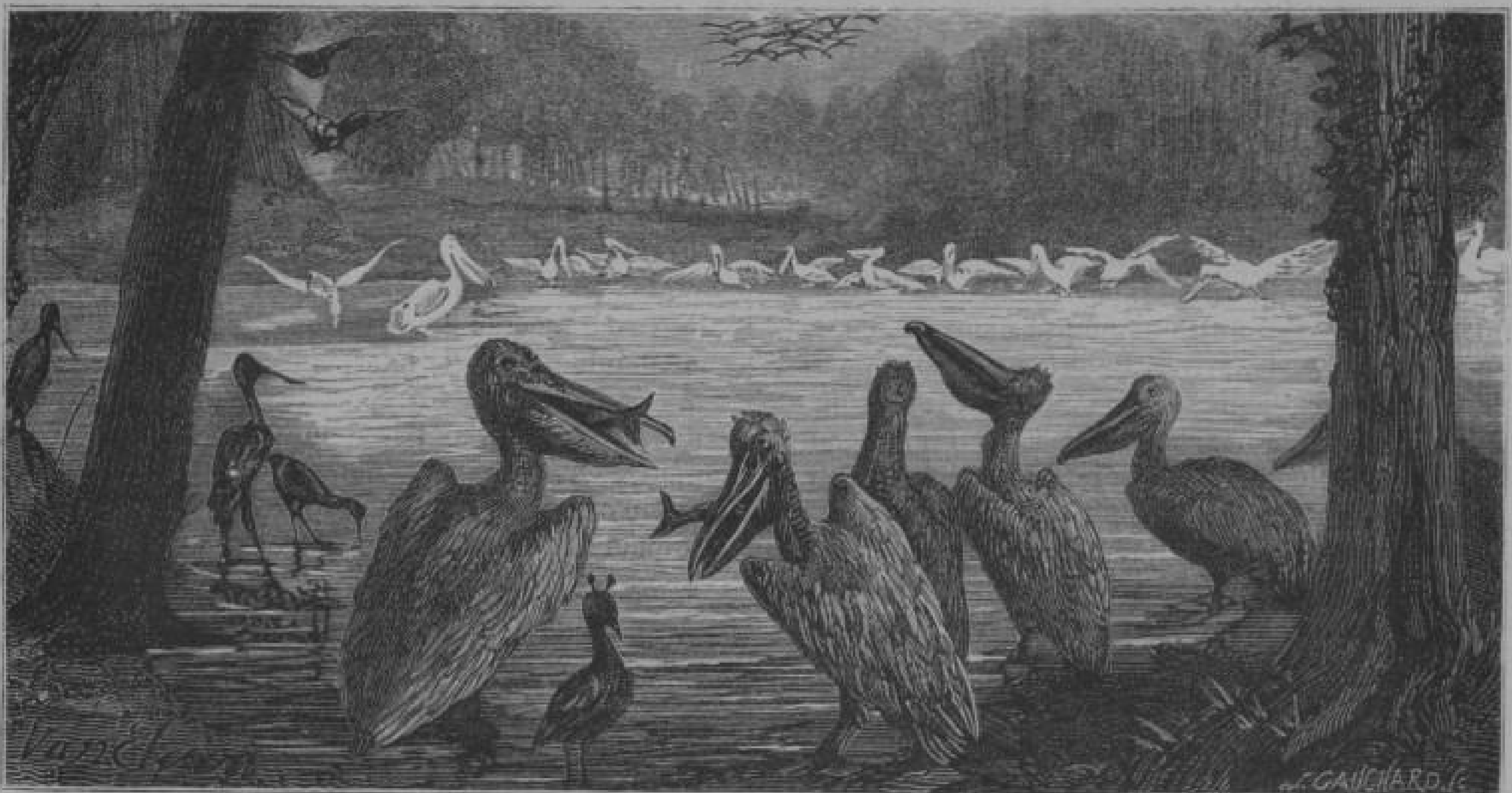
Comme le cormoran, le pélican est un palmipède et un oiseau plongeur. Aussi a-t-on bien fait de les parquer l'un à côté de l'autre. Ces malheureux exilés peuvent s'entretenir ensemble de la patrie absente. Le pélican paraît, néanmoins, inconsolable. Son long bec fendu jusqu'en arrière des yeux qui forme comme un long nez, presque toujours baissé, lui donne un air niaisement triste. On dirait vraiment que ce pauvre animal a été condamné à porter comme un goître sous le menton et un éteignoir

sur le visage. Avec ses larges pattes, ses courtes jambes, il marche lourdement, se dandinant avec peine de droite à gauche comme une vieille femme obèse. Sa voix inarticulée, semblable à celle d'un goutteux dont la langue est paralysée, a je ne sais quoi de caverneux : c'est un son guttural qui vient barbotter et s'assourdir dans la large poche qui pend au-dessous de sa mâchoire inférieure. Ajoutez à cette physionomie un front étroit et fuyant, un cerveau peu développé, un long cou qui tient la tête fort éloignée du cœur, puis un œil petit, rond, sans expression, et vous comprendrez que le pélican n'a pas l'air d'un aigle. Cependant il égale ou même surpasse en grandeur le cygne. Ce serait le plus grand des oiseaux d'eau, si l'albatros n'était pas plus épais, et si le flamant n'avait pas les jambes beaucoup plus hautes. Mais, en revanche, le pélican a des ailes d'une envergure double de celle des cygnes et des aigles. Grâce à ces ailes immenses, il se soutient très-aisément et très-longtemps dans son vol. Il se balance avec légèreté. Et cet animal qui, à terre, semble si lourd et si maladroit, est magnifique lorsqu'on le regarde planer dans les airs, puis tomber à plomb sur sa proie qui ne peut échapper; car la violence du choc et la grande étendue des ailes qui frappent et couvrent la surface de l'eau, la font bouillonner, tournoyer et étourdissent en même temps le poisson qui dès lors ne peut fuir. C'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils sont seuls; mais en troupe ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert.

M. Poussielgue nous raconte, dans son *Voyage en Floride*, comment il a assisté à la pêche des pélicans :

« Une cinquantaine de pélicans blancs s'étaient posés en file au milieu d'une crique, plongés jusqu'à mi-corps dans l'eau. Ils se tenaient droits, le cou en l'air et au port d'armes, attendant le signal que le chef de la bande ne tarda pas à leur donner, en poussant deux cris formidables, avec une voix caverneuse : hœu korr! hœu korr! Aussitôt la troupe s'ébranla, en battant l'eau avec ses ailes déployées, et en plongeant le cou étendu en avant. Les deux extrémités de la file avançant plus vite que le centre, les pélicans formaient un vaste croissant qui occupait toute la surface de l'anse, et comme la distance d'un oiseau à l'autre était mesurée et équivalait exactement à leur envergure, rien ne pouvait franchir ce cercle de becs menaçants et d'ailes puissantes. Les pélicans traquaient le poisson, en formant avec leurs cent ailes réunies un véritable filet, aussi continu et serré qu'un tramail ou seine. Leur cercle se rétrécissait peu à peu; le poisson manquant d'eau commençait à sauter en l'air et à nager précipitamment, laissant une traînée boueuse sur son passage. Alors cinq ou six pélicans, les plus gros, les plus forts de la bande, firent l'office de pêcheurs; immobiles au bout de l'anse, les pattes dans l'eau, ils saisirent les poissons au passage, et les engloutirent méthodiquement dans l'énorme poche qui pend sous leur œsophage; durant ce temps, leurs associés, qui continuaient à rabattre avec leurs ailes, paraissaient occupés exclusivement de ne pas laisser échapper la proie. »

A suivre. ERNEST MENAULT.


Les Pélicans. (P. 80, col. 2.)



La chasse au renard n'était qu'un prétexte. (P. 81, col. 2.)



LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XI

Considérations philosophiques sur la chasse au renard. — Une autre victime de Mlle Marguerite. — Une foule de gens prennent leur retraite, M. Aubry entre autres : ce qui en résulte.

En Angleterre, dit-on, la chasse au renard est un exercice à la fois aristocratique, hygiénique, excitant et poétique.

Aristocratique : car il n'y a guère que la *gentry* qui puisse s'y livrer.

Hygiénique : elle force les *gentlemen* les plus replets et les plus apoplectiques à prendre de l'exercice, et à arpenter les landes, au moins ce jour-là.

Excitant : car qu'y a-t-il de plus émouvant que de se demander si le renard gardera sa queue ou non? S'il ne la garde pas, à quel gentleman rapide, hardi, et heureux, reviendra cette queue si ardemment convoitée? Du rang de simple appendice d'un vulgaire carnassier, la queue du renard forcé à la course passe à celui de trophée et de souvenir de famille. Je ne parle pas des paris engagés.

Poétique : car je ne sais rien de plus poétique que d'être emporté, en veste rouge, sur un cheval pur sang, à travers des paysages bien peignés, qui semblent l'œuvre de quelque aquarelliste. Bois, prés, champs, tout défile avec une rapidité fantastique, sans compter les chutes de cheval, qui ont bien leur côté poétique. A supposer que le gentleman désarçonné ne se rompe pas le cou, c'est déjà un spectacle assez poétique que de voir un pair du Royaume-Uni, en casaque de jockey, étendu sur le dos au fond d'un fossé, et montrant au ciel la semelle de ses bottes!

Dans l'arrondissement de Châtillon-sur-Louette, la chasse au renard était beaucoup plus prosaïque, et beaucoup moins hygiénique. Lorsque M. de Ferrier, le receveur particulier, celui dont la belle barbe avait fait l'admiration de Marthe, était las de bals et de soirées, et qu'il éprouvait le besoin de respirer l'air pur de la campagne, il donnait le mot à cinq ou six bons compagnons, et l'on prenait rendez-vous à une ferme qu'il avait à deux lieues de Châtillon. Il n'était pas question le moins du monde de jouir de la beauté du ciel, de la fraîcheur des bois, de l'étendue des horizons, ni même à proprement parler de chasser le renard. La chasse était le prétexte, mais le but véritable était de faire, entre amis, un de ces festins pantagruéliques dont on rougirait à la ville, mais qu'autorise la liberté de la campagne et l'équipement de chasseur. C'est une simple question de lieu et de costume. A la ville, en cravate blanche, vous seriez tout simplement un goinfre; à la campagne, avec une cravate à la Colin, vous êtes « une belle fourchette ».

Or, M. le receveur était une belle fourchette, et chacun de ses amis était une belle fourchette. Quand on était repu, le second ou le troisième jour, une des fourchettes demandait en bâillant si l'on n'allait pas chasser le renard. Et toutes les autres fourchettes reprenaient sans enthousiasme : « C'est cela, chassons le renard. » On prenait des chiens, quelques terrassiers, et l'on partait sans se presser. Tantôt on enfumait maître renard dans son domicile, et

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

quand il fuyait, on le faisait happer par les chiens. Tantôt on lançait les chiens dans le terrier; le renard s'acculait dans quelque recoin de son labyrinthe, et l'on attendait longtemps sans voir rien venir. Les uns se couchaient sur l'herbe, pour faire un petit somme, la tête à l'ombre et les pieds au soleil; les autres allumaient une pipe, en se disant que ce serait autant de pris sur l'ennemi. Deux ou trois seulement, moins endormis que les autres, mettaient l'oreille contre terre. Quand on avait, après mûre discussion, déterminé l'endroit où devait se trouver l'animal, c'était le tour des terrassiers : ils commençaient une tranchée. La besogne allait vite dans le terrain sablonneux des bois de bouleaux. Un dernier coup de pioche mettait à découvert le renard, aussi penaud dans son coin que le fut dans le sien le brigand Cacus, si piteusement déconfit par Hercule.

Le receveur alors retroussait ses manches et empoignait une sorte de trident, puis, prenant son temps, il embrochait le croqueur de poules. D'un effort vigoureux il le tirait des entrailles de la terre, comme l'amateur de bigorneaux extrait, avec une épingle, ce mollusque coriace de sa coquille. On réveillait les endormis, les fumeurs allumaient une autre pipe, et l'on retournait à la ferme, en prenant par le plus long, afin de gagner chemin faisant un peu d'appétit.

Plusieurs fois, dans ces derniers temps, le trident avait vacillé entre les mains du receveur; mais il aimait mieux accuser les renards d'être devenus plus lourds que d'avouer que son poignet était devenu moins ferme. Un jour cependant il lui fallut faire un tel effort que son poignet enfla et fut tout endolori. Le médecin parla d'un accès de goutte. Quant au valet de chambre de Monsieur, il eut la consigne de parler d'une névralgie quand on lui demanderait des nouvelles de son maître. A la fin, les « névralgies » furent si fréquentes, que le receveur s'avoua à lui-même qu'il vieillissait: il y avait quelques fils d'argent dans sa belle barbe.

Il songeait qu'il avait désormais besoin de quelqu'un pour le soigner, et demanda la main de Marguerite. Mais Marguerite n'aurait voulu pour rien au monde épouser un oisif; d'ailleurs elle était déjà promise à M. Nay.

Le receveur se fit recommander par son médecin je ne sais quelles eaux, très-efficaces pour les « névralgies ».

En tant que jeune homme, on peut dire que M. le receveur particulier venait de prendre sa retraite.

Du reste, il ne fut pas le seul à la prendre cette année-là. Il semblait que quelque messager invisible eût passé avec une trompette au-dessus de Châtillon, en sonnant la retraite, et que tous ceux qui l'avaient entendu fussent pressés de se rendre à son appel.

Le président du tribunal était devenu si sourd qu'il n'entendait même plus la voix tonnante de maître Lepéligas. Il rentra dans la vie privée, et se donna tout entier à la réforme judiciaire.

Le vieux juge moqueur n'attendit pas d'être sourd pour se retirer. Il alla habiter un petit bien qu'il avait à quelque distance de Châtillon; il continua en paix son travail sur l'éducation, et se mit à traduire Horace. (Pourquoi presque tous les anciens magistrats se mettent-ils à traduire Horace?)

M. Sombrette aussi prit sa retraite. C'était le frère aîné de Mademoiselle, professeur au collége; c'était un petit homme sec, très-bon et très-instruit, avec un pantalon nankin légendaire, et un chapeau original, que les élèves comparaient avec assez de justesse à une « île escarpée et sans bords ».

Celui-là n'eut pas plus tôt pris sa retraite qu'il s'en repentit; il était devenu, au maniement journalier des élèves, si foncièrement professeur, qu'il fut malheureux au bout de quelques mois de n'avoir plus personne à régenter. De l'ennui qu'il éprouvait, et du désir légitime d'en sortir, naquit l'idée et bientôt la résolution d'ouvrir un petit externat pour les enfants que leurs parents ne voulaient pas envoyer trop tôt au collége. Mademoiselle, qui n'était plus jeune et qui se fatiguait à courir le cachet, entra en plein dans les idées de son frère. Ils s'associèrent sous la raison sociale *M. et Mlle Sombrette — Éducation de famille.*

Il y avait rue du Heaume une petite maison vacante que le frère et la sœur louèrent. Avant de se lancer dans cette grande entreprise, les deux associés avaient tâté le terrain. Mademoiselle avait fait sa petite tournée dans les familles où elle avait eu des élèves; de son côté, le chapeau escarpé et le pantalon nankin avaient fait leur apparition sur presque autant de points de la ville que Thorillon le jour où il annonçait la naissance de Jean.

Jean était justement en âge de commencer le latin, et Mme Defert, pour bien des raisons, s'effrayait un peu de l'envoyer si jeune au collége : aussi, quand le frère et la sœur lui firent part de leur projet, et lui demandèrent sa recommandation, elle dit qu'elle leur serait fort obligée de vouloir bien se charger de Jean.

« J'ai un poids de moins sur la poitrine, dit Mademoiselle en sortant; car maintenant nous sommes sûrs de réussir. » En effet, bien des papas et des mamans se décidèrent sur cette seule raison que Mme Defert mettait son fils chez M. Sombrette. On fit à la maison les réparations et appropriations nécessaires, et bientôt le « collége Sombrette », comme l'appelait par dédain le principal du vrai collége, ouvrit ses portes, ou pour mieux dire sa porte à une jeunesse choisie.

M. Aubry prit aussi sa retraite, voici pourquoi et comment. Son dernier accès de goutte durait encore et ne paraissait pas près de finir. Il semblait que le mal ayant décidément trouvé un gîte à son goût ne songeât plus à déloger. Le seul changement que

l'on pût remarquer, c'est que la goutte, persuadée sans doute qu'elle était désormais légitime propriétaire de sa personne, se déplaçait à son loisir pour visiter son nouveau domaine. Elle allait de l'orteil au genou, du genou au poignet, et sautait brusquement du poignet au pied. M. Aubry y perdait son latin, et Mme Aubry commençait à se décourager.

« Que nous sommes bêtes! dit-elle un jour, comme si elle venait d'être éclairée par une inspiration subite.

— Oh! s'écria M. Aubry scandalisé; parle pour moi qui ne suis vraiment qu'une bête. Mais toi, ma chère!

— Que *nous* sommes bêtes! reprit la bonne ménagère, en appuyant avec autorité sur le pronom *nous*. Ce qu'il te faudrait, ce serait un changement d'air. Allons-nous-en vivre à notre petite campagne de Labridun. Cela te fera le plus grand bien. Tu bêcheras le jardin; tu planteras, tu tailleras; nous aurons des poules, des canards. Nous mangerons nos laitues, nos œufs frais. Ce sera délicieux.

— Oui, mais...

— Mais quoi?

— Qu'est-ce que deviendront les élèves, quand la salle sera fermée?

— La salle ne sera pas fermée. Camille donnera des leçons pour son compte. Il ne peut rien faire autre chose, le pauvre garçon, et cela soulagera sa famille, qui ne roule pas sur l'or. Et nous devrions prendre notre retraite quand ce ne serait que pour cela. Il y a assez longtemps que nous en parlons, Dieu merci; et nous n'avons pas d'enfants à pourvoir, nous autres. Voici encore quelque chose à quoi j'ai pensé et que je voulais te dire. Ce garçon-là va tirer au sort l'an prochain. S'il devait continuer de rester à charge à sa famille, ce serait une bénédiction de le laisser aller se faire nourrir et habiller au régiment. Mais, comme tu le dis, il ne faut pas que la salle soit fermée: et d'un autre côté, voilà une occasion unique d'établir Camille définitivement. Qu'est-ce que nous faisons?

— Oui, qu'est-ce que nous faisons?

— Nous installons les Loret ici; ils sont à la fin de leur bail, et comme on veut les augmenter, ils cherchent ailleurs, je le sais. Mais les loyers ont tellement monté depuis quelques années, qu'ils ne trouveront rien de convenable pour ce qu'ils peuvent offrir. Nous ne sommes pas des Arabes, nous autres, et nous pouvons bien leur laisser la maison au prix qu'ils payent là-bas. »

M. Aubry ne soufflait mot; il écoutait avec attention, les yeux fixés sur sa femme, et se contentait de remuer de temps en temps la tête, en signe d'approbation. Ici cependant il se permit d'interrompre.

« Je crois que j'ai suivi ton raisonnement d'un bout à l'autre, et je trouve que tu as raison comme toujours; mais je ne comprends pas bien comment tout cela empêchera ce pauvre diable de partir s'il a un mauvais numéro. J'avoue que je m'enferre un peu... »

Mme Aubry sourit et leva l'index comme un orateur qui fait appel à l'attention de son auditoire.

« Comment, mon pauvre bonhomme, comprendrais-tu très-bien ce que je ne t'ai pas encore dit?

— C'est donc cela! dit le goutteux avec un mélange de confusion et de contentement.

— Il faut qu'il s'achète un homme.

— C'est clair. (Hochement de tête pensif.)

— Mais il n'a pas d'argent.

— Pas le sou. (Hochement de tête mélancolique.)

— Oui, mais nous en avons, nous; ou du moins si nous n'en avons pas, nous pouvons facilement emprunter la somme nécessaire. Nous offrons, Dieu merci! assez de garanties. (Ici Mme Aubry promena un regard de satisfaction sur le salon triangulaire.) On peut prendre hypothèque sur cette maison ou sur notre petit bien de Labridun. Nous rachetons Camille. Il a un bon état dans les mains, et une clientèle toute trouvée.

— Et une fameuse clientèle! dit le maître d'armes avec un légitime orgueil.

— Et une fameuse clientèle, comme tu le dis si bien. Il gagne de l'argent et nous rembourse au fur et à mesure. Maintenant, si cela ne te va pas, tu n'as qu'à le dire. Mais alors, explique-moi comment nous pouvons le tirer de là autrement: car il y a une chose certaine, c'est qu'il faut le tirer de là. »

M. Aubry eut l'air de réfléchir. Les mots d'*emprunt* et d'*hypothèque* sonnaient mal à son oreille, sans qu'il pût dire pourquoi. Dans sa perplexité, il tira sa montre de sa poche, regarda l'heure, et parut complétement rassuré.

« C'est la seule chose à faire, dit-il, et le plus tôt sera le mieux.

— Nous avons le temps; commence par te guérir; d'ailleurs cela ne peut pas se faire avant le printemps prochain. Mais d'ici là que de bonnes soirées nous passerons à faire nos petits projets! »

Le capitaine Jean survint; on lui conta toute l'affaire. Jamais, selon lui, projet n'avait été plus raisonnable.

« Ça va bien! dit-il. Quelle chose délicieuse! Et il se frottait les mains. Vous aurez là-bas un tas de bêtes que vous ne pouvez pas avoir ici. »

Et l'on énuméra toutes les bêtes que l'on aurait.

« Moi, dit l'oncle Jean, je suis comme ma nièce, j'aime beaucoup les animaux; ça met de la vie autour de vous. Naturellement, je n'ai jamais pu en avoir, car, à moins de les mettre dans ma valise... Je n'ai jamais eu à moi qu'un méchant singe que j'avais attrapé là-bas! »

M. Aubry fut pris d'un violent accès de fou rire; sa femme fut obligée, pour l'empêcher de s'étouffer, de lui administrer de bonnes tapes dans le dos.

Le singe du capitaine avait été légendaire au régi-

ment, parce qu'il lui avait mangé une demi-douzaine de chemises, et parfilé les galons de son uniforme. Le capitaine lui avait immédiatement rendu la liberté et n'avait pas poussé plus loin cet unique essai de domestication.

« Vous devriez, dit-il, avoir des abeilles. »

On n'y avait pas songé, mais on y songerait.

« Eh bien alors, vous pouvez dire que vous serez dans le paradis terrestre, et je vous réponds que vous me verrez là-bas plus souvent que vous ne voudrez.

— Oh! vous, j'étais bien sûr que vous ne nous négligeriez pas; mais les autres!

— Quels autres!

— Les lézards ?

— Les lézards ont de bonnes pattes et peuvent bien trotter jusque-là. Quant à ceux qui trouveront que c'est trop loin pour aller serrer la main d'un brave homme, ils ne valent pas la peine qu'on les regrette. Du moins, voilà mon avis à moi.

— Dis donc, ma vieille, tu vas me rouler jusqu'à la salle d'armes, pour que le capitaine puisse fumer sa pipe. Puisque tu ne veux pas que je fume, cela me ragaillardira de voir fumer. »

Le capitaine offrit ses services pour rouler le fauteuil.

« Non! non! dit le goutteux, ne prenez pas cette peine. D'ailleurs, voyez-vous, il n'y a qu'elle au monde qui sache me manœuvrer sans me faire crier. Car je deviens très-douillet sur mes vieux jours. »

Quand on fut dans la salle d'armes, le capitaine alluma sa pipe, et fit tant de fumée qu'il y en avait bien pour deux. Le maître d'armes le regardait avec une profonde béatitude, et ouvrait les narines toutes grandes pour aspirer l'odeur du tabac, comme un gourmet aspire le parfum des truffes.

On causa, on tricota, on fuma, on fit des projets, et s'il y avait au monde trois amis bien sincères et bien dévoués, c'étaient ces trois amis-là.

Mais les âmes les plus simples ont aussi leurs replis; on ne dit pas tout, même aux amis les plus intimes; ni M. Aubry ni sa femme ne soufflèrent mot ni de l'emprunt ni de l'hypothèque. C'est par son ami Loret que le capitaine, plus tard, apprit l'histoire. Il n'eut rien de plus pressé que de la raconter à sa nièce, en choisissant juste le moment où Jean était auprès d'elle.

Quant à Jean, après avoir pris pendant quelque temps un vif intérêt aux cravates de satin, aux bottines vernies, aux poneys, aux réunions dansantes, et au joli caquet des petits garçons frisés et des petites filles pomponnées, il commençait à se dégoûter un peu de ces intéressants personnages et de leurs élégantes distractions. Il avait si grand peur d'être un égoïste, qu'il veillait sur lui-même avec autant de soin que le maître le plus sévère. Et puis, quand il s'oubliait un peu, Marthe était là; selon leurs conventions, elle levait l'index d'un petit air de menace, Jean rougissait, et rentrait en lui-même. Il commençait à aimer la solitude plus que les réunions bruyantes; il aimait à se retirer dans les petits coins pour y lire à son aise, et se plaisait de plus en plus à la conversation de ses sœurs et de sa mère, et aux récits de l'oncle Jean.

Bref, comme le faisait remarquer avec raison l'élégant Michel de Trétan, l'ami Defert devenait un peu rococo. Non pas que sa tenue fût mauvaise ou négligée (il n'aurait plus manqué que cela), mais il n'avait pas le sens de la vraie élégance. Il s'intéressait plus que le bon goût ne le permet à une foule de petites gens, il croyait à une foule de choses passées de mode. Il disait *papa* et *maman*, et non pas *mon père* et *ma mère*; il croyait à l'oncle Jean (un bon type), à Mademoiselle (un bon châle), à M. Sombrette (un bon chapeau)! Il avait des préjugés ridicules, par exemple celui d'obéir sans discuter. Quand sa mère avait dit *non*! il ne savait pas la calmer avec toutes sortes de petits mots familiers pour lui faire dire *oui*! Quand son père lui refusait quelque chose, il ne savait pas se mettre avec lui sur le pied d'un camarade qui discute avec son camarade, et lui prouver avec esprit qu'il n'a pas le sens commun et qu'il est arriéré. Parlez-moi d'Ardant, au contraire. Quel petit air résolu et quelle délicieuse effronterie, quand il dit à son papa: « Le père que j'ai ne veut donc pas être sage et raisonnable? Je serai donc obligé de le renier? » Quel père serait assez de l'autre monde pour résister à des manières aussi charmantes? Surtout le pauvre Jean ne savait pas mettre en contradiction papa avec maman, et obtenir de l'un ce que l'autre avait refusé. Il ne lisait pas le journal pour voir les comptes rendus des courses; mais il lisait *Robinson*, il lisait *Don Quichotte*, et toutes sortes de vieilleries et de contes de fées, et il avait l'air de croire que tout cela était arrivé: bon garçon, du reste; mais, jeune! mais, crédule! Ainsi parlait la jeune France, par la bouche de Michel de Trétan.



CHAPITRE XII

Jean à l'institution Sombrette.

Le même numéro du *Glaneur de Châtillon* qui annonça officiellement le mariage de Marguerite avec M. Nay, fit connaître aussi celui du jeune homme indécis avec une demoiselle un peu plus âgée que lui, et douée d'une grande force de volonté. Il y eut des *oh!* et des *ah!* dans Châtillon. Une mauvaise langue dit du jeune homme indécis : « Il s'est décidé une fois dans sa vie » ; une autre mauvaise langue répliqua : « N'ayant pas de volonté, il a pris une femme qui en a pour deux ». Le Châtillon populaire n'y pense bientôt plus, mais le Châtillon mondain se demande si la belle Hermance recevra. (Elle s'appelle Hermance.)

Marguerite s'est mariée. Tout s'est bien passé. Mme Defert était bien pâle; il lui en coûtait de se séparer de sa fille : c'est trop naturel. Mais elle ne s'est pas évanouie ni le jour du contrat, ni à la sacristie; elle ne s'est point jetée dramatiquement dans les bras de son enfant; elle a toujours la même figure si douce, si bonne, tantôt si pensive et tantôt si gaie. Elle ne perd pas la tête un seul instant; elle prévoit tout; elle songe à tout; elle organise tout. Quand le jeune ménage est parti pour passer un mois à Paris, elle reprend sans effort le cours de sa vie active et utile. Elle a du chagrin certainement, mais presque personne ne s'en aperçoit et personne n'en souffre.



Quand le jeune ménage est parti. (P. 85, col. 1.)

Le départ de Marguerite a resserré encore les liens si étroits qui unissent la famille. Que pourrais-je faire pour consoler maman? se demande Jean à toute heure du jour. Ce désir ardent de plaire à sa mère fait qu'il surmonte sans trop de difficulté l'ennui que lui causent les déclinaisons latines. M. Sombrette est émerveillé, il parle avec enthousiasme de son petit élève.

Jean cependant se lève à six heures et se couche à neuf. Il est si consciencieux dans l'accomplissement de sa tâche, qu'il travaille quelquefois une partie du jeudi. Pour trouver le temps de tout faire, il a fallu supprimer la collation du jeudi : cela lui a fait un peu de peine, mais c'est lui-même qui l'a proposé. Sa mère l'a laissé libre, et il a persévéré. L'oncle Jean, admis à la confidence de sa résolution héroïque et de sa persévérance, dit que cela mérite récompense. Mme Defert modère son enthousiasme, et assure qu'il vaut mieux lui laisser pour récompense la satisfaction d'avoir bien fait, sauf à lui donner plus tard des compensations qui n'auront pas l'air de le payer de son sacrifice.

« Parfaitement juste, dit l'oncle Jean; un sacrifice payé n'est plus un sacrifice. »

A quelque temps de là, il parle comme par hasard d'équitation et d'escrime : Jean bat des mains, et l'oncle est officiellement chargé de son éducation militaire.

Toutes les fois qu'il revient du collége Sombrette, Jean a mille choses à raconter. Mme Defert et Marthe connaissent la légende de cet établissement mieux que M. Sombrette lui-même. Elles savent à point nommé que l'élève Tonquin interrogé sur l'adjectif *unus*, a répondu qu'il faisait au génitif *uni*, et que M. Sombrette a été très-indigné. (Et il y a bien de quoi, n'est-ce pas?) Que Roussel a su, sans en manquer un mot, le *Tableau synoptique des cinq déclinaisons*. (Ce qui est bien agréable pour les parents de Roussel.) Qu'un autre a traduit *nous admirons* par *admiramus*, comme si *admirari* n'était pas un verbe déponent (on l'avait encore dit la veille); qu'un autre met aux mouches des queues en papier (ce qui doit bien les faire souffrir!) Le *Selectæ* est difficile; mais quand on s'applique bien, on y arrive tout de même.

Peu à peu ses confidences sont moins naïves, sans cesser d'être moins franches; il n'est plus si préoccupé des petits épisodes classiques, il l'est davantage des idées nouvelles qui se font jour à travers l'explication des textes. Il commence à discuter sérieusement avec Marthe le mérite de certains grands hommes de l'antiquité. Il traite avec sa mère la question des conquérants. Comme elle a peu de goût pour les conquérants qui n'ont été que conquérants; comme elle fait peu de cas des vertus d'apparat et des mots à effet; comme elle ramène à leur juste valeur un certain nombre de traits trop vantés et trop souvent offerts à l'admiration des écoliers, Jean émerveillé ne peut s'empêcher de lui dire : « C'est étonnant, tu n'as pas cependant appris le latin ; eh

bien! tu me dis presque les mêmes choses que M. Sombrette. »

Il a des controverses en règle avec Justine la cuisinière, au sujet de ces plats de la cuisine antique, le *moretum* et le *brouet noir*. Justine, au nom des principes, condamne les deux plats et les flétrit même du nom diffamatoire d'*abominables drogues*. Jean en appelle à sa mère, qui lui répond qu'en fait de cuisine Justine est une autorité compétente, et qu'il faut tenir compte de son opinion. Il abandonne le *moretum* et le *brouet* à leur malheureux sort; mais il lui reste de cet incident une idée juste, c'est qu'il faut interroger chacun sur ce qu'il sait le mieux, et ne parler soi-même que de ce que l'on sait bien.

C'est pour cela qu'il interroge l'oncle Jean sur les ordres de bataille. Quelquefois l'oncle Jean ne comprend rien aux renseignements de certains auteurs, et se demande si ce ne seraient pas de simples civils qui auraient osé faire des descriptions militaires. Il comprend très-bien les descriptions de César (dans la traduction, bien entendu); mais il est arrêté tout net à la construction d'un certain pont que César jette sur le Rhin, au livre IV des *Commentaires*. « Ça, dit-il, c'est l'affaire des ingénieurs. » Jean consulte M. Nay, devenu son meilleur ami. M. Nay se fait un plaisir d'étudier le passage, et dessine pour Jean le pont de César. Jean le place dans ce qu'il appelle sa « collection », où il a déjà une aquarelle de Marthe, deux assignats, et une chromolithographie représentant des Pêcheurs de crevettes.

Pendant tout son séjour chez les Sombrette, Jean fut comme les peuples heureux, il n'eut pas d'histoire. Sa vie était un fond uniforme d'occupations peu variées, sur lequel se détachaient quelques épisodes ou charmants, ou tristes, ou tragiques; par exemple, les visites au cottage de Marguerite, à dix minutes de la ville; une maladie grave de son camarade Roussel, que ses parents emmenèrent dans le Midi, et qu'il ne revit plus; un combat singulier contre un jeune épicier: — cet épicier en herbe avait pris la mauvaise habitude de lancer des trognons de choux aux disciples de M. Sombrette; Jean lui avait endommagé l'œil droit; — la grande colère de M. et de Mlle Sombrette contre l'élève Tonquin: — par de fallacieuses promesses, il avait attiré un chien dans l'intérieur de l'établissement et l'avait attaché par la queue à la corde de la cloche; — l'expulsion de Maltravers, qui, deux fois de suite, avait été surpris à mentir; la mort de maître Jacquin, suivie à une courte distance de celle de Mme Jacquin, et les bruits fâcheux qui avaient couru sur le compte de Charles Jacquin. Ce dernier événement avait frappé Jean d'autant plus vivement, qu'il y perdait une de ses illusions. Charles Jacquin, autant qu'il s'en souvenait, était si drôle, si malicieux, que dans le secret de ses pensées, et sans en rien dire à personne, Jean avait souvent souhaité de lui ressembler. Et voilà qu'on en parlait avec indignation! Quand il vint liquider les affaires de la succession, on le trouva hautain et dédaigneux, et en somme, il partit, laissant peu de regrets.

Jean retrouvait encore dans ses souvenirs, quand il était en veine de rêverie, certaines promenades dans la prairie, qui lui revenaient à la mémoire, plutôt que d'autres promenades plus récentes, sans qu'il pût savoir pourquoi; les promenades à cheval, et les assauts d'armes avec l'oncle Jean; un accident très-grave arrivé à un ouvrier; le sang-froid de sa mère quand tout le monde perdait la tête, et les bénédictions qui s'élevaient sur son passage; la visite d'un jeune cousin, qui semblait l'exacte copie de Michel de Trétan, — à moins que Michel de Trétan ne fût l'exacte copie du cousin, ou encore à moins que tous les deux ne fussent d'exactes copies d'une tierce personne que Jean ne connaissait pas. — Puis en fouillant bien, Jean retrouvait encore dans ses souvenirs le premier lièvre qu'il avait manqué; son initiation douloureuse aux principes du grec; son désespoir en face d'un alphabet nouveau; les encouragements de sa mère, les secours obligeants de M. Sombrette, et finalement son triomphe.

Et quelles soirées heureuses passées au foyer de la famille! Marthe et maman travaillaient silencieusement; papa lisait son journal et s'interrompait parfois pour lire un fait intéressant, ou critiquer la conduite de la Chambre; tandis que lui, plongé dans quelque thème ou dans quelque version, il sentait vaguement qu'il était heureux, et que pour rien au monde il n'aurait voulu mener une autre vie que celle qu'il menait. Ou bien il venait des amis, et tout en tâchant de se garer des barbarismes et des solécismes, il entendait dans une sorte de bourdonnement indistinct éclater les mots de *matières premières*, d'*élections*; on parlait du mauvais esprit de certains ouvriers, des menées de certains personnages mystérieux qui apparaissaient tout à coup à Châtillon sans avoir rien à y faire, qui dépensaient beaucoup d'argent sans travailler, qui parlaient continuellement aux ouvriers de leurs droits, sans jamais dire un mot de leurs devoirs, et qui disparaissaient comme ils étaient venus, après avoir bien attisé le feu. Il y avait eu à propos de l'un d'eux une petite scène fort gaie, où l'ancien maître d'armes avait eu le beau rôle.

Il était venu un grand gaillard, vêtu en ouvrier, et qui se présentait pour parler dans toutes les réunions d'ouvriers: il produisait un certain effet. M. Aubry, qui était devenu flâneur depuis qu'il était rentier, se trouvant à la ville, entra dans une de ces réunions. Au moment où l'étranger parut sur l'estrade, M. Aubry se frotta les yeux comme s'il eût craint d'être dupe d'une illusion d'optique. Quand l'autre parla, il n'eut plus de doutes. Il l'écouta d'abord avec assez de patience, pour voir où il en voulait venir. Mais quand il l'entendit parler des ouvriers, « ses frères », et de leurs souffrances qui étaient les siennes, et de leurs espérances qui étaient aussi les siennes, il n'y tint plus, et s'écria sans

trop se préoccuper des termes qu'il employait. « Dis donc, Philoxène, tu sais que tu es un blagueur, et que tu es ouvrier comme moi ! »

L'assistance devint bruyante et houleuse, M. Aubry était calme et souriant; l'orateur, tout déconfit, ouvrait des yeux effarés, et ne savait plus s'il devait continuer ou en rester là. M. Aubry reprit :

« Si tu ne descends pas de là tout de suite, je raconte ton histoire ! »

L'orateur fit un mouvement que l'on peut comparer à un plongeon et disparut au milieu des rires et des huées.

L'orateur malencontreux n'était autre que ce filleul de M. Aubry, qu'il n'avait pas vu depuis vingt-cinq ans, à l'époque du baptême de Jean. Depuis, il était venu plusieurs fois, en piteux équipage, extorquer quelque argent à son parrain. M. Aubry avait fini par l'éconduire, en apprenant qu'il jouait à Paris le rôle ambigu et déshonorant des gens qui se mêlent à toutes les bagarres d'étudiants, sans être étudiants, et à tous les mouvements d'ouvriers, sans être ouvriers. « Le coquin, disait M. Aubry, était venu faire son coup parce qu'il me croyait à la campagne. » Cette petite aventure donna à réfléchir aux ouvriers raisonnables. Quant à Jean, il était muet d'admiration, et M. Aubry prenait dans son imagination toutes les proportions d'un héros.

Le jeudi suivant, il obtint de son oncle la permission de l'accompagner à Labridun, pour voir le grand homme, le modèle du courage civil. A sa grande surprise, le modèle du courage civil, les manches retroussées, et les pieds dans de vastes sabots, arrosait ses laitues. Il fut fort surpris que son aventure eût fait du bruit, et refusa obstinément le brevet d'héroïsme que lui offrait l'admiration de Jean.



Il l'avait attaché par la queue à la corde de la cloche. (P. 86, col. 1.)

« Parlez-moi de l'homme que voilà, » dit-il à Jean, en désignant le capitaine avec son arrosoir, voilà un héros, celui-là ! » Et il se mit à raconter l'histoire du lieutenant Taragne, en ajoutant une petite circonstance, supprimée par le premier narrateur. C'était l'oncle Jean lui-même qui s'était dévoué dans cette rencontre.

A l'époque de la déroute de Philoxène, Jean savait en fait de latin et de grec ce que sait un bon élève de quatrième, c'est-à-dire pas grand'chose (ce n'était pas sa faute ni celle du maître, mais celle de la méthode vicieuse dont on use en France, de temps immémorial). Du moins il avait déjà de la lecture, et le jugement assez formé pour distinguer *Ovide* de *Virgile*, pour comprendre que la *Cyropédie* est un roman, que l'histoire de *Quinte-Curce* en est un autre, et même assez mal construit, mais que l'*Anabase* est un chef-d'œuvre. Il tournait assez bien les vers latins, et se débrouillait en histoire et en géographie.

Si vous ajoutez à cela que Jean s'était pris à grandir

subitement, qu'il avait la taille mince et élancée, et le visage un peu pâle, vous vous ferez une idée exacte du nouvel élève que Mme Defert présenta au principal du collége, afin qu'il fût inscrit pour la rentrée prochaine.

Monsieur le principal ne pouvait voir d'un bon œil ce produit de l'industrie *sombrettique*. Il ne pouvait non plus voir de mauvais œil l'héritier d'une des familles les plus riches et les plus considérées de Châtillon. Il prit donc un moyen terme, et le considéra d'un œil digne et froid par-dessus ses lunettes.

Lorsque Mme Defert lui eut dit que, selon l'opinion de M. Sombrette, ce grand garçon était capable d'entrer en troisième, M. le principal sourit d'un air incrédule. Lorsqu'il eut interrogé le récipiendaire, et qu'il l'eut poussé sur différents points, il fut forcé de convenir que M. Sombrette avait raison. « Ce résultat, dit-il, après une minute de réflexion, n'a rien qui doive nous surprendre. M. Sombrette était un de *mes* meilleurs professeurs. »

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE VI

La route.

Le premier de mes soucis, avant de me mettre en route, fut de distribuer entre nos mules les fardeaux qu'elles devaient porter. Cela exige plus d'habileté qu'on ne le croirait; l'absence d'équilibre produit sur le dos des animaux des écorchures qui souvent forcent les voyageurs à s'arrêter à moitié chemin. Fort Yale était alors encombré de caravanes de bêtes de somme à destination du district minier; nous eûmes donc une excellente occasion de nous initier aux mystères du chargement des mulets.

A cette époque, il n'y avait, en fait de route, qu'un sentier escarpé qui tantôt montait du marais à la montagne, tantôt descendait de la montagne au marais, jusqu'à ce qu'on arrivât enfin à William's Creek, centre du district minier du Caribou, où se trouvait agglomérée une population d'environ huit ou dix mille hommes. On peut aisément se figurer quelle procession continuelle de bêtes de somme il fallait pour subvenir aux besoins de cette population.

Yale était un petit centre très-vivant et avait autrement l'apparence d'une ville commerçante que New Westminster, la capitale de notre colonie.

Les chargeurs de profession sont presque tous mexicains et ont tout l'air d'une race de véritables bandits. Quand ils sont absolument sans argent, ils travaillent comme des esclaves pendant un mois, et puis dépensent en quelques jours tout ce qu'ils ont gagné.

J'eus le bonheur de faire la connaissance d'un de ces *gentlemen* qui venait de perdre son dernier dollar à une table de jeu. Avec son vaste *sombrero*[1], ses guêtres brodées d'argent, son *poncho*[2], c'était bien l'un des plus beaux spécimens de sa race qu'on pût trouver. Il condescendit, avec tous les airs d'un grand seigneur qui a éprouvé des revers de fortune, à nous aider de ses services pendant le premier jour de notre voyage, moyennant la bagatelle de 5 dollars (27 fr. 10 c.).

La première chose qu'il fit, en voyant les bâts que nous avions apportés de Victoria, fut de déclarer, en haussant les épaules, qu'ils ne pouvaient servir à rien, et que, si nous n'avions pas des *aparejos* convenables, nous n'arriverions jamais aux mines. Sur ce, il sortit et revint, peu de temps après, avec d'énormes bâts de cuir, en forme de bissac et rembourrés de foin. Ce ne fut pas pour nous une mince dépense; mais il fallut en passer par là.

Nos bagages et provisions ayant été, avec beaucoup d'adresse, divisés en huit paquets de 150 livres, et chargés sur nos quatre mulets, nous nous mîmes en marche le long du sentier tortueux qui se dirige vers l'intérieur à travers les *cañons*[3] ou gorges du Fraser. Ce sentier, jusqu'à environ soixante milles (96 kilom.) de Yale, court à travers des montagnes qui ont reçu le nom de *Cascade Mountains* (Chaîne aux Cascades). Durant notre premier jour de marche, le Mexicain devait nous accompagner pour nous apprendre à conduire nos bêtes réfractaires, à assu-

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56 et 72.

1. Chapeau espagnol à larges bords.

2. Manteau américain fait d'une couverture de couleur au milieu de laquelle on a ménagé une ouverture pour la tête.

3. *Cañon*, en espagnol, signifie tuyau et s'emploie aujourd'hui, dans l'Amérique du Nord, pour désigner les *gorges*, *cols* ou *défilés* des montagnes.

jettir leurs fardeaux quand les courroies se relâchaient, et enfin à les décharger le soir.

Nous fîmes ainsi une douzaine de milles (19 kilom.). A de longues distances, nous voyions s'élever sur le bord du chemin une hutte où le voyageur trop confiant trouvait, pour tout rafraîchissement, du whisky capable de tuer un homme, et où nous ne rencontrions que quelques mineurs, dont les vêtements en haillons disaient assez à quel point la fortune leur avait été défavorable. Les histoires que ces pauvres diables racontaient ne ressemblaient guère



Yale, sur le Fraser. (P. 88, col. 2.)

aux récits merveilleux des journaux ou à ceux des rares favoris de la fortune que nous avions pu rencontrer; et notre enthousiasme était singulièrement refroidi quand nous arrivâmes à *Spuzzum Ferry* (bac de Spuzzum), où nous passâmes le fleuve dans un de ces bacs qui sont manœuvrés d'un bord à l'autre à l'aide de poulies courant le long d'un câble suspendu au-dessus du fleuve.

Ce passage n'eut pas grands charmes pour moi; car, juste au-dessous de nous, le Fraser faisait une chute profonde, et la force du courant était telle, que le bateau, tout solidement construit qu'il était, se renflait et se tordait, quand nous fûmes au milieu du fleuve, comme une feuille de papier que l'on approche du feu.

A quelque distance de là, nous rencontrâmes deux hommes dont l'un était le brave Irlandais que j'avais eu le bonheur de tirer de l'eau. Il était monté sur une mule, vieille mais ombrageuse, qui avait l'habitude de ruer toutes les fois qu'elle sentait quelqu'un derrière elle. Je fus heureux de retrouver ce joyeux garçon, qui, grâce à son goût tout particulier pour les coq-à-l'âne, promettait de nous divertir le long de la route. Il ne fut pas moins heureux que nous de la rencontre; son camarade et lui résolurent de nous tenir compagnie pendant le reste du voyage.

La nuit venue, nous nous arrêtâmes dans un renfoncement de la montagne, près d'une cascade qui tombait d'une hauteur d'environ deux cents pieds dans un bassin dont la profondeur interrompait la rapidité de sa course. Trouvant à notre portée, dans ce lieu, les deux objets de première nécessité, le bois et l'eau, nous nous y établîmes pour la nuit, et notre Mexicain nous fit ses adieux.

Les mulets, débarrassés de leurs fardeaux, furent mis en liberté, sous la conduite de l'un d'eux qui portait une clochette au cou; puis chacun se livra au travail pour lequel il se sentait des dispositions particulières. L'un planta la tente; un autre coupa du bois; un troisième alluma le feu; Pat, l'Irlandais, qui, entre autres professions variées, avait exercé celle de cuisinier, se mit à préparer le souper.

Nous avions un appétit féroce, et nous dévorâmes notre frugal repas avec plus de plaisir que jamais alderman de la cité de Londres n'en a trouvé aux banquets de Guild Hall; puis, après avoir fumé nos pipes et causé autour du feu, nous nous enveloppâmes dans nos couvertures et nous endormîmes sous les sapins odoriférants.

L'aube nous trouva debout; Pat, fidèle à la tâche qu'il avait choisie, s'occupa du déjeuner, pendant que les autres couraient après les mules, pliaient la tente et préparaient tout pour le départ.

Notre voyage, ce jour-là, fut moins agréable que le jour précédent. Il se mit à pleuvoir à torrents, et, en peu de temps, le sentier devint glissant et dangereux; mais il n'y avait qu'à se résigner et à achever tant bien que mal notre étape.

Après bien des peines, nous arrivâmes au sommet d'une énorme falaise appelée le *Nicaragua slide*. Il nous fallait redescendre jusqu'au bord de la rivière qui coule à plus de mille pieds au-dessous. Les flancs de cette montagne sont presque perpendiculaires, et l'on ne croirait pas, à première vue, que même un chamois pût la gravir; mais, en y regardant de plus près, on aperçoit un étroit sentier coupé en zig-zag et descendant jusqu'au fond de la vallée. De la hauteur vertigineuse où nous étions, c'est à peine si nous osions regarder en bas, mais il n'y avait pas à reculer; la mule porte-clochette (qui malheureusement était à moi) fut donc chassée devant nous, et, bêtes et gens, tout le monde suivit.

A mi-côte, arrivèrent jusqu'à nous les tintements d'une autre clochette et les cris d'hommes qui conduisaient un train de mulets revenant des mines. A chaque tournant du zig-zag, un petit refuge était ménagé dans le roc pour donner à ceux qui se rencontraient la place de passer. Nous nous rangeâmes avec tous les animaux dans un de ces refuges pour laisser passer ceux qui montaient; mais la mule porte-clochette étant trop loin en avant, nous ne pûmes la rappeler; nous supposions d'ailleurs qu'en animal expérimenté, elle aurait l'intelligence de se garer.

Malheureusement, notre confiance était mal placée : car la sotte bête poursuivit sa route jusqu'à la rencontre de l'animal qui montait et qui, mieux avisé, prit obstinément le côté du rocher. Il était impossible aux deux mulets, vu la largeur de leurs fardeaux, de se croiser en cet endroit. Ne pouvant s'arrêter à cause de la rapidité de la descente et de l'impulsion que lui imprimait la lourdeur de sa charge, mon mulet tâcha de passer sur le bord du précipice; mais, au passage, les paquets s'accrochèrent, l'animal perdit pied, culbuta en poussant un cri perçant, et, après avoir rebondi une ou deux fois contre les rochers, alla tomber, comme une masse, dans les eaux écumantes du torrent.

Au moment de sa chute, la pauvre bête avait été débarrassée d'une partie de sa charge. Nous pûmes retrouver quelques paquets non sans peine et sans péril, et les diviser entre les autres mulets. C'était malgré tout pour moi une perte sérieuse, car la valeur de cet animal représentait près de la moitié de mon capital. Ce fut ainsi que, dès le début, je reçus ma première leçon dans l'art de mettre en pratique le courage si nécessaire à un aventurier.

Nous continuâmes à remonter le Fraser, longeant le flanc des montagnes qui, sur une longueur d'environ soixante milles au-dessus de Yale, se rapprochent à ce point qu'il semble qu'elles se soient brusquement fendues pour livrer passage au fleuve puissant et torrentueux qui coule à leur pied.

Parfois il nous arrivait de rencontrer une longue file d'Indiens qui, négligeant leurs occupations habituelles pour gagner les dollars de l'homme blanc, faisaient l'office de bêtes de somme. Comme cela se pratique ordinairement parmi les sauvages, les malheureuses *squaws* (femmes des Indiens) avaient plus que leur part de la peine. Chacune d'elles portait deux sacs de farine de cinquante livres chaque, quelquefois trois, et souvent un bébé perché sur le haut de cette énorme charge, pendant que son seigneur et maître marchait en avant, portant d'un air calme un seul sac sur ses épaules aristocratiques.

Mais laissons pour le moment les Indiens, et revenons à notre voyage.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LES CAUSERIES DU JEUDI

INCENDIES ET POMPIERS

Un de mes jeunes convives avait lu ou entendu dire qu'il était question de réorganiser le corps des sapeurs-pompiers de Paris, et rapprochant cette assertion des navrants détails que le *Journal de la Jeunesse* lui avait donnés sur le récent incendie de Boston, il en était arrivé à cette double et assez fantaisiste conclusion, que probablement les pompiers de Boston étaient assez mal organisés, puisqu'ils n'avaient pas su conjurer un pareil désastre. Si donc on parlait de réformer le corps parisien, c'est qu'on prévoyait qu'avec son organisation actuelle il devrait, le cas échéant, montrer la même impuissance.

Tout d'abord, répliquai-je, je crois savoir que le projet qui concerne nos sapeurs-pompiers n'a trait qu'à des modifications administratives, où la question des services rendus ou à rendre n'a rien à voir. Vous pouvez donc être tranquilles sur l'efficacité des secours que ces braves gens tiennent en réserve, pour le cas où ils auraient à combattre le fléau qui vient de sévir en Amérique d'une façon si

effroyable. Ce corps d'élite est aujourd'hui renommé dans le monde entier. Composée d'environ quinze cents hommes, qui reçoivent une instruction spéciale, qui sont continuellement exercés et que des chefs, aussi braves qu'éclairés, prêchent d'exemple dans toutes les occasions, cette troupe est d'ailleurs munie de tous les engins qui peuvent aider à la préservation et aux sauvetages. Elle possède au moins deux cents pompes à bras, plusieurs pompes à vapeur, des appareils à l'aide desquels, non sans courage ou sans péril toutefois, les sapeurs-pompiers peuvent braver une atmosphère asphyxiante ; elle a des systèmes d'échelles, des tubes ou boyaux pour la descente des personnes cernées par les flammes... que sais-je ?... Bref, elle est tenue au niveau de tous les progrès, et chaque jour d'ailleurs elle sait en donner des preuves nouvelles.

Quant au sinistre de Boston, il a fallu vraiment qu'un fâcheux enchaînement de circonstances contribuât à le rendre aussi grave : car, loin de laisser à désirer sur ce point, Boston est au contraire, parmi les villes des États-Unis, celle où se trouve la plus remarquable organisation de *firemen* (mot anglais composé de *fire*, feu, incendie, et *men*, hommes, littéralement : *hommes des incendies*). Dans cette ville, le service est réparti en dix stations de quartiers, qui se subdivisent à leur tour en plusieurs postes, auxquels sont attachés environ trois cents *firemen*, payés par l'État et en possession de toutes les machines désirables. Les postes sont reliés par des fils télégraphiques à la station centrale ; nuit et jour des veilleurs y sont installés, et ils n'ont qu'à manœuvrer l'aiguille d'un cadran, pour que, en moins d'une minute, l'alarme soit donnée à tous les postes, avec indication du lieu de l'incendie.



Les terrasses du bassin du Fraser. (P. 90, col. 2.)

Un malheur semblable à celui qui vient de frapper la cité américaine nous étonnerait beaucoup moins s'il se fût produit, comme cela se voit souvent, en Turquie, à Constantinople par exemple, où l'art d'éteindre les incendies n'a guère avancé depuis plus de deux siècles. Là, au signal d'alarme, quelques hommes s'arment de certains instruments, qui ne diffèrent que par le volume plus considérable de ceux dont les apothicaires pouvaient timbrer autre-

fois leur blason ; quelques autres les suivent, qui portent des seaux. Arrivés sur le théâtre de l'incendie, les porteurs d'intruments en plongent le bec dans le seau plein d'eau, aspirent, puis posent sur leur poitrine le manche du piston, et poussant à deux mains, aspergent le foyer. Naturellement la flamme ne doit que flamber de plus belle, la petite quantité d'eau qu'ils lancent dégageant un gaz inflammable qui ne fait qu'aviver le feu.

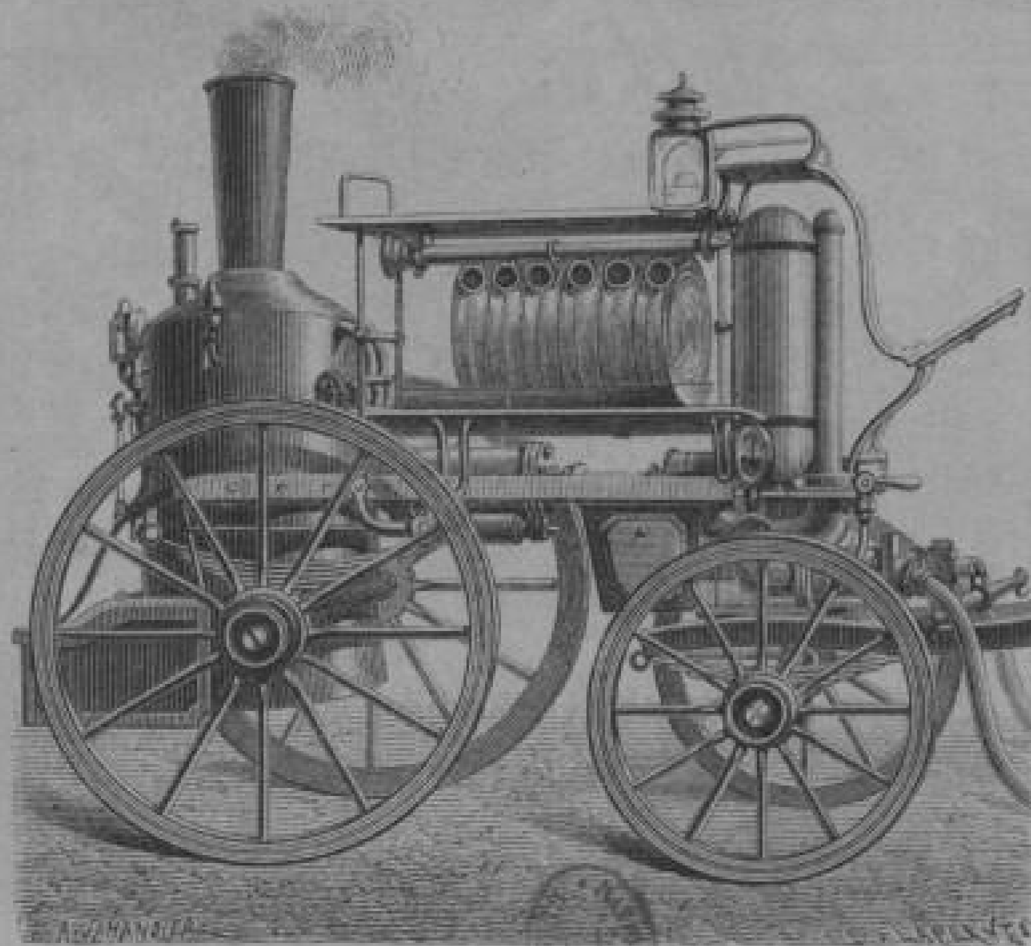
Ainsi, mieux vaudrait que les *pompiers* de ce pays-là se tinssent en repos. Au surplus, le progrès n'est guère à l'ordre du jour, même parmi les hauts personnages de l'empire musulman.

On raconte qu'il y a quelques années, une pompe de système américain, qui aspire d'une part l'eau qu'elle projette de l'autre, fut amenée à Constantinople. Le pacha ou ministre que ces choses-là regardaient consentit à la voir fonctionner. L'appareil fut donc amené sur une place, muni de ses tuyaux d'alimentation qui plongeaient dans un canal dérivé du Bosphore. Vingt hommes donnèrent le mouvement, et en quelques instants un vrai déluge inonda la place.

« Fort bien! fit le pacha; mais cette mécanique-là a besoin d'une mer pour l'alimenter, et il n'y a pas une mer dans tous les coins de la ville. »

Et, sur cette belle objection d'un homme influent, on continua de s'en tenir aux instruments d'apothicaire, qui ont pour effet certain d'aviver l'ardeur des incendies.

En d'autres pays où les appareils projecteurs ne feraient pas défaut, ce sera l'eau qui manquera. A Porto, cette fameuse ville de Portugal qui envoie tant d'excellents vins dans le monde entier, l'eau n'arrive dans la ville que par un système fort compliqué de canalisation des sources environnantes. A défaut des Portugais, qui se croiraient dégradés s'ils descendaient à ces viles occupations, ce sont de grandes et fortes montagnardes galliciennes qui font le service de porteuses d'eau. Le droit d'exercer cette utile profession ne leur est concédé qu'à la condition qu'elles viendront en aide pour l'alimentation des pompes en cas d'incendie. Chaque soir elles doivent laisser aux abords des fontaines leurs seaux pleins; on les y voit rangés par centaines. Quand on crie au feu! elles vont en toute hâte prendre leurs seaux sur leurs têtes, selon leur coutume, et courent vers l'incendie... Cela doit être d'un effet très-pittoresque... mais n'est-ce pas le seul effet produit?



Pompe à vapeur. (P. 91, col. 1.)

D'ailleurs, pour trouver le pittoresque par excellence aux moments d'incendie, c'est, parait-il, au Japon et en Chine qu'il faut aller.

L'alarme est donnée au son d'un gentil petit tambourin peint et doré ; aussitôt vingt autres tambourins dorés résonnent, qui font surgir de toutes parts des bannières bariolées dont la couleur indique la direction où doivent courir les brigades de pompiers, qui portent des inscriptions sur leurs habits multicolores. Chaque compagnie, précédée de ses bannières et de ses lanternes, arrive, portant suspendue à des perches une pompe toute peinte et toute dorée. Ces pompes, assez puissantes du reste, sont rangées en ligne devant l'incendie et sont servies, au bruit des tam-tam et des gongs, par une multitude de volontaires. Aucun chef ne les dirige, mais ils ne laissent pas de que dépenser beaucoup d'efforts pour s'en retourner le plus souvent, avec la seule satisfaction de s'être agités en costume brillant, au milieu des bannières, des lanternes, au bruit assourdissant de tous les instruments à percussion imaginables.

Voilà, pourrons-nous dire, un apparat, une mise en scène quelque peu hors de saison, soit; mais il est un fait qui doit nous frapper : les Chinois ont des pompes. Or, s'ils les ont aujourd'hui, c'est qu'ils les avaient il y a plusieurs centaines d'années. Nous savons, en effet, que chez ce peuple rien ne progresse, et que leur civilisation, l'état de leurs sciences et de leur industrie datent de temps fort reculés. Si donc les Chinois ne sont pas actuellement à notre niveau dans l'art de combattre les ravages du feu, au moins peuvent-ils se flatter de nous avoir singulièrement devancés dans cette voie. Ce n'est vraiment, en effet, qu'à une époque relativement très-rapprochée que l'adoption d'engins convenables a permis dans nos pays d'engager sérieusement la lutte avec le terrible élément. Tout ce qui existait jusque-là constituait plutôt de simples mesures pour prévenir les incendies que des moyens de les éteindre.

Chez les Romains, qui plusieurs fois avaient vu leur ville en flammes, maintes précautions étaient prises pour empêcher le feu de se communiquer. Il était ordonné de laisser tout autour des maisons un espace vide, d'où le nom d'*île*, que, par analogie, por-



Un incendie au Japon. (P. 92, col 2.)

taient ces maisons, et qui est resté en usage chez nous.

En France, en vue surtout de Paris, qui dans les dix premiers siècles de son existence fut cinq ou six fois incendié presque en entier, on retrouve plusieurs vieilles ordonnances ayant trait aux précautions à prendre en prévision de ces accidents, sans préjudice des peines terribles édictées contre les *boute-feu* ou incendiaires, — qui n'étaient pas rares.

Un des plus anciens documents de cet ordre date de 1371. Vingt-quatre ans plus tard, sous le règne de Charles VI, lorsque fut conclue avec le roi d'Angleterre une trêve de vingt-huit ans, et que des ambassadeurs anglais vinrent pour la signature de ce traité à Paris, escortés d'un millier de leurs compatriotes, il fut enjoint à tout citoyen d'avoir chaque nuit à sa porte un muid d'eau et une lanterne *ardente* (allumée) pendant toute la durée du séjour des Anglais.

Joli témoignage de confiance à l'adresse de messieurs les ambassadeurs et de leurs acolytes ! Mais en ces temps-là on avait, paraît-il, le courage brutal de son opinion, et peut-être avait-on raison.

Vous le voyez, en somme, tout cela n'était que précaution. On avait de l'eau sous la main, mais rien de plus. Point de machine pour la lancer à distance en cas d'embrasement. L'art de lutter contre le feu était encore à créer de toutes pièces. Je sais que des fouilleurs de vieux livres ont prétendu que déjà chez les Grecs, et chez les Romains, des engins propres à cet usage avaient été décrits par les anciens écrivains. Héron d'Alexandrie et Vitruve ont en effet donné la description de certaines machines de cette espèce; mais toujours est-il que, si tant est qu'elles aient jamais fonctionné, comme on veut le croire, le souvenir s'en était complétement perdu. Car il est avéré pour nous que, du temps de Louis XIV, c'est-à-dire au XVII[e] siècle, à Paris même, tous ces secours se réduisaient encore au travail de gens qui, grimpés sur les toits, sur des échelles, se passant des seaux de main en main, jetaient le contenu à force de bras sur le foyer de l'incendie. Le plus souvent même avec des haches, des crocs, des cordages, ils s'efforçaient de restreindre le plus étroitement possible la *part du feu*. — « Des capucins, dit en 1674 madame de Sévigné, dans sa fameuse lettre où il est question de l'incendie de l'hôtel de Guitaut, des capucins pleins de charité et d'adresse travaillèrent si bien qu'ils *coupèrent* le feu : on jeta de l'eau sur le reste... »

Couper le feu : c'était alors tout ce qu'on pouvait se permettre de faire ou d'espérer.

Notons qu'il était depuis longtemps dans les attributions des moines mendiants, et notamment des capucins, de se dévouer dans les incendies. Les seaux, les crocs, les cordages, les échelles étaient ordinairement déposés dans leurs maisons. Quand un sinistre était signalé, ils couraient, nantis de ces instruments, et n'hésitaient jamais à exposer leur vie pour sauver celle de leurs semblables, sans autre espoir de récompense que la satisfaction de l'acte charitable accompli, ou la conviction d'une bonne note sur le livre de la justice céleste. Combien ont trouvé la mort dans les flammes, martyrs modestes du dévouement chrétien, et dont nul n'a jamais répété le nom !

Dès 1670, Louis XIV avait ordonné à tous les maîtres des professions qui touchent à la construction des bâtiments : maçons, charpentiers, serruriers, etc., de se faire inscrire chez le commissaire de leur quartier, en leur enjoignant de se rendre, à la première alarme, avec leurs ouvriers, sur le théâtre des incendies. Une indemnité leur était assurée pour le temps perdu; mais s'ils manquaient à se présenter, ils étaient passibles, au premier manquement, d'une amende de deux cents livres, et, au second, de la perte de leur maîtrise.

Et toujours, tout ce monde-là ne faisait que couper le feu ou y jeter de l'eau à la main.

En 1666, cependant, lors d'un épouvantable incendie qui détruisit 13 000 maisons et 89 églises de la ville de Londres, nous voyons que l'usage était établi en Angleterre de lancer l'eau avec des instruments dont plusieurs échantillons sont aujourd'hui conservés dans la sacristie d'une église de la Cité, et qui n'étaient autres que ceux dont se servent encore les Turcs.

Mais les choses étaient plus avancées en Hollande, en Allemagne, où depuis longtemps déjà l'on avait inventé des pompes, qui, à la fin du XVII[e] siècle étaient assez perfectionnées pour rendre de véritables services.

Un Français du nom de Dumouriez (aïeul du fameux général), ayant vu fonctionner ces engins, obtint de Louis XIV un privilége pour en établir une douzaine à Paris, en 1699.

M. Dumouriez-Duperrier avait fait les frais de ces machines; aussi fallait-il payer pour s'en servir en cas d'incendie. Mais on ne tarda pas à reconnaître le vice radical d'un pareil système, et l'on mit sur le dépôt de ces pompes un écriteau, les qualifiant de « *Pompes publiques du roi, pour remédier aux incendies, sans qu'on soit tenu de rien payer* ».

En 1705, une loterie fut organisée, dont le produit devait permettre d'avoir vingt pompes à Paris, une par quartier. L'élan était donné; mais il faut croire que l'usage de ces machines ne donnait pas des résultats fort appréciables ; car, lors du terrible incendie de l'Hôtel-Dieu en 1737, le *Mercure de France*, qui fait de cette catastrophe un récit très-détaillé, ne mentionne guère que le dévouement des capucins. En 1781 même, à propos de l'incendie de l'Opéra, le *Journal de Paris* se croit obligé d'attester aux habitants « que les pompiers sont des hommes désintéressés, capables de rendre de grands services, et à l'intervention desquels ils ne doivent pas hésiter de recourir en cas d'accident ». Ce jour-là d'ailleurs le dévouement des pompiers avait été affirmé par la mort de l'un d'eux, nommé Jean Auvray.

Jusqu'alors du reste les pompiers n'avaient été que des gens payés d'abord par le concessionnaire des pompes, puis par la ville, mais qui, bien qu'embrigadés de plus en plus militairement, se recrutaient, comme encore aujourd'hui dans les départements, parmi les ouvriers en bâtiment. Enfin, en 1801, l'organisation du corps des sapeurs-pompiers de Paris fut radicalement modifiée, en cela que les hommes destinés à former ce corps furent pris dans l'armée. Et depuis il en a toujours été ainsi.

Mais si lentement que le progrès se fût accompli à Paris, encore avait-il laissé loin en arrière nos villes de province, et notamment nos campagnes. Il me souvient que mon grand-père, qui avait visité la Suisse vers 1780, — alors que les bons offices des pompiers passaient encore inaperçus à Paris, — y avait déjà vu le fonctionnement régulier des compagnies bourgeoises de pompiers établies jusque dans les villages. Aussi s'indignait-il quand, soixante ans plus tard, il voyait encore que beaucoup de nos villes étaient à peine munies de quelques mauvaises pompes, manœuvrées sans méthode, et que nos chefs-lieux de canton en ignoraient assez généralement l'usage.

Dans ces vingt dernières années seulement les municipalités rurales ont songé à se procurer ces utiles engins. Pour ma part, je sais fort bien que, vers 1855, assistant aux débuts d'une pompe de village dans un sinistre très-sérieux, nous qui la desservions, nous dûmes engager une véritable bataille pour obtenir que les paysans routiniers nous donnassent l'eau de leur seau, au lieu d'aller la perdre en la lançant à tour de bras du côté du brasier — qu'ils n'atteignaient pas.

Dois-je noter en finissant que, d'après les statistiques de la ville de Paris, sur une moyenne annuelle de 800 incendies, on en compte une vingtaine qui sont allumés par des enfants jouant avec le feu? Oui, cette remarque est bonne à faire : c'est pourquoi je la fais. Que ceux qui ont des oreilles entendent! que ceux qui savent réfléchir réfléchissent!

L'ONCLE ANSELME.

FAITS DIVERS

LES NOUVEAUX NOMS DES LYCÉES ET COLLÉGES DE FRANCE. — Dernièrement un arrêté ministériel a décidé que le collége de Blois s'appellerait à l'avenir *collége Augustin Thierry*, en l'honneur du célèbre historien que le département de Loir-et-Cher a vu naître.

Cette mesure de juste glorification a été si favorablement accueillie, qu'il serait question de la généraliser pour tous les lycées et colléges de France, en donnant à chacun de ces établissements le nom d'un des savants ou écrivains illustres nés dans la localité.

A Mâcon, il y a déjà le *lycée Lamartine*, en souvenir du grand poëte contemporain. Nous savons que Troyes envie pour le sien le parrainage de Pithou le jurisconsulte, le philologue, le poëte latin qui fut une des plus vives lumières du XVI[e] siècle. Amiens voudra Ducange, Périgueux Fénelon, Montbéliard se rappellera Cuvier, Perpignan se réclamera de François Arago... Certaines villes, à vrai dire, risqueront d'être fort embarrassées dans leur choix; mais toujours est-il que c'est là une idée excellente à laquelle nous applaudissons de grand cœur. Outre l'hommage rendu aux grands hommes dont la patrie ne saurait trop s'enorgueillir, c'est encore, nous semble-t-il, offrir un puissant stimulant au zèle des jeunes esprits que de faire planer sur les lieux où l'étude les réunit le souvenir personnifié de ce que peuvent les nobles efforts de l'intelligence et du savoir.

LA PEUR. — Un négociant de Paris avait deux fils, dont l'un nommé Cyprien, âgé de quatorze ans, a toujours eu la plus grande horreur des ténèbres. Son frère, plus jeune, qui était au-dessus de cette faiblesse, aimait à railler Cyprien, et à lui jouer de malins tours que, à la vérité, il considérait comme de simples espiégleries.

L'autre soir, Cyprien entrant, avec une bougie, dans la chambre de son père, croit voir remuer d'une étrange façon les rideaux du lit. La frayeur s'empare de lui; troublé, effaré, il pose la bougie sur une table, et court ouvrir la fenêtre pour appeler du secours... Quand il se retourne, la bougie est éteinte. Il croit à quelque intervention surnaturelle, tandis que c'est tout bonnement une malice du jeune frère, qui s'est échappé du lit dont il agitait les rideaux. Toujours est-il que Cyprien ne se connut plus.

L'instinct de la défense persiste cependant. Il sait où est pendu un revolver chargé, il le prend à tâtons, et veut sortir de la chambre. Mais une forme étrange lui barre le passage; il allonge le bras, il fait feu...

On accourt au bruit; et l'on trouve les deux frères étendus sans mouvement. Cyprien n'était qu'évanoui, mais l'autre enfant — qui avait voulu, par jeu, effrayer Cyprien — gisait blessé mortellement au côté par la balle du revolver.

Nous croyons pouvoir tirer deux conclusions de cette tragique aventure. Tout d'abord il est profondément regrettable que des enfants, même fort intelligents, ne sachent pas surmonter le vain, le ridicule effroi que leur inspire l'ombre répandue autour d'eux. Mais, étant donnée cette déplorable pusillanimité, ceux qui ont plus de force de caractère ne doivent pas s'en prévaloir pour imposer des épreuves qui ont toutes les chances de devenir funestes, soit à celui qui les imagine, comme nous venons de le voir, soit à celui qui les subit. Il est avéré que la frayeur peut tuer une personne, ou tout au moins causer chez elle, au moral et au physique, des désordres irréparables et de la plus triste gravité.

LE PÉLICAN

DU JARDIN D'ACCLIMATATION [1]

Le récit de M. Poussielgue sur la manière de pêcher des pélicans nous paraît d'autant plus vrai, que les poissons, comme on sait, émigrent à certaines époques de l'année, et quand ils commencent à s'agiter et à se former en colonnes dans les vastes étangs ou les grands fleuves sur les rives desquels le pélican a fait élection de domicile, avis en est donné au public à son de trompe, et aussitôt tous les pêcheurs se réunissent pour se concerter sur le choix du champ de pêche. C'est le plus communément une anse étroite dans le lac, et dans le fleuve quelque haut fond situé sous la chute d'un rapide. L'abondance du poisson, dans telle ou telle passe est, du reste, soumise au jugement des pélicans qui choisissent l'endroit de la pêche.

« L'option décidée, dit Toussenel, à l'unanimité des suffrages, un pélican, vieux d'un siècle, et expert en ce genre de travail, trace de l'aile la ligne de circonvallation ou d'investissement du poisson. A sa suite s'étagent avec ordre cent, deux cents pélicans, tout l'effectif disponible de l'armée, qui se posent sur l'eau l'un après l'autre en ligne, ayant grand soin de laisser entre chaque poste un espace d'une douzaine de pieds, un peu plus un peu moins, suffisant en tout cas pour assurer à chacun le libre jeu de ses ailes. L'investissement opéré et l'anse hermétiquement bloquée, il s'agit de pousser le poisson à la côte. Le signal de l'opération est donné par le vieux pélican, le même qui s'est chargé de distribuer les postes.

« A ce cri retentissant, que répètent sur toute la ligne les sentinelles attentives, succède un bruit d'un autre genre, un bruit de trémoussement et d'ébattement universel. Chaque pélican, se dressant sur ses pieds de toute sa hauteur, déploie son envergure immense, fustige l'eau du fouet de ses ailes avec un grand fracas, pique sous lui une tête verticale, et exécute, sans bouger de place, une série de mouvements rapides qui font clapoter les flots et croire à la tempête.

« Le poisson, effrayé de ce tintamarre et de ce bouleversement imprévus, s'enfuit dans toutes les directions. Celui qui est emprisonné entre la ligne des pélicans et le rivage, cherche son salut vers la côte; c'est tout ce que désirent ses persécuteurs acharnés. Toujours bruissant à la surface et fouillant au-dessous, le cordon sanitaire gagne, gagne; les intervalles se rétrécissent, les sentinelles se coudoient; c'est bientôt une muraille vivante, infranchissable, un filet à mailles serrées et saisissantes qui s'avance. Déjà le poisson, qui se voit acculé dans une impasse, qui sent que toute issue lui est fermée et qui rabote le sol en nageant, perd la tête et s'élance dans les airs par bonds désespérés. Mais ce spectacle, qui ravit de joie le pélican, ne lui fait pas perdre le sang-froid si nécessaire en pareille occurrence. Loin de céder à l'attrait de la convoitise qui l'entraînerait à rompre les rangs et à ouvrir une issue aux captifs, il redouble de vigilance à mesure que s'approche le moment suprême.

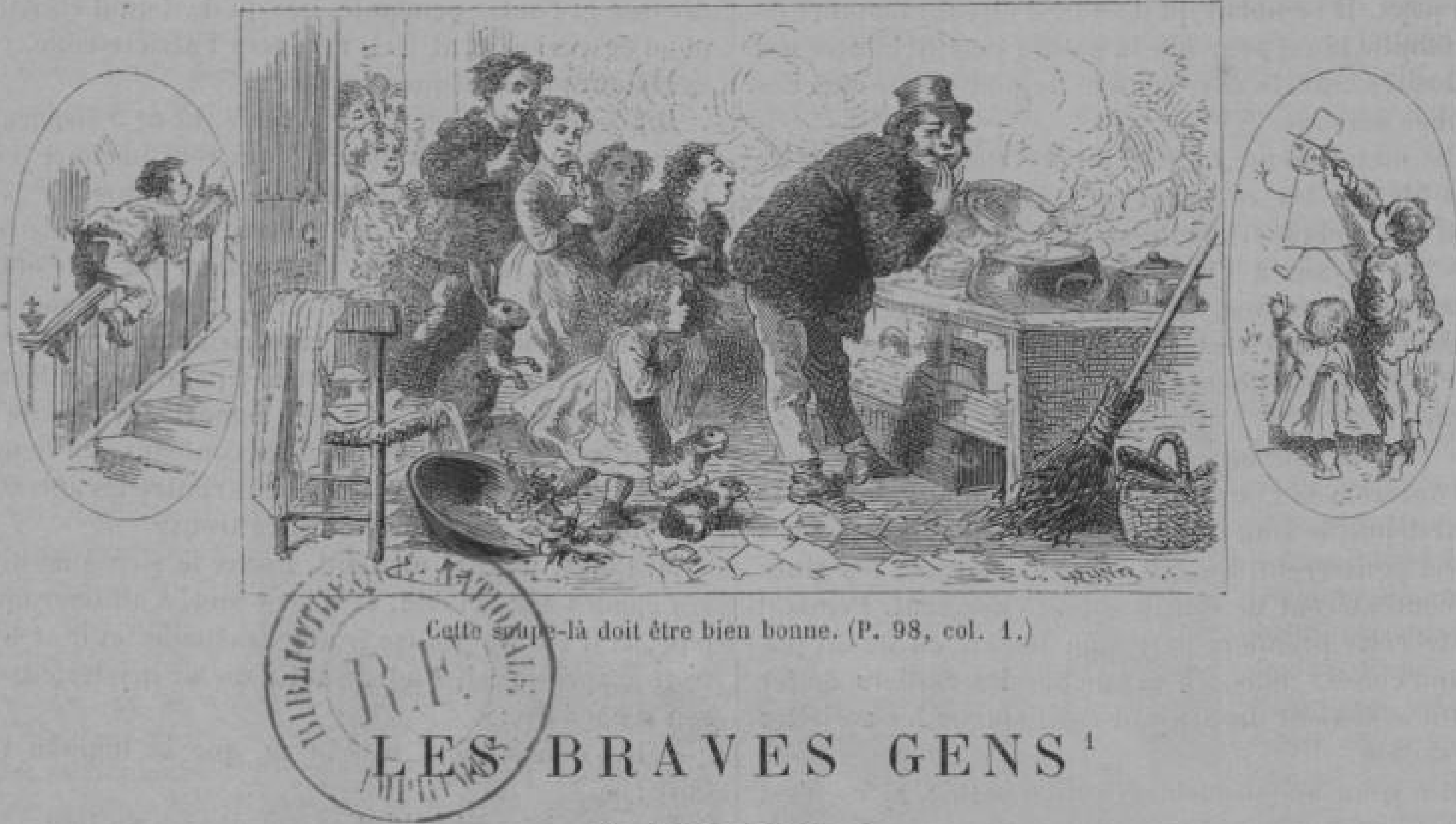


Pélicans. (P. 96, col. 1.)

« La débandade est désormais sans péril, l'heure de la curée a sonné. Le commandement : pille, pille! emplissez o... oches ! a retenti sur toute la ligne. Et soudain, les longs cous, armés de larges becs, de piquer dans le tas, comme le troupier dans la gamelle, et les sacoches de s'emplir et de s'emplir à crever. Quand l'opération est bien conduite et que les pêcheurs sont en nombre suffisant, ce qui est la première condition de succès, la part de prise peut s'élever à dix livres pesant de poisson pour chaque actionnaire; et notez que le pélican n'admet guère que des morceaux de choix aux honneurs de sa table et qu'il dédaigne le menu fretin. »

A suivre. ERNEST MENAULT.

1. Suite. — Voy page 79.



Cette soupe-là doit être bien bonne. (P. 98, col. 1.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XIII

La famille Loret au grand complet.

La famille Loret s'était considérablement accrue. Tant en garçons, grands et petits, qu'en filles, petites et grandes, elle comprenait neuf enfants, tous bien portants. La famille Loret, comme on le sait, appartenait au genre « joufflu », et à l'espèce « réjouie ».

Tous avaient un appétit formidable. Au prix où sont les faisans et les truffes, il ne faut pas s'étonner si la petite maison exhalait souvent un parfum très-accentué de soupe aux choux. C'était à merveille : puisque, depuis le papa joufflu jusqu'au bébé dodu, tous aimaient à la folie cette composition culinaire. La maison d'ailleurs était, à tous les points de vue, une maison bien agréable; elle avait cet avantage particulier que toutes les pièces, sauf la salle d'armes, se commandant, les parfums de la cuisine se répandaient partout avec équité. Le salon triangulaire en avait sa part aussi bien que la cuisine. « De cette façon-là, disait maître Loret en se frottant les mains, il n'y a pas de jaloux. »

La maison, suivant l'expression de Mme Aubry, « ne se ressemblait plus », depuis l'installation des nouveaux locataires. Et comment, je vous prie, une maison se ressemblerait-elle lorsqu'elle contient onze personnes au lieu de deux? Il y avait bien aussi quelques autres petites différences, qui choquaient les idées d'ordre et de propreté de la bonne dame. Si ses locataires n'eussent pas été ses obligés, elle ne se serait pas fait faute de leur dire que les papiers de tenture ne sont pas faits pour qu'on y inscrive son nom ni pour qu'on y trace des pensées philosophiques ou satiriques, ni pour qu'on y dessine des bonshommes (civils ou militaires), ni pour qu'on y imprime la trace de ses doigts, ni pour qu'on y établisse un tableau comparatif de la taille de chacun des membres de la famille, avec une bonne barre pour marquer le niveau de la crue, et les noms, et les dates, et tout! Elle aurait fait observer que les rampes d'escalier ne sont pas faites pour qu'on les descende à califourchon; ni les alléges des fenêtres pour qu'on y mette sécher le linge domestique; ni les salons (triangulaires ou non), pour qu'on y laisse vaguer, en toute liberté, trois cochons d'Inde, d'un caractère morose et d'une propreté douteuse. Croyez-vous aussi que les deux poiriers rachitiques de l'arrière-cour ont été plantés pour qu'on y installe une balançoire qui les achèvera, malades comme ils sont; ou encore pour qu'on s'y taille des cure-dents? Voilà ce que Mme Aubry n'aurait pas manqué de dire si les Loret n'avaient pas été plutôt ses hôtes que ses locataires. Mais elle se contenait, toute nerveuse qu'elle était, pour ménager ces pauvres gens, avec une patience aussi héroïque qu'un solliciteur qui se contient par politique devant un protecteur puissant.

« La pauvre femme, disait-elle en parlant de Mme Loret, a déjà bien assez de mal. Comment surveillerait-elle une famille si nombreuse? » Et quand elle venait à la ville, elle souriait stoïquement à la vue de toutes les libertés que prenait, avec sa maison, la nombreuse famille de l'huissier.

Les fils de M. Loret apparaissaient, dès l'âge le

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

plus tendre, revêtus de vareuses velues, comme celle du papa. Il semblait qu'il suffît d'être un membre de la famille Loret pour que la nature vous fit croître ces villosités sur le dos, comme le poil sur le dos des jeunes oursons.

Le matin même du jour où Mme Defert fit inscrire son fils sur les registres du collége, M. Loret revenait de quelque expédition matinale, et pressait le pas en voyant à l'horloge de Saint-Lubin que midi allait bientôt sonner. Il était encore à vingt-cinq pas de la petite porte verte, que déjà une odeur bien connue venait réjouir ses nerfs olfactifs ; il se hâta de sonner.

« Celle-là doit être bien bonne ! dit-il en soulevant le couvercle de l'immense soupière fumante, car on la sent depuis le coin du pharmacien. » Les plus jeunes Loret poussèrent des cris d'enthousiasme ; les aînés se contentèrent de sourire silencieusement. Pendant toute cette première partie du festin, on ne dit pas grand'chose, mais, en revanche, les cuillers de fer battu sonnaient un bruyant carillon sur les assiettes de caillou.

Il n'y eut aucun incident remarquable, si ce n'est que le nº 5, en réponse à une remarque désobligeante du nº 4, lui versa une cuillerée de soupe dans le cou. Le nº 4 (une fille) se mit à crier de toutes ses forces ; mais sa mère la consola en lui disant qu'il n'y paraîtrait plus le jour de son mariage. Cet argument parut convaincre la jeune personne ; elle avait, en effet, tout le temps de se guérir, si les jeunes gens continuaient à ne plus vouloir de femmes sans dot.

« Qu'est-ce que nous avons ensuite ? » dit M. Loret en voyant disparaître la ménagère dans les régions de la cuisine.

Le nº 8 (une fille) vient coller ses lèvres à l'oreille du papa, pour lui dire, sous le sceau du secret, qu'il y a des saucisses. Le nº 9 (un garçon), en entendant ces paroles magiques, fait voler au loin son assiette de bois en signe d'allégresse. Le nº 1, autrement dit Camille, le successeur de M. Aubry, se lève d'un air de bonne humeur, ramasse l'assiette de bois et la rend au bébé. En passant, il lui donne un baiser retentissant, pour l'engager, sans doute, à lancer, la prochaine fois, son assiette par la fenêtre.

Les saucisses arrivent toutes brûlantes et toutes frémissantes. Il y a un silence d'admiration ; puis le chef de la tribu procède au partage du butin. Un des cochons d'Inde moroses risque son nez à la porte ; il se décide à entrer, et fait le tour de la salle en trottinant, et en rasant la muraille. Le second cochon d'Inde accomplit la même prouesse, suivi de près par le troisième ; ils piquent droit devant eux, tout d'une pièce jusqu'aux coins, où ils tournent brusquement à angle droit, et en faisant couic ! couic ! On applaudit ; les cochons intimidés disparurent. On devinait dans l'ombre du corridor la silhouette d'un grand lapin jaune tout efflanqué, dont les flancs et les tempes battaient toujours avec violence comme s'il avait vécu dans un état de fièvre perpétuel. Il avait une oreille dressée et l'autre pendante. Dès qu'il vit qu'il était un objet de curiosité, il s'en alla vers l'arrière-cour, en sautillant par brusques saccades.

On commence à déserter la table. Le nº 9 disparait emporté dans les bras du nº 8, qui veut lui faire voir la « grande bête », c'est-à-dire le lapin jaune.

Le nº 7 berce une vieille loque qu'il appelle sa poupée, et il s'en amuse tout autant qui si c'était une poupée véritable. Le nº 6 et le nº 5 échangent quelques taloches dans le salon triangulaire, et en sortent meilleurs amis que jamais, pour aller enlever un cerf-volant. Le nº 4 (une fille) emporte les assiettes, les cuillers, les fourchettes et les couteaux, en heurtant les différents ustensiles les uns contre les autres : chacun prend son plaisir où il le trouve.

M. Loret, pour le moment, trouve le sien à mettre ses coudes sur la table, et il les y met ; à allumer une pipe, et il l'allume ; à se frotter les mains, et il se les frotte ; après quoi, s'adressant d'un air mystérieux à son second fils :

« Dis donc, Léon, sais-tu ce que la maman va faire ? »

Le nº 2 répondit qu'il n'en savait rien du tout.

« Eh bien ! elle va apporter la bouteille de cassis ! »

Il y eut un mouvement général de surprise ; puis l'heureuse nouvelle se transmit de numéro en numéro et la table se trouva au grand complet : le nº 9 tendait déjà son verre en disant : « Moi aussi ! »

Mme Loret apporta la bouteille de cassis. « Il y a donc du nouveau, dit-elle en posant la main sur l'épaule velue de son mari.

— Voyons, dit le père en s'adressant au nº 3, est-ce que j'ai dit qu'il y avait du nouveau ?

— Non, père.

— Alors, ajouta-t-il, en passant au nº 4, maman l'a deviné sans que je le lui aie dit ?

— Oui, père.

— Alors, poursuivit-il en s'adressant au nº 5, la maman que voilà est une maman bien habile ?

— Oh ! mais oui, dit le nº 5, en remuant la tête de haut en bas. » M. Loret allait poser quelques questions de même genre au nº 6, quand Mme Loret lui dit de ne pas tant les faire languir, si c'était quelque chose d'heureux.

« C'est en effet quelque chose d'heureux, reprit l'huissier réjoui ; mais on me couperait plutôt en quatre, en huit, ou en trente-deux morceaux, que de me faire dire un mot avant que le cassis soit versé ! »

Quand le cassis fut versé en proportion décroissante depuis le papa jusqu'au nº 9 :

« A la santé de M. Defert ! » dit-il, en levant son verre.

On but de confiance à la santé de M. Defert, on y joignit même la santé de madame, par dessus le marché.

« A la santé de Léon ! »

Tous les regards se tournèrent avec surprise vers le nº 2, qui rougissait, et l'on but à la santé de Léon.

« Pourquoi, dit le père, buvons-nous à la santé de Léon?

— Oui, pourquoi? cria le chœur des numéros.

— Eh bien, mes enfants, M. Defert m'a proposé de prendre Léon dans ses bureaux, à douze cents francs pour commencer. Si Léon est un aussi bon fils et un aussi bon frère que Camille ; s'il songe aux petits qui viennent derrière lui plutôt qu'à lui-même, voilà cette fois la famille tirée d'affaire. Nos petits pourront suivre les cours du collége. J'ai toujours rêvé ça, et je l'ai toujours espéré; seulement je ne savais pas à quel numéro ça commencerait. Une fois au collége, ils n'ont qu'à marcher devant eux pour devenir bacheliers, et ensuite avocats ou médecins, ou quelque chose comme cela. » Léon déclara que son père avait raison de compter sur lui ; que cela lui donnerait du cœur à l'ouvrage de penser que les petits feraient un jour honneur à la famille.



A la santé de Léon! (P. 98, col. 2.)

Les numéros ainsi prédestinés à jeter sur le nom de Loret un plus vif éclat coururent faire part de cette bonne nouvelle aux cochons d'Inde, qui, étant d'un naturel morose, ne voulurent pas même en entendre parler. Le lapin jaune, acculé derrière la pompe, fut bien obligé d'écouter leurs confidences. L'un d'eux, ne se faisant pas une idée exacte de la longévité du lapin ni des exigences de son appétit, lui promettait que quand il serait médecin, il le soignerait pour rien toutes les fois qu'il serait malade, et le nourrirait de saucisses lorsqu'il serait en bonne santé. « Puisqu'il sera médecin, moi je serai avocat, reprit l'autre en s'adressant au lapin, et sois tranquille, je t'empêcherai toujours d'aller en prison. »

Le grand lapin jaune ne répondait à tout cela qu'en agitant ses oreilles et en faisant frissonner ses moustaches. S'il avait pu répondre autrement, il leur aurait dit qu'étant de naturel rêveur et mélancolique, toutes ces effusions de tendresse le troublaient beaucoup (ce qui aurait prouvé une fois de plus que l'affection ne doit pas être indiscrète). Quant aux fallacieuses promesses d'avenir que l'on faisait briller à ses yeux, il les aurait toutes données de grand cœur pour trois feuilles de choux et cinq minutes de tranquillité.

Les petites gens de rien, comme les Loret, n'ont guère le temps de savourer la joie ni de s'abandonner à la tristesse : ce qui fait compensation. Ils ont trop à faire. Mme Loret disparut bientôt dans l'arrière-cour, où elle put méditer à son aise, les bras plongés jusqu'au coude, et même au-dessus, dans un immense baquet de savonnage. Camille se prépara à recevoir « ces messieurs », c'est-à-dire les élèves. Il était encore beaucoup trop jeune pour prendre la liberté de les appeler des *lézards*. M. Loret emmena

Léon pour le présenter chez M. Defert; auparavant il avait indiqué à Paul, promu du coup au grade de clerc d'huissier, ce qu'il aurait à faire en son absence. Les fillettes lavèrent la vaisselle. Le médecin et l'avocat en herbe partirent pour l'école des Frères, et firent la route en jouant à saute-mouton.

Le nº 9, le seul oisif de la maison, eut toute liberté de la parcourir à sa guise, et ne s'en fit pas faute. Quand il fut las de grimper sur les chaises pour regarder par les fenêtres, de monter l'escalier et de le redescendre; de traîner les chaises d'une pièce dans l'autre, il s'endormit dans le premier coin venu, et l'on n'entendit plus dans la petite maison, si bruyante il y a un instant, que le tic-tac du coucou, le bruit des assiettes qu'on lavait avec accompagnement de chuchottements et de rires étouffés, les coups de sonnette des élèves qui venaient prendre leur leçon, et dans la salle d'armes le bruit des pieds, des cris rhythmés, et les huées qui accueillaient les bévues des tireurs maladroits. Joignez à cela des essaims de mouches bourdonnantes; et, planant sur le tout, une odeur peu aristocratique de soupe aux choux et de tabac caporal, qui allait s'affaiblissant comme le souvenir d'un beau rêve, et vous comprendrez pourquoi Mme Aubry disait que la maison « ne se ressemblait plus ». Elle se ressemblait cependant en ce sens qu'elle était toujours habitée par de braves gens, et par des gens heureux.

A quoi pensait Mme Loret, en faisant mousser son savonnage? Se disait-elle que sa vie aurait pu être moins rude et moins pénible, sans grand inconvénient? Pas le moins du monde. Elle admirait dans sa naïveté ses enfants joufflus, autant que Mme de Trétan pouvait admirer Michel, quand il caracolait sur son poney. Elle récapitulait toutes lès bonnes aubaines des dernières années, et se disait, en son cœur simple et reconnaissant, que Dieu protége visiblement les nombreuses familles. En admettant ce principe consolant, quelle famille, à Châtillon, mieux que la famille Loret était digne de la protection de Dieu?



CHAPITRE XIV

Thorillon trouve sa voie.

En principe, Thorillon n'a pas approuvé le mariage de Mlle Marguerite. A son avis (avis qu'il garde d'ailleurs fort discrètement pour lui), elle aurait dû épouser quelqu'un de Châtillon, qui ne l'aurait pas emmenée un beau jour à l'autre bout de la France. Car il avait pris ses renseignements, et savait que M. Nay (un savant d'ailleurs, et un honnête homme) ne pouvait pas demeurer toute sa vie à Châtillon-sur-Louette. A travers les vitres des bureaux, il avait observé madame quand elle se promenait dans le jardin; et il tenait pour démontré que madame avait du chagrin. Ce n'était pas juste, à son avis, et le chagrin n'était pas fait pour madame.

Plus il réfléchissait là-dessus, plus il lui semblait que M. Nay commettait une mauvaise action, et il avait, pendant quelque temps, nourri contre l'ingénieur autant de haine qu'il pouvait en tenir dans son cœur débonnaire. Mais quand le mariage fut décidé, il fit un effort, et s'habitua à considérer M. Nay comme quelqu'un de la famille, et dès lors il cessa de le détester. On remarqua même qu'il s'intéressait tout particulièrement à lui; il semblait l'étudier avec une attention profonde; mais on n'y prit pas garde, et l'on se dit que c'était encore une de ses lubies; et le pauvre garçon en avait tant!

Quand Thorillon était devenu orphelin, Mme Defert l'avait pris sous sa protection. Elle l'envoya à l'école. Il apprit à lire avec beaucoup de peine, parce qu'il était très-borné, mais on fut tout de suite émerveillé de son écriture. « Il n'écrit pas, disait le maître d'école avec admiration, il peint! » En effet, il copiait avec une fidélité extraordinaire tous les modèles que l'on plaçait devant lui, de quelque caractère qu'ils fussent; mais il ne put jamais aller plus loin. On essaya de lui faire apprendre un métier, mais il fallut y renoncer. C'est alors qu'il demanda de lui-même « à faire des écritures ». On l'attabla devant un pupitre pour y faire des copies. Il y mettait le temps, ayant l'habitude de tout calligraphier avec un soin scrupuleux; mais il ne laissa jamais passer la moindre erreur, et M. Dionis le tenait en haute estime. Comme il avait besoin d'exercice, et qu'on ne pouvait le décider à jouer avec les garçons de son âge, on lui fit faire les courses; et l'on reconnut que là encore on pouvait compter absolument sur lui. La seule gaminerie qu'il se permit, c'était d'insulter les chiens et de troubler les chats (pas ceux de la maison, bien entendu; ceux-là étaient sacrés). Les commis avaient d'abord essayé de s'amuser de sa simplicité, mais M. Defert ayant dit, une fois pour toutes, que c'était une honte d'abuser de sa naïveté, on le laissa parfaitement tranquille. Il menait donc la vie la plus occupée et la plus heureuse, quand le mariage de

Marguerite vint jeter le trouble dans ses idées et dans ses habitudes. Il eut alors des lubies si étranges, que l'on crut cette fois qu'il devenait absolument fou.

Pendant des journées ou des demi-journées son pupitre demeurait vacant. Et l'on apprenait qu'il passait son temps chez le perruquier, regardant raser, tondre, peigner, poudrer et friser, au milieu des senteurs de pommade à la rose, au jasmin, à la tubéreuse, et de l'odeur des cheveux roussis. A force de regarder, l'idée lui était venue, pour se distraire, de raser, de tondre, de friser, et de roussir. Le perruquier, qui roulait déjà dans sa tête ambitieuse le projet de renouveler son enseigne et de s'intituler *coiffeur*, avait d'abord accueilli avec assez de maussaderie la requête de Thorillon : il flairait en lui un futur concurrent. Une fois rassuré sur ce point délicat, il lui abandonna les têtes de passage, et certains de ces clients timides qui n'osent jamais souffler mot, même quand on les écorche au lieu de les tondre. C'est alors que Thorillon se transformait. De morne et d'endormi, il devenait gai, actif et bavard : un vrai Figaro. C'était plaisir de l'entendre dire, du ton d'un garçon coiffeur bien appris : « Le rasoir ne fait pas mal à monsieur? — Mettrai-je de la poudre à monsieur? — L'eau est prête pour monsieur! — Un petit coup de brosse à monsieur! »



C'était un vrai Figaro. (P. 101, col. 1.)

Puis il se mit à fréquenter pendant quelque temps le café des Trois-Rusés, dans la petite rue Trompe-Souris, où se réunissaient, dans un salon particulier, les domestiques de bonne maison. Il y passait des heures, non pas à boire, mais à bavarder et à interroger ; et il en sortait avec une figure de jubilation.

D'autres fois, sa manie errante le conduisait à la cuisine, où avec le plus grand sérieux il revêtait un grand tablier bleu, et se mettait, avec une sorte de zèle furieux, à éplucher les légumes et à récurer les casseroles, malgré les protestations de Justine, qui au fond n'était pas trop fâchée.

Aux heures où les employés avaient quitté le bureau, il s'y renfermait avec soin, et, sans douter un instant de son honnêteté, on se demandait ce qu'il y pouvait faire. Peut-être, si on l'avait su, aurait-on écrit tout de suite au directeur de l'asile des aliénés, pour lui annoncer un nouveau pensionnaire. Il s'assayait sur une chaise, dans un coin, comme pour s'exercer à attendre patiemment. Puis, comme si un coup de sonnette eût retenti, il courait à la porte d'entrée des bureaux, faisait semblant de l'ouvrir à un visiteur fantastique, s'effaçait pour le laisser passer, et lui demandait qui il aurait l'honneur d'annoncer. Selon la réponse qu'il s'était forgée à lui-même, et qu'il accueillait toujours avec un sourire obséquieux, il annonçait à la porte de l'autre pièce : « Monsieur le Sous-Préfet! Monseigneur l'Évêque! Monsieur l'Ingénieur en chef! »

Il annonçait trois fois, quatre fois, dix fois de suite la même personne, jusqu'à ce qu'il fût satisfait de l'intonation. Alors il retournait s'asseoir, et continuait de s'exercer à la patience.

D'autres fois, il ouvrait à deux battants la porte de communication et annonçait avec emphase : « Madame est servie. »

Un beau jour, il coupa sa barbe pelucheuse, ne réservant que deux favoris en côtelettes, et il arbora une cravate blanche. Ce fut la joie des jeunes employés pendant toute la journée. Le soir, il prit à part M. Dionis, et lui demanda mystérieusement à quoi il ressemblait avec sa cravate blanche et ses favoris. M. Dionis lui demanda s'il ne se choquerait pas de sa réponse.

« Pas du tout.

— Eh bien, vous ressemblez trait pour trait à un domestique de bonne maison.

— Vrai! là! monsieur Dionis, vous trouvez? reprit Thorillon avec une voix tremblante d'émotion.

— Je le trouve parce que cela est.

— Merci, monsieur. Permettez-moi de vous serrer la main pour cette bonne parole. » Et Thorillon partit, l'air enchanté.

Le lendemain, on remarqua encore quelque chose de nouveau. Thorillon faisait des brouillons, qu'il déchirait ensuite d'un air chagrin. Quand on faisait mine de se diriger de son côté, il jetait précipitamment sur son travail une grande feuille de papier brouillard, et se mettait à tailler une plume pour vous dérouter. Le résultat de cette mystérieuse élucubration, qui ne dura pas moins de deux jours et demi, fut une missive de format gigantesque que Mme Defert trouva une après-midi sur la cheminée de sa chambre.

Le cachet rompu, Mme Defert se trouva en face

d'un chef-d'œuvre de calligraphie, dont voici la teneur :

« Madame,

» J'ai l'honneur de faire part à Madame, que je voudrais bien, si cela ne *vexerait* pas Madame, lui parler toute seule.

» De
Madame
le
profond
serviteur.
» Signé : B. THORILLON.

» *P. S.* Aux ordres de Madame, et Madame peut croire que le plus tôt sera le meilleur. »

« Qu'est-ce que cela peut signifier ? » se dit Mme Defert en souriant. Elle sonna, et fit prévenir Thorillon qu'elle l'attendait.

La première idée du pauvre diable fut de se sauver bien loin pour éviter l'entrevue qu'il avait sollicitée, tant il se trouvait audacieux de l'avoir demandée. Il se roidit cependant, et tâcha de faire bonne contenance, puis il se convainquit par le raisonnement : ce que je demande n'est pas mal, et d'ailleurs il le faut ! Ce dernier argument lui rendit son courage, qu'il perdit de nouveau dans l'escalier quand il s'aperçut que sa petite harangue avait fui par les trous de sa mémoire.

« Ça ne fait rien, dit-il en se cramponnant à la rampe de l'escalier, il le faut ! il le faut ! il... le... faut ! »

Un coup discret à la porte, une voix douce qui dit : « Entrez ! » et Thorillon a franchi le Rubicon. Il s'adosse à la porte qu'il vient de refermer, et refuse absolument de s'asseoir, sous prétexte que : ça ne se fait pas !

« Vous avez demandé à me parler, dit Mme Defert ; auriez-vous à vous plaindre de quelqu'un ou de quelque chose ?

— Oh ! madame Defert !... Pardon ! reprit-il avec confusion. Je voulais dire que Madame est trop bonne et que tout le monde ici est trop bon pour moi. Me plaindre ! Ce serait du beau !...

— Alors que voulez-vous me dire ? »

Thorillon fit deux pas en avant, et se penchant un peu, il dit à demi-voix, en regardant de tous les côtés si quelqu'un ne l'écoutait pas : « Dans les commencements, je n'ai pas aimé M. Nay. Il allait emmener Mlle Marguerite, et Madame en avait du chagrin.

— Et maintenant ? dit Mme Defert, dont l'attention s'était éveillée.

— Maintenant c'est autre chose : il est de la famille. Et puis, il n'y a pas à dire le contraire, il rend Mme Nay heureuse. Mais moi, j'ai réfléchi sur tout cela. Et d'abord : je ne gagne pas le pain que je mange, et je me considère comme un voleur. Que Madame me pardonne, mais c'est la pure vérité. Alors, depuis tantôt deux ans, je me suis mis à apprendre un tas de choses : je sais cirer les bottes, raser, coiffer, je sais même friser, je sais faire le ménage, la cuisine, le marché, et tout ! Je sais parler à la troisième personne ; je sais annoncer les visites ; au besoin, je saurais me tenir debout derrière une voiture avec une culotte courte et des bas blancs ! »

Mme Defert ne savait où il voulait en venir, et sa figure exprimait une stupéfaction profonde. Thorillon se méprit sur l'expression de sa physionomie et reprit avec chaleur :

« Se tenir debout derrière une voiture ! ce n'est pas si difficile que Madame se l'imagine. J'ai essayé plusieurs fois ! »

Arrivé là, il tourna court, et fit connaître l'objet de sa demande.

« M. Nay a besoin d'un valet de chambre ! Oh ! madame, je vous en supplie, ne me dites pas qu'il n'en a pas besoin ! Il lui faut toujours bien un domestique à tout faire. Accordez-moi votre protection, et dites-lui qu'il me prenne à l'essai. Et puis, quand ils partiront d'ici, cela fera plaisir à Mlle Marguerite... pardon !... à Mme Nay de voir une figure de connaissance. Ça lui rappellera à tout instant Châtillon, la maison et tout ! M. Nay est un savant, mais il n'est pas de Châtillon. Il ne peut pas connaître toutes les petites histoires du pays comme moi. On dit que les gens qui sont loin du pays aiment tout ce qui leur rappelle le bon temps. Que Madame y songe ! Sans doute Mme Nay vivra au milieu d'un tas de préfets, de princes, de marquis, et ce sera bien honorable pour la famille. Mais toutes ces personnes-là auront beau faire, elles ne pourront toujours pas lui parler du temps où elle était petite fille, de la naissance de Mlle Marthe, ou du baptême de M. Jean. »

Mme Defert était fort embarrassée, et ne savait trop que répondre. Pour gagner du temps, elle dit à Thorillon qu'elle ne pouvait rien décider à elle toute seule, qu'elle avait besoin de réfléchir, de consulter M. Nay ; et elle lui conseilla de réfléchir de son côté.

« Oh ! de mon côté, c'est tout réfléchi ! il y a deux ans que je rumine ça dans ma tête. Mais, pour faire plaisir à Madame, je réfléchirai encore.

Il y eut un silence de quelques instants qui fut rompu par Thorillon : « Je ferai observer à Madame que mon petit nom est Baptiste ; un nom commode à dire et fait tout exprès : Baptiste, le feu est-il allumé dans le cabinet de Monsieur ? — Baptiste, allumez la lampe ! Baptiste, fermez les volets ! — Baptiste, où sont les enfants ? — C'est encore à considérer. »

Ayant lancé ce dernier argument, Baptiste se dirigea vers la porte, et il allait la refermer discrètement derrière lui, lorsqu'il s'arrêta comme s'il lui fût venu une nouvelle idée. Ayant toussé derrière sa main, en manière de rentrée : « Madame pourrait ajouter que j'aime beaucoup les enfants, et que les enfants ne se déplaisent pas avec moi. Je sais les amuser, les promener ; je sais faire des sifflets avec des branches de

saule, des paniers avec des brins de jonc, et... et je nage comme un poisson!

— Je ne manquerai pas de le dire, répondit Mme Defert qui s'amusait de sa persistance, et que touchait son dévouement. J'ajouterai même que vous avez une fort belle écriture, et que vous pourriez recopier les rapports et les travaux de M. Nay. »

Thorillon rougit d'orgueil et de bonheur, et se retira à reculons, en saluant profondément.

« Mon Dieu! pourquoi pas, après tout? » dit Mme Defert, quand il eut disparu.

Quant à Baptiste, partagé entre l'espérance et la crainte, il descendit l'escalier à pas de loup (la discrétion dans les mouvements est une des qualités du bon domestique) et pensa qu'une petite promenade au bord de la rivière ne serait peut-être pas une mauvaise chose pour calmer l'agitation de ses nerfs.

A l'un des tournants de la Louette, il aperçut le capitaine Jean, qui, planté sur la rive, suivait des yeux le bouchon de sa ligne.

L'esprit d'intrigue s'éveilla subitement chez Thorillon; il se dit qu'un protecteur de plus, et un protecteur comme le capitaine Jean, ne gâterait rien à son affaire. Il s'avança donc sans faire le moindre bruit; quand il fut tout près, le capitaine se retourna et lui adressa un salut amical, sans se déranger. L'autre porta un doigt à ses lèvres, pour donner à entendre qu'il serait muet comme un poisson, et fit signe au capitaine de continuer sa pêche. Il jeta les yeux sur un panier d'osier où une cinquantaine de goujons frétillaient dans de l'herbe fraîche. Le capitaine s'étant retourné de nouveau, cet intrigant de Thorillon fit le geste de quelqu'un qui s'émerveille de voir tant de poissons à la fois.

« Ça ne mord plus, dit le capitaine, en rompant brusquement le silence; et il retira sa ligne de l'eau.

— Je crois bien que ça ne mord plus, répondit Thorillon, d'un ton insinuant: vous les avez tous pris! »

Le pêcheur sourit, en passant la main sur sa moustache. Thorillon, se précipitant vers lui, lui prit la ligne des mains, et la démonta lestement; après quoi, il se chargea du panier, malgré les protestations du capitaine, et, chemin faisant, lui conta son affaire. L'oncle Jean fut d'abord un peu surpris, puis, après mûre réflexion, il dit qu'il comprenait l'idée de Thorillon. Ce dernier, que le désir de réussir rendait inventif, trouva encore un argument tout neuf. « M. Nay, dans ses travaux, doit avoir affaire à un grand nombre d'ouvriers; je les connais, les ouvriers : il y en a de bons, mais il y en a aussi de mauvais. Une supposition : Un ouvrier manque à Monsieur; un Monsieur comme Monsieur ne peut pas se colleter avec le premier venu. Alors qu'est-ce que je fais, moi? Je lui donne en passant un bon coup de coude, à ce malhonnête; et s'il n'est pas content, nous nous expliquons gentiment derrière un mur. » Le capitaine trouva l'idée originale, et promit à Thorillon de le protéger.

Et voilà par quelle série de manœuvres Thorillon était devenu le factotum de M. Nay. Au bout de quelques années, il le suivit, quand ce dernier alla voir du côté de Caudebec, de Villequier et de Tancarville ce que l'on pourrait faire de mieux pour obvier aux inondations de la Basse-Seine. Marguerite était installée dans un joli pavillon, à dix minutes de Caudebec, sur la route de Villequier. Elle ne laissait pas passer une semaine sans écrire à sa mère. Il lui arriva de dire, à plusieurs reprises, que Thorillon jusque-là avait été un génie méconnu : il était devenu le serviteur le plus vigilant, le plus actif et le plus industrieux, sans compter que c'était toujours la même créature dévouée et inoffensive.

M. Nay était parfois absent des journées entières, et Thorillon était une véritable ressource pour la jeune femme. Il l'escortait partout, comme le plus dévoué des gardes du corps. « Il n'est point sot, ajoutait Marguerite, et c'est un passe-temps de le voir tenir tête aux plus rusés Normands qui viennent ici offrir leur beurre, leurs œufs et leurs canards. Il me parle de vous tous avec une tendresse qui me fait quelquefois venir les larmes aux yeux. — Il s'inquiète beaucoup de l'entrée de Jean au collége. Il a conservé un très-mauvais souvenir des collégiens de Châtillon, qui lui tiraient la langue en se rendant au collége, ou lui allongeaient de grands coups de règle. Il se demande s'ils sont toujours aussi batailleurs, et si Jean ne sera pas obligé de faire le coup de poing pour sa bienvenue. J'espère qu'il n'en sera rien, car notre Jean n'est pas querelleur, ni moqueur, et d'un autre côté sa personne ne prête point à rire. Et puis, à la grâce de Dieu : « s'il faut livrer bataille, j'espère qu'il sera de taille à se défendre hardiment ». C'est un homme, et il a fait ses preuves. Te rappelles-tu sa victoire sur le jeune épicier qui outrageait périodiquement l'institution Sombrette? »

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE VII

Encore la route.

Deux journées de marche de plus nous amenèrent, sans incident digne de remarque, à la petite ville de Lytton, située au confluent du Fraser et de la Thompson. A partir de là, c'était le cours de cette dernière rivière que nous avions à remonter.

De tous les sites d'aspect morne et lugubre qui soient au monde, c'est assurément à la vallée de la Thompson, ou du moins aux premiers quinze ou vingt milles de cette vallée, à partir de son embouchure, qu'il faut donner la palme. Les *cañons* du Fraser sont terriblement sauvages ; ce n'est qu'entassement de rochers où même le sapin refuse de croître.

Nous nous dirigeâmes en toute hâte à travers cette affreuse solitude, vers *Cook's Ferry* (le bac de Cook) où nous traversâmes la rivière. De là nous remontâmes, le long de la rive nord de ce cours d'eau, à travers un pays plus ouvert où les prairies abondent, jusqu'à une petite rivière appelée la Buonaparte.

Les rives de cette dernière sont basses et marécageuses, et nous y fûmes tourmentés par les moustiques au point que nos mains et nos visages ressemblaient à des oranges bouillies, barbouillées de jus de betterave.

Deux ou trois jours de marche nous amenèrent à un plateau d'une altitude d'environ mille pieds, où toute l'eau que nous pûmes trouver était fortement alcaline. Là, nos animaux nous donnèrent une peine infinie, car chaque nuit ils s'écartaient de six ou sept milles (9 à 11 kilom.) à la recherche d'un peu d'eau douce. C'était pour nous un exercice fatigant, mais excellent, car il nous rendit bientôt aussi habiles que des Indiens à découvrir la piste de nos bêtes égarées.

Une nuit, nous fûmes joints par un marchand de bestiaux qui ramenait de l'Orégon environ cinq cents têtes de bétail et un troupeau de moutons. Nous fûmes heureux, comme on peut le croire, d'avoir, au lieu de notre lard rance, quelques tranches de succulent bifteck.

La compagnie du marchand de bœufs, qui se trouva être un membre de l'assemblée législative de l'Orégon, nous fut particulièrement agréable. Je crois bien qu'en fait d'instruction littéraire, il pouvait, à la rigueur, écrire son nom ; mais dans ces pays nouveaux un bras vigoureux a, la plupart du temps, plus de prix qu'une forte tête ; et, comme il possédait incontestablement le premier de ces deux avantages, il est à présumer que ses commettants l'avaient nommé en connaissance de cause.

Cet homme était vraiment un magnifique spécimen du colon de l'Ouest. Haut de six pieds quatre pouces[1], avec un dos et des épaules larges et forts comme une muraille, droit comme un Indien, il portait tous les signes de la franchise et de l'intrépidité sur son visage bruni par le grand air. On voyait, à la résolution qui brillait dans son regard, que c'était un homme devant lequel plus d'un maraudeur ou voleur de chevaux avait dû trembler. Avec cela, gai, bon compagnon, et sans la moindre tendance à abuser de sa force.

Le matin qui suivit notre rencontre, j'allai, au lever du soleil, rassembler nos mules, et les trouvai, à l'exception de deux, à l'endroit où je supposais qu'elles devaient être. En cherchant les deux bêtes absentes, je rencontrai un des bouviers du marchand de bestiaux. Cet homme avait l'air chagrin, et, comme je lui en demandais la cause, il me dit qu'il leur manquait quarante têtes de bétail et qu'il commençait à craindre qu'il n'y eût des voleurs dans les environs. Nous cherchâmes encore ensemble quelque temps, mais sans succès, et nous dûmes enfin retourner à notre campement.

En arrivant, nous vîmes Pete[2] le marchand de bestiaux, et l'un de ses Mexicains explorer d'un œil soucieux les environs, pendant que les bêtes du troupeau couraient çà et là, mugissant, renâclant, et contenues avec peine par les autres toucheurs de bœufs. Quand Pete vit revenir son homme sans les bêtes qu'il attendait et apprit qu'il nous manquait aussi deux mules, ses soupçons se changèrent en certitude, et il s'écria : « Allons, mes enfants, je me doute que nous allons avoir à donner la chasse à ces incorrigibles gredins ; qui veut en être ? »

Nous voulions tous en être ; mais comme il n'y avait pas assez de chevaux pour tout le monde, et qu'il fallait laisser quelqu'un pour garder ce qu'on ne nous avait pas volé, Pete, Pat Keenan mon Irlandais, un Mexicain et moi, formâmes l'expédition. Pete avait sa longue carabine qu'il portait en travers de sa selle ; nous avions, nous, des revolvers à six coups, et nous étions tous bien montés, Pete ayant d'excellents chevaux.

Le difficile était de trouver la route prise par les voleurs, et nous tînmes conseil avant de partir. En premier lieu, il était bien évident qu'ils n'avaient pas dû suivre le chemin tracé, mais trouver quelque moyen de gagner la chaîne de montagnes qui était entre nous et la Thompson, afin de passer cette rivière à la nage et de se jeter dans le pays ouvert qui, de là, s'étend vers la Colombie, sur un espace d'environ trois cents milles (480 kilom.). Une fois la rivière passée, inutile de chercher à les atteindre, car ils

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72 et 88.

1. Le pied anglais n'a que 0m,30.

2. Abréviation de *Peter*, Pierre.



La vallée de la Thompson et les Montagnes Rocheuses. (P. 106, col. 1.)

pouvaient prendre à travers les plaines une douzaine de directions différentes. L'important était donc de se hâter, sans pourtant tout risquer en se précipitant à l'aventure sur la première piste venue.

Dans cette conjoncture, le Mexicain (dont nous ignorions les antécédents et qui très-probablement avait quitté les charmes d'une vie de brigandage pour ceux d'une honnête existence) se trouva être un atout dans notre jeu.

Nous conduisant, à un mille environ, vers une petite colline qui semblait avoir été placée là par quelque caprice de la nature, notre guide nous fit monter au sommet. Nous eûmes une vue si magnifique du pays environnant, que nous ne pûmes nous empêcher de pousser des cris d'admiration.

A l'est tournait une longue et large vallée, de l'autre côté de laquelle s'élevaient les montagnes qui nous cachaient la fourche septentrionale de la Thompson. Entre ces montagnes et nous, quelque part dans la vallée, nous savions que devaient se trouver nos ennemis, hâtant leur marche vers l'un des cols de la chaîne qui étaient au nombre de trois : l'un très-grand, à quelque distance au nord, au-dessus de nous; les deux autres presque en face de nous et plus rapprochés l'un de l'autre, mais de moindres dimensions et, selon toute apparence, d'un accès moins facile que le premier.

Au loin, à travers ces ouvertures, on pouvait apercevoir les sommets escarpés et neigeux, des Montagnes Rocheuses. Comme je m'abandonnais à la contemplation de ce spectacle grandiose, Pete me saisit le bras : « Eh bien! jeune homme, allons-nous cesser de regarder le ciel et nous occuper de nos affaires. Ecoutons ce que le Mexicain veut nous dire! »

Juan regarda d'abord en amont, puis en aval, comme s'il voulait lever le plan de la vallée. Au bout de quelques instants, il sembla fixé, et indiquant du doigt les deux cols de la montagne rapprochés l'un de l'autre en face de nous :

« Voleurs de chevaux par là, Pedro.

— J'aurais cru qu'ils se dirigeaient vers cette passe, dit Pete en montrant, vers le nord, la gorge la plus large, ils y trouveraient un chemin plus facile.

— Voleurs de chevaux pas chercher chemins faciles; chercher, s'en aller vite. Nous les trouver par ici. »

Restait à découvrir un chemin pour arriver au pied des deux passes, ce à quoi notre position élevée nous aida beaucoup. Nous apercevions, non loin de nous, un petit lac presque à sec, mais qui, à l'époque de la fonte des neiges, donnait naissance à un cours d'eau qui se dirigeait vers la vallée, à travers un bois épais de sapins rabougris.

Nous descendîmes de notre observatoire, remontâmes à cheval et nous dirigeâmes en toute hâte vers le cours d'eau dont nous avions reconnu la direction.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LE MARIAGE DE L'EMPEREUR DE LA CHINE

— Or, sachez, mes enfants, que, le 16 octobre dernier, un grand événement s'est accompli.

— Et quoi donc, oncle Anselme?

— Ce jour-là le Fils du Ciel s'est marié.

— Le Fils du Ciel!

— Oui, autrement dit le chef sublime de cet immense pays que nous appelons la Chine, mais que les Chinois qualifient plus ordinairement de Céleste-Empire, en affirmant, de très-bonne foi, que le souverain qui règne sur eux a pour vassaux naturels tous les souverains de la terre.

— Ce souverain doit être alors un bien vénérable, bien grave, bien imposant personnage?

— Oh! vénérable, grave et imposant tout à fait! Jugez-en. Son père s'appelait *Hien-fung*, ce qui, dans la langue du pays, signifie *Félicité parfaite* (ceci évidemment par allusion à l'heureuse condition de ses peuples); son grand-père avait nom *Tao-Kouang*, ce qui se traduit par *Splendeur de la raison;* quant à lui, lorsqu'il monta sur le trône, âgé seulement de cinq ans, il fut appelé *Ki-tsiang*, ou si vous aimez mieux, *Supreme bonheur*, toujours sans nul doute par allusion à l'état de béatitude dans lequel allaient se délecter ses sujets. Depuis on a changé ce nom en celui de *Toung-chi*, dont la signification doit évidemment enchérir sur celle du premier, car lorsque, à cinq ans on s'appelle déjà *Suprême bonheur*, qu'est-ce qu'il en doit être dix ou onze ans plus tard!

Toung-chi est le 8e occupant du trône depuis l'avénement de la dynastie des Tsings, qui commença de régner en 1664; à peu près vers l'époque où la couronne de France fut posée sur le front de Louis XIV. Ce fait fournit ce singulier rapprochement entre la Chine et la France, que dans le même espace de temps les deux pays — mis à part, pour nous, les interrègnes républicains — eurent le même nombre de souverains.

Il est, en outre, le 245e Fils du Ciel, d'après des tables chronologiques qui remontent à quelques cinq mille ans, et qui vont se perdre, non pas, comme on dirait chez nous, dans la nuit, mais dans la *clarté* des temps; car dans ce pays, où tout parait se faire à l'opposé du nôtre, c'est particulièrement sur les époques lointaines que luit le grand et glorieux jour de l'histoire.

Chez eux, c'est de là que tout date : puissance, unité, science, art, industrie, littérature. Il semble, en effet, que cette étrange nation soit tombée du ciel toute formée, toute civilisée, tout organisée. Depuis cette époque, elle n'a fait aucun mouvement ni en avant



Le Mariage de l'Empereur de la Chine. (P. 109, col. 1.)

ni en arrière, comme pour ne pas empiéter sur les prérogatives du ciel, dont elle s'honore d'être issue.

Ce titre de Fils du Ciel, que porte l'empereur de la Chine, n'est pas d'ailleurs un vain titre. Pour les innombrables sujets qui peuplent son vaste empire, il est le seul médiateur entre les hommes et la divinité. Il est souverain temporel et spirituel. On l'adore. Si l'année est bonne, le mérite lui en revient. Si des calamités se déclarent, il est, par contre, soupçonné d'avoir failli aux bons et pieux rapports qu'il doit entretenir avec Dieu. Et comme, paraît-il, le Fils du Ciel prend essentiellement au sérieux sa divine qualité, on assure qu'alors il s'humilie, jeûne, assombrit ses vêtements, suspend ses fêtes, jusqu'à ce que le bon accord paraisse suffisamment rétabli entre le Très-haut des cieux et le Très-haut de la terre.

Chaque année, magnifique symbole du suprême honneur rendu à la plus utile des professions, il doit en personne tracer un sillon, en conduisant de ses mains la charrue. Ajoutons qu'il est considéré comme le père de tous, et cette qualification est d'autant plus significative qu'en ce pays le respect, je pourrais dire l'adoration de l'autorité paternelle, est la première loi religieuse et civile.

Il est de principe, là-bas, qu'un père conserve toujours un droit absolu sur ses enfants; s'ils se conduisent bien, c'est à lui, aux soins qu'il leur a donnés qu'on en attribue l'honneur; mais, s'ils faillent, ils sont seuls responsables, pour avoir oublié les leçons et les exemples paternels.

Singulier peuple, dit-on souvent, et pourtant en examinant bien ses institutions... Mais ne philosophons pas, retournons au mariage de l'empereur actuel.

Née le 21 avril 1856, Sa Majesté Toung-chi n'a guère plus de seize ans. La couronne lui échut par la mort de son père, en 1861, une année environ après cette expédition franco-anglaise, au cours de laquelle fut pillée et incendiée cette merveilleuse résidence de *Yuen-ming-yuen* ou Palais d'Été, qui n'a pas moins de cinq ou six lieues d'étendue en tous sens.

Pendant sa minorité, le pouvoir a été exercé nominativement par les deux impératrices, sa mère et sa grand'mère paternelle, mais, en réalité, par son oncle le prince Kong, frère de son père. Ce prince est le même qui, lors de l'expédition, avait été chargé de tenir tête aux troupes franco-anglaises pendant que le *Fils du Ciel*, comme un simple et très-timide enfant de la terre, gagnait quelque lointain asile.

Les Fils du Ciel se marient ordinairement très-jeunes. On assure que Toung-chi est même en retard. C'est que, depuis au moins deux siècles, il est le premier empereur qui n'ait pas été marié du vivant de son père, lequel est, en ce cas, suprême arbitre du choix de l'épousée. Il a fallu, en conséquence, consulter, compulser, controverser les textes des rites qui régissent la matière. Cela a pris du temps, et, au surplus, comme vous l'allez voir, la question même d'obéissance à ces divines prescriptions entraînait d'assez longs délais.

L'époque étant venue où l'on a dû songer à donner une compagne au jeune empereur, après le travail méticuleux des docteurs, qui ont eu à commenter au moins deux cents volumes antiques, un appel solennel a été fait aux *huit bannières* (c'est-à-dire à la descendance des huit illustres chefs mandchoux, qui, au milieu du XVIIe siècle, assurèrent à l'un d'eux la souveraineté du Céleste-Empire). Cet appel invitait les huit nobles lignées à conduire au palais impérial les jeunes filles d'âge convenable, qui pourraient ou voudraient aspirer au suprême honneur du trône.

Il en est venu une centaine environ. Toutes ont été d'abord interrogées avec le plus grand soin par les deux impératrices-mères.

Une soixantaine d'entre elles ayant d'abord paru en état de concourir, leurs noms ont été inscrits. On a ouvert une enquête sur chacune des familles. Pendant qu'on procédait à ces recherches de noblesse, de dignité, les docteurs ont dû tirer, avec tout l'art imaginable, l'horoscope de chaque concurrente, en recherchant s'il concordait avec l'horoscope personnel du jeune monarque. Il a fallu plusieurs mois pour cette difficile besogne.

Un second examen n'a plus laissé en présence que trente jeunes filles, qui ont été placées dans un palais, qu'elles ont habité un certain temps, pour qu'une sérieuse et minutieuse étude pût être faite de leur caractère, de leurs habitudes et de leur instruction.

Après une troisième élimination, qui n'a plus donné que des sujets très-dignes d'attention, nouvelle et plus scrupuleuse observation des moindres détails de leur manière d'être et de vivre. Puis il en a été encore déféré aux deux impératrices, qui, non sans discuter, sans peser longuement toutes les conditions de ce choix, ont enfin arrêté leur vue sur la fille d'un grand nommé Tchoung-Ki, de la noble famille A-lo-to.

Une fois désignée, la future souveraine fut conduite dans une résidence spéciale, où bien des jours s'écoulèrent encore pour elle dans la préparation au rôle sublime d'impératrice, c'est-à-dire dans l'étude fort compliquée du cérémonial en usage à la Cour du Ciel.

Quand on la crut assez profondément imbue des manières, des principes inhérents à sa nouvelle dignité, le jour, ou plutôt la nuit du mariage fût fixée et annoncée en tous lieux; mais non pas, remarquez-le bien, dans le but d'attirer un grand nombre de curieux sur le chemin du cortége, qui devait la conduire du palais qu'elle habitait à la demeure impériale. Au contraire, c'était une précaution pour que ce somptueux, ce merveilleux cortége se déroulât le long de rues parfaitement veuves de spectateurs.

Au jour dit, chaque aboutissant de rues, chaque fenêtre ouvrant sur le parcours avaient été masqués par des tentures magnifiques et décorés d'in-

scriptions en l'honneur de la souveraine. De proche en proche, des lanternes multicolores, suspendues aux maisons, éclairaient la voie, qui d'ailleurs avait été sablée pour que le tumulte des pas, le piaffement des chevaux n'éveillassent pas le moindre bruit aux oreilles de la jeune élue. En somme, bien que le mouvement du cortége ait duré depuis quatre heures jusqu'à minuit, à travers la cité la plus populeuse du monde, il faut croire que bien peu d'yeux chinois en ont pu contempler la magnificence.

Quant à l'épousée, comme elle a accompli le trajet au fond d'un palanquin hermétiquement fermé, où elle était montée dans l'intérieur de son palais, pour n'en sortir qu'au seuil de la salle impériale, nul n'a pu même espérer voir ses traits.

On avait officiellement prévenu les étrangers qu'ils eussent à ne pas se trouver sur le passage du cortége; mais plusieurs ont pu, en soulevant ou en crevant les tentures jalouses, s'en assurer le coup d'œil, qui, disent-ils, était vraiment féerique. Toutes ces bannières, tous ces costumes de soie et d'or, toutes ces lumières, toutes ces armes composaient le plus pittoresque ensemble...

Notez que S. M. Toung-chi a vu sa femme, pour la première fois, lorsque le palanquin qui l'apportait s'est ouvert dans la Céleste Résidence, où ont immédiatement commencé les longues et multiples cérémonies du mariage chinois. Le choix lui a-t-il paru convenable? Il faut le croire, car on y avait certes apporté le soin et la réflexion nécessaires.

Bref, tout le Céleste-Empire a été mis en émoi pour le voyage nocturne, à travers la capitale, d'une jeune fille dont nul n'a vu ce soir-là ni le visage, ni même l'escorte; mais, à vrai dire, depuis quelques semaines la curiosité générale avait été dédommagée par les interminables processions qui portaient très-ostensiblement les pièces du trousseau fourni par l'époux, les innombrables et opulents cadeaux envoyés à la fiancée de tous les points de l'Empire: meubles, vêtements, étoffes, bijoux, vases précieux, etc.

Mais voici que chez les Chinois, comme chez d'autres peuples, il y a des gens qui aiment à se divertir aux dépens de la badauderie de leurs concitoyens.

Ceux-là donc avaient semé le bruit qu'un concours public allait être ouvert pour la désignation des porteurs, dont les épaules auraient l'honneur de se courber sous les barres du palanquin impérial. L'épreuve devait consister à transporter, sur un brancard, des urnes pleines d'eau, sans qu'il s'en répandît la moindre goutte, — ce qui serait le gage de la délicate et moelleuse allure exigée pour le transport de la céleste fiancée.

Et pendant deux ou trois semaines, des milliers de naïfs accouraient, dès le point du jour, aux lieux que les mystificateurs avaient le soin d'assigner la veille comme théâtre du prétendu concours. Et nos plaisants de rire.

Je sais des gens qui veulent prétendre qu'à Paris cette spirituelle invention n'aurait pas eu moins de succès. — Faut-il être de leur avis?

L'ONCLE ANSELME.

LE PARAPLUIE OMNIBUS

Ces cinq enfants, je les avais souvent rencontrés sur le chemin de l'école, mais jamais réunis. Chacun suivait sa fantaisie. Le plus petit garçon, un vrai flâneur, s'arrêtait à toutes les devantures de boutiques, regardait les chiens maigres qui, le matin, sont si affairés autour des tas d'ordures, et contemplait avec intérêt le tombereau du boueur ou la charrette du laitier.

L'autre garçon (ce devait être un moniteur) relisait ses leçons tout le long du chemin, trébuchait à chaque rebord de trottoir et ne s'arrêtait nulle part.

La plus grande des fillettes, une blondine au nez retroussé, prenait des airs de gravité précoce avec sa petite sœur, qu'elle tenait par la main.

Cette dernière avait une tendance déplorable à se laisser traîner en regardant derrière elle, « ce qui n'était pas convenable, » au dire de la grande sœur; ou bien, elle plongeait des regards de convoitise au fond de son panier, et manifestait l'intention de voir tout de suite quel goût pouvait avoir cette tartine de graisse d'oie.

Une troisième petite fille, avec un monstrueux panier, rasait les maisons, et exécutait avec sa règle des gammes chromatiques sur les barreaux des grilles et sur les lames des persiennes.

Lorsque commença cette série de jours pluvieux que nous venons de traverser, la grande sœur et la petite se prélassaient sous un ample parapluie patriarcal, d'une solidité à toute épreuve, et d'un rouge violent, pâli seulement par places dans le sens des plis.

Elles passaient un matin, dans une rue noire et triste, devant une maison triste et noire. La pluie redoublait de rage. L'écolier flâneur, à l'abri sous la porte cochère, en proie à une indécision comique, regardait tantôt le ciel, qui se fondait tout en eau, tantôt le ruisseau bourbeux, qui roulait des épaves sans nom, tantôt les passants qui pataugeaient dans la boue.

« Ohé! du parapluie! » cria-t-il, comme un naufragé qui aperçoit une voile.

Le parapluie s'arrêta surpris, et les deux sœurs regardèrent le naufragé.

« Une petite place, hé?

— Pourquoi pas? » répondit la grande sœur. Mais la petite lui pinçait le bras, et lui donnait à entendre

que ce garçon était très-méchant, et qu'il lui avait souvent fait des grimaces, quand elle se retournait dans la rue. La grande sœur sourit; déclara qu'il fallait au besoin pardonner les injures, ajouta que ce n'était pas un temps à laisser un chrétien se morfondre, et répéta : « Pourquoi pas ?

— Vrai ? s'écria le naufragé, qui ne savait pas trop si l'on prenait sa requête au sérieux.

— Allons, dépêche-toi, voilà qu'il est huit heures moins dix. »

L'écolier flâneur ne se fit pas prier, et marcha bien sagement à côté de la grande sœur.

Le soir, ils revinrent ensemble, les meilleurs amis du monde, et bavardant comme des pies. Tout à coup le flâneur dit d'un air de pitié : « Il y en a une là-bas qui n'est pas heureuse, l'entends-tu tousser ? »

La grande sœur leva les yeux et vit le long d'un mur un panier ruisselant d'eau, porté par une pauvre fille trop légèrement vêtue, qui se consolait philosophiquement de recevoir une pareille ondée en raclant de sa règle les lames des persiennes.

« Où demeures-tu ? lui dit la grande sœur.

— Rue de la Gerbe ! répondit l'autre, entre deux quintes de toux.

— Hum ! rue de la Gerbe, ce n'est pas ici ; n'importe, viens avec nous, nous te reconduirons. Cela nous fera une petite promenade, voilà tout. »



Le Parapluie omnibus. (P. 110, col. 1.)

Le temps était si peu à la promenade que tous les enfants se mirent à rire.

Le lendemain matin, le parapluie partit un peu plus tôt, et passa rue de la Gerbe, où la pauvre fille attendait ses amis de la veille.

« Hé mais ! dit la grande sœur en riant, il y a encore une place vacante.

— Cela se trouve bien, reprit l'écolier flâneur, car voilà devant nous le Merle Blanc qui mouille toutes ses plumes.

— Le quoi ?

— Le Merle Blanc ! c'est un surnom, » et il montra le moniteur. Le moniteur avait beau relever le collet de sa veste, c'était pour le moment un triste merle. La grande sœur en eut pitié ; on l'appela, il vint tout grelottant se blottir contre les autres voyageurs.

Tout le temps que dura cette lamentable série de jours pluvieux, le parapluie continua à modifier son itinéraire pour prendre ses voyageurs à domicile et les déposer au retour.

La tribu railleuse des gamins d'école signalait par des quolibets l'arrivée du convoi.

« Voilà l'arche de Noé !

— Voilà le parapluie-omnibus ! »

Et au départ :

« MM. les voyageurs, en voiture !

— Avez-vous une correspondance ?

— Allons, madame, votre billet ! »

MM. les voyageurs étaient fort gais et se racontaient mille folies. Ils parlaient bien quelquefois de choses plus sérieuses, par exemple des grands froids qui n'étaient pas encore arrivés, mais qui ne pouvaient tarder à venir. Les mille petites histoires de l'école faisaient surtout les frais de la conversation; les niches faites aux camarades, quelquefois même aux maîtres, excitaient l'hilarité générale, malgré les efforts de la grande sœur et du Merle Blanc qui prêchaient la sagesse et le travail. Enfin, mes petits amis ne semblaient pas se douter que la pluie tombait toujours.

Comme toute chose a une fin, la pluie a cessé. Le premier rayon de soleil a rompu le faisceau, et rendu chacun à ses habitudes. Mais ces enfants, associés pour un temps par la pluie, se saluent au passage, d'un signe de tête amical ou d'une bonne parole. Voilà ce qu'a fait la pluie, ou plutôt la charité armée d'un parapluie. Car, comme ma grand'mère le répétait souvent, « la charité est ingénieuse et sait manier toutes les armes. »

J. Levoisin.

LE PÉLICAN

DU JARDIN D'ACCLIMATATION [1]

Ces grandes pêches du pélican sont aussi pour tous les oiseaux piscivores des occasions de réjouissance. C'est ce que M. Poussielgue a parfaitement constaté dans son voyage, lorsqu'il a surpris les pélicans qui pêchaient en compagnie.

« Attiré, dit-il, par cette pêche merveilleuse, toute la

1. Suite. — Voy. pages 79 et 96.

gent emplumée du voisinage s'était donné rendez-vous sur les bords de la crique, emplissant l'air de ses cris discordants. Rassemblés par centaines, les corbeaux se disputaient des lambeaux de poissons volés ; les nuées de mouettes et d'hirondelles de mer voletaient au-dessus de l'eau, saisissant au passage quelque menu fretin; deux ou trois grèbes, plus hardis, s'introduisirent dans le cercle en plongeant et pêchèrent à loisir à la barbe des pélicans, évitant avec adresse les coups de bec formidables qui leur étaient adressés ; quelques cormorans, perchés sur de vieux troncs d'arbres immergés, appuyés gauchement sur leurs queues pointues, se laissaient tomber comme des flèches sur les plus gros poissons, qu'ils saisissaient et rapportaient à leur poste, les jetant en l'air par la queue et ne manquant jamais de les rattraper par la tête et de les avaler d'une bouchée. A ceux-ci, les pélicans ne disaient rien ; c'étaient des voleurs redoutables, par leur taille et par leur force.

« Ce qui me parut plus merveilleux, ce fut le partage équitable de la proie. Quand la pêche fut terminée, les pélicans se rangèrent en cercle sur le sable, et chacun d'eux vidant consciencieusement sa poche, en étala le contenu devant lui, en ayant soin d'écraser la tête des poissons qui se débattaient encore. Alors, à un cri du chef, chaque oiseau prit un poisson et l'avala; nouveau cri, nouveau partage, et ainsi de suite. Quand ils furent bien repus, les pélicans lustrèrent avec soin leur plumage mouillé et recourbèrent leur cou sur leur dos. Puis, ce devoir de propreté accompli, ils se mirent paisiblement à faire la sieste. »

Il est du reste démontré que les pélicans ont leurs heures de repas et leurs heures de chasse et de pêche; qu'ils pourvoient à leurs besoins et le plus souvent en compagnie ; qu'ils se repaissent jusqu'à satiété et digèrent dans le repos jusqu'à ce que le moment soit revenu de faire leur pêche habituelle; qu'aussi ils provoquent la régurgitation du contenu de leur poche dans laquelle ils ont déposé des poissons, en pressant cet organe contre leur poitrine. Cette poche peut se dilater au point de contenir vingt pintes d'eau. Elle est composée de deux peaux ; l'interne est contiguë à la membrane de l'œsophage, l'extérieure n'est qu'un prolongement de la peau du cou. Lorsqu'il est vide, ce sac ne paraît pas beaucoup ; mais si le pélican trouve une pêche abondante, le sac se dilate largement et il peut contenir une grande quantité de poissons. Il le remplit à mesure qu'il pêche, après quoi il avale à loisir ce qu'il juge convenable.

Le jabot du pélican est un carnier qui lui sert à mettre le produit de sa pêche en réserve. Cette poche de parchemin, qui ressemble à un nez de masque, n'est point, comme on pourrait le croire, une anomalie : c'est une nécessité des conditions de son existence et des harmonies qui nous montrent que les animaux ont reçu tous les instruments qui leur sont nécessaires pour chasser, prendre, maîtriser, déchirer et emmagasiner leurs aliments végétaux ou leur proie vivante.

Aussi n'est-il pas besoin que le grand pélican blanc se déchire les flancs pour nourrir ses enfants.

(*A suivre.*) ERNEST MENAULT.

LA TERRE

RENCONTRÉE PAR UNE COMÈTE

Vous savez sans doute, mes chers amis, si vous avez lu l'histoire, quelles terreurs causait jadis l'apparition d'une comète. Cet astre, d'aspect si étrange, cette étoile entourée d'une auréole nébuleuse, accompagnée d'une longue traînée de lumière, qui se montrait presque subitement, et sans avoir été annoncée, au milieu du ciel, semblait à tous le présage de quelque événement terrible, d'une guerre sanglante, d'un de ces grands fléaux qui, à de rares intervalles, viennent désoler l'humanité. Les savants du reste, astrologues, physiciens ou astronomes — c'était tout un aux époques d'ignorance — n'en savaient pas beaucoup plus long sur le compte des comètes, que la masse du public.

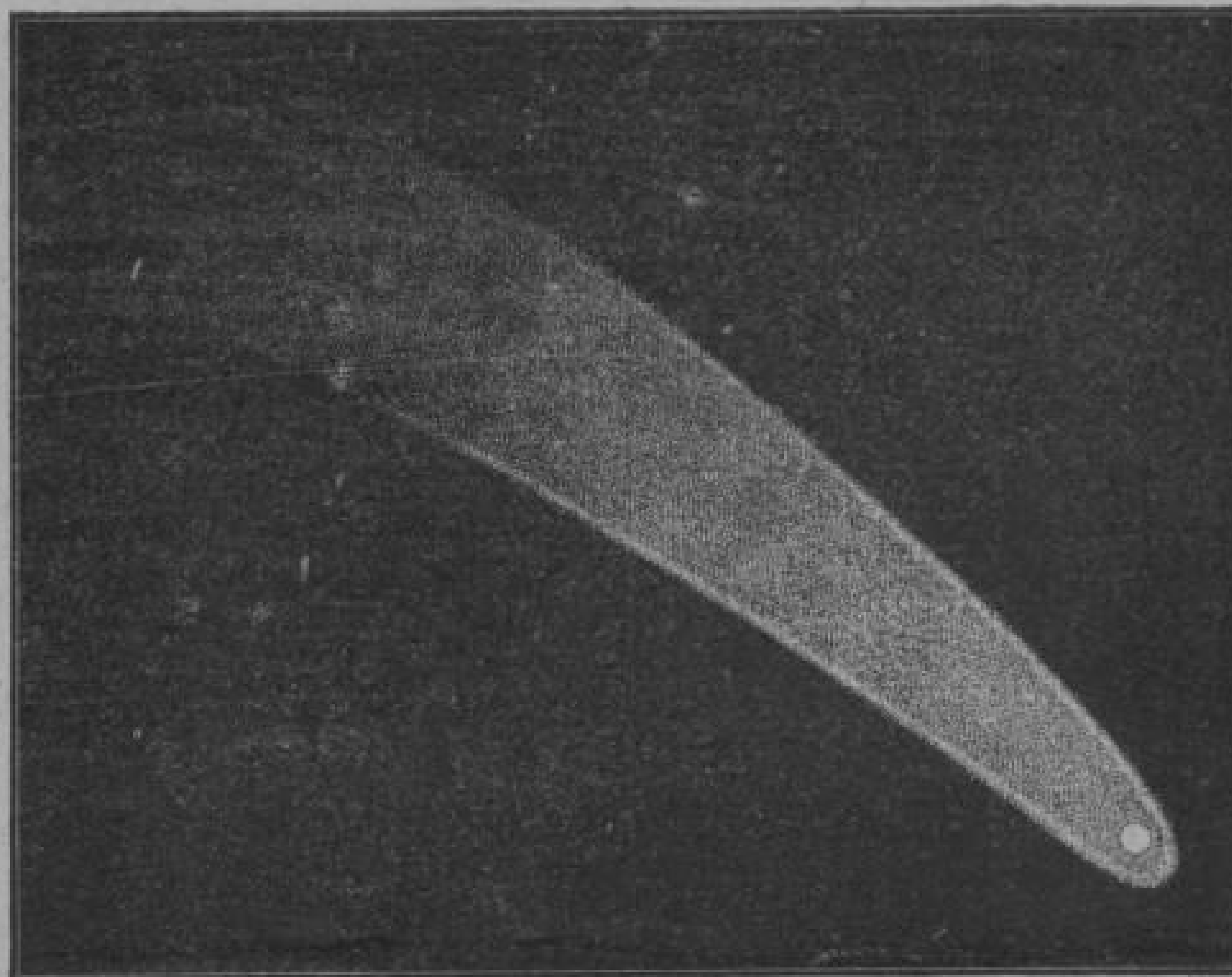
Mais peu à peu la lumière s'est faite sur leur nature. A force d'observations et de calculs on a reconnu que ce sont des astres soumis à une marche régulière, et même qu'un certain nombre de comètes font partie des corps célestes qui, comme notre Terre, accomplissent autour du Soleil une suite indéfinie de révolutions périodiques.

Quand les lunettes, les télescopes n'étaient pas encore inventés, on ne connaissait que les comètes visibles à l'œil nu, c'est-à-dire les plus considérables de ces astres. Mais ces instruments, plongeant dans les profondeurs du ciel, firent découvrir fréquemment des comètes jusqu'alors invisibles, et peu à peu le public s'accoutuma à la pensée que ces astres n'ont rien de plus effrayant que ceux dont les feux innombrables donnent aux nuits sereines une physionomie si belle, si grandiose et si calme à la fois. On sut qu'un certain nombre d'entre elles reviennent de temps à autre en vue de la Terre, et cette idée que leur retour peut être prédit avec certitude, s'infiltrant dans l'opinion publique, ne contribua pas peu à détruire les craintes superstitieuses des temps passés.

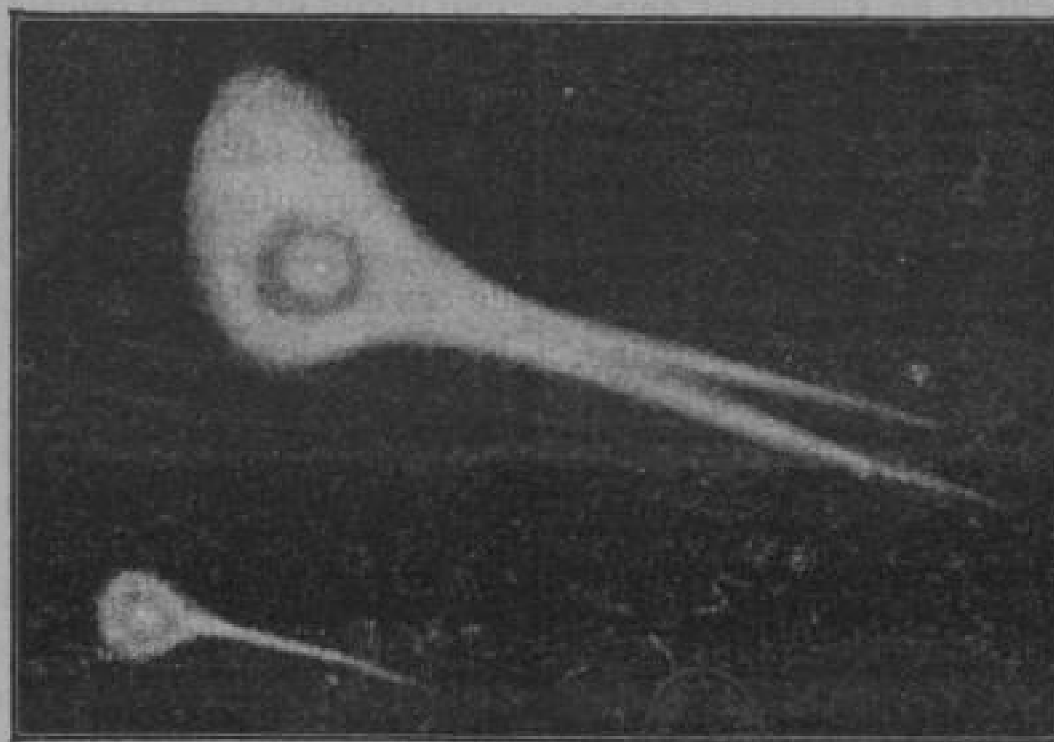
Cependant on s'est demandé ce qui arriverait si une comète, dont la route peut venir croiser la route suivie annuellement par notre globe autour du Soleil, le rencontrait au point de croisement. Il y a quarante ans, c'est-à-dire en 1832, cette question ne laissa pas que de préoccuper beaucoup les esprits, et voici pourquoi. L'une des comètes à retour périodique, celle

qu'on nomme *comète de Biéla ou de Gambart* (du nom des astronomes qui l'ont, l'un découverte, l'autre calculée), devait passer cette année-là par un point du ciel appartenant précisément à l'orbite terrestre. De là grand émoi. Qu'allait-il se passer si les deux astres se rencontraient? Le choc ne bouleverserait-il point notre globe? La lumière de la comète n'allait-elle point en embraser tout au moins la surface?

Questions bien naturelles, vous en conviendrez. Cependant ceux qui les faisaient ne s'étaient pas dit ou ignoraient que si les deux orbites se croisaient, le moment du passage n'était ni ne devait être le même. Et, en effet, quand la comète se trouva au rendez-vous supposé, la Terre y avait passé un mois auparavant. Or, nous naviguons dans le ciel avec la vitesse de 29 kilomètres environ par seconde; il y a 86 400 secondes dans un jour, et dès lors en 30 jours (si vous voulez vous donner la peine de faire un tout petit calcul) notre Terre se trouvait en avant de la comète de 75 168 000 kilomètres à peu près, c'est-à-dire à une distance de l'astre redouté de près de 19 millions de lieues.


Grande comète de 1811. (P. 111, col. 2.)

On en fut quitte pour la peur. Ce n'est pas pour rien que je vous parle de la comète de Biéla. Reportez-vous en effet au récit de la pluie d'étoiles filantes du 27 novembre; vous y verrez que c'est très-probablement cet astre même dont la Terre, cette fois, a fait la rencontre. Comme la comète de Biéla met six ans trois quarts à tourner autour du Soleil, on devait la revoir en 1839; les circonstances étant défavorables, on ne l'a point revue; puis en 1846. A cette dernière époque, la comète fit son apparition au moment annoncé; mais chose curieuse, dans l'intervalle de ces treize ans et demi, elle avait subi une étrange métamorphose : elle s'était divisée en deux fragments. Voici, d'après un célèbre astronome russe, Struve, quel en était l'aspect. (Voy. la figure.)


Dédoublement de la comète de Gambart ou de Biéla. (P. 112, col. 2.)

En 1852, même apparence. Mais les deux sœurs jumelles s'étaient éloignées l'une de l'autre : leur distance, de 60 000 lieues seulement en 1846, s'élevait alors à un demi-million de lieues. Qu'est-il arrivé depuis? On ne sait, car ni en 1859 ni en 1865, ni enfin en 1872 on n'a pu revoir ni l'une ni l'autre. Mais on a calculé la position que les deux comètes devaient occuper l'automne dernier, et il résulte de ces calculs qu'à la date du 27 novembre, c'est du point du ciel d'où partaient en rayonnant les étoiles filantes de cette nuit, que devait se trouver, à peu de chose près, l'un des fragments. D'où la conclusion que les étincelles de ce bouquet d'artifice étaient tout simplement des parties intégrantes de l'astre nébuleux. La rencontre a-t-elle eu lieu au beau milieu du noyau ou bien n'en avons-nous frôlé que les bords? Toujours est-il que la Terre a été rencontrée par une comète, et qu'il n'en est résulté qu'un spectacle magnifique, sans dommage pour personne.

Voilà, ce me semble, de quoi nous familiariser avec ces astres barbus, chevelus, qui faisaient trembler si fort nos ancêtres et ne causent plus aujourd'hui qu'un sentiment d'admiration mêlé de curiosité.

A. Guillemin.



« ...quin ! » répondit-il. (P. 114, col. 2.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XV

Jean au collège. — Il endommage le nez de Lepéligas et compromet l'avenir d'un thuya.

Prenez un collégien à part, j'entends un collégien de Châtillon-sur-Louette, qu'il soit hardi ou timide, gai ou triste, laborieux ou paresseux, c'est après tout un garçon comme un autre. Prenez vingt collégiens réunis, ce sont vingt diables déchaînés, du moins à ce qu'ils prétendent. Les garçons, en effet, une fois qu'ils sont ensemble, obéissent à un sot esprit de corps; ils semblent prendre à tâche de se modeler sur un certain idéal de brusquerie, d'indépendance farouche, de goguenardise, de gouaillerie et de rudesse : « c'est le genre! » Quiconque n'a pas ce genre, se hâte de le prendre, ou tout au moins de l'affecter. Pour bien juger le collégien, il ne faut pas le juger sur la mine, ni prendre au pied de la lettre tout ce qu'il cherche à faire croire sur lui-même.

Quoi qu'il en soit, le jour où Jean entra comme externe dans la classe de troisième, il vit et entendit des choses qui l'étonnèrent singulièrement; il trouvait en plein épanouissement les défauts dont il n'avait vu que les bourgeons à l'institution Sombrette ; en un mot, il fut initié au programme du collégien de Châtillon.

En classe, l'idéal du collégien de Châtillon (interne ou externe) est celui-ci : souffler obstinément la leçon à celui qui ne la sait pas (c'est un paresseux, donc c'est un ami); déconcerter, soit en faisant des remarques saugrenues, soit en le pinçant sous la table, celui qui récite couramment (c'est un travailleur, c'est un ennemi) ; accompagner les explications de commentaires baroques et irrespectueux, tirer la langue au voisin de droite, donner un bon coup de pied au voisin de gauche, afin qu'il ne s'endorme pas; planter une plume dans la table et la faire vibrer : non pas que cette musique plaise plus au collégien que toute autre musique ; mais il y a apparence qu'elle agacera quelqu'un, ne fût-ce que le professeur, ceci en vertu du principe : il faut autant qu'on peut désobliger tout le monde ; répondre aux questions avec une précipitation ridicule, en affectant de ne pouvoir reprendre haleine; faire « mousser » par tous les moyens possibles le professeur nouveau : en d'autres termes, l'exaspérer, afin de le tâter et de voir s'il ne serait pas nerveux et irritable; remuer les pieds et faire de la poussière autant que possible; correspondre par signes avec l'élève le plus éloigné, afin de s'entendre avec lui pour se moucher ensemble, avec fracas, juste au même instant ; lever la main comme par un vif désir de répondre à une question du professeur, alors qu'on ne l'a pas même entendue : cela produit toujours un peu de mouvement, et puis c'est un exercice hygiénique ; laisser choir une règle, un encrier, un couteau, ou un sou, ou une bille, toutes les fois que le calme complet menace de s'établir dans une classe; se précipiter le coude sur la table à la moindre observation, et grommeler derrière sa main des observations malplaisantes ; chiper adroitement la casquette, le bissac ou le soulier d'un naïf, et faire circuler l'objet chipé en y joignant quelque inscription désobligeante pour

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

le légitime propriétaire; vous voyez d'ici la traînée de rires, l'inquiétude du professeur qui ne voit rien, mais qui devine quelque chose, et la joie profonde et indescriptible de celui qui a mis tout en branle.

Dès la première classe, Jean fut assez impopulaire, et il y avait de quoi, jugez-en. Le professeur prenait les noms des élèves. Il y avait eu déjà trois ou quatre explosions de rire, prolongées à dessein, à propos de quelques noms que ces messieurs trouvaient risibles ou que le professeur avait mal prononcés.

« Et vous? » dit le professeur en s'adressant à Jean. Jean se leva sans rien renverser, et sans faire au moins semblant de trébucher (première faute); il salua poliment le professeur (seconde faute, qui souleva quelques marques d'improbation); il articula nettement son nom, au lieu de le bredouiller suivant l'usage (troisième faute, pluie d'épithètes désobligeantes pour Jean, éclosion de quelques calembours sur le mot *Defert*). Il attendit que le professeur lui fit signe de se rasseoir, et se rassit tout naturellement, au lieu de se laisser choir par mégarde sur un de ses voisins (quatrième faute, qui fut punie de quelques coups de pied sous la table et de quelques boulettes de papier mâché).

Comme il se contenta de froncer le sourcil, et ne rendit pas, séance tenante, coup pour coup et boulette pour boulette, on conclut que ce *nouveau* était une « poule mouillée ». Un mauvais cancre d'externe, le fils de maître Lepéligas, du bourreau de Châtillon-sur-Louette, qui jouait parmi les écoliers de Châtillon le même rôle que Thersite dans l'armée des Grecs, jouissait parmi ses condisciples d'une réputation de couardise bien méritée. Il crut que l'occasion était venue de se réhabiliter sans danger. C'est pourquoi il fit passer à Jean un petit billet tout ouvert, ainsi conçu : « *Faites circuler, s. v. p.* — *Monsieur* Defert est prévenu que *quelqu'un* lui trouve le nez trop long, et que ce *quelqu'un* se propose de le lui aplatir un peu à la sortie de la classe. Comme l'opération sera peut-être douloureuse, et que les cris du patient pourraient attirer quelques importuns, *monsieur* Defert est prié de faire un petit détour et de passer par le mail. C'est un très-bon endroit le matin. *On* ne signe pas, pour des raisons que *monsieur* Defert comprendra, mais *on* se fera connaître en temps et lieu. »

Le billet, en passant, souleva des murmures d'approbation. Lepéligas se rengorgeait. Lorsque le billet parvint à Jean, il rougit d'abord, puis plia soigneusement le morceau de papier et le mit dans son portefeuille. Lorsque du banc des externes la nouvelle passa aux bancs des internes, ces messieurs pestèrent une fois de plus contre l'internat qui allait les priver d'un spectacle intéressant. Mais ils se consolèrent en pensant qu'on leur raconterait toute l'aventure à la classe du soir.

De l'autre côté du mur, c'est-à-dire dans la classe de quatrième, Tonquin se distinguait. On en était aussi à la confection de la liste.

« A vous! » dit le professeur, en faisant signe à Tonquin de se lever.

Tonquin se leva d'un air si nonchalant, si ennuyé, si dégoûté de la vie, que cette excellente tenue lui conquit tous les cœurs.

Pendant que le professeur se penchait pour prendre de l'encre, Tonquin, toujours de son air nonchalant, se pencha à gauche, et appliqua un grandissime coup de coude sur le crâne de son voisin, dont le nez s'aplatit sur la table. C'était un pauvre myope qui n'osa rien dire. Quant à Tonquin, le professeur le retrouva debout, les bras croisés, la tête immobile. On riait, mais le professeur fut à cent lieues de soupçonner Tonquin, tant son attitude était niaise et sa figure innocente!

« Votre nom?

« ...quin! » reprit l'autre avec une douceur hypocrite. On se tordait sur les bancs.

« Taisez-vous donc, s'écria le professeur d'une voix sévère, vous voyez bien que vous intimidez ce pauvre garçon! » L'idée que l'on « intimidait ce pauvre garçon » parut si plaisante aux écoliers paresseux, qui avaient deviné en Tonquin un digne frère, que les rires redoublèrent. Trois ou quatre *retenues* habilement distribuées ramenèrent le silence. Le professeur alors, revenant à Tonquin, lui dit avec bonté : « Mon enfant, ayez l'obligeance de m'épeler le mot *Quin!* »

Le cher enfant prit un air offensé et un ton pleurard pour dire qu'il ne s'appelait pas Quin, et que c'était sans doute un sobriquet qu'on voulait lui donner : que son nom était Tonquin. Le brave homme de professeur eut la bonhomie de dire qu'il avait mal entendu; et Tonquin se rassit en pleurnichant, mais les pleurs qu'il versait n'étaient pas de nature à lui offusquer la vue. Apercevant sur son banc le chapeau de son voisin de droite, il prit si bien ses mesures qu'il s'assit dessus sans le faire exprès. Et voilà comment, en un rien de temps, Tonquin fut aussi populaire dans sa classe que Jean l'était peu dans la sienne.

A dix heures, les externes se répandirent devant le collége comme une volée d'oiseaux effarouchés, puis des groupes se formèrent, où l'on entendait, au milieu des bourdonnements, des propos comme ceux-ci : « Notre nouveau professeur est bon garçon! — Le nôtre est trop sévère. — Moi j'ai eu cent lignes. — Moi j'ai eu l'explication de César à rapporter. — Il y a dans notre classe un nouveau qui renifle tout le temps : c'est un tic; » et autres renseignements tout aussi intéressants. Jean était sorti fort tranquillement. Il fut rejoint par Tonquin, qui lui demanda s'il était vrai que Lepéligas l'eût menacé de lui aplatir le nez.

« C'est vrai! » — et il tourna sans affectation le coin de la ruelle qui conduit au mail. Tonquin le regardait avec admiration.

Le mail était désert. Jean se promena avec son camarade, qui n'en revenait pas de le voir si peu préoccupé. Comme il lui parlait de son affaire :

« Je suppose, dit Jean, qu'il vaut mieux en finir

une bonne fois. Je te prie de croire que j'aimerais bien mieux rentrer à la maison que de me colleter avec Lepéligas, à propos de rien ; mais comme je vois que tôt ou tard il en faudra passer par là, j'en prends mon parti.

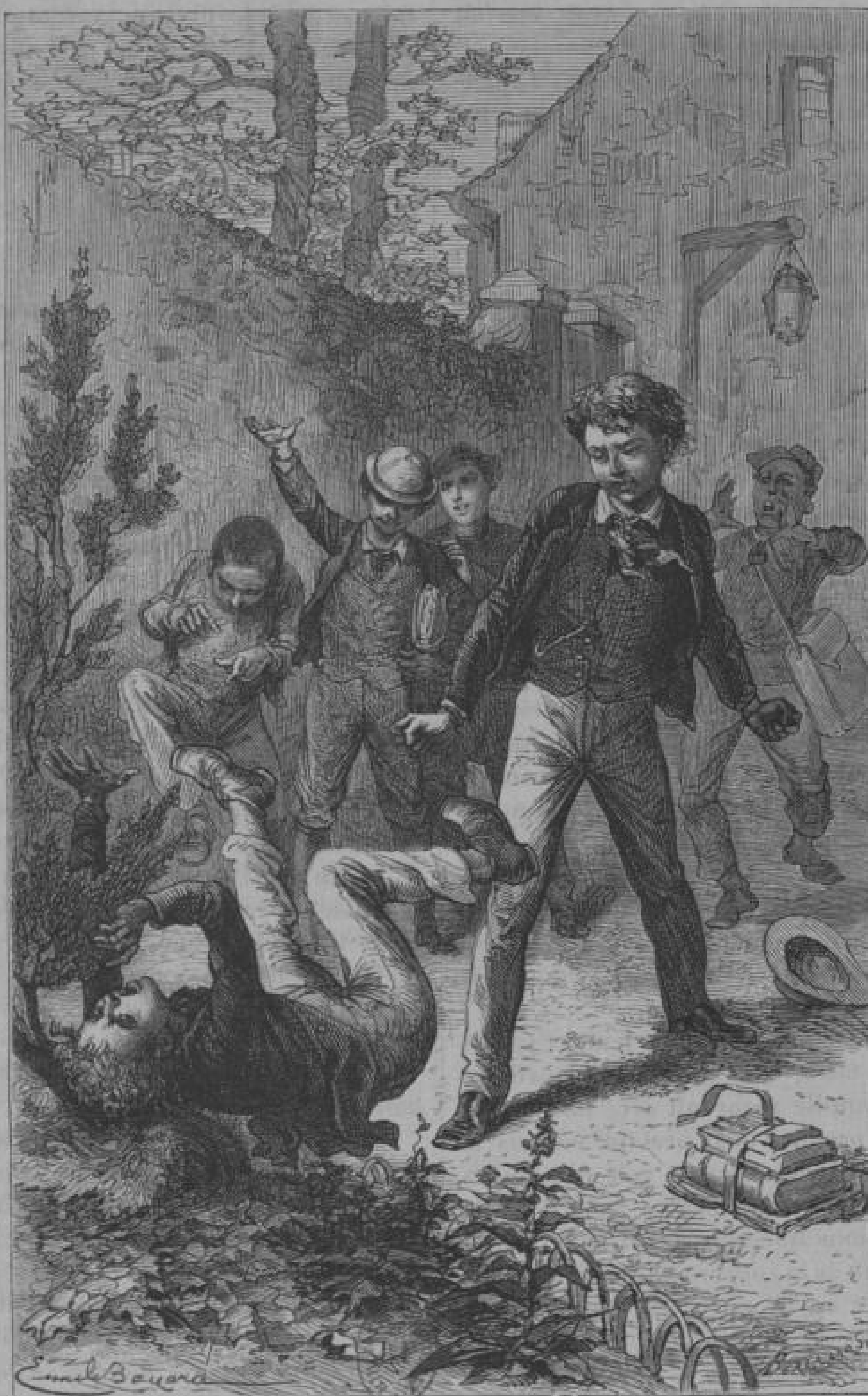
— Mais es-tu bien sûr qu'il n'est pas plus fort que toi ?

— Je n'en sais rien, puisque je ne le connais que de vue ; mais je sais que je ne dois pas reculer, et je ne recule pas : voilà tout ! »

Un groupe fort animé venait d'envahir le mail. Au centre s'avançait l'autre champion, qui gesticulait beaucoup et qui parlait très-fort. Il perdit un peu de sa jactance quand il vit venir Jean qui marchait droit à lui, d'un pas calme et sûr. La rencontre eut lieu près d'un joli massif de jeunes thuyas, plantés là, pour orner le mail, par les soins de la municipalité.

Jean tira le billet de son portefeuille, l'ouvrit et le présenta à Lepéligas : « On me dit que c'est vous qui avez écrit ce billet.

— Oui, c'est moi, répondit Lepéligas d'un ton hargneux, et je...



Il envoya rouler Lepéligas sur un jeune thuya. (P. 115, col. 2.)

— Pardon, reprit Jean avec beaucoup de sang-froid, c'est bien à vous que je dois avoir affaire ?

— Et puis après ? hurla Lepéligas, d'un ton que lui eût envié un gamin de l'école mutuelle.

— Après ? je tiens à faire constater par nos camarades que ce n'est pas moi qui ai commencé ; je ne fais donc que me défendre, et je suis fâché d'avance de ce qui va vous arriver. »

La politesse de Jean irrita si fort son adversaire, que, l'indignation lui tenant lieu de courage, il s'élança en avant, les poings fermés.

Jean, pris à l'improviste par cette attaque déloyale, n'eut que le temps de jeter ses livres, que Tonquin ramassa. Puis, en digne élève de l'oncle Jean, il esquiva le choc de son brutal adversaire, et lui asséna au passage un remarquable coup de poing sur le nez.

« Le nez me brûle ! cria Lepéligas, en prenant à poignée l'organe endommagé. Tu vas me le payer ! »

Cette fois ce fut l'œil qui pâtit, l'oreille eut sa part ; après quoi un bon coup sec dans la poitrine envoya rouler Lepéligas, les quatre fers en l'air, sur l'un des jeunes thuyas municipaux, qui ne s'en releva jamais complétement.

Lepéligas, au lieu de se relever, se mit à gémir pitoyablement et déclara qu'il voyait, au moins, un million de chandelles. Un de ses camarades le prit par le poignet, le remit sur pieds, le recoiffa de sa casquette qui avait roulé pendant la lutte, et l'emmena, sans que l'autre songeât à le remercier de ses soins, tant il était penaud.

Jean reprit ses livres des mains du respectueux Tonquin, et s'en alla comme s'il venait de faire une partie de balle.

« Eh bien! je n'aurais pas cru cela, » dit philosophiquement un des amis du vaincu.

Un autre ajouta, non moins philosophiquement, que, quelquefois : Tel vient chercher de la laine qui s'en retourne tondu. Un troisième cita quelques vers de Virgile, où il est question de coups de poing reçus, d'yeux pochés et de dents brisées. Un quatrième dit, avec une certaine admiration, que ça avait été fait avec beaucoup d'aisance et de grâce.

Tous ces menus propos ne consolaient pas Lepéligas de sa mésaventure; et je ne crois pas non plus qu'ils fussent faits pour cela.

La classe du soir eut un tout autre aspect que celle du matin. Lepéligas était absent, « ayant fait une chute », comme le disait un billet de son père au principal. Les voisins de Jean furent pleins d'égards pour lui; les internes lui trouvèrent tout de suite l'air bon enfant. Le courage a tant de prestige, surtout quand il est servi par un poing solide et exercé! Jean put impunément être poli, puisqu'il était brave; on lui pardonna même d'avoir su ses leçons sans en manquer un mot : ce qui, selon l'opinion des fortes têtes du collége de Châtillon, est signe de médiocrité, la mémoire étant une faculté d'ordre inférieur.

Dès le soir même, Jean fut célèbre parmi les externes des hautes classes, et légendaire parmi les petits bonshommes qui s'en vont au collége avec une culotte courte, des bas rouges, un grand col blanc rabattu, un bissac trois fois trop gros et des billes plein les poches. Ils redirent à leurs mères et à leurs sœurs les péripéties de la terrible lutte. Seulement, comme l'admiration grossit les choses tout aussi bien que la peur, ils racontaient que Lepéligas avait la tête de plus que Jean, et que ce dernier cependant l'avait abattu d'une seule main, en mettant l'autre derrière son dos. Et chacun prenait plaisir à répéter cet épisode héroïque, comme s'il rejaillissait sur lui-même quelque chose de la gloire du héros.

L'un des plus émerveillés, c'était le jeune Cyprien Loret, qui venait de faire, sans éclat, son entrée en huitième. Toute la famille regardait avec une curiosité respectueuse le premier des Loret qui eût mis le pied au collége, c'est-à-dire dans la voie des études classiques, et qui fût devenu, par ce seul fait, un aspirant aux professions libérales. Le drôle en abusa un peu pour tenir le dé de la conversation pendant tout le souper. La famille apprit ainsi, avec intérêt, que le professeur de huitième était chauve et rougeaud, qu'il avait une cravate blanche et une chaîne de montre en or; que les élèves avaient des tuniques trop longues ou trop courtes; que son voisin Lerminot l'avait traité d'ourson, et lui avait demandé s'il ne ferait pas tondre sa vareuse au printemps. — Chacun des membres de la famille Loret reporta les yeux sur sa propre vareuse, et tout le monde se mit à rire. — Mais où l'on ouvrit de grands yeux et de grandes oreilles, ce fut lorsque le nouveau collégien raconta que Lepéligas avait voulu aplatir le nez de Jean, et que Jean lui avait aplati le sien de la bonne manière. Il y eut des hourras! et le père de famille ayant réclamé le silence en frappant sur la table avec le manche de son couteau :

« Et les autres collégiens, que disent-ils de cela?

— Ils disent que c'est bien fait.

— Entends-tu, maman, dit M. Loret en regardant sa femme : les autres collégiens disent que c'est bien fait; et moi, je dis que ce sont de braves garçons. Attaquer M. Jean! Et lui, avec son air tranquille, qui aplatit le nez de l'autre. Oh! quelle bonne farce! »

Un coup de sonnette retentit, et l'on entendit la voix de l'oncle Jean dans le corridor. M. Loret mit un doigt sur ses lèvres et recommanda le silence à tout le monde.

« Bonjour, capitaine; vous ne savez rien de nouveau? »

Le capitaine ne savait rien de nouveau. Ah si! M. Aubry faisait construire un kiosque dans son jardin pour y boire de la bière en été. Il le ferait couvrir d'un toit chinois, avec des clochettes aux angles. A la description de ce palais des *Mille et une nuits*, tous les Loret restèrent bouche béante.

« Et M. Jean? dit M. Loret.

— Jean travaille comme un ange (comparaison inexacte : les anges ne font point de versions grecques, et ne consultent ni le dictionnaire grec d'Alexandre, ni la grammaire de Burnouf).

— Il ne lui est rien arrivé d'extraordinaire?

— Rien, je quitte la maison et je l'aurais su. Il aime déjà son professeur, voilà tout ce qu'il m'a dit.

— Et il est tranquille comme à l'ordinaire?

— Pourquoi me demandez-vous cela? reprit le capitaine que ces questions commençaient à inquiéter.

— Eh bien! c'est un rude gaillard avec sa figure de demoiselle, voilà tout! Entendez-vous cela, vous autres; il a fait ce que vous savez, tout le monde dit qu'il a été brave comme un lion, et lui il embrasse sa maman et sa sœur et va s'asseoir à sa petite table pour travailler.

— Mais quel coup? demanda le capitaine qui perdait patience.

— Pif! pouf! paf! répondit l'huissier, en faisant mine de boxer un Lepéligas imaginaire; un nez aplati! un œil poché! l'insolent sur le dos! le temps de dire poliment bonjour, et mon gaillard s'en va, tranquille comme Baptiste, faire ses petites écritures. » (Je ne sais, pour ma part, à quel Baptiste M. Loret faisait allusion; j'espère que ce n'est pas à Baptiste Thorillon, car cette comparaison encore ne serait pas exacte. Ce Baptiste-là n'était pas tranquille, et ses prévisions, sinon ses craintes, avaient été justifiées.)

A force d'explications, le capitaine finit par comprendre; sa figure prit aussitôt une expression de perplexité comique. S'il approuvait sans réserve le triple coup de poing et le sang-froid élégant avec lequel il avait été donné, il n'était pas sans inquiétude sur l'opinion de Mme Defert à propos de cette entrée en matière un peu brusque.

« Ah bah! se dit-il pour conclure, ma nièce doit comprendre qu'un garçon n'est pas une fille; que dans le monde il faut se bien poser tout de suite. D'ailleurs, ce n'est pas Jean qui a commencé. »



CHAPITRE XVI

Jean se fait le précepteur d'un petit garçon vêtu d'une vareuse horriblement velue. La « jeune France » en est toute scandalisée.

Le lendemain de sa victoire, Jean se rendait au collége aussi simplement que Cincinnatus retournant à sa charrue. Il songeait beaucoup plus à ses leçons du jour qu'à son triomphe de la veille. Aussi ne fit-il pas attention à l'admiration dont il était l'objet de la part d'un petit externe à vareuse velue. Le petit externe le suivait pas à pas, et ne cessait de le regarder. Les jours suivants, la même manœuvre se renouvela sans qu'il y prît garde. Peu à peu cependant la petite vareuse velue se rendit familière au point de marcher à côté de Jean. Un jour, Jean sourit, le petit collégien sourit aussi; et chaque fois que Jean se retournait de son côté, il le retrouvait toujours souriant et lui faisant de petits signes d'amitié.

Les collégiens ne manquèrent pas de remarquer que Defert était toujours escorté de la petite vareuse, et ils criaient de loin : « Voilà saint Roch et son chien! » La première idée de Jean fut de marcher plus vite pour se débarrasser de son admirateur importun. Mais le pauvre petit bonhomme parut si surpris et si désappointé, que Jean aima mieux braver les plaisanteries des externes que de lui faire de la peine. Il lui adressa même quelques questions sur son travail et sur ses progrès.

Le petit élève de huitième faisait de son mieux; mais n'ayant aucun secours à la maison, il se fourvoyait souvent : en fait de livres, il se trouvait réduit au strict nécessaire. S'il lui arrivait de passer un mot dans sa dictée ou d'avoir mal entendu l'indication des leçons, il n'osait s'adresser à aucun de ses camarades; il avait essayé les premiers jours, mais on s'était moqué de lui, on lui avait donné de fausses indications; il disait tout cela naïvement, sans rancune, et tout étonné que sa vareuse fût l'objet de tant de remarques satiriques. Cependant il ne se décourageait pas; il prenait en bonne part toutes les observations du professeur, même celles qui auraient dû être le plus pénibles pour son amour-propre. « Ça ne va pas trop bien, disait-il simplement; mais le père dit que ça ne peut pas manquer d'aller mieux plus tard. Oh! certainement, ça ira mieux; car le père sait bien ce qu'il dit! »

Jean racontait à sa mère les chagrins de son nouvel ami. « Pauvre petit, disait Mme Defert, c'est pourtant touchant de voir un pauvre enfant, abandonné à ses propres forces, montrer tant de courage et tant de persévérance. Je connais la maison de ces braves gens : ils sont entassés les uns sur les autres; je ne sais pas où le pauvre enfant peut trouver un coin pour faire tranquillement sa petite besogne.

— Il y a aussi, reprit Jean, trois cochons d'Inde, dont il me parle quelquefois, et un lapin merveilleux dont les gentillesses détournent son attention; il résiste tant qu'il peut; mais il dit que c'est plus fort que lui, et qu'il y a des moments où il faut absolument qu'il se lève pour aller l'embrasser. »

On parla d'autre chose, mais Jean venait de concevoir un projet; il n'en dit rien, parce qu'il voulait le mûrir avant d'en faire part à qui que ce fût. Quelques jours après, ayant bien réfléchi, il alla trouver sa mère.

« Les devoirs de ma classe, lui dit-il, sont courts et faciles et ne me prennent pas tout mon temps. Il me semble que je pourrais aider le petit Loret, si tu n'y voyais pas d'inconvénient.

— L'idée est bonne, mais l'exécution présente des difficultés auxquelles tu n'as peut-être pas assez réfléchi. D'abord où le feras-tu travailler?

— Oh! je puis aller chez lui, si ses parents ne veulent pas qu'il sorte le soir.

— Cela les gênerait beaucoup d'avoir une personne étrangère au milieu de tous leurs petits tripotages.

— Eh bien! si tu le permettais, il pourrait venir ici. La salle d'étude est assez grande. Je ferai volontiers le sacrifice de ne plus travailler le soir à côté de vous. Il pourrait être là avec moi, sous mes yeux, sans me déranger beaucoup.

— Soit, dit Mme Defert; mais cet enfant a peut-être la tête un peu dure, il faudra lui répéter souvent la même chose : ne crains-tu pas de perdre quelquefois patience et de regretter ton entreprise? C'est un enfant; on aura beau lui répéter dans sa famille que c'est une grande bonté de ta part que de t'occuper de lui; au bout de quelques jours, il trouvera la chose toute naturelle, et ne se gênera plus avec toi. Es-tu sûr de ne pas t'offenser de sa familiarité, de ses espiègleries, de ses questions en l'air,

de ses bâillements quand il s'ennuiera? car tu peux être sûr qu'il s'ennuiera plus d'une fois et qu'il le laissera voir. Le fond de son éducation est bon, puisqu'il respecte ses parents et son professeur, mais ses manières sont peut-être un peu rudes. Peux-tu répondre que tu n'en seras pas choqué, et que tu ne le lui feras pas sentir?

— Je ferai de mon mieux, répondit Jean, pour lui être utile; je veillerai tant que je pourrai à ce qu'il n'ait pas à se plaindre de moi. Permets-moi d'essayer et de te consulter dans les cas embarrassants. Je ne puis pas dire que je suis sûr de réussir, puisque je n'ai jamais essayé; mais ce dont je suis sûr, c'est que le pauvre petit a besoin d'aide, et que je ferai bien de l'aider. »

Mme Defert donna son consentement, et se chargea de traiter l'affaire avec la famille Loret.

M. Loret voulut faire un petit remercîment bien tourné, mais il s'embrouilla si bien dans la première phrase, qu'il y serait encore si Mme Loret n'avait pris la parole pour dire tout simplement : « Madame, vous avez toujours été la meilleure des femmes, et votre fils tient de vous. »

Ici M. Loret, pour se rattraper, fit allusion au proverbe : Bon chien chasse de race. Mais il se mordit bien vite la langue, quand il vit que sa ménagère fronçait le sourcil. Elle trouvait la métaphore du chien un peu risquée, quand il s'agissait de Mme Defert et de son fils.

Quand Mme Defert et Jean furent partis, on félicita de toutes parts l'aspirant aux professions libérales. Seul, il paraissait soucieux. Il se demandait dans sa jeune cervelle si, une fois qu'il serait dans la grande maison de la rue du Heaume, on ne le retiendrait pas de force pour faire de lui un pensionnaire. C'est qu'il avait toute fraîche dans la mémoire l'aventure d'un petit de sa classe, qu'on avait amené au collége sous le fallacieux prétexte de visiter ce monument, et derrière lequel la porte s'était bel et bien refermée. Depuis ce temps-là, il passait toutes ses classes à pleurer et à regretter un corbeau qu'il avait apprivoisé. « Je ne veux pas quitter la maison! criait le jeune Cyprien en se cachant dans les jupons de sa mère. Je ne veux pas quitter les autres, ni les cochons d'Inde, ni le lapin, ni la balançoire. » Quand on lui eut bien fait comprendre quelle différence il y avait entre la maison de Mme Defert et un collége, et que M. Jean, l'objet de son admiration, l'aiderait dans son travail; que peut-être, s'il était content de lui, il lui montrerait de belles images dans un grand livre, il dit qu'il voulait y aller tout de suite : il fallut dès lors modérer son ardeur.

Le jeune disciple de Jean fut d'abord émerveillé des splendeurs de la maison Defert. Jean ne put s'empêcher de jouir un peu de cette admiration naïve. Il demanda au petit garçon s'il aimerait à rester?

« Oh, mais non! reprit l'autre avec plus de franchise que de politesse.

— Il n'est pas élevé, se dit Jean.

— C'est beau ici, mais j'aime mieux être chez nous; on s'y amuse mieux. »

Jean est confirmé dans son opinion.

« Oh, la maison, elle est si amusante! Quand on passe la tête par les lucarnes du grenier, on voit bien loin, bien loin les bêtes dans les prés, et les grands nuages qui courent au-dessus de la forêt; en se penchant un peu, on voit dans la rue les gens qui passent, avec une drôle de tournure; et puis il y a la rampe d'escalier que l'on descend à califourchon; vous ne feriez pas ça ici, vous, oh non! ça n'irait pas; et puis, il y a des trous dans les murs et des carreaux enlevés dans le plancher, et c'est bien plus commode pour jouer à cache-tampon; et puis, il y a les cochons d'Inde et le lapin!

— Nous avons, dit Jean avec un grand sérieux, des poules, des pintades, des canards du Labrador, des pigeons... »

L'enfant secoua la tête. « Tout ça, dit-il, ne mange pas avec vous, et ne va pas se cacher sous votre lit : ce n'est pas si amusant! Enfin, dit le petit écolier décidé à donner son dernier argument, il y a les histoires du père! »

On se mit à l'œuvre. Jean s'était par avance armé de patience; mais sa provision fut bien vite épuisée. Le petit élève était si ravi de puiser de l'encre à discrétion dans un grand encrier bien rempli, qu'il multipliait les pâtés sur son cahier. « Ce n'est rien, » disait-il, et il les léchait prestement, tout surpris de voir son professeur faire la grimace à la vue de cette opération; il frottait ses pieds contre sa chaise, faisait remuer continuellement la table, reniflait sans fausse honte, bâillait sans artifice, et de temps à autre sifflait sans scrupule. Mme Defert étant entrée dans la salle, au lieu de se lever et de se tenir modestement debout, il resta sur sa chaise et se mit à ricaner niaisement; puis il baissa la tête et ne répondit rien du tout, quand Mme Defert lui demanda si son devoir était bien difficile. Mme Defert parut ne pas s'en apercevoir, et ne lui donna pas la leçon de politesse que, dans l'opinion de Jean, il avait si bien méritée.

Ce fut Jean qui se chargea de la lui donner quand ils furent seuls. D'abord le pauvre petit ne sut pas ce que cela voulait dire, et prit un air surpris que Jean trouva de mauvais goût; il comprit ensuite qu'il avait fait quelque chose de mal et qu'on le grondait; il se mit alors à pleurer, et à essuyer ses yeux avec ses manches; puis, le reste du temps, il fut si gauche, si guindé, si malheureux, si stupide, que Jean fut obligé de lui faire son devoir au lieu de le lui expliquer.

Mme Defert, voyant que le front de Jean était soucieux, se garda bien de lui demander ce jour-là ce qu'il pensait de son élève. Il eut quelque peine à s'endormir, et se mit à réfléchir sérieusement. Il reconnut bien vite combien sa mère avait prévu juste. Il avait été trop nerveux, trop irritable. Il avait beaucoup trop songé à lui-même en s'occupant du petit

Loret. Il résolut de s'observer mieux le lendemain, et s'endormit sur cette bonne résolution.

Le lendemain, il arriva à la leçon avec une telle provision de patience et de résignation, que sa physionomie avait quelque chose de tendu qui frappa le petit garçon. « Eh bien! lui dit-il pour commencer, qu'est-ce que ton professeur a dit de ton devoir d'hier?

— Il n'en a rien dit du tout. »

Jean fut un peu mortifié que ce travail eût passé inaperçu. Nous aimons tous à retrouver la trace des efforts que nous avons faits. Jean aurait dû se dire que cette trace ne pouvait pas être encore bien profonde. Il se le dit plus tard. Pour le moment, il considéra le silence du professeur de huitième comme un affront personnel. Il devait le dévorer avec magnanimité pour l'amour du prochain!

Et quel prochain! Il avait les mains bien malpropres, le prochain; et sa vareuse aurait eu besoin d'un bon coup de brosse. Cependant « le prochain » avait si grand peur de prendre de trop fortes plumées d'encre, qu'il finissait par n'en plus prendre du tout. C'était un va-et-vient agaçant. Pourtant Jean ne dit rien. Le pauvre petit, à qui sa mère avait fait évidemment la leçon, ne parlait plus qu'à voix basse, et n'osait regarder ni à droite ni à gauche.



Le petit externe le suivait pas à pas. (P. 117, col. 1.)

Jean lui demanda ce qu'il avait; ce n'était pas un fort bon moyen de le mettre à l'aise; il le sentit, et comme il avait bon cœur, il voulut réparer sa bévue, et trouva sans peine de si bonnes paroles, que le « prochain » se sentit renaître. Comme il avait des inquiétudes dans les jambes, il les étendit toutes les deux à la fois avec tant de brusquerie qu'il glissa le long du dossier de sa chaise, et aurait subitement disparu si Jean ne l'eût rattrapé par le col de sa vareuse.

Comme le professeur riait de tout son cœur, l'élève se mit à rire aussi. Il se hasarda même jusqu'à faire remarquer que c'était « *très-rigolo* ». Jean répondit avec un peu de froideur que c'était *très-amusant* en effet, et garda pour une autre fois les remarques philologiques qu'il comptait bien faire sur l'emploi du mot *rigolo*.

Lorsque l'aspirant aux professions libérales raconta son aventure en famille, Mme Loret éleva quelques doutes sur la propriété de l'expression *rigolo*. Camille affirma que les *lézards* l'employaient à chaque instant; l'autorité des lézards ne put dissiper les doutes de Mme Loret. M. Loret suggéra l'idée de consulter le petit dictionnaire de Cyprien. Après de longues recherches, on trouva le dictionnaire dans la cabane du lapin. Personne ne l'y avait mis! D'où Mme Loret conclut ironiquement que c'était le lapin qui l'avait emporté pour le consulter à son aise. Après avoir bien feuilleté le petit livre, on fut forcé de convenir que *rigolo* n'est pas français. Mme Loret décida qu'à l'avenir il vaudrait mieux éviter d'employer ce mot.

Telle fut la première réforme qui s'opéra dans la famille Loret, mise en contact par un de ses membres avec la société éclairée. D'adjectif qu'il était, *rigolo* devint un nom propre, dont on affubla le grand lapin mélancolique.

Il n'y a pas de milieu: l'état de professeur est ou bien un métier vulgaire et un véritable enfer, ou bien c'est l'école de l'abnégation et du dévouement. Grâce aux conseils de sa mère, grâce à sa propre volonté et à son énergie, Jean trouva bientôt que ce n'était ni un métier vulgaire, ni un enfer. Son esprit y gagna bien quelque chose, car enseigner, c'est apprendre deux fois; son caractère surtout s'y formait, et y prenait une nouvelle trempe.

Quand Michel de Trétan et ses amis apprirent que Jean faisait l'école à un petit ourson mal léché, ils trouvèrent là une source inépuisable de fines plaisanteries et de bons mots.

Ces messieurs, qui avaient horreur de la mauvaise compagnie (or, un collége n'a rien absolument de fashionable), recevaient à domicile une éducation très-distinguée, sous la direction de précepteurs soigneusement triés sur le volet. Car, il ne faut pas s'y tromper, il y a précepteurs et précepteurs, comme il y a fagots et fagots. Il y a des précepteurs moroses et exigeants qui veulent que l'on travaille assidûment, qu'on se couche tôt, qu'on se lève de bonne heure, que l'on se prive des plaisirs charmants du monde. Ceux-là sont les précepteurs à l'ancienne mode.

Le Châtillon moderne avait changé tout cela. Les vrais précepteurs (selon le Châtillon moderne) ont compris quels étaient les besoins du siècle; ils ont suivi le progrès; ils savent qu'on ne peut former trop

tôt la jeunesse aux belles manières et au beau langage, et que l'éducation se doit faire au moins autant dans le monde qu'à la salle d'étude. Ils n'ont rien de sévère, rien de rébarbatif. Ce sont les camarades de leurs élèves plutôt que leurs maitres. Au lieu d'être confits dans le grec et le latin, et de porter de ces habits ridicules de pédants, ils sont du monde, eux aussi, et excellent à organiser une charade ou une sauterie.

Par exemple, le précepteur de Michel de Trétan était ce qu'on peut appeler un parfait gentleman. Ayant vu de bonne heure quel médiocre avenir ouvrent les sévères épreuves de la licence et de l'agrégation, il s'était bien promis de ne pas les subir, et se jeta dans le *préceptorat* par esprit d'aventure d'abord, et ensuite par paresse. Il avait connu le monde; et au moment où M. de Trétan cherchait un précepteur pour son fils, il débarquait de Russie. Il avait de belles fourrures, des cravates « idéales », des bijoux éblouissants, et un bavardage de bon ton qui séduisirent tout d'abord M. de Trétan. Et puis, il savait le russe! Quelle nouveauté à Châtillon! Michel, que l'on destinait à la diplomatie, apprendrait le russe en se jouant. Les renseignements sur le compte du postulant étaient favorables : on lui confia Michel.

Ce dernier ne mit pas longtemps à s'apercevoir que son mentor était un paresseux, et qu'il préférait la salle de billard à la salle d'étude. Il ne dit mot de sa découverte, mais il l'exploita sans scrupule. Il n'apprenait rien du tout, ce qui n'empêchait pas le précepteur de trouver qu'il faisait des progrès étonnants. Tout allait donc à merveille. Quelque fantaisie mondaine qui germât dans la tête de Mme de Trétan, il se trouvait toujours, au dire du précepteur, que les choses ne se passaient pas autrement dans la haute société de Moscou. Les amis de Michel, Ardant et Bailleul, marchaient dans la même voie, sous la conduite de deux précepteurs modèles, dont le seul défaut était de n'avoir pas fréquenté la haute société russe.

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE VIII

Les voleurs de bestiaux.

Nous parlions à peine, tant notre rage était grande, car dans le Far West, après l'assassin, il n'est pas de plus grand ennemi de l'homme que le voleur de bestiaux. Les deux professions, du reste, sont en général assez intimement associées.

Il nous était impossible, dans un rayon assez étendu autour de notre camp, de reconnaître par les traces ordinaires la route qu'avaient suivie les fugitifs. En effet, pendant la nuit tous les bestiaux avaient erré au loin en quête d'eau potable, et c'était dans toutes les directions et dans tous les sens que se voyaient les traces de leurs pas. Il fallait donc arriver à l'extrême limite des excursions de nos bêtes pour trouver des traces qui pussent nous mettre sur la piste de nos voleurs.

Nous avions déjà fait sans rien trouver deux ou trois milles le long du lit desséché du lac et de la petite rivière qui s'en échappe. Pete commençait à soupçonner Juan de s'entendre avec nos ennemis, lorsque nous arrivâmes à un ruisseau qui se jetait dans le lit desséché de la rivière dont nous suivions le cours, et le remplissait d'un ou deux pieds d'eau. Un peu plus loin le ruisseau se divisait en deux branches; nous résolûmes de suivre la plus large.

Juan dit qu'il suivrait l'autre pendant quelque temps et puis nous rejoindrait; ce que voyant, je me décidai à l'accompagner.

Nous piétinâmes dans l'eau pendant quelques minutes; le fond était doux, sablonneux, et la profondeur diminuait à mesure que nous avançions. Il était évident que l'eau du ruisseau se perdait dans ce sol léger et spongieux.

Soudain, à l'endroit même où l'eau cessait et où le terrain redevenait sec, j'entendis Juan s'écrier : « Ah! lui, rusé coquin! passé dans l'eau pour cacher ses pieds. »

Nous courûmes au grand galop rejoindre Pete et l'Irlandais, que nous trouvâmes désolés de n'avoir rien découvert.

Pete, électrisé par les nouvelles que nous lui apportions, partit à fond de train. Nous avions peine à le suivre. Une fois sur la vraie piste, nous nous savions sûrs de notre proie, car on ne peut faire marcher des bestiaux aussi vite que nous les poursuivions. Pete demanda à Juan qui il croyait pouvoir être le chef de nos voleurs.

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88 et 104.

« Slippery Jack, » dit Juan. *Jack l'insaisissable* était en effet le plus fameux voleur du pays et l'un des plus grands scélérats de tout l'Orégon.

« Dire que je l'ai tenu au bout d'une corde, dit Pete, et que je n'ai pas serré le nœud parce que j'avais besoin de voix pour mon élection à l'Assemblée législative ! »

Je fis mes compliments à Pete.

« Oh ! dit-il, les affaires politiques sont réglées maintenant, et il serait bien possible que d'ici à ce soir j'aie diminué d'une unité le nombre de mes commettants. »

Il frappa d'une manière significative la crosse de sa longue carabine, et notre discussion cessa.

Nous approchions du revers du plateau qui descendait dans la vallée. Les traces de nos voleurs devenaient de plus en plus fraîches et nombreuses. Juan nous dit qu'il lui semblait entendre au loin le mugissement d'un taureau.

Au bout d'une autre demi-heure de galop effréné, nous vîmes le ruisseau tourner soudainement à droite. A gauche s'étendait une prairie d'où je crus pouvoir obtenir une vue de la vallée. Je m'y élançai et me trouvai bientôt arrêté sur le bord d'un immense ravin large de 100 à 200 mètres et profond d'au moins 300.

Cette énorme fissure allait, se creusant et s'élargissant, jusqu'au fond de la vallée, dans laquelle elle se confondait à environ deux milles de l'endroit où j'étais. Guidé par un filet de fumée bleuâtre, si mince et si vaporeux que pendant quelques minutes je me demandai si c'était bien de la fumée, je courus avec toutes les précautions possibles le long du ravin, jusqu'à ce que j'arrivai à environ un demi-mille (800 mètres) du lieu où j'apercevais la fumée. Alors, mettant pied à terre et m'avançant avec précaution en me cachant derrière les arbres, j'explorai de nouveau du regard les profondeurs de la vallée, où, délicieux spectacle ! je vis enfin nos bestiaux, nos mules et trois atroces gredins qui faisaient tranquillement cuire leur dîner.

Je courus à l'endroit où j'avais laissé mon cheval, l'enfourchai et rejoignis Pete et les autres, à qui je dis qu'ils faisaient fausse route. Il n'en était rien cependant, car les traces que nous avions reconnues se multipliaient. Le lit du ruisseau changea bientôt de direction et par une descente rapide nous mena bientôt à la vallée, où il rejoignait un petit cours d'eau qui descendait du ravin que j'avais reconnu.

Les voleurs, il n'y avait pas à en douter, avaient remonté ce nouveau cours d'eau, en passant dans l'eau pour cacher leurs traces, et étaient arrivés au ravin où, se croyant en sûreté, ils s'étaient arrêtés pour laisser reposer leurs bêtes. Sans mon heureuse diversion, ils auraient fort bien pu nous échapper, car nous aurions pu les chercher toute la nuit dans la vallée sans les trouver.



Pete s'avança. (P. 122, col. 1.)

Nous attachâmes, pour plus de précaution, nos chevaux à des arbres et continuâmes notre poursuite à pied, marchant sur le flanc de la colline pour éviter les coups de feu de quelque sentinelle en embuscade sur le bord de la petite rivière.

Cette précaution n'était pas de trop : car, en arrivant près du ravin où nos adversaires étaient cachés, Pete me montra un homme qui montait la garde en se promenant à pas de loup le long d'un petit bouquet d'arbres.

M'ayant enjoint de rester où j'étais et d'arrêter la marche en avant de nos camarades, Pete s'avança,

tantôt rampant sur le sol et tirant sa carabine après lui, tantôt s'élançant rapidement derrière un arbre ou un buisson pour se mettre à couvert derrière un autre, jusqu'à ce qu'enfin il fut à courte portée de l'ennemi. Il reconnut Slippery Jack lui-même. Abattant aussitôt son fusil, il visa et fit feu : l'homme fit un bond et retomba roide mort.

Sachant que la détonation donnerait l'éveil à ses compagnons, nous nous élançâmes aussitôt et arrivâmes sur eux avant qu'ils eussent eu le temps de courir à leurs armes. Les tenant au bout de nos revolvers, nous leur dîmes que, leur chef étant mort, nous leur ferions grâce de la vie s'ils se rendaient. Ils étaient complétement démoralisés, et nous n'eûmes qu'à leur lier les mains avec des branches d'osier que nous trouvâmes sur le bord de l'eau.

Cela fait, nous attachâmes nos prisonniers sur leurs propres chevaux, nous les chassâmes devant nous jusqu'à ce que nous trouvâmes un bon campement pour la nuit. Deux d'entre nous retournèrent enterrer le corps du malheureux Slippery Jack, pendant que deux autres veillaient sur nos prisonniers.

Le lendemain nous rejoignîmes nos compagnons, qui furent ravis du succès de notre expédition. Continuant notre voyage, nous arrivâmes bientôt à William's Lake, où nous abandonnâmes nos trois captifs aux tristes rigueurs de la loi. De William's-Lake nous nous dirigeâmes vers la Quesnelle. C'est des deux côtés de cette rivière que s'étend le riche district minier de Caribou.

Il nous restait, après avoir traversé la Quesnelle, environ soixante milles (96 kilomètres) à faire pour atteindre William's Creek ; mais quelle route ! Il est impossible de donner une idée de ce qu'était alors ce chemin. Ici un marais, océan de boue dont les écueils étaient des racines ou des troncs d'arbres ; là, les flancs glissants d'une montagne détrempés par la fonte des neiges et par une pluie fine qui tombait en moyenne trois jours sur quatre ; plus loin, entre Antler Creek et William's Creek, la Bald Mountain (montagne chauve) de sept ou huit mille pieds, et dont les sommets, même vers la fin de juin, étaient couverts de neige. Chaque nuit un froid vif durcissait assez la neige pour qu'on pût y marcher le matin, avant que la chaleur fût assez forte pour la fondre.

Nos mules ne pouvaient venir jusque-là, il nous fallut les vendre à Keithley's Creek pour la moitié de ce qu'elles valaient, diviser nos bagages en paquets de quatre-vingts livres, les charger sur notre dos et faire deux fois, ainsi chargés, ce pénible voyage.

Enfin, après seize jours de fatigues inouïes, nous nous trouvâmes, sains et saufs, avec nos bagages, à William's Creek, où nous commençâmes par nous accorder deux jours d'un repos indispensable.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LIVINGSTONE[1]

Nous avons raconté les excursions de **Livingstone** dans l'Afrique australe. Après avoir fait de Linyanti, capitale des Makololos, le siége de sa résidence, il s'est porté d'abord vers l'Atlantique ; puis, après être revenu à Linyanti, il a gagné les bords de l'océan Indien, à l'embouchure du Zambèse, traversant ainsi, dans toute sa largeur, le vaste continent africain. Le succès de ce prodigieux voyage est dû à la réunion des qualités les plus rares dans celui qui l'avait entrepris : une persévérance, un courage à toute épreuve, une grande fermeté de caractère qui imposait aux indigènes, une équité, une modération qui apaisaient leur défiance et lui conciliaient leur sympathie. Livingstone n'a pas été moins utile à la civilisation qu'à la science : il a réhabilité le nom européen parmi les populations africaines ; il a, sinon détruit, du moins beaucoup affaibli les sentiments de terreur et de haine que ce nom réveillait ; il a jeté au sein des tribus les plus grossières des germes d'amélioration qui ne tarderont pas à fructifier. Livingstone, en un mot, a justifié, dans le sens le plus large et le plus philosophique, son beau titre de missionnaire.

En 1858, notre grand explorateur retournait à l'embouchure du Zambèse, accompagné de sa femme, de ses enfants, de son frère Charles et du docteur Kirk ; son absence devait se prolonger six années ; son but principal était d'étudier le cours du Zambèse et celui de ses affluents de gauche. Il remonta le fleuve à l'aide d'un bateau à vapeur, et retrouva à *Tété* ses anciens compagnons de voyage, les Makololos, qui faillirent mourir de joie : ils allaient se précipiter dans ses bras, mais une crainte assez plaisante retint leur expansion : « Ne le touchons pas, se disaient-ils les uns aux autres, nous gâterions ses habits neufs. »

Il salua de nouveau, sur son passage, les *chutes de Victoria*, se rendit à Linyanti, et fut accueilli avec la même bienveillance par le pauvre monarque nègre, alors malade de la lèpre.

Il entra dans l'un des affluents du Zambèse, la rivière Chiré. Sur sa route s'offraient des peuplades aux mœurs originales et variées.

Certains indigènes sont fous d'ornements : bagues à tous les doigts, anneaux aux jambes, en laiton, en fer, en cuivre. Les femmes portent, à la lèvre supérieure, un anneau nommé *pelelé*, dont le diamètre a 5 centimètres.

En approchant du lac Nyassa, on dut traverser des pays qui avaient été cruellement exploités par les traitants portugais. Chaque village, à la vue des voyageurs, prenait une attitude menaçante. Ainsi, sur

1. Suite. — Voy. pages 63 et 74.



Les rivages sont littéralement couverts d'oiseaux aquatiques de toute espèce. (P. 124, col. 1.)

les bords de la rivière Chiré, les indigènes, croyant avoir affaire à des négriers, se réunirent dans les intentions les plus hostiles. Cachés derrière les arbres, ils suivaient d'un œil irrité les voyageurs, l'arc tendu et prêts à décocher leurs flèches empoisonnées. A chaque pas, il fallait parlementer; mais quand Livingstone était parvenu à faire cesser toute défiance, les habitants se montraient hospitaliers et doux.

Les voyageurs rencontrèrent quelques intelligences distinguées; mais, en général, quelle ignorance, quelle superstition, quelle abrutissante servitude! Les peuples croient encore, dans ces contrées primitives, au droit divin de leurs chefs, et ceux-ci en abusent sans pitié. Un petit souverain, encore plus sottement orgueilleux que les autres, ne se prétendait pas seulement le représentant de la divinité, il en était l'incarnation même. En succédant à son père, il s'était senti devenir dieu. Les sujets imbéciles de cet imbécile tyran ne mettaient pas en doute un seul instant son infaillible puissance. Il leur disait : « Vous pouvez sans crainte vous baigner dans le Chiré, les crocodiles ne vous toucheront pas. Je le leur défends. » L'heureuse peuplade s'ébattait en toute confiance dans la rivière.

Cependant toutes les tribus sont loin d'avoir cette stupide vénération pour leurs chefs. Il n'est pas rare d'en entendre parler d'une façon tout à fait irrévérencieuse. « On se gouvernerait mieux soi-même; à quoi servent les chefs? Pourquoi en avoir? Le nôtre ne fait absolument rien; il s'engraisse! Nous qui faisons un rude travail, nous avons faim! » Les protestations ne vont pas au-delà des paroles; mais les relations avec les Européens produiront, dans quelque temps, un esprit de révolte qui, avouons-le, n'aura rien ici que de très-légitime.

La faune de ces contrées, de l'Afrique n'est pas moins riche que celle des régions visitées auparavant par Livingstone. Les plaines humides qui entourent les grands lacs sont littéralement couvertes d'oiseaux aquatiques de toute espèce. Quand ils volent en troupe, leur nombre est si considérable qu'ils obscurcissent les rayons du soleil. De charmants tisserins, les uns rouges, les autres jaunes, voltigent sur les hautes herbes; les hérons vont se percher sur le dos des buffles et des éléphants; les marabouts se promènent gravement, explorant les marais, au milieu de légions de canards. Tous ces hôtes des grands lacs, fauves et oiseaux, regardaient passer le bateau à vapeur, beaucoup plus surpris qu'effrayés : ils ne songeaient point à fuir; quelques-uns même s'avançaient très-près des voyageurs. Mais à peine eut-on tiré quelques coups de fusil que cette familiarité s'évanouit. Comme si les premiers attaqués eussent couru avertir les autres, la solitude se fit autour de Livingstone et de ses compagnons; tous ces animaux s'éloignaient à la hâte dès qu'on approchait; tous devenaient invisibles et insaisissables.

On pénétra dans le lac Chiroua, qui n'est pas éloigné du lac Nyassa, vers l'est. Une tempête faillit engloutir Livingstone et une partie de son escorte. Les vagues les plus effrayantes se précipitaient trois par trois; leurs crêtes écumeuses, réduites en poudre, étaient rejetées derrière elles. Des heures s'écoulèrent ainsi en face d'un péril imminent de mort. Un nuage bas et sombre, de forme étrange, descendit des montagnes et s'arrêta directement sur la tête des passagers; des bandes d'engoulevents voltigeaient dans la tempête comme des oiseaux de sinistre augure. Les rameurs, saisis du mal de mer, se couchaient et ne pouvaient plus maintenir le bateau devant la lame toujours plus furieuse. Les riverains et le reste de l'escorte, debout sur les rochers, s'écriaient : « Ils sont perdus! ils sont morts! » Enfin la tourmente se modéra, et ils purent gagner le rivage.

Aucune population n'est plus agglomérée en Afrique que celle des bords du lac Nyassa. Les indigènes accoururent sur le passage du bateau à vapeur: ils ne pouvaient se lasser de regarder les *Chirombos*: tel était le nom qu'ils donnaient aux Européens; or *chirombos* signifie animaux sauvages. Mais la suprême jouissance, c'était de voir manger les étrangers. Dès qu'ils vaquaient à cette importante occupation, un cercle nombreux de têtes noires et curieuses se formait autour d'eux. On suivait chacun de leurs gestes : c'étaient à tout moment des cris de surprise ou des rires bruyants.

A suivre. RICHARD CORTAMBERT.

LE PÉLICAN

DU JARDIN D'ACCLIMATATION[1]

Le pélican a reçu sa poche, sorte de garde-manger où l'oiseau pêcheur emmagasine des provisions pour lui et sa progéniture, et même quand il n'a plus rien dans son sac, personne ne l'a vu abreuver ses petits de son sang. Tous les préjugés répandus dans le monde à l'endroit de l'amour immodéré du pélican pour sa famille proviennent précisément de l'habitude qu'il a de tirer son poisson de son carnier pour le distribuer à ses petits. Ce qu'il fait là, le pigeon, le canari et le chardonneret le font tous les jours sous nos yeux, sans nous faire crier au miracle. La poche du pélican est, comme nous l'avons dit, un jabot d'une plus grande dimension que celui du pigeon, voilà tout; mais c'est, comme le jabot du pigeon ou celui du chardonneret, ou comme la panse des ruminants, un estomac préparatoire où l'animal prévoyant emmagasine ses aliments pour leur faire subir un ramollissement préalable, et les avoir sous le bec quand l'heure du repas ou de l'abecquement est venue. Cela n'a rien que de très-naturel.

Le pélican a été surnommé *grand gosier*, surnom

1 Suite. Voy. pages 79, 96 et 110.

bien mérité, car cet oiseau est d'une voracité extrême à engloutir dans une seule poche autant de poissons qu'il en faudrait pour le repas de six hommes. Il avale aisément un poisson de sept ou huit livres; on assure qu'il mange aussi des rats et les avale tout entiers. Bosman, dans son *Voyage en Guinée*, rapporte que ses compagnons et lui faisaient approcher un pélican, et que, comme s'il eût voulu leur donner un divertissement, l'oiseau faisait sortir de son jabot un rat et le jetait à leurs pieds.

J'ai assisté à un repas du pélican du jardin d'Acclimatation. Il devait ce jour-là déjeuner de viande de cheval. Plet, le faisandier-chef, qui est chargé de le nourrir, vient le chercher à son parc, et lui dit: « Allons, Cadet, viens mon Cadet, viens déjeuner! » Et Cadet lui fit entendre plusieurs hoeu korr! hoeu korr! qui signifiaient sans doute : Je ne demande pas mieux. Il se mit à courir lourdement derrière son pourvoyeur, ayant l'air de trouver fort mauvais le sable que les ouvriers jetaient en ce moment dans ces allées et qui semblait froisser ses pattes nues. Enfin, on arriva dans l'endroit où l'on dépose la viande de cheval. Cadet, en signe de contentement, répéta deux ou trois fois: hoeu korr! hoeu korr!

Plet lui jeta successivement trois ou quatre morceaux de viande de trois ou quatre livres, et je l'examinai manger. Il procédait absolument comme une personne qui n'a plus de dents: il ramenait à plusieurs reprises la viande de droite et de gauche dans son bec, semblait la rouler, l'arrondir pour mieux l'avaler. Puis il faisait un mouvement de déglutition, et l'opération était faite. Après avoir enfourné une quinzaine de livres de viande de cheval, Cadet fut rassasié, et il s'en alla seul, tout appesanti, vers son parc, où il digéra en silence ce qui était descendu dans son estomac. Mais il eut soin de garder, sinon une poire pour la soif, du moins quelques livres de viande dans son garde-manger, de façon à ne pas être du jour au lendemain pris au dépourvu; lorsque ses réserves sont faites, il peut rester trois ou quatre jours sans autre nourriture.

Plet me fit observer que la viande qu'il lui donnait n'était qu'un supplément de sa nourriture et que le poisson lui était indispensable. Lorsqu'on lui donne de la viande tous les jours, il paraît moins bien portant, son humeur en souffre, il est moins familier et ne paraît plus si bon enfant. Ce malheureux oiseau, dans son petit parc qui n'est pour lui qu'une affreuse cage, devant ce filet d'eau qui n'est qu'une pauvre crapaudière, se trouve dans de bien mauvaises conditions d'existence. Mieux vaudrait sans doute qu'il habitât un port où l'on pourrait lui donner du poisson frais à discrétion, tandis qu'au jardin d'Acclimatation presque tous les jours on lui fait faire ses repas avec de la viande de cheval, ou bien on lui donne du poisson avarié, mauvaise alimentation qui a encore l'inconvénient de coûter fort cher. J'avoue que, n'était l'intérêt scientifique, je protesterais énergiquement contre la captivité de ce brave palmipède qui, malgré les injures qu'on fait à son goût, à ses ailes et à son amour de la liberté, se montre d'un caractère doux et familier, surtout avec Plet qui est le pourvoyeur de son appétit vorace.

A suivre. ERNEST MENAULT.

LA LAINE

Une fois il m'arriva de placer dans un récit certain personnage de berger, dont j'avais — comme nous disons, nous les rêvasseurs — caressé amoureusement la création. J'avais imaginé un homme qui, né avec une âme essentiellement contemplative et indolente, n'avait rien trouvé de mieux, pour échapper aux difficultés, aux soucis de la commune existence, que d'éteindre en lui les passions, les besoins, qui l'eussent condamné à la commune dépense de labeur et de préoccupation, et de préférer entre toutes les professions celle qui exige le moins de fatigues corporelles et mentales. Devenu gardeur de troupeaux, mon héros trouvait dans cette *oisive* condition la plus parfaite réalisation de l'idéal qu'il s'était formé, et qui consistait à réclamer aussi peu que possible de la société, afin d'avoir d'autant moins à lui rendre.

Comment j'avais été conduit à choisir cette profession plutôt qu'une autre pour en faire le lot de mon paresseux, je me l'explique ainsi: d'abord il me souvenait qu'enfant j'avais maintes fois accompagné, par les bruyères ou les prairies, certains de mes petits camarades, que leur parents envoyaient aux champs avec une couple de chèvres ou de génisses; et je n'avais pu oublier combien peu le soin de ces animaux faisait obstacle à la continuité de nos jeux. N'avais-je pas plus tard entendu dire et répéter que les pâtres Chaldéens, grâce à la longue inaction physique où les laissait la garde de leurs troupeaux, avaient pu se plonger dans la placide contemplation du firmament, à ce point de fonder la science astronomique? Puis encore n'avais-je pas lu, appris par cœur l'antique églogue où Tityre, le classique Tityre, *recubans sub tegmine fagi, lentus in umbra,* « couché sous les rameaux du hêtre, étendu à l'ombre », module sur ses pipeaux les louanges du dieu qui lui *fit ce repos?*

Quoi qu'il en fût, convaincu d'avoir tracé dans des données vraisemblables un type de sympathique égoïste, d'honorable paresseux, et d'ailleurs ayant rencontré çà et là, dans le monde des critiques, plus d'un témoignage approbatif à l'adresse de mon philosophe en houlette, j'éprouvai — je vous l'avouerai avec toute l'immodestie dont je suis capable — quelque satisfaction à me dire le père de ce pittoresque enfant.

Mais voilà que, comme je me délectais dans le sen-

timent de cette heureuse paternité, la lettre suivante m'arriva :

« Si je prends la liberté grande de vous écrire, Monsieur, c'est que je suis berger de mon état, et qu'en ce moment il court par chez nous un livre, que vous avez, dit-on, fait, et que les gens du pays ont l'air de tenir pour plein de vérités, tandis que je suis d'avis, moi, qu'il est au contraire tout farci de mensonges. J'en juge par ce qui concerne le berger dont il est parlé dans le livre, et je me dis que le reste ne peut être qu'à l'avenant. Où diable avez-vous pu voir des bergers de cet acabit? Vous aurez certainement pris, comme on dit, l'affaire sous votre bonnet. Alors je pense que vous auriez bien dû l'y laisser. Voyons, Monsieur, une supposition — je ne sais pas quel état vous avez (car je ne suppose pas que c'en soit un qui puisse vous faire gagner honnêtement votre vie que de mettre dans les livres des histoires si peu vraies que celle-là), mais enfin, pour vous choisir une belle condition, je suppose que vous soyez cordonnier ou tailleur, et qu'il soit reconnu dans votre quartier que si vous arrivez à faire sortir d'assez bonnes journées, c'est en battant dru la semelle, ou en tirant bravement l'aiguille tant que faire se peut. Seriez-vous donc bien aise que tout par un jour certaine mauvaise langue se trouvât, qui s'en viendrait répétant de porte en porte, aux alentours de chez vous, des propos dans ce genre : « Vous vous imaginez qu'un tel, le tailleur ou le cordonnier, est un vaillant compère, courageux et solide à la besogne, suant son gain sou à sou. Mais c'est au contraire le plus grand fainéant que la terre ait jamais porté. Vous croyez qu'il trime, qu'il se fatigue... Ah bien oui! il prend tout bonnement une longueur de drap ou un carré de cuir; il se couche auprès, sa pipe allumée, il regarde s'envoler la fumée; et voilà un habit ou une paire de souliers qui se fait toute seule. C'est d'ailleurs ainsi que tous les cordonniers, que tous les tailleurs travaillent. Et il y a vraiment compassion à se dire qu'on les estime pour courageux ouvriers, et qu'on paye si grassement leur prétendu labeur.

» N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il ne vous plairait guère de vous entendre juger de la sorte, et, avec vous, tous ceux de votre état, du moment où vous auriez conscience de gagner avec force peines et tracas les moindres pièces qui entrent dans votre gousset? Et pourtant, avez-vous fait autrement envers les bergers, que vous avez montrés comme gens tout de loisir et de paresse, tandis que s'il y a au monde gens qui travaillent et sont en souci de leur besogne du matin au soir, et le plus souvent aussi du soir au matin, c'est à coup sûr les bergers? Et voilà justement ce qui me fâche de voir que, sans profit pour vous, vous n'ayez pas eu le scrupule de déconsidérer de braves chrétiens qui ne vous ont point fait de mal, je suppose. Il y a par le monde un tas de gens qui aiment à parler de tout sans rien savoir; vous me faites bien l'effet, sauf le respect que je vous dois, d'être un peu de ceux-là, au moins touchant les bergers, vu que, franchement, vous en raisonnez comme un aveugle des couleurs. Il faut que vous n'ayez jamais connu, ni vu de berger. Je m'étais laissé dire qu'à la ville on trouverait des gens pour s'imaginer que le blé est une espèce de sable qui se trouve à la pelle dans les champs. Je n'en croyais rien : mais je n'en doute plus maintenant que vous voilà, vous, qui semblez faire entendre que la laine vient sur le dos des moutons sans qu'il soit besoin de prendre d'autre souci que de la regarder tranquillement pousser. A votre avis, un berger ne serait guère mis en la compagnie d'un troupeau que pour avoir avec lui un chien, qui serait chargé d'empêcher le bétail d'aller là où il ne faut pas qu'il aille, de l'emmener de la ferme le matin et de l'y ramener le soir. Et ce serait tout.

» Au moins êtes-vous, par là, juste envers les chiens; ces braves êtres méritent du reste qu'on parle bien d'eux, et qu'on fasse cas des grands services qu'ils rendent dans les pays de bergeries, vu surtout que, pour se donner tant de mal, ils n'ont jamais d'autre intérêt que de prouver à leur maître qu'ils savent bravement gagner leur pauvre nourriture de chaque jour. Ah oui! les chères, les bonnes bêtes, on ne les saurait trop louanger, on ne les saurait trop aimer. Et pourtant, à part les honnêtes bergers — comme le vôtre d'ailleurs — qui ont une vraie amitié pour leur chien, qui est-ce qui s'inquiète d'eux? qui est-ce qui pense, aussi bien dans le monde riche que dans le monde pauvre, où chacun mange la viande et s'habille avec la laine des moutons qu'ils ont si bien gardés, si bien défendus, qui est-ce qui pense leur devoir la moindre chose, après la méchante gamelle de pommes de terre qu'on leur aura donnée? Quand le fermier a fait la tonte de son troupeau, ou qu'il a mené ses moutons ou porté ses laines au marché, d'où il revient chargé de bons écus sonnants, croyez-vous qu'il songe à caresser seulement le vieux Labri, ou le gros Rustaud, qui lui fait fête en le voyant arriver? « Hou! le vilain chien, veux-tu te sauver! »

» C'est le bonjour qu'il reçoit; et il s'en va tout penaud, lui qui aurait le droit d'être si fier, il s'en va rejoindre le berger, par qui au moins il est à l'ordinaire bien reçu.

» Ah! que de gens qu'on voit se pavanant, se vantant, se gonflant, et qui ont l'estime et les honneurs, et l'argent... et qui ne font pas, à condition égale, le tiers du quart de ce que font ces braves chiens qui, encore qu'on les rudoie, qu'on les nourrisse à peine, sont toujours prêts à travailler jusqu'à ne plus pouvoir remuer, jusqu'à tomber sans souffle!

» Ah! vous autres gens de la ville, mon Dieu! la chose ne vous coûtera guère! — donnez une bonne pensée, une pensée de cœur, aux chiens de berger qui ont souvent faim, souvent froid, qui se tuent à la peine, pour qu'arrivent chez vous bienfaisante

pitance et chauds vêtements! — Et, pendant que vous y serez, — la tâche ne vous en deviendra pas plus lourde, — n'oubliez point les bergers, qui sont loin d'être les paresseux, les insouciants compagnons que vous pouvez croire, et qui travaillent beaucoup pour rester toujours assez pauvres. « Tant vaut le berger, tant vaut le troupeau », c'est le vieux proverbe des campagnes, qui prouve bien qu'on attend d'un berger autre chose que sa seule présence à l'entour des moutons.

» Savez-vous — non, vous ne le savez pas; mais je vous le dis pour que vous le sachiez à l'avenir — qu'un bon berger, outre qu'il est d'abord gardien et conducteur de son troupeau, doit encore être herboriste, pour savoir se rendre compte des herbages qui conviennent à ses bêtes; médecin, pour connaître quand elles sont malades; apothicaire, pour leur faire des remèdes; chirurgien, pour les saigner, les panser? — Ils sont souvent malades, les moutons. — Savez-vous qu'un berger doit être soigneux jusque-là d'éviter pour ses bêtes les chemins où leurs pieds pourraient se souiller dangereusement; de leur choisir, selon l'heure ou la saison, tel ou tel quartier de pâture; de les conduire, le matin en plein air, et au milieu du jour à l'ombre, et sans jamais trop les presser, parce qu'ils se blesseraient, s'essouffleraient? Savez-vous qu'il lui faut veiller sur l'entretien, sur la propreté des étables? Savez-vous qu'il doit, aux entre-saisons, distribuer lui-même la nourriture en la variant, pour que le troupeau ne souffre pas du passage des mangers secs aux mangers verts? Savez-vous qu'il doit régler aussi la boisson selon le temps? — Savez-vous qu'il lui faut s'inquiéter pendant plusieurs jours des agneaux qui viennent de naître? Savez-vous qu'il doit aussi traiter les brebis mères, qui périraient s'il les abandonnait à l'aventure? Savez-vous qu'à la ferme il ne couche jamais ailleurs que dans l'étable même de ses bêtes?



Un berger couché sous les rameaux du hêtre, étendu à l'ombre. (P. 125, col. 2.)

» Et quand on fait *parquer* les troupeaux pour la fumure des terres, — il y a des pays où ils parquent pendant sept ou huit mois, — savez-vous qu'alors le berger passe pendant sept et huit mois, sans quitter ses habits, toutes ses nuits dans la cabane roulante qui est à côté du parc? Et, ce parc, savez-vous qu'il est obligé de le changer de place tous les jours à lui seul, et que, chaque nuit, outre qu'il doit être sur pied au premier bruit, il faut encore qu'il aille par deux ou trois fois passer le troupeau d'un compartiment du parc dans l'autre, pour égaliser la fumure du champ? Savez-vous qu'au soleil levant, encore

que souvent il ait à peine dormi, il doit se mettre en route pour les pacages qui sont quelquefois très-éloignés du parc, — où il devra revenir à la nuit tombante?.... Voilà, n'est-ce pas, pour un paresseux, une besogne quelque peu rude et tracassante. Et que de choses, de soucis, je passe sans les dire, qui se renouvellent tous les jours. Mais ce n'est que le courant, cela. Il y a, en outre, les grands travaux : par exemple, le lavage et la tonte.

» Vous savez, ou vous ne savez pas, que la laine, sur le corps des moutons, est chargée d'une espèce d'enduit qu'on appelle le *suint*, et qui est utile à la santé des bêtes, en cela qu'elle les préserve de l'humidité quand ils vivent dehors, mais dont il faut débarrasser les toisons quand on veut les vendre profitablement. A vrai dire, il y a beaucoup de fermiers qui vendent leur laine, comme on dit, en *suint*, c'est-à-dire sans la laver, et qui laissent le soin du lavage aux gens de commerce, de fabrique ; mais ils ont tort, le *suint* empêche qu'on se rende compte de la vraie qualité de la laine ; et l'on traite alors à des conditions désavantageuses. Si donc on doit faire ce qu'on appelle le *lavage à dos*, autrement dit le lavage sur la bête même, avant de tondre, c'est au berger qu'en revient la tâche. Pour cela faire, il entre jusqu'à mi-corps dans quelque rivière ou ruisseau, portant avec lui un mouton qu'il tourne, retourne, frotte, secoue dans l'eau, jusqu'à ce que la toison soit propre. Quand il y en a deux ou trois cents à manipuler ainsi, je vous laisse à penser s'il lui ferait bon être de goûts paresseux. Après le lavage, c'est la tonte. Un bon berger doit tondre son troupeau lui-même, ou du moins surveiller ce travail tout en y prenant part. C'est de la patience, de l'adresse qu'il lui faut alors, ou je ne m'y connais pas.

» Voilà, Monsieur, comment les bergers passent leur vie, et non pas comme vous le dites. Je vois même que vous faites du vôtre une espèce de musicien, mais dans la seule intention de lui fournir un passe-temps et un moyen de gagner quelques sous, en faisant sauter les garçons et les fillettes le dimanche : jusque-là même vous passez à côté de la vérité, car la vérité est qu'un berger qui sait jouer quelques airs de fifre ou de musette, fait jouir de ce savoir, avant tous autres, ses moutons qui, en l'écoutant, paissent plus tranquilles, et restent plus volontiers à l'entour de lui. J'omets à vous parler des affaires que le berger, dans certains pays, est à même d'avoir d'un moment à l'autre avec les loups, des gaillards qui ne sont pas souvent de belle humeur, et qui ne s'endorment pas si le berger ne se tient pas éveillé. Et je ne vous parle pas des bergers qu'on appelle voyageurs, dont la vie est bien encore plus rude. Allez voir dans les Alpes, en été, les bergers qui viennent de Provence ; allez voir en Espagne... Mais j'en ai, je pense, assez dit pour vous montrer que la laine de vos habits ne pousse pas tout à fait sans soins sur le dos des moutons, et assez pour vous donner, je pense, quelque regret d'avoir — j'aime à croire toutefois que c'est sans le vouloir — jeté des propos de déconsidération sur les bergers ; et j'estime que pareille idée ne vous viendra plus. C'est déjà trop d'une fois. Sans rancune cependant, Monsieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »



Chiens de berger. (P. 126, col. 2.)

La lettre était signée d'un nom quelconque, sous la rusticité duquel se cachait très-évidemment pour moi la présence d'un très-apocryphe berger, qui s'était avisé de me donner, à sa manière, une leçon dont j'aurais voulu de mon côté pouvoir le remercier, bien qu'il en dût coûter quelques légers froissements à ma petite vanité paternelle.

Et voilà comment j'appris non-seulement à me défier de mes écarts d'imagination, mais encore à apprécier mieux que je n'avais su le faire jusqu'alors la laine de mes habits.

Eugène Muller.



Il paraissait épousseter quelque chose qui ressemblait à un fauteuil. (P. 130, col. 1.)



LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XVII

Thorillon, par correspondance, découvre que la famille Defert a un chagrin secret. — Les opinions du monde sur la vocation de Marthe, et l'opinion de Marthe sur la vocation de Jean.

Thorillon, dès les premiers temps de son séjour en Normandie, eut le mal du pays : il regrettait Châtillon. Il n'eut garde cependant de le dire ou de le laisser deviner; car, s'il avait quelquefois des bizarreries et des aberrations d'esprit, il avait le cœur délicat et généreux et n'aimait pas à ennuyer les autres de ses ennuis. Bien décidé à rester auprès de M. et de Mme Nay, auxquels il se croyait nécessaire, surtout depuis qu'ils avaient un bébé, il finit par découvrir que ce serait délicieux d'avoir directement des nouvelles du pays. Quand cette idée fut née dans sa tête, elle y fructifia, y mûrit et aboutit à l'achat du *Parfait secrétaire*. Mais les phrases du *Parfait secrétaire* étaient si ronflantes, que Baptiste, en les lisant pour s'en pénétrer, s'imaginait qu'une toupie lui bourdonnait dans la tête. Il n'y comprenait rien du tout; et puis, dans cette prodigieuse quantité de modèles de lettres, il ne trouvait pas un seul titre qui lui parût convenir à sa situation particulière, comme par exemple : *Lettre de quelqu'un de Châtillon, qui est au pavillon de Barre-y-Va par Caudebec en Caux, à quelqu'un de Châtillon qui est à Châtillon, pour avoir des nouvelles du pays.*

Pendant huit jours au moins, Baptiste, extérieurement gai et actif, fut intérieurement concentré et mélancolique. Mais plus il promenait sa mélancolie sous les pommiers du clos, ou au bord de la Seine, ou dans les rues étroites et tortueuses de Caudebec, moins il voyait clair dans son affaire. De guerre lasse, il confia son embarras à Mme Nay, qui s'empressa de lui donner conseil. Il fut bien surpris d'apprendre que, quand on veut écrire une chose, il suffit, pour être compris, de l'écrire simplement comme on la dirait. Il avait cru jusque-là qu'il y avait des formules solennelles auxquelles il fallait être initié, et que toute pensée destinée à entrer dans la composition d'une lettre devait être entortillée dans des phrases à effet, comme un bonbon dans du papier doré.

« Alors, si j'ai bien compris, madame, quand je veux avoir des nouvelles de quelqu'un, il suffit de lui marquer que je voudrais avoir de ses nouvelles?

— Parfaitement.

— Et si la personne est un perruquier, par exemple?

— C'est la même chose, à moins que vous ne vouliez lui demander des nouvelles de sa clientèle et de ses affaires. »

Et toute la mélancolie de Baptiste se dissipa comme un brouillard aux rayons du soleil. Partant de ce grand principe que l'on doit écrire aussi simplement que l'on parle, Baptiste commença par composer une lettre pour se rappeler au souvenir de son correspondant, et lui exprima le regret d'être loin de la jolie ville de Châtillon, et le désir d'en avoir des nouvelles. Quand il eut laborieusement confectionné un premier modèle, il n'eut plus qu'à le recopier un certain nombre de fois égal au nombre des personnes dont il voulait se faire des correspondants. De même

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

que M. Jourdan faisait de la prose sans le savoir, Thorillon venait de composer une circulaire sans s'en douter.

Ce fut le perruquier qui répondit le premier : il conseillait à Thorillon de l'appeler *coiffeur* sur l'adresse de sa prochaine lettre. Chacun de ses autres correspondants répondit, en prenant ses aises, mais enfin tous répondirent, et Baptiste se trouva le plus heureux des hommes, car il savait désormais au jour le jour ce qui se passait à Châtillon. Il se ruinait en ports de lettres ; mais, comme il le disait quand on lui en faisait l'observation : « Tous les domestiques ont leurs défauts, c'est là le mien ; c'est ma manière d'aller au cabaret ». Il envoyait à ses correspondants ses impressions de voyage en Normandie, avec réflexions morales et humoristiques. Grâce à lui et à certains croquis, on sut à Châtillon comment était fait le pavillon, la distribution des pièces, l'aspect de chacune. Au milieu du salon, par exemple, un Thorillon assez informe, armé de quelque chose qui ressemblait à un plumeau, paraissait épousseter quelque chose qui avait l'air d'un fauteuil. Joignez à ce travail de correspondance les excursions, le service, les rapports à recopier, et vous aurez l'idée du Thorillon le plus occupé qu'il y ait jamais eu depuis l'apparition du premier Thorillon à la surface du globe terrestre.

Deux choses troublaient la sérénité d'âme du brave garçon ; la première, c'est qu'aucun ouvrier n'avait jamais manqué à M. Nay, et lui, Baptiste, n'avait jamais eu l'occasion de colleter quelqu'un pour l'honneur de la famille. Il aurait aimé à le faire ; et, avouons cette faiblesse, depuis qu'il se mêlait d'écrire, il aurait aimé à le raconter.

La seconde chose qui le troublait, c'est qu'il y avait évidemment un chagrin dans la famille ; Mme Nay pleurait quelquefois, et Baptiste savait par ses correspondants que M. Defert était triste et que Mme Defert était bien changée ; M. Jean n'est pas non plus dans son état ordinaire. C'est Mlle Marthe qui montre le plus de courage.

Jean est un excellent élève de seconde ; il a tous les succès que peut souhaiter le collégien le plus ambitieux. Son petit élève se distingue en septième. Il sert, à son tour, de Mentor au numéro suivant qui l'a suivi à un an de distance dans la voie qui conduit aux professions libérales. Jean, s'il était vaniteux, pourrait se contempler dans son œuvre. Sans être vaniteux, il a le droit d'être fier de ce qu'il a fait. Malgré cela, Jean a parfois un air mélancolique, qui va bien d'ailleurs à sa figure douce et sérieuse. Il éprouve une lassitude continuelle qui le force à s'étendre dans un fauteuil ou sur un canapé, et il y reste quelquefois une heure sans rien dire, rêvant à je ne sais quoi, et regardant courir les nuages. Le médecin consulté dit que c'est l'âge qui veut cela.

Mais Jean était trop simple et trop sensé pour se complaire dans des rêveries énervantes, et dans je ne sais quelles aspirations à l'idéal qui font qu'un grand benêt de seize ans (le benêt de toutes les romances sentimentales, qu'il soit en redingote moderne ou en pourpoint renaissance) demande aux hirondelles où elles vont, prie les alouettes de l'enlever dans l'immensité du ciel bleu, et adjure le rossignol de lui révéler le secret de son insondable tristesse.

C'est l'âge où les jeunes garçons se transforment en jeunes gens, âge pénible pour le corps, dangereux pour l'âme ; âge où ceux qui n'ont pas des principes solides et des guides sûrs, sous prétexte d'enfourcher l'idéal, se lancent à corps perdu dans les sottises les plus prosaïques.

Lorsque Jean, le digne fils de sa mère, se surprenait à rêvasser et à vagabonder à la suite des nuages, il tressaillait, se levait et se mettait à marcher. Heureusement qu'il n'avait pas été élevé dans le culte de soi-même. Au lieu de dire en prose ou en vers, j'ai du vague dans l'âme, ou mon âme est une lyre ou une harpe éolienne ou tout autre instrument de la lutherie romantique, il se disait : Je divague, il est temps de revenir sur la terre. Et sur la terre, que trouvait-il ? Le devoir sous toutes ses formes. Mais, diront les âmes sensibles, pour un cœur qui s'ouvre à la poésie, le devoir, c'est bien prosaïque.

Prosaïque ! Qu'y a-t-il au monde de plus poétique et de plus grand que la lutte, la souffrance et l'intime et fortifiante jouissance du triomphe que l'on remporte sur soi-même ? C'est parce qu'il est austère et difficile que le devoir est l'idéal de la vie. Les moralistes à l'eau de rose, qui disent que le devoir est facile et que la vertu est toujours récompensée, nous trompent presque aussi cruellement que les romanciers, pour qui la vie est une promenade en nacelle, sur un lac bleu, à la clarté des étoiles. La vie est une bataille : voilà la vérité ; et s'il y a un bonheur possible au monde, il est pour les vaillants.

Quand Marthe eut ses vingt-quatre ans accomplis, tout Châtillon sut pourquoi les Defert étaient tristes. Marthe, depuis plusieurs années, avait annoncé à sa mère qu'elle avait le désir de se faire religieuse. Mme Defert lui ayant demandé du temps, Marthe avait attendu avec obéissance l'époque fixée par sa mère, et lui avait annoncé le matin même que sa résolution n'avait pas changé.

Quand la nouvelle se répandit, on fut d'abord tout à la surprise. Ce premier moment passé, les habiles affirmèrent qu'ils avaient deviné cela bien longtemps d'avance ; les gens qui veulent tout expliquer trouvèrent toutes sortes d'explications, excepté la bonne ; les plaisants déclarèrent que cela les aurait moins surpris si Mlle Defert eût été laide ou pauvre ; les braves gens admirèrent de bonne foi une vocation qui n'était pas suspecte. Les jeunes filles vantèrent avec force exclamations la foi de Mlle Marthe, mais sans aucune intention de l'imiter. Mlle Ardant avoua que la vie religieuse a du bon, mais qu'elle ne pourrait jamais, pour sa part, s'astreindre à se lever avant l'aube. Mlle Bailleul dit, en jouant négligemment avec ses belles boucles, que c'était une horreur de penser

que, pour être religieuse, il fallait commencer par se faire raser la tête, et que cela devait décourager bien des vocations.

M. le curé de Saint-Lubin faisait, ce soir-là, sa partie de boston chez la vieille marquise d'Argencelles.

« Arrivez donc, monsieur le curé, lui dit la marquise dès son entrée ; vous êtes en retard de dix minutes, et nous grillons de savoir ce qu'il faut penser de la fameuse nouvelle. Est-ce vrai que cette petite Defert va prendre le voile ?

— C'est vrai.

— Il me semble, dit un des habitués, que cette idée-là lui est venue bien vite. Elle était encore au bal il y a huit jours.

— Elle y allait par obéissance.

— Oh ! par obéissance ! reprit l'habitué d'un ton narquois ; une obéissance qui ne lui coûtait guère, en tous cas ; je n'ai jamais vu danser d'aussi bon cœur.

— Baron, dit la marquise en souriant, vous êtes une mauvaise langue. Je suis sûre, comme le dit M. le curé, qu'elle allait au bal par mortification, la pauvre petite, sans cela ce serait à faire croire... »

Et la bonne dame, habilement, laissa sa phrase suspendue, en manière d'interrogation indirecte. Elle espérait secrètement qu'il y avait là-dessous quelqu'une de ces histoires dont les dames, jeunes ou vieilles, marquises ou bourgeoises, sont, dit-on, si friandes. Le curé ne devina même pas que l'on tendait un piége à sa simplicité, et il répondit avec bonhomie :

« Pardon, madame, j'ai dit obéissance et non pas mortification. Il y a quatre ans déjà que Mlle Defert a manifesté le désir d'entrer en religion. Comme c'est une jeune personne qui a du cœur, elle a cédé aux instances de sa mère, qui désirait mettre sa vocation à l'épreuve, et elle a continué à fréquenter le monde. Pourquoi aurait-elle pris un air de victime ? C'est quelque chose d'obéir ; mais il y a un mérite de plus à obéir de bonne grâce.

— Mais, reprit la marquise un peu désappointée, la pauvre mère doit être dans la désolation.

— C'est un grand chagrin pour elle de se séparer de sa fille ; mais Mme Defert n'est pas une femme ordinaire. C'est une Salmon, vous savez ; et dans la famille d'où elle sort, on a l'habitude de songer aux autres plus qu'à soi-même. Cela paraît malheureusement un peu extraordinaire à l'époque où nous vivons. L'épreuve est faite, son parti est pris ; elle sait que sa fille sera heureuse et se résigne chrétiennement. Elle n'aurait qu'à dire non pas « je le veux », mais simplement « je le désire », pour que sa fille renonce à son projet ; mais elle ne le dira pas.

— Elle a grand tort, dit vivement le baron. Mlle Defert pourrait tout aussi bien faire son salut dans le monde. Est-ce qu'il n'y a pas un peu d'égoïsme de la part de cette jeune fille à rejeter les tracas et les soucis de la vie, pour s'en aller tout doucement au ciel, comme on se promène, en pantoufles, dans une allée de jardin bien sablée.

— Monsieur ! dit le bon curé un peu scandalisé, vous ne connaissez pas Mlle Defert, sans quoi vous regretteriez les paroles que vous venez de prononcer. Dieu sait bien à quelle porte il doit frapper et où il trouvera les siens. Cette jeune fille a l'esprit de renoncement et de sacrifice, et je n'ai jamais entendu parler d'allées bien sablées ni de pantoufles à propos des Sœurs de Saint Vincent de Paul.

— Ah ! vous m'en direz tant, répondit le baron un peu déconcerté.

— Baron, dit la marquise, je vous l'ai déjà dit : vous n'êtes qu'un mécréant. Tenez, battez les cartes ; cela coupera court à vos réflexions. » Et l'on se mit à jouer.

Quand le capitaine, qui était dans le secret depuis longtemps, annonça officiellement la nouvelle à Mme Loret, la brave ménagère ne put s'empêcher de pleurer. « Vous pensez, dit le capitaine avec orgueil, si celle-là sera une bonne religieuse ! Je ne plains pas les malades qui auront affaire à elle. »

Mme Aubry ne voulut pas blâmer Mme Defert d'avoir consenti, quoiqu'elle en eût bonne envie.

« On dit que ça porte bonheur dans les familles, dit M. Aubry, en ôtant sa pipe de sa bouche. Elle priera pour les parents et fera pénitence pour eux.

— M'est avis qu'ils n'en ont guère besoin !

— Eh bien ! ce sera pour les autres qui en ont assez grand besoin comme ça ! »

Telle est la salutaire influence d'un chagrin véritable, qu'il fait disparaître comme de mauvais brouillards tous les petits chagrins factices qu'engendre la rêverie égoïste et le tendre amour de nous-mêmes. A partir du jour où Jean fut sûr de perdre sa sœur, il cessa complétement de rêvasser et de se créer des chimères. Il eut avec sa chère Marthe de ces longs entretiens qui roulent en apparence sur les sujets les plus indifférents, et, en réalité mettent au grand jour les sentiments les plus nobles et les plus élevés de notre âme. C'est à cette époque aussi que Jean s'éprit de la musique des grands maîtres ; elle se trouvait en harmonie avec l'état de son âme.

Je laisse aux philosophes le soin et l'honneur de décider quel est le rôle de la musique dans le développement de l'humanité. Ce que je sais, c'est qu'il y a une certaine musique qui élève certaines âmes au-dessus d'elles-mêmes.

« C'est singulier, disait Jean à sa sœur qui lui jouait une mélodie de Schubert : lorsque j'entends certaines mélodies, c'est comme lorsque j'entends le récit de certaines actions : je frissonne et il me semble qu'au sortir de là je suis plus disposé moi-même à faire quelque chose qui ne soit pas vulgaire. Rejoue-moi cette dernière phrase, je t'en prie. » Et il se promenait à grands pas dans le salon.

« A quoi penses-tu, chéri ?

— A toutes sortes de choses, et à bien d'autres

encore. Tiens, par exemple, je pense que j'aimerais être soldat.

— Encore! répondit Marthe d'un ton de reproche, il était convenu que nous ne parlerions plus de cela. Est-ce que le devoir n'est pas partout? est-ce qu'on ne trouve pas dans toutes les situations l'occasion de se dévouer? Tu sais que papa ne pourrait supporter l'idée de voir passer la fabrique dans une autre famille. D'ailleurs, chéri, Marguerite est partie, je partirai bientôt : il faut pourtant qu'il leur reste quelqu'un. Si je leur étais aussi nécessaire que toi, je renoncerais de grand cœur à tous mes projets.

— Je le sais bien, répondit Jean avec un soupir. Je me dévouerai donc à acheter des laines, à surveiller les ouvriers et à visiter les draps tous les matins. Voilà pourtant, ajouta-t-il en souriant, l'inconvénient d'appartenir à une dynastie célèbre.

— Justement; résigne-toi donc à mourir dans ton lit. Il n'est pas donné à tout le monde d'être tué par une balle ou un coup de baïonnette.

— Si seulement j'étais médecin. Les médecins...

— Chut! Tiens, écoute un peu cet andante.

— Oh! tu as beau ralentir le mouvement! Sais-tu, malgré toi, ce qu'il dit ton andante : il est beau de tisser pour la patrie, il est encore plus beau de mourir pour elle!

— Quel vilain entêté de frère j'ai là. Attends donc, pour déclamer, que tu sois en rhétorique et que tu fasses des discours latins. »



CHAPITRE XVIII

Maladie de l'oncle Jean; il est soigné par son neveu, qui perd le prix d'excellence et gagne un ami.

La personne que l'oncle Jean appelle son « brosseur » est une vieille Châtillonnaise très-attachée et très-fidèle, mais remarquablement bourrue et entêtée. C'est une digne femme de soixante ans, droite comme un peuplier, avec un soupçon de moustaches au-dessus des lèvres et un simulacre de barbe au menton. Bien souvent Jean Defert, quand il était petit, l'a comparée avec terreur au loup qui a dévoré la grand'mère du petit Chaperon Rouge et s'est effrontément coiffé de son bonnet. Sa phrase favorite est : « Il faut que ça marche droit! » Par le mot « ça », elle entend le petit ménage de l'oncle Jean, avec l'oncle Jean par-dessus le marché. Et le fait est que ça marche très-droit. L'oncle Jean, avec son petit revenu, a une vie aussi confortable qu'un colonel en activité, c'est lui-même qui le dit. Il y a bien quelques bourrasques par-ci par-là : quand l'oncle Jean rentre mouillé de la pêche, par exemple; ou bien quand sa figure est cramoisie, et qu'il est soupçonné d'avoir attrapé un coup de soleil. Aussi l'oncle Jean s'observe-t-il avec le plus grand soin; quand par hasard il est en faute, il reconnait ses torts tout de suite, pour ne pas exaspérer son brosseur, qui est au fond la meilleure femme du monde.

Un jour, le brosseur se présente tout effaré chez Mme Defert.

« Madame, il est tout rouge, avec les yeux ouverts. Il me dit toutes sortes de noms et ne veut pas seulement que je le couche. »

Mme Defert, sans en demander plus long, part aussitôt, et trouve l'oncle Jean au lit, un médecin à son chevet et une voisine complaisante qui lève les bras au ciel.

C'est un transport au cerveau. A l'entrée de Mme Defert, il se calme un peu, et la salue du titre de colonel; puis il s'assoupit, puis il se réveille pour dire qu'il fait bien chaud, qu'il a rarement fait aussi chaud. Il parle ensuite de broussailles que l'on vient de traverser et d'épines de cactus qui lui ont déchiré les jambes. Le colonel se garde bien de lui dire que ces épines de cactus ne sont autre chose que des sinapismes. « Surveillez les Kabyles! » dit le malade en s'assoupissant. Il entr'ouvre les yeux et apercevant sa servante : « En voilà un! » dit-il, et il la menace du poing. Le faux Kabyle se retire à la cuisine, et décharge son cœur dans celui de la voisine complaisante.

Elle n'a pas d'ailleurs beaucoup de temps pour faire ses confidences et ses réflexions. Il faut des sangsues, puis de la glace, puis de nouveaux sinapismes.

La voisine complaisante s'étant risquée dans la chambre du malade : « En voilà encore un! dit le capitaine; cernez-le, ne le tuez pas, faites-lui peur seulement; qu'il dise où est l'autre. » Elle n'en entendit pas davantage et revint à la cuisine en criant : « Il est fou! quel malheur! »

Marthe étant survenue : « Ma sœur, lui dit-il, regardez-moi bien; trouvez-vous, oui ou non, que ma tête ressemble à celle d'une vieille linotte? »

Marthe, partagée entre son respect pour son oncle et la crainte de le contrarier, hésitait à répondre.

« Vous pouvez vous retirer, lui dit-il, vous ne savez pas votre métier. »

Jean, au contraire, fut fort bien accueilli.

« N'est-ce pas, major, que j'ai la tête d'une vieille linotte?

— Parfaitement.

— Je le savais bien. J'ai quelque chose sur la conscience, comme vous êtes mon ami...

— Permettez, capitaine, dit Jean fort embarrassé; le colonel est d'avis que vous devez vous taire pour le moment.

— Le colonel! c'est bon. Je me tairai tout de suite après... Dites donc plutôt à ces mouches qui bourdonnent à mes oreilles de finir, on ne s'entend pas ici... J'ai monté la tête à un jeune garçon, et j'ai peur maintenant qu'il ne se fasse soldat malgré ses parents... Quand vous le verrez... J'ai reçu un coup de matraque sur la tête. » Ici le malade perdit connaissance.

« Comme c'est fâcheux, dit Mme Defert à Jean, que ce soit demain jour de composition!

— Oh! je ne quitterai pas mon oncle, je ne composerai pas, voilà tout.

— Et le prix d'excellence? »

Jean haussa les épaules et baissa la tête. Il avait envie de pleurer, les coins de sa bouche tremblaient. Pour un garçon de son âge, renoncer à un prix presque assuré est un sacrifice très-pénible; il se décidait à le faire, mais il lui en coûtait beaucoup.


Quand l'oncle Jean rentre mouillé de la pêche. (P. 132, col. 2.)

Il resta donc, et sa patience fut mise à de rudes épreuves. Je ne sais trop quel rôle le capitaine lui assignait dans son cerveau malade; mais toutes les fois qu'il se réveillait, s'il lui voyait un livre à la main, il le rappelait sévèrement à l'ordre. « On n'est pas de service pour lire des romans », disait-il d'un ton bourru. — Pour ne pas l'irriter, Jean dut renoncer à lire. Les heures sont longues dans une chambre de malade, lorsqu'on doit s'interdire toute distraction. Jean s'ennuyait horriblement, mais il savait qu'il était utile, et il se roidissait contre l'ennui. Mme Defert s'inquiétait de sa pâleur, mais elle était fière de son énergie et de sa force de volonté.

Un matin, le capitaine, en s'éveillant après toute une nuit de sommeil non interrompu, dit d'une voix faible : « Sylvie! »

La personne qui répondait au doux nom de Sylvie n'était autre que le brosseur. Sylvie se trouvait absente, et pour cause. Ce fut Mme Defert qui s'approcha du lit sur la pointe du pied. Le capitaine était si affaibli, qu'il ne pouvait pas même tourner la tête.

« Pourquoi es-tu donc ici? qu'est-ce qui s'est passé; il me semble que je ne suis pas dans mon état naturel.

— Vous avez été très-malade pendant quinze jours; grâce à Dieu, vous voilà guéri.

— Voyez-vous ça! dit le capitaine en ouvrant de grands yeux; alors c'est toi qui m'as soigné.

— Jean m'a secondé tout le temps. »

Le capitaine ne répondit pas tout de suite, il recueillait ses idées et semblait réfléchir profondément.

Quand il eut bien ruminé, il fit signe à sa nièce de s'approcher.

« Est-ce que nous sommes seuls?

— Oui, mon oncle.

— Qu'est-ce que j'ai eu? Dis-moi cela franchement.

— La fièvre et le délire.

— Et qu'est-ce que j'ai dit? Il la regardait avec des yeux inquiets.

— Vous avez parlé de Kabyles, de cactus, de hyènes, de sentinelles perdues.

— Bon! et puis?

— Et puis c'est tout. Mais, mon cher oncle, le docteur a défendu de vous laisser parler quand le délire serait passé. »

Le malade fit semblant de se soumettre à la consigne; il ferma les yeux. Mais il ne dormait pas, car il s'aperçut que Jean rentrait et que sa mère lui parlait tout bas. Elle sortit bientôt, laissant l'oncle à la garde du neveu.

Au bout d'un instant, le bonnet de coton du capitaine s'agita sur l'oreiller, et sa voix, une bien pauvre et bien faible voix, fit entendre ces mots :

« Jean, es-tu là?

— Oui, mon oncle.

— Avance à l'ordre! » Jean s'avança.

— Regarde-moi bien en face : tu as été là tout le temps?

— Oui, mon oncle.

— Qu'est-ce que j'ai dit?

Jean hésita un instant, mais le regard du capitaine était si expressif, qu'il comprit très-bien sa pensée.

« Vous avez parlé d'un jeune garçon...

— C'est cela, nous y voilà.

— ...A qui vos histoires avaient tourné la tête.

— C'est parfaitement cela.

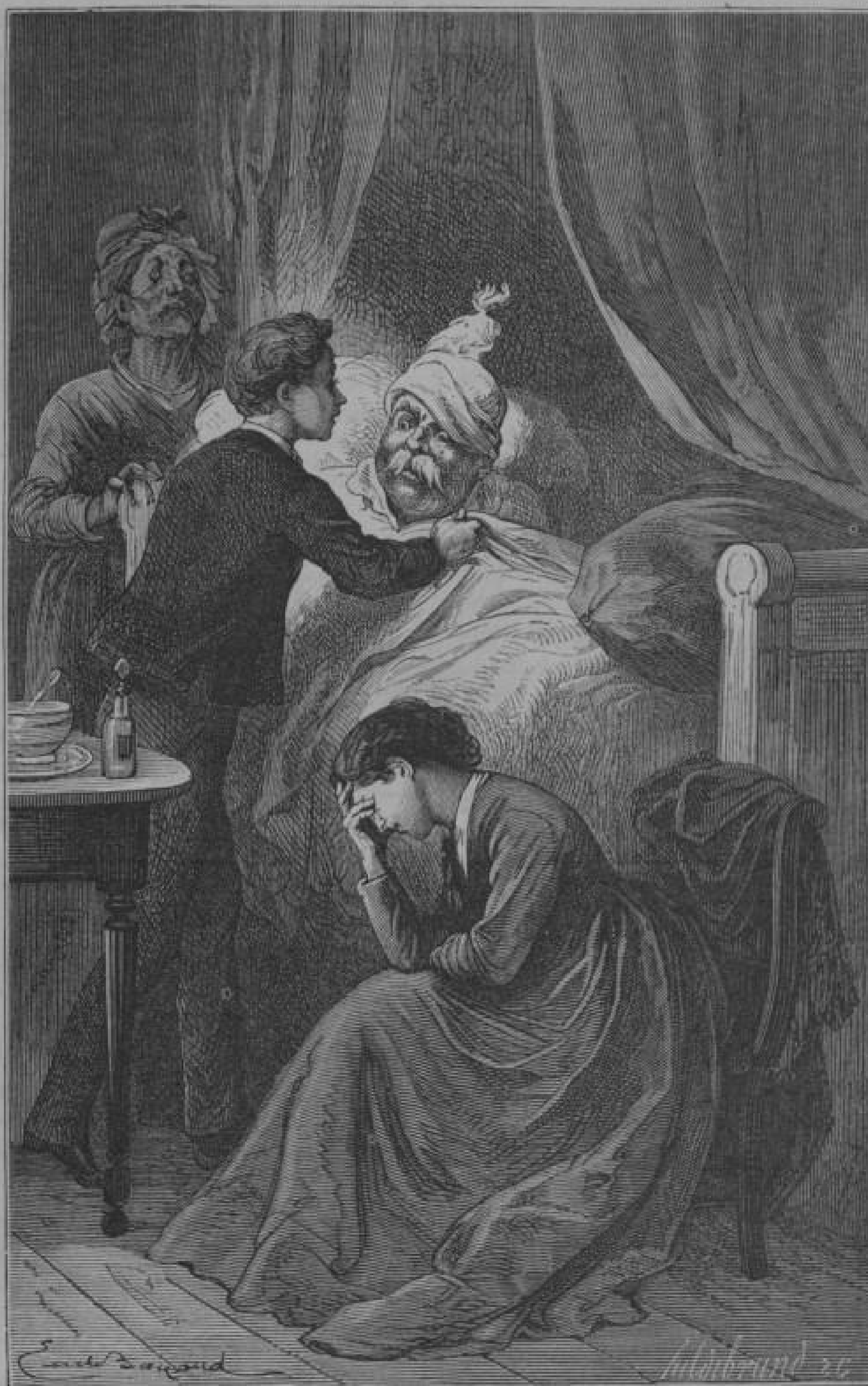
— Et qui ferait de la peine à ses parents s'il voulait être soldat.

— C'est cela. Eh bien, vois-tu, mon garçon, aussi vrai que...

— Ne parlez pas, mon oncle, ne vous fatiguez pas. Je sais ce que vous voulez dire, et voici ce que je vous réponds. Ce garçon ne fera point de peine à ses parents : il ne sera pas soldat, il sera fabricant.

— Ça va bien, dit le capitaine. Nous nous comprenons à demi-mot, nous autres. Donne-moi la main, mon garçon. Hein ! comme j'ai maigri ! Maintenant il me semble que je boirais bien quelque chose.»

Dès le lendemain, Jean put retourner au collége. Le prix d'excellence était perdu; il s'en consola beaucoup plus facilement qu'il ne l'aurait cru d'abord. Et puis, il eut une surprise très-agréable. Apprenant qu'il était retenu par la maladie de son oncle, son rival Robillard, au nom de ses camarades, avait demandé au professeur de vouloir bien remettre la composition pour que Defert pût y assister. Le règlement s'opposait à ce que l'on fît droit à cette demande. Mais le professeur en fut très-touché; et c'est par lui que Jean, après son retour, en eut connaissance. Il voulut remercier Robillard, qui eut la délicatesse de tourner la chose en plaisanterie et ne voulut jamais entendre parler de remerciments.



N'est-ce pas, major, que j'ai la tête d'une vieille linotte! (P. 133, col. 1.)

Mais si Robillard pouvait empêcher Jean de le remercier, en revanche il ne pouvait pas lui interdire de l'admirer et de l'aimer. Il y avait des moments, pendant la classe, où il regardait presque malgré lui du côté de Robillard, pour revoir son bon regard et son franc et joyeux sourire. Comme les externes occupaient les premiers bancs, Jean était obligé de se retourner pour satisfaire son désir. Le professeur, habitué à le voir attentif et immobile, se demanda si par hasard l'élève Defert ne deviendrait pas un peu dissipé. Quelquefois le sourire destiné à Robillard était confisqué au passage par quelque autre collégien qui flânait, le nez en l'air, et qui ne manquait pas d'y répondre par une grimace. C'était à recommencer.

Le professeur faisait entendre un petit chut ! d'impatience; et Jean, tout honteux de lui-même, baissait le nez sur son livre. Puis, au bout de quelques minutes, qui lui semblaient un siècle, il se sentait pris du même désir. Il résistait d'abord avec courage, mais il était pris d'une sorte de malaise; il éprouvait des fourmillements tout le long des jambes. Quel écolier n'a ressenti sur les bancs ce malaise nerveux, qui se traduit chez les uns par des séries de bâillements, chez les autres par un brusque changement de coude sur la table, chez d'autres par une sorte de détente des jambes, qui partent comme deux res-

sorts avec un raclement de talons sur le sol. Jusque-là Jean avait échappé à cette contagion ; trop occupé de ce que disait le professeur, il s'apercevait seulement à la fin de la classe que ses genoux étaient engourdis et ses jambes lourdes. Du jour où son attention fut partagée entre deux intérêts, il y eut en lui une lutte pénible, de l'impatience et des oublis.

Voici un exemple entre mille. On expliquait Virgile ; Énée évoquait les grandes images du passé, les fantômes des Troyens illustres qui avaient succombé ; le passage était pathétique. Énée sentait ses cheveux se hérisser sur sa tête, sa parole s'arrêter dans sa gorge : il pleurait. Jean, préoccupé d'autre chose, étouffa un bâillement derrière sa main, et trouva, pour la première fois, que le pieux Énée pleurait bien souvent. Il se reprocha cette mauvaise pensée, et il y eut en lui comme une lutte entre son respect pour Virgile et une forte envie de le trouver importun. L'explication continue. Par malheur, voilà une autre catastrophe : Énée verse des larmes abondantes. Encore ! se dit Jean impatienté. Son attention se divise ; il le voit, il le sent, il le déplore, mais quoi qu'il fasse, elle se divise ; le visage souriant et la chevelure crépue de Robillard lui apparaissent entre les images désolées d'Hécube et de Priam, et flottent jusque dans les noirs tourbillons de l'incendie de Troie ! C'est trop fort. Il a en même temps des fourmillements dans la cheville droite, des lourdeurs dans la jambe gauche : c'est le moment.

Il a beau sentir que le professeur le regarde, que ce regard s'appesantit sur lui avec une sévérité inaccoutumée, rien n'y fait : il tourne la tête.

« Continuez, Defert ! » dit une voix trop connue.

Defert ne peut pas continuer, parce que Defert ne sait pas où l'on en est. Tout le monde le regarde, il devient rouge.

« Pour la première fois, dit le professeur au milieu d'un silence solennel, je ne vous punirai pas ; mais tenez-vous pour averti. » Jean tout confus revient aux malheurs de Troie, que l'élève Grémillon détaille d'une voix sépulcrale, avec accompagnement de contre-sens. Quand l'élève Grémillon a fini, l'élève Pitard, d'une voix de jeune coq enroué, continue ; et les voix se succèdent, graves ou aiguës, lentes ou rapides, bredouillantes ou saccadées, mais toujours monotones. Jean les suit de son mieux et dévore son humiliation, lorsque tout à coup un petit papier se glisse dans sa main. Explique qui pourra ce phénomène étrange. Pas un élève n'a bougé, et le papier a passé de la main de Robillard, qui est à l'autre bout de la classe, dans celle de Jean, qui est sous les yeux mêmes du professeur. Jean ouvre le billet : « Mon pauvre vieux, disait Robillard, je t'en prie, ne te retourne plus, *il* (*il*, c'est le professeur, bien entendu) te regarde tout le temps et tu te feras une affaire. *Tuus Robillardus.* »

Jean mit précieusement le petit papier dans son portefeuille, afin de le garder en souvenir de l'audace et de la générosité de Robillard, qui s'exposait pour l'avertir. Désormais, il n'eut plus que le nom de Robillard à la bouche. Il rêvait de Robillard.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES CAUSERIES DU JEUDI

UNE CROISADE D'ENFANTS

— Oncle Anselme, nous avons entendu dire qu'un certain nombre de personnes pieuses se réunissaient pour effectuer de compagnie le voyage, ou plutôt le pèlerinage de la Terre-Sainte.

— Eh bien ! mes enfants, est-ce que cela ne vous remet pas en mémoire tout un ordre de faits, qui a singulièrement marqué dans l'histoire du monde chrétien ?

— Les Croisades, n'est-ce pas, oncle Anselme ?

— Oui, les Croisades, qui, vous le savez peut-être, eurent pour principe les empêchements que trouvaient les pèlerins quand ils voulaient visiter le tombeau du Sauveur, ainsi que les persécutions exercées par les infidèles contre les chrétiens résidant en Palestine. Et, puisque le souvenir de ces dévotes entreprises est évoqué, je veux vous en signaler une dont je doute que vous ayez jamais entendu parler.

On a voulu compter les Croisades, et l'on ne s'est jamais accordé ; c'est que pour être dans la vérité, il faudrait, je crois, dire qu'il n'y en eut qu'une, mais qui dura près de deux siècles ; car si pendant ces deux siècles il y eut à telle ou telle heure des phases plus évidentes, mieux accusées dans le mouvement des croisés, il serait presque impossible de trouver l'heure où ce mouvement se suspendit complétement.

Maintes fois, au lieu d'armées, c'étaient de simples

poignées d'hommes qui traversaient l'Europe pour aller se mesurer avec les infidèles; au lieu de flottes, c'étaient quelques petits vaisseaux qui cinglaient vers la Palestine... Ces troupes infimes espéraient-elles donc réaliser la conquête qui défiait l'effort des masses profondes? Non, mais aider à l'affaiblissement des ennemis de la foi. Elles allaient combattre, périr... Elles partaient: rien n'en revenait, tout avait disparu dans l'inconnu lointain... Mais la récompense espérée ne devant pas être reçue ici-bas, peu importait le souvenir des hommes. Dieu connaissait, lui, ceux qui s'étaient sacrifiés pour sa cause.

Cela est si vrai, qu'une fois certaine de ces entreprises, que je crois pouvoir appeler considérable, se produisit, dont la plupart des historiens ont négligé de consigner le souvenir.

J'en ai trouvé la mention dans deux vieilles chroniques latines, presque ignorées, du xve siècle. Vous allez voir si elle méritait d'être ainsi jetée à l'oubli.

En l'année 1212, dans les environs de Vendôme, un jeune garçon nommé Nicolas, ayant attaché une croix à son habit, persuada aux enfants du pays qu'ils devaient se réunir pour aller délivrer Jérusalem. Ses exhortations furent si bien écoutées, qu'en peu de jours il se vit à la tête d'une grande foule d'enfants, et que le départ fut résolu.

Beaucoup de parents, instruits de ce dessein, essayèrent d'en détourner leurs enfants, et, voyant que ceux-ci persistaient, ils les enfermèrent. Mais les enfants s'échappèrent.

Ils avaient entendu dire que les croisés s'embarquaient sur la mer. Ils se firent indiquer de quel côté était la mer, et se mirent en marche vers le Midi.

On prétend même qu'on leur avait persuadé que cette année-là une extrême sécheresse mettrait à découvert le fond de la mer, en sorte qu'ils n'auraient qu'à suivre le lit aride des eaux pour se rendre en Palestine.

Ils avançaient, répandant l'enthousiasme sur leur passage. Dans chaque ville ou village qu'ils traversaient: « Où allez-vous? leur demandait-on.

— A Jérusalem! répondaient-ils avec exaltation. A Jérusalem; délivrer le tombeau de Jésus-Christ! »

Ils chantaient: « Seigneur Jésus! rendez-nous votre sainte croix! » Les fidèles pensaient que Jésus-Christ, pour faire enfin éclater sa puissance divine, confondre l'orgueil des puissants et des grands capitaines, avait remis sa cause aux mains de la simple et timide enfance.

Et les familles ne réussissaient que difficilement à retenir les enfants, qui, pris de la même passion des saintes aventures, voulaient se joindre à la troupe.

De jour en jour, cette multitude devenait plus grande, plus imposante. On affirme qu'arrivée en Provence, elle comptait au moins dix à douze mille enfants; une chronique dit même trente mille.

Là, paraît-il, elle se divisa. Une partie inclina vers l'Italie. Le pape Innocent III, qui alors occupait la chaire pontificale, et qui avait en vain essayé plusieurs fois de ranimer le zèle des hommes de guerre pour les Croisades: « Voyez, s'écria-t-il, ému jusqu'aux larmes quand on l'instruisit de la venue de cette jeune armée, voyez, c'est l'enfance qui donne l'exemple, tandis que nous dormons... » Et l'on ajoute qu'ayant compris que ces enfants couraient à leur perte, il les engagea paternellement à retourner dans leurs familles, mais seulement pour y attendre que l'âge fût venu où ils pourraient tenter avec chance de succès la pieuse entreprise, dont il les félicita d'avoir eu l'idée.

Ceux-là regagnèrent, au moins en partie, le pays d'où ils étaient partis; en partie, dis-je, car il est évident que les fatigues, les privations durent en faire périr beaucoup dans le voyage.

Quant aux autres, ils atteignirent Marseille. Dans leurs rangs s'étaient glissés un certain nombre de gens sans aveu qui, profitant de la confiance de ces jeunes esprits, s'attachaient à les dépouiller, et durent nécessairement être pour une bonne part dans la funeste aventure qui les attendait.

Comme les enfants persistaient dans leur projet de s'embarquer, ils s'abouchèrent avec deux hommes qui, se disant animés du même zèle qu'eux, leur offrirent de les transporter sur leurs navires, sans stipuler d'autre salaire que le plaisir d'être agréables à Dieu.

En de telles conditions, le marché était facile à conclure. Les deux hommes, nommés Porco et Ferré, gréèrent sept vaisseaux, sur lesquels les enfants montèrent. Et l'on mit à la voile. Trois jours plus tard, dans les eaux de la Sardaigne, une tempête horrible assaillit la flottille. Deux vaisseaux périrent, corps et biens, en vue de l'île Saint-Pierre, devant Cagliari.

Ici la tradition rapporte que la mer ayant rejeté en grand nombre sur le rivage de cette île les cadavres des enfants, le pape ordonna de les inhumer dans une église qu'il fonda, en la plaçant sous le vocable des *Nouveaux Innocents*. Au xve siècle, on montrait encore cette église aux étrangers.

Cinq vaisseaux cependant avaient pu continuer leur route et gagner les côtes d'Égypte.

On jeta l'ancre dans le port d'Alexandrie. Alors Porco et Ferré firent débarquer les jeunes Croisés, mais pour les mener comme esclaves au marché, où ils les vendirent contre beaux deniers comptants à des princes et à des marchands sarrazins.

Est-il besoin de noter qu'en ce temps-là le commerce d'hommes se faisait ouvertement dans ces parages?

Un seul calife, qui avait d'ailleurs habité la France dont il parlait la langue, acheta quatre cents de ces malheureux enfants, qui, chez lui du moins, furent traités avec une déférence relative. La plupart des autres eurent à subir de la part de leurs maîtres toutes sortes de mauvais traitements. Plusieurs même pé-



Ils avançaient, répandant l'enthousiasme sur leur passage. (P. 136, col. 1.)

rirent martyrisés pour n'avoir pas voulu abjurer leur religion. Toujours est-il que, douze ans plus tard, un certain Maschmuk, d'Alexandrie, en possédait encore soixante-dix, qui, dit le narrateur, étaient arrivés à l'âge d'hommes et qui probablement durent mourir en esclavage.

Ainsi s'acheva cette étrange entreprise.

Mais n'oublions pas de remarquer que les deux hommes à qui elle dut d'avoir un aussi navrant dénoûment ne jouirent pas longtemps du fruit de leur odieuse trahison.

En quittant l'Égypte, ils vinrent en Sicile, où les gros bénéfices qu'ils avaient réalisés les aidèrent sans doute à entrer dans l'intimité du gouverneur de l'île. Ils tramèrent avec lui un complot contre la personne ou les droits de Frédéric II, roi de Sicile et empereur d'Allemagne, le même qui, une quinzaine d'années plus tard, devait, comme chef de ce que les uns appellent la cinquième, les autres la sixième croisade, obtenir la reddition de Jérusalem.

La conspiration ayant été découverte, Porco et Ferré furent pendus à la même potence que leur ami, le gouverneur de Sicile.

Nul doute qu'en ces temps, où l'on était assez généralement expert dans l'art de supplicier les gens, cette mort n'eût paru trop douce à l'empereur, s'il eût été instruit de la cruelle infamie commise par ces deux bandits contre les naïfs soldats de la foi chrétienne.

L'ONCLE ANSELME.

DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE IX

William's Creek.

Personne au monde n'est autant que le chercheur d'or le jouet des circonstances ; personne n'a moins que lui le temps et les moyens de calculer les chances bonnes ou mauvaises du parti qu'il va prendre ; personne enfin n'est plus que lui la victime ou le favori de la fortune : sa profession n'est qu'un jeu de hasard et il n'est lui-même qu'un joueur déterminé.

La science, contrairement à ce qui se passe pour les métaux moins précieux, ne lui est pour ainsi dire d'aucun secours. L'expérience pratique a plus de valeur ; car, pour ce qui est de l'existence de l'or sur un point donné, l'opinion de quelques vieux chercheurs d'or a plus de poids que celle de tous les membres de n'importe quelle société de géologie. Mais, il faut bien le dire, l'expérience elle-même est à chaque pas en défaut. Il y a, — peut-être faudrait-il dire aujourd'hui il y avait, — en Californie des placers appelés par les vieux mineurs *Greenhorn* (pointe des inexpérimentés, des nigauds), et qui, exploités, devinrent un jour les gisements les plus riches.

Nous nous trouvâmes, lorsqu'il fallut enfin nous décider, dans une grande perplexité. Chacun était d'un avis différent et nous ne savions à quoi nous arrêter.

Sur un espace de deux ou trois milles, tout le pays était occupé, et William's Creek ressemblait à une vaste fourmilière où nuit et jour les fourmis humaines travaillaient, car dans les terrains humides le travail ne peut pas être suspendu, pas même le dimanche. Aussi était-ce un curieux spectacle que de voir, la nuit, dans la vallée, chaque puits avec son petit feu, sa lanterne et ses ombres allant de l'obscurité à la lumière, pour rentrer de la lumière dans l'obscurité, comme les démons dans une féerie, pendant que, de temps à autre, une hutte s'éclairait, lorsque quelque travailleur fatigué allait enfin se reposer de son labeur nocturne.

Il n'était pas probable que qui que ce fût, dans une Babel pareille, se dérangeât pour nous donner des renseignements. Cependant je trouvai enfin un individu qui voulut bien répondre à mes nombreuses questions, tout en m'indiquant les puits qui représentaient les placers ou *claims* les plus riches.

Mon nouvel ami me dit que son nom était Jake Walker ; qu'il était un de ceux qui avaient découvert le Caribou ; que précédemment il avait travaillé à la recherche de l'or sur les bancs de sable du Fraser ; et qu'il était venu en 1858 de la Californie où, en 1849, ayant abordé comme matelot, il avait quitté son vaisseau pour courir aux mines.

Le pauvre homme faisait triste figure et ne nous cacha pas qu'il était réduit aux plus dures extrémités. Je l'emmenai donc à notre tente et il dîna avec nous. Pendant notre frugal repas, je lui dis qu'il me semblait fort étonnant qu'un homme expérimenté comme lui, et que tout le monde serait heureux d'employer, n'allât pas travailler sur l'un des claims où de simples manœuvres étaient payés seize dollars par jour. Sa réponse fut caractéristique.

« Voilà treize ans, me dit-il, que je suis mon maître et je compte bien ne jamais travailler sous les ordres de personne. Il n'y a pas un marchand dans la vallée qui ne soit prêt à faire crédit au vieux Jake pour son ordinaire et son whiskey, et je finirai toujours bien par payer. Du reste, je vous parie l'océan Pacifique contre un verre d'eau douce que j'aurai fait fortune avant la fin de la saison. »

Honteux de ma présomption, je changeai de conversation et lui parlai du lit d'un torrent voisin appelé *Jack of Clubs Creek*, et lui demandai s'il avait examiné ce terain.

« Oui, je l'ai examiné, dit-il, et je compte bien y

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104 et 120.

réussir. Mais, il faut que je vous le dise, ce sera difficile pour extraire l'or de cet endroit-là. Il faudra creuser profondément, dans un sol détrempé, et travailler comme des chevaux avant d'arriver à la couche d'argile. Par exemple, une fois là, si l'on n'est pas noyé avant d'y arriver, croyez en ma parole, on y fera fortune.

» Tenez, continua-t-il, je veux faire une affaire avec vous. Je vois que vous avez des provisions pour deux ou trois mois, tandis que je n'ai ni provisions ni argent; mais j'ai payé mon claim, et il y a tout à l'entour autant de terrain que nous en voudrons acheter : si vous êtes des hommes, associons-nous et mettons-nous immédiatement à creuser un puits. »

Nous débattîmes l'affaire avec Jake et convînmes d'aller examiner les lieux le lendemain.

Jake passa donc la nuit dans notre tente, et au point du jour nous partîmes et atteignîmes la Montagne Chauve comme le soleil venait de se lever.

De cette montagne descendent, dans différentes directions, de nombreux torrents qui ont creusé chacun leur vallée. Jack of Clubs Creek avait sa source à 100 mètres environ de celle de William's Creek, et, d'après la théorie qui explique les gisements de l'or par l'action des torrents sur le flanc des montagnes, si William's Creek était riche, Jack of Clubs devait l'être aussi. Partout, sur cette montagne, le quartz, matrice de l'or, abondait et faisait pressentir les richesses merveilleuses de l'intérieur.

Nous suivîmes le cours du torrent sur une longueur de deux ou trois milles, et la vue de l'endroit où notre guide avait marqué son claim nous remplit d'espérance; car, s'il existait de l'or dans le lit de la vallée, il semblait impossible qu'il nous échappât. Nous décidâmes donc à l'unanimité de nous associer pour la saison.

La semaine suivante fut employée à transporter nos provisions, nos outils, et à construire une hutte assez grande pour cinq. Nous marquâmes aussi nos claims, payâmes les droits et nous mîmes au travail. Deux d'entre nous s'occupèrent d'abattre le bois dont nous avions besoin, un autre de creuser une tranchée le long de la colline pour nous procurer une chute d'eau, et les deux autres de creuser le puits.


Exploitation d'un *claim* dans le Caribou. (P. 138, col. 2.)

Nous étions parvenus, à force de travail, à creuser un trou de quarante pieds de profondeur, lorsqu'une crue soudaine du torrent inonda notre puits, le remplit presque jusqu'au bord de débris de toute espèce et, en une nuit, détruisit tout notre ouvrage. En vain essayâmes-nous d'une pompe de notre invention pour vider notre puits; nous n'y pûmes réussir, et il nous fallut en creuser un autre à une petite distance du premier. Une nouvelle inondation détruisit

encore notre ouvrage; et, malgré les nombreuses histoires du vieux Jake sur l'inévitable succès des gens qui savent persévérer, nous commençâmes à désespérer de jamais atteindre le fond.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LA SAINT-CHARLEMAGNE

(28 janvier)

IMPRESSIONS DE L'ÉLÈVE JONQUET

L'élève Jonquet est fou de joie et fier comme un paon. Pourquoi? Parce qu'il est un des élus de la Saint-Charlemagne. Songez donc : on n'entre pas dans la salle du banquet comme dans un moulin ; il faut montrer sa carte, et cette bienheureuse carte on ne l'obtient que lorsqu'on a été au moins une fois premier, ou deux fois second depuis la rentrée jusqu'au mardi qui précède le 28 janvier. L'élève Jonquet a passé par toutes les alternatives de l'espérance et du désespoir; il a obtenu sa carte juste la dernière semaine. Voilà pourquoi l'élève Jonquet est fou de joie et fier comme un paon.

Aussi, le matin du grand jour, il n'en finit pas de tracer sa raie, d'ajuster son col, d'essayer ses gants lilas, de se regarder dans son miroir de poche pour constater si ses moustaches en espérance ne seraient pas devenues une réalité depuis qu'il est devenu lui-même un personnage.

« Où est mon képi? » dit-il d'un air affairé ; et il ne s'aperçoit pas qu'il a son képi sur la tête.

« Il n'est que sept heures, » soupire-t-il d'un ton désappointé ; et avant de replonger sa montre dans les profondeurs de son gilet, il l'approche de son oreille, espérant presque que sa montre s'est arrêtée.

« Les voilà qui sortent ! » dit-il avec une pitié indulgente, en regardant défiler ceux qui « n'ont pas leur Saint-Charlemagne », et qui s'en consolent en sortant dès le matin. Lui, sa grandeur l'attache au rivage ; mais il ne se plaint pas de sa grandeur, au contraire. Il assistera à la messe avec l'administration! Il prendra place au banquet avec les professeurs! Sa tête s'exalte, une bribe de Virgile traverse sa mémoire et il murmure en lui-même : *Mensis accumbere Divum!* [1]

A la chapelle, le pauvre garçon se recueille de son mieux ; mais plus d'une fois il se surprend tout confus, le nez en l'air; son corps est à la chapelle, son âme est dans la salle du festin. La sainteté du lieu cependant change peu à peu la nature de ses pensées. Il est entré gonflé d'un naïf orgueil ; un mot heureux de l'aumônier transforme cet orgueil égoïste en un sentiment plus élevé et plus chrétien. Il comprend que la supériorité, si elle donne des droits et des priviléges, crée aussi des devoirs ; que plus on est élevé et en vue, plus on est tenu de donner le bon exemple. Une idée encore chasse les derniers vestiges de sa dissipation intérieure, l'idée de Dieu présent à toutes nos joies et à toutes nos douleurs, élevant et ennoblissant les unes, adoucissant et transformant les autres.

Au sortir de la chapelle, l'esprit collégien un moment comprimé reparaît en Jonquet. Tout le long du chemin, il se pose une foule de questions qui tiennent son âme dans une douce agitation et dans une délicieuse incertitude. — Sera-t-il placé en face de son professeur ? — Osera-t-il lui verser à boire? — S'il ose lui en verser, Chamarolles ne le traitera-t-il pas d'intrigant? — Est-il vrai que l'Économe, prodigue une fois l'an, se soit livré à de folles dépenses? — Qui aura-t-il pour voisin? Est-ce Claparot qui disserte toujours? ou Pingard, surnommé *Sel gris*, ou *Sel de cuisine* à cause de ses grosses farces? ou Loyseau qui se trompe de verre? ou Dugard, qui se trompe d'assiette? ou Rudebec, avec qui il a eu cette fameuse querelle dans les rangs? — Est-ce vraiment du champagne (comme l'affirment les uns) ou de la limonade gazeuse (comme le soutiennent les autres) que l'on verse à la fin du banquet, au moment des discours et de la lecture des poésies?

Il erre comme une âme en peine le long des tables immenses, à la recherche de sa place. Il découvre enfin son nom entre ceux de Claparot et de Dugard, ce qui est une mauvaise chance ; mais il est assis en face de son professeur, ce qui ranime ses esprits abattus. Le commencement du repas est presque silencieux. L'élève Jonquet jette un regard curieux sur la longue série des tables où toutes les classes ont leurs représentants, depuis le philosophe austère et le rhétoricien fleuri dont le menton nourrit une barbe cotonneuse, et qui ferait au besoin une leçon de faculté sur l'esprit des Capitulaires ou la politique de Charlemagne, jusqu'au petit élève de sixième, perdu dans une tunique trop large, et affolé, le petit malheureux! par la chronologie des empires orientaux. Dans ce coin-là, on ne se fait pas de Charlemagne une idée très-nette ; on sait vaguement que c'est un vieux monsieur qui a régné à une époque quelconque. On se le représente volontiers avec une singulière couronne sur la tête, une large barbe au milieu du visage, des yeux hagards, une boule dans une main, un glaive trop court dans l'autre, et des draperies fantastiques aux teintes criardes et violentes : tout le portrait du roi de cœur.

Au bout d'un quart d'heure, les petits commencent à devenir bruyants. Jonquet leur lance des regards indignés. Que pensera de nous le général de Lézerac qui préside en qualité d'ancien élève? Le général de Lézerac sourit. Ah! le brave homme! si je ne me trompe, cette joie naïve l'amuse en lui rappelant ses

1. Prendre place aux festins des dieux!

années de collége, et il serait bien fâché de la voir comprimée. Le général de Lézerac est tout de suite populaire. Ses épaulettes et son brillant uniforme y sont bien pour quelque chose ; mais on lui sait beaucoup de gré aussi de sa bonhomie. Ah! le brave homme! Le proviseur sourit, le censeur sourit, les professeurs sourient. Ah! les braves gens! Voilà ce que pense Jonquet, et bien d'autres pensent comme lui.

Cependant ce traître de Claparot a déjà voulu convertir Jonquet en auditeur bénévole. Peines perdues! Il se rejette alors sur son autre voisin, un petit myope timide et inoffensif.

« Sais-tu, lui demande Claparot d'un ton insinuant, qui a institué la Saint-Charlemagne? »

Le petit myope rougit, avale de travers, tousse et ne répond rien. Les voisins se chargent de le venger.

« C'est Balthazar, crie une voix railleuse; voir Pausanias, en ses *Corinthiaques!*

— Du tout, reprend une autre voix, c'est Aristote; voir Platon en son *Banquet* et Hermenopul *in Prompt*...

— Ne les écoute pas, reprend Claparot avec une douceur hypocrite, c'est Louis XI, en 1479. Avant cette époque, le patron de l'Université était saint Guillaume. »

Le petit myope s'enhardit jusqu'à déclarer que cela ne lui fait rien du tout.

« Halte-là! » dit Jonquet; et tirant un petit calendrier de sa poche, il constate que la saint Guillaume tombe le 16 janvier. « Cela me fait quelque chose à moi, car si le banquet avait eu lieu le 16, je n'y aurais pas assisté; vu que j'ai été le premier seulement le 20. Donc il faut boire à la santé de Louis XI, mon bienfaiteur! » On boit à la santé de Louis XI, « son bienfaiteur »!

Pendant que l'on boit, Claparot organise avec le petit myope un *a parté*. Il ne s'aperçoit pas que toutes les oreilles sont tendues, qu'on le guette, qu'on veut lui enlever sa victime.

« Figure-toi, dit Claparot, que la messe de saint Guillaume se célébrait avec la plus grande magnificence. Les plus grands personnages y assistaient. Ainsi, en 1414, retiens bien cette date... c'est important. » Le myope plonge son nez dans son assiette et fait entendre un petit grognement de détresse. Les amis arrivent à la rescousse, et interrompent à chaque mot.

« On vit à cette messe, poursuit Claparot, le comte de Vertus...

— Le mal nommé, crie Chamarolles; du reste, bien ou mal nommé, cela m'est égal; passez-moi donc ces olives.

— Frère du duc d'Orléans...

— Depuis Louis-Philippe Ier, dit Rudebec, les dates concordent; ce dindon est d'un tendre!

— Les comtes de Dol...

— *Dolus*, en latin, signifie ruse, reprend Chamarolles; et à propos de ruse, qui de vous, messeigneurs, détient injustement la moutarde?

— Et de Richemont.

— *Opulenti montis!* hasarde l'élève Jonquet, le mot n'est pas fort, j'en conviens, mais en revanche ce vinaigre emporte la bouche.

— Le roi de Sicile se fit excuser...

— C'est bien gentil de sa part. Ne boirons-nous pas à la santé du roi de Sicile? » — Et l'on but à la santé du roi de Sicile, homme poli.

L'imperturbable Claparot n'en démordit pas qu'il n'eût vidé son sac. Il ne voulait pas avoir feuilleté pour rien l'histoire de l'Université de Crévier. Le myope apprit donc, malgré lui, qu'un déjeuner de Saint-Guillaume offert par l'Université aux chevaliers et écuyers du roi, en 1417, avait coûté la somme de 11 livres 11 sols 4 deniers.

« Voilà pour l'économe, s'écrie Dugard; faites passer : *Déjeuner de Saint-Guillaume*, 1417, *11 livres 11 sols 4 deniers.* »

Les élèves, assis côte à côte, forment comme un long fil télégraphique, qui transmet d'un bout à l'autre de la salle les réflexions, les nouvelles, les bons mots et les renseignements.

Malheureusement, soit négligence, soit mauvaise volonté de la part des employés du télégraphe, le renseignement mis en circulation s'altère en route, et parvient à son adresse sous cette forme grotesque : *Le 11e jour du 11e mois de l'an IV, sous le règne de Charles VI, le banquet de la Saint-Charlemagne coûta 1417 livres.*

L'économe sourit d'un sourire ambigu, et pour toute réponse pique avec vivacité un morceau de pied truffé.

Un bruit, venu des régions de la 4e, annonce que l'élève Jacquart (4e A) est pris d'étourdissements, et qu'il a vidé une bouteille à lui tout seul. La plaisanterie réussit d'autant mieux que l'élève Jacquart, un modèle de sobriété, est le seul qui ne soit pas dans le secret et qui garde son sérieux.

En ce moment, on entend: « Chut! chut! écoutez! » Deux rhétoriciens barbus quittent leurs places, ils ont des rouleaux à la main. L'un des rhétoriciens barbus, en fort bons vers latins, célèbre les vertus du collége, l'amour du travail, les amitiés des écoliers, les meilleures, les plus solides, destinées à durer toute la vie.

Jonquet écoute de toutes ses oreilles et regarde de tous ses yeux. Il remarque que les dignitaires font de petits signes bienveillants, que le maître de gymnastique se recueille en fermant les yeux comme un véritable amateur de vers latins, et que la section des petits, celle qui comprend le moins, est aussi celle qui applaudit le plus. Comme il comprend, lui, les vers de son camarade, il applaudit à bon escient, aux bons endroits. Et à mesure qu'il applaudit, il sent qu'il s'engage de plus en plus, par ses applaudissements mêmes, au service de la règle, de la bonne discipline, du devoir enfin. Cette pensée lui fait passer dans les veines un petit frisson qui n'a rien que d'agréable. Il s'en souviendra toujours.

L'autre rhétoricien détend la fibre de l'auditoire. Autant le premier a été sérieux en latin, autant celui-ci est plaisant en français. On rit à se tordre, on saisit sans méchanceté, mais non pas sans malice, ses allusions aux petits événements de l'année classique ; rien ne lie les gens comme d'avoir bien ri ensemble.

Quand on sert le champagne (qui est du vrai champagne), le général se lève. Il cite avec orgueil les serviteurs utiles et dévoués que le vieux lycée a préparés pour le pays. Les uns le servent encore et lui font honneur, les autres ont succombé à la tâche et nous ont légué leur exemple. La pensée de tout le monde se reporte aux morts glorieux qui dorment en Crimée, en Italie, en Afrique, et hélas ! sur tant de points de la France. Un souffle généreux passe sur l'assemblée. Jonquet sent au fond de son cœur qu'il donnerait volontiers en ce moment sa vie pour son pays. Il boit avec enthousiasme à l'union de plus en plus intime de tous les élèves du lycée, passés, présents et futurs. Il sort enfin du banquet de la Saint-Charlemagne avec deux idées bien nettes. La première, c'est que *les hommes ne peuvent que gagner à se connaître mieux les uns les autres* (il s'est réconcilié avec Rudebec et a serré la main à Claparot). Voici la seconde : *Rien n'est plus beau et plus glorieux que de faire son devoir quel qu'il soit.* Ce n'est pas la première fois qu'il entend énoncer cette vérité ; c'est la première fois que, dans son âme émue, elle s'est montrée si vivante et si triomphante.

Voilà quelles furent les impressions de l'élève Jonquet.

J. Levoisin.

LA CARTE POSTALE

La carte postale, vous le savez déjà, diffère de la lettre ordinaire en cela qu'elle transmet la correspondance à découvert, sans l'abriter sous l'enveloppe qui la rend secrète. Par contre, elle voyage à prix réduit, et c'est en quoi elle constitue un avantage pour ceux qui l'emploient.

Or le goût du contraste est inhérent à notre nature. L'autre jour, quand je reçus une première *carte postale* des mains d'un facteur, qui avait pu prendre librement connaissance du message à mon adresse, je me reportai d'instinct à l'historique des ruses imaginées en divers temps pour dissimuler la teneur des messages, ou les messages eux-mêmes. — La liste en serait longue.

Je me rappelai notamment ce stratagème dont parle le compilateur latin Aulu-Gelle, qui, je ne sais pourquoi, le juge « bien digne des barbares ».

Hystiée, né en Asie d'une famille illustre, étant à la cour du roi Darius, voulut faire passer secrètement des nouvelles importantes à un certain Aristagoras. Voici le curieux moyen de correspondance auquel il eut recours. Un de ses esclaves souffrait des yeux. Sous prétexte de le guérir, il lui rasa toute la tête, et à l'aide d'un tatouage sur la peau mise à nu, y traça des caractères.

Cela fait, il garda l'homme chez lui jusqu'à ce que la chevelure eût repoussé. Puis il l'envoya à Aristagoras : « Quand tu seras arrivé, lui dit-il, recommande-lui en mon nom de te raser la tête, comme j'ai fait moi-même. »

L'esclave se rendit donc chez Aristagoras, qui, se doutant bien que la recommandation avait sa raison d'être, rasa la tête de l'homme et lut le message d'Hystiée.

En vérité, c'était fort ingénieux ; mais au moins fallait-il que la nouvelle n'eût pas un caractère d'urgence bien prononcé.

Aujourd'hui, grâce au principe universellement reconnu et respecté de l'inviolabilité du secret des lettres, grâce aussi à la magnifique organisation des services postaux, qui rayonnent sur toute l'étendue du globe, Hystiée n'aurait eu qu'à jeter tranquillement sa lettre dans une boîte quelconque. Confondue avec les milliers de lettres acheminées journellement vers des milliers de destinations diverses, quelque important secret qu'elle pût contenir, elle serait parvenue intacte aux mains d'Aristagoras, et cela dans un laps de temps relativement fort réduit.

Nous sommes même tellement pénétrés du respect du pli cacheté, que c'est, sans nul doute, à l'exagération de cette habitude, — je ne veux pas dire de ce sentiment — que la France est arrivée une des dernières parmi les nations européennes à l'emploi de la carte postale.

Il nous déplaît de savoir que la traduction de notre pensée — et souvent quelle pensée, mon Dieu ! — voyage à découvert, offerte en lecture à des employés qui, certes, ont bien autre chose à faire que de les lire.

Nous avisons un ami, un parent de l'état de notre santé, nous lui demandons de ses nouvelles ; nous voulons qu'un commerçant nous expédie deux douzaines de tels objets, ou bien nous disons que le *colis* a été mis à la messagerie... que sais-je ? Ne sont-ce pas là de beaux secrets qu'il importe de soustraire à la curiosité des tiers ?

Bref, nous allons bien voir ce que démontrera l'expérience de ce nouveau système. Force gens veulent croire que notre instinct cachottier l'emportera sur toutes les autres considérations, et que la carte-postale en sera pour ses avantages méconnus. Je tiendrais volontiers le pari contre cette assertion, qui me semble, non-seulement fort aventurée, mais encore blessante pour le bon sens indéniable de notre pays.

Nous ne nous risquons que difficilement, j'en conviens, hors de nos vieilles habitudes ; mais, par la

même raison, nous en avons bientôt contracté de nouvelles qui se joignent aux anciennes. Si nous sommes de ceux qui ne vont que timidement en avant, au moins faut-il reconnaître que nous n'aimons nullement à retourner sur nos pas.

Ce qui est une fois adopté, au contraire, reçoit aussitôt chez nous une force de consécration telle, que pour maintes et maintes personnes, un progrès accompli en quelque sorte de la veille semble dater d'une époque fort reculée.

Combien même qui ont vu l'état de choses différent, et qui l'ont complétement mis en oubli! Ils jureraient volontiers qu'il en alla toujours de même. Les voilà tout étonnés quand on leur dit : « Mais rappelez-vous donc! — Tiens, c'est vrai! » font-ils, comme si la remarque les ramenait soudain de l'autre monde.

A plus forte raison en doit-il être ainsi des jeunes gens, qui n'ont pas assisté aux transitions et qui ne trouvent pas dans la forme d'une institution les indices d'âge que leur fournit l'aspect d'un monument.

Pour la poste, par exemple, quel singulier changement on constate quand on sait, ou quand on peut, comme moi, remonter par le souvenir seulement à trente ou quarante ans!

En France, la taxe uniforme et le timbre-poste, qui en fut comme la conséquence immédiate, ne datent que de 1849. Jusqu'alors, le système avait prévalu de taxer en proportion de la distance parcourue. Ainsi, de Paris à Lyon, une lettre payait 80 centimes, et sans quitter le territoire, elle pouvait être frappée d'un droit s'élevant jusqu'à 1 fr. 50.

La rapidité du transport n'est venue que graduellement, avec l'établissement successif des chemins de fer (dont le premier ne date en France que de 1828). Il y a trente ans, une lettre qui maintenant traverse la France en seize ou dix-huit heures, voyageait encore pendant près de trois jours ou soixante-douze heures.

L'adoption du timbre-poste, si usuel, si commode, est venue marquer, presque dans tous les pays, ce qu'on peut appeler l'ère nouvelle du transport des messages. C'est, autant que je crois, l'Angleterre qui réclame l'honneur de l'avoir tout d'abord employé ; et pourtant l'idée s'en révéla à Paris même, il y a plus de deux siècles, comme l'indique certain avis adressé en 1643 aux habitants de cette ville. Il est dit en substance dans cette pièce que les personnes qui voudront écrire d'un quartier à l'autre, auront l'assurance que leurs lettres seront fidèlement remises, si elles ont le soin d'y joindre ou attacher visiblement *un billet de port payé*. On trouvera de ces billets en vente pour le prix d'un *sol*; on est engagé à s'en munir en nombre convenable, afin que lorsqu'on voudra écrire, on ne manque pas pour si peu de chose à faire ses affaires.

On a la preuve que l'avis fut entendu, et que les lettres munies de billets de *port payé* circulèrent dans Paris, car on en possède encore une ainsi *affranchie*, adressée à M[lle] de Scudéry par le célèbre académicien Pellisson.

Toujours est-il que voilà un véritable timbre-poste en usage au milieu de XVII[e] siècle. L'essai ne fut tenté que dans l'intérieur de Paris, car Dieu sait de quelle piètre organisation jouissait alors le service postal des provinces. C'était le temps où M[me] de Simiane, la petite-fille de M[me] de Sévigné, pouvait dire avec un semblant de réalité au cours d'une de ses lettres : « Je place un gentilhomme dans les montagnes du Forez ou du Vivarais, afin que les nouvelles ne lui parviennent qu'au bout de deux ou trois mois. »

A cette époque les routes, peu nombreuses, mal entretenues, n'étaient rien moins que sûres; et souvent encore les courriers qui effectuaient tant mal que bien une espèce de service régulier étaient dévalisés, ou assassinés dans le voyage.

On fait généralement remonter l'origine de la poste en France au terrible roi Louis XI, dont la tortueuse politique avait besoin d'un système assez compliqué de correspondances ; mais le roi seul bénéficiait de cette organisation ; et d'ailleurs — ceci peut être remarqué à l'honneur des sentiments de famille toujours ingénieux dans leur manifestation — bien avant Louis XI, il existait un système de courriers, qui avaient pour mission première d'entretenir la correspondance entre les écoliers de l'Université et leurs parents. Longtemps même l'Université eut le privilége du transport des messages, et quand, vers la fin du XVII[e] siècle, un arrêté royal la déposséda, pour faire de la poste une institution affermée au nom de l'État, ce ne fut qu'en lui attribuant comme compensation une rente de 40 000 francs.

La poste, la vraie poste naissait, mais avec quelle lenteur le progrès devait s'accomplir!

Sous la Restauration, c'est-à-dire vers 1815, la plupart des courriers de province n'arrivaient encore à Paris que tous les deux jours : aujourd'hui les grandes lignes ont jusqu'à quatre ou cinq départs quotidiens.

En ce temps-là, les bureaux de Paris, au nombre de 9 ou 10, recevaient tout au plus 25 ou 30 mille lettres par jour, dont 9 ou 10 mille pour la ville. Aujourd'hui Paris seul compte 50 bureaux, 600 boîtes aux lettres, et dans l'année il passe aux mains des employés qui desservent ce service plus de 300 millions d'objets, soit environ 800 000 par jour. J'ajoute, comme détail significatif, qu'à l'époque du jour de l'an les seules cartes de visite reçues ou distribuées dans Paris s'élèvent au nombre approximatif de 4 millions.

Et tout cela est classé, envoyé dans les divers quartiers, remis dans les diverses maisons. On se demande comment la confusion ne se fait pas en cette multitude d'objets, et l'on est vraiment étonné que le chiffre des erreurs commises ne soit pas plus grand, car il est relativement insignifiant.

Le plus souvent, du reste, les erreurs sont le fait du peu de soin que prennent les envoyeurs de messages pour fournir les indications qui doivent en assurer la remise en bonnes mains. L'inadvertance est pour beaucoup dans les mécomptes. Croiriez-vous, par exemple, qu'en 1862 il fut jeté dans les boîtes de la poste 1086 lettres qui ne portaient aucune suscription?

Puis la plume a si vite fourché, pour peu que la préoccupation de la lettre qu'on vient d'écrire persiste dans l'esprit quand on y met l'adresse! Que de lettres vont au *rebut* par la faute de l'envoyeur! mais seulement après que les employés, qui font souvent preuve en ce cas d'une singulière pénétration, ont épuisé toute leur patience et toute leur perspicacité.

Exemple: par deux fois il m'est personnellement arrivé d'adresser à un ami, avoué à Lyon, rue de la Préfecture, une lettre sur l'adresse de laquelle j'avais écrit: *Paris*. Eh bien! ces deux lettres sont arrivées tout de même.

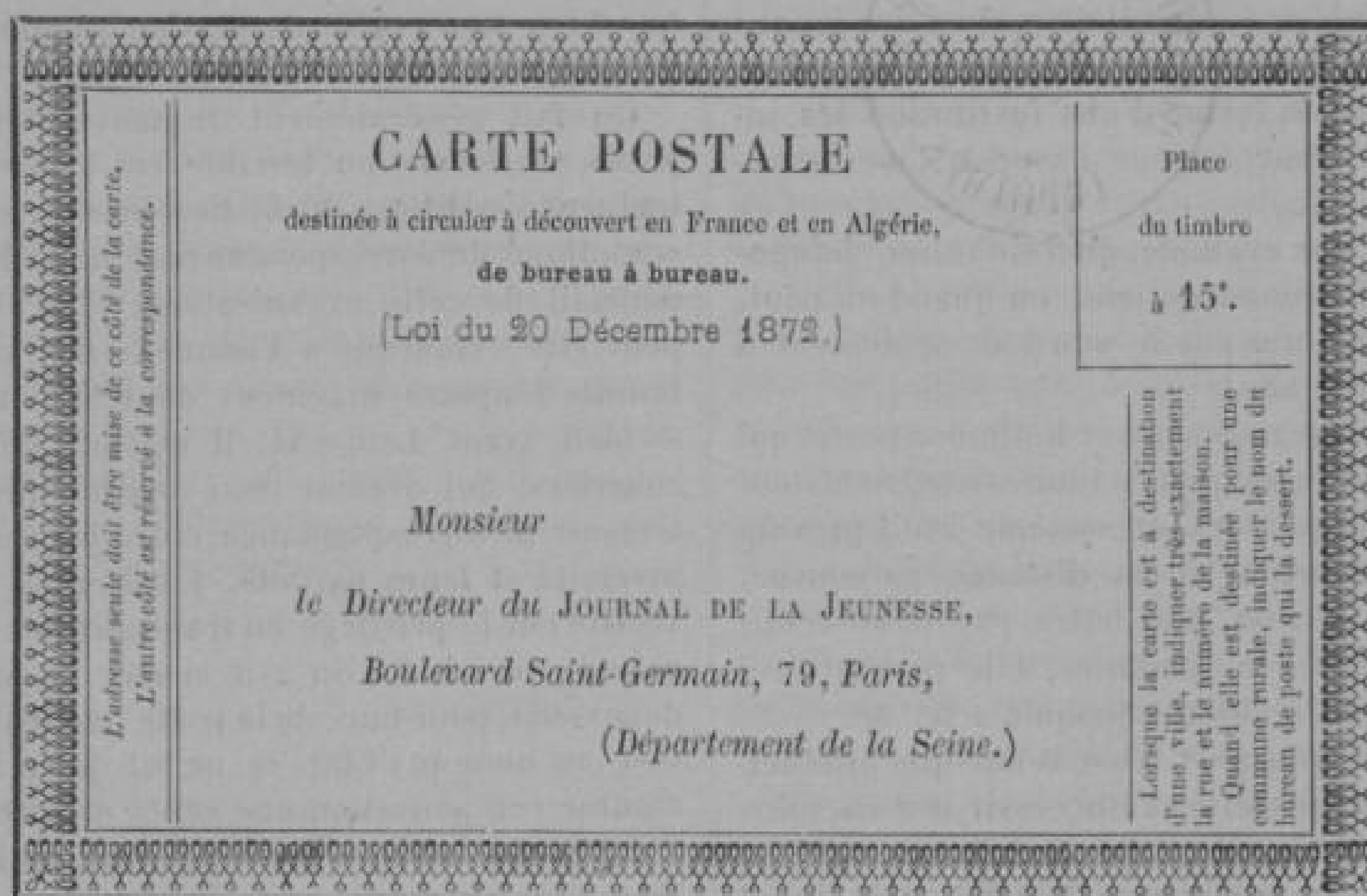
Par suite de quelles déductions a été réparée mon erreur? Je me l'explique ainsi: D'abord il n'y a point de rue de la Préfecture à Paris, et le timbre de 25 centimes indiquait que la lettre visait un département..., mais lequel?

Il y a, au bureau des rebuts, tous les annuaires imaginables. Le nom de l'avoué s'est trouvé dans l'un de ces répertoires; et la lettre a pris sa vraie direction. Il n'a fallu pour cela que du bon vouloir, mais voyez quel surcroît de travail pour un coup de plume donné de travers. Et que sera-ce donc quand se présenteront des cas comme ceux que signale M. P. Zaccone, dans son historique de la poste?

Une lettre est mise un jour à la boîte de Paris, elle porte une suscription ainsi conçue: « *A M. Bernard, sultan crête, — Méditerranée.* »

La lettre part, voyage, va, revient, cherchant partout son destinataire introuvable. Elle touche même en *Crète*, île de la *Méditerranée*... Mais là pas de sultan Bernard... Bref, elle revient à Paris, au bureau des rebuts, où un expert plus ingénieux rétablit enfin l'adresse: deux jours plus tard elle était remise à M. Bernard, *sur le Tancrède*, navire en station sur la Méditerranée.

Voilà un tour de force!... qui, malheureusement, ne put être renouvelé, lorsqu'un Allemand qui avait passé l'hiver à Lyon, envoya de son pays, à son ancien hôte dont il avait oublié l'adresse, une lettre dont la suscription était libellée de la sorte: A M*** demeurant *dans la maison à côté de laquelle il y a un tas de neige.*


L'adresse seule doit être mise de ce côté de la carte. L'autre côté est réservé à la correspondance.

CARTE POSTALE

destinée à circuler à découvert en France et en Algérie,

de bureau à bureau.

(Loi du 20 Décembre 1872.)

Place du timbre à 15c.

Lorsque la carte est à destination d'une ville, indiquer très-exactement la rue et le numéro de la maison. Quand elle est destinée pour une commune rurale, indiquer le nom du bureau de poste qui la dessert.

Monsieur

le Directeur du JOURNAL DE LA JEUNESSE,

Boulevard Saint-Germain, 79, *Paris*,

(*Département de la Seine.*)

Fac-simile d'une carte postale.

La lettre ne trouva pas son destinataire, mais elle fut religieusement retournée à l'expéditeur qui, sans s'émouvoir du contre-temps: « Je comprends, fit-il; ma lettre était bien adressée, seulement elle est arrivée à Lyon en été, au moment où il n'y a pas de tas de neige. » Et nul doute que l'hiver suivant, à l'époque « des tas de neige », il n'en écrivit une seconde... avec la même suscription; cela va de soi.

Allons! bonne chance aux cartes postales! Faisons mentir les prévisions défavorables: qu'il ne soit pas dit que nous aurons failli à bénéficier d'un progrès justement apprécié chez tous nos voisins! Et, en tous cas, quand nous écrivons, mettons très-attentivement, très-clairement l'adresse, car nous y sommes les premiers intéressés.

EUGÈNE MULLER.



Le petit M. Robilla-a-ard ! (P. 146, col. 1.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XIX

Robillard prend place pour la première fois à la table des Defert. — Il fait disparaître un importun et se couvre de gloire.

Le vieux juge, depuis qu'il avait pris sa retraite, avait conservé l'habitude de venir de sa campagne à Châtillon deux fois par semaine; ces jours-là, avant d'aller voir Mme Defert, il butinait les nouvelles et se mettait au courant de la politique; alors il arrivait rue du Heaume, apportant à Jean l'indication des ouvrages et des passages qu'il pouvait lire. Car Jean avait une véritable passion pour la lecture; mais, disait le vieux magistrat, ce n'est pas tout de lire, il faut s'habituer à ne lire que de bonnes choses.

« Vous qui savez tout, lui dit un jour Mme Defert, savez-vous ce que c'est que ce jeune Robillard, dont Jean s'est si fort épris ces temps derniers?

— Moi qui sais tout, je ne sais pas cela. Mais puisque vous semblez désirer que je le sache, je le saurai. » Et il le sut.

L'instruction de l'affaire étant terminée, selon son expression, il se déclara prêt à répondre à toutes les questions.

« Robillard est-il un garçon dont Jean puisse faire son ami?

— Un peu rustique, répondit le juge, mais intelligent, franc et loyal. Il a perdu sa mère étant tout jeune.

— Selon vos théories, reprit Mme Defert, il doit être mal élevé, puisqu'il n'a pu être élevé par sa mère.

— Oh! dit le juge, s'il y a des mères qui ne valent pas grand'chose, en revanche il y a des tantes qui valent de vraies mères. La tante Edmée, toute paysanne qu'elle est, a fort bien élevé ce jeune garçon. Quant au père Robillard, c'est le maire de la Chênevotte, bon cultivateur, dont le rêve est de voir son fils docteur en médecine.

— Jean assure que M. Robillard père n'a pas toujours le temps de venir à Châtillon les jours de sortie, et que son pauvre camarade doit s'ennuyer à mourir ces jours-là.

— Jean est un fin politique : avec son air naïf, il veut vous amener à faire sortir Robillard chez vous.

— Y voyez-vous quelque inconvénient?

— Aucun, au contraire.

— Mais je ne puis demander ce garçon au principal sans une autorisation de son père.

— Si ce n'est que cela, je me charge de l'obtenir. »

Et il l'obtint. Mme Defert alla au collége pour voir Robillard avant de le faire sortir.

Le portier du collége était un ancien soldat, qui buvait beaucoup de petits verres à cause de ses anciennes blessures. Je ne sais pas au juste quel bien les petits verres pouvaient faire à ses blessures, mais ils communiquaient à son nez, qui était de grande taille et d'ordre composite, un coloris pourpré fort réjouissant à voir. Ses ancêtres lui avaient légué le nom de Sapiaux, qu'il avait illustré par les armes, attendu qu'en quatorze ans seulement il s'était élevé au grade de sergent. La malice des collégiens avait transformé ce nom en celui de *Scipio*, auquel s'ajou-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

tait tout naturellement le surnom de *Nasica*, en l'honneur de son nez. Scipio Nasica cumulait un grand nombre de fonctions, dont la plus lucrative était de vendre aux élèves des petits gâteaux avec un léger bénéfice de cinquante pour cent. C'était lui aussi qui allait appeler en cour les élèves que l'on demandait au parloir.

Dans ces occasions, il s'avançait jusqu'au milieu de la cour, sans se laisser distraire par aucune interpellation.

« Est-ce moi? est-ce moi? » criaient les gamins en tourbillonnant autour de lui. Ils auraient aussi bien pu poser cette question à un sphinx. Tant qu'il n'était pas arrivé juste au milieu de la cour, il n'aurait pas desserré les dents pour une bouteille d'eau-de-vie; il semblait qu'il se fût imposé cette consigne. Arrivé au point voulu, il fermait l'œil gauche comme pour viser, se faisait un abat-jour de sa main, même quand il n'y avait pas de soleil, hurlait le nom de l'élève et battait précipitamment en retraite. La formule qu'il employait dans ces occasions était toujours la même: il l'avait composée à la suite de longues méditations. Supposez qu'il eût à demander l'élève Grémillon. Il ne criait pas : « Grémillon! » tout court, ce qui eût été trop familier; il ne criait pas non plus : « M. Grémillon! », ce qui eût été trop solennel; il criait donc : « Le petit M. Grémillon! »

C'est à ce fonctionnaire important que s'adressa Mme Defert.

« Puis-je voir, lui dit-elle, l'élève Robillard?

— L'élève Robillard?... répéta d'un air profond l'illustre Nasica.

— Oui, l'élève Robillard.

— Oh! dit l'homme au nez pourpré, avec une soudaine explosion d'énergie, il faudra bien que je le trouve! » On aurait cru, à l'entendre, qu'il s'agissait d'aller déterrer Robillard au fond des mines de la Sibérie.

Il partit aussitôt avec empressement, et conserva le même pas tant qu'il ne fut pas au centre de la cour. Quelques philosophes péripatéticiens se promenaient gravement sous les tilleuls; quelques flâneurs rêvassaient dans des coins ou dormaient au soleil; d'autres se vautraient dans la poussière, sans nul souci de leur dignité; d'autres passaient hagards, les cheveux au vent, poursuivis de près et poussant des cris d'oiseaux effarouchés; d'autres jouaient à saute-mouton. Scipio Nasica ne voyait rien de tout cela. Tout à coup, par-dessus le vacarme des écoliers, on entendit sa voix.

« Parloi-oi-oir! » mugit cette voix formidable. Elle ajouta : « Le petit M. Robilla-a-ard! » et elle s'en alla.

Robillard, surpris au milieu d'une partie de balle cavalière, ne se gara pas à temps et reçut la balle sur le nez. Il se prit machinalement le nez de la main droite, et alla chercher sa tunique qu'il avait quittée, et qui gisait au milieu d'un lot d'autres vieilles nippes, jetées pêle-mêle dans un coin.

Qui cela peut-il bien être? se demandait-il en endossant sa tunique. Tout en se demandant qui cela pouvait être, il se dirigea vers le parloir. Jean alla au-devant de lui, lui prit les deux mains et lui dit que sa mère voulait lui parler. Robillard fut embarrassé de sa contenance, fit un suprême effort et demanda à Mme Defert comment elle se portait. Ne sachant plus que dire ni que faire, il se tourna vers Jean, et se mit à ricaner.

Mais Mme Defert avait le talent précieux de mettre tout de suite les gens à l'aise. Au bout de cinq minutes, Robillard lui parlait comme il eût parlé à la tante Edmée, et lui conta toutes ses petites affaires comme à un camarade. La figure de Jean était rayonnante. Il était fier de sa mère; il était fier de son ami, et il était tout heureux de les voir si familiers. Il était bien sûr d'avance que sa mère plairait à Robillard, mais il s'était demandé si Robillard plairait à sa mère.

Quand Mme Defert aborda la question des sorties, Robillard prit un air inquiet.

« C'est que..., dit-il, j'ai été élevé à la campagne, et je n'ai pas l'habitude d'aller dans le... chez les... Enfin, j'ai peur que mes manières ne vous déplaisent. » Et il regardait avec inquiétude ses grosses mains rouges et ses souliers sans cordons qui semblaient avoir pris le cirage en grippe.

Mme Defert sourit; cette modestie lui plaisait. Quel joli sourire! Robillard sentit que ses craintes s'évaporaient en fumée.

« N'ayez aucune inquiétude, lui dit-elle. Jean vous aime beaucoup, et je vois que nous vous aimerons aussi. A dimanche prochain! »

Et elle lui tendit la main par un geste si familier et si encourageant, que Robillard n'eut pas le temps de songer combien sa main ressemblait à une patte à côté de celle de Mme Defert.

Que penserait M. Defert du nouveau venu? Robillard, à la promenade, avait quelquefois aperçu le père de son ami. Pour lui, M. Defert consistait en une démarche roide et fière, un faux-col empesé, une mise de gentleman irréprochable et un caractère hautain. C'était peu encourageant. Mais il se sentait déjà soutenu par Jean et par Mme Defert.

Pour dire la vérité, M. Defert trouva tout d'abord que Robillard avait l'encolure d'un valet de ferme. Il n'en disait rien, mais il avait quelque chose de froid et de réservé. Robillard ne savait pas tenir sa fourchette; sa serviette le gênait; il avait grand appétit et n'osait manger que du bout des dents. Il regardait comment faisait Jean, mais il l'imitait à contre-sens. Pendant la première partie du déjeuner, tout le monde fut gêné et contraint.

Robillard, ayant versé du vin sur la nappe, essaya de rire et perdit tout à fait contenance. Jean était au supplice. Alors Robillard fit un effort sur lui-même et dit à Mme Defert :

« Vraiment! madame, je suis bien fâché d'être si maladroit. J'espère que vous ne me jugerez pas mal pour cela. Je demanderai tout simplement con-

seil à Jean, je n'y mettrai pas de fausse honte, et j'espère que je m'en tirerai mieux. A la ferme de mon père, chacun mange à sa guise, et au collége on n'y regarde pas de si près. Mon éducation est à faire ; je nè m'en étais jamais douté, je l'apprends aujourd'hui à mes dépens... et aux dépens de la nappe, » ajouta-t-il en regardant la tache qu'il venait de faire.

A mesure qu'il parlait, son assurance lui revenait. Tant qu'il avait cherché à déguiser sa gaucherie, il n'avait fait que l'accroître et la rendre plus visible et plus choquante. Du moment qu'il l'avouait si simplement, sa situation devenait franche et nette. Tout le monde le comprit, et tout le monde lui sut gré d'avoir rompu la glace de si bonne grâce.

M. Defert s'était déridé ; il souriait et faisait de petits signes d'approbation. Mme Defert et Marthe souriaient aussi. Quant à Jean, il admirait l'aplomb, l'adresse et l'esprit de son camarade : son cœur nageait dans la joie.

« Mon cher enfant, dit Mme Defert, avec du bon sens et de l'esprit, comme vous venez d'en montrer, on se tire toujours d'affaire. Il n'y a rien d'étonnant ni de fâcheux à ignorer ce que l'on n'a pas eu l'occasion d'apprendre. Puisque vous désirez savoir, chacun ici se fera un grand plaisir de venir à votre aide.

— Parfaitement ! » dit M. Defert, en hochant à plusieurs reprises la tête de haut en bas.



Il prit l'ouvrier par la taille. (P. 148, col. 1.)

La femme de chambre qui servait à table, en l'absence du domestique, apporta les rince-bouche. Robillard regarda Jean et le pria, en riant, de vouloir bien lui enseigner l'usage et le maniement de cet engin de table, nouveau pour lui.

Jean avait fini sa démonstration ; M. Defert, enchanté de son hôte, s'était mis pour lui en frais d'amabilité, et lui contait l'histoire d'un monsieur timide qui s'était cru obligé d'avaler le contenu de son bol, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, malgré les protestations de la femme de chambre et de la cuisinière, qui essayaient de parlementer.

« Monsieur, dit la femme de chambre, cet homme-là est entré malgré nous. Pierre n'est pas là, et nous n'avons pu l'empêcher. »

L'homme en question était un ouvrier débraillé, qui entra sans cérémonie, la casquette sur la tête : il avait des accroche-cœurs. M. Defert reconnut un de ses ouvriers, que l'on avait été obligé de renvoyer la veille à cause de sa mauvaise tenue et de ses mauvais propos. Il avait la langue épaisse et l'œil trouble ; on voyait qu'il était ivre.

« Osez-vous ! osez-vous ! cria M. Defert à moitié suffoqué par l'indignation.

— J'ose ! j'ose ! dit l'autre d'un ton goguenard.

— Sortez ! dit M. Defert en lui montrant la porte.

— Pas tout de suite ! dit l'homme avec une rare

effronterie. Vous êtes trop pressé. Il y a un petit compte à régler. Quand un homme vient gentiment, poliment...

— La casquette sur la tête! cria M. Defert.

— Après! » répondit l'ivrogne en essayant de faire des yeux terribles ; mais malgré lui ses yeux clignotaient.

Robillard se leva sans rien dire, du bout des doigts enleva la casquette et la jeta par la fenêtre.

L'ivrogne, ahuri de son calme, le laissa faire sans rien dire. Il lui adressa même un sourire hébété. Puis il se ravisa, déclara qu'il y avait insulte, vol de casquette, et que ce serait un nouveau compte à régler. — « Mais, reprit-il, ce n'est pas ça pour le moment. Je ne sors pas d'ici sans savoir pourquoi je suis remercié, ou sans casser quelque chose. »

M. Defert n'avait jamais vu pareille insolence ; ses mains tremblaient de colère, et l'indignation lui coupait la parole.

L'ivrogne se cambra de son mieux, croisa ses bras sur sa poitrine, et fermant les yeux à moitié, il ricanait.

Jean se leva brusquement.

« Pas toi! dit Robillard; il ne s'agit pas de l'étendre d'un bon coup de poing, il s'agit de l'emporter. Tiens! comme ça! ».

Et joignant l'action à la parole, il prit l'ouvrier par la taille, dit houp! et l'emporta malgré ses vociférations et ses ruades. Tant qu'il fut dans la salle à manger, Robillard ne lui dit rien ; mais quand il fut dans la cour, il posa son homme contre le mur, et le maintint en espalier, en lui appuyant fortement les mains sur les épaules. Alors il lui demanda s'il avait envie de passer un bon petit quart d'heure sous la pompe. Et pour bien faire entrer ses paroles dans la cervelle brouillée du mauvais drôle, il le poussait, à intervalles réguliers, contre le mur, et sa tête sonnait creux.

« Pas de pompe! pas d'eau! dit l'homme devenu subitement aussi doux qu'un mouton. Lâchez-moi un peu; dites, voulez-vous? Je vous promets que je m'en irai. Ma casquette? ajouta-t-il avec un attendrissement d'ivrogne.

— Justine, les pincettes! » cria Robillard qui s'amusait pour son compte.

Justine apporta les pincettes. A la vue de cette arme redoutable, l'ivrogne poussa des cris de détresse, et dit que ce n'était pas de jeu. Robillard, sans perdre son temps à discuter ce point de droit, alla ramasser la loque hideuse que l'autre appelait sa casquette et la lui tendit; l'homme la prit, et d'une main tremblante finit par se la mettre de travers sur la tête.

« Eh bien, dit Robillard, est-ce qu'on ne dit pas merci? » — L'homme, fasciné par l'aplomb de Robillard, dit humblement : « Merci!

— Merci, qui?

— Merci, monsieur.

— A la bonne heure ; maintenant... » Et du doigt il lui montra la porte de la cour.

L'ouvrier s'en alla sans se faire prier, mais arrivé à la porte il se retourna, et montrant le poing à Robillard : « Tout ça se payera, dit-il.

— Nous verrons bien! » répondit flegmatiquement Robillard.

Le brave garçon n'en revenait pas de voir les gens émerveillés de son exploit.

« A la campagne, dit-il, on est souvent forcé de recourir à ce procédé. Il y a tant de mauvais drôles qui rôdent autour des fermes. »

Dans l'après-midi, les deux amis allèrent à Labridun, pour voir M. Aubry et rapporter de ses nouvelles à l'oncle Jean, qui ne marchait plus qu'avec une extrême difficulté. Ils prirent par les prés, et rencontrèrent beaucoup de monde. Tant qu'on avait été dans la ville, Robillard avait été d'une sagesse exemplaire. Une fois dans la prairie, il déclara que l'odeur du foin coupé lui montait à la tête. Il se mit à faire des bonds prodigieux par-dessus les meules, en poussant des cris aigus. Ou bien il interpellait les paysans en patois du pays, et se faisait donner, par des gens absolument inconnus, des détails circonstanciés sur leur famille, leur bétail et leurs récoltes. Il s'entendait fort bien aux choses de la campagne, et les bonnes gens étaient émerveillés.

Après avoir présenté officiellement Robillard au ménage Aubry, Jean ne put se tenir de raconter l'histoire de l'ivrogne. M. Aubry, frappé d'admiration, dit à sa femme que c'était l'occasion ou jamais de vider une bouteille de bière, sous le kiosque. Et la bouteille de bière fut vidée, et une seconde eut le même sort. M. Aubry, entraîné par son enthousiasme, commençait à faire des allusions très-claires à une troisième, en insinuant que les bouteilles étaient toutes petites ; mais, sur le refus de ses hôtes, il dit que ce serait pour une autre fois, et qu'en tout cas l'histoire de l'ivrogne valait mieux que cela. Jean lui rappela l'aventure de Philoxène et sa déconfiture ; mais M. Aubry répondit modestement que cette histoire-là n'allait pas à la cheville de l'autre (à supposer, bien entendu, que les histoires aient des chevilles).

« N'importe, disait-il en se prenant le menton, jeune homme, vous faites honneur à votre collége, c'est moi qui vous le dis! »

Par l'oncle Jean, l'aventure arriva toute fraîche aux oreilles des Loret, grands et petits.

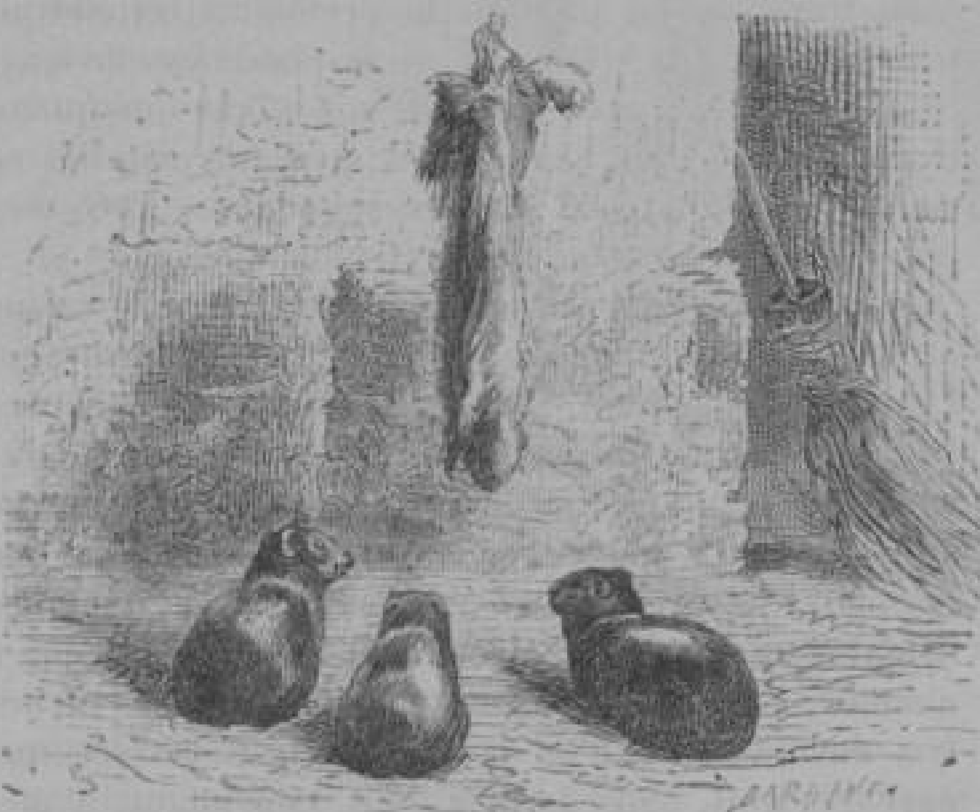
« Faut savoir se faire respecter, » dit sentencieusement M. Loret, entre deux énormes bouffées de sa pipe.

Les deux derniers numéros de la famille jouèrent au Robillard le reste de la journée. Chacun faisait à son tour le Robillard et l'ouvrier. Aucun des épisodes n'était omis, ni celui de l'enlèvement, ni celui de l'aplatissement contre le mur, ni celui de la casquette et des pincettes. Les deux bambins étaient dans le ravissement, et leurs bons éclats de rire faisaient retentir l'arrière-cour, sans dérider cependant les cochons d'Inde, devenus d'autant plus moroses qu'ils étaient dans l'âge de la décrépitude. L'un des trois

était hydropique, et les deux autres étaient perclus de rhumatismes. De plus, devenus perspicaces avec l'âge, ils sentaient combien ils avaient perdu dans l'estime de la famille, depuis qu'on leur avait interdit l'entrée du salon triangulaire. Ils n'assistaient plus aux repas, et on ne leur faisait plus de couchettes avec les livres et les cahiers. Et puis, la disparition subite de Rigolo, transformé un beau jour en gibelotte, leur avait donné beaucoup à réfléchir.

Toutes les réformes, même les plus justes et les plus nécessaires, froissent toujours et sacrifient quelques intérêts particuliers. Les cochons d'Inde sentaient cela; ils ne se plaignaient pas, mais leur physionomie avait quelque chose de plus froid et de plus réservé. Le capitaine, en les contemplant avec mélancolie, ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur lui-même, et de s'écrier : « Ce que c'est que de nous!

— Bah! reprenait-il philosophiquement, on ne peut être et avoir été. Chacun son tour en ce monde! » Et le digne homme se consolait de n'avoir plus de jambes, et pas beaucoup de mémoire, en pensant que Jean était un grand garçon, et que plus il avançait en âge, plus sa mère avait de raisons d'être fière de son œuvre.



CHAPITRE XX

Les Nay déménagent. Thorillon entrevoit Charles Jacquin et fait la connaissance de M. Karl Schirmer.

Une grande lettre à cachet rouge que reçoit un matin M. Nay vient changer les occupations de Thorillon. Comme un moine copiste du moyen âge, il reste penché de longues heures sur un chef-d'œuvre de calligraphie dont il veut faire la surprise à tout le monde. Le chef-d'œuvre bien et dûment parachevé, il en admire de près les détails, et de loin l'ensemble; et quand il peut se dire que c'est parfait, et qu'il n'y a plus rien à y ajouter, il suspend le chef-d'œuvre à une des fenêtres qui donnent sur la route. Et les passants s'arrêtent pour lire en caractères de la plus exquise fantaisie : — *Pavillon avec jardin et herbage à louer présentement. — Vue magnifique sur la Seine.* — Le peintre-vitrier de Caudebec, qui passe pour aller à Villequier peindre l'enseigne d'un nouveau cabaret, s'arrête stupéfait, et étudie longtemps la pancarte en sifflant. Il flaire un rival dans l'auteur anonyme de l'écriteau. Son front se rembrunit, et il est mélancolique le reste de la journée.

Les gens qui flânent pour tuer le temps se disent entre eux, au café du Commerce : « Vous savez la nouvelle? les locataires du pavillon de Barre-y-Va nous quittent ». Et les commentaires vont leur train au bruit des billes qui s'entrechoquent sur le tapis du billard, des dominos que l'on traîne sur le marbre des tables, et des dés que les joueurs de jacquet agitent dans le cornet et jettent sur le fond de la boîte, à tour de rôle.

De prétendus amateurs de villégiature profitent de l'occasion pour visiter le pavillon; ils espèrent se faire une idée de l'ameublement, et surprendre les locataires dans leur intérieur. Mais ils sont bien attrapés. Pour tout locataire, ils trouvent Thorillon en manches de chemise, qui se démène au milieu d'un chaos de caisses, de valises et de porte-manteaux, ficelant, empaquetant, clouant et surtout sifflant à tue-tête, et gai comme un pinson. M. Nay, madame et le petit garçon ont pris les devants. Baptiste a donc une mission de confiance dont il est encore plus fier que de sa belle écriture. Quand il n'en peut plus à force de clouer, de ficeler, d'empaqueter, d'emballer et de siffler, il ferme le pavillon, met la clef dans sa poche qu'il ferme avec une épingle, pour plus de sûreté. De la route, il jette un regard de satisfaction sur son écriteau, et s'en va prendre ses repas dans le petit cabaret de Barre-y-Va, que fréquentent des douaniers et des matelots.

On l'entoure, on l'interroge, et c'est ce qu'il demande; car, après s'être fait prier un peu, pour la forme, il entame l'histoire des splendeurs, des projets et des vertus de « la famille ». Les matelots apprennent avec satisfaction que M. Nay en a fini avec la basse Seine, et trouvent, comme Baptiste, qu'un autre ingénieur sera bien suffisant désormais pour finir ce qui a été si bien commencé. Désormais, M. Nay a mieux que cela à faire. « Nous irons bientôt en Espagne, faire les études d'un tracé de chemin de fer; de là en Italie; ensuite nous verrons! Comme nous serons forcés de vivre un peu en bohémiens, Madame, pendant ce temps-là, ira chez sa mère, où elle ne sera pas de trop, car la seconde fille de Madame va la quitter pour se faire religieuse. »

Il se trouve justement dans l'auditoire un matelot qui a relâché une fois à Gibraltar. Il est vrai que Gibraltar est dans le midi de l'Espagne et que M. Nay et Baptiste doivent opérer dans le nord. Baptiste ne s'inquiète pas de cette circonstance bien minime à ses

yeux et interroge le matelot avec avidité. Il apprend, avec surprise, que Gibraltar appartient aux Anglais; et il demande au matelot pourquoi les Espagnols permettent ça.

« Probablement parce qu'ils ne peuvent pas l'empêcher, » répond le matelot.

Baptiste se contente de cette réponse, et retourne au pavillon tout pensif. Comme le matelot lui a dit que le fond de la vie d'un Espagnol c'est de fumer des cigarettes, il se met à fumer des cigarettes du matin au soir, pour se donner un avant-goût de la vie espagnole. Il se regarde, en passant, dans les glaces, et finit par se trouver un petit air étranger qui le flatte. Étranger, soit! mais pas Espagnol dans tous les cas; car on se figure mal un hidalgo avec des favoris d'étoupe et des constellations de taches de rousseur sur une peau blafarde. Baptiste, qui commence à s'ennuyer un peu au milieu de ses caisses, fume avec tant de fureur, qu'il ruinerait à jamais sa constitution, si les fourgons destinés au déménagement ne venaient le relever de sa faction.

Au moment où l'on commençait à charger les caisses, un monsieur très-bien mis et très-insolent, suivi d'un domestique en livrée, entra pour visiter le pavillon. A tout propos le domestique, comme un écolier qui récite une leçon, répondait: « Oui, monsieur le baron! Non, monsieur le baron! » Baptiste ouvrait de grands yeux; il s'imaginait, sans savoir d'abord d'où lui venait ce doute, que le baron n'était pas un vrai baron, et que le domestique n'était qu'un domestique de louage. Peu à peu ses doutes, s'il en avait encore, disparurent: il reconnaissait très-bien le visiteur insolent, mais il était dérouté par son aplomb et son effronterie. Il n'aurait peut-être rien dit de sa découverte, mais le baron ayant déclaré devant les rouliers que le pavillon était une misérable bicoque, et qu'il ne pouvait lui convenir:

« Dites donc, M. Charles Jacquin, s'écria Thorillon, il ne faut pas tant faire le fier; les gens qui ont habité ce pavillon vous valent bien, soit dit sans vous offenser. »

Le baron rougit d'indignation et se mordit les lèvres: mais il ne répliqua pas. Le domestique se mit à rire derrière son chapeau, et les hommes de peine ricanèrent sans se gêner. M. le baron descendait à grands pas la côte qui mène à Caudebec.

« Comment ce garçon-là est-il devenu baron? » se demanda l'honnête Baptiste en roulant une cigarette.

Il était devenu baron de la façon la plus simple. Comme il avait l'instinct de la spéculation, il avait fait des coups de Bourse magnifiques. Le hasard l'avait fait créancier, pour une somme considérable, d'un diplomate allemand, envoyé par la petite cour de Munchhausen, qui avait eu l'imprudence de vouloir, lui aussi, faire fortune à la Bourse. Charles, qui était riche et vaniteux, lui donna généreusement quittance en échange d'un titre de baron que l'autre lui obtint « pour services rendus ». Ce titre de baron, il l'avait d'abord essayé en riant, il le portait maintenant à la face d'Israël.

Il était venu, de Paris à Rouen, afin de parier aux courses; il y avait gagné des sommes considérables. L'idée lui était venue alors de visiter les bords de la Seine à petites journées, pour gagner ensuite Étretat. Par une habitude de spéculateur habile, il marchandait tout sur son chemin, les châteaux et les bicoques, pour voir s'il ne trouverait pas par hasard une bonne affaire. Comme il avait envoyé son valet de chambre en avant pour préparer son installation à Étretat, il avait loué à Rouen un domestique d'occasion, rien que pour être appelé M. le baron devant les étrangers. Lorsque Thorillon l'eut si mal reçu, il rentra précipitamment à l'hôtel de l'Aigle-d'Or, et fit atteler aussitôt sa chaise de poste. Il lui tardait d'être à Yvetot pour y prendre le chemin de fer, et se séparer le plus vite possible du domestique qui avait été témoin de l'affront.

Les fourgons chargés, Thorillon n'eut rien de plus pressé que de partir pour Paris, afin de gagner ensuite Châtillon. Quoiqu'il eut plusieurs heures devant lui en arrivant à la gare Saint-Lazare, il traversa presque au pas de course le tumulte et l'agitation de Paris, pour se rendre à l'autre gare. Là, on eut beau lui dire qu'il ferait mieux de prendre le second train, qu'en prenant le premier il attendrait trois heures à la station la correspondance de Châtillon; il ne se crut bien sûr de son affaire que quand il vit sa malle aux bagages, et qu'il fut installé, sa valise (où était toute sa correspondance) entre ses jambes, dans un wagon de troisième classe.

Une chose qui le surprit beaucoup, c'est le calme et même l'indifférence de ses compagnons de voyage. Les uns mangeaient, les autres causaient de choses banales, les autres dormaient, et même ronflaient, comme s'il était permis de dormir quand on retourne à Châtillon. La joie coupe le sommeil aussi bien que l'appétit! Le départ avait été très-bruyant; quelques soldats qui s'en allaient en congé commencèrent à chanter, à rire et à plaisanter; on faisait des niches aux dormeurs, et l'on se promettait de passer une agréable nuit, sans fermer l'œil. Cependant, à mesure que les stations se succédaient, les chanteurs se fatiguaient, les plaisants devenaient sérieux, ceux qui se moquaient des dormeurs, cédaient à la même faiblesse. On s'installait de mieux en mieux, on s'allongeait, on se tassait; et à mesure que la locomotive grondait, sifflait et piaffait, le silence se faisait à l'intérieur du wagon. Il y eut un moment où Thorillon tout seul avait les yeux ouverts; à la lueur vague des lampes, les dormeurs, durement cahotés, s'agitaient dans une demi-obscurité fantastique; des ombres s'allongeaient et se raccourcissaient: les physionomies se modelaient brusquement pour se noyer ensuite dans le vague.

En face de Thorillon, un vieil ouvrier à barbe grise montrait les dents, et semblait avoir un sourire féroce; une secousse, un simple mouvement, et la

bête féroce se transformait en un vénérable patriarche. Et puis ?.... Et puis Thorillon tressaillit en entendant, comme dans un rêve, le nom de la station où il devait descendre, et s'aperçut, avec un sentiment de honte, qu'il avait dormi comme les autres. On pouvait donc dormir en retournant à Châtillon !

Thorillon, mal réveillé, a une vague idée qu'il vient de commettre quelque faute énorme. En tous cas, s'il a péché, il lui est donné, sans attendre longtemps, de faire une rude pénitence. Il est trois heures du matin, la voiture de Châtillon ne partira qu'à six. L'homme des bagages propose à Thorillon de laisser, en attendant six heures, sa malle en consignation. Le mot *consignation* déplaît au voyageur, qui demande sèchement sa malle. L'homme lui délivre le colis précieux, qu'il emporte ou plutôt qu'il traîne jusqu'à la porte. La porte se ferme, les lumières s'éteignent. La nuit est belle, mais froide, les étoiles semblent trembler sur un ciel d'un bleu pâle. Le voyageur, transi, fait quelques pas pour se réchauffer ; mais sa promenade est nécessairement restreinte, car il ne veut pas perdre de vue sa malle un seul instant. Il y a peut-être quelqu'un d'embusqué quelque part, qui n'attend que le moment de sauter dessus et de l'emporter. Baptiste se consolerait encore de perdre son linge et ses habits; mais la malle est remplie de menus objets qu'il emporte, pour les distribuer comme souvenirs à ses nombreux correspondants. Il y a des boîtes en coquillages achetées au Havre, de jolis galets ramassés sur la plage, quatre hippocampes desséchés, de petits tableaux de fleurs composés avec des algues et des varechs, et puis une véritable collection de photographies.


Dites donc, M. Charles Jacquin, il ne faut pas faire tant le fier. (P. 150, col. 1.)

Lorsque, dans sa promenade monotone, Thorillon s'est éloigné un peu plus que de coutume, il se retourne brusquement, avec l'idée qu'il va prendre en flagrant délit l'homme qui en veut à sa malle. Mais cet homme doit être bien patient et bien rusé, car il n'a pas encore seulement montré le bout de son nez. Baptiste a les poignets désarticulés par la valise aux archives, qu'il n'a pas quittée un instant. Cependant une lumière grise annonce le jour; les maisons se détachent une à une de la masse confuse où elles étaient comme perdues. Un chien errant vient flairer la malle : voilà donc enfin un être vivant : quelques ouvriers s'en vont travailler la terre, leurs outils sur l'épaule. Ils regardent le voyageur avec étonnement; le voyageur les regarde avec défiance.

Enfin le *Café de la Station* ouvre un œil, c'est-à-dire une fenêtre, et l'on voit danser sur les vitres les reflets d'un joyeux feu de sarment. Thorillon s'attelle de nouveau à sa malle ; et la hissant sur une des tables du café, avec son sac par-dessus, à portée de sa main, il prend place au coin du feu, et demande quelque chose de chaud.

« Il n'y a rien de chaud, répond brusquement l'homme du café, encore tout endormi.

— Eh bien, faites chauffer quelque chose !

— C'est ce que je ferais, si j'avais quelque chose à faire chauffer, reprit l'homme sans regarder Thorillon.

— Du bouillon?

— Il y en avait, pas plus tard qu'hier ; il n'y en a plus aujourd'hui. C'est comme ça !

— Une côtelette ?

— Le boucher ne tue qu'une fois par semaine. Nous n'avons plus de viande depuis avant-hier; mais, par exemple, après-demain sans faute il y en aura.

— Du chocolat? dit d'une voix faible Thorillon désespéré.

— Je vais voir s'il en reste. »

L'homme revint tout de suite et déclara qu'il n'en restait pas. Le ton qu'il avait en disant cela pouvait se traduire par : c'est bien fait ! Posant ses deux mains sur la table qui faisait face à Thorillon, il se mit à le regarder fixement en sifflant. Il semblait le mettre au défi de le forcer à trouver quelque chose quelque part. Quand il vit Thorillon baisser la tête, et qu'il pensa l'avoir assez écrasé de ses refus :

« Vous savez, reprit-il, ce n'est pas un restaurant ici, c'est un café; alors cela coûte toujours un peu plus cher. Qu'est-ce que vous diriez, par exemple, d'une bonne petite soupe à l'oignon et d'une bonne petite omelette au lard? Hein ! qu'est-ce que vous diriez de ça?

— Je dirais que ça fait venir l'eau à la bouche, » dit une grosse voix du côté de la porte. La grosse voix appartenait à un gros homme enroué, dont on ne voyait que le nez et les yeux. Le reste de sa personne disparaissait dans une grosse houppelande. Il avait autour du cou une demi-douzaine de mouchoirs, et les pattes de sa grosse casquette lui couvraient les oreilles et la moitié des joues ; il portait d'énormes

mitaines tricotées, en laine verte, et s'appuyait sur un fouet à long manche.

« Brrr ! dit le gros homme en s'approchant familièrement de la cheminée, ça a piqué cette nuit !

— Tenez, dit le cafetier à Thorillon, cet homme-là est le conducteur de la voiture de Châtillon. »

Thorillon conçut aussitôt le projet astucieux de se concilier cet important personnage par une offrande propitiatoire. Et puis, son isolement commençait à lui peser. Il lui proposa donc à tout hasard d'accepter la moitié de son déjeuner. Le conducteur accepta sans façon; en un rien de temps, le déjeuner était prêt, et c'était un bon petit déjeuner.

Enfin, on entend la corne du cantonnier, le cri haletant de la locomotive, la terre tremble : voilà le train de Paris. Thorillon est déjà sur la banquette, à côté du conducteur. Les voyageurs se précipitent, les bagages s'empilent sous la bâche. Au dernier moment s'élança sur le siége, à côté de Baptiste, un jeune homme à figure rose et à barbe blonde. Il avait de longs cheveux blonds qui, au moindre mouvement, dansaient autour du collet de sa redingote. Quoiqu'il fût de taille élancée, sa tournure avait quelque chose de gauche et de roide. Baptiste remarqua du premier coup d'œil qu'il avait des pieds énormes. A peine arrivé au sommet de la diligence, il s'enfonça dans son coin, en empiétant, sans se gêner, sur la place de Thorillon, et se mit à fumer. Lorsqu'il avait fini un cigare, il allumait le suivant au reste du premier, et continuait sans désemparer. Quand Thorillon vit cela, il se mit à rouler des cigarettes comme un vrai Castillan; et le conducteur tira de sa poche un tronçon de pipe, qui, à en juger par la mine, devait avoir vu plus d'un printemps.

Le premier accès de rage fumivore une fois passé, le conducteur et Baptiste se mirent à causer. Le monsieur blond ne disait mot, mais il semblait écouter avec attention ; quand l'un des deux interlocuteurs se tournait vers lui comme pour en appeler à son jugement, il souriait sans ôter son cigare de sa bouche, et c'était tout. A la fin, le conducteur n'y tint plus, et s'adressant directement au silencieux jeune homme, il lui demanda s'il était étranger. L'autre remua la tête de haut en bas, rougit, sourit, et dit avec un fort accent germanique : « Oh ! oui, oui ; étranger ; Allemand ! »

Et il se remit bien vite à sucer son cigare. Après cinq bonnes minutes de réflexion, il pensa sans doute que ses compagnons ne l'avaient pas compris tout de suite; il reprit donc avec un sourire de bienveillance : « Oh! oui, oui; étranger; Allemand. »

Les deux amis, désespérant d'en tirer autre chose, se remirent à causer de leurs petites affaires. Au bout d'un quart d'heure, l'Allemand ayant bien ruminé, jeta au milieu de leur conversation cette remarque intéressante : « Je comprends le français, mais je ne le parle pas commodément. »

Ayant ainsi parlé, le voyageur blond alluma son sixième cigare au dernier débris du cinquième, et se mit à regarder avec intérêt les champs, les prés, les bois, et les bonnes gens qui croisaient la diligence. Quand il eut fini de fumer, il se mit à siffler sans cérémonie, au grand scandale de Thorillon. Quand il eut sifflé une soixantaine de fois la même phrase, il bâilla; et quand il eut bien bâillé en faisant bruyamment ouah ! ouah ! ouah ! il s'étira sur la banquette et faillit précipiter sur la poussière de la route le chapeau de Thorillon. A la fin, il tira une carte de sa poche et se mit à l'étudier, en sifflant et en bâillant. Lorsqu'on fut arrivé en vue de Labridun.

« Labridun? demanda-t-il en étendant la main vers le village que l'on entrevoyait au milieu des haies et des pommiers.

— Oui, dirent à la fois le conducteur et Thorillon.

— Combien d'habitants !

— Sais pas ! » répondit le conducteur, qui allongea un bon coup de fouet à ses chevaux pour les punir de son ignorance. Thorillon demeura muet de surprise, à l'idée que cela pût intéresser quelqu'un de savoir combien il y a d'habitants à Labridun.

L'Allemand élabora longuement une autre question qu'il formula ainsi :

« Pays riche ?

— Vous n'avez qu'à regarder cette terre-là, répondit le conducteur en étendant son fouet vers un champ fraîchement remué. C'est de la bonne terre, allez, on aura beau dire le contraire. Et dans votre pays à vous, la terre est-elle bonne?

— Sable ! répondit l'Allemand.

— Alors les pommes de terre doivent y être contentes! » reprit le conducteur avec un gros rire.

L'Allemand prit un air embarrassé et se fit expliquer la plaisanterie qu'il n'avait pas comprise du premier coup. Quand il fut sûr de l'avoir bien saisie, il se mit à rire bruyamment en répétant : « Très-bon ! très-parfait ! les pommes de terre contentes ! ah ! ah ! ah ! »

Enfin, voilà Châtillon ; la diligence fait un horrible vacarme dans les rues étroites du faubourg : les gens se rangent précipitamment et la regardent passer. Aussitôt descendu de l'impériale, Baptiste confie sa malle au garçon d'écurie de l'hôtel du Mouton, donne ses instructions et part presque en courant pour la rue du Heaume.

A peine était-il entré dans la maison depuis un quart d'heure, qu'il vit arriver l'Allemand de la diligence, suivi d'un commissionnaire qui pliait sous le faix d'une malle assez semblable à une guérite. Quand le commissionnaire eut déposé la malle dans le vestibule, il essuya du revers de sa main gauche son front trempé de sueur, et tendit la main droite. Le jeune homme blond y déposa gracieusement la somme de 20 centimes. Sourd aux réclamations du commissionnaire, et insensible aux railleries des gens qui s'étaient attroupés, il demanda M. Defert. Sur la carte qu'il lui fit passer, la femme de chambre put lire le nom de Karl Schirmer. M. Schirmer, recommandé avec les plus grands éloges, par un corres-

pondant allemand de la maison Defert et Cie, venait en France pour y apprendre l'art de fabriquer du drap. M. Defert avait écrit à son correspondant de lui expédier le jeune homme, lui offrant l'hospitalité jusqu'à ce qu'il eût trouvé à s'installer convenablement. On était alors en famille; on n'aurait pas mieux aimé que de jouir en paix des derniers jours que Marthe devait passer sous le toit paternel. Le jeune Allemand tombait mal : il s'était trop pressé. Néanmoins M. Defert n'eut pas un moment l'idée de lui en vouloir; c'était chose convenue qu'il le recevrait, il le reçut donc; d'ailleurs depuis quand peut-on rendre service aux gens sans se gêner un peu? M. Karl fût présenté par M. Defert au reste de la famille. Quoiqu'il fût parfumé comme un marié de village, et que sa politesse eût quelque chose de trop empressé et de trop obséquieux qui gênait, il avait des yeux bleus si candides, et des cheveux blonds si angéliques, qu'on le trouva charmant pour un Allemand.

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST [1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE.

CHAPITRE IX

William's Creek (*suite*).

Ainsi nous travaillâmes tout l'été et une partie de l'automne, et nous arrivâmes à creuser un nouveau puits profond de cinquante pieds. Nous savions, par la nature des couches traversées, que nous approchions de la roche dans le voisinage de laquelle nous nous figurions qu'était cachée notre fortune; mais nos provisions tiraient à leur fin, nos finances aussi et nos vêtements n'étaient plus que des haillons. Les boutiquiers, inexorables, refusaient de nous faire crédit sur nos espérances : il ne nous restait donc qu'à abandonner notre claim jusqu'à la saison prochaine et à remettre à cette époque éloignée la réalisation de nos rêves d'or.

Laissant donc ce qui nous restait de provisions au vieux Jake, qui ne voulait pas quitter le claim et entendait passer l'hiver à trapper les martres, Pat et moi tournâmes de nouveau nos pas vers la civilisation, le cœur plus gros que la bourse, mais peu fâchés, après tout, de quitter notre désert pour six mois de séjour dans des lieux plus agréables.

Nous partîmes à pied, portant chacun une paire de couvertures sur nos épaules, et quelques jours de vivres. En vain demandâmes-nous du travail à toutes les maisons que nous trouvâmes le long de la route; toute chance d'en obtenir avait été depuis longtemps saisie par quelques-uns des mineurs ruinés qui nous avaient précédés sur ce triste chemin.

Au bout de quelques jours, nous en fûmes réduits, pour toute nourriture, aux navets que nous pouvions ramasser dans les champs avoisinant les maisons échelonnées sur la route, à des distances de dix ou quinze milles. Nous n'étions ni gras ni fiers quand nous arrivâmes à Fort Yale. Là encore nous cherchâmes du travail, mais sans le moindre succès. A bout de forces et d'énergie, nous fîmes encore quatre milles pour gagner Emery's Bar, où l'on prend les bateaux à vapeur, nous proposant de demander à la générosité du capitaine un passage gratuit pour Victoria.

Arrivés à Emery's Bar, nous allumâmes un feu sur le bord d'un petit plateau et étendîmes nos couvertures, dans l'espérance de faire servir le sommeil à remplacer le souper. Un bateau était attendu le lendemain matin, et comme, à cette époque de l'année, il ne pouvait remonter jusqu'à Yale, nous entretenions le vague espoir de gagner un bon déjeuner à travailler au déchargement du bateau.

Nous fumions notre pipe, ayant encore, par bonheur, un peu de tabac, lorsque soudain j'entendis un rire joyeux partir de la rive, au-dessous de nous, pendant que mes narines, avec une finesse de perception très-explicable en pareilles circonstances, humaient, portée sur la brise du soir, une délicieuse odeur de lard grillé. Incapables de résister à une pareille attraction, Pat et moi bondîmes vers le fleuve et nous nous trouvâmes bientôt en présence du plus attachant spectacle que nous pussions rêver alors, — un feu pétillant et quatre personnes assises en rond, prenant leur part d'un bon souper de lard et de pain frais servi par terre sur une toile. Amarrées au rivage, tout près de là, se voyaient trois grandes barques et, près du feu, une grande tente formée de voiles tendues sur des rames.

Un des quatre s'écria aussitôt : « Eh bien, mes enfants, nous ne savions pas avoir de si proches voisins ce soir. Asseyez-vous près du feu. Vous êtes sortis du bois aussi soudainement qu'un ours d'une tanière

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120 et 138.

enfumée. Vous avez failli m'effrayer, sur mon âme! Voulez-vous souper avec nous? »

Inutile de dire que nous ne refusâmes point cette bonne invitation, que suivit celle d'apporter nos couvertures dans la tente, où il y avait assez de place pour nous. Nous fîmes si bien honneur au festin, que nos hôtes en furent surpris; mais ce fut à l'envi l'un de l'autre qu'ils mirent leurs vivres à notre disposition. En dépit de la rudesse de leur extérieur et de leur simplicité de manières, il y a plus de vraie bonté de cœur chez ces citoyens peu civilisés des pays sauvages que chez toute la foule de nos élégants parasites des villes.

Nous paraissions si épuisés, si misérables, qu'on nous demanda d'où nous venions et ce que nous



Voulez-vous souper avec nous? (P. 154, col. 1.)

comptions faire. Alors nous dîmes notre histoire; ajoutâmes que tout ce que nous désirions était de trouver du travail, et que nous serions heureux de donner un coup de main à nos hôtes le jour suivant, en échange du bon souper qu'ils nous avaient offert.

« Je ne suis point un aubergiste, dit celui qui paraissait être le chef de la troupe, et vous êtes les bienvenus à notre modeste repas; mais si vous ne craignez pas de risquer votre vie sur cette maudite rivière, je puis vous donner du travail et un bon salaire. »

Nous nous empressâmes d'accepter, et bientôt, enveloppés dans nos couvertures, nous dormions d'un meilleur sommeil que nous ne l'avions fait depuis longtemps.

A l'aube, nous fûmes réveillés par le sifflet du bateau à vapeur qui arrivait, et bientôt nous fûmes à l'œuvre, travaillant comme des nègres, au milieu d'une foule d'Indiens et de matelots occupés à décharger le navire et à empiler les colis que nous devions transporter sur nos embarcations. En deux ou trois heures nous eûmes fini, et nous nous mîmes à préparer nos canots, qui étaient de quatre tonnes chacun. Ils avaient près de cinquante pieds de longueur sur six de large, et chacun d'eux avait été taillé et creusé, à l'aide du feu, dans un seul tronc de cèdre. Ils étaient montés par huit rameurs, et, au lieu de gouvernail, portaient à l'arrière une rame de vingt pieds de longueur: un gouvernail ordinaire n'aurait pas eu assez de force pour les diriger sur un fleuve pareil. A la proue, où était un fort étançon pour fixer le câble de remorque, un homme devait stationner pour observer le courant et éviter les écueils cachés. Ce fut ce dernier poste que l'on nous confia à Pat et à moi.

Nous nous acquittâmes à notre honneur de notre tâche et eûmes six voyages à faire d'Emery's Bar à Yale pour transporter toute la cargaison. Cela fait, nous nous jugeâmes capables, Pat et moi, d'entreprendre une expédition infiniment plus hasardeuse à travers les *canons*. Ce n'était pas une petite affaire et il y avait de grands dangers à courir; mais notre misérable état ne permettait pas à la crainte de nous dominer, et nous nous jetâmes dans cette nouvelle entreprise avec les sentiments du soldat qui sait que sa vie est l'enjeu de la bataille.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LIVINGSTONE [1]

Livingstone, en général, n'eut qu'à se louer de l'hospitalité des indigènes, qui venaient souvent mettre à ses pieds le produit d'une pêche de toute sorte de scrupule : ils voulurent bien oublier une paire de bottes, un baromètre anaéroïde, des plantes sèches et un pantalon. A leur réveil, grande fut la colère des victimes et plus grand encore leur embarras. Il fallut faire contre fortune bon cœur ; on réduisit le costume au plus strict indispensable ; il fait si chaud en Afrique !

Livingstone avait atteint le but qu'il se proposait



Fac-simile d'une carte d'Afrique au XVIe siècle. (P. 155, col. 2.)

une journée. Une fois seulement nos voyageurs, dans le voisinage d'un port fréquenté par des marchands d'esclaves, furent indignement dévalisés.

Ils dormaient : à la faveur d'une nuit obscure, les détrousseurs se glissèrent au centre même du campement ; ils eurent bientôt fait main basse sur les bagages et les vêtements. Ils eurent cependant une

dans cette seconde excursion ; il revint en Angleterre, en 1864, et publia la relation de son nouveau voyage sous ce titre : *Exploration du Zambèse et de ses affluents, découverte des lacs Chiroua et Nyassa*, 1858-1859.

Mais notre héroïque voyageur avait payé bien cher ses conquêtes scientifiques. Outre quelques-uns de ses compagnons, son frère Charles et sa femme, cette dévouée et intelligente compagne de ses entreprises, étaient morts victimes de l'insalubrité du climat.

1. Suite et fin. — Voy. pages 63, 74 et 122

L'âme de Livingstone, quoique cruellement déchirée, ne se laissa point abattre par ces douloureuses épreuves. Dès 1865 il repartait pour l'Afrique. Son but était d'établir dans les parages du Nyassa une station de missionnaires et de trafiquants honorables; en outre, d'explorer, au cœur de l'Afrique, les régions visitées déjà par Burton, Speke, Grant et Baker, et d'y rechercher les véritables sources du Nil, qu'il supposait se cacher au sud du lac Tanganyika.

Cependant on perdit bientôt la trace de son itinéraire; un bruit sinistre s'était répandu : il avait été assassiné avec une partie de son escorte par les indigènes Mazites, qui habitent à l'ouest du lac Nyassa. Les circonstances de l'événement étaient si précises, que le doute ne paraissait pas possible : un homme avait vu porter au docteur le coup mortel!

Le docteur Kirk, consul à Zanzibar, organisa les recherches. Des pionniers furent envoyés dans toutes les directions; bientôt on recueillit quelques indices favorables. Enfin, un jour arriva à Zanzibar une lettre du docteur : il parcourait encore les régions des grands lacs.

Depuis deux années on était de nouveau sans nouvelles de Livingstone. L'Angleterre, inquiète de ce long silence, avait déjà préparé une expédition pour rechercher son grand voyageur. M. Stanley, reporter du *New-York Herald*, devança les Anglais. Au commencement de 1871, il était à Zanzibar. Au mois d'août de la même année, il se trouvait à Kazeh, dans la province d'Ounyanyembé, d'où il s'était rendu à Oujiji, où il avait eu avec le docteur une entrevue.

Le récit de M. Stanley fut accueilli d'abord avec une défiance que nous partageâmes, nous l'avouons. Mais un revirement subit s'est opéré en sa faveur depuis quelques mois. Lord Granville a donné un brevet d'authenticité aux lettres de Livingstone rapportées par M. Stanley, qui d'abord avaient paru suspectes; le fils du docteur lui-même proclame que les manuscrits qui lui ont été remis sont bien de la main de son père. Nous avons donc encore une fois l'espoir que le plus grand sans contredit des voyageurs modernes, celui qu'on peut nommer à juste titre le Christophe Colomb de l'Afrique australe, sera rendu à sa patrie, pour y jouir d'une renommée si légitimement acquise.

Résumons maintenant en quelques mots les dernières découvertes de Livingstone sur les sources du Nil, le grand objet de ses recherches les plus récentes.

Les voyages si remarquables et si intéressants de Speke, de Grant et de Baker dans les régions équinoxiales avaient déjà fait reculer bien plus au sud qu'on ne le croyait l'origine du Nil, et les lacs Victoria et Albert paraissaient être en dernier lieu ses deux points de départ; mais les explorations de notre illustre missionnaire reportent bien plus loin (à trois ou quatre cents lieues au sud de l'équateur) cette tête du plus célèbre des fleuves.

La plus importante des branches qui le forment aurait, semble-t-il, été reconnue par Livingstone, entre le 11e et le 12e degré, vers le lac Banguéolo (voyez la carte). Le fleuve passerait à l'ouest du lac Tanganyika, en formant le lac Moéro et d'autres lacs, puis il irait peut-être rejoindre le Bahr-el-Ghozol, que l'on considérait jusqu'ici comme un affluent de gauche du Nil et qui serait alors la bouche mère elle-même.

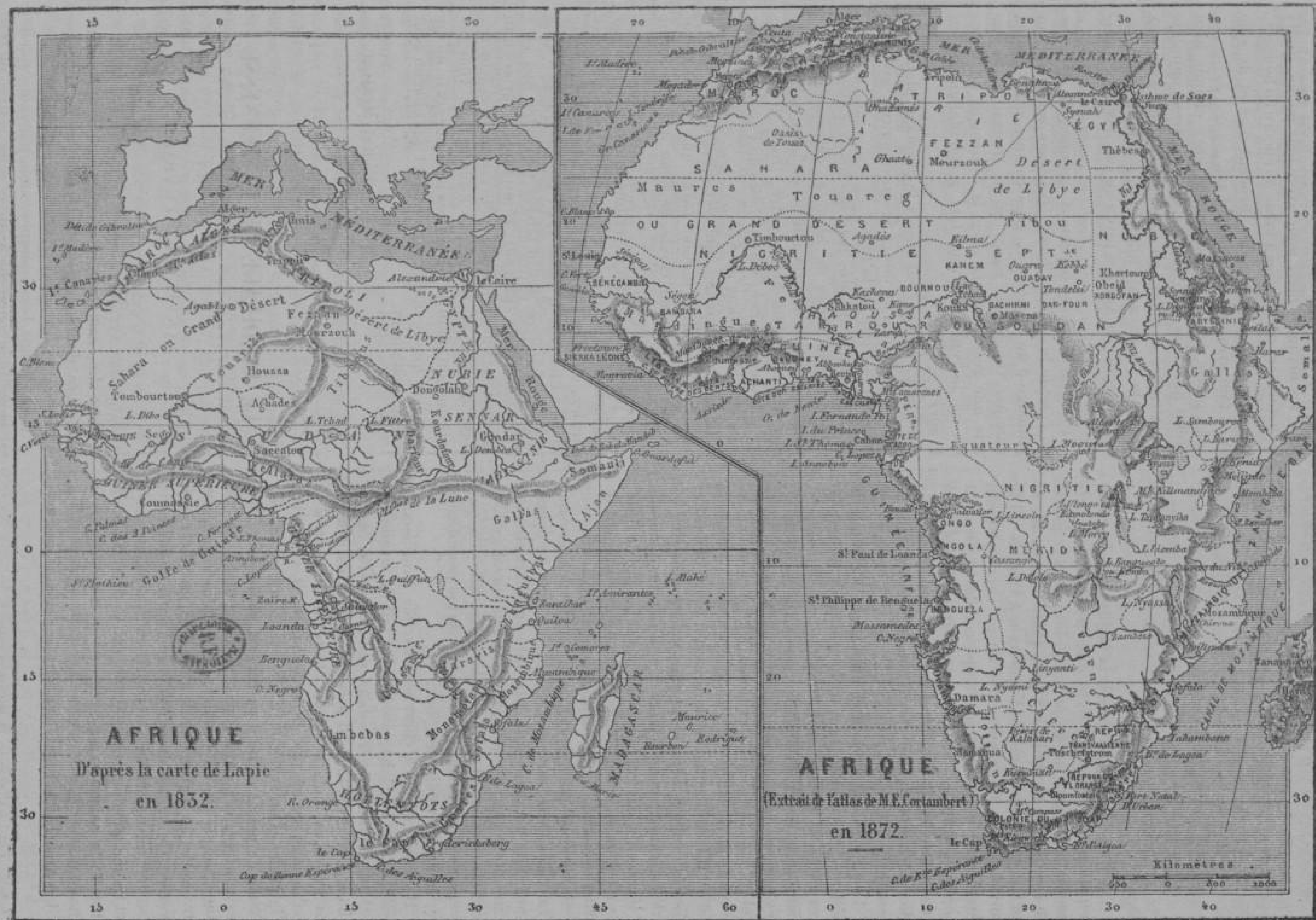
La géographie de ces sources, telle qu'elle nous est représentée aujourd'hui, se trouve à peu près semblable à celle que nous livrent le vieux Ptolémée et les cartographes de la fin du moyen âge. C'est là un rapprochement bien fait pour frapper : il montre que les anciens avaient sur l'Afrique des notions plus précises que nous n'en possédions certainement au commencement de ce siècle. Au milieu de l'incohérence des formes, de la naïveté du dessin, il est facile de comprendre que les vieux géographes ont eu entre leurs mains des renseignements qui les autorisaient à placer les sources du Nil à une distance considérable du sud de l'équateur.

Ainsi, les connaissances que l'on avait sur toute cette partie du monde, loin de s'étendre, semblent tout à coup s'être obscurcies; l'erreur a remplacé la vérité. La carte du colonel Lapie, que nous reproduisons, montre à nos lecteurs que l'on était plus éloigné de la réalité il y a quarante ans qu'au XVIe siècle, alors qu'on dessinait les cartes d'Afrique comme celle dont nous donnons le fac-simile tiré des *Monuments de la géographie*, de M. Jomard, qui lui-même a emprunté ce document à un vieux globe conservé à Francfort-sur-le-Mein. C'est là un fait exceptionnel qui ne manquera pas de fixer l'attention. N'est-il pas étrange que la science, dont la marche est naturellement progressive et qui suit le développement de la civilisation, ait, en ce qui concerne le cœur de l'Afrique, tout d'un coup rebroussé chemin? Comment se fait-il que l'on ait ignoré dans les siècles derniers ce que l'on savait au moyen âge? Peut-être devons-nous, d'une part, reporter l'origine de ces connaissances aux anciens Portugais de l'époque du prince Henri, de Diaz, de Gama, et, de l'autre, attribuer l'ignorance subite qui a couvert d'un voile épais l'Afrique équatoriale, au ralentissement des relations qui a suivi la dégénérescence des colonies portugaises.

Ces relations avaient trop généralement un triste but : le commerce des esclaves. Aujourd'hui, un autre mobile pousse les explorateurs : c'est, au contraire, l'abolition de cet infâme trafic, c'est l'extension du christianisme et de la civilisation, c'est l'amour de l'humanité, et aussi celui de la science, qui animent les voyageurs modernes en Afrique. Honneur à Livingstone, le modèle de tous! C'est à lui qu'il était réservé de résoudre glorieusement le problème géographique qui occupe les esprits depuis tant de siècles!

RICHARD CORTAMBERT.





Gravé chez Erhard.

LE PÉLICAN

DU JARDIN D'ACCLIMATATION[1]

On avait déjà des preuves de la facilité avec laquelle le pélican s'apprivoise. On lit dans une lettre de Culmannus à Gesner qu'un pélican élevé dans le palais de l'empereur Maximilien a vécu quatre-vingts ans et qu'il accompagnait même l'empereur à l'armée : il le suivait au vol. Cette puissance du vol chez un oiseau aussi lourd a été de tout temps constatée. On sait que le pélican fait son nid sur terre, quelquefois à quarante lieues de la mer; il est néanmoins obligé d'y aller pêcher et d'y faire provision de poissons, puis de revenir.

Peu d'oiseaux sont plus imprégnés d'air que le pélican. Ses poumons sont très-développés, adhérents aux côtes, et ne sont point limités dans leur expansion par le diaphragme. Ses os, son tissu cellulaire, ses plumes, tout son corps est perméable à l'air : ce qui le rend très-léger. D'ailleurs, l'air échauffé dans le corps de l'oiseau en allége encore le poids. Son vol est intermittent, c'est-à-dire qu'il plane et bat des ailes alternativement. Il perche quelquefois sur les arbres, comme nous venons de le dire ; il fait son nid à terre, entre les roches, souvent sur le bord de l'eau. Ce n'est qu'un creux léger, garni intérieurement de brins d'herbe assez négligemment arrangés. Ses œufs, au nombre de deux à cinq, sont blancs, presque égaux des deux bouts et gros comme ceux du cygne. Après une incubation de quarante ou quarante-cinq jours, les petits naissent, couverts d'un duvet gris, et sont nourris dans le nid par la mère. Elle n'a qu'à presser son sac guttural contre sa poitrine pour dégorger le poisson dans leur bec.

Il paraît qu'on a cherché autrefois à utiliser le pélican pour la pêche comme on a fait du cormoran. Le P. Raymond rapporte dans son *Dictionnaire caraïbe* qu'on a vu un pélican si privé et si bien instruit par les sauvages, qu'après avoir été peint de roucou le matin afin qu'on pût le reconnaître, il s'en allait à la pêche et en revenait le soir ayant sa besace bien garnie de poissons, qu'il partageait, malgré lui, avec ses maîtres, car on lui passait un anneau au cou pour l'empêcher de l'avaler. Cette industrie n'a pas été continuée, parce qu'elle doit être fort difficile à exercer. On ne tire donc pas grand parti du pélican; l'odeur huileuse de poisson pourri qu'exhale leur chair est même pour les chiens une cause d'aversion : à plus forte raison cause-t-elle de la répugnance à l'homme.

Les Américains tuent beaucoup de pélicans, non pas pour les manger, mais pour avoir leur poche, qu'ils transforment en blagues à tabac ou encore en bourses. Les femmes espagnoles les brodent d'or et de soie et en font presque des objets d'art.

La patrie des pélicans est aux pays chauds bien plutôt que dans nos contrées. Ils sont très-communs en Afrique, à Siam, en Chine, à Madagascar, aux îles de la Sonde, aux Philippines, à Manille, en Amérique, depuis les Antilles jusqu'au sud des terres australes.

Parmi les espèces les mieux connues de pélicans on compte le pélican blanc (*Pelecanus onocrotalus*) au plumage d'un blanc rosé, gros comme un cygne et nommée Onocrotale parce qu'on trouvait dans ses cris une ressemblance avec le braiement de l'âne. On ne le rencontre que fort accidentellement en France.

Le pélican huppé ou frisé a le plumage blanc, les tiges des plumes du dos et des ailes noires, avec une huppe à l'arrière de la tête.

Le pélican brun, plus petit que les précédents, a la tête et le cou variés de blanc et de cendré, tout le plumage d'un brun gris marqué de blanchâtre sur le dos, la poche d'un bleu cendré. On le trouve dans les grandes Antilles, sur les côtes du Pérou, au Bengale et à la Caroline du Sud.

Le pélican à lunettes, qui est confiné dans les terres australes, est ainsi nommé parce que ses yeux sont circonscrits par un cercle de peau qui leur forme comme des lunettes.

Le pélican du Jardin d'Acclimatation est arrivé par le courrier d'Égypte dans les premiers jours d'octobre dernier, où il a été acheté par l'administration du Jardin. Plet nous a dit en avoir possédé jusqu'à dix à la fois, ce qui ne devait laisser de coûter fort cher à l'établissement. En 1861, je me rappelle avoir vu au Jardin d'Acclimatation deux pélicans mâle et femelle, dont l'un avait été donné par Kœning Bey. Tous ces pélicans ont montré les mêmes habitudes et le même caractère que le bon et vorace Cadet que chacun peut voir actuellement.

ERNEST MENAULT.

LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

JANVIER ET FÉVRIER

Nous supposons que nos jeunes lecteurs disposent en propre d'une portion de terrain, qu'ils aiment à cultiver.

Nous voulons leur indiquer, mois par mois, quelle est la meilleure marche à suivre pour retirer du tra-

1. Suite et fin. — Voy. pages 79, 96, 110 et 124.

vail de leur jardin tout l'agrément et même aussi toute l'utilité possibles.

Mais d'abord arrêtons-nous à quelques notions générales, que doit posséder toute personne qui veut faire de l'horticulture.

Il importe, en premier lieu, de se rendre compte de la nature du sol, pour la modifier au besoin par des mélanges ou *amendements*.

Les jardiniers connaissent trois espèces de sol: le sol *léger* où le sable domine, et que pour cette raison ils appellent sablonneux; le sable est très-perméable à l'eau, les rayons du soleil l'échauffent facilement. Vient ensuite le sol *argileux* ou terre forte, que l'eau réduit en pâte tenace, qui adhère aux mains et aux outils. Cette terre une fois mouillée est lente à sécher, et par conséquent froide. Nous trouvons enfin le sol dit *calcaire*, parce qu'il renferme de la chaux. Comme densité, comme aspect, il tient le milieu entre les deux autres. La meilleure terre, pour la généralité des cultures, serait celle où figurerait dans une juste mesure chacun des divers éléments. C'est pourquoi, si l'on a un sol qui soit trop essentiellement sablonneux, il sera bon d'y introduire un peu de terre argileuse, et *vice versâ*.

D'ailleurs, quand il s'agit d'un espace restreint à cultiver, et quand la culture peut comprendre des végétaux variés, il serait assez difficile de désigner rigoureusement le sol qui doit être préféré. Au surplus, si à l'aide de quelque mélange on a rendu le sol du jardin ni trop *léger* ni trop *fort*, cela suffit. C'est par le plus ou moins d'*engrais*, par des additions de *terreau* ou de terres *spéciales* qu'on arrivera aux résultats désirés.

L'engrais est l'auxiliaire indispensable de l'horticulteur : c'est l'aliment réparateur des forces du sol. On peut demander de l'engrais aux étables de tous les animaux herbivores; mais le plus usité, le plus facile d'ailleurs à se procurer, est celui des chevaux, avec la litière déjà entrée en décomposition.

Outre qu'il faut, dans beaucoup de cas, mêler cet engrais au sol pour le nourrir, il convient d'en avoir toujours en réserve pour diverses opérations qui sans cela seraient impossibles.

Le *terreau* est ordinairement produit dans nos jardins par le fumier de cheval arrivé à son dernier état de décomposition. Quand il a servi à *faire des couches* ou à les réchauffer, on le met en tas, on y jette des débris de plantes, des feuilles d'arbre; tout cela se putréfie, se décompose ensemble, et il en résulte une sorte de terre noirâtre, légère, qui est essentiellement utile, et dont il importe de ne jamais manquer.

Nous avons parlé de *terres spéciales* : il nous suffira d'indiquer la terre dite *de bruyère*, que certaines plantes délicates réclament absolument. Son nom dit ce qu'elle est. Elle se distingue surtout par l'absence de calcaire et d'argile. Quand on ne peut aller la chercher dans les endroits ordinairement sablonneux où poussent les bruyères, et où se mêle au sol l'*humus*, ou terreau naturel, produit par la décomposition des feuilles et des plantes mortes, on l'imite en faisant un mélange de sable et de terreau que fournit la seule décomposition de feuilles laissées en tas à l'air et à la pluie.

Maintenant apprenons l'utilité et la manière de construire les *couches*. On entend par *couches*, des espèces de serres chaudes fort élémentaires, qui permettent d'anticiper sur le cours des saisons, pour avoir des plantes que la chaleur fait germer et grandir bien avant l'époque où le même résultat pourrait être obtenu en plein air. La chaleur est fournie par la fermentation qui s'établit dans le fumier de cheval, — chaleur qui pourrait s'élever jusqu'à 80 ou 90 degrés.

Il importe qu'on ait au moins une couche pour les semis de plantes qu'on veut avoir prêtes à transplanter en pleine terre au printemps. Voici le moyen simple de la construire.

On choisit d'ordinaire, pour la placer, l'abri d'un mur faisant face au midi ou au couchant. On dispose, lit par lit, du fumier de cheval, qu'on piétine, en l'arrosant s'il est trop sec ; on en met ainsi une plus ou moins grande épaisseur, variant de 30 à 80 centimètres, selon qu'on veut la couche plus ou moins chaude.

Quand ce premier fonds est installé, on pose autour des planches formant coffre, en ayant, pour recouvrir le tout, soit un vitrage fait exprès, soit une vieille fenêtre; puis sur le lit de fumier on étend une épaisseur de 12 à 15 centimètres de terreau. Le fumier fermente et maintient sous le terreau une chaleur qui provoque la végétation des graines qu'on y a semées.

On sème. On place le vitrage sur lequel, tant que durent les froids, on étend en outre un paillasson ou simplement de la paille sèche; et, comme à l'intérieur de la couche règne une chaleur relativement douce, les jeunes plantes se développent, en dépit de la température extérieure, dont la rigueur les tuerait.

Quand il ne gèle pas trop fort, il ne faut pas couvrir pendant le jour, car les plantes ont besoin de lumière; le séjour trop prolongé dans l'obscurité les étiolerait, comme nous voyons que cela a lieu pour divers légumes : chicorée, céleri, etc.

Quand vient l'époque de la transplantation, ce n'est que graduellement qu'il faut donner de l'air aux plantes nées dans les couches; on soulève d'abord un peu le couvercle, pendant le meilleur moment de la journée, puis un peu plus, et ainsi de suite; car si la transition était trop rapide, les plantes périraient. C'est lentement qu'elles doivent prendre l'habitude du grand air.

Un mot des arrosements. L'eau est indispensable à la plupart des plantes; mais on doit savoir la leur mesurer convenablement et la leur donner dans les conditions voulues. Une précaution fondamentale; c'est que l'eau ne soit pas trop froide. Si donc on n'avait que de l'eau de source, il ne faudrait l'em-

ployer qu'après l'avoir laissée séjourner à l'air dans un récipient, où elle prendrait le degré atmosphérique. L'eau de rivière est bonne, mais les eaux stagnantes sont encore meilleures, car elles contiennent ordinairement des matières en putréfaction qui les rendent plus nourrissantes.

Règle générale : toute transplantation d'un végétal veut un arrosement immédiat et assez abondant, tant pour faire adhérer les racines au sol où elles doivent s'attacher, que pour offrir une facile réparation à la plante dont le cours de vie ordinaire est profondément troublé.

Comme outils indispensables, il suffira d'une bêche pour les gros labours, d'un petit râteau à dents de fer pour égaliser et nettoyer le terrain, d'une binette ou serfouette pour les *façons* légères et l'extirpation des mauvaises herbes ; enfin l'on aura un arrosoir à pomme grillée.

Si d'autres instruments nous semblent utiles, nous les indiquerons à mesure des besoins, de même que nous pourrons formuler des prescriptions moins générales que les précédentes.

En janvier, mois d'hiver, il n'y a guère de travaux à faire pour la pleine terre, sinon des labours avec introduction d'engrais, pour *meubler* le sol qui doit recevoir les plantations. On peut aussi nettoyer les plates-bandes, en enlevant aux diverses plantes les feuilles mortes, les rejets inutiles.

En février, quand le temps le permet, on transplante déjà un certain nombre de végétaux dits rustiques, — c'est-à-dire qui peuvent vivre en pleine terre par toutes les saisons : la giroflée jaune, les silènes, les œillets de poëte, la rosé trémière, le lin vivace, — charmante plante qui, pendant tout l'été, donne chaque matin un magnifique bouquet d'étoiles bleues, les thlaspi ou ibéris, les coquelourdes (*Lychnis Calcedonica*), la corbeille d'argent (*Arabis alpina*) qui fait des bordures, les pensées, les violettes et aussi les fraisiers, si l'on veut cultiver cet excellent fruit.

On doit diviser les pieds de plantes vivaces : ancolies, phlox, verge d'or (*Solidago virga-aurea*), etc.; déjà même il arrive qu'on sème certaines graines qui ne sont pas trop sensibles aux gelées : la clarkie, le coquelicot, les pavots, le pied d'alouette, la giroflée de Mahon et aussi le réséda, qu'on serait quitte pour semer de nouveau si le froid venait à le surprendre.

Mais si l'on a préparé des couches, c'est là que s'effectuent les semis importants : des coréopsis, des lobelia, des tagètes (œillets d'Inde), des giroflées quarantaines, des amaranthes, des datura, des phlox, enfin la plupart des plantes annuelles à transplanter.



Ancolie. (P. 160, col. 2.)

Rien à dire des plantes bulbeuses ou à oignons, car les tulipes, jacinthes, narcisses, crocus et autres bulbes rustiques ont dû être mis en terre à la fin de l'automne, et il est trop tôt encore pour ceux qui craignent la gelée.

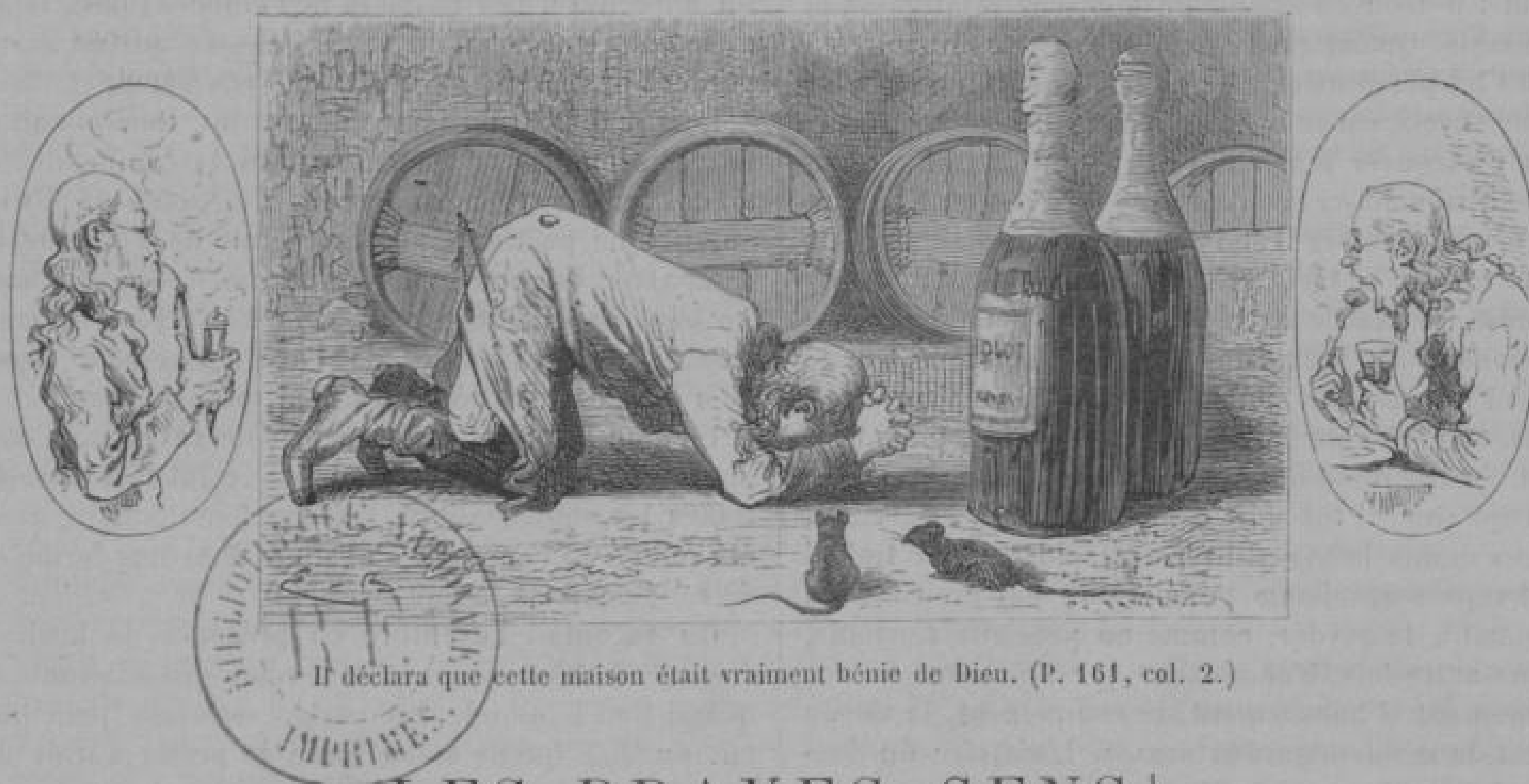
On met toutefois en terre quelques griffes de renoncules à une profondeur de 5 ou 6 centimètres.

C'est aussi le moment de procéder à la taille des rosiers et des arbres fruitiers : opération délicate sur laquelle nous ne pouvons nous étendre, mais dont nous trouverons sans doute le moyen de parler plus tard en détail.

Si l'on veut faire un peu de jardinage potager, on sèmera sur couches presque toutes sortes de légumes : laitues, chicorées, tomates, choux hâtifs, poireaux, pour les transplanter en mars ou avril, selon la température ; et en pleine terre, des carottes, des fèves de marais, des oignons, des pois michaux, de la chicorée sauvage, du cerfeuil, des radis.

Mais qu'on n'oublie pas que, pour ces semis en pleine terre, l'état de la saison doit être consulté avant tout : car il est évident que des graines confiées à une terre glacée ne sauraient germer.

L. CHATENAY,
Chef des fleuristes au Muséum d'histoire naturelle de Paris.


Il déclara que cette maison était vraiment bénie de Dieu. (P. 161, col. 2.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XXI

M. Karl Schirmer, un bien bon jeune homme, plaît aux uns et déplaît aux autres.

Le jeune M. Schirmer gênait donc un peu, et même beaucoup, tous ces braves gens qui, n'ayant pas longtemps à demeurer ensemble, auraient assez aimé à n'avoir pas d'étranger parmi eux. Mais il ne paraissait pas s'apercevoir qu'il gênait. Il avait une façon de sourire, aussitôt que vous l'approchiez seulement à vingt pas, qui vous désarmait par sa naïve vanité : il n'était pas loin de croire que sa présence ajoutait un grand charme au séjour de la maison. D'ailleurs, il était si doux, si humble, si obligeant, il était si gai quand on était gai, si affligé quand on était triste, si rempli d'affection et d'admiration pour toute la famille en général et pour chacun des membres en particulier, que l'on s'en voulait presque de le trouver importun.

Quand on lui parlait de son père, de sa mère ou de sa sœur, il jetait au plafond des regards inspirés, ses boucles blondes frissonnaient de tendresse, les larmes lui venaient aux yeux (surtout à la fin des repas) et il célébrait en mauvais français les louanges « de son très-vénéré père, de sa très-vénérée mère, et de sa bien-aimée sœur ». Il lui arriva mainte fois de dire (après le champagne) que sa mère et sa sœur étaient « des anges sur la terre ». Il se sentait pris d'une tendresse subite et d'une admiration sans bornes pour tous les membres de la famille Defert, qui tous, sans exception, étaient « des anges sur la terre ».

Du reste, s'il se perdait quelquefois dans les nuages de la sentimentalité germanique, il en redescendait fort régulièrement aux heures des repas. C'était une remarquable fourchette que ce jeune homme si poétique ; il y avait plaisir à le voir faire honneur aux compositions culinaires de Justine. On eût dit qu'il ne s'était jamais trouvé à pareille fête, quoique la table des Defert fût vraiment bien modeste, eu égard à leur fortune. Peut-être aussi n'avait-il en vue que de s'instruire ; il s'initiait peut-être aux raffinements de la cuisine française, pour pouvoir en médire plus tard, en connaissance de cause, au nom de la simplicité germanique. En tous cas, sa conduite semblait réglée sur ce principe : tirer d'un voyage toutes les connaissances et tout le parti possible ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Jean savait bien que son père était riche, mais il n'avait jamais su à combien montait, ni en quoi consistait sa fortune. M. Schirmer le sut au bout de quelques semaines, aussi bien que M. Defert lui-même. Il poussa l'esprit d'observation si loin qu'il explora toute la maison, sans doute pour se rendre compte de la distribution d'une maison française. Plusieurs fois même voulant avoir une idée nette de l'aménagement d'une cave française, il ne dédaigna pas d'y descendre avec Pierre, que ses questions étonnaient toujours et embarrassaient quelquefois. Il n'en put croire ses yeux, quand il vit à la fois, dans un même caveau, tant de bouteilles de champagne, et il déclara, les yeux humides, que cette maison était vraiment bénie de Dieu !

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

L'oncle Jean faisait très-grand cas du jeune Allemand : il trouvait en lui un auditeur infatigable et insatiable. Quand on a raconté toutes ses histoires à toutes les personnes de sa connaissance, on a beau les aimer encore soi-même, on n'ose plus les redire, de peur de trouver les gens ennuyés ou distraits. Non-seulement celui-ci écoutait avec une patience inépuisable, mais encore il se faisait redire certains points jusqu'à deux et trois fois, et il semblait toujours y prendre un plaisir extrême. Il pria l'oncle Jean de lui montrer son brevet de la Légion d'honneur. Quand il l'eut longuement contemplé, il mit la main sur son cœur, et fit à l'oncle Jean un salut roide, mais profond. Quand il eut obtenu de voir les états de service du capitaine, il fut saisi d'enthousiasme, et prenant à deux mains la main du brave soldat, il la tint si ongtemps serrée, que l'oncle Jean put croire qu'il songeait à la garder, comme un précieux souvenir.

Une autre fois, c'étaient des questions sans fin sur l'armement, l'habillement, le campement, la vie du soldat, le maniement des armes. L'histoire du lieutenant Taragne le faisait frissonner; l'histoire du singe qui avait mangé les chemises du capitaine, quand il l'eut bien ruminée et bien comprise, le précipita dans de telles convulsions de rire, que le capitaine aurait pu croire qu'il avait été jusque-là un narrateur incompris. Mais si le capitaine était trop modeste pour aller aussi loin, il ne pouvait s'empêcher d'aimer et de prôner celui qui lui causait de si douces émotions. Et puis, il fallait voir de quel ton enthousiaste Karl parlait de la brave armée française, et de la grande nation française ! A l'entendre, c'était la reine du monde ! Le cœur du capitaine en était tout réjoui. Le digne homme s'en voulait à mort d'avoir si longtemps détesté les étrangers.

Quand toute la famille partit pour conduire Marthe, le cœur tendre de Karl fut si ému pendant toute l'absence de ses hôtes, que bien souvent il ne savait plus ni ce qu'il disait ni ce qu'il faisait. Laissé seul à la maison, avec prière de se considérer comme chez lui, c'est machinalement qu'il mangeait et machinalement aussi qu'il se faisait servir du champagne. Le champagne égaye les gens tristes. Dans quelques occasions la douceur de son caractère semblait altérée ; les symptômes extérieurs de cette affection mentale étaient une inflammation extraordinaire du nez, un clignotement de paupières et un commencement de bégayement. Alors il rudoyait Pierre, ou bien, pris d'accès de tendresse pour lui, il lui parlait confidentiellement de l'*objectif* et du *subjectif*, ou bien, il lui faisait de longues tirades sur la corruption des Welches (sans lui dire ce que c'était que les Welches), sur la grande patrie allemande; sur le rôle sublime et la mission providentielle de la belle race germanique. Mais ce n'étaient là que des crises aiguës, il redevenait bientôt lui-même.

Il était très-assidu à la fabrique; il comprenait lentement mais sûrement, et sa modestie était telle, qu'il ne se vanta jamais d'avoir surpris certains secrets de fabrication qu'on ne s'était pas chargé de lui apprendre. Les ouvriers ne l'aimaient pas ; il se mêle, disaient-ils, d'un tas de choses qui ne le regardent pas.

Lorsqu'il avait du temps devant lui, Karl aimait à faire de longues promenades dans la campagne ; il aimait tant la « grande nature » ! Mais toujours positif autant que poétique, il s'enquérait de l'état de la campagne, du rendement des terres, des débouchés. Au bout de quelques mois de cet exercice, il connaissait les ressources de l'arrondissement aussi bien que le sous-préfet, qui était payé pour cela.

Un jour le préfet, en tournée de révision, s'embourba dans un chemin vicinal : ce fut le thème de toutes les conversations. Ce haut fonctionnaire avait été obligé de chercher un refuge dans une ferme et de coucher dans le foin.

On racontait l'aventure en présence de Karl. Il écoutait de toutes ses oreilles, selon son habitude, et quand tout le monde eut parlé, sans que personne eût pu dire quelle autre route le préfet aurait dû prendre, ce fut Karl qui l'indiqua avec beaucoup de précision. Comme on le complimentait sur ses connaissances topographiques, il rougit d'abord, et se mit ensuite à rire; il avait passé là par hasard, prétendait-il, pour aller voir un château en ruines.

Eh bien ! en parlant ainsi, Karl se calomniait ; il connaissait non-seulement cette route, mais encore toutes les autres, et c'est sans doute par modestie qu'il faisait l'ignorant et parlait du hasard.

Une autre fois, un des charretiers de la fabrique allait partir pour chercher des chardons à foulon, dans une commune éloignée. Un contre-maître lui donnait ses instructions. Le charretier annonça qu'il prendrait un certain chemin qu'il indiqua. Il n'ajouta pas que cette route allongeait le trajet, et qu'il la préférait parce qu'il y trouverait plus de cabarets que sur l'autre. Le contre-maître ignorait sûrement cette circonstance, que Karl lui révéla.

Le charretier marmotta entre ses dents quelque chose sur les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas ; et prit, furieux, la route où il y avait moins de cabarets. Ce jour-là Karl se fit un ennemi. Comme il était dans ses idées de n'en pas avoir, il se promit de ne plus se mêler des affaires des autres, quand cela pouvait le compromettre.

En général, lorsqu'on lui parlait de ses longues absences, Karl laissait volontiers entendre, sans toutefois le dire explicitement, qu'il composait des poésies.

La famille était revenue, le sacrifice étant consommé. Karl ne parlait point de quitter la maison ; il croyait peut-être que sa présence apportait quelque adoucissement au chagrin de ses hôtes. S'il croyait cela, il se trompait ; s'il faut tout dire, on commençait à être un peu las de ses consolations banales, périodiquement reproduites en style emphatique et sentimental. Un jour, M. Defert se mit obligeamment à sa disposition pour l'aider à chercher un logis et une pension. Karl se confondit en remer-

ciments, appela M. Defert « sublime monsieur » ! et traîna la chose en longueur, autant que cela lui fut possible. A la fin, il prit son parti, et pour 15 francs par mois, service compris, devint locataire d'une grande chambre passablement nue, quoiqu'elle se vantât, sur l'écriteau, d'être garnie. Cette chambre avait vue sur une tannerie : Karl déclara que l'odeur de cuir ne l'incommodait pas, au contraire !

Puis, après maintes démarches pour trouver une pension, il donna la préférence à l'hôtel de la Sirène, dont la table d'hôte était fréquentée par de nombreux commis voyageurs, auprès desquels il espérait trouver toutes sortes de renseignements.

Quand il quitta la maison de M. Defert, il fit ses adieux à la famille en style biblique, et partit pour son logis, suivi de Pierre, qui portait sa grande malle. Pour récompenser le brave garçon de la peine qu'il venait de prendre, il le fit asseoir sur une de ses trois chaises, et lui fit admirer le panorama de la tannerie ; après quoi, il lui donna une poignée de main, et le congédia en l'appelant son meilleur ami. La porte refermée, Pierre fut pris d'un tel accès de fou rire qu'il fut obligé de s'asseoir sur une des marches de l'escalier pour reprendre haleine. Quant au candide Karl, enchanté d'avoir remplacé le pourboire par une protestation d'amitié qui ne lui coûtait rien, il écrivit à son vénéré père. Il lui fit savoir qu'il venait de prendre possession de son domicile, que le prix lui en paraîtrait peut-être un peu élevé, mais que c'était très-bon marché pour le pays. Il lui dit qu'il ménageait son argent (et c'était vrai) ; qu'il avait fait cependant la folie de prendre une pension un peu chère, mais qu'il rattraperait cet argent en instruction et en renseignements utiles.

D'ailleurs il était resté chez les Defert assez longtemps pour avoir fait déjà de notables économies. Le vénéré père répondit à son fils qu'il était heureux de le voir dans les bons principes, qu'il ne saurait trop l'engager à orner sa mémoire et à ménager sa bourse. Il espérait bien surtout qu'il ne se laisserait pas gâter par les mœurs françaises. Il lui envoyait au surplus sa bénédiction avec un certain nombre de thalers, et la recommandation de les faire durer aussi longtemps que doivent durer des thalers honnêtement gagnés.

Un dimanche, Robillard avait dîné rue du Heaume, M. Schirmer était un des convives. Après le dîner, les deux collégiens, laissant M. Defert et M. Schirmer plongés dans une discussion sur les matières premières et le *drawback*, s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, faire un tour de jardin.

« Ouf ! dit Robillard !

— Qu'est-ce que tu as? demanda Jean avec inquiétude.

— Oh ! que c'est lourd sur l'estomac !

— Quoi ?

— Le Schirmer donc ! Allons ne va pas faire l'étonné. Avoue qu'au fond tu en es aussi excédé que moi ; plus même, puisque tu en as joui plus longtemps.

— Qu'est-ce que tu as à dire contre lui ?

— Moi? rien ! seulement te rappelles-tu Margeval? Non, il avait fini sa philosophie quand tu es entré au collége. Si tu savais quelle tête angélique il avait : tu sais du moins quel mauvais drôle il est devenu depuis.

— Sans doute, eh bien ?

— Eh bien ! c'est tout à fait cette tête-là, et tout à fait ces manières-là. Je puis me tromper, mais je n'augure rien de bon de notre excellent ami Schirmer.

— Tu as tort, reprit Jean, de juger et de condamner un homme à première vue.

— Margeval ! dit l'autre avec un grand sang-froid.

— Mon père et ma mère l'estiment.

— Margeval !

— Il est plein d'attachement pour nous.

— Il le prétend ; mais quelle preuve en avez vous ? Margeval ! te dis-je.

— Oui, Margeval, voilà un beau raisonnement. Dis tout de suite « Tarte à la crème », c'est aussi concluant. En tous cas, ne répète pas à d'autres ce que tu viens de me dire.

— Parce que ?

— Parce que ! » Jean, à sa grande confusion, ne put trouver de réponse plus péremptoire. Sans aller aussi loin que Robillard, il n'aimait pas M. Schirmer, qui l'aimait tant ! et il s'en voulait de ne pas l'aimer. Voilà pourquoi, ne pouvant défendre l'hôte de son père avec beaucoup de logique, il en était réduit à le défendre avec beaucoup de chaleur.

En ce moment, M. Schirmer s'avançait vers eux, le sourire sur les lèvres.

« Que je te casserais volontiers quelque chose ! » grommela Robillard entre ses dents ; puis, voyant l'air suppliant de son camarade, il marcha à la rencontre de l'Allemand, et lui dit, avec une courtoisie ironique :

« Une belle soirée ! monsieur.

— Tout à fait belle », répondit M. Schirmer d'un ton profondément touché.

Après un début si animé, il y eut un silence embarrassant. M. Schirmer composait mentalement une phrase, qui mettait bien longtemps à voir le jour. Robillard le laissait méchamment chercher ; quand il vit que la phrase était prête, il la coupa net. « Vous venez peut-être au jardin, lui dit-il, pour fumer un cigare. Nous vous en prions, ne vous gênez pas pour nous, la fumée de tabac ne nous incommode pas, quoique nous ne fumions pas nous-mêmes. »

Schirmer sourit, et tirant avec empressement son porte-cigares de sa poche, il le présenta tout ouvert aux deux amis, qui refusèrent. Robillard poussa le coude de Jean, et lui fit remarquer à voix basse quel empressement Schirmer avait mis à offrir des cigares, dès qu'il avait été certain que l'on n'en accepterait pas. Au bout de quelque temps, il tira sa montre et annonça qu'il était temps pour lui de retourner au collége.

« Déjà, dit M. Schirmer en souriant.

— Déjà est un mot bien gracieux, reprit Robil-

lard en s'inclinant. Désolé de vous quitter si vite; j'aurais été bien heureux de faire plus ample connaissance avec vous ! »

« Eh bien, dit-il à Jean qui le reconduisait au collége, n'ai-je pas été aimable avec ton ami; mais n'importe, mon cher vieux, toutes les fois que je le verrai je ne pourrai jamais m'empêcher de penser à Margeval. »

M. Schirmer, invité de temps en temps par des jeunes gens de sa connaissance à passer la soirée au cercle de la Jeune France, s'y montra toujours prudent et discret. Une fois cependant, après une longue conversation sur la musique allemande et sur la philosophie en général, il s'oublia au point de boire à même la bouteille de champagne. Ses compagnons, aussi émus que lui, ne virent là qu'une aimable plaisanterie. Ce soir-là sans doute il était mal disposé, car ses beaux yeux d'ange louchaient horriblement ; son nez s'abaissait sur sa moustache blonde qui se hérissait. Il avait un faux-air d'oiseau de proie, et il fut peu gracieux pour ses compagnons.

« Romains de la décadence, leur dit-il en bégayant, vous me faites pitié. Lequel de vous connaît Henri Heine, qui a osé médire de la grande race germanique? Faites-le-moi passer, que je le perce du glaive d'Arminius et que je lui coupe les oreilles. »

Les garçons eurent toutes les peines du monde à l'empêcher d'enjamber la fenêtre pour se mettre à la poursuite de Henri Heine. Pour le ramener chez lui on fut obligé de lui dire que le Monsieur en question l'y attendait, et qu'il était arrivé par la voiture du soir, exprès pour se faire percer du glaive d'Arminius et se faire couper les oreilles.

Le lendemain matin, quand il se trouva au réveil tout habillé sur son lit, il eut comme un soupçon de ce qui s'était passé, et craignit fort de s'être compromis par quelque parole imprudente. Quand il sut qu'un garçon discret l'avait ramené sans scandale et que tous ses compagnons étaient, ce soir-là, hors d'état de le comprendre, il recouvra toute sa sérénité.



CHAPITRE XXII

Sœur Agnès est heureuse. — Menus propos et réflexions de Robillard.

Marthe, les premiers jours, a trouvé bien étrange et bien dur de n'être plus avec les siens, surtout avec sa mère. A plusieurs reprises, elle s'est demandé avec angoisse si elle ne s'était pas trompée, et si elle aurait la force de surmonter ses regrets. Mais comme c'est une bonne fille, bien ferme et bien courageuse, et qui sait de longue date ce que c'est que de faire son devoir, elle lutte vaillamment contre elle-même, et ses regrets se transforment peu à peu jusqu'à devenir de la résignation chrétienne. Puis, le temps, qui adoucit tout, vient à son aide. C'est pour elle une tristesse d'une douceur infinie que d'associer ses chers absents à tous ses actes de charité, et de retrouver leur souvenir au fond de toutes ses prières.

Dans toutes les villes où un ordre de la Mère générale l'a successivement envoyée pour exercer sa charité, on retrouverait facilement la légende de la sœur Agnès (c'est désormais son nom).

A chaque ordre nouveau qui lui enjoint de partir, elle obéit sans répugnance : le pauvre, en effet, n'est-il pas partout l'image de Jésus-Christ? La douleur et la souffrance ne sont-elles pas partout les mêmes, et n'ont-elles pas besoin des mêmes secours et des mêmes consolations? Ne trouvera-t-elle pas partout, par conséquent, à exercer cette charité tendre et infinie qui a sa racine dans un attrait mystérieux pour la souffrance et pour la douleur. L'humble sœur serait bien surprise des jugements que l'on porte sur elle ; peut-être serait-elle un peu choquée de la forme trop familière de ces jugements. Les bonnes gens qu'elle a aidés à sortir de leur abattement et de leur désespoir n'ont pas la moindre idée, ni le moindre souci d'une phrase bien tournée ; ce qui ne les empêche pas d'avoir le cœur reconnaissant. Mais ni son humilité ni sa délicatesse n'ont jamais eu à souffrir. Personne n'a jamais osé dire en sa présence tout ce qu'il pense d'elle. Elle a une manière charmante et irrésistible de dire *chut!* au moment où elle voit poindre un témoignage d'admiration.

D'ailleurs elle a beaucoup de gaieté et d'entrain, et si le *chut!* ne suffit pas, elle trouve de ces mots qui déconcertent sans blesser, et qui enseignent la délicatesse et la réserve à ceux qui n'en avaient jamais eu la moindre idée.

Les malades de l'hôpital, autour du poêle, ou d'un lit à un autre, se chuchotent leurs remarques sur la sœur Agnès quand elle n'est pas là. Pour eux tous, c'est à n'en pas douter une fille de grande maison ; les plus exaltés veulent que ce soit une princesse. Tous sentent bien que ce n'est pas une de ces âmes qui se jettent dans les bras de Dieu parce que le monde les a méconnues ou froissées. Tout le monde se tait ou change de conversation lorsqu'elle s'avance

de son pas modeste et assuré (le pas de sa mère), pendant que les pans de sa grande coiffe blanche battent doucement, comme des ailes, de chaque côté de son charmant visage. Son sourire fin et modeste est comme un rayon de soleil printanier dans les tristes salles de l'hôpital. Les plus vieux mécréants, ceux qui se font un méchant plaisir de déconcerter «le curé», c'est-à-dire l'aumônier, cessent à son approche leurs grognements et leurs imprécations.

Ces esprits forts, qui ne croient à rien et qui s'en vantent, ont un peu honte de se laisser si facilement dompter par elle, et ils s'excusent comme ils peuvent à leurs propres yeux, en prétendant qu'elle doit être sorcière.

Les lettres de Marthe à sa mère sont pleines d'un contentement visible et d'une franche gaieté. La gaieté est, dit-on, la fleur de l'esprit ; elle est aussi la marque extérieure d'une conscience paisible et satisfaite. Mme Defert sent qu'elle n'a pas besoin de commenter ces lettres pour y découvrir un sens caché ou des sous-entendus ; elle n'a pas besoin de lire entre les lignes. L'âme de Marthe n'a point de secret ; elle est franchement heureuse, comme une âme à qui il a été donné d'atteindre le but qu'elle avait rêvé, et qui n'y a trouvé ni désenchantement ni mécompte. Une chose que Marthe ne songe même pas à dire, c'est tout le bien qu'elle fait autour d'elle.



Pour eux tous, c'est à n'en pas douter une fille de grande maison. (P. 164, col. 2.)

Il en revenait parfois quelque chose aux oreilles de sa mère, qui se sentait envahie alors par une sorte d'orgueil mélangé de joie et de tristesse. Lorsque Jean voyait, dans ces occasions, sur les lèvres de sa mère un certain sourire qu'il connaissait bien, il se levait, l'embrassait sans rien dire, et lui prenait la main qu'il gardait longtemps dans les siennes. Ils ne se disaient rien, et ils n'avaient pas besoin de se parler pour se comprendre. Jean avait toujours aimé et admiré sa mère, il savait maintenant pourquoi il l'aimait et l'admirait. Une douleur sincère, comme celle que lui avait causé le départ de Marthe, est une initiation à toutes les délicatesses du sentiment vrai. Le sens intime que le chagrin avait créé en lui, lui permet de lire dans son propre cœur et dans celui de sa mère.

L'oncle Jean, qui s'était attendu, sans oser le dire, à voir arriver des lettres en style de « nonnette sucrée », avec des petites homélies mystiques et des exhortations particulières pour chacun des membres de la famille, fut fort agréablement surpris en voyant la sincérité, la franchise des lettres de sœur Agnès, et surtout cette bonne gaieté qui l'avait toujours rendue si charmante. Le première fois que Mme Defert lui en donna une à lire, il s'écria, en essuyant les verres de ses lunettes :

« Dieu soit loué ! c'est toujours notre bonne fille ;

cela fait du bien de voir comme elle est heureuse! »

Et il alla colporter la bonne nouvelle chez tous ceux qu'elle pouvait intéresser. M. Defert, peu à peu, se réconcilia avec l'idée de voir Marthe heureuse loin de lui et sans lui. Mme Nay, tout entière aux préparatifs de départ de son mari, absorbée par le soin de commencer elle-même l'éducation de son bébé, n'avait pu s'appesantir autant que les autres sur ses regrets. L'enfant était à la fois turbulent et charmant, il mettait de la vie et de l'animation dans la maison. Il aimait beaucoup sa grand'maman, ce bébé, et sans cesse il avait quelque secret à lui confier et quelque demande à lui faire. Il ne faut pas attrister les petits enfants, disait Mme Defert. C'est pourquoi, quelque peine intérieure que chacun ressentit, ce petit garçon ne voyait autour de lui que des visages souriants. Aussi, la concession que faisait chacun des membres de la famille, profitant à tout le monde, la maison était encore fort agréable.

Tel était du moins l'avis de Robillard, qui disait à Jean un dimanche matin : « Moi, je trouve que l'on est très-bien ici. » Comme Robillard était seul avec son ami, s'était enfoui sans cérémonie dans un immense fauteuil, les jambes voluptueusement étendues sur une chaise.

— Tu trouves? dit Jean qui regardait en souriant la pose confortable de son ami.

— Oh! je ne parle pas du fauteuil, quoiqu'il soit moelleux et bien rembourré. Je parle de l'air que l'on respire ici. C'est la maison du bon Dieu; tout le monde y est excellent, jusqu'à ce brave Baptiste qui est si amusant avec ses châteaux en Espagne! Moi je crois, continua-t-il en s'étirant sans vergogne, que c'est ta mère qui rend tout le monde si bon et si heureux. Tiens, moi, par exemple, me voilà vautré dans ce fauteuil comme un âne dans la poussière de la route. Eh bien! j'ai honte de moi-même, en songeant que je me tiens si mal dans une maison comme celle-ci; c'est un progrès cela, d'avoir honte de ses défauts. — Pousse donc un peu la chaise sous mes jambes, la voilà qui s'en va. Bien! merci! — Il me semble que si j'avais eu une mère comme celle-là, je serais à l'heure qu'il est un jeune homme très-présentable, au lieu de faire la couleuvre sur ce fauteuil. Mais à mon âge il n'est plus temps, on est trop vieux, le pli est pris! Que ce fauteuil est donc agréable, continua-t-il en changeant de ton, on se croirait couché dans le foin. — Plaisanterie à part, ne trouves-tu pas que je change un peu?

— Tu n'en as pas besoin, répondit Jean avec vivacité. Je ne connais pas de garçon plus loyal et plus brave que toi!

— Bien grand merci! cria Robillard du fond de son fauteuil. Comme j'ai de toi exactement la même opinion, il ne nous reste plus qu'à fonder une société d'admiration mutuelle. Tu seras le président et moi le secrétaire. Alors, tu trouves que je n'ai pas besoin de changer? Tant pis pour moi, car je sens que je change, et même beaucoup. Demande un peu à mes camarades ce qu'ils en pensent. Je t'assure que depuis un an j'ai singulièrement baissé dans leur estime! Depuis que je viens chez toi, j'ai si grand'peur de manquer ma sortie, que je deviens d'une sagesse effrayante. Le maître d'études se demande ce que cela veut dire, et si cela n'aboutira pas à quelque mystification. Tiens, écoute encore ceci : Tu sais que le rêve de mon père serait de me voir médecin à la Chènevotte, et que mon rêve à moi est, ou plutôt était, de vivre et de mourir cultivateur.



Sœur Agnès. (P. 164, col. 2.)

— Oui! eh bien?

— Eh bien! « Nous avons changé tout cela ». Tout mon désir était donc de vivre à la campagne, à cheval, au grand air. Patatras! je ne sais pas comment cela se fait, mais j'ai changé d'idée. Oui, j'ai changé d'idée, et ta mère est pour quelque chose là-dedans.

— Comment cela!

— Elle ne m'a jamais donné un conseil là-dessus, c'est vrai; elle ne m'a jamais fait la leçon, je ne pourrais pas citer un mot de sa part qui ait trait à mes projets d'avenir. Et cependant, je sais que si je n'étais pas venu ici, je n'aurais pas changé d'idée, voilà tout.

— Tu plaisantes?

— Je ne plaisante pas. En causant avec elle de choses et d'autres, il m'est venu à l'esprit des scrupules auxquels je n'aurais jamais songé de moi-même. Veux-tu que je te dise le fin mot? il m'a semblé que la bonne petite vie que j'arrangeais si bien était une bonne petite vie d'égoïste, pas autre chose.

— Cependant, voyons ; un grand propriétaire peut faire beaucoup de bien autour de lui.

— Cela n'entrait pour rien dans mes plans, et je me connais si bien, que même maintenant, si je menais cette vie-là, je ne songerais bientôt qu'à moi, qu'à mon bien-être, qu'à mes fantaisies.

— Tu te calomnies.

— Je demande à n'être pas interrompu à chaque mot. Si j'étudie la médecine, d'abord je fais à mon père le plus grand plaisir que je puisse lui faire, et je suis confus de n'avoir pas songé à cela plus tôt ; ensuite, je suis bien forcé de rendre service aux gens, puisque c'est mon métier. Il n'y a pas à dire, à moins de se déshonorer, il faut bien qu'un médecin marche le jour, la nuit, par la pluie et par la neige. Donc je serai médecin, s'il plaît à Dieu, et mon père aura la satisfaction d'être le père d'un médecin.

— As-tu écrit à ton père?

— Bien sûr; puisque ma résolution était arrêtée, j'ai voulu lui faire cette surprise pour sa fête.

— Qu'est-ce qu'il a dit de cela?

— Il dit que cela ne le surprend pas, croirais-tu cela? Mon effet est manqué. Il dit qu'il savait bien qu'un bon garçon comme moi ne voudrait pas lui faire de chagrin.

— Mais enfin, il est content?

— Il ne le dit pas ; mais il m'envoie vingt francs. Toutes les fois que mon père est particulièrement content de moi, il me donne cinq francs ; cette fois-ci, il m'en envoie vingt ! En vingt combien de fois cinq? Quatre fois ! Conclusion, il est aujourd'hui quatre fois plus content que d'habitude. »

En prononçant ces derniers mots, Robillard repoussa la chaise et se mit lestement sur son séant. Il tira de la poche de son gilet une pièce de vingt francs toute neuve.

« Regarde-moi ça », dit-il, et il se mit la pièce d'or sur l'œil, en manière de lorgnon ; puis il la jeta plusieurs fois en l'air, la rattrapant tantôt sur la paume, tantôt sur le dos de la main. Puis il se remit brusquement sur le dos.

Jean ne put s'empêcher de rire de la dextérité du futur docteur. « Il me semble, lui dit-il, que tu feras un fameux chirurgien. » Robillard ne daigna pas répondre à ce compliment, mais continuant la conversation comme s'il ne s'était rien passé :

« Moins désintéressé, dit-il, que mon futur patron Hippocrate, je n'ai pas refusé les présents d'Artaxercès, et cela pour deux raisons. La première, c'est que cela aurait fait de la peine à Artaxercès ; la seconde, c'est que je suis très-heureux d'avoir en ma possession cette petite fortune. »

Jean se demanda si son ami ne serait pas un peu avare?

« Quand je me suis vu si abominablement riche, reprit Robillard, je me suis demandé ce que j'allais faire d'une si grosse somme. Ma première idée a été de régaler toute la cour de chaussons aux pommes et de tartes à la crème, afin de reconquérir un peu de la popularité que ma sagesse m'a fait perdre. Mais je me suis dit que ma popularité ne valait pas 20 francs, et j'ai résolu de faire un meilleur emploi de mon argent. Après déjeuner, nous demanderons à ta mère la permission de faire une promenade ; nous louerons des chevaux, et nous irons à la Grenadière : c'est la ferme où demeure ma tante Edmée. Il n'y a pas quatre lieues, et nous serons de retour pour le dîner. J'aimerais bien aller embrasser ma tante : il y a très-longtemps que je ne l'ai vue; elle commence à se faire vieille, son asthme la tourmente, et elle ne peut plus supporter la voiture, par conséquent, on ne la voit plus à Châtillon. Elle sera heureuse de savoir que je suis décidé à faire ma médecine. C'est elle qui m'a élevé ; quoique jusqu'ici je ne lui aie pas fait grand honneur, elle m'aime tout de même et sera contente de me voir. Je ne suis pas fâché non plus qu'elle fasse ta connaissance. Crois-tu que ta mère nous permette d'y aller? »

Avant que Jean eût répondu, la cloche du déjeuner sonna. Robillard sauta brusquement sur ses pieds, et répara ce qu'il appelait le « désordre de ses draperies », refit le nœud de sa cravate, boutonna militairement sa tunique et se déclara prêt.

« Après vous, docteur! dit Jean en ouvrant la porte pour le laisser passer.

— Par ordonnance du médecin! » répliqua Robillard en enlevant son ami comme une plume et en l'emportant sur son dos. Arrivé en bas, il déposa doucement son fardeau sur le sol, et s'inclinant avec la plus grande courtoisie, il offrit le bras à Jean pour entrer dans la salle à manger, où il n'y avait encore personne.

Mme Defert autorisa ses deux garçons à faire la promenade projetée. Seulement elle pria Robillard de veiller sur Jean. Robillard se mit à rire, et dit que ce serait bien plutôt à Jean de veiller sur lui; mais que pour une fois il ferait le mentor, et il pensa en lui-même que Mme Defert avait trouvé là un ingénieux moyen de le rendre sage.

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE X

Navigation sur le Fraser.

Au bout d'une semaine environ, nous eûmes un chargement complet pour Lytton, et, après avoir examiné avec soin notre flottille et réparé nos avaries, nous partîmes à la pointe du jour. Notre voyage, à partir de Fort Yale, où nous arrivâmes vers les neuf heures du matin, fut des plus dangereux et des plus pénibles. Ce n'étaient pas seulement les marchandises qu'il fallait mettre à terre et transporter à force de bras par-dessus les rochers, aux endroits appelés *portages*, jusqu'à un endroit où l'on pût se rembarquer, mais il fallait tirer de l'eau les bateaux mêmes et les pousser à grand renfort de rouleaux et de leviers jusqu'au lieu de rembarquement.

Ainsi, nous passions nos journées de l'aube à la nuit, tantôt naviguant sur le fleuve le plus dangereux du monde, tantôt transportant bateaux et chargement le long de la rive accidentée. Nous étions le plus souvent trop fatigués, le soir venu, pour changer nos vêtements humides contre des vêtements secs ou pour faire cuire notre souper. Nous nous contentions de nous rouler dans nos couvertures auprès du feu que nous allumions sur le bord du fleuve et de nous abandonner à un sommeil fiévreux.

Le jour venu, nous nous remettions à cette rude besogne, pour ne nous voir quelquefois, après une longue journée de travail, qu'à une couple de milles de l'endroit que nous avions quitté le matin.

Vers la fin du douzième jour nous aperçûmes les eaux bleues de la Thompson qui, sur une petite distance, courent presque parallèlement aux eaux jaunâtres du Fraser, et quelques vigoureux efforts nous amenèrent au but de notre voyage. Nous bénîmes le Ciel d'avoir échappé aux dangers de cette navigation et fûmes bien heureux de pouvoir nous reposer un peu.

Notre repos toutefois ne devait pas être de longue durée. Le voyage avait été si avantageux aux entrepreneurs qu'ils étaient pressés de recommencer. La descente du fleuve était la partie la plus dangereuse de notre tâche, car, au lieu de nous traîner péniblement en longeant la rive, il fallait se laisser emporter au gré de ce terrible courant et passer, avec une rapidité vertigineuse, au milieu même des écueils que nous avions évités à la remonte, en débarquant. A deux endroits cependant, aux grandes et aux petites chutes, nous dûmes encore faire des *portages*.

En quatre heures, nous eûmes accompli presque la moitié du voyage et atteint Boston Bar. Là, nous nous arrêtâmes pour nous reposer, car nous avions terriblement travaillé pour gouverner nos canots à travers les rapides.

Une barque montée par sept hommes, dont six rameurs et un homme au gouvernail, n'ayant pu, faute d'avoir pris les précautions nécessaires, éviter un tourbillon, fut engloutie corps et biens à nos yeux, sans qu'il nous fût possible de lui porter secours. En vain avions-nous donné aux hommes qui la montaient avis du danger, recommandé de ne pas abandonner un instant la direction de leur bateau, crié de faire force de rames; tout fut inutile. L'homme à la barre perdit la tête; l'agitation des rameurs croissant avec le danger, la barque, qui ne gouvernait plus, arriva sur les brisants qui la remplirent d'eau, et bientôt elle s'enfonça avec une lenteur qui, pour nous, fit durer un siècle cet affreux spectacle. Un des rameurs, jeune et beau garçon, essaya de franchir d'un bond le cercle maudit, mais il y fut ramené par le contre-courant. Les autres, convaincus que tout était fini, se tenaient debout dans la barque, qui sombrait lentement, levant au ciel leurs bras impuissants. L'eau semblait monter pour étouffer leurs cris et noyer leurs regards désespérés. Tout disparut; mais cet effrayant spectacle, ces figures pâles, éperdues, s'enfonçant lentement dans leur tombe liquide, ne sortiront jamais de ma mémoire.

Peu d'instants après nous passions nous-mêmes, avec la rapidité de l'éclair, près du lieu où venait de se produire ce terrible accident. Arrivés à un endroit où la furie du fleuve se calme un peu, nous nous retournâmes, dans l'espérance que nous pourrions encore être de quelque secours à quelqu'un des naufragés; mais nous attendîmes en vain, rien ne se montra, pas même un débris quelconque du bateau, dont aucune épave ne fut retrouvée.

De retour à Yale, nous dûmes y attendre quelques jours qu'un nouveau chargement pour Lytton fût complété, et, les eaux ayant baissé, nous fîmes ce voyage en un peu moins de temps que le premier. Nous eûmes aussi, par la même raison, un peu moins de dangers à courir; mais Pat et moi commencions à être exténués, et à notre second retour à Yale nous fûmes assez satisfaits de ne pas trouver un nouveau chargement. On paya et congédia les Indiens; il fut convenu que quatre d'entre nous et le capitaine descendraient dans un des canots jusqu'à Victoria et que nous ferions, en passant, une partie de chasse et de pêche dans les îles du golfe de Géorgie.

La veille même de notre départ, je fus en grand danger de périr dans les flots du Fraser. Nous étions campés sur la rive à un endroit où un banc de sable cause avec le courant un vaste remous. Nous avions besoin de sucre pour notre voyage, et il fallait traverser le fleuve pour en aller chercher à une boutique tenue par un Chinois. Je partis seul dans un petit ba-

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138 et 153.

teau très-léger. L'endroit difficile à passer était celui où se rencontraient les deux courants contraires; le moindre faux mouvement pouvait faire chavirer ma frêle embarcation. Heureusement pour moi, il faisait chaud et je n'avais que ma chemise, mon pantalon et des pantoufles. J'avais aperçu des Indiens et leurs femmes qui se baignaient à un coude formé par le banc de sable, et, comme j'arrivais au passage dangereux, j'entendis une des baigneuses pousser un grand cri. Ce n'était rien : la femme s'était un peu coupé le pied sur un rocher. Je m'étais follement retourné au moment même où je n'aurais pas dû perdre un seul instant de vue mon bateau. Tout à coup, je sentis qu'il me manquait sous les



Je me mis à nager de toutes mes forces. (P. 169, col. 1.

pieds et je tombai à plat dans l'eau : l'embarcation s'en allait, emportée comme un morceau de bois.

Je me mis à nager de toutes mes forces; mais quoique bon nageur, j'étais stupéfait du peu de chemin que je faisais. Personne ne pouvait me porter secours, et je savais ne pouvoir compter que sur mes propres efforts. Voyant que je n'avançais pas et comprenant que, si je luttais ainsi, je verrais bientôt mes forces s'épuiser, je fis la planche et fus emporté par le courant auquel je n'avais nullement la force de résister.

Je commençais à désespérer de mon sort et à penser tristement à ma famille et à mes amis, lorsque l'idée me vint que mon seul moyen de salut était de suivre le courant; si j'étais entraîné au delà du tourbillon, je pouvais peu à peu me rapprocher du bord en descendant. Ce fut ce qui arriva; une fois le plus grand danger passé, je jetai les yeux sur la rive et vis le pauvre Pat qui courait de toutes ses forces en criant et faisant des gestes désespérés. Un peu plus bas je vis quelque chose qui pour le moment valait encore mieux, une branche d'arbre flottant tranquillement sur l'eau. Quelques brassées m'y amenèrent, et, me jetant sur la branche que je serrai d'un bras, je me servis de l'autre pour me diriger vers le rivage. Je descendis ainsi le fleuve sur une longueur d'environ deux milles (3 kilom.) jusqu'à un endroit où les rives se rapprochaient un peu. L'eau était mortellement froide et les forces étaient sur le point de manquer à mes membres engourdis. Cependant, à quelque distance j'aperçus un arbre déraciné dont le tronc, encore attaché à la rive, plongeait dans le fleuve. Je réussis à l'atteindre et m'y cramponnai avec la force du désespoir. Quelques minutes après, Pat arrivait, suivi du capitaine qui portait une corde et une bouteille d'eau-de-vie. Ils me jetèrent la corde, que je saisis, et me tirèrent sur la rive où je perdis connaissance. Quand je revins à moi, je vis Pat et le capitaine occupés à me bassiner les tempes avec de l'eau-de-vie. Ils me présentèrent la bouteille et j'en pris une gorgée qui, en toute autre circonstance, m'aurait ôté toute espèce de force, mais qui, après le bain froid que je venais de prendre, me remit sur mes jambes et me permit de gagner le camp avec l'aide de mes amis.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous partîmes et descendîmes le fleuve sans autre peine que de gouverner notre embarcation. Une fois Fort Hope passé, nous pûmes déployer nos voiles, et vers midi nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Harrison. Nous avions une commission à faire dans le voisinage, à un endroit où d'immenses prairies, submergées à

l'époque des hautes eaux, étaient alors à sec. Des hommes, en dépit des moustiques, y étaient occupés à faucher les foins. Pat fut envoyé comme messager, préalablement muni d'un voile de mousseline qui lui enveloppait la tête et le cou, et averti qu'il ne devait pas sortir ses mains de ses poches.

Conformément à ses instructions, Pat traversa la prairie au milieu d'un nuage ailé de moustiques qui bourdonnaient autour de lui et, dans leur vaine rage, s'efforçaient de percer ses habits d'épais velours de coton. Ayant fait sa commission, il revenait au bateau par le chemin le plus court, lorsqu'il rencontra un troupeau de bœufs espagnols. Un taureau ombrageux, apercevant sa chemise rouge, courut sur lui, suivi par le reste du bétail. Pat n'eut que le temps de gagner, en courant comme un fou, le bois qui longeait la rivière, et, pour respirer, il jeta le voile qui le protégeait contre les moustiques. Au sortir du bois, il tomba dans un marais où les bœufs se gardèrent bien de le suivre; mais lui-même ne s'en tira pas aisément, et, s'il échappa aux bœufs, il n'échappa point aux moustiques : il en était noir quand il sortit du marais.

Voyant les insectes voler autour de lui par milliers, nous lui criâmes de se tenir à l'écart et nous nous éloignâmes du bord : nous savions que si ces insectes gagnaient le canot, ils nous suivraient et qu'ils ne nous donneraient aucun repos.

« Et comment irai-je au bateau? demanda Pat.

— A la nage, pardieu! répliqua le capitaine.

— Mais, capitaine, je ne sais pas nager.

— Vous aurez donc à rester où vous êtes; car je n'entends pas être dévoré par ces enragés buveurs de sang.

— Alors, il est sûr que je me noierai. Que faire? »

Je tirai un long aviron du bateau et le dirigeai vers Pat en tenant ferme la poignée. L'Irlandais faisant appel à tout son courage et, aiguillonné par les piqûres des insectes, plongea dans la rivière et, en remontant à la surface, saisit l'aviron à l'aide duquel nous le tirâmes à bord.

Nous ne nous arrêtâmes à New Westminster que le temps de faire quelques emplettes et de nous équiper pour la chasse et la pêche. Le soir du même jour nous atteignîmes l'embouchure du Fraser et nous arrêtâmes à Point Roberts, limite du territoire américain. Là, nous trouvâmes un matelot retiré, du nom de Joe, qui, en ajoutant aux revenus d'une petite exploitation agricole les produits de la chasse et de la pêche, menait une existence très-confortable La place ne manquait point chez lui ni le whiskey, et le gibier et le poisson ne coûtaient que la peine de les prendre. Nous pouvions donc, sans trop nous flatter, compter sur d'agréables loisirs après la saison de rudes labeurs que nous venions de passer.

À suivre. R. B. Johnson.

Traduit de l'anglais par A. Talandier.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE COPERNIC

I

Au milieu du XVI[e] siècle, la petite ville, aujourd'hui prussienne, de Frauenbourg, bâtie sur une éminence aux bords de la Vistule, était alors cité polonaise, siége épiscopal du diocèse de Warmia ou Ermeland.

Dans la journée du 24 mai 1543, il y avait à Frauenbourg une émotion à peu près générale. Les bonnes gens qui se rencontraient n'avaient guère qu'un unique sujet d'entretien. Ils se groupaient inquiets, s'interrogeaient d'un air consterné.

« Eh bien ! que sait-on ? Comment va-t-il ?

— Hélas ! mauvaises nouvelles ! il y a tout à craindre que le brave chanoine ne s'en relève pas. On désespère. Lui, si fort, si robuste jusqu'ici ! Voilà qu'un simple coup de sang va peut-être le mettre en terre.

— Est-ce possible ! un si digne homme, une si belle âme !

— Et, paraît-il, une si forte tête !

— Oui, on le dit, mais nous ne pouvons pas juger de ces choses nous autres, gens de petite instruction.

— Et pourquoi donc? Est-il, par exemple, nécessaire d'avoir étudié pour savoir qu'avant lui nous n'avions d'autre eau dans la ville que celle qu'on s'en allait péniblement chercher au bas du coteau, à la rivière; tandis qu'à présent, grâce à la machine qu'on a pu construire sur ses plans, il y a partout des fontaines qui coulent, même sur les points les plus élevés.

— Pour moi, je ne suis point savant, mais voici ce que j'ai vu ! Ma mère, gravement malade, avait essayé de tous les médecins, qui disaient que c'en était fini d'elle. Elle alla consulter le bon chanoine Nicolas. Il lui ordonna des remèdes. Elle guérit en peu de temps.

— Moi, je peux dire aussi qu'il m'a débarrassé d'une fièvre terrible, et j'ajoute qu'il me donnait des drogues préparées de ses mains, sans vouloir rien recevoir en retour, sachant que je n'étais pas riche. Il est si charitable!

— Écoutez un témoignage de sa charité et de son savoir. Quand mon fils fut obligé de quitter le pays pour la milice, je pleurais, je me désolais. « Qu'avez-vous ? me demanda-t-il un jour. — Je lui contai ma peine. Alors sans rien dire, il emmena mon garçon ; il le fit asseoir devant lui, et sur un morceau de papier il en fit une image si ressemblante qu'on aurait cru le voir vivant. — Puis il dit à mon garçon : « Tiens,

porte cela à ta mère. Quand tu ne seras plus là, elle pourra ainsi te regarder encore. » J'avais mis l'image à la tête de mon lit, et je la voyais, je l'embrassais, j'en étais toute consolée!.. Et songer que nous allons perdre un tel homme!.. Ah! que les pauvres vont pleurer!.. Mais tenez, voici venir Frantz, le sonneur de la cathédrale, il doit savoir... demandons-lui...

— Eh bien, Frantz?

— Eh bien! priez pour la belle âme du chanoine Nicolas. J'étais là quand il a rendu le dernier soupir. C'est un saint homme de moins ici-bas.

— Ce sera un bienheureux là-haut. Mais dites, comment est-il mort?

— Oh! de la plus douce, de la plus édifiante manière. Il s'est éteint, les yeux au ciel, en murmurant des prières, et sans doute tout occupé de pieuses pensées. Depuis ce matin d'ailleurs il ne semblait plus s'occuper des choses de ce monde. Tantôt, cependant, il a eu un moment de retour... Son secrétaire est entré dans la chambre, portant un volume, et s'est approché de lui, en disant : « Voyez maître, c'est votre livre, dont on vous envoie le premier exemplaire. » Alors, on aurait cru qu'il allait renaître. Il s'est mis tout à coup sur son séant, il a étendu les mains comme pour prendre le volume. Il l'a touché en tous sens, il a fixé dessus ses yeux qui semblaient joyeusement rallumés; il a dit : « Ah! oui! c'est bien! » Mais tout cela n'a duré que quelques instants. Le cher homme est retombé épuisé sur les coussins. Une heure après il était mort.



Voyez, maître, c'est votre livre. (P. 171, col. 1.)

— Çà mais, Frantz, qu'est ce donc que ce livre qu'il a touché, joyeux, avant de mourir?

— Ah! ma foi! je vous avouerai que je l'ai demandé à un des clercs qui étaient là; il m'a répondu que le livre s'appelait — attendez que je me souvienne, — *des Révolutions des corps célestes*... Alors, vous comprenez, je n'ai pas bien compris...

— En effet, c'est difficile à comprendre, pour des gens comme nous; mais, bien certainement, ce ne peut être qu'un bon livre, si c'est notre bon chanoine qui l'a fait.

— Oh! certainement. Un si digne homme!

— Un cœur si charitable!...

— Certes, son souvenir n'est pas près de s'effacer.

— Oh non! Oh non!... »

Ainsi devisaient les bonnes gens de Frauenbourg, le jour où Dieu rappelait à lui l'âme du vénéré chanoine qui mourait, âgé de soixante-dix ans moins quelques mois, puisqu'il était né le 12 février 1473.

II

Le 12 février 1473, dis-je, par conséquent le 12 février 1873 il se sera écoulé quatre cents ans depuis

la naissance de ce chanoine Nicolas, dont le trépas laissait de si unanimes regrets parmi la population de la petite ville polonaise, où, pendant trente années, il avait fait preuve de toutes les plus nobles et utiles vertus.

Et, comme les habitants du pays l'avaient prévu, le souvenir de cet homme de bien s'est si peu effacé qu'en l'honneur de l'échéance des quatre siècles on doit fêter, en plusieurs lieux, l'anniversaire de sa naissance. Mais — il faut le dire, quoique l'auréole attachée à sa mémoire n'en devienne que plus brillante et plus respectable — ce n'est pas aux qualités de son cœur que le chanoine de Frauenbourg doit de se survivre ainsi.

Nicolas Copernic — pour l'appeler du nom qu'il a immortalisé par la profondeur et l'élévation de son esprit, — avait inscrit ses titres de gloire dans ce livre qu'on lui apporta sur son lit de mort, et qui ne devait être rien moins que la base de toute la nouvelle science astronomique.

Jusqu'à lui, bien que quelques sages de l'antiquité eussent entrevu le peu de solidité de cette assertion, on avait toujours admis, sur la foi de l'illusion des sens, que la terre occupait le milieu du système universel. Copernic osa détrôner notre globe, et prouver qu'il n'était qu'une planète se mouvant autour du grand centre de chaleur et de lumière qui s'appelle le Soleil.



Nicolas Copernic.

A vrai dire, les ignorants pourraient s'étonner qu'on attache tant d'importance à une découverte de ce genre. Qu'importe, diront-ils, qu'on sache ou ne sache pas quel est celui des globes qui reste immobile ou gravite autour d'un autre? Mais on peut leur répondre que, outre cette première utilité qui consiste à élever le niveau des âmes et des esprits, par le plus de pénétration des secrets du Créateur, le côté pratique, usuel, des progrès humains y a considérablement gagné; car, sans chercher ailleurs, la certitude des données astronomiques n'est-elle pas le fondement indispensable des relations maritimes; et n'est ce rien d'avoir mis la précision là où il n'y avait auparavant que doute et confusion?

Quoi qu'il en soit, nul ne contredit plus aujourd'hui les affirmations de génie que hasarda Copernic; mais bien en prit sans doute au vénérable chanoine de disparaître du monde lorsque son livre fut publié, car il aurait pu lui en coûter cher de s'être mis en opposition avec les idées reçues.

A cette époque la part était mal faite à l'essor indépendant de l'intelligence. La science, encore incertaine, n'avait pas conquis cette imposante autorité qui fait que, par la poétique grandeur de ses vues, elle arrive à se concilier avec les traditions. Elle en discute parfois le texte, mais c'est le plus souvent pour en expliquer et consacrer l'esprit.

En somme, Copernic avait pénétré et mis en lumière la simple, l'irréfutable vérité astronomique. D'autres ont achevé son œuvre de lucide conception des phénomènes universels; mais la première gloire lui reste si entière, qu'aujourd'hui, entre deux nationalités rivales une vive lutte s'établit pour le revendiquer comme un de leurs enfants.

— Il est à moi, dit l'Allemagne, qui montre sur la carte actuelle de son territoire, non-seulement le nom de Frauenbourg, où s'éteignit le grand astronome, mais encore celui de Thorn, la cité où il vit le jour.

Et l'ayant inscrit parmi les illustrations de leur pays, les Allemands célébreront le quatrième centenaire de Copernic par des réunions, où leurs savants disserteront sur son système et glorifieront son génie.

— C'est mon fils, dit la Pologne, qui, pour n'être plus un peuple, n'est pas moins restée une nation toute jalouse des souvenirs de sa vieille existence : il est né Polonais, il est mort Polonais, il est à moi!

Et pendant qu'à Varsovie aura lieu une nouvelle inauguration du monument que lui a élevé le ciseau

du fameux sculpteur Thorwaldsen, et qui aura été restauré aux frais d'une souscription publique, à Thorn, par les soins d'une académie qui porte le nom de Copernic, une nouvelle et magnifique édition sera publiée du livre des *Revolutions des corps célestes*.

Dans cette même ville où existe encore la maison qui abrita le berceau de Copernic, il y aura sans doute aussi une sorte de pèlerinage commémoratif à la chambre qu'orne un vieux portrait de lui, car dans cette ville le culte traditionnel pour sa mémoire est, paraît-il, fort ardent, fort vivace.

On raconte que, lorsque Napoléon passa vainqueur en Pologne, après avoir fait réparer le tombeau qui est dans l'église de Frauenbourg, il visita la maison de Thorn, et voulut acheter le vieux portrait; mais le pauvre tisserand qui en était alors le possesseur refusa de céder, même à haut prix, cette peinture qu'il regardait comme une véritable relique sainte, gage de bénédiction pour sa demeure.

Peut-être le brave homme n'avait-il pas autrement conscience de l'hommage rendu au célèbre défunt; mais l'honneur n'en est que plus touchant, plus significatif; et là-haut, l'âme pure du bon chanoine a dû s'en réjouir.

Et maintenant si vous voulez que nous nous prononcions sur cette épineuse question de nationalité, je propose de dire : « Copernic n'est ni à ceux-ci, ni à ceux-là : il est à tous ; il est à la science dont il fut l'un des plus vifs flambeaux, il est à l'humanité dont il fut l'un des plus dignes et plus nobles enfants. Qu'il y ait donc fête partout pour son glorieux anniversaire ! »

L'ONCLE ANSELME.

COMMENT ON DONNE A MANGER

AUX PLANTES D'APPARTEMENT

Aucune occupation n'est plus charmante, plus gracieuse que les soins prodigués, presque dans chaque demeure, aux plantes ornementales des appartements. L'amour des fleurs est général ; malheureusement cet amour est maladroit, souvent meurtrier, rarement fécond, car bien peu de personnes sont habiles à soigner ces captifs involontaires et immobiles qui ne savent, pour protester, que mourir.

Grâce aux travaux du Dr Jeanel, un immense perfectionnement vient d'être réalisé en appliquant à la culture des fleurs d'appartement les expériences de M. Ville sur les engrais chimiques. Une fois la plante bien prise dans le vase où elle est placée, nous ne savions que l'arroser selon ce que nous croyions utile. Qu'en résultait-il? L'eau que nous versions lavait la terre, enlevait les parties solubles de l'engrais et nous étions tout étonnés de voir la plante languir, s'étioler et périr. Cette expérience est de tous les jours : répétée, elle amène le dégoût et l'ennui.

Désormais nous possédons un moyen sûr, rationnel, de nourrir nos plantes comme on nourrit un animal véritable, et, par suite, de les maintenir aussi longtemps que nous le voudrons dans leur plus florissant état de végétation.

Le traitement est des plus simples ; mais avant d'en donner les détails, n'est-il pas indispensable de nous rendre compte de ce qu'il importe de faire et du pourquoi on le fait? Au point de vue général, il faut bien se pénétrer que, dans l'ensemble harmonieux des êtres, les végétaux, quels qu'ils soient, représentent des intermédiaires entre le règne minéral et le règne animal. Qu'on n'oublie point que le règne minéral est la matière première de leur organisation, mais que, par contre, ils doivent devenir eux-mêmes la matière première de l'organisation animale. En d'autres termes, les végétaux se nourrissent de minéraux, les animaux de végétaux. Ce cercle immense comprend la nature entière qui nous contient.

Quelles sont, demanderez-vous, ces substances minérales dont se nourrit la plante?

Nous ne pouvons entrer ici dans l'énumération trop longue des quatorze corps révélés par l'analyse chimique; il nous suffira d'indiquer que les uns viennent de l'atmosphère sous forme d'eau et d'acide carbonique, les autres du sol dans lequel ils sont puisés par les racines. Parmi ces derniers, citons la silice, la potasse, le fer, la chaux, etc.

Quant à l'acide carbonique, il est absorbé par les feuilles et décomposé par elles sous l'influence de la lumière ; alors elles laissent s'envoler l'oxygène, ce principe indispensable à la respiration des animaux, et déposent, dans les tissus de la plante, le carbone que nous y retrouvons plus tard, pour nous chauffer, sous forme de charbon.

N'oublions pas l'azote, extrait de l'air par certaines plantes et du sol par la plupart des autres, et qui joue, par ses composés, un des rôles les plus actifs et les plus importants de la végétation : ce sont les engrais qui l'apportent et le fournissent, ainsi que la plupart des prinicpes indiqués tout à l'heure comme venant du sol.

On avait cru, jusqu'aux expériences de Boussingault, que la végétation exigeait une sorte de fermentation, une putréfaction lente des principes décomposables apportés par le fumier. Mais, le jour où il a été prouvé que la plante absorbe purement et simplement les éléments minéraux qui se fixent en elle, on a compris tout de suite qu'il n'était point nécessaire d'ajouter au sol une matière putréfiable, et qu'il serait plus avantageux de mettre la plante à même d'absorber *directement* les aliments minéraux dont elle a besoin.

C'est ce que nous allons faire, maintenant que nous savons ce que nous voulons et ce que nous cherchons.

Voici les aliments demandés, à l'état solide et concret : nous les diluerons tout à l'heure pour les rendre plus faciles à digérer. Ils sont sous forme des sels suivants que nous mélangerons, car il faut qu'ils réagissent les uns sur les autres. On les pulvérise tous pour commencer :

Azotate d'ammoniaque	400 grammes.
Biphosphate d'ammoniaque	200 —
Azotate de potasse	250 —
Chlorhydrate d'ammoniaque	50 —
Sulfate de chaux	60 —
Sulfate de fer	40 —
	1000 grammes.

Cela se trouve chez tous les pharmaciens et les marchands de produits chimiques, et cette quantité peut coûter 3 francs.

Ceci est donc la *nourriture* de nos plantes. Il faut maintenant apprendre à la leur préparer. Ah! cette cuisine est bien simple!

Mettons en 4 *grammes* dans un litre d'eau ordinaire.

Chaque plante aura assez mangé quand elle aura reçu 50 *grammes* de ce liquide par semaine. Tout votre litre suffit à vingt pots de fleurs! Et encore, des expériences récentes semblent démontrer que cette ration de nourriture ne doit pas être établie brusquement et tout d'un coup: elle brûlerait la plante. Il faut aller progressivement : commencer par 10 grammes de liquide, puis 15, puis 20, ainsi de suite jusqu'à la ration normale.

Or, faisons un petit calcul de ménagère. 50 grammes de notre solution, au 1000e, contiennent deux dixièmes de gramme de sels : en un an, la plante aura donc mangé 10 grammes 40 de notre mélange; mettons 10 *grammes*, en chiffres ronds : la dépense de notre élève sera de 3 *centimes* pour un an. Vrai! ce n'est pas cher!

De terre, il n'en faut plus d'aucune sorte, car elle ne sert que de support aux racines. Vous pouvez la remplacer par du sablon, du grès pilé, parce que vous voudrez. Vous pouvez mettre la plante dans un verre, un pot quelconque non percé. A quoi bon un vase à fleurs? une soucoupe? tout est absorbé.

Mais quelles espèces se prêtent à ce traitement?

Toutes, ou à peu près. Cependant nous pouvons vous en nommer un bon nombre sur lesquelles les essais ont été faits avec tout le succès désirable : *Acanthe, Agave, Arum, Aspidistra, Balsamine, Begonia, Coleus, Fuchsia, Hartwegia, Lierre, Héliotrope, Jacinthe, Pétunia, Réséda, Sauges, Sparmannia, Véronique*, etc., etc.

Évitez les *Saxifrages* et les *Bambous*.

Ne vous attendez pas à récolter de graines.

H. DE LA BLANCHÈRE.

FAITS DIVERS

SAUVETAGES. — Dans le dernier tableau trimestriel des récompenses décernées par le ministre de la marine et des colonies pour faits de sauvetage, la jeunesse et même l'enfance sont on ne peut mieux représentées.

Citons d'abord deux Corses : Emile MORRAZZANI, âgé de dix ans, et Achille BOURDELOUP, âgé de treize ans, qui ont obtenu : le premier un témoignage de satisfaction officielle pour sauvetage de deux enfants à Ajaccio, le 22 juin 1872; le second, une médaille d'argent de 2e classe, pour sauvetage d'un enfant à Bonifacio, le 18 juin.

Des médailles d'argent ont été également attribuées à : MM. Fr. Vict. DELIN, mousse, pour sauvetage d'un enfant à Port en Bessin, le 21 juin; — Vict. Aug. PILLEMONT, mousse, pour sauvetage d'un enfant, le 22 mai; — Hilaire BAUDILLON, mousse, pour secours à un bateau de pêche en détresse, au large de Port-de-Bouc, le 24 mai; — Joseph-Ferd. PETIT, novice, pour sauvetage d'un enfant à Trouville, le 3 mai; — Cl. Didier BOURDON, novice, pour secours à trois naufragés à Port-de-France (Martinique), le 18 juin.

Des témoignages de reconnaissance officielle à : MM. Aug. MALABRE, pour sauvetage de plusieurs enfants au Grou-du-Roi, le 26 juillet, et L. Marcel DEWERDT, novice, pour dévouement à l'occasion d'un naufrage, à l'île des Pingouins (côte de Patagonie), le 23 septembre.

LE COTON

Un jour, j'allais rôdant par la galerie des machines de l'Exposition universelle. Il m'arriva de remarquer dans un des *secteurs* de la division des colonies françaises un tout petit appareil qu'un homme faisait fonctionner, en tournant lentement une manivelle, et qui, je dois le constater, n'arrêtait pas beaucoup les passants.

Tout le mécanisme, à vrai dire, se bornait à deux ou trois pièces d'engrenage imprimant le mouvement à une couple de cylindres, longs au plus de 20 centimètres, tournant l'un sur l'autre entre deux montants de fonte, et flanqués d'une espèce de volet, sur lequel, de temps en temps, l'homme posait une poignée de bourre blanche, qui s'engageait entre les cylindres, et y passait brin à brin, en laissant retomber dans une auge de tôle un certain nombre de grains noirâtres.

« Qu'est-ce donc que cette machine »? demandaient d'aventure, mais sans trop de curiosité, de rares visiteurs à l'homme qui tournait la manivelle.

L'homme, qui n'était autre que l'inventeur lui-même, répondait d'un ton prouvant qu'il se sentait en droit d'attirer quelques regards attentifs sur sa machine : « C'est une *égreneuse* de coton.

— Égreneuse de coton ! — répétaient tranquillement, avec une profonde indifférence, la plupart des questionneurs. — Ah ! » Et ils passaient.

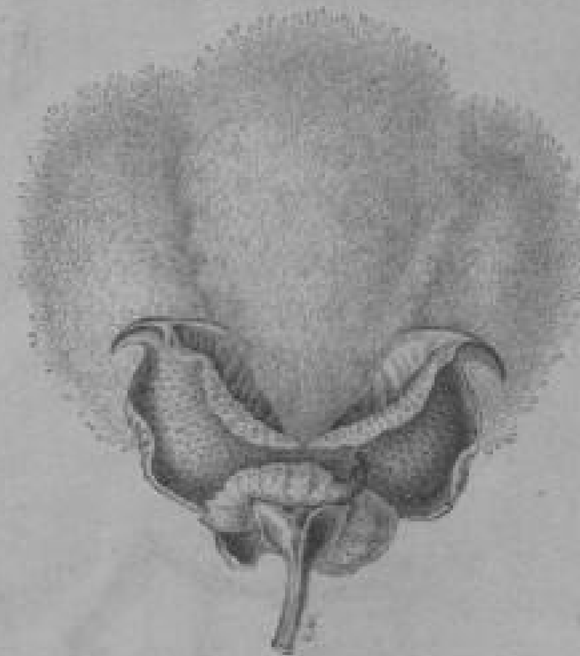
Quelques-uns cependant s'arrêtaient. A ceux-là l'homme expliquait comme quoi le coton, qui n'est autre chose qu'un duvet renfermé dans le fruit d'un arbrisseau, adhère très-intimement, quand on le récolte, aux graines de cet arbrisseau, comme par exemple nous voyons dans nos champs de légères aigrettes adhérer à la graine du pissenlit ou du chardon. Il leur disait qu'à l'origine l'opération qui a pour objet de séparer ce duvet de ces graines, se faisait à la main, et qu'alors une personne ne pouvait guère *égrener* dans une journée qu'un demi-kilogramme de coton, tandis qu'avec sa machine, — qu'il n'avait pas d'ailleurs la prétention de donner comme la première inventée, mais seulement comme une des plus simples qu'on pût affecter à cet usage, — un ouvrier en épluchait jusqu'à 50 ou 60 kilogrammes.

Je fus moi de ceux qui s'arrêtèrent pour voir fonctionner la machine, en écoutant ce que l'homme disait. Avant d'aller plus loin, je pris, je ne sais pourquoi, dans l'auge où elles tombaient, cinq ou six des graines que les cylindres avaient dépouillées de leur duvet. Après les avoir tenues un instant à la main, je les mis dans ma poche ; et je n'y pensai plus...

Mais voilà que, le lendemain, le hasard me fit ouvrir une Revue qui était sur ma table, à une page où je vis constaté que la seule industrie européenne reçoit, année moyenne, des divers pays qui le produisent, environ un MILLIARD de kilogrammes de coton. Alors, et comme instinctivement, je recherchai mes graines noirâtres, et, les ayant posées devant moi, ce fut avec une certaine émotion que je les regardai, et qu'en les regardant, je me pris à rêver, — oui, à rêver pour tout de bon.

Vous allez certainement trouver qu'il faut que j'aie en ce cas le rêve aussi facile que l'émotion. Je n'en disconviens pas ; mais, je vous le demande, s'il vous arrivait quelque jour d'entrer dans un des ateliers où se préparent les cartouches pour l'armée, voudriez-vous affirmer qu'en regardant travailler les ouvriers, vous sauriez vous préoccuper seulement de la manière dont ils s'y prennent pour enfermer dans un cornet de papier un petit lingot de plomb, en compagnie de quelques pincées de poussière noire ? Ah ! je parierais bien que non ! Ah ! je sais bien les images qui se présenteraient à votre esprit. Ah ! je connais bien le sentiment qui vous prendrait le cœur !... Les deux sébiles de bois placées devant l'ouvrier, et contenant, l'une la poudre, l'autre les balles, feraient apparaître pour vous toutes les sanglantes horreurs de la guerre. Vous entendriez le bruit des armes et les cris des blessés ; vous verriez les scènes de carnage et vous compteriez les morts ; et, l'âme troublée, vous maudiriez, j'en suis sûr, les prétendues haines nationales, les prétendus intérêts d'États, au nom desquels on fait tant de pauvres diables s'entr'égorger, qui n'eussent pas demandé mieux que de rester à l'atelier ou à la charrue... — Et vous auriez raison.





Fleur et fruit du cotonnier. (P. 176, col 1.)

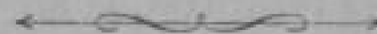
Eh bien ! de même que la seule vue de ces lingots, de cette poussière, ne saurait manquer de vous suggérer ces idées pénibles, de même l'aspect de ces pauvres petites graines brunes me transporte dans une de ces sphères pacifiquement animées où l'esprit aime à se trouver, parce qu'il y voit hautement manifesté, au lieu des sots antagonismes et des barbares dissidences, le grand et consolant principe de l'union par et pour le travail. Je les regarde, et je vois sur les rives de l'Ohio, comme sur les coteaux du Gange ; dans les îles de l'Archipel grec, comme dans les plaines du Nil ; aux bords du San-Francisco, au Brésil, comme sur les alluvions du Sénégal ; aux Antilles, comme en Murcie ; dans les champs du Céleste Empire, comme dans notre colonie algérienne ; je vois des milliers et des milliers d'hommes, faces

blanches et peaux d'ébène, se consacrer à la plantation, à la taille, à l'arrosement du précieux et délicat arbrisseau. Je vois les terres remuées, les fosses ouvertes, où la noire semence est jetée, qui, au bout d'une semaine déjà, a poussé vers le ciel ses pâles gemmules; j'assiste aux soins nombreux qu'exige son entretien; je vois venir, la pioche ou la serpe à la main, ces légions actives qui doivent l'émonder ou le débarrasser de ses nuisibles voisins; je m'intéresse au creusement des canaux d'irrigation, qui répandront dans le sol où il végète la fraîcheur qui, sous un ciel ardent, hâte et favorise son développement. Je compte avec le colon les jours qui s'écoulent dans l'impatient espoir de la première fleur; et, quand cette première fleur s'est ouverte en étoile safranée ou tachée de pourpre, je me convie à la fête qui met en liesse la rustique maisonnée. Puis j'attends la venue des fruits, des capsules. Les voilà qui se forment, qui se développent, qui s'enflent, qui se gonflent... et qui éclatent enfin, en montrant par leurs *crevures* la blanche ou blonde toison qu'on va se hâter de recueillir. Ah! comme elle s'anime alors la plantation! Ils arrivent les *cueilleurs*, ils portent devant eux un sac à deux ou trois compartiments. Ils sont armés de ciseaux. Placés sur un seul rang, ils abordent tous ensemble les lignes d'arbrisseaux. Ils coupent une capsule, détachent les restes du calice qui se sont étendus sur le fruit, puis, le duvet saisi, ils le jettent, selon sa qualité, dans tel ou tel des compartiments de leur sac... Puis les sacs vont se vider au bout du champ dans des corbeilles... Et cette cueillette se prolonge pendant un mois; car tous les fruits n'ont pas mûri en même temps...

J'assiste encore au séchage de la récolte. Puis je suis témoin de l'égrenage. Là, dans les cultures primitives, je trouve des multitudes de femmes qui séparent une à une les graines du duvet, et qui se consacrent pendant de longs jours à cette besogne aussi lente que fastidieuse... Mais si j'aborde les grands centres de production, j'entends grincer les *saw-gin*, où agit un système de scies; ou bien les *roller-gin*, que rappelle la machine dont je vous entretenais tout à l'heure. Puis les balles s'emplissent, suspendues par quatre cordes, et dans lesquelles un ouvrier descend pour fouler par son propre poids le coton qui va franchir les mers.

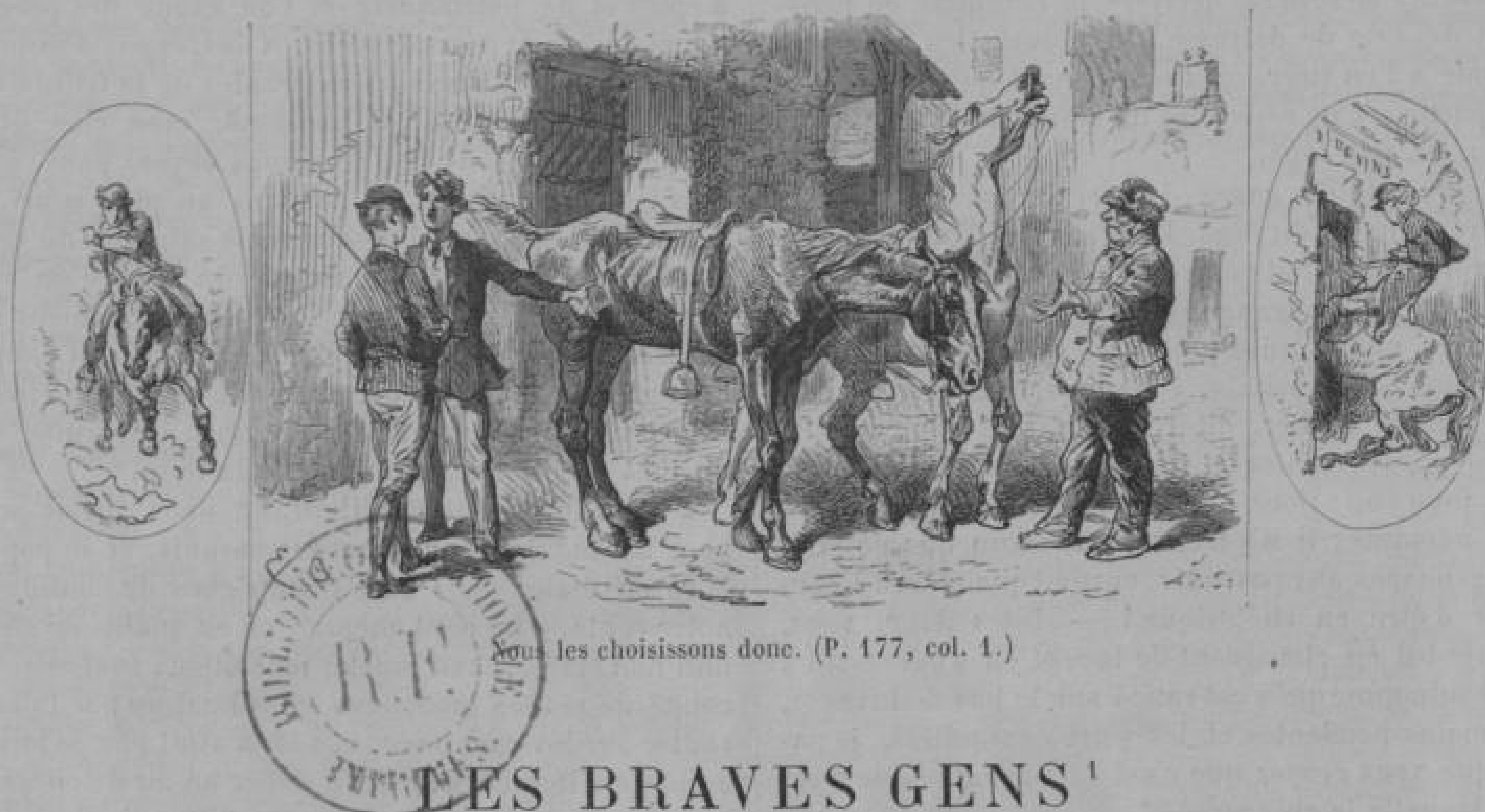
Puis les navires s'encombrent, et les voiles s'ouvrent, ou les feux s'allument... Et c'est par millions de kilogrammes partant d'ici, allant là, et de mille points du globe à la fois, que le milliard se réalise. Et il sort d'une petite graine noire, ce milliard, qui alimente les innombrables usines, qui appelle au sein du labeur des peuples d'ouvriers, et qui donne aux riches le luxe, comme aux pauvres le confort. Il devient la tenture somptueuse du palais, comme le plus humble des vêtements. Il ondoie diaphane sur les épaules d'une reine, comme il défend du froid les membres du pauvre enfant... Petite graine noire, sois bénie? *Roi Coton*, puisque c'est ainsi que t'appellent les Américains — roi qui règnes, et par la beauté et par les bienfaits, je te salue!...

Eugène Muller.





Emballage du coton. (P. 176, col. 2.)



Nous les choisissons donc. (P. 177, col. 1.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XXIII

Jean fait connaissance avec la tante Edmée. — Robillard découvre que M. Karl Schirmer continue à aimer beaucoup la géographie.

Décidément la race chevaline avait besoin d'être régénérée dans l'arrondissement de Châtillon. Les deux chevaux que le loueur mit à la disposition de Jean et de Robillard en étaient la preuve vivante.

« Ils ne payent pas de mine, c'est vrai, dit le loueur en réponse à quelques remarques critiques de Robillard; mais ils ont du fond. Et puis, ajouta-t-il en se grattant délicatement le bout du nez avec l'index, il n'y a pas de choix aujourd'hui, tous les autres sont en route; ce sont les deux seuls qui me restent.

— Nous les choisissons donc, » dit Robillard, qui était en veine de gaîté.

La monture de Jean aurait pu, sans inconvénient, avoir la queue plus fournie. Cet appendice, en effet, réduit à sa plus simple expression, présentait l'aspect piteux d'une queue de rat trop courte. Quant au cheval lui-même, il n'avait qu'un seul défaut, celui de s'arrêter court devant tous les morceaux de papier qu'il rencontrait sur sa route, comme s'il se disposait à les lire. En esquivant adroitement les morceaux de papier qui flânaient dans les rues et sur les routes, on avait un cheval parfait.

Le cheval de Robillard avait une grosse tête de sauterelle, de gros yeux saillants et la vilaine habitude de rire à tout propos et hors de propos, c'est-à-dire qu'il retroussait continuellement ses lèvres, et montrait toutes ses dents, qui étaient longues et jaunes. Elles n'étaient pas belles, ses dents; il devait bien le savoir, on le lui avait assez dit; mais il persistait à les montrer. C'était peut-être simplement un tic nerveux, ou bien, comme la pauvre bête était myope, sa grimace provenait peut-être seulement des efforts qu'il faisait pour voir clair. D'un caractère poétique et rêveur, il avait une tendance à fuir les chemins battus où piétine le vulgaire, pour chercher des voies plus solitaires. En d'autres termes, il aimait, de temps à autre, à quitter la grande route pour faire un petit tour dans les terres labourées, ou à pousser une reconnaissance jusque dans les cours des fermes ou des moulins.

Tant que les deux chevaux sentirent sous leurs sabots les pavés de Châtillon, ils marchèrent avec beaucoup de sérieux et de gravité. Mais, comme disait Robillard en racontant depuis cette aventure,

> A peine nous sortions des portes de Trézène,

que le cheval de Jean se mit à courir après un numéro du *Glaneur* que le vent roulait doucement sur la poussière de la route. Et l'on ne put le décider à repartir que quand il eut vu le cours de la Bourse et le nom du gérant.

Une demi-lieue plus loin, c'est le cheval de Robillard qui, à cause de sa myopie, prend un cabaret pour une cour de ferme. Il insiste pour entrer dans la salle, avec son cavalier. Quand il est tout près, il reconnaît que sa mauvaise vue l'a trompé; il secoue de désappointement sa grosse tête, et découvre toutes ses dents par un sourire plein d'amertume.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

Ce sourire est si hideux que le petit garçon du cabaretier se réfugie derrière le comptoir en poussant des cris de détresse. On a toutes les peines du monde à l'en tirer, en lui affirmant que « la bête » est partie, et ne reviendra lui montrer ses dents que s'il n'est pas sage.

Cependant on gagne du terrain, car les chevaux ont réellement du fond. Les gens que l'on rencontre s'arrêtent stupéfaits de voir des cavaliers de si bonne mine sur de si étranges destriers. Robillard les salue avec une exquise politesse, et les gens s'en retournent tout penauds. Puis un scrupule le prend :

« J'allais oublier, dit-il à Jean, que pour aujourd'hui je suis Mentor et toi Télémaque. Ne t'échauffe pas, mon ami ; tiens-toi droit, ne fais pas de grimaces aux passants ; il n'y a rien de si vilain que de faire des grimaces aux passants, surtout quand on a l'honneur d'être en rhétorique ! — Dites donc, vous, s'écrie-t-il en changeant de ton, et en s'adressant à un bonhomme qui s'est rangé sur le bas de la route, les mains pendantes et les yeux écarquillés, je parie que vous croyez que c'est un cheval, cette bête sur laquelle je suis monté ?

— Un drôle de cheval, tout de même, » dit l'homme en ricanant. Le cheval lui répond par un ricanement si affreux que l'homme en perd la parole.

« Eh bien ! reprend Robillard, ce n'est pas un cheval, c'est un lama que j'acclimate pour le compte du gouvernement. »

Et piquant des deux, il laissa l'homme stupéfait.

« Il me semble, dit Jean, que Mentor est bien jeune pour son âge, et que Télémaque a sous les yeux de bien funestes exemples.

— Voilà bien la jeunesse d'aujourd'hui, dit Robillard avec un sérieux affecté : frondeuse et ergoteuse, ergoteuse et frondeuse ! »

Le cheval de Jean aperçoit tout à coup des affiches collées sur une baraque de cantonnier, fait un écart, coupe sans cérémonie le dialogue, et quand il s'est assuré qu'il s'agit simplement d'une vente de luzerne et d'une licitation entre mineurs, il revient retrouver son compagnon.

A mesure qu'ils approchent de Valserre, le village où l'on quitte la route pour se rendre à la Grenadière, les deux amis dépassent des groupes de gens endimanchés qui vont tous dans la même direction. Enfin, on distingue dans le lointain les sons d'une grosse caisse, les cris déchirants d'une trompette, les mugissements d'un ophicléide et les éclats d'un trombone. « C'est la foire de Valserre ! » s'écrie Robillard, en sautant de joie sur sa selle. Puis tout à coup, se rappelant qu'il est dans son rôle d'être grave, il se tourne vers Jean qui n'a pas dit un mot. « Pourquoi, lui dit-il, ô Télémaque, ces vaines démonstrations d'une joie insensée ? Est-ce parce que nous approchons de l'île de Calypso ? Fuyez, fuyez, ô mon cher fils, les tentations sans nombre qui assaillent une jeunesse frivole dans l'île des plaisirs ! Ne vous faites point de ces folles visions de singes savants, de chevaux de bois, de pavés de pains d'épice et de tourniquets où l'on gagne des porcelaines dorées et peinturlurées. N'ouvrez pas d'avance vos narines aux senteurs enivrantes de la friture en plein vent. Modérez vos passions, mon cher fils ; comme nous avons peu de temps devant nous, évitons les tentations et..... coupons au plus court. »

Imitant le procédé brusque mais salutaire du vrai Mentor, qui précipita Télémaque du haut d'un rocher dans la mer, parce que le seul raisonnement ne suffisait pas à le tirer de l'île de Calypso, il coupa brusquement à droite par un petit chemin vicinal. Il laissait ainsi à gauche les parfums, les bruits, en un mot toutes les tentations de la foire.

« Vois-tu, reprit Robillard, on nous aurait pris pour des montreurs de chevaux savants, et le populaire en délire nous aurait empêchés de continuer notre route. » Le petit chemin, en sa qualité de chemin non classé, était jonché de cailloux roulants, et coupé de petites fondrières en miniature ; il fallait veiller sur les montures, et l'on n'avait pas le loisir de parler. Robillard se mit à siffler un air de chasse, puis à pester contre le chemin, affirmant qu'il dénoncerait cet état de choses à M. Schirmer, puisqu'il était si versé dans la question des voies de communication.

Voici la Grenadière, dont les toits pointus semblent percer le feuillage des grands marronniers ; voici la grande cour d'entrée, envahie par les herbes folles, toute pleine d'instruments de labour, coupée de trous à fumier et complétement déserte. Le bruit des chevaux évoque enfin un valet de ferme qui apparait à la porte d'une écurie, les yeux bouffis de sommeil, les cheveux pleins de foin, et mâchant par contenance un long brin de paille. Tout le monde est à la foire, sauf la maîtresse qui ne marche plus guère. Le valet prend par la bride les chevaux qu'il regarde avec défiance, et les visiteurs, sur ses indications, se mettent à la recherche de la dame du logis.

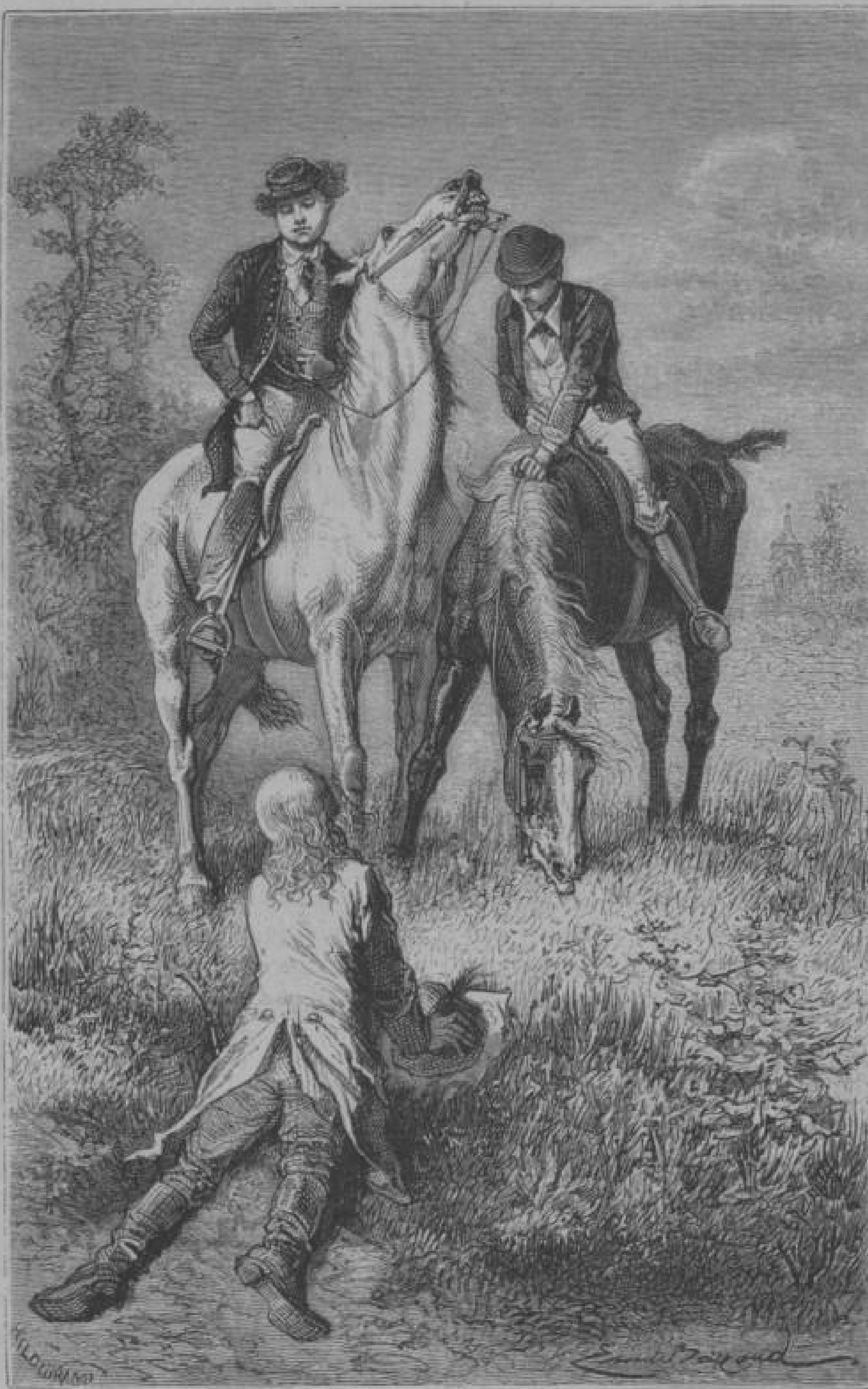
La Grenadière est un ancien castel, très-rustique, mais où du moins l'espace n'a pas été ménagé. Les pièces, hautes et claires, reçoivent le jour par de grandes fenêtres en anses de panier, avec des meneaux de pierre et de petites vitres épaisses enchâssées dans des losanges de plomb. Tout y reluit de propreté. La tante Edmée n'est pas dans la cuisine, on n'y trouve que ses lunettes posées sur son livre d'heures, à côté d'un tricot soigneusement empaqueté. Il règne dans toutes les pièces une vague odeur d'étable, de foin et d'iris. L'odeur d'étable domine du côté de la cour, l'odeur d'iris du côté du jardin. Quand Robillard ouvre la porte du jardin, les deux visiteurs se trouvent au milieu d'une plantation de giroflées en pleine fleur. Le jardin est vaste, à l'ancienne mode, tout rempli de ces fleurs de l'ancien temps que les plantes nouvellement acclimatées tendent à chasser des jardins modernes.

Jean remarqua, dans un boulingrin de tilleuls, les débris d'un *Galant Jardinier* de plâtre ; les jambes et

la moitié du torse étaient restés sur le piédestal, on voyait le reste dans les hautes herbes. Une *Jardinière Galante* faisait le pendant; elle s'était évidemment consolée de la perte du jardinier, puisqu'elle était toujours aussi galante et aussi gracieuse; je ne dirai pas, par exemple, qu'elle fût toujours aussi jeune; car la perte d'une notable partie de son nez, et l'éraillement de ses yeux la vieillissaient beaucoup; au delà du boulingrin de tilleuls, il y avait un quinconce de marronniers, puis, à droite, des bosquets de lilas et un labyrinthe en charmille.

Une légère fumée bleuâtre s'élevait au-dessus de la charmille, et une odeur de tabac se mêlait au parfum des giroflées.

« Il y a là quelqu'un qui pourra nous renseigner, » dit Robillard en se dirigeant d'un pas délibéré vers le fumeur invisible. Arrivé au labyrinthe, il poussa un cri de surprise : le fumeur invisible, c'était la tante Edmée en personne. Oui, la tante Edmée, que son asthme oppressait de plus en plus, et à qui son médecin avait recommandé l'usage de la pipe. Le premier moment de surprise passé, Robillard se jeta dans les bras de sa tante, et il y eut dans le labyrinthe un échange de baisers retentissants et de questions sans réponse. Bientôt les baisers furent moins retentissants, les questions eurent des réponses, et Robillard se souvint qu'il n'avait pas encore présenté son ami. La tante Edmée trouva que Jean ressemblait à sa mère, et lui en fit son compliment. Jean trouva que la tante Edmée ressemblait à une pomme de reinette trop mûre, et se garda bien de lui communiquer cette remarque désobligeante. C'était une vieille paysanne; son langage était à peu de chose près celui de la campagne, mais on voyait tout de suite que ses sentiments étaient élevés et son cœur généreux. Enfin, elle avait de si bons yeux et un si bon sourire, qu'au bout de cinq minutes Jean se demanda pourquoi il avait comparé un instant cette digne femme à une pomme de reinette.



Surpris dans cette innocente occupation. (P. 180, col. 1.)

Comme elle avait l'haleine courte, elle procédait surtout par exclamations et par petites phrases coupées. « Hein! mon garçon, — ton père va bien! — Tant mieux. — Son affaire avec l'entrepreneur arrangée, — hein? — Bien! — » Puis elle fit à Jean un récit saccadé et pittoresque de l'enfance de Robillard, de ses prouesses, de ses réparties, de ses méfaits, de ses succès. Elle fit, en passant, l'apologie de sa pipe; elle tenait à s'excuser d'avoir été surprise avec un engin aussi peu féminin. Le médecin lui avait d'abord ordonné certaines cigarettes où il entrait je ne sais quelle drogue. Cela lui tournait la tête au point qu'elle ne distinguait plus un épi de blé d'un épi de seigle. Alors il lui

avait ordonné la pipe, qui lui réussissait. Quand elle apprit que ses visiteurs avaient passé à côté de la foire sans vouloir s'y arrêter, elle en exprima son étonnement. A leur âge! se priver d'un si grand plaisir! c'était trop raisonnable! Il leur fallut, bon gré, mal gré, repartir une demi-heure plus tôt qu'il n'était nécessaire, afin d'y jeter au moins un coup d'œil. Aucun argument de leur part ne put prévaloir contre cette décision : ils partirent à l'heure dite.

« Alors, c'est décidé, dit la tante Edmée, tu étudieras pour être médecin? — Tout décidé, ma bonne chère tante. — Eh bien! prends cela (et elle lui glissa dans la main une pièce de 10 francs, enveloppée dans une feuille du *Double Liégeois* de l'an dernier. — Vous trouverez, dit-elle, tout notre monde à l'auberge du *Chien qui fume*, chez Bridet. Un des garçons de la ferme tiendra vos chevaux pendant que vous parcourrez la foire. Ils n'ont besoin de rien; ce n'est pas la peine de les mettre à l'écurie pour si peu de temps, ce serait une dépense inutile. »

Les chevaux firent un grand effet tout le long du village de Valserre. Le peu de temps que les deux amis avaient devant eux fut bien consciencieusement employé. Ils passèrent rapidement devant les *phénomènes vivants*, qui n'avaient d'attrait ni pour l'un ni pour l'autre; mais ils s'arrêtèrent aux chevaux de bois, et y firent grimper tous les enfants qui se contentaient de les regarder tourner, faute d'argent. Ils tombèrent au beau milieu de la famille Loret, qui était au grand complet, et qui jouissait, avec une simplicité patriarcale, de toutes les merveilles que l'on peut voir sans payer. Sans qu'on sût comment cela s'était fait, ni qui on devait remercier, les plus jeunes membres de la famille se trouvèrent tous armés de mirlitons monstrueux et de bâtons de sucre d'orge à la vanille. Jean et Robillard avaient disparu.

Les chevaux, qui sentaient leur écurie, ne se firent pas prier et marchèrent bon train. Cependant la sauterelle de Robillard poussa une pointe vers un pigeonnier qu'elle prenait sans doute pour un moulin. Don Quichotte prenait bien les moulins pour des géants! Robillard lui rendit la main, se promettant bien de lui faire rattraper le temps perdu. Tout à coup, arrivé dans un pli de terrain, Robillard aperçut M. Schirmer couché sur l'herbe. Il avait une carte étalée devant lui, et semblait y écrire des annotations. Surpris dans cette innocente occupation, il mit son chapeau sur la carte afin de la cacher, comme si c'était un crime de faire de la géographie en plein air. Robillard, en passant, lui demanda s'il faisait des vers didactiques sur la géographie; l'Allemand fit la sourde oreille, et répondit qu'il « faisait beaucoup chaud ».

Quand les deux voyageurs rentrèrent, il y avait une visite au salon. Robillard alla faire un tour au jardin. Il y trouva Baptiste en contemplation devant les poissons rouges du bassin. Robillard aimait beaucoup Thorillon, qui avait une admiration profonde pour Robillard. Le seul point où ils fussent en désaccord, c'est que Thorillon tenait absolument à parler à la troisième personne, ce que Robillard trouvait bien inutile et bien cérémonieux. Pour l'amuser, il lui raconta les exploits des deux chevaux et la bizarrerie de M. Schirmer, qui avait caché sa carte sous son chapeau. « Les cartes, dit Thorillon, c'est une idée fixe chez ce pauvre jeune homme. Il doit avoir quelque chose de fêlé ici, ajouta-t-il en portant l'index à son front. Chez lui, c'est tout rempli de cartes, et il en dessine continuellement. Il dessine bien; je m'y connais, j'ai assez vu les plans de M. Nay : les siens sont presque aussi propres. Il y a eu un moment où il s'était pris de passion pour la Louette; il était toujours en bateau avec les tireurs de sable, et il prenait note de tous les trous et de tous les gués. Une vraie manie, quoi! »

Cette manie, d'ailleurs, n'était pas particulière à M. Schirmer. Beaucoup d'autres Allemands, jeunes ou vieux, venus en France pour toute autre chose, étaient, il faut bien le croire, si épris de la beauté du pays, qu'ils en étudiaient les moindres détails avec un soin extraordinaire. Leur amour de la France et leur désir d'en connaître à fond les institutions ne se bornaient pas là. M. Schirmer, par exemple, savait aussi bien que le percepteur et le receveur municipal ce qui entre dans les caisses des villes et dans celles de l'État. Il savait même où étaient ces caisses, et si un incendie, par exemple, les avait menacées, il aurait pu indiquer aux pompiers où il fallait les aller prendre pour les sauver. Il connaissait la comptabilité industrielle presque aussi bien que M. Dionis. M. Dionis, je suppose, aurait pu s'absenter, tandis que Karl aurait tenu les livres; au retour, M. Dionis n'y aurait pas reconnu d'autre différence que celle de l'écriture. M. Dionis n'admettait que l'écriture française, et avait toutes les autres en horreur.

Robillard demanda à Baptiste comment il pouvait savoir que la chambre de M. Schirmer était pleine de cartes.

« Monsieur saura que M. Schirmer m'a dit que j'avais une belle écriture, que la sienne était mauvaise et il m'a demandé de lui donner des leçons. Des leçons! chacun son affaire : moi, je suis valet de chambre, et naturellement je ne donne pas de leçons d'écriture. — Eh bien! m'a-t-il dit, si ce n'est pas comme maître que vous me les donnez, ce sera comme ami; ce ne sera plus la même chose, et pour mettre vos scrupules bien à l'aise, je ne vous payerai pas, voilà tout. — Ça s'est arrangé comme ça. Je lui montre de temps en temps comment il faut s'y prendre, et c'est un bon écolier. Il faut croire qu'il travaille tout seul d'une fois à l'autre, car d'une fois à l'autre son écriture n'est pas reconnaissable. Je puis dire à Monsieur que, pour un Allemand, ce garçon-là n'est vraiment pas maladroit de ses mains. »

Robillard se mit à réfléchir, et se demanda tout haut où le Schirmer en voulait venir.

« A savoir écrire, bien sûr! » répondit naïvement Thorillon, tout étonné de la question.



CHAPITRE XXIV

Quatre ans plus tard.

Jean et Robillard continuent à se disputer la première place. Cependant Jean prend l'avance. Robillard avoue, sans jalousie, que les discours français et les discours latins de Jean valent mieux que les siens.

« C'est tout naturel, dit ce brave garçon à son ami. Je ne puis pas dire que tu es plus naïf que moi, car, je le vois, tu sais bien des choses que j'ignore; seulement tu crois à tout ce que tu dis dans tes discours, et moi je n'y crois pas, ou, en tout cas, je le trouve banal. Mais, vois-tu, c'est bien différent d'avoir été élevé au collège ou d'avoir été élevé par une mère comme la tienne. »

Peut-être, en effet, avec la noble ambition de former le cœur aussi bien que l'intelligence de ses élèves, le professeur fait-il trop souvent appel au sentiment de l'admiration. Tout n'est pas admirable dans l'antiquité; mais le respect pour ce qui est grec et latin fait que l'on admire quelquefois indiscrètement et en bloc. Bien des héros de cette Rome, si grande d'ailleurs, n'ont été, au dire de gens bien avisés, que de sombres fanatiques. Le petit écolier qui admire sur la foi du professeur, épuise, dès les premiers pas, sa petite provision d'admiration. Il se met dans l'idée qu'on l'attrape; que les professeurs admirent parce qu'ils sont payés pour admirer, comme ils punissent parce qu'ils sont payés pour punir. Sa défiance s'accroît avec l'âge, et augmente avec la crainte de paraître naïf. Si un camarade, dans une pièce de vers ou un discours français, a développé quelqu'une de ces idées généreuses dont toute âme bien née est naturellement éprise, l'écolier sceptique l'appelle *chauvin* ou déclamateur. Pendant que le professeur lit tout haut le devoir de son camarade, l'autre fait le geste d'applaudir ironiquement, ou celui de frapper sur une grosse caisse imaginaire; ou bien il ferme un œil et gonfle sa joue avec la pointe de sa langue, en regardant son voisin. Le respect humain est si grand, chez les enfants comme chez les hommes, que le voisin répond par un clignement d'œil, tandis que l'auteur du discours ou de la pièce de vers rougit de confusion, et se promet intérieurement de ne plus prêter à rire. Jean n'a pas de ces scrupules.

Et voilà pourquoi les discours de Jean valent mieux que ceux de Robillard.

M. Nay est parti pour l'Espagne, escorté de Thorillon. Ce dernier s'est ménagé de nouveaux correspondants. Cependant il trouve qu'il ne reçoit pas assez de lettres, et s'en prend à la poste espagnole. D'autres fois, il se figure que le gouvernement espagnol, pour satisfaire une vaine curiosité, détient injustement quelques-unes des lettres qui lui sont destinées.

Rue du Heaume, Jean continue à travailler, M. Defert à tisser, Mme Nay à s'occuper de son bébé, et Mme Defert à s'occuper de tout le monde. Les grands événements, dans cette maison paisible, sont les lettres de M. Nay et celles de Marthe.

« Nouvelles d'Espagne! » crie Marguerite quand elle a reçu une de ces bienheureuses lettres. Elle commence par s'enfermer dans sa chambre pour la lire à elle seule, puis on en fait ensuite la lecture en famille. Terrassements et nivellements, remblais et tunnels, sont par eux-mêmes des termes techniques qui parlent peu à l'imagination. Mais quand ces termes nous rappellent les efforts et les succès d'un homme distingué qui est en train de se faire un nom et une fortune, lorsque cet homme distingué est en même temps un aussi brave homme que M. Nay, alors, terrassements et nivellements, remblais et tunnels sont des termes, au contraire, qui parlent vivement à l'imagination, et Dieu sait dans quelles causeries sans fin ils entraînent la famille tout entière. Les études du tracé terminées, M. Nay reviendra en France, et n'y sera pas oisif; car il a dans l'idée un système de ponts tournants à établir sur la partie navigable des fleuves, pour laisser remonter les navires. Chacun, rue du Heaume, se figure un pont tournant à sa manière : autant de têtes, autant de ponts tournants; le seul point sur lequel on soit d'accord, c'est que les ponts tournants seront des merveilles d'élégance et de solidité.

Les lettres de Marthe sont plus rares que celles de M. Nay : ainsi le veut la règle. Elles ne jettent pas la famille dans des conversations sans fin, mais elles laissent dans l'âme de chacun quelque chose de doux et de fortifiant. Le mot *devoir* n'y est pas prononcé une seule fois, mais l'idée de devoir y circule d'un bout à l'autre. Peut-être se sent-on plus triste après les avoir lues; mais on se sent aussi beaucoup plus fort et plus désireux de bien faire.

Les autres événements de cette vie si calme sont les apparitions du vieux juge et les visites de M. Schirmer, qui tient beaucoup à ne pas se laisser oublier.

Un jour, M. Dionis eut des éblouissements; depuis quelque temps déjà sa vue baissait. Ne pouvant se décider à quitter ses livres, qu'il tenait avec tant de soin depuis quarante ans, il parle de s'adjoindre un jeune homme qui lui faciliterait certaines parties de sa tâche, et qu'il initierait peu à peu aux mystères de sa profession.

Par un singulier hasard, il se trouva que juste à ce moment, comme s'il eût été prévu d'avance, M. Schirmer père écrivit une lettre à M. Schirmer fils. Ce dernier l'apporta tout effaré à M. Defert. La lettre était écrite en français, M. Defert put donc la lire de ses propres yeux. Le vénéré père de M. Schirmer ayant voulu s'enrichir trop vite, s'était départi de sa prudence ordinaire : il avait fait des spéculations. La mauvaise foi de son banquier lui avait fait perdre tous ses thalers. La vénérée Mme Schirmer avait été si affectée de ce fâcheux accident qu'elle pleurait en moyenne, et à diverses reprises, trois heures par jour. Le fiancé sentimental de la bien-aimée sœur, ayant appris qu'il n'y avait plus de thalers dans la maison, avait été pris tout à coup d'une frénésie de voyages; le bruit courait qu'il était parti pour l'Afrique centrale, à la recherche du docteur Livingstone. En conséquence, le vénéré père priait son bien-aimé fils de profiter de la bienveillance de ses amis de Châtillon pour subvenir à ses propres besoins.

Pour conclure, M. Karl Schirmer, se jetant aux pieds de M. Defert, le supplia, les larmes aux yeux, de l'associer au travail de M. Dionis. M. Defert aurait aimé à réfléchir sur cette proposition ; pour gagner du temps, il dit que M. Dionis devait être consulté.

« Il l'est ! répondit M. Schirmer en interrompant ses gémissements, et en quittant pour un instant son ton pathétique et sentimental. Il consent si vous consentez ! » (Crise de larmes et de sanglots.) M. Schirmer reprend ensuite sa voix naturelle pour dire : « Mon écriture est devenue toute française, » et il tira de sa poche une page d'une écriture admirable.

« Sublime monsieur ! s'écria-t-il en se relevant ; et il saisit la main de M. Defert comme pour l'empêcher de s'enfuir. — Sublime monsieur ! ayez pitié d'une famille infortunée, et Dieu vous bénira, vous, les vôtres et votre cher pays ! » Pour prendre Dieu à témoin, il leva les yeux avec tant de ferveur que l'on n'en voyait plus que le blanc, et ses boucles blondes exécutèrent autour de son col une mélancolique sarabande.

M. Defert, ennuyé et déconcerté, fit de faibles efforts pour dégager sa main prisonnière ; alors M. Schirmer, par un geste théâtral, abattit sa seconde main, et M. Defert se trouva pris comme dans un étau. Et le blond jeune homme s'écria : « O très-haut né ! O sublime monsieur ! oh oui ! oh vous dites oui, n'est-ce pas ? »

Que répondre à un homme qui a mis votre main en réquisition, et qui refuse de vous la rendre sans rançon ; à un homme dont le père a perdu tous ses thalers, dont la mère pleure en moyenne trois heures par jour, dont la sœur a vu son fiancé s'envoler vers les rives lointaines du Niger ? M. Defert consentit, et fut aussitôt rendu à la liberté.

M. Schirmer se retira à reculons, la main sur son cœur, et regagna son logis. C'était une âme forte que celle de ce blond jeune homme ! Car à peine eut-il tourné le coin de la rue, que toute trace d'abattement disparut de son visage, et c'est en sifflant gaîment qu'il écrivit à son vénéré père le résultat de sa démarche.

Du reste, M. Defert n'eut pas à se repentir de lui avoir cédé. M. Schirmer était d'une assiduité exemplaire, et s'entendait fort bien à sa besogne. M. Dionis parla sérieusement de prendre sa retraite, assuré que son départ ne ferait aucun tort à la maison. Un scrupule lui vint cependant avant d'abdiquer. Il prit M. Schirmer à part et lui dit : « Il me semblait avoir entendu dire que dans votre pays tout le monde est soldat. Ne craignez-vous pas d'être rappelé subitement, et de laisser les livres à l'abandon ?

— Oh ! répondit M. Schirmer en rougissant, on obtient des autorisations pour demeurer en pays étranger, et j'en ai une. »

Pendant les quatre années qui suivirent, les seuls souvenirs qui aient laissé trace dans la mémoire de tout Châtillon, ce furent les conférences de l'abbé Plâtre sur l'indifférence, et la création d'un champ de courses.

Chacun, d'ailleurs, a continué de s'avancer dans sa voie (j'entends, ceux qui marchent), car il y a des gens que le temps écoulé a tout simplement rendus plus vieux de quatre ans.

Robillard, bachelier ès lettres et bachelier ès sciences, a commencé ses études médicales. Il écrit très-souvent à Jean. Quelquefois c'est simplement pour le plaisir de lui écrire ; d'autres fois c'est pour lui donner des nouvelles de Paris, et il le tient fort au courant. Jean s'est mis à la fabrication; de tout son cœur ; il dit à Robillard que c'est une occupation bien plus intéressante qu'il ne se l'imaginait. L'aspirant n° 1 aux professions libérales est devenu un candidat sérieux à l'École polytechnique. L'aspirant n° 2 songe à l'École normale : c'est l'esprit littéraire de la famille. L'ancien bébé, devenu aspirant n° 3, est camarade de classe d'Edmond Nay, chez M. Sombrette.

L'oncle Jean ne fait plus que de très-courtes promenades au soleil. « Les jambes n'y sont plus, » dit-il. — Mais, par exemple, le cœur y est toujours ; malgré ses infirmités, il déclare à qui veut l'entendre que la vie est une bonne chose. Mme Defert semble aussi trouver que la vie est bonne, et tous ceux qui l'entourent ont toutes sortes de raisons de la trouver bonne aussi. Mme Nay est dans l'orgueil du triomphe le plus légitime. Voilà M. Nay devenu célèbre ; sa femme est bien fière de s'appeler Mme Nay, et quand

le petit garçon a des velléités de paresse ou d'insubordination, elle sait fort bien lui dire que l'on n'a pas le droit de se conduire ainsi quand on s'appelle Edmond Nay. M. Sombrette a fini par grouper toutes ses sœurs autour de lui, et il a trouvé de l'emploi pour toutes. Les aînés des Loret continuent à se promener le dimanche avec la famille, quoique ce ne soit plus guère la mode depuis que la jeunesse s'est émancipée, et qu'elle a conquis une noble indépendance. M. Aubry n'a plus du tout entendu parler de sa goutte.

Les anciens amis de Jean sont de jeunes messieurs très-bien mis et parfaitement insipides. Les parents se demandent avec inquiétude s'ils donneront jamais tous les fruits qu'avait promis leur enfance précoce. L'ex-jeune homme indécis est devenu un mari timide et indécis, assez durement mené, à ce que dit la chronique. La belle Hermance a pris le sceptre de la mode et donne le ton; elle sait quels devoirs crée cette sorte de royauté, et son mari le sait bien aussi, le malheureux.

Le receveur particulier est devenu d'une misanthropie insupportable; il ne compte plus dans la société; de dépit, il épouse une vieille cousine pauvre, pour avoir quelqu'un qui le soigne, et contre qui il puisse maugréer à son aise.


Jean et Robillard continuent à se disputer la première place. (P. 181, col. 1.)

C'est au milieu de ce petit train de vie que tombèrent les conférences de l'abbé Plâtre. L'abbé Plâtre était un jeune vicaire de Saint-Lubin, plein de cœur et de talent. Ses conférences s'adressaient surtout aux hommes et aux jeunes gens, mais les dames y étaient admises. La belle Hermance ayant annoncé qu'elle y assisterait, il fut de bon ton d'y aller.

L'abbé Plâtre parlait avec une éloquente simplicité. A certains mots, qu'il accentuait davantage, comme poussé par une force intérieure, il y avait un frémissement dans l'auditoire. Il y eut des gens qui pleurèrent, sans songer à s'en cacher, tellement ils étaient pris par ce qu'il leur disait. D'autres, avec un air calme, sentaient leur cœur profondément remué et troublé; mais c'était le petit nombre. Pour beaucoup d'auditeurs, la parole de l'abbé Plâtre était une musique agréable, une distraction distinguée, un passe-temps de bon ton, rien de plus. La jeunesse dorée éprouvait bien quelques petits tressaillements à certaines vérités présentées avec une éloquence irrésistible. Mais c'étaient les nerfs qui vibraient et non le cœur qui s'émouvait. On aurait rougi d'être ému, rougi de l'avouer. Une fois hors de l'église, on se vengeait par des plaisanteries et des calembours.

Le jour de la conférence sur *la Famille*, on songea moins à cacher son émotion : c'est un sujet sur lequel il est de bon ton de n'être point indifférent. Mais aucun de ces enfants du siècle n'en devint plus respectueux pour son père; aucun ne se priva d'aller au cercle pour passer la soirée avec sa mère.

A ces accents vrais, au contraire, Jean sentait comme un écho qui répondait au fond de son propre cœur. Bien des choses qu'il avait seulement entrevues prenaient corps, pour ainsi dire, comme évoquées par la parole magique du prédicateur. L'émotion le prenait, des images chéries et sacrées passaient devant ses yeux. En entendant toutes ces choses grandes et fortes sur l'amour du devoir, sur l'amour du pays, sur le renoncement, il songeait à sa mère, à sa sœur, à tous ceux qui ont fait quelque chose de grand. L'oncle Jean frémissait à certaines paroles qui frappaient son âme, comme le son du clairon qui sonne la charge. Il entrait dans d'épouvantables colères, quand il entendait, au sortir de l'église, des petits jeunes gens imberbes dire d'un ton dédaigneux : que tout cela était bien vieux et bien rebattu; que c'était de la déclamation; que ce n'était plus la mode de partir pour la Croisade, ni de se faire trappiste. Là-dessus, ils allaient au cercle jouer au lansquenet ou faire une partie de billard en cent points. Tout était dit pour ce jour-là, et l'on recommençait le lendemain, et c'était là la vie.

Quoi qu'il en soit, l'abbé Plâtre n'avait perdu ni son temps, ni sa peine. Toute la bonne semence n'était pas tombée sur la pierre ou parmi les ronces et les épines. Il y eut, dans ce nombreux auditoire, plus d'une âme indécise qui fut à jamais jetée dans la bonne voie. Il y en eut plus d'une aussi où la vérité entra comme un glaive. Ceux-là vécurent encore longtemps de leur vie ordinaire; puis, un beau jour, ils retrouvèrent au fond de leur cœur ce qu'ils avaient entendu jadis, et le monde, qui n'était pas dans leur secret, s'étonna de les voir changer.

Tant que durèrent les conférences, ce fut une véritable vogue, et l'on ne parla pas d'autre chose; quand la série fut close, on en parla encore; puis ce ne fut

plus qu'un souvenir, et ce souvenir lui-même s'effaça, excepté dans le cœur de ceux que l'orateur avait frappés sans le savoir, et qui emportaient partout leur blessure.

On parla ensuite d'un photographe très-chevelu qui s'établit près du vieux pont ; puis ce fut le tour des courses châtillonnaises.

Comment fut résolue cette grave difficulté des courses à Châtillon ? Quand on pense que quatre sous-préfets à la file y avaient inutilement usé leurs ongles ! (par métaphore, bien entendu, car ces messieurs, gens du meilleur monde, soignaient trop leurs ongles réels pour les user sur quoi que ce soit). Cette question fut résolue comme beaucoup d'autres, par l'action seule du temps, qui s'amuse tous les jours à résoudre des problèmes bien plus difficiles.

Lorsque le ministère de l'intérieur eut rendu justice aux talents administratifs de M. de Trétan, et qu'il eut fait de lui un préfet, il fut remplacé par un brave homme tout rond, tout simple, qui se souciait des courses comme une poule d'un couteau. Mais l'idée était mûre, il n'eut qu'à récolter. Les anciens conseillers d'arrondissement avaient été remplacés par des conseillers plus jeunes, qui trouvèrent spontanément la chose bonne, faisable, facile, utile, et même à de certains égards nécessaire. Voilà le premier pas, le reste marche de soi. Les premières courses eurent lieu au mois d'avril 1870, par un beau soleil que tempérait une petite brise.

Ce ne fut pas de la joie, ce fut du délire qu'éprouva Châtillon à se voir si beau, si pimpant, si bien représenté. Le rédacteur en chef du *Glaneur* courait partout, la carte au chapeau, d'un air effaré, prenant des notes à outrance. Les écuries les plus connues sur le turf avaient envoyé leurs chevaux ; pour la première fois, on vit à Châtillon les chevaux et les jockeys de M. le baron Jacquin ; il n'avait pas osé se montrer en personne au lieu de sa naissance : il eut tort, car il fut tout de suite populaire en la personne de *Rat-Musqué*, monté par le célèbre Cob, qui remporta un des grands prix.

Il y eut une course de *gentlemen riders* où Ardant et Bailleul se distinguèrent par leur bonne grâce et leur bonne tenue. Ce fut Bailleul qui arriva premier. Où étais-tu, Michel de Trétan? peut-être aurais-tu mérité cette gloire? Quant à Jean, perdu dans la foule des tribunes, il vit sans la moindre jalousie le triomphe de ses amis.

« Quels applaudissements ! quels cris de joie ! disait le lendemain le *Glaneur de Châtillon* ; toutes les célébrités hippiques étaient là, toutes ! Quelle gloire pour notre chère cité ! » Il y avait, dans ce numéro du journal, un mot aimable pour chacun des chevaux et pour chacun des jockeys et des gentlemen. Il y eut un véritable feu d'artifice de galanterie, en l'honneur des dames. « La foule, disait M. le rédacteur en chef, était ivre de soleil, de couleurs, de printemps et de cris. » Des gens qui se connaissaient à peine échangeaient de loin de petits signes de tête; on se serrait la main, on se félicitait comme si la patrie venait de remporter une grande victoire.

La partie populaire de l'assemblée, celle que sa tenue négligée et la nécessité de payer excluait des belles places, se dissémina le long de la piste. Les gamins se postèrent d'instinct aux abords de la petite rivière artificielle, avec l'espérance d'y voir dégringoler quelque jockey avec son cheval. Leur espérance ne fut pas trompée : *Parasol* manqua son élan et roula dans l'eau avec son cavalier Longlegs. Longlegs se tira de là sain et sauf, mais ruisselant et piteux comme un chat noyé. On le réconforta d'une salve d'applaudissements ironiques auxquels il répondit par une laide grimace. Alors la joie des gamins ne connut plus de bornes : la fête était complète.

Et la musique des pompiers ! et le défilé ! « Qui n'a pas entendu l'excellente musique de nos braves pompiers n'a rien entendu, disait le *Glaneur*. Et qui n'a pas vu le splendide défilé des équipages n'a rien vu ! Tous les spectateurs étaient couverts d'une « noble poussière », *pulverem olympicum !* Quant aux cavaliers, leur science hippique est au-dessus de tout éloge ! On ne peut les comparer qu'à ces fabuleux centaures de l'antiquité ! Oui, un pays où l'on exécute de pareilles choses est un grand pays ; oui, le peuple qui les accomplit est un grand peuple ! »

Le Cercle de la Jeune France illumina.

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST [1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE.

CHAPITRE XI

Nos vacances.

S'il en est parmi nos lecteurs qui aient eu le bonheur de voir le golfe de Géorgie, ses charmants rivages et ses îles nombreuses, ils attesteront, je crois,

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138, 153 et 168.

avec moi, qu'il est difficile de rien concevoir de plus beau.

Fermé à ce point que, sur une longueur d'environ 200 milles, ce golfe ressemble à une mer intérieure de 50 à 60 milles de largeur, sa surface azurée est parsemée d'îles innombrables couvertes de forêts vierges au milieu desquelles paraissent çà et là de ravissantes clairières de prairies naturelles. Du côté du continent, l'horizon est fermé par des montagnes aux sommets neigeux, au-dessus desquelles, vers le sud, s'élève majestueusement le cône du mont Baker, volcan éteint d'environ 13 000 pieds de haut. Du côté de l'île de Vancouver, s'élèvent aussi des montagnes, mais moins hautes et formant, par la variété de leurs teintes, un ravissant contraste avec celles de la rive opposée.

De ce côté aussi se montrent plus abondants les signes de la vie sauvage. Les eaux sont çà et là tachetées de blanc par les voiles des canots, et les rives sont bordées de villages indiens, dont les habitants, vêtus de couvertures diversement coloriées, font sur le paysage la tache de couleur brillante si chère aux artistes.

Les Indiens n'enterrent point leurs morts; ils les mettent, revêtus de tout ce qu'ils ont de plus précieux, dans des boites d'environ un mètre de hauteur et de longueur, sur deux pieds de large, de façon que les genoux se trouvent ramenés à peu près à la hauteur de la tête, et que le cadavre est dans la position affectionnée par les Indiens lorsqu'ils s'asseoient en cercle autour du feu. Le cercueil est ensuite hissé assez haut dans un arbre où on l'attache solidement. Tout autour on pend les armes et les instruments favoris du mort.

Je me rappelle avoir admiré une fois les reliques d'un chef de tribu. Elles se composaient d'un canot de grande dimension suspendu à un arbre, à une trentaine de pieds de hauteur, par des cordes faites d'écorce tressée. Aux flancs du canot étaient attachés divers articles parmi lesquels plusieurs pagayes, le squelette d'un chien favori, des couvertures qui avaient dû être rouges, mais qui, au vent et à la pluie, avaient fini par devenir noires, le canon rouillé d'un vieux fusil à pierre, un arc, un épieu, deux peaux d'ours, un vieux pantalon en haillons, et, brochant sur le tout, un vieux chapeau de castor avec... une *crinoline*. Ce dernier objet avait sans doute été mis là par quelque tendre fille du défunt, dans l'espoir que, lorsque l'esprit de son père serait appelé au bienheureux pays de chasse qui constitue le paradis des Peaux-Rouges, il pourrait emporter cet article de toilette pour l'offrir à la femme qu'il prendrait dans sa nouvelle sphère. Quant au castor (article peu commun dans cette partie du monde), il faut croire qu'il avait été mis là pour contrebalancer, toujours en vue du pèlerinage céleste, la pauvreté de la garde-robe du défunt.



Je me rappelle avoir admiré une fois les reliques d'un chef de tribu. (P. 185, col. 1.)

Au point du jour, Pat et moi allâmes à la chasse aux canards sauvages, et étant tombés au milieu d'un vol de sarcelles, nous pûmes en rapporter une demi-douzaine à la maison. Quel déjeuner! quelle profusion! Huîtres, saumon, truites, venaison, canards sauvages, gélinottes formaient notre menu; et pour faire couler tout cela, de bon café à discrétion. Nous avions aussi du lait et du beurre, car Joe avait une couple de vaches dans son enclos.

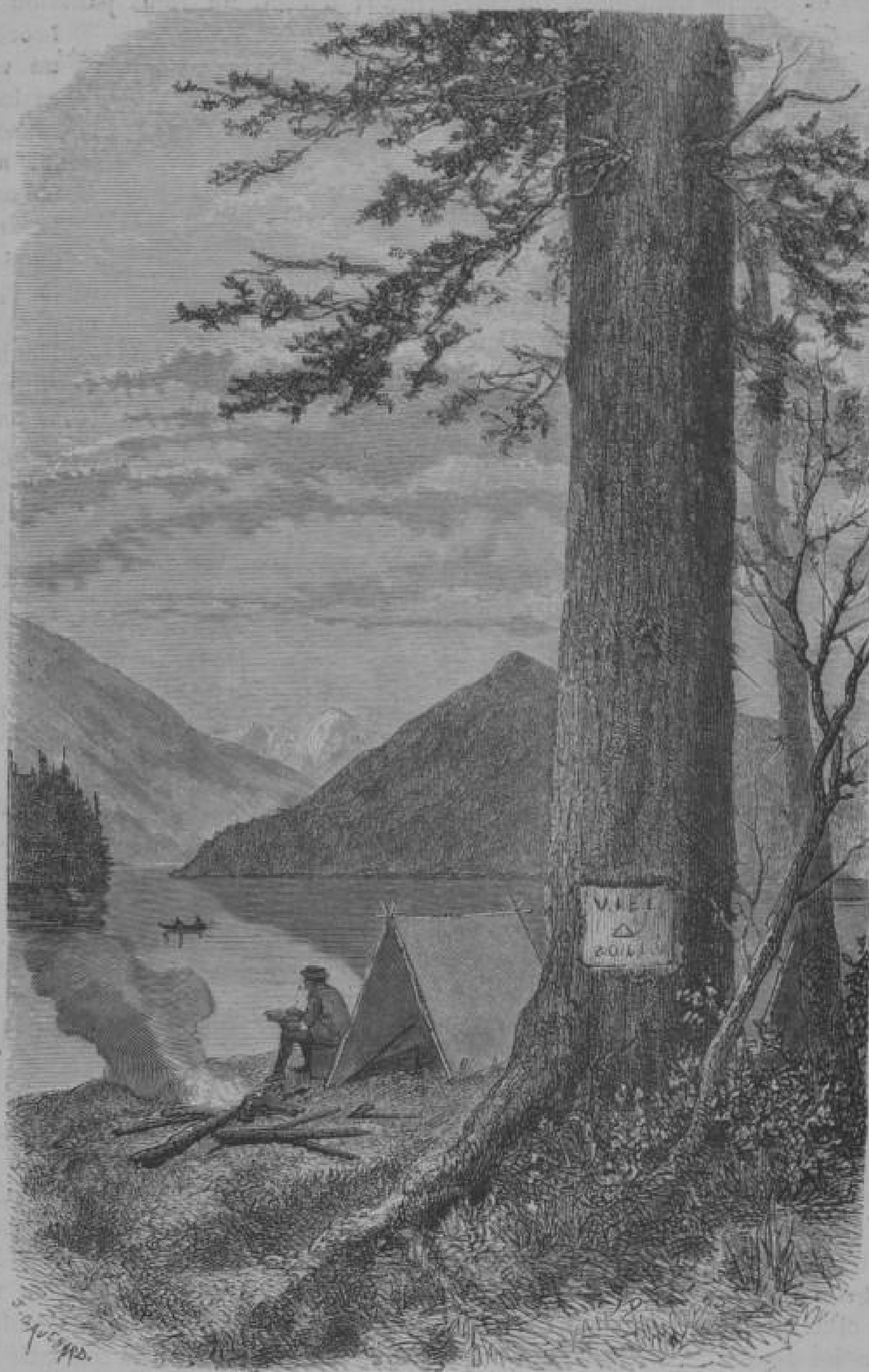
Après déjeuner, nous retournâmes à la chasse, et ayant aperçu dans une petite baie des canards en telle quantité que la mer en était noire sur un espace d'un demi-mille, nous revînmes en toute hâte à la maison chercher un petit canon à pivot et à large gueule que nous y avions vu. Nous voulions tout simplement voir combien il nous serait possible de tuer

d'oiseaux d'un seul coup. A la faveur d'une pointe avancée couverte de bambous, nous montâmes le vieux canon sur l'avant du canot et fîmes feu dans le tas. L'énorme bande d'oiseaux s'envola comme un nuage noir, et, quand nous comptâmes les morts (le lecteur ne voudra pas le croire), il y en avait quatre-vingt-trois !

Il faut dire que dans ces parages le gibier est si peu familiarisé avec le danger qu'il ne se doute de rien et attend le chasseur. J'ai souvent tué, dans les arbres, des gélinottes à coups de pierre ou de bâton.

Le capitaine, qui était allé à la pêche avec quelques-uns des nôtres, revint avec une quantité de morue et de *halibut* (flétan, sorte de grosse plie qui ressemble au turbot) ; et Joe, qui rentra plus tard, parut avec un chevreuil sur les épaules, apportant la bonne nouvelle qu'il avait aperçu, dans la forêt, les traces d'un troupeau d'élans.

Le lendemain, Joe, le capitaine et moi étant partis longtemps avant le jour, avec les trois seuls fusils que la compagnie possédât, nous aperçûmes, à l'aube, des traces fraîches se dirigeant vers un petit lac situé à une dizaine de milles dans l'intérieur. Au bout de trois heures de marche pénible à travers les bois et le long des marécages, nous vîmes soudain une quinzaine de ces belles bêtes broutant dans une jolie petite clairière, sur le bord du lac.



Le golfe de Géorgie. (P. 185, col. 1.)

Le bois s'étendant en demi-cercle autour de la clairière, le capitaine s'en alla d'un côté, en suivant la lisière du bois, et moi de l'autre, Joe restant à l'endroit où nous nous étions d'abord arrêtés.

Bientôt les élans nous aperçurent et, levant leurs belles têtes, ils aspirèrent bruyamment l'air et se formèrent en phalange serrée ; puis le chef partit, et tous les autres le suivirent, se dirigeant le long du lac vers l'endroit où je me trouvais. Je les laissai arriver à une bonne portée et fis feu ; le chef tomba. Les autres s'arrêtèrent d'un air étonné, puis, sentant soudain l'odeur du sang de leur compagnon, ils comprirent qu'un danger inconnu les menaçait, et, faisant volte-face, s'enfuirent dans la direction d'où ils étaient venus. Joe et le capitaine accouraient; se voyant cernés, les élans sautèrent dans le lac, mais trop tard pour empêcher deux des leurs de tomber sous nos balles.

Ayant fait, à l'aide d'une hachette que nous portions, un radeau de branches liées avec des cordes d'osier, nous plaçâmes notre gibier sur cette embarcation d'un nouveau genre, et, nous servant de perches, nous atteignîmes l'endroit où la rivière sort du lac. Surpris par la nuit tombante, nous nous en allâmes à travers bois, marquant les arbres à coups de hache tout le long du chemin, pour retrouver le lendemain l'endroit où nous avions laissé notre radeau.

Le jour suivant, nous amenâmes notre chargement de gibier à la maison. Un des élans fut laissé à Joe. Les deux autres, chargés sur notre canot, furent transportés à New Wesminster, où nous les vendîmes 30 dollars (168 fr.) pièce, les bois étant des trophées de prix.

Quinze jours durant, nous jouîmes de cette délicieuse existence, ne faisant rien que pêcher, chasser, nous promener en canot, jusqu'à ce qu'enfin, nos esprits aventureux s'échauffant de nouveau, nous résolûmes tous (à l'exception de Joe) de faire un petit voyage de découverte aux sources de la Squawmish, rivière qui se jette dans le golfe de Georgie, à *Burrard's Inlet* (baie de Burrard), près de l'embouchure du Fraser. Nous voulions savoir s'il y avait quelque chance d'y trouver de l'or. Aucun homme blanc n'avait encore visité ces lieux, et les Indiens passaient pour ne pas être animés d'intentions très-bienveillantes; aussi d'assez vives émotions nous attendaient dans cette expédition.

A suivre. R. B. Johnson.

Traduit de l'anglais par A. Talandier.

MES PETITS SOUVENIRS

A PROPOS D'UN BLANC DE POULET

« Berthe, je t'en prie, pour me faire plaisir. »

Berthe baissa les yeux sur son assiette, fit une moue dédaigneuse et hocha mélancoliquement la tête.

De quoi s'agissait-il donc? Tout simplement de manger ce très-beau blanc de poulet, que son père venait de faire tomber sur l'assiette de porcelaine transparente.

Berthe Darvin eût été une charmante fillette de treize ans si, malheureusement, elle n'avait pas eu une tendance à se trop complaire dans ses petites manies d'enfant gâté. Or il venait de lui en pousser une qui n'allait rien moins qu'à altérer sa santé : c'était celle de ne manger à ses repas que selon son caprice, et de s'amuser à émietter du pain et des gâteaux devant une table toujours abondamment servie. Cette manie était-elle née spontanément dans son petit cerveau oisif? Lui avait-elle été suggérée par quelque dangereuse et vaniteuse petite amie? Je ne pourrais le dire; tout ce que je sais, c'est que Berthe admirait avant tout les teints diaphanes, et mangeait de moins en moins. Si bien qu'à l'âge où le corps se développe, et dans une position de fortune qui permet une nourriture substantielle et même délicate, elle était maigre et décolorée, presque aussi décolorée et presque aussi chétive que la pauvre petite Célestine, qui était apprentie chez la couturière du quatrième, et qui passait régulièrement deux fois par jour devant les fenêtres du salon de Mme Darvin.

« Eh bien, Berthe, n'as-tu pas entendu ton père? demanda Mme Darvin, qui combattait vaillamment, mais sans succès la nouvelle lubie de sa fille.

— Maman, je n'ai pas faim, répondit Berthe en faisant de gros yeux maussades à ce pauvre blanc de poulet qui dessinait un si bel angle aigu sur son assiette.

— C'est ton refrain, reprit Mme Darvin. Ah! ma fille, il y a malheureusement des personnes qui sentent les atteintes de la faim et qui ne peuvent pas toujours la satisfaire.

— Vous croyez, maman? dit Berthe en faisant tourner son assiette.

— Hélas, j'en suis sûre. Ce matin, Mlle Louise, qui est venue essayer mon peignoir, m'a beaucoup parlé de son apprentie, cette jolie petite Célestine que nous rencontrons parfois dans l'escalier, qui répond si gentiment à ton bonjour. Il paraît qu'elle appartient à une famille des plus honnêtes, mais des plus misérables; sa mère est malade, son père est infirme et sans emploi, et elle a deux petits frères. Aussi, au fond de ce panier que Célestine porte à son bras, Mlle Louise ne découvre le plus souvent que du pain sec.

— Et les pauvres n'aiment pas le pain sec peut-être, maman?

— Pas plus que toi, ma fille.

— Oh! mère, je l'aime beaucoup, dit Berthe d'un air sentimental.

— Par esprit de contradiction, sans doute; mais si tu n'avais tous les jours pour dîner que du pain sec comme Célestine, nous ne te verrions pas refuser de manger ce blanc de poulet.

— Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas faim, maman; et je ne demanderais pas mieux que de donner cela à Célestine. »

Et Berthe piquait dédaigneusement de sa fourchette la viande placée devant elle.

« Pauvre petite! elle ferait une fois un bon dîner, remarqua Mme Darvin.

— Eh bien! maman, si je la lui portais, dit Berthe vivement, je sais où se trouve la cuisine de Mlle Louise, et c'est là que Célestine dépose son panier; permettez-moi d'aller lui porter mon blanc de poulet.

— Et toi? dit M. Darvin.

— Oh moi, papa, vous savez! je n'ai pas faim. »

Sur ces paroles, ce refrain, comme disait sa mère, Berthe se leva, courut prendre une feuille de papier blanc, enveloppa le blanc de poulet, et souriant à son père et à sa mère qui la regardaient faire, elle sortit rapidement du salon et monta d'un trait au quatrième étage.

Sur l'étroit palier carrelé s'ouvraient plusieurs modestes portes.

Berthe, qui marchait sur la pointe des pieds et retenait sa respiration, poussa l'une d'elles qui était entr'ouverte, et se trouva dans une cuisine fort pro-

pre, au milieu de laquelle se voyait une table. Sur cette table il y avait un panier à l'anse usée par le frottement du bras. Berthe lut sur le grossier tissu de paille le nom Célestine, tracé en grandes lettres noires, puis l'ouvrit. Elle en tira vivement une serviette de grosse toile bien blanche et bien pliée qui cachait..... un gros morceau de pain sec. Un petit verre et un vieux couteau au manche de corne roulaient plus au fond du panier; et Berthe eut beau chercher, elle ne découvrit rien. Toute surprise, elle regarda un instant ce pauvre morceau de pain; et quelque chose remua dans sa poitrine. C'était son cœur, ému par la compassion, qui s'agitait ainsi, et ce mouvement prouvait que Berthe n'était pas encore absolument égoïste. Tout à coup la petite messagère du bon Dieu crut entendre marcher dans la pièce voisine. Elle fit rapidement glisser le blanc de poulet sur le pain, étendit le papier dessus, replaça la serviette bien pliée, sortit de la cuisine et descendit très-vite les quatre étages. Elle entra dans la salle à manger, les yeux humides de larmes; mais le sourire aux lèvres et, voyant la domestique qui enlevait le dernier plat, elle s'écria : « Un instant, s'il vous plaît, j'ai faim. » Elle mangea avec appétit; il lui avait pris comme une faim subite, quelque chose s'était dilaté en elle, d'abord par la bonne action qu'elle avait faite et puis aussi par la comparaison qui s'était tout à coup établie en son esprit. Devant le panier de Célestine, elle avait saisi la différence qui existait entre son heureuse destinée et celle des pauvres.

Au grand contentement de ses parents, elle dîna bien, — déclarant qu'elle attendait le soir avec impatience, et qu'elle guetterait Célestine pour jouir de sa surprise et surtout pour constater les excellents effets que le blanc de poulet ne manquerait pas de produire sur l'apprentie.

« Je suis sûre que Célestine aura bonne mine ce soir, disait-elle; elle ne se traînera pas comme elle le fait; elle marchera plus vite; je voudrais être à ce soir. »

Berthe avait peu de connaissances hygiéniques et ne savait pas qu'un sang appauvri ne se refait pas en un jour. Si elle avait mieux compris l'importance des observations de ses parents au sujet de son alimentation capricieuse, elle n'aurait peut-être pas commis les imprudences dont elle se rendait coupable tous les jours.

La journée parut longue à notre fillette et, cependant, contrairement à son habitude, elle s'amusa partout, disant naïvement à sa mère: « C'est étonnant comme j'ai le cœur ouvert aujourd'hui, maman! »

Quand Mme Darvin rentra chez elle, Berthe bondit vers la pendule, craignant qu'elle ne marquât plus de six heures. Mais non, la longue aiguille dorée avait encore cinq grandes minutes de marche à faire.

Berthe entr'ouvrit la porte qui donnait dans l'escalier et monta la garde dans le vestibule. Au moindre bruit elle avançait la tête au dehors, la retirait, prêtait l'oreille à tous les mouvements de la maison et se réjouissait de voir si bien flamber le gaz, ce qui lui permettrait de constater les effets du blanc de poulet sur les joues de Célestine. Cette enfant-là était vraiment plus ignorante et plus entêtée qu'égoïste. Enfin elle entendit, en haut, sur le modeste palier carrelé le petit pas qu'elle connaissait bien; puis le petit pas se fit entendre sur le parquet du troisième étage, puis de plus en plus sourd sur la natte placée sur l'escalier du second. — Berthe apercevait à travers les barreaux de la rampe une ombre qui descendait lentement. C'était bien Célestine qui arrivait, éloignant à la fois son petit corps frêle de la rampe d'acajou et de la muraille recouverte de stuc éclatant, comme si elle avait craint de les souiller au contact de sa pauvre robe déteinte. Quand elle parut sur le palier du premier, sous le jet de lumière du bec de gaz, Berthe fit une grimace de désappointement. Hélas! les petites joues de Célestine étaient aussi creuses et aussi pâles que la veille, sa petite taille était aussi ployée, elle marchait avec la même lenteur languissante, son grand œil noir n'était peut-être pas aussi triste; mais c'était tout.

« Oh! ce vilain blanc de poulet! pensa Berthe, une autre fois je lui porterai du beefsteak. »

Et elle marcha jusqu'à Célestine, qui sourit en l'apercevant.

« C'est vous, dit-elle, avec une timidité charmante.

— Oui, c'est moi! Était-il bon, Célestine?

— Je ne sais pas, mademoiselle, répondit l'enfant en portant la main à son panier par un geste machinal; mais je vous remercie bien.

— Comment, serait-il là? » demanda Berthe en soulevant le couvercle du panier.

L'enfant baissa la tête en signe d'assentiment.

Berthe, plongeant avec sa pétulance habituelle la main dans le panier, en retira un papier, l'ouvrit et aperçut le blanc de poulet intact; pas une parcelle n'en avait été distraite.

« Eh bien! s'écria-t-elle, pourquoi ne l'as-tu pas mangé?

— Je l'ai gardé pour papa, répondit très-simplement Célestine en replaçant le poulet dans son petit panier. » Et comme Berthe n'ajoutait rien, l'apprentie s'éloigna, après lui avoir encore souri avec reconnaissance.

« Berthe! » prononça en ce moment la voix de M. Darvin. Berthe rentra dans le vestibule.

« Que fais-tu là, sur le palier, lui demanda son père avec étonnement.

— Papa, je parlais à Célestine; tu sais, le blanc de poulet?

— Eh bien, elle l'a mangé.

— Non, papa.

— Qu'en a-t-elle fait?

— Elle l'a gardé pour son père. »

M. Darvin et Berthe échangèrent un de ces regards profonds, émus, qui pénètrent jusqu'à l'âme.

« Quelle bonne fille ! murmura M. Darvin, ce n'est pas elle qui se ferait prier pour.... »

Berthe, par un mouvement plus vif que la pensée, interrompit son père en plaçant une de ses petites mains sur sa bouche, et laissant tomber sa tête sur son épaule.

« Oh ! père, tais-toi, dit-elle, c'est que je ne savais pas t'aimer. »

Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LA CHASSE AUX COLIMAÇONS

Il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Voilà un héron qui n'était pas tant à plaindre ! s'écrieront les gourmets friands de ce coquillage ; et beaucoup de gens en sont friands, surtout quand il a subi bon nombre de préparations, et qu'on l'a enjolivé d'une foule d'assaisonnements : la sauce fait passer le poisson. Mais il y a des pays où le mollusque en question n'étale point aux vitrines des restaurateurs sa coquille bourrée de hachis et de fines herbes, et où il constitue pourtant une bonne partie de la nourriture des habitants. De ce nombre est l'île de Ré.

L'île de Ré, ou de Rhé selon l'ancienne orthographe, est une île longue et étroite, située dans l'océan Atlantique, à peu de distance des côtes de la Vendée et de la Charente-Inférieure. On y voit peu d'arbres, mais beaucoup de blé, d'orge et de vignes. Au printemps, le vent fait continuellement onduler l'orge, qui est haute et mûre de très-bonne heure à cause de la douceur du climat : on dirait une mer aux vagues dorées où surnagent des milliers de bluets, de marguerites et de coquelicots. A la fin de l'été, les vignes sont à leur tour la parure des champs ; puis, lorsque la vendange est faite, dès que le dernier cep est dépouillé, chaque maire envoie son tambour de ville battre un ban dans les villages. On sort des maisons, on s'attroupe sur son passage, on écoute la proclamation, et en rentrant chez soi, on ne manque pas de dire à ses voisins : « On peut aller demain aux *lumas*. »

Lumas, cela veut dire *escargots*, *limaçons*, *colimaçons* ; et le tambour a prévenu la population que, les vendanges étant terminées dans toute l'île, chacun a le droit de s'en aller le lendemain matin dans les vignes fouiller sous les feuilles, sur les branches, autour des racines, et de récolter tous les *lumas* qu'il pourra rencontrer. On n'y manque pas. Dès avant l'aube, les maisons sont vides et tout le monde est dehors : les vieux, les femmes, les enfants, chacun pourvu d'un panier proportionné à sa force, se hâtent vers les champs de vignes ; c'est à qui arrivera le premier, à qui fera plus ample récolte. C'est l'affaire d'un jour : le lendemain, c'est tout au plus si l'on trouve à glaner quelques *lumas* prudents qui s'étaient cachés le premier jour, et qui se montrent, croyant trop tôt le péril passé. Tous leurs frères sont déjà entassés dans une grande tonne, à côté de la provision de poisson salé et de la provision de raisiné. Chaque famille a dans sa cave ces trois tonnes-là, et il y a de quoi manger pour tout l'hiver.

— Et les *lumas*, de quoi se nourrissent-ils?

— Ils ne se nourrissent pas du tout : leur destinée n'est pas de manger, mais d'être mangés, et ils l'attendent avec résignation. Ils sécrètent une matière visqueuse qui les agglutine bientôt tous ensemble ; quand on veut en faire un plat, on tranche dans cette masse avec un couteau, voire même avec une hache, et l'on met cuire à l'eau bouillante : les *lumas* n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Un jour pourtant, un marin, qui n'était sans doute pas du pays, fut chargé de cette cuisine. Il mit ses *lumas* dans la marmite avec de l'eau froide, et ces malheureux, ravis d'abord du bien-être que leur procurait la douce température de l'eau qui commença bientôt à tiédir, sortirent de leur coquille, tirèrent leurs cornes et se mirent à se promener le long des parois de la marmite. Mais quand la chaleur augmenta, leur bien-être se changea en supplice. Je ne veux pas m'appesantir sur les détails : ils périrent tous, mais non sans vengeance, car ils se trouvèrent tellement coriaces, qu'on n'en put manger un seul.

Mme COLOMB.

UN DUEL AQUATIQUE

La scène se passait dernièrement sous une des arches du pont qui franchit l'Oise à Vineuil.

Une carpe énorme, et d'un âge vénérable, se promenait tranquillement à travers l'onde tranquille, paraissant se chauffer aux pâles rayons du soleil, quand tout à coup elle vit fondre sur elle un monstrueux brochet, digne par sa taille de se mesurer avec les terribles habitants de la mer.

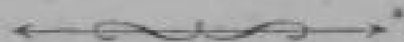
Le combat s'engagea, acharné, implacable. La carpe faisait hors de l'eau des bonds désespérés d'un mètre de haut, franchissant les larges feuilles de nénuphar comme un cerf aux abois. Mais toutes ces manœuvres ne réussissaient pas à aveugler le brochet, qui, à chaque réapparition de sa victime, fondait sur elle comme une flèche et lui faisait chaque fois de nouvelles blessures. Enfin la vieille carpe, atteinte

à la tête, battit deux ou trois fois l'eau de sa queue et tourna son ventre argenté vers le ciel.

Le brochet commençait à entamer avec appétit le cadavre de sa victime, resté à fleur d'eau, quand un coup de feu partit de la rive, et envoya le brochet rejoindre la carpe dans l'autre monde des poissons.

Un bateau alla chercher les deux corps, et le chasseur, un des gardes du duc d'Aumale, reconnut la carpe comme une des pensionnaires de son maître. C'était une carpe historique, du nom de Gabrielle, née sous Louis XV dans la pièce d'eau de Versailles, donnée par ce prince à Mme de Parabère. Le vieux poisson échappa miraculeusement aux horreurs de la Révolution et devint la propriété de Charles X.

Il y avait déjà sept ans que, préférant pour sa vieillesse la liberté des eaux vives à sa prison ducale, la carpe avait un jour disparu mystérieusement du vivier. Sans la fin tragique amenée par cette escapade, il est probable qu'elle aurait encore vécu de nombreuses années.



LES PIGEONS VOYAGEURS

ET LES DÉPÊCHES MICROSCOPIQUES

Il y a deux mille ans environ, la ville de Rome, alors la capitale du monde civilisé, était tombée au pouvoir des hordes barbares qui venaient de décimer l'armée romaine sur les bords de l'Allia. Seul le Capitole, où les habitants s'étaient réfugiés, opposait aux efforts de l'ennemi une résistance opiniâtre. Il allait être pris cependant, à la faveur des ténèbres d'une nuit sombre, quand les oies sacrées de Junon avertirent par leurs cris les sentinelles endormies. Manlius rassemble ses hommes et repousse avec énergie les Gaulois, qui sont obligés bientôt de renoncer au blocus.

Un long espace de vingt siècles n'a pas effacé le souvenir des oies du Capitole. Le temps ne fera pas oublier non plus les pigeons du siége de Paris, qui ont conquis dans l'histoire le même rang que les volatiles de l'ancienne Rome.

On se rappellera toujours l'admirable rôle que ces messagers ailés ont joué pendant l'invasion prussienne ; et quand notre temps sera devenu l'histoire ancienne ou légendaire, on racontera que l'espérance de deux millions d'assiégés était suspendue au menu bagage attaché à la plume d'un oiseau.

Les étonnants services que les pigeons ont rendus pendant l'investissement de notre capitale ont été si importants, que le ministre de la guerre a résolu d'organiser définitivement une véritable poste aérienne. Des hommes spéciaux ont été consultés, et il a été décidé que, dorénavant, toutes les places fortes seraient pourvues d'un colombier, où de nombreux pigeons voyageurs seraient élevés. Dans le cas d'un investissement, des ballons, conduits par des aéronautes expérimentés, emporteront au dehors un certain nombre de ces oiseaux, qui reviendront à leur nid, avec les dépêches qu'on aura pu leur confier. En outre, les corps d'armée en campagne seront aussi pourvus à l'avance de plusieurs séries de pigeons, appartenant aux citadelles importantes, et les chefs auraient ainsi la faculté de communiquer avec celles-ci, quelle que soit leur situation pendant la guerre. Malheureusement, nous ne sommes pas seuls à recourir aux bienfaits de la poste aérienne : les Allemands ont su profiter des enseignements qu'ils ont puisés chez nous, et leurs journaux sont actuellement remplis de détails sur les organisations qu'ils cherchent à créer à ce sujet.

Du reste, bien avant le siége de Paris, on avait fait usage de pigeons voyageurs, pour transmettre des dépêches d'une ville à une autre. L'idée de la poste aérienne remonte même à la plus haute antiquité. Les marins égyptiens, dans les temps les plus reculés, emportaient à bord, des pigeons, qu'ils lançaient en pleine mer pour annoncer à l'avance le moment de leur arrivée au port.

A une époque plus rapprochée de nous, nous avons à citer quelques exploits remarquables dus aux oiseaux messagers. En 1572, la ville de Leyde, en Hollande, qui avait pris le parti des États contre Philippe, roi d'Espagne, fut assiégée par François Baldey, général de l'armée espagnole. François Baldey était un soldat énergique, plein de résolution et de patience. Il construisit soixante-deux retranchements autour de Leyde ; il parvint ainsi à investir la ville, qu'il résolut de réduire par la famine. La cité hollandaise était noblement défendue par Janus Douza, qui, malgré la pénurie de vivres et les ravages de la peste, s'efforçait de raffermir le courage de ses soldats. Cependant les tortures que s'imposaient les assiégés devenaient tellement intolérables, qu'ils songeaient à se rendre, quand ils apprennent que des pigeons voyageurs viennent de pénétrer dans leurs murs. Ces pigeons étaient porteurs de dépêches signées du prince d'Orange : on apprenait aux assiégés que les environs de leur ville allaient être inondés par le défoncement des digues de la Meuse, que l'armée espagnole serait dispersée par cette inondation fortuite, et qu'une flottille de bateaux plats apporterait des vivres aux assiégés.

La joie des habitants de Leyde est à son comble ; on bénit les pigeons qui ont apporté l'espérance d'un salut prochain. Le lendemain, le général espagnol envoie aux assiégés un parlementaire qui les somme de se rendre. « Répondez à votre chef, disent les délégués de Leyde, que si nous n'avons plus de vivres, plutôt que de nous rendre nous mangerons notre bras gauche, et que, pour défendre nos murs, il nous restera encore notre bras droit ! »... Quelques

jours après, les digues de Hollande étaient rompues : la ville de Leyde était entourée d'un lac, qui avait chassé les assiégeants : La délivrance apparaissait aux assiégés! Sans les pigeons voyageurs, Leyde succombait sous les coups de la famine. — En 1849, les Vénitiens, assiégés par les Autrichiens, donnaient de leurs nouvelles aux amis du dehors, grâce aux pigeons voyageurs, dont ils avaient eu la prudence de se pourvoir.

Bien avant le siége de Paris, les pigeons étaient élevés, surtout en Belgique, où de nombreux amateurs les faisaient voler d'un point à un autre, comme nos *sportsmen* font courir des chevaux. — Cette course au pigeon, très-usitée encore aujourd'hui, sert à dresser les oiseaux, dont on améliore sensiblement les facultés par la pratique. On prend un pigeon de chaque amateur colombophile d'une ville belge, de Bruxelles par exemple; on enferme tous les coureurs aériens dans un grand panier que l'on fait porter par un agent spécial, dans une ville assez lointaine, à Calais, à Hazebrouck, à Paris, etc. — Plusieurs lâchers de pigeons voyageurs ont eu lieu l'année dernière à Paris devant le Palais de l'Industrie. Le panier est ouvert : à peine le couvercle d'osier est-il soulevé, que tous les pigeons s'envolent avec la rapidité de la flèche, et tous s'élancent dans la direction de leur colombier. Dans le courant du voyage, il en est quelques-uns qui se séparent de la bande ailée, ou qui s'égarent, ou qui traînent de l'aile, car tous ne reviennent pas en même temps. Il en est quelques-uns qui se perdent et qu'on ne revoit plus, mais le fait est assez rare. Le pigeon revenu premier a gagné le prix, et son propriétaire touche l'enjeu qui a été placé sur la tête des autres messagers.



Un lâcher de pigeons. (P. 191, col. 1.)

Il existe différents types de pigeons voyageurs : nos deux gravures représentent des individus remarquables par leur intelligence. Le pigeon appartenant à M. Derouard de Paris, a été copié d'après nature, et ses aventures sont trop surprenantes pour que nous n'en donnions pas un résumé succinct. Pendant le siége de Paris, il fut emmené hors l'enceinte par le ballon *le George Sand;* trois jours après il était de retour à Paris. Il repartit ainsi cinq autres fois dans des ballons-poste, revenait toujours fidèlement au colombier, avec les dépêches qui lui étaient confiées en province. Le 23 décembre, il fut blessé par une balle prussienne aux environs de Paris, et recueilli par un paysan français, qui le restitua à son propriétaire, M. Derouard, à la fin de la guerre. L'autre pigeon a fait cinq fois pendant le siége le trajet de Paris en province, aller en ballon et retour à tire d'ailes. Il fut tué le 9 novembre à Villebarou par des paysans français qui, s'apercevant sans doute de leur méprise, envoyèrent au préfet de Loir-et-Cher le cadavre du messager. Le propriétaire de cet infortuné pigeon, M. van Roosebeke, le fit empailler après la guerre. Notre dessin représente l'oiseau, avec la dépêche attachée à une plume de sa queue, au moment où, de retour au colombier, il se précipite sur un vase d'eau, pour se désaltérer après un long voyage.

Avant le siége de Paris, avant même le télégraphe électrique, les pigeons voyageurs ont été habilement exploités par les spéculateurs. Avec un service organisé entre Paris et Bruxelles, il était facile de savoir dans cette dernière ville le cours de clôture de la Bourse de Paris, bien avant que qui que ce fût : de là la faculté de faire certains marchés à coup sûr.

Après la bataille de Waterloo, en 1815, on prétend que le baron de Rothschild, qui avait fait l'acquisition de pigeons anglais, lâcha ses oiseaux en Belgique dès qu'il sut que l'armée française avait été vaincue. — La maison Rothschild de Londres apprit la nouvelle de la célèbre bataille bien avant

les spéculateurs anglais; elle put faire des achats considérables de fonds à des prix très-bas, et réaliser ensuite des bénéfices considérables dès que la grande nouvelle fut connue. Aujourd'hui, le télégraphe, mis à la disposition de tous, ne permet plus aux financiers de recourir à de tels expédients; grâce à lui, le combat de la spéculation ne se fait plus qu'avec des armes égales.

Tous les pigeons voyageurs ne sont pas doués au même degré de la faculté de revenir à leur colombier. Le type que l'on voit représenté ci-contre est un pigeon de vraie race, ni trop gras, ni trop maigre; il est élevé dans de bonnes conditions de vitesse. — Ces oiseaux doivent être nourris de vesces et de féveroles; on peut leur donner de temps en temps un peu de froment dont ils sont très-friands.



Pigeon appartenant à M. van Roosebeke, président de la Société colombophile. (P. 191, col. 2.)

Il est difficile d'expliquer le merveilleux instinct d'orientation dont est doué le pigeon voyageur. On prétend qu'il joint à une vue perçante une faculté extraordinaire de mémoire, qu'il trouve ainsi sur terre des points de repère qui l'orientent. Mais on cite des faits qui viennent apporter des contradictions flagrantes à cette hypothèse.

Il est avéré que des pigeons voyageurs, dont les seuls trajets avaient été exécutés entre Paris et Bruxelles, ont été un beau jour lancés à Liverpool, et qu'ils sont cependant revenus au colombier. — Le pigeon voyageur a certainement une grande mémoire et il reste attaché d'une façon extraordinaire au colombier où il est né. — Il y revient quelquefois après avoir été gardé ailleurs pendant plus d'une année.



Pigeon appartenant à M. Derouard, secrétaire de la Société colombophile. (P. 191, col. 2.)

Pour former un bon pigeon, il faut l'*entraîner* comme les chevaux de course. On l'exerce au voyage en le lançant successivement à des distances de plus en plus grandes, jusqu'à plusieurs centaines de lieues. La vitesse de son vol est considérable; il peut parcourir un espace de douze à quinze lieues en une heure. — Mais on concevra que cette vitesse est très-variable, suivant que l'oiseau vole avec le vent ou qu'il a les courants aériens contre lui.

Quand le temps est clair, quand il n'y a pas dans l'air de brouillard épais, et lorsque la terre n'est pas couverte de neige, on peut compter sur un bon pigeon voyageur comme sur le télégraphe électrique.

La faculté merveilleuse dont est doué le pigeon voyageur de revenir au colombier, dont on l'a séparé par de grandes distances, a été souvent étudiée par des savants spécialistes; mais ils n'ont pas encore apporté à la science des explications assez certaines pour que nous en parlions ici; on se borne habituellement à dire que l'oiseau messager est doué d'un instinct particulier, mais ce mot vide de sens est un simple aveu d'ignorance. — Dans un prochain chapitre, nous entretiendrons nos jeunes lecteurs des procédés employés pour permettre à l'oiseau de porter sous un faible poids un nombre considérable de dépêches. — Nous aurons ainsi l'occasion de dire quelques mots de la photographie microscopique et de jeter un coup d'œil en arrière, sur une des pages les plus intéressantes du siége de Paris.

A suivre. GASTON TISSANDIER.





Parmi les jeunes gens, il se déclara comme une épidémie de charité. (P. 193, col, 2.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XXV

La déclaration de guerre. — Les braves gens font leur devoir.

La ville de Châtillon se mirait dans sa propre magnificence, et s'endormait au murmure flatteur de ses louanges, chantées périodiquement par le *Glaneur*, lorsque cette quiétude fut changée en épouvante par un véritable coup de tonnerre : la France venait de déclarer la guerre à l'Allemagne. M. Schirmer avait subitement quitté Châtillon.

On avait bien parlé de guerre à diverses reprises, mais sans croire sérieusement que la guerre aurait lieu. Quels motifs avait-on d'espérer qu'elle n'aurait pas lieu? Aucun, sinon qu'on le désirait; on espérait, parce qu'on voulait espérer. Aussi, quoique tout le monde fût prévenu, la nouvelle prit tout le monde au dépourvu. Comme à la lueur d'un éclair sinistre, les négociants et les industriels entrevirent la ruine, les pères et les mères songèrent à leurs enfants, tout le monde aux terribles hasards où allait être lancé le pays tout entier. Il y eut donc à Châtillon un premier moment de stupeur, où l'on vit à nu les pensées et les sentiments de chacun. Puis le caractère français reprenant le dessus, on s'étourdit et l'on osa rêver le triomphe. Les affreux désastres qui marquèrent le commencement de la campagne firent rentrer les plus exaltés en eux-mêmes. D'offensive, la guerre devenait défensive, et les esprits, sans deviner encore toute l'horreur de l'avenir, purent prévoir que la patrie aurait besoin de toutes ses forces.

Il y eut alors de tristes défaillances, de pénibles hésitations, mais aussi de grands et simples dévouements. On commençait à parler de levée en masse.

Mme Ardant apprit qu'un de ses oncles se mourait en Angleterre. Son devoir était d'aller le consoler à ses derniers moments. Seulement, comme elle ne pouvait jamais voyager seule, elle emmena sa fille, et son fils fut bien forcé de les accompagner. Il dit bien haut devant ses amis du Cercle qu'il partait malgré lui, mais qu'il serait bientôt de retour. Il paraît que la maladie de l'oncle d'Angleterre traînait en longueur, car on ne revit pas Ardant de toute la campagne. Bailleul, qui était aux bains de mer, avec sa tante, reçut de son oncle l'ordre formel d'y rester, et n'osa pas désobéir. Quand l'hiver fut venu et que les chalets d'Étretat devinrent inhabitables, la tante de Bailleul partit pour la Belgique, accompagnée de son fidèle chevalier. Dans les rues de Bruxelles, les gens s'arrêtaient pour regarder d'un œil surpris ce jeune Français qui se promenait pendant que ses camarades versaient leur sang sur tous les champs de bataille.

Parmi les jeunes gens qui n'osèrent pas quitter Châtillon, il se déclara comme une épidémie de charité. Un grand nombre prirent le brassard à croix rouge, se coiffèrent de la casquette à large visière, et montrèrent par les rues leurs grandes bottes fauves, en prenant un air affairé.

Depuis plusieurs jours, Jean était triste et silencieux. Il lisait les journaux avec une angoisse fiévreuse. Ne pouvant plus demeurer en place, il se le-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

vait brusquement, allait à la fenêtre, regardait sans rien voir, les yeux troubles, le cœur serré. Quand ses yeux rencontraient ceux de sa mère, il ouvrait la bouche, comme pour parler, et semblait ne pouvoir s'y résoudre. A la fin, il n'y tint plus. Un soir, avec une brusquerie qui n'était ni dans son caractère, ni dans ses habitudes, il alla droit à sa mère, lui prit la main, qu'il porta à ses lèvres avec passion.

« Je ne puis plus rester, dit-il, ma place n'est pas ici.

— Fais ton devoir, » répondit la mère avec une fermeté que démentait le tremblement de sa main. Alors, prenant son fils dans ses bras, elle le serra sur son cœur avec violence. Au bout de quelques instants, Jean leva la tête, et l'interrogeant du regard :

« Mon père? dit-il.

— Ton père consentira.

— Tu ne m'en veux pas?

— Enfant! »

M. Defert fit beaucoup d'objections : son fils n'avait que dix-neuf ans, la loi ne l'atteignait pas. S'il tenait à partir, pour donner le bon exemple, on pouvait le faire entrer dans l'intendance ou dans les ambulances, ou bien il pouvait être secrétaire de quelque général. Il représentait l'avenir de la maison ; c'était pourtant bien dur de penser qu'un garçon comme lui, si distingué, irait se faire tuer comme le premier venu.

« Voyons les choses comme elles sont, répondit doucement Mme Defert. Pour le moment, il n'y a plus ni avenir, ni rêves d'avenir. Jean sait son devoir, il est résolu à le faire. Justement parce qu'il est distingué et riche, il doit payer d'exemple. Nos ouvriers aussi aiment leurs enfants. De quel droit leur conseillerions-nous de les envoyer où ils doivent aller, si nous mettons le nôtre à l'abri? D'ailleurs, j'observe Jean depuis quelques jours ; c'est un fils obéissant et respectueux ; mais je doute qu'il nous obéisse si nous lui conseillons ce qu'il regardera comme une lâcheté. Faisons notre devoir, et que Dieu protége notre enfant! »

Dès le lendemain, Jean s'engagea dans un régiment de ligne, dont le dépôt n'était qu'à une quinzaine de lieues de Châtillon. Comme son oncle l'avait exercé de bonne heure au maniement des armes, il fut bientôt prêt à rejoindre le régiment. Il passa par Châtillon. Les trois aînés des Loret avaient suivi son exemple et s'étaient engagés dans le même régiment; il annonça aux parents qu'ils viendraient dans huit jours passer quelques heures avec leur famille.

Le dîner fut assez gai ; Jean était charmant, et portait très-bien son humble uniforme de fantassin. Il était plein d'entrain et d'espoir. Comme il avait les cheveux coupés ras, il paraissait encore plus jeune qu'il ne l'était réellement. Justine ne pouvait se lasser de le regarder toutes les fois que son service l'appelait à la salle à manger. Quand elle retournait à la cuisine, elle répétait ses moindres paroles à quelques commères qui étaient venues aux nouvelles. « Ah! s'il y en a beaucoup comme ça, disait la bonne créature, nous nous tirerons d'affaire, bien sûr : le capitaine vient de le dire.

— Les braves gens seront toujours les braves gens, dit une bonne grosse mère assise sous le manteau de la grande cheminée ; on les retrouvera toujours. Voyez les Loret. Trois d'un coup. Ah! mon Dieu, Seigneur! Et madame, qu'est-ce qu'elle dit?

— Elle le mange des yeux et elle fait semblant d'être gaie aussi. Mais nous connaissons ça. Quand il sera parti, elle s'enfermera pour pleurer. Monsieur est tout chose et ne mange que du bout des dents. Le capitaine ne se connaît pas de joie. »

Si la bonne Justine ne parlait pas de Marguerite, c'est qu'elle avait rejoint depuis longtemps son mari à Brest, où il avait des travaux importants.

A un autre voyage, Justine raconta que M. Jean trouvait l'*ordinaire* de la maison supérieur à celui du régiment. Il avait redemandé deux fois d'un certain plat qu'elle avait soigné à son intention.

« Ce n'est pas qu'il soit porté sur sa bouche, dit Justine; car il dit que la cuisine du soldat est bonne, et qu'il s'en arrange bien. Figurez-vous, ma chère, qu'ils font la cuisine chacun leur tour, et qu'il a appris lui aussi à la faire.

— Pas possible?

— Il dit que la première fois il n'a pas trop bien réussi ; mais que maintenant il s'y entend, et qu'il a une réputation de cuisinier parmi ses camarades. C'est un vrai soldat, qu'est-ce qui aurait dit cela? »

Au moment du départ, Mme Defert embrassa son fils presque sans pleurer. Quand il fut parti, elle s'enferma dans sa chambre et ne se contraignit plus. Elle songeait à tout ce qu'il avait dit, et chacune de ses paroles de tendresse lui perçait le cœur comme un glaive. Puis elle était obsédée d'images douces et tristes qu'elle ne cherchait même plus à écarter. Elle avait tressailli en le voyant en uniforme ; il lui semblait ainsi plus particulièrement marqué pour le danger, pour la souffrance, pour le dévouement qui pouvait lui coûter la vie. Sa douce figure, pâlie par la fatigue, lui avait rappelé celle de Marthe au moment où elle allait prendre le voile.

Dans les tableaux de batailles, quand le peintre veut exciter notre admiration, ce sont de jeunes têtes comme celle de Jean qu'il fait sourire au milieu de la fumée des canons et à la lueur des incendies. Quand le peintre, au contraire, veut émouvoir notre pitié et nous faire détester la guerre, ce sont aussi de jeunes figures comme celles-là que l'on voit pâles, inanimées. Le jeune soldat est tombé, il sourit encore parce que sa dernière pensée a été pour ceux qui l'attendent au foyer, et qui ne le reverront plus. A ces images qui lui revenaient en foule, Mme Defert frissonnait dans le silence de la nuit. Le jeune soldat des tableaux qu'elle avait vu autrefois, c'était Jean. Alors, elle avait beau faire appel à sa volonté pour repousser ces songes funèbres : avec une netteté ef-

frayante, elle le voyait couché au coin de quelque bois, abandonné, la figure tournée vers les étoiles, et envoyant une dernière pensée à sa mère; et son âme en devenait triste jusqu'à la mort. Vers le matin, elle reprit possession d'elle-même, et quand elle descendit au déjeuner, elle était pâle, mais calme.

« Le bon exemple, dit M. Defert en dépliant sa serviette d'un air de mauvaise humeur, ne porte pas toujours ses fruits! »

Sa femme leva la tête avec surprise.

« Je viens de la fabrique, dit-il, et j'ai trouvé là, tranquillement installés à leurs métiers et à leurs broches, un tas de grands gaillards qui n'ont pas l'air de se douter qu'on se bat, et que les autres jeunes gens sont partis, le sac sur le dos.

— Mon ami, ces jeunes gens sont peut-être des soutiens de famille. Que peuvent-ils faire?

— Jean est bien parti! » reprit M. Defert avec véhémence, sans s'apercevoir combien son raisonnement était faux.

Mme Defert se garda bien de le lui faire remarquer. Il y avait quelque chose qu'elle voulait dire depuis quelque temps à son mari. Elle ne cherchait qu'une occasion favorable; il venait de la lui fournir.

« Voici, lui dit-elle, quelque chose qui me tourmente, et que je voulais te dire. Je n'entends rien aux affaires, et si je commets quelque hérésie, tu me le diras. Il me semble que les circonstances où nous nous trouvons créent à tout le monde des devoirs nouveaux. Tu vas peut-être trouver que je raisonne comme une femme ignorante. Mais ne pourrait-on pas, par exemple, promettre de continuer la paye aux familles de ceux qui s'en iraient? Est-ce que ce serait une grande perte pour nous?

— Mais oui, ma chère, assez grande et même très-grande.

— Je regrette...

— Ne regrette rien... c'est peut-être encore ce qu'il y a de mieux à faire. Oui, c'est une idée. Comme nous ne pouvons pas renouveler nos approvisionnements de laine, je prévois le moment où le travail s'arrêtera. Je songe avec terreur à ce que nous pourrons faire de nos ouvriers à ce moment-là. Ils commencent à être difficiles; on les travaille beaucoup, même en ce moment, ce qui est incroyable. Si nous perdons un quart de nos travailleurs, le travail pourra se prolonger d'autant jusqu'à des jours meilleurs. C'est beaucoup de gagner du temps. Quant à l'argent que cela pourra nous coûter, de toutes façons ce sera de l'argent bien employé. Décidément, ton idée est excellente. Veux-tu me faire le plaisir de sonner Justine. » Justine entra au coup de sonnette et fut chargée de prévenir M. Jolain qu'il faudrait réunir tous les ouvriers dans la grande cour, quand ils reviendraient de dîner.

Lorsque M. Defert entra dans la cour, il y régnait une grande agitation. M. Jolain n'ayant pu répondre aux questions des ouvriers sur l'objet de cette réunion, ceux-ci, excités déjà par les événements, se livraient aux suppositions les plus alarmantes; on discutait bruyamment dans les groupes.

« Mes amis, dit M. Defert, écoutez-moi bien, et comprenez-moi bien. Vous savez quelle est la situation du pays. La France a besoin d'hommes, et c'est un devoir pour tous ceux qui peuvent tenir un fusil, de partir à la défense de la patrie envahie. Beaucoup d'entre vous sont soutiens de famille; s'ils ne partent pas, j'en suis sûr, c'est qu'ils ne veulent pas laisser les leurs dans la misère. Pendant toute la durée de la guerre, je me charge de leurs familles. »

Il y eut un murmure d'approbation; puis des groupes se formèrent, les ouvriers semblaient se consulter. Enfin, un des ouvriers se détacha et vint parler à M. Defert, qui fit aussitôt un signe de la main pour demander le silence.

« Ce que je viens de dire, reprit-il, regarde non-seulement ceux qui s'engageront volontairement, mais encore ceux qui seront appelés en vertu de la loi!

— Vive M. Defert! crièrent les ouvriers.

— Non, mes amis, vive la France! »

L'exemple donné par M. Defert fut suivi par presque tous les fabricants de Châtillon.

Sur ces entrefaites, Mme Nay arriva de Brest pour habiter avec ses parents. M. Nay venait de prendre du service dans le génie auxiliaire. Thorillon l'accompagnait. Quant à Marthe, sa dernière lettre était datée de Vendôme.



CHAPITRE XXVI

Conduite de Jean dans sa première affaire d'honneur.

Dès son arrivée au régiment, Jean avait éprouvé une déception dont il s'était bien gardé de dire un mot dans ses lettres. Il était parti plein d'enthousiasme au-devant du danger, et il rencontrait tout d'abord l'ennui et même quelques dégoûts. Il avait cru, dans son ardeur, qu'il suffit de dire : « Je vais me

battre », pour marcher droit à l'ennemi; et le régiment ne recevait pas d'ordres; et il lui fallait, bon gré mal gré, ronger son frein et mener la vie de garnison. Quand il parlait de son désir d'assister à une bataille, il était tout surpris de voir quelques-uns de ses camarades lever les épaules, et répondre qu'on en verrait assez tôt comme cela.

Quelques jours après son arrivée, un grand escogriffe de mauvaise mine, avec des yeux trop rapprochés et un grand nez crochu qui tombait sur des moustaches hérissées, l'avait pris à part et lui avait dit : « Conscrit, comment t'appelles-tu?

— Jean Defert.

— Bien! moi je m'appelle Bouilleron.

— Ah! reprit Jean, sans rien trouver autre chose à répondre.

— As-tu le sac? demanda Bouilleron en louchant de ses yeux trop rapprochés.

— Quel sac? demanda Jean avec surprise.

— Quel sac? Mais celui-là! » Et le fusilier Bouilleron faisait le simulacre de compter de l'argent avec sa main droite dans la paume de sa main gauche.

Jean se mit à rire, et dit qu'en effet il avait quelque argent.



Jean allait passer avec dégoût. (P. 196, col. 2.)

« Alors, reprit Bouilleron avec un sourire qui lui fit remonter ses moustaches à la moitié des joues, tu me plais, tu es mon ami. Tu m'entends; rappelle-toi que c'est moi qui suis ton ami Bouilleron, et non pas les autres. Vois-tu, mon bonhomme, ajouta-t-il en clignant l'œil, veille bien sur tes connaissances; il y a comme cela, dans les régiments, un tas de mauvais sujets.

— Je vous remercie, répondit Jean, et je me souviendrai de votre avis.

— Attends-moi après l'exercice; nous nous promènerons ensemble, et je te ferai voir la ville. »

Cette proposition plaisait médiocrement à Jean qui aurait mieux aimé se promener tout seul, qu'avec un compagnon d'un extérieur aussi compromettant; mais il se dit qu'il devait se montrer bon camarade; que le soldat louche était peut-être un brave garçon. Et il surmonta sa répugnance.

Jean s'aperçut bien vite qu'en fait de monuments le fusilier Bouilleron connaissait surtout les cabarets. *Au Singe vert*, le vin était aigre; à la *Gerbe d'or*, il était baptisé; au *Bon Coing*, on y mettait du bois de campêche. Jean s'amusait de ces propos, lorsque Bouilleron, faisant claquer sa langue, lui dit : « Ici, c'est délicieux! » Et il le prit par le bras pour le faire entrer au *Coq hardi*.

« Mais, pardon, dit Jean en se dégageant doucement, c'est que... je n'ai pas soif.

— Pas soif! s'écria Bouilleron avec une surprise qui n'était pas jouée. Un soldat qui n'a pas soif!

— C'est pourtant la vérité, » lui répondit Jean.

Bouilleron fut interdit un instant; il se grattait le bout du nez. « Bah! reprit-il aussitôt, tu boiras sans soif. » Heureux d'avoir trouvé une solution aussi satisfaisante, il se mit à rire aux éclats.

« C'est que... reprit Jean tout à fait déconcerté, c'est que... je n'ai pas l'habitude d'aller au cabaret. »

Le fusilier Bouilleron rougit, son nez s'enfonça dans sa moustache, et il loucha encore plus désagréablement que d'habitude. Jean était très-confus d'avoir blessé son camarade; et il essayait en balbutiant d'expliquer ses paroles, lorsque la physionomie de Bouilleron s'éclaircit. « Eh bien! dit-il, prête-moi cent sous. »

Jean lui mit avec empressement une pièce de 5 francs dans la main, afin de se débarrasser de lui, et, continuant sa promenade tout seul, le laissa entrer au *Coq hardi*.

Le soir, vers l'heure de l'appel, Jean rentrait tranquillement à la caserne, lorsqu'il fut interpellé au coin d'une petite rue par un voix horriblement avinée.

« J'ai des étourdissements, lui cria Bouilleron, avec un sérieux d'ivrogne; viens me donner le bras, mon garçon, viens! »

Jean allait passer avec dégoût; une réflexion l'arrêta. L'heure pressait, cet homme était incapable de rentrer seul à la caserne. Dieu sait ce qui lui arriverait, s'il était obligé de coucher dans la rue!

Il se dirigea vers le soldat, qui se disposait à passer familièrement son bras sous le sien.

« Pas comme cela, » lui dit Jean assez sèchement. Et lui prenant le bras au-dessus du coude, il l'emmena comme un enfant.

« Quelle poigne, mes amis, quelle poigne! » balbutiait Bouilleron émerveillé de se sentir si bien tenu.

Le lendemain, sans avoir l'air de se douter de ce qui s'était passé la veille, l'ivrogne guetta Jean à la porte de la caserne.

« Viens-tu, mon vieux, lui dit-il.

— Non, reprit Jean d'un ton bref.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Oh! mademoiselle! dit Bouilleron en faisant un salut ironique, nous faisons donc des façons ? » Et il tourna le dos à Jean en riant d'un rire affecté. Au bout de trois pas, il se ravisa, revint et dit à Jean : « Allons! je ne t'en veux pas. Liberté pour tout le monde. Mais prête-moi au moins quelque petite chose.

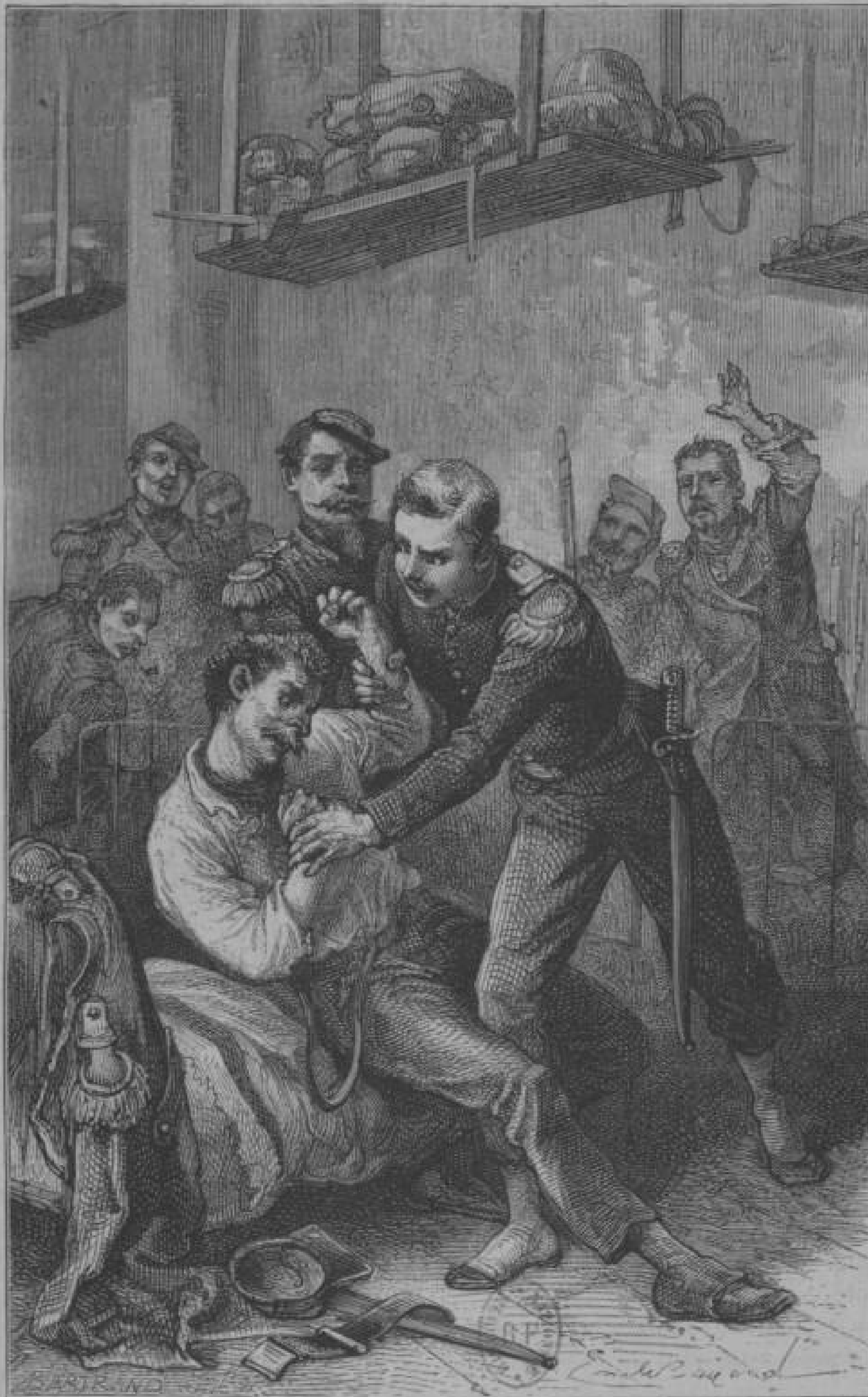
— Non, répondit Jean avec fermeté ; vous n'avez pas besoin d'argent, et je ne vous en prêterai pas.

— C'est comme ça que tu me récompenses de t'avoir ramené hier à la caserne, quand tu ne pouvais plus te tenir debout! » hurla Bouilleron en grinçant des dents.

La prétention était si bouffonne, que Jean ne put s'empêcher de rire aux éclats.

« Hi! hi! hi! fit l'ivrogne, en parodiant avec affectation le rire de Jean. Ris, mon bonhomme, ris ; mais rira bien qui rira le dernier. » Et il partit tout tremblant de colère.

Le lendemain, au réveil, Jean s'aperçut qu'il lui manquait une de ses épaulettes. Il demanda poliment à ses camarades de chambrée si quelqu'un d'entre eux n'avait pas vu, ou pris par mégarde cette épaulette. Chacun affirma qu'il n'avait rien vu : cependant Bouilleron riait d'un mauvais rire, sans lever les yeux, tout en polissant la plaque de son ceinturon. Au moment où Jean se retournait pour chercher encore, l'épaulette, lancée par une main vigoureuse, vint lui souffleter la joue droite. Il fit rapidement volte-face et se trouva en présence de Bouilleron, qui le regardait avec effronterie.



L'indignation doublait ses forces. (P. 197, col. 2.)

« C'est vous, lui dit-il d'un ton ferme, qui avez eu l'insolence?...

— L'insolence ! cria l'autre, en croisant ses bras sur sa poitrine, et en s'avançant vers Jean d'un air de défi, le menton en avant.

— J'ai dit l'insolence, et je répète l'insolence, » dit Jean, qui était très-pâle, mais nullement intimidé. Bouilleron leva la main ; mais avant qu'il eût pu frapper, Jean lui saisit le poignet. L'indignation doublait ses forces; et faisant tournoyer le soldat sur lui-même, il le jeta à plat ventre sur un des lits de la chambrée. Les camarades s'interposèrent; Bouilleron écumait de rage. « Laissez-moi, laissez-moi, hurlait-il de toutes ses forces. Je n'ai plus à le toucher maintenant ; c'est moi l'offensé, nous nous battrons.

— Je ne suis pas l'offenseur, reprit Jean qui avait retrouvé tout son sang-froid. J'en prends nos camarades à témoin. Écoutez-moi bien tous ; je n'aurai pas affaire à lui, du moins avant la fin de la campagne. Je suis venu pour me battre contre les Prus-

siens; ce n'est pas au moment où l'on manque d'hommes que je m'exposerai à le blesser ou à être blessé par lui.

— Lâche! lâche! mauvais soldat! vociférait Bouilleron.

— Je ne suis pas un lâche, puisque c'est volontairement que je viens faire la campagne. Nous nous reverrons devant l'ennemi. Si nous revenons tous deux du champ de bataille, je lui rendrai raison; je vous en donne à tous ma parole d'honneur. »

Le ton de Jean, quand il prononça ces paroles, avait un tel accent de vérité et d'honnêteté, que les camarades se regardaient les uns les autres en faisant des signes de tête, comme pour approuver. Cette approbation donnée aux paroles de Jean par ses camarades exaspéra tellement Bouilleron qu'il se mit à les injurier tous les uns après les autres. Un vieux sergent entra et se fit expliquer l'affaire. Il était évident que lui aussi était séduit par la physionomie franche et ouverte du conscrit. Cela ne l'empêcha pas de grommeler dans ses moustaches: « Mauvaise affaire, mon enfant!

— Son enfant! hurla Bouilleron au comble de la rage; eh bien, il ne manquait plus que cela. » Le sergent voulut lui imposer silence, mais il ne trouva pas d'autre moyen de le faire taire que d'appeler les hommes de garde, qui le conduisirent à la salle de police.

Jean était fort triste, car s'il était courageux, il n'était pas stoïcien. Il était décidé, coûte que coûte, à ne pas donner suite à cette affaire avant la fin de la campagne; mais il lui semblait bien amer et bien dur de laisser croire à ses camarades que c'était la peur qui le faisait reculer. Il alla se promener dans la campagne, l'esprit agité, la volonté indécise. Par moments il lui semblait qu'il était décidé à se battre pour en finir. Puis, quand il se croyait bien décidé, sa conscience lui criait qu'il avait tort de tant penser à lui, et qu'il devait faire à son pays ce sacrifice, quelque pénible qu'il fût.

Le lendemain, après l'heure du rapport, il fut appelé chez le colonel.

« Qu'est-ce que j'apprends? lui dit le colonel, un soldat qui refuse de se battre! »

Jean se mordit les lèvres et fit tous ses efforts pour ne pas pleurer; quand il se sentit maître de lui-même, il prit la parole.

« Mon colonel, dit-il, veuillez oublier un instant que je suis soldat, et permettez-moi de vous parler à cœur ouvert. »

Le colonel surpris le regarda plus attentivement, et fut frappé de l'expression et de la beauté de cette physionomie douce et sérieuse.

« Monsieur Defert, lui dit-il, asseyez-vous, et expliquez-vous.

— Mon colonel, vous ne pouvez pas croire sérieusement que j'ai peur de me battre, puisque c'est volontairement que je suis venu défendre mon pays, et au besoin me faire tuer pour lui. Il me semble que, dans les circonstances où nous sommes, mon engagement équivaut à un vœu; je ne m'appartiens donc plus, et je n'ai plus le droit de risquer ma vie ni celle d'un autre dans une affaire personnelle.

— Je comprends vos raisons, dit le colonel avec bienveillance. Mais vos camarades les comprendront-ils?

— Je n'en sais rien, et c'est ce qui me chagrine. Il est bien amer et bien dur, quand on a du cœur, de passer pour un lâche. Cette idée-là m'a empêché de dormir toute la nuit. Cependant, si dur que ce soit, j'aurai, avec l'aide de Dieu, la force de le supporter. » Et il ajouta, en se parlant à lui-même: « pourvu que cela ne dure pas trop longtemps ».

Le colonel le regardait avec une vive sympathie. Il allongea la main vers son bureau, prit un papier, et dit à Jean: « Le régiment partira dans quelques jours.

Le visage de Jean se colora d'une vive rougeur, et fut comme transfiguré par la joie. « Alors, dit-il, j'aurai la force d'attendre.

— Êtes-vous fort à l'escrime?

— On me l'a toujours dit.

— Suivez-moi par ici; nous allons voir cela tout de suite. »

Jean, assez surpris, suivit le colonel qui le conduisit dans un fumoir où un vieux soldat en bras de chemise fourbissait une épée.

« Simon, dit le colonel, donne un masque et un plastron à ce soldat et prépare-toi à un assaut. »

Jean se mit en garde, et coup sur coup boutonna Simon, qui parut fort étonné.

« Mon pauvre Simon, dit le colonel au fourbisseur déconcerté, il me semble que tu as trouvé ton maître.

— Ça, c'est vrai, dit le soldat avec franchise; mais il n'y a pas d'affront; car vous voyez aussi bien que moi que le camarade est diablement fort. » Et il se remit tranquillement à fourbir son épée.

« Maintenant, dit le colonel à Jean, voici ce que vous allez faire. Bouilleron est un ferrailleur, et on le craint, au régiment. Cette raison-là pourrait faire croire que vous avez peur de lui. Faites-lui proposer un assaut à armes courtoises, avec cette condition que s'il vous reconnaît plus fort que lui, vous aurez le droit de remettre la partie. Sinon, je ne vois aucun moyen de ne pas en découdre. S'il est assez fou ou assez vaniteux pour insister, tant pis pour lui. Autrement, voyez-vous, l'opinion de vos camarades serait contre vous, et ce serait à qui se donnerait le plaisir de vous tâter. Votre situation ne serait pas tenable, et puis, l'exemple! »

Bouilleron, qui venait de sortir de la salle de police, accepta avec une joie sauvage les conditions de la lutte. « Enfin! dit-il, on va en voir de belles! et j'ai par-dessus le marché ma salle de police à lui faire payer! Préparez-vous à rire, » dit-il à ses camarades.

Trois fois de suite Jean lui fit sauter son fleuret.

Comme il se baissait pour le ramasser une troisième fois, le prévôt mit le pied dessus.

« C'est jugé, dit-il sèchement à Bouilleron; tu peux grincer des dents tant que tu voudras, c'est toi qui as perdu. Tu n'es pas de force, et il est bienheureux pour toi que ce petit-là soit assez gentil pour se contenter du fleuret. C'est à Paris que tu as étudié? demanda-t-il à Jean.

— Non, en province.

— Est-ce que tu sais manœuvrer le sabre aussi bien que l'épée?

— Je crois que oui, répondit Jean en souriant. J'ai même un peu appris à jouer de la lance.

— Complet! dit le prévôt. Tu feras de ma part des compliments à ton maître. » Et il lui fit un salut avec le fleuret qu'il avait ramassé.

Bouilleron quitta la salle d'armes avec l'entrain d'un chien qui vient d'être battu; ce qui ne l'empêcha pas de toiser Jean au passage et de lui dire : « N'importe, ça tient toujours!

— Comme vous voudrez.

— Il n'osera plus, » dit le prévôt à Jean lorsque son adversaire eut fermé la porte.

La conduite de Jean dans cette affaire lui concilia toutes les sympathies. Les troupiers l'avaient d'abord trouvé un peu « fils de famille ». Mais quand ils surent que c'était un tireur de première force, et qu'ils le virent en même temps si poli, ils prirent avec lui un ton presque respectueux, comme s'il eût été un homme mûr et un officier. L'arrivée des Loret et ce qu'ils dirent de Jean et de sa famille acheva de le rendre populaire.

Quand Camille Loret apprit qu'un certain Bouilleron avait osé provoquer « M. Jean », il se le fit montrer, pour se donner, disait-il, le plaisir de voir de près « une brute renforcée ». Il alla le regarder sous le nez avec une telle insistance que l'autre, tout rodomont qu'il était, perdit contenance. L'adresse de Jean lui avait donné à réfléchir; il savait aussi que Camille était maître d'armes. Quand Camille l'eut bien toisé de la tête aux pieds, et des pieds à la tête, il dit à haute et intelligible voix : « Voilà-t-il pas un joli coco! »

Il est à croire que le « joli coco » ne trouva dans cette sommaire appréciation de sa personne rien de diffamatoire, car il tourna le dos sans demander raison. Les deux autres Loret étaient aussi animés que leur frère, et jamais Bouilleron ne sut combien il avait été près d'être berné aussi piteusement que Sancho Pança le fut dans la cour de l'hôtellerie.

Heureusement, Jean, que l'on n'avait pas mis dans le secret, découvrit par hasard le complot. Il désapprouva l'idée et parla à Camille Loret. « Il croira que j'ai peur de lui, et que je vous mets en avant pour l'intimider. » Camille se rendit à ces raisons, mais comme compensation il se donna le passe-temps d'appeler le bretteur « Croquemitaine » plus de vingt fois par jour.

Le régiment partit bientôt. Le mouvement du départ et l'excitation causée par l'attente de la lutte prochaine firent oublier bien vite toutes les histoires de garnison. Au milieu des marches et des contremarches se développait dans le régiment un esprit nouveau. Les soldats étaient plus gais, plus attachés à leur devoir : l'approche du danger produit cet effet sur le caractère français. Les lettres de Jean se ressentaient de ces dispositions, elles étaient pleines d'entrain et d'espoir. « C'est un vrai troupier, disait de son côté Léon Loret dans une de ses lettres. Nous craignions pour lui les fatigues de la marche et du campement. Il s'y est fait tout de suite; et après les plus longues étapes, il est le premier à allumer le feu et à faire le café pour les autres. Dites tout cela au capitaine Salmon, cela lui fera plaisir. »

Jean avait prié ses amis de ne rien dire dans leurs lettres de son affaire avec Bouilleron; son secret fut bien gardé non-seulement par les Loret, mais encore par d'autres Châtillonnais qu'il connaissait à peine en entrant au régiment et qui tous devinrent ses amis. Ces jeunes gens appelaient, pour plaisanter, leur régiment « le régiment de Châtillon ».

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE XII

Une expédition dangereuse.

Ayant fait provision de vivres pour une quinzaine de jours, acheté quelques outils de mineurs, renouvelé notre provision de munitions, et nous étant procuré

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138, 153, 168 et 184.

les services d'un Indien Squawmish qui avait exercé quelque temps, à New Westminster, la profession de guide, nous nous embarquâmes dans un grand canot indien.

Nous eûmes fort mauvais temps au départ et notre embarcation fut mise à la plus rude épreuve, lorsque nous eûmes à passer l'entrée de Burrard's Inlet; mais elle flottait sur les vagues comme un canard; et nous n'eûmes aucun mal. Nous entrâmes alors dans le magnifique lac ou estuaire d'eau salée, long d'environ 40 milles (64 kilomètres), dans lequel se déverse la rivière Squawmish, le but de notre expédition.

Tout le reste du jour, par une pluie battante, nous fîmes force de rames et remontâmes l'estuaire sur une longueur de 30 milles. Ayant aperçu un petit courant d'eau douce descendant des collines, nous abordâmes à cet endroit et y plantâmes notre tente pour la nuit. Nous n'étions pas en pays ami, et chacun de nous eut à monter la garde à son tour pendant deux heures.

La nuit se passa tranquillement; nous n'avions point vu d'Indiens, car ils étaient presque tous à la mer, occupés à faire leur provision de poisson pour l'hiver qui approchait. Nos craintes se calmèrent donc sensiblement. Le jour suivant, étant partis de bonne heure, nous atteignîmes avant midi l'embouchure de la rivière. Nous nous dirigeâmes vers ce qui nous parut être la plus considérable de plusieurs bouches et remontâmes sans peine le courant, à travers un delta de terres basses et marécageuses, sur une longueur de 4 ou 5 milles.

La rivière changeait de caractère et devenait rapide et très-accidentée; nous arrivions au cœur même de la *Chaîne des cascades*, où nous devions trouver les traces géologiques des gisements de l'or, si toutefois il en existait. Un grand village indien, momentanément abandonné, était situé non loin de là; nous prîmes, pour la nuit, possession d'une des huttes, et, ayant rencontré quelques Indiens que l'âge ou la maladie avait empêchés de suivre les autres, nous obtînmes, à l'aide de notre guide, qu'ils nous louassent une couple de petits canots avec lesquels il nous fût possible de remonter le courant; notre canot était beaucoup trop grand et trop lourd pour les eaux basses et rapides qu'il nous fallait affronter.

Le lendemain, nous fîmes plusieurs haltes pour explorer le lit de la rivière. Nous y trouvâmes de l'or, en si petite quantité que le produit n'aurait pas couvert les dépenses. Le quartz ne manquait pas; mais il était trop dur pour qu'on pût espérer que les trésors qu'il contenait, eussent été emportés par les eaux. Nous pûmes constater l'existence de nombreux dépôts de charbon de terre; et si jamais les incontestables richesses minérales de ce pays sont exploitées, l'industrie y trouvera réunies par la nature toutes les conditions nécessaires à son développement.

Pendant deux ou trois jours nous poursuivîmes ainsi notre route, jusqu'à ce qu'enfin toute navigation devînt absolument impossible. Alors, nous dressâmes notre tente, la laissant à la garde de deux d'entre nous, pendant que le capitaine, Pat et moi, chargés de nos couvertures et de quelques provisions, partions, avec notre guide, pour finir notre exploration à pied.

La seconde journée de marche nous conduisit à la source de la rivière, située dans une passe élevée, au milieu même de la chaîne de montagnes. On dominait de là la chaîne de moindre hauteur qui circonscrit le Fraser à Lillooet, à environ 230 milles de son embouchure. De tous côtés ces montagnes nous offraient des traces évidentes de leur énorme richesse minérale, parmi lesquelles nous pouvions surtout distinguer des minerais de cuivre, de plomb et de fer. Nous y trouvâmes un village indien, gardé par quelques vieillards des deux sexes; mais ils n'appartenaient pas à la même tribu que notre guide, et, bien que voisins, ils pouvaient à peine se comprendre. Ces Indiens n'avaient jamais vu d'hommes blancs; ils en avaient seulement beaucoup entendu parler, et ils nous regardaient avec une surprise qui n'était pas exempte de terreur.

Nous leur donnâmes du tabac et un pain, ce qui leur inspira un peu de confiance; notre guide leur montrait tantôt les montagnes et quelques échantillons de nos minerais, et tantôt se frappait la tête et riait, pour leur expliquer que nous étions de pauvres fous peu dangereux.

Nous rejoignîmes le lendemain soir, après une longue journée de marche, les deux camarades que nous avions commis à la garde de nos canots, et fûmes heureux de pouvoir jouir d'un jour de repos.

Nous résolûmes de retourner aussitôt à New Westminster, et emmenant un des petits canots que nous avions achetés.

Deux jours plus tard nous arrivions à l'endroit où nous avions campé pour la première fois sur les bords de l'estuaire de la rivière Squawmish. Nous avions attendu la nuit pour nous arrêter, dans l'espérance que nous ne serions pas observés par des Indiens qui occupaient un vaste camp, dont nous voyions les feux à environ cinq milles de là. Assez tard dans la soirée, après avoir fait cuire notre souper à un petit feu que nous avions allumé derrière de gros rochers, pour le dérober aux regards perçants de nos voisins, nous avions remarqué l'absence de notre guide indien. En le cherchant de tous côtés, nous nous aperçûmes qu'il s'était enfui avec notre petit bateau et une bonne partie de nos provisions. Heureusement pour nous, nos armes à feu et nos avirons étaient dans notre tente sous la garde constante de l'un de nous : sans quoi le scélérat nous aurait sans doute dépouillés tout à la fois de nos moyens de défense et de nos moyens de fuite.

Nous comprenions parfaitement que son projet était d'avertir les Indiens et de revenir avec eux nous dépouiller et, si possible, nous tuer, pour éviter toute conséquence fâcheuse.

En explorant de tous nos yeux le cours du fleuve, nous aperçûmes le traître à moitié chemin de l'autre rive, mais il était déjà trop tard pour lui donner la chasse. En toute hâte donc nous levâmes le camp, et jouâmes si bien de nos avirons qu'au bout de quelques heures nous n'étions plus qu'à environ dix milles de l'entrée de la baie. Arrivés là, nous étions tellement rendus de fatigue, que nous tirâmes le canot à terre et nous nous endormîmes, après avoir convenu que chacun monterait la garde pendant une heure à tour de rôle.

Au point du jour je m'éveillai et, jetant les yeux sur la rivière, j'aperçus, à environ un mille de nous, une dizaine de canots faisant force de rames pour nous atteindre. Celui de nous qui était de garde s'était laissé aller au sommeil et nous plaçait ainsi dans une position critique. J'éveillai en hâte tout le monde, et, profitant d'une brise matinale, nous mîmes aussitôt à la voile en nous aidant de nos rames. Mais notre canot était grand et lourd, et nous n'étions pas assez nombreux pour le manœuvrer comme il aurait fallu pour échapper à nos ennemis. D'un côté, nous pouvions voir, à quelques milles de nous, l'entrée de la baie, et au delà une mer agitée et dangereuse même pour un canot comme le nôtre; de l'autre côté, les nombreuses barques des Indiens lancées à notre poursuite.



J'aperçus une dizaine de canots. (P. 201, col. 1.)

C'était entre eux et nous une course dont l'objectif était l'entrée de la baie. Nous savions qu'ils ne pourraient nous suivre jusque-là, leurs canots étant trop petits pour braver cette mer orageuse, qui nous offrait notre seule chance de salut. Dans cette conviction, nous luttions vaillamment, oubliant nos fatigues et nos insomnies; mais il devenait de plus en plus évident que nous ne pourrions gagner la haute mer avant d'être rejoints. Nous commencions à désespérer et à maudire le malheureux qui s'était endormi étant de garde, lorsque le capitaine nous rappela à la raison en jurant qu'il brûlerait la cervelle au premier qui interromprait son travail pour se plaindre.

« Nous aurons encore raison de ces misérables, je vous le parie, nous dit-il. Ayez bon courage, et si nous réussissons à mettre du plomb dans la tête à deux ou trois de ces enragés qui nous poursuivent, peut-être bien cela donnera-t-il à réfléchir aux autres. Mais si vous vous mettez à vous quereller comme de vieilles femmes, nous pouvons dès à présent renoncer à défendre notre vie. »

Nous étions en ce moment à environ 3 milles de la passe, et le canot le plus près de nous à moins de 400 mètres. Dans ce canot nous pouvions reconnaître notre misérable guide. Le capitaine me confia le gouvernail, et examina avec soin l'amorce de sa carabine, ordonnant en même temps qu'on chargeât les deux autres. Le vent devenait plus violent à mesure que nous approchions de la mer et le mouvement du bateau n'eût pas permis à la distance où étaient encore les Indiens, de bien ajuster.

« Tenez-vous prêt, me dit le capitaine, et quand je vous dirai : *maintenant!* tournez au vent, et je ferai une petite surprise à nos amis là-bas. Après quoi, nous reprendrons notre course, et vivement. »

Quelques instants plus tard, tout étant prêt, le capitaine me dit à voix basse : *maintenant, Dick!* et, au risque de chavirer, je tirai brusquement la barre. Trois coups de feu se succédèrent rapidement, et je vis Squawmish Jack, notre ex-guide, tomber au fond du canot; l'Indien qui dirigeait la barque, blessé au bras, laissa échapper en même temps son aviron et l'écoute de la voile, et l'embarcation présentant le flanc aux vagues s'emplit d'eau et sombra.

Ce fut notre salut ; car les autres canots interrompirent leur poursuite pour secourir leurs camarades qui, à l'exception de Squawmish Jack, tué roide sans doute, furent tirés de l'eau. Pendant ce temps, nous fîmes force de rames, et, ayant réussi à prendre le vent près d'un des promontoires qui bordent l'entrée de la baie, nous arrivâmes dans le golfe.

Ne pouvant plus gagner l'embouchure du Fraser, nous prîmes quelques jours de repos dans le chenal de Plumper's Pass et résolûmes ensuite de nous rendre tout droit à Victoria pour y passer l'hiver sans retourner à New Westminster. Nous y arrivâmes sans autre mésaventure, et ne fûmes pas fâchés, après notre téméraire expédition, de nous retrouver pour quelque temps au milieu d'une société civilisée.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

THOMAS HIGHS

OU LE MÉTIER A FILER

Il y a environ cent ans, les Anglais ne savaient encore fabriquer avec le coton seul que des mèches de lampes ou de chandelles. En tant que tissage, ils ne l'employaient que marié au lin, qu'ils tiraient tout filé d'Allemagne. Ce lin, suffisamment tordu pour pouvoir supporter la tension qu'exige le montage des fils sur le métier à tisser, constituait la *chaîne*, c'est-à-dire l'élément longitudinal de l'étoffe ; le coton, dont, vu l'imperfection des procédés en usage, on n'obtenait encore que des fils d'une résistance bien moins grande, formait la *trame*, c'est-à-dire la partie que la *navette* déroule en allant et venant dans le sens de la largeur.

Ces tissus, nommés *futaines* (de Fustat, ville d'Égypte, d'où les premiers avaient été apportés), en réalisant un sensible progrès économique, ne pouvaient manquer d'être fort demandés. Aussi voit-on que déjà même au milieu du XVIIe siècle « il n'y avait presque pas de petite paroisse d'Angleterre qui ne possédât, pour occuper les agriculteurs pendant la mauvaise saison, un certain nombre de métiers à tisser la futaine. » En principe, les paysans portaient à la ville les étoffes fabriquées avec du lin venu en fil de l'étranger, et du coton le plus souvent filé dans leur voisinage ; ils les livraient brutes ou écrues aux marchands qui les faisaient teindre, et en trafiquaient ensuite. Mais bientôt s'établirent les *maîtres en futaine*, véritables chefs manufacturiers, qui, résidant au milieu des tisserands, se chargeaient non-seulement de recueillir sur place les tissus sortant des mains de ceux-ci, mais encore d'approvisionner les ouvriers de lin et de coton filés.

Manchester, centre commercial déjà important, fut dès l'origine le point vers lequel convergeaient, pour s'éparpiller dans tous les districts du royaume, les produits de cette rustique industrie, qui suffisaient amplement aux besoins de la population. Mais voilà que Manchester s'avisa d'exporter ses futaines, auxquelles de nombreux et importants débouchés s'ouvrirent à la fois. Alors il arriva que la fabrication ne put plus répondre aux demandes, car, si l'Allemagne fournissait encore une quantité suffisante de fils de lin, il y avait pénurie de fils de coton, vu le nombre relativement restreint de personnes occupées à les produire en Angleterre. Les futaines s'enlevaient sur tous les marchés, et, alors qu'on en eût vendu le double, le triple, les *futainiers* étaient obligés à de longs chômages, faute de matière à mettre en œuvre. « De la trame ! de la trame ! » s'en allaient demandant partout les tisserands, dont la navette était vide, et qui devaient se croiser les bras, quand ils auraient pu mettre si lucrativement à profit les moindres instants. Mais les fileuses avaient beau se hâter, se multiplier ; mais les maîtres en futaine avaient beau faire rechercher partout jusqu'aux derniers écheveaux de coton filé, bien des tisserands restaient encore condamnés au repos. La trame manquait de toutes parts.

Or, au plus fort de cette disette d'un nouveau genre, certain jour de l'année 1764, au bourg de Leigh, dans le comté de Lancastre, un pauvre homme, nommé Thomas Highs, dont la profession consistait à fabriquer une des pièces principales du métier à tisser, fut témoin du profond chagrin éprouvé par un de ses voisins, qui, poussé du besoin et du désir de travailler, et, bien que les commandes fussent nombreuses, se trouvait réduit à une désespérante inaction, faute de pouvoir se procurer quelques malheureuses bobines de trame.

De là à déplorer qu'en fait de machines à filer l'on n'eût encore rien imaginé de plus expéditif que le rouet, il devait n'y avoir qu'un pas pour Thomas Highs, aussi bien que pour toute autre nature quelque peu compatissante ; mais, de l'expression de ce regret à la conception de l'idée qui mettrait fin à ce déplorable état de choses, la distance était de celles que peuvent seuls franchir les hommes marqués du sceau trop souvent douloureux du génie.

Ce sceau, Dieu venait d'en toucher Thomas Highs, ou, pour mieux dire, l'arène du progrès venait de s'ouvrir devant un nouveau martyr.

Highs, saisi d'une fiévreuse préoccupation, rentre chez lui, s'assied, et, le front plissé, dirige d'étranges regards sur sa fille, qui file près de l'âtre.

« Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, père ? demande la fileuse, qui peut-être n'avait jamais vu son père absorbé de la sorte.

— Rien, je n'ai rien ; file, ma Jenny, file. Je pense à quelque chose... Voilà tout. File, ma Jenny, ne t'ar-

rête point, ne perds pas de temps; la trame manque aux tisserands, ils attendent. Il leur faut de la trame, beaucoup de trame ; et les fileuses n'en produisent que trop peu. »

Jenny continue donc à filer, et son père la considère de plus en plus attentivement; et l'œil du père tantôt étincelle, tantôt devient morne, révélapt le laborieux combat que dans son cerveau les idées ardentes livrent à l'ombre de l'inconnu.

Tout à coup Highs se lève, court à sa fille, la prend dans ses bras, l'étreint avec une sorte de transport frénétique, couvre son front de baisers, et avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître, sort d'un pas précipité, laissant la simple enfant singulièrement ébahie.

Quelques minutes plus tard, Thomas Highs était assis en face de Kay, l'horloger du bourg qui, tout d'abord, lui aussi, s'étonna grandement de voir dans un pareil état d'animation un homme dont le calme était proverbial dans le pays. Mais bientôt voilà que les yeux de l'horloger brillent à l'égal de ceux de son interlocuteur, voilà Kay pris lui aussi d'un bel enthousiasme : c'est qu'il vient de lui être clairement démontré que s'il veut, lui, habitué à façonner des rouages et à régler des mouvements, prêter son secours à Highs, rien ne sera moins difficile que d'obtenir une machine qui, conduite par une seule personne, pourra faire la besogne d'un grand nombre de fileuses au rouet.



Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, père? (P. 202, col. 2.)

L'offre est acceptée. Rendez-vous est pris pour le lendemain dans le grenier de Highs, où les deux collaborateurs s'enfermeront pour travailler en secret à l'édification de la machine... Le lendemain, ils se mettent ardemment, fiévreusement à l'œuvre, et chaque jour ils se réunissent de nouveau....

Mais on ne tarde pas à remarquer le manége des deux hommes. On veut savoir le sujet de leur mystérieuse claustration quotidienne. On épie, on les questionne, mais on ne devine rien, mais ils s'obstinent à garder le silence. Et plusieurs semaines se passent, pendant lesquelles se succèdent, pour Highs et son compagnon, ces périodes d'extrême espérance et de froid désenchantement, qui sont le lot normal des chercheurs.

Une fois cependant que le succès leur semble assuré, qu'ils se croient à la veille de toucher au but, ils laissent percer quelque chose du grand dessein qui touche à sa réalisation. Alors, sans avoir rien vu, on s'extasie sur ce qu'on doit voir; et il n'est bruit dans tout le bourg que du merveilleux événement qui est prochain.

Mais quelque nouvelle difficulté survient dans le jeu définitif de la machine. Il faut annoncer aux impatients que le moment tant attendu est différé. Puis s'écoulent encore des semaines et des mois, sans que la machine fasse son apparition... Et d'ailleurs, plus d'une fois dans l'intervalle, les inventeurs n'ont pas assez bien réussi à dissimuler le désappointement qui à de certaines heures s'est emparé d'eux.

Bientôt le signal des railleries est donné par quelque plaisant, et l'on ne tarde pas à bafouer en chœur les pauvres hères, les sots qui ont voulu réaliser l'impossible. « Ah! les songe-creux! ah! les ambitieux! une machine à filer dix fils, vingt fils à la fois, est-ce que cela est faisable? est-ce que cela se verra jamais? est-ce qu'on ne l'eût pas déjà trouvée, si elle était trouvable cette machine? est-ce que le monde serait devenu si vieux sans s'être avisé de cette invention? — Eh! Kay, mon ami, te paye-t-il bien au moins, ce brave Thomas, qui t'emprisonne si gentiment dans son grenier? — Eh! Thomas, est-ce que vous allez longtemps encore tenir notre horloger sous les verrous? — Eh! ma petite Jenny, ne vois-

tu donc pas qu'il a le cerveau détraqué, ton bonhomme de père ; qu'il fondra follement dans ses idées de filage *mécanique* jusqu'aux derniers pennys que tu auras lentement gagnés en tournant ton rouet? Ne serait-ce point de ta part un acte de sagesse et de dévouement que de chercher à le détourner de sa folie ?

— Non, mon père n'est pas fou! riposte fièrement la brave fille qui a foi, comme tous ceux dont le cœur est plein de vive affection ; non, vous le verrez bien. »

Et alors on se moque d'elle comme on s'est moqué de son père; mais elle est la première à dire, à répéter au digne homme : « Ne vous rebutez pas, ne les écoutez pas, père; vous réussirez, je le sens, j'en suis sûre; et s'il faut que je travaille jour et nuit, et s'il faut que je me prive de tout, eh bien! je travaillerai, eh bien! je me priverai... »

A suivre. EUGÈNE MULLER.

LE CHIEN DE NEWTON

C'est un grand malheur d'être libre à quinze ans! C'est un grand malheur de se savoir riche avant la venue de la raison! C'est un bien plus grand malheur encore d'être orphelin à cet âge!

Et j'avais quinze ans. Orphelin et riche, j'étais aussi maître de mes actions qu'on peut l'être avec un tuteur tout occupé de ses affaires propres, voyageant une partie de l'année et d'ailleurs rempli d'indulgence.

Une tante de mon père, Mlle Barbe Lemoine, était venue depuis peu habiter notre vieille maison, non pas pour me diriger, hélas! mais pour conduire le ménage et prendre soin de ma santé, qui ne laissait rien à désirer.

C'était une excellente et digne créature que la tante Barbe. Pleine de sagesse et de prudence, elle se serait bien gardée de me contrecarrer en face par des sermons intempestifs. Elle tâchait de me faire de la morale en action toutes les fois que l'occasion s'en présentait, mais je ne voyais rien et je ne comprenais rien, suivant le proverbe : « Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre! »

Donc, pour l'ordinaire, elle gémissait en silence, constatant chaque jour que j'étais volontaire, emporté, que je tranchais du maître et du grand seigneur, avec une arrogance ridicule, qu'en un mot je prenais le chemin de devenir un détestable garçon.

Par une certaine matinée d'août, ma tante me vit entrer dans sa chambre comme un ouragan.

« Mon Dieu, Léonce, qu'avez-vous, me demanda-t-elle?

— Il y a que je ne peux plus supporter auprès de moi cet imbécile de Firmin! Un vrai Jocrisse de comédie! Un animal qui me joue chaque jour les tours les plus déplorables!

— Vous m'étonnez, mon enfant! Le pauvre Firmin se met en quatre pour vous être agréable!

— Il y réussit bien! dis-je en haussant les épaules fort peu respectueusement. Vous connaissez cette belle édition de *Paul et Virginie* que je viens de faire relier en maroquin du Levant chez Ackermann?

— Oui, eh bien?

— Eh bien, la voilà perdue, inondée d'huile, à ne plus toucher avec des pincettes!

— Aurait-il renversé votre lampe sur le bureau?

— Non, pas précisément, répondis-je avec un certain embarras.

— Je ne puis croire qu'il se soit permis, tout amateur de lecture qu'il paraît, d'emporter à la cuisine un de vos livres sans votre permission?

— Il ne manquerait plus que cela, vraiment!

— Mais, alors d'où vient cette huile?

— D'un petit godet que j'avais rempli pour graisser ma canardière Devisme.

— Lequel godet a été laissé négligemment par vous auprès de votre beau volume. Firmin n'a pas été seul coupable, mon enfant.

— Soit, ma tante, repris-je d'un ton piqué, je vous accorde à cet égard tout ce que vous voudrez; n'en parlons donc plus; je reconnais que je suis dans mon tort; mais ce matin un papier de la plus haute importance a disparu de ma chambre; Firmin l'aura sûrement balayé.

— Oh mon Dieu! s'écria ma tante qui jouait la frayeur, y aurait-il là une soustraction de billet de banque?

— Malheureusement, il ne s'agit pas d'argent. La perte dont je parle est irréparable.

— Un devoir pour la classe alors, des vers latins sans faute peut-être? »

Je me fis longtemps tirer l'oreille; il s'agissait d'une pièce de vers, d'un sonnet que je destinais à la fête de ma cousine Laure et sur lequel j'avais sué sang et eau, un sonnet charmant qui valait certes un long poëme.

Nous étions à l'avant-veille de la Saint-Laurent; impossible d'entreprendre un autre chef-d'œuvre.

« Mon cher enfant, me dit tout à coup ma tante, que puis-je faire pour vous venir en aide? »

Il ne me restait que la vengeance, mais je la voulais éclatante.

« Renvoyer cet imbécile, le chasser ignominieusement.

— Y pensez-vous, Léonce? Une faute si légère! »

Une faute légère! Voilà bien les femmes. Ma tante aurait été fort chagrine si Firmin avait cassé la soupière ou le saladier barbeau, je n'en doute pas; et la perte de mon sonnet la laissait insensible.

« Ma tante, repris-je en m'animant de plus en plus, si Firmin ne quitte pas la maison, c'est moi qui

la quitterai. Dès ce soir j'écrirai à mon tuteur pour lui demander l'autorisation d'entrer au collége en qualité d'interne.

— Allons, dit ma tante d'un air de résignation douloureuse, c'est une affaire convenue. Mais vous voulez bien, n'est-ce pas, donner au pauvre Firmin les huit jours de rigueur? »

Je regardai ma tante pour voir si elle ne se moquait pas de moi; mais non, son visage avait son expression de calme et de douceur accoutumée; les aiguilles de son tricot marchaient avec la vélocité qui leur était propre.

Décidément, j'avais bien fait de parler en maître; car j'étais le maître après tout.

Nous ne nous revîmes plus qu'à l'heure du dîner. Une fois au salon, je m'étendis de toute ma longueur sur le canapé de point de Venise, dans l'attitude d'un collégien mal élevé.

« Dormez-vous, Léonce? » me demanda ma tante sans quitter son tricot.

Non, certes, je ne dormais pas. J'éprouvais je ne sais quelle sensation désagréable dans la région du cœur, et lorsque Firmin vint apporter la lampe et tirer les rideaux, je n'osai le regarder de peur de lui trouver les yeux rouges. Il était là, avec sa bonne volonté manifeste, et sa maladresse touchante, marchant sur la pointe de ses larges pieds, comme un éléphant qui craindrait d'écraser une mouche.

« Si vous n'avez pas envie de dormir, mon cher enfant, je vous prierai de vouloir bien me lire quelques pages d'un ouvrage nouveau que Dumay le libraire m'a priée d'examiner. »

En général, je n'aimais pas les livres de ma tante; néanmoins je fis bonne contenance, et me voilà installé en pleine lumière devant la tricoteuse. Voici ce que je lus :

« L'œuvre était achevée après cinq ans de profonds calculs et de sublimes contemplations. Il se leva la tête en feu, et vint devant la fenêtre présenter son front brûlant à la fraîcheur de la nuit. Que se passait-il alors dans le cerveau de ce profond penseur? S'enorgueillissait-il d'avoir découvert une de ces lois immortelles qui régissent les mondes, d'avoir pénétré dans le secret des conseils divins, et, nouveau Prométhée, d'être parvenu à dérober une étincelle du feu céleste? Non, tête nue, le front pensif, l'œil inspiré et levé vers le ciel, Newton disait :

» Gloire à vous, seigneur Dieu, parce que vous êtes grand, sage et puissant, parce que, sans vous, toute force n'est que faiblesse et les plus éclatantes lumières que ténèbres épaisses.

» Mais pendant qu'il prêtait l'oreille au concert



Newton en se retournant aperçut le désastre. (P. 206, col. 1.)

éternel des sphères célestes, qu'il suivait pour ainsi dire du regard la marche harmonieuse des astres, son compagnon favori, le petit chien Diamant, avait sauté sur la table, et, en jouant, avait renversé la bougie. Les papiers furent consumés, en un instant.

» Newton, en se retournant, aperçut le désastre. De toutes ses savantes recherches, de tous ses laborieux calculs, il ne restait plus qu'un monceau de légères cendres noires.

» Ah! Diamant, s'écria-t-il, tu ne sais pas quel mal tu m'as fait!

» Et ce fut tout! Sans rien perdre de la sérénité de son austère visage, Newton était retourné à la fenêtre,

» Seigneur, disait-il, suprême régulateur des mondes qui marchent en silence au-dessus de nos têtes, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Bénissez mon travail. Votre serviteur recommencera avec le secours de votre grâce. »

Le chapitre n'était pas fini, mais ma voix altérée ne me permit pas d'aller plus loin; puis, entre le livre et mes yeux, se plaçait comme un léger brouillard.

« Eh bien! Léonce, demanda ma tante qui ne tricotait plus depuis quelques instants, vous ne continuez donc pas?

— Chère tante, m'écriai-je en me levant tout ému, je vous remercie de cette belle leçon; je l'ai comprise, je l'espère, et je vous promets à l'avenir...

— Bien, bien, mon enfant, interrompit-elle avec son bon sourire, embrassez-moi, et allez dire à Firmin de nous servir le thé. »

Marie Maréchal.

LES NAUFRAGÉS

DU DÉTROIT DE MAGELLAN

Les terres désolées qui bordent le détroit de Magellan ont été, il y a quelques mois, le théâtre d'un de ces drames que les annales maritimes n'ont à enregistrer heureusement qu'à de longs intervalles.

Le navire américain *Golden Hind* quitta San-Francisco au mois de juin 1872, pour se rendre à New York, en doublant le cap Horn. Surpris sur les côtes de Patagonie par un vent violent, il fut entraîné vers l'entrée du détroit de Magellan et donna sur des roches; l'équipage dut l'abandonner en toute hâte.

Le second du navire, un des cinq hommes qui ont échappé au désastre, nous en fait ainsi le récit:

« Le soir du jour où le navire échoua, il devint évident que, la cale étant tout à fait défoncée, il ne pourrait passer la nuit. Nous mîmes donc les trois chaloupes à la mer, et avec tant de précipitation que nous abandonnâmes à bord les instruments nautiques et d'autres objets de première nécessité. Chaque chaloupe portait sept hommes: la première était commandée par le capitaine, la seconde par moi, et la troisième par le contre-maître Webb.

» L'obscurité était tellement profonde que nous n'osâmes nous éloigner du navire, sur lequel la mer déferlait avec furie. Cependant Webb, sans nous écouter, voulut essayer de gagner la côte et nous quitta.

» Au milieu de la nuit, le navire s'abîma avec fracas, et le jour venu nous n'en aperçûmes plus aucun vestige. Notre troisième chaloupe avait aussi complétement disparu, et pendant les deux jours suivants, nous la cherchâmes en vain. Nous fûmes persuadés qu'elle avait chaviré et que nos malheureux camarades avaient été brisés sur les récifs.

» L'examen des provisions qu'on avait jetées à la hâte dans les chaloupes nous montra que nous possédions une petite caisse et un sac de biscuit, ce dernier saturé par l'eau de mer, environ vingt boîtes de bœuf et une petite provision de thé et de café.

» La ration fut établie d'abord à raison d'un biscuit par homme et d'une boîte de bœuf pour nous tous par jour; bientôt il fallut la réduire à un demi-biscuit par jour, et nous ne mangeâmes plus de viande qu'une fois par semaine.

» Peu de jours après avoir quitté le navire, la chaloupe du capitaine chavira et l'on perdit la boussole et une partie des provisions.

» Notre seul espoir était de gagner Punta Arena, colonie pénitentiaire du Chili et station houillère des steamers du Pacifique, située à environ deux tiers de la longueur du détroit de Magellan; mais nous n'avions pour nous guider que le soleil et les étoiles.

» Nous étions au mois de juillet, qui représente, dans ces régions, notre mois de janvier, et les montagnes de la côte étaient couvertes de neige et de glace.

» Pendant la journée, nous ramions sans perdre courage, et lorsque le temps le permettait, nous descendions à terre. Le sol était couvert de broussailles et d'arbustes rabougris, et grâce aux quelques allumettes que l'un de nous avait sauvées, nous pouvions allumer du feu, pour nous sécher et réchauffer un peu nos membres engourdis. La plage était couverte de mollusques assez semblables à des moules, mais ceux qui en mangèrent, en furent indisposés.

» Pendant vingt jours, nos hommes résistèrent courageusement, mais le froid rigoureux les faisait horriblement souffrir et enflait pieds et jambes. Nous dûmes nous arrêter plusieurs jours pour prendre un peu de repos. Une tente avait été construite et nous passions la nuit accroupis autour du feu.

» A la fin du vingtième jour, la disette et la fatigue nous avaient réduits à un état de faiblesse extrême. Il avait fallu diminuer encore la ration de biscuit, et nous nous en passions parfois un jour ou deux pour prolonger un peu nos provisions. La conduite des hommes fut admirable pendant ce temps-là; malgré la faim qui les rendait pareils à des animaux, chacun se sacrifiait sans murmure dans l'intérêt de tous.

» Presque tout le mois de juillet fut employé à avancer vers Punta Arena. Les seuls êtres humains que nous aperçûmes furent un Indien et deux femmes qui montaient une pirogue et nous échangèrent un canard contre un peu de tabac.

» A la fin du mois, le temps devint tellement orageux que nous dûmes abandonner la mer et nous réfugier à terre. Ce fut notre dernier campement.

» La côte en ce point était aride et désolée, de hauts récifs la séparaient de la mer. La végétation était des plus tristes; çà et là croissaient quelques maigres arbustes, courbés par le vent. Nous eûmes le bonheur cependant de découvrir plusieurs genévriers couverts de fruits, qui, avec une plante ressemblant au céleri et quelques racines, nous procurèrent de quoi nous soutenir pendant quelques jours. Les torrents nous fournissaient de l'eau douce en abondance.

» Bientôt les hommes tombèrent presque tous malades et leurs jambes enflèrent. Un matelot du nom de White fut pris de délire et mourut peu après. La terre était si fortement gelée que nous ne pûmes réussir à lui creuser une fosse et nous traînâmes le cadavre au milieu des broussailles.



Côtes de Patagonie. — Détroit de Magellan. (P. 206, col. 2.)

» Nous perdîmes ensuite successivement quatre matelots. Tous périrent à une dizaine de jours d'intervalle et furent déposés dans les broussailles. Les vêtements étaient partagés au fur et à mesure.

» Pendant ces dix jours, nous eûmes à peine une bouchée de nourriture. La folie commençait à s'emparer de notre cerveau; nous restions muets pendant des heures, nous regardant les uns les autres avec des yeux farouches. Enfin je n'y tins plus : je fis signe à un de mes compagnons qui me suivit et nous nous rendîmes dans les broussailles... Quand je revins, je présentai aux hommes des tranches de chair qu'ils dévorèrent avidement. Chacun de nous savait qu'il mangeait la chair de ses pauvres compagnons, mais personne n'en parlait.

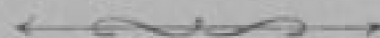
» Le dernier cadavre était presque dévoré, quand un des hommes aperçut une voile. Nous montâmes tous sur une hauteur et nous déployâmes le pavillon américain que nous avions conservé. Quel fut notre bonheur en voyant le navire se diriger vers nous et détacher une chaloupe pour nous chercher! »

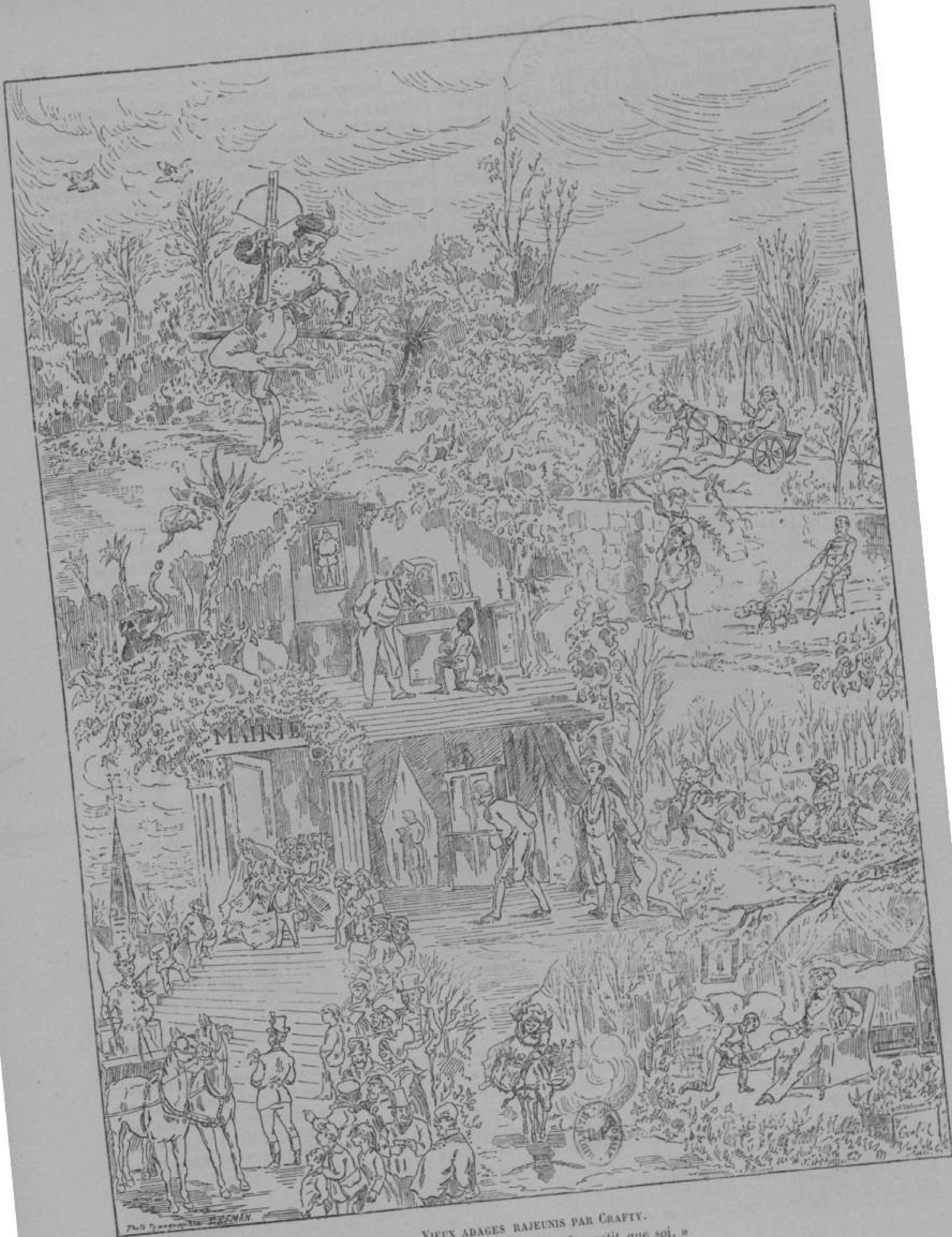
Ce navire était le schooner *Eagle*, qui se rendait aux îles Falkland. Il recueillit les naufragés et les débarqua à Punta Arena, qui n'était qu'à vingt lieues plus loin.

Des vingt et un marins qui composaient l'équipage du *Golden Hind*, il ne restait plus que cinq survivants. Il s'était écoulé quarante-huit jours depuis qu'ils avaient dû abandonner leur navire.

Les autorités chiliennes eurent des soins touchants pour les naufragés. Elles se préparaient à les envoyer par steamer à Valparaiso, mais avant l'arrivée de celui-ci, l'*Ossipée*, sloop de guerre des États-Unis, entra dans le port et les recueillit pour les diriger sur New York.

Ét. Leroux.





Vieux adages rajeunis par Crafty.

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »







On campait dans la neige, dans la boue, sur la terre glacée. (P. 209, col. 1.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XXVII

Bataille de Coulmiers. — Commencement de la retraite.

L'hiver était venu, hiver cruel, impitoyable pour nos pauvres soldats, mal équipés, mal vêtus, mal nourris, accablés par la nouvelle des désastres épouvantables de l'armée du Rhin. On put voir alors quelles ressources d'abnégation, de constance, de vertu, trouve en elle-même cette race que la politique haineuse de nos ennemis affecte de trouver si amollie et si impuissante. On campait dans la neige, dans la boue, sur la terre gelée, sur le verglas, et cependant on était gai, on avait foi dans l'avenir, on plaisantait encore au milieu de tant de maux.

A mesure que les temps devenaient plus rudes, et que les privations et les dangers se multipliaient avec les étapes, Jean se roidissait contre la fatigue et le découragement. Plus d'une fois, il avait donné du cœur à ses compagnons de misère par sa tenue irréprochable et son entrain de bon aloi.

Un jour qu'il s'agissait de coucher dans la boue, sans avoir mangé, quelques novices et même quelques vieux soldats murmuraient tout haut. Camille Loret dit à l'un des plus rétifs : « Tu vois le petit là-bas, avec sa figure de demoiselle?

— Oui, après?

— Il a cent mille livres de rente, et on ne l'a pas encore entendu se plaindre une fois. »

L'autre avait grommelé dans sa barbe, mais il n'avait plus osé se plaindre tout haut. Le capitaine proposa à Jean les galons de caporal.

« Mais, mon capitaine, répondit Jean, je suis venu uniquement pour me battre, et non pour chercher des grades.

— Très-bien, mais c'est un service à rendre.

— Alors j'accepte. »

Et voilà comment il était devenu caporal.

C'est en qualité de caporal qu'il assista à la bataille de Coulmiers.

Quand on lit dans un livre le récit d'une bataille, composé après coup et d'après les documents authentiques, on se figure volontiers que, sur un champ de bataille, chacun sait ce qu'il fait, où il va, et ce que font les autres. Rien de moins exact sur le terrain. Pour Jean, par exemple, voici ce que fut la bataille de Coulmiers. Une position prise dans un ravin peu profond; une pluie d'obus éclatant d'abord en arrière du ravin, puis dans le ravin même, et dont les éclats blessent ou tuent un certain nombre d'hommes; un vif désir de sortir de là et d'aller en avant; l'ordre de partir et de prendre un certain village que l'on distingue à peine dans la plaine; la recommandation de ménager les cartouches et d'user de la baïonnette; une course folle sur un terrain découvert, au milieu du sifflement des balles, du grondement des canons et du cri déchirant des mitrailleuses, des bourdonnements dans les oreilles, des cris de commandement, des camarades qui tombent la face contre terre et qui ne se relèvent plus; un juron énergique de Léon Loret, qui prononce distinctement ces mots : « Hé, dites donc! » et laisse tomber son fusil, parce qu'il a le bras cassé; le désir

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

de gagner le village au plus vite, l'idée que ce n'est pas bien difficile du moins jusqu'ici, l'assurance de n'être plus blessé puisqu'il ne l'a pas encore été. A mesure que le régiment avance au pas de course, on voit les attelages des ennemis emmener les canons qui ne sont plus en sûreté derrière un épaulement où restent des tirailleurs, les uns avec des casques surmontés d'une chenille, les autres avec des casquettes bleues. A mesure qu'on approche, on distingue les tirailleurs, on les voit viser, puis se cacher derrière l'épaulement. Ils détalent à leur tour, s'élancent à travers champs, et se retournent encore pour faire feu. Quelqu'un crie derrière Jean : « Hé! les pompiers, attendez-nous! » Jean se met à rire; la plaisanterie n'est pas bien fine, mais ses nerfs sont excités. Une autre voix dit : « Ce sont des Bavarois! » et l'on redouble d'ardeur à les poursuivre Le retranchement est pris, mais ce n'est qu'un premier pas. Les hommes à casques et à casquettes se sont repliés sur le village que l'on voit désormais distinctement. On aperçoit quelques meules de blés, des noyers, quelque chose comme un puits en pierres sèches, et enfin un grand mur de métairie tout crénelé, d'où partent des coups de fusil. Personne n'y fait attention et l'on s'avance toujours d'une course furieuse. On est si près maintenant que Jean voit l'heure au cadran du vieux clocher; il a l'esprit tellement libre qu'il remarque que l'horloge est arrêtée. Une effroyable décharge l'avertit du danger sans le faire dévier d'une ligne. Sa lèvre supérieure se relève comme s'il riait d'un rire ironique; il éprouve un impérieux besoin de se mesurer avec quelqu'un de visible; il a soif de sang, et, chose horrible, il trouve cela tout naturel; il voit déjà l'endroit par où il entrera dans le village.

Le capitaine de la compagnie avait été tué d'un éclat d'obus dans le ravin; le lieutenant venait de tomber la face contre terre au moment où il criait : « Hardi, les enfants! » Jean se trouvait en tête, il cria, sans presque savoir ce qu'il faisait: « Hardi, les enfants! » et d'instinct les soldats le suivirent. L'entrée du village était barrée par un grand fossé creusé dans la terre durcie. « Houp! » cria Jean en brandissant son fusil, et en deux enjambées il fut d'abord au fond du fossé, ensuite sur la crête. Les embrasures du mur crénelé vomissaient de gros flocons de fumée qui ne se dissipaient pas tout de suite; les hommes tombaient autour de Jean, il ne s'en apercevait même pas. Une fois sur la crête, il cria : « Le village est à nous! » Remarquant que le soldat qui le suivait avait de la peine à gravir le talus, il lui tendit la main aussi tranquillement que s'il eût offert la main à une dame pour lui faire franchir un petit ruisseau. « Allons, mon vieux, allons! » dit-il au soldat. Puis, reconnaissant Bouilleron, il s'écria en riant : « Oh, la bonne rencontre! » Le mur crénelé avait été abandonné. Le régiment, c'est-à-dire ce qui restait du régiment, tenait le village. Les Bavarois voulurent encore résister; mais la baïonnette eut raison d'eux, et le drapeau aux trois couleurs flotta sur le clocher.

« Ma foi! dit Jean à Bouilleron, en essuyant sa baïonnette avec une poignée de paille, j'aurais cru que c'était plus difficile que cela.

— Tu ne m'en veux plus? lui demanda Bouilleron en lui tendant la main.

— Bête que tu es! dit Jean avec une gaieté folle, je ne t'en ai jamais voulu. »

Tout à coup il frissonna; son excitation s'était calmée à la vue du sang qui souillait ses mains. Il jeta les yeux sur les morts qui jonchaient le terrain, et il eut horreur de ce qu'il avait fait. « Et pourtant, se dit-il, je n'ai fait que mon devoir! Quelle abomination que la guerre! »

Sur ces entrefaites, arriva le colonel qui avait eu son cheval tué sous lui, et qui, malgré cela, était un peu confus d'être en retard. « Qui est entré le premier dans ce village! dit-il en regardant autour de lui.

— C'est le caporal Defert, crièrent plusieurs voix.

— Pardon, mon colonel, répondit Jean, j'y suis entré en même temps que Bouilleron.

— Pas du tout, répartit ce dernier avec vivacité, c'est bien lui qui a franchi le fossé le premier, à preuve qu'il m'a tendu la main pour m'aider à escalader le talus.

— Très-bien! dit le colonel. Caporal Defert, à partir d'aujourd'hui vous êtes sergent, et je demanderai pour vous la croix de la Légion d'honneur. Quant au fusilier Bouilleron, je demanderai pour lui la médaille militaire. »

Sur ces entrefaites, accourut un aide de camp. « Messieurs, dit-il au colonel et aux officiers qui l'entouraient, en ôtant son képi, nous avons la victoire; l'ennemi bat en retraite; vous camperez ici en attendant de nouveaux ordres. »

Dès le soir même, Jean ne manqua pas d'écrire à sa mère. « Il paraît, dit-il, que je suis une manière de héros; vraiment on a fait bien de me le dire, car je ne m'en doutais pas. On nous a dit : Allez à ce village, quelque résistance que vous y trouviez, et nous y sommes allés. Comme j'avais de meilleures jambes que mes camarades, j'y suis arrivé le premier, et pour cela on m'a fait sergent et l'on parle de me décorer. Je me demande si je ne rêve pas et si l'on mérite tant d'honneurs pour avoir remporté le prix de la course. »

« Ta! ta! ta! dit l'oncle Jean, lorsqu'on eut lu la lettre devant lui, ce petit drôle fait le modeste, mais je suis sûr qu'il s'est battu comme un lion. Ne t'inquiète pas, ma bonne fille, dit-il en voyant que Mme Defert pâlissait à l'idée des dangers courus par son fils. Son affaire est claire maintenant, les balles ne veulent pas de lui. Je connais cela, moi qui te parle, et tous ceux qui savent ce que c'est qu'une bataille te diront... suffit, je m'entends. »

L'armée de la Loire, devant des forces écrasantes, avait commencé cette belle retraite et livrait cette série de batailles qui auront un nom glorieux dans l'avenir, quoique la victoire ne les ait pas couronnées. Que de vertus nouvelles fit éclore la série de nos désastres! Jean ne pouvait se tenir de marquer dans ses

lettres son admiration pour ses camarades, qu'il avait trouvés un peu mous et un peu vulgaires quand ils menaient la vie de garnison. Et encore il n'osait pas tout dire, il craignait d'effrayer et d'attrister sa mère en lui peignant les dures épreuves qu'il subissait héroïquement comme les autres.

Si quelquefois l'aspect morne et désolé des plaines de la Beauce le rendait malgré lui triste et pensif, si les nuages lourds et bas d'un ciel d'hiver plein de menaces pesaient malgré lui sur sa pensée, dans les longues marches dont rien ne faisait prévoir la fin, il secouait bien vite le poids de sa tristesse en se disant : « C'est pour cela que je suis venu, mon sacrifice est fait ; le pis qui puisse m'arriver, c'est de rester ici, et j'ai prévu tout cela en venant. »

D'ailleurs, comme sergent, il avait à remplir envers ses hommes des devoirs incessants ; il fallait payer d'exemple, les empêcher de se décourager, s'ingénier pour trouver ce qui leur était nécessaire dans un pays épuisé. Jean tenait de sa mère le don précieux de la parole. Son bon cœur, son tact et son vif sentiment du devoir lui faisaient trouver ce qu'il y avait de mieux à dire en toute circonstance.

Le meilleur remède contre le découragement, c'est la nécessité d'encourager les autres. Jean en faisait l'épreuve tous les jours. Comment se serait-il apitoyé sur lui-même, n'ayant pas une minute à songer à lui ? Les longues marches silencieuses à travers les obstacles de toute espèce sont, de toutes les épreuves de la guerre, la plus dangereuse peut-être. L'âme attristée s'abandonne et se replie sur elle-même, et si, par malheur, elle arrive à se faire un triste plaisir de la contemplation de sa souffrance, les souvenirs du passé rendus à la fois plus doux et plus déchirants par le contraste l'assaillent en foule, l'énervent, et, la trouvant sans défense, la remplissent de regrets stériles et de désirs insensés. C'est alors que le soldat est pris du mal du pays, perd toute espérance de revoir son toit et ses parents, se couche le long d'une haie et attend, avec une résignation farouche, que l'ennemi vienne le prendre ou le tuer.

Jean qui avait passé par ces épreuves, et qui, grâce à son éducation et à l'énergie de sa volonté, en était sorti triomphant, les redoutait pour ses hommes.

« Allons, mon vieux, disait-il un jour à un soldat qui s'était assis dans la neige ; allons, tu ne peux pas rester là ; le sommeil te prendrait, tu ne retrouverais plus ton chemin, tu te ferais prendre.

— Sergent, c'est fini, je ne puis plus faire un pas.

— Essaye, nous allons t'aider.

— C'est impossible.

— Impossible ! c'est toi qui dis cela, un homme comme toi. Allons, donne-moi la main. C'est un effort à faire et un mauvais moment à passer ; dans une demi-heure tu riras de toi-même. Tu as vu la fin de la journée d'hier, pourquoi ne verrais-tu pas la fin de celle d'aujourd'hui ? Tu souffres ! nous aussi ! Tu regrettes ton village ! Bon moyen de le revoir que de te faire prendre comme un lièvre par les maraudeurs ennemis. Tu le reverras ton pays, et tu y danseras encore plus d'une fois. Quels yeux ils ouvriront là-bas, quand tu leur raconteras ce que tu as fait et ce que tu as souffert. Allons, c'est dit, lève-toi ! »

Le soldat se leva presque malgré lui, subjugué par l'ascendant d'une âme supérieure à la sienne.

Cette scène se renouvelait souvent, et grâce au jeune sergent, bien des hommes revirent la fumée du toit paternel, ou moururent d'une mort honorable dans une bataille, au lieu de mourir de faim, de lassitude et de misère dans un fossé.

Le régiment perdait tant d'officiers que Jean fut bientôt sous-lieutenant. « C'est un vrai officier, disait le troisième Loret dans une de ses lettres, et un joli camarade aussi. On voit bien que l'instruction est bonne à quelque chose ; dites bien cela à nos petits frères. M. Jean sait le métier comme s'il n'avait jamais fait autre chose. Le colonel dit qu'il a des idées et que c'est grand dommage qu'il ne soit pas pour rester troupier toute sa vie. Il a une manière à lui de faire marcher les hommes. Pourtant il ne jure pas et ne se met jamais en colère ; mais il ne plaisante pas non plus, et quand il a dit : « Il le faut », il n'y a plus à répliquer. On l'aime cependant et l'on a grande confiance en lui ; ce n'est pas lui qui mangerait ou se coucherait sans savoir si ses hommes ont tout ce qu'il leur faut. Quand il faut charger, et cela nous arrive souvent, il s'en va là comme d'autres vont à la parade, la tête bien droite, avec des mots gentils qu'il sait trouver pour enlever le pauvre monde. Et vraiment, le pauvre monde a quelquefois grand besoin d'être enlevé. A peine sous-lieutenant, voilà qu'il est question de le faire lieutenant, parce qu'il a dépisté et pris, avec quelques bons garçons, un des gros bonnets de l'autre armée.

» Je l'ai vu passer, pas bien fier, le gros bonnet ; je ne sais pas le grade, parce que chez eux on se cache d'être général avec autant d'empressement que l'on s'en vante chez nous. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'il avait de grosses tresses sur les épaules. »



CHAPITRE XXVIII

Dernier exploit de Jean. — Il se dévoue et donne sa vie pour son pays.

L'exploit auquel cette lettre fait allusion avait fait la joie des bivouacs et rendu Jean presque légendaire.

On a bien raison de dire que la fortune aime les audacieux! Jean était parti à la tête d'un petit détachement pour faire une reconnaissance. Une brume froide de décembre rampait tristement sur la plaine désolée. Au bout de quelques heures, cette brume se changea en un brouillard si épais que la petite troupe franchit sans s'en douter la ligne des vedettes allemandes. On suivait depuis longtemps un mauvais chemin creux sans rencontrer âme qui vive; il régnait dans l'air un tel silence que la campagne semblait morte. A la fin le chemin creux se transformait en une crevasse pierreuse qui aboutissait brusquement à une carrière abandonnée. Elle semblait délaissée depuis longtemps. La partie qui était à découvert formait une espèce de bassin irrégulier dans le fond duquel avaient poussé des sureaux monstrueux; le long des parois pendaient tristement des ronces échevelées, mélangées de buissons d'épines noires et d'églantiers qui semblaient frissonner sous la brume. Au centre à peu près de ce bassin irrégulier, une mare gelée faisait comme une tache noire. Certaines parties de la paroi étaient percées de trous béants qui donnaient entrée dans des galeries d'exploitation.



Jean accourut. (P. 212, col. 1.)

« Descendons, dit Jean, nous serons toujours à l'abri; nous nous reposerons un peu et nous verrons ensuite. »

Un des hommes, qui avait fait quelques pas à l'entrée d'une des galeries, poussa une exclamation de surprise. Dans un enfoncement, il y avait de là paille; un homme était là assis, immobile, embrassant de ses deux mains ses genoux qu'il ramenait contre sa poitrine, comme pour se réchauffer. L'homme sans faire aucun mouvement regardait le soldat avec des yeux égarés. Jean accourut.

« Eh, l'homme! dit-il au paysan, que faites-vous donc là?

— Je suis en train de crever de froid et de faim, dit l'homme d'un ton farouche. Oh! les brigands!

— Qu'est-ce qui vous est arrivé?

— Ils sont là, dans ma ferme, à une demi-lieue d'ici. Ils ont tout pris, tout! Je les ai priés et suppliés de me laisser quelque chose, ils se sont mis à rire, et m'ont jeté à la porte comme un chien, en disant que je dérangeais le général. »

Au mot de *général*, Jean avait dressé l'oreille. Une idée audacieuse venait de naître dans son esprit. « Étant donnée la prudence bien connue de ces messieurs, se dit-il, s'il y a un général si près d'ici, c'est que nous sommes en plein dans leurs lignes. Il y a peut-être un bon coup à faire. »

« Combien sont-ils? demanda-t-il au paysan.

— Une vingtaine au moins; mais, sauf votre respect, ils sont tous dans les vignes. J'avais un tonneau bien caché que je gardais pour le mariage de ma fille, ils l'ont trouvé, ils l'ont défoncé, ils ont bu à même.

— Est-ce que votre fille est à la ferme? Y avez-vous laissé quelqu'un?

— Pas si bête! dit le paysan en relevant la tête. J'ai fait partir les bestiaux, la mère et les enfants quand j'ai vu de quoi il retournait.

— Tant mieux, se dit Jean, nos mouvements n'en seront que plus libres. » Et il reprit :

« Est-ce qu'il y a des postes aux environs?

— Non! ils sont arrivés là comme en voyageurs, avec un gros père dans une calèche, qu'ils ont volée, Dieu sait où. Ça a l'air d'une escorte. Les individus ont des collets jaunes avec des capotes bleues.

— Ce sont des dragons, » dit Jean. Et il réunit ses hommes en un groupe pour se consulter avec eux.

« Ça y est! répondit un des soldats, nous ne demandons pas mieux que de vous suivre.

— Nous allons vous venger, dit Jean au paysan; mais il faut que vous nous guidiez au moins jusqu'à portée de votre ferme. Peut-on arriver jusque-là à couvert?

— Il y a, répondit le paysan, un dos de plaine où il faut passer à toute force, et où il n'y a pas moyen de se cacher. Mais par ce brouillard-là on y passera sans danger. Il y a devant la maison, mais de ce côté-ci du chemin, des haies, des noyers et des tas de fagots et de souches. On peut arriver là tout doucement, et sauter par-dessus le chemin. »

Lorsque Jean eut donné toutes ses instructions dans le plus grand détail :

« En marche! dit-il gaiement en regardant sa montre, voilà qu'il est deux heures, peut-être qu'à trois heures il y aura du nouveau. Le gros père qui est dans la calèche doit avoir un portefeuille, et ce portefeuille doit contenir des choses intéressantes. Quel coup de filet! Seulement que chacun fasse bien exactement ce que je lui ai dit : pas de coups de tête! Il nous faut absolument réussir pour nous faire pardonner notre audace.

— Mais, dit le paysan, vous êtes des soldats vous autres ; vous faites votre affaire, rien de mieux ; mais ils me pendront moi, s'ils me prennent avec vous.

— Une fois en vue de la ferme, vous serez libre de vous retirer. En tout cas, il le faut; n'êtes-vous pas un bon Français?

— Je suis aussi bon Français qu'un autre, dit le paysan en se grattant l'oreille ; mais chacun tient à sa peau.

— Assez! dit Jean de ce ton d'autorité qu'il savait prendre à l'occasion. Il le faut! » Le paysan le regarda d'un air surpris et se mit en devoir d'obéir.

Le paysan marchait en tête, Jean et les soldats le suivaient à la file, avec les plus grandes précautions, à travers les sillons durcis. A un certain endroit le terrain se renflait : c'était le passage dangereux. Mais le brouillard était si épais que l'on ne voyait pas à trente pas devant soi. Là on obliqua sur la droite, et au bout de deux cents pas le paysan s'arrêta. « Il faut descendre là-dedans, » dit-il tout bas à Jean, en lui montrant une marnière. On y descendit, chacun retenant son haleine. A partir du fond de la marnière, un petit chemin d'exploitation remontait en pente douce jusqu'au chemin, de l'autre côté duquel on commençait à apercevoir confusément la silhouette d'une petite ferme entourée de grands noyers dépouillés. On fit halte. Jean courbé en deux s'avança à la découverte. Une haie sans feuilles, mais assez fourrée pour servir d'abri, bordait ce côté du chemin; il y avait quelques trouées. Il remarqua aussi une herse debout contre le tronc d'un noyer, puis un tas de fagots fortement entamé. Le long du mur de la ferme, un dragon enveloppé dans son manteau, le sabre au poing, allait et venait en battant la semelle.



Les hommes poussaient à la roue pour se réchauffer un peu. (P. 215, col. 1.)

Toutes les fois qu'il arrivait à la porte, il allongeait le cou dans l'intérieur de la cour et semblait bien plus préoccupé de ce qui se passait au dedans que des dangers qui pouvaient venir du dehors.

Jean fit signe à ses hommes, qui le rejoignirent un à un. Collant ses lèvres à l'oreille d'un des soldats, il lui dit quelques mots en lui montrant la senti-

nelle. L'autre remua à plusieurs reprises la tête de haut en bas.

En ce moment, un dragon parut à la porte de la ferme, un saladier plein de vin à la main. Il fit entendre un petit sifflement, et la sentinelle qui lui tournait le dos se retourna vivement; ils se mirent à rire tous les deux. Comme le soldat en faction n'arrivait pas à dégager sa main droite de la dragonne de son sabre, l'autre, qui craignait d'être pris en flagrant délit, lui porta le saladier aux lèvres. C'était une grossière parodie de la scène charmante d'Éliézer et de Rébecca. Jean fit signe à un second soldat et lui désigna l'homme au saladier. Les soldats de sa petite troupe, le jarret tendu, n'attendaient plus qu'un signe pour s'élancer, lorsqu'un nouveau personnage apparut.

C'était un officier de haute taille, mince et blond, avec d'énormes moustaches, et l'air si arrogant que ce devait être un homme de haute naissance. Il arracha brusquement le saladier des mains du camarade complaisant, en jeta le contenu au visage de la sentinelle, et asséna à l'autre un tel coup sur le béret, que le saladier se brisa dans sa main. Non content de ce premier châtiment, il tomba à coups de pied et à coups de poing sur le délinquant, qui tâchait, mais en vain, de rester au port d'armes sous cette grêle de coups.

Pendant que l'officier faisait ainsi de la discipline à la prussienne, la sentinelle regardait, immobile, en attendant son tour d'un air hébété. Jean porta la main à son képi, c'était le signal convenu.

En un clin d'œil le factionnaire, l'officier et l'autre soldat furent renversés, roulés, garrottés et bâillonnés, sans avoir eu le temps de se reconnaître ni de jeter un cri d'alarme.

Jean, avec le reste de sa troupe, était déjà dans l'intérieur de la ferme. Plusieurs dragons ronflaient dans la paille sous un hangar; ceux-là ne furent pas difficiles à désarmer; ils roulaient des yeux stupides et demandaient à boire. Quatre uhlans posnaniens trinquaient dans la cuisine. Ils se levèrent brusquement à la vue des baïonnettes et demandèrent la vie sauve, en criant : « Polonais! amis des Français! »

Jean les employa, sous la surveillance de deux hommes sûrs, à garrotter les dragons du hangar. Après quoi, le plus adroit des quatre rendit le même service aux trois autres, et eut l'insigne honneur d'avoir les mains liées à son tour par le caporal Truffaut, bachelier ès lettres.

Trois hommes furent tués dans l'écurie. Un malheureux, qui s'était réfugié au grenier, entendant que l'on montait à l'échelle, perdit la tête, se jeta par la lucarne et s'assomma sur la terre gelée. Il n'y eut que ces quatre hommes de tués, tant la surprise avait été soudaine et l'affaire bien conduite.

Le général était bien calfeutré dans la chambre d'honneur. Ce gros père, comme l'appelait le paysan, s'était mis à son aise. Il était dans la quiétude d'un général qui se sent bien entouré; d'un homme qui a eu froid et qui se chauffe, qui a eu faim et qui vient de manger (et même plantureusement), d'un Allemand qui a eu soif et qui a bu du champagne : témoins trois bouteilles vides, de même provenance que la calèche, probablement. Il avait desserré son col qui le gênait; et il avait bien fait, car il avait la figure cramoisie et il respirait bruyamment; il avait dégrafé son ceinturon et retiré ses grandes bottes. Les pieds dans de bonnes pantoufles, il se chauffait doucement à un feu clair de sarment. Sa douce somnolence fut tout à coup troublée par le bruit d'une lutte.

« Ces ivrognes se battent! dit-il en se réveillant tout à fait. Capitaine Hermann, voyez donc ce que c'est. Où êtes-vous donc? »

Le capitaine Hermann ne répondit pas, et pour cause. Admirablement ficelée, sa seigneurie gisait la tête en contre-bas sur la terre gelée; et sa cervelle commençait à bourdonner et à se remplir de visions étranges. Tout à coup, on entendit deux coups de feu, trois ou quatre jurons, le bruit d'une lutte, et la porte brusquement ouverte donna passage à Jean et à quelques-uns de ses soldats. D'un bond le jeune sous-lieutenant fut au milieu de la chambre : d'un revers de son sabre, il fit sauter dans un coin le revolver du général, qui flânait sur la table parmi les bouteilles vides. Le général avait bondi effaré; puis il fut pris d'étourdissement et retomba lourdement sur sa chaise.

« Général, lui dit Jean avec une exquise politesse, vous êtes mon prisonnier. La lutte est impossible. Rendez-vous!

— Pris en pantoufles! dit le général avec un accent d'amer découragement.

— N'est-ce que cela? reprit Jean qui ne put s'empêcher de sourire. Gottlieb vous remettra vos bottes. »

Dans la figure effarée du planton, il venait de reconnaître l'ancien régisseur d'une petite brasserie de Châtillon:

« Mossié Tefert! cria Gottlieb en levant les mains au ciel. Jésus mein Gott, si c'est possible!

— Nous sommes pressés, dit Jean, et il nous faut repartir. Que l'on attelle la calèche du général et que l'on n'oublie ni son porte-manteau ni son portefeuille. Voulez-vous, général, me donner votre parole d'honneur de ne pas dire un mot pendant la route, et nous ne vous bâillonnerons pas. Nous avons des passages difficiles à franchir, un cri peut nous perdre. »

Le général se pelotonna sur lui-même et ne répondit que par un grognement de mauvaise humeur.

« Désolé, dit Jean, mais la prudence avant tout. »

Et le général, confortablement bâillonné et les mains liées, fut hissé dans la calèche. On avait rentré par humanité le capitaine et les deux soldats.

« Voilà des gens qui vont mourir de faim et de froid s'ils restent longtemps sans secours, se dit Jean en contemplant les dragons et les uhlans couchés sur la paille. Impossible de les emmener. Impos-

sible de compter sur la parole de tous ces soldats; et cependant ce serait par trop cruel de les laisser mourir aussi misérablement.

— Si c'était moi, dit un des soldats en parlant à un de ses camarades, ils ne mourraient pas de froid; je les ferais tous rôtir ou passer par les armes.

— Pas de cruautés inutiles, répliqua Jean avec indignation. Otez le bâillon du capitaine. Vous voyez, capitaine, à quel danger vous serez exposés, vous et vos hommes, si je vous laisse en cet état et que vous ne soyez pas secourus à temps. Voulez-vous me jurer de ne pas détacher vos soldats avant cinq heures d'ici, et je vous laisse libre? »

Le capitaine consentit, et Jean donna le signal du départ. Un des soldats de Jean qui avait reçu un coup de sabre fut mis dans la calèche avec le général.

Le fermier avait rejoint les vainqueurs, il se chargea de les conduire. Le brouillard s'était un peu dissipé; on put s'acheminer tant bien que mal dans la direction des lignes françaises. La calèche parcourut des chemins que jamais calèche n'avait parcourus; les hommes poussaient à la roue pour se réchauffer un peu. Le général grognait tout le temps; le soldat blessé déclara depuis qu'il n'avait jamais eu de camarade de chambrée plus insupportable. Après d'horribles fatigues et des alertes perpétuelles, à la pâle lumière d'une matinée d'hiver, on commença à entrevoir dans le lointain une colline boisée avec un petit clocher aigu entre les arbres, et une grande maison à trois cheminées qui dominait la colline. « C'est là! dit Jean; mes amis, nous sommes sauvés. »

On vit bien sur la gauche un uhlan en vedette qui fit mine de s'approcher, mais qui se contenta d'observer à distance, et il partit au grand galop. Enfin, on rencontra des hussards français, le pistolet au poing. On se faisait reconnaitre, et une heure après Jean faisait son rapport au colonel.

Au bout de très-peu de temps, il fut promu lieutenant. « Si cela continue, écrivait-il à sa mère, un de ces jours je me réveillerai colonel, et je serai en si bon chemin, que, la guerre finie, je ne songerai plus à quitter le métier. »

Cette lettre fut la dernière que Jean écrivit à sa mère. L'armée de la Loire battit toujours en retraite. Par une glaciale soirée d'hiver, le régiment de Châtillon campait autour d'une ferme, en plaine. On s'attendait à passer la nuit dans ce campement, lorsque tout à coup le colonel, qui venait de recevoir des ordres, fit réunir les officiers sous un hangar qui lui servait d'abri.

« Messieurs, leur dit-il, pour le succès d'une opération qui est un secret même pour moi, il est nécessaire qu'un détachement reste à cette place, et s'y fasse tuer jusqu'au dernier homme, s'il le faut, pour arrêter l'ennemi. Nous trouverons des hommes dévoués : qui de vous veut se mettre à leur tête et donner sa vie pour son pays? »

Dès les premières paroles du colonel, Jean avait deviné ce qu'il allait demander. Il frissonna de la tête aux pieds, et fut comme enivré de cette joie enthousiaste qui fait les héros. A peine le colonel avait-il achevé de parler, qu'il fit deux pas en avant et dit d'une voix ferme :

« Moi, mon colonel. »

Le colonel qui l'aimait le regarda un instant d'un air pensif. Puis, ôtant son képi :

« Lieutenant Defert, lui dit-il, venez recevoir vos instructions. »

Parmi les soldats qui s'offrirent, Jean choisit ses hommes : il y avait bien un tiers de Châtillonnais. Le reste du régiment partit pour une direction inconnue. Au moment du départ, le colonel embrassa Jean devant tous ses camarades.

Au bout de deux heures d'attente, le détachement fut attaqué. La fusillade dura jusqu'à trois heures du matin. Une partie des hommes était restée sur place. Quelques-uns se dispersèrent à travers la campagne et furent ramassés par les éclaireurs ennemis. Le rêve de Mme Defert s'était réalisé. Jean, la poitrine percée d'une balle, était couché au revers d'un fossé, son pâle visage était tourné vers les étoiles. La terre buvait lentement le sang de sa blessure.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES CAUSERIES DU JEUDI

—

LA MONNAIE

Je viens de voir une chose fort curieuse assurément, mais aussi bien affligeante :

Figurez-vous un immense bloc qui mesure en hauteur 5 mètres, en longueur horizontale 8 mètres, et en largeur ou profondeur près de 4 mètres. En opérant mathématiquement sur ces trois dimensions, on obtient, pour résultat, un *cube* d'environ 150 mè-

tres. C'est la capacité de ce bloc, qui est tout entier formé de semblants de rouleaux de pièces d'or entrecroisés et empilés. Ces rouleaux, d'un métal ou d'une pâte quelconque, présentent par bout l'effigie des pièces, par côté le modèle des tranches que nous connaissons. On les a dorés galvaniquement. Si bien qu'on jurerait une maçonnerie d'or monnayé.

La personne, — une dame, — qui a eu la singulière patience de fabriquer, rouleau par rouleau, ce simulacre de trésor introuvable, se tient à côté pour en commenter les dispositions. Elle apprend aux visiteurs que ce tas contient 100 000 rouleaux de 50 000 francs chacun ; que chaque rouleau est censé contenir 2500 pièces de 20 francs ; que ce cube en or vrai pèserait UN MILLION SIX CENT MILLE KILOGRAMMES ; que si les rouleaux étaient rangés bout à bout, ils se déploiraient sur une étendue de 382 kilomètres ; que pour mettre les pièces à plat les unes à la suite des autres, sur une seule ligne, il faudrait parcourir 9248 kilomètres, c'est-à-dire un peu plus du quart du tour de la terre. — Enfin, elle vous dit qu'un bloc d'or vrai, égal à celui-là, représenterait cette trop fameuse somme de CINQ MILLIARDS, taux monstrueux que la Prusse victorieuse a fixé, pour prix de sa rançon, à notre chère et malheureuse France.

Cinq milliards monnayés : merveille imaginaire qui ne fut jamais ni ne sera jamais vue dans la réalité ; car, à part vingt autres raisons, toutes meilleures les unes que les autres, s'opposant à cette réalisation, on se trouverait immobiliser par cela seul à peu près la vingtième partie du numéraire que l'on croit avoir été frappé depuis que l'histoire enregistre les faits de cet ordre, et presque la totalité du numéraire qui a été fabriqué en France depuis que sur notre sol fonctionnent des monnayeurs.

On calcule, en effet, — mais c'est là une simple probabilité, — que, depuis les temps historiques, il a dû être monnayé environ 100 milliards de francs en métaux divers ; on suppose qu'il n'en existe plus que la moitié, le reste ayant été perdu, enfoui dans la terre, la mer, etc. Quant au numéraire de la France, on a des données plus approximativement exactes, et c'est à 6 milliards environ qu'on fait monter le total de son monnayage en or, argent ou cuivre, seuls métaux qui aient été employés chez nous à cet effet.

Vous êtes-vous reportés quelquefois par l'esprit au temps où il n'y avait point de monnaie? En ce cas, vous auriez dû remonter bien loin dans les âges ; car il est à présumer que du jour où quelque trafic régulier s'établit entre les hommes, l'idée dut venir d'avoir un signe représentatif de la valeur des objets, pour la facilité des échanges. Voyez, je suppose, un homme qui, possesseur d'un mouton, voulait avoir un fruit que possédait l'autre ; pouvait-il donner son mouton tout entier, ou couper un morceau de son mouton? Non ; mais l'on imagina, comme je viens de le dire, un signe représentatif, dont la valeur fut fixée par comparaison, et les échanges furent possibles, dans toutes les proportions imaginables.

Chez les premiers Grecs, par exemple, dont la principale richesse consistait en troupeaux, on frappa des pièces qui valaient un *bœuf*, et qui en portaient l'image et le nom ; puis, sans doute, il y eut aussi des pièces équivalant à la moitié, au quart, au huitième du bœuf, etc., pour les achats inférieurs.

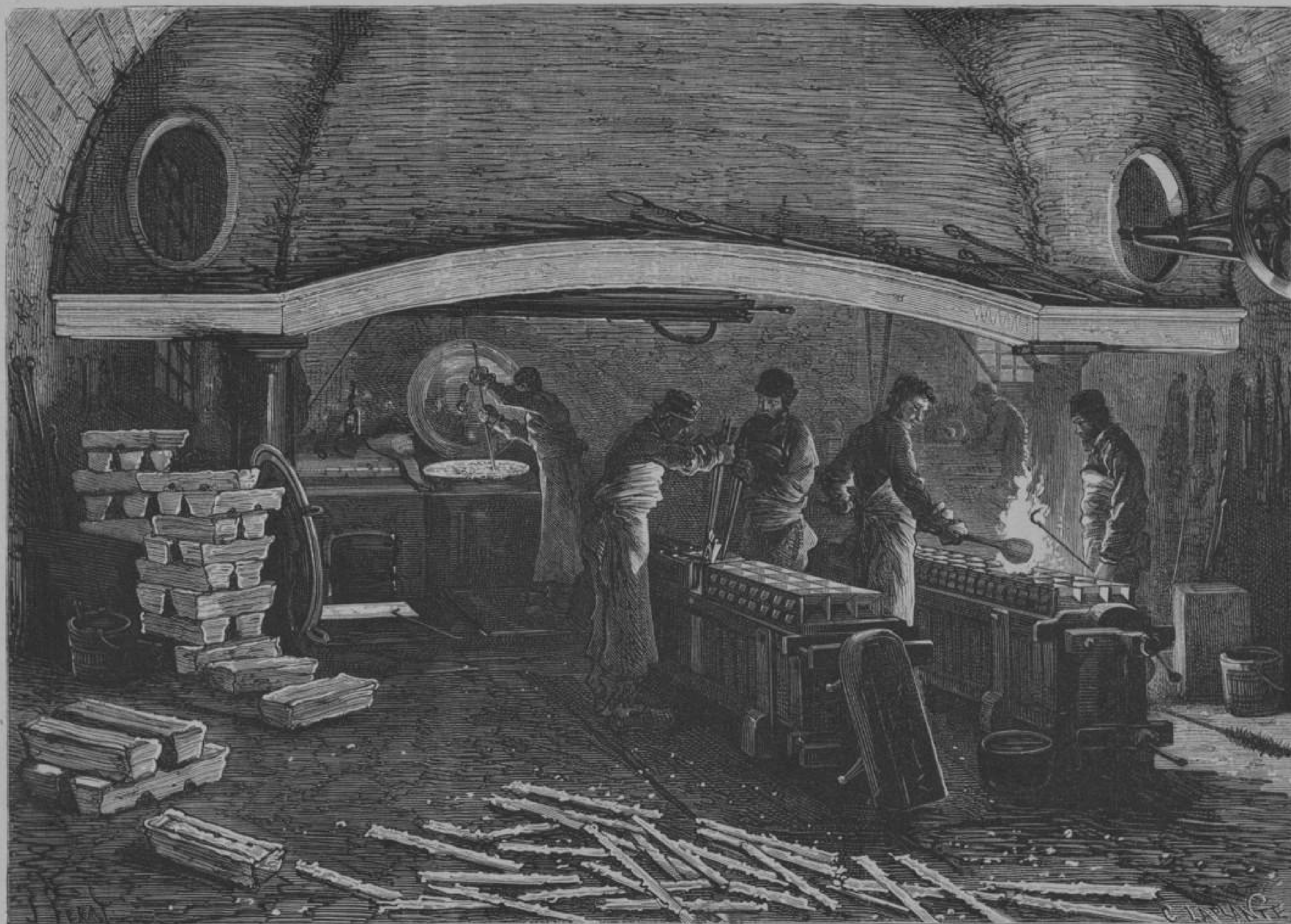
Chez les Romains, pasteurs aussi, la première monnaie porta de même l'empreinte d'un bétail quelconque : porc, bœuf ou brebis, désigné par le nom de *pecus* ; de *pecus* on fit *pecunia*, et *pecunia* est venu jusqu'à nous dans cette famille de mots dont le substantif *pécune* et l'adjectif *pécuniaire* sont les chefs.

Grecs et Romains frappèrent, presque à l'origine, de la monnaie d'or et d'argent : chez les premiers, cependant, un petit peuple se trouva, les Spartiates, à qui un austère législateur donna de la monnaie de fer. C'étaient, dit-on, de grosses barres aussi lourdes à transporter que difficiles à emmagasiner. Impossible de songer à thésauriser avec une pareille monnaie ! C'était ce que voulait Lycurgue, l'inventeur de cet étrange numéraire. De nos jours, le fer, ou plutôt l'acier, remplace encore la monnaie de cuivre dans le Népal et les pays au sud du Thibet.

L'étain et le plomb n'ont guère été usités que chez quelques peuples d'Asie, et encore ne fut-ce que pour une monnaie inférieure. L'un et l'autre pourtant font partie encore aujourd'hui des monnaies employées dans le vaste Empire chinois et dans l'Indo-Chine. Ce sont de toutes petites rondelles d'un métal à peu près sans nom, ou sans nature bien déterminée, qui valent environ un de nos centimes. Les Chinois en font des chapelets de cent ou de mille, qu'ils égrènent pour leurs menus achats. Quand la somme est plus importante, c'est en lingots d'or ou en feuilles d'argent marquées d'un poinçon de contrôle que le payement s'effectue. Aussi les marchands en gros sont-ils toujours munis d'une balance, pour constater le poids de ces lingots, et d'une pierre de touche et autres ingrédients, pour tâcher d'en fixer le titre.

Dans l'Inde, à côté des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, on se sert d'un petit coquillage appelé *cauri*, qui vient de l'île de Ceylan, et qui représente à peine la valeur d'un centième de centime. En Abyssinie, le sel servit longtemps de monnaie. À Terre-Neuve, le pays des pêches boréales, on comptait et payait par morue sèche. Au Mexique, lors de la découverte du pays par les Européens, les grains de maïs et de cacao avaient cours monétaire. A la Virginie, ce furent des rouleaux de tabac. Dans l'Afrique centrale, les perles de verre blanc, rouge ou noir, remplacent la monnaie de cuivre ; les étoffes de coton représentent la monnaie d'argent, et le fil de laiton, de la grosseur d'un fil de télégraphe, la monnaie d'or.

Mais ce sont là des cas exceptionnels. Presque partout, en effet, dès que la civilisation s'établit, l'or, l'argent et le cuivre servirent exclusivement à frap-



La fonte de l'argent à la Monnaie de Paris. (P. 218, col. 1.)

per les pièces que la science numismatique qualifie du titre de *médailles*, et dont la connaissance constitue une des branches les plus attrayantes des études historiques. Par les médailles anciennes, qui portent d'ailleurs toutes sortes d'empreintes : dieux, rois, monuments, armes, instruments, le plus grand jour a pu être jeté sur beaucoup de points qui, sans cela, fussent restés toujours obscurs : comme les mœurs, les croyances, l'industrie, la succession des princes, les événements extraordinaires, les productions des diverses contrées. Beaucoup des pièces antiques, que les curieux recueillent et collectionnent, ne furent jamais destinées à servir de monnaie. Peut-être, une autre fois, causerons-nous de numismatique proprement dite ; aujourd'hui, occupons-nous de la seule monnaie, et arrivons même d'un coup à l'époque moderne.

Ce fut toujours une grosse et importante affaire que le monnayage, ou droit de *battre monnaie*, pour employer le terme consacré. Dieu sait combien de querelles cela engendra entre les souverains et les seigneurs qui prétendaient à ce droit ! A vrai dire, ces souverains n'avaient pas toujours fort bonne grâce à vouloir être les seuls monnayeurs du pays ; car souvent c'était une fonction honorifique qu'ils ne s'attribuaient que pour altérer tout à leur aise le titre du métal où s'imprimait leur marque. Terrible et peu édifiante histoire que celle de l'altération royale des monnaies ! Dieu merci, cette histoire est finie, au moins dans nos pays ; car aujourd'hui, notamment en France, rien de plus profondément probe et scrupuleux que la loi, ou plutôt la loyale tradition qui préside à la fabrication des espèces monétaires.

On n'imagine guère jusqu'où sont portées les précautions prises pour qu'avant tout chacune de ces pièces destinées à servir de termes d'échange offre la plus exacte, la plus stricte, je pourrais dire la plus religieuse représentation de la valeur qu'on est convenu d'y attacher. Du commencement à la fin de la fabrication, ce ne sont que pesées, qu'essais, que contrôles. L'écart admis pour le titre, le poids, le module est chose vraiment inappréciable pour des yeux, des mains qui ne seraient pas aidés des merveilleux instruments de précision, et des procédés spéciaux dont disposent nos monnayeurs actuels.

Quant à la production des pièces en elle-même, elle comporte une nombreuse suite d'opérations : quelques-unes imposantes par la nature des moyens ou la puissance des efforts mécaniques qu'elles nécessitent, et d'autres d'une délicatesse merveilleuse.

Parmi les premières, la fonte du métal, premier pas du lingot vers sa forme future, est d'un aspect véritablement fantastique. Quand les creusets où ondoie la matière ardente, sont enlevés des fourneaux pour venir verser leur éblouissant contenu dans les lingotières qui doivent former la base primitive de métal, tout luit, tout flamboie, tout crépite dans le noir atelier. Les braves ouvriers aux bras nus, ruisselant de sueur, s'agitant dans les éclairs, dans la fumée du feu liquide qui coule, qui jaillit, ont l'air de démons, et l'illusion est plus entière, lorsque, en les regardant, on se prend par hasard à songer, à tout ce que le métal incandescent qu'ils jettent dans ces moules de fer, doit un jour peut-être payer de mauvaises actions, éveiller de désirs, et causer de jalousies dans le monde où il ira courir par fragments arrondis et *imagés*. A vrai dire aussi, on pourrait les prendre au contraire, malgré leur sombre livrée, pour des anges de bénédiction, si l'on se disait combien ce métal doit, à un moment donné, salarier d'utile travail, récompenser de probes services, consoler de respectables misères ou empêcher de cruels désespoirs....

Retournons à nos *barres*, qui viennent de s'échapper pêle-mêle des lingotières disloquées.

Il faut maintenant les *laminer*, c'est-à-dire les faire passer maintes et maintes fois entre des rouleaux d'acier, qui les amènent peu à peu à l'épaisseur réglementaire.

Ce que je dis là en deux lignes, exige toute une série de manipulations. Étirer au cylindre ces barres de métal, les durcir, les rend cassantes ; pour les *radoucir*, pour en rouvrir les pores, on les expose dans un four, sur des plaques qui tournent, pour égaliser les effets de la chaleur, cela à plusieurs reprises. Quand la bande est enfin de calibre, on la passe sous un puissant engin qui d'un coup sec y découpe le *flan* ou rondelle brute.

Ces rondelles soigneusement triées, pesées, choisies, nettoyées, sont alors portées à la machine qui doit leur donner l'empreinte. Cette empreinte en relief résulte de deux *coins* métalliques, qui eux-mêmes l'ont reçue en creux de deux poinçons où l'artiste graveur a modelé les images qui doivent se voir sur les pièces. La gravure de ces poinçons constitue le travail capital de la création des monnaies. Les plus habiles artistes de tous les temps ont été appelés à l'accomplir, et des noms illustres sont cités parmi les graveurs de monnaies. C'est avec de l'acier radouci, ou attendri par le feu, que se font les poinçons. Quand la gravure en est achevée, on les *trempe*, opération qui les rend très-durs et qui consiste à les jeter vivement dans l'eau froide en sortant du feu qui les a rougis.

Les *coins* sont aussi préparés en acier doux. C'est par l'effort d'un énorme balancier qu'on leur communique l'empreinte des poinçons frappant sur eux. Puis on les trempe, comme on a fait des poinçons, et ils servent à leur tour à empreindre les rondelles d'or, d'argent ou de cuivre sur lesquelles on les applique.

Autrefois le *coup* était donné par des balanciers que manœuvraient des hommes, d'où l'expression *battre monnaie* : aujourd'hui il n'y a plus *frappement*, mais *pression*. Une machine à vapeur meut la *presse*, qui serre les *flans* ou rondelles avec une force égale à un poids de 70 000 kilos, et ce mouvement effroyable est

si rapide, que dans une heure l'empreinte est donnée à 2500 pièces, soit près d'une par seconde.

Cette opération capitale, que dix autres manipulations et que deux examens ont précédée, met à proprement parler les pièces en l'état où elles doivent circuler, mais ce n'est pas sans subir de nouveaux examens qu'elles entrent dans la circulation. On les pèse encore, on les fait *sonner* en les lançant sur un bloc d'acier, pour s'assurer que le métal en est bien cohérent; on en prend quelques-unes, pour vérifier de nouveau chimiquement le titre de la masse; on les examine une par une à la loupe, pour constater si l'empreinte est bien nette, la surface bien exempte de défauts ou d'ordures... Que sais-je encore!

Enfin, on les compte, on les empile, on les met dans des sacs, et elles vont... où vont les pièces de monnaie, ces voyageuses qui voient tant de gens, tant de pays, et qui pourraient écrire de si curieux mémoires, si elles pouvaient écrire.

Quoi qu'il en soit, les voilà parties! Elles courent, elles s'immobilisent. Elles passent de la main du monarque à la main du mendiant, du trésor enfoui de l'avare à la poche percée du prodigue!... Ah! que d'histoires, que d'histoires! et parmi toutes en voici une déjà vieille, mais que je n'ai pu oublier.

J'étais enfant, et, avec d'autres enfants, nous avions imaginé certaine spéculation innocente. Un petit spectacle, une lanterne magique à montrer, je crois. Bref, la recette espérée devait être partagée également, cela va sans dire, entre tous les spéculateurs.

L'affaire réussit à merveille. Elle produisit sept ou huit sous, je ne sais plus au juste; mais ce que je me rappelle fort bien, c'est qu'il y avait un sou de reste après que chacun en eut pris un. Comment faire? il n'était pas même possible de le changer en moindre monnaie, pour procéder au partage fractionnaire. On proposa l'achat d'un gâteau. — Non! cria un des associés. — De billes! — Non, cria l'autre. — Pourtant! — Eh, si je ne veux pas! le sou est à moi autant qu'à toi! — Savoir! — C'est tout su!...

On s'échauffe, on se chamaille, on va se prendre aux cheveux... Mais le *caissier*, celui qui avait le sou, objet du litige, avise un pauvre béquilleux qui passait: « Tenez, brave homme. » — Et le sou tomba dans la main du pauvre, qui alla aussitôt en acheter un morceau de pain, après nous avoir comblés de bénédictions.

Soudain plus de querelle; tous profondément heureux!

L'excès de richesse nous avait divisés, la charité nous remit d'accord. D'ailleurs c'est, croyez-m'en, un des charmants miracles dont elle est coutumière.

L'ONCLE ANSELME.

DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE XIII

Un hiver à Victoria.

De grands et heureux changements s'étaient accomplis à Victoria depuis que nous l'avions quittée. La jolie petite ville contenait maintenant plus de dix mille habitants et grandissait à vue d'œil. D'immenses hôtels s'élevaient pour recevoir et héberger les chercheurs d'or. On construisait des entrepôts et même des églises. Je remarquai notamment, et non sans un vif chagrin, qu'une nombreuse troupe d'ouvriers carriers était occupée à faire disparaître, pour élever à leur place de vastes magasins, les rochers qui couvraient les terrains qu'avait voulu me faire acheter un homme de loi dont j'avais fait la connaissance lors de mon premier passage à Victoria.

Mais je vis aussi d'autres indices qui me plurent beaucoup moins, qui m'inspirèrent même de sérieuses craintes. Des milliers d'hommes, sans ressource ni travail d'aucune espèce, s'attroupaient aux portes des *bar-rooms*, et quand ils rencontraient quelqu'un de leur connaissance moins pauvre qu'eux, s'attachaient à lui, dans l'espérance d'en obtenir l'argent nécessaire au repas du jour. En longeant la rue du Gouvernement, je ne fus pas mis à contribution moins de quatre fois, et chaque fois d'un demi-dollar. Cela m'alarma fort, car ma bourse était légère et je ne voyais aucun moyen de gagner ma vie.

Pat, après être resté avec moi quelques jours, me quitta pour aller exercer, pendant l'hiver, sur l'une des scieries établies de l'autre côté du *Puget sound* (détroit du Puget), son ancien état de cuisinier; et, pour ménager mes ressources, je louai, dans une impasse un peu écartée, une petite cabane et y mis des provisions pour un mois, me promettant de ne pas faire le difficile et d'accepter tout travail qui me permettrait de retourner au commencement de l'été à notre placer.

Au bout de deux mois, mes provisions étaient épuisées; il ne me restait qu'une paire de couvertures trop vieilles pour rien valoir, avec les habits que j'avais sur le corps et qui étaient déjà en piteux état.

Plus de cinq mille hommes n'avaient pour passer l'hiver d'autre ressource que la charité publique. Cependant, bien qu'à cette époque j'eusse la plupart du temps à me ramasser le soir dans mes couvertures sans savoir d'où viendrait le déjeuner du lendemain, je parvins à vivre sans emprunter à mes voisins et sans rien demander à l'hospitalité coloniale; mais

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138, 153, 168, 184 et 199.

j'eus des moments bien durs. J'avais passé trois jours sans manger et me traînais par les rues, me demandant si je n'entrerais pas mendier un dîner dans le premier restaurant venu, lorsque je me sentis frapper amicalement sur l'épaule. Je me retournai : c'était mon vieil ami le capitaine, avec lequel j'avais navigué sur le Fraser.

« Eh bien, jeune homme, me dit-il, que faites-vous là à regarder cette fenêtre de restaurant comme si vous vouliez l'avaler? Venez prendre un grog avec moi. »

Nous en bûmes deux et j'en aurais bu davantage, car, à défaut de nourriture solide, j'étais décidé à me contenter de liquide, lorsqu'il me dit :

« Si maintenant nous allions souper à ce restaurant devant lequel vous étiez arrêté il n'y a qu'un instant ? qu'en dites-vous ? La traversée m'a aiguisé l'appétit. »

J'acceptai avec empressement, et, le capitaine m'ayant chargé de faire la carte du dîner, je ne me fis aucun scrupule de satisfaire mes propres désirs et de laisser languir la conversation pour donner toute mon attention au repas. Cependant mon compagnon avait fini et me regardait; voyant que je continuais à manger avec un appétit féroce, il finit par me dire :

« Parbleu ! mon ami, vous me faites l'effet d'être singulièrement affamé ; et maintenant, je m'aperçois que les habits que vous portez sont tout à fait usés. Les temps ont-ils été si durs que cela, mon pauvre garçon ? »

Je lui dis que ce repas, en dépit de tous mes efforts pour gagner de quoi vivre, était le premier que j'eusse fait depuis trois jours. Il sauta sur sa chaise. « Et les gens d'ici se disent civilisés ! Morbleu ! tiens, mon fils, ajouta-t-il en plongeant sa large main dans sa poche, tiens, tu me rendras cela quand les temps seront meilleurs ! »

En parlant ainsi et devenant pourpre jusqu'aux oreilles, il plaça devant moi une grosse pièce d'or de vingt dollars. Je ne pus retenir une larme lorsque je serrai la généreuse main de celui qui, pour la seconde fois, me sauvait des cruelles atteintes de l'extrême misère.

Le lendemain matin, le capitaine repartit pour le Fraser. En me quittant, il me fit toutes sortes d'amitiés et m'exprima le désir de me voir bientôt le rejoindre pour faire avec lui quelques expéditions à travers les canons. L'argent qu'il m'avait prêté me permit de vivre jusqu'au jour où je trouvai une place de camionneur dans une brasserie. J'étais assez



Mon compagnon avait fini et me regardait. (P. 220, col. 1.)

satisfait de mon emploi ; mais un soir, revenant tard par de mauvais chemins, je fus violemment lancé de mon siége sur la route et me cassai le bras. Une fois guéri, j'eus la bonne fortune de trouver une place d'aide-chimiste dans un bureau de vérification de l'or. Ayant fait autrefois, à la grande terreur des servantes, quelques expériences de chimie dans la cuisine paternelle et ayant, à l'école, failli suffoquer un appariteur au moyen d'un flacon d'acide chlorhydrique adroitement renversé dans son pupitre, au moment où il y mettait le nez, je me jugeai suffisamment apte à remplir cette fonction.

Après les jours de détresse que je venais de traverser, je trouvai fort agréable de remplir une place dont le seul inconvénient était le sentiment d'envie que je ne pouvais m'empêcher d'éprouver parfois à la vue des tas de poussière d'or que d'heureux mineurs nous apportaient pour les faire changer en barres brillantes poinçonnées de

façon à constater à tous les yeux leur titre et leur valeur.

Pendant que j'étais ainsi occupé, le printemps arriva, et, un jour, en venant à mon bureau, j'aperçus une affiche annonçant que des régates devaient prochainement avoir lieu. Je résolus de tirer parti de cette circonstance ; je m'associai donc avec un jeune et vigoureux gaillard qui m'avait accompagné dans quelques parties de bateau, et nous nous fîmes inscrire pour toutes les courses à deux rames ou à un seul aviron. Au bout d'une semaine d'*entrainement*, nous nous jugeâmes de force à nous mesurer avec n'importe quels adversaires.

Le jour attendu arriva enfin ; c'était avec des sentiments mélangés d'espoir et d'appréhension que nous mesurions du regard l'étendue que nous avions à parcourir, car de notre succès dépendait la chance que nous avions de retourner à notreplacer, qui sans cela serait confisqué.

La distance à parcourir, à partir d'un pont qui traverse une partie du port jusqu'à une petite île qu'il fallait tourner avant de revenir, était d'environ deux milles, et comme nous devions disputer trois prix, nous avions de l'ouvrage devant nous.

Notre première course fut une course à deux rames et nous n'eûmes affaire qu'à un seul bateau monté par deux robustes bateliers du port d'Esquimalt. Nous comprîmes, dès le premier demi-mille, que nous n'avions pas grand'chose à craindre de nos rivaux, qui n'étaient habitués qu'à de petites courses du port aux navires en rade.

Les spectateurs en jugeaient tout autrement et regardaient comme frisant l'effronterie que nous osassions nous aventurer, nous jeunes gens inexpérimentés, contre deux bateliers ayant dix fois notre expérience. Les spectateurs américains tout particulièrement nous poursuivaient de leurs sarcasmes ; ils tinrent contre nous tous les paris que nous voulûmes accepter, sur le pied de trois à cinq contre un. Aussi notre carnet était-il rempli quand sonna l'heure du départ.

La course, ainsi que nous nous y attendions, fut très-mal disputée. Nos adversaires partirent avec force embarras, en gens sûrs d'une victoire facile. Ils nous distancèrent pendant le premier demi-mille ; mais quand nous atteignîmes le point extrême de notre course, ils étaient déjà essoufflés, et nous les dépassâmes facilement. Lorsque nous arrivâmes, ils étaient, au grand étonnement des parieurs, considérablement distancés.

La course suivante était une course à un seul aviron, dans laquelle nous étions quatre engagés. Je jouai le jeu de mon ami, qui arriva facilement premier.

La dernière course de la journée fut une course à deux avirons, dans laquelle nous courûmes seuls, personne ne se souciant de nous disputer le prix. Cette journée nous procura de quoi retourner aux mines et recommencer à nouveaux frais notre entreprise. J'écrivis à Pat de revenir, et nos autres associés étant prêts aussi, nous repartîmes tous pour notre placer de *Jack of clubs Creek*.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

THOMAS HIGHS

OU LE MÉTIER A FILER[1]

Thomas Highs poursuit son but en compagnie de Kay, qui n'apporte plus à l'œuvre commune qu'un zèle considérablement refroidi par les quolibets, mais que la crainte même des moqueries empêche encore de s'avouer pleinement rebuté.

Un jour pourtant, à la fenêtre de ce grenier, vers laquelle tant de regards ironiques s'étaient levés depuis cinq ou six mois, n'aperçoit-on pas les deux hommes qui, semblant faire assaut d'entrain désespéré, lancent à qui mieux mieux sur le pavé de la rue toutes les pièces de la fameuse machine... Puis on voit sortir de la maison l'horloger, qui, sans doute pour se soustraire aux railleries, se prend à les prodiguer au malheureux dont le découragement est peut-être son ouvrage.

Si l'on fit gaîment cercle autour de ces rouages disloqués, s'il y eut un concert de gorges-chaudes sur le malencontreux inventeur, je vous le laisse à penser. Et pourtant Highs, qu'accompagne, ou plutôt que devance sa fille, affronte presque aussitôt les humiliations, pour venir ramasser tous ces débris, qu'il réinstalle là où ils étaient, là où ils devaient être encore. Et il se remet seul à la poursuite de son beau rêve.

Et toujours les fils de coton manquaient aux tisserands, qui, les ingrats, en matière de passe-temps, de triste compensation au dépit que leur causait le chômage, ne se gênaient pas pour aller crier devant la maison du pauvre chercheur : « De la trame, Highs ! vous nous avez promis de la trame ! Nous sommes au repos ; tenez votre parole ; de la trame, Highs, de la trame !...»

Mais voilà qu'un matin, comme trois ou quatre de ces cruels oisifs passaient en renouvelant leurs blessantes interpellations, la porte s'ouvrit, et Thomas Highs parut, qui, souriant — Dieu sait de quelle façon — : « De la trame, répéta-t-il d'un accent singulièrement animé ; c'est de la trame qu'il vous faut, eh bien ! entrez, et demandez-en à *Jenny la fileuse*, je crois qu'elle pourra vous en donner.

— Jenny, votre fille?

— Non, la filleule de ma fille, car c'est du nom de la chère enfant qui m'a toujours soutenu, encouragé, que je veux que soit baptisée l'invention qui

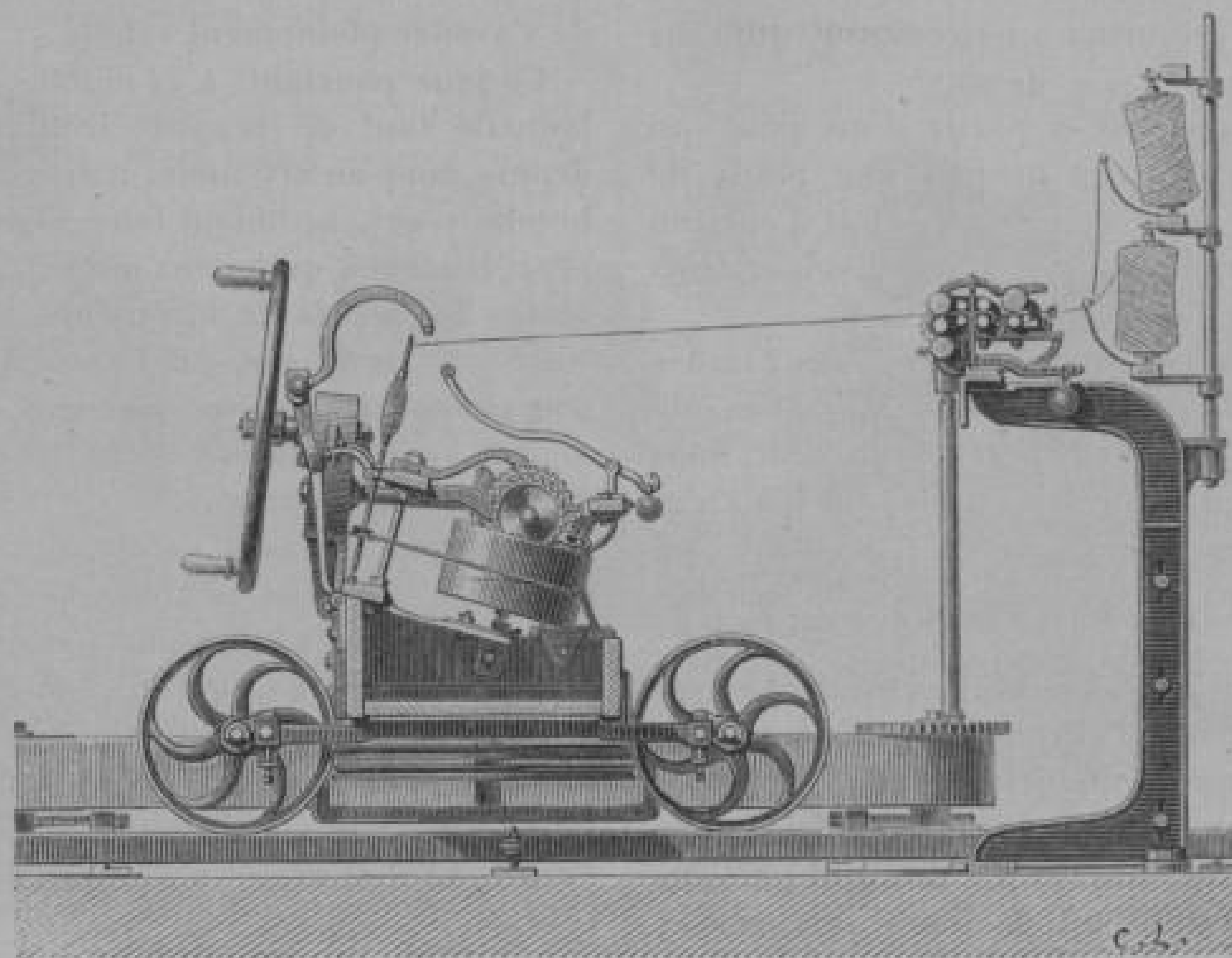
1. Suite et fin. Voy. page 202.

doit faire cesser le chômage des tisserands. Entrez, et voyez ! »

Ils entrèrent, et virent la fille de Highs qui, par un simple mouvement imprimé d'une main à un léger levier, de l'autre à une petite roue, faisait manœuvrer huit ou dix fuseaux qui, d'eux-mêmes et tous ensemble, et avec la plus parfaite régularité, étiraient, tordaient, et envidaient autant de fils, et par conséquent suppléaient à autant de rouets servis par d'actives fileuses. Et eux d'être émerveillés, et plus encore, quand l'inventeur leur assura que ce n'était pas seulement huit ou dix fuseaux, mais cinquante, quatre-vingts, cent, qui pouvaient être mus de la même façon, par une même impulsion.

Alors ce fut à qui demanderait pardon à Highs de l'avoir méconnu, raillé ; ce fut à qui irait répandre la grande, la miraculeuse nouvelle.

Et la foule s'amassa, dans laquelle se trouva bientôt quelqu'un pour s'informer si Highs avait au moins bien rempli toutes les formalités touchant la *patente* (brevet d'invention), afin de n'être pas frustré des bénéfices de sa magnifique découverte.



Jenny la fileuse. (P. 222, col. 1.)

Mais Highs répondit : « Non, je n'ai point rempli de formalités ; je n'ai pris, ni ne prendrai aucune patente. J'ai voulu que les tisserands anglais ne fussent plus exposés à manquer de fil de trame ; j'espère que, grâce à *Jenny la fileuse*, ils n'en manqueront plus ; vous pouvez aller dire partout que ma maison est ouverte à qui voudra venir voir et copier la machine ; et j'espère qu'on ne se fera pas trop prier pour se rendre à cette invitation.

— Pourtant, Highs, songez qu'il serait de toute justice qu'une aussi belle invention vous profitât.

— Attendez. Je compte prendre bientôt une patente, quoi que j'en dise : mais ce ne sera pas pour cette machine, ce sera pour une autre, qui est déjà toute trouvée, et qui fonctionnera sous peu, et qui m'enrichira, celle-là. Vous demandiez de la trame : en voilà. Mais il vous faut aussi de la *chaîne :* vous en aurez, et, de même que j'ai suppléé aux lenteurs des fileuses d'Angleterre, de même je ferai que vous pourrez vous passer des fileuses d'Allemagne. Vous verrez, vous verrez !... »

. . . .

Et, pendant que les *Jennys* se multipliaient, en donnant un indescriptible essor à l'industrie anglaise, sans qu'il en revînt un shilling au libéral inventeur, le voilà qui, rendu plus ardent, plus sûr de lui par un premier succès, se remet vaillamment à l'œuvre.

Un an plus tard, le *throstle*, ou métier continu (ainsi désigné par opposition au premier, où le tordage et l'envidage se produisent par intermittences), était établi dans la maison de Highs.

Mais l'inventeur était resté pauvre ; il avait épuisé jusqu'à ses dernières ressources dans ses nouveaux essais, et, pour faire les frais d'une patente, il attendait d'avoir réalisé d'autre part la somme nécessaire.

Et le bruit allait se répandant que l'inventeur de la *Jenny* venait de découvrir, et tenait encore secrète, une machine produisant des fils de chaîne, qui, pour la résistance et la régularité, ne le cédaient guère aux fils obtenus à la main.

Or, un jour, l'horloger vit entrer dans sa boutique certain étranger qui, affectant l'air profondément préoccupé, pour ne pas dire inspiré, venait, comme à un homme dont il avait entendu vanter l'habileté, lui demander son concours pour la réalisation d'une idée mécanique des plus importantes. Il ne s'agissait de rien moins que de la solution d'un problème jusqu'alors reconnu insoluble : le mouvement perpétuel.

Kay ne comprit absolument rien au chaleureux exposé que l'étranger lui fit de son admirable invention, sinon qu'un homme qui paraissait avoir l'esprit sain se disposait à poursuivre un projet insensé. Toutefois, comme il eût regretté de ne pas profiter de l'heureux hasard qui venait de le mettre en relation avec ce personnage, il se permit de remontrer à l'inventeur, selon lui fourvoyé, qu'au lieu de s'engager dans une entreprise aussi incertaine, et qui, dût-elle réussir, pouvait rester sans résultats immédiats, positifs, mieux vaudrait, lui semblait-il, qu'il s'occupât de trouver, par exemple, une machine à filer.

L'autre aussitôt de se récrier, de s'étonner qu'alors

qu'il parlait mouvement perpétuel, c'est-à-dire merveille des merveilles, on lui répondit machine à filer, c'est-à-dire vulgaire engin industriel. Il atteste que son magnifique dessein est trop nettement élucidé et sa résolution de l'exécuter trop bien prise pour qu'il consente jamais à s'en départir. Et il sort, en laissant voir une sorte d'indignation à l'homme qui n'a pas su le comprendre.

« Allons ! soupira l'horloger, j'ai manqué par mon trop de sincérité une belle affaire ! »

Mais le lendemain l'étranger revenait, et singulièrement radouci, s'excusait de la brusquerie montrée la veille. Il reconnaissait qu'il pouvait y avoir du bon dans l'idée que l'horloger lui avait suscitée. La nuit porte conseil. Il avait réfléchi, et, sans abandonner le grand projet qui avait été jusque-là le rêve de sa vie, il voulait bien en distraire un peu son attention, afin de songer à l'autre machine, pour l'établissement de laquelle il était d'ailleurs résolu à s'assurer, n'importe à quel prix, le précieux auxiliaire de l'horloger, et...

Et deux heures plus tard, Kay, rendu communicatif par le reflet de quelques guinées, livrait à l'étranger le secret de la machine que Highs n'avait pu encore faire patenter, — c'est-à-dire tout ce que le prétendu inventeur du mouvement perpétuel était venu chercher dans la boutique de l'horloger.

A quelque temps de là, une patente était prise, à Notthingham, pour une *fileuse continue*, de l'*invention* d'un nommé Richard Arkwright, aux gages duquel était depuis peu entré Kay, l'horloger du bourg de Leigh, le compatriote de Thomas Highs.

. . . .

Dix ans écoulés, tandis qu'une multitude d'établissements produisaient des quantités incalculables de fils de trame, à l'aide de la *Jenny*, vingt filatures, appartenant en propre à Richard Arkwright, ou à ses concessionnaires, fournissaient à l'industrie des sommes non moins grandes de fils de chaîne obtenus par le métier *continu*. La Grande-Bretagne alors, loin de demander rien à l'Allemagne pour ses fabriques de tissus, exportait, au contraire, des fils sortant de ses usines.

En 1790, mourait à Cramford l'un des hommes les plus riches, les plus honorés de l'industrie anglaise, sir Richard Arkwright, baronnet, dont la célébrité et le renom avaient un relief d'autant plus extraordinaire que chacun savait que, pour arriver à cette opulence, à ces honneurs, il était parti de la simple condition de barbier de village.

Quant à Thomas Highs, l'histoire est restée muette sur son sort, mais je croirais ne pas m'éloigner de la vraisemblance en le faisant finir dans la plus humble pauvreté ; car il va sans dire que l'homme qui l'avait dépossédé dut soigneusement, ou se garder de paraître jamais le connaître, ou éviter de s'intéresser à lui. Il n'a pas même dépendu, dit-on, de Richard Arkwright, qui avait tout intérêt à cette erreur, que le nom de Highs ne tombât entièrement dans l'oubli ; car il paraît que, dans une notice publiée par lui, à propos de *ses* machines, il attribue à un autre, qui n'a fait que la perfectionner, la paternité de la *Jenny*.

Mais, que le véritable créateur de la filature automatique se soit éteint dans l'aisance ou dans la misère, du moment où nous le savons délivré des souffrances terrestres, ne trouvez-vous pas qu'il est doux de penser que le touchant baptême donné par lui à cette œuvre, dont il a, lui pauvre, enrichi l'industrie, a triomphé de l'intrigue et de l'injustice humaines.

Dans les ateliers anglais on dit la *Jenny;* mais, dans les nôtres, j'ai plus souvent entendu dire la *Jeannette;* je sais qu'avant d'en connaître la raison (d'ailleurs, combien d'ouvriers qui l'ignorent!) cette dénomination me sembla toujours porter nécessairement avec elle quelque gracieuse, quelque poétique légende.

Et plus tard, il m'a été singulièrement doux de voir que j'avais pensé juste.

EUGÈNE MULLER.

LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

MARS

Déjà le parterre commence à se décorer par la floraison des pensées, des giroflées, des crocus, des arabis, des primevères, des saxifrages, des bellis, des paquerettes ou mères de famille, etc., plantes rustiques, qui pour la plupart ont dû être mises en place avant l'hiver.

On continue à semer en pleine terre certaines plantes annuelles, déjà indiquées en février, et l'on risque déjà en place — avec chance de les renouveler si le froid les saisissait — la capucine, la belle-de-jour (*Convolvulus tricolor*), le pois de senteur, le volubilis — et même la reine-marguerite, — la giroflée de Mahon, le muflier ou gueule de loup, le coréopsis, l'œillet de Chine, etc. On sème aussi les plantes dites *bisannuelles*, c'est-à-dire devant se développer en vert pendant l'année, pour être mises en place à l'automne et fleurir au printemps ou à l'été suivant, par exemple la grande et magnifique campanule dite *violette marine*, l'œillet de poëte, le thaspi, etc.

On continue à tailler les rosiers. On achève de dédoubler les plantes vivaces; on renouvelle par éclats les bordures de petits œillets dits *mignardise*.

On sème sur couche la balsamine, la belle-de-nuit, le zinnia élégant, le *Phlox Drumondi*, le *Celosia crestata* (crête de coq; passe-velours), ainsi que des reines-marguerites, qui seront moins exposées et plus précoces dans leur floraison que celles qu'on aura hasardées en pleine terre.

Si l'on a en réserve, dans un lieu sec, des tubercules de *dahlia* et de *canna* ou balisier, il sera bon de les vérifier, pour en enlever les parties qui se gâteraient. Vers le milieu du mois, si l'on croit voir que les froids rigoureux ne soient plus à craindre, on pourra mettre ces tubercules à se développer sous châssis, — c'est-à-dire dans un lit de terre maintenue chaude par une épaisseur de fumier et à couvert. Quand le développement des bourgeons a eu lieu, on les sépare en ne laissant qu'un germe ou œil aux *dahlias*, et deux aux *cannas*, et on les replace sous châssis en attendant que la saison permette de les installer en pleine terre.

Vers le même temps, on peut mettre en terre, à 5 ou 6 centimètres de profondeur, les pattes d'anémones, — l'anémone est une des plus belles fleurs, et la culture ordinaire en est des plus simples, — puis encore des griffes de renoncules.

A la fin du mois, il convient de planter, — en les enterrant d'ailleurs assez profondément, pour qu'ils se maintiennent bien lors de la floraison, — les premiers bulbes de glaïeuls, ainsi que les amaryllis (lis de Saint-Jacques), les lis martagons, et presque la généralité des bulbes non encore confiés à la terre. — Nous disons presque, car il faut en excepter certains bulbes fort délicats, comme par exemple le *Tigridia pavonia* (queue de paon) : cette splendide enfant du Mexique dont la fleur dure à peine six heures, mais qui rachète par son opulente beauté le caractère singulièrement éphémère de sa durée.



Giroflée. (P. 223, col. 2.)

Par la même raison, on doit remettre en terre, si l'on s'occupe de cette culture, tous les bulbes qui appartiennent au potager : ails, oignons, échalottes, etc. C'est le moment de planter des bordures avec la *civette*, petit oignon si utile dans tous les ménages. On fait des *éclats* des pieds d'estragon et d'oseille, que l'on replante aussi en bordures ou en planches. On *repique* certains légumes semés sur couches : laitue, chicorée frisée, et l'on peut hasarder, selon la saison, quelques radis roses en un coin bien exposé.

Ici une double remarque est bonne à placer : d'abord que la généralité des bulbes florifères ou potagers préfèrent un sol léger, et même sablonneux, à une terre forte et grasse, et que l'arrosement de ces plantes doit être fort modéré en tout temps.

Si l'on a des couches pleines de semis en végétation, il faut pendant ce mois s'en occuper très-attentivement, donner de l'air avec soin pendant le jour, recouvrir tous les soirs, enlever les plantes qui gâtent ; éclaircir, en arrachant dans une juste mesure, les semis trop épais, qui se nuiraient et s'étioleraient.

Si déjà l'on peut transplanter les plantes venues sous couches, on renouvellera les semis, en remaniant et mélangeant du terreau neuf à l'ancien.

Pour les semis en général, de couche ou de pleine terre, nous ferons observer qu'ils doivent être faits plus ou moins *épais*, selon le volume présumé des plants. Plus la graine est petite, moins elle doit être recouverte. Il en est, comme par exemple celles de réséda, de pavot, sur lesquelles il faut à peine tamiser un peu de terre fine, tandis que d'autres, comme les pois, les haricots, doivent être enterrées assez profondément. La terre où l'on sème doit être sinon mouillée, au moins fraîche. Les graines ne germent que par le fait d'une chaleur mêlée d'humidité. Il y a des graines qui lèvent presque du jour au lendemain, par exemple le *cresson alénois* (qu'on peut voir végéter au moins pendant quelque temps sur une éponge mouillée), et d'autres qui, comme le réséda, le persil, ne lèvent qu'au bout de plusieurs semaines.

L. Chatenay,
Chef des fleuristes au Muséum d'histoire naturelle de Paris.



Un enfant monté sur un cheval de labour vint annoncer que les uhlans déjeunaient à Valserre. (P. 225, col. 2)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XXIX

Les Allemands à Châtillon. — Le sous-officier Schirmer. — Mme Defert part à la recherche du corps de Jean.

Le même jour où Jean tombait sous les balles prussiennes, les Allemands faisaient leur entrée à Châtillon. Déjà depuis plusieurs jours on signalait leurs fourrageurs dans les environs. On voyait passer dans les rues de longues files de paysans, qui fuyaient affolés devant l'invasion. Ils allaient devant eux, sans savoir où, emmenant leur bétail, et emportant ce qu'ils pouvaient de leur pauvre mobilier. A toutes les questions ils répondaient : « Ils pillent, brûlent et tuent. »

Ces bruits alarmants, répandus par les Allemands eux-mêmes, qui en avaient le bénéfice sans en avoir la responsabilité, étaient fort exagérés. Mais dans des circonstances aussi désastreuses on croyait tout. Bien des gens avaient quitté Châtillon pour chercher un refuge dans le Midi. Mme Defert était trop sensée pour croire à de pareilles nouvelles ; elle refusa absolument de quitter sa maison. Si tous ceux qui peuvent partir s'en vont, dit-elle, que deviendront les pauvres gens qui n'ont pas les moyens de s'expatrier? Son exemple rassura un certain nombre de dames et calma la foule exaspérée. On commençait déjà à insulter et à menacer ceux qui abandonnaient la ville.

La garde nationale était sous les armes, non pas qu'elle eût l'espoir de défendre une ville ouverte, mais on voulait du moins la mettre à l'abri des insultes des maraudeurs. Un enfant monté sur un cheval de labour vint annoncer à la mairie que les uhlans déjeunaient à Valserre. On doubla le poste à l'octroi, et l'on coupa la route par une tranchée.

Vers les trois heures de l'après-midi, la sentinelle cria aux armes, et le poste forma ses rangs. Cinq uhlans descendaient au petit galop de chasse la pente de la colline. L'un d'eux se détacha des autres : c'était un sous-officier à barbe blonde, avec un lorgnon à l'œil droit, et un air très-insolent. Il s'arrêta au bord de la tranchée et chercha des yeux quelqu'un à qui il pût s'adresser.

« Que voulez-vous? lui demanda le chef du poste.

— Entrer dans la ville.

— En parlementaire?

— Non, en vainqueur, et il tordit sa moustache.

— Vous n'êtes pas en force, nous ne devons ni nous ne pouvons vous laisser entrer.

— Que ferez-vous si nous entrons?

— Nous ferons usage de nos armes.

— Vous n'oseriez pas, dit le sous-officier en ricanant avec insolence, et il fit reculer son cheval pour prendre du champ.

— Que votre sang retombe sur votre tête, dit le chef du poste ; nous sommes dans notre droit. »

L'autre siffla, donna de l'éperon et franchit le fossé. Il y eut un moment d'hésitation parmi les gardes nationaux. Le sous-officier tira alors un pistolet de ses fontes et l'arma. Un des gardes nationaux épaula et fit feu. Le cheval fit un écart, le cavalier tomba comme une masse. Les quatre autres uhlans tournèrent bride et s'enfuirent au grand galop.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

On s'empressa autour du sous-officier, et l'on constata que sa blessure n'avait rien de sérieux. Au bout de quelques instants, il ouvrit les yeux et regarda avec étonnement autour de lui.

« Ne me tuez pas ; ne me faites pas de mal », dit-il d'un ton plaintif. On l'emporta à l'hospice.

Cependant la ville était dans la plus grande anxiété. Les gardes nationaux n'avaient fait que leur devoir; mais les Allemands daigneraient-ils le reconnaître?

On eut leur réponse le lendemain. Vers dix heures, un détachement d'une vingtaine de uhlans parut au haut de la colline. Ils regardèrent quelque temps, et voyant les gardes nationaux à leur poste, ils repartirent au galop. A midi, ils reparurent sur la hauteur, mais en bien plus grand nombre, et la crête de la colline était toute noire d'infanterie. Au beau milieu de la route, des artilleurs installèrent tranquillement un obusier et le braquèrent sur la ville. On voyait un grand officier maigre qui donnait des ordres et s'agitait beaucoup. Avant que les spectateurs de cette scène eussent pu se rendre compte de l'intention de l'ennemi, sans avertissement, sans sommation, les artilleurs firent feu. On entendit siffler l'obus qui perça à jour le clocher de Saint-Lubin. Cet obus fut suivi coup sur coup de deux autres, dont l'un tomba sur la gendarmerie où il n'y avait plus personne, et l'autre sur l'école des Sœurs, où une petite fille fut tuée et trois autres grièvement blessées. La ville était dans l'épouvante : le maire se rendit aussitôt à la colline où étaient les ennemis.

Ceux-ci attendaient en fumant et en plaisantant que l'on vînt les trouver. Quand le maire fut à vingt pas, deux uhlans se détachèrent, le pistolet au poing et l'amenèrent à l'officier.

« Nous cédons à la force, dit le maire, et nous vous livrons notre ville parce que nous ne pouvons pas la défendre. Je proteste d'ailleurs contre le crime que vous avez commis en tuant sans nécessité des enfants, et en bombardant sans sommation une ville ouverte.

— Taisez-vous, dit insolemment l'officier, vos gardes nationaux ont tué un sous-officier.

— Ils étaient dans leur droit; d'ailleurs ce sous-officier n'est pas mort; il n'est même pas blessé dangereusement.

— C'est une offense à Sa Majesté; d'ici à deux heures, la ville aura payé une amende de cinquante mille francs, ou nous recommencerons à envoyer des obus.

— Comment voulez-vous que d'ici à deux heures...

— Faut-il vous aider, dit l'officier en riant. Tenez, voilà la liste de ce que vous demanderez à chacun des habitants riches. »

Le maire n'en croyait pas ses yeux. Tous les noms des notables, le sien en tête, étaient inscrits au crayon sur une feuille de papier; en regard était l'indication de ce que chacun devait payer au prorata de sa fortune.

L'officier souriait d'un méchant sourire.

« Vous pourrez garder cette liste, dit-il au maire, elle vous servira pour les autres amendes que la ville pourra encourir. Allez et faites vite. »

En moins de deux heures, le maire avait recueilli les cinquante mille francs. « Maintenant, dit l'officier, marchez devant nous. »

Toute la troupe, le maire en tête, descendit la colline avec précaution. Quand le poste eut déposé ses armes, l'officier marcha droit à la mairie et se fit donner des billets de logement pour ses hommes et pour le régiment qui allait arriver. De tous les côtés, des sous-officiers, la craie à la main, s'en allaient marquant les logements; et ils ne les marquaient pas au hasard, ils consultaient pour cela de petites listes préparées d'avance, et se renseignaient sans hésitation sur le nom des rues et sur celui des personnes. On crut d'abord que quelque traître avait livré aux ennemis le secret de la fortune de chacun.

Bientôt entra, musique en tête, un régiment d'infanterie avec ses fifres et ses tambours, dont le son restera à jamais dans la mémoire de ceux qui l'ont une fois entendu. Pendant que les casques pointus défilaient, que les lourdes bottes résonnaient sur le pavé, que les officiers à coup de plat de sabre rétablissaient les alignements, les habitants assistaient, la rage dans le cœur et l'œil morne, à la profanation de leurs foyers.

Parmi les sous-officiers roides et sanglés, on en remarquait un plus roide, plus sanglé que les autres, et qui semblait jouir plus qu'eux de son entrée triomphale dans la ville. Il tournait, comme un automate, la tête à droite et à gauche, souriait d'un large sourire, et semblait s'attendre à chaque instant à être salué par quelqu'un de connaissance. Par moments il se cambrait avec orgueil, et son petit sac de toile cirée ne semblait pas plus lourd qu'une plume sur son dos : c'est quand il entendait quelqu'un dans la foule dire à demi-voix : « Tiens, c'est Schirmer! »

C'est lui qui avait écrit de sa belle écriture la liste des notables, les listes de logements. C'est lui qui envoya un général et tout son état-major dans la maison de Mme Defert « parce qu'on y était bien », et qu'il y avait beaucoup de champagne dans le deuxième caveau, à gauche; c'est lui qui avait noté les fermes où l'on trouverait de l'avoine et du fourrage à coup sûr; c'est lui qui indiqua les villages où l'on pouvait mettre des avant-postes, et les endroits où l'on pouvait franchir la Louette à gué, au besoin. Il était sous-officier porte-épée, et son colonel, pour tant de services rendus, lui avait promis de le faire passer officier à la première occasion. Qu'il lui tardait d'en finir avec ses hommes, de faire toilette et de se montrer à ses anciennes connaissances!

Quand il se fut horriblement parfumé, il se dirigea à grandes enjambées du côté de la rue du Heaume, ne doutant pas que l'on ne fût enchanté de le voir, et surtout très-sensible à la politesse d'un vainqueur.

Chemin faisant, il rencontra le vieux juge et mar-

cha droit à lui. « Vous ne me reconnaissez pas? lui dit-il avec un sourire de béatitude.

— Non!

— Karl Schirmer, vous savez bien.

— Je ne vous connais pas. » Là-dessus le vieux juge lui tourna le dos, laissant le sous-officier tout surpris de son manque de mémoire. Plus loin, un vieux monsieur fumait son cigare. Karl lui demanda du feu. L'autre lui donna son cigare pour qu'il allumât le sien. Mais il n'attendit pas qu'on le lui rendît. Karl, de plus en plus surpris, cria : « Monsieur, vous oubliez votre cigare. » Mais le monsieur ne se retourna pas et Karl continua sa route un cigare à la bouche, l'autre à la main, cherchant la solution de ce problème. Comme le cigare du monsieur était un londrès, et qu'il était à peine entamé, Karl, après mûre réflexion, l'éteignit et le mit dans sa poche.

Il sonna à la porte de Mme Defert. Nul doute qu'on ne l'accueillît à bras ouverts. Malheureusement le bruit de ses exploits l'avait précédé, et ces exploits ne sont pas de ceux qui séduisent beaucoup des cœurs français. Marguerite lui fit un profond salut, et quitta le salon. Edmond lui déclara franchement qu'il détestait les Prussiens. M. Defert se fit excuser, et Madame lui fit entendre nettement que les choses avaient bien changé depuis le temps où il avait été l'hôte de la maison.

Il ne dédaigna pas d'aller à la cuisine : il tenait absolument à être admiré de quelqu'un, ne fût-ce que de Justine. Justine, dans son ignorance du droit des gens, se figurait que tout Prussien, en sa qualité de vainqueur, pouvait à sa fantaisie l'immoler au milieu de ses casseroles. Elle tâcha donc de lui faire bon accueil, mais elle y réussit tellement mal, que M. Schirmer lui-même s'en aperçut. Il s'assit cependant sur une chaise basse, et alluma sa grande pipe de porcelaine ; puis, après avoir longtemps contemplé ses bottes dans une extase muette, il gratifia la cuisinière d'un discours de sa façon.

« Que tous les Français sont légers! dit-il, et comme ils comprennent mal la philosophie des choses! La guerre est la guerre. Le plus faible doit céder au plus fort et ne point lui garder rancune. Ainsi, moi, par exemple, si j'étais à la place de M. et de Mme Defert, je tendrais la main avec admiration à celui qui aurait été plus habile et plus fort que moi. Oui, je l'admirerais! Du reste, ajouta-t-il, avec une délicatesse bien faite pour lui concilier les cœurs les plus rebelles, votre nation, Mlle Justine, n'est plus la grande nation ; elle est perdue!

— Elle se retrouvera, dit Justine, dont les terreurs s'étaient évanouies.

— Elle se retrouvera?

— Oui.

— Jamais! Allons, je crois que je m'en vais.

— Bon voyage », répondit Justine, déguisant sous la politesse exquise de la forme ce que sa pensée avait d'impertinent.

L'Allemand s'en alla, tout surpris du manque de logique de ces cervelles françaises. Que cherche-t-on quand on fait la guerre? La victoire. Comment s'obtient la victoire? Par la ruse et par la force. Il était le plus fort, et il avait été le plus rusé. Où était le mal? Et chose étonnante, c'est que, dans la naïveté de son âme, il ne songeait pas que sa ruse avait été de l'espionnage, et qu'il avait odieusement abusé de l'hospitalité.

Cependant Mme Defert ne recevait plus de nouvelles, ni Marguerite non plus. Il y avait plus d'un mois qu'on n'avait entendu parler de M. Nay, parti dans l'Est.

Un jour, quelqu'un qui avait traversé les lignes remit avec mystère à Mme Defert deux lettres à son adresse. Elles avaient été trouvées avec plusieurs autres au dernier bureau de poste qui fût dans les lignes françaises de ce côté. Mme Defert eut comme un éblouissement. Sur une de ces lettres elle avait reconnu l'écriture de Jean. Dans sa pauvre maison occupée, elle chercha un coin pour lire en paix la lettre de son enfant. Cette lettre était gaie : c'était celle où Jean plaisantait sur la rapidité de son avancement ; le cœur de Mme Defert bondissait de joie. Mais elle frémit d'effroi en voyant que la lettre avait un mois de date. Elle pressentit un malheur, elle hésita longtemps à ouvrir l'autre lettre. Dans son angoisse, elle éleva son âme à Dieu : « Oh! mon Dieu! dit-elle, pourvu qu'il ne soit que blessé! »

Elle rompit le cachet. C'était une lettre du colonel de Jean. Il racontait le dévouement héroïque du jeune lieutenant ; on n'avait pas de nouvelles de son sort ; tout ce qu'on savait, c'est qu'il avait disparu. Il n'était pas parmi les prisonniers, le colonel s'en était assuré pendant un court armistice.

« Il est mort! balbutia Mme Defert, en laissant tomber la lettre, et en s'affaissant sur son fauteuil. Mon enfant est mort! » Cette fois, toute sa force l'abandonna, et ses larmes coulèrent lentement sans qu'elle songeât même à les essuyer.

Elle fut tirée de son long engourdissement par Justine qui frappait à la porte de sa chambre en demandant si Madame était là, et en l'avertissant qu'*ils* (les Prussiens) demandaient une foule de choses qu'elle ne savait où trouver.

« Qu'ils pillent la maison s'ils veulent, maintenant! » Telle fut sa première pensée ; mais bientôt elle songea à tous ceux qui lui restaient, et elle eut le courage de dévorer ses larmes devant ses hôtes exigeants.

Mais pendant tout ce temps-là son âme errait loin de Châtillon, et s'en allait vers ces plaines néfastes où l'on s'était tant battu et où son fils avait été tué. Et pendant qu'elle donnait ses ordres, et rassurait tout le monde autour d'elle par son sang-froid et sa fermeté, elle se répétait continuellement : « Mon fils est mort! mon fils est mort! » Alors, elle regardait ces uniformes qui l'entouraient, et se disait avec un sentiment d'amertume bien voisin de la haine : « Voilà donc comme sont faits ceux qui ont tué mon enfant! »

M. Defert était à la fabrique. Sa femme avait in-

isté pour que le travail continuât même sous les yeux des ennemis, et les ennemis avaient respecté la fabrique. Quand il revint et qu'il apprit la mort de son fils, il fut terrassé comme par un coup de foudre. Dans l'excès de son égarement, il eut la cruauté de dire à sa femme : « C'est toi qui l'as voulu! » Mais le regard douloureux qu'elle lui jeta le fit rentrer bien vite en lui-même, et il lui demanda pardon de sa dureté.

On voulut d'abord cacher la nouvelle à Marguerite pour ne pas redoubler ses angoisses au sujet de son mari; mais elle devina tout, et se montra la digne fille de sa mère. Ce fut un grand bonheur pour ces pauvres parents affligés de trouver à leur foyer ce cœur si tendre et si dévoué.

L'oncle Jean, dès l'entrée des ennemis, s'était renfermé chez lui, se condamnant à la plus sévère réclusion pour ne pas les voir traîner leurs sabres grossiers dans les rues de la ville. Quand il apprit la mort de Jean, il fut sur le point d'avoir une nouvelle attaque, et resta longtemps sans parler. Le premier mot qu'il prononça fut celui-ci : « Ma pauvre, ma pauvre Louise! »

Et il sortit, en courant aussi vite que le lui permettaient ses pauvres jambes, pour aller rue du Heaume. Il allait droit devant lui, sans rien voir, coudoyant dans sa précipitation les grands cuirassiers blancs, qui se retournaient avec surprise, et roulaient de gros yeux.

Quand Mme Defert fut en état de recueillir ses idées et de prendre une résolution, elle dit à son mari qu'elle aurait au moins la consolation de retrouver le corps de son enfant et de le ramener à Châtillon.

« J'irai le chercher, répondit-il simplement.

— Non, pas toi. Il y aura moins de danger pour une femme! » Et elle partit. Tout ce qu'elle savait, c'est que Jean avait été tué dans les environs de Vendôme.

Fatigues, vexations, privations, dangers, rien ne la touchait. Elle allait devant elle, avec la ferme volonté de ne pas s'arrêter avant d'avoir atteint son but. Sur certaines routes, les ponts étaient coupés; il fallait rétrograder pour prendre une autre direction. Sur d'autres, les chevaux manquaient, on les avait tous pris, il fallait attendre qu'on se fût à tout prix procuré un cheval; après des délais sans nombre qui ne lassèrent jamais sa patience, elle finit par approcher de Vendôme. Elle ne se reposait que malgré elle, son idée fixe était d'aller toujours en avant. Elle s'assoupissait parfois aux cahots de la carriole sur des routes défoncées par le passage des armées. Tout à coup il lui semblait que quelqu'un lui disait à l'oreille : « Jean Defert, mort à vingt ans, en faisant son devoir! » Elle se réveillait en sursaut, cherchant qui lui avait murmuré ces paroles, et elle avait un frisson d'horreur. Elle regardait autour d'elle, la campagne était triste et désolée comme son âme, et elle se figurait que Dieu l'avait abandonnée. D'autres fois, quand l'horizon était plus étendu et le ciel plus clair, et que depuis longtemps on n'avait pas rencontré d'Allemands sur la route, il se formait, presque à son insu, tout au fond de son âme, un vague espoir, qu'elle mettait tout son soin à détruire, car rien que cette lueur lui faisait battre le cœur à coups violents et douloureux.

Le plan de la pauvre voyageuse était d'aborder Vendôme, n'importe par quel côté, et de se renseigner, fût-ce auprès des Prussiens, sur les combats auxquels avait pris part le régiment de son fils. Et puis, elle reverrait Marthe, dont on n'avait pas reçu une ligne depuis que Vendôme était occupé.



CHAPITRE XXX

Le lieutenant insolent. — Le capitaine Hermann.

En traversant Saint-Calais, si horriblement et si injustement maltraité par les ennemis, Mme Defert vit de pauvres prisonniers français, cavaliers, fantassins, marins, mélangés comme dans les déroutes, se promener tristement par petits groupes. Des blessés se traînant péniblement sur leurs béquilles venaient chercher un peu de soleil. A cette vue, toute la douleur de la voyageuse fut renouvelée, et elle fit arrêter sa voiture. Si la prudence ne l'avait pas contrainte de ménager sa bourse, elle l'eût vidée tout entière entre leurs mains. Elle pleurait, la pauvre mère, en songeant à son enfant qui avait souffert avec ces braves gens, et qui n'était plus. Elle demanda aux prisonniers qui l'entouraient s'il y avait à Saint-Calais des soldats du régiment de son fils. Les soldats se consultèrent et recueillirent leurs souvenirs. Un zouave déclara qu'il n'y avait à Saint-Calais aucun soldat de ce régiment; un jeune soldat de la ligne tout pâle, avec un bras en écharpe, affirma au contraire qu'il y en avait quelques-uns. Au moment où Mme Defert priait les prisonniers de vouloir bien l'aider à trouver ces soldats, un sous-officier

allemand, se ruant au milieu du groupe, se mit à distribuer des bourrades à droite et à gauche.

« Rassemblements défendus! criait-il avec aigreur; dispersez-vous, tous! tous! »

Mme Defert voulut intervenir: il lui demanda rudement son sauf-conduit, l'étudia en fronçant le sourcil, et déclara qu'il fallait le montrer au capitaine.

Mme Defert descendit de voiture, et suivit le sous-officier jusqu'à la mairie. Là il lui rendit son passeport et lui dit de monter au premier. Après avoir inutilement frappé à la porte, elle se décida à entrer.

Un grand garçon d'une vingtaine d'années, bien sanglé dans un uniforme de drap fin, était assis devant une grande table recouverte d'une serge verte; il avait devant lui des registres, des plumes, de l'encre, mais il n'écrivait pas. Il était perdu dans la contemplation de sa main gauche, surchargée de bagues. Ses cheveux divisés en deux sur le sommet de la tête étaient tout imprégnés de pommade. Il n'aurait pas manqué d'une certaine distinction si ses manières avaient été plus simples et sa toilette moins prétentieuse. Tel qu'il était, il semblait être la caricature d'un de ces petits jeunes gens que notre jargon a baptisés du nom de *petits-crevés.*



Mme Defert vit de pauvres prisonniers français. (P. 228, col. 2.)

Mme Defert s'avança jusqu'à la table et, présentant ses papiers, dit qu'on ne voulait pas lui laisser continuer sa route si elle ne les montrait pas au capitaine.

Le jeune monsieur leva la tête, regarda fixement Mme Defert, et se renversa dans son fauteuil, en laissant pendre son bras gauche derrière le dossier. Ensuite il siffla entre ses dents et se mit à jouer du bout des doigts avec une sébile où il y avait de la sciure de bois. Mais il ne dit pas un mot.

« Je demande à parler au capitaine », dit Mme Defert.

En ce moment une boule de papier, lancée de la cour, vint frapper extérieurement la vitre. Le jeune homme se leva avec empressement, prit une ficelle dans un tiroir, ouvrit la fenêtre, et, tout en riant et en bavardant avec un interlocuteur invisible, laissa pendre la ficelle qu'il retira bientôt, chargée d'une bouteille clissée. Il défit le nœud sans se presser, s'assura que la bouteille était pleine en l'agitant près de son oreille; pour plus de sûreté, il la déboucha, la flaira (une odeur d'eau-de-vie se répandit dans la pièce) et la plaça soigneusement dans une armoire, dont il mit la clef dans sa poche. Mais il n'eut pas l'air de voir qu'il y avait là quelqu'un.

Mme Defert, qui ne songeait qu'au but de son voyage, et qui s'était armée de patience, lui répéta tranquillement qu'elle demandait le capitaine.

« Pas ici.

— Où est-il?

— Sais pas.

— Est-ce vous qui le remplacez? »

Il ne daigna pas même répondre, tendit négligemment la main, happa du bout des doigts le papier que lui tendait Mme Defert, et l'amena sous ses yeux par un geste arrondi.

« Où allez-vous?

— A Vendôme.

— Pourquoi faire?

— Pour y chercher le corps de mon fils, qui a été tué aux environs. » Sa voix tremblait.

« Moblot? » demanda du bout des lèvres le monsieur parfumé.

Mme Defert rougit.

« Moblot ou non, je vais chercher son corps. Puis-je continuer ma route? Puis-je demander des renseignements aux prisonniers qui sont ici? »

En ce moment le sous-officier qui avait arrêté Mme Defert entra, fit quelques pas avec roideur et, la main au béret, parla en allemand au monsieur musqué.

« Oh! oh! madame, s'écria-t-il, il paraît que vous espionnez, madame! il paraît que vous ameutez les prisonniers, madame! » Et il riait à ses bagues.

« J'attends, dit froidement Mme Defert.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Où est le corps de mon enfant »; puis se raccrochant pour la centième fois peut-être à une espérance qu'elle savait dénuée de tout fondement, elle oublia l'insolence du jeune Allemand, et lui demanda s'il n'aurait pas la liste des combattants faits prisonniers aux environs de Vendôme.

« Officier? dit indolemment le beau jeune homme.

— Lieutenant », répondit la pauvre mère.

Alors l'autre se mettant, avec la petite cuiller, de la sciure de bois sur le dos de la main gauche: « Savez-vous? savez-vous? dit-il en ricanant: voilà l'armée

française (et il montrait la sciure de bois)! Arrive l'armée allemande: « phu! phu »! et soufflant violemment il fit voler la sciure de bois. « Nous en avons tant tué et tant pris de ces Français, que nous n'avons plus de papier pour faire les listes, et nous n'en faisons plus. » Et il fit voler d'une gracieuse pichenette un grain de poussière qui s'était arrêté sur une de ses bagues. « Lieutenant! reprit-il en riant, comme si ce mot avait la vertu de l'égayer plutôt que tout autre. Tous les Français sont lieutenants, n'est-ce pas, madame, quand ils ne sont pas colonels. Moi, je suis un lieutenant. » Et il se leva pour faire admirer sa personne. Il siffla quelques mesures de la *Marseillaise*, et dit d'un ton dédaigneux: « Qu'est-ce que c'est que ça qu'un lieutenant français? »

Mme Defert indignée lui répondit avec vivacité: « Un lieutenant français, c'est un homme qui sait quels égards on doit à une femme, à une mère en deuil! » Puis, l'orgueil maternel l'emportant au delà des bornes de la prudence: « Le lieutenant Defert, mon fils, a pris de sa main un de vos généraux; vous qui parlez de lui avec tant de légèreté, en avez-vous fait autant? »

Le lieutenant devint pourpre, et se gonfla de colère. Mme Defert sans le savoir avait touché une plaie vive. Neveu de je ne sais quel personnage, il avait fait toute la campagne dans les bureaux et n'avait pas encore une seule fois honoré le champ de bataille de sa présence. Il se leva comme un furieux, et frappant la table de ses deux poings crispés, il cria ou plutôt vociféra:

« Schültz! Schültz! Schültz! »

Une petite porte s'ouvrit et l'on vit apparaître un personnage à figure débonnaire, mais horriblement barbu. Il était coiffé du casque à pointe, perdu dans les plis d'une immense houppelande grise. Sur sa poitrine pendait de travers, au bout d'une chaînette trop lâche, un hausse-col semblable à ces étiquettes que l'on accroche au cou des carafons à liqueurs.



Savez-vous, savez-vous? (P. 230, col. 2.)

« Savez-vous? savez-vous? dit le lieutenant en s'adressant à Mme Defert, cet homme est un gendarme, c'est lui qui met à la raison les individus désobéissants!

— Je n'ai, dit Mme Defert avec dignité, ni à vous obéir, ni à vous désobéir. J'use d'un droit que rien ne peut m'enlever, celui de défendre les miens quand on les insulte gratuitement, et de voyager sans obstacle, quand je me conforme aux conditions imposées par vos supérieurs. »

Le lieutenant mal appris demeura bouche béante, et fort embarrassé de sa personne. Ne sachant à qui s'en prendre, il regarda le gendarme avec des yeux furibonds et lui fit un signe impérieux. L'autre disparut silencieusement comme il était entré.

« Madame, dit le lieutenant d'un ton assez piteux.

— J'attendrai le capitaine », répondit Mme Defert avec hauteur.

Le capitaine entra. Il avait l'air assez gourmé lui aussi; cependant il salua poliment Mme Defert. Le lieutenant se leva à l'entrée de son supérieur; puis il prit sa casquette et sortit, en s'assurant que la clef de l'armoire aux bouteilles était bien dans sa poche.

Mme Defert dédaigna de se plaindre et en deux mots exposa son affaire au capitaine. Quand elle lui demanda s'il y avait à Saint-Calais des soldats du régiment de Jean et qu'elle lui eut dit le numéro de ce régiment :

« Ah! dit-il, monsieur votre fils était de ce régiment!

— Oui, monsieur.

— Un brave régiment, madame, reprit-il d'un ton grave. Quel grade, s'il vous plaît?

— Lieutenant.

— Quel âge?

— Pas tout à fait vingt ans »; malgré elle ses lèvres se remirent à trembler.

Le capitaine se mit le front dans sa main et réfléchit, les yeux baissés.

« Est-ce que... » il rougit au moment de faire sa question. « Pourriez-vous, dit-il en se reprenant, me donner quelques détails qui puissent le faire reconnaître.

— J'ai sa photographie qu'il m'avait envoyée quelques semaines avant sa mort. »

D'une main mal assurée, elle tira la photographie d'un petit carnet. Elle la montra au capitaine, sans toutefois se résoudre à la lui laisser toucher.

Il ne parut pas blessé de cette répugnance.

« Je le reconnais, dit-il enfin d'une voix altérée. Je l'ai vu une fois, et quoiqu'il ait pour longtemps arrêté mon avancement, je ne puis lui en vouloir. Je l'admire et je le respecte. C'est lui qui nous a faits prisonniers, mon général et moi, dans nos lignes mêmes. J'ai le chagrin, madame, non pas de vous annoncer sa mort, puisque vous la savez déjà, mais de vous la confirmer. » Il lui donna alors les détails qu'il avait appris, et ne lui laissa aucun doute, aucune espérance.

« Si j'osais, reprit-il avec un certain embarras après un long silence, je vous proposerais une lettre de recommandation pour un des officiers de l'état-major de Vendôme. »

Mme Defert accepta avec reconnaissance. Le capitaine s'assit devant la table et, après avoir réfléchi quelques minutes en mordillant les barbes de sa plume, il écrivit la lettre.

« J'espère, dit-il en la remettant à Mme Defert, que par respect pour votre malheur, et par considération pour moi, mon ami vous viendra en aide de tout son pouvoir. Oubliez, madame, ajouta-t-il avec chaleur, ce qu'a pu vous dire de fâcheux ce jeune lieutenant à tête folle qui sort d'ici, car j'ai vu dès en entrant qu'il ne vous avait pas témoigné tout le respect dont vous êtes digne.

Schültz mandé de nouveau par le capitaine alla à la recherche des soldats du régiment de Châtillon. Tous s'accordèrent à dire que Jean avait été tué, mais ils ne savaient pas même le nom du hameau où ils n'avaient passé que quelques heures.

Le capitaine, la casquette à la main, reconduisit Mme Defert jusqu'à sa voiture, et, s'inclinant respectueusement à la portière, il lui souhaita un heureux voyage.

Par un mouvement de reconnaissance bien naturel, Mme Defert allait lui tendre la main, mais une répugnance plus forte que sa volonté fit qu'elle retira la main, et s'enveloppa en frissonnant dans son manteau!

« Avez-vous encore votre mère, dit-elle au capitaine d'une voix émue.

— Oui, madame.

— Que Dieu la bénisse, et lui épargne la douleur de pleurer son fils. » Et elle se jeta au fond de la voiture en se cachant la figure dans son mouchoir.

Là-dessus le capitaine prit congé et s'éloigna tout pensif, et la voiture se mit à gravir lentement la côte.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE BAL COSTUMÉ

IMPRESSIONS DE L'ÉLÈVE JONQUET

La semaine qui précéda les jours gras, le professeur avait donné pour sujet de composition française : *le Carnaval*. Les amateurs de vers latins étaient autorisés à traiter le sujet en vers.

Claparot, en français d'archéologue, fit part à ses contemporains peu reconnaissants du résultat de ses recherches à travers le *Dictionnaire de la conversation*. Il prouva, clair comme le jour, que le carnaval,

comme le jeu de l'oie, est renouvelé des Grecs, et que les Latins, eux aussi, célébraient une sorte de carnaval. Il disserta si doctement et si longuement sur les Bacchanales et les Saturnales, que ses contemporains perdirent toute patience et toute retenue ; et, pendant qu'il lisait tout haut son travail, des voix railleuses lui murmuraient à l'oreille : *Avocat, passez au déluge!* ou bien encore :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Ce fut Chamerolles qui les délivra des Grecs sinon des Romains. Le traître avait fait autrefois un petit voyage en Italie. En toute circonstance il avait abusé de cet avantage. Il ne se fit pas faute d'en abuser une fois de plus. En un français de touriste, tout émaillé de mots étrangers, il raconta complaisamment le carnaval de Venise et les mascarades de Rome. — Claparot avait tiré son calepin et prenait des notes ; l'élève Jonquet était morne et silencieux — sous la plume de Chamerolles, les mots de *moccoli* [1] et de *confetti* [2] revenaient si souvent, que cette mauvaise langue de Cherchenoise l'appela séance tenante : *Signor Moccolo*. Ce nom lui resta, et c'est le seul avantage et la seule gloire qu'il tira de son travail.

Dugard, philosophe avant d'être en philosophie, se posa mille questions morales, auxquelles il ne répondit pas toujours à l'entière satisfaction de l'auditoire. D'où vient, se disait-il, le goût des hommes pour les mascarades et les travestissements? De l'inconstance naturelle qui nous pousse à chercher toujours autre chose que ce que nous avons. Ici, une phrase de onze lignes sur « l'inconstance naturelle », avec deux points d'exclamation au bout!! — Le professeur sourit, les voisins moins polis font : Ouf! — Le bourgeois, poursuit Dugard, se déguise en prince, le prince en berger, pourquoi? — Oui, pourquoi? murmure une voix sépulcrale, la voix déguisée de Cherchenoise. — Le bourgeois, content de sa personne, mécontent de son sort, tient à prouver que le rôle de prince ne lui messiérait pas, si la fortune le lui avait assigné ; le prince n'est pas fâché de montrer que sa distinction tient à sa personne, non à son titre ou à son costume, et qu'on le reconnaîtra toujours, fût-il déguisé en berger. — Claparot prend des notes; l'élève Jonquet continue à être morne et silencieux.

L'élève Pingard, dit *Sel gris*, en français burlesque et incorrect, suit pas à pas la marche du bœuf gras, et ne se montre pas assez scrupuleux sur le choix des épisodes. Il fait aussi dans son œuvre une part trop large à la gastronomie. Le professeur le rappelle à l'ordre. Claparot ferme dédaigneusement son calepin. L'élève Jonquet ne se déride pas, au contraire.

Loyseau, fils de magistrat, futur magistrat lui-même, en un français sec et sévère, fait un véritable réquisitoire contre la mode des bals costumés et le luxe ridicule des déguisements. — On remarque que Rudebec devient tout rouge ; Claparot rouvre son calepin. L'élève Jonquet, toujours morne et silencieux, fait cependant des signes de tête, comme pour approuver ; mais quelle approbation mélancolique!

C'est le tour des vers latins.

Cherchenoise fait cette remarque désobligeante : que, à part quelques rares exceptions, ceux qui ont choisi cette forme d'expression sont ceux qui n'ont rien à dire. Ils savent que sous le déguisement latin, moins familier à l'auditoire, la platitude paraîtra moins plate, et la banalité moins banale. Décidément ce Cherchenoise est une mauvaise langue.

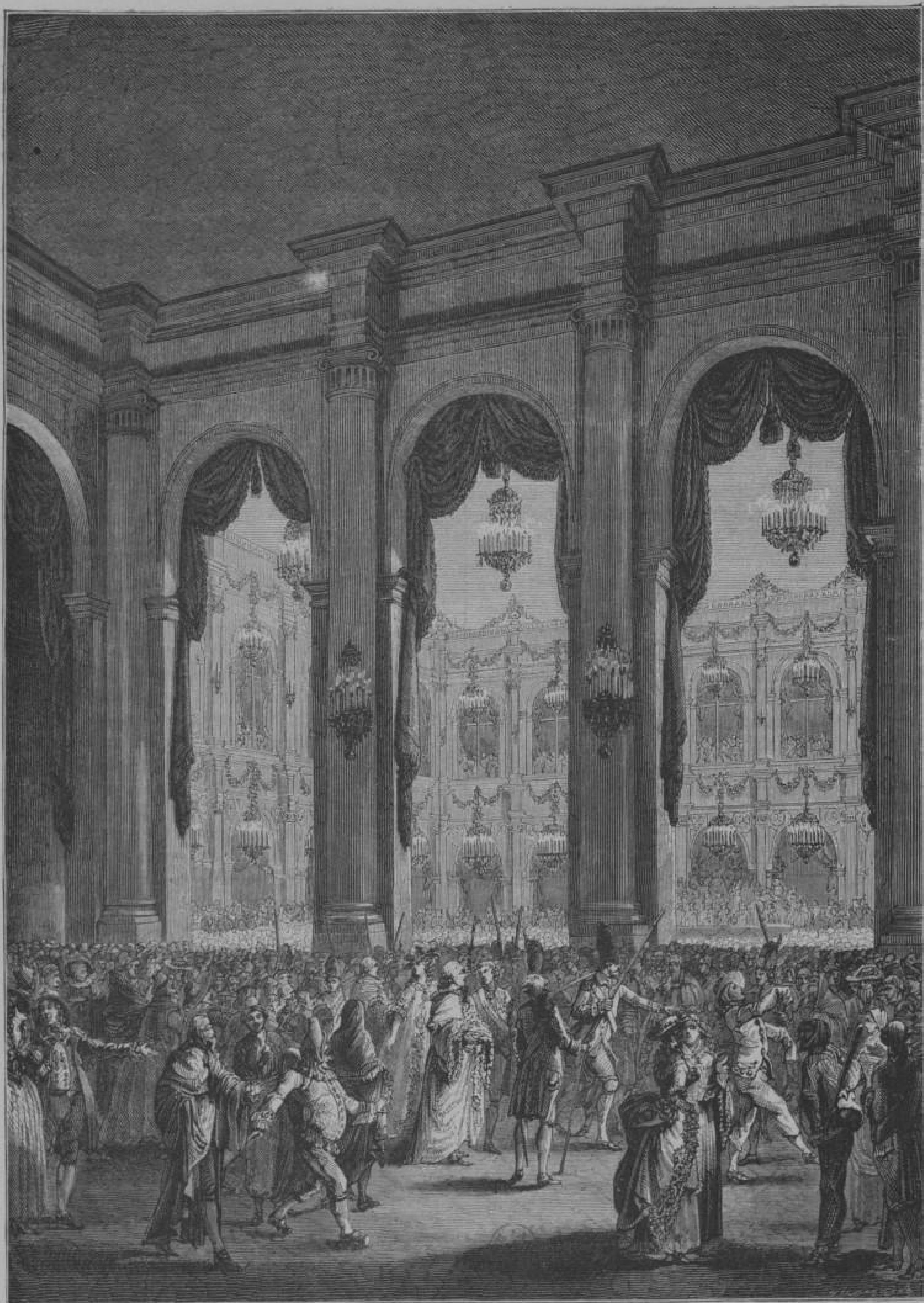
Rudebec, qui a reçu une invitation pour le bal costumé du général de Lézerac, voit la vie tout en rose, et le ton de ses vers se ressent de cette disposition d'esprit. La joie y déborde, les syllabes brèves y dominent, les longues elles-mêmes y perdent de leur lourdeur. Les pierrots s'y montrent spirituels; les polichinelles, bienveillants; les arlequins, élégants et lestes; les bergères, naïves; les princesses, charmantes. Il y a surtout la description d'un costume Louis XIII (Rudebec sera déguisé en Louis XIII) qui est un chef-d'œuvre d'élégance, de précision, d'adresse : c'est un véritable tour de force pour un poëte latin. Les bottes à chaudron arrachent aux plus endurcis des exclamations de joie et de surprise, et le feutre à panache achève ce que les bottes ont si heureusement commencé. Ah! Rudebec, mon bon ami, l'indignation fait les poëtes, a dit cet ancien; la joie aussi, tu viens de nous le prouver. Claparot s'oublie en t'écoutant et n'en finit pas de mouiller la pointe de son crayon à la pointe de sa langue. Tu le tiens sous le charme, Jonquet seul reste froid.

Au tour de Jonquet maintenant.

L'élève Jonquet, qui n'a pas reçu d'invitation au bal costumé du général de Lézerac, fait fi des plaisirs bruyants, et vante les joies pures et simples du foyer domestique. Trois vers éloquents sur cette pensée mélancolique : les vertus de famille s'en vont, le désir de briller au dehors les a tuées! Quatre vers descriptifs sur les crêpes que l'on faisait autrefois sauter dans la poêle, en famille ; ces crêpes et cette poêle sont attendrissantes, en tant que symboles modestes de l'antique simplicité. Les amateurs de vers et les amateurs de crêpes en pleurent de tendresse. Ah! il y a quelque cinquante ans, ces beaux hexamètres auraient été imprimés dans l'*Hermès Romanus*, entre la *Mort de Michel Morin* et l'*Éloge du chien Munito!* Ici le ton de Jonquet s'élève pour déplorer l'invasion du luxe et des plaisirs coûteux. Il découvre (après bien d'autres) cette vérité profonde que toute joie humaine est suivie de tristesse, et laisse souvent les plus cuisants regrets. Pour illus-

1. Les *moccoli* sont de petites bougies. Le jeu consiste à souffler celles des autres et à conserver la sienne allumée. (Note de Claparot.)

2. *Confetti*, dragées de plâtre qu'on lance aux gens. Au bout de quelque temps tout le monde se trouve enfariné. (Note de Claparot.)



LE BAL MASQUÉ.
Fêtes données au Roi et à la Reine, par la ville de Paris, le 23 janvier 1782, à l'occasion de la naissance de Monseigneur le Dauphin.
D'après la gravure de L. MOREAU.

trer sa pensée par un grand exemple, il décrit une célèbre gravure de Moreau qu'il a regardée bien des fois dans le cabinet de son père. Elle représente une fête donnée par la ville de Paris au roi Louis XVI, à l'occasion de la naissance du dauphin. Quel éclat! quelle pompe! quelle foule! que de lumières et de violons! que le roi a l'air heureux! que la reine a de grâce! que ces grenadiers sont polis tout en faisant reculer la foule! Et sous ces costumes d'arlequins, de pierrots, de polichinelles, de Turcs, d'Arméniens, de paysans et de paysannes, sous ces dominos, sous ces loups, les plus grandes dames et les plus grands seigneurs de France!

L'élève Jonquet, dans un remarquable vers aux sons lugubres et sourds, se demande tristement où toutes ces joies doivent aboutir; et, prophète après coup, il montre quel sera le réveil terrible de ce rêve enchanteur. Et sa voix tremble en faisant la réponse.

Il lui arrive ce qui arrive à quiconque lit ses propres vers. Il s'émeut de sa propre éloquence; il s'attendrit; il fait un retour sur lui-même, et se sait un gré infini de renoncer héroïquement à des joies qu'on ne lui a pas offertes, et de se dérober à des plaisirs que personne ne lui impose. Car, après tout, le général de Lézerac, qui ne connaît pas M. Jonquet père, n'a aucune raison d'inviter M. Jonquet fils. Ah! que Jonquet fils serait surpris s'il voyait l'idée qui est en train de poindre dans la tête de Cherchenoise, et qui se trahit au dehors par un sourire narquois. Oui, cet incrédule Cherchenoise compare en lui-même le stoïcien Jonquet à ce renard de la fable qui trouvait les raisins trop verts!

Quant à Claparot, toujours en quête de renseignements et d'informations, il note soigneusement sur son calepin le nom de Moreau et la date de la gravure : 1782!

Lorsqu'on vint dire à l'élève Jonquet que sa mère et sa sœur l'attendaient au parloir, il s'y rendit de ce pas lent et mesuré qui convient à ceux dont l'âme plane dans les régions du renoncement et du sacrifice. Mais aux premiers mots de sa sœur il devint rouge comme une pivoine et agité comme un simple collégien qui apprend une bonne nouvelle.

« Vrai »? voilà tout ce qu'il trouva à dire.

« Tante Finette s'est décidée seulement ce matin. C'est toi qui en as la première nouvelle. Moi, je serai en Suissesse (la sœur de Jonquet a les plus belles tresses du monde), et toi? »

Le stoïcien Jonquet, le soir du dimanche gras, sans s'inquiéter de la contradiction qu'il y avait entre les maximes de sa pièce de vers et ses actions, apparut au bal de la tante Finette en *gentilhomme de la cour de Louis XIV*.

S'amusa-t-il?

Il s'amusa comme on s'amuse quand on s'est entêté à mettre des souliers trop étroits, quand on est trop timide pour inviter les grandes demoiselles, et trop vaniteux pour se contenter des petites filles; quand on ne sait que faire de son chapeau à plumes; quand on étouffe sous la perruque classique; quand on a fait sur son rabat de dentelle une tache de sorbet au marasquin qui sans cesse attire vos regards et vous fait horriblement loucher; quand les souvenirs de Molière vous reviennent en foule, et qu'on aperçoit dans toutes les glaces un « gentilhomme de la cour de Louis XIV » qui ressemble furieusement au vicomte de Jodelet ou au marquis de Mascarille!

Dans tous les cas, la famille Jonquet n'y perdit rien, car la jeune Suissesse s'amusa pour deux.

J. LEVOISIN.

DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE.

CHAPITRE XIV

Seconde saison aux mines.

Le gouvernement colonial poussait activement la construction d'une route qui devait relier Fort Yale aux mines. Comme nous ne pouvions commencer nos opérations minières avant un mois, nous conclûmes un engagement avec l'un des entrepreneurs de travaux pour cette courte période de temps.

Nous nous remîmes en route vers les mines dans le milieu de mai. La neige était encore épaisse sur la montagne, et il fallut nous pourvoir de souliers à raquettes pour arriver à notre placer. Nous y trouvâmes notre vieil ami, occupé à apprêter les peaux de martres qu'il avait recueillies en grand nombre durant l'hiver. Il n'avait eu pendant ces longs mois d'autre compagnon que les martres et quelques élans. Il s'était rendu plusieurs fois à William's Creek pour chercher des provisions, et avait failli une nuit être gelé.

« Rien de nouveau, je suppose, à notre *claim*? lui dis-je; en passant, j'ai vu que le puits était plein d'eau et complétement gelé.

— Oh! pour ce qui est de ça, j'ai quelque chose à vous dire et quelque chose à vous montrer. Regardez, que pensez-vous de ça? » et il nous montra quelques jolies pépites d'or pesant ensemble environ deux onces. On pense avec quelle joie nous contemplions ce premier produit de notre mine.

« Savez-vous, continua Jake, que ces spécimens ont failli me coûter la vie?

— Comment cela?

— Peu après votre départ, tout en m'occupant de préparer mes piéges à martre, j'eus l'idée de creuser un peu notre puits, avant que les fortes gelées

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138, 153, 168, 184, 199 et 219

rendissent tout travail impossible. Comme il me fallait quelqu'un pour manœuvrer le treuil, je me rendis à William's Creek, où je trouvai un pauvre diable, dénué de tout, que j'engageai pour m'aider.

» Le premier jour nous mîmes le puits complétement à sec, et armé d'une pioche et d'une pelle, je me fis descendre par mon homme à l'aide du treuil. Après avoir traversé une couche fort dure, ma pioche rencontra soudain une roche plus molle; je me baissai et grattant avec mon couteau, je trouvai les pépites que voilà. Transporté de joie, je m'écriai : Enfin, grâce à Dieu! nous y voilà. A ce moment, levant les yeux, je vis mon homme penché sur le bord du puits. Sa figure étant en pleine lumière me parut avoir un air fort peu rassurant. Je lui criai de me remonter.

« Nous allons voir ça »! me répondit-il.

« Je me mis donc à rire comme si c'eût été une plaisanterie de sa part, et, mettant ces pépites dans ma poche, je m'assis, en lui disant que sans doute il en aurait bientôt assez de ce jeu-là; mais il s'en alla sans me répondre.

» Je ne pouvais croire encore qu'il eût l'infamie de m'abandonner au fond du puits, où je devais infailliblement mourir de faim. Il me vint à l'esprit toutes sortes d'idées : je pensai qu'il était peut-être fou, ou qu'il s'imaginait que nous avions quelque trésor caché dans la cabine et qu'il était en train de le chercher; d'un autre côté, je me dis qu'il ne s'en irait pas sans revenir voir où j'en étais, et je me promis de lui demander de prendre mon revolver dans la cachette où je le gardais près de ma couchette et de me tuer du coup, pour en finir. Puis je pensai qu'après tout je ne tenais pas à quitter la vie de sitôt et je me mis à chercher quelque moyen de sortir de ma prison. Grimper contre les parois du puits, il n'y avait pas à y songer; il avait retiré le seau, et, ne l'eût-il pas fait, il est probable qu'il eût coupé la corde. Je pensai que peut-être il me serait possible de sortir à l'aide de mon couteau et de ma pioche, en les plantant alternativement dans les parois du puits et m'en servant comme d'échelons; mais si je venais à glisser! Cette pensée me fit passer un frisson dans tout le corps. Cependant je ne voyais point d'autre chance de sortir de là, et je me résolus d'attendre que mon ennemi fût parti pour tenter l'aventure. En attendant, l'eau montait dans le puits, car il avait détourné l'eau de la roue et la pompe ne fonctionnait plus. Il y avait dans ce dernier détail une espèce de consolation, car, mourir pour mourir, mieux valait être noyé du coup que de succomber lentement à la faim ou au froid.



Il m'ajusta et tira. (P. 236, col. 1.)

» Pendant que je songeais ainsi à mon triste sort, le scélérat vint voir, avant de partir, ce que je faisais.

« Eh! en bas »! dit-il, en se montrant à l'ouverture du puits.

« Je crus qu'il venait enfin pour me tirer dehors; mais lorsque je levai les yeux, le cœur me faillit, car je vis qu'il avait sur les épaules un paquet de tout ce qu'il avait pu prendre dans la cabine.

« Infâme gredin! lui criai-je, du fond de mon trou; vas-tu donc me laisser mourir ici comme un chien?

— Au revoir, me répondit-il en ricanant, désolé que vous ne soyez pas mieux logé! »

» Je poussai des cris, je jurai, je tempêtai, je lui promis de lui tordre le cou si jamais je sortais de là; prières, menaces, tout fut inutile : il s'en alla.

» Après le départ de ce misérable, je regardai encore une fois autour de moi. Tout à coup je vis le moyen de sortir de là et je faillis devenir fou de joie. Il y avait la pompe! Je n'avais qu'à fixer solidement au fond du puits, avec ma pioche enfoncée dans une des parois, la courroie qui portait les augets, et à grimper en me servant des augets comme d'échelons.

» J'attendis que mon ennemi se fut éloigné, car au moindre bruit il aurait pu revenir, couper la courroie et m'envoyer au diable en une minute.

» Quand je jugeai qu'il était assez loin, je mis mon projet à exécution, et une fois hors du puits, je me jetai à terre, brisé de fatigue et d'émotion. Je courus à la cabine, pour m'assurer s'il n'avait pas trouvé mon revolver qui était caché; l'ayant pris, je mangeai un morceau et partis à la poursuite de mon homme. Je suivis ses traces pendant quelque temps le long de la vallée; puis je reconnus qu'il s'était dirigé vers les fourches de la Quesnelle. Je me demandai alors s'il ne vaudrait pas mieux, plutôt que de le suivre seul et de le tuer sans témoins, d'aller chercher quelques-uns de nos camarades pour apprendre à ce monsieur à respecter la loi de Lynch. Je me rendis donc à William's Creek et pris avec moi une demi-douzaine d'hommes.

» Nous n'eûmes pas de peine à retrouver ses traces, et, après avoir fait une dizaine de milles, nous l'aperçûmes marchant tranquillement, chargé de mes dépouilles. Quand il nous entendit, il se retourna et, nous apercevant, il jeta son fardeau et prit la fuite; mais nous l'eûmes bientôt rejoint. Alors il fit volte-face, m'ajusta et tira. La balle m'effleura le bras et me fit même un peu saigner, mais sans me causer d'autre mal. Nous fûmes bientôt maîtres de lui. Revenu avec tous les autres à la cabine de *Jack of Clubs Creek*, je racontai en détail toute l'histoire; je montrai à mes compagnons l'intérieur du puits et la courroie de la pompe encore attachée comme je viens de le dire; il n'y avait pas à nier le fait.

» Séance tenante, le scélérat fut emmené dans la forêt, où nous le pendîmes à un arbre, après lui avoir lu un chapitre de la Bible. »

Nous ne pûmes que féliciter le vieux Jake de la façon dont il avait échappé à un si grand danger.

Vers la fin du mois, nos associés arrivèrent; nos voisins se mirent au travail et nous parvînmes à dessécher notre puits. Le vieux Jake avait montré ses spécimens aux marchands, et l'on nous avait offert à chacun 2000 livres (50 000 francs) de notre part dans l'entreprise. Mais nous avions repoussé ces offres comme bien au-dessous de nos espérances.

Nous avions ouvert au fond de notre puits un tunnel ou galerie; mais nous nous aperçûmes bientôt que la roche fuyait à mesure que nous creusions, de sorte qu'il ne restait qu'à en creuser un autre plus loin. Les pépites de Jake n'étaient que le contenu d'une petite « poche » qui fut bientôt épuisée. Nous nous remîmes cependant au travail avec ardeur, et bientôt nous eûmes atteint une profondeur de soixante pieds. Mais l'eau filtrait à travers le sable poreux en si grande quantité qu'aucune des pompes que nous avions ne pouvait empêcher ses progrès. L'impossibilité d'arriver au but devenait de plus en plus évidente à mesure que nous approchions de l'endroit où nous *savions* que devait se trouver l'objet de nos convoitises. Il nous fallait donc de nouveau attendre la saison prochaine.

Combien je regrettai de n'avoir pas accepté l'offre des 2000 livres, lorsqu'il me fallut, après trois mois du plus dur travail, partir en quête de quelque moyen d'existence qui me permît d'attendre l'été suivant!

A quelle nouvelle industrie allais-je me livrer? Comme je quittais notre malheureux *claim*, des muletiers vinrent à passer. Le chef, un ex-matelot anglais auquel je m'adressai, offrit de me prendre à son service; ce que j'acceptai avec empressement. L'existence des muletiers n'a rien de désagréable en été: toujours par voie et par chemin, avec une besogne facile, au grand air. Aussi ce ne fut pas sans chagrin que je dus, à la fin de la saison, dire adieu à mon excellent patron, qui, après avoir gagné une petite fortune, se retirait des affaires et s'en retournait en Angleterre. Heureux homme! l'industrie des transports à dos de mulets valait mieux que celle de la recherche de l'or. Il avait commencé l'année précédente avec un modeste capital de 500 livres (12 500 francs), et il se retirait avec 20 000 (500 000 francs); tandis que moi j'avais encore à passer misérablement l'hiver, avec le faible espoir de faire une nouvelle et plus heureuse tentative à notre malheureux *claim* de *Jack of clubs Creek*.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA PERTE DU NORTHFLEET

Un sinistre maritime épouvantable vient d'avoir lieu en vue des côtes d'Angleterre.

Le navire le *Northfleet*, qui portait en Australie plus de trois cents ouvriers terrassiers, quelques-uns accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, avec tout un matériel pour l'établissement d'un chemin de fer dans la colonie anglaise de Tasmanie (Terre de Diémen), était parti de Londres le 17 janvier. En arrivant dans la Manche, il trouva la mer très-mauvaise et les vents contraires. Après avoir louvoyé pendant cinq à six jours, il jeta l'ancre en vue de Dungeness, à deux ou trois milles du rivage, pour attendre qu'un temps plus propice lui permît de continuer sa route.



Perte du *Northfleet*. (P. 236, col. 2.)

Or, le mercredi 22, vers onze heures du soir, par une nuit assez claire, alors que tous les passagers reposaient dans leurs cabines, les matelots qui veillaient sur le pont, où les fanaux réglementaires avaient été allumés, virent venir, droit sur le navire, les lumières et la silhouette noire d'un fort bateau à vapeur, qui semblait marcher à toute vitesse.

« Arrêtez! arrêtez! crièrent-ils aussitôt, à l'aide des porte-voix, ne voyez-vous pas nos feux! »

Mais, comme si à son bord nul ne se fût trouvé pour entendre cet avertissement, le bâtiment ne ralentit pas sa marche, et bientôt un choc terrible se produisit, qui eut pour effet de couper, en quelque sorte par le milieu, le *Northfleet* jusqu'au niveau de sa ligne de flottaison, c'est-à-dire jusqu'à la partie qui baigne dans l'eau, laquelle devait, en outre, se trouver forcément disloquée.

Le navire à vapeur étant d'une dimension beaucoup supérieure à celle du *Northfleet*, les matelots de ce dernier n'avaient ni vue ni accès sur le pont du géant qui le dominait. Il paraît même qu'aussitôt la collision accomplie, les fanaux qu'il portait s'éteignirent, et d'ailleurs, sans qu'aucun commandement eût été entendu, sans qu'aucun bruit eût été perçu, aucun mouvement remarqué, sa machine battit en arrière, il recula d'abord lentement, puis plus vite et s'effaça complètement dans l'ombre... comme une sorte de malfaiteur mystérieux, qui s'esquiverait en silence après le crime commis.

Aux termes de la loi, ou plutôt de la tradition maritime, qui ne fait en cela qu'adopter les inspirations du grand sentiment de solidarité humaine en face du péril, il est dit que, lorsqu'un accident semblable se produit par une cause quelconque, si l'un des deux navires peut encore tenir la mer, il ne doit s'éloigner du théâtre de la catastrophe qu'après avoir reconnu qu'il a épuisé tous les moyens de porter secours à l'autre navire.

Ainsi, dans la nuit du 1er au 2 février, le *Pereire*, un des steamers français transatlantiques, ayant heurté, sans s'y attendre, pendant la traversée d'Angleterre en France, une barque allemande qui n'avait point de feux à son bord, le capitaine a stationné sur place jusqu'au matin pour recueillir, autant qu'il a été en son pouvoir, les victimes d'un accident dû à leur inobservation des règlements ; puis, le sauvetage de dix hommes opéré, il a rebroussé chemin pour les débarquer sur le sol anglais, où ils avaient désiré être reconduits.

Mais telle n'a point été la façon d'agir du bateau à vapeur venu sur le *Northfleet*. Sans se préoccuper du sort du navire si rudement abordé par lui, il a fui, il s'est dérobé dans les ténèbres avec l'indigne espoir d'éluder la responsabilité d'un dommage qui pouvait rester tout matériel, mais qui aujourd'hui se chiffre par trois cents et quelques morts. Il a fui. Plusieurs jours, plusieurs semaines se sont écoulés sans qu'on pût le découvrir. On supposa même qu'il avait dû s'abîmer dans les eaux. — Mais non, le voilà reconnu, retrouvé. C'est un bateau à vapeur espagnol, portant, comme par une triste ironie du hasard, le nom d'un très-noble et très-généreux artiste d'autrefois : *Murillo*. On l'a saisi dans le port de Cadix, son capitaine est incarcéré, ainsi que les principaux hommes de l'équipage ; un terrible compte leur sera demandé!...

Mais retournons au malheureux navire entr'ouvert et faisant eau de toute part.

Figurez-vous cette sombre scène.

Imaginez la subite terreur que dut répandre parmi les passagers le craquement qui suivit le choc. Tous s'échappent des cabines, tous courent sur le pont, criant, s'informant, tâchant de voir, de savoir. C'est un tumulte, une cohue, un effarement général... Le navire va couler, il coule. — Aux embarcations! aux chaloupes!... Et tous se précipitent vers les barques, que des matelots vont descendre à la mer.

Mais il y a à bord du *Northfleet* un homme qui, pour avoir du premier coup d'œil reconnu le danger, a soudain élevé son âme à la hauteur de la solennelle tâche qui lui est échue. C'est le capitaine Knowles.

Il y a, avec lui, sur le navire qu'il commande, sa jeune femme, à laquelle il n'est uni que depuis quelques semaines.

« Mary, lui dit-il, le vaisseau va sombrer ; il faut descendre dans le canot. Dieu soit avec vous! Je vous aimais bien.

— Laissez-moi rester avec vous! » s'écria la jeune femme, affolée de douleur, en se jetant dans les bras de son mari.

Le capitaine la serra contre sa poitrine ; puis d'une voix qui se brisait dans un sanglot :

« Partez vite, Marie ; dit-il. Le navire coule à pic, c'est ici que je dois mourir... Ne m'oubliez pas, ne m'oubliez jamais! »

Et faisant un signe à deux matelots qui emportaient la jeune femme dans la chaloupe, il se tourna vers un de ses officiers pour essuyer une larme.

« Une rude mort que la nôtre, dit l'officier.

— Oui, John, une rude mort, en effet » ! répondit le capitaine.

« Qu'on embarque d'abord les femmes et les enfants! crie-t-il, que pas un homme ne descende, tant qu'il restera une femme ou un enfant sur le navire. »

Quelques-uns se révoltent, et notamment un certain Thomas Bidiss, qui ne voit pas pourquoi il céderait à autrui le privilége du salut. Alors le capitaine s'armant d'un revolver menace de tirer sur quiconque enfreindra ses ordres. Bidiss ne tient aucun compte de cette menace. Le capitaine fait feu ; le mutin tombe dans le canot la cuisse percée d'une balle... Mais le canot se détache et vogue vers la terre. Bidiss est sauvé, avec un certain nombre de femmes et d'enfants.

Un certain nombre, dis-je, car dans la nuit, sur ce navire qui n'est plus, en quelque sorte, qu'un ensemble d'épaves disloquées, il est impossible de se reconnaître, de choisir, d'organiser un sauvetage régulier. Il y a d'autres canots qu'on ne songe pas à mettre

à la mer. On se presse, on se heurte, on court, on crie...

Ce qui dut se passer, le désordre affreux qui se produisit, Dieu seul l'a pu voir.

Pendant que, sur l'arrière, un second du capitaine s'occupait à lancer des fusées d'alarme, qui devaient appeler les secours de la côte, sur l'avant, que séparait de l'autre partie du bâtiment un gouffre, où, à chaque instant, tombaient des malheureux affolés, ceux-ci essayaient de détacher des planches pour se soutenir sur les flots, celui-là roulait une barrique. Mais l'eau gagnant le pont, tout s'engloutit.

On cite un père qui, avec sa femme et sa petite fille, s'était cramponné à une échelle; la même vague emporte la femme et la petite fille. Il pousse un cri et se laisse noyer.

Un jeune homme vient de se jeter à la mer et nage; près de lui flotte, sur un débris de mât, une mère qui tient un enfant. « Prenez-nous sur votre dos, lui crie-t-elle, et sauvez-nous!

— Impossible! je ne suis pas assez bon nageur.

— Prenez au moins l'enfant, car je n'ai plus de force, je... »

Elle n'achève pas, l'épave lui échappe, elle disparaît avec l'enfant. Mais le jeune homme dut son salut à ce débris de mât qu'il saisit à son tour.

Au moment où le navire s'enfonçait, une table flottait encore comme un radeau sur le pont couvert par les vagues. Un magnifique chien de Terre-Neuve s'y était réfugié et en éloignait sans pitié à coups de dents les malheureux qui cherchaient à partager avec lui cette planche de salut.

Le désastre a duré plus d'une heure.

Aussitôt que les signaux avaient été aperçus de la côte, plusieurs bateaux de secours avaient pris la mer; mais quand ils arrivèrent, outre que la nuit épaissie les empêchait de savoir en quel sens diriger leurs recherches, le *Northfleet* avait entièrement sombré. La pointe des mâts émergeait cependant, car le fond n'était pas très-bas. Au lever du jour, on put recueillir quelques hommes accrochés à ces pointes glissantes. Beaucoup s'y étaient réfugiés, que la mer avait emportés.

Dans les eaux voisines, un homme fut aperçu qui semblait nager debout, on vogua sur lui. Une ceinture de liége le soutenait; mais il était mort de froid.

Quatre-vingt-cinq personnes en tout ont survécu, parmi lesquelles la femme du capitaine.

Le capitaine, resté jusqu'au dernier moment à son poste, a péri. On raconte que son fidèle domestique, un nègre, tenta à plusieurs reprises de l'emporter malgré lui dans un des canots. Le capitaine le repoussa chaque fois énergiquement; enfin, fatigué de la persistance de cet homme qui voulait l'empêcher de faire son devoir, il dirigea sur lui son revolver; le noir le regarda une dernière fois avec des yeux suppliants, et, le voyant inébranlable, se précipita dans les flots, où il disparut.

Ce brave officier est mort de la plus noble mort, en s'efforçant d'assurer le salut de ceux qui pouvaient être sauvés.

On a rappelé, à propos de son dévouement, ce mot d'un autre capitaine anglais à qui, en un cas analogue, on demandait dans quel ordre devait s'opérer le sauvetage : « Dans l'ordre des funérailles, répondit-il, les enfants et les femmes d'abord, l'équipage ensuite, le capitaine en dernier. »

Je vous ai dit que le capitaine du *Northfleet* se nommait Knowles. N'oubliez pas ce nom, mes enfants, car c'est celui d'un homme de bien, resté héroïquement fidèle, jusqu'au dernier soupir, à cette idée magnifique et sainte qui s'appelle LE DEVOIR.

L'ONCLE ANSELME.

LES HIPPOPOTAMES

DU JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES

Vous avez tous été contempler, dans notre magnifique ménagerie du Jardin des Plantes, les deux hippopotames. Vous vous êtes extasiés sans doute devant ces monstrueuses bêtes, devant leur forme antédiluvienne, devant leur gueule semblable à celle de la baleine qui engloutit Jonas. Vous lirez donc peut-être avec quelque intérêt l'histoire du premier de ces animaux qui soit arrivé en Europe dans les temps modernes.

Je dis dans les temps modernes, car il est prouvé que les Romains connaissaient cet animal et l'avait transporté en Italie pour le faire figurer dans leurs fêtes. Les empereurs, pour complaire à la multitude, réunissaient dans les arènes publiques des bêtes féroces de tous les pays du monde. Éléphants, lions, tigres, crocodiles, serpents, s'entredéchiraient sous les yeux de la foule; et pour ajouter encore à la sanglante horreur de ces épouvantables fêtes, des hommes, des gladiateurs, de malheureux prisonniers pris sur les champs de bataille, parfois même des martyrs chrétiens, étaient jetés dans cette mêlée pour y disputer leur vie à toutes ces bêtes féroces.

Dans une de ces fêtes un historien nous apprend qu'on vit figurer des ours blancs et des hippopotames!

Depuis la chute de l'empire romain, aucun hippopotame n'avait été revu en Europe, lorsque en 1849 les directeurs du jardin zoologique de Londres résolurent de s'en procurer un à quelque prix que ce fût.

L'hippopotame ne se trouve plus aujourd'hui qu'en Afrique, où on le rencontre dans presque tous les fleuves ou les grands lacs. Il n'en a cependant pas

toujours été ainsi; il fut une époque où l'hippopotame hantait les cours d'eau de la France et de l'Angleterre et des principaux pays de l'Europe et de l'Asie. Ses ossements, que l'on a trouvés enfouis dans le sol, en ont donné clairement la preuve. A quelle époque disparut-il? quel fut le cataclysme qui le chassa de nos pays? C'est un mystère que la science n'a pas encore éclairci.

L'expédition anglaise envoyée à la recherche d'un hippopotame se dirigea donc vers l'Égypte, le pays le plus rapproché de nous où vivent ces amphibies. Le vice-roi Abbas-Pacha offrit son appui à l'expédition et leur fournit une troupe de chasseurs expérimentés.

Enfin, au mois de juin, on réussit à capturer un petit hippopotame, âgé seulement de trois jours, qu'on trouva dans l'île d'Obaych, sur le Nil blanc. On le découvrit caché parmi des joncs, où sa mère l'avait laissé pour aller chercher sa nourriture. Cet animal, dont le poids dépasse aujourd'hui quatre mille livres, était si petit lors de sa capture, que le chef des chasseurs l'emporta dans ses bras. Au moment de monter dans la barque, la bête glissa et tomba à l'eau; elle se mit aussitôt à nager vigoureusement et allait échapper, quand le batelier la harponna avec son croc, lui faisant une légère blessure dont on peut voir encore aujourd'hui la cicatrice.



Femelle de l'hippopotame portant son petit (P. 240, col. 1.)

D'Obaych jusqu'au Caire, le jeune animal fut transporté avec tous les honneurs dus à sa rareté. Un régiment d'infanterie égyptienne avait été chargé de l'escorter, pour le protéger contre la curiosité des habitants des campagnes.

Enfin, en novembre 1849, l'intéressant bébé fut officiellement remis aux autorités anglaises. On dut construire un appareil spécial sur le navire à vapeur qui devait le transporter.

Le 25 mai 1850, le premier hippopotame qui ait jamais été vu en Angleterre fut débarqué à Southampton au milieu d'un immense concours de monde. Un train spécial le transporta à Londres; toutes les stations du parcours étaient encombrées de curieux, qui espéraient voir le fabuleux animal et qui durent se contenter de la vue de son gardien arabe.

L'émotion, que causa dans tout le pays la nouvelle de l'arrivée de l'hippopotame, fut immense. Dans les derniers mois de 1850, plus de quatre cent mille personnes accoururent à Londres pour se presser autour du bassin où nageait nonchalamment Sa jeune Majesté. Trois ans plus tard, on lui fournissait une compagne, amenée à grands frais de la même région.

Le couple eut plusieurs petits, qui moururent peu de temps après leur naissance. Au mois de novembre de l'année dernière, le 5, jour anniversaire du fameux complot des Poudres[1], naquit un autre petit qui reçut le nom de « Guy Fawkes », d'après le célèbre conspirateur. On le laissa à sa mère, qui parut le prendre en grande affection, mais refusa de le nourrir. Pour suppléer au lait, on lui fabriqua une bouillie épaisse, à laquelle le jeune animal s'habitua fort bien. Il a aujourd'hui quatre mois et pèse plus de deux cent cinquante livres. Tout porte à croire qu'on pourra l'élever maintenant sans difficulté. Dans ce cas, Guy Fawkes sera le premier hippopotame né et élevé en Europe.

Ce résultat n'a d'intérêt réel que pour les savants, auxquels il permettra de suivre et d'étudier les diverses périodes de développement de l'animal, car ne croyez pas qu'on ait l'espoir ou le désir d'acclimater les hippopotames pour en peupler nos rivières.

Il ne faudrait pas se figurer cependant qu'on n'en puisse retirer aucune utilité. La chair de l'hippopotame est délicate et succulente. Sa graisse a une saveur agréable et est très-recherchée au Cap de Bonne-Espérance. Sa peau, coupée en lanières, forme d'excellentes cravaches, et peut servir une fois tannée à divers usages. Enfin, l'ivoire que fournissent ses dents atteint un prix supérieur à celui de l'ivoire des défenses d'éléphant.

TH. LALLY.

1. Ce complot avait pour but de faire sauter le roi et tout le parlement anglais. Des conspirateurs avaient réuni à cet effet une quantité considérable de poudre dans les caves mêmes du palais du parlement. Le 5 novembre 1606, un hasard providentiel fit découvrir le complot, et les conspirateurs, dirigés par Guy Fawkes, furent soumis à la torture et livrés au bourreau. Cet anniversaire est resté pour les Anglais une des principales fêtes nationales.



Tenez, dit le docteur en trépignant dessus avec fureur. (P. 241, col. 2.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XXXI

Quelques mots sur M. Sombrette, M. Robillard père, et le mari de la belle Hermance.

Pendant que la pauvre mère, à la recherche de son fils, voyait se dérouler lentement le morne paysage, rendu plus morne encore par les traces du passage et des luttes de deux armées, M. Sombrette, à Châtillon, et le père de Robillard, à la Chênevotte, se couvraient de gloire et exaspéraient, chacun à sa façon, les envahisseurs.

Dès l'entrée des Allemands à Châtillon, M. Sombrette avait eu l'idée de tenir, jour par jour, le registre de leurs exploits. Un docteur qui logeait chez lui, eut la curiosité, pour se distraire apparemment, de visiter ses tiroirs en son absence. Il n'y trouva pas ce qu'il cherchait; en revanche, il y découvrit quelque chose qu'il ne cherchait pas : c'était le journal de M. Sombrette.

« Monsieur, monsieur, dit-il en lui mettant le cahier sous le nez, qu'est-ce que c'est que cela?

— Tiens, lui répondit M. Sombrette avec un grand calme, vous crochetez donc les serrures maintenant? C'est toujours bon à savoir. »

Le docteur feignit de ne pas avoir entendu cette observation, et, balançant le cahier au-dessus de sa tête, il criait comme un fou : « Qu'est-ce que c'est que cela?

— Cela, dit M. Sombrette, c'est un cahier.

— Et qu'est-ce qu'il y a sur ce cahier?

— Ce qu'il y a sur ce cahier?

— Oui! oui!

— Il y a la vérité. J'imagine que vous n'avez pas poussé la discrétion jusqu'à ne pas lire ce cahier. Donc, vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas un seul mot qui ne soit exact.

— Oh! exact, ne dites pas cela, reprit le docteur exaspéré.

— Parfaitement exact, reprit M. Sombrette en aspirant longuement une prise de tabac.

— Tenez, tenez, dit le docteur en jetant le cahier par terre et en trépignant dessus avec fureur, voilà comme c'est exact!

— La preuve n'est pas bien convaincante.

— Taisez-vous, taisez-vous! ou bien, moi, je vous ferai fusiller, je vous ferai emmener en Allemagne.

— Soyons logiques, docteur. Si vous me faites fusiller, vous ne pourrez pas m'envoyer en Allemagne. »

Le docteur, comme s'il eût été piqué de la tarentule, trépignait toujours sur le corps du délit.

« Allons, dit M. Sombrette en souriant, je vois que vous n'aimez pas la vérité. »

Dès le soir même, M. Sombrette fut mandé chez le sous-préfet prussien, qui lui demanda froidement s'il avait envie de faire un tour en Allemagne.

« Pas le moins du monde, répondit-il. Je dirai avec La Fontaine :

« Dieu vous préserve du voyage. »

— Je vous ferai partir avec le premier convoi de prisonniers, si vous écrivez encore des libelles contre les armées de S. M. l'Empereur et Roi. »

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209 et 225.

M. Sombrette se tint pour averti; sachant qu'aucun coin n'était à l'abri des fureteurs, il résolut de ne plus rien écrire, et il résolut tout aussi fermement de continuer son œuvre.

« Comment vous y êtes-vous pris? demanda avec curiosité le vieux juge à qui il racontait son aventure.

— Vous vous rappelez votre César?

— Assez bien, oui!

— Il y a au livre VI, un certain chapitre XIV qui commence ainsi : *Druides a bello abesse consuerunt...*

— ... *Neque tributa una cum reliquis pendunt*, riposta le vieux juge. Mais quel rapport...

— Il est dit, dans ce chapitre, que les Druides n'écrivaient pas un mot et qu'ils confiaient toute leur science à la mémoire de leurs disciples. J'imagine que c'était sous forme de vers techniques. En tous cas, c'est sous cette forme que je rimaillai les hauts faits de nos hôtes, et je les confiai à la mémoire de mes sœurs et à la mienne.

— Oh! s'écria le vieux juge, citez-moi une de vos pièces.

— Je ne ferai pas de fausse modestie, dit M. Sombrette en riant, je vous préviens seulement que ce sont des vers techniques.

— Allez toujours, je vous écoute. »

M. Sombrette, pour retrouver ses souvenirs, se passa la main sur le front, comme il avait l'habitude de faire en classe, et regarda attentivement ensuite la coiffe du chapeau escarpé.

Il récita alors une petite pièce de vers commençant ainsi :

Le lieutenant Schumann arrivé sans chemise.

et se terminant par le vers suivant :

« Mais, monsieur, c'est un vol! — Non, monsieur, c'est la guerre. »

Les chemises de M. Sombrette avaient vécu tranquilles jusqu'à l'arrivée du lieutenant Schumann; elles étaient dans une armoire à glace. Ledit Schumann ne força point la serrure, il ne la crocheta point non plus; mais avec une dextérité qui fait honneur à ses études de menuiserie, il enleva le fond de l'armoire qui lui servit ensuite à se chauffer, prit pour son usage personnel les chemises de son hôte et remit tranquillement l'armoire le long du mur. M. Sombrette, surpris de lui voir une chemise qui ressemblait aux siennes et un faux-col d'une coupe particulière, courut à l'armoire et constata que ses chemises avaient été mises en réquisition. Le lieutenant Schumann, interpellé sur le fait, ne se déconcerta pas pour si peu, et fit à M. Sombrette la fameuse réponse : *Krieg ist krieg!* La guerre c'est la guerre!

« Continuez votre petit travail, dit le vieux juge en se frottant les mains, et je me propose de vous faire de nombreux emprunts quand le moment sera venu. »

Quant au père de Robillard, son âme avait été le théâtre d'une lutte assez vive entre deux sentiments contraires, et pendant quelque temps sa conduite avait été inexplicable. En tant que maire, il était plein de patriotisme; en tant que grand propriétaire, il était plein d'alarmes et d'appréhensions. Tant que l'ennemi fut loin et le danger indécis, c'était le grand propriétaire qui l'emportait sur le maire. Quand le danger fut proche et qu'il fallut agir, ce fut le maire qui l'emporta. Un beau jour, il attela sa carriole et partit pour Châtillon afin de savoir du sous-préfet quels étaient exactement les droits des ennemis, et quelle en était la limite; à quel moment précis il était de son devoir de résister à toutes les exigences. Il se fit rédiger, séance tenante, une petite pancarte qu'il apprit par cœur tout le long de la route, et qu'il colla au mur de son cabinet, pour plus de sûreté. Dès lors, il cessa d'être sombre et préoccupé, et il attendit l'ennemi de pied ferme. Dieu sait par quelles tribulations il lui fallut passer, une fois l'ennemi venu, et combien de fois on le mit en prison, et combien de fois on l'en tira, moyennant finance, cela s'entend. Son exemple soutint bien des courages qui auraient failli sans cela, et les ennemis, tout en maugréant contre son entêtement invincible, ne pouvaient s'empêcher de l'estimer, de l'admirer, et parfois de le ménager.

Quand il avait consulté sa pancarte et qu'il avait dit une fois : « Ça ne se fait pas », on l'aurait fusillé sur place plutôt que de le faire céder d'une ligne.

Comme la Chênevotte est sur le parcours d'un chemin de fer, M. Robillard eut l'honneur d'être choisi par les Allemands pour faire partie des otages que l'on forçait à monter avec le mécanicien. C'est, on s'en souvient, un des moyens imaginés pour empêcher les populations de faire dérailler leurs trains. On vint prévenir M. Robillard qu'il eût à se préparer pour le lendemain. Il mit ses lunettes, consulta sa pancarte, et répondit tranquillement à l'officier : « Ça ne se fait pas ainsi, mon garçon; il ne faut pas compter sur moi. »

L'officier fit son rapport. Le commandant fit venir M. Robillard et lui demanda ce qu'il entendait par ces paroles.

« Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, dit le bonhomme avec une simplicité narquoise, vous n'avez pas le droit de m'imposer cette corvée, et je refuse de la faire. Voilà.

— Vous dites cela : mais moi je vous dis qu'il le faut.

— Peut-être bien qu'il le faut, reprit M. Robillard d'un ton conciliant. Je ne peux pas vous prouver le contraire. Mais, pour sûr, je n'irai pas.

— Nous recourrons à la force.

— Recourez à la force; mais vrai, ça ne se fait pas. »

Et il s'en retourna tranquillement à la mairie et de là chez lui, où il dîna aussi paisiblement que si les Allemands eussent été à deux cents lieues.

Le lendemain il était encore au lit, lorsqu'un gendarme vint lui dire de se préparer.

« Mon garçon, répondit-il en se dorlotant dans ses couvertures, c'est mon jour de migraine, et ces jours-là je reste au lit un peu plus tard. Tirez la porte tout doucement. »

Un sous-officier vint avec quatre hommes. « Levez-vous ! lui dit-il.

— Pas encore. »

Les soldats renversèrent son lit, et il se trouva en chemise en présence de l'officier. « Ça, dit-il, c'est de la brutalité. » Et il se mit en devoir de ramasser son lit. L'officier posa son pied sur le lit. M. Robillard s'assit sur une chaise.

« Habillez-vous! dit le sous-officier.

— Je ne m'habillerai pas ! » reprit M. Robillard qui commençait à se fâcher.

L'autre eut un instant l'idée de le faire habiller de force par les soldats, mais il craignait que le ridicule de cette scène ne les mît en gaieté, et que cela ne portât un coup à la discipline. Il ouvrit la porte toute grande et dit : « En marche ! »

M. Robillard ne bougea pas.

« Faites-le donc marcher! » dit le sous-officier aux soldats qui hésitaient.

Les soldats prirent M. Robillard par-dessous les bras et le poussèrent, en chemise et nu-pieds, par un froid de 20 degrés, jusqu'à la gare du chemin de fer. Il grelottait de tous ses membres, ses dents claquaient, mais il ne cédait pas. Les gens qui s'arrêtaient sur son passage ne songeaient guère à rire de son étrange accoutrement ; mais ils lançaient des regards d'indignation et de haine à ses bourreaux. Un domestique, en courant, lui apporta ses vêtements à la gare. Il était à demi mort de froid.

« Habillez-vous donc ! lui dit le sous-officier.

— Est-ce pour retourner chez moi.

— Non !

— Je ne m'habillerai pas.

— Obstiné vieillard ! murmura le sous-officier à bout d'expédients. Mettez-le sur la machine. »

Le chauffeur se prit à ricaner en le voyant. Le mécanicien lui imposa silence. « De quoi ris-tu, imbécile, lui dit-il. Voilà un homme, au moins. Ni toi, ni moi ne serions capables d'en faire autant que lui. »

M. Robillard s'évanouit. Il fallut bien se résigner à le faire descendre de la plate-forme. On l'enveloppa de couvertures et on l'emporta chez lui. Il fut si affreusement malade qu'il en pensa mourir. Quand le médecin permit à ses amis de le voir : « Je tousse, c'est vrai, dit-il, et l'on tousserait à moins ; mais, tout de même, je n'ai pas fait le voyage. » On ne lui proposa plus jamais de monter sur la machine.

La gloire du père Robillard fut fatale au repos du mari de la belle Hermance. Comme on racontait devant elle la conduite du maire de la Chênevotte :

« Voilà donc un homme ! » s'écria-t-elle avec enthousiasme.



Ses dents claquaient, mais il ne cédait pas. (P. 243, col. 1.)

Cinq minutes après, elle n'y pensait plus. Mais l'homme indécis y pensait lui. Il se figura que sa femme avait voulu lui donner une leçon, et il chercha ce qu'il pourrait bien faire lui aussi, afin d'être regardé comme un homme, et il résolut de souffrir aussi pour la bonne cause. Après bien des hésitations, il finit par concevoir, dans sa tête menue, le dessein hardi de quitter Châtillon, de traverser les lignes ennemies, et d'aller s'engager dans le premier régiment qu'il rencontrerait. Il aurait pu, s'il l'eût voulu, sortir de Châtillon sans grande difficulté; mais comme son dessein n'était pas un dessein ordinaire, il crut devoir prendre toutes les précautions que lui suggéra son imagination pour empêcher les Prussiens d'arrêter un défenseur de la patrie. Il se déguisa donc en paysan. Il avait si peu l'air d'un paysan avec ses lunettes, ses mains blanches et sa mine fleurie qu'il fut arrêté aux avant-postes et retenu quelque temps. Il réussit à s'échapper, ce dont il ne fut pas médiocrement fier. A la première ville où il rencontra des soldats, il s'enquit de la demeure du colonel, et fit si bien qu'il réussit à s'engager pour la campagne.

Il se figurait aller tout droit à la caserne et commencer, dès le jour même, à apprendre l'exercice. Aussi fut-il fort désappointé quand on lui donna une feuille de route pour rejoindre le dépôt à Oran. C'est là seulement qu'il pourrait se faire habiller et qu'il apprendrait l'exercice. Il rentra à l'hôtel, se prit la tête dans les deux mains et se demanda s'il irait à Oran.

« Non, je n'irai pas », se dit-il en frappant du pied avec indignation. Et aussitôt la crainte de passer pour déserteur le décida à partir.

Comme il était devenu replet, et qu'il avait un peu négligé les exercices du corps, il exécutait toujours les mouvements un temps trop tard; les conscrits mêmes s'amusaient de lui. Aussi voyait-il arriver avec terreur l'heure de l'exercice. Les courses au soleil le rendaient si misérable qu'il se perdait dans les projets les plus insensés. Il songeait à s'enfuir et à se faire Arabe, ou à se coucher dans un fossé, à fermer les yeux et à se laisser mourir, ou à attaquer un lion et à se faire mettre en pièces par lui. Mais le métier d'Arabe a bien aussi ses petits inconvénients; se coucher dans un fossé, c'est s'exposer à être dévoré vivant par les fourmis. Quant aux lions, ils étaient fort rares cette année, et l'on n'en voyait pas un seul dans les environs d'Oran.

Peu à peu cependant, à force de bonne volonté et d'ardeur, il finit par savoir ce que doit savoir un soldat pour se battre, sauf le petit inconvénient d'arriver un temps trop tard. Il en avait pris d'ailleurs son parti et ses instructeurs aussi.

Malheureusement, quand il fut capable d'entrer en ligne, la paix était signée. Il fut renvoyé dans ses foyers, objet de raillerie pour la belle Hermance. Afin de le punir des inquiétudes qu'il lui avait causées, elle affectait de croire qu'il ne s'était sauvé de Châtillon que pour faire un voyage d'agrément dans le Midi.



CHAPITRE XXXII

Nouvelles de Jean et de Marthe.

A peine arrivée à Vendôme, Mme Defert courut au couvent de Marthe. Sœur Agnès n'y était plus depuis longtemps: la Mère supérieure seule savait où elle était; et la Mère supérieure, par ordre du médecin, venait de partir pour le Midi. Les communications étant interrompues, on n'avait pas de ses nouvelles.

C'était un désappointement et un chagrin de plus. Mme Defert sentit que son courage l'abandonnait et que sa foi fléchissait. Avant d'aller à la Place remettre la lettre du capitaine Hermann, elle entra dans une église et, prosternée devant Dieu, elle lui fit l'offrande de toutes ses douleurs, et se releva pleine de force et de résignation. L'ami du capitaine Hermann fit tout ce qu'il put pour procurer à Mme Defert un guide et une voiture, et lui désigna deux ou trois villages où elle pourrait diriger ses recherches. Mais les villages étaient presque abandonnés, les fermes l'étaient complètement. La pauvre mère regardait d'un œil désespéré la campagne immense. Dieu! que ces champs funestes gardaient bien leur secret! Chaque jour cependant elle se remettait à l'œuvre, et chaque jour elle rentrait à Vendôme, mourante de fatigue, sans avoir rien découvert qui pût la mettre sur la voie. Une fois, elle poussa ses recherches plus loin qu'à l'ordinaire sur des renseignements qu'elle avait reçus. A l'entrée d'un village, elle fut arrêtée par un accident trop facile à prévoir. Le malheureux cheval qui traînait sa carriole tomba d'épuisement, et il fut impossible de le relever : il mourut sur place.

Que faire? La plupart des maisons du village étaient fermées. Les quelques malheureux que la crainte de l'ennemi n'avait pu décider à quitter leur pauvre

foyer, ne répondaient qu'avec défiance et ne pouvaient d'ailleurs être d'aucun secours.

Enfin une pauvre vieille femme, touchée de l'air souffrant et triste de Mme Defert, la pria d'entrer se reposer. Quand elle connut le malheur de Mme Defert, et tout ce qu'elle avait bravé déjà de souffrances, de fatigues et de dangers pour arriver à son but :

« Hélas, ma pauvre mignonne, dit-elle avec une affectueuse familiarité, que je vous plains! Que je voudrais donc vous être bonne à quelque chose! La la, ne pleurez pas comme cela, vous me fendez le cœur. Écoutez, ma belle chérie, tout est pillé par ici. Il ne me reste rien, pas même un lit à vous offrir. Mais vous trouverez au château de la Rochette quelqu'un pour vous recevoir. Les maîtres y sont restés, et si nous mangeons du pain, c'est bien à eux que nous le devons. On leur a tant pris qu'on a eu honte de ne rien leur laisser du tout. Avec le peu qui leur reste, ils empêchent le pauvre monde de mourir de faim. Allez-y, ma mignonne ; en tous cas, on vous recevra avec les égards que vous méritez, et l'on vous donnera un bon conseil. Mais voilà la nuit bientôt, les journées sont si courtes! et pas un homme dans le village pour vous y conduire ; quel malheur que mes vieilles jambes ne puissent plus me porter! Seigneur mon Dieu! faut-il avoir assez vécu pour voir toute cette pitié-là!

— Je n'ai pas peur, dit Mme Defert, indiquez-moi seulement le chemin.

— Allez jusqu'à l'autre bout du village, tournez à droite, à l'endroit où vous verrez de grandes caves creusées dans le tuf. Vous irez jusqu'à une allée de platanes, qui mène tout droit au château. C'est à une demi-lieue tout au plus. »

Mme Defert s'enveloppa de son manteau, car la neige commençait à tomber, et elle partit d'un pas rapide. L'homme qui l'avait amenée eut honte de la laisser seule ; et abandonnant au milieu de la route la carriole et le cheval mort, il la rejoignit en courant.

La porte d'entrée du château de la Rochette était toute grande ouverte. Pourquoi l'aurait-on fermée? L'ennemi avait pris tout ce qui était à sa convenance, et le marquis ne voulait pas que les malheureux qui cherchaient un gîte et du pain dans ce temps de misère vinssent se heurter contre une porte close. Mme Defert entra avec son compagnon, et alla sonner à la porte du perron. Un vieux domestique parut avec une lampe à la main. Il ne témoigna aucune surprise de voir venir une dame à pied par ce temps froid et neigeux ; il avait vu depuis quatre mois des choses bien plus étranges. Il l'introduisit au salon et alla prévenir le marquis. Comme il était discret, il ne demanda pas à Mme Defert quel était l'objet de son voyage. Lorsqu'il fut bien décidé que la voyageuse passerait la nuit au château, le marquis fit prévenir sa femme, qui descendit aussitôt. Mme Defert, s'étant rapprochée de la table où était posée la lampe, la marquise put la regarder tout à son aise. Il lui semblait que la figure de Mme Defert ne lui était pas inconnue ; enfin, après bien des hésitations, elle lui mit doucement la main sur le bras, et lui dit : « Vous êtes madame Defert! »

La voyageuse tressaillit de surprise et d'effroi, et regarda la marquise d'un air égaré.



Sœur Agnès n'y était plus. (P. 244, col. 2.)

« N'êtes-vous pas la mère du lieutenant Defert? reprit avec moins d'assurance la marquise, qui craignait de s'être trompée.

— Oui, madame! Et elle continuait à trembler de tout son corps.

— Madame, nous pouvons vous parler de votre fils. »

Mme Defert poussa un cri et se couvrit la figure de ses deux mains. « Dites-moi tout, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Je vous dirai tout d'un mot : il est vivant. »

Alors Mme Defert lui saisit les deux mains et la regarda fixement. Puis les sanglots qui l'étouffaient éclatèrent, et elle pleura ; mais quelles larmes, et quel céleste sourire sur ce doux visage qu'elle tournait du côté de ses hôtes!

« Je vous ai reconnue à la ressemblance, qui est frappante, dit la marquise en lui caressant la main comme celle d'un enfant qu'on veut calmer.

— Prisonnier? lui demanda Mme Defert aussitôt qu'elle put parler.

— Non, reprit la marquise. Il a été laissé pour mort. Quand on a mis en réquisition les gens de ce village pour enterrer les morts français, le marquis les a accompagnés et a emmené un médecin. Votre fils, quoique dangereusement blessé, respirait encore ; on a pu le rappeler à la vie : il est sauvé maintenant.

— Il est ici? s'écria Mme Defert en se levant. Oh! laissez-moi l'embrasser.

— Oui, il est ici; mais calmez-vous, chère madame, il faudra qu'il soit préparé à vous voir. Il est encore très-faible, et la moindre émotion peut être dangereuse. »

Mme Defert consentit à se rasseoir.

Rassurée sur le compte de Jean, toutes ses inquiétudes se reportèrent sur Marthe.

« Et ma pauvre Marthe, qu'a-t-elle pu devenir au milieu de cette horrible guerre! »

Le marquis sortit, et revint, cinq minutes après, accompagné d'une jeune servante.

« Voilà, dit la marquise, une jeune personne qui pourra vous donner des nouvelles. » Rien qu'à sa démarche, et sans voir son visage qui était encore caché dans l'ombre, Mme Defert reconnut Marthe, qui se jeta dans ses bras et la couvrit de baisers.

Les premiers mots de Jean, lorsqu'il avait pu parler, avaient été pour demander sœur Agnès qui devait se trouver à Vendôme. Le marquis avait obtenu de la supérieure qu'elle vînt soigner son frère. Pour ne pas attirer l'attention, elle avait pris le costume d'une servante. C'est elle qui depuis trois semaines soignait le pauvre lieutenant. Marthe avait écrit plusieurs fois à sa mère, mais ses lettres s'étaient perdues en chemin. « Mon malade dort, dit-elle à sa mère, il ne faut pas risquer de le réveiller, il a si grand besoin de sommeil! Il vaut mieux attendre à demain pour le voir. »

Le lendemain, la mère fut enfin admise à embrasser son enfant. Il était bien pâle et bien amaigri, mais qu'il était beau! et comme elle le trouva transfiguré par l'héroïsme et la souffrance! Il ne fallait pas songer à le transporter à Châtillon. D'ailleurs tout le pays était en proie aux Allemands, qui l'auraient fait prisonnier. Comme il était bien en sûreté dans la cachette où on l'avait mis, et qu'il restait confié aux soins de Marthe, Mme Defert, malgré son désir de rester près de lui, songea qu'on le pleurait encore à Châtillon; elle eut hâte de partir pour porter aux siens la bonne nouvelle.

A suivre. J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE XV

Nouvelles aventures.

Je revins m'établir pour l'hiver à Victoria. N'ayant que trop présent à l'esprit le souvenir de mes malheurs de l'année précédente, je résolus de lutter contre la mauvaise fortune; je m'empressai donc de me faire habiller à la dernière mode et d'élire domicile dans un des meilleurs hôtels de Victoria, où je me trouvai en compagnie d'un juge du territoire de Washington, d'un sénateur de l'Orégon, d'un rédacteur en chef d'un des journaux de la ville et d'un de mes compatriotes qui était venu en Colombie pour coloniser et perdre son argent. Je me contentai pendant les premiers jours d'écouter et de profiter de tout ce que j'entendais pour tracer avec soin ma propre ligne de conduite. Ce fut le rédacteur en chef que je résolus de gagner d'abord à mes projets. Je réussis à lui faire accepter une série d'articles, suggérant la formation d'une compagnie pour l'application des machines à vapeur à l'exploitation des mines. J'espérais naturellement que notre *claim* serait le premier à en profiter.

Mes articles firent sensation, et bientôt je fus l'objet des attentions d'une foule de marchands et de spéculateurs. Une compagnie fut formée sous le nom de *Cariboo Steam Machinery Company*, et mon nom fut des premiers sur la liste des directeurs. Je reçus, en outre, comme promoteur de l'affaire, des honoraires considérables en actions libérées que je m'empressai de partager avec le rédacteur en chef du journal, qui m'avait fourni le premier échelon de ma nouvelle fortune.

Je passai ainsi l'hiver, me berçant des plus flatteuses espérances. Quand le printemps arriva, nous avions une longue liste d'actionnaires. Nous importâmes un grand nombre de machines de San Francisco, nous en fîmes construire d'autres à Victoria, et prîmes nos arrangements pour les faire transporter aux mines. L'idée était excellente, comme des milliers d'autres; mais nous n'avions pas tenu suffisamment compte des difficultés d'une telle entreprise. D'abord, il nous fallut payer des prix excessifs pour le transport; le printemps fut tardif; les routes furent, en plusieurs endroits, mises hors de service par les inondations. Bref, quand nos machines arrivèrent aux mines, la saison était trop avancée. Il fallut les vendre à perte, et la compagnie fit faillite.

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138, 153, 168, 184, 199, 219 et 234.

J'avais fait, par mon influence, établir une machine sur notre *placer*, mais comme nos voisins n'en avaient pas, le travail d'une seule fut insuffisant et la saison se passa encore sans amener de résultat. Mon désappointement fut grand, lorsque Pat, qui m'avait représenté aux mines, m'apporta ces tristes nouvelles.

Mon rédacteur en chef, furieux de l'insuccès de notre entreprise, exaspéré par les articles mordants de ses rivaux, m'annonça qu'il se passerait de mes services, de sorte que je me trouvai de nouveau à la recherche d'une position sociale.

J'entrai d'abord comme garçon chez un épicier ; puis je passai comme comptable sur un bateau à vapeur du Fraser; et enfin, un beau jour, je me trouvai, à ma grande joie, promu au grade de capitaine d'un de ces navires.

C'était de tous les genres de vie, celui qui avait pour moi le plus de charmes. Après avoir été déjà si souvent le jouet des circonstances, quel plaisir pour un homme de mon âge que l'exercice du commandement! Puis le sentiment émouvant des dangers de cette navigation périlleuse convenait à mon ardent tempérament. J'avais vu que la vigueur, le courage et le sang-froid étaient les principales qualités requises, et je me flattais de les posséder.



A peine était-il assis sur la soupape. (P. 247, col. 2.)

En peu de temps, j'acquis une grande réputation sur le Fraser, tant pour mon habileté que pour mon intrépidité. Une aventure me mit surtout en grand renom. Un jour, à la montée du fleuve, notre bateau fut arrêté par un rapide des plus violents. Tous nos efforts furent vains ; j'eus beau faire chauffer la machine jusqu'à la plus haute pression, le navire continuait à rester immobile. Tout à coup j'avise la soupape de sûreté, qui était ouverte et contrebalançait l'excès de pression. Il me vint à l'idée que si je réussissais à la fermer, nous avancerions. Un de nos passagers indiens se tenait près de moi. Je lui fais signe de monter sur la soupape, en lui disant qu'en sa qualité de grand chef, le bateau lui obéirait. A peine était-il assis sur la soupape, prenant des airs de magicien, qu'à ma grande joie, je sentis le navire s'ébranler et remonter le courant. Je m'empressai de faire descendre l'Indien; bien heureusement, car une minute de plus et nous sautions tous en l'air.

Au bout de quelque temps la compagnie ayant fait faillite, je me trouvai de nouveau sans emploi et je dus retourner à Victoria.

Un matin que je me promenais sur le port, je vis venir à moi un de mes amis, nommé Walton, marin déserteur qui avait quitté la mer pour les mines et brûlait maintenant du désir de quitter les mines pour la mer..

« Vous regardiez ce schooner? me dit-il, en me montrant un charmant petit navire. Il est à vendre, et plût au ciel que j'eusse de quoi l'acheter! j'aurais bientôt fait fortune en trafiquant avec les Peaux-Rouges. C'est un navire d'une trentaine de tonnes; je le chargerais de whiskey, et avec cela j'achèterais toutes les fourrures qui se peuvent trouver d'ici à Sitka.

— Oui, lui répondis-je, et vous vous feriez confisquer, à votre retour, et le bâtiment, et tout ce que vous auriez obtenu à vil prix des Indiens. Mais combien veut-on de cette goëlette?

— Environ deux mille dollars, mais je n'en ai qu'un, et malheureusement il n'est guère possible de trouver en ce moment à emprunter l'autre mille.

— Peut-être, lui dis-je. Voyons, vous êtes un marin de profession, et vous savez que je ne suis pas tout à fait novice à ce métier-là. Si j'avais les autres mille dollars et si je vous proposais de nous associer pour acheter le navire et faire ensemble un voyage de commerce, que diriez-vous de cela?

— Par Jupiter! s'écria-t-il, c'est justement la

bonne fortune que j'appelle de tous mes vœux! Si vous le voulez, c'est une affaire faite! »

Nous allâmes aussitôt inspecter le navire et, avant la fin du jour, nous en avions fait l'acquisition en commun. Nous eûmes alors à nous occuper de la cargaison, que nous obtînmes facilement à crédit comme propriétaires du navire, et nous passâmes quelques jours à courir la ville en quête des articles dont nous avions besoin: cotonnades de Manchester, farines, couvertures, mélasses, bottes, souliers et autres objets recherchés par les Indiens. Quant au whiskey, je refusai absolument d'en faire le commerce.

Cela fait, il nous restait à compléter notre équipage. Walton, naturellement, devait être capitaine, et moi je dirigerais les opérations commerciales. Nous engageâmes comme matelot un brave et robuste loup de mer, et je fis prévenir Pat, qui arriva le jour suivant, ravi d'être de nouveau dans ma compagnie. Ayant mis notre cargaison à bord, et, ayant régularisé nos papiers, nous partîmes pour une croisière de six mois parmi les sauvages.

Le Fort Rupert, à quelques deux cents milles au nord, fut le premier endroit où nous nous arrêtâmes, et, après avoir passé trois ou quatre jours à étudier les courants et les marées et à attendre le moment favorable, nous jetâmes l'ancre à la hauteur du village indien.

Walton et moi descendîmes à terre pour voir ce que les indigènes possédaient en fait de fourrures et pour leur offrir les marchandises que nous avions à bord. Les Peaux-Rouges firent une grimace fort dédaigneuse quand ils surent que nous n'apportions pas de whiskey.

Cependant, poussés par leurs femmes, ils se décidèrent à mettre leurs fourrures dans leurs canots et à venir inspecter notre cargaison. Nous ne fîmes pas de très-bonnes affaires avec ces Indiens, qui étaient trop rapprochés de la civilisation et, qui, pour cette raison, étaient de plus grands coquins et de plus incorrigibles voleurs que leurs frères sauvages.

De là nous nous rendîmes à Bella Coola sur le continent, et puis, toujours en tirant vers le nord, à l'île de la Reine-Charlotte, et à Fort-Simpson; enfin, en quittant la rivière Stickeen sur les frontières de la Colombie anglaise et de ce qui était alors l'Amérique russe, nous remontâmes loin au nord de Sitka jusqu'aux îles Aléoutiennes près du détroit de Behring.

Cette expédition nous procura une quantité de fourrures magnifiques. Les loutres de mer, les renards argentés et une foule d'autres espèces abondaient, et bien que nous eussions quelques difficultés à nous entendre avec des peuplades dont nous ne comprenions point les dialectes, nous réussîmes à nous défaire de presque toute notre cargaison, et dûmes prendre du lest pour notre retour.

Notre genre de vie était passablement monotone et fatigant. Aussi j'éprouvai un vif plaisir lorsque, ayant tout vendu, moins un petit stock que nous destinions aux habitants de la côte occidentale de Vancouver, nous reprîmes la route de Victoria.

Nous avions fait d'excellentes affaires, et je me berçais de l'agréable idée que, ce voyage fini, je me trouverais assez riche pour pouvoir bénéficier d'expéditions futures sans y prendre part de ma personne.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LES BUCHERONS DE LA PARTNACH

La Partnach est un cours d'eau insignifiant, qui s'échappe du petit glacier du Schneefelder, situé sur le massif central du Tyrol bavarois.

Au sortir du glacier, elle serpente pendant quelque temps au fond de l'étroite vallée que surplombent les deux superbes pics du Dreithor et du Wetterschroffen, et vient s'engouffrer dans un passage étroit qu'elle a dû se frayer, à une époque reculée, à travers le plateau de gneiss qui retenait ses eaux.

Ce passage, auquel on donne dans le pays le nom de *Klamm*, n'est qu'une fissure du rocher, profonde de deux cents pieds et large à peine de quelques mètres. Le fond de cette gorge est rempli par des blocs éboulés, sur lesquels les eaux de la Partnach se précipitent en bouillonnant, sans laisser aucun espace libre qui permette de longer son cours.

Au sortir de la Klamm, qui a environ 3 kilomètres de long, le torrent prend une allure moins fougueuse et vient se confondre, près des villages de Partenkirch et de Garmisch, au cours de la Loisach.

Ces deux villages sont habités presque exclusivement par des bûcherons, employés à l'exploitation des vastes forêts de sapins et de bouleaux qui couvrent les sommets du Dreithor et du Weterschroffen. Pour atteindre ces forêts, il n'existe qu'un étroit sentier pratiqué sur le rebord méridional de la Klamm, sur lequel il ne pourrait être question de transporter les lourdes poutres de sapin, équarries à la hache. Du reste, à quoi bon une route, lorsqu'au fond du gouffre coule une puissante force motrice, capable d'emporter à elle seule tout le bois qui peut être abattu? C'est donc la Partnach elle-même qui devient l'auxiliaire des bûcherons.

Au mois de mai, les gardes forestiers convoquent les paysans et se rendent avec eux dans la forêt. Les arbres propres à être abattus sont marqués d'une croix rouge et le travail commence tout de suite. Les échos de ces solitudes retentissent des coups de hache frappant en cadence les grands arbres, qui leur répondent par de sourds gémissements. De temps à autre un sapin tombe avec le fracas d'une avalanche. Sitôt par terre, les ouvriers se mettent après lui, le dépouillent de ses branches et le marquent à

La Klamm de la Partnach. (P. 248, col. 2.)

chaque extrémité d'un signe particulier. Puis ils le traînent vers la Partnach, où ils le précipitent, et retournent continuer leur travail, sans plus se soucier de son sort.

Soyons moins indifférents que les bûcherons et suivons un peu le vieil arbre dans sa course. A peine livré aux eaux de la Partnach, il est entraîné par le courant. Puis le voilà, entrant dans le gouffre, bondissant de rocher en rocher avec un fracas terrible. Par moments, il se met en travers, et les arbres qui le suivent, arrêtés dans leur course, viennent le frapper comme autant de béliers sans pouvoir l'ébranler. L'eau mugit avec plus de fureur, se gonfle et entraîne de nouveau toute la masse flottante. Dix mètres plus loin, nouvel obstacle, nouvelle lutte, nouveau triomphe du torrent.

Mais à chaque arrêt, le nombre des arbres s'augmente, les troncs s'enchevêtrent et finissent par former une véritable digue qui s'arc-boute aux parois de la Klamm et résiste à tous les efforts du torrent. Il faut alors que l'homme vienne à l'aide de ce dernier.

Les surveillants, postés de distance en distance sur les bords du gouffre, ont constaté l'encombrement qui menace de bloquer le cours de la Partnach. Une longue et solide corde est attachée à un tronc voisin du bord. L'un des hommes en enroule l'extrémité libre autour de ses reins et, s'asseyant sur un simple bâton fixé dans un nœud, se fait descendre dans l'abîme par ses compagnons. Il est armé d'une longue gaffe, qui lui permet de se tenir éloigné de la muraille de rocher, contre laquelle il viendrait frapper pendant la descente, et qui doit lui servir aussi à dégager le bois arrêté. Un simple baquet protége sa tête contre les pierres et les branches qui se détachent à tout instant des parois.

La descente se fait lentement; parfois la gaffe glisse sur la pierre et l'homme tournoie au-dessus de l'abîme. Arrivé en bas, il s'installe sur une aspérité de rocher, se détache de la corde et attaque à grands coups de pique les troncs d'arbre, qu'il livre de nouveau au courant.

C'est une rude existence que celle de ces hommes, continuellement suspendus au-dessus de l'abîme ou se livrant à leur pénible labeur debout sur un rocher glissant, qui leur offre à peine de quoi placer les pieds. Il ne se passe pas d'année sans que l'on ait à enregistrer la mort de quelques-uns d'entre eux; parfois, c'est la corde qui cède et précipite le malheureux sur les rochers; d'autres fois, un faux mouvement le lance au milieu des troncs, qui le broient sans pitié.

Il arriva, il y a quelques années, qu'un de ces bûcherons fut oublié par ses camarades au fond de l'abîme. Le soir venu, il eut beau crier, le fracas des eaux empêcha sa voix d'être entendue. Il tenta alors de remonter le cours du torrent, mais l'obscurité arrivant, il perdit pied et fut précipité contre la muraille à pic. Il eut la présence d'esprit de s'accrocher aux anfractuosités du rocher et parvint à se hisser sur un rebord large à peine de quelques centimètres. C'est dans cette position qu'il passa la nuit, cramponné à la pierre, sentant bouillonner autour de ses pieds le gouffre prêt à l'engloutir. Heureusement, son absence fut remarquée, et ses camarades vinrent le tirer de là au lever du jour.

A la sortie de la Klamm, une herse barre le lit du torrent et arrête les bois flottants. Au fur et à mesure que les troncs arrivent, chaque bûcheron reconnaît d'un coup d'œil sa marque et se hâte de retirer de l'eau sa propriété.

C'est de ce point que la Partnach se montre dans toute sa beauté. L'eau se précipite en bouillonnant, rebondissant en mille cascades d'écume, avec un fracas semblable à celui du tonnerre, qui va se répercutant entre les hautes parois hérissées d'un fouillis d'arbres et d'arbustes. On voit alors arriver les énormes poutres qui se dressent hors de l'eau ou s'enlacent comme de gigantesques serpents.

Et tandis que le touriste émerveillé contemple ce magnifique spectacle, le bûcheron bénit la Providence, qui a permis à ce faible cours d'eau de lui livrer les trésors de la montagne.

Louis Rousselet.

LA RÉCOMPENSE PARTAGÉE

Le calife de Bagdad possédait un magnifique faucon, habile à saisir au vol le héron et l'outarde. Un jour, le fauconnier, qui le promenait sur son poing dans les rues de la ville, ayant par mégarde lâché la chaînette qui le retenait prisonnier, l'oiseau s'envola et disparut.

Le calife fit annoncer dans les campagnes que celui qui rapporterait le faucon au palais, recevrait une récompense de deux cents dinars d'or.

Un paysan trouva l'oiseau et se rendit au palais; mais le chef des agas refusa de le laisser arriver en la présence du calife, à moins toutefois qu'il ne lui abandonnât la moitié de la récompense qu'il devait toucher. Le paysan dut accepter le marché. Le calife, en revoyant son oiseau favori, exprima la plus grande joie et donna l'ordre à son trésorier de compter les deux cents dinars au paysan.

« Que votre seigneurie, s'écria celui-ci, me permette de choisir moi-même ma récompense.

— Parle, dit le calife.

— Je demande alors à recevoir sur mon dos cinquante coups de bâton.

— Tu plaisantes.

— Pas du tout, et je ne veux accepter aucune autre rétribution.

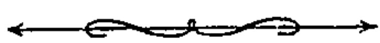
— Qu'il soit fait selon ta volonté, dit le calife. Qu'on appelle le bourreau. »

Le paysan tendit son dos et l'exécuteur lui appliqua de légers coups de rotin sur les épaules. Au vingt-cinquième coup, notre homme, se relevant subitement, s'écria :

« Halte! j'ai mon compte. Au tour de mon associé de recevoir sa part de la récompense. »

Et il raconta alors comment le chef des agas lui avait interdit l'entrée du palais et ne l'avait laissé passer qu'à la condition qu'il lui serait fait remise de la moitié de la récompense.

Le calife fut fort amusé de la finesse du villageois et ordonna que le chef des agas recevrait immédiatement les vingt-cinq coups de rotin, et cette fois appliqués sans miséricorde. De plus, il fit remettre au paysan les deux cents dinars qu'il avait si bien mérités.



LE MARCHAND DE VENISE

CONTE IMITÉ DE SHAKESPEARE

I

Le juif Shylock était un des plus riches banquiers de Venise. Son immense fortune ne provenait pas tant de l'habileté avec laquelle il menait ses affaires, que de la rapacité avec laquelle il exigeait d'énormes intérêts des malheureux commerçants qui étaient obligés d'avoir recours à lui. C'était en un mot un usurier au cœur dur et sans pitié. Aussi les honnêtes gens ne se cachaient pas pour exprimer le mépris qu'il leur inspirait.

Il y avait en ce temps à Venise un jeune marchand du nom d'Antonio, réputé pour sa générosité et son bon cœur, et toujours prêt à venir en aide aux malheureux sans leur demander aucun intérêt. Ce jeune homme ne pouvait rencontrer Shylock sans lui reprocher vivement son indigne conduite et sa rapacité. Aussi Shylock haïssait-il Antonio du plus profond de son âme, et il attendait patiemment une occasion qui lui permettrait de tirer vengeance de celui qu'il considérait comme son ennemi.

Autant on méprisait et on détestait l'usurier, autant tout le monde estimait le généreux Antonio.

Un des meilleurs amis du jeune marchand était Bassanio, un noble Vénitien, qui, n'ayant qu'un médiocre patrimoine, l'avait rapidement dissipé en folies de jeunesse. Ruiné, il avait trouvé Antonio toujours prêt à lui venir en aide, et leur amitié n'avait fait que s'accroître de jour en jour, au point qu'ils étaient devenus inséparables.

Bassanio vint un jour trouver Antonio et lui annonça qu'il avait trouvé un moyen de rétablir sa position, en épousant une jeune dame pour qui il éprouvait la plus vive affection et que la mort de son père laissait héritière d'une immense fortune. Il était décidé à demander sa main et la manière dont il avait déjà été accueilli par cette dame du vivant de son père, ne lui laissait aucun doute sur le résultat de sa démarche; mais, d'un autre côté, ses faibles ressources ne lui permettaient pas de se présenter sous des dehors dignes d'un gentilhomme de son rang; aussi venait-il prier son ami de lui rendre un dernier service en lui prêtant une somme de trois mille ducats.

Il se trouva qu'Antonio n'avait pas en ce moment cette somme; mais comme il lui peinait de laisser son ami dans l'embarras et qu'il attendait sous peu plusieurs navires chargés de marchandises, il résolut de s'adresser à Shylock.

Les deux amis se rendirent près du juif et Antonio demanda à ce dernier de lui prêter trois mille ducats, le laissant libre de fixer lui-même le taux de l'intérêt et lui offrant comme garantie les marchandises que devaient apporter ses navires.

Le vieil usurier, en entendant les paroles d'Antonio, se sentit rempli d'une joie sécrète et entrevit le moyen de satisfaire la sourde haine qu'il entretenait dans son cœur.

Antonio, le voyant plongé dans ses réflexions, lui dit impatiemment : « As-tu entendu, Shylock? Veux-tu me prêter, oui ou non, ces trois mille ducats?

— Seigneur Antonio, lui répondit le juif, que de fois ne m'avez-vous pas reproché mon usure, alors que vous me rencontriez sur le Rialto! ne m'avez-vous pas appelé mécréant, chien, bandit? Ne m'avez-vous pas rudement repoussé, insulté, brutalisé? N'ai-je pas supporté patiemment toutes vos insultes? et aujourd'hui vous venez me trouver... Shylock, prête-moi ton argent? Ah, vraiment! Un chien a-t-il de l'argent? Un bandit peut-il prêter trois mille ducats? Il me faudrait peut-être vous dire : mon beau seigneur, vous m'avez frappé la semaine dernière, vous m'avez traité de chien, tenez, prenez, voilà mon argent!

— Ce que j'ai fait, répondit Antonio, je le ferai encore. Je te mépriserai, je te repousserai loin de moi parce que tu es un homme méprisable et que ta vue est détestable à tous les honnêtes gens! Je ne viens pas te demander un service comme à un ami; prête-moi cet argent et impose-moi tes conditions; et si je forfais à mon engagement, traite-moi en ennemi. Je ne te demande rien de plus.

— Calmez-vous, seigneur Antonio, reprit Shylock, pourquoi cette colère? Soyons amis. Je veux oublier vos insultes; je vous donnerai l'argent que vous me demandez, et cela sans intérêt. »

Antonio ne pouvait en croire ses oreilles; mais le juif lui répéta qu'il était prêt à lui avancer les trois mille ducats sans exiger aucun intérêt. Il y mettait toutefois une seule condition : c'est qu'ils iraient en-

semble chez un homme de loi, et que là Antonio lui signerait un papier par lequel il s'engageait, dans le cas où l'argent ne serait pas payé, à se laisser couper une livre de chair dans la partie de son corps qu'il plairait à Shylock de choisir.

Antonio accepta, sans hésiter, cet étrange arrangement, sachant bien qu'avant le jour du payement ses navires seraient arrivés et qu'il aurait amplement de quoi rembourser Shylock. Cependant Bassanio, redoutant la cruauté du juif, cherchait à détourner son ami et éprouvait quelques remords à lui voir encourir pour son compte un si terrible risque.

Shylock, craignant de voir sa proie lui échapper, s'écria : « O père Abraham ! entendez-vous ces chrétiens ! Leur âme est si noire qu'ils ne peuvent plus croire au désintéressement des autres. Et je vous en prie, seigneur Bassanio, si votre ami fait défaut au jour convenu, à quoi me servira cet acte ? Croyez-vous qu'une livre de chair humaine, proviendrait-elle du meilleur des hommes, puisse valoir autant qu'une livre de la chair d'un mouton ou d'un bœuf ? Ce n'est qu'une fantaisie de ma part. Je vous ai fait cette offre pour vous prouver mon peu de rancune ; mais si le marché ne vous convient pas, dites-le et cessons de discourir inutilement. »

Enfin le traité fut conclu ainsi que le désirait Shylock. Antonio lui remit, contre la somme de trois mille ducats, un acte régulièrement dressé, autorisant le juif à lui couper une livre de chair, au plus près du cœur, dans le cas où il ferait défaut au jour fixé.


Et aujourd'hui vous venez me trouver ! (P. 251, col. 1.)

Bassanio, ayant ainsi obtenu cet argent grâce à Antonio, put s'équiper comme il convenait à son rang ; et prenant à son service un jeune gentilhomme du nom de Gratiano, il quitta Venise pour se rendre à Belmont.

C'est là que demeurait, dans une somptueuse résidence, la belle Portia. Le jeune homme fut gracieusement accueilli ; il profita d'une occasion favorable pour avouer à Portia toute l'affection qu'il ressen-

tait pour elle, et, sans lui cacher sa médiocre position de fortune, il lui demanda sa main.

« Lorsque mon père se sentit mourir, lui dit alors la dame, prévoyant que l'immense fortune qu'il me laissait ne manquerait pas d'attirer de nombreux prétendants désireux d'accaparer mes richesses, il me fit appeler et me dit : « Tiens, ma fille, prends ces trois coffrets, le premier d'or pur, le second d'argent et le troisième de plomb. L'un d'eux renferme ton portrait et à lui sera attaché ton sort. Que celui qui veut t'épouser choisisse entre les trois, et si son cœur ou le hasard lui font préférer le coffret contenant ton portrait, il sera ton seigneur et ton époux; sinon repousse toutes ses prières et renvoie-le de ta présence. »

» Eh bien, seigneur Antonio, je me suis conformée à la volonté de mon père. Plusieurs prétendants sont venus; ils ont subi l'épreuve; aucun n'a réussi et j'ai dû les renvoyer sans miséricorde. Il me serait agréable de conserver votre amitié; aussi est-il de mon devoir de vous prévenir avant que vous ne tentiez l'épreuve décisive. »

Mais Bassanio, ne pouvant supporter plus longtemps la terrible incertitude où le plongeait cette réponse, ne voulut pas attendre un instant de plus. Un rideau fut soulevé et il se trouva en présence des trois coffrets mystérieux.

Après les avoir longuement contemplés, il s'écria : « Les plus brillantes apparences cachent parfois les plus tristes réalités! C'est pourquoi je te repousse, or étincelant, âpre nourriture de Midas, et, toi pâle argent, corrupteur de l'âme ; mais je te choisis, pauvre enveloppe de plomb, car tu recouvres peut-être le plus grand des trésors. »



Je te choisis, pauvre enveloppe de plomb. (P. 253, col. 2.)

S'emparant du coffret de plomb, il l'ouvrit, et quel ne fut pas son bonheur en y trouvant le portrait de la dame.

Alors Portia lui dit : « Selon la volonté de mon père, vous serez mon seigneur, mon époux. Que ne suis-je mille fois plus belle, mille fois plus riche,

pour pouvoir être digne de votre affection et de votre grand cœur! Je ne suis qu'une fille ignorante, sans expérience; et suis heureuse par-dessus tout de pouvoir remettre à vos soins un esprit docile et soumis.

» Dès aujourd'hui mes biens vous appartiennent. Il n'y a qu'un instant j'étais la maîtresse souveraine de ce palais, de ces gens, et maintenant ce palais et ces gens sont vôtres. Prenez cet anneau, avec lequel je vous transfère tous mes droits et conservez-le précieusement, car si jamais vous le donniez ou le perdiez, ce serait pour moi le présage de la perte de votre affection. »

Bassanio, en entendant ces paroles si nobles, sentit son cœur déborder. Il remontra à Portia combien il était indigne d'elle, et par sa pauvreté, et par ses faibles qualités, puis, prenant l'anneau, il lui jura qu'il ne le quitterait qu'avec la vie.

Son jeune écuyer, Gratiano, qui avait assisté à cette scène émouvante, s'approchant alors de Portia, s'inclina devant elle et lui avoua qu'il aimait depuis longtemps Nérissa, sa demoiselle de compagnie et que celle-ci venait à l'instant de lui accorder sa main. Il lui demandait la permission de se marier le même jour où se célébrerait son mariage avec Bassanio.

Bassanio et Portia étaient si heureux qu'ils accueillirent avec bienveillance la demande de leurs serviteurs, et les deux mariages furent célébrés en même temps dans la chapelle du château.

A suivre. ET. LEROUX.

UN TRAIT DE COURAGE

Un fermier du département de l'Eure, du nom de Poulet, possédait un magnifique taureau, qui était devenu très-ombrageux. Comme il avait déjà occasionné plusieurs accidents, le fermier résolut de s'en défaire et de le vendre au prochain marché.

Le 8 janvier dernier, il convia quatre de ses voisins pour lui prêter main forte et venir ainsi plus aisément à bout de l'animal. Ayant fait sortir ce dernier de l'écurie, il l'attacha par les cornes à un jeune pommier; mais bientôt, craignant que cet arbre ne fût trop faible, il eut la malencontreuse idée de détacher la corde pour la fixer à un arbre voisin.

Devenu furieux tout à coup, le taureau, se sentant libre, bondit sur le malheureux fermier et le terrassa. Les paysans, pris d'une folle terreur, loin de chercher à lui porter secours, n'eurent rien de plus pressé que de se réfugier dans l'écurie, située à quelques pas de là et de s'y enfermer, malgré les cris et les supplications du fermier qui les appelait à son aide.

« A moi, mes amis, leur criait-il, ne m'abandonnez pas! vous ne courez aucun danger; il ne peut vous faire de mal, je le tiens par les cornes. »

En effet, Poulet en tombant avait eu la présence d'esprit de saisir les cornes de la bête et la maintenait ainsi en respect. Mais les quatre hommes ne bougeant pas, le taureau réussit à se débarrasser de l'étreinte du fermier; alors il le laboura de coups de cornes, le lançant en l'air comme une balle, le foulant aux pieds, jusqu'à ce que le pauvre homme ne fût plus qu'une masse sanglante et défigurée.

A ce moment, le fils de Poulet, enfant de quinze ans, à la vue de son père ainsi meurtri, n'écoutant que la voix de son jeune courage inspiré par l'amour filial, s'arma d'une pelle et s'avança vers le taureau. Lui assenant de toute sa force un grand coup sur le front, il parvint à faire lâcher prise au terrible animal, qui abandonna sa victime et se précipita sur lui.

Pendant cette scène, la femme du fermier était accourue. Elle vit son mari gisant sur le sol, son fils poursuivi par la bête furieuse. Oubliant sa propre faiblesse à la vue du danger qui menaçait ces êtres si chers, elle assaillit à son tour le taureau. Elle saisit la bête par les cornes et la maintint ainsi maîtrisée, jusqu'à ce que son fils et son mari, ce dernier se traînant péniblement, eussent pu se réfugier dans l'écurie.

Les quatre paysans qui y étaient enfermés refusaient d'ouvrir la porte! Enfin, ils se laissèrent convaincre que le danger était passé et admirent les fugitifs, que la fermière rejoignit bientôt.

De quel nom qualifier de pareils misérables, qui, non contents d'abandonner lâchement un de leurs semblables, ont pu rester froids spectateurs du dévouement d'un enfant et de l'héroïsme d'une femme!

Le pauvre fermier est mort après vingt-cinq jours de cruelles souffrances.

LES CYCLONES

Vous est-il jamais arrivé le soir, à la campagne, d'entendre siffler l'ouragan, alors que vous étiez à l'abri, assis au coin d'un feu pétillant? Ne vous êtes-vous pas quelquefois réjoui à voir flamber le fagot dans l'âtre, alors qu'au dehors l'éclair traçait ses zigzags dans la nuée sombre, alors que la pluie d'orage tombait à grains serrés et que le vent mugissait à travers les joints de la fenêtre? Votre pensée s'est peut-être reportée sur le voyageur égaré dans la forêt : il s'est montré à vous grelottant de froid, trempé jusqu'aux os, cherchant son chemin dans la nuit noire, et vous avez eu pitié de ses misères. Mais

si vous aviez pu jeter plus loin vos regards, jusqu'au-delà de nos côtes, vous eussiez aperçu à la surface des mers des tableaux plus navrants encore : des marins vous seraient apparus en lutte contre la tempête ; vous eussiez vu des bateaux de pêcheurs, ballottés de vague en vague, et faisant entendre de lugubres craquements au milieu de la tourmente ; plus loin, en pleine mer, de grands navires se seraient dressés à vos yeux, désemparés, sur le point d'être engloutis par les vagues en fureur.

Parmi les plus terribles convulsions auxquelles est parfois soumise l'atmosphère à la surface de l'océan, on doit citer les *cyclones* ou tempêtes tournantes. Ces ouragans ont toujours été l'effroi du marin ; véritables paroxysmes des éléments, ils ont rempli de stupeur les premiers navigateurs portugais qui ont subi la violence de leur action. Ces vents tournants, autrefois appelés *tornados*, ont une force incalculable : ils décrivent à la surface des eaux de vastes circonférences à l'intérieur desquelles règne souvent un calme relatif. Dans le mouvement qui les entraîne avec une vitesse qui atteint 60 lieues à l'heure, ils parcourent d'immenses étendues ; animés d'une véritable rage, ils bouleversent profondément les surfaces marines.

Le 10 février de cette année, on reçut à Paris la nouvelle des désastres effroyables exercés à l'île de la Réunion par une de ces tempêtes formidables ; on apprit que le 7 janvier 1873 notre infortunée colonie avait été dévastée par un cyclone dont la violence a dépassé celle de toutes les tempêtes enregistrées dans les annales de la navigation moderne.

Voici les détails que nous fournissent les journaux de Saint-Denis, le chef-lieu de la colonie :

Le 7 janvier, le baromètre descendit rapidement ; bientôt il fut à 721 millimètres et l'ouragan se déchaîna dans toute sa fureur. Jusque vers le milieu de la nuit sa violence ne fit que s'accroître ; c'était un bruit assourdissant de pluie fouettée par les rafales, de maisons ébranlées, de murs s'effondrant, de tuiles et d'arbres s'abattant en éclats, avec des intervalles d'un calme profond des plus terrifiants. Enfin le vent tomba tout à fait vers deux heures du matin.

Lorsque le jour parut, on put juger de l'étendue du désastre : Saint-Denis, si verdoyant, si réjouissant la veille d'ombre et de lumière, ressemblait à une ville prise d'assaut et saccagée par la mitraille. Des toits emportés, des magasins défoncés et inondés, des maisons abattues, des arbres brisés, des rues jonchées de décombres, de branches, de feuilles et d'oiseaux morts : tel est l'aspect que présente la ville. Les établissements publics ont autant souffert que les maisons particulières : l'hôtel de ville, la cathédrale, le lycée et le palais de justice ont été inondés ou ont eu leur toiture enlevée. A Sainte-Marie, Saint-André et Saint-Benoît les dégâts ont été aussi considérables.

L'intérieur de l'île offre un spectacle encore plus lamentable. La ruine est générale ; les usines à sucre, les ponts, les travaux d'art ont été balayés par le vent ; les champs sont dévastés par l'inondation et des centaines de bestiaux ont péri ensevelis sous les décombres.

Christophe Colomb est le premier navigateur qui ait observé aux Antilles des ouragans analogues à ceux dont nous venons de parler. Mais, depuis cette époque, que de marins ont trouvé leur tombeau au sein de ces tempêtes tournantes, que de drames survenus au milieu de l'océan courroucé ! On doit les compter par milliers ces vaisseaux submergés par les flots mugissants, ces navires mis en pièces par les montagnes liquides que le cyclone a gonflées à la surface des mers !

Cependant, avec du calme et du sang-froid, l'équipage peut quelquefois être sauvé, comme l'atteste la dramatique aventure de la frégate *la Junon*. — Vers la fin d'avril 1868, ce navire fut rencontré par un cyclone d'une force épouvantable ; il prit le vent arrière et essaya de profiter d'une vitesse de dix nœuds pour fuir la tempête. A minuit, un coup de lame survient si violent, que la machine est submergée. Le vent souffle en tempête, et des avaries démontent tout à coup la voilure et le gréement. Tous les huniers sont enlevés ; quelques minutes après, la grande vergue vole en éclats. La frégate se trouve livrée à la furie d'une mer folle, ballottée par des coups de lame indescriptibles ; *la Junon* se couche comme épuisée sur sa joue de bâbord, sans que le gouvernail, en vain mis en mouvement, puisse la redresser. Une voie d'eau s'ouvre bientôt dans les flancs du navire ; l'équipage tout entier travaille au maniement des pompes ; il se consacre à lutter fièrement contre la mort, à repousser avec l'énergie du désespoir le suprême assaut des éléments !

« La tourmente durait depuis sept heures, écrit un officier... quand tout à coup un silence absolu se fit, un silence que je ne puis comparer qu'à celui qui suit l'explosion d'une mine. C'était le calme central du cyclone. Le mouvement du tourbillon continuait dans le haut de la colonne d'air dont nous occupions la base. Des oiseaux, des poissons, des sauterelles, des débris sans forme tombaient de tous côtés ! »

L'équipage comprit qu'il devait repasser à travers le terrible cercle de tempêtes, pour en sortir tout à fait ; il redouble d'efforts, pour s'apprêter à renouveler la lutte avec le terrible météore. On installe à la hâte un gouvernail de fortune. *La Junon* est reprise une seconde fois par le cyclone, et, malgré de nouveaux périls, elle est une seconde fois sauvée ; elle échappe comme par miracle à l'ouragan circulaire.

Depuis quelques années, un grand nombre de marins et de météorologistes ont pu étudier, observer, ces gigantesques évolutions atmosphériques ; ils sont arrivés à découvrir quelques-unes des lois qui les régissent. Les illustres savants anglais, Field,

Reid, Dowe, Fitz-Roy, ont jusqu'à un certain point établi la théorie des tempêtes, et leurs travaux ont mis entre les mains du navigateur des renseignements précieux qui lui permettent souvent d'éviter les fléaux, contre lesquels la puissance humaine est sans action.

Les cyclones sont annoncés généralement plusieurs jours à l'avance par des signes et des indices, auxquels ne se trompent pas les marins accoutumés à parcourir les régions fréquentées par ces météores. Le vent siffle d'abord par rafales, la surface des flots bouillonne et se couvre d'écume; des cirrus errent dans les hautes régions du ciel, et ils ne tardent pas à se dissoudre, pour former des lignes blanches d'où jaillissent souvent des halos. Peu à peu, l'horizon s'obscurcit, le soleil se cache sous un rideau de nuages noirs, découpés de lueurs rouges et menaçantes; le firmament prend cette livrée de pourpre dont parle Virgile comme un signe précurseur de la tempête.



L'équipage de *la Junon* installant un gouvernail de fortune. (P. 255, col. 2.)

Le cyclone n'est pas seulement doué d'un mouvement de rotation; cette sorte d'anneau atmosphérique, mis en branle par des forces gigantesques, se déplace lui-même; il possède un véritable mouvement de translation qui lui fait parcourir de grands espaces à la surface du globe.

Grâce aux règles établies par les observateurs, le cyclone est aujourd'hui moins dangereux pour le navigateur que pour le malheureux habitant des îles de l'Océan indien ou des côtes du golfe de Bengale.

GASTON TISSANDIER.





La ville tout entière assistait à cette cérémonie. (P. 257, col. 2.)

LES BRAVES GENS[1]

CHAPITRE XXXIII

Un dernier mot sur les braves gens.

La paix signée, le flot de l'invasion se retira. Châtillon commença à recevoir des nouvelles, et un à un rentrèrent et ceux qui avaient fui le danger, et ceux qui étaient partis pour faire leur devoir. Des deux côtés il y eut des vides. Il y eut des gens qui, honteux d'avoir cédé à la peur, n'osèrent plus affronter les regards de leurs concitoyens. On ne revit plus la famille Ardant, dont le castel fut mis en vente par les soins du notaire. Le jeune Ardant resta en Angleterre pour y étudier à fond la langue et les institutions de nos voisins. Bailleul voyagea dans le Midi pour les affaires de son oncle. Le Cercle de la Jeune France perdit ainsi plusieurs de ses membres les plus brillants. Parmi ceux qui revinrent, les uns rentrèrent la tête basse, et ne reprirent que peu à peu leur assurance; les autres avaient la tête haute et le regard assuré; ils parlaient de leurs souffrances, sans préciser quelles étaient ces souffrances, et prenaient partout un ton agressif, pour éviter d'être attaqués.

D'autres, au contraire, avaient payé de leur vie l'honneur de faire leur devoir et de défendre leur pays. La ville fut très-fière de ceux-là, et leur éleva un monument où leurs noms furent inscrits. Le maire de Châtillon n'était pas ce qu'on appelle un homme éloquent, il s'en fallait même de beaucoup; mais c'était un homme de cœur; lui aussi il avait fait son devoir, et plus d'une fois il avait risqué sa liberté et sa vie pour résister aux exigences injustes d'un vainqueur rapace. Il prit la parole, le jour où fut consacré le monument, et trouva dans son cœur des accents dignes de ceux dont on honorait la mémoire. La ville tout entière assistait à cette cérémonie, et tous ceux qui entendirent ses simples et touchantes paroles, sentirent leur cœur se gonfler d'une généreuse émotion, quand il parla du sacrifice de ces braves enfants qui s'étaient donnés tout entiers pour racheter le pays. En leur nom, et au nom de ceux qui survivaient, il déclara que la patrie n'est pas morte, que le nom de patrie n'est pas un vain mot, qu'un pays qui produit de tels enfants n'est pas un pays dégénéré. « C'était, disait-il en finissant, un pays endormi, mais qui a eu un terrible réveil. Il est debout maintenant, purifié par le malheur, et fermement résolu à refaire son avenir! »

Lorsque, en parlant des morts, le digne homme rendit hommage à ceux qui avaient survécu, tous les regards se tournèrent vers Jean et vers sa mère, qui lui donnait le bras. Jean devint encore plus pâle d'émotion, et s'appuya plus fort sur le bras de sa mère, qui pleurait de joie et d'orgueil. A ce moment-là, chacun sentit son cœur tressaillir en lui, et reconnut la vérité de cette parole : « Non, la France n'est pas morte! » Parmi tous ces cœurs, il en est peut-être de légers, chez lesquels l'enthousiasme avec le temps fera place au doute et à l'indifférence; mais il en est d'autres qui furent touchés à fond, et marqués pour le sacrifice à venir.

L'esprit des ouvriers est bien changé à Châtillon.

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225 et 241.

Ce n'est pas que les apôtres de l'espèce de Philoxène les eussent négligés, même pendant l'invasion. Venus on ne sait d'où, ni par où, ni comment, ces gens-là à chaque instant traversaient sans encombre les lignes des Prussiens, et venaient prêcher aux quelques ouvriers qui restaient, ce qu'ils appelaient la doctrine nouvelle. Mais comme il était défendu de se réunir en grand nombre, et que l'éloquence de ces messieurs avait besoin sans doute d'un nombreux auditoire et d'une tribune, ils faisaient peu de progrès. Les vieux ouvriers, les seuls qui fussent restés, secouaient la tête d'un air de doute, et répondaient qu'en tous cas ce n'était guère le moment de parler de ces choses-là. Et ils conseillaient aux réformateurs d'aller prendre un fusil en attendant.

Cependant la secte des Philoxéniens ne se décourageait pas ; la paix était à peine signée qu'ils étaient à l'œuvre et organisaient des réunions. Ils réussirent à provoquer une certaine agitation, et l'on décida qu'il y aurait un grand meeting. L'orateur qui se présenta à la tribune était aussi effronté et aussi bavard qu'un sophiste peut l'être, mais il ne savait pas bien son métier et il eut la main malheureuse dans le choix de ses exemples. Tant qu'il resta dans les nuages de ses théories générales, il ennuya son monde, qui se contenta de bâiller; mais lorsque, par une prosopopée hardie, il cita à la barre de son propre tribunal les riches fabricants de Châtillon, et qu'il parla avec une amère ironie de la race dynastique des Defert, en appuyant bien fort sur le mot *dynastique*, il y eut des huées. Un ouvrier monta à la tribune, et répondit à la barbe de l'orateur que tous les Defert avaient fait leur devoir, à un moment où lui ne faisait peut-être pas le sien. De toutes parts on applaudit, et on conseilla au premier orateur de prendre le chemin de la porte.

Mais cet homme était effronté, et prétendait parler malgré l'assistance. Alors un contre-maître, qui avait fait le voyage d'Amérique, monta à la tribune et proposa à l'orateur de s'en aller gentiment, s'il ne voulait être traité comme on traite en Amérique les gentlemen de son espèce. « On pourra, dit-il, si vous y tenez absolument, vous enduire de goudron et vous rouler dans la plume. » Cette proposition souleva une tempête de rires. L'assemblée cria qu'elle prenait l'amendement en considération, et l'orateur effronté disparut. On eut de ses nouvelles par un journal de sa secte qui dénonça, dans un article furibond, les ouvriers de Châtillon comme « traîtres à la grande cause ».

Pendant l'armistice, on avait reçu des nouvelles de M. Nay, qui avait été interné en Suisse. Il se contentait de dire qu'il avait fait de son mieux, et qu'il se portait bien. Les rapports qui furent publiés plus tard apprirent à Marguerite qu'elle pouvait être fière de son mari aussi bien que de son frère. Le sapeur Thorillon avait été mortellement blessé dans une tranchée. M. Nay parlait de lui avec une véritable tendresse. Au moment de mourir, il avait demandé à son capitaine la faveur d'être enterré « là-bas », afin de reposer auprès de « la famille ». M. Nay, rentré en France, s'était mis à la recherche de son corps, et remplissait toutes les formalités nécessaires pour accomplir son dernier vœu ; c'est ce qui retardait son retour. On eut encore de ses nouvelles par deux jeunes magistrats de Châtillon, qui avaient fait la campagne en volontaires, et que l'on vit arriver le sac sur le dos, et « tout prêts à recommencer ».

Les *lézards* de M. Aubry s'étaient généralement bien montrés. « Je n'ai pas besoin, dit le bonhomme, de lire les journaux pour savoir ce que chacun d'eux a fait. Ceux de mes lézards qui « sont restés au soleil » (il entendait par là ceux qui n'avaient pas fui) trottent jusqu'ici, et viennent me serrer la main; ceux qui ont couru se cacher dans des trous n'oseraient jamais montrer leur nez ici. Ils savent bien que, plutôt que de leur tendre la main, je leur jetterais ma montre à la tête. — C'est-à-dire que je la jetterais si je l'avais encore! »

Cette réticence n'est qu'une transition adroite pour raconter l'aventure de sa montre qui disparut un beau matin, en compagnie de quelques braves gens de la landwehr, auxquels, bien malgré lui, il avait accordé l'hospitalité. « Celui qui l'a emportée, dit-il, avec une malicieuse bonhomie, peut se flatter d'avoir là une fière montre. Peut-être, ajoute-t-il, comme pour excuser son voleur, l'a-t-il prise pour une pendule! »

Les Loret ont perdu le numéro 2, celui qui travaillait chez M. Defert. Ils n'assomment pas les gens de leurs plaintes, mais entre eux ils parlent souvent de lui. Le père l'offre en exemple à tous les autres. Le chagrin a un peu changé l'humeur de Mme Loret. Si quelque maladroit veut la consoler par des paroles banales de la perte de ce brave garçon, elle renfonce ses larmes et répond brusquement : « Il n'a fait que son devoir, si tout le monde en avait fait autant..., » elle n'achève jamais cette partie de sa phrase, et se contente de hocher la tête. Si quelque autre maladroit vient lui dire que c'est une grande consolation pour elle, ayant perdu un enfant, d'avoir encore à aimer une nombreuse famille, elle répond sèchement : « Quand on aurait quinze enfants, on aime chacun d'eux comme s'il était unique. D'ailleurs on préfère toujours celui qu'on a perdu!

— Laissez-la! laissez-la! dit doucement le bonhomme Loret, elle sait bien ce qu'elle dit, et elle sait bien ce qu'elle a perdu. Pauvre femme! »

A côté des noms de Loret et de Thorillon, on a inscrit sur la plaque de marbre celui de l'abbé Plâtre. Aumônier d'un des régiments qui ont donné à Gravelotte, il a été tué sur le champ de bataille, au moment où il soignait les blessés et consolait les mourants.

Robillard, enfermé dans Paris pendant le siége, n'a pas pu revenir à l'armistice ; il avait encore beaucoup à faire auprès de ses malades et de ses blessés. Il annonce à Jean, par un billet laconique, qu'il vien-

dra le plus tôt possible avec un échantillon du pain des derniers jours du siége, qu'il a fait mettre sous verre comme souvenir, et toute une collection d'histoires. La Commune lui ferme encore les portes pour de longs mois, et lui donne un surcroît de besogne. Il arrive enfin.

« Nous sommes des hommes maintenant, dit-il à son camarade. Cela ne fait rien, embrassons-nous tout de même. Ah çà, mon lieutenant, j'ai entendu parler de vous! quel gaillard tu fais! » Et dans son enthousiasme, il embrasse Jean, et il embrasse l'oncle Jean, et M. Defert aussi, et Mme Defert aussi; et il aurait embrassé Marguerite aussi; mais Marguerite est partie avec son mari, qui s'est remis tranquillement à construire des ponts tournants. Par manière de compensation, il embrasse M. Sombrette, dont le chapeau escarpé et le pantalon noisette se sont si bien conduits pendant l'invasion. On cause longuement; on s'attendrit, on s'exalte, et l'on s'égaye aussi, surtout lorsque Robillard raconte la mésaventure de M. le baron Jacquin. Ce prudent personnage, au premier bruit de guerre, était parti pour la Belgique, laissant à Cob des instructions pour conduire ses chevaux en province. Lorsque Cob voulut partir, il trouva les portes fermées. « Et l'on a mangé toute l'écurie de M. le baron. Et moi, j'ai mangé du filet de *Rat-Musqué*, et *Rat-Musqué*, quoique un peu maigre, était excellent à la sauce chevreuil! Et Cob, de désespoir, s'est engagé dans la légion des Amis de la France, mais il s'est acoquiné à la cuisine, et il est devenu si gras, même avec cette exécrable nourriture du siége, qu'il faudra le faire fondre au bain-marie avant qu'il puisse exercer de nouveau sa profession de jockey... Et mon père, ajouta-t-il en changeant de ton, qu'est-ce que vous dites de mon père? N'est-ce pas un homme de Plutarque ? Vaurien que je suis! dire que j'ai été sur le point de ne pas faire ma médecine, et de lui causer ce chagrin! Je me battrais volontiers pour tous les mauvais tours que je lui ai joués étant gamin. Pas plus tard que pendant le siége, je lui en voulais encore. Vous comprenez, avoir du sang dans les veines, entendre le canon et la fusillade, et rester dans une ambulance avec un brassard! Dieu merci, il y en avait assez de brassards; tout le monde voulait en avoir. Aussi, de temps en temps, j'ai quitté le mien et je suis allé voir ce qui se passait dehors, et prendre l'air un peu.



Thorillon avait été mortellement blessé. (P. 258, col. 1.)

— Avec un fusil, naturellement, dit Jean qui ne put s'empêcher de sourire.

— Oh! sans cela, ce n'était pas la peine.

— Et un tireur comme toi a dû...

— Je ne dis pas non, reprit Robillard avec une modestie comique, mais comme ce n'est pas mon

métier, je ne m'en suis pas vanté. Mais nous ne disons rien de la tante Edmée. Sais-tu qu'elle a frappé les Prussiens d'admiration en fumant sa pipe avec la gravité d'un sénateur romain (les sénateurs romains fumaient-ils la pipe? Non, et pour cause. Cela ne fait rien). Ils ont éprouvé pour elle un tel respect qu'ils se sont contentés d'emporter tout ce qui était emportable. Sais-tu ce qu'elle dit à cela, la tante Edmée ? Elle dit que cela lui est bien égal, vu qu'ils n'ont pu lui emporter ni sa terre ni son courage. Elle affirme qu'avant deux ans il n'y paraîtra plus. Voilà mes histoires, dit Robillard, et j'en retrouverai bien d'autres. Et Schirmer? »

Ce fut M. Sombrette qui se chargea de répondre.

« Il aimait trop les pieds de cochon (qu'il appelait obstinément les jambes des cochons), c'est ce qui l'a tué. Ce jeune homme de haute espérance est mort d'indigestion le jour même où il venait d'être promu officier.

— Vous avez bien sûr fait une pièce là-dessus, dit en riant Robillard.

— Oh! mon Dieu, oui. C'est la 103e du recueil, elle est intitulée : *Vanité des vanités*.

— Il faut nous la dire, voulez-vous?

— Je veux bien! » Quand il eut fini de réciter la pièce au milieu des rires de l'auditoire, Robillard lui dit : « Combien en avez-vous fait en tout?

— Cent vingt-neuf.

— Quelle chance! vous nous les direz toutes. A propos, vous ne faisiez pas de vers, avant les derniers événements.

— Jamais, dit M. Sombrette en rougissant. Mais vous savez : *facit indignatio versum* [1].

— Dites-nous-en d'autres.

— Volontiers; mais je ne sais que ma partie; chacune de mes sœurs sait la sienne, nous avons divisé la besogne. » Et se laissant entraîner par le plaisir qu'éprouve tout auteur à se sentir goûté et applaudi, il déclame d'abord : *Les Souliers d'enfant;* histoire d'un soldat qui avait volé de petits souliers blancs pour son enfant, et qui huit jours après apprenait par une lettre la mort de son petit garçon. Il avait vu là une punition du ciel et était devenu complétement fou.

« Mais, c'est fantastique! s'écria Robillard.

— Fantastique et vrai, reprit gravement M. Sombrette. Voici maintenant *l'Anatomie d'un thornister*. Vous savez que c'est le nom qu'ils donnent à leur sac. Il y avait de tout dans ce *thornister*, jusqu'à de la verroterie, jusqu'à un faux chignon.

— Encore! » dit Robillard, comme les enfants à qui on raconte des histoires. Et l'on applaudit à la file : *le Polonais, ou ne faites pas comme nous, le Fourgon de déménagements, la Réquisition, l'Age d'or, Cinq bouteilles pour un, la Pendule*. Quand M. Sombrette demanda grâce, Robillard consentit à le laisser respirer, à condition qu'il lui permettrait de l'aller voir et de mettre sa mémoire et celle de ses sœurs à contribution.

1. L'indignation fait les poëtes.

« D'abord c'est amusant, dit-il, et puis il est bon de se mettre tout cela dans l'esprit, et d'apprendre à bien connaître son monde! »

Mme Hermance est triste. Les bonnes gens qui la voient se disent : « Tiens! tiens! voilà une femme qui a plus de cœur qu'on ne l'aurait cru : elle s'afflige des désastres du pays. » Il y a bien quelque chose de vrai dans cette réflexion; mais la tristesse de Mme Hermance a une autre cause. Entre intimes, il lui arrive quelquefois de dire avec un soupir : « Voilà en vérité une guerre qui est bien mal tombée. Châtillon commençait à devenir une ville très-gaie et très-habitable, maintenant c'est comme un tombeau. Presque tous nos danseurs ont quitté le pays ou ont été tués. De ceux qui restent ici, qui saurait conduire correctement un cotillon? Ils semblent préoccupés de tout autre chose. D'ailleurs, on n'oserait même pas parler de réunions lorsqu'il y a tant de familles en deuil. N'importe, c'est bien triste. Le champ de courses est défoncé, les tribunes ont été brûlées pour faire la soupe au uhlans. Quelle triste année! »

Au contraire, le monsieur indécis relève la tête; son métier de mari d'une femme à la mode est devenu une véritable sinécure. Il est bien un peu confus d'avoir hésité à prendre un fusil, de l'avoir pris trop tard, et de n'avoir pas eu occasion de s'en servir. Il s'en venge en souscrivant avec une générosité princière à toutes les œuvres de charité que les désastres de la guerre ont rendues nécessaires.

Le vieux juge n'a pas perdu son temps. Pendant toute l'invasion il a recueilli des notes précieuses sur les envahisseurs. Depuis la signature de la paix, ses notes se complètent, c'est à qui lui fournira des renseignements. Il s'est fait dicter par M. Sombrette et par ses quatre sœurs les cent vingt-neuf pièces de vers techniques qu'il veut publier comme pièces authentiques. De temps à autre, il se frotte les mains, et l'oncle Jean, qui prend le plus grand intérêt à son travail, lui dit parfois : « Alors, ça va bien?

— Très-bien; j'instruis le procès, et avant qu'il soit longtemps, je poserai mes conclusions.

— Moi, dit le brave capitaine, je n'entends rien à tout cela, et je crois bien que le peu de cervelle que j'avais est complétement brouillé. J'aimerais assez, si ma demande n'était pas indiscrète, savoir ce que vous pensez de tout cela?

— Je pense que si nous avions eu beaucoup de jeunes gens comme votre neveu, et beaucoup de mères comme Mme Defert, et beaucoup d'hommes comme notre maire, et comme M. Robillard, nous aurions pu nous tirer d'affaire à un contre cinq.

— Ce n'est pas douteux, mais ce qui est fait est fait.

— Oui, mais l'exemple a été donné; mais nous nous connaissons nous-mêmes, et nous connaissons nos ennemis. Nous savons ce que nous valons, et nous savons ce qu'ils valent; et pour ma part, moi qui les ai vus de près, je ne trouve pas que ce soient des demi-dieux. Quant à nous, nous nous calomnions à

plaisir. C'est une habitude à perdre, et j'espère bien que nous la perdrons.

— Il ne faut donc pas croire certains journaux qui s'en vont répétant que c'est la ruine de la France?

— La ruine de la France! non. C'est une terrible leçon que nous méritions peut-être. Dans tous les cas, c'est notre affaire d'en profiter. »

J. GIRARDIN.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE XVI

Une triste aventure.

En quittant l'île de la reine Charlotte, nous nous arrêtâmes à Quatseemo, au nord de l'île Vancouver, et nous y engageâmes un jeune indigène pour nous servir d'interprète le long de la côte.

Cet Indien, nommé Jack, nous fut très-utile et se montra d'une fidélité à toute épreuve.

Dans la journée, nous nous arrêtions parfois pour camper sur la côte, mais à la tombée de la nuit, nous gagnions le large, de crainte de quelque surprise des sauvages. Nous arrivâmes ainsi à un grand village, situé sur le bord d'une petite rade naturelle à quelques milles à l'ouest de la baie Esperanza. Nous y vendîmes ce qui nous restait de marchandises; nous songeâmes à regagner Victoria, dont nous n'étions plus qu'à quelques journées de navigation.

Ce jour-là le vent soufflait avec violence du nord-ouest, circonstance assez extraordinaire à cette époque de l'année (fin septembre), mais la baie était si complétement abritée par des collines boisées, qu'il nous était impossible de nous faire une idée de la force de la tempête qui agitait l'océan. Ce ne fut qu'après avoir doublé une pointe de terre qui nous cachait la pleine mer, que nous nous en rendîmes compte. La marée était basse; il ne devait y avoir que peu d'eau au-dessus de la barre, et, à supposer qu'il y eût un chenal, nous ne le connaissions point, étant entrés à marée haute. De plus, le temps au dehors était si effroyable que, sans la crainte que nous inspirait le voisinage des Indiens, nous eussions été fort heureux de passer la nuit à l'ancre où nous nous trouvions.

Walton observait d'un œil vigilant ce qui se passait à terre et il me signala deux ou trois fois l'agitation extraordinaire qui régnait parmi les sauvages. Un vieillard, qui, ainsi que notre guide nous en informa, était le chef, haranguait une foule d'hommes à l'entrée du village, et nous pouvions reconnaître à leurs gestes que nous étions l'objet de leur attention. Nous cherchâmes une explication naturelle à cette agitation dans le fait que nous étions les seuls blancs qu'ils eussent vus depuis longtemps, mais nous ne pouvions nous empêcher de nous dire que plus tôt nous nous éloignerions, mieux cela vaudrait.

Notre Indien Jack, consulté sur ce point, corrobora nos pressentiments en nous disant qu'une petite goëlette russe, de la force de la nôtre, ayant fait naufrage, cette tribu avait massacré et mangé l'équipage. Jack nous suppliait de partir à l'instant même, si cela se pouvait. Son conseil était évidemment désintéressé, car un Indien, s'il peut l'éviter, se soucie médiocrement de s'aventurer sur une mer orageuse.

Son histoire de cannibalisme ne nous plut pas du tout, mais c'eût été folie que de vouloir traverser en ce moment les brisans de la barre et nous cherchâmes avec notre longue-vue un endroit de la baie où l'eau plus unie indiquât l'existence d'une passe. Il nous sembla apercevoir des indices de ce genre tout à fait à l'extrémité opposée de la baie; mais nous jugeâmes dangereux de diviser nos forces en envoyant quelques-uns d'entre nous en reconnaissance dans le petit canot que nous avions à bord. Nous nous résignâmes donc à surveiller les mouvements des Indiens tant que le jour nous le permettrait et, la nuit venue, à redoubler de vigilance.

A la tombée du jour, une activité nouvelle se manifesta parmi les indigènes. Ils se mirent à tirer leurs canots à terre, à les nettoyer, à les débarrasser de tout ce qui les encombrait. Le pauvre Jack nous supplia de gagner la haute mer à tout hasard, car,

[1] Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138, 153, 168, 184, 199, 219, 234 et 246.

bien sûr, les Indiens allaient nous attaquer dans leurs canots aussitôt que la nuit serait venue.

Vivement impressionné par ces préparatifs, je me décidai à aller avec Pat, dans notre petit canot, examiner de près la passe. Nous la trouvâmes si étroite et la tourmente était si grande au dehors, qu'il était impossible de savoir s'il existait ou non des écueils à l'entrée de la passe. Somme toute, nous revînmes peu satisfaits de notre reconnaissance, mais avec la certitude qu'au pis-aller il nous restait encore une chance de nous échapper.

De retour au navire, nous allâmes, Walton et moi, examiner nos armes et délibérer sur le choix d'un plan de défense, laissant Pat sur le pont surveiller les mouvements des indigènes.

Tout d'abord Jemmy, notre vieux matelot, fut chargé de couper dans les bordages quelques embrasures de cinq à six pouces carrés. Les Indiens n'ayant pour toutes armes que des arcs, des flèches et des épieux de bois durci, nous pensions que nos légers bordages suffiraient à nous protéger, jusqu'au moment où l'ennemi parviendrait à nous aborder.

Nous avions deux ou trois fusils que nous chargeâmes avec des balles et des lingots, et quatre bons revolvers de Colt. Jack devait avoir soin des armes pendant le combat, mais, ne l'ayant encore mis à aucune rude épreuve, nous avions des doutes sur lui. Nous le fîmes venir dans la cabine. Sa pâleur et son air effrayé ne nous disaient rien de bon. Mais il avait sans doute le courage du désespoir, car il déclara sans ambages que, la tribu à laquelle nous avions affaire étant ennemie de la sienne, il serait tué et mangé s'il était pris et que, par conséquent, il combattrait, s'il y avait lieu, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Nous pouvions aussi nous retirer dans notre petite cabine, dans le cas où les sauvages parviendraient à se rendre maîtres du pont, et nous y défendre encore vigoureusement. Nous avions aussi quelques feux de Bengale qui pouvaient nous servir à effrayer nos ennemis s'ils arrivaient jusque sur le pont.

Pendant que nous délibérions encore, nous entendîmes Pat s'écrier :

« Les voilà! Ils arrivent en force ! »

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur nos préparatifs, mis nos revolvers à notre ceinture, rangé les fusils près de l'écoutille, nous montâmes sur le pont. L'obscurité déjà croissante permettait à peine de distinguer à environ un demi-mille de nous un assez grand nombre de canots qui venaient de quitter le rivage.

Lorsque les premiers canots furent arrivés à une distance d'environ deux ou trois cents mètres, nous ordonnâmes à notre Indien de leur demander ce qu'ils voulaient. N'obtenant aucune réponse, il leur déclara de notre part que s'ils avançaient nous ferions feu sur eux. Cette menace ne produisit aucun effet.

Pat, qui était un tireur de première force, demanda alors à Walton la permission de tirer sur eux; posant son revolver sur le bordage, il visa soigneusement et fit feu. Un des Indiens tomba en poussant un cri; mais il n'était sans doute blessé que légèrement, car il se releva aussitôt et nous menaça en brandissant son javelot. Cependant les deux canots, qui étaient en avant, s'arrêtèrent et attendirent les autres pour délibérer. Jack essaya de nouveau de leur parler; mais ils criaient et gesticulaient tous à la fois, et il ne put se faire entendre.

Nous avions devant nous cent cinquante à deux cents hommes montés sur une vingtaine de canots. A ce moment-là ils n'étaient guère à plus de cent mètres de nous. Ils tenaient évidemment conseil avant de recommencer l'attaque, car tous les canots



Le chef haranguait la foule. (P. 261, col. 2.)

étaient réunis, et deux ou trois d'entre eux haranguaient le reste à tour de rôle.

Profitant de ce moment de répit, Walton envoya Jemmy, Pat et Jack lever l'ancre, pour nous éviter de couper le câble, pendant que, de mon côté, je coupais le câble d'une ancre plus petite qui tenait notre poupe immobile. En deux ou trois minutes, nos voiles furent déployées et nous nous dirigeâmes lentement vers la passe que nous avions été reconnaître quelques heures auparavant.



Jemmy aux prises avec deux ou trois Indiens. (P. 264, col. 1.)

Aussitôt qu'ils s'aperçurent que nous nous en allions, ils firent force de rames vers la passe, et, comme ils marchaient très-vite, ils furent bientôt en avant de nous, prêts à nous barrer le passage.

Walton et moi étions à la barre du gouvernail, cherchant ce que nous pourrions bien faire pour nous tirer de là avec aussi peu d'effusion de sang que possible, quand deux ou trois flèches sifflèrent au-dessus de nos têtes. Il n'y avait pas à s'y méprendre, ce qu'ils voulaient, c'était nous piller et nous assassiner par-dessus le marché.

« Il va faire chaud ici tout à l'heure, dis-je en me baissant derrière le bordage; mais tiens-toi dans l'écoutille, Walton, et veille au gouvernail.

— Alors, me dit-il, fais de ton mieux. Moi je resterai au gouvernail tant qu'il nous reste une chance de leur échapper. De temps à autre je tâcherai bien de leur envoyer quelques dragées. »

Je me plaçai avec Pat aux embrasures de tribord, et Jemmy et l'Indien se tinrent à celles de bâbord.

« Attention au commandement! dis-je; Jemmy et moi ferons d'abord feu de nos six coups, et nous rechargerons pendant que Pat fera feu de son revolver et Jack de son fusil. En joue! feu! »

Je commençai en visant de mon mieux le point où s'agitaient le plus grand nombre de figures, car la nuit était tout à fait venue. J'entendis les coups de Jemmy suivre chacun des miens, et des cris et des gémissements qui me firent passer des frissons dans les veines nous donnèrent l'assurance que la plupart de mes coups avaient porté. De nombreuses flèches volèrent à travers nos agrès ou se piquèrent dans nos voiles, mais ne purent nous atteindre, à couvert comme nous l'étions.

Bientôt nous entendîmes dans toutes les directions le bruit des rames, et nous vîmes que l'ennemi s'enfuyait. Les sauvages se réunirent, et allèrent tenir conseil à environ un quart de mille sur notre chemin.

Cela nous donnait le temps de réfléchir. Que faire? la nuit était si noire, que c'était une folie de s'exposer, à moins d'y être absolument forcé, au danger de traverser la barre. Toutes les chances étaient que nous échouerions et serions brisés contre les rochers par l'épouvantable houle qui roulait à l'extérieur de la baie. Nous résolûmes donc de rester, jusqu'à nouvel ordre, où nous étions, espérant que les sauvages profiteraient de la leçon qu'ils venaient de recevoir et s'en iraient.

Notre surexcitation avait été si grande pendant la demi-heure qui venait de s'écouler, que nous n'avions pas même eu le temps d'avoir peur; mais quand nous pûmes respirer, je sentis une sueur froide me couler le long du dos, et, courant à la cabine pour y prendre la bouteille de whisky, je m'aperçus qu'elle n'y était plus.

Ce fut pour moi un trait de lumière; quelqu'un de ces pillards avait dû, pendant le jour, se glisser, à notre insu, dans la cabine et s'emparer de cette malheureuse bouteille; cela avait suffi pour que deux ou trois d'entre eux s'enivrassent et enflammassent le reste du fol espoir d'atteindre le même état de béatitude. Je tirai vite une autre bouteille de whisky de notre soute aux provisions, et nous en prîmes chacun une bonne gorgée.

Nous savions à quoi s'exposeraient des Indiens pour obtenir de l'*eau de feu*, et la découverte que je venais de faire nous remplit de nouvelles inquiétudes ; il était évident qu'ils ne se tiendraient pas pour battus, et qu'après avoir compté leurs pertes et respiré un instant, ils reviendraient à l'attaque.

En effet, nous entendîmes bientôt de nouveau le bruit des pagayes. Cette fois, nous les laissâmes approcher, et quand ils furent à portée, nous déchargeâmes nos armes dans le tas aussi rapidement que possible. Plusieurs durent être blessés et quelques-uns tués, car de tous côtés s'élevèrent des gémissements et le bruit de corps tombant dans l'eau.

« Il faut en courir la chance et tâcher de sortir d'ici, Dick, me dit Walton. Si les Indiens persistent dans leur projet, nous ne pourrons résister plus longtemps ; gagner la mer est donc notre seule chance de salut. »

Tout à coup, un bruit de rames nous fit retourner et nous n'eûmes que le temps de baisser la tête pour éviter trois ou quatre flèches et un lourd javelot, qui s'enfonça en vibrant dans notre bordage.

Au même instant nous arrivait le bruit d'une lutte sur l'avant du navire ; c'étaient les sauvages qui essayaient de nous aborder. Je me précipitai dans l'entre-pont pour y prendre une couple de feux de Bengale, j'en allumai un et courus à la proue, où j'arrivai à temps pour voir Jemmy aux prises avec deux ou trois Indiens qui essayaient de monter en s'accrochant aux chaînes du navire.

Je venais de mettre en place le feu de Bengale, lorsque j'entendis un coup violent frappé derrière moi, et, me relevant précipitamment, je vis Pat ayant encore la hache levée au-dessus du cadavre d'un Indien qui roulait à ses pieds.

« Vous l'avez échappé belle, me dit-il ; ce maudit gredin s'était glissé sur le bordage et allait vous frapper par derrière de son javelot, quand je lui ai fait son affaire. »

La lumière soudaine du feu de Bengale paralysa nos adversaires et nous donna un instant de répit qui nous permit de recharger nos armes et de faire un affreux carnage parmi nos ennemis. La lueur qui se projetait au loin, nous montrait à une très-petite distance de nous l'entrée de la passe. Nous mîmes aussitôt toutes voiles dehors pour forcer le passage et allumâmes quelques autres feux de Bengale, à la grande stupéfaction des sauvages, qui poussaient des hurlements de surprise.

Cependant, quelques-uns des plus téméraires continuaient à nous envoyer quelques flèches. Nous étions presque hors de la baie et nous nous préparions à replier nos voiles, pour faire face à la tempête, lorsque le pauvre Walton, poussant un grand cri, tomba mort, le cœur percé d'une flèche égarée.

La barre du gouvernail se mit à osciller et faillit me renverser lorsque j'accourus. Avant que j'eusse pu m'en emparer, un bruit horrible se fit entendre ; nous touchions, et les vagues, dont l'écume eut en un instant éteint nos lumières, déferlaient sur nous. Mes compagnons accoururent, mais ce ne fut que pour voir combien notre désastre était complet.

Cher et brave Walton ! les effroyables dangers qui nous entouraient ne purent m'empêcher de donner libre carrière à mon émotion depuis si longtemps comprimée. Je ne pouvais en ce moment penser qu'à lui, à lui qui, pendant toute cette affaire, était resté si bravement à son poste. Penché sur son cadavre, je pleurais comme un enfant, en pensant à sa mère, à ses sœurs, dont il m'avait si souvent parlé près du feu de notre petite cabine, et le cœur me manquait lorsque je me demandais comment je m'y prendrais pour leur annoncer cette affreuse nouvelle.

Cette pensée me rappela à l'horrible réalité. N'étions-nous pas perdus, perdus sans retour ?

Notre situation était désespérée. Ce n'est pas que nous eussions pour le moment rien à craindre des Indiens, qui n'oseraient pas s'aventurer jusqu'ici avant le jour ; mais d'ici là notre petit navire serait brisé en mille morceaux sur les écueils.

« Eh bien, me dit Jemmy, je ne vois pas que nous puissions faire autre chose que de rester où nous sommes jusqu'à ce que la tempête se calme ; si le vent tournait un peu et soufflait de terre, nous pourrions nous mettre dans le petit canot et nous en aller en côtoyant le bord. »

Le bruit des flots qui battaient furieusement les flancs de notre navire nous empêchait presque de nous entendre.

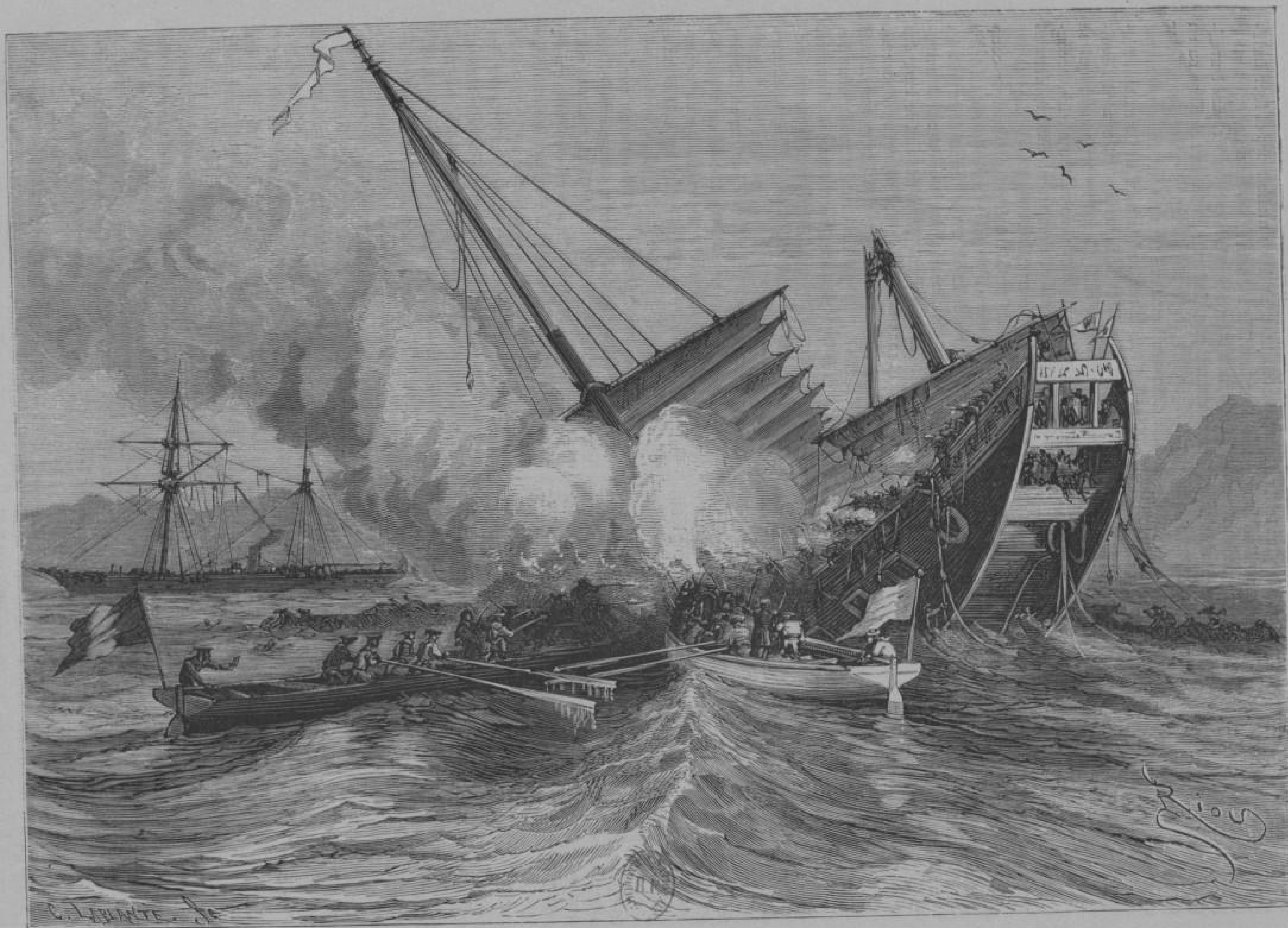
« Cela se pourrait peut-être, car le navire est solide ; mais nous aurons de nouveau les sauvages à nos trousses. Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de partir aussitôt que nous aurons la moindre chance de le faire. »

Au bout d'une heure, le vent, comme Jemmy l'avait espéré, se calma un peu, puis recommença à souffler, mais du rivage. Nous cessâmes d'être secoués violemment sur l'écueil, et je conçus même l'espoir de sauver le navire quand la marée serait tout à fait haute, car la coque ne semblait pas fort endommagée et nous n'avions pas plus d'un pied d'eau dans la cale.

Ayant trouvé un de nos feux de Bengale, je l'allumai pour me rendre compte aussi bien que possible de notre position, et je vis alors qu'il n'y avait absolument aucun espoir de sauver le navire. Nous avions été poussés très-loin du chenal, au milieu de brisants, et il eût fallu un remorqueur pour nous en tirer. Les Indiens avaient tout à fait disparu.

La mer s'étant un peu calmée, nous plaçâmes dans la chaloupe le corps du pauvre Walton, ainsi que quelques objets de première nécessité, et nous nous embarquâmes. Une fois hors du chenal, nous pûmes doubler un cap, derrière lequel la mer se trouvait relativement calme. Le temps s'était éclairci, de sorte que nous pûmes gagner la haute mer et faire au pauvre Walton les funérailles du marin.

Au bout de huit ou dix jours, nous arrivâmes à



Engagement du *Bourayne* avec des pirates chinois dans le golfe de Tonquin. (P. 267, col. 1.)

Victoria, épuisés de fatigue, n'ayant que la plus triste des histoires à raconter, et la perspective d'un long hiver à passer non dans la misère, car nous avions eu soin de faire assurer notre schooner, mais avec la désolante pensée qu'avec notre navire nous avions perdu la petite fortune que nous avions si péniblement gagnée.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.

LA MARINE FRANÇAISE

ET LES

PIRATES CHINOIS

—

EXPÉDITION DU *BOURAYNE*

Les mers qui viennent baigner les côtes du Céleste Empire sont désolées par de fréquents cyclones, auxquels on donne le nom de typhons. Le typhon est la terreur des marins; dans son tourbillon furieux il soulève les flots comme des montagnes et engloutit souvent les plus grands navires.

Les lourdes jonques qui transportent les précieux produits de la Chine, la soie, les thés, ne peuvent affronter ses fureurs. Elles se tiennent timidement à portée de la côte, dont elles se rapprochent chaque soir pour jeter l'ancre à l'abri de quelque promontoire.

Mais elles rencontrent là un fléau aussi redoutable, aussi impitoyable que le typhon. Ce sont les pirates, qui, cachés comme des tigres dans les criques couvertes d'ajoncs, attendent avidement le passage de leurs victimes. Montés sur des barques légères, ils fondent sur les malheureux marchands et s'emparent sans résistance de leur jonque. L'équipage est exterminé ou abandonné à la merci des flots. Puis, après avoir enlevé tous les objets précieux, les forbans mettent le feu à la barque, faisant ainsi disparaître toute trace de leur forfait.

Les navires européens qui fréquentent ces parages ne sont pas à l'abri des attaques de ces hardis pirates, et les petites pièces de canon qu'ils portent toujours à leur bord, sont le plus souvent une protection bien insuffisante.

Les pirates chinois attaquent toutefois les Européens avec plus de prudence qu'ils n'en observent vis-à-vis de leurs compatriotes. Ils ont le plus souvent des gens, affiliés à leurs bandes, qui travaillent dans les ports, et qui leur fournissent ainsi des renseignements précis sur la force de l'équipage, l'armement et la cargaison de chaque navire. On assure même que des employés supérieurs du gouvernement chinois sont parfois associés à ces malfaiteurs et leur facilitent leur horrible industrie.

Lorsque des navires viennent prendre des travailleurs chinois pour les transporter aux Antilles ou en Amérique, les pirates réussissent souvent à se glisser en certain nombre à bord en se faisant engager comme coulis. Une fois le navire à la mer, ils fomentent l'insurrection parmi les émigrants et attaquent l'équipage. Pendant la lutte, leurs compagnons, qui se tiennent dans leurs jonques en vue du navire, accourent au signal donné et s'emparent ainsi facilement de l'objet de leur convoitise.

D'autres fois ils profitent de ce que quelque coup de vent ou l'absence d'un pilote a obligé un navire à jeter l'ancre près de la côte. A la faveur de la nuit, ils montent dans des chaloupes et l'accostent silencieusement. En un clin d'œil, ils se hissent le long des bordages et massacrent l'équipage encore endormi. Si l'alarme est donnée et que les Européens offrent de la résistance, les pirates lancent sur le pont des pots de grès remplis d'une substance enflammée, dont l'âcre fumée, d'une épaisseur asphyxiante, paralyse leurs adversaires ou leur permet à eux-mêmes de battre en retraite.

Ne croyez pas que ces faits soient rares. Encore aujourd'hui, il ne se passe pas de mois sans que les gazettes de Hong-Kong ou de Shanghaï aient à enregistrer soit une révolte de coulis en mer, soit la prise d'un navire par des pirates.

Les nations européennes entretiennent sur ces mers des flottes, chargées de la protection de leur marine marchande. Malheureusement, celles-ci sont le plus souvent impuissantes contre les pirates qui se réfugient à terre et sont protégés par les autorités locales.

Les pirates chinois, non contents d'infester les bouches du Peï-ho et du Yang-tsé-Kiang, étendent leurs ravages jusque sur les côtes du golfe du Tonquin et de l'empire d'Annam.

La France, devenue maîtresse de la Cochinchine et reconnue comme puissance protectrice par l'Annam et le Tonquin, ne pouvait laisser plus longtemps ces pays en proie aux ravages de ces forbans. Elle a dû diriger à plusieurs reprises des expéditions contre eux.

L'année dernière, l'aviso à vapeur *le Bourayne*, commandé par le capitaine de frégate Senez, avait reçu l'ordre d'explorer le littoral de l'Annam et du Tonquin et de donner rigoureusement la chasse aux pirates.

Le 21 octobre 1872, le commandant Senez se trouvait à la hauteur de l'île de Hon-tsé, dans le golfe du Tonquin, quand il aperçut deux jonques d'apparence suspecte, qui, à sa vue, s'empressèrent de se réfugier entre l'île et la côte. Le *Bourayne* se dirigea de leur côté et s'engagea avec précaution dans ce passage inconnu.

Les pirates prirent sans doute son hésitation pour de la crainte et entamèrent eux-mêmes l'attaque par une canonnade vigoureuse et mieux dirigée qu'on

n'aurait pu s'y attendre. Le *Bourayne* riposta et le feu devint très-vif de part et d'autre.

Bientôt les pirates, accablés par une grêle de mousqueterie, durent abandonner une des jonques pour se concentrer sur l'autre, où ils se défendirent avec désespoir. La jonque, criblée d'obus, enfonçait lentement; les survivants de l'équipage se réfugièrent sur l'avant qui surnageait et firent feu de leur dernière pièce, brûlèrent leur dernière cartouche, sans vouloir demander merci. Il fallut mettre les embarcations de l'aviso à la mer pour pouvoir combattre de plus près et avoir raison de cette résistance, digne d'une meilleure cause.

Le combat ne cessa que lorsque tous les pirates, au nombre de trois cents environ, eurent péri jusqu'au dernier. Il n'avait pas duré moins de deux heures. Le *Bourayne* avait eu son gréement haché, un boulet et plusieurs biscaïens dans sa coque et deux blessés dont un officier.

Une semaine plus tard, le commandant Senez se dirigeait vers les îles Hon-mé, où on lui avait signalé la présence d'une flottille de pirates. Il y trouva effectivement quatre jonques de guerre, qui s'unirent aussitôt deux à deux pour le combat, suivant leur habitude.

Après un quart d'heure d'engagement, le premier groupe fut coulé; mais une partie des équipages put se réfugier sur un îlot voisin. La résistance fut d'ailleurs aussi énergique que dans la première affaire; les pirates n'abandonnèrent leurs navires que lorsqu'ils leur manquèrent sous les pieds. Les deux autres jonques gagnèrent la côte et leurs équipages se sauvèrent à terre. Les embarcations de l'aviso s'emparèrent des jonques et les incendièrent. Le *Bourayne* avait reçu trois boulets, et un matelot avait été blessé dans la mâture.

Le lendemain, 28 octobre, eut lieu un second engagement. Le *Bourayne*, avait mouillé sur le théâtre du combat. Dans la nuit, le feu, qui dévorait encore les jonques échouées, fut pris pour un signal par une jonque de pirates, qui s'approcha sans défiance de la côte. Dès le point du jour, l'aviso manœuvra pour lui en couper le chemin, l'obligea à reprendre le large, l'y poursuivit et finit par la couler avec son équipage. Cette dernière jonque était armée de seize à dix-huit pièces de canon, dont plusieurs de gros calibre. Sa résistance acharnée coûta au *Bourayne* trois hommes blessés et des avaries graves dans la coque et le gréement.

En revenant au mouillage, le commandant Senez vit son bâtiment entouré de trois ou quatre cents barques annamites, qui venaient s'informer si elles pouvaient désormais naviguer en sûreté. Depuis plusieurs mois, toutes les populations du littoral étaient bloquées dans leurs ports par ces forbans. Les pirates avaient même fait des incursions dans le pays et y avaient commis toutes sortes d'atrocités. Ces pauvres gens manifestèrent avec chaleur la joie de se voir délivrés de leurs redoutables ennemis.

On doit espérer que la destruction de ces sept jonques, d'une centaine de canons et de plusieurs centaines d'hommes, accomplie en huit jours par le *Bourayne*, portera un coup terrible à la piraterie et la fera disparaître de ces parages.

La France, poursuivant dans le lointain Orient sa mission civilisatrice, aura l'honneur d'avoir rendu le calme et la sécurité à des populations si longtemps et si durement éprouvées.

Louis Rousselet.

LE MARCHAND DE VENISE [1]

CONTE IMITÉ DE SHAKSPEARE

II

Bassanio, tout à son bonheur, avait oublié le terrible engagement qu'Antonio avait contracté pour lui, quand un jour il reçut un message de son ami, et quelle fut sa douleur en y lisant ces mots :

« Cher Bassanio. Le malheur m'accable; mes vaisseaux ont tous péri; poursuivi par mes créanciers, abandonné par mes amis, je n'ai pu payer les trois mille ducats que je dois à Shylock; jeté en prison sur sa requête, j'y attends une mort à laquelle je ne puis échapper. Il m'eût été agréable de vous voir avant de mourir; cependant n'agissez qu'à votre guise et que ma lettre ne vous contraigne pas à venir si votre amitié ne vous y engage. »

Il raconta alors à Portia comment Antonio avait été amené à conclure cet étrange marché; il lui dépeignit la cruauté du vieux Shylock et, pensant au danger auquel son ami se trouvait exposé par sa faute, il se laissa aller au plus violent désespoir.

« Il faut partir tout de suite, dit Portia; laisseriez-vous périr un pareil ami pour une si misérable somme? Prenez six mille ducats, doublez, triplez cette somme s'il le faut, mais arrachez au juif ce contrat sanguinaire. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il arrive quelque chose de fâcheux à un ami si dévoué. »

Bassanio et Gratiano, s'étant donc munis d'argent, partirent en toute hâte pour Venise; une fois arrivés; ils visitèrent le pauvre Antonio dans sa prison, puis se rendirent chez le juif Shylock. Mais comme le jour du payement était passé, celui-ci ne voulut entendre aucune raison et refusa de recevoir le double et même le triple de l'argent, s'en tenant dans sa haine à la lettre de l'acte.

Cependant Portia, sitôt après le départ de son mari, se mit à réfléchir à cette étrange affaire. Elle avait entendu souvent parler de la cruauté de Shylock et

1. Suite. — Voy. page 251.

elle comprit bien que le juif avait fait taire cette fois sa rapacité dans le but de satisfaire sa haine et qu'il ne lâcherait pas sans difficulté une proie si longtemps attendue. Elle cherchait dans son esprit le moyen de tirer Antonio des griffes de ce monstre; après avoir débattu en elle-même les projets les plus irréalisables, elle conçut l'idée de partir pour Venise et de présenter elle-même la défense d'Antonio.

Elle se trouvait avoir parmi ses parents un avocat distingué du nom de Bellario. Elle lui écrivit pour lui soumettre son projet et le prier de lui envoyer une lettre pour le duc de Venise ainsi que deux costumes complets, l'un d'avocat et l'autre de clerc.

Ayant reçu la lettre et les vêtements, elle revêtit le costume d'avocat et fit endosser à sa suivante Nérissa celui de clerc. Ainsi travesties, elles prirent le chemin de Venise et y arrivèrent le jour même où l'affaire devait être portée devant le duc.

Portia se dirigea donc immédiatement vers le palais de justice, où le peuple se portait en foule pour apprendre le dénouement de cet étrange procès.

Le duc et le grand conseil avaient déjà pris place; Portia, se faisant annoncer par un huissier, entra dans la cour de justice et remit au duc la lettre de Bellario.

Celui-ci écrivait au duc que, retenu à Padoue par une grave indisposition, il ne pouvait venir soutenir la défense d'Antonio, ainsi qu'il s'y était engagé, mais qu'il envoyait en son lieu et place le docteur Balthazar (c'était le nom qu'avait choisi Portia), jeune avocat d'un grand talent et d'une profondeur de jugement égale à celle de l'homme de loi le plus expérimenté.



Quelle fut sa douleur en y lisant ces mots. (P. 267, col. 1.)

Le duc examina avec curiosité la belle Portia, à qui sa robe noire et sa perruque n'enlevaient rien de sa gentillesse, et la présenta aux juges comme le défenseur d'Antonio.

Portia alla prendre place à la barre avec Nérissa, qui tenait avec beaucoup d'aplomb son rôle de clerc. Elle aperçut bientôt Bassanio, debout à côté de son ami, et non loin de là le misérable Shylock, la figure rayonnante de joie.

Enfin, sur l'ordre du duc, les débats commencèrent.

Portia, faisant appel à tout son courage et comprenant l'énorme responsabilité qu'elle avait assumée, se leva pour procéder à l'interrogatoire et à la défense.

Se tournant vers le juif, elle lui dit :

« Êtes-vous Shylock?

— Shylock est mon nom.

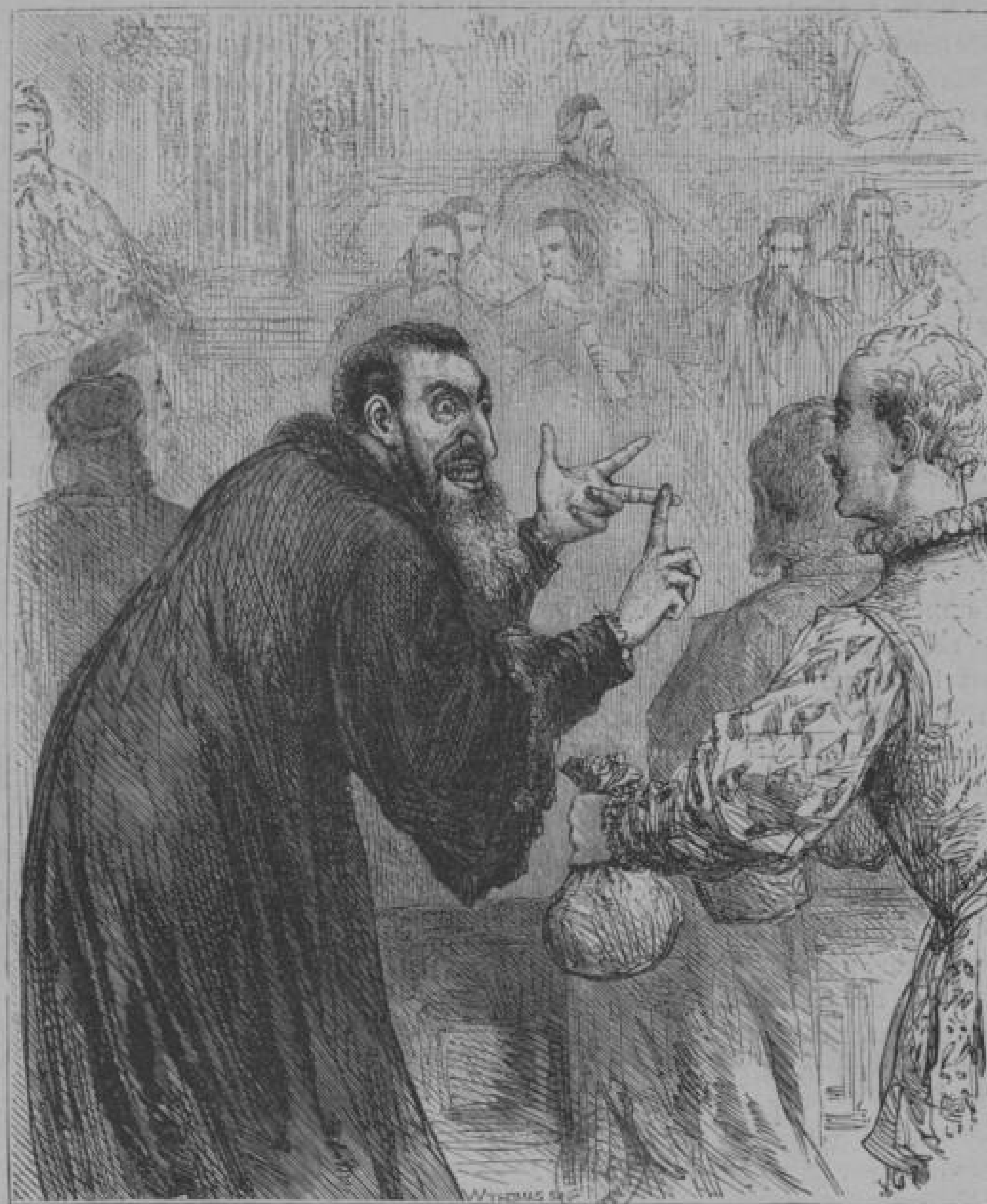
— Quelque étrange, reprit-elle, que soit la requête que vous adressez à la cour, nous n'en reconnaissons pas moins toute la légalité. Mais, rappelle-toi, juif, que, quoique la justice soit pour toi, ce n'est pas par la justice qu'aucun de nous trouvera son salut. Aussi je viens te prier d'être clément et de modérer la demande; car si tu persistes, cette cour de Venise se verra obligée de prononcer la sentence contre le marchand Antonio. »

A cela le juif répondit :

« Que mes actes retombent sur ma tête! Je ne demande rien que l'exécution du contrat que m'a signé Antonio. N'ai-je pas tenu ma parole? n'ai-je pas donné mon argent? Qu'Antonio s'exécute à son tour! »

Bassanio proposa alors au juif devant la cour de lui payer le triple ou le quadruple de la somme avancée à Antonio. Mais Shylock refusa tout arrangement, avouant aux juges qu'il ne voulait que satisfaire sa haine et que, puisque la loi lui livrait Antonio, il tenait à faire usage de son droit.

Bassanio, voyant qu'il ne pouvait fléchir le juif, implora la compassion de la cour. A son grand étonnement, ce fut Portia (qu'il n'avait du reste pas reconnue) qui, paraissant prendre le parti de Shylock, s'interposa, en disant qu'aucun pouvoir à Venise ne pouvait altérer la loi.



Bassanio proposa au juif de payer. (P. 269, col. 2.)

Shylock, en entendant les paroles de Portia, leva les mains au ciel et s'écria : « Ecoutez-le, juges! C'est Daniel que Dieu a envoyé pour nous juger! Oui, c'est Daniel en personne! »

Portia demanda alors à voir le contrat; après l'avoir examiné attentivement, elle dit au juif :

« Tu as raison, Shylock, ce billet est échu et n'a pas été payé au jour fixé; par les conventions qui y sont consignées et approuvées de la main d'Antonio,

tu es en droit de réclamer une livre de chair à couper tout près du cœur de ce marchand. Mais, je te le répète, sois clément; pardonne à ton ennemi et accepte le bénéfice que t'offre si généreusement Bassanio. Laisse-moi déchirer cet acte fatal.

— Pas avant qu'il ne soit acquitté selon les règles qui y sont fixées, répondit le juif. Je jure sur mon âme qu'il n'est raisonnement si subtil qui puisse me détourner de ma volonté. »

Alors Portia se tournant vers Antonio lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter pour sa défense, sinon qu'il eût à préparer sa poitrine au couteau.

Le malheureux marchand savait bien qu'il ne pouvait échapper à la vengeance du juif. Il se jeta dans les bras de Bassanio en lui disant :

« Adieu, cher ami, ne vous désolez pas de m'avoir entraîné dans cette infortune. Recommandez-moi au souvenir de votre épouse, qu'il m'eût fait tant de plaisir de connaître avant de mourir; racontez-lui ma mort et demandez-lui si Bassanio avait eu moi un ami véritable. »

Bassanio, étouffant ses sanglots, lui répondit :

« Antonio, ma femme m'est plus chère que ma propre existence; mais ma vie, ma femme et le monde entier, me sont moins chers que ta vie. J'abandonnerais tout, je sacrifierais tout pour te délivrer de ce monstre. »

Portia ne put s'empêcher de sourire en entendant ces paroles, mais elle était loin d'être jalouse de l'amitié que son mari avait pour Antonio; cependant elle crut devoir lui dire :

« Je crois, monsieur, que si votre femme vous entendait, elle serait peu flattée de la préférence que vous accordez à votre ami. »

Gratiano, qui ne voulait pas rester en arrière de son maître, s'écria que, malgré toute l'affection que lui inspirait sa jeune femme, il la souhaiterait au ciel, s'il savait que sa mort pût sauver Antonio. Aussi Nérissa, rouge de dépit sous sa perruque de clerc, lui conseilla de ne pas laisser savoir cela à sa femme, s'il voulait être tranquille en ménage.

A suivre. ÉT. LEROUX.

LES PIGEONS VOYAGEURS

ET LES DÉPÊCHES MICROSCOPIQUES[1]

Nous avons vu que l'emploi des pigeons messagers offre les plus grands caractères de certitude et de célérité quand les conditions atmosphériques sont favorables. Mais, pour rendre pratique le service d'une poste aérienne bien organisée, il est indispensable de trouver le moyen de confier à l'oiseau un grand nombre de dépêches sous un faible poids. Si l'on chargeait le pigeon voyageur d'un bagage qui excédât un gramme, on entraverait la liberté de ses mouvements; son vol ne serait plus assuré; le courrier ailé, lassé, harassé par une charge trop lourde, succomberait sous son fardeau. Mais d'autre part si l'on ne peut fixer à la queue ou à la patte de l'oiseau qu'une mince feuille de papier, à peine grande comme une carte de visite, comment arriver à y écrire des dépêches, à y formuler des ordres nombreux ou des renseignements détaillés sur une si petite surface? Pendant le siége de Paris, ce problème s'est trouvé logiquement posé à ceux qui voulaient utiliser les pigeons voyageurs, pour faire parvenir dans l'enceinte de Paris des nouvelles du dehors : la solution a été trouvée presque immédiatement, au grand honneur de l'ingénieuse perspicacité de l'esprit national. Grâce au secours de la photographie, on est arrivé à réaliser de véritables prodiges, et les dépêches portées par les pigeons ont pu être formées de six mille lettres d'imprimerie, réduites à un tel degré de ténuité qu'elles n'occupaient pas une surface égale à celle d'une feuille de papier à cigarette.


627 642

Dépêche photomicroscopique.

Désormais, dans l'organisation de la poste aérienne future, la photographie microscopique sera le complément indispensable du service des pigeons voyageurs; aussi croyons-nous devoir donner ici quelques détails sur une branche aussi curieuse d'une des merveilleuses applications de la physique moderne.

Au Palais de l'Industrie, en 1859, on a vendu des milliers de petites breloques qui donnaient une idée de la prodigieuse ténuité que sont susceptibles d'atteindre les épreuves photographiques. C'étaient de petites lunettes où était contenu un carré de papier dont la surface n'excédait pas celle d'une tête d'épingle. A la vue simple, on ne distinguait sur ce papier, qui était collé sur une mince lamelle de verre, qu'une tache brunâtre complétement indécise; mais quand on regardait à travers le petit verre grossissant dont était muni l'appareil d'optique en miniature, on distinguait avec une grande netteté les sujets les plus variés reproduits par ce système.

M. Dagron, ingénieur photographe, est un de ceux qui ont le plus contribué à rendre pratique l'art si curieux de la *Microphotographie*. Avant lui, en 1858, un expérimentateur de Manchester avait eu l'heureuse idée d'adapter une sorte d'objectif-microscope

1. Suite et fin. — Voy. page 190.

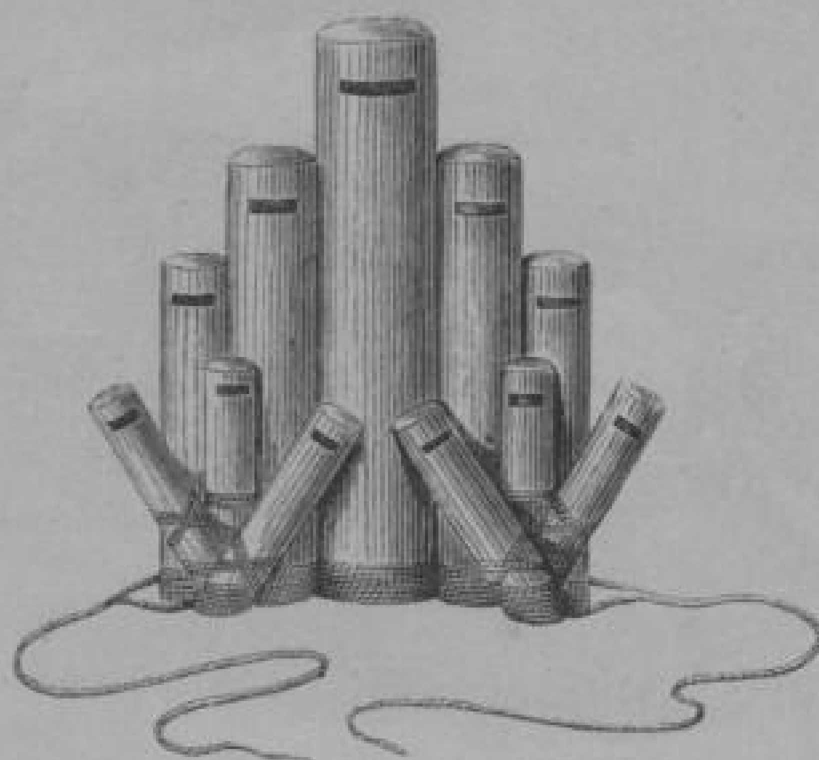
à la chambre noire de son appareil, et il avait obtenu quelques épreuves photographiques considérablement réduites.

Grâce aux procédés photographiques, on pouvait pendant le siége de Paris charger les pigeons voyageurs d'un nombre de missives tel qu'il eût fallu un homme pour les porter si elles avaient été écrites en caractères ordinaires.



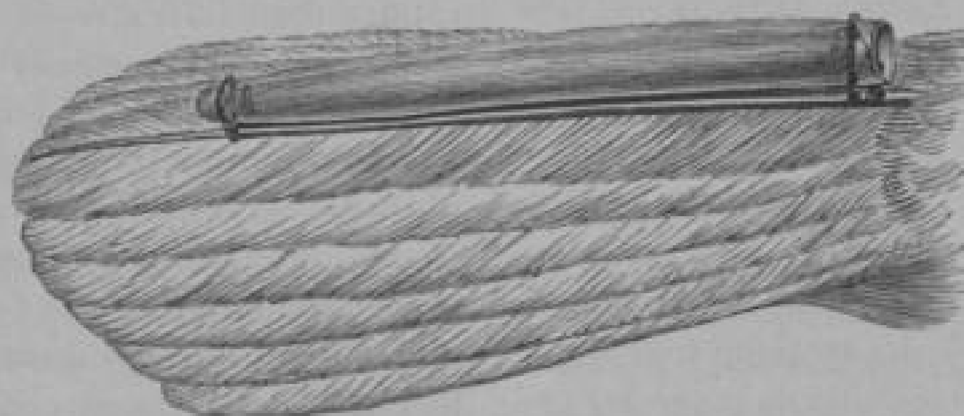
Aile de pigeon voyageur, avec le timbre. (P. 271, col. 1.)

On écrivait à Tours toutes les dépêches privées ou publiques sur une grande feuille de papier à dessin. On y imprimait jusqu'à vingt mille lettres. M. Dagron, sorti de Paris en ballon, réduisait cette véritable affiche en un petit cliché, qui avait à peu près le quart de la superficie d'une carte à jouer. L'épreuve était tirée sur une mince feuille de papier, et plus tard sur une pellicule de collodion, qui, quoique ne pesant guère plus de 5 centigrammes, renfermait la matière d'un journal entier. Plusieurs de ces pellicules, représentant un nombre considérable de dépêches, étaient enroulées et enfermées dans un petit tuyau de plume de la grandeur d'un cure-dent. Cette légère boite aux lettres d'un nouveau genre était attachée à la queue du pigeon comme le représente la figure ci-contre. L'oiseau messager ne portait pas seulement ce léger fardeau; mais, à l'arrivée et au départ, on avait soin de marquer sur son aile l'empreinte d'un timbre humide, véritable accusé de réception ou d'envoi.



Sifflet employé en Chine pour les pigeons voyageurs. (P. 272, col. 1.)

470 pages typographiées ont été reproduites par les procédés de M. Dagron et de son collaborateur, M. Fernique. Chaque page contenait près de 1500 lettres, soit environ 200 dépêches. 16 de ces pages tenaient sur une pellicule de 3 centimètres sur 5, ne pesant pas plus de 5 centigrammes et dont nous avons cherché à reproduire l'aspect exact dans notre figure. La réduction était faite au huit-centième.



Queue de pigeon voyageur, avec le tube à dépêches. (P. 271, col. 1.)

Chaque pigeon pouvait emporter dans un tuyau de plume une vingtaine de ces pellicules, qui n'atteignaient en somme que le poids de 1 gramme. Ces dépêches réunies formaient un total de 300 000 lettres, c'est-à-dire la matière de 120 pages de notre journal.

Les dépêches photomicroscopiques étaient en général tirées à 30 ou 40 exemplaires et envoyées par autant de pigeons. Près de *cent mille dépêches* ont été envoyées ainsi à Paris pendant le siége. En imprimant toutes ces dépêches en caractères ordinaires, on formerait une bibliothèque de plus de 500 volumes! Tout cela a été porté par des oiseaux!

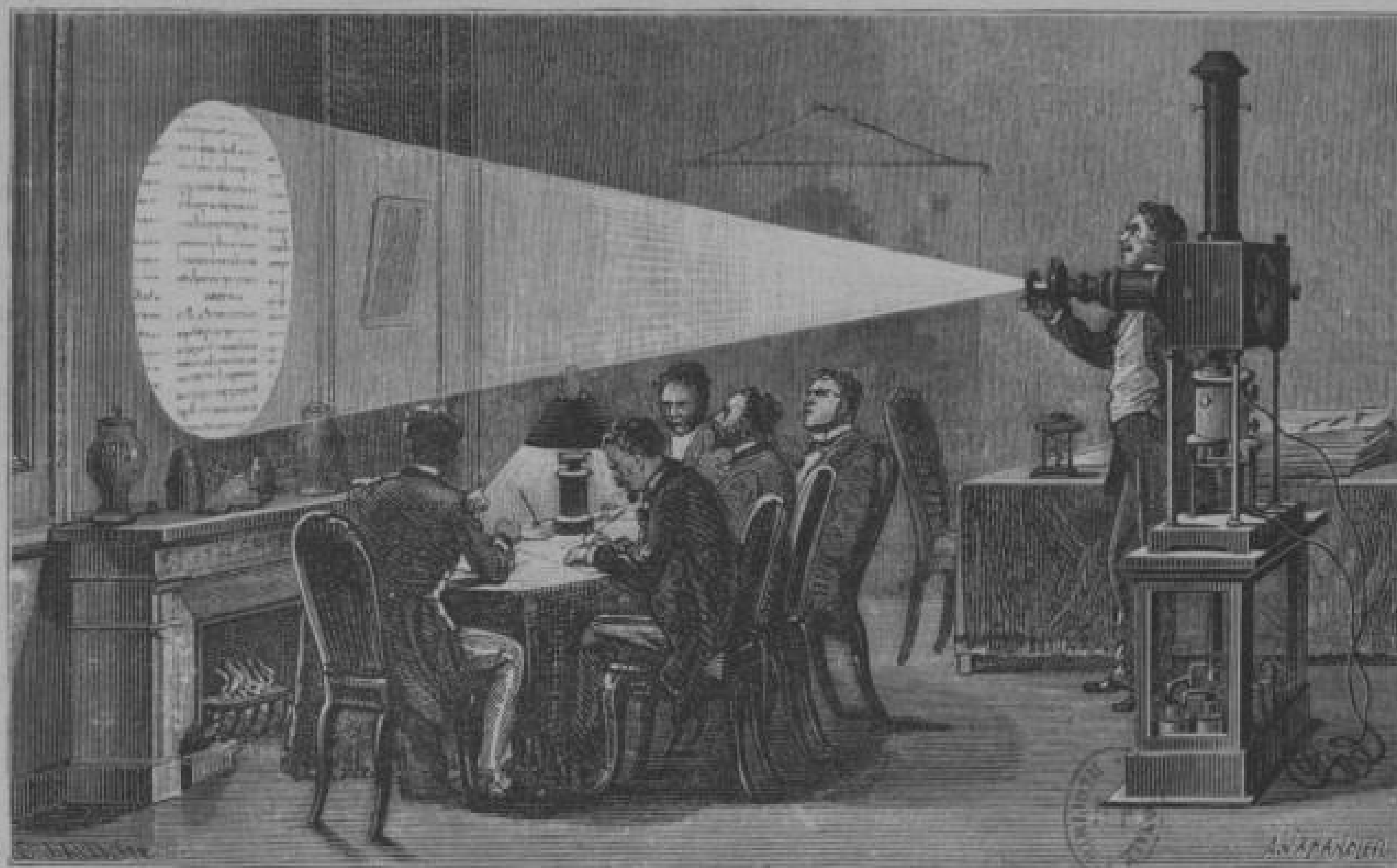
Aussitôt que le tube était reçu à l'administration des télégraphes, M. Mercadier procédait à l'ouverture en le fendant avec un canif. Les pellicules photographiées étaient délicatement placées dans une petite cuvette remplie d'eau légèrement ammoniacale. Au sein de ce liquide, les dépêches se déroulaient, on les séchait, on les plaçait entre deux verres. Il ne restait plus qu'à les poser sur le porte-objet d'un microscope photo-électrique. La gravure qui accompagne notre texte représente une de ces intéressantes séances de transcription des dépêches photomicrographiques. La pellicule de collodion est projetée sur un écran, au moyen de l'appareil photo-électrique, véritable lanterne magique d'un puissant effet. Les caractères, presque invisibles, sont suffisamment grossis pour que des copistes, placés devant l'écran, puissent les reproduire sur papier.

Quand les dépêches étaient nombreuses, la lecture en était assez lente; mais la pellicule renfermait un grand nombre de pages ou petits carrés; on pouvait la diviser, et la lire en même temps avec plusieurs microscopes.

MM. Cornu et Mercadier perfectionnèrent le procédé de lecture des dépêches avec le microscope. La pellicule de collodion, intercalée entre deux glaces,

était reçue sur un porte-glace, auquel un mécanisme imprimait un double mouvement horizontal et vertical. Chaque partie de la dépêche passait lentement au foyer du microscope. Sur l'écran les caractères se déroulaient suffisamment agrandis pour être lus et copiés.

L'installation et la mise en train duraient environ quatre heures; il fallait en outre quelques heures pour copier les dépêches. MM. Cornu et Mercadier tentèrent de photographier directement les caractères grandis et projetés sur l'écran, mais ils ne réussirent pas dans leurs premières tentatives. Il est certain que les progrès eussent marché à grands pas, si l'hiver, le froid n'avaient pas tardé à rendre de plus en plus rare l'arrivée des pigeons pendant le siége.



Grandissement de la dépêche photomicroscopique au moyen de l'appareil photo-électrique. (P. 271, col. 2.)

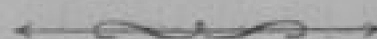
L'intempérie des saisons n'est pas le seul obstacle qui nuise au service des oiseaux messagers: ceux-ci ont à courir en chemin d'autres dangers, et les oiseaux de proie sont leurs plus redoutables ennemis. Il est à présumer que parmi les pigeons voyageurs qui ne reviennent plus au colombier, il en est un certain nombre qui ont été les victimes de ces pirates aériens que l'on nomme des éperviers. Les Chinois, qui souvent font preuve d'habileté dans les procédés qu'ils emploient, ont imaginé un système très-ingénieux pour protéger contre les oiseaux de proie les pigeons voyageurs, dont ils font un fréquent usage dans le Céleste-Empire. Ils attachent à la naissance de la queue de l'oiseau messager un système de sifflets en bambou très-léger, comme le représente notre figure. Quand le pigeon vole, l'air s'engouffre dans les petits tubes, où il est soumis à des vibrations qui produisent un son aigu et continu. Si les pigeons voyagent en bandes, tous les sifflets dont ils sont munis produisent un concert bruyant qui s'étend à une grande distance, et éloigne les oiseaux de proie terrifiés de ce vacarme. Les personnes qui ont vécu longtemps en Chine, et notamment à Pékin, rapportent qu'ils ont souvent entendu dans les campagnes le sifflement strident produit par ces tubes de bambou des pigeons voyageurs, sans s'être d'abord rendu compte de ce bruit inattendu qui semblait descendre du ciel.

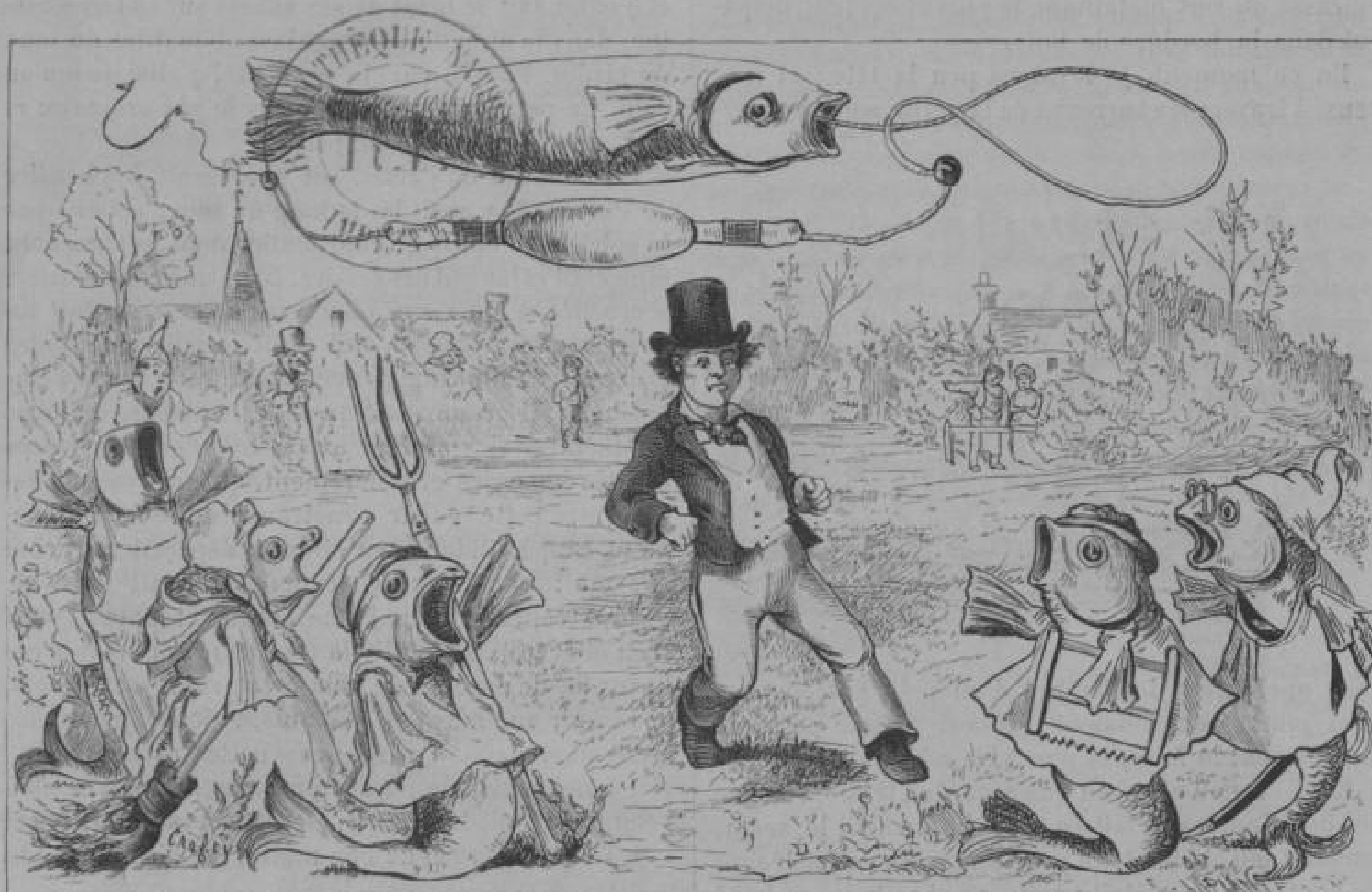
Il nous semble que ce procédé mérite de fixer l'attention des hommes compétents, et qu'on ne négligera pas d'en étudier l'efficacité dans la création de la poste aérienne, dont on se préoccupe actuellement. Nous faisons des vœux pour que cette organisation soit bientôt prête à fonctionner, et que les pigeons du siége soient comme la tradition glorieuse des services que les messagers ailés sont appelés à rendre dans l'avenir.

On ne doit pas oublier qu'à l'heure funeste où la France était envahie par des hordes ennemies, la photographie, complétant le service merveilleux des pigeons, est venue prêter son aide à des milliers d'assiégés, emprisonnés pendant cinq mois par les armées allemandes!

Espérons que les enseignements du passé seront féconds pour l'avenir; si notre patrie se trouve, un jour encore, engagée dans un de ces conflits sanglants, les pigeons voyageurs, dans leur rôle modeste, nous apporteront de nouveaux secours; ils ne seront plus cette fois, nous aimons à le croire, que des messagers d'heureuses nouvelles!

GASTON TISSANDIER.





LE POISSON D'AVRIL

« Surtout ne t'éloigne pas, me dit ma mère en mettant la dernière main à ma toilette. Ton père sera de retour dans une heure et demie au plus tard, nous partirons aussitôt pour le Breuil. Ne te regarde donc pas ainsi dans la glace. Pour plus de sûreté, ne quitte pas le jardin ; dans tous les cas, si tu sors, ne va pas du côté de chez Pidoux. »

Pidoux était le charpentier du village. Ce n'était pas un méchant homme; mais il avait la détestable manie de jouer des tours à tout le monde. Plus d'une fois j'avais été victime de quelqu'une de ses mystifications. Plus d'une fois, honteux et confus, je m'étais bien juré de ne plus m'y laisser prendre ; et il m'y prenait toujours. De plus, son langage n'était point des plus choisis, et comme de toutes mes visites à son chantier je rapportais quelque locution hasardée, ma mère me recommandait d'éviter la petite ruelle où il travaillait son bois, en chantant.

Malheureusement, ce jour-là, j'avais un chapeau neuf, ou pour mieux dire, j'étrennais mon premier chapeau ; c'est ce qui me perdit.

Je demeurai d'abord au jardin, étalant au soleil ma veste neuve et mon chapeau luisant. Je jouissais par avance de cette promenade au Breuil, depuis si longtemps méditée. Je jetais des regards de bienveillance sur tout ce qui m'entourait, et je trouvais un air de fête à nos amandiers fleuris, aux abeilles qui voltigeaient autour, d'un air affairé, aux gros bourdons velus qui se ruaient à travers les fleurs, avec un murmure de satisfaction indicible. J'étais surexcité par ma toilette, par la perspective d'une promenade en voiture, et un peu grisé aussi, je crois, par l'air tiède et pur de cette belle matinée de printemps.

Je sentis tout à coup un impérieux désir de sortir du jardin et de montrer aux petits garçons du village ce que c'est qu'un chapeau. Mais je me souvins à temps des recommandations de ma mère. Je me dis alors à demi-voix : « Je veux rester et je resterai. » Pour fixer mes regards qui commençaient à vagabonder par-dessus les murs, et détourner de mon esprit l'idée fixe qui l'obsédait, je me mis à contempler avec un vif intérêt un carabe du plus beau vert qui traversait en diagonale le sable de l'allée.

« Voilà une jolie bête, me dis-je ; voyons où elle va ! »

Le carabe, après avoir fait miroiter au soleil sa

cuirasse du vert métallique le plus étincelant, disparut dans la bordure de buis.

En ce moment, je levai un peu la tête ; et mes yeux, à travers les barreaux de la petite porte à claire-



voie, aperçurent les jambes d'un petit garçon. Ces deux jambes exprimaient, autant qu'une paire de jambes peut le faire, la plus vive admiration.

Était-ce mon chapeau que regardait le propriétaire des deux jambes ? était-ce tout simplement le jardin, qui était joli et bien tenu pour un jardin de médecin ? En tout cas, ce n'était pas le carabe. Je me relevai sans affectation, et je marchai lentement vers la



porte, afin que le petit garçon pût voir mon chapeau de plus près.

Eut-il peur de moi ? ou, sa curiosité étant satisfaite, voulait-il regagner le temps perdu ? Le fait est que les deux jambes se mirent à courir, et le petit garçon disparut. J'ouvris la porte simplement pour voir où il allait.

Il venait de tourner le coin de la rue à gauche, et j'entendais le bruit de ses sabots sur la terre battue, dans la direction des grosses clématites du fond du jardin. Poussé par la curiosité, j'allai jusqu'au coin. Le petit garçon avait repris le pas ordinaire et s'en allait à travers champs.

De l'endroit où j'étais, on apercevait le chantier de Pidoux. Il y avait là, le long du mur, éclairé par le soleil, des outils de charpentier dont le tranchant étincelait et lançait des éclairs. Dans une cage d'osier, accrochée à un vieux clou rouillé, se débattait un vieux geai mystérieux, qui avait régulièrement des syncopes, comme une personne naturelle. Dans l'état ordinaire, il grommelait quelques syllabes, toujours les mêmes. Il y avait deux ou trois grosses pièces de bois équarries grossièrement, qui envoyaient jusqu'à moi cette odeur pénétrante du bois fraîchement coupé. Pidoux, en sifflant, dépeçait un arbre énorme : chaque coup de hache faisait voler de grands copeaux d'un jaune tendre et appétissant. C'en était trop. Je perdis la tête, et je voulus voir ces beaux tas de copeaux de plus près ; rien que les voir, et revenir sur mes pas ! Et puis, Pidoux, qui se moquait quelquefois de mes casquettes et les comparait à des melons ou à des pruneaux, verrait ce chapeau neuf qui, lui du moins, défiait toute critique !

« Te voilà *faraud* de bon matin, me dit Pidoux, du



plus loin qu'il m'aperçut (*faraud*, dans la langue de mon village, équivaut au mot français *élégant*). Oh oh ! plus que cela de chapeau neuf ! »

Je rougis d'orgueil, mais je ne voulus pas abuser de mes avantages, et je lui dis, avec une simplicité dont je me sus le plus grand gré : « C'est parce que nous allons aujourd'hui au Breuil en voiture. »

Il ne répondit rien d'abord, et se courbant sur son travail, il semblait méditer quelque chose. Impatienté de son silence, je me disais : « Eh bien ! c'est là tout le compliment que tu me fais? »

Il releva la tête et dit : « Comme cela tu vas au Breuil. C'est très-bien d'aller au Breuil. Mais, tu sais, gare la pluie !

— La pluie, par un temps pareil ! » Et je me mis à rire. En effet, le ciel était d'un bleu humide, à la fois

profond et lumineux. Il n'y avait pas, jusqu'aux limites de l'horizon le plus lointain, qu'on entrevoyait par-dessous les branches de deux grands noyers, un seul nuage de la grosseur de mon chapeau.

« Te connais-tu au temps? me demanda-t-il avec un sérieux très-bien joué.

— Non!

— Eh bien, regarde cela ! » Cela c'était le clocher qui pointait parmi les amandiers fleuris et les toits irréguliers du village.

« Tu vois de quel côté est tourné le coq?

— Oui.

— Signe de pluie, mon bonhomme! Dans deux heures tu m'en diras des nouvelles! »

Ayant ainsi parlé, l'oracle se remit à charpenter en sifflant. Moi, je fus si saisi de ce qu'il disait et de l'aplomb avec lequel il le disait, que je fus sur le point de pleurer.

« Il y a un moyen d'empêcher la pluie, reprit-il en levant la tête.

— Quel moyen? lui dis-je en me raccrochant à l'espérance.

— Il faudrait faire tourner le vent, et pour cela se procurer *la corde à virer le vent*. Mais, voilà le diable, ajouta-t-il, qui est-ce qui l'a, en ce moment, cette corde à virer le vent? Si l'on pouvait savoir ça! » Il fit quelques pas vers la maison du sabotier, et cria deux fois : « Hé! Dauron! »



La tête de Dauron apparut à la fenêtre; Pidoux, je ne sais trop pourquoi, se mit à lui faire des signes d'intelligence en clignant l'œil gauche. Alors il lui dit:

« Est-ce assez malheureux! On a besoin de la corde à virer le vent; et voilà que je ne sais pas qui est-ce qui l'a empruntée.

— La corde à virer le vent? dit Dauron. Attendez donc! attendez donc! »

Il disparut de la fenêtre pour reparaître à la porte. Il ajusta sur son nez une grosse paire de besicles en corne, et se mit à lire, avec un sérieux affecté, dans un almanach à couverture bleue, tout corné aux coins, et par parenthèse pas trop propre.

A la fin, il parut avoir trouvé ce qu'il cherchait, et s'adressant à Pidoux : « La corde à virer le vent est chez Lacroix. Il l'a empruntée pour faire lever ses petits pois. C'est un peu loin, si l'on est pressé.

— Oh! j'ai de bonnes jambes, » m'écriai-je, trop heureux de conjurer, au prix d'une petite course, les terribles présages qui m'avaient si fort épouvanté.

Lacroix, l'épicier, demeurait à l'autre bout du village. Au moment de prendre ma course, je fus arrêté par cette réflexion qu'il me faudrait passer sous les fenêtres de la maison, et que ma mère ne manquerait pas de me voir. Je pris donc à travers champs un sentier qui allongeait de moitié le trajet. J'étais tout haletant quand je poussai brusquement la petite porte. Au bruit de la sonnette fêlée, l'épicier, qui regardait au fond d'un bocal à cornichons, leva la tête.

« Des billes? me demanda-t-il avec un sourire insinuant. Du sucre d'orge alors?

— Non. »

Pendant qu'il me parlait, j'avais repris haleine, et je pus lui expliquer que je venais lui réclamer *la corde à virer le vent.*

Il parut d'abord surpris ; puis, je ne sais pourquoi, il fut pris d'une folle envie de rire qu'il dissimulait très-mal dans son tablier bleu. Mais j'étais trop pénétré de l'importance de ma démarche pour m'arrêter à ces détails. Quand il eut retiré le tablier dont il se cachait le visage, sous prétexte de s'essuyer le front, il était tout rouge, mais la parole lui était revenue.

« Attends un peu, me dit-il, il faut que je demande à ma femme où est cette corde. »

Il sortit par une porte vitrée, tout enguirlandée de pelotes de ficelle, de cordes à sauter, et tapissée d'images d'Epinal.

Dans le silence de la boutique, je distinguais les battements sourds de mon cœur.

J'entendis bientôt comme une discussion derrière la porte vitrée. On avait l'air de se demander si l'on devait rendre ou garder la corde à virer le vent. J'eus une horrible crainte. Si l'on refusait de la rendre, que faire? Machinalement je me regardai dans les plateaux des balances. Je n'ai jamais vu figure si plate, si déformée, si lamentable. La femme disait « non », le mari disait « si ». La femme répliqua « son père se fâchera »; le mari répondit quelque chose que je n'entendis pas. D'habitude, j'aimais beaucoup Mme Lacroix, parce qu'elle avait une bonne figure avenante, avec je ne sais combien de fossettes. Mais cette fois, je la pris en grippe, en songeant que c'était elle qui disait non, et qui refusait de rendre la corde.

L'épicier reparut; derrière son épaule se montrait la figure à moitié fâchée de l'épicière. Elle me faisait des signes auxquels je ne comprenais rien, et qui irritèrent son mari quand il les aperçut. Elle me fit compliment sur mon chapeau (pour m'amadouer sans doute), me conseilla de ne pas courir trop fort (de quoi se mêlait-elle?) ; après quoi, d'un air de compassion qui me déplut, elle me mit dans la main un

bâton de sucre d'orge qui me réconcilia presque avec elle.

« Mon garçon, dit le père Lacroix, la corde est en



ce moment chez Roubaud, qui en avait besoin pour faire fleurir ses luzernes. »

Le père Roubaud était dans son jardin, sur un banc, au soleil; les deux jambes écartées, les mains sur les genoux, surveillant ses plates-bandes, dans l'attitude d'un homme qui vient de déjeuner copieusement, et qui va faire un petit somme, en aspirant le parfum de ses giroflées. Bastien, son gros bouledogue tavelé, dormait déjà à côté de lui.

Il ne comprit d'abord rien à ma demande. Quand



je la lui répétai, il commença à rire si bruyamment, que Bastien, réveillé en sursaut, se mit à courir après un chat imaginaire. Enfin, le bonhomme s'essuya les yeux avec son mouchoir à carreaux, reprit haleine du mieux qu'il put, et me déclara que c'était la meilleure plaisanterie qu'il eût entendue depuis longtemps. Je lui affirmai de mon côté que ce n'était pas une plaisanterie, et que s'il ne se servait plus de la corde, il ferait mieux de la rendre.

« Ah, ça! tu y tiens donc? dit-il en me regardant d'un air surpris.

— Je cours après depuis une heure.

— Répète ça.

— Je cours après depuis une heure.

— Depuis une heure! Il y a longtemps que ça n'a si bien réussi. Si tu y tiens, mon bonhomme, tu peux courir encore. Car le préfet a demandé la corde pour le moment des élections; tiens, vois-tu, là-bas, les gendarmes qui l'emportent à Blois en allant à la correspondance. »

En effet, par-dessus la haie d'aubépine fleurie, deux tricornes galonnés se balançaient au mouvement rhythmé du pas des chevaux.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à la porte; comme il y



avait un long détour à faire pour rejoindre les gendarmes, je n'avais pas de temps à perdre. Je les connaissais bien, les gendarmes, et je n'avais pas peur de leur présenter ma requête. Bien souvent, le matin, j'avais regardé dans la cour de la gendarmerie, et je les avais vus de près, non plus avec la tenue imposante et l'air terrible qu'ils ont à cheval. Je les avais vus en petite tenue et en sabots, jouant avec leurs petits enfants, ou épluchant de la salade, ou fourbissant leur équipement et le harnachement de leurs chevaux. On me permettait d'entrer, on me disait même un petit mot d'amitié, parce que mon père, le seul médecin du bourg, se trouvait être par là même le médecin de la gendarmerie. Voilà comment et pourquoi les gendarmes étaient pour moi des hommes comme les autres.

Je passais en courant le long de la halle, lorsque Mme Lacroix sortit de derrière un des piliers, et me demanda où j'allais. Comme je me sauvais sans lui répondre, elle me saisit par le bras.

« Laissez-moi, laissez-moi, madame Lacroix, dis-je en me débattant.

— Un mot, mon mignon, reprit-elle. Tu ne sais donc pas que c'est aujourd'hui le 1er avril, et que c'est pour t'attraper qu'on te fait courir après la corde à virer le vent. La corde à virer le vent n'existe pas, c'est un poisson d'avril! »

Toute mon exaltation tomba comme si je venais de

recevoir une douche. De dépit, je jetai violemment mon chapeau par terre.

La brave femme le ramassa, et tout en le lustrant avec soin, me dit : « Ne te fâche pas pour cela. Ce n'est rien. C'est arrivé à bien d'autres. Méfie-toi une autre fois. » Et pour me consoler, elle m'embrassa.

J'étais si confus, que je ne sais trop si je remerciai Mme Lacroix de s'être dérangée exprès pour m'empêcher d'aller plus loin.

Comme je la quittais, une bande de gamins, à qui peut-être Pidoux avait donné le mot, débusqua d'une petite ruelle, et tous, en chantant, se mirent à exécuter autour de moi des danses sauvages.

Je fonçai, les poings fermés, sur ceux qui étaient devant moi, et je réussis à me tirer de leurs mains. Il est vrai que mon chapeau neuf trouva dans cette bagarre une fin prématurée. Une des manches de ma veste pendait misérablement, et je ressentais dans la région du nez une chaleur inaccoutumée, accompagnée de picotements.

« Le voilà! dit ma mère, avec un geste d'effroi, quand elle me vit rentrer en si piteux équipage.

— Ce n'est rien, dit mon père ; il suffira de lui bassiner le nez et d'y mettre une compresse. Élisabeth aura soin de lui pendant que nous irons au Breuil. »

On ne me dit pas autre chose, on me trouvait sans doute assez puni de ma désobéissance. J'eus tout le loisir de réfléchir pendant cette journée de réclusion, car je n'osai descendre au jardin, ni même risquer mon nez à la fenêtre.

Comme c'est assez l'usage, je m'en pris à tout le monde de ma déconvenue. J'en voulus surtout à Pidoux, à l'épicier, au père Roubaud. Je formai le projet de ne plus jamais croire personne. Quelques jours après, ma mère, qui sut bien me faire dire ce que j'avais sur le cœur, me fit comprendre qu'il n'est pas plus juste de se défier de tout le monde que de se confier à tout le monde. Je ne sais comment elle s'y prit, mais je commençai à m'avouer que tous mes malheurs étaient venus d'avoir quitté le jardin, malgré ses recommandations.

« Suppose, me dit-elle, que cette aventure soit arrivée à un autre qu'à toi : que dirais-tu d'un petit garçon qui ne croit pas sa mère quand elle lui dit de rester au jardin, et qui croit le premier venu quand il l'envoie chercher..... comment appelles-tu cela?

— La corde à virer le vent, répondis-je en baissant le nez avec confusion.

— Eh bien, que penserais-tu de ce petit garçon?

— Je penserais que c'est un sot.

— Ne soyons pas si sévères : c'est un petit imprudent. Souhaitons tous les deux que ses propres malheurs lui donnent un peu de sagesse à l'avenir. Va voir aujourd'hui si les narcisses sont en fleur; tu m'en cueilleras un bouquet. Va, mon enfant! »

Je lui tendis le front; mais elle m'embrassa sur les deux joues, et je descendis tout léger et tout joyeux.

J. Levoisin.



DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE XVII

Voyage de découverte au pays de l'or.

Nous étions décidés à abandonner définitivement Jack of Clubs Creek, et à faire notre dernière tentative sur un terrain vierge où nul homme blanc n'eût encore mis le pied. A cet effet, sitôt arrivés à William's Creek, nous achetâmes pour un mois environ de farine, de lard et d'autres provisions; nous nous munîmes d'une pioche, d'une pelle, d'une poêle à laver le minerai, et nous prîmes la direction de la *Bear River* (rivière de l'Ours), ayant chacun sur notre dos une centaine de livres.



Élan de la Colombie anglaise. (P. 279, col. 2.)

Bien que nous fussions à la fin de mai, la neige n'avait pas entièrement disparu, et nous en trouvions encore de deux à trois pieds dans les bois que nous traversions. Ce qui, chargés comme nous étions, rendait notre marche très-pénible. Il n'y avait point de chemin tracé, et tout ce que nous pouvions faire était de suivre d'aussi près que possible le cours de la rivière, qui tantôt se précipitait impétueusement à travers les cañons, tantôt se perdait dans des marais couverts d'osiers. Le seul instant du jour où la fatigue du voyage fût tolérable, était l'heure matinale où la neige était encore dure par suite du froid intense de la nuit. Aussitôt que le soleil se montrait, la surface de la neige fondait et il devenait impossible de faire plus d'une douzaine de pas sans enfoncer et buter contre les troncs d'arbres cachés sous la nappe blanche. Puis de temps en temps nous avions à escalader des pentes escarpées ou à suivre la crête de précipices s'élevant à pic au-dessus de torrents coulant à une profondeur vertigineuse.

Un matin, en me laissant glisser sur une pente couverte de neige, je faillis périr. Ne voyant, en regardant du haut de la montagne, qu'un talus très-uni descendant à un angle d'environ 45 degrés: « Parbleu, dis-je, voilà une occasion de se reposer; je vais me laisser glisser jusqu'en bas. Viens-tu, Pat? »

Ce projet ne lui souriant point, Pat assujettit son fardeau sur ses épaules et se mit à descendre prudemment en mettant lentement un pied devant l'autre.

« Je tiendrai le déjeuner prêt pour quand tu arriveras au bas de la montagne », dis-je à Pat; et m'étendant sur le dos, mon paquet sous moi, je me laissai glisser rapidement sur la surface unie. Soudain, à peu près à mi-côte, j'aperçus à 30 mètres devant moi le sommet d'un sapin se montrant au-dessus de la nappe blanche, et en regardant plus attentivement je vis que, sur une assez grande étendue, les sommets d'autres arbres couverts d'une épaisse couche de neige formaient comme une continuation du talus sur lequel je glissais rapidement. Le précipice, mesuré du sommet à la base de ces sapins, devait être d'environ deux cents pieds, et quelques secondes de plus de cette glissade devaient m'y précipiter. A une très-petite distance de moi, un peu sur la gauche, était un jeune pin. Ne pouvant m'arrêter, je réussis à donner à ma course la direction de cet arbre, et, en passant, je l'embrassai et m'y cramponnai de toutes mes forces. L'impulsion acquise doublée par le poids du fardeau que je portais était si forte, que l'arbre plia et que je craignis un instant qu'il ne cédât; mais il tint bon et je fus sauvé. Cet instant critique fut suivi chez moi d'une réaction nerveuse qui me laissa aussi faible qu'un enfant. Je remontai avec précaution et j'aperçus bientôt Pat qui avait trouvé un peu plus loin un chemin que ne coupait point le précipice où j'avais failli tomber; j'étais complétement épuisé et je tremblais

1. Suite. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138, 153, 168, 184, 199, 219, 234, 246 et 261.

si fort, que, ne pouvant plus porter mon paquet, je me mis à le faire rouler devant moi jusqu'à ce que nous eûmes atteint le bas de la montagne, où je calmai mes nerfs à l'aide d'un bol de thé, que Pat s'empressa de me préparer.

Plusieurs jours de suite nous marchâmes ainsi, n'avançant que bien lentement, à travers un pays aussi accidenté. Nous étions déjà bien loin de toute habitation des blancs et seuls avec la nature dans sa grandeur, sa beauté et sa sauvagerie primitives. La rivière s'élargissait ainsi que la vallée, et sur son cours s'entassaient çà et là des piles de bois mort, charrié et blanchi par les eaux. Des prairies naturelles s'étendaient sur les deux rives jusqu'au pied des montagnes, sur les flancs desquelles croissait une végétation qui du pin et du sapin allait, en diminuant sans cesse de force et de grandeur, se perdre dans les régions des neiges éternelles, où rien ne rompait l'uniforme monotonie de cette blancheur éblouissante que quelques pics noirs et pointus, trop escarpés pour que les flocons de neige pussent s'y arrêter. Bien loin à l'est, à travers l'atmosphère limpide des montagnes, on pouvait distinguer sous toute espèce de formes, châteaux, pointes d'aiguille, les prodigieux sommets des Montagnes Rocheuses. A la lumière d'un brillant lever ou d'un éclatant coucher de soleil, cette vue dépassait de beaucoup par son inexprimable grandeur tout ce que le pinceau de l'artiste peut rendre, tout ce que la parole du poëte peut exprimer.



Et il fit feu sur l'ours. (P. 280, col. 2.)

A mesure que la vallée s'élargissait, l'air devenait plus chaud, la végétation changeait de caractère et la stérilité faisait place à la fertilité. Le climat était de deux mois en avance sur l'inhospitalière région du Caribou que nous venions de quitter. La neige avait depuis longtemps disparu dans les plaines : arbres, arbustes, fleurs sauvages, tout poussait ou s'ouvrait à la chaleur du bienfaisant soleil, et de tous côtés des baies se gonflaient sur les buissons. Le gibier abondait dans les bois autant que le poisson dans les rivières. La nuit, nous entendions le cri de l'élan, le grognement de l'ours et l'aboiement du coyote (chien sauvage) ; et le jour, la gelinotte et la perdrix traversaient presque à chaque pas notre chemin. Si l'on eût pu y arriver sans risquer cent fois par jour de se casser le cou, c'eût été un vrai paradis pour le chasseur ou l'amateur de la nature vierge. Pat et moi faisions bombance avec tout le gibier et le poisson que nous tuions avec notre vieux revolver, ou que nous prenions avec un petit filet que nous avions fabriqué. Du reste, la chasse ne nous faisait pas perdre de vue le but de notre voyage, et toutes les fois que s'offrait à nous un endroit où il y avait la moindre probabilité de trouver de l'or, notre poêle à laver entrait en jeu. Nous en trouvâmes ainsi à plusieurs reprises de petites quantités.

Un matin, après une marche fatigante de quatre ou cinq milles, nous aperçûmes sur le versant opposé de la vallée un ruisseau dont les bords nous offraient des apparences favorables à notre entreprise, et nous résolûmes de passer la rivière pour explorer le lit de ce cours d'eau.

Il ne fallait pas penser à traverser la rivière à l'endroit où nous étions. Un incendie avait détruit jusqu'au dernier morceau de bois sur un espace de plusieurs milles. Nous suivîmes donc le cours de la rivière dans l'espoir de trouver plus bas assez d'arbres pour faire un radeau.

Quelques milles plus bas, nous vîmes au milieu de la rivière une île et tout près du bord, de notre côté, un immense pin qui, se trouvant tout à fait seul, avait échappé à l'incendie. Nous le fîmes tomber de telle façon que sa tête porta en plein dans l'île, et qu'il nous offrit un pont très-solide. Le bras

de la rivière, de l'autre côté de l'île, n'était pas très-large et n'avait que trois pieds de profondeur. Nous n'atteignîmes le ruisseau qu'à la nuit tombante. Un feu fut vite allumé, et, ayant placé nos couvertures sur de jeunes branches de pin, nous nous y étendîmes les pieds contre le foyer. Environ deux heures après, nous fûmes réveillés par un grognement terrible poussé tout près de nous; me levant en sursaut, je saisis ma hache pendant que Pat tirait son vieux revolver. Nos yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, nous aperçûmes un énorme ours brun qui tournait autour de nous.

Cet animal, très-rare et d'une grande férocité, s'était probablement réveillé depuis peu de sa torpeur hivernale, et sentant, au sortir de sa caverne, l'odeur de notre cuisine, il était accouru pour satisfaire son appétit bien justifiable après si longue abstinence.

Nous l'observâmes pendant quelques minutes, nous tenant sur le qui-vive, comme le lecteur peut croire. Il continuait à tourner autour de nous, se maintenant à une distance d'une vingtaine de mètres. Que n'aurions-nous donné, Pat et moi, pour avoir en cet instant une bonne carabine! Nous suivions d'un œil circonspect les pas de l'animal, et voyant qu'il restait toujours à la même distance de nous, nous reprîmes quelque confiance et discutâmes le plan de défense que nous devrions adopter en cas d'attaque.

D'abord nous savions parfaitement que, tant que le feu brûlerait, il ne se risquerait pas à avancer jusque sur nous; mais sur un espace de plus de cent mètres il ne restait pas un copeau de bois pour entretenir le feu, qui nécessairement devait s'éteindre au bout d'une heure ou de deux au plus. Il était évident, d'après l'obstination de maître Martin, qu'il était bien déterminé à ne pas s'en retourner bredouille et à se régaler de nos provisions ou de nos personnes. Or, l'existence de ces dernières dépendait des premières, car, dans les pays montagneux et arides que nous avions à traverser, nous serions morts de faim en route si nous avions perdu nos provisions. Il fallait donc nous préparer à la lutte. Nos seules armes étaient le vieux revolver déjà mentionné, une hache et une pioche. Nous devions bien nous garder de provoquer notre ennemi par un coup de feu de nature à le blesser seulement et à lui faire surmonter même son horreur du feu. Il fallait attendre l'attaque et ne tirer que lorsque nous serions sûrs de le frapper dans un de ses organes vitaux. Avec quel soin j'examinai notre vieil engin de destruction, j'en graissai les rouages, et m'assurai qu'il ne nous jouerait pas de mauvais tour, car s'il nous avait raté dans la main, comme cela lui était arrivé plus d'une fois, cela eût très-bien pu coûter la vie à l'un de nous.

Je proposai d'abord un plan qui ne péchait pas par le manque de hardiesse : c'était d'aller, en s'approchant de l'ours aussi près que possible, lui lancer un brandon enflammé à la figure et de revenir se placer de nouveau sous la protection du feu avant qu'il eût le temps de se remettre de son émotion. Si le coup portait en p[illegible] figure, cela pourrait l'effr[illegible] assez pour qu'il se [illegible] et si nous avions seulem[illegible] le temps d'all[illegible] du bois pour faire un grand feu qui p[illegible] jusqu'au jour, nous serions sauvés. D'un autre côté, cela pouvait le jeter dans une rage folle et nous mettre dans une attitude de défense moins calme que si nous attendions patiemment qu'il nous attaquât. Mais la tête de Pat, en dépit de sa nationalité, était plus froide que la mienne.

« J'ai notre affaire, s'écria-t-il. Je reste où je suis et j'attends mon gentleman avec le vieux revolver. Quand il ne sera plus qu'à dix mètres, je lui envoie une cheville dans le coffre, et je saute près de vous sur la levée. Vous, si je ne le tue pas du coup et qu'il s'élance après moi, vous vous tiendrez prêt à lui fendre la tête avec votre hache, et cela me donnera le temps de lui servir une autre dragée qui, cette fois, fera, j'espère, son affaire. »

Je me rangeai à l'avis de Pat, me contentant de substituer à la hache la pioche, arme plus lourde et tournant moins facilement dans la main, et nous nous assîmes près du feu, attendant les événements, mais en proie, je dois l'avouer, à de vives inquiétudes. A mesure que le feu baissait, le cercle que l'ours continuait à décrire se rétrécissait, et lorsque la dernière langue de flamme s'évanouit, il n'était plus qu'à une douzaine de mètres. Nous le suivions en tournant dans un cercle plus petit et gardant toujours le brasier entre nous et lui. A la fin, il s'arrêta, se leva lourdement sur ses pattes de derrière et, avec sa gaucherie apparente, fit vers nous quelques pas.

« Tire, Pat! m'écriai-je en levant ma pioche, prêt à la laisser tomber de tout son poids sur le crâne de maître Martin.

— Oui, mon ami, répondit Pat, voilà! » et il fit feu sur l'ours, qu'il atteignit en pleine poitrine.

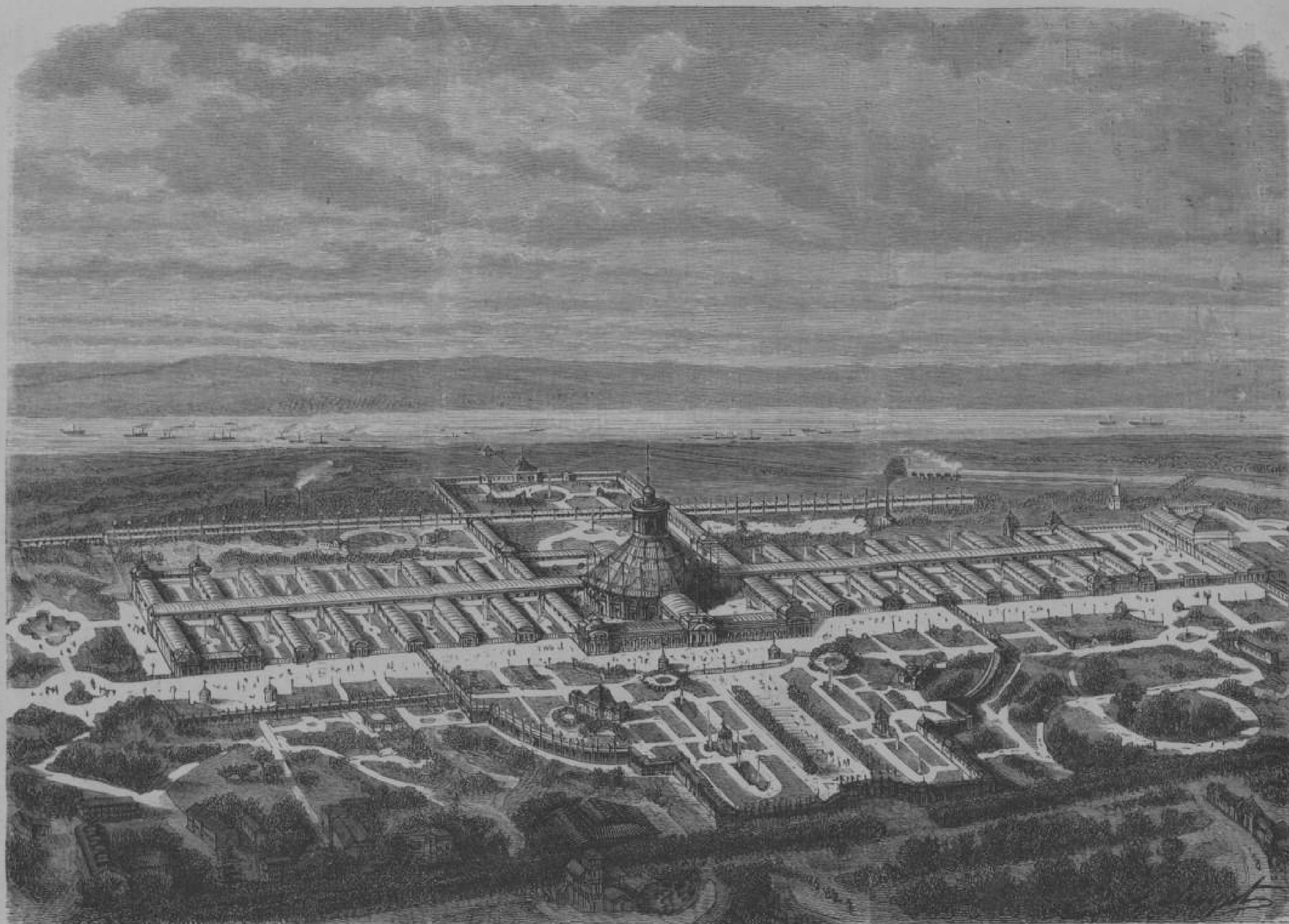
L'animal chancela, puis, avec un rugissement de fureur, s'élança vers Pat. Je le frappai sur le crâne avec la pioche; mais, comme j'avais dû frapper de côté, le fer, au lieu de lui entrer dans la tête, lui traversa l'épaule et s'enfonça dans la poitrine. Au même instant, Pat fit feu pour la seconde fois, et le monstre, touché au cœur, alla rouler près des cendres de notre foyer.

Ce fut avec un inexprimable sentiment de soulagement et de joie que nous contemplâmes notre ennemi gisant à nos pieds. Le feu flamba bientôt de nouveau, et, fatigués tout à la fois par la surexcitation de la lutte et la longue veille qui l'avait précédée, nous nous roulâmes dans nos couvertures et dormîmes d'un sommeil de plomb jusqu'au milieu du jour suivant.

A suivre. R. B. JOHNSON.

Traduit de l'anglais par A. TALANDIER.





Vue à vol d'oiseau des bâtiments de l'Exposition Internationale de Vienne. (P. 282, col. 1.)

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE VIENNE

Vous avez tous déjà entendu parler, sans doute, de la grande Exposition internationale qui va s'ouvrir le 1er mai de cette année dans la capitale de l'Autriche.

Notre intention est de vous tenir au courant des diverses phases de ce grand concours industriel de toutes les nations, qui promet d'être un des plus brillants et un des plus complets de notre siècle. Aujourd'hui, je viens vous donner seulement quelques renseignements préliminaires qui nous permettront d'attendre l'époque de l'ouverture.

I

L'Exposition de Vienne dépassera en dimension toutes les expositions précédentes. Ainsi l'exposition de Londres, en 1851, couvrait 81 591 mètres carrés; celle de Paris, en 1867, au Champ de Mars, couvrait 441 750 mètres carrés; tandis que la superficie totale de celle de cette année, à Vienne, sera de 2 330 631 mètres carrés, c'est-à-dire le quintuple de l'espace occupé par notre dernière Exposition de Paris.

Il est vrai que l'on ne comptera que 14 hectares de surface couverte, ce qui fait un hectare de moins qu'à l'Exposition du Champs de Mars.

Les bâtiments de l'Exposition, aujourd'hui presque entièrement terminés, comprennent une nef longue de plus d'un kilomètre, flanquée de 34 ailes latérales. Au centre s'élève une rotonde en fer pesant plus de 40,000 quintaux, supportant une gigantesque coupole de 105 mètres, c'est-à-dire d'un diamètre double de celui de la fameuse coupole de Saint-Pierre de Rome, la plus vaste du monde.

L'Exposition s'élève au centre du Prater, le Bois de Boulogne de la capitale autrichienne, situé à l'extrémité nord-est du faubourg Leopoldstadt.

Cet immense domaine est propriété impériale. Les Hapsbourg en prirent possession vers l'année 1578. Durant deux siècles, la famille impériale utilisa le Prater pour son usage et ses amusements exclusifs; elle y organisa des fêtes, des parcs de gibier, des promenades. Son interdiction au public était absolue. En 1767, l'empereur Joseph II fit annoncer, un beau jour, dans le *Diarium* (journal officiel de l'époque), aux habitants de sa bonne ville de Vienne, qu'il leur était accordé de visiter le domaine « dans toutes les directions et à chaque heure du jour ».

La capitale entière y fit aussitôt irruption. Les voitures, les cavaliers, les promeneurs y trouvèrent chacun leurs chemins. Quand le fameux *Hanswurst* fut exclu plus tard des théâtres, il alla se réfugier dans une partie du Prater, où il ne tarda pas à attirer les badauds et les enfants comme son confrère Guignol l'a su faire aux Champs-Élysées. A partir de cette époque, le Prater devint le lieu de récréation populaire par excellence. On y établit des échoppes, des gymnases, des bals champêtres, des tirs à la perche; la bière mousseuse coula à flots et les *Bratwürste* (petites saucisses) disparurent par montagnes.

Peu à peu, le beau monde déserta complétement le Prater et l'abandonna au peuple. Pour l'y ramener, le gouvernement résolut de métamorphoser le bois négligé en un magnifique jardin, capable de rivaliser en agréments de toute espèce avec tout ce que les grandes capitales de l'Europe possèdent en ce genre. Cette transformation fut confiée à l'un des jardiniers de notre Bois de Boulogne, qui l'exécuta avec intelligence et activité.

Le Prater d'aujourd'hui ne ressemble plus à celui d'il y a dix ans. D'abord il a été réduit de moitié par les travaux de la régularisation du Danube et il ne couvre plus que 700 hectares. Autrefois, à l'époque de la fonte des neiges et de la débâcle des glaces, le fleuve se gonflait et débordait sur le quartier de la Leopoldstadt, un des plus beaux de la ville. On a remédié à cet inconvénient par un canal qui enveloppe en partie le Prater.

Une magnifique avenue de près de cinq kilomètres de long traverse en droite ligne le parc, depuis le viaduc de la Leopoldstadt, et vient aboutir près de l'Exposition, dont les abords ont été transformés en riants parterres de fleurs.

L'Autriche a convié toutes les nations du globe à ce grand concours industriel, et les principales puissances de toutes les parties du monde ont répondu à son appel.

La France a fait de grands préparatifs et promet de conserver le rang qu'elle a su mériter dans les Expositions précédentes. Nos fabricants tiennent à prouver au monde que nos malheurs ne nous ont rien fait perdre de nos brillantes qualités de délicatesse artistique et de bon goût, et que notre industrie se relève plus florissante que jamais.

Parmi tous les pays qui se préparent activement pour cette solennité, il en est un que nous devons surtout remarquer, car c'est la première fois qu'il vient prendre rang à côté des nations européennes. Ce pays, c'est le Japon, qui, marchant à grands pas dans la voie de la civilisation, n'a pas voulu rester en arrière dans ce grand mouvement. Le gouvernement japonais a rencontré cependant de sérieuses difficultés: les marchands, effrayés par la distance, ont refusé d'envoyer leurs marchandises à l'Exposition, et le Mikado a été obligé d'acheter lui-même les objets qui y figureront et dont la valeur représente plusieurs millions de francs.

L'Inde, l'Égypte, la Turquie, la Perse et la Chine ont tenu aussi à figurer à côté des grandes nations de l'Europe et de l'Amérique.

L'Autriche, de son côté, fait tous ses efforts pour occuper dignement sa place. Parmi les curiosités destinées à faire le plus d'impression sur les visiteurs,

il faut citer une magnifique fontaine jaillissante, dont les gerbes d'eau s'épanouiront au milieu de la grande rotonde. Dès l'entrée, le spectateur aura devant les yeux cette énorme masse d'eau, qu'une machine d'invention nouvelle élévera à une hauteur prodigieuse.

On signale aussi l'idée ingénieuse qu'ont eue les éditeurs d'un grand journal de Vienne. Ils ont fait construire un pavillon, près du palais, où se trouveront réunis tous les éléments compliqués qui concourent à la confection d'un journal, depuis la rédaction des articles jusqu'au collage des bandes d'envoi.

Tout se passera sous les yeux du public, qui pourra voir le cabinet du rédacteur en chef, la salle de rédaction, la salle de correction, l'atelier des compositeurs, les machines en fonction, la section de stéréotypie, etc. Une galerie circulaire, faisant le tour de l'édifice et ouverte aux visiteurs à toute heure du jour, permettra de passer en revue tous les détails du mécanisme typographique.

Les machines, construites d'après les principes les plus pratiques, présenteront les améliorations les plus récentes. On y verra l'emploi du papier se déroulant sans fin. Un autre côté non moins curieux de cette exhibition sera l'emploi de la force hydraulique au lieu de la vapeur, pour faire marcher l'ensemble des appareils.

La commission de l'Exposition a cherché à grouper les pays de production suivant l'ordre géographique qu'ils occupent sur le globe, en prenant de l'est à l'ouest.

Les récompenses distribuées aux exposants seront de sept espèces : cinq médailles et deux diplômes.

Il y aura une médaille *d'art*, revenant aux artistes de premier rang. Puis une médaille *de progrès*, distribuée aux exposants qui ont déjà pris part aux Expositions universelles et chez lesquels on constatera de notables progrès. En troisième lieu, une médaille *de mérite*, que recevront les exposants qui envoient leurs produits pour la première fois à une Exposition universelle et auxquels on reconnaîtra de sérieux mérites. Il sera décerné en outre une médaille *de bon goût* et une autre médaille, dite *de coopération*, pour les coopérateurs qui, selon les renseignements fournis par les exposants, auront pris une large part aux mérites de la production.

Les diplômes *d'honneur* et *de mérite* seront décernés aux individus ou aux corporations qui auront acquis dans l'éducation du peuple ou dans le développement de l'industrie et de l'économie sociale des mérites transcendants.

On voit que rien n'a été négligé pour que l'Exposition de Vienne prenne noblement son rang à côté des grandes Expositions de Londres et de Paris.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LE MARCHAND DE VENISE [1]

CONTE IMITÉ DE SHAKESPEARE

III

Le juif, altéré de vengeance, s'écria que l'on perdait un temps précieux à des choses inutiles, et que la cour ne devait pas différer plus longtemps son arrêt.

Des murmures s'élevèrent parmi l'assistance; tout le monde était outré de l'indigne conduite du vieil usurier. Aussi ce fut au milieu d'un profond silence que Portia reprit la parole.

« Il te revient, dit-elle, une livre de la chair d'Antonio; la loi te l'accorde et la cour te l'adjuge. »

Et comme Shylock, transporté de joie, brandissait son couteau et préparait ses balances, en s'écriant : « Je le répète, ce jeune juge est un Daniel, un nouveau Daniel! », Portia l'arrêta d'un geste.

« Un peu de patience ! dit-elle, ce n'est pas tout. Il est écrit dans le contrat qu'Antonio t'abandonne une livre de sa chair; les mots sont formels : une livre de chair; tu n'as par conséquent pas droit à une goutte de sang. Prends donc ce qui te revient, mais si, en coupant la chair, tu fais couler, toi juif, une goutte de sang chrétien, les lois de Venise te condamnent à perdre tes terres et tes biens! »

Comme il était impossible à Shylock de couper la chair sans faire couler le sang, tout le monde comprit que l'habileté du jeune avocat venait de sauver la cause d'Antonio, que tous considéraient déjà comme perdue. Aussi, malgré la gravité du lieu, les applaudissements éclatèrent de toute part et Gratiano, jouissant de la mine déconfite de l'usurier, lui cria : « Ce jeune juge est un Daniel, un nouveau Daniel, une colonne de la loi! »

Shylock tremblait de rage; la figure abattue, bouleversée, il contemplait sa victime qui lui échappait. Avoir tenu sa vengeance et se voir défait au moment où le triomphe paraissait assuré ! Sa haine déjouée, il sentit revenir toute sa cupidité et, se tournant vers la cour, il déclara humblement qu'il acceptait maintenant l'offre de Bassanio.

Celui-ci, fou de joie, s'avançait pour lui remettre l'argent, mais Portia l'arrêtant :

« Doucement, dit-elle; pourquoi tant de précipitation? Justice sera faite, rien que justice. Shylock, prépare-toi à prendre ce qui te revient. Coupe la chair; choisis l'endroit le plus près du cœur, mais souviens-toi que si tu répands une seule goutte de sang, si tu coupes un grain de plus que la livre qui t'appartient, si l'équilibre de la balance est dérangé du

1. Suite et fin. Voy. pages 251 et 267.

poids d'un cheveu, la loi te prend et tes biens et ta vie. »

Le juif étendait déjà ses mains avides vers les bourses d'or que lui tendait Bassanio, mais le juge déclara que, comme il avait solennellement refusé devant la cour de recevoir cet argent, il ne pouvait plus le prendre et devait se contenter de ce que la cour lui avait accordé selon sa demande.

La rage de Shylock ne connaissait plus de bornes encouru les peines que je viens d'énoncer. A genoux, misérable, et implore la clémence souveraine ! »

L'écuyer Gratiano ne put s'empêcher de lancer un trait au malheureux, qui, prosterné à terre, pâle et tremblant, ne paraissait plus avoir rien d'humain. Il lui cria : « Shylock, mon cher, te voilà ruiné, et comme il ne te reste pas la valeur d'une corde, je te conseille de te laisser pendre aux frais de l'Etat ! »

Le duc se leva et prononça la sentence : « Pour te



Un peu de patience, dit Portia, ce n'est pas tout. (P. 283, col. 2.)

et, prononçant de sourdes imprécations, il se préparait à sortir de la salle.

« Encore un instant, lui dit Portia; il est écrit dans les lois de Venise que s'il est prouvé qu'un étranger, par des moyens directs ou indirects, a attenté à la vie d'un citoyen, la moitié de ses biens reviendra à la personne contre laquelle il a conspiré et l'autre moitié sera confisquée au profit de l'Etat; quant à la vie de l'offenseur, elle dépendra entièrement de la clémence du duc. Il est clairement prouvé que tu as conspiré contre la vie d'Antonio ; tu as donc montrer, ô juif, toute la clémence de l'esprit chrétien, je te fais grâce de la vie. Quant à tes biens, une moitié en revient au marchand Antonio, l'autre à l'État. »

Mais il répugnait au généreux Antonio de s'enrichir des dépouilles de l'usurier, et il consentit à faire remise de sa part, à la condition que Shylock s'engagerait à laisser à sa mort tous ses biens à sa fille Jessica, qu'il avait déshéritée pour avoir épousé contre son gré un ami d'Antonio, du nom de Lorenzo.

Le malheureux usurier, anéanti par le dénoûment

inattendu de cette affaire, était à demi fou. Il accepta tout ce qu'on lui proposait et se retira la mort dans l'âme.

Comme il s'éloignait, le duc le rappela et lui dit : « Écoute, Shylock, si tu veux te repentir de tes cruautés et embrasser la foi chrétienne, l'État te fera grâce de l'autre moitié de tes biens. »

Avant de lever l'audience, le duc prononça l'éloge du jeune avocat inconnu, qui avait su amener si habilement le juif à s'avouer vaincu et il invita le jeune homme à venir dîner au palais. Portia, que son déguisement commençait à inquiéter, s'excusa et demanda la permission de reprendre, le soir même, le chemin de Padoue.

Quand le duc et les sénateurs eurent quitté la salle, Bassanio s'approcha de Portia et voulut lui faire accepter les trois mille ducats comme payement de ses honoraires. Celle-ci refusa toute rémunération et le pria seulement de lui donner ses gants, qu'elle porterait en souvenir de lui.

Apercevant alors la bague qu'elle lui avait donnée le jour de leur mariage, il lui vint à l'idée de le mettre à l'épreuve et elle la lui demanda.

Bassanio fut profondément affligé de voir que le jeune avocat désirait précisément la seule chose qu'il ne pouvait pas lui donner. Il lui expliqua que cet anneau était un présent de sa femme et qu'il s'était engagé par serment à ne jamais s'en défaire, ajoutant que, s'il tenait à avoir un anneau comme souvenir, il ferait chercher le plus riche anneau qu'il y eût à Venise pour le lui donner.



Elles attendirent impatiemment le retour de leurs maris. (P. 286, col. 1.)

A cela, Portia répondit en simulant un vif dépit : « C'est bien, monsieur, je connais ce genre d'excuses. Il est bien certain que si votre femme savait comment j'ai mérité cet anneau, elle ne vous ferait pas un crime de me l'avoir donné. Sur ce, je vous salue. » Et elle quitta le palais, suivie de Nérissa.

Antonio était au désespoir de voir s'éloigner ainsi celui à qui il devait la vie, et il supplia si instamment Bassanio, lui offrant de se porter garant de la dispa-

rition de la bague, que celui-ci, remettant le bijou à Gratiano, lui ordonna de rejoindre l'avocat et de le lui donner de sa part.

Le pauvre Gratiano s'acquitta de sa commission, mais le jeune clerc, qui n'était autre que Nérissa, réussit aussi à se faire donner l'anneau qu'à l'instar de sa maîtresse elle lui avait remis le jour de leur mariage.

Aussi, quand il fut parti, les deux dames se mirent à rire et à plaisanter, se promettant bien de s'amuser de la figure que feraient leurs époux quand elles leur redemanderaient leur anneau.

Tout le long de la route, Portia repassait dans sa tête les divers incidents de cette mémorable journée.

Pendant que celle-ci félicitait l'ami de son mari d'avoir échappé si heureusement au terrible danger qui le menaçait, Nérissa et Gratiano avaient engagé une vive dispute à l'autre extrémité de la salle.

« Comment, déjà une querelle, leur dit Portia, et à quel propos ?

— Oh, ce n'est rien, répondit Gratiano, une bagatelle. Nérissa me réclame un mauvais anneau d'or qu'elle m'avait donné, un anneau de mince valeur, portant une de ces devises banales que les couteliers gravent sur la lame de leurs couteaux : *Aimez-moi et ne m'abandonnez pas.*

— Et que signifient la valeur de l'anneau ou la devise qu'il porte ? reprit vivement Nérissa ; je vous



Le Palais de justice de Venise. (P. 285, col. 2.)

Son cœur se gonflait de joie à la pensée que c'était à elle que Bassanio devait la vie d'un ami si cher.

Aussi, jamais elle ne s'était sentie plus heureuse ; la lune lui semblait briller d'un éclat inaccoutumé ; l'air lui paraissait plus pur, plus embaumé. En approchant de son palais, les accords d'une sérénade frappent ses oreilles ; il lui semble qu'elle n'a jamais entendu une plus douce harmonie.

C'est ainsi qu'une conscience pure trouve en elle-même la meilleure récompense d'une bonne action.

Les deux dames, arrivées au palais, se hâtèrent de quitter leurs vêtements masculins pour reprendre leurs costumes habituels et attendirent impatiemment le retour de leurs maris. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver, accompagnés d'Antonio, que Bassanio présenta pour la première fois à sa femme.

l'avais donné et vous m'aviez juré de le garder jusqu'au tombeau.

— Vous avez eu tort, Gratiano, dit Portia ; il ne fallait pour rien au monde vous séparer de votre anneau de mariage. J'ai, moi aussi, donné à mon époux un anneau le jour de nos fiançailles, et je serais au désespoir d'apprendre qu'il s'en soit jamais séparé.

— Chère dame, reprit Gratiano, j'ai donné cette bague au jeune clerc qui accompagnait l'avocat auquel le seigneur Antonio doit la vie et je n'ai fait que suivre en cela l'exemple de mon maître qui avait lui-même donné son anneau au seigneur Balthazar. »

Portia, à ces mots, parut vivement affectée. Elle reprocha à Bassanio d'avoir si mal tenu son serment et de s'être séparé d'un anneau auquel elle attachait

une si grande valeur. Bassanio cherchait à la calmer; il lui dit enfin :

« Chère Portia, j'avais offert au jeune avocat qui a si habilement défendu la cause d'Antonio une somme de trois mille ducats, mais il l'a refusée et m'a demandé à avoir cet anneau. En vain, je lui dis que ce bijou me venait de vous, que j'avais juré de ne jamais m'en séparer; je lui en offris un autre d'un plus grand prix; il tenait à avoir le mien, je dus le lui donner. Vous en eussiez fait autant à ma place. Cet homme ne venait-il pas de sauver la vie à mon meilleur ami?

— Madame, ajouta Antonio, j'ai donné autrefois mon corps en garantie pour servir la fortune de Bassanio; ce corps eût été fort malmené sans l'intervention de celui qui a obtenu l'anneau de votre mari. Aujourd'hui je m'engagerai de nouveau, et c'est mon âme qui servira de garantie, que votre mari ne rompra jamais plus volontairement son serment.

— Vous serez sa caution, dit Portia en lui présentant la bague; donnez-lui cet anneau et recommandez-lui de le mieux garder une autre fois. »

Alors Portia leur raconta comment elle s'était décidée à jouer le rôle d'avocat et à confier celui de clerc à Nérissa. On comprend quelle fut la joie de Bassanio en apprenant que c'était sa chère épouse qui, par son courage et sa prudence, avait sauvé la vie de son ami.

Mais la jeune dame avait encore une autre bonne nouvelle à leur apprendre. Le matin même, elle avait reçu une lettre, qui lui annonçait que les navires d'Antonio avaient miraculeusement échappé à la tempête et étaient arrivés avec leur riche cargaison dans le port de Venise.

Après les avoir soumis à de si terribles épreuves, la fortune souriait donc de nouveau à Antonio et à Bassanio. L'adversité leur avait fait apprécier qu'il n'est point de plus grand bonheur que d'avoir un véritable ami.

Et. Leroux.

DES POISSONS DANS UNE LETTRE

Un naturaliste de Naples, M. A. Lloyd a fait, il y a peu de temps, une curieuse expérience.

Il a envoyé à M. le baron Morin, le zoologiste bien connu, dans une grande enveloppe scellée de quatre cachets, cinq petits poissons de mer, longs de six à huit centimètres. Les poissons, aussitôt après leur capture, avaient été soigneusement enveloppés dans du varech humide et placés dans l'enveloppe.

La lettre est arrivée par le service ordinaire de la poste. On l'a ouverte et l'on a trouvé ces petits animaux assez fatigués de leur voyage : ce qui ne surprendra personne.

Cependant quatre sur cinq sont revenus à la vie après avoir été placés dans de l'eau de mer.

Nous devons ajouter que ces poissons, qui font partie du genre *amphioxus*, appartiennent à une des classes les plus infimes des vertébrés. Cette expérience n'en démontre pas moins que certaines espèces de poissons sont douées d'une étonnante vitalité.



LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

AVRIL

C'est dans ce mois que doivent être achevés tous les travaux qui assurent la beauté du jardin fleuriste pour l'année entière. Les plates-bandes ont été labourées, fumées; les bordures établies, et rétablies dans les endroits où la saison rigoureuse les avait détériorées. Si elles sont en buis, et qu'elles deviennent trop fournies, on aura dû les tailler et les débarrasser autant que possible des insectes et autres animaux qui s'y abritent, pour se répandre sur les parterres qu'ils dévastent; ceci a notamment trait aux limaces et escargots, devant qui les jeunes semis ou plants ne trouvent pas grâce, et qu'il faut impitoyablement détruire; mais nous devons signaler aussi les forficules ou perce-oreilles, qui ne sont pas moins ravageurs. On recherchera attentivement les nids de chenilles sur les arbres ou arbrisseaux, et on les coupera pour les brûler ou les enterrer.

On a dû ratisser les allées, les garnir de gravier fin, pour qu'aux jours humides le sol ne grippe pas aux pieds, — ce qui détériorerait les chemins.

C'est le moment le plus propice pour diviser en éclats les plants des végétaux vivaces, qui doivent fleurir à l'arrière-saison, notamment les chrysanthèmes. Il n'y a plus à redouter alors de mettre en pleine terre les glaïeuls et autres bulbes ou tubercules, même les plus délicats, ainsi que les *dalhias* et les *cannas*.

C'est vers la fin d'avril, et au commencement de mai, que sont installées dans les plates-bandes, préparées à cet effet, la plupart des plantes qui ont séjourné pendant l'hiver dans la serre froide ou qui sont nées sur couche : géraniums et pélargoniums, verveines, agérates, coréopsis, gazanias, lobélias, calcéolaires, etc., etc.

Il est certaines plantes vivaces qui, tout en habitant la pleine terre, ont dû être préservées pendant l'hiver par un petit amas de fumier éteint ou de feuilles; on enlève alors ces amas, pour que l'air pénètre la terre où séjournent ces plantes.

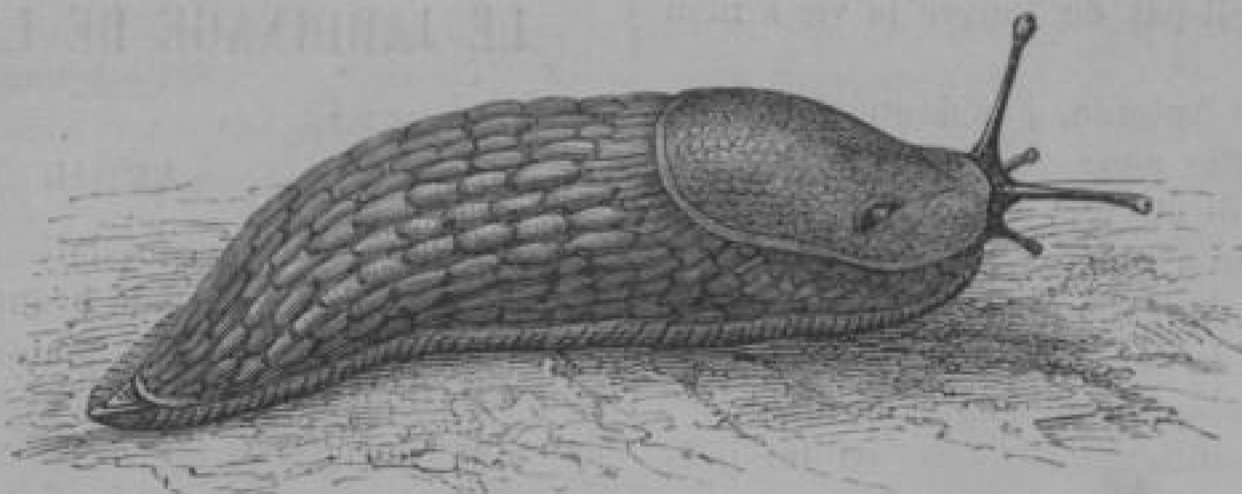
On remet en place, mais plus ou moins tard, selon les prévisions, les hortensias, les fuchsias, qu'on *dépote* pour qu'ils vivent en pleine terre pendant la belle saison.

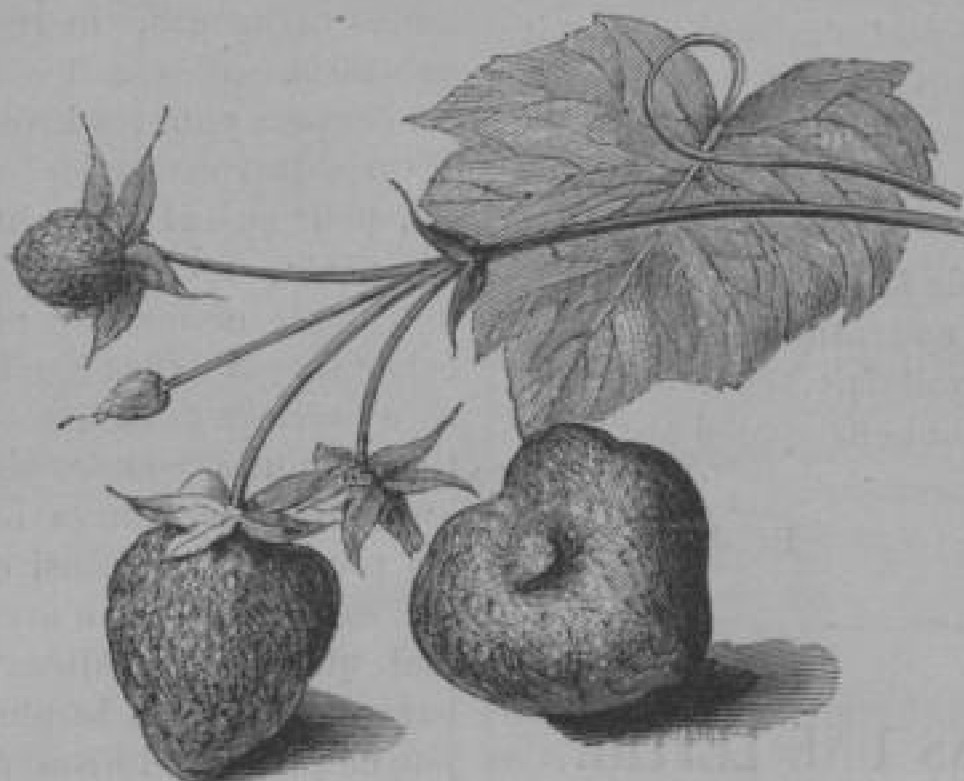
Les variations de l'humidité à la sécheresse, qui peuvent survenir dans ce mois, tendent ordinairement

à durcir la surface du sol, ce qui a l'inconvénient d'empêcher la circulation de l'air, si utile à la végétation. Il faut remédier à cet inconvénient en ayant soin de *biner*, ou piocher les plates-bandes. Au reste, il serait encore meilleur de les entretenir couvertes de paillis ou fumier éteint, ou même de terreau si l'on en avait assez à sa disposition. Cette couverture empêche le durcissement de la surface, en y maintenant une fraîcheur tempérée, qui est très-favorable aux plantes.

Cette précaution nous amène à parler des fraisiers, dont la culture est toujours intéressante par les excellents produits qu'elle peut donner.

A vrai dire, pour cette culture, les meilleurs résultats sont obtenus par des plantations opérées avant l'hiver, car alors le plant a eu le temps de s'enraciner, de s'établir plus profondément, si l'on peut ainsi parler, et le travail d'*établissement* étant fait, les efforts de production sont mieux assurés. Quand toutefois l'on n'a pu planter avant l'hiver, il est encore temps de le faire dans les premiers mois de l'année. On cultive soit le fraisier dit remontant, ou des quatre-saisons, ou bien les fraisiers dits anglais, qui n'ont pas de filets. On entend par filets les rejets qui partent du centre de la plante, pour s'étendre en tous sens, et portent à leur premier nœud les principes d'un nouveau plant qui ne tarderait pas à s'enraciner. C'est d'ailleurs par ces plants enracinés et séparés ensuite de la *mère*, qu'on obtient du plant de fraisiers.


Limace. (P. 287, col. 2.)


Fraisier anglais. (P. 288, col. 1.)

Si l'on veut avoir des fraisiers productifs, il importe de retrancher soigneusement ces filets, ou coulants, qui épuisent le plant aussitôt qu'ils se produisent. Il est prudent aussi de retrancher les premières tiges à fleurs ; ceci redonne une vigueur nouvelle aux plants et contribue à assurer ensuite une double et très-abondante floraison que suit une nombreuse et succulente récolte.

C'est aux fraisiers — lesquels se cultivent de préférence en planches — qu'il convient surtout d'appliquer le système du *paillis*, ou couverture des planches par du vieux fumier ou terreau, système qui, tout en absorbant fort utilement le calorique des rayons solaires au bénéfice du sol, y conserve la fraîcheur des arrosements naturels ou artificiels. Ce paillis a aussi l'avantage de faire que les pluies et les arrosements ne souillent pas de terre les fruits qui traînent sur le sol.

En avril, le jardinage potager est dans tout son développement, autant comme travaux en vue des futurs produits de la belle saison, que comme premiers résultats des semis ou plants confiés à la terre avant l'hiver. Déjà donnent les oseilles, les poireaux, les carottes, les choux, les diverses salades. On repique activement les semis faits sur couche dans les premiers mois ; on sème toutes sortes de graines en pleine terre : pois, haricots, épinards, cerfeuil, navets, oignons, etc. On n'a vraiment alors que le choix pour employer les places dont on peut disposer.

Avons-nous besoin de faire observer à nos jeunes lecteurs que, s'ils tiennent à ce que leur parterre ait un bon aspect, et que les plantes qu'ils y cultivent vivent aisément, ils doivent en bannir tous les végétaux étrangers qui s'y développeraient d'eux-mêmes ?

Le sarclage ou arrachage de ce qu'on est convenu d'appeler les *mauvaises herbes*, est donc une opération qu'il faut pratiquer avec assiduité. Si l'on négligeait ce soin, l'envahissement se ferait rapidement, et, au lieu d'une simple et facile besogne presque aussitôt achevée qu'entreprise, on se réserverait une tâche des plus fastidieuses et des plus longues, propre à dégoûter des charmants travaux horticoles.

L. Chatenay,
Chef des fleuristes au Muséum d'histoire naturelle de Paris.



On l'avait trouvé couché en travers de la route. (P. 289, col. 2.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE

CHAPITRE PREMIER

Où l'on voit le danger de boire quand on a une longue route à faire la nuit.

Les gens qui seraient passés ce matin-là devant la maison de Julien Tarnaud, le ménétrier de la Sapinière, auraient certainement été étonnés du tapage qui s'y faisait, et peut-être se seraient-ils arrêtés pour écouter à la porte. Après quoi, comme le paysan vendéen, s'il aime à connaître les affaires de son voisin, n'est pas du tout curieux de s'en mêler, ils auraient continué leur route en se disant : « Seigneur! qu'est-ce que la Tarnaude peut donc avoir ce matin pour crier si fort? »

Ce n'est pas qu'il fût hors des habitudes de la Tarnaude de crier fort; mais ce jour-là elle criait encore plus fort que de coutume, et puis il était encore bien matin pour être déjà si en colère. Elle glapissait de sa voix la plus aiguë; une voix d'homme, rude et bourrue, lui répondait; une troisième voix, enrouée comme celle d'un jeune coq, évidemment la voix d'un garçon de quinze ou seize ans, se mêlait à la dispute, et par moments les sanglots d'un enfant complétaient le concert. De plus, il faut croire que cette scène avait commencé au moment où la mère Tarnaud allait distribuer le blé noir à ses volailles, car toutes les bêtes emplumées, poules, poussins et coqs, oies et jars, canes, canards et canetons, piaillaient, caquetaient et s'égosillaient avec impatience dans la cour. Vraiment la maison du ménétrier était en révolution ce jour-là.

Il faut convenir qu'il y avait de quoi. Julien Tarnaud n'était pas rentré de la nuit : il n'y avait là rien de bien étonnant, puisqu'on était en carnaval et qu'il avait fait danser toute la soirée les gars et les filles de Saint-Florent-des-Bois. La mère Tarnaud et ses deux garçons s'étaient donc couchés bien tranquillement, pensant que le bal avait fini trop tard pour que l'homme pût revenir; mais le matin, à peine étaient-ils debout, qu'on leur avait rapporté le ménétrier et son violon. Le violon n'avait pas de mal, mais le ménétrier avait une jambe cassée. On l'avait trouvé couché en travers de la route; une roue de voiture avait dû passer sur lui, car la nuit avait été très-noire, et on ne l'avait certainement pas vu, si, comme on pouvait facilement le deviner, il s'était endormi là en revenant chez lui, la tête lourde de trop de vin. Le pauvre homme ne pouvait rien dire : il avait senti un choc très-violent qui l'avait réveillé, et il avait entendu s'éloigner une voiture qui allait très-vite. Ses jambes le faisaient beaucoup souffrir, et il avait en vain essayé de se relever ou de se traîner sur le bord du chemin : heureusement qu'il n'était pas passé d'autres voitures, qui n'auraient pas manqué de l'achever. A cela sa femme répondait que ce n'eût pas été un malheur, la perte d'un vaurien, d'un ivrogne, d'un bon à rien qui en avait peut-être pour six mois à rester dans son lit sans gagner un sou. Julien, tout en sentant la justice de ses reproches, en trouvait la conclusion un peu sévère et essayait de se défendre. Le fils aîné faisait chorus avec sa mère, et le plus jeune pleurait sur la pierre du foyer. Tout à coup, celui-ci parut prendre une résolution subite : il essuya ses larmes avec sa manche, enfonça sur ses

oreilles son bonnet de laine bleue, prit ses sabots à ses mains pour courir plus vite, et sortit de la maison. Il coupa à travers champs, enjambant les échaliers, passant à travers les haies, et en moins d'une heure il arriva à Chaillé-sous-les-Ormeaux.

Chaillé-sous-les-Ormeaux, qu'on appelle dans le pays Chaillé-les-Ormeaux, ou tout simplement Chaillé quand on ne craint pas la confusion avec Chaillé-les-Marais, qui est aussi un joli endroit, mais situé dans une autre partie de la Vendée, est un bourg tout verdoyant, gai au possible, avec ses maisons blanches aux toits de tuiles rouges, qui paraissent entre les arbres, en automne, comme de grands coquelicots dans un champ de blé mûr. A ce moment-là il n'y avait pas de feuilles jaunes aux arbres pour produire cette ressemblance; mais la campagne a sa beauté l'hiver comme l'été, quoi qu'en disent les gens des villes qui ne l'ont jamais vue que fatigués d'une longue course en voiture, le gosier à sec et les yeux voilés de poussière, et qui se croient obligés d'admirer la nature dont au fond ils ne se soucient guère. Donc, ce matin-là, les toits rouges, les prairies vertes, les chemins, les branchages noirs, fins et déliés comme de la dentelle, brillaient au soleil sous une légère gelée blanche. L'Yon coulait limpide entre les prés dans son lit sinueux, et servait de miroir aux grands arbres plantés sur ses bords. Quelques énormes pierres, s'élevant çà et là au milieu du courant, faisaient rejaillir et écumer l'eau rapide, qui regimbait contre l'obstacle, le surmontait et s'écoulait en petites cascades murmurantes, berçant éternellement à la surface les feuilles de nénuphars, larges et lisses, dont le long pédoncule se dressait du fond de la rivière. De légères fumées montaient toutes droites des toits dans le ciel clair, ciel d'hiver d'un bleu d'opale, si pur, si transparent, qu'il semblait plus élevé, plus au-dessus de la terre que de coutume. La brume du matin s'était toute retirée à l'horizon, qu'elle voilait à demi, laissant seulement percer çà et là quelque sommet, arbre ou clocher, déjà éclairé par le soleil. La vie animait tout cela : les travailleurs s'en allaient aux champs, les hôtes des basses-cours et des étables saluaient le matin de toutes leurs voix, les femmes marchaient lestement, le panier ou la cruche sur la tête et leur tricot dans les mains, et les enfants fourmillaient partout. Dans la grande rue de Chaillé, la forge du maréchal-ferrant remplissait l'air de fumée et d'étincelles; le maître de poste amenait le relai de la diligence dont on entendait déjà les grelots au loin sur la route, et l'aubergiste de la Boule-d'Or, assis sur son banc de pierre à côté de sa porte, d'où s'exhalait une bonne odeur de soupe aux choux, attendait les voyageurs à pied et à cheval.

La voiture, d'ailleurs, si elle devait déposer à Chaillé une partie de son contenu, n'était pas pour cela exposée à continuer son chemin à vide : les gens du bourg qui avaient affaire à Mareuil ou à Luçon attendaient sur la route l'arrivée du véhicule, où ils espéraient trouver place. Les hommes causaient du bétail et de la prochaine récolte; et les femmes accommodaient les plis de leur tablier ou de leur fichu, pour être belles en voyage.



CHAPITRE II

La maison du médecin de Chaillé.

Le petit garçon arriva à la rivière, qu'il passa sur un tronc d'arbre jeté en manière de pont à un endroit un peu plus resserré que les autres, entra dans le bourg, le traversa et s'en fut tout droit à une maison écartée, précédée d'un petit parterre enclos d'une grille en bois plantée dans un mur à hauteur d'appui. Tout essoufflé, il ouvrit la porte à claire-voie. Un grand chien danois s'élança vers lui en aboyant, et presque aussitôt une jolie petite fille de huit ou neuf ans montra sa tête brune à la porte de la maison.

« Ici, Ajax! » cria-t-elle au chien, qui se tut aussitôt et vint en remuant la queue se ranger auprès d'elle.

Le petit garçon remit vivement ses sabots à ses pieds, ôta son bonnet et s'approcha en rougissant.

« C'est Ambroise! dit la fillette. Que voulez-vous, Ambroise? Pélagie est sortie, c'est moi qui garde la maison.

— Je voudrais bien emmener M. le docteur, répondit Ambroise en tournant son bonnet entre ses mains de façon à en montrer tantôt l'intérieur et tantôt la mèche.

— Papa va descendre, attendez un peu que je lui serve son café, et il ira tout de suite avec vous. »

On entendit résonner des pas dans l'escalier, et un homme d'environ quarante ans, à la figure triste et fatiguée, parut derrière la petite fille.

« A qui parles-tu, ma petite Anne?

— Papa, c'est Ambroise qui vient te chercher : tu sais bien, Ambroise, le fils de Tarnaud, le musicien.

— Vraiment? qui est-ce donc qui est malade chez toi, mon pauvre garçon? demanda le médecin d'un air de bonté.

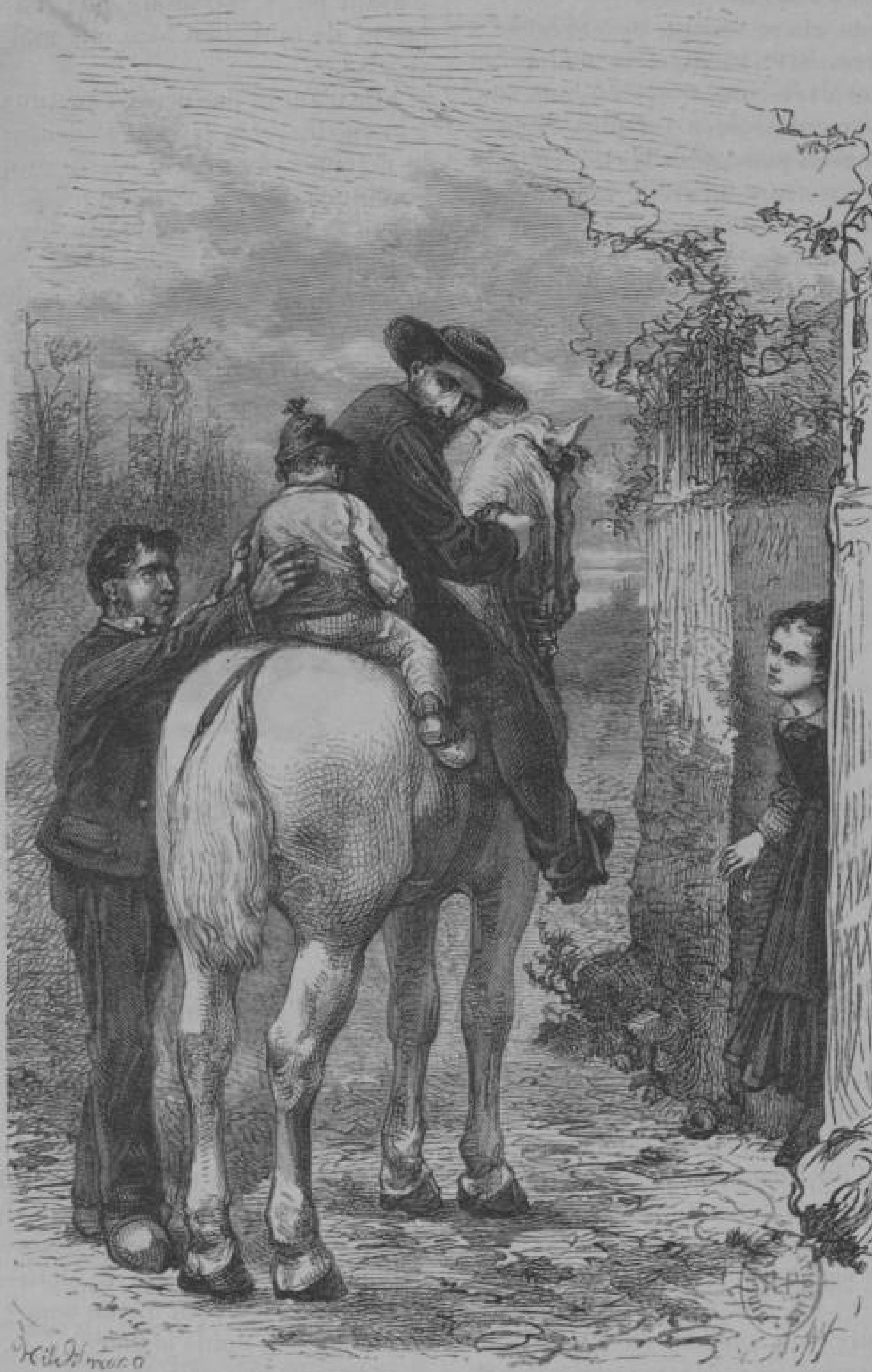
— C'est le père, monsieur le docteur. Il est tombé

cette nuit en revenant de Saint-Florent, et une voiture lui a passé dessus. On l'a rapporté au petit jour : ses jambes lui font grand mal et il ne peut pas les remuer. La mère se désole et Louis aussi ; moi j'ai pleuré d'abord, et puis j'ai pensé que je ferais mieux de venir vous chercher, et me voilà. Venez tout de suite, je vous en prie.

— Oui, mon garçon; certainement! répondit le médecin en lui caressant amicalement la joue. Entre avec moi : tu n'a pas eu le temps de manger ta soupe, bien sûr? Anne te donnera un peu de café; cela ne sera pas long. »

Ambroise suivit le père et la fille dans une petite salle à manger ornée d'un baromètre, d'un buffet à dessus de marbre noir qui supportait glorieusement des tasses à fleurs rangées en ordre sur un plateau rouge, de six chaises de paille, et d'une table où Pélagie avait, avant de sortir, mis le couvert de Monsieur. Anne, vive et adroite petite ménagère, posa devant Ambroise un bol sur une assiette, courut à la cuisine, en rapporta le café brûlant, versa, sucra, retourna chercher le lait bouillant couronné d'une épaisse crème et l'appétissant pain rôti, servit les deux convives, et, sûre désormais qu'il ne leur manquerait rien, elle s'échappa de la salle à manger. Elle y revint au bout d'un instant avec l'air triomphant et mystérieux d'un enfant qui vient d'avoir une bonne idée, et s'assit pour déjeuner près de son père. Comme elle achevait de se servir, on entendit, marchant de conserve, les sabots d'un homme et ceux d'un cheval. Tous les deux, l'homme et la bête, s'arrêtèrent devant la maison. Anne regarda son père et se mit à rire.

« Pélagie n'était pas là, papa ; j'ai été chercher le voisin pour seller Fourchette, pour que tu n'aies pas la peine de la seller, et que tu ailles plus vite guérir le père d'Ambroise. Pauvre Ambroise! il voudrait bien s'en aller; vois, il n'a pas seulement le cœur de manger! »



Allons, mon garçon, viens avec moi. (P. 291, col. 2.)

Le père attira Anne dans ses bras et la baisa au front. Il avait les larmes aux yeux.

« Allons, mon garçon, dit-il à Ambroise, viens avec moi, je vais te prendre en croupe et mener Fourchette bon train. »

La petite Anne resta sur le seuil, les regardant s'éloigner.

« Pauvre Ambroise! se dit-elle, il n'y a que son père qui l'aime un peu : pourvu qu'il n'aille pas le perdre! Il est plus à plaindre que moi, quoiqu'il ait son père et sa mère : moi je n'ai plus que mon papa, mais il est si bon! Si seulement il n'était pas si triste? Je ne sais pas comment cela se fait, mais toutes les fois que je fais quelque chose de mieux qu'à l'ordinaire, cela lui donne envie de pleurer... c'est sans doute qu'il pense à maman qui faisait tout bien. Oh! mais je grandirai, et à force de tâcher de ressembler

à maman, je deviendrai tout à fait pareille à elle; alors je la remplacerai, et il sera heureux comme quand elle était là. Je m'en vais épousseter ses livres et ses papiers sans les déranger, comme faisait maman. Pélagie les change toujours de place quand elle y touche, et il perd son temps à les chercher, après cela. »

Et l'orpheline rentra dans la maison.

Elle avait raison, la chère enfant, de chercher à ressembler à sa mère. Mme Plisson, la femme du médecin de Chaillé, avait été une de ces femmes adorables et adorées pour qui le bien est plus facile à faire que le mal. Elle avait passé dans la vie, éclairant tout de son sourire, rendant heureux tout ce qui l'approchait, et si heureuse elle-même de se sentir aimée, qu'elle n'avait jamais connu qu'un seul chagrin, celui de se voir mourir à trente-deux ans et de quitter sa fille et son mari. Une maladie gagnée en soignant une pauvre voisine l'avait emportée en quelques jours, il y avait dix-huit mois, et depuis ce temps la maison du docteur était comme un corps sans âme. Non que le manque de quoi que ce fût se fit déjà sentir : Pélagie, une robuste fille qui était dans la maison depuis dix ans et qui avait élevé la petite Anne, conservait toutes choses dans l'état où les avait laissées la défunte. Mais Pélagie ne pouvait pas la remplacer; elle avait beau laver, frotter, raccommoder, tenir tout en ordre, convoquer la couturière du bourg à chaque changement de saison, elle ne pouvait qu'éterniser les anciennes façons d'agir, et l'intérieur du médecin, privé des innovations que la mère de famille n'eût pas manqué d'y introduire en temps et lieu, prenait insensiblement cet air vieillot qu'on remarque partout où le progrès fait défaut.



C'est Ambroise, dit la fillette. (P. 290, col. 2.)

Il y avait toujours les mêmes fleurs dans le parterre : mais les parterres des environs s'enrichissaient de fleurs nouvelles; le parquet du salon était toujours admirablement ciré : mais les dames du bourg avaient découvert depuis peu certains tapis à bon marché qui faisaient paraître ce parquet bien froid; et comme Pélagie fermait soigneusement les persiennes de peur que le soleil ne pâlit les rideaux rouges, le pauvre salon avait contracté une odeur de moisi qui faisait penser à un tombeau.

Anne n'avait sur elle ni un trou ni une tache; mais on lui faisait ses robes neuves trop longues et trop larges afin qu'elle eût la place de grandir, et l'on ne songeait à les allonger que longtemps après que cette opération était devenue indispensable.

Quant à son éducation, elle était à peu près demeurée stationnaire depuis dix-huit mois, Pélagie n'ayant pu y introduire que l'art de tricoter les bas et de faire tant bien que mal un ourlet ou une reprise.

Elle n'aurait pas permis qu'Anne se salit les mains à la cuisine, et la laissait seulement servir à son père le déjeuner du matin, — parce que Madame avait l'habitude de s'en occuper, pendant qu'elle, Pélagie, faisait sa tournée chez le boucher, l'épicier et autres fournisseurs.

Anne savait donc lire et écrire, et c'était tout; mais elle savait aussi être la joie de la maison et ramener un sourire sur le visage de son père, quand il rentrait fatigué, triste, et pensant du plus loin qu'il apercevait sa maison au vide que la mort y avait fait. Elle le guettait, elle accourait au-devant de lui, elle l'enlaçait de ses bras caressants, toujours gaie, toujours tendre et sereine, lui racontant sa journée, l'occupant, le distrayant, le forçant à secouer sa tristesse; si bien qu'il finissait par redevenir enfant comme elle et par rire de bon cœur d'une partie de quilles ou de volant. Le soir, quand elle le voyait installé dans son grand fauteuil, quand elle avait bien abaissé l'abat-jour de la lampe, pour ménager les yeux de papa, disait-elle en les baisant; quand elle lui avait apporté ses pantoufles et glissé un coussin sous ses pieds, elle grimpait sur ses genoux, se blottissait dans ses bras, et lui disait d'un petit air de douce autorité : « A présent, conte-moi une histoire! »

Et le père obéissait. Il lui apprenait l'histoire ainsi, et les légendes, choisissant le beau et le bon, ce qui élève et ce qui fortifie; et la petite fille, sans bien démêler le vrai du faux, aimait de tout son cœur ces récits, sa seule science. Elle se les rappelait et se les répétait à elle-même quand elle était seule et qu'elle errait en liberté dans les champs, cueillant les fleurs des prés et les fruits des haies, sous la garde d'Ajax, le grand Danois aux oreilles coupées, au poil noir moucheté de blanc, très-pacifique pour ses

amis, très-féroce pour ses ennemis, et qui eût vite traité en ennemi quiconque eût fait mine d'être mal disposé pour Anne. Il est juste de dire qu'il n'avait jamais rencontré personne qui fît cette mine-là.

A suivre. Mme Colomb.



LA NAISSANCE DE L'OPÉRA FRANÇAIS

Ce fut au mois d'avril 1659 que naquit l'Opéra français, humblement, timidement, dans une salle basse du château de M. de la Haye, à Issy. C'était une grande hardiesse que d'oser mettre en musique des paroles françaises! Il était admis qu'une pareille barbarie n'était capable que d'offenser des oreilles délicates, et Lulli, un Florentin attaché dès son enfance à la domesticité de la grande Mademoiselle et devenu depuis le chef des vingt-quatre violons du roi, déclarait bien haut avec autorité qu'une pareille tentative était folie toute pure. Pourtant l'abbé Perrin, à qui ses fonctions d'introducteur des ambassadeurs auprès de Monsieur laissaient sans doute beaucoup de loisirs, avait trouvé le temps d'écrire une *Pastorale* en cinq actes, et il avait proposé à Cambert, surintendant de la musique d'Anne d'Autriche, d'en composer la partition. L'œuvre achevée, on l'essaya, sans décors et sans danses et jouée par des amateurs, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir un tel succès que le bruit en vint jusqu'au roi, et que le roi désira l'entendre.

Le roi, c'était Louis XIV. Il avait alors environ vingt ans, et, sorti des troubles de la Fronde qui avaient rempli les années de son enfance d'inquiétude et de tristesse, il se plaisait à tous les genres de divertissements. Il aimait les réceptions, les fêtes; il aimait les ballets, où il dansait lui-même, costumé en *Printemps* ou en *Fleuve*, avec les dames de la cour qui représentaient des nymphes ou des naïades; il aimait aussi la musique, et il faisait jouer devant lui les opéras italiens que Mazarin avait introduits en France. Depuis bien des années déjà, ce genre de spectacle était très en faveur à la cour; et c'était tout simple, puisque la musique italienne était encore à peu près la seule qu'on connût, et que presque tous les courtisans et toutes les dames de la cour comprenaient l'italien, à cause des reines italiennes qu'on avait eues et qui avaient mis cette langue à la mode. Mais, depuis que la France était paisible, beaucoup de gens qui ne savaient pas l'italien commençaient à prendre goût à la musique: l'abbé Perrin avait donc eu raison de croire le moment favorable pour son essai d'opéra français. La *Pastorale*, jouée à Vincennes devant la cour, réussit et fut suivie d'autres œuvres des mêmes auteurs. Ils eurent pourtant encore bien des traverses; la mort de Mazarin empêcha la représentation d'un de leurs opéras qui était tout près d'être joué, d'autres difficultés les arrêtèrent plus d'une fois; et d'ailleurs, leur public n'était pas encore le vrai public, c'était toujours le même public très-restreint de la cour. Dix ans se passèrent avant que l'opéra français eût conquis en France sa place au soleil. Enfin, le 28 juin 1669, l'abbé Perrin obtint, *par privilége du roi*, le droit « d'établir dans la ville de Paris et autres du royaume des Académies de musique, pour chanter en public des pièces de théâtre ». Il se mit bien vite à l'œuvre avec Cambert, et, le 19 mars 1671, les deux associés donnèrent leur premier opéra, *Pomone*. Les chanteurs étaient peu nombreux, le drame n'était pas de première force, et comme il n'y avait pas de danseuses, les ballets étaient dansés par des jeunes gens déguisés en femmes. De plus, les machines, c'est-à-dire les décors, dont s'était chargé un certain marquis de Sourdéac, laissaient beaucoup à désirer. Mais les Parisiens, qui ne connaissaient pas encore les magnifiques opéras de Mozart, de Rossini, de Meyerbeer, d'Halévy, de Gounod et de tant d'autres, avec leurs ballets, leur orchestre, leur mise en scène féerique, se montrèrent enthousiasmés de *Pomone* et de la pièce qui lui succéda. Cette pièce était encore de Cambert, et cette fois le succès de l'Académie royale de musique parut si bien établi, que Lulli se repentit d'avoir jugé la langue française si barbare et si indigne d'être chantée. Lulli n'était pas délicat, et il était fort intéressé. Il profita habilement de ses protections à la cour, et d'une brouille entre l'abbé Perrin et son machiniste le marquis de Sourdéac; et un beau jour, au moment où Perrin et Cambert se préparaient à monter *Ariane*, pièce composée depuis longtemps, et qui était justement celle dont la mort de Mazarin avait jadis empêché la représentation, ils apprirent que le privilége de l'Académie royale leur était retiré. Ce fut naturellement Lulli qui en hérita.

Le pauvre Cambert, désolé et irrité, quitta la France. Il fut bien accueilli par le roi d'Angleterre, Charles II, qui entendit son opéra, le loua beaucoup,

et lui donna une place honorable parmi ses musiciens. Cambert aurait pu, comme le fit plus tard le Saxon Haendel, vieillir en Angleterre, comblé de richesses, estimé et applaudi, et travailler en paix pour la postérité. Mais Cambert était Français, et la France lui tenait au cœur; il regrettait son pays, son public de Paris; il ne parvenait pas à se consoler de l'injustice qu'il avait subie. Rien ne put le consoler; il languit, et mourut au bout de peu d'années. Il n'avait pas encore cinquante ans.

Après lui, l'Opéra grandit et se transforma. Lulli, il faut le reconnaître, fit de la musique meilleure que celle de Cambert, et au lieu de l'abbé Perrin, il eut pour collaborateurs Quinault, Molière, et même le grand Corneille. Plus tard, Rameau fit oublier Lulli, et aujourd'hui on ne joue plus guère ni l'un ni l'autre; mais on sait du moins leurs noms, tandis que celui de Cambert n'est connu que des érudits. C'est pourtant à lui que revient l'honneur d'avoir créé l'Opéra français.

Mme L. Bepp.

DANS L'EXTRÊME FAR WEST[1]

AVENTURES D'UN ÉMIGRANT DANS LA COLOMBIE ANGLAISE

CHAPITRE XVIII

La dernière chance.

Notre première occupation, le lendemain, fut de dépouiller l'ours de sa peau, que nous voulions porter en trophée à William's Creek. Puis, ayant creusé un trou, nous y plaçâmes les pattes de maître Martin, et nous allumâmes un grand feu par-dessus. Nous recommandons ce procédé indien à nos lecteurs : il n'y a pas de mets recherché qui puisse se comparer à des pattes d'ours cuites de cette façon.

Cette agréable besogne terminée, nous reprimes notre travail sur les rives du ruisseau ; mais n'ayant rien trouvé, nous revînmes dîner un peu découragés. Après ce repas, nous allâmes faire une dernière tentative à environ deux milles plus haut vers les sources du ruisseau.

Quelques coups de pioche nous amenèrent au rocher, et pendant que je continuais à creuser, Pat prit une bonne pelletée de la terre que nous venions d'extraire et descendit au bord du ruisseau pour procéder au lavage.

Tout à coup, j'entendis sa voix joyeuse qui m'appelait. Je laissai tomber ma pioche et me mis à courir vers lui. Il était assis par terre, la boîte à laver entre les jambes.

« Eh bien, qu'y a-t-il? As-tu vu un autre ours? lui dis-je, en regardant autour de moi, tout essoufflé par ma course à travers les rochers.

— Au diable l'ours, répondit-il ; tenez! » Et prenant dans ses doigts une poignée de terre humide, il se leva et se mit à danser une danse folle et bizarre.

Je crus qu'il perdait la raison et je l'apostrophai avec véhémence. Il se contenta de hausser les épaules, en me disant de regarder dans la boîte.

J'examinai attentivement l'intérieur et n'y vis rien que de la boue. Pat continuait à battre des entrechats autour de moi. Fatigué enfin, hors d'haleine, il vint se rasseoir et se calma un peu.

« Remuez donc un peu cette boue avec vos doigts, » me dit-il.

Je fis ce qu'il désirait ; je retirai un grand nombre de pierres, et au bout d'un instant j'aperçus comme un éclair jaune dans la masse ; c'était un petit lingot de la grosseur d'une noix. Presque aussi ému que Pat, je ne pus que me jeter par terre et fermer les yeux, tant était forte la sensation de joie que j'éprouvais. Bientôt me relevant, je courus au bord de l'eau avec la boîte, lavai complètement tout ce qu'elle contenait et trouvai au fond le petit lingot avec plusieurs pépites. Nous restions là, absorbés dans cette vision extatique, trop émus l'un et l'autre pour pouvoir dire un mot.

« Mais si tout cela, dis-je enfin, n'était que le contenu d'une petite poche égarée dans le rocher, Pat, et si nous allions ne plus rien trouver?

— C'est ce que je craindrais aussi, si nous n'avions que le gros morceau ; mais regardez ces jolies pépites ; c'est une preuve que nous tenons un filon. »

Nous reprîmes notre travail avec courage, et chaque lavage nous donna non plus de gros morceaux, mais une foule de petits.

Le succès n'étant plus douteux, nous résolûmes de retourner immédiatement à William's Creek, pour chercher des outils et des provisions. Je coupai avec l'aide de Pat un jeune sapin, dont je fis six poteaux, puis ayant mesuré deux cents pieds carrés de terrain pour chacun de nous (c'est l'étendue accordée à ceux qui découvrent de nouveaux gisements), je plantai les poteaux dans le sol et y écrivis nos noms en grosses lettres.

Il plut à torrents pendant toute la nuit, mais nous étions parfaitement abrités sous les branches d'un sapin géant qui formait au-dessus de nous un véritable parapluie. Nous entendions la rivière mugir de plus en plus fort à mesure qu'elle se gonflait sous l'orage ; mais que nous importaient le temps et la rivière et l'endroit perdu, ignoré du monde, où nous étions? Nous n'avions de pensée que pour la fortune qui enfin nous souriait.

Le matin, à notre réveil, nous trouvâmes que la rivière avait crû de trois pieds durant la nuit et qu'il était plus difficile que jamais de la traverser. L'ar-

1. Suite et fin. — Voy. pages 7, 23, 39, 56, 72, 88, 104, 120, 138, 153, 168, 184, 199, 219, 234, 246, 261 et 278.

bre sur lequel nous étions parvenus à atteindre l'île, quelques milles plus bas, avait été emporté par la crue, et en tout cas il nous eût été impossible de passer à gué le petit bras qui nous séparait de l'île. A un mille de nous, entre les deux branches principales de la rivière, s'élevait un rocher au pied duquel était tombé, en travers du courant, un arbre, long et mince qui semblait être notre dernière ressource. Le temps avait désormais pour nous une telle valeur, que nous décidâmes de tenter le passage au moyen de cet arbre.

Nous cachâmes, à la manière des Indiens, la moitié de nos provisions et les outils dont nous n'avions pas besoin; et, chargés de nos paquets beaucoup plus légers cette fois, nous nous mîmes en route.

L'endroit nous parut terrible vu de près. Au centre de la rivière, le poids seul de l'arbre lui faisait subir une dépression de deux ou trois pieds, et l'eau se brisait contre ce frêle obstacle; il était évident que le poids d'un homme le ferait encore plus enfoncer. Le courant, dans sa rapidité furieuse, détachait de temps à autre de la rive de gros rochers qui tombaient dans l'eau avec un bruit sourd, et il était à craindre que quelque débris flottant n'entraînât le frêle sapin qui devait nous servir de passerelle.



Il se mit à danser une danse folle. (P. 294, col. 2.)

Cependant le rapide au-dessus de nous était long d'un mille et en droite ligne, de sorte que nous pouvions voir assez loin pour être sûrs qu'aucun accident de ce genre n'arriverait pendant que nous serions en train de passer. Pour ne négliger aucune chance de salut, nous changeâmes la disposition de nos paquets et les attachâmes en travers de la poitrine.

Nous tenions notre couteau à la main, prêts à couper la corde dans le cas où le pied nous aurait manqué et où nous serions tombés à l'eau.

Les chances de Pat eussent à coup sûr été assez minces, car il ne savait pas nager; mais même pour un bon nageur la question était de savoir si le courant le pousserait vers le bord ou l'entraînerait vers quelque gouffre.

Comme nous étions ainsi à délibérer sur la rive, peu ravis de la perspective qui s'offrait à nous, Pat regarda en amont et s'écria : « Pardieu! voici venir quelque chose qui va faire cesser nos hésitations! »

En effet, vers le haut du rapide commençait à paraître une masse informe d'arbres, de souches et de branches entremêlés. A chaque instant cette espèce d'île flottante s'accrochait à quelque projection de la rive, s'arrêtait quelques secondes, et, l'obstacle vaincu par la force du courant, reprenait sa marche.

« Je me risque, Dick! » s'écrie Pat. Et, remontant ses pantalons, enfonçant son chapeau sur sa tête, il monta sur le tronc renversé et s'avança d'un pas ferme, évitant habilement les petites branches qu'il rencontrait çà et là. Nous ne pouvions passer en même temps et j'attendis sur le bord, surveillant Pat, qui bientôt arriva au centre de la rivière où, l'arbre s'enfonçant sous lui, l'eau lui monta jusqu'à mi-jambes. Il chancela un instant; mais il reprit son équilibre, et bientôt je le vis, à ma grande joie, atteindre la rive opposée sain et sauf.

Je traversai à mon tour; mais, arrivé près de la rive, je tombai dans l'eau; Pat me saisit par les épaules et m'arracha à l'étreinte mortelle du courant. Quelques minutes plus tard arrivait l'énorme masse d'arbres déracinés, brisant comme une paille l'arbre qui nous avait servi de pont.

Peu de jours après, nous arrivions à William's Creek et nous nous empressions de faire enregistrer notre *claim* chez le commissaire du gouvernement. Il nous fallut décrire aussi exactement que possible son

emplacement et payer les droits de cinq dollars. Nous nous occupâmes ensuite de réunir les provisions et les outils nécessaires. Nous ne désirions pour le moment nous associer personne, le travail de deux hommes étant suffisant pour l'exploitation d'un claim où il n'était pas nécessaire de creuser de puits profonds; mais nous ne manquâmes pas de faire part en secret de notre découverte à nos anciens associés de Jack of Clubs et nous les engageâmes fort à venir aussitôt que possible choisir des terrains et s'établir auprès de nous. Ce qui nous embarrassait était de savoir comment transporter nos outils et nos provisions. Notre claim était à plusieurs jours de marche, et, c'était tout ce qu'un homme pouvait faire que de porter jusque-là de quoi se nourrir en chemin. Il était donc évident que nous ne pouvions nous passer de mulets, et pour cela il nous fallait l'aide d'un marchand. Je frappai à plusieurs portes et n'essuyai que des refus. A la fin, je trouvai un juif allemand nommé Schwartz, qui avait ouvert récemment boutique et venait de recevoir du bas pays un certain nombre de mulets. Nos récits et la vue de notre or, qui ne ressemblait nullement à celui qu'il avait vu jusque là (les marchands et les mineurs expérimentés savent très-bien dire à première vue de quelle creek du voisinage vient l'or qu'on leur montre), l'excitèrent au plus haut point; mais nous eûmes de la peine à nous entendre. Il voulait d'abord avoir, en échange des provisions et des outils qu'il fournirait, la moitié de tout ce que nous trouverions. Nous n'entendions point de cette oreille, et il eut beau nous raconter comment il avait été maintes fois victime de sa confiance, cela ne nous toucha nullement.

Enfin, après bien des débats, notre juif devenant plus raisonnable, nous conclûmes l'arrangement suivant : il s'engageait à nous fournir dix mulets avec leur chargement de provisions et d'outils et à nous accompagner avec un seul homme qu'il laisserait avec nous pour veiller à ses intérêts; de notre côté, nous nous engagions à prendre 100 mètres carrés de terrain pour lui près des nôtres, à ne faire des 300 mètres carrés qu'un seul *claim*, et à payer, sur le produit brut de notre travail, 10 dollars par jour à l'homme qui le représenterait.

Nous nous gardâmes bien de dire à cet homme où nous allions, de crainte qu'il ne commît quelque indiscrétion; et le lendemain matin, après avoir chargé nos mulets de tout ce qui nous était nécessaire, nous partîmes en suivant le cours de la William's Creek pour gagner Antler Creek, source de la Rivière de l'Ours, par une route différente et moins connue que la route ordinairement suivie. Nous ne manquâmes pas cette fois d'emporter deux bonnes carabines que Schwartz nous procura et une provision de poudre, de balles et d'autres munitions.

Le premier jour, le chemin fut assez praticable; mais les deux jours suivants il devint très-mauvais; nous ne pûmes faire qu'une douzaine de milles, et malgré cela nos pauvres animaux étaient horriblement fatigués. Nous arrivâmes enfin à un endroit situé à deux milles au-dessus de notre creek, sur le bord opposé du cours d'eau principal. Pendant notre absence, la neige avait fondu dans le haut pays et la rivière avait repris son niveau habituel : nous n'éprouvâmes aucune difficulté à construire un radeau. Nous eûmes deux ou trois traversées à faire pour transporter nos animaux et nos provisions de l'autre côté, ce qui, avec les allées et venues, nous prit encore quelques jours.

Une fois arrivés à notre claim, nous abattîmes des arbres pour construire une confortable hutte qui fut bâtie en trois jours; puis, comme c'était convenu, je laissai Pat et le représentant de Schwartz compléter la cabine, couper des planches pour les vannes et creuser un fossé pour amener une rigole à l'endroit où nous voulions travailler, et je retournai à William's Creek pour y reconduire les mules. Cela fait, je revins en hâte me remettre au travail.

A mon retour, je trouvai la cabine finie, et l'eau amenée sur les lieux par une suite d'écluses complétées le jour précédent et dans lesquelles Pat et Jiw (l'homme de Schwartz) jetaient à tour de rôle des pelletées de *boue payante*. Ils avaient, durant mon absence, travaillé comme des nègres.

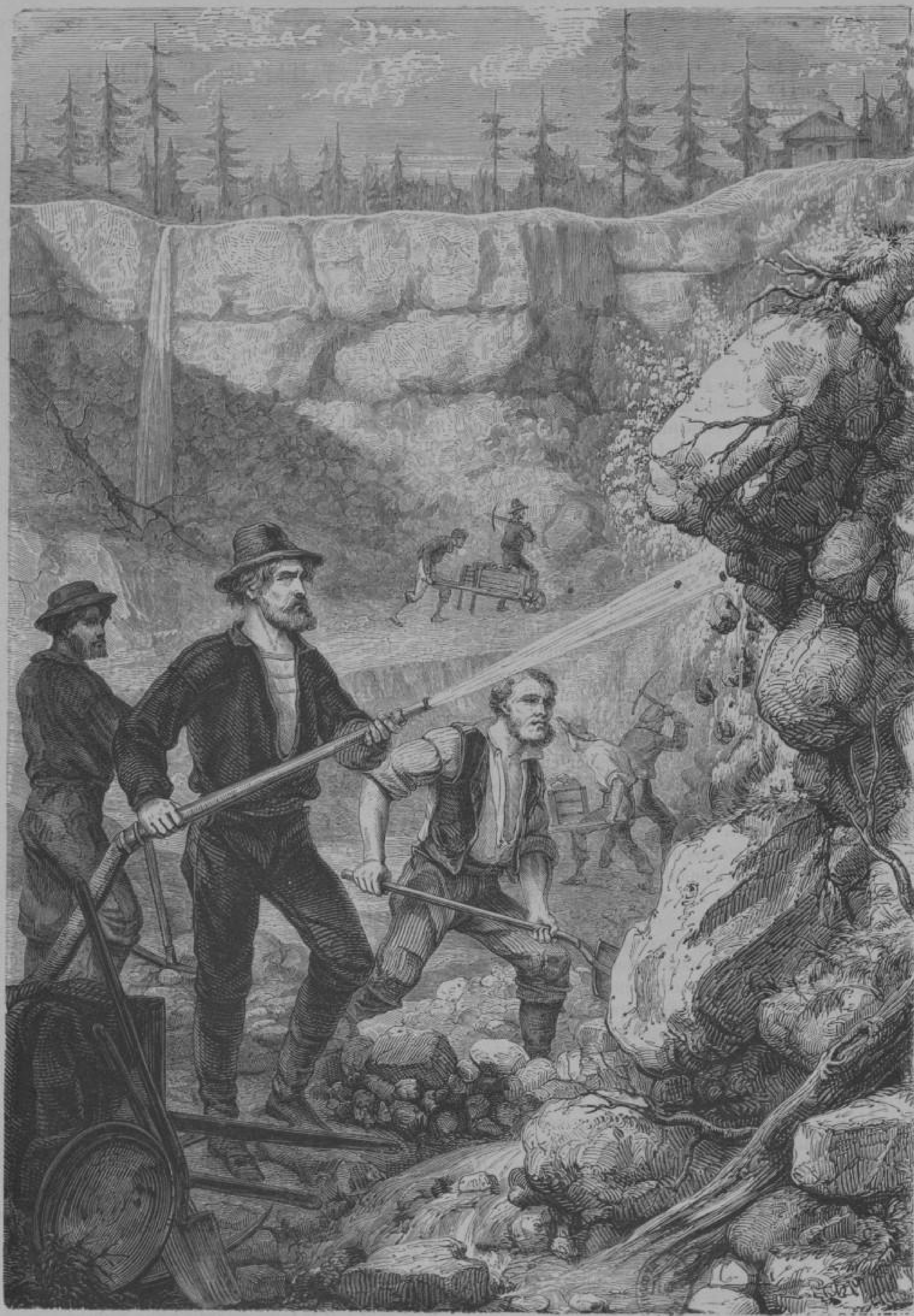
Pendant trois mois nous ne vîmes personne; mais à la fin du troisième mois Schwartz vint accompagné d'un homme, nous amenant cinq chevaux chargés de provisions fraîches et d'outils neufs dont nous commencions à avoir grand besoin. Nous avions amassé un joli tas de poussière d'or; Pat partit avec Schwartz pour placer notre trésor à la banque.

Plusieurs de ces individus qui sont toujours à l'affut des nouvelles, eurent vent de cette seconde expédition, et peu après le retour de Pat, nous eûmes une invasion de vingt à trente mineurs, à la tête desquels je reconnus l'homme même que Schwartz avait amené avec lui. Mais ils ne nous molestèrent d'aucune façon, et se mirent diligemment au travail. Au reste, il y avait amplement de la place pour nous tous et nous fûmes plus heureux que contrariés de les voir s'établir près de nous. Notre petite colonie, avec ses six ou sept huttes de troncs d'arbres, ne manquait pas d'animation; les bords du ruisseau offraient même le spectacle d'une grande activité; tous les travailleurs étaient à l'ouvrage, piochant la terre, lavant les roches, triant le minerai.

A la fin de la saison, notre claim était presque épuisé et nous cédâmes notre terrain à un prix très-modéré à quelques-uns de nos anciens amis qui étaient venus s'établir auprès de nous.

Par une chance assez commune dans la recherche aventureuse des gisements aurifères, la partie de la creek sur laquelle était tombé notre choix, se trouva de beaucoup la plus riche du voisinage, et au bout de cinq mois de travail, nous avions amassé une somme très-considérable.

Lorsqu'on sut que nous étions devenus riches,



Les bords du ruisseau offraient le spectacle d'une grande activité. (P. 296, col. 2.)

on nous fit à Victoria l'accueil le plus sympathique et l'on nous entoura d'un respect tout particulier. Le journal auquel j'avais autrefois collaboré publia quelques articles où Pat et moi étions désignés comme « deux des principaux et des plus entreprenants pionniers »; mais lorsqu'on sut que nous n'avions point l'intention de semer sur les lieux les richesses que nous venions d'acquérir, on changea de ton, et le journal se livra à une véritable explosion d'indignation contre « ces avides et ingrats personnages qui viennent faire leur fortune dans le pays et s'en vont la dépenser ailleurs ».

CONCLUSION

Pat fut de beaucoup le plus sage de nous deux. L'ambition n'était point un des traits dominants de son caractère; et c'est pourquoi, se voyant désormais riche pour la vie, il se fit habiller convenablement, se munit de tout ce qui pouvait lui être utile ou agréable durant la traversée, et prit un passage de première classe sur un navire qui retournait en Irlande. Deux ans plus tard il m'écrivit pour m'apprendre que sa fiancée Brigitte et lui étaient mariés et possédaient une jolie petite propriété située non loin du lieu de sa naissance. Il m'engageait fort à l'imiter, et ajoutait, dans le langage imagé d'un vieux mineur, que, si je voulais abandonner l'exploration des montagnes du Far West pour celle de sa propriété, j'étais sûr d'y trouver, sans chercher longtemps, le roc solide de sa vieille affection. Il me faisait les amitiés de Brigitte et me disait qu'en dépit du regret qu'elle avait eu de donner à son premier enfant « le nom saxon et païen de Richard », elle l'avait cependant ainsi baptisé, en souvenir de moi et de mon amitié pour son mari.

Pour ma part, je n'avais nullement le désir de rentrer de sitôt au pays et de faire une fin. Je me livrai alors avec acharnement à la spéculation et j'avais déjà amassé une grande fortune; mais le sort ne me fut pas longtemps favorable et je perdis une grande partie de mon avoir. J'eus le bonheur toutefois de retrouver mon vieil ami le capitaine, qui n'avait pas été fort heureux dans ses dernières entreprises; et ce fut pour moi une grande joie de pouvoir lui témoigner ma reconnaissance et lui venir en aide à mon tour.

Après un hiver agréable à Victoria, je partis, avec un de mes vieux amis pour San Francisco, d'où je comptais aller explorer le riche district argentifère de Washoe, et c'est au moment d'entreprendre cette nouvelle expédition que je ferme ce volume et dis adieu à ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu me suivre jusqu'ici.

R. B. Johnson.

Traduit de l'anglais par A. Talandier.



LE TAILLEUR DE PIERRES

CONTE JAPONAIS

Il y avait une fois, au Japon, un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières; sa besogne était rude, il travaillait beaucoup, ne gagnait guère et n'était pas content de son sort.

« Oh! si seulement je pouvais être un jour assez riche pour me reposer, couché sur des nattes épaisses enveloppé d'un moelleux manteau de soie! »

Telle fut la plainte qu'il exhala vers le ciel. Un génie la recueillit.

« Qu'il te soit fait selon ton désir! » lui dit le génie.

Et il était devenu riche, et il se reposait, couché sur des nattes épaisses, enveloppé d'un moelleux manteau de soie.

L'empereur vint à passer. Il était précédé de coureurs à pied et à cheval, suivi d'une brillante escorte de cavaliers, et entouré de gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

« A quoi me sert d'être riche, murmura le tailleur de pierres, aussi longtemps que je n'ai pas le droit de sortir avec une escorte et la tête protégée par un parasol d'or? Pourquoi ne suis-je pas l'empereur?

— Tu le seras, » dit le génie.

Et, en effet, il était l'empereur; il avait une escorte de cavaliers devant lui et derrière lui, et des gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol étincelant de dorures.

Le soleil, cependant, de ses ardents rayons, desséchait les campagnes, et la route poudreuse réverbérait son éclat et fatiguait les yeux.

« Le bel avantage d'être empereur, s'écria celui-ci, quand l'ardeur du jour vous accable, et que le soleil ne cesse d'exercer sur vous son pouvoir! Parlez-moi d'être le soleil : à la bonne heure!

— Regarde! es-tu content? » lui demanda le génie.

Car il était devenu le soleil; et il dardait ses rayons en haut et en bas, à droite et à gauche et tout autour de lui.

Et il brûlait les herbes de la terre et la face des princes qui sont sur la terre.

Or, un nuage s'interposa entre la terre et lui; ce nuage repoussait les rayons du soleil et les empêchait de descendre sur la terre.

« Voici qui est fort! s'écrie le soleil; un nuage est donc capable de résister à ma puissance? Alors il me vaudrait mieux être un nuage.

— Qu'à cela ne tienne! » dit le génie.

Et aussitôt la transformation s'opère, et le nouveau nuage se place fièrement entre le soleil et la terre, et se complaît à intercepter les rayons du soleil, si bien qu'il voit la terre reverdir à son ombre.

Puis il fait tomber de grosses gouttes de pluie sur

les campagnes, et des averses, et des trombes d'eau, tellement que les torrents débordèrent, et que les rivières se répandirent dans les champs et les dévastèrent.

Rien ne résistait plus à la force de l'inondation : seul un rocher la dominait, parfaitement immobile.

En vain les eaux mugissantes le battaient avec fureur, le rocher ne bougeait pas, les vagues écumantes expiraient à ses pieds.

« Donc un rocher me fait la loi, dit le nuage; je désirerais bien être à sa place.

— Tu vas y être, » lui dit le génie.

Et le voilà transformé en rocher ardu, inébranlable, insensible aux rayons du soleil, indifférent aux torrents de pluie et au choc des vagues tumultueuses.

Cependant il distingue à ses pieds un homme de pauvre apparence, à peine vêtu, mais armé d'une pique et d'un marteau; et cet homme, à l'aide de ses instruments, lui enlève coup sur coup des quartiers de roc qu'il façonne ensuite en pierres de taille.

« Qu'est-ce? s'écria le rocher. Un homme aura sur moi le pouvoir d'arracher des blocs de pierre de mon sein? Serais-je donc plus faible que lui? Alors il faut absolument que je devienne cet homme!

— Que ta volonté soit faite! » dit le génie.

Et il redevint, comme par le passé, un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières. Sa besogne était rude, il travaillait beaucoup et ne gagnait guère.

Mais il était content de son sort.

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN BALLON

Dimanche 16 février, dès sept heures du matin, nous commencions le gonflement de l'aérostat *le Jean-Bart*, qui devait nous enlever dans les airs, mon frère et moi, avec cinq compagnons de voyage. Il y avait longtemps que nous avions projeté une nouvelle expédition aérienne, mais la pluie, le mauvais temps nous avaient obligés à plusieurs reprises de reculer la date de l'ascension. Ce jour-là, la brise soufflait à peine, le ciel était couvert d'un épais massif de nuées, le baromètre était au beau; au lever du jour, nous nous décidons à arrondir les flancs de notre véhicule aérien.

Le ballon est étendu de son long, gisant à terre sur une pelouse de l'usine à gaz de la Villette : c'est un grand morceau d'étoffe de 16 mètres de longueur, qui dans cet état ressemble moins à un aérostat qu'à des pièces de coton dépliées chez un marchand de confection. Cependant à la partie supérieure de cet amas de tissus on voit la soupape, qui est l'âme du ballon; elle est formée de deux clapets de bois qui s'ouvrent intérieurement sous la traction d'une corde et qui se referment d'eux-mêmes, par la tension de deux bandes de caoutchouc. A l'autre extrémité est une ouverture appelée *appendice*, où s'engage actuellement le tuyau de gonflement à travers lequel on va lancer dans la sphère aérienne le gaz contenu dans un des gazomètres de l'usine. L'aérostat est entouré d'un filet de bonne corde, qui l'enveloppera de part en part et qui tout à l'heure nous permettra d'y fixer la nacelle d'osier, le wagon des voyageurs atmosphériques.

A huit heures, le gaz d'éclairage commence à faire palpiter le *Jean-Bart*, dont l'étoffe se soulève peu à peu : le coursier aérien prend vie. Voilà que sa partie supérieure s'arrondit en un grand dôme hémisphérique. De quart d'heure en quart d'heure, l'aérostat grandit, s'élève, jusqu'au moment où il prend l'aspect d'une grande boule ronde, à la surface de laquelle les mailles du filet forment un véritable capitonnage. L'aérostat est gonflé; des sacs remplis de sable et pendus à la partie inférieure des cordes du filet le maintiennent à terre, car à présent ce n'est plus un lambeau informe de tissu, c'est une machine puissante, qui aspire à bondir dans la nue; 2000 mètres cubes de gaz qui la remplissent vont lui permettre d'enlever dans les hautes régions de l'air un poids de 900 kilogrammes.

A dix heures et demie, la nacelle est attachée au filet, par l'intermédiaire d'un cercle de bois; une demi-heure après, on a fixé les cordes-freins et l'ancre destinés au retour à terre; je monte dans le panier d'osier, j'appelle les voyageurs qui prennent place à côté de moi; ils se perchent tant bien que mal dans notre véhicule, dont la surface n'est certainement pas aussi grande que celle d'un compartiment de wagon de chemin de fer. Une douzaine de manœuvres retiennent à terre l'aérostat, qui sans eux s'élancerait, trop rapidement, dans l'atmosphère; il faut procéder avec soin à l'équilibrage, tâtonner sa force ascensionnelle, faire écarter momentanément les hommes, en leur disant de reprendre en main la nacelle, si l'on s'aperçoit qu'elle ne s'élève pas encore. On se débarrasse de deux ou trois sacs remplis de sable, et l'on voit que le navire aérien tend à s'élever; jetons-en encore un tout entier par-dessus le bord : « Écartez-vous! crions-nous; ne tenez plus, lâchez tout! »

A ce moment, le *Jean-Bart* s'élève; nous quittons doucement le plancher terrestre, si lentement qu'il n'est guère possible de s'en douter. Si l'on ne voyait pas diminuer à vue d'œil le petit groupe d'amis qui nous saluent de loin, si l'on n'apercevait pas l'horizon qui s'élargit de minute en minute, pour offrir bientôt aux yeux un panorama immense, celui de tout Paris vu à vol d'oiseau, on ne sentirait vraiment pas que l'on monte. L'aérostat glisse peu à peu vers les régions plus élevées, on dirait qu'il est aspiré par le soleil, semblable à la vapeur légère que l'on voit pendant l'été s'exhaler d'un lac.

Nous atteignons bientôt la couche de nuages qui

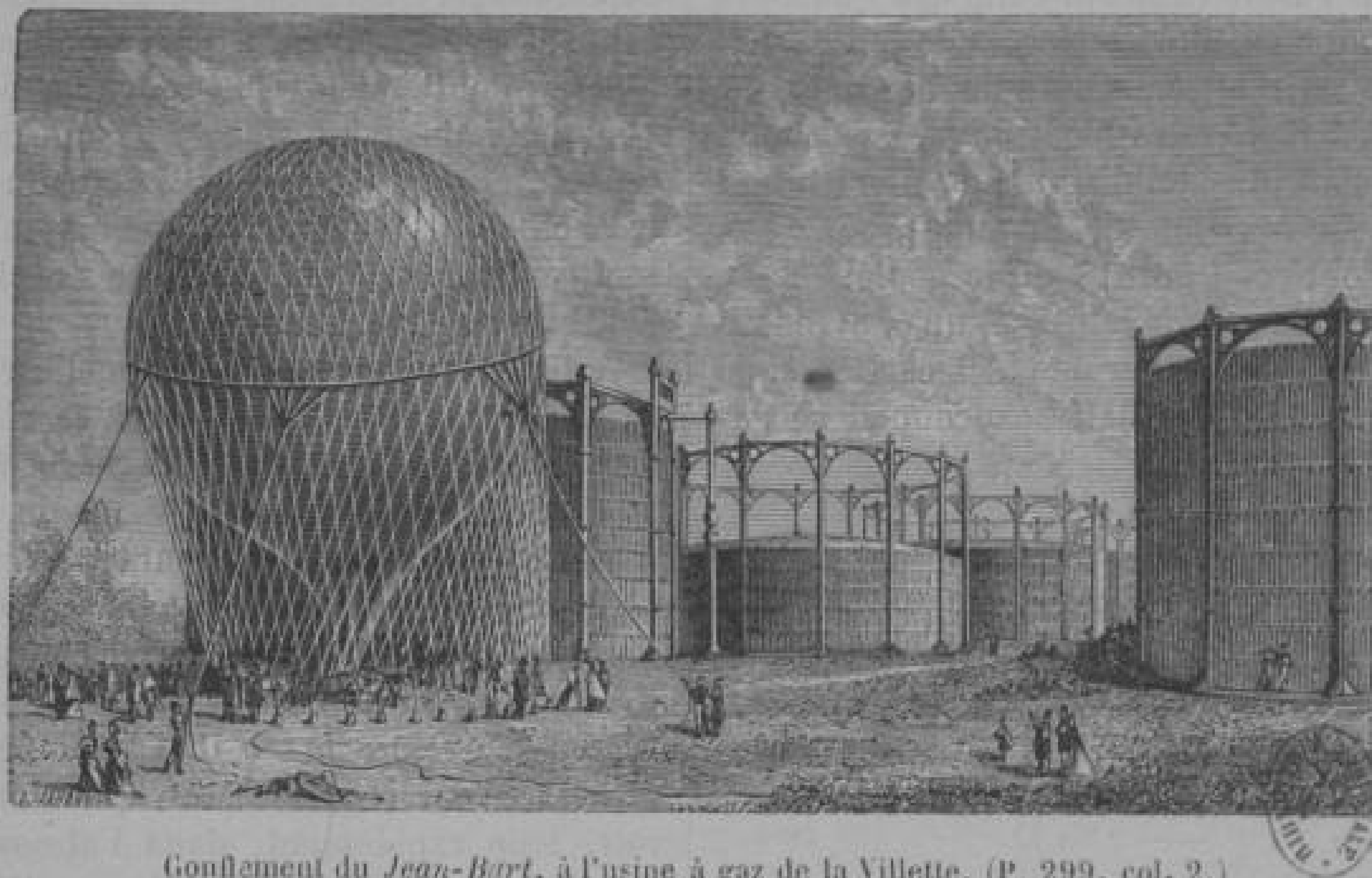
couvre Paris d'un couvercle grisâtre à travers lequel les rayons du soleil ne filtrent pas. Le *Jean-Bart* y pénètre, et nous voilà plongés dans un véritable bain de vapeur. C'est une brume opaline qui nous entoure, elle ressemble à celle qui s'échappe de la locomotive. Le baromètre marque une altitude de 1200 mètres, son aiguille se meut régulièrement accusant des pressions décroissantes, et nous indiquant ainsi que nous montons toujours. Bientôt la nue devient presque lumineuse, le soleil se révèle, mal dissimulé sous une légère nuée qui ne le cache plus qu'à demi... Nous montons encore; il apparaît enfin à nos yeux dans son imposante majesté.

Nous venons de quitter la terre, de sortir des bas-fonds de l'océan aérien, tristes et sombres sous un dôme de nuages; nous retrouvons ici le ciel de juillet, avec ses éblouissements et sa splendeur. Au-dessus de nos têtes, la voûte du firmament est d'un bleu foncé, elle est pure, limpide comme dans les pays tropicaux; le soleil y brille d'un éclat inusité, et nous enveloppe de mille rayons de feu. Si nous portons nos yeux, non plus en haut, mais en bas sous notre nacelle, un spectacle incomparable nous frappe par sa grandeur et remplit nos âmes d'une muette admiration.

Un plateau de nuages blancs s'étend tout autour de nous, jusqu'à perte de vue; mais ce ne sont plus ces massifs de vapeurs, avec l'aspect qu'ils présentent lorsqu'on les voit de terre; ils prennent ici un relief extraordinaire, on dirait des montagnes de neige, éblouissantes de blancheur, on croirait contempler les mamelons arrondis d'une mer de glace, éclairés avec une telle intensité de lumière que l'œil peut à peine en supporter l'éclat.

Le soleil projette sur cet écran de nuées l'ombre de notre aérostat, qui nous apparaît entourée d'un arc-en-ciel. Cette auréole est d'une incomparable délicatesse, elle rompt par ses nuances si pures et si belles l'uniformité des nuées blanches.

Parmi l'équipage du *Jean-Bart*, il y a aujourd'hui quatre débutants, qui pour la première fois ont quitté la terre dans l'esquif aérien. Ils manifestent une légitime surprise devant des tableaux si nouveaux pour eux; ils ne cessent d'exprimer la joie qu'ils éprouvent, au milieu de l'implacable sérénité de ces régions silencieuses, et devant des tableaux qu'il faut avoir admiré pour en comprendre les beautés. Mon frère, le crayon en main, dessine les paysages célestes qui se déroulent à nos yeux comme les images d'un panorama roulant; aidé de mes amis, je procède à mes observations, notant le degré du thermomètre, la pression barométrique, et consignant nos impressions sur un petit registre. Nous donnons ici un extrait de notre journal de bord :



Gonflement du *Jean-Bart*, à l'usine à gaz de la Villette. (P. 299, col. 2.)

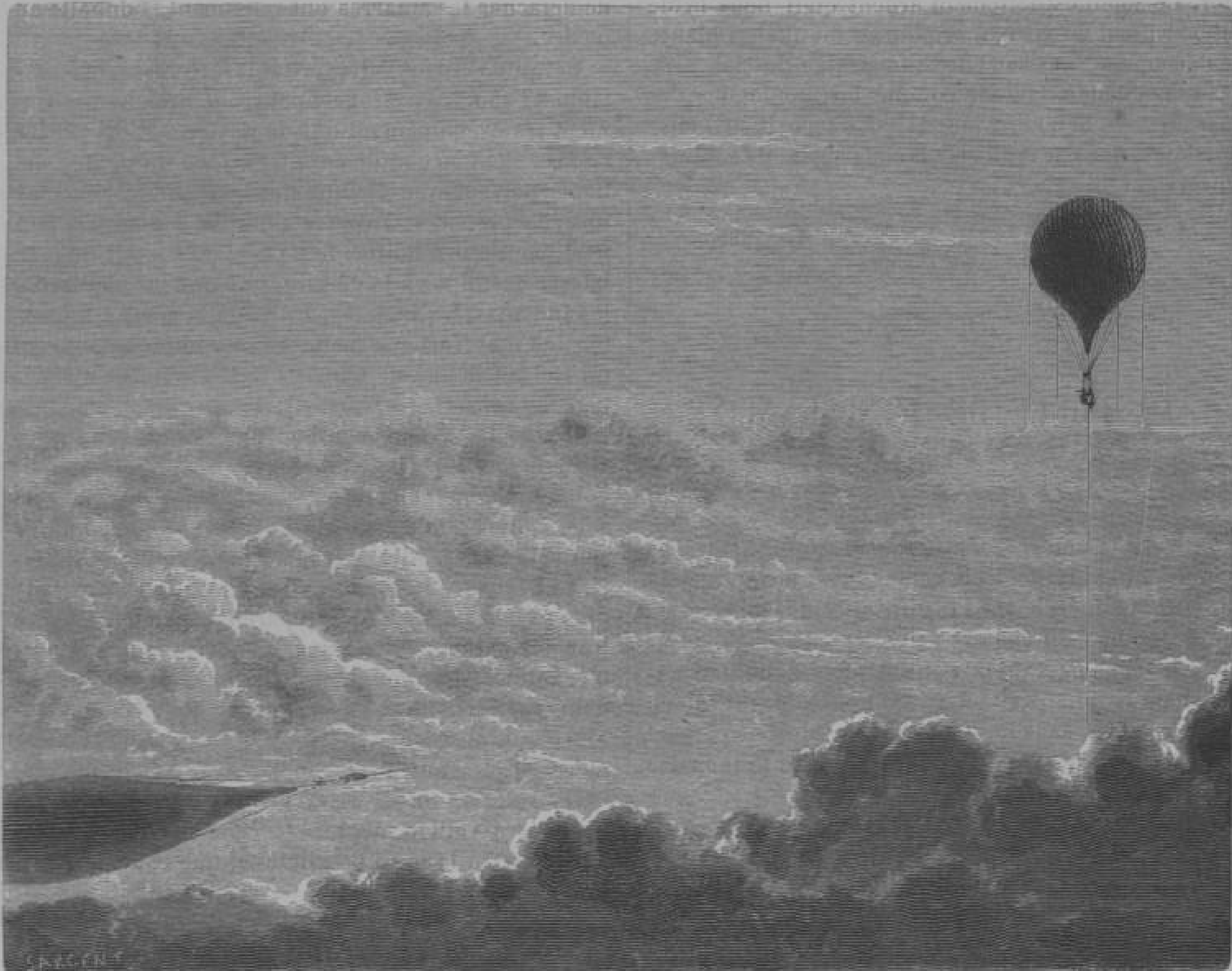
Midi. — Altitude, 1420 mètres. Il y a trois quarts d'heure que nous planons dans l'espace. Le soleil est tellement ardent que nous étouffons, le thermomètre marque 18°. Les voyageurs retirent leurs paletots et leurs couvertures. Je les prie de m'aider à arrimer notre nacelle, car nous sommes ici pour quelques heures, il faut mettre un peu d'ordre dans notre voiture aérienne. On compte les sacs de lest, remplis de sable fin : nous en avons 16, pesant 15 kilogrammes chacun. Voilà une bonne provision, qui donnera longue haleine à notre coursier aérien.

L'ombre du ballon est plus petite que tout à l'heure, car nous nous sommes éloignés des massifs de nuages. Ceux-ci ne forment plus une nappe unie; des ouvertures s'y aperçoivent, à travers lesquelles on distingue la terre, bien loin, dans les bas-fonds : les maisons, les arbres nous apparaissent tout petits comme à travers des lucarnes. L'Arc de triomphe se montre juste au milieu d'un interstice des nuées; ce monument vu d'où nous sommes est si petit, qu'il

semblerait pouvoir tenir dans la main. On dirait un encrier de chez Klein.

Midi 15. — Nous montons, nous montons toujours, jusqu'à l'altitude de 1600 mètres. On entend encore, par moments, la voix d'un chien qui jappe; c'est le seul bruit que la terre envoie jusqu'à nous. J'ai remarqué, dans mes précédents voyages, que les chiens se font entendre presque toujours quand on est en ballon. Ces quadrupèdes qui aiment tant à aboyer après l'astre des nuits, prendraient-ils l'aérostat pour la lune? Mes compagnons me font observer qu'ils sont frappés du calme absolu qui règne dans ces régions de l'air. Le ballon, transporté par l'air, paraît complétement immobile; pas le moindre mouvement, pas la plus petite secousse, pas le plus léger courant d'air. Il faut monter où nous sommes pour jouir vraiment du repos, loin de la fumée des villes, loin des bruits terrestres, face à face avec le soleil, en présence de la nature qui se révèle dans ses plus étonnantes splendeurs.

Midi 30'. — L'un de nous, mon ami M. W..., revient tout à coup à des sentiments terrestres; il nous rappelle que, même en ballon, le voyageur, si aérien qu'il soit, n'en a pas moins un estomac. « J'ai une faim de naufragé, s'écrie-t-il soudain. — Mes amis, nous allons déjeuner, dis-je, nous voilà arrivés à une hauteur de 1800 mètres, c'est la vraie région de l'appétit. » Sur ces entrefaites, notre compagnon B... sort du fond de la nacelle un panier, d'où il retire un superbe poulet rôti, du pain frais, et quelques bouteilles de bordeaux. Je ne sais si par suite de la diminution de pression atmosphérique le volume de nos estomacs a augmenté, mais nous prenons un si grand plaisir à dévorer notre poulet, que les plus bavards d'entre nous se réduisent volontairement au silence.



Le soleil projette sur ces nuées l'ombre de notre aérostat. (P. 300, col. 1.)

Au dessert, je raconte à mes amis l'histoire d'un os de poulet que j'avais jeté par-dessus bord lors de mon premier voyage aérien, ce qui m'avait valu à cette époque les réprimandes de mon capitaine. « Vous allez faire monter le ballon, m'avait-il dit, en le délestant ainsi. » Le baromètre accusa, en effet, une ascension de quelques mètres, tant est sensible à la moindre perte de poids la sphère aérienne quand elle est équilibrée dans l'air!

Mes voyageurs me traitent un peu de Gascon avec mon os de poulet, et je les prie de vérifier le fait; je ne sais pas si les os ont été mangés, nous n'en trouvons plus trace après notre déjeuner. Mais l'expérience se fait avec une poignée de sable que je jette pardessus bord; une seconde après, l'aiguille du baromètre tourne d'une demi-division du cadran, ce qui équivaut à une ascension de 7 à 8 mètres environ. Après notre repas, mon frère, qui aime à changer ses points de vue, demande à monter un peu plus haut, je vide à moitié un sac de lest et nous atteignons bientôt l'altitude de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le soleil est tellement ardent qu'il nous brûle littéralement le visage, le plateau de nuages blancs se découpe à l'horizon sur le fond bleu du ciel, avec des tons chauds, colorés comme les montagnes des pays chauds. Si nous avions laissé à terre la mémoire des dates, nous ne croirions jamais que nous sommes en février!

A suivre. GASTON TISSANDIER.



LA BOUÉE DE L'ESPÉRANCE

Le terrible naufrage du *Northfleet* [1], qui a entraîné la mort de plus de trois cents personnes, a appelé l'attention générale sur l'insuffisance des moyens de sauvetage dont on dispose actuellement.

N'est-il pas navrant de penser que ces malheureuses victimes ont péri en vue d'une côte, presqu'en face d'un port, sans qu'il ait été possible de leur porter secours, sans qu'elles aient pu faire le moindre effort pour opérer leur salut.

Des hommes compétents, frappés par l'évidence de ces faits, se préoccupent aujourd'hui de trouver un moyen qui permette aux naufragés d'attendre sans risque l'arrivée des secours, et même de se maintenir et de se diriger après la perte complète du navire.

C'est à un de nos compatriotes, M. Malo, de Dunkerque, que revient l'honneur d'avoir le premier trouvé une solution pratique à un problème aussi intéressant.

Son invention, qui remonte déjà à l'année 1866, consiste à construire sur chaque navire une dunette indépendante, à laquelle il donne le nom de « bouée de l'espérance ».

Il me reste à expliquer à beaucoup d'entre vous qui n'avez jamais vu de grand navire, ce que c'est qu'une dunette. La dunette, aussi appelée roufle, est une construction légère, qui s'élève au-dessus du pont du navire dont elle couvre l'arrière. Elle renferme généralement les cabines où couchent les passagers, ainsi que la salle à manger, les offices, les bureaux, etc.

Supposez maintenant, ce qui est parfaitement possible et même rationnel, que l'on construise cette dunette en tôle, en la faisant aussi étanche qu'une chaudière à vapeur, on obtiendra ainsi une vaste bouée, qu'il sera facile de rendre complétement indépendante de la coque.

Un danger se présente-t-il, il suffira de fermer soigneusement les hublots (petites fenêtres rondes) et de détacher les amarres qui retiennent la dunette au navire.

Retranchés dans cette véritable forteresse, inaccessible à l'eau, les passagers pourront attendre patiemment les événements. Enfin le navire assailli par les vagues s'enfonce et disparaît au fond du goufre. La bouée portant avec elle une charge si chère et tous les moyens préparés d'avance pour la conduire à bon port, continue à flotter. Les passagers n'ont qu'à se laisser entraîner à la dérive, sans que les vieillards, les infirmes, les femmes, les enfants aient à affronter une mer furieuse pour gagner une chaloupe ou un radeau dénué de tout. Ils ont, en outre, l'avantage de conserver près d'eux leurs effets, leur fortune parfois, et d'avoir à leur disposition des approvisionnements préparés de longue main.

Lorsque la tempête est passée, que les flots se sont calmés, la bouée de l'espérance peut quitter son rôle passif. Elle se transforme à son tour en navire et va pouvoir conduire les naufragés au port le plus proche. Tout a été préparé d'avance pour cette transformation; on pourra lui placer une mâture, une voilure, des gréements; elle aura son ancre, son gouvernail; il n'est pas jusqu'aux matelas des cabines qui, accrochés le long des parois intérieures, ne serviront à amortir les mouvements trop violents.

Nouvelle arche de Noé, la bouée de l'espérance emportera vaillamment sa précieuse charge, arrachant ainsi à la mort des victimes que le sort paraissait lui avoir destinées.

ÉT. LEROUX.



ÉRUPTION DU MAUNA LOA

I

Les dernières nouvelles de l'Océanie nous annoncent que le Mauna Loa, le grand volcan d'Hawaï, vient d'être le théâtre d'une des plus grandes éruptions qu'on ait eu à enregistrer.

1. Voy. page 236.

L'île d'Hawaï fait partie de l'archipel des îles Sandwich, situé dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique. Elle est couverte de hautes montagnes de formation volcanique, parmi lesquelles on compte plusieurs cratères en activité.

Le Mauna Loa couvre le centre de cette île et s'élève à une hauteur de 4270 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il se divise au sommet en deux pics : l'un, le plus élevé, appelé Mauna Kea, forme une aiguille entourée de neuf cônes ; l'autre, ou Mauna Loa, est un cône arrondi contenant les deux immenses cratères de Moku-Weo-Weo et de Poha-Kuo-Hanalei.

Au pied de ce second pic, s'étend le cratère de Kilanea, le plus vaste du monde ; le gouffre seul a une profondeur de 300 mètres et une superficie de 250 hectares.

Le premier Européen qui débarqua à Hawaï fut le capitaine Cook, le célèbre navigateur anglais. Il y fut massacré par les indigènes, rendus furieux par suite d'un malentendu. Depuis cette époque, les Hawaïens ont été convertis au christianisme et sont entrés rapidement dans la voie de la civilisation. Leur capitale, Honoloulou, compte aujourd'hui plus de 15 000 habitants et est même devenue la station principale des bateaux à vapeur de l'océan Pacifique.

Avant l'introduction du christianisme, les naturels suivaient un culte grossier, dont la principale divinité, la déesse Pélé, était supposée résider dans les antres du Mauna Loa. Les éruptions du volcan, les tremblements de terre leur apparaissaient comme des manifestations de la colère de la déesse et ils s'empressaient pour l'apaiser de lui sacrifier des victimes humaines.

Selon leurs légendes, la déesse habitait, au centre du volcan, un somptueux palais où elle vivait en compagnie de ses frères, le roi de la pluie, le roi du vent, le dieu de la guerre et le dieu du tonnerre.

Les missionnaires qui vinrent prêcher la foi chrétienne convertirent la reine de l'île, Kapiolani, mais ne purent surmonter les terreurs superstitieuses des indigènes, qui craignaient d'attirer sur leur tête la colère de la déesse Pélé.

La courageuse princesse résolut alors de faire une tentative suprême. Ayant réuni ses sujets, elle se dirigea vers Kilanea. Arrivée au bord du cratère, elle somma Pélé d'apparaître et de venir se mesurer avec le champion de la croix. Mais rien ne répondit à sa voix ; alors, se tournant vers ses sujets, qui, tremblants et prosternés contre terre, la suppliaient de revenir vers eux, elle leur dit : « Je vais descendre dans ce cratère : si je ne reviens pas, vous continuerez à adorer Pélé ; mais si je reviens, vous devrez reconnaître le dieu dont Pélé n'est que l'esclave. »

La princesse descendit dans le gouffre et, s'approchant du lac de feu, elle y planta sa baguette, en sommant une dernière fois Pélé d'apparaître. Après cette épreuve, elle regagna triomphante le rebord du cratère et se montra à ses sujets, qui, pleins de terreur, étaient restés étendus sur le sol, se bornant à gémir et à se lamenter. Dès ce jour, le règne de Pélé fut terminé et la plus grande partie de la population se convertit à la foi chrétienne.

II

La dernière éruption du Mauna Loa eut lieu l'année dernière, au mois de septembre. Le centre d'activité était dans le cratère supérieur de Moku-Weo-Weo. On a pu remarquer que, depuis cette dernière éruption, le cratère de Kilanea n'a plus qu'une action très-irrégulière, d'où l'on peut conclure qu'ils alternent et que l'un est en repos lorsque l'autre est actif.

A la fin du mois d'août, on vit s'élever au sommet de la montagne une épaisse colonne de fumée, qui se maintenait parfaitement perpendiculaire jusqu'à une hauteur de 600 mètres, où elle s'épanouissait en un nuage semblable à un gigantesque parasol. Un avis fut immédiatement envoyé à Honoloulou ; plusieurs géologues américains qui s'y trouvaient s'empressèrent de venir observer l'éruption.

L'un des voyageurs, le professeur Clarke, a rendu compte de la manière suivante de sa visite au cratère :

« De Kaaloualou, au sud d'Hawaï, où nous avait débarqués le steamer, nous nous dirigeâmes vers Wiohinou, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, après avoir parcouru une distance de 25 milles sur une très-mauvaise route, quoiqu'elle passe pour une des meilleures du pays, nous atteignîmes la ferme de Lyman, où nous fûmes cordialement reçus ; nous y passâmes la nuit.

» Le lendemain, dès l'aurore, nos amis étant parvenus à se procurer un guide expérimenté, nous reprîmes notre voyage et, après nous être arrêtés à différentes habitations pour y prendre du repos, nous sortîmes des bois pour entrer dans l'immense plaine de Pa-Hoé-Hoé. La confusion et l'aspect de ces champs de lave dépassent tout ce que l'imagination peut se figurer. Sur une étendue de plusieurs milles, aussi loin que le regard peut atteindre, de grandes masses, autrefois en fusion, sont entassées sous mille formes singulières.

» Après avoir voyagé plusieurs heures sur le terrain le plus rugueux qui se puisse imaginer, on atteint une sorte de porte grossière formée par des colonnes gigantesques de lave. De l'autre côté de cette porte, nous parvînmes sur une crête escarpée, d'où l'on voyait parfaitement le sommet du volcan. A notre droite s'élevait une magnifique colonne se découpant en noir sur l'azur du ciel, et de chaque côté s'entr'ouvraient de larges crevasses d'où s'échappaient des vagues de lave, qui prenaient les formes les plus fantastiques en se refroidissant.

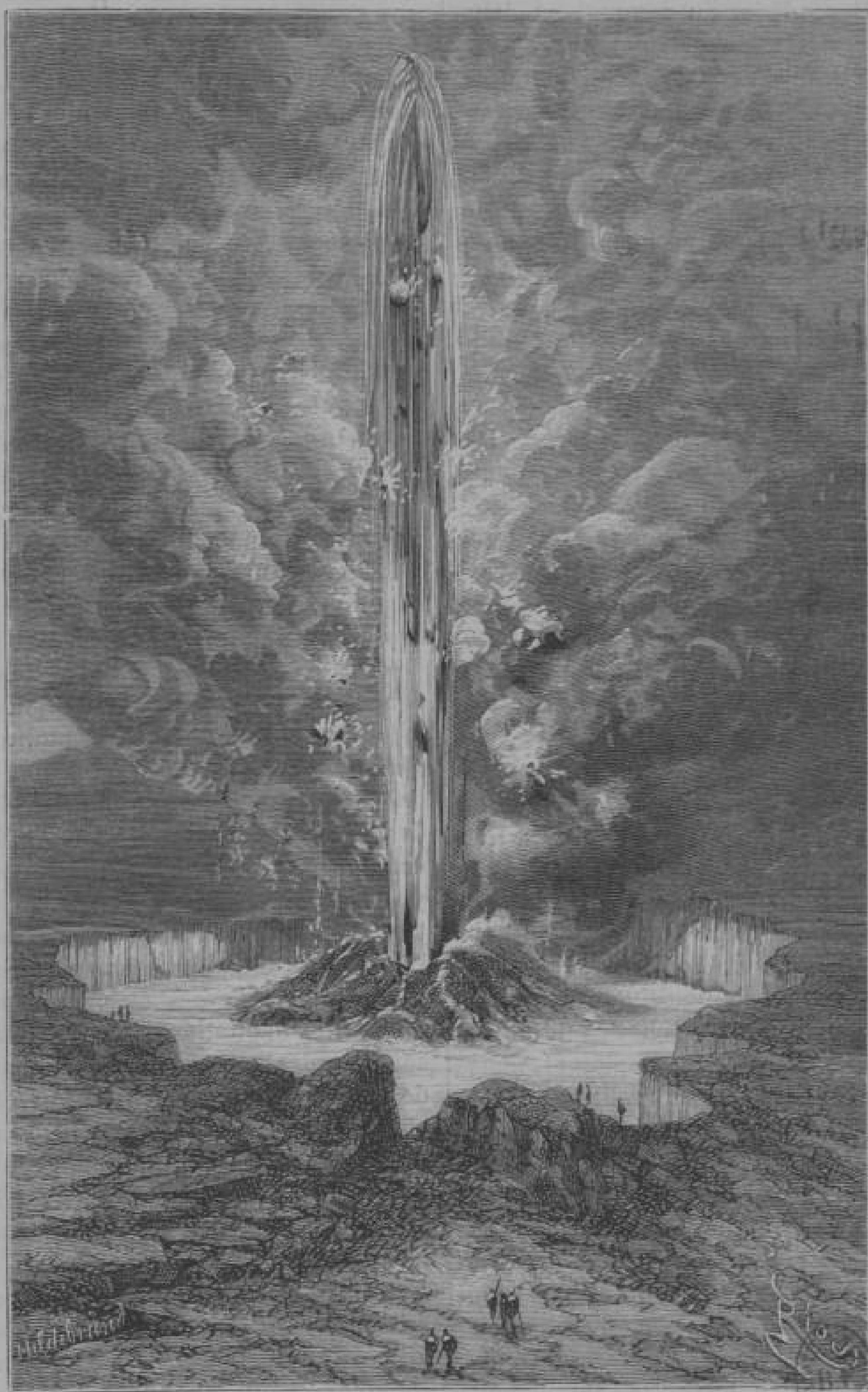
» Ayant trouvé un endroit favorable, nous y mîmes nos chevaux en sûreté pour la nuit. A cinq cents pas

plus loin, au bout d'un sentier de lave, étroit et raboteux, nous nous trouvâmes inopinément au bord du cratère de Moku-Weo-Weo, au sommet même du Mauna Loa, à 14 000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

» Devant nous s'ouvrait un gouffre effrayant, avec de noires murailles descendant perpendiculairement jusqu'à une profondeur d'environ 800 pieds. L'œil plongeait dans le vaste bassin, que couvrait une nappe étincelante de lave liquide. D'un petit cône placé à l'angle du bassin inférieur s'élançait une magnifique colonne de lave en fusion d'environ 25 mètres de diamètre, dont le volume s'élevait en un jet de métal liquide compacte à une hauteur de plus de 200 mètres. L'axe de cette gigantesque fontaine inclinait un peu de notre côté, de sorte que la colonne de feu retombait claire et distincte à notre vue avec une incomparable beauté. Sur les parois du cône s'écoulaient des ruisseaux de liquide lumineux, qui s'étendaient et s'entrecroisaient. L'ensemble du coup d'œil était merveilleux, grandiose, d'un effet qu'aucun crayon ne saurait rendre, qu'aucune plume ne peut décrire.

» Quand nous atteignîmes le sommet de la montagne, le sourd mugissement des gaz comprimés devenait distinct à mesure qu'ils éclataient en se frayant une issue à travers les solides bases du bassin. Le bruit grandissait à notre approche et par intervalles un craquement formidable nous rappelait que le torrent se précipitait contre les parois rocheuses de l'Hawaï.

» La nuit vint ajouter à la majestueuse grandeur de ce spectacle. Le vaste lac avec ses vagues et son gigantesque jet de lave offrait un coup d'œil vraiment féerique. »



Le cratère de Moku-Weo-Weo sur le Mauna Loa. (P. 304, col. 1.)

L'année précédente, un autre voyageur, le Dr Judd, avait visité le Mauna Loa et était descendu dans le cratère de Moku-Weo-Weo. Il se glissa, avec de grandes difficultés, de rocher en rocher, jusqu'à la base de la muraille perpendiculaire. Là il eut à franchir une forêt d'arêtes et d'aiguilles de basalte de 10 à 20 mètres de haut, ce qui lui prit plus de deux heures. Il rencontra plusieurs cavernes d'une incalculable profondeur, dont les parois étaient entièrement revêtues de resplendissantes cristallisations. Il parcourut en tous sens le fond du cratère, qui lui parut complètement éteint. Il eut même l'idée de confier à ce sol plantureux quelques graines d'oranger. Huit mois plus tard, ce lieu si paisible devenait le théâtre de l'éruption que nous venons de décrire.

Louis Rousselet.



Julien allait jouer une partie de boules. (P. 305, col. 2.

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE III

Où l'on fait plus ample connaissance avec les gens de la Sapinière.

Il faut d'abord parler de la Sapinière elle-même. C'était une maison de paysan, faite comme toutes les maisons des paysans de Vendée ; elle n'avait qu'un rez-de-chaussée et un grenier. On demeurait au rez-de-chaussée, qui avait deux chambres séparées par le corridor, et l'on serrait dans le grenier les récoltes du petit domaine. Chaque chambre avait deux grands lits très-élevés, où l'on montait en grimpant sur un bahut en poirier devenu noir à force d'être vieux et luisant à force d'être frotté. Comme les deux lits étaient rangés de chaque côté de la grande cheminée, les bahuts servaient de bancs pour s'asseoir, et l'on en était quitte pour se lever quand on voulait y prendre un torchon ou une serviette. Au manteau de la cheminée était accroché un fusil qui avait dû servir beaucoup du temps de M. de Charette, mais qui s'était bien reposé depuis. Devant la fenêtre il y avait un large évier garni de cruches à eau, qu'on appelle des *buies* dans le pays. Au pied d'un des lits un coucou dans sa gaîne de bois aux couleurs brillantes ; au milieu de la chambre, une grande table longue, où se trouvait généralement le gros pain bis enveloppé d'un linge pour se conserver frais plus longtemps ; puis une armoire, un buffet surmonté du vaisselier où s'étalaient, inclinées en avant, les assiettes à fleurs ; quelques chaises et quelques bancs : voilà le mobilier de la maison Tarnaud. Au lieu de plafond, des solives enfumées ; au lieu de plancher, la terre battue ; et pour ornements, quelques vessies de porc gonflées et accrochées à la poutre qui soutenait le toit, quelques gourdes en train de sécher sur la cheminée, et un beau bouquet de fleurs en papier rose, à feuillage argenté, rapporté de la dernière foire de la ville. L'autre chambre était pareille à la première, moins la table, l'évier et le buffet. Derrière la maison s'étendait une cour avec son poulailler, son toit à porcs et sa mare où barbotaient des canards ; et après la cour, un jardin potager et deux ou trois petits champs plantés en blé noir, en seigle et en pommes de terre. Le jardin n'était remarquable que par un bouquet de quatre sapins qui achevaient de mourir de vieillesse ; c'était tout ce qui restait d'un petit bois de ces arbres, qui avait dû valoir autrefois à la métairie son nom de la Sapinière.

La Sapinière appartenait en toute propriété à Julien Tarnaud, le ménétrier, qui l'avait reçue de son père en bon état et bon rapport. Il y avait à peu près cinq ans que le bonhomme était mort, et depuis ce temps-là le ménétrier, qui n'était pas très-porté pour le travail de la terre, aurait laissé les mauvaises herbes y pousser à leur aise, si sa femme eût été de la même humeur que lui. Mais la Tarnaude était une femme vaillante et dure à la fatigue, et quand Julien laissait sa pioche pour aller jouer avec les amis une partie de boules arrosée de petit vin blanc, elle se contentait de hausser les épaules, ramassait l'outil et faisait en deux heures la besogne de la journée. Elle avait de bonne heure mis au travail son fils aîné, et maintenant qu'il avait seize ans, il faisait

1. Suite. — Voy. page 289.

l'ouvrage d'un homme, et l'héritage pouvait bien se passer des soins de Julien Tarnaud. D'ailleurs on lui pardonnait sa fainéantise à l'égard du labourage, vu qu'il gagnait gros avec son violon, l'hiver aux noces et l'été aux préveils, qui sont les fêtes des villages, qu'on appelle dans d'autres pays assemblées, pardons, ducasses ou kermesses. La Tarnaude n'avait qu'un souci, la conscription, qui menaçait de lui enlever son laboureur dans quatre ans ; et il n'y avait pas à songer à le faire remplacer par le petit Ambroise ; celui-ci ne serait jamais, disait sa mère, capable de gagner le pain qu'il mangeait. Il avait toujours été chétif, maigre, pâle et pas du tout « flatteur » pour l'amour-propre de sa mère, qui lui en voulait comme si c'eût été sa faute. Elle oubliait qu'elle l'avait sevré dès trois mois pour prendre un nourrisson de la ville, et que la soupe aux choux dont elle l'avait nourri n'avait pas dû lui faire le même bien que le lait maternel ; elle oubliait aussi qu'elle l'avait laissé longtemps couché dans son berceau, puis assis et immobile dans sa petite chaise au coin de la cheminée, et que ce n'était pas le moyen de le fortifier. Au bout de tout cela, le pauvre enfant était devenu encore plus malingre, ses jambes s'étaient nouées, et pendant plusieurs années il était resté boiteux. A force de garder la maison et de ne respirer d'autre air que celui de la cour pavée d'ajoncs moisis, avec la mare d'un côté et le toit à porcs de l'autre, Ambroise avait pris la fièvre, et l'avait gardée si longtemps, qu'à douze ans qu'il avait il en paraissait à peine neuf, quoique ses jambes se fussent redressées et raffermies. On ne pouvait songer à lui mettre un outil dans les mains ; on lui donnait quelquefois une planche de légumes à sarcler, heureux quand ce travail ne lui rendait pas la fièvre dont il avait eu tant de peine à se débarrasser. On le laissait donc libre d'aller où il voulait. Il serait bien allé à l'école, car il avait du chagrin de ne pas savoir lire ; mais la mère Tarnaud avait déclaré qu'il était inutile de faire cette dépense pour un garçon qui ne vivrait pas. Il avait l'air de ne se soucier de rien, et s'en allait à travers champs les bras ballants. Depuis qu'il ne boitait plus, il partait souvent dès le matin et ne revenait que le soir. Il ne répondait jamais rien aux taloches de sa mère, ni aux moqueries de son frère Louis, fier de sa force et de ses bons bras. Mais quand le ménétrier accordait son violon et prenait son archet, vite Ambroise quittait sa place et se glissait tout près de son père ; ses grands yeux bleu pâle s'animaient, et il restait là debout, immobile et retenant son haleine, tant que l'instrument rendait un son. Julien avait voulu un jour lui mettre le violon dans les mains et lui montrer la manière de tenir l'archet ; mais sa femme s'y était opposée, disant que c'était bien assez d'un dans la famille à faire ce métier-là, et qu'elle ne voulait pas que l'enfant devînt un coureur de cabarets comme son père. Julien avait baissé le nez, selon sa coutume, et remis le violon dans son sac de serge verte ; il voulait la paix à la maison, et sa femme trouvait toujours assez de sujets de crier sans qu'il lui en fournît un de plus. Ambroise n'apprit donc pas à jouer du violon, mais il ne manqua jamais de rester auprès de son père quand il en jouait.



CHAPITRE IV

Audacieuse entreprise du petit Ambroise.

C'était à peine si l'on s'était aperçu à la Sapinière de la disparition d'Ambroise ; on ne s'en serait même pas aperçu du tout, tant la dispute était vive, s'il n'avait pas laissé entre-bâillée la porte de la cour, par où il s'était glissé dehors. Toutes les bêtes affamées qui criaient après leur grain, voyant cette porte s'entr'ouvrir, étaient accourues au-devant de la mère Tarnaud, qui, d'après leur intelligence de volatiles, ne pouvait manquer d'y apparaître, puisant à pleines mains le blé noir dans son tablier. Et comme au lieu de la mère Tarnaud, Ambroise seul s'était montré, et qu'il avait traversé la cour et enjambé l'échalier pour rattraper la grande route sans faire la moindre attention aux habitants de la basse-cour, ceux-ci, déçus dans leur attente, s'étaient approchés avec impatience de la porte, où les plus hardis avaient hasardé quelques coups de bec. Même Jarguet, un petit coq blanc, le favori de la Tarnaude, s'était insinué par la porte entr'ouverte avec un cocorico triomphant ; et naturellement ses poules l'avaient suivi : si bien que la Tarnaude avait fini par être distraite de sa colère par les réclamations de ses volailles.

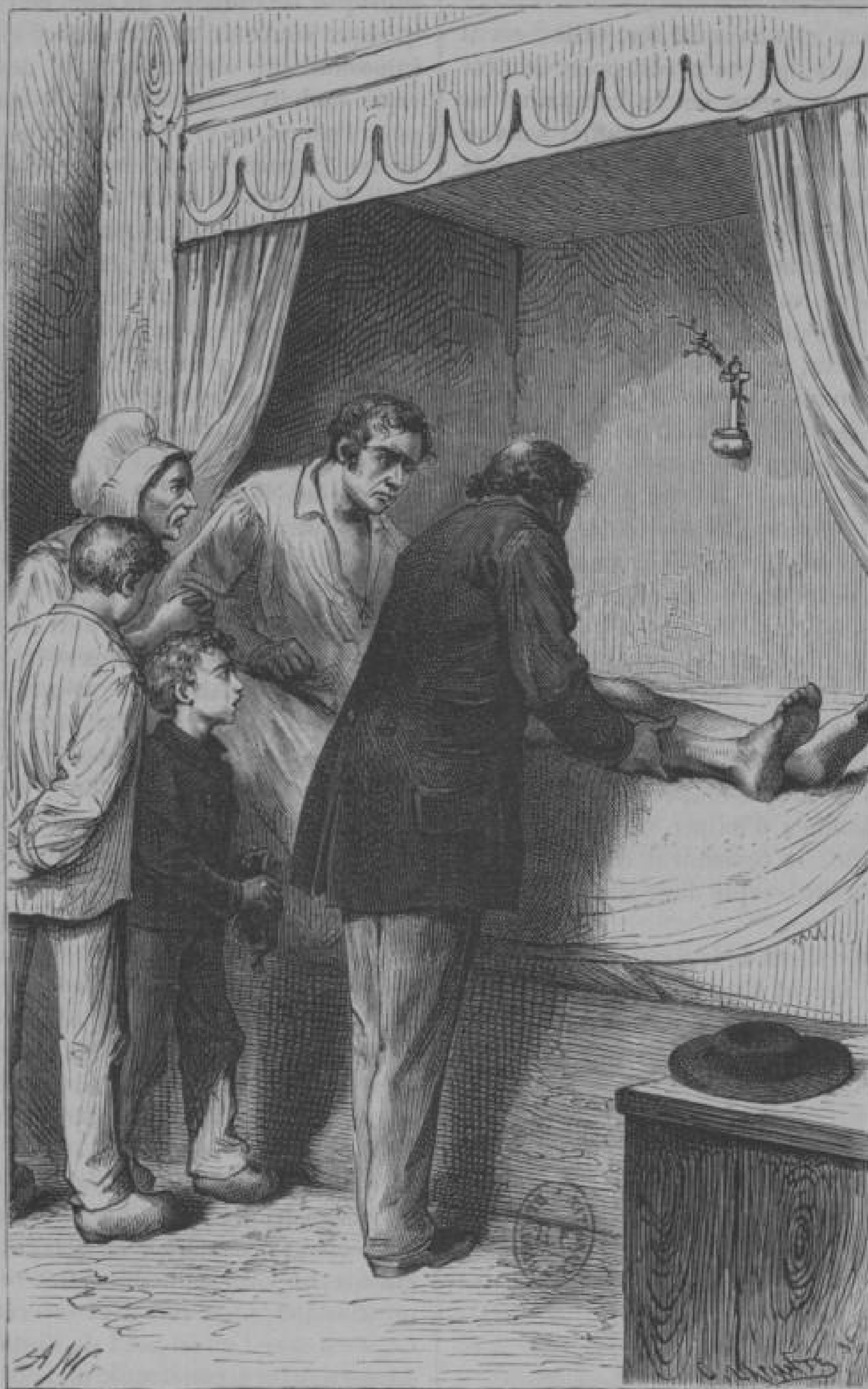
« Allons ! s'était-elle écriée, parce qu'un ivrogne s'est laissé choir, ce n'est pas une raison pour que de pauvres bêtes meurent de faim ! »

Et elle était sortie majestueusement, entraînant après elle toute la gent emplumée, à qui elle distribua une provende plus abondante que de coutume, pour la dédommager d'avoir attendu. Elle jetait le grain à pleines poignées, adressant des paroles caressantes à telle ou telle grande pondeuse ou bonne couveuse,

surtout au brave coq, fièrement dressé sur ses ergots et majestueusement occupé à faire régner l'ordre parmi ses poules qui se bousculaient en caquetant. La Tarnaude était de cette classe de personnes — classe plus nombreuse qu'on ne croirait — qui sont beaucoup plus tendres pour les bêtes que pour les gens, peut-être parce que les bêtes ne peuvent pas les contredire. Après les poules vinrent les canards, qui engloutirent avidement leur nourriture, en relevant la tête et remuant le cou pour l'aider à passer, et coururent ensuite, en se dandinant, la digérer dans la mare. Puis la Tarnaude servit le son et les pommes de terre à ses gorets, qui l'accueillirent avec les plus beaux grognements de satisfaction. Quand elle eut donné la pâtée à tous ses animaux domestiques, elle rentra dans la maison et se mit à vaquer aux soins du ménage sans s'occuper des gémissements de son mari. A la fin pourtant se tournant vers lui :

« Un peu de patience, l'homme ; Louis va finir son labourage d'hier, et puis il ira chercher la mère Françoise, la rebouteuse ; elle s'entend à guérir comme un docteur, et elle ne prend pas si cher ; tu pourras te reposer à ton aise, puisqu'on ne danse pas en carême et tu recommenceras à travailler pour Pâques : comme cela, il n'y aura pas grand'chose de perdu. »

Cette perspective ne parut pas consoler beaucoup le blessé ; mais il se tut pourtant, et Louis s'en alla labourer. Quand il eut fini, il rentra prendre son bâton pour s'en aller chercher la rebouteuse. Mais au moment où il ouvrait la porte, il entendit trotter un cheval, et au même moment Fourchette arriva avec ses deux cavaliers. Ambroise se laissa prestement glisser à terre, et courant à la maison :



L'autre jambe est cassée. (P. 307, col. 2.)

« Voilà le docteur ! J'ai été le chercher pour raccommoder les jambes du père. »

La Tarnaude l'aurait fort mal accueilli si elle n'avait vu derrière lui la figure du docteur Plisson. Elle n'osa rien dire et suivit celui-ci près du lit du malade.

« Eh bien, mon pauvre Tarnaud, dit le médecin, nous avons donc eu un accident? Où souffrez-vous ?

— Dans les deux jambes, monsieur, et je ne peux pas les remuer. Aïe !

— N'ayez pas peur, et laissez-moi toucher ; il faut bien que je voie ce qu'il y a... Celle-ci sera bientôt guérie ; elle est meurtrie, écorchée, mais ce ne sera rien. Voyons l'autre... L'autre est cassée...

— Cassée ! s'écrièrent en chœur le malade, sa femme et ses fils.

— Ah ! mon Dieu ! mon pauvre homme est perdu ! fit la Tarnaude en fondant en larmes.

— Eh non ! reprit le médecin ; ce ne sera rien s'il est sage, s'il reste bien tranquille. Il a eu de la chance que la roue de la voiture ne lui ait pas passé sur le corps ; mais une jambe, cela se remet très-bien. Cherchez-moi une longue bande de toile bien

solide et des petites planchettes, et calmez-vous : cela n'avance à rien de pleurer. »

La Tarnaude se mit à chercher dans ses armoires, tout en continuant ses lamentations. Ambroise était ressorti ; il rentra bientôt avec un assortiment de planchettes de toutes grandeurs, et se tint près du médecin, les yeux fixés sur lui pour mieux comprendre ce qu'il commanderait.

Il comprit très-bien et se rendit fort utile ; car il fut le seul de la famille qui ne perdit point la tête pendant l'opération. Les gens de la campagne ne savent guère souffrir, ni même voir souffrir sans se plaindre ; et quand la Tarnaude entendit les cris de son mari, elle se mit à crier, elle aussi, et ne fut plus bonne à rien. Louis n'était bon qu'au labourage, et il ne fallait pas lui demander de soigner un malade. Mais le petit Ambroise resta là, tout pâle, les dents serrées, sans dire un mot, obéissant aux moindres signes du médecin, lui présentant adroitement les objets qu'il demandait, tenant la bande, la serrant, soulevant la jambe cassée : un aide n'eût pas mieux fait. Mais quand ce fut fini, le docteur, en se tournant vers lui pour lui faire ses compliments, le vit sur le point de s'évanouir. Il le prit vivement, le porta au grand air, lui baigna le visage d'eau fraîche, et l'embrassa comme il eût embrassé sa petite Anne.

« Allons, mon cher enfant, lui dit-il, continue à être un garçon courageux. Vous devez la vie à cet enfant-là, Tarnaud : car s'il n'était pas venu me chercher, on vous aurait appliqué quelque emplâtre de bonne femme qui n'aurait pas empêché la gangrène de se mettre à vos jambes d'ici peu de jours. A présent, restez tranquille. Je reviendrai demain ; et si vous ne bougez pas, j'espère que dans six semaines il n'y paraîtra plus. »

Et le docteur Plisson sortit de la Sapinière, remonta sur Fourchette et disparut bientôt au tournant de la route.

A suivre. Mme COLOMB.



L'ÉNIGME DU SPHINX

Vous est-il arrivé quelquefois de chercher avec une ténacité qui va jusqu'au cauchemar, un air de musique, un numéro, un nom de rue ou de personne, quelque souvenir si bien égaré enfin qu'il vous est impossible de mettre la main dessus? A la longue, cette recherche obsédante devient un vrai malaise pour l'esprit, et si vous y adjoignez une bonne migraine gagnée à contempler pendant toute l'après-midi les deux ou trois mille tableaux reçus par le jury à l'Exposition des Champs-Élysées, le malaise se changera en une torture insupportable.

Telle était ma situation à cinq heures du soir, le jour de la clôture du Salon. J'avais été pressé, coudoyé, culbuté, presque écrasé par la foule ; j'avais perdu ma montre, mon épingle de cravate et mes boutons de manchettes. Enfin, pendant la dernière heure, ces tableaux qui se succédaient sans relâche comme les flots de l'océan m'avaient fait éprouver une souffrance étrange, que je ne puis comparer qu'au mal de mer. Les paysages valsaient autour de moi avec leurs effets de neige, de lune ou de soleil ; les nymphes cherchaient à m'attirer au plafond par la racine des cheveux, et les portraits sortant de leurs cadres d'or venaient me grimacer des sourires féroces. Mais tout cela n'était rien auprès de cette éternelle question que je me posais sans pouvoir trouver la réponse : Quelle était donc l'énigme proposée par le Sphinx au malheureux Œdipe? — Peut-on avoir oublié à ce point les âges héroïques de la Grèce, me disais-je de temps en temps pour stimuler ma mémoire rebelle ! Aussi, quelle idée ai-je eue d'aller voir le tableau 2305 ! Si je n'avais, en vrai mouton de Panurge, couru comme un sot où se portait la foule, je jouirais encore de toute ma tranquillité d'esprit ! C'est qu'aussi il me sembla charmant, ce fatal tableau. Tout y était bizarre, original, attrayant. Œdipe vient de pénétrer dans l'antre redoutable. Le Sphinx s'est élancé sur lui comme sur une proie qui ne peut lui échapper ; ses griffes enfoncées profondément dans les belles draperies antiques doivent labourer la chair du jeune héros. Mais le visage n'exprime aucune crainte, aucune souffrance. Son regard s'attache avec une fixité étrange sur l'œil interrogateur du Sphinx. Ce n'est pas l'effort actif de l'intelligence qui se lit dans ce regard pénétrant, mais la supériorité morale de l'homme sur la brute. Il fascine plutôt qu'il n'est fasciné. Appuyé d'une main sur sa longue lance, de l'autre se retenant à quelque saillie des rochers à pic contre lesquels il est adossé, il ne prend pas garde qu'il est tout près de glisser dans l'ossuaire où palpitent encore les membres des victimes. Toute sa vie est concentrée dans sa volonté. Il veut trouver l'énigme, il la trouvera ; c'est à ce prix qu'il délivrera Thèbes du monstre, après s'être délivré lui-même.

« Voyez donc, disait un artiste auprès de moi. Quelle beauté dans ce visage féminin du Sphinx! Il est charmant dans sa sérénité féroce! C'est digne de l'antique!

— Ah! par exemple, vous me permettrez de ne pas être de votre avis, reprenait son camarade. Ce visage est d'une beauté toute moderne. Otez-lui sa croupe de fauve, ses pattes et ses griffes, et vous aurez une belle tragédienne moderne, Rachel ou la Ristori, si vous voulez. »

De grâce, messieurs, pensai-je, lequel de vous aura la charité d'abandonner un instant l'art pour la mythologie?

Mais le secours ne me vint pas de ce côté, et ce fut en cherchant toujours que je me précipitai dans le train de cinq heures et demie, qui devait me conduire dîner à Versailles.

« Qu'avez-vous donc, me demanda en sortant de table la maîtresse de la maison? Je vous trouve l'air bien préoccupé aujourd'hui.

— Moi! pas du tout, je vous assure! Un peu de migraine seulement, rapportée de l'Exposition de peinture. »

Comment avouer que je ne songeais qu'à OEdipe, et que c'était pour cela que j'avais négligé de verser à boire tout le long du repas à mes deux voisines!

« A la bonne heure, mon cher ami! c'est justice! Il faut toujours payer ses plaisirs. Pour nous, nous nous contentons des paysages de notre jardinet. Tenez, n'est-ce pas un joli tableau? »

Et la grand'mère, qui s'appuyait sur mon bras, m'entraîna jusqu'à la dernière marche du perron.

Le soleil venait de se coucher; sur la pelouse, échauffée tout le jour par ses rayons, le petit Georges s'évertuait à poursuivre un magnifique canard de Barbarie qui s'en allait majestueusement en battant des ailes et en faisant retentir le jardin de ses *couin couin* les plus harmonieux. A tout instant, les petits pieds chaussés de bleu trébuchaient sur le gazon. Enfin, Georges, découragé de son insuccès, parut prendre un parti sans réplique. Il se jeta bravement à plat-ventre et, sûr de lui désormais, se mit à courir à quatre pattes en gagnant du terrain sur le canard qui chantait trop tôt victoire. Pour encourager le petit coureur, le grand-père se mit de la partie, et le voilà, lui aussi, courant à petites enjambées, appuyé sur sa canne.

« Regardez donc M. Costard, dis-je à ma bonne voisine, il s'amuse comme un enfant!

— Voilà ce que c'est, me répondit-elle après un moment de silence. On commence à quatre pattes, et l'on est obligé de finir à trois.

— Ah! chère madame, m'écriai-je brusquement en lui prenant la main par un transport subit, combien je vous remercie, et de quelle peine vous me tirez! La voilà donc cette énigme qui me dévorait comme elle faillit dévorer OEdipe. J'ai enfin devant les yeux cet animal qui le matin marche à quatre pattes, à midi sur deux seulement, et le soir sur trois. »

Et je racontai mes préoccupations ridicules de l'après-midi et de la soirée.

« La vie est une énigme, en effet, pour ceux qui ne veulent pas la comprendre, me dit ma vieille amie, comme nous faisions le tour de la pelouse. Faible et impuissant tout d'abord, pour retomber sur la fin dans les langueurs de l'enfance, l'homme doit marcher activement à l'heure de midi, en dépit des obstacles de la route, et de l'ardeur brûlante du soleil. S'il a bien rempli sa tâche, s'il a toujours suivi la ligne droite, s'il n'a jamais dévié du bon chemin, croyez-moi, mon enfant, c'est sans regrets et sans amertume, que, pèlerin fatigué et se rapprochant du terme, il s'appuie, pour aider ses pas chancelants, sur le bâton du vieillard. »

MARIE MARÉCHAL.

TAMERLAN ET LA FOURMI

Le grand conquérant tartare Tamerlan envahissait l'Inde en 1397, à la tête d'une armée formidable, lorsque au sortir des montagnes qui couvrent ce pays du côté de l'Afghanistan, il se trouva enveloppé avec une partie de ses troupes par les Indiens. Les soldats, pris de panique, se dispersèrent, et il ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Vers le soir, il s'arrêta, exténué de fatigue, près d'un mausolée en ruines, qui se dressait isolé au milieu de la plaine. Descendant de son cheval, il pénétra à l'intérieur, et s'étendit à terre pour prendre un peu de repos. Abandonné de tous les siens, ayant même perdu ses armes dans sa fuite, il réfléchissait à sa triste situation, et, croyant son armée anéantie, il se laissait aller au plus violent désespoir.

Tout à coup il aperçut auprès de sa main une fourmi qui s'avançait lentement, tenant dans ses pinces un grain deux fois plus gros que son corps. Elle se dirigeait vers la muraille, sur laquelle se trouvait placée, à une hauteur de quelques millimètres, l'entrée de la fourmilière.

Tamerlan suivait d'un œil distrait la marche de la fourmi, lorsqu'il la vit, arrivée au pied du mur, essayer de gravir la paroi verticale; mais le grain était trop lourd, et son poids fit rouler l'insecte à terre.

Sans se rebuter, l'infatigable petite travailleuse ramassa son fardeau et remonta à l'assaut de l'obstacle; mais le grain roula de nouveau à terre. Le même manége se renouvela soixante-neuf fois, sans que la fourmi parût se décourager. Enfin, la soixante-dixième fois, elle atteignit victorieusement l'entrée de la fourmilière, et disparut dans les profondeurs

de sa demeure, emportant le grain qu'elle avait si courageusement gagné.

Pendant cette petite scène, le conquérant n'avait perdu de vue aucun des mouvements de la fourmi. Sitôt qu'elle eut disparu, il se releva, et, remontant sur son cheval, se mit à parcourir en tous sens la plaine. Après toute une nuit de recherches, il parvint à rejoindre son armée, et, ayant rallié les fuyards, il attaqua de nouveau les Indiens, et remporta sur eux une victoire qui lui livra tout le pays.

« En voyant le courage et la persévérance de ce faible insecte, disait-il à ses compagnons, je me suis senti honteux de m'être laissé aller si facilement au désespoir. Dieu a envoyé la fourmi pour me dire que la persévérance surmonte tous les obstacles! »

Que l'exemple de la fourmi vous serve aussi de leçon. Rappelez-vous, mes enfants, qu'il n'est pas de labeur, quelque difficile et quelque rebutant qu'il paraisse d'abord, dont on ne vienne à bout par l'attention et la persévérance.

P. Vincent.

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN BALLON[1]

Une heure. — Le *Jean-Bart* est revenu à des niveaux inférieurs, il glisse dans l'espace à l'altitude de 1700 mètres. L'ombre qu'il projette sur les nuages a pris un nouvel aspect vraiment merveilleux; ce n'est plus une auréole qui l'entoure, nous en comptons nettement trois qui la ceignent régulièrement en anneaux concentriques. Un premier arc-en-ciel circulaire se manifeste autour de l'ombre du ballon, un second encadre l'image totale de l'aérostat, un troisième enfin, beaucoup plus grand, forme alentour une ellipse irisée du plus admirable effet.

Ces jeux de lumière ont été observés déjà par quelques aéronautes, et aussi par des explorateurs au sommet de hautes montagnes. Les météorologistes ont souvent entendu parler d'ombres analogues généralement appelées *spectres d'Ulloa*, du nom du physicien qui les a observées le premier, ou de *spectres de Brocken*, parce que c'est au sommet de cette dernière montagne qu'elles se manifestent principalement. Nous croyons intéressant de donner à côté de notre description aérostatique celle de M. Hane sur le spectacle dont il fut témoin au Brocken. « Après être monté plus de trente fois au sommet de la montagne, M. Hane eut le bonheur de contempler l'objet de sa curiosité. Le soleil se levait à environ quatre heures du matin par un temps serein; le vent chassait devant lui, à l'ouest vers l'Achtermaunshöhe, des vapeurs transparentes qui n'avaient pas encore eu le temps de se condenser en nuages. Vers quatre heures un quart, le voyageur aperçut dans la direction de l'Achtermaunshöhe une figure humaine de dimensions monstrueuses. Un coup de vent ayant failli emporter le chapeau de M. Hane, il y porta la main et la figure fit le même geste. M. Hane fit immédiatement un autre mouvement, en se baissant, et la figure le reproduisit encore. » Ce phénomène est simplement produit, comme on le comprend, par l'ombre de l'observateur projetée sur un nuage. Cette ombre dans certains cas peut s'entourer d'auréoles, comme celle du ballon. Bouguer et La Condamine, dans leur voyage aux Cordillères, furent témoins d'un semblable phénomène au sommet du Pambamarca. « Ce qui nous étonna, dit ce premier savant, c'est que la tête de l'ombre était ornée d'une auréole formée de trois ou quatre petites couronnes concentriques d'une couleur très-vive, chacune avec les mêmes variétés que le premier arc-en-ciel, le rouge étant en dehors. C'était comme une espèce d'apothéose pour chaque spectateur; et je ne dois pas manquer d'avertir que chacun jouit tranquillement du plaisir de se voir orné de toutes ses couronnes sans rien apercevoir de celles de ses voisins. »

Dans notre aérostat, nous ne pouvions avoir cette satisfaction un peu égoïste, car les auréoles nous enveloppaient tous ensemble, et pas un de nous plus que l'autre ne pouvait prétendre à une plus grande part d'apothéose.

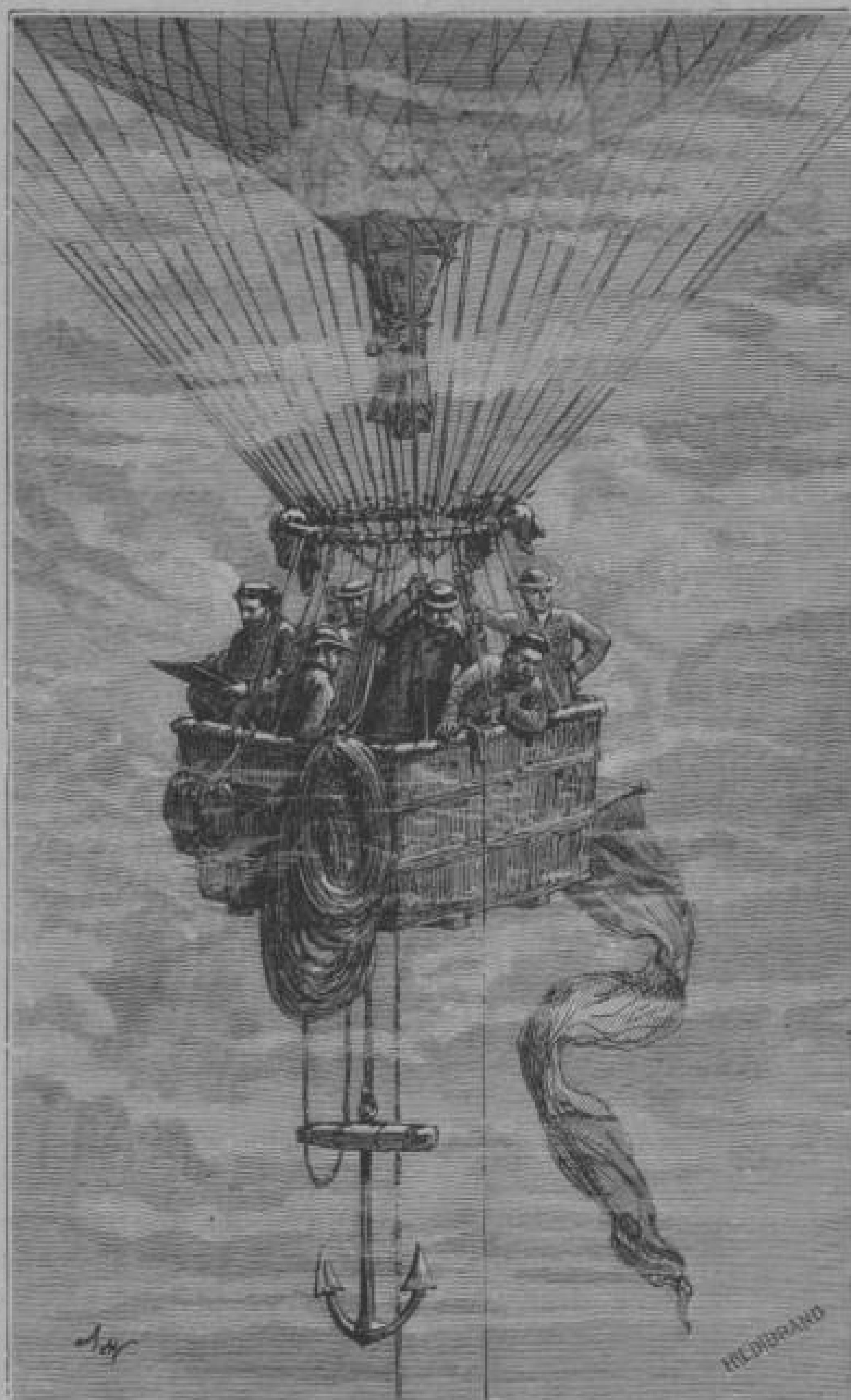
Une heure 30'. — Nous nous rapprochons encore du plateau de nuages. L'aérostat est en descente. Je maintiens sa chute en jetant du lest par-dessus bord, poignées par poignées. Nous arrivons bientôt à planer à une cinquantaine de mètres au-dessus du massif de vapeur. Une corde plate de 100 mètres de long pend de notre nacelle et plonge dans les nues que nous voyons marcher dans une direction sensiblement opposée à celle des couches d'air qui nous emportent. Le courant des nuages entraîne notre sangle, et lui fait décrire mille zig-zag comme si elle plongeait dans l'onde d'un fleuve rapide. Il arrive très-fréquemment ainsi que, dans l'atmosphère, des courants aériens superposés marchent dans des sens différents. Au-dessous des nuages, à la surface de la terre, le vent peut souffler du nord par exemple, tandis qu'au-dessus des vapeurs atmosphériques il souffle plein sud. Dans une ascension en ballon que j'ai exécutée en 1868 à Calais, j'ai dû la vie à des circonstances atmosphériques de la nature de celles que nous mentionnons. Le vent de terre soufflait vers Paris, vers le continent : nous montons à 2000 mètres de haut, au-dessus des nuages; quelle n'est pas notre stupéfaction quand nous nous apercevons bientôt que nous planons au-dessus de la mer. Nous pensons d'abord que le vent a brusquement changé, et pendant une longue heure nous voyons que nous nous avançons de minute en minute vers la pleine mer, dans la direction du nord. Notre aérostat descend bien-

1. Suite et fin. — Voy. page 299.

tôt, et nous prenons la résolution de le laisser parvenir jusqu'à la cime des vagues, espérant le secours d'un bateau ou d'un navire. L'aérostat traverse une seconde fois les nuages, le courant inférieur le saisit et, comme par miracle, le fait rebrousser chemin ; il revient juste sur sa route, et repasse au-dessus de Calais qu'il vient de quitter tout à l'heure ; nous entendons avec joie les acclamations d'une foule émue, qui s'était demandé anxieusement quel allait être le sort des aéronautes que l'air entraînait vers les profondeurs de la mer du Nord.

Aujourd'hui, dans notre *Jean-Bart*, nous ne craignons plus l'Océan ; nous avons reconnu notre route à deux reprises différentes, en profitant de quelques éclaircies qui nous permettaient de jeter un coup d'œil jusqu'à la terre. Tout à l'heure, dans un interstice ouvert entre les nuages, mon frère a reconnu Versailles. Plus, loin l'un de nous a distingué en bas un petit plan en relief qui ressemblait aux environs de Maintenon. Nous savons par conséquent que nous nous dirigeons vers Nogent-le-Rotrou, vers le Mans, vers la Bretagne, les flots de la mer sont trop loin pour que nous puissions craindre de les rencontrer.

Deux heures. — Le *Jean-Bart* quitte les régions torrides où il vient de planer pendant près de trois heures, il s'enfonce dans les nuages, où nous nous engloutissons comme dans une mer de brume. Adieu, soleil resplendissant ; adieu, océan de nuées, où des torrents de lumière se déversent dans des flots de vapeurs, nous allons retrouver la terre sombre et le ciel gris ! Ce retour dans la brume nous cause une impression pénible ; il nous semble à tous que nous descendons dans une cave. Le nuage qui nous entoure est tellement épais que l'on ne distingue plus le ballon suspendu au-dessus de nos têtes ; de la vive lumière nous passons sans transition à l'ombre. Mais ce n'est pas tout, nous sautons brusquement aussi de la chaleur de l'été au froid de l'hiver. Nous étouffions là-haut tout à l'heure, voilà qu'il gèle dans le nouveau pays où nous sommes. Chacun cherche vite son manteau, sa couverture ; il s'en enveloppe et relève son collet jusqu'au menton. Le thermomètre comme nous se refroidit : il marquait il y a une heure, 17 à 18 degrés ; il descend bientôt à 2 degrés au-dessous de zéro. De juillet nous passons en janvier.



La nacelle du *Jean-Bart*. (P. 310.)

Le nuage augmente d'épaisseur, il est blanc comme de l'orgeat. Le froid nous saisit très-violemment et en même temps des paillettes de givre se forment partout sous nos yeux. Ce n'est pas de la neige qui tombe, ce sont de véritables petits cristaux de glace, qui semblent prendre spontanément naissance ; ils se groupent sur nos cordes, hérissent les parois de notre nacelle, poussent sur nos vêtements et jusque dans nos barbes. Nous n'avons pas le temps de contempler longtemps cette végétation glacée : le ballon est singulièrement sensible à l'action du froid, son gaz se contracte, il descend rapidement, et l'air s'engouffre autour de son appendice en faisant entendre un léger bruissement. Je serre à la hâte mon petit registre de bord et, la main au lest, je m'apprête à maintenir la descente du *Jean-Bart*. Bientôt nous sortons des nuages, nous voilà revenus en vue de terre : une campagne couverte de neige s'étend devant nous, elle est hérissée de bois, de vergers, de hameaux, de maisons ; notre intention est de continuer notre voyage en vue du sol, pour descendre au coucher du soleil dans des régions plus favorables. Il n'est guère plus de trois heures, rien ne presse de revenir à terre. Malheureusement le ballon ne se laisse pas toujours conduire par son pilote, souvent il n'obéit pas à la main qui voudrait le guider ; quand le cheval aérien

prend le mors aux dents; bien habile celui qui saurait le maîtriser.

A la sortie des nuages à glace que nous venons de traverser, nous nous trouvons à l'altitude de 900 mètres; l'aérostat descend lentement, paisiblement, et je ne crois devoir jeter que peu de lest pour le laisser revenir plus près du sol. Il descend encore; le baromètre indique successivement des hauteurs de 400 mètres, puis de 300. Malheureusement, nous passons sans le savoir au-dessus du plateau de Montireau, le plus élevé du centre de la France, situé à 270 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mon frère s'écrie tout à coup que notre corde qui a 100 mètres de long touche terre; la chute de l'aérostat que je peux arrêter à 300 mètres au-dessus du niveau terrestre, est presque impossible à maîtriser aussi près du sol. En outre, l'effet de la condensation se fait sentir... le ballon tombe avec une vitesse vertigineuse. Il se précipite soudain, comme attiré par une force invincible, vers la plaine, où il va atterrir. « Tenez-vous bien, s'écrie M. W..., qui prévoit le choc. » Je n'ai le temps de rien dire aux voyageurs. La terre s'approche, et je pressens une descente violente. Je jette à la hâte, coup sur coup, deux sacs de lest, je saisis mon couteau, et je détache l'ancre, qui tombe dans l'espace à l'extrémité de la corde où elle se rattache à la nacelle; je coupe la cordelette qui permet au grand guide-rope de se dérouler. Tout cela est l'affaire d'une seconde. A peine ai-je terminé cette manœuvre rapide, que la collision de la nacelle et de la terre a lieu subitement. Malgré l'allégement de poids que j'ai fait subir au ballon, le choc est terrible, brusque, impitoyable. C'est un coup sec: il paraît d'autant plus fort qu'il est inattendu; nous sommes sept à bord, et il a été impossible à tous de saisir à la fois une des cordes de la nacelle pour s'y cramponner; l'un de nous n'a rien eu sous la main pour se tenir, le soubresaut l'a précipité en dehors du panier d'osier. Dans le pêle-mêle de l'atterrissage, son corps a été lancé en dehors de l'esquif; il n'est plus parmi nous, il est tombé dans le champ, où nous avons été si brusquement précipités. Mais le poids de ce voyageur déleste singulièrement le *Jean-Bart*; le ballon qui vient de se débarrasser d'une charge de 70 kilogrammes rebondit immédiatement, et s'élève avec une étonnante rapidité. A peine ai-je le temps de me rendre compte de ce qui s'est passé, nous sommes déjà remontés à 200 mètres de haut. L'apparition de la terre qui s'approche, le choc, la chute de notre ami, l'ascension du ballon, se sont succédé avec une telle vitesse, que c'est à peine si l'esprit a pu suivre les phases distinctes de cette série de mouvements; nous voilà repartis malgré nous, après avoir touché terre si durement sans le vouloir. W... s'écrie aussitôt : « Nous ne sommes plus que six, M... n'est plus là! » La frayeur me saisit, je me figure que mon ami est blessé, et qu'il gît à terre. Je jette un coup d'œil anxieux par-dessus bord, osant à peine chercher du regard celui que je m'attends à voir couché sur le sol, brisé par le choc qu'il a subi. Je l'aperçois déjà debout, regardant ébahi le ballon qui s'éloigne sans lui. Il est sauvé!

Je me pends à la corde de soupape, qui s'ouvre béante, le *Jean-Bart* revient à terre, les deux cordes traînantes glissent dans les champs; mais par malheur le vent est vif, violent; il souffle par rafales, notre ballon ne s'arrête pas. L'ancre s'est enroulée dans les cordes traînantes, elle est comme attachée le bec en l'air et ne veut pas mordre. Toutefois notre marche est singulièrement ralentie, et nous avons le temps d'observer les phases de descente. Je constate avec stupéfaction que les paysans qui commencent à accourir autour de l'aérostat, bien loin de venir tirer nos cordes, se sauvent et s'éloignent comme épouvantés. « Tirez nos cordes! leur crions-nous. » Malgré nos cris, la plupart d'entre eux restent immobiles à nous regarder! Deux ou trois hommes énergiques se décident cependant à nous venir en aide; ils saisissent une de nos cordes traînantes et l'enroulent autour d'un pommier. Le vent siffle avec force, et fait courber le ballon au-dessus de nos têtes! Je respire cette fois! nous sommes arrêtés enfin; pensé-je! — Patatra... un choc a lieu, notre corde s'est rompue tout à coup, nous laissons à terre la moitié de notre guide-rope qui s'est cassé, et nous continuons notre traînage. L'ancre est toujours enroulée et n'agit pas. Je commence à m'inquiéter de ces contre-temps réitérés, car je sens que le vent est véritablement violent et sec. Un pommier se présente devant nous, la nacelle y est lancée avec force, les branches de l'arbre nous aveuglent... elles se brisent sous le choc et nous cèdent le passage. Nous quittons le pommier pour nous diriger vers un bois qui nous menace. Puisse-t-il se dresser au moins devant nous comme ces dragons de la fable qui apparaissent au voyageur en lui disant : « Tu n'iras pas plus loin! » Mais nous sautons par-dessus le bois comme une plume emportée par la brise, et de l'autre côté, des maisons, des mares apparaissent à nos yeux et nous menacent. Je tire la soupape béante, le ballon pendant notre traînage s'est singulièrement vidé, il est à bout de force et nous jette dans un champ! Il a perdu au moins la moitié de son gaz; haletant, épuisé, il s'arrête. Je crie à mes compagnons de rester dans la nacelle, afin d'éviter un nouveau ressaut, je me pends toujours à la corde de la soupape... Le vent continue à siffler, il s'engouffre dans les toiles à présent flottantes du *Jean-Bart*; une déchirure fend notre sphère aérienne, une autre lui succède, et bientôt notre infortuné ballon s'ouvre en lambeaux, s'affaisse, et tombe à terre comme un amas de chiffons déchiquetés et mis en pièces. Nous sortons de notre panier, notre ami tombé des nues nous rejoint... Nous voilà revenus à terre tous les sept, au grand complet, sans blessures et sans meurtrissures. Les débutants ont attrapé quelques horions, mais demain il n'y paraîtra plus. Le seul invalide, c'est le pauvre

La nacelle est lancée avec force dans les branches d'un pommier. (P. 312, col. 2.)

Jean-Bart, dont le ventre est ouvert; mais de bonnes coutures guériront ses plaies. On pansera ses blessures en y appliquant des bandelettes d'étoffe... et bientôt il sera prêt à voler à de nouveaux succès. Comme un vieux soldat qui a vu le feu, le *Jean-Bart* ne craint pas les cicatrices.

GASTON TISSANDIER.

COMBAT AVEC UN AIGLE

Il y a quelques jours, les environs de Marseillan (Gers) ont été le théâtre d'un curieux engagement entre un paysan et un aigle.

Cet aigle, d'une grande taille, que l'on suppose venir des Pyrénées, avait enlevé un agneau qui paissait dans les champs, puis s'était envolé vers les hauteurs pour y dévorer sa proie.

Le propriétaire de l'agneau construisit un piége dans le but de s'emparer de l'oiseau de proie; mais il eut l'imprudence de le placer au sommet d'un sapin, placé sur le bord d'un ravin profond. Le jour suivant, il s'arma d'une hache et se dirigea vers la montagne. Arrivé au pied du sapin, il aperçut l'aigle pris dans le piége; il grimpa rapidement au sommet et voulut saisir le prisonnier.

Alors commença une lutte terrible. D'abord les épais vêtements du paysan le protégèrent contre les coups de serre, mais bientôt l'oiseau de proie s'attaqua à la tête, qui n'était coiffée que d'un bonnet de laine et qu'il frappa à coups redoublés de son formidable bec.

Le courage et les forces commençaient à manquer au paysan, cramponné en quelque sorte d'une seule main à l'arbre, lorsque, d'un coup de hache habilement asséné, il parvint à ouvrir le flanc de l'aigle. Sans blessures graves, bien qu'épuisé, il jeta sa hache, descendit et regagna sa demeure, chargé de sa belle capture, qui se débattait encore entre ses mains.

L'aigle a été envoyé au cabinet d'histoire naturelle d'Auch.

HENRY STANLEY

COMMENT UN JOURNALISTE AMÉRICAIN DÉCOUVRIT LIVINGSTONE

I

Les principaux journaux américains entretiennent en Europe des correspondants spéciaux, chargés de les tenir au courant de tous les événements de quelque importance, politiques ou autres, au fur et à mesure qu'ils se produisent. Ces correspondants, dispersés dans les divers pays, sont continuellement à l'affût de la nouvelle à sensation; ni la distance, ni la dépense, ne les arrêtent : ils traverseront la France, que dis-je, l'Europe pour que leur journal soit le premier à publier le récit de quelque événement tragique, d'une cérémonie pompeuse ou d'une bataille. La première qualité d'un bon correspondant américain est l'obéissance passive; sur un mot, il part, il va droit devant lui, sans se soucier des risques, des conséquences. A cela il doit joindre, outre de rares talents, une adresse excessive et une indomptable énergie.

En 1869, le monde savant s'était ému du sort du fameux voyageur Livingstone[1], qui avait entrepris, en 1865, une nouvelle exploration dans l'Afrique centrale; il s'était vu, dès le début de son voyage, abandonné par ses compagnons et était resté seul, sans secours, au milieu de ces régions inconnues. Depuis quatre ans, les bruits les plus contradictoires circulaient sur son compte; l'Angleterre avait même envoyé une expédition à sa recherche, mais sans résultat. Beaucoup croyaient que l'illustre explorateur était mort; il ne paraissait en tous cas nullement douteux que, si le voyageur avait échappé à tous les dangers qui l'entouraient, il ne dût être au moins dans le dénûment le plus absolu et se trouver dans l'impossibilité de regagner l'Europe.

En présence de cette préoccupation générale, M. James Bennett, directeur du journal *the New-York Herald*, conçut une idée d'une hardiesse tout américaine : il résolut de faire à lui seul ce que l'Angleterre et toutes les sociétés savantes débattaient depuis si longtemps sans résultat, c'est-à dire envoyer une expédition à la recherche de Livingstone et obtenir ainsi des nouvelles irréfutables sur son compte.

Mais où trouver un homme qui voulût entreprendre une mission aussi délicate, aussi périlleuse? Le directeur américain n'était pas embarassé. N'avait-il pas à ses ordres un état-major d'hommes éprouvés, prêts sur un signe de lui à se lancer dans les aventures les plus téméraires? D'autre part cette expédition sortait des limites de l'ordinaire, et il fallait pour l'exécuter un homme joignant à un courage et à un sang-froid hors ligne une complète abnégation de sa personne et de nombreuses connaissances pratiques.

Le 16 octobre 1869, à dix heures du matin, M. Henry Stanley, correspondant du *New-York Herald*, en ce moment à Madrid, recevait une dépêche télégraphique ne contenant que ces mots : « Rendez-vous à Paris; affaire urgente. »

Deux heures après, il prenait le chemin de fer et arrivait le lendemain soir à Paris. Au sortir du wagon, il se rendait directement au Grand-Hôtel. M. James Bennett était déjà couché.

En le voyant entrer, celui-ci lui dit :

1. Voy. Livingstone, page 63 et suivantes.

« Qui êtes-vous?

— Stanley.

— Ah! très-bien; connaissez-vous Livingstone?

— J'en ai entendu parler, monsieur.

— Croyez-vous qu'il soit vivant ou qu'il soit mort?

— Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

— Eh bien, il faut le savoir! vous allez partir à sa recherche, vous le retrouverez et vous nous rapporterez de ses nouvelles. »

Stanley montra bien alors que M. Bennett ne s'était pas trompé en le choisissant. Sans s'émouvoir de ce laconisme, qu'on pourrait appeler spartiate, s'il n'était tout *yankee*, sans soulever la moindre objection sur les difficultés d'une telle entreprise et sur les dangers sans nombre qu'il aurait à affronter avant de retrouver l'illustre voyageur, au cœur d'une région où nul n'avait peut-être pénétré avant lui, il fit simplement observer qu'un pareil voyage coûterait fort cher.

M. Bennett lui donna carte blanche; puis lui traçant, séance tenante, un itinéraire qui devait le conduire jusque dans l'Inde avant de gagner l'Afrique, il termina l'entretien par ces mots : « Une fois dans l'Inde, vous vous embarquerez pour rejoindre Livingstone. Maintenant, bonsoir, et que Dieu soit avec vous. »

Henry Stanley partit le lendemain pour l'Égypte, où il remonta le Nil jusqu'aux cataractes, revint assister à l'inauguration du canal de Suez, gagna de là Jérusalem, Constantinople, visita les champs de bataille de la Crimée, puis traversant l'Asie Mineure et la Perse, s'embarqua à Bassora pour l'Inde, où il arriva au mois d'août 1870.

Le 21 octobre, il quittait Bombay, touchait à l'île Maurice, aux Seychelles, et débarquait le 8 janvier 1871 à Zanzibar.

Cette île est située à dix lieues de la côte orientale d'Afrique. Elle appartient à un sultan, qui dépend de l'iman de Mascate.

La capitale se trouve sur la côte de l'île faisant face au continent. Elle est devenue depuis quelques années le grand marché de l'Afrique orientale. C'est le point de départ de toutes les caravanes arabes, qui vont chercher dans les pays nègres, voisins de la région des grands lacs, l'ivoire, le copal, l'orseille, les peaux, les bois précieux, et malheureusement aussi les esclaves. Zanzibar voit son importance s'accroître de jour en jour et son mouvement d'importation et d'exportation s'élève déjà au chiffre de 32 millions de francs par an.

Les premiers explorateurs du lac Tanganika, les capitaines Burton et Speke, étaient partis de Zanzibar. Il était donc naturel que Stanley choisît le même point de départ, puisqu'il espérait trouver le docteur Livingstone dans les environs du grand lac, et qu'il pouvait profiter ainsi des renseignements que ces deux voyageurs avaient déjà fournis sur cette partie du pays.



Zanzibar. (P. 315, col. 2.)

Dès son arrivée, il s'efforça d'obtenir quelques renseignements sur le lieu où devait se trouver Livingstone, mais ne put rien apprendre qu'il ne sût déjà. On lui dépeignit même l'illustre voyageur sous de telles couleurs, qu'un esprit moins bien trempé que le sien se serait laissé décourager. On lui disait que Livingstone était devenu misanthrope, qu'il détestait ceux qui pouvaient lui apparaître comme des rivaux et que, bien loin de venir au-devant de lui, il s'enfoncerait plus profondément dans l'intérieur de l'Afrique, en apprenant que quelqu'un s'était mis à sa recherche.

Sans se laisser détourner de son but, Stanley se mit tout de suite à l'œuvre pour constituer sa caravane et, chose bien plus importante, pour réunir les diverses marchandises qui devaient lui permetttre de traverser les pays nègres.

En effet, dans tous les pays de l'Afrique centrale,

les monnaies européennes et même les métaux précieux n'ont aucune valeur. Les échanges et les payements se règlent au moyen de divers objets, ayant un cours à peu près fixe. Ainsi l'entretien de cent hommes pendant une journée coûte environ 40 mètres de cotonnade.

En général, les perles de verre remplacent nos monnaies de cuivre; elles constituent ce qu'on appelle la rassade. Mais, avant de se munir de ces verroteries, il faut encore connaître les goûts des divers pays que l'on doit traverser, car les uns ne veulent que des perles noires, d'autres des blanches, d'autres des rouges.

Les étoffes de coton tiennent lieu de monnaie d'argent, et le fil de laiton, de la grosseur d'un fil télégraphique, remplace l'or.

Notre voyageur eut donc à apprendre toutes ces choses et à calculer soigneusement les diverses quantités de chaque marchandise qu'il lui faudrait pour un voyage qui pouvait durer deux ans. Sa patience fut mise à de dures épreuves par la cupidité des marchands arabes, qui le volèrent tant qu'ils purent.

Enfin, il réunit toutes les marchandises nécessaires, acheta vingt-deux ânes, deux chevaux, et s'étant adjoint comme compagnons deux marins anglais, Shaw et Farquhar, ainsi que vingt-quatre soldats indigènes, il s'embarqua le 5 février pour la côte d'Afrique.

Il débarqua à Bagamoyo, petit port situé presque en face de Zanzibar. C'est là que les caravanes se forment et engagent les porteurs. La mauvaise foi d'un certain Hadji Pallou fit perdre au voyageur six semaines, passées en négociations pour obtenir le nombre de porteurs qu'il lui fallait.


Henry Stanley. (P. 314, col. 1.)

Le 21 mars 1871, Stanley se mettait à la tête de sa caravane, forte de 192 hommes, et s'engageait résolûment sur une route que nul Européen n'avait suivie avant lui.

Les premières marches se firent à travers une campagne verte et riante; mais bientôt la *masika* ou saison des pluies vint fondre sur les voyageurs, gonflant les torrents et transformant en marécages les plaines et les vallées. On arriva peu après dans la région infestée par la *tsetsé* et les deux chevaux et plusieurs ânes succombèrent à ce terrible fléau. La *tsetsé* est une mouche ressemblant au frelon, quoique beaucoup plus petite; sa piqûre est venimeuse et si redoutable pour les animaux qu'aucun bétail ne peut subsister dans les pays qu'infeste ce genre de mouches.

Le 18 avril, la caravane atteignait Simbamouéni, capitale d'un royaume nègre, située au pied des montagnes de l'Ourougourou. A son grand étonnement, Stanley trouva cette ville régulièrement bâtie, entourée de tours et de murailles et renfermant une population nombreuse.

Après avoir dépassé cette ville, l'expédition eut à traverser une région détrempée par les pluies, qui continuaient sans interruption, au point de n'être plus qu'un vaste marécage. A tout moment, il fallait franchir des torrents ou des rivières, tantôt à gué, tantôt en se servant de troncs d'arbres en guise de pont. Les journées se passaient à patauger péniblement dans une boue épaisse, et le soir, les voyageurs brisés de fatigue trouvaient à peine un emplacement sec pour cuire leurs aliments et prendre un peu de repos. Aussi la plupart des hommes souffraient de la fièvre et les bêtes de somme avaient toutes péri à l'exception de deux ou trois.

Au commencement de mai, les pluies cessèrent et la caravane entra dans l'Ousagara, pays montagneux et désert, mais d'un climat plus sain. A la limite de ce pays s'étend la chaîne de l'Ougombo et le petit lac du même nom.

De l'autre côté de ces montagnes se trouve le Mbamboua, contrée riche et fertile, où Stanley fut bien accueilli et put recruter de nouveaux porteurs, qui l'accompagnèrent fidèlement jusqu'au terme de son voyage.

Il dut abandonner dans un de ces villages l'Anglais Farquhar, qui, miné par la fièvre, n'était plus en état de continuer le voyage.

Peu après, il rejoignait deux caravanes arabes se dirigeant vers l'Ounyanyembé et traversait avec elles le pays d'Ougogo, qu'il nous montre comme une magnifique contrée, habitée par une race de nègres agriculteurs et guerriers, doués d'une belle prestance et d'une physionomie intelligente.

Enfin, le 20 juin, il atteignait Kouïhara, capitale de l'Ounyanyembé. Près de cette ville se trouve le comptoir arabe le plus important de l'Afrique cen-

« Hourrah, Tanganika! » s'écrie Stanley. (P. 318, col. 2.)

trale, le même que Burton et Speke nous ont fait connaître sous le nom de Kazeh, et que le voyageur américain appelle Tabora.

La plupart des marchands arabes y conservaient le souvenir des trois voyageurs européens qui y étaient passés ; aussi Stanley fut-il accueilli par eux avec la plus grande bienveillance.

Au moment de son arrivée, la petite colonie arabe se trouvait menacée par un certain roi Mirambo, qui, après avoir ravagé les districts voisins, ne parlait de rien moins que d'exterminer les Arabes jusqu'au dernier. Stanley fut admis au conseil de guerre tenu par les marchands, et, une expédition ayant été décidée, il offrit de s'y joindre avec ses soldats.

Les débuts de la campagne furent heureux. Zimbizo, une des principales places fortes de Mirambo, fut enlevée après un court engagement et les Arabes s'avancèrent jusqu'au bourg où s'était réfugié le roi nègre. Stanley avait conseillé, pour éviter toute surprise, d'incendier les hautes herbes qui couvraient la plaine. Cet avis fut négligé; les troupes des marchands tombèrent dans une embuscade et il s'ensuivit une débandade, dans laquelle notre voyageur, en proie à un accès de fièvre, faillit rester aux mains de l'ennemi.

De retour à Kouïhara, Stanley songea à continuer son voyage. Malheureusement la victoire de Mirambo fermait la route ordinaire du lac Tanganika. Le roi nègre, exalté par son facile succès, portait ses armes jusque sous les murs de Tabora. Dans le cas où il réussirait à s'en emparer, il fallait abandonner tout espoir de regagner la côte par ce chemin.

Les Arabes cherchaient à remontrer à Stanley la folie qu'il y aurait à s'avancer vers le Tanganika dans de pareilles circonstances. On eut beau lui dire qu'en supposant qu'il réussît à se frayer une route à travers des pays inconnus et désolés par des guerres continuelles, il lui resterait encore la triste perspective de trouver à son retour l'Ounyanyembé au pouvoir de Mirambo, dont il s'était fait, par son intervention, un ennemi personnel; rien ne put l'ébranler: il ferma les oreilles aux avis les plus raisonnables. On lui avait dit : « Retrouvez Livingstone, rapportez-nous de ses nouvelles. » Il avait accepté l'entreprise; il en avait assumé toute la responsabilité, la mort seule pouvait l'arrêter.

Après avoir tracé sur sa carte un itinéraire qui le conduirait au Tanganika, en lui faisant éviter les pays occupés par les troupes de Mirambo, Stanley se remit en marche le 20 septembre. Maintenant qu'il approchait du but, chaque jour allait lui apporter de nouvelles difficultés, de nouveaux obstacles, et l'on ne peut se défendre d'une juste admiration pour ce noble cœur qui sut traverser toutes ces épreuves sans défaillance.

D'abord ce furent ses porteurs, qui se débandèrent et qu'il fut obligé de menacer de la chaîne. Puis Shaw, son dernier compagnon européen, fut pris de défaillance; il fallut le renvoyer à Kouïhara.

Plus loin la caravane s'enfonce dans d'épaisses forêts, dont les émanations pestilentielles font éprouver au brave Américain le terrible délire de la fièvre.

Sur les bords du Gombé, les hommes de son escorte refusent à leur tour d'avancer; il veut les y forcer; deux de ses soldats le tiennent en joue et vont le tuer. Son courage est à toute épreuve; il réprime la sédition, pardonne aux coupables et continue sa marche.

Dans le Ouhha, le dernier pays qui le sépare du lac, les chefs de village lui barrent le passage et lui imposent des conditions exorbitantes. Stanley se débat vaillamment, ne cède que pièce à pièce, et est enfin obligé de se jeter dans les bois pour échapper à ces exactions qui le ruinent.

Le 10 novembre, deux cent trente-six jours après son départ de la côte, la caravane gravit les dernières hauteurs qui la séparent du grand lac Tanganika; enfin le sommet est gagné et l'immense nappe d'eau se déroule aux yeux de la troupe émerveillée.

« Hourrah, Tanganika ! » s'écrie Stanley, en saluant ce lac qu'il peut espérer être le terme de son voyage.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

UN PERROQUET CENTENAIRE

Tout le monde a entendu parler de l'étonnante longévité de certaines espèces de perroquets.

Nous avons à enregistrer un nouvel exemple à l'appui de cette opinion.

Le Jardin des Plantes de Paris vient de perdre un perroquet qui avait été rapporté des îles Marquises par Bougainville, en 1770, et qui avait par conséquent cent trois ans !

Ce perroquet historique s'appelait *Nono*. Il va être empaillé et prendra place parmi les curiosités de notre Muséum.

LA PLANÈTE VÉNUS

Je ne sais s'il arrive souvent à nos jeunes lecteurs de jeter un coup d'œil sur la voûte étoilée. A l'époque où nous sommes, le ciel est rarement découvert ; les soirées et les nuits sont froides, et j'avoue qu'il ne fait pas toujours bon rester à contempler les myriades de points lumineux qui parsèment l'azur céleste dès qu'il se fait une éclaircie. Mais les beaux jours ne peuvent tarder à venir, l'air deviendra plus tiède, et nous pourrons, si vous le voulez bien, faire ensemble

quelques excursions dans le pays des astres, excursions qui n'ont rien de périlleux, qui sont moins difficiles qu'on ne pense généralement et peuvent offrir au voyageur curieux plus d'une découverte intéressante.

Aujourd'hui, je veux vous dire quelques mots d'une étoile que vous distinguerez aisément dans la foule des points brillants dont le ciel est constellé. Comme elle ne se couche guère qu'à dix heures et demie du soir, qu'à la tombée de la nuit elle est encore assez élevée au-dessus de l'horizon, et que c'est sans contredit la plus brillante de toutes celles que vous pourrez voir, l'éclat seul de cette étoile suffirait à vous la faire distinguer des autres. D'abord, elle est visible bien avant la disparition du crépuscule ; il fait jour encore pour ainsi dire que déjà vous pouvez apercevoir, en vous tournant vers l'horizon du sud et en élevant les yeux un peu vers votre droite, un point lumineux dont les rayons percent la teinte encore claire de la partie méridionale du ciel[1].

Cette étoile n'est autre chose que la planète Vénus. A mesure que le crépuscule baisse, que la nuit se fait plus sombre, l'éclat de sa blanche lumière augmente, et si, comme il arrive maintenant, aucune lueur étrangère n'en affaiblit l'intensité, cet éclat est si considérable que des nuages même assez épais ne la masquent point tout entière. Vénus, j'ai pu m'en assurer ces jours-ci encore, donne des ombres sensibles. Quoi donc d'étonnant si l'on cite certaines époques où elle a pu être observée en plein jour, et cela à l'œil nu, sans le secours d'aucune lunette, d'aucun instrument d'optique. Un astronome du siècle dernier, Lalande, raconte qu'en 1750 il fut témoin d'un fait semblable, qui avait mis tout Paris dans l'étonnement. Pareille chose était arrivée à Londres le 10 juillet 1716, et à Londres comme à Paris, cela avait passé pour un prodige. Arago cite aussi une apparition de ce genre qui eut lieu dans les dernières années du XVIIIe siècle : « Bouvard m'a raconté, dit-il, que le général Bonaparte, se rendant au Luxembourg, où le Directoire devait lui donner une fête, fut très-surpris en voyant la foule réunie dans la rue de Tournon prêter plus d'attention à la portion du ciel placée au-dessus du palais qu'à sa personne et au brillant état-major qui l'accompagnait. Il questionna et apprit que les curieux voyaient avec étonnement, quoique ce fût en plein midi, une étoile qu'ils prenaient pour celle du vainqueur de l'Italie, allusion à laquelle l'illustre général ne sembla pas indifférent, lorsque lui-même de ses yeux perçants eut remarqué l'astre radieux. L'étoile en question n'était rien autre chose que Vénus. »

Outre son grand éclat, la lumière de Vénus se distingue par une blancheur remarquable. C'est sans doute à cela qu'elle doit l'épithète de *Kallistos* (très-belle) que lui donne Homère. Les Indiens la nommaient *Sukra*, l'éclatante ; dans nos campagnes, c'est l'*Étoile du berger*, et enfin, comme elle se voit tantôt le soir après le coucher du Soleil, tantôt le matin avant son lever, les anciens lui donnaient deux noms, ce qui vient sans doute aussi de ce qu'à l'origine on en faisait deux astres distincts : *Vesper* était le nom de l'étoile du soir et *Lucifer* celui de l'étoile du matin.

Mais pourquoi Vénus offre-t-elle un éclat variable? Pourquoi, comme la grande majorité des étoiles, n'a-t-elle point une lumière d'une intensité constante? Pourquoi enfin la voit-on se déplacer sur la voûte étoilée, tantôt à droite, tantôt à gauche de la position qu'occupe le Soleil, de sorte qu'elle oscille de part et d'autre de l'astre radieux. Par exemple, le 22 février dernier, elle avait atteint sa position la plus éloignée à l'orient du Soleil ; depuis, elle s'en rapproche peu à peu et elle s'en rapprochera tellement qu'à la fin elle ne sera plus visible, parce que sa lumière se noiera dans la lumière solaire. Le 5 mai prochain, elle s'y trouvera complétement perdue, et l'on dira alors qu'elle est en conjonction. Puis, peu à peu, elle passera de l'autre côté, de sorte que, pour la voir quand elle se sera de nouveau dégagée des rayons du Soleil, c'est le matin, avant le lever de celui-ci, qu'il faudra regarder, du côté de l'orient. Le 14 juillet, elle aura de nouveau atteint la position où elle est le plus éloignée, et ainsi de suite indéfiniment.

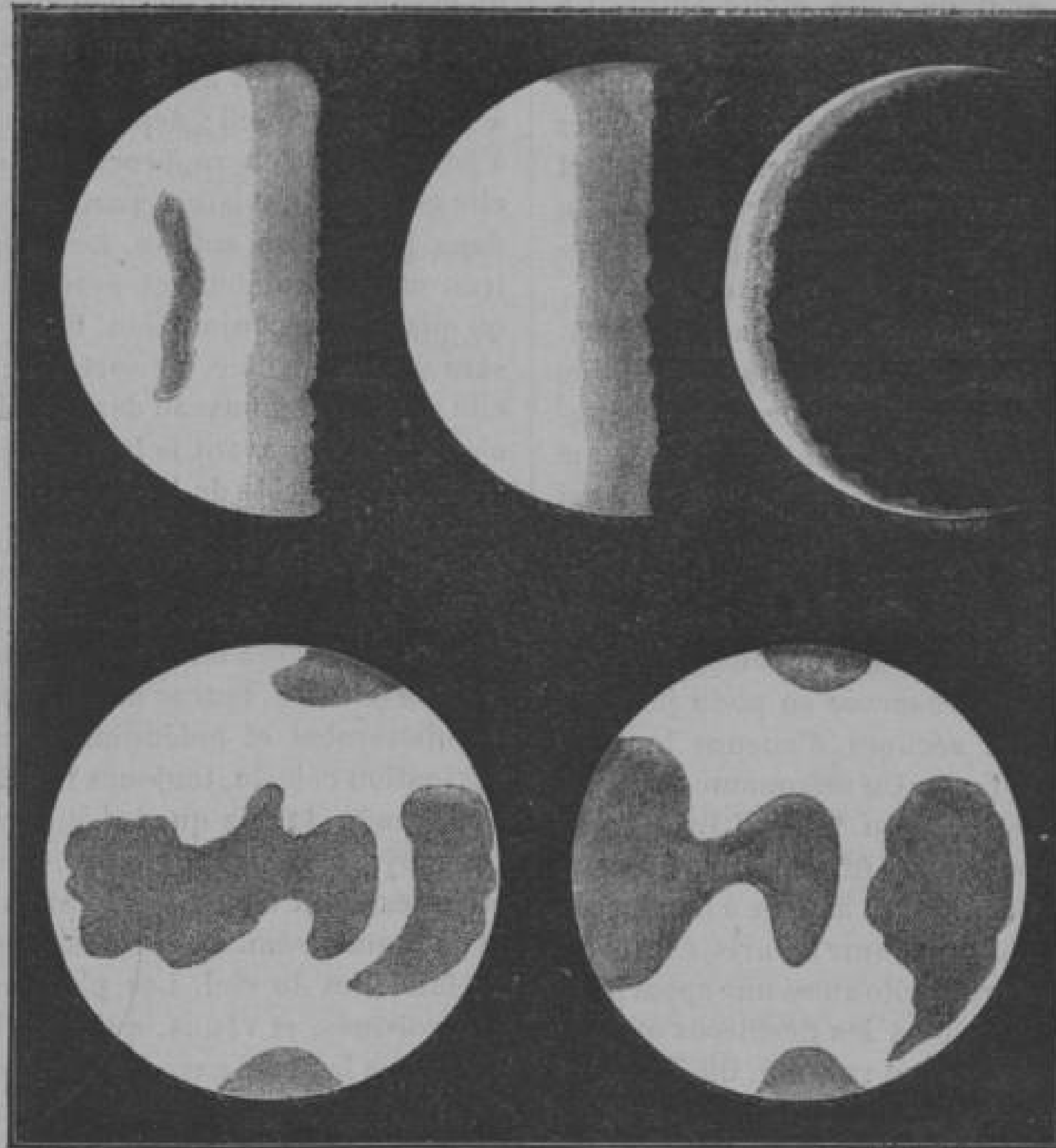
Tout cela, mes amis, s'explique avec une grande simplicité, quand on sait que Vénus est un astre qui, comme la Terre, tourne autour du Soleil, et accomplit régulièrement et indéfiniment un voyage de circumnavigation céleste, toujours le même. En un mot c'est une *planète*, tandis que les étoiles innombrables dont vous voyez les feux illuminer en scintillant les plaines éthérées, sont des corps lumineux comme le Soleil, mais immensément plus éloignés que lui dans les profondeurs du ciel. Les planètes sont relativement nos voisines, et Vénus, qui circule à l'intérieur de la route que la Terre parcourt en une année, qui dès lors est moins éloignée que nous du Soleil, nous paraît voyager tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en avant, tantôt en arrière de l'astre radieux.

C'est un globe comme le globe terrestre et à peu près de la même grosseur. Si ce que je vous dis là est vrai, si la lumière que ce globe nous envoie est la lumière du Soleil réfléchie par la surface du globe de Vénus, qu'en devons-nous conclure relativement à sa forme apparente? N'est-il pas vrai que Vénus devrait nous présenter l'aspect de la Lune elle-même à ses diverses phases. Quand, relativement au Soleil, elle nous tourne le dos, c'est son hémisphère sombre, non éclairé qu'elle nous présente : elle est invisible comme la Lune nouvelle. Quand elle est à une certaine distance du Soleil à droite ou à gauche, je veux dire à l'occident ou à l'orient, nous ne devons voir que la moitié de l'hémisphère éclairé ; quand elle passe enfin de l'autre côté du Soleil, à l'opposé de la Terre, elle nous montre un cercle lumineux. Dans l'intervalle de ces positions extrêmes, Vénus doit pa-

1. Dans la constellation du Bélier, un peu à droite et au-dessous de la ligne qui joint les Pléiades à l'œil du Taureau.

raître comme un croissant plus ou moins mince de lumière, ou comme un cercle plus ou moins rétréci sur son bord opposé au Soleil.

C'est en effet ce que l'observation permet de constater. Mais non pas l'observation à l'œil nu ; vous le comprenez bien : Vénus, même à sa plus courte distance de la Terre, est encore à 10 millions de lieues de nous ; à sa plus lointaine distance, elle en est à 64 millions de lieues. Pour bien juger de sa forme, il faut se servir d'une lunette un peu puissante ou d'un télescope. Si vous pouvez disposer d'un instrument de ce genre, braquez-le, un de ces soirs ; sur la brillante étoile que je vous ai signalée, et vous verrez qu'elle s'y présente sous la forme d'un croissant qui tourne sa convexité vers le couchant et qui ressemble à la Lune quelques jours avant le premier quartier. Avec des lunettes d'une très-grande puissance et sous un ciel très-pur, on voit même les échancrures du bord intérieur qui indiquent l'existence de hautes montagnes à la surface de Vénus : mais c'est là une observation difficile. Sur le disque brillant de la planète quelques taches sombres, permanentes, semblent indiquer l'existence de vastes mers ; les parties blanches qui les environnent seraient les continents.



Les phases de Vénus. (P. 319, col. 2.)

Sait-on quelque chose de ce que les savants nomment la constitution physique de la planète Vénus ? de ses saisons, de la durée de ses jours et de ses nuits, de son atmosphère, de la chaleur plus ou moins forte qu'elle reçoit du Soleil, etc. ? Oui sans doute. On sait qu'elle met 24 heures 21 minutes à tourner sur elle-même, tandis qu'il lui faut 225 jours (de 7 à 8 mois) pour effectuer sa révolution autour du Soleil, que sa grosseur est environ d'un dixième moindre que celle de la Terre, que ses saisons offrent des variations extrêmes, depuis les rigueurs d'un hiver glacial jusqu'aux ardeurs d'un été tropical, que les zones tempérées n'y existent pas pour ainsi dire. Mais peut-être ces oppositions de température sont-elles modérées par une épaisse atmosphère.

Vous dirai-je encore qu'on a pu comparer le poids de Vénus à celui de la Terre et reconnaître ainsi que les matières qui la composent sont un peu moins lourdes que celles dont notre globe lui-même est formé. A l'aide de quelle balance les astronomes sont-ils arrivés à évaluer le poids d'un astre, c'est ce que je ne saurais vous dire aujourd'hui ; plus tard, j'essayerai peut-être de vous le faire comprendre ; mais je ne veux ni ne puis abuser de votre patience, et vous trouverez sans doute que c'est assez d'astronomie pour une fois. Je reviendrai néanmoins sur la planète Vénus : l'an prochain elle doit passer au-devant du Soleil, événement rare (il n'y a guère que deux passages semblables par siècle) et vous avez peut-être entendu dire que, dans tous les pays où l'on s'occupe de science, les astronomes se préparent à aller observer le passage de 1874. Ce passage aura lieu en décembre ; mais pour le bien voir, il faudra s'installer en Sibérie, en Japon, ou en Chine, en Australie et même dans des terres plus voisines du pôle sud. C'est une importante affaire qu'une expédition de ce genre. Savez-vous quel est le profit qu'on espère en tirer ? C'est de connaître, avec une précision plus grande, la vraie distance qui sépare la Terre du Soleil.

Je ne désespère pas de pouvoir vous expliquer clairement comment le passage de Vénus au-devant du Soleil permet de répondre à cette question.

A. Guillemin.



Ambroise se mit à courir de toutes ses jambes. (P. 322, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE V

Ambroise devient ambitieux.

Il y avait, à une bonne demi-lieue de la Sapinière, entre deux petits endroits qu'on appelle le Furet et Pied-Doré, une grotte située sur les bords de l'Yon. On ne savait pas depuis quand elle existait : on y lisait, gravées dans la pierre avec la pointe d'un couteau, des dates du temps des anciennes guerres. On disait que les chouans s'y étaient cachés quand les bleus les poursuivaient; et de fait, elle était si bien abritée qu'il fallait la connaître pour la trouver. Au-dessus, le terrain formait une pente gazonnée qui s'abaissait un peu vers la rivière; c'était un terrain sans maître où les ajoncs et les bruyères croissaient à l'aise. L'ouverture de la grotte était tournée vers l'Yon, assez large et profond à cet endroit, et entre la grotte et le bord de l'eau il n'y avait qu'un étroit sentier et quelques vieux saules qui trempaient leurs racines dans l'eau. De ce côté, la rive était fort élevée; de l'autre côté de l'Yon, au contraire, il n'y avait que des prairies plates et basses d'où l'on ne pouvait apercevoir l'entrée de la grotte, cachée par le feuillage des saules. La grotte était profonde et semée d'un sable sec et fin. Comme elle était éloignée de toute habitation et que les gens du pays n'avaient plus aucune raison pour se cacher, elle était depuis longtemps complétement abandonnée.

Cependant, ce même mercredi des cendres où Julien Tarnaud avait si tristement enterré le carnaval, un petit garçon traversa le village en courant, descendit la prairie jusqu'au bord de l'Yon, prit le sentier qui longeait la rive, atteignit la rangée de saules et entra dans la grotte. Là il s'assit sur une pierre et s'occupa de défaire un paquet assez volumineux qu'il avait apporté et qu'il tenait avec toutes sortes de précautions. On aurait dit qu'il déshabillait une poupée précieuse. Il défit les cordons qui serraient la coulisse d'un sac de serge verte, l'ouvrit, et en tira lentement et avec le plus grand soin... un violon et son archet! Il les regarda quelque temps, hésitant, tâtonnant ; puis se levant résolûment :

« Allons, il faut essayer, se dit-il : c'est le meilleur moyen de trouver. Je me rappelle bien comment le père me l'a fait tenir, un jour : sous mon menton, comme cela : c'est bien. Et puis le manche avec la main gauche, pour pouvoir remuer les doigts sur les cordes : c'est cela! Je sais bien aussi comment on prend l'archet, comment on le tire et comment on le pousse : voilà! »

Et il fit résonner les quatre cordes l'une après l'autre.

« Cela va très-bien! s'écria-t-il enchanté. Oui, mais cela ne fait pas un air, il n'y a pas moyen de danser là-dessus. Il faut que je trouve le moyen de jouer des airs. C'est en posant les doigts sur les cordes, et puis en les relevant, que le père change le son du violon. Essayons... Ah! voilà un autre son... et puis un autre... celui-ci est vilain... bon! le voilà plus joli. Que je suis content! c'est presque comme une chanson! »

Et Ambroise (car c'était lui) sautait de joie. Il s'était fait tout un travail dans sa tête depuis le matin. Il

1. Suite. — Voy. pages 289 et 305.

s'était senti attristé d'entendre sa mère reprocher à son père, qu'il aimait, l'accident qui le jetait sur un lit, à charge aux autres et incapable de gagner de l'argent ; il avait pensé en lui-même que le pauvre homme était bien assez puni, sans qu'on vînt encore le tourmenter. Le médecin espérait que Julien Tarnaud serait guéri pour Pâques : oui, mais il n'en était pas sûr : et s'il n'était pas guéri, comme on allait le rendre malheureux, ce pauvre père ! « Oh ! si je savais jouer du violon ! je le remplacerais, et l'on n'aurait plus rien à lui dire, avait pensé l'enfant. Mon Dieu ! que je suis donc malheureux de ne pas savoir jouer du violon !

» Mais est-ce bien difficile à apprendre ? Si j'essayais ? J'ai si souvent regardé le père, et je sais tous ses airs par cœur ; je m'amuse à les chanter quand je suis tout seul bien loin dans les champs et qu'on ne peut pas m'entendre. Je veux essayer ! »

Et Ambroise, qui n'avait de sa vie entrepris aucun travail, se mit dans l'esprit de devenir violoniste à lui seul. Il profita d'un moment où le malade était endormi et où sa mère était sortie, pour ouvrir l'armoire et y prendre le violon ; puis il se mit à courir de toutes ses jambes jusqu'à ce qu'il fût hors de vue. Il connaissait la grotte, et il résolut de venir y cacher ses essais musicaux, parce que c'était un lieu désert et qu'il n'y courait pas risque d'être entendu. Il y resta jusqu'au soir. Quand il rentra au logis, il était fatigué de tout le corps comme s'il eût reçu des coups de bâton ; mais il était fier et content ; car, s'il n'avait pas encore trouvé l'air qu'il cherchait, du moins il faisait beaucoup d'autres notes que celles que donnaient les quatre cordes, et qui l'avaient tant réjoui d'abord.

Il n'est pas besoin de dire qu'il retourna à la grotte le lendemain et les jours suivants. Le matin, il aidait sa mère à faire le ménage, et elle s'étonnait de le trouver bon à quelque chose. Mais dès que tout était en ordre à la maison, que la Tarnaude était occupée à son ouvrage et Louis aux champs, Ambroise s'esquivait sans bruit, et à mesure qu'il marchait, il se sentait plus léger et plus libre ; il lui semblait être sur le chemin du paradis. Il arrivait à la grotte, il prenait son violon ; il chantait l'air qu'il aurait voulu jouer, et il essayait d'en reproduire les sons avec son archet et ses doigts. Quelquefois il croyait y être, et le cœur lui battait de bonheur ; mais il manquait toujours quelque chose à son air, et le pauvre enfant, épuisé, rouge et tout en sueur malgré le froid, se dépitait et pleurait à chaudes larmes. Puis, quand il avait bien pleuré en se répétant avec désespoir : Je ne pourrai jamais ! une voix secrète lui disait au fond du cœur : Essaye encore ! Et il reprenait son violon et recommençait ses tentatives. Au bout de quinze jours il n'était guère plus avancé qu'au commencement ; et pourtant Julien Tarnaud ne prenait pas le chemin d'être guéri à Pâques. Sa jambe se remettait ; mais il avait attrapé un mauvais rhume dans cette nuit qu'il avait passée couché sur la route après s'être échauffé à boire et à faire danser ; puis la fièvre de printemps l'avait pris, et il était jaune et maigre à faire pitié dans ce lit d'où il ne pouvait sortir. Il y avait donc toute apparence que les préveils de Pâques ne grossiraient point du tout la bourse de la Tarnaude. Elle le prévoyait déjà, et s'en prenait d'avance à son mari, ce qui n'aidait pas le pauvre homme à se guérir.



CHAPITRE VI

Premier public d'un jeune artiste.

Or, un matin qu'Ambroise Tarnaud s'évertuait de plus belle sur le violon paternel dans sa grotte des bords de l'Yon, il lui sembla tout à coup que le ciel s'obscurcissait. Il leva les yeux, regarda vers l'entrée de la grotte... et le violon faillit lui tomber des mains.

Ce n'était pas un nuage qui avait passé entre le soleil et lui, c'était une ombre, et cette ombre appartenait à un corps, le corps menu d'une fillette d'environ dix ans. Elle était là, debout à l'entrée de la grotte, son tricot à la main comme une vraie fille de la Vendée, et très-pittoresque avec son jupon court, ses pieds nus, son fichu à carreaux rouges croisé sur sa poitrine, et sa coiffe mise sans aucune coquetterie sur ses cheveux ébouriffés qui brillaient au soleil comme s'ils eussent voulu lui faire une auréole. Elle écoutait, bouche béante, le concert qu'Ambroise lui donnait sans le savoir et sans le vouloir. Il le voulait même si peu que, cédant à son premier mouvement, il s'avança furieux vers la petite fille en lui criant :

« Que veux-tu, toi ?

— J'écoutais, répondit-elle simplement. C'est-il défendu ? alors je vais m'en aller. Je ne voulais pas vous gêner : mais c'était si beau ! »

Ambroise se radoucit.

« Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Véronique, et je suis la fille à la

veuve Tessier, qui demeure à Pied-Doré. Comme nous n'avons pas de pré, je mène paître mes *ouailles* [1] où je peux, dans les endroits qui ne sont à personne. Elles sont là-haut, aujourd'hui, et comme j'ai entendu, en arrivant, de la musique qui jouait dans la grotte, je suis venue y voir; et voilà comment je vous ai dérangé. Je m'en vais : ne vous fâchez pas.

— Non : reste un peu. Il faut que tu me promettes quelque chose.

— Quoi donc?

— Il faut que tu me promettes de ne dire à personne que tu m'as vu, et que je jouais du violon.

— Pourquoi? Est-ce que c'est mal? Ma mère dit que ce sont les gens qui font mal qui se cachent.

— Non, ce n'est pas mal, mais... Aimes-tu ton père, toi?

— Ah! comme je l'aimerais si je l'avais! Mais il est mort il y a trois ans, et je n'ai plus que ma mère. Tu as ton père et ta mère, toi? tu es bien heureux!

— Tu m'as l'air d'une bonne petite fille. Viens ici, je t'expliquerai pourquoi je me cache. Est-ce que tes ouailles ne vont pas s'écarter?

— Oh non! il y a mon chien Turlure qui les garde. Raconte-moi ton histoire. »

Ils s'assirent tous deux sur une pierre, et Ambroise raconta tout. Véronique l'écouta d'abord sans cesser de faire passer vivement d'une aiguille à l'autre les mailles de son tricot; peu à peu son travail se ralentit; puis elle s'arrêta tout à fait, laissa tomber l'ouvrage sur ses genoux, et joignant ses deux mains et levant vers son compagnon ses yeux brillants où roulaient des larmes :



Ambroise lui faisait vis-à-vis. (P. 324, col. 2.)

« Tu réussiras! s'écria-t-elle. C'est déjà très-beau ce que tu fais. Et dire que tu as appris cela tout seul!

— Tout seul; mais ce n'est rien, ce que je fais : il faut que j'arrive à jouer d'abord un air tout entier, et puis ensuite tous les airs du père. C'est entendu : tu ne diras rien à personne, tu le promets?

— Je le promets! dit la petite en lui tendant la main. Tape là! »

Ils se serrèrent la main.

« A présent, dit Véronique, il faut que tu recommences à chercher tes airs. Moi, je vais tricoter; je n'ai pas le temps de m'amuser, j'ai promis ma paire de bas à la mère Gillette pour demain; elle me donnera dix sous, et ma mère sera bien contente. Elle a tant de peine à gagner notre vie, ma pauvre mère!

— Et tu gagnes de ton côté pour l'aider? Tu es une bonne fille. Et il y a longtemps que tu travailles comme cela?

— Trois ans, répondit Véronique en tricotant avec vivacité pour rattraper le temps perdu. Le père était ouvrier menuisier, il rapportait de bonnes journées à

1. Moutons, brebis.

la maison, et nous étions bien à notre aise. Mais il est mort, et tout notre bonheur est parti avec lui. Ma pauvre mère s'est mise à demander de l'ouvrage de porte en porte, et c'est tout au plus si elle pouvait gagner notre pain. Je restais seule tout le long du jour; je m'ennuyais beaucoup quand j'avais fini le ménage et que je m'étais fatigué les bras à frotter nos meubles pour les faire reluire, et j'aurais bien voulu être grande pour aller en journée, moi aussi. J'avais sept ans, et je ne savais rien faire que tricoter. Un matin que je passais devant la porte de la mère Gillette, je l'ai entendue qui disait à son mari : « Voilà l'hiver qui vient, et tous nos bas sont usés : il en faudra pour toute la maisonnée, et avec la vendange et tout le reste de l'ouvrage je n'aurai jamais le temps de les tricoter; je donnerais bien dix sous par paire pour en être débarrassée. » Moi, j'ai eu une idée : je me suis approchée; mon cœur sautait si fort que j'ai eu de la peine à lui dire : « Si vous voulez, la Gillette, je tricoterai vos bas. » Elle m'a regardée : « Est-ce que tu tricotes bien? — Oh! oui! vous allez voir. » J'ai couru chercher mon dernier bas, et pendant qu'elle l'examinait, je priais le bon Dieu de faire qu'elle le trouvât bien. Enfin elle m'a dit : « Allons, ce n'est pas mal, tu ne tricotes pas trop serré et tu ne laisses pas échapper de mailles, la jambe est bien faite et le talon d'une bonne largeur. Entre chez moi, je vais te donner de la laine, et tu auras dix sous pour chaque paire de bas, à mesure que tu me les rapporteras. » J'étais bien contente : mais voilà que son mari lui dit : « Es-tu bien sûre qu'elle n'en gardera pas pour elle, de la laine? » Cela m'a fait un tel chagrin, de penser qu'on pouvait avoir cette idée-là de moi, que je suis devenue toute rouge et que je me suis mise à pleurer; et je lui ai dit : « Oh! père Maurice, j'ai passé bien des fois le long de votre haie : il y avait des branches de vos pommiers qui pendaient en dehors toutes chargées de pommes mûres, et je n'en ai jamais pris seulement une piquée, et pourtant j'avais souvent bien faim! » Comme c'est un brave homme, il a été fâché de m'avoir fait de la peine; il a été lui-même dans son grenier chercher un panier de ses plus belles pommes, qu'on venait de cueillir, et il m'en a rempli mon tablier; et nous avons toujours été bons amis depuis. J'ai tant travaillé que le surlendemain soir j'avais fini ma paire de bas. J'avais bien un peu mal au dos, mais cela ne faisait rien, j'étais contente tout de même, et je suis rentrée à la maison avec mes dix sous, juste comme ma mère arrivait de sa journée. Je lui ai donné mon argent, l'argent que j'avais gagné; elle m'a embrassée, elle pleurait, et elle m'a dit que c'était sa première joie depuis qu'elle était veuve. Tu penses si j'étais heureuse! Nous sommes un peu moins pauvres à présent, et elle dit que c'est moi qui en suis cause, parce que je tricote pour tout le monde dans le village. Mais à quoi penses-tu donc? te voilà tout triste!

— Je pense, répondit Ambroise, que tu avais sept ans, que tu étais toute petite, et que tu as eu le cœur de travailler pour aider ta mère, tandis que moi qui ai douze ans, je n'ai jamais rien fait et que je n'ai été utile à personne. Aussi on t'aime, et personne ne m'aime moi : c'est bien fait!


« Que veux-tu, toi? » (P. 322, col. 2.)

— Je t'aimerai, moi, si tu veux; et puis si tu n'as rien fait jusqu'à présent, voilà que tu te mets à travailler pour ton père. Allons, ne perdons pas notre temps; depuis que je suis là, tu ne joues plus tes airs. »

Ambroise reprit son violon, et au bout d'un instant il avait oublié Véronique. Il fredonnait son air tout en frottant ses cordes : ce qu'il produisait commençait à ressembler à quelque chose. Une heure se passa : tout à coup Véronique l'interrompit avec un cri joyeux :

« C'est cela! tu y es! joue encore... la, la, la la la la, la la la la, la la la la la, la, c'est comme quand on va en avant deux : j'ai entendu cet air-là au préveil de Nesmy. »

Et Véronique, jetant son tricot, se dressa à l'entrée de la grotte, relevant sa petite jupe de ses deux mains, et sautant légèrement, allant en avant, en arrière, pendant qu'Ambroise lui faisait vis-à-vis, sans cesser de jouer avec animation les huit premières mesures d'une contredanse.

Quand ils furent tous les deux hors d'haleine, la petite fille se laissa tomber sur l'herbe en riant.

« Vois-tu, dit-elle à Ambroise, tu fais de bien plus belles choses que moi; ma mère m'avait appris à tricoter, et toi, tu trouves tout seul la manière de jouer du violon. Je te dis que tu es un grand musicien!

— Mais ce n'est pas tout, cela! une contredanse, c'est bien plus long; je n'en sais encore qu'un petit

morceau. C'est égal, puisque j'ai trouvé le commencement, je trouverai bien le reste. Il faut que je rentre : voilà l'ombre des peupliers qui est toute couchée. A demain, Véronique : tu viendras ici, n'est-ce pas ?

— Oui, oui ! il y a de l'herbe pour mes ouailles au dessus de la grotte, elles en ont pour longtemps avant de l'avoir toute broutée. »

Les deux enfants se séparèrent : Ambroise hâta le pas pour arriver à la Sapinière avant la nuit close ; et Véronique, après avoir terminé les diminutions du mollet, partie importante d'un bas, appela Turlure qui rassembla ses moutons, et, trottant sur les talons de la bergère, la suivit avec le troupeau jusqu'au village.

A suivre. Mme Colomb.



UN NOUVEL APPAREIL DE SAUVETAGE

Il y a peu de temps, un public nombreux était réuni dans les catacombes de Paris, répondant à l'appel d'un jeune officier d'artillerie, M. Denayrouse. On ne circulait pas dans ces vastes souterrains dont les murs sont garnis d'ossements et au milieu desquels on ne peut se hasarder sans prendre, comme Ariane, un fil conducteur. Les spectateurs apercevaient, à travers une glace séparant en deux parties la galerie dans laquelle ils étaient assemblés, un homme éclairé d'une lampe en compagnie d'un lapin et d'une poule. Tout à coup ces animaux parurent inquiets, ils furent comme saisis de brusques convulsions et ne tardèrent pas à mourir. Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme : l'homme et les animaux, séparés de nous par une glace polie, étaient placés dans une atmosphère viciée qui avait déterminé la mort rapide des animaux, tandis que l'homme ne paraissait incommodé en aucune façon. L'opérateur était en effet protégé par un appareil dont M. Denayrouse voulait prouver au public l'efficacité. Ajoutons encore que la lampe dont l'opérateur était muni ne cessait de projeter une vive clarté, tandis que les lampes ordinaires qu'on allumait ne tardaient pas à s'éteindre.

Dans un grand nombre de circonstances, l'homme est exposé à traverser des milieux dont l'air est impur à ce point qu'il peut déterminer l'asphyxie. Les pompiers, les puisatiers, les cureurs d'égouts sont sujets à ces terribles accidents.

Depuis longtemps déjà les savants ont cherché les moyens de traverser sans dangers une atmosphère délétère. Le principe qui a permis de construire tous les appareils établis dans ce but est le même. Il faut tout d'abord éviter la respiration de l'air impur ; si l'espace à parcourir est de peu d'étendue, il suffira donc de se fermer complétement le nez et la bouche. Mais la respiration est, on le sait, à tel point indispensable à la vie, que nous ne pouvons la supprimer pendant plus de quelques secondes ; c'est ainsi que les meilleurs nageurs ne peuvent séjourner sous l'eau que pendant un temps très-court. Le procédé que nous venons d'indiquer serait donc inapplicable dans le cas où un séjour de quelque durée dans le milieu vicié deviendrait nécessaire et, par exemple, quand il s'agit de travailler au fond d'une mine ou d'un puits rempli de gaz irrespirables, ou lorsque des recherches un peu longues doivent être faites au fond de l'eau. On a songé dès lors à placer dans la bouche de l'opérateur l'une des extrémités d'un tuyau dans l'intérieur duquel on fait circuler de l'air respirable. Comment est disposée la pompe qui introduit dans la bouche de l'opérateur l'air pur ? Comment le système employé permet-il à l'ouvrier de pratiquer successivement les deux actes de la respiration : l'inspiration et l'expiration ? Ce sont là des détails fort intéressants sans doute, mais dans lesquels nous ne pouvons point entrer aujourd'hui. Disons tout de suite que l'appareil de M. Denayrouse est construit sur ce même principe et que, dans ce système, l'opérateur porte sur son dos une série de petits barils contenant de l'air pur venant du dehors et dont l'écoulement est réglé par l'opérateur lui-même ; le nez du patient est pincé de façon à ne pas permettre par cet orifice l'accès de l'air, tandis qu'un tuyau sortant de ces barils se termine dans sa bouche. Muni de cet appareil, l'ouvrier peut indéfiniment vivre dans un milieu délétère, à condition, bien entendu, que les barils soient remplis d'une manière continue. La lampe de l'opérateur est mise, de la même façon, en communication avec l'air atmosphérique, de telle sorte qu'elle ne cesse pas d'éclairer.

Nous avons dit déjà que ces appareils de sauvetage pouvaient rendre d'immenses services lorsqu'il s'agit, par exemple, de porter secours à des personnes asphyxiées dans des puits, dans des égouts. Il nous

faut ajouter encore que leur usage devra pour ainsi dire être permanent dans l'intérieur des mines de houille, où se dégagent souvent des vapeurs délétères.

Combien doit nous paraître triste et rude l'existence de ces ouvriers mineurs qui vont, au risque de mille morts, nous chercher ce combustible précieux, le charbon de terre! Ces morceaux de houille ou de coke qui animent nos locomotives et nos bateaux à vapeur, qui éclairent les villes et chauffent presque tous les foyers, sont obtenus, non-seulement au prix d'un dur labeur, mais au prix d'un grand nombre d'existences humaines. « Ce n'est pas sans raison, dit fort justement M. Simonin dans son ouvrage : *la Vie souterraine*, que l'art des mines emprunte à l'art de la guerre quelques-unes de ses expressions; qu'on appelle du nom de campagne une année d'exploitation, du nom de postes les divers ateliers souterrains, du nom de brigade ou d'escouade une compagnie de mineurs. » L'ouvrier mineur est sans cesse exposé aux éboulements de la terre qui le recouvre, aux inondations, à l'asphyxie, enfin et surtout aux explosions de *grisou*.

Ce nom de grisou n'est malheureusement inconnu de personne; trop souvent de sinistres nouvelles nous apprennent qu'une explosion du *grisou* a occasionné dans une mine de houille de terribles accidents.

Ce gaz détonant des houillères, l'hydrogène protocarboné, au contact d'une flamme, se combine avec l'oxygène de l'air en produisant une terrible explosion. « Les hommes sont aveuglés, jetés par terre, calcinés, souvent leurs habits prennent feu. Quand on essaye de voler à leur secours, il n'est plus temps: ce ne sont plus que des cadavres à peine reconnaissables. Que les chantiers occupent cent, deux cents mineurs, le fléau ne respecte personne, la mort s'étend sur toute la partie de la mine où régnait le gaz, où l'explosion a lieu. »



Explosion de *grisou* dans une mine de houille. (P. 326, col. 1.)

La détonation du grisou est, nous venons de le dire, produite par le contact du gaz avec la flamme de la lampe dont les mineurs se servent dans leurs travaux.

Ces terribles accidents doivent-ils donc fatalement se produire, et l'industrie moderne doit-elle abandonner complétement l'emploi de l'un de ses plus puissants auxiliaires, la houille, ou se condam-

ner à laisser périr chaque année un nombre malheureusement grand d'ouvriers ?

Au commencement de ce siècle, un illustre physicien, Davy, observa qu'en plaçant au-dessus d'une flamme une toile métallique à fils très-serrés, il refroidissait assez cette flamme pour qu'elle ne pût traverser le treillis de métal. Immédiatement Davy imagina d'entourer d'une toile métallique les lampes dont se servaient les ouvriers mineurs. « Prisonnière dans sa cage, disait Davy, la flamme ne communiquera pas avec le gaz de la houille, et les explosions n'auront pas lieu. »

Cependant la flamme ainsi protégée n'éclairait que faiblement la galerie et les mineurs imprudents ne se faisaient pas faute de découvrir leur lumière. Depuis Davy, des perfectionnements nombreux furent apportés à la lampe qui porte son nom. Faut-il le dire cependant, l'imprudence des ouvriers a constamment détruit, en partie, l'efficacité de ces appareils protecteurs et aujourd'hui la statistique nous apprend que, par suite des explosions de mines, *il meurt, en Europe, trois ouvriers tous les deux jours*. Au moment même où nous écrivons, nous lisons la dépêche suivante : « Une explosion a eu lieu dans la houillère de Jatkef, en Staffordshire ; trente à quarante mineurs ont été tués. Le feu, qui avait pris dans la mine, a été difficilement éteint. Les cadavres ne sont pas encore retirés. »

Ce fut en vain qu'on essaya d'établir dans les mines des indicateurs de grisou qui avertissaient les ouvriers de la présence du gaz détonant ; on songea avec plus de fruit à débarrasser la mine du gaz dangereux qu'elle contient. Depuis longtemps d'ailleurs on a l'habitude, dans un grand nombre de mines de houille, de faire détoner volontairement le grisou. Le lundi matin, des ouvriers qui portent, à cause de leurs fonctions et de leur costume, le nom de *canonniers* ou de *pénitents*, tendent vers les parties supérieures des galeries, où s'amasse le gaz, des lumières ajustées au bout de longues gaules et font partiellement détoner le grisou.

Malheureusement, nous ne saurions trop le redire, il faut compter avec l'insouciance et l'imprudence des mineurs. Ces imprudences, sans cesse renouvelées, sont bien faites pour décourager les savants de présenter des appareils perfectionnés, soit pour l'éclairage de la mine, soit pour l'indication du grisou. Nous pensons donc, malgré l'appareil nouveau dont M. Denayrouse vient de doter l'industrie, que toute l'attention des ingénieurs devra se porter sur les meilleurs systèmes de ventilation dans l'intérieur des mines, parce que, grâce à cet aérage, le gaz hydrogène carboné ne pourra plus s'accumuler dans l'intérieur des galeries et que ce résultat sera obtenu sans rien demander à la prudence des mineurs.

ALBERT LÉVY.

HENRY STANLEY [1]

COMMENT UN JOURNALISTE AMÉRICAIN DÉCOUVRIT LIVINGSTONE

II

La vaillante petite troupe descend l'escarpement au pied duquel s'étend le port d'Oujiji. Le drapeau américain est déployé, les armes chargées et des salves de joie annoncent l'arrivée de la caravane. Les indigènes accourent à sa rencontre et bientôt Stanley s'entend saluer d'un « Good morning, sir ! » Il tourne la tête : c'est Souzi, le fidèle serviteur de Livingstone, qui lui annonce que son maître est là, à quelques pas. Quelle immense joie ! quel triomphe ! après tant de fatigues, tant de périls, se sentir enfin au but !

Laissons la parole au voyageur qui a raconté en termes si dignes et si simples cette touchante entrevue.

« Mon cœur battait à se rompre ; mais je ne laissais pas mon visage trahir mon émotion, de peur de nuire à la dignité de ma race. Me tenant donc le plus dignement possible, j'écartai la foule et me dirigeai, entre deux haies de curieux, vers le demi-cercle d'Arabes devant lequel était l'homme à barbe grise.

» Tandis que j'avançais lentement, je remarquais sa pâleur et son air de fatigue. Il avait un pantalon gris, un petit paletot rouge, une casquette bleue à galon d'or fané.

» J'aurais voulu courir à lui, mais j'étais lâche en présence de cette foule. J'aurais voulu l'embrasser, mais il était Anglais : je ne savais pas comment je serais accueilli. Je fis donc ce que m'inspiraient la couardise et le faux orgueil.

» J'approchai d'un pas délibéré, et dis en ôtant mon chapeau : « Le docteur Livingstone, je présume ?

— Oui, » répondit-il en soulevant sa casquette, et avec un bienveillant sourire.

» Nos têtes furent recouvertes et nos deux mains se pressèrent.

« Je remercie Dieu, repris-je à haute voix, de ce qu'il m'a permis de vous rencontrer.

— Je suis heureux, dit-il, d'être ici pour vous recevoir. »

» Je saluai ensuite les Arabes, qui m'adressaient leurs *yambos*, et que le docteur me présenta chacun par son nom. Puis, oubliant la foule, oubliant ceux qui avaient partagé mes fatigues, je suivis Livingstone. Il me conduisit sous sa vérandah, et me fit prendre son siége habituel. »

1. Suite et fin. — Voy. page 314.

Le docteur Livingstone était, comme on pouvait le supposer, dans le plus complet dénûment. Après avoir poussé ses explorations jusqu'à sept cents milles au nord du Tanganika, il avait dû, faute de moyens d'échange, revenir à Oujiji.

Il y arriva, le 16 octobre, presque mourant. Quel fut son accablement en apprenant que toutes les marchandises qu'il pensait y trouver avaient été vendues et leur produit dépensé par celui auquel il en avait confié la garde. Cette calamité lui enlevait tout espoir de continuer ses explorations; bien plus, réduit à la misère, il ne pouvait plus quitter Oujiji pour essayer de gagner la côte, dont des populations avides lui barraient le passage. Abattu par tant de déceptions et d'infortunes, il avait perdu son courage et aurait infailliblement succombé au chagrin sans l'arrivée inespérée du journaliste américain.

Stanley voulut le persuader de rentrer en Europe pour revoir sa famille, reprendre des forces pour une nouvelle expédition et communiquer au monde savant les découvertes qu'il avait déjà faites. Mais l'illustre explorateur était inébranlable; il avait résolu de ne pas quitter le continent africain avant d'avoir achevé la tâche qu'il s'était imposée, c'est-à-dire de reconnaître complétement les régions au nord-ouest du Tanganika et d'établir si ce bassin ne recèle pas les sources du Nil. Cependant il consentit à revenir avec Stanley jusqu'à Kouïhara et à attendre là les hommes et les marchandises que celui-ci devait lui expédier de Zanzibar.


Tabatière offerte à M. Stanley par la reine Victoria. (P. 331, col. 1.)

Avant de quitter Oujiji, les deux voyageurs firent une excursion dans la partie septentrionale du Tanganika. Ils reconnurent les côtes et plusieurs îles; ils s'assurèrent, en outre, que le Roussizi, considéré par Livingstone comme le canal d'écoulement du lac, lui apportait au contraire ses eaux.

De retour à Oujiji, Stanley se remit en marche vers Kouïhara, emmenant cette fois Livingstone avec lui. Mais, pour éviter les ruineuses exactions des Vouahha et des Vouavinza, il choisit une nouvelle route, suivant la rive orientale du lac, dans une direction méridionale jusqu'au cap de Tongoué.

Le départ eut lieu le 27 décembre. Les voyageurs étaient montés dans deux bateaux et voguaient sur le lac, en se tenant aussi près que possible de la rive, sur laquelle marchait la caravane. Ils atteignirent ainsi, le 4 janvier, le port d'Ourimba, dans la baie de Tongoué. Leurs hommes, qu'ils avaient été obligés de perdre de vue pendant les derniers jours à cause des montagnes qui surplombent le rivage, ne les rejoignirent que trois jours après.

Tournant le dos au lac, ils se dirigèrent vers l'est. Dès les premières marches, ils s'aperçurent que l'indigène qu'ils avaient pris comme guide à Oujiji ne connaissait pas le pays. Stanley prit lui-même la direction de la caravane, marchant droit au levant sans se préoccuper de la route. Souvent s'enfonçant dans les hautes herbes, il était obligé de s'avancer la boussole à la main pour ne pas s'égarer.

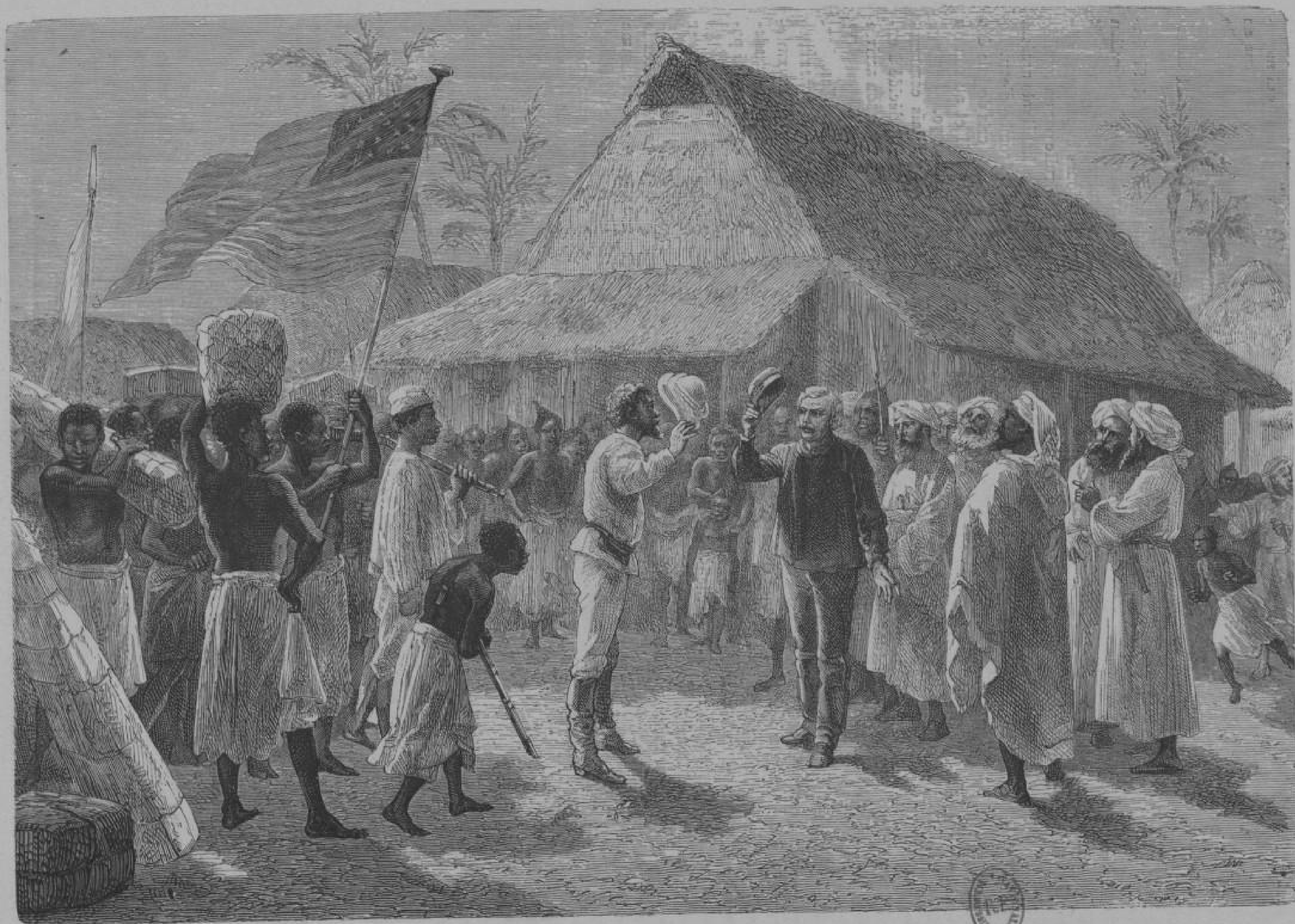
Le pays qu'ils traversaient avait l'apparence d'un magnifique parc; des arbres énormes à l'épais feuillage encadraient de vertes pelouses, sillonnées par de riants cours d'eau.

Le gibier y pullulait; on y voyait de tous côtés des troupeaux de buffles et de zèbres, des antilopes, des girafes, des éléphants. Malheureusement les lions étaient très-abondants et leurs rugissements jetaient une telle terreur parmi les nègres, que Stanley ne put décider ses chasseurs à se lancer à la poursuite du gibier. Aussi, les vivres vinrent bientôt à manquer et les hommes en furent réduits à se jeter sur les fruits sauvages et les champignons.

Brisés de fatigue, les pieds ensanglantés, le corps en proie à la fièvre, les voyageurs rejoignirent enfin, après plusieurs jours de marche, la route que Stanley avait suivie quelques mois auparavant. Les indigènes les accueillirent avec joie et leur apportèrent du maïs, du raisin et d'abondantes provisions.

La caravane se reposa quelques jours dans ce ravissant pays. Stanley eut le bonheur d'y tuer plusieurs zèbres et une girafe, qui ramenèrent l'abondance dans la petite troupe.

Enfin, le 18 février, ils atteignaient Kouïhara. Le docteur Livingstone y trouva des marchandises et des vivres qui lui étaient adressés de la côte; malheureusement ces derniers étaient en très-petite quantité et peu appropriés au climat. Stanley put



« Le docteur Livingstone, je présume ? » (P. 327, col. 2.)

ajouter à ces marchandises deux mille cinq cents mètres de cotonnade, mille livres de perles, trois cent cinquante de fil de laiton, des armes, des munitions, de la toile, des vêtements, des outils, des ustensiles, un bateau, une tente, etc., de quoi permettre au docteur de reprendre son exploration et d'entretenir soixante hommes pendant quatre ans.

Shaw, le compagnon de Stanley, était mort à Kouïhara peu après son retour. Farqhuar avait eu le même sort dans le Mbamboua.

La guerre continuait toujours dans l'Ounyanyembé, mais les Arabes s'étaient relevés de leur insuccès et tenaient le roi Mirambo cerné dans un de ses villages.

Le jour du départ était arrivé; Stanley allait se diriger vers Zanzibar, tandis que Livingstone restait à Kouïhara. La séparation fut pénible; ces deux vaillants cœurs avaient pu s'apprécier au milieu de si dures épreuves, et ils se sentaient maintenant attachés l'un à l'autre par une profonde amitié.

Le docteur voulut accompagner Stanley jusqu'à quelques lieues de Kouïhara. Enfin il fallut se séparer.

« Maintenant, docteur, vous êtes venu assez loin.

— C'est possible; mais laissez-moi vous dire : vous avez accompli ce que peu d'hommes auraient fait. Je vous suis bien reconnaissant. Dieu vous conduise, mon ami, et qu'il vous bénisse. »

» Nos mains se pressèrent; je m'arrachai à cette étreinte. Mais, à leur tour, Souzi, Choumak, Haymodah me prirent les mains pour me les baiser, et je me trahis moi-même.

« Adieu, docteur; cher ami...

— Adieu. »

» En marche! Pourquoi s'arrêter? Avançons et plus de faiblesse. »

Ces lignes sont extraites du journal de Stanley.

« Il y a six mois, ajoute-t-il, qu'elles sont écrites; mes sentiments n'ont pas varié. Un nuage trouble encore ma vue quand je songe au moment qu'elles me rappellent. Je n'ai rien à effacer, rien à modifier de ce que j'ai pu écrire alors. »

Le voyageur américain trouva sur sa route l'Ougogo en pleine guerre, mais il le franchit sans incident.

Dans la vallée de Moukondokoua, le pays était entièrement sous l'eau; il fallut marcher des journées entières avec de la boue jusqu'aux genoux, et traverser de nombreuses rivières débordées.

Dans une de ces occasions, Stanley faillit perdre la boîte contenant tous ses papiers et ceux de Livingstone, c'est-à-dire les seules choses qui pouvaient lui permettre de justifier de la véracité de son voyage.

Un arbre avait été jeté en travers du courant et les hommes enfourchèrent cette passerelle en poussant leurs charges devant eux. Soit folie, soit excès de zèle, celui qui portait la précieuse boîte sauta dans la rivière.

Le voyageur venait d'atteindre l'autre bord, quand il aperçut cet homme dans l'eau, portant sa boîte sur sa tête. Tout à coup, il enfonça, mais se releva heureusement. Stanley, en voyant le sort qui menaçait ses papiers, tira son revolver et mit l'homme en joue, en lui criant : « Attention! si tu lâches cette boîte, tu es un homme mort! » Le malheureux épouvanté, les yeux fixés sur l'arme, fit un effort désespéré et atteignit la rive.

Le 29 mars, la caravane passait devant Simbamouéni; mais cette ville, qui avait excité l'admiration du journaliste lors de son premier passage, n'offrait plus que des ruines. Quelques jours auparavant elle avait été presque entièrement détruite par un terrible ouragan, et un grand nombre de ses habitants avaient été enlevés par une épouvantable trombe d'eau.

Une semaine après, au milieu des cris de joie des porteurs, des salves de coups de fusil et au son du cornet, la caravane rentrait à Bagamoyo.

Stanley y rencontra un officier anglais commandant de l'expédition qu'on s'était enfin décidé à envoyer à la recherche de Livingstone, et que son arrivée rendait maintenant inutile.

Quelques jours après, il débarquait à Zanzibar. Son premier soin fut de s'occuper de la caravane qu'il devait envoyer au docteur. Il réunit cinquante-sept hommes éprouvés dont il confia le commandement à un Arabe, du nom de Cheik Haschid, qui paraissait offrir toutes les garanties désirables.

Avant d'expédier ces hommes, il les réunit et leur dit :

« Vous allez retrouver celui que vous appelez le grand-maître; vous le connaissez, vous savez comme il est bon. Sa voix est agréable et sa parole est douce. Si vous faites mal, il ne vous le dira pas avec colère, mais avec tristesse. Me promettez-vous de le suivre et de lui obéir en toutes choses?

— Oui, maître, nous le suivrons, nous lui obéirons avec ferveur. »

Il leur serra la main à tous et les vit s'embarquer et partir.

Ayant ainsi tenu la promesse qu'il avait faite à Livingstone, et ayant si noblement rempli la mission qui lui avait été confiée, Stanley s'embarqua le 29 mai 1872.

Au mois de juillet suivant, il débarquait à Marseille; mais la nouvelle du succès de son voyage l'avait précédé, et déjà l'Europe entière commentait son récit.

Le premier sentiment de tous fut le doute. Personne ne connaissait Stanley; on craignit d'être trompé et l'on attendit d'avoir des preuves évidentes.

Combien il dut se rappeler alors le fâcheux incident qui avait failli le priver de ces précieux documents, qui allaient le justifier maintenant devant le monde entier.

Enfin, il fallut se rendre à l'évidence; les lettres que rapportait Stanley étaient bien de Livingstone; on ne pouvait plus douter de sa parole. Alors eut lieu un revirement complet, et chacun s'efforça de reconnaître le courage et le talent de Stanley. La

Société de Géographie de Londres lui décerna sa médaille d'or, et la reine Victoria lui présenta une magnifique tabatière enrichie de diamants.

Quant à M. Bennett, le généreux instigateur de cette mémorable exploration, il poussa la générosité jusqu'au bout. Non content d'être venu au secours de l'illustre voyageur et de lui avoir peut-être sauvé la vie, il s'empressa, en recevant à New-York les papiers de Stanley, de transmettre par télégraphe à la famille de Livingstone les lettres qui lui étaient adressées. La transmission de ces deux lettres, de New-York à Londres par le câble transatlantique, ne lui coûta pas moins de 2000 livres sterling, c'est-à-dire 50 000 francs !

LOUIS ROUSSELET.

Les dernières nouvelles de Zanzibar nous apprennent qu'à la date du mois de septembre dernier, la caravane de renfort que Stanley expédiait à Livingstone avait rejoint ce dernier à Kouïhara. A l'heure qu'il est, l'infatigable voyageur s'est remis en route et se dirige vers la région située à l'ouest du lac Tanganika.

L. R.

LE PANORAMA

DES CHAMPS-ÉLYSÉES

NOTES ET RÉFLEXIONS DE L'ÉLÈVE CLAPAROT

Depuis plusieurs semaines déjà nous attendions un beau jour de sortie pour aller faire une visite au Panorama des Champs-Élysées. La pluie qui tombait avec une obstination contrariante avait toujours empêché cette promenade, et d'ailleurs le sentencieux et logicien Dugard, qui devait être de l'expédition, avait tranché la question par un beau raisonnement.

« Qu'est-ce qu'un panorama? — Un tableau. Que faut-il pour bien voir un tableau ? — De la lumière. Avons-nous de la lumière avec ce ciel d'encre et cette pluie intense? — Non. Donc, la sagesse et notre intérêt nous commandent d'attendre que la pluie ne tombe plus et que le ciel soit bleu. »

Mais ce jour-là, le soleil s'était levé dans une jolie petite brume de bon augure, qui s'était bien vite dissipée comme doit le faire toute brume printanière.

Les quais, la place de la Concorde, les Champs-Élysées avaient un air de fête charmant. Dugard daignait sourire ; Chamerolles, qui tient à ses idées et surtout à ses mots, déclarait que c'était *un vrai ciel d'Italie*. Quant à Jonquet, il ne m'avait pas encore appelé archéologue plus de trois fois, ce qui était bien honnête de sa part. Mon vieil oncle Lardy, qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu, et qui est le plus complaisant des hommes, nous accompagnait pour nous renseigner sur ce que nous voudrions savoir.

Chemin faisant, il nous apprenait beaucoup de choses relatives aux panoramas en général. Ainsi Jonquet croyait que l'invention du panorama remontait fort loin, et par une conclusion hardie il admettait volontiers que le nom grec de cette espèce de peinture prouvait jusqu'à l'évidence sa haute antiquité. Il fut très-surpris d'apprendre que les premiers essais en ce genre datent tout au plus de quatre-vingts ans, et que ce n'est pas un Grec, mais un Anglais ou plutôt un Écossais, le portraitiste Barker, qui l'inventa. Chamerolles, le touriste, ayant demandé d'un ton piqué pourquoi la France avait laissé le mérite de cette invention à l'Angleterre, et ayant ajouté que certainement les Anglais sont bons pour regarder des « œuvres d'art », mais pas pour en produire, mon oncle augmenta sa douleur en lui avouant que ce n'était même pas non plus un Français qui avait introduit le panorama en France, mais un Américain, à la fois peintre et ingénieur, le célèbre Robert Fulton. Dugard fit remarquer en style soutenu que chaque race avait ses aptitudes, que la supériorité dans un genre excluait peut-être la supériorité dans un autre, qu'on n'était universel qu'à condition d'être médiocre, que du reste la France pour sa part... Ici Chamerolles lui coupa la parole, disant que ce n'étaient là ni des raisons, ni des consolations, et il allait probablement laisser échapper quelque impertinence à l'adresse de l'Amérique, lorsque mon oncle l'engagea à se calmer, et lui assura que la part de la France n'était pas à dédaigner, même en fait de panoramas, attendu que les perfectionnements de couleur et de distribution de lumière, l'entente de la perspective, l'agencement de tous les moyens destinés à produire une illusion complète, et surtout le goût de l'emploi de ces moyens, pouvaient être revendiqués par des Français. Avec des peintres comme Prévost, le colonel Langlois et Philippoteaux, le panorama n'était plus un travail mécanique, mais une grande œuvre d'art.

Tout en causant, nous sommes arrivés. Nous nous engageons d'abord dans un long corridor sombre, et Jonquet, qui n'a jamais vu de panorama, me pousse le coude en me disant :

« Cela doit te faire plaisir. Je parie que tu rêves à quelques mystères nocturnes d'Éleusis ou autre sanctuaire fantasmagorique. Moi, je trouve que l'architecte aurait bien pu ménager une entrée plus aimable aux visiteurs. »

J'entends alors mon oncle Lardy qui tousse deux ou trois petits coups, comme quand il a envie de rire, et je réponds de confiance à Jonquet que l'architecte avait probablement de bonnes raisons pour faire ce qu'il a fait.

Cependant nous sommes au bout du corridor noir ;

nous montons un non moins noir escalier, et... tout à coup Jonquet, qui était en tête, pousse un cri de surprise. Il regarde avec des yeux éblouis le magnifique spectacle qui se déroule tout autour de nous. Paris avec ses clochers, ses tours, ses dômes, son arc de triomphe ; la Seine se repliant du côté de Saint-Cloud ; les hauteurs qui dominent la ville, comme Montmartre et le mont Valérien ; les côteaux boisés de Sèvres, Bellevue, Meudon, Châtillon ; çà et là les fabriques aux longs tuyaux, les silhouettes des roues de carriers, les maisons isolées ou groupées dans la campagne, les parcs, les routes, les sentiers, et là-bas, tout là-bas à l'horizon, les lointaines collines à la croupe bleuâtre ; bref, tout ce paysage si varié, si riche, si harmonieux des environs de Paris se développe, s'étale, s'allonge à des profondeurs infinies. C'est une imitation de la nature telle, qu'on jurerait que c'est la nature elle-même. Le ciel est un vrai ciel, doux, voilé, mélancolique comme il l'était souvent pendant les journées d'hiver du siége. La lumière qui filtre à travers les nuages est une vraie lumière ; il est impossible de voir si elle vient du tableau lui-même, ou si le tableau la reçoit.

« Je crois que je comprends maintenant, dit Jonquet, pourquoi l'on passe par une cave avant d'arriver ici. C'est afin de trouver la lumière plus éclatante. On la voit plus brillante qu'elle n'est par la loi... par la loi... Comment dirais-tu cela, toi, Dugard ?

— Par la loi des contrastes, répond sentencieusement le philosophe ainsi interpellé.

— C'est exact, répond le touriste Chamerolles. Je me rappelle que, dans *mon voyage en Italie*, la lampe du wagon s'éteignit sous un tunnel. Un des voyageurs voulut allumer un cigare, et frotta sur sa boîte une allumette-bougie. Je crus que c'était un éclair, tant la lueur fut vive et éblouissante. Or, vous savez tous comme moi qu'en temps ordinaire une allumette n'a rien de fulgurant.

— Ta comparaison est vulgaire, dit Dugard, mais elle est juste. Aussi on peut l'excuser.

— Ce qu'il faut remarquer aussi, dit mon oncle, ce sont les artifices qu'on emploie pour continuer l'effet produit par cette arrivée mystérieuse. Regardez au-dessus de votre tête, voyez-vous cet immense parasol ? La couleur sombre rend plus vigoureuses par opposition les couleurs lumineuses du ciel. Il sert encore à autre chose. Comme il s'avance assez pour cacher le bord supérieur du tableau, et que le plancher de la tribune où nous sommes cache le bord inférieur, l'œil n'a plus de point de repère pour apprécier l'éloignement de la toile, et le regard se perd dans une profondeur qui n'a d'autres limites que celles du paysage lui-même.

— Vous remarquerez aussi, continua mon oncle, combien la lumière est égale, sans saccades ni intermittences. D'abord, c'est qu'elle passe par des verres dépolis qui la tamisent et lui donnent une teinte uniforme. Ensuite, grâce au parasol, nous ne voyons pas d'où elle vient : aussi a-t-elle l'air de faire partie du tableau même. Mais si vous voulez, nous ne resterons pas ainsi au milieu de cette plate-forme et nous en ferons le tour. »

Si Jonquet avait été étonné quand sa tête avait émergé de l'escalier, ce fut bien autre chose quand il vit non plus les lointains, mais les premiers plans, comme dirait notre professeur de dessin. On distinguait tous les objets dans le plus grand détail : canons aux reflets fauves, gabions, parapets entamés par les projectiles, sacs à terre entassés, obus éclatant, qui dans le fossé d'où jaillit une pluie de terre et de fragments de pierre, qui dans les batteries où les affûts sont brisés, les pièces bousculées, les hommes renversés, blessés ou tués. Rien de l'armement, des travaux, des dangers, de la vie du fort n'échappe à l'œil. Des soldats roulent des pièces, et les mènent là où le feu a besoin de redoubler d'activité ; d'autres transportent de la poudre ; d'autres secourent des blessés ou les conduisent sur des civières à l'abri des projectiles. Ici un magasin à poudre éventré présente un trou béant d'une effroyable vérité : les poutres sont brisées et hachées, les pierres écrasées et réduites en poussière. Là il ne reste que les quatre murs d'une caserne en flammes : une sombre fumée monte dans les airs et semble un immense voile de deuil.

Ailleurs la défense apparaît dans toute sa vigueur. De tous les points de l'horizon s'élèvent des fumées : ce sont celles des batteries allemandes qui prennent pour point de mire le vaillant fort d'Issy. Leurs boulets et leurs obus ont déjà fait bien des dégâts, bien des victimes. Qu'importe ! On réparera les premiers, on remplacera et l'on vengera les autres. L'ennemi envoie la mort, on la lui renvoie. Si les fumées blanches de l'horizon montrent l'ardeur des Prussiens dans l'attaque, les nombreuses fumées blanches des batteries du fort prouvent aussi qu'on ne veut pas être en reste avec eux, et que malgré leur mollesse et leur décadence, les Français ne se rendront pas tout à fait sans combat. Un obus arrive et tue les artilleurs d'une pièce : les artilleurs des pièces voisines ripostent à l'instant même ; et là-bas, une haute colonne de fumée jaillissant du sommet de la colline[1] annonce qu'une explosion a lieu et que nos artilleurs ne sont pas trop maladroits, quoiqu'ils n'aient pas l'honneur d'être de la grande nation germanique.

Tout en suivant la balustrade circulaire de la plate-forme, Jonquet remarquait des fragments d'obus et de boulets semés sur le talus dont la crête se terminait à nos pieds. Je le vis s'arrêter un moment, chercher quelque chose, aller un peu plus loin, chercher encore, et probablement ne pas trouver ce qu'il cherchait, car il se tourna vers nous d'un air dépité.

1. « Dès le matin du vendredi 20 janvier, l'ennemi a commencé à envoyer sur le fort des bombes partant d'une batterie de mortiers établie au Moulin de pierre et tirant pour la première fois. Le feu de cette batterie est continu jusqu'à quatre heures du soir. A ce moment un projectile parti du Point-du-Jour arrive sur la batterie en question et y fait sauter un magasin à munitions. L'explosion est considérable. Le feu de la batterie cesse. »



Panorama des Champs-Élysées. — Le fort d'Issy pendant le siége de Paris. (P. 332, col. 2.)

« Je suis pourtant bien sûr, dit-il, que ces morceaux d'obus qui sont là, sont de vrais morceaux. Eh bien, j'ai beau m'en servir pour me guider et suivre du regard avec précaution le talus, il m'est impossible de voir où la toile commence. C'est assez désagréable d'être attrapé de cette façon-là.

— Mon ami, répondit mon oncle, les débris et le talus que vous voyez près de vous, et d'autres objets tels que gabions, canons, placés tout près de la toile, sont justement destinés à vous tromper en reliant par des objets réels la plate-forme au tableau qui se développe tout autour de nous et dont vous ne voyez ni le haut ni le bas. C'est un procédé de trompe-l'œil qui n'était pas employé dans les premiers panoramas. Mon grand-père, qui avait vu les œuvres de Barker en ce genre, et plus tard celles de Fulton et des peintres français Fontaine, Prévost et Bourgeois qui travaillèrent sous sa direction, nous disait que les anciens panoramas étaient des vues prises à vol d'oiseau, ce qui donnait de merveilleux lointains, mais permettait de ne pas faire de premiers plans. Ainsi le spectateur était censé sur une hauteur isolée, au sommet d'une tour, sur une plate-forme d'édifice. On voyait de là des villes comme Londres, Paris, Rome, Naples, Jérusalem, Athènes ; de vastes chantiers et des ports comme Portsmouth, Toulon, Anvers ; des batailles comme Tilsitt et Wagram. J'étais encore assez jeune lorsque le colonel Langlois, agrandissant les dimensions et perfectionnant les procédés des tableaux de panoramas, en fit un que l'on vint voir en foule. C'était peu de temps après la bataille de Navarin. Le sujet par lui-même attirait, et le talent du peintre était à la hauteur du sujet. L'artiste, rompant avec les anciennes méthodes, qui ne montraient les choses que de loin, eut l'idée à la fois ingénieuse et hardie de placer les spectateurs au milieu même de l'action peinte sur le tableau. Je me rappelle encore mon étonnement lorsque, arrivé en haut de l'escalier noir, je me trouvai tout à coup sur le pont d'un grand vaisseau. Un certain nombre d'objets de marine, réels ou imités, disposés avec artifice entre les spectateurs et la toile, jouaient le même rôle que le talus, les quartiers de boulets et les objets dont nous parlions tout à l'heure, et complétaient l'illusion. Le succès fut tel que les mêmes procédés furent appliqués aux panoramas faits depuis. Les vues d'Alger, la bataille de la Moskowa, l'incendie de Moscou, la bataille d'Eylau, celle des Pyramides, la prise de Sébastopol, œuvres du colonel Langlois, ont acquis une renommée universelle ; la défense du fort d'Issy ne tardera pas à en acquérir une pareille.

— De sorte que le triomphe de cette peinture, dit Jonquet, c'est d'être exécutée de façon à n'avoir absolument aucune apparence de peinture ; et je croirais même que plus on regarde comment c'est fait, et moins on le voit.

— Parfaitement raisonné, mon ami, dit mon oncle ; et puisque nous sommes en train de tirer des conclusions, il y a aussi quelque chose qu'il ne faut pas oublier en présence d'un tableau comme celui-là, qui représente un douloureux, mais glorieux épisode de notre histoire : c'est que nous valons peut-être mieux que les Allemands ne veulent bien le dire. D'abord, ils n'ont pas pris notre fort d'Issy, pour ne parler que de lui, ce qui prouve qu'il ne s'est pas mal défendu. Pourtant ils ne l'ont pas ménagé, car en vingt-deux jours de bombardement ils lui ont lancé soixante mille boulets, obus et bombes, ou à peu près. Le nombre des hommes qu'ils ont tués ou blessés dans le fort est insignifiant quand on le compare au nombre des projectiles qu'ils ont dépensés. On m'a affirmé qu'une soixantaine d'hommes tout au plus avaient perdu la vie ou reçu des blessures. Comme on ne peut guère admettre que nos ennemis n'ont pas fait tout ce qui était nécessaire pour arriver à la plus belle somme possible de victimes, c'est certainement moins à leur humanité qu'aux précautions et aux travaux de nos officiers du génie que nous devons d'avoir à regretter si peu de monde, là où l'on pouvait s'attendre à en perdre tant : ce qui peut prouver aussi que nos ingénieurs militaires, pour n'avoir pas étudié à Berlin, ne sont pas forcément des ignorants et des maladroits. »

CLAPAROT.

LE SAHARA ALGÉRIEN

—

EXPÉDITION CONTRE LES CHAMBAS D'EL GOLEAH

Au sud de notre belle colonie algérienne s'étend une vaste région déserte, sablonneuse, sillonnée de dunes et de rochers noirs et calcinés, parsemée en revanche de riantes oasis, dont la fraîche verdure forme un agréable contraste avec les sables brûlants qui les entourent : c'est le Sahara algérien, une portion de l'immense Sahara, qui couvre presque tout le nord de l'Afrique.

Ce désert est parcouru par des tribus nomades, vivant principalement de l'élevage des troupeaux, et qui ont leur centre de réunion dans les oasis. La possession de ces dernières a toujours été un sujet de discordes entre ces tribus du désert. Chacun de ces ombrages entourant une source limpide a été l'objet de plus d'un sanglant combat. L'oasis concentre en effet tous les trésors que la nature a refusés au reste du pays : de l'eau, un sol arable, des arbres. Aussi chacune d'elles est entourée de murailles et sert de dépôt aux tribus nomades, qui y mettent leurs grains et leurs richesses à l'abri pendant qu'elles vont chercher au loin des pâturages pour

leurs troupeaux. On donne à ces oasis fortifiées le nom de *Ksar*, ville forte.

La France, après s'être emparée de l'Algérie, se vit obligée d'étendre peu à peu son influence sur le pays des oasis, afin de maintenir en respect les turbulents nomades et de protéger notre colonie contre leurs incursions.

En 1862, une expédition dirigée par le commandant Colomieu pénétra dans le pays des Chambas et s'avança jusqu'à Ouargla, à plus de 80 lieues au sud de notre colonie, sur la limite même du grand Sahara. Ouargla, surnommée l'oasis des Sultans, est une des plus vastes du Sahara algérien; sa superficie dépasse 600 hectares et sa population est d'envi ron 1600 âmes; elle était alors la capitale d'un petit royaume chamba et le refuge de tous les rebelles méconnaissant notre autorité.

Le commandant Colomieu réussit à pacifier les tribus Chambas et leur fit reconnaitre notre suprématie.

En 1872, le général de la Croix, poursuivant les tribus révoltées du sud de la province de Constantine atteignit de nouveau Ouargla; il obtint ainsi la soumission d'une partie des Mkhadmas et des Chambas, mais les chaleurs de l'été l'empêchèrent de pousser jusqu'à El Goleah, autre oasis, située à 75 lieues plus au sud, où s'étaient réfugiés les derniers débris de l'insurrection.



Femme chamba. (P. 336, col. 1.)

Cependant les dissidents ne cessant d'inquiéter les fractions soumises de leurs propres tribus, celles-ci s'adressèrent au gouvernement français pour être protégées contre les razzias auxquelles elles étaient exposées. Le général de Gallifet fut chargé de diriger une expédition sur El Goleah.

La colonne partit de Biskra, province de Constantine, le 15 décembre 1872. Elle se composait de 2 compagnies de turcos, de 3 compagnies de discipline, de 1 escadron de spahis et de 3 pelotons de chasseurs d'Afrique, formant un effectif de 830 hommes.

Prenant la direction du sud, par la route des caravanes, la colonne expéditionnaire descendit directement à Touggourt, chef-lieu de l'oasis de l'Oued Rir, d'où, poursuivant sa route dans la même direction, elle atteignit Ouargla le 8 janvier de cette année.

La colonne y fit une halte de trois jours, qu'elle employa à tout préparer pour assurer sa marche à travers le désert; car au delà d'Ouargla toute l'infanterie devait être portée à dos de chameau.

Les chefs des Mkhadmas et des Chambas soumis ayant procuré gratuitement les 3000 chameaux nécessaires au transport des troupes et des provisions, la colonne se remit en marche. Elle emportait avec elle quarante jours de vivres et 80 000 litres d'eau, enfermés dans des tonnelets et des outres de cuir.

Nos soldats supportèrent courageusement les longues marches à travers l'atmosphère embrasée du Sahara; la nuit, ils campaient auprès de quelque source saumâtre, ou autour d'un maigre bouquet d'arbres. A trois reprises différentes, les tourbillons de sable soulevés par le *simoun* vinrent assaillir la colonne en marche.

Le simoun est un coup de vent très-violent, qui, brisé dans sa marche par de nombreuses dunes, se divise en une infinité de tourbillons. Il n'a pas, ainsi qu'on l'a cru longtemps une influence mortelle, et la quantité de sable qu'il soulève ne pourrait suffire à ensevelir une caravane, comme les voyageurs arabes l'ont souvent raconté. Mais, outre qu'il est violent, il est brûlant et chargé de sable au point d'obscurcir l'air. Les outres contenant l'eau suintent toujours plus ou moins, et ce suintement est tellement activé par la haute température du vent et par la couche de sable qui les recouvre rapidement, qu'une demi-journée de simoun suffit pour dessécher une outre complétement.

Aussi il arrive souvent que les caravanes, surprises par un de ces violents coups de vent, voient leur provision d'eau épuisée en quelques heures; si les puits sont encore éloignés de plusieurs journées de marche, les malheureux voyageurs tombent rapidement sous les étreintes de la soif, et bientôt les sables soulevés par le vent ont englouti leurs cadavres. Mais avec des tonnelets hermétiquement fermés, contenant la provision d'eau, on peut impunément braver le simoun.

Enfin, le 24 janvier, quatorze jours après son départ d'Ouargla, la colonne atteignit El Goleah.

La Casba ou citadelle du ksar d'El Goleah couronne le sommet d'une montagne de forme conique de 70 mètres d'élévation. La ville est bâtie en amphithéâtre sur les flancs du cône et ses maisons sont pour la plupart creusées dans l'argile de la montagne. Une muraille épaisse et crénelée forme l'enceinte du ksar.

L'aspect de l'oasis qui entoure la ville est fort pittoresque et son importance est plus grande qu'on ne le supposait. On y a compté jusqu'à 16 500 palmiers. Un immense puits d'une grande profondeur fournit de l'eau en abondance, ainsi qu'une source qui alimente un vaste bassin.

L'oasis appartient aux Chambas el Mahdy, une des trois grandes fractions de la tribu des Chambas, dont les deux autres occupent les oasis d'Ouargla et de Metlili. Les Chambas sont une des plus belles races du désert. Grands et bien faits, ils sont d'excellents cavaliers. Leurs femmes sont souvent d'une beauté remarquable.



Cavalier chamba. (P. 336, col. 1.)

Les habitants d'El Goleah accueillirent la colonne avec des témoignages d'amitié; quant aux dissidents, repoussés par les indigènes des oasis du Thouat situé plus au sud, qui craignaient de se compromettre en leur donnant asile, ils se résignèrent à demander l'*aman*. L'amende qui leur fut imposée et toutes les contributions arriérées furent aussitôt payées.

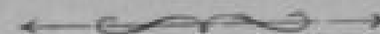
Cette longue marche à travers le désert, dans cette région que les gens du sud appellent eux-mêmes « le pays de la soif », s'était effectuée dans les meilleures conditions, et a vivement impressionné les populations du désert.

Après un séjour d'une semaine à El Goleah, la colonne reprit le chemin d'Ouargla, qu'elle atteignit sans contretemps le 7 février, ayant franchi en sept jours les 307 kilomètres de désert qui séparent ces deux points.

Le résultat de cette heureuse opération a été de montrer aux tribus disposées à la rébellion que le châtiment pourrait les atteindre jusqu'à ce point extrême qu'elles croyaient inaccessible à nos armes. Des protestations d'amitié nous ont même été envoyées d'In Salah, situé bien au delà d'El Goleah, à plus de moitié chemin de la mer à Tombouctou.

La limite de l'influence française se trouve ainsi reportée à une centaine de lieues plus au sud. Elle doit rayonner de là sur tout le Sahara oriental, où la France a une mission toute tracée, celle d'ouvrir ce pays au reste du monde et d'y faire pénétrer les bénéfices de la civilisation européenne.

Et. Leroux.





Mlle Léonide vint tendre ses deux mains au docteur. (P. 337, col. 2.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE VII

Une nouvelle connaissance.

Or, le dimanche des Rameaux, au moment où le docteur Plisson et sa fille se mettaient à table pour déjeuner, Pélagie, qui arrivait de la cuisine portant une omelette toute fumante, s'arrêta court au milieu de la salle à manger sans poser son plat sur la table, et parut écouter quelque chose au loin.

« Qu'as-tu donc, Pélagie? lui demanda en riant la petite Anne. On dirait que tu es dans le château de la Belle au bois dormant; seulement je pense que, comme c'était un château de fée, les omelettes y sont restées chaudes. Donne-nous la nôtre, avant qu'elle refroidisse. »

Pélagie posa son omelette.

« Écoutez, monsieur, écoutez! Qui est-ce qui peut nous arriver? Il n'y a personne dans le pays pour faire claquer un fouet comme cela. »

Anne sauta à bas de sa chaise et courut à la fenêtre. Les claquements du fouet accompagnaient le roulement d'une légère carriole traînée par un tout petit cheval noir à longue queue et à longue crinière, comme on en trouve à l'île d'Yeu et dans quelques autres îles de l'Océan. Le petit cheval allait très-vite: pourtant, sur un: « Ho! Diablotin! » dit avec autorité par la personne qui conduisait la carriole, il s'arrêta net, en secouant sa crinière, devant la porte du docteur.

« Mlle Léonide! » s'écrièrent à la fois M. Plisson, Anne et Pélagie. Et Mlle Léonide, car c'était bien elle, descendit lestement de sa voiture et vint tendre ses deux mains au docteur, qui était accouru au-devant d'elle.

« Mon cher ami! je suis heureuse de vous revoir, quoique... enfin! la vie est faite pour autre chose que pour pleurer. Voilà Anne: comme elle a grandi! tout le portrait de sa mère. Pauvre femme! qui m'aurait dit, quand je suis partie il y a quatre ans, que je ne la retrouverais plus à mon retour! c'est comme ma mère, à moi!... moi qui travaillais loin d'elle pour la faire vivre, et qui soignais une autre malade, pendant qu'elle dépérissait ici... Et voilà! ma malade est morte, elle m'a légué une rente de 3000 francs, et j'allais revenir, toute joyeuse, retrouver ma mère et ne plus la quitter, quand j'ai reçu la triste nouvelle... J'ai cru que j'en mourrais de chagrin: pensez donc, s'imaginer qu'on va enrichir sa mère, la rendre heureuse, l'aimer à son aise, et apprendre tout à coup qu'elle est morte! J'en ai fait une maladie. On m'a guérie, je ne sais pas pourquoi, et me voilà revenue au pays. Je ne le connais presque plus, mon cher pays, depuis tant d'années que je l'ai quitté; mais je pense qu'il doit y avoir quelque chose à y faire, de plus utile que de se lamenter. Pour le moment, je suis venue vous demander à déjeuner. Pélagie, je vous confie Diablotin, ayez-en soin: c'est un bon petit cheval, il va comme le vent. Anne, je te ferai monter dessus si tu es bien sage.

— Monter dessus! grommela Pélagie en emmenant Diablotin; monter dessus, pour se faire casser la tête! il n'y a pas de risque que je permette cela! »

Mlle Léonide Brandy était une grande femme d'envi-

1. Suite. — Voy. pages 289, 305 et 321.

ron cinquante ans, maigre et brune, avec un peu de moustache et quelques poils de barbe. Elle avait des mouvements anguleux, distraits, irréguliers, de longs bras et de longues jambes dont elle ne savait jamais que faire. Son chapeau, son châle et sa robe étaient attachés de travers; c'était pour le moment la seule infraction qu'elle pût commettre contre les lois de la toilette, puisque son grand deuil la préservait d'associer un chapeau bleu à une robe verte et d'accompagner le tout d'un châle rouge, comme on se souvenait de le lui avoir vu faire. Malgré tout, elle avait une si bonne figure, un regard si franc et si ouvert, qu'elle trouvait moyen de n'être pas ridicule : on s'en étonnait, mais c'était comme cela. Elle n'avait jamais été jolie et n'avait jamais cru l'être; sa jeunesse s'était passée à étudier avec son père, homme fort instruit, qui avait voulu se charger lui-même de son éducation. Léonide n'avait point trouvé à se marier : d'abord, elle n'était pas riche, et puis les uns la trouvaient trop laide, et les autres trop savante. Elle resta donc fille, et ne s'en attrista pas : elle avait assez d'occupation avec ses livres, ses collections, ses promenades scientifiques avec son père, et son orgue et son piano dont elle jouait avec un talent rare, fort méconnu dans le pays, parce que les airs qu'elle jouait n'étaient pas assez gais. Elle se mêla peu au monde : on la trouvait originale, en quoi l'on ne croyait pas faire son éloge; mais elle avait peu de relations; d'ailleurs elle n'en cherchait pas. Elle vécut ainsi, heureuse à sa manière, jusqu'à trente-cinq ans. Alors son père mourut, laissant des affaires très-embrouillées, et une veuve qui possédait tous les talents d'une ménagère, mais qui n'était pas capable de comprendre autre chose que la lessive, les conserves et les confitures. Léonide se plongea bravement dans un océan de papiers timbrés et non timbrés, paya les dettes en vendant les terres, et quand elle vit sa mère délivrée de toutes tracasseries, mais réduite pour seul avoir à sa maison et à son jardin, elle partit en lui disant : « Je vais gagner de l'argent ».

Elle en avait gagné en effet : elle s'était chargée de l'éducation de quatre petites filles russes qu'elle avait suivies dans leur froid pays; puis, au bout de dix ans, elle était entrée comme demoiselle de compagnie chez une vieille dame malade qui l'avait emmenée en Italie. La pauvre Léonide n'avait pas fait d'économies pendant tout ce temps-là, mais sa mère n'avait manqué de rien. Enfin, comme elle venait de le dire au docteur, enrichie par le testament de sa malade, elle s'apprêtait à revenir en France, quand elle avait appris que sa mère n'existait plus. Beaucoup d'autres seraient tombées dans le découragement : elle avait quarante-neuf ans, et plus personne à aimer. Mais Léonide était d'un caractère ferme et gai, et ne s'était jamais habituée à considérer sa vie comme devant lui rapporter profit ou agrément à elle-même. Elle songea, comme elle le disait, qu'au pays il devait y avoir quelque chose à faire, et elle y revint.

Tout en mangeant l'omelette froide, les saucisses aux choux et la crème de lait caillé, elle regardait autour d'elle, observait le docteur, sa fille, Pélagie, le jardin, la maison, et prenait note de toutes choses. Elle questionnait le docteur sur les gens du pays, sur les changements qui avaient eu lieu pendant sa dernière absence de trois années; elle s'informait des occupations de la petite Anne, de ses travaux, de ses plaisirs; et puis elle se mettait à parler de ses projets.

« N'allez-vous point vous reposer? lui demandait M. Plisson.

— Me reposer! et pour quoi faire? Cela n'est bon à rien de se reposer; j'aurai bien le temps quand je serai enterrée. Il faut que vous veniez au Tablier. Je vous montrerai tout ce que j'ai rapporté d'Italie : des gravures, des copies et des croquis que j'ai faits. Je les tiens à la disposition de ceux qui voudront les voir, pour apprendre aux gens de par ici qu'il y a autre chose dans le monde que leur pays. J'ai une foule d'idées dans la tête : vous verrez. Tenez, voulez-vous me donner Anne? je vous la ramènerai demain; cela la distraira, la pauvre petite.

— Et qui est-ce qui servirait le café à papa, demain matin? demanda l'enfant avec un petit air d'importance.

— Oui, dit Pélagie qui revenait de la cuisine chargée d'une pile d'assiettes qu'elle venait de laver et qu'elle s'apprêtait à serrer dans le grand buffet, oui, pour la mettre en morceaux, avec votre vilain petit cheval d'une espèce comme on n'en a jamais vu par ici; une bête enragée, qui ne peut pas rester tranquille une minute!

— Bah! bah! Diablotin n'est pas si méchant qu'il en a l'air, et vous saurez bien servir le déjeuner du docteur, ma bonne Pélagie. Je vous ramènerai demain l'enfant en bon état. Allons, c'est dit, je l'emmène. Va prendre ton chapeau, et un bon manteau, car il gèle. »

Et, cinq minutes après, Diablotin entraînait la carriole, M[lle] Léonide, et la petite Anne, qui envoya des baisers à son père aussi longtemps qu'elle put le voir.



CHAPITRE VIII

Arrivée d'une voiture de roulage.

Diablotin allait très-vite : il faut croire que la petite Anne ne le chargeait guère, ou bien qu'il sentait son écurie ; au bout de trois petits quarts d'heure les voyageuses aperçurent les maisons du Tablier, groupées autour du clocher de l'église, et bientôt la carriole s'arrêta à la porte de Mlle Brandy. Au même moment, un autre véhicule se montrait à l'horizon sur la route de Saint-Florent ; mais celui-ci allait lentement, malgré les quatre chevaux qui le tiraient de toutes leurs forces et dont on entendait au loin les grelots. C'était la voiture du roulage, et le roulier marchait à côté, son bonnet enfoncé sur les oreilles, chaudement enveloppé de sa limousine de laine rayée, son grand fouet à la main et sa grosse pipe de terre à la bouche. Cet équipage avait déjà été remarqué par tous les gens du village ; les premiers avertis avaient appelé les autres, et chacun s'évertuait à deviner ce que le roulier venait faire au Tablier, d'où il venait, où il allait, et ce qu'il pouvait bien y avoir dans sa voiture. Mlle Léonide regarda comme les autres, et tout à coup, appelant sa servante :

« Allons, Manette, mettez vite la voiture sous la remise et le cheval à l'écurie : nous allons avoir de l'ouvrage. Tu tombes bien, ma petite Anne : tu vas m'aider à déballer mes caisses. Les vois-tu qui arrivent là-bas?... Le roulier s'arrête, il parle à un cantonnier ; je parie qu'il lui demande où est la maison de Mlle Brandy. Eh ! par ici, mon brave homme, par ici ! arrivez vite ! »



Elle appuyait elle-même de toutes ses forces. (P. 339, col. 2.)

La voiture approchait, en effet, et Mlle Léonide ne s'était pas trompée. Dès que les hommes qui flânaient sur leurs portes eurent compris de quoi il s'agissait, ce fut à qui s'offrirait pour donner un coup de main au roulier, et les caisses furent bientôt rangées en ordre dans le vestibule de la maison. Puis Manette apporta des verres et quelques bouteilles de bon vin, et Mlle Léonide, aidée de la petite Anne, versa à boire à tous les travailleurs en les remerciant de leur complaisance. Après quoi elle les congédia, ne gardant que le menuisier du village, le père Brethomé, et son fils Jean, à qui elle donna un marteau et un ciseau pour faire sauter les clous qui fermaient les caisses. Manette voulait aider; mais, repoussée sous prétexte qu'elle ne connaissait rien à ces choses-là, elle resta simple spectatrice et suivit l'opération avec autant d'intérêt qu'Anne elle-même.

« Voilà les clous enlevés ! s'écria enfin Mlle Léonide. Jean, venez par ici, appuyez fort, pour abattre ce côté de la caisse. » Et elle appuyait elle-même de

toutes ses forces. On entendit un craquement, les planches s'écartèrent et s'abattirent.

« Très-bien! ôtez-moi ces planches de là. Tu vas voir ce que tu n'as jamais vu, Anne : un orgue, mon enfant! un orgue!

— Mais si, mademoiselle, j'en ai vu un à Mareuil, une fois : c'était un homme qui le portait et qui lui faisait jouer de jolis airs en tournant une poignée comme celle d'un moulin à café.

— C'était un orgue de Barbarie, ma pauvre Anne. Voyons, sais-tu ce que c'est que la Barbarie?

— Je connais les canards de Barbarie, dit Anne en souriant malicieusement : ils ont une petite queue en trompette qui est très-drôle. Ce n'est pas cela?

— Tu te moques de moi, petite masque. Mon orgue est trop grand pour qu'on se le pende au cou, comme celui que tu as entendu dans les rues de Mareuil; et la Barbarie est un pays d'Afrique. Connais-tu l'Afrique? »

Anne secoua la tête.

« Tu n'apprends donc pas la géographie?

— Non, je n'apprends rien du tout. Pélagie ne sait rien, et papa n'a pas le temps de me faire étudier. Je ne sais que les histoires qu'il me raconte le soir, en hiver.

— Tu ne lis jamais?

— Papa dit que ses livres ne sont pas pour les petites filles. Je lis dans le livre de cuisine, quand Pélagie veut faire un nouveau plat, pour lui dire comment elle doit s'y prendre. Avez-vous un livre? je vous réciterai toute la recette du civet sans manquer un mot.

— Eh bien, tu es plus forte que moi en cuisine. Mais je te prêterai de beaux livres; nous allons les déballer tout à l'heure, quand nous aurons roulé l'orgue dans le salon. Allons, tirons-le de sa boîte. »

Jean et le père Brethomé eurent bientôt installé l'orgue à une bonne place au jour. Anne les suivait pas à pas.

« Au tour du piano, maintenant! » dit Mlle Léonide. Et, après un nouveau travail, le piano vint rejoindre l'orgue. Mlle Léonide l'ouvrit pour voir s'il était resté d'accord.

« Oh! que j'aime cet air! s'écria l'enfant. Maman le jouait, je le reconnais bien. Jouez-le-moi encore, je vous en prie! »

Et elle essayait de le chanter, et ses yeux devenaient humides.

« Tu as une jolie voix, ma petite; je t'apprendrai la musique. Pour le moment, embrasse-moi et viens m'aider : nous avons beaucoup d'ouvrage à faire, vois-tu. »

Mlle Léonide emmena l'enfant pour l'empêcher de s'attendrir, fidèle à son principe « que la vie était faite pour autre chose que pour pleurer ». Anne s'égaya en portant de la caisse dans le salon une foule d'objets curieux qui lui semblaient venir du pays des fées. Elle s'émerveillait, questionnait et babillait comme un oiseau joyeux. Mlle Léonide souriait et se sentait heureuse comme elle ne l'avait pas été depuis bien longtemps. Elle s'était dit d'abord : Si j'avais eu le bonheur d'être une mère de famille, comme j'aurais aimé une petite fille pareille à celle-ci! Il y avait un regret dans cette pensée : il n'y en eut plus dans la suivante : Pourquoi ne l'aimerais-je pas? je n'ai pas besoin d'être sa mère pour cela!

Anne resta tout à coup pétrifiée d'admiration. Elle venait de sortir d'un coin de la caisse une petite bercelonnette en bois sculpté peinte en rouge et blanc, où reposait un poupon à figure rebondie, entortillé des pieds aux épaules dans une longue bandelette brodée qui lui serrait les bras le long du corps. A côté du berceau, une poupée aux longs cheveux tressés de rubans rouges, vêtue d'une chemise blanche à larges manches, d'un corset noir au plastron tout couvert de paillettes d'argent, d'un jupon rouge, et d'un tablier bleu brodé d'argent et d'or et relevé dans la ceinture, représentait la nourrice ou la mère de l'enfant.


Mlle Léonide versa à boire à tous les travailleurs. (P. 339, col. 2.)

« Cela, c'est pour toi, lui dit Mlle Léonide. C'est une poupée italienne : j'ai vu des villages où toutes les femmes sont habillées comme cela, et les petits enfants comme celui-ci.

— Comme c'est beau de voyager! dit la petite, pensive.

— On peut toujours voyager dans les livres : je t'en donnerai de beaux, avec des images; tu y verras le pays de la poupée.

— Comme vous êtes bonne! Vrai! vous avez pensé à moi de si loin?

— Sans doute! Et toi, tu ne pensais donc jamais à ta vieille amie?

— Si, quelquefois, fit Anne confuse; mais je n'ai rien fait pour vous.

— Parce que tu étais petite. A présent tu m'aides

à ranger ma maison : tu vois bien que tu fais quelque chose pour moi. Allons, emporte tes poupées et continuons. Prends avec soin cette grande boîte : je vais l'ouvrir pour te montrer ce qu'il y a dedans : c'est très-précieux.

— Ah! je connais bien cela, c'est un violon. Mais quel drôle de violon! il n'est pas rouge comme ceux des violoneux qui font danser aux préveils, et puis il a un gros ventre tout rond.

— Ce violon-là, mon enfant, a été fait il y a trois cents ans en Italie, par un savant faiseur de violons qui s'appelait Amati. Le roi de France de ce temps-là, qui était Henri III, lui commanda vingt-quatre beaux violons pour faire de la musique aux noces du duc de Joyeuse, un seigneur qu'il aimait beaucoup; et mon violon est un de ceux-là. Tu penses bien qu'il a voyagé depuis, avant de revenir en Italie où je l'ai acheté, et qu'il a vu bien des choses.

— Quel dommage qu'il ne puisse pas les raconter! s'écria Anne. Est-ce que vous savez en jouer, mademoiselle?

— Non, mais je l'ai acheté pour sa rareté; c'est très-curieux et très-précieux, ces violons-là. Je l'ai prêté plusieurs fois à des artistes, et il a les sons les plus doux qu'on puisse entendre. Là! remettons-le dans sa boîte. Maintenant, range-moi ces pierres sur cette étagère.

— Ah! les jolies pierres! où les trouve-t-on?

— Elles viennent d'un volcan d'Italie. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un volcan? »

Anne secoua la tête et se mit à ranger les pierres. Mlle Léonide remarqua qu'elle cessa de faire des questions, et qu'elle fut un peu moins gaie le reste du jour. C'était la première fois qu'elle souffrait de son ignorance, la pauvre Anne! Elle y songea toute la soirée, et s'endormit en se demandant s'il était possible de devenir aussi savante que Mlle Léonide sans faire autant de voyages qu'elle.

A suivre. Mme Colomb.



LES MINES DE DIAMANTS

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

I

Vers la fin de l'année 1868, les journaux de Cape-Town, la capitale de la colonie anglaise du cap de Bonne-Espérance, annoncèrent que des voyageurs en excursion dans la vallée de la rivière Vaal y avaient découvert des mines de diamants. Des indigènes leur ayant présenté plusieurs de ces pierres, ils avaient creusé le sol et avaient pu s'assurer qu'il renfermait de précieux gisements de l'étincelant cristal de carbone.

La nouvelle fut accueillie d'abord avec incrédulité, mais lorsque les premiers spécimens eurent été exposés dans un des principaux magasins de la ville, la colonie entière fut prise de cette soif de richesses, qui a si bien caractérisé la découverte de la Californie et de l'Australie, et que l'on appela alors la FIÈVRE DE L'OR.

Si l'or avait troublé tant de têtes, les diamants devaient encore plus exalter les esprits. Ce n'était plus en amassant lingot sur lingot que chacun devait arriver à une fortune subite, non! il allait suffire de se baisser pour ramasser un ou deux de ces petits cailloux brillants et l'on se relèverait riche, millionnaire.

Les marchands, les employés, quittèrent leurs comptoirs; les marins désertèrent leurs navires; les ouvriers, les fermiers abandonnèrent leurs travaux. On vit plusieurs officiers de l'armée anglaise demander des congés pour aller, eux aussi, tenter la fortune. Le président de la république du Transvaal, plus amoureux de la fortune que des honneurs, prit lui-même, la pioche sur l'épaule, le chemin du nouveau Potosi.

Mais la nouvelle s'était répandue en Europe, en Amérique, et bientôt chaque navire amena à Cape-Town des centaines d'aventuriers de tout rang, de toute condition, enflammés tous du désir de trouver la fortune à ces sources de diamants.

Ces steppes arides, où végétaient misérablement quelques tribus de nègres Griquas, et que parcouraient le lion et la girafe, le buffle, l'antilope et l'autruche, se virent tout à coup envahies par des troupes de gens de toutes les nations du globe.

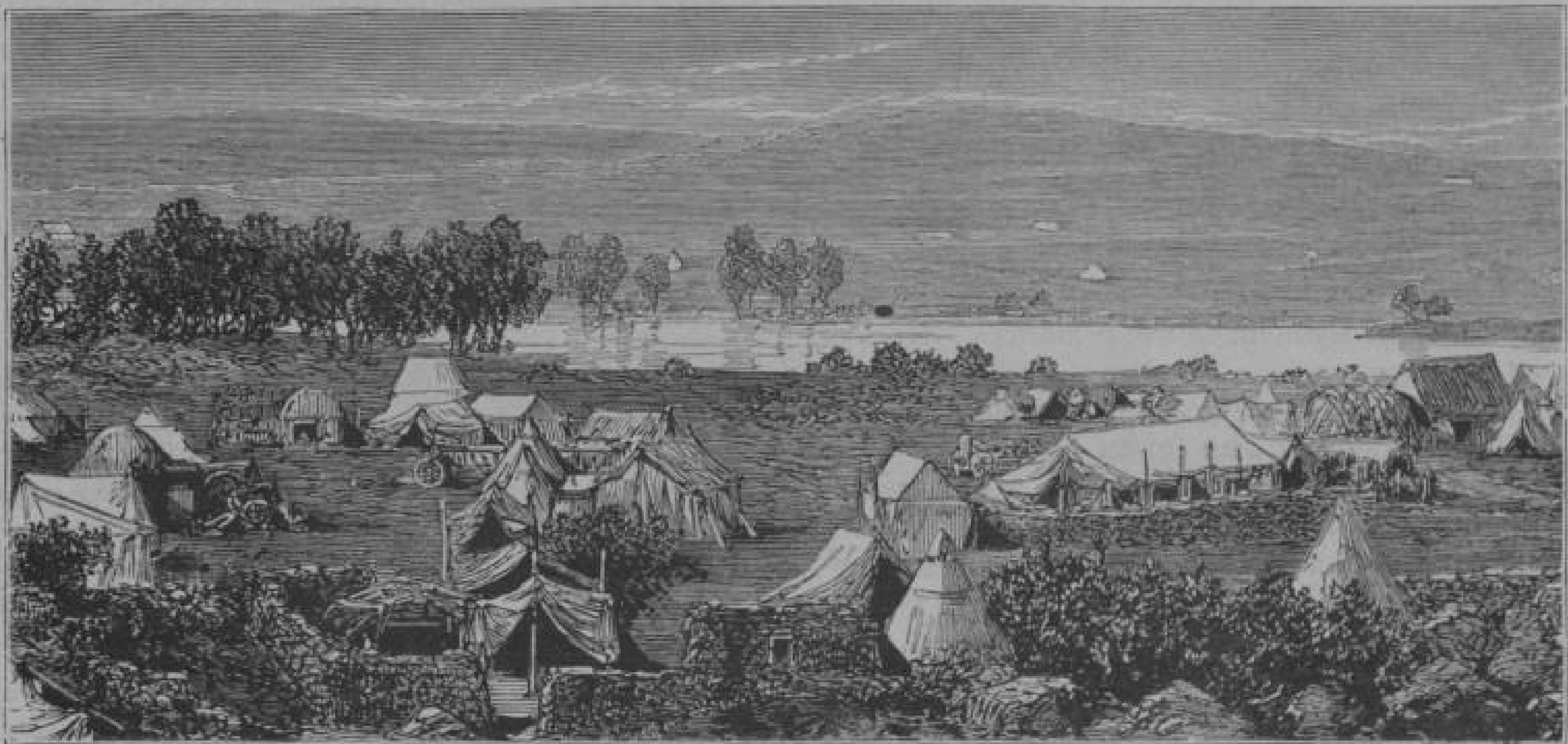
Des villes de planches ou de toile s'élevèrent de toutes parts comme par enchantement, et ce que tous les efforts de la civilisation n'eussent pas fait en un siècle, la FIÈVRE DES DIAMANTS le fit en quelques mois.

Les bêtes fauves furent exterminées, les Griquas, les Korannas et les Béchuanas se virent refoulés dans l'intérieur des terres ou durent offrir leurs bras au travail des mines. Ce désert, que traversaient à peine

quelques étroits sentiers, fut sillonné en tous sens par des routes, sur lesquelles roulèrent sans trêve les lourds wagons, pesamment chargés, traînés par de longues files de bœufs.

Ce mouvement se continua ainsi pendant plusieurs années, faiblissant lorsque les brillants résultats des premiers jours paraissaient à leur terme, reprenant avec plus d'énergie à chaque nouvelle découverte.

Les dernières nouvelles du Cap nous ont appris qu'il avait été trouvé, au mois de novembre 1872, dans les mines de la rivière d'Orange, un diamant du poids de 166 carats! Cette pierre serait une des plus grosses que l'on connaisse : elle surpasserait en volume le Régent et le Kohinoor; sa valeur serait de plusieurs millions.



Campement de chercheurs de diamants, sur le bord de la rivière Vaal. (P. 342, col. 1.)

Si cette nouvelle se confirme, et tout nous porte le croire, le Cap va de nouveau voir affluer les émigrants, fascinés par un si merveilleux résultat [1].

II

Les *Diamonds-fields*, ou champs de diamants (c'est le nom que l'on donne, au Cap, aux gisements de la précieuse pierre), s'étendent sur un vaste plateau arrosé par la rivière Vaal, affluent de la rivière d'Orange.

Ce plateau, qui atteint en certains points une hauteur de dix-huit cents mètres, couvre en partie les districts de Colesberg et de Hopetown, les pays des Griquas et des Béchuanas et confine d'un côté à la république du Transvaal, de l'autre à l'état libre de la rivière d'Orange.

La couche adamantifère couvre, d'après des calculs approximatifs, l'énorme superficie de cinq cent milles carrés. Les pierres précieuses ne se trouvent naturellement pas en même quantité sur toute l'étendue de cette superficie. Elles sont disséminées en filons d'une plus ou moins grande richesse, séparés les uns des autres par des espaces qui en sont complétement dénués.

En général, les gisements se trouvent placés sous de petites hauteurs rocailleuses, disposées en chaînons parallèles, courant presque toutes du nord-ouest au sud-est. Ces monticules sont formés de débris de roches schisteuses, amoncelés irrégulièrement au-dessus d'un lit d'alluvion ferrugineux qui présente tantôt une masse dure et compacte, tantôt un mélange de sable et de cailloux.

C'est ce lit ferrugineux qui forme la couche adamantifère, la gangue ou enveloppe des diamants. Celle-ci se rencontre généralement à un ou deux mètres de la surface du sol et s'enfonce parfois jusqu'à huit ou dix mètres.

Au milieu de cette gangue, on retrouve des restes pétrifiés d'animaux et de plantes qui font croire à un bouleversement volcanique de cette partie de l'Afrique, à une époque relativement récente.

Il est regrettable que le terrain des mines n'ait pas encore été l'objet d'études sérieuses de la part de géologues expérimentés, ou que, tout au moins, l'on n'ait pas songé à envoyer en Europe des échantillons des diverses couches du sol. En effet, il est probable que la science trouvera dans cet endroit l'explication des causes qui ont amené la formation du diamant et la cristallisation du carbone à l'état pur.

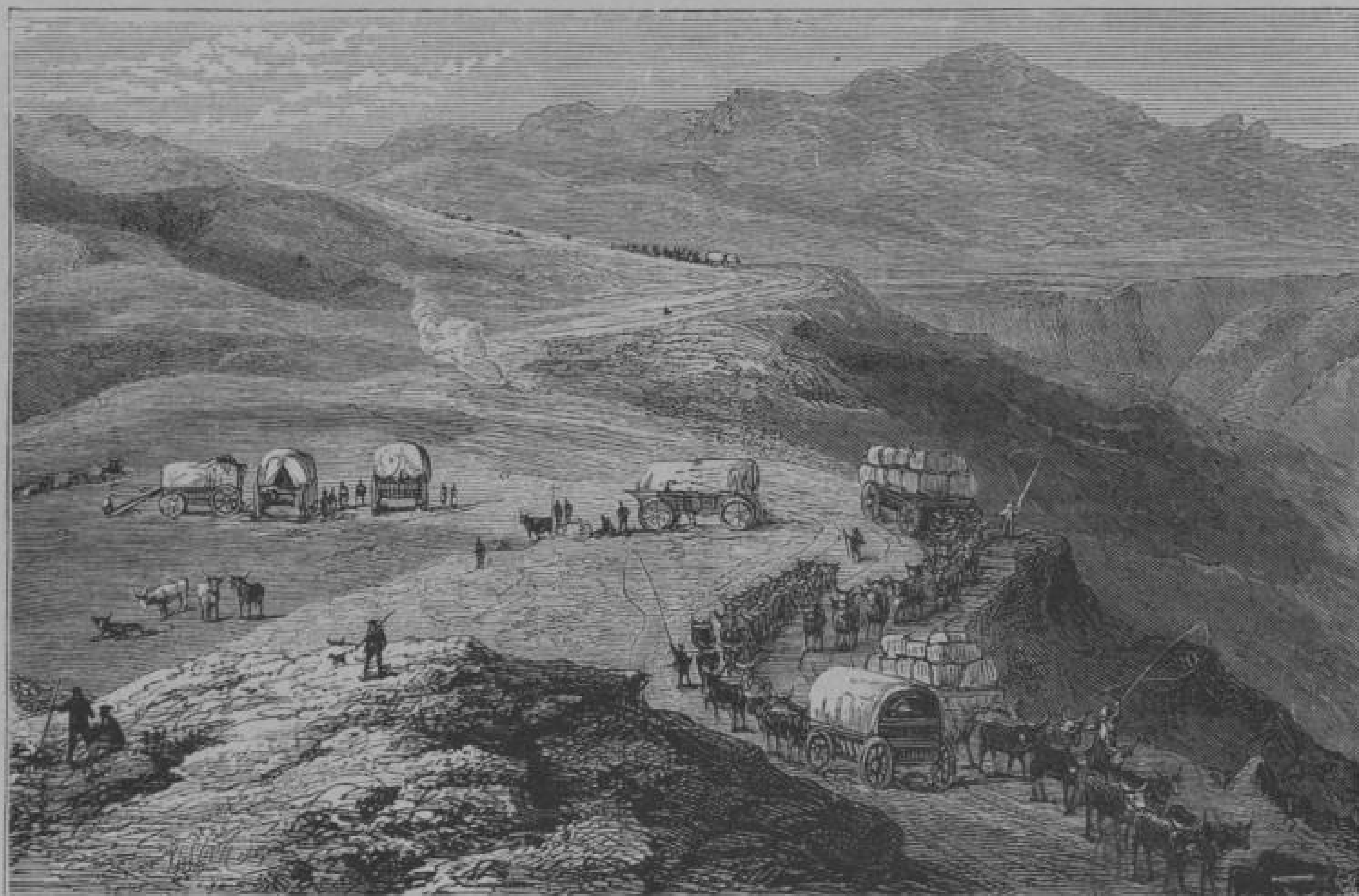
Jusqu'à présent, les observations des mineurs nous

1. Au moment où nous écrivons ces lignes, les derniers journaux du Cap nous annoncent que l'on vient de découvrir un diamant du poids de 288 carats! On doit l'envoyer à Vienne, où il figurera à l'Exposition internationale.

ont fait savoir que les diamants se trouvent disposés d'après certaines règles, et que leurs gisements forment des filons, véritables coulées, obéissant à une direction constante du nord-ouest au sud-est.

Les pierres trouvées jusqu'à ce jour présentent les nuances les plus variées, depuis le blanc le plus pur jusqu'au noir, en passant par le jaune pâle, le rose, le vert et le gris. On sait que la valeur des diamants diminue d'autant plus que leur couleur s'éloigne du blanc.

Leurs dimensions sont aussi très-variables. Elles ne dépassent pas en moyenne quelques carats. La première pierre remarquable fut trouvée au commencement de 1869, elle pesait 82 carats 1/2 et valait de 6 à 800 000 francs. On lui donna le nom d'Étoile de l'Afrique australe. Elle fut suivie de près par l'Étoile de Victoria pesant 92 carats, et par l'Étoile du Vaal de 108 carats. Bientôt ce ne furent plus quelques étoiles que l'on compta, ce fut un véritable firmament d'astres resplendissants, au milieu duquel brille maintenant, en souveraine, la dernière constellation découverte, du poids de 166 carats.



La route des mines de diamants. (P. 344, col. 1.)

Les mineurs, en arrivant aux champs de diamants, choisissent l'emplacement qui leur convient, à la condition qu'il soit inoccupé, et vont en faire la déclaration au bureau du gouvernement établi à cet effet. Ils ont à payer une redevance mensuelle de dix shillings, soit douze francs cinquante, moyennant quoi ils sont propriétaires d'un terrain de cent mètres carrés. Ce terrain ou *claim* reste leur propriété, aussi longtemps qu'ils l'exploitent; ils peuvent le vendre ou le louer, mais ils ne peuvent y interrompre les travaux pendant plus d'une semaine à la fois, sous peine d'être déchus de tous leurs droits.

Le mode d'exploitation est des plus primitifs. Les mineurs se contentent de creuser des tranchées parallèles, suivant la direction des filons. Ces tranchées ont une profondeur de dix à vingt mètres et une largeur de cinq à six mètres. Les ouvriers y descendent avec des échelles.

Après avoir enlevé les roches schisteuses, on attaque la couche adamantifère. La gangue à diamants est soigneusement enlevée et portée hors de la mine, où elle subit plusieurs lavages qui la débarrassent de toutes les parties boueuses et ne laissent que le résidu solide. Ce résidu, composé de cailloux, est soigneusement trié, pierre par pierre, et les diamants, s'il s'en trouve, mis de côté.

Ce triage est l'opération délicate de l'exploitation. On comprend qu'il ne peut être fait que par le mineur lui-même ou par une personne en qui il a toute confiance. En outre, le diamant n'est pas facile à distinguer parmi les pierres qui l'entourent. N'allez pas croire qu'il ait dans la mine les beaux éclats irisés que vous lui connaissez. C'est un petit caillou bien humble, le plus souvent revêtu d'une enveloppe brunâtre et que vous ne ramasseriez sans doute pas

vous-même si vous le trouviez sur votre chemin. Il faut donc que le trieur apporte une attention constante dans son opération, car il ne doit pas dédaigner des pierres qui atteignent à peine le volume d'une grosse tête d'épingle. Ce triage est même si difficile, que l'on cite des mineurs qui ont fait fortune en achetant les déchets de certaines mines et en leur faisant subir une seconde recherche.

On compte en ce moment seize mille *claims* en exploitation, occupant plus de quarante mille travailleurs. Si l'on y ajoute les milliers de commerçants attirés dans le voisinage des mines par le prix élevé des marchandises de toutes sortes, on voit que la vallée du Vaal a déjà une population respectable.

Tous les claims ne sont pas d'une égale richesse. Les plus célèbres, que l'on désigne du nom de leurs premiers pionniers, sont ceux d'Armstrong, de Wainwright, de Buckley, de Smooth. Ils ont produit jusqu'à 125 000 francs de diamants par mois. Mais ces claims sont peu nombreux, et plus d'un pauvre diable, auquel ces chiffres avaient donné d'éblouissantes visions, a dû quitter les mines après un dur travail de plusieurs mois et après avoir dépensé son avoir jusqu'au dernier centime.

Le climat de la région minière est en général très-sain. Grâce à l'altitude moyenne de mille à douze cents mètres, la température y est relativement fraîche. Mais la mauvaise qualité de l'eau, qui se vend en outre très-cher, et l'excessive cherté des vivres rendent la vie très-difficile. Le gibier a presque entièrement disparu et il faut aujourd'hui aller le chercher fort loin.

Depuis quelque temps, des compagnies de transports réguliers ont été établies, et l'on peut aller maintenant de Cape-Town aux mines en un peu plus de six jours.

Le gouvernement de la colonie a fait de louables efforts pour maintenir l'ordre et la sécurité au milieu de cette agglomération d'aventuriers, parmi lesquels se trouvaient des gens de la pire espèce, et il a été fortement secondé par les mineurs, qui ont de prime-abord proclamé la terrible loi de Lynch.

Tout individu accusé de vol ou d'assassinat est saisi par les mineurs, qui, après avoir écouté sa défense et débattu sa culpabilité, le pendent sans autre forme de procès.

C'est en somme une rude existence que celle des chercheurs de diamants. Pour quelques-uns qui se sont enrichis, combien reviennent le cœur brisé, sans espoir, ayant perdu, dans cette course folle après la fortune, le respect d'eux-mêmes et celui des autres! Combien regrettent amèrement d'avoir abandonné pour ce brillant mirage quelque avenir calme et modeste, et ce travail persévérant, utile à tous, qui, s'il ne donne pas la fortune en quelques jours, laisse toujours au fond du cœur la douce satisfaction du devoir accompli!

LOUIS ROUSSELET.

AUGUSTA KOPF

I

Tous ceux qui ont pu partir sont partis, et dans tout le village il ne reste peut-être pas dix familles alsaciennes. Les autres se sont dispersées aux quatre vents du ciel. Mais partout où un Alsacien a planté sa tente, il a emporté au fond de son cœur le souvenir du cher village ; dans les forêts de l'Amérique, dans les défrichements de l'Algérie, dans les rues bruyantes de Paris, sitôt que son âme se replie sur elle-même et s'abandonne à la rêverie, il revoit la vieille église où ses enfants ont été baptisés, le cimetière où reposent tous ceux qu'il a perdus, la place irrégulière où les marchands forains dressent leur petite tente de toile ; la fontaine aux eaux fraîches, avec sa colonne bizarre, qui faisait l'orgueil de la commune tout entière.

La fontaine murmure toujours ; que lui font les querelles et les malheurs des hommes? Les marchands viennent toujours étaler sur la petite place leurs poteries grossières et leur lainage à bon marché. La seule différence qu'ils remarquent, c'est que l'argent devient rare, et que leurs nouveaux acheteurs marchandent davantage. Il n'y a presque rien de changé en apparence, et cependant comme tout est changé! Le vieux maître d'école, un si digne homme! est parti en pleurant ; un autre maître d'école est venu d'outre-Rhin, tout gonflé de l'importance de sa mission ; ne lui a-t-on pas dit : « Allez et civilisez ces barbares! » Il en reste bien peu de ces barbares : une demi-douzaine tout au plus. Les nouveaux écoliers se les montrent du doigt. Parmi ces barbares, ceux qui se résignent et baissent la tête, deviennent les favoris du nouveau maître : ce sont des convertis qu'il pourra présenter avec orgueil à M. le conseiller Hellwig, lorsqu'il fera sa tournée dans les écoles. Quant à ceux qui sont tristes et regrettent de n'être plus Français, tant pis pour eux! Gare les boulettes de papier mâché, les coups de pied sous la table, les horions dans les passages étroits! Quand un de ceux-là se lève pour réciter sa leçon, quelque voisin charitable, élevé dans les bonnes traditions et nourri de beau langage, murmure en se penchant pour mieux se faire entendre : « *La France, capout!* »

II

Parmi les enfants qui étaient restés au village se trouvait une petite fille nommée Augusta Kopf. Elle avait bien pleuré en voyant partir ses amies, qui suivaient leurs parents. Comme elle avait naturellement l'âme fière, et qu'on l'avait élevée dans l'amour du pays, elle s'indignait à l'idée de n'être plus Française. Mais elle n'avait plus ni père ni mère, et ses grands-parents étaient trop âgés pour s'expatrier. Longtemps



Augusta lui expliquait sur son ardoise les mystères d'une division. (P. 346, col. 2.)

elle refusa de sortir de la maison ; longtemps elle évita les fenêtres qui donnaient sur la place, et passa ses journées dans le jardin d'où l'on voyait les collines du Fuchsberg et la route poudreuse par où les autres étaient partis.

Peu à peu cependant elle s'enhardit jusqu'à lever un coin du rideau, pour regarder sur la place les ébats des petits étrangers. Elle avait le cœur bien gros en les voyant jouer ; car ce n'est pas à son âge que l'on aime ou que l'on supporte la solitude. A la fenêtre d'une pauvre petite maison d'en face, elle vit un jour une fillette de son âge qui lui souriait. Ce jour-là, elle rougit et laissa vivement retomber le rideau. Le lendemain, comme la petite étrangère lui souriait toujours, elle lui sourit aussi. Le cœur d'un enfant ressent si naturellement de la sympathie pour les autres enfants ! L'étrangère, un beau jour, lui envoya si gentiment un baiser que Augusta ne put s'empêcher de lui répondre par un baiser.

III

Quand vint la rentrée des classes, Augusta retrouva à l'école son amie inconnue. Elle traversa la place avec elle, et sut aussitôt qu'elle s'appelait Fréderika Hauser. Au bout de quelques jours, les deux fillettes n'avaient plus de secrets l'une pour l'autre. Fréderika avoua ingénument qu'elle aimerait beaucoup à voir la grande maison d'Augusta et ce fabuleux jardin dont elle lui faisait de si merveilleux récits. Les grands-parents d'Augusta, trop heureux de penser que leur petite-fille ne serait plus isolée et prendrait quelque distraction, lui donnèrent la permission d'amener son amie. L'amie joignit les mains et se récria sur la richesse de la maison (qui était cependant bien modeste), sur la beauté du jardin; elle admira, comme il convenait, la vue du Fuchsberg, visita volontiers la cuisine et fit, séance tenante, connaissance avec les pâtisseries de la vieille Orchel. La bouche pleine et les yeux humides, elle jura à Augusta une amitié éternelle. Ce serment se fit dans l'embrasure de la fenêtre, juste au-dessous de la cage du vieux sansonnet déplumé, qui protesta faiblement par quelques cris inarticulés.

IV

Comme la vie est belle quand on a une amie qui vous aime et que l'on aime bien ! Augusta n'avait pas oublié les absents, oh non ! mais depuis qu'elle aimait Fréderika, la séparation lui paraissait moins dure et moins pénible. Il y avait cependant parfois, dans la conduite de la petite Allemande, des inégalités qui la rendaient rêveuse, sans qu'elle en conçût encore grande inquiétude. Les jeunes Germains des deux sexes qui fréquentaient l'école s'étaient aperçus bien vite que cette petite Kopf était bonne Française, et on ne lui ménagea ni les mauvaises paroles ni les mauvais traitements. Dans ces occasions, Fréderika (si tendre dans l'intimité, surtout à la cuisine, en présence des pâtisseries) non-seulement ne prenait pas la défense de son amie, mais elle ne parvenait pas toujours à réprimer un certain sourire d'une expression singulière.

Un jour, par exemple, au sortir de l'école, les deux fillettes revenaient ensemble à la maison. Fréderika avait tendrement passé son bras autour des épaules d'Augusta, qui lui expliquait, sur son ardoise, les mystères d'une division de quatre chiffres. Fréderika, entendant derrière elle des rires étouffés, tourna légèrement la tête. Un écolier se penchait vers Augusta en allongeant un brin de paille. Il essayait de planter cet ornement ridicule dans la blonde chevelure de « la jeune Française ». Deux autres écoliers riaient sous cape, et poussaient en avant leur camarade. Non-seulement Fréderika n'avertit pas son amie, mais encore elle lança aux écoliers un coup d'œil d'intelligence et un sourire d'encouragement. A un mouvement maladroit de l'écolier, Augusta tourna la tête; elle comprit tout et saisit au passage le sourire équivoque de Fréderika. Son cœur en souffrit, car il n'y a rien de plus cruel que d'être trompé par un ami ; elle rentra cependant sans se plaindre, et ne pleura que quand elle fut seule. Il n'y eut point d'explication entre les deux amies, et le petit nuage se dissipa comme les autres : Fréderika ne se montrait jamais si tendre et si empressée qu'après chacune de ces petites trahisons.

V

Le mois de mai était venu. Par une belle matinée, les enfants bourdonnaient à l'école comme les abeilles dans une ruche; les fenêtres étaient ouvertes; une brise parfumée qui avait passé sur les champs et sur les bois agitait les brindilles du gros jasmin de l'école ; on distinguait à travers une brume transparente les flancs du Fuchsberg tout marquetés de carrés de bois et de vignes. Augusta, pensive, regardait la route de France. Tout à coup, il y eut un bruit de porte brusquement ouverte, et un vacarme d'écoliers qui se bousculaient pour montrer leur empressement à se lever. Augusta tressaillit et tourna ses regards du côté de la porte. Le maître d'école se tenait humblement courbé en deux devant un gros petit homme qui avait un air rogue, une figure apoplectique et d'énormes lunettes d'or.

« Monsieur l'inspecteur ! disait le maître d'école, Monsieur l'inspecteur..... » Il était si ému, que sa harangue en demeura là. M. l'Inspecteur daigna s'asseoir; M. l'Inspecteur daigna tourner ses lunettes, d'où jaillissaient des éclairs, vers le fond de la salle; M. l'Inspecteur enfin daigna inspecter. Chacun des écoliers et chacune des écolières étala ses petites connaissances. Tout alla bien jusqu'au moment

où ce fut le tour d'Augusta. Alors le maître d'école se pencha respectueusement et dit deux mots à l'oreille de M. l'Inspecteur. Ce dernier fit un signe de tête, et ordonna à l'enfant de sortir de sa place.

VI

Elle était si troublée qu'elle obéit comme dans un rêve. Le gros homme, après l'avoir toisée longtemps avec un méchant sourire, se mit à l'interroger si brusquement qu'elle avait à peine le temps de répondre. Il trouva naturellement sa prononciation détestable.

« Passons, dit-il, à la géographie. Énumérez-moi les différentes parties de l'empire d'Allemagne. »

Elle désignait d'un doigt tremblant sur la carte les différentes parties de l'empire, à mesure qu'elle les nommait. Quand elle fut arrivée à l'Alsace et à la Lorraine, elle sentit que le cœur lui manquait, et leva sur le maître d'école des yeux suppliants. Le maître d'école se contenta de regarder l'inspecteur, qui, les deux mains croisées sur le ventre, regardait le plafond. La pauvre petite voix commença à trembler, puis elle se tut brusquement. Le dignitaire daigna abaisser ses regards sur l'enfant.

« C'est tout? dit-il de sa grosse voix, en feignant de se méprendre sur la cause de son hésitation. Race française, race ignorante ! Écoutez, vous, petite fille, écoutez vous tous, ce qu'il fallait répondre. » Et, battant la mesure avec son gros doigt velu, il se donna carrière pendant plus de vingt minutes, sur le thème si connu de la supériorité de la race germanique, de son rôle providentiel, et du bonheur inappréciable pour les Lorrains et les Alsaciens d'être rentrés enfin dans le giron de la grande patrie allemande.

Le maître d'école faisait à chaque période des sourires obséquieux, les écoliers ricanaient en regardant Augusta. La pauvre petite, les yeux baissés, tordait de désespoir les coins de son tablier. Une seule fois elle leva la tête pour chercher un peu de courage dans des regards amis, et se tourna du côté de Fréderika. Fréderika ricanait plus fort que les autres, et juste en ce moment la désignait du doigt à l'une de ses voisines.

Quand le gros homme eut fini de torturer sa victime, comme un rustre qui écrase une hirondelle, il s'épongea le crâne avec un foulard à carreaux.

VII

Augusta, les yeux baissés, fit un pas pour se retirer :

« Pas encore, pas encore ! » vociféra son bourreau. Alors, il se leva, et prenant sa grosse canne qu'il avait déposée dans un coin, il en frappa un grand coup au bas de la carte. Tout l'empire germanique en trembla.

« Dans tout cela, reprit-il avec l'accent d'une joie sauvage, que devient la France ? Montrez-moi la France ! »

Augusta redressa la tête ; elle ne tremblait plus, ses narines s'étaient gonflées, ses yeux brillaient et ses joues s'étaient couvertes d'une rougeur brûlante. Elle allait dire quelque chose d'extraordinaire, tout le monde le sentait sans deviner ce que ce serait.

« Où est la France? rugit l'inspecteur, en donnant un nouveau coup de canne sur la carte.

— Elle est là ! » répondit Augusta en posant simplement sa petite main sur son cœur.

L'inspecteur devint si cramoisi et le maître d'école si blême, que les enfants s'attendaient à quelque catastrophe épouvantable. En ce moment, le vieux coucou donna l'heure de la sortie, et tous, comme d'un commun accord, se glissèrent en silence hors des bancs et disparurent. Augusta les suivit, sans que personne songeât à la retenir. Tous, même les plus malveillants, s'écartèrent avec un respect involontaire pour laisser passer la courageuse enfant qui avait si noblement confessé sa foi. Fréderika se rendit justice, et n'essaya jamais de remettre les pieds dans la grande maison, ni dans le jardin d'où l'on voyait le Fuchsberg et la route de France.

J. GIRARDIN.

LES DÉBUTS

D'UN JEUNE HOMME DANS LE MONDE

C'est un beau jour que celui où vous recevez une carte sur magnifique papier porcelaine, sur laquelle vous lisez ces mots magiques :

A MONSIEUR GASTON S[t]-KÉTOILES

M. et M[me] de Beausac resteront chez eux le 20 mars.
On dansera.

C'est alors que vous pouvez dire avec une juste fierté : « Je suis un homme ! On compte avec moi ; me voilà lancé ! »

Vous n'êtes plus un collégien, vous êtes du monde, il s'agit de soigner votre entrée.

En effet, M[me] de Beausac a dit avant-hier à l'une de vos vieilles cousines : « N'avez-vous pas quelque petit jeune homme pour figurer dans les contre-

danses? C'est effrayant comme les danseurs deviennent rares. Ramassez-moi tout ce que vous trouverez de valide sur la place. »

Et c'est alors que vous avez reçu votre précieux morceau de carton.



Mais il faut le mériter par une tenue irréprochable.

Rejetez loin de vous la tunique à boutons qui semble une livrée.

Veillez à ce que l'habit noir soit d'une coupe fine et élégante; que le pantalon tombe bien sur la bottine, dont le cuir soit souple et luisant; qu'un gilet à trois boutons découvre une chemise au plastron éclatant de blancheur.



Prenez soin que le coiffeur partage habilement votre chevelure sur le sommet de la tête, et en étage harmonieusement les boucles, que le fer s'est plu à arrondir.

Renfermez vos dernières engelures de l'année dans le chevreau le plus blanc que vous pourrez rencontrer.

Et lorsque vous aurez jeté dans la glace un dernier et sévère coup d'œil, lorsque vous aurez vu que



votre tenue est irréprochable, et qu'il ne vous manque abolument que les quelques poils de moustache, que vous saurez conquérir plus tard, pour être tout à fait au complet;

Il ne vous reste plus qu'à monter avec soin dans une voiture de place, et à vous faire conduire chez Mme de Beausac.

« Enchantée de vous voir, monsieur Gaston,



vous dira la maîtresse de maison. J'ai beaucoup compté sur vous. Avez-vous fait bonne provision de jambes et d'énergie?

» Nous avons là-bas, dans le grand coin à gauche, une forte partie de *tapisseries* qui font à merveille comme garniture de banquettes. Celles-là, je vous

invite à leur adresser quelques mots de temps en temps, et à leur rendre quelques petits services :



Comme de conquérir en leur faveur (ce qui n'est pas toujours facile) ou bien un verre de sirop ou une glace ou un verre de punch. »



Mais rappelez-vous que, s'il faut être galant avec



les dames, il vaut encore mieux manger les glaces soi-même que de les laisser tomber avec les petites cuillers sur le parquet.

Ne vous engagez jamais à apporter une tasse de chocolat à une dame. Car, si vous n'évitiez pas avec le plus grand soin d'en répandre une partie si petite



qu'elle soit sur sa robe blanche, vous produiriez sur son esprit une impression des plus défavorables.

Si l'on vous demande de passer une chaise à une



personne qui se trouve dans un coin, et qui n'en a pas, il est tout à fait essentiel de ne pas la cogner dans le dos d'un monsieur, qui pourrait être grincheux et désagréable.

S'il vous appelle imbécile ou maladroit, faites semblant de ne pas vous en apercevoir.

Il vaudrait encore mieux pour vous cogner le dos du monsieur le plus désagréable que de placer le pied de votre chaise sur la coiffure d'une des invitées, de façon à en faire tomber ou les fleurs, ou les fausses boucles.

On ne vous pardonnerait jamais.

Rappelez-vous que le devoir d'un jeune homme est de se sacrifier jusqu'au jour où d'autres plus jeunes viendront se sacrifier à sa place.

Il est du devoir d'un jeune homme bien élevé et attentif qui veut se faire bien venir, non-seulement des belles dames, mais des autres, et qui surtout désire se poser d'une façon inattaquable près de la maîtresse de la maison, d'étudier avec soin la composition de l'ensemble.

Il y a toujours çà et là certaines demoiselles, ou laides, ou mal faites, ou désagréables, ou mal vêtues, que les danseurs mal appris laissent s'étioler sur leurs banquettes.

Le jeune homme bien appris doit rechercher avec soin ces demoiselles ou dames, et les faire danser, valser ou polker à tour de rôle.



Il n'a pas à se préoccuper d'inviter les belles, les élégantes et les agréables, d'autres s'en chargeront avec plaisir.

A suivre. BERTALL.

LE NAUFRAGE DE L'ATLANTIC

Il y a quelques jours à peine nous vous rapportions ici même l'épouvantable naufrage du *Northfleet*[1] qui a coûté la vie à 300 personnes; aujourd'hui nous avons à enregistrer un nouveau sinistre maritime dont les proportions dépassent en horreur non-seulement celui du *Northfleet*, mais encore tous les naufrages de notre siècle, puisqu'il a entraîné la mort de 750 victimes.

Le 2 avril, le câble transatlantique, dans un télégramme d'un laconisme lugubre, annonçait à l'Europe que l'*Atlantic*, bateau à vapeur récemment parti de Liverpool avec près de 900 émigrants, venait de sombrer sur les côtes de la Nouvelle-Écosse et que, sur les 1000 personnes que le navire contenait, 300 seulement avaient pu être sauvées. On ajoutait que toutes les femmes et les enfants avaient péri.

1. Voy. page 236.

Des dépêches plus explicites arrivées depuis confirment malheureusement la terrible nouvelle.

L'*Atlantic* appartenait à la compagnie connue sous le nom de *White Star* (l'Étoile blanche), qui fait le service entre Liverpool et les États-Unis. Cette ligne, quoique fondée depuis deux années seulement, avait acquis une réputation spéciale. Tous ses voyages avaient été heureux, et cependant quelques-uns de ses navires avaient eu à lutter contre des orages formidables. En outre, même par les plus gros temps, ses navires avaient accompli les plus courtes traversées connues. Les Américains et les émigrants irlandais montraient pour cette ligne une préférence marquée.

L'*Atlantic*, construit en 1871, était, comme tous les bâtiments de cette compagnie, un bateau en fer de 3607 tonnes et d'une puissance de 600 chevaux. Il en était à son dix-neuvième voyage. Le 20 mars, il partit de la rivière Mersey avec 880 passagers Allemands, Alsaciens et Irlandais, et un équipage de 140 hommes environ. Il y avait en plus à bord des passagers inconnus ou non enregistrés. Parmi les passagers on comptait 350 femmes et enfants.

Le désastre a eu lieu sur le récif de Meagher, à 15 milles à l'ouest d'Halifax, port principal de la Nouvelle-Écosse, colonie anglaise de l'Amérique du Nord.

D'après le rapport de M. Brady, un des officiers qui ont survécu, l'*Atlantic* ayant eu à souffrir de gros temps, le capitaine aurait eu l'intention de gagner Halifax pour y compléter sa provision de charbon.

Le temps était pluvieux, mais sans brume ; la nuit était noire et la mer très-dure. Vers dix heures, le capitaine aperçut un feu, qu'il supposa provenir du phare de Sambro', à 5 milles à l'est du cap Prospect. C'était une erreur, car le feu de Sambro' n'est pas visible du point où se trouvait alors le navire : erreur fatale, car c'est à elle qu'il faut attribuer la terrible catastrophe.

Vers deux heures du matin, le bateau à vapeur vint se précipiter sur les rochers. En un instant le pont fut encombré de passagers effrayés par le bruit terrible qu'avait produit le choc.

Le capitaine essaya de mettre les embarcations à la mer, ce qui réussit pour une seule ; on y fit descendre deux femmes, et plusieurs hommes s'y précipitèrent malgré la résistance de M. Brady. Au même instant, le navire s'inclina sur le flanc et disparut en un clin d'œil, entraînant avec lui dans le gouffre l'embarcation et les malheureux qui y avaient cherché un refuge.

La plupart des passagers qui se trouvaient sur le pont furent engloutis instantanément. Quant à ceux qui, en grand nombre, étaient encore dans les cabines, ils passèrent subitement du sommeil à la mort.

Une partie de la mâture restait au-dessus de l'eau; tous ceux qui le purent s'y réfugièrent. M. Brady et

deux quartiers-maîtres nagèrent vers les récifs et parvinrent à établir un va-et-vient au moyen d'une corde. Les survivants purent donc gagner les rocs, mais leur situation devint bientôt terrible, car la marée qui montait, menaçait de les engloutir. Heureusement, vers le matin, des pêcheurs vinrent à leur secours et les transportèrent sur le rivage voisin, près du cap Prospect.

Le second du navire, M. Frith, était resté seul sur la mâture, appelant à son aide d'une voix déchirante. M. Brady essaya d'envoyer un bateau à son secours, mais la mer était si grosse que personne ne voulut tenter l'aventure et le malheureux fut enlevé par la marée.

Le nombre des personnes sauvées se monte à 250; parmi elles on compte le capitaine et plusieurs officiers du navire, mais on n'a sauvé ni une femme, ni un enfant!

La catastrophe a été soudaine, impitoyable; le navire a touché et sombré en quelques minutes; le sauve-qui-peut a été instantané et le temps a manqué pour essayer d'organiser un sauvetage. Ainsi 750 personnes, dont 350 femmes et enfants, ont péri dans ce désastre. Les annales de la marine de commerce n'avaient jamais eu à enregistrer une perte aussi épouvantable.

L'Angleterre, à peine remise de l'émotion produite par la perte du *Northfleet*, se voit frappée d'un nouveau deuil. Cette fois le sinistre nous atteint aussi, car parmi les passagers se trouvaient un grand nombre de nos compatriotes d'Alsace, qui, fuyant avec femme et enfants la domination étrangère, allaient chercher un asile sur la terre américaine.

Ceux de ces malheureux qui auront échappé au désastre, sont plus à plaindre que ceux que le gouffre a ensevelis, car ils y auront laissé leurs femmes, leurs enfants, tout ce qui leur était cher, tout ce qui pouvait leur rappeler la patrie absente, le foyer qu'une dure nécessité leur avait fait abandonner.

P. Vincent.

LES GRANDES VILLES DU MONDE

Il n'y a sur la terre que 9 villes dont le chiffre de population dépasse un million d'habitants.

Ces villes sont : Londres, 3 251 804 habitants; Sou-Tchaou (Chine), 2 millions ; Paris, 1 825 274; Pékin (Chine), 1 648 814; Yeddo (Japon), 1 554 848; Canton (Chine), 1 236 000; Constantinople, 1 075 000 ; Siang-Tan (Chine), 1 million; Tchan-tchan-fou (Chine), 1 million.

Les villes ayant moins d'un million et plus de 500 000 habitants sont au nombre de 12 et se classent comme il suit d'après le chiffre de leur population : New-York, Vienne, Berlin, Han-Kao (Chine), Philadelphie, Saint-Pétersbourg, Bombay, Calcutta, Fou-Tchou (Chine), Schao-Hing (Chine), Bangkok (royaume de Siam) et Kioto (Japon).

On compte en outre : 20 villes ayant de 300 000 à 500 000 habitants ; 33 villes avec 200 000 à 300 000 habitants, et 90 villes avec 100 à 200 000 habitants.

L'Europe possède 171 villes dont la population dépasse le chiffre de 50 000 âmes.

LE JARDINAGE DE LA JEUNESSE

MAI

C'est dans ce mois que le jardin commence à prendre son véritable aspect de la belle saison.

Les soins d'entretien sont exactement les mêmes que pour le mois précédent; avec cette différence que déjà, quand le temps est chaud, les arrosages doivent devenir plus abondants et plus fréquents, surtout le matin, en prévision de l'évaporation que la chaleur de la journée doit produire. Les nuits étant encore assez souvent froides à cette époque au moins dans la partie septentrionale de la France, ce n'est que par exception qu'il faut arroser le soir.

Il importe de ne pas épargner l'eau aux plantes déjà en pleine floraison, sans cependant la leur prodiguer à ce point qu'elles se trouvent dans des flaques de boue, qui ne conviennent qu'à certains végétaux aquatiques.

Jusqu'ici nous n'avons rien dit des gazons : c'est que, à la vérité, nous pensons que le peu d'étendue donné ordinairement aux jardins dont disposent nos jeunes lecteurs, ne leur permet guère l'établissement des pelouses; mais le gazon peut être employé autrement qu'en nappes considérables. Nous l'avons vu fort agréablement utilisé pour des bordures, pour des intervalles destinés à donner du relief à certaines plates-bandes, ou encore au pied des tonnelles ou berceaux de verdure, comme contrefort des petits talus où se plantent, où se sèment les plantes grimpantes : volubilis, capucines, cobeas, etc. Il est donc convenable que nous indiquions sommairement la manière de l'établir.

Pour avoir un beau gazon uniforme, il faut se procurer de la graine choisie, que vendent tous les marchands grainiers. La meilleure espèce pour cet usage est celle du *Ray-grass anglais*, ou ivraie vivace. Quand on a cette graine, qui est d'ordinaire assez menue, on laboure, on ratisse, on *épierre* très-soigneusement la partie que l'on veut gazonner, et on la couvre d'un ou deux centimètres de terreau. On répand ensuite la graine, également et en quantité telle qu'il y en ait partout comme un fin réseau gris. Puis, soit avec le plat de la main, soit avec un bout de planche, où

l'on aura planté fin manche oblique, on bat légèrement la surface ensemencée. Enfin l'on arrose modérément, et l'on répète cet arrosage aussitôt qu'on voit que l'humidité n'est plus suffisante.

Il faut tondre fréquemment le gazon et le battre quelquefois. Ces opérations ont pour effet de faire repousser par le pied, et *garnir* les plantes qui composent le gazon. Qu'on n'oublie jamais l'arrosage : un gazon desséché est un gazon perdu. Quand on voit des *clairs* se produire, il ne faut pas hésiter à recommencer en petit pour cet endroit l'opération première : labourer, terreauter, ensemencer.

Ajoutons que pour former un gazon certaines personnes vont simplement couper à la bêche, dans un pré, des mottes gazonnées qu'elles plaquent ensuite en bordure ou autrement ; mais ce moyen, en apparence expéditif, ne donne qu'un résultat incomplet et peu durable. Mieux vaut créer de toutes pièces le gazon, qui alors, à la condition d'être entretenu avec soin, a un tout autre caractère d'uniformité et de solidité.

Le tondage des gazons, qu'il faut renouveler fréquemment, se fait pour les grandes nappes à la faux; mais pour les étendues moindres on peut, avec quelque patience, l'effectuer d'une manière très-satisfaisante à l'aide de grands ciseaux, mais non, comme l'idée pourrait en venir, en frappant avec un couteau qui arracherait plus qu'il ne faucherait.

Dans le mois de mai, les couches n'ont plus guère d'emploi et tout ce qui a été semé doit être déjà assez développé pour subir la transplantation en place ou en *pépinière*. Ce dernier terme a besoin d'être expliqué. On entend par pépinière des planches ou carrés qui ne font pas partie du parterre, et où se plantent, pour végéter en réserve, les plantes qui occuperaient inutilement en vert les plates-bandes, par exemple, en été celles qui ne doivent fleurir qu'à l'arrière-saison, et en automne les bisannuelles, qui doivent hiverner pour être transplantées au printemps.



Belle-de-nuit. (P. 352, col. 2.)

C'est en mai que se mettent en place la plupart des plantes d'été : fuchsia, géranium, héliotrope, pétunia, pelargonium zonale, verveine, cyclamen, myosotis, wigandia, caulocasia, etc. Puis aussi les quelques oignons à fleurs d'automne : agapanthe ombellifera, amaryllis lutea, colchique ou safran d'automne. On sème encore en pleine terre, pour la floraison immédiate : balsamine, pavot, belle-de-jour, belle-de-nuit, coreopsis, haricot d'Espagne, julienne, lupins jaune et nain, scabieuse, verveine hybride, etc., et plusieurs plantes bisannuelles à hiverner, campanules, œillets de poëte, giroflée jaune, centaurée, etc.

Si nous jetons un coup d'œil au jardin potager, nous le trouvons déjà en plein rapport; mais il va sans dire qu'il faut avoir soin d'échelonner les époques de semis divers, pour avoir des sujets à repiquer à des époques successives, à mesure que les planches se dépeuplent par la consommation. Ceci a trait surtout aux diverses salades.

C'est dans ce mois qu'on repique les tomates, potirons, cornichons, etc., semés sur couche. Si l'on a des pois en fleurs, il faut *pincer* le sommet des tiges, pour hâter la maturation des fruits dans les cosses.

Le moment est convenable aussi pour semer des fraisiers, qui auront alors le temps de donner du plant qu'on pourra repiquer en septembre et qui entrera en plein rapport au printemps suivant.

L. Chatenay,
Chef des fleuristes au Muséum d'histoire naturelle de Paris.


Anne s'avança timidement. (P. 353, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE IX

Des voisins bien agréables.

Anne resta quatre jours chez Mlle Léonide. Il va sans dire que Pélagie vint s'assurer par elle-même que c'était bien pour déballer des caisses, ranger la maison et voir une foule de belles choses qu'on lui gardait son enfant : elle accusait déjà Diablotin de lui avoir joué quelque mauvais tour. Enfin, le jeudi, Anne rentra dans la maison paternelle. A son grand étonnement, le docteur ne vint point la recevoir dans ses bras quand elle descendit de la carriole ; les volets du salon étaient ouverts, et les voix qu'on y entendait témoignaient d'une visite. Anne reconnut ces voix, car elle fit la grimace et tira en arrière Mlle Léonide qui posait la main sur le bouton de la porte.

« Allons-nous-en là-haut, je vous en prie ! ils sont si ennuyeux ! ils se moquent toujours de moi ! »

Mlle Léonide allait demander de qui il s'agissait, lorsque la porte s'ouvrit et le docteur enleva sa fille dans ses bras en s'écriant :

« J'avais bien reconnu le pas de ma petite Anne ! Viens saluer Mme Arnaudeau, ma chérie ; Emmanuel et Sylvanie sont avec elle. »

Anne s'avança timidement et vint présenter sa joue aux lèvres de Mme Arnaudeau et de ses enfants ; puis elle les regarda en se demandant de quoi elle pourrait bien leur parler, et comme elle ne trouva rien, elle demeura muette.

Beaucoup d'autres petites filles auraient été aussi embarrassées qu'elle devant ces imposants personnages. Mme Arnaudeau, née Césarine Lardier, ou du Lardier, était une grande et grosse femme très-serrée dans son corset, ce qui lui rendait le teint plus animé que nature. Il semblait toujours qu'elle allait éclater, tant sa peau était tendue et luisante ; et les yeux étaient involontairement attirés par le bourrelet que formait son poignet rouge entre sa manchette blanche trop étroite et son gant jaune trop court. Elle portait haut sa tête empanachée, et parlait avec autorité ; elle n'était pas précisément malveillante, mais elle daignait se montrer bienveillante, ce qui était bien pis. Elle avait une certaine considération pour ses enfants, parce qu'ils étaient ses enfants et devaient nécessairement tenir d'elle toutes les qualités qu'elle se plaisait à se reconnaître ; mais si quelqu'un fût venu lui dire que son mari valait mieux qu'elle, ce quelqu'un l'eût bien étonnée, car il ne lui était jamais venu à l'idée de trouver une valeur quelconque à M. Arnaudeau.

Dans sa jeunesse, Mme Arnaudeau avait été mince et jolie ; et comme elle avait toujours eu et affiché une très-haute opinion d'elle-même, elle n'avait pas eu de peine à passer pour belle. Par malheur, elle n'était pas riche, et en Vendée, comme dans bien d'autres pays, on se marie surtout pour arrondir sa terre et sa bourse. De plus, sa famille se disait noble, prétention qui faisait rire l'ancienne noblesse du pays, et qui excitait la jalousie des propriétaires bourgeois, presque tous fils ou petits-fils de paysans. Elle aurait donc bien pu coiffer sainte Catherine, si elle n'avait pas rencontré dans une partie de campagne le pauvre Alexandre Arnaudeau, qui,

1. Suite. — Voy. pages 289, 305, 321 et 337.

à vingt ans passés, avait terminé péniblement ses études au collége de Luçon. Depuis un an qu'il était rentré chez son père, sa timidité farouche l'avait éloigné de toutes les réunions où il eût été obligé de parler à quelqu'un, et pour la première fois qu'il se risquait, il était si gauche, il se montrait si embarrassé de ses pieds, de ses mains, de ses gants, de son chapeau, de toute sa personne, qu'il faisait naître les rires partout où il paraissait; il s'en apercevait et n'en devenait pas plus brave. Mlle Césarine le prit sous sa haute protection, daigna l'encourager, lui fit danser son premier quadrille ; et le pauvre garçon, reconnaissant jusqu'au fond du cœur, déclara le lendemain à son père qu'il n'épouserait jamais d'autre femme que Mlle du Lardier. Le père et le grand-père Arnaudeau, anciens meuniers enrichis, se trouvaient par hasard n'être pas avares, et l'idée de s'allier à une famille aussi distinguée leur sourit tout de suite. Mlle Césarine daigna accepter; et Alexandre signa avec ravissement le pacte de son esclavage. Il s'aperçut bien vite que sa femme n'était ni si bonne, ni si aimable, ni si compatissante qu'il l'avait cru; mais il resta toujours convaincu de sa supériorité et prit tout doucement l'habitude de n'être que le mari de la reine. Il faisait le moins de visites possible et n'était jamais là quand Madame recevait. Il sortait dès le matin, en jaquette et en gros souliers, voire même en sabots; il s'occupait de ses champs, de ses jardins, de ses moulins, de ses bestiaux. Les paysans et les journaliers le saluaient et s'arrêtaient souvent pour lui parler, car il n'était pas timide avec eux, et ils disaient en parlant de lui : « Ce bon M. Arnaudeau! » Il avait beaucoup aimé ses enfants, quand ils étaient petits; depuis qu'ils avaient grandi, que leur mère les avait envoyés en pension au loin, que Sylvanie revenait en vacances avec un lorgnon et une robe de soie, et qu'Emmanuel était censé savoir du latin, leur père avait pour eux un peu de ce respect craintif qu'il éprouvait pour sa femme.

Sylvanie, âgée de quinze ans, n'aurait été ni belle ni laide si elle eût consenti à être simple; mais elle avait admirablement profité des leçons de sa mère, visait à l'air distingué et aux grandes manières, et étonnait son pensionnat par les toilettes qu'elle arborait les jours de sortie pour se dédommager d'avoir porté l'uniforme pendant quinze jours. Elle n'était pas née méchante, mais elle commençait à le devenir à force de se moquer de tout et de tout le monde. Elle avait pris cette fâcheuse habitude pour faire rire sa mère, qui lui trouvait beaucoup d'esprit, et elle l'avait conservée pour se donner un air de supériorité. Quant à M. Emmanuel Arnaudeau, d'un an plus jeune que sa sœur, ç'aurait été un beau garçon s'il eût bien voulu user de savon et d'eau, nouer sa cravate, respecter la roideur de son col, se peigner quelquefois, attacher les cordons de ses souliers et ne pas couronner les genoux de son pantalon. Mais, comme à toutes ces irrégularités de costume il joignait un langage de collégien mal appris et un caractère querelleur, il n'était agréable ni à voir ni à entendre. On se souvenait pourtant de l'avoir connu autrefois gai et bon enfant, suivant tous les pas de son père. Mais Mme Arnaudeau avait craint qu'il ne prît des goûts et des habitudes de paysan, et à sept ans juste le pauvre garçon avait été conduit au lycée du département. A son arrivée, les camarades s'étaient moqués de lui; n'ayant pas la langue bien pendue, il avait riposté par des taloches, qu'on lui avait rendues, si bien que peu à peu il en était venu à passer ses récréations en batailles. Pour ses études, il passait tous les ans d'une classe dans l'autre, et il était à peu près le dernier dans toutes. Il était entré au lycée ne sachant rien, pas même apprendre; ahuri par ce qu'on lui faisait faire et par la manière dont on le lui faisait faire, il avait pris le travail en dégoût, et ce dégoût durait encore au bout de six ans, et lui valait le mépris de Sylvanie.

Sylvanie, elle, était restée avec sa mère jusqu'à onze ans; puis elle avait été mise dans un couvent de Luçon où les familles riches du pays envoyaient leurs filles. Elle signait tous ses cahiers « Sylvanie Arnaudeau du Lardier », et les *petites* qui voulaient obtenir d'elle quelque image à dentelle ou quelque bout de ruban l'appelaient « mademoiselle du Lardier ». Les jours de sortie du couvent, Mme Arnaudeau arrivait à Luçon dès le matin dans sa voiture, allait chercher sa fille, l'emmenait à l'hôtel où elle lui faisait revêtir une toilette à la dernière mode, et passait le reste de la journée à faire avec elle des visites dans la ville et aux environs. Emmanuel ne sortait guère, il n'en avait pas souvent le droit. Les deux enfants se réunissaient deux fois par an, à Pâques et aux vacances, et n'étaient pas ravis de cette réunion. Emmanuel trouvait fort ennuyeux d'aller chez tous les voisins et de faire pour cela une toilette — qui se défaisait d'elle-même en un clin d'œil, il faut le dire — et Sylvanie trouvait tout aussi ennuyeux d'emmener avec soi un garçon aussi mal élevé. Mais Mme Arnaudeau tenait à exhiber toute sa famille en grande pompe : la tournée de Pâques était commencée et les avait amenés chez le docteur Plisson.



CHAPITRE X

Une maîtresse de maison fort mal à son aise.

Anne était donc assise sur une grande chaise, ses petits pieds pendants, fort embarrassée de savoir ce qu'elle pourrait dire et à qui elle pourrait le dire. Elle sentait vaguement qu'en dépit de ses huit ans et demi, elle était la maîtresse de la maison et qu'elle devait se montrer aimable pour ses hôtes; mais le courage et l'imagination lui manquaient à la fois. Pour s'inspirer, elle regardait M. Arnaudeau, qui lui disait souvent bonjour quand il la rencontrait et qui ne manquait jamais de caresser Ajax; mais M. Arnaudeau en toilette n'était plus le même. Sa redingote le gênait, ses souliers vernis lui faisaient mal aux pieds, ses gants le rendaient maladroit, et, ne sachant que faire de sa canne et de son superbe chapeau neuf, il avait fini par mettre sa canne debout entre ses genoux et par la coiffer de son chapeau, qu'il y faisait tourner pour s'occuper les mains. Il était bien incapable de venir en aide à la petite Anne, car il était encore plus embarrassé qu'elle. Anne se tournait, non pas vers Mme Arnaudeau, — elle savait n'avoir rien à espérer de ce côté-là, — mais vers Sylvanie; elle la trouvait si imposante qu'elle songeait à faire une tentative du côté d'Emmanuel. Mais là elle trouvait une barrière qui s'élevait entre eux — une barrière de poupées cassées, de quilles perdues, de jouets brisés, de plates-bandes ravagées, de robes déchirées, d'images foulées aux pieds — souvenirs effrayants ! et la petite Anne ne disait rien.



Emmanuel se rassit pour être à sa hauteur. (P. 357, col. 1.)

Cependant son entrée avait interrompu la conversation engagée, si bien que tout le monde se taisait comme elle. C'est si difficile de causer quand on n'a rien à se dire !

Tout à coup, la canne de M. Arnaudeau s'échappa d'entre ses genoux et tomba avec un grand fracas, entrainant le chapeau, qui s'en alla rouler aux pieds de la petite Anne. M. Arnaudeau devint cramoisi; sa femme prit un air de dignité blessée ; sa fille pinça les lèvres et détourna la tête ; et son fils fit entendre un bruyant éclat de rire. L'embarras d'Anne disparut sans qu'elle sût pourquoi. Elle sauta lestement de sa chaise, ramassa le chapeau, releva la canne, et, au lieu de les remettre à M. Arnaudeau qui avançait la main :

« Permettez, monsieur, que je vous en débarrasse », lui dit-elle.

Et elle alla mettre la canne dans un coin et le chapeau sur le piano. Quand elle revint, M. Arnaudeau l'attrapa au passage et l'embrassa.

« Une bonne petite fille ! Elle a bien grandi depuis que je ne l'avais vue !

— Oui, elle est très-grande, dit Mme Arnaudeau. Elle a bientôt neuf ans, n'est-ce pas, docteur? Et son éducation, où en est-elle? Il faut que les femmes soient instruites, dans notre siècle et l'on ne saurait s'y prendre trop tôt. C'est pour cela que j'ai eu le courage de me séparer de Sylvanie; et je dois dire que ses succès m'ont bien payée de mon sacrifice.

— J'ai su que mademoiselle avait rapporté un grand nombre de prix aux vacances dernières, répondit le docteur. Cela nous a même privés du plaisir de la voir, car vous l'avez menée aux bains de mer pour la récompenser.

— Certainement, et nous ferons un nouveau voyage cette année, si elle continue à être la première partout. Je compte la reprendre dans deux ans, quand son éducation sera finie; elle saura la musique, le dessin, l'anglais, l'italien, l'astronomie, la botanique et tout ce qu'on apprend dans les classes.

— Et quel âge aura mademoiselle quand elle saura tout cela? demanda Mlle Léonide avec un air bonhomme.

— Elle aura dix-sept ans! reprit orgueilleusement la mère.

— Dix-sept ans! assurément elle aura une instruction peu commune à cet âge; elle sera la lumière de la Vendée, et vous pouvez en être fière d'avance, madame! »



Elle ramassa le chapeau. (P. 355, col. 2.)

Anne, qui avait d'abord été éblouie par cette énumération de connaissances, eut comme une idée vague que Mlle Léonide se moquait de Sylvanie. Elle quitta M. Arnaudeau et se glissa hors du salon. Elle dit quelques mots à Pélagie et rentra. On parlait encore d'elle.

« Assurément, docteur, disait Mme Arnaudeau, il serait temps de commencer à l'instruire. Vous devriez l'envoyer à Luçon; avec la protection de Sylvanie, elle serait très-bien reçue; et elle vous reviendrait dans quelques années capable de faire honneur à votre maison. Que peut-elle apprendre ici? Je parie qu'elle ne sait rien du tout. Voyons, Sylvanie, fais-lui quelques questions, rien que pour voir dans quelle classe on la mettrait.

— Volontiers, maman. Voyons, ma petite, — ce mot fut dit du même ton que si Sylvanie avait eu six pieds de haut, — savez-vous combien il y a eu de rois en France? Non? Eh bien, pouvez-vous me dire la date du déluge? ou bien les fleuves d'Amérique? Vous ne savez pas? Savez-vous seulement à quel règne appartiennent les productions de votre jardin, les cerises, les groseilles?

— Non, mademoiselle, répondit Anne en jetant un regard vers la porte, où Pélagie venait d'apparaître chargée d'un plateau; mais pour ce qui est des groseilles, je sais en faire du sirop, et j'espère que vous voudrez bien y goûter. »

Et Anne, échappant à l'examen que lui faisait subir Sylvanie, courut au plateau, versa son sirop dans les verres, y ajouta de l'eau en soulevant à deux mains la lourde carafe, et vint offrir gracieusement à boire à Mme Arnaudeau et à Mlle Léonide qui lui souriait d'un air d'encouragement. Puis ce fut le tour des autres visiteurs; et Anne veillait si bien à les débarrasser des verres dès qu'ils les avaient vidés, qu'ils n'avaient pas un instant à attendre.

Quand ce fut fini, elle avait grand'peur qu'on remît de nouveau son éducation sur le tapis; mais Mme Arnaudeau, qui avait encore quelques visites de cérémonie à faire avant le dîner, se leva majestueusement et donna le signal du départ. Avant de sortir, elle jeta un regard circulaire sur sa famille pour s'assurer que toutes les toilettes étaient en ordre, et s'aperçut que la cravate d'Emmanuel s'était dénouée; les deux bouts pendaient sur son gilet blanc, où s'étalait en outre une large tache de sirop.

« Toujours le même! s'écria la mère irritée. J'aurais dû vous laisser passer vos vacances au lycée, monsieur! »

Anne était allée tremper dans l'eau fraîche le coin de son petit mouchoir.

« Ce ne sera rien, madame, dit-elle timidement; je vais laver la tache, et il n'y paraîtra plus. »

Et elle se mit à frotter doucement jusqu'à ce que la tache eût disparu. Mme Arnaudeau reprit sa sérénité. Elle ôta son gant et s'avança armée d'une longue épingle pour fixer d'une manière immuable le nœud de cravate de son fils. Au moment où elle achevait cette importante opération, Emmanuel, ennuyé du temps qu'elle y mettait, fit un brusque mouvement. Mme Arnaudeau jeta un cri.

« Maladroit! l'épingle m'a déchiré le doigt, et voilà le nœud défait!

— J'ai ici une eau qui vous guérira tout de suite,

madame », dit Anne en courant ouvrir un petit placard. Elle revint avec un flacon, une bande de toile fine qu'elle y mouilla, et emmaillotta adroitement le doigt de Mme Arnaudeau, qui se laissa faire et daigna même la remercier. Puis, allant à Emmanuel :

« Je sais très-bien faire les nœuds de cravate, dit l'enfant ; je fais toujours ceux de papa quand je veux qu'il soit beau. Voulez-vous que j'essaie ? »

Emmanuel se rassit pour être à sa hauteur ; et elle lui arrangea sa cravate. Décidément, si elle ignorait la date du déluge, elle savait bien d'autres choses, la petite Anne.

« Là ! dit-elle ; elle tiendra très-bien, son épingle. »

Emmanuel la remercia : c'était la première fois de sa vie que cela lui arrivait, de remercier sans qu'on eût besoin de le lui dire.

Pendant qu'on reconduisait les visiteurs, Anne, qui marchait près d'Emmanuel, lui demanda s'il apprenait autant de choses que sa sœur.

« Ah ! je crois bien ! répondit l'écolier, et bien d'autres avec. Mais je ne suis pas comme ma pimbêche de sœur qui trouve que c'est amusant. Après ça, peut-être que c'est amusant ce que font les filles, le piano et puis les dessins où il y a de la couleur, et tout le reste. Mais si vous saviez ce que c'est que le latin ! et le grec donc ! il y a de quoi en mourir. Et quand je pense qu'il y a au lycée des animaux qui prétendent qu'ils y comprennent quelque chose ! C'est pour faire leurs embarras ; moi, je n'y ai jamais rien compris. »

Anne le regarda, étonnée et effrayée. Quel abîme était-ce donc que toutes ces sciences à elle inconnues, si l'on pouvait s'en occuper plusieurs années sans y rien comprendre !

A suivre. Mme Colomb.



LES CAUSERIES DU JEUDI

BONJOUR!

« Bonjour ! » Voilà, n'est-ce pas, une parole bientôt prononcée, et que d'ailleurs nous prononçons souvent. Mais, en l'employant, nous rendons-nous bien compte du sens qu'elle comporte ? Je n'en voudrais pas jurer. C'est pourquoi analysons-la un peu.

« Bon-jour. » Déjà, nous trouvons deux mots que l'usage a condensés en un seul. Mais si, au lieu de condenser, nous développons l'idée contenue en cette abréviation, nous arrivons à cette phrase assez étendue : « Je souhaite que le jour où nous sommes soit bon, soit heureux pour vous ! » ou bien : « Je désire que Dieu vous soit favorable pendant ce jour ! » ou bien... Mais de quelque façon que nous procédions, nous aboutirons toujours à ceci, que la formule employée n'est rien de moins qu'une *prière*. Eh oui ! certes, une prière ; car que signifie un vœu de ce genre, sinon que nous demandons à *Celui* dont la volonté peut influer sur le sort de la personne à qui nous parlons, de vouloir bien prendre cette personne sous sa sauvegarde ? Et à qui, en ce cas, nous adresserions-nous, sinon à Dieu, au grand maître de tout ! Voilà par conséquent les impies, les athées, en contradiction avec eux-mêmes quand ils s'avisent de nous saluer en employant la formule ordinaire.

Saluer, dis-je, qu'est-ce que cela signifie ? On se découvre, on s'incline ; fort bien ! c'est témoigner du respect, de la déférence à la personne saluée ; et vous croyez peut-être que la prière n'a cette fois rien à voir dans l'affaire. « Je l'ai salué, dit-on ; je vous salue ; mes saluts empressés », met-on au bas d'une lettre. Or les Latins, nos ancêtres directs, au moins pour la langue, disaient avant nous : *Salve!* (du verbe *salvere*, être sain, en bonne santé) et ce *salve* n'était autre qu'une formule de souhait. Il se traduit par « Soyez en bonne santé ! » qui comporte la pieuse idée d'une évocation à la Divinité en faveur de la personne objet du salut.

Le même peuple disait aussi : *Vale!* (du verbe *valere*, être fort, en bonne disposition, qui s'est changé en notre verbe *valoir*, et qui a formé notre substantif *valeur*), *Vale*, c'est-à-dire : « Je souhaite que vous soyez fort. » — Toujours la prière.

Quand nous nous séparons, nous nous disons *Adieu* ; ce mot nous explique de lui-même sa formation : *à Dieu* (sous-entendu : *Je vous recommande*). Du reste, il en fut et il en est encore ainsi chez la plupart des peuples.

Les Grecs, il est vrai, disaient : *Kaïré!* (réjouis-toi) ; mais on pourrait encore trouver dans cette formule, en apparence insoucieuse, un souhait pieux, indirect

ou même direct. Réjouis-toi, c'est-à-dire sois gai, sois content, puisses-tu être heureux, satisfait!.... L'idée religieuse se montre bien vite, quand on va quelque peu au fond de l'expression employée.

C'est que, il faut bien le dire, la coutume du salut remonte à des temps où les sociétés n'avaient pas, comme aujourd'hui, dans leur organisation même des conditions de sécurité pour les individus, qui alors étaient beaucoup plus portés à invoquer la sauvegarde divine.

Chez les Hébreux se trouve l'origine du *Salamaleck* des Arabes actuels, lequel se traduit par : « La paix soit avec vous! (*Dominus vobiscum!*) » *Salam* ou *salem*, dernière partie du nom donné à la cité sainte (Jérusalem) était la formule de salutation. *Salem!* la paix, c'est-à-dire : Dieu vous tienne en paix! (Jérusalem signifiait : la vision, ou plutôt l'idéal de la paix.)

De notre temps, les Espagnols disent : « *Vaya con Dios!* (allez avec Dieu!), ou encore *muchos años!* littéralement : *beaucoup d'années*; ce qu'il faut traduire par : « Dieu vous donne de longs ans! »

Les Italiens disent comme nous : *Buon giorno* (bonjour). Le soir, ils souhaitent la *felicissima notte* (très-heureuse, très-bonne nuit).

Les Anglais ont *good morning!* (bon matin), *good evening!* (bon soir). Autrefois ils disaient très-communément : *Save you*, c'est-à-dire : *vous sauve!* en sous-entendant le mot *God*, Dieu.

Chez la plupart des peuples d'origine slave, ou venus en Europe par le nord de l'Asie, on emploie pour formule de salutation le mot *mir* (paix), qui est la traduction exacte du *salam* hébraïque. Chez les Russes en particulier, on dit *zdrastoni!* (soyez bien!) et souvent aussi l'on se sert d'une expression équivalant à peu près à notre exclamation « Mon Dieu! ou Grand Dieu! » quand nous lui donnons un caractère de recours à la Divinité. *Gospodin Pomila!* ou, Dieu nous soit en aide! est une sorte de locution symbolique dont les habitants de la triste Sibérie, par exemple, usent à tout instant, et notamment quand ils entrent dans une maison ou rencontrent un étranger. C'est un certificat de piété qu'ils se donnent à eux-mêmes, un mot d'ordre qu'ils répètent, prouvant qu'ils partagent la croyance reçue, — quelque chose enfin comme un signe de la croix parlé.

Cette exclamation russe a pour équivalent chez les Suédois le *God sei lav!* (Dieu soit loué!) qui alterne avec le bonjour et le bonsoir ordinaires.

Pour adieu, les mêmes emploient un analogue du *Farewell* anglais (portez-vous bien). Les Danois disent : *Lev-vel!* (vivez bien!)

Voilà pour les *saluts* proprement dits qui, vous le voyez, ne varient pas beaucoup dans leur donnée fondamentale, laquelle est essentiellement religieuse. Mais, après le vœu formé pour la personne à qui l'on veut donner un témoignage immédiat de sympathie, vient presque, en tous pays, une sorte d'enquête sur l'état dans lequel elle se trouve. De là les formules secondaires représentées chez nous par : « Comment allez-vous? Comment vous portez-vous? Cela va-t-il bien? etc. »

Remarquons en passant le caractère un peu arbitraire de ces locutions, qui, en réalité, ont besoin d'être reçues, consacrées par l'usage, pour que nous ne les jugions pas baroques et inintelligibles. L'analyse, en effet, ne trouve pas complétement son compte quand elle les détaille. Exemple : « Cela va-t-il bien?» Cela — quoi? Est-ce de la santé, du corps, des affaires professionnelles de celui à qui l'on parle qu'il s'agit? — « Comment vous *portez*-vous? » Que vous semble de cette personne se *portant* elle-même? A la rigueur, comment allez-vous? est plus clair dans sa simplicité, et encore ne faudrait-il pas vouloir y regarder de trop près... Mais voyons ce qui se passe ailleurs.

Voici l'anglais : *How do you do?* littéralement : Comment faites-vous? mais avec réduplication du verbe *do* (faire), si bien que, dans une formule généralement abréviative, ce peuple, actif par excellence, a trouvé le moyen de placer deux fois le mot qui traduit l'action.

Par contre, les Italiens demandent : *Come sta?* C'est comment se *tient*-il? ou plutôt se tient-*elle?* (car ils sous-entendent *Sa Seigneurie*), et dans ce bref *sta* qui caractérise l'immobilité, on a voulu voir l'influence de l'indolence, de l'amour du *far niente* (rien faire), inhérent à ce peuple.

L'Écossais, l'homme des montagnes, à l'existence rude, mais simple et cordiale, dit en son dialecte euphonique : *Hoos' sa' wi' ye?* ce qui se traduit par: Comment tout est-il chez vous? Il s'intéresse ainsi à vous, aux vôtres du même coup.

Chez les Hollandais, peuple autrefois voyageur par excellence, la coutume s'est conservée de dire : « Comment voyagez-vous? ou marchez-vous? » (*Hoe vaert's ge?*)

Chez les Suédois, *Hur mar ni?* signifie littéralement : « Comment *pouvez*-vous? » en d'autres termes : « De quoi êtes-vous capable? »

Enfin, chez les Chinois, on s'aborde en disant : « Comment avez-vous mangé votre riz? » ou bien : « Comment se trouve votre estomac? »

Voilà certes des formules pratiques, après lesquelles il serait difficile d'en citer d'autres.

Au reste, je n'avais d'autre but que de vous montrer comme quoi, en changeant d'aspect, de tournure, une idée primitive garde son caractère d'unité, quand elle émane du cœur de l'homme, qui est en tous lieux inspiré des mêmes instincts; vous en avez jugé par la diversité des *saluts* traduisant un sentiment unique; et comme quoi le même sentiment peut varier dans ses formes de traduction, quand il se manifeste chez telle ou telle nation : vous l'avez vu par les derniers exemples que je vous ai fournis.

Donc, il suffit, Bonjour!

L'oncle Anselme.

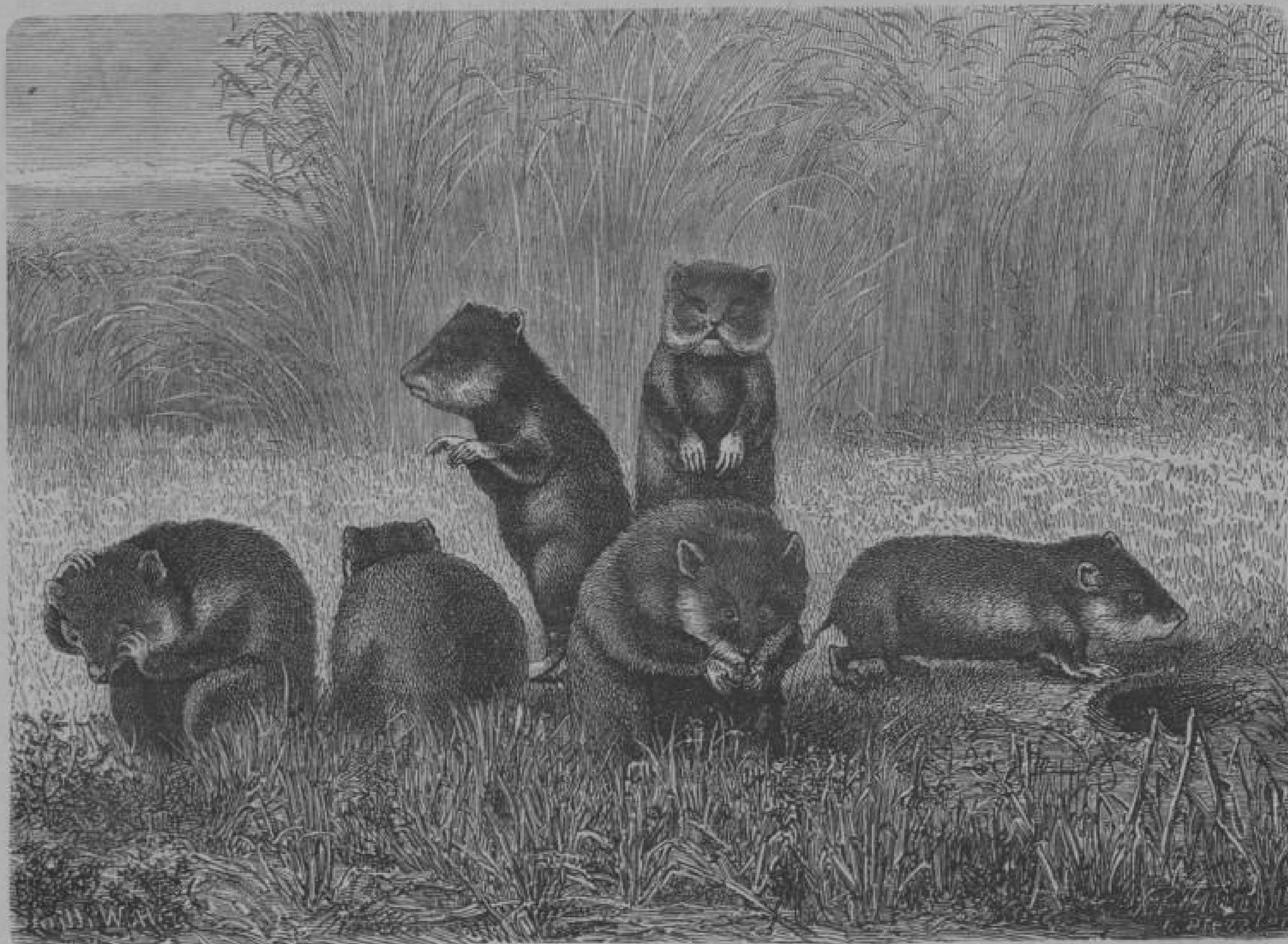
LE HAMSTER

Depuis l'arrivée des armées allemandes sur notre sol, on a constaté l'apparition dans nos départements de l'Est d'un nouveau fléau, qui y était inconnu jusqu'à ce jour. Ce sont des troupes de *hamsters*, qui infestent toutes les cultures et menacent les récoltes de la Lorraine d'un danger sérieux.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce que le hamster?

qu'aux oreilles, de chaque côté de la tête. Ces poches ou bajoues lui servent de sacs au moyen desquels il emporte dans son terrier les grains dont il dépouille les champs cultivés et qu'il a soin d'éplucher avant de s'en charger.

Son terrier, s'enfonçant jusqu'à 2 mètres de profondeur dans le sol, est merveilleusement aménagé. Il se compose de plusieurs cellules entourant une grande cavité circulaire, qui communique avec l'extérieur au moyen de plusieurs couloirs, les uns directs, les autres obliques et sinueux.



Une famille de hamsters. (P. 359, col. 1.

Le hamster est un rongeur, appartenant à la famille du rat, mais beaucoup plus grand et plus vorace que toutes les espèces de rats que nous possédons en France. Il atteint en moyenne 20 centimètres du museau à la naissance de la queue, mais on en a vu qui mesuraient jusqu'à 25 centimètres.

Sa fourrure, très-estimée des pelletiers, est roussâtre sur le dos, noire sous le ventre, et tachetée de blanc et de jaune. Sa queue diffère doublement de celle des rats en ce qu'elle est courte et velue.

Une autre particularité le distingue encore des rongeurs :ce sont les poches qu'il a dans l'épaisseur des joues et qui s'étendent depuis la bouche jus-

La pièce principale est tapissée de mousses et d'herbes sèches; c'est là la chambre de maître Hamster et de sa nombreuse progéniture.

Les autres cellules lui servent de greniers. Au retour de ses expéditions, il vide ses sacoches en les pressant de ses pattes de devant et range soigneusement ses provisions d'hiver.

Maître Hamster dépasse la fourmi en prévoyance; il entasse toujours en moyenne 50 kilogrammes de grain, quoique l'usage lui ait montré que la moitié de cette quantité serait amplement suffisante pour son hiver. Il pousse l'ordre jusqu'à ranger soigneusement les graines espèce par espèce : ici le

blé, là le seigle, ailleurs les haricots, pois, vesces, fèves, etc.

Dans les moments de disette, il se rejette sur les racines, sur les herbes. Il fait aussi la chasse aux souris, aux mulots, et n'épargne même pas sa propre espèce. En pareil cas, toute rencontre entre hamsters est un duel, duel à mort, dont le vaincu fournit un bon repas au vainqueur et à sa famille.

Du reste, on a pu dire avec raison que le hamster est hostile à tout ce qui existe. Il est d'un courage à toute épreuve; il attaque tous les animaux, quelle que soit leur taille; l'homme lui-même ne le fait reculer que lentement et non sans qu'il exprime par de petits cris son impuissante fureur.

Il n'est rien de plus comique que de voir un hamster en présence d'un chien. A la vue de son redoutable ennemi, le belliqueux petit animal se prépare de suite au combat; il vide ses bajoues, se dresse sur ses pattes de derrière et pousse des cris aigus. Les chiens, en général, redoutent fort ses crocs acérés qui font de profondes blessures, et lorsqu'ils se décident à l'attaquer, ils lui font l'honneur de le traiter comme un loup : ils le prennent par derrière.

Le hamster se nourrit essentiellement de grains; aussi est-il connu en Allemagne et en Russie sous le nom de rat du blé et cochon du seigle.

Vers le milieu de l'automne, il s'enferme dans son terrier, dont il bouche hermétiquement toutes les ouvertures. Il ne passe plus alors son temps qu'à manger et à dormir et devient très-gras.

Quand le froid arrive, il se pelotonne dans la mousse et tombe dans un sommeil léthargique, qui dure tout l'hiver. Cette faculté lui a fait aussi donner le nom de marmotte d'Allemagne.

C'est pendant ce sommeil que le cultivateur vient surprendre son ennemi. Quelques coups de bêche lui livrent le hamster et toute sa famille, ainsi que les 20 ou 30 kilogrammes de grains, reste de l'approvisionnement. Il a pour compensation du grain déjà dévoré les fourrures des petits malfaiteurs.

Si l'on réfléchit que le hamster se multiplie avec une étonnante rapidité et qu'un couple peut produire dans une année jusqu'à quarante petits, on voit que l'agriculture a en lui un ennemi vraiment sérieux.

On rapporte qu'à une certaine époque, ces animaux pullulèrent à tel point dans quelques provinces de l'Allemagne, que l'on dut mettre leur tête à prix; et que dans un seul district de la Saxe, le nombre de ceux pour lesquels la prime fut payée s'éleva à trente mille.

Il faut espérer que l'on ne donnera pas à ce fléau le temps de s'établir en Lorraine, ni de se répandre parmi nous. Laissons le monopole des hamsters à ceux qui nous les ont apportés contre notre gré.

TH. LALLY.

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE VIENNE [1]

II

Le 15 avril dernier, les bâtiments de l'Exposition de Vienne, quoique terminés dans leur gros œuvre, se montraient encore enveloppés d'une telle forêt d'échafaudages, que l'on pouvait se demander s'il ne faudrait pas encore plusieurs mois avant de les mettre en état de recevoir les marchandises qui y affluaient déjà de toutes parts.

Et cependant, il ne restait plus que quinze jours aux entrepreneurs pour livrer leur ouvrage, car la commission impériale avait fixé définitivement l'inauguration au 1er mai, et elle tenait à ne pas désappointer le public européen accouru pour assister à cette solennité.

Aussi ces derniers quinze jours ont-ils été marqués par une fiévreuse activité. Pendant que des milliers d'ouvriers faisaient disparaître tous les échafaudages, mettaient la dernière main aux toitures et aux façades, posaient au sommet de la coupole l'immense lanterne de fer qui la couronne aujourd'hui, un nombre non moins considérable était occupé à disposer l'intérieur des salles, à décorer les voûtes et les colonnes, à préparer les mille petits magasins où doivent s'étaler les produits de toutes les parties du monde.

La nef et les salles présentaient, du reste, le spectacle d'une indescriptible confusion. Les marchandises s'entassaient en montagnes, caisses sur caisses, ballots sur ballots. Des employés déballaient les produits, les rangeaient, les plaçaient. Les voûtes retentissaient du bruit incessant des marteaux et du grincement des scies. On aurait cru assister à la construction d'une nouvelle tour de Babel, car cette multitude de travailleurs s'adressait et s'apostrophait dans toutes les langues connues; l'écho vous apportait des bribes de français, d'anglais, d'allemand, de russe, de japonais. Et cependant au milieu de ce tumulte, de ce désordre apparent, l'ordre se faisait rapidement et, dès le soir du 29 avril, il était facile de voir que rien ne s'opposerait plus à l'inauguration projetée pour le 1er mai.

A Vienne même, la population tout entière a été en proie à la fièvre pendant ces quinze jours. De tous côtés, on travaillait activement pour tout préparer en vue de la prochaine arrivée de la foule de visiteurs que l'on attend.

Une des principales préoccupations des Viennois est de savoir comment ils vont loger tout ce monde d'étrangers, vu l'insuffisance des hôtels. Tous ceux qui possèdent des appartements ayant plusieurs

[1] Suite. — Voy. page 289.



Intérieur de la grande rotonde dans le palais de l'Exposition de Vienne. (P. 362, col. 1.)

pièces ont réservé un certain nombre de chambres qu'ils loueront aux visiteurs. On a construit en outre plusieurs nouveaux hôtels, et même des baraquements en planches où pourront s'installer tant bien que mal les voyageurs qui tiennent plus au bon marché qu'au luxe. Les habitants d'Ulm ont eu une idée fort originale : ils ont envoyé à Vienne leur flottille de grands bateaux qui fait en temps ordinaire le service du Danube. Ces bateaux, transformés en hôtels flottants, sont venus jeter l'ancre dans le canal du Danube et peuvent recevoir chacun jusqu'à 150 personnes.

Dès le matin du 1er mai, la foule sortait de Vienne et se massait dans le Prater et aux abords du palais de l'Exposition.

Le prix des billets d'entrée à l'Exposition pour ce jour seulement avait été fixé à 25 florins (57 fr. 50 c.). Malgré ce prix exorbitant, l'intérieur du palais était plein de bonne heure, et il était presque difficile de se procurer de la place dans la grande rotonde où devait avoir lieu la cérémonie.

A midi, l'empereur, suivi de la famille impériale, entrait dans le palais où il était reçu par le directeur général, le baron Schwarz Senborn. Sa Majesté a proclamé elle-même l'ouverture de l'Exposition ; puis, après les allocutions prononcées par les archiducs Charles et Régnier, les chanteurs de la chapelle impériale et les artistes de l'Opéra ont entonné une cantate. Les chœurs des sociétés orphéoniques de Vienne ont ensuite exécuté plusieurs morceaux d'ensemble.

Enfin l'inauguration s'est passée d'une façon brillante, et maintenant qu'elle est un fait accompli, nous pourrons commencer dans un prochain entretien nos promenades à travers l'Exposition de Vienne.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

UNE RÉHABILITATION

C'était à l'heure brûlante de midi. Je venais de m'étendre, après une longue course, à l'ombre d'un chêne, dans un petit chemin creux de ma connaissance, où le soleil n'arrivait guère. Commodément installé sur le talus, les pieds dans l'herbe fraîche, la tête soutenue par les grosses racines de mon voisin, je jouissais avec délices de ce repos si bien gagné, et pour ne pas me troubler moi-même par la vue des objets extérieurs, je fermais les yeux à demi ; à peine si j'entrevoyais vaguement le bleu du ciel que découpait par petits morceaux le feuillage des arbres. Quelle fraîcheur ! Quelle béatitude ! Les oiseaux, qui faisaient leur sieste, eux aussi, se taisaient dans les buissons, et je commençais à m'assoupir au milieu de ce repos universel des êtres, lorsque tout à coup une chaude haleine passe sur mon visage, et j'entends à mon oreille ces sons discordants qui ne peuvent se confondre avec aucun autre. Horreur ! Il était là, tout près de moi, essayant d'atteindre, avec l'obstination particulière à sa race, un chardon violet foncé de la plus belle venue. Son air de hardiesse et de convoitise m'exaspéra.

« Stupide mangeur de chardons ! » m'écriai-je presque en colère ; et levant ma canne sur la tête de l'animal, j'allais frapper, brutalement peut-être, lorsqu'une voix chevrotante sortit de derrière le chêne :

« Excusez, mon bon monsieur, disait cette voix, le pauvre Grison n'y met pas de malice ; il cherche son déjeuner qu'il a bien gagné depuis ce matin. »

C'était une pauvre vieille courbée sous le poids d'un lourd fagot et cheminant péniblement le long du petit sentier au-dessus de ma tête. Elle portait la livrée de la misère, mais de cette misère propre et respectueuse d'elle-même qui ne s'abandonne pas. Son visage ridé était couvert de sueur, et de la main qui lui restait libre, elle caressait le maigre poitrail ruisselant d'écume de son vieux camarade.

J'eus honte de moi-même ! Quoi ! Un accès de colère parce que mon repos avait été troublé pour un instant ! La réparation était sous ma main ; au risque de me piquer, je tranchai avec mon couteau de poche le chardon, objet de la querelle, et je l'offris poliment à maître Grison qui l'accepta sans façon. La maîtresse se montra moins facile quand je lui offris une petite pièce de monnaie :

« Oh non, me dit-elle en reculant ; grâce à Dieu, nous ne mendions pas, et nous pouvons encore nous tirer d'affaire tous les deux. Tel que vous le voyez, monsieur, avec ses quatorze ans, vienne la Saint-Martin, c'est le messager du village, et il gagne encore sa vie avec la mienne : nous sommes seuls au monde tous deux depuis que mon pauvre Landry a été tué par les Arabes, et je demande chaque matin à Dieu de nous prendre à la même heure, car qu'est-ce que je deviendrais sans Grison, et qu'est-ce qu'il deviendrait sans moi, la pauvre chère bête ? »

Je ne vins à bout des scrupules de l'honnête créature qu'en lui montrant qu'elle n'avait pas le droit de refuser mon petit cadeau : de quoi avoir un licou neuf pour son camarade qui en avait grand besoin.

Là-dessus force bénédictions, interrompues par l'angélus qui vint rappeler à la vieille que la route était encore longue jusqu'au village.

A quelques jours de là, j'allai chercher mon fils à l'école, vers l'heure du dîner.

« Papa, me demanda-t-il en sortant, pourquoi donc met-on le bonnet d'âne aux petits garçons qui ne savent pas leur leçon ? Auguste l'a eu aujourd'hui parce qu'il n'a *jamais pu dire combien font sept fois huit*, et voilà trois mois qu'il apprend la table de multiplication ! »

Comme je ne répondais pas tout de suite, le petit questionneur revint à la charge :

« Papa, l'âne est donc une bête plus bête que les autres ? Et pourtant, je croyais que c'était l'oie. Le

grand Giraud m'a dit hier que j'étais une petite oie. »

Les questions de mon fils me remirent en mémoire le pauvre Grison ; de lui à tous ses congénères, ma pensée ne fit qu'un bond.

Les hommes sont vraiment injustes, pensai-je en me promenant le soir dans mon jardin ; certains êtres sont voués par eux aux calomnies, aux mépris, aux railleries de toutes sortes. Ils valent autant que d'autres, plus que d'autres peut-être, et malgré cela ils ne peuvent parvenir à se faire une place au soleil. Pourquoi donc l'âne, le sobre, le patient, le résigné, est-il de cette famille de parias? Que de services ne rend-il pas cependant! Il lui faut si peu pour vivre, et il travaille si dur! C'est le chameau de nos régions tempérées!

Et je me souvins tout à coup combien dans mon enfance j'avais aimé une ânesse qui venait chaque matin donner son lait à ma sœur aînée. J'avais même, sans en rien dire, commencé une petite bourse pour acheter Charlotte (elle s'appelait Charlotte); mais un beau jour, mes modestes épargnes, amassées sou à sou, s'en allèrent chez le libraire en échange d'un *Don Quichotte* dont j'avais grande envie; chez les enfants, comme chez beaucoup de grandes personnes, hélas! un caprice chasse l'autre! La tendresse que j'avais vouée à Charlotte passa tout entière au cher compagnon de Sancho, à ce cher fils, comme il l'appelait, auquel il débitait tant de joyeuses folies, tant de merveilleux proverbes que je me fis un devoir d'apprendre par cœur. Pendant des mois, je suivis la grotesque cavalcade sur tous les chemins de l'Espagne, mais, je l'avoue à ma honte, ce n'était pas vers l'héroïque Rossinante qu'allaient mes sympathies ; elles étaient toutes pour Sancho et sa monture, sans oublier l'inépuisable bissac, ressource des jours de disette.



« Stupide mangeur de chardons! » (P. 362, col. 2.)

Bien avant le roman, l'âne avait eu aussi sa place dans l'histoire. Qui ne se souvient de cette terrible mâchoire avec laquelle Samson exterminait en un jour plus de Philistins que ne l'aurait pu faire un canon Krupp? Qui n'a remarqué dans Homère l'étonnante comparaison dont il se sert : « Ainsi qu'un âne sur un champ de blé vert, dit-il, ainsi l'invincible Ajax, etc. » Il est vrai qu'avec Homère nous sommes en Orient, l'Orient la patrie de l'âne, où il est resté en honneur et où il acquiert quelquefois, comme en Perse, une beauté remarquable. N'est-ce pas enfin l'âne que choisit pour monture le Sauveur des hommes lors de son entrée à Jérusalem le jour des Palmes triomphantes?

Cependant, mon héros n'est pas parfait, je dois le dire. Mais qui peut se vanter d'être sans défauts? Il a de mauvais moments. A certaines heures, on le voit s'arrêter, sans rime ni raison, donnant tout à coup gain de cause à ses détracteurs par un entêtement de mauvais aloi. Ni prières, ni menaces, ni coups, ne peuvent vaincre cette étrange obstination. Il mourrait sur place, mais il mourrait sans avoir cédé d'une ligne. Que se passe-t-il alors? Est-ce stupidité, révolte, pure malice? Ou bien, comme son ancêtre du temps de Balaam, voit-il quelque obstacle, quelque danger, visible à ses yeux seulement?

J'en étais là, lorsque dans le pré voisin un braiement prolongé vint rompre le silence du soir. De quoi s'agissait-il donc? Le pré m'appartenait, et je n'avais pas d'âne! Par-dessus la haie, je vis s'allonger deux grandes oreilles comme des signaux de détresse. Tout près des oreilles, dans l'ombre du crépuscule, se dessinait l'épaisse silhouette de Catherine, ma fille de basse-cour. Armée d'une longue gaule, elle frappait l'animal à coups redoublés, et s'efforçait en vain de lui faire abandonner le beau trèfle

vert qui paraissait sans doute au gourmet une provende digne des dieux. J'eus pitié! Charlotte, Grison, l'âne de Sancho, passèrent devant mes yeux avec les souvenirs qu'ils évoquaient. Bien plus, il me sembla entendre la confession touchante du baudet de la fable : « Je tondis de ce pré la largeur de ma langue. » Naïve franchise! Innocents scrupules récompensés par un arrêt de mort. Haro sur le baudet!

« Catherine, m'écriai-je, laissez en paix cette pauvre bête, et s'il revient demain et les jours suivants, faites-lui bon accueil.

— Ah! monsieur, me cria Catherine, c'est la bourique à la mère Fournier. Elle est bien malade, la vieille, et sa bête ne sait plus à quel saint se vouer. Elle larronne comme elle peut de côté et d'autre, mais on la chasse de partout. »

A dater de ce jour, l'âne abandonné eut chez moi ses coudées franches, et jusqu'au rétablissement de la vieille, pendant que Catherine se chargeait de l'animal, mon fils me demanda à prendre sur ses semaines tout ce qui était nécessaire aux besoins de la pauvre malade. Ce fut sa première bonne œuvre! Vous voyez si j'ai raison d'aimer les ânes!

MARIE MARÉCHAL.

LES DÉBUTS

D'UN JEUNE HOMME DANS LE MONDE[1]

Rappelez-vous que vous n'êtes pas là pour vous amuser, mais pour accomplir un devoir.



Si une charmante personne à laquelle vous demandez une contredanse vous répond qu'elle ne danse pas, et accepte ensuite néanmoins un officier de hussards, il est de votre devoir de vous tenir à l'écart avec discrétion.

Quand vous marchez derrière une dame dont la robe s'étale avec grâce et majesté à sa suite, mettez



de préférence vos pieds sur le parquet, vous serez infiniment mieux vu.

Ne craignez pas de vous exercer ou bien à sauter habilement par-dessus les traines, ou à glisser avec adresse vos pieds sous les étoffes, afin de ne pas les offenser d'un contact imprudent.

Si le vieux colonel, influent dans la maison, vous bloque dans un coin pour vous raconter la campagne de Crimée, ou bien même une autre à sa volonté, il faut vous efforcer de peindre sur vos traits l'ex-



pression du plus vif intérêt, même si cela dure trois quarts d'heure. Cela vous fera bien venir.

Il ne saurait y avoir qu'un moyen de vous en débarrasser poliment, celui de vous précipiter pour faire danser la petite fille de la maison qui aura douze ans à Pâques, quand même vous penseriez,

1. Suite. — Voy page 347.

avec raison, qu'elle serait bien mieux à dormir dans son lit qu'à estropier une contredanse.

Si la maîtresse de la maison vous engage vivement à faire polker une dame fort maigre qui a la tête de plus que vous, ou une demoiselle courte qui possède



une petite bosse, ou un gros nez rouge, ne laissez pas lire sur votre physionomie que vous préféreriez de beaucoup autre chose.

Si votre mauvaise étoile vous a conduit à inviter pour la valse une dame qui ne sait pas démêler ses jambes de celles de son valseur, et si la fatalité veut



que vous tombiez, tâchez du moins de tomber en chevalier français.

Et ne craignez pas de déclarer franchement que cette chute est votre ouvrage.

Cela aura au moins l'avantage de vous préserver de certaines invitations pour l'avenir.

Si une forte dame qui ne danse plus, mais consent encore à faire quelques tours de valse, vous honore de sa confiance, faites appel à toute votre énergie, et montrez un vigoureux empressement, quand bien même vous penseriez à demander un cheval de renfort.

Sacrifiez-vous jusqu'au bout, et si après plusieurs tours de valse la dame vous demande si vous n'êtes



pas fatigué, répondez-lui qu'avec une aussi bonne danseuse un valseur est infatigable.

Après la valse, ayez bien soin de ne pas indiquer par votre attitude vis-à-vis de la maîtresse de la mai-



son, ou même au mari, homme peut-être utile et influent, que sa femme est une véritablecharrette.

Il le sait sans doute, mais ne voudra point en convenir. Ce serait pour l'avenir vous ruiner complétement dans son opinion.

Si vous êtes décidément trop fatigué, glissez-vous adroitement du côté du vestiaire pour prendre votre paletot. Mais si la maîtresse de maison vous pince au moment où vous allez partir, faites en sorte de

n'exprimer sur votre visage autre chose que la plus vive satisfaction.



Défaites consciencieusement votre paletot, et rentrez pour continuer le cours de vos travaux.

A suivre. BERTALL.

LE CRESSON

« La santé du corps! la santé du corps! six liards la botte ! » tel est le joyeux refrain de la marchande de cresson, qui parcourt les rues de Paris avec sa petite voiture chargée de fraîches bottes de l'élégante crucifère.

Le cresson est un mets favori du Parisien et je n'en veux pour preuve que le chiffre de la consommation qui s'en fait dans la capitale : deux millions de francs par an! Vous voyez que ce n'est pas un chiffre à dédaigner.

L'ouvrier considère le cresson non-seulement comme une herbe appétissante, d'un goût piquant, aromatique, mais encore comme un remède infaillible pour bien des maladies. D'après lui, le cresson fortifie, donne de la fraîcheur et fait disparaître toutes les humeurs. C'est pourquoi il l'appelle « la santé du corps ». Et ne croyez pas qu'il se trompe tout à fait. La médecine a prouvé que le cresson, quoique n'ayant pas les propriétés d'un véritable médicament, n'en possède pas moins une action dépurative et antiscorbutique très-marquée, qui est due à la quantité d'iodure qu'il contient.

Si l'on veut profiter de ces qualités, il faut manger le cresson à l'état naturel, avec un simple assaisonnement de salade; cuit ou desséché, il perd toute son action.

Les anciens connaissaient très-bien les propriétés actives du cresson; ils le faisaient entrer dans la nourriture des jeunes gens qui se préparaient aux luttes athlétiques.

Le cresson croît naturellement au bord des eaux courantes, dans lesquelles il aime à plonger son beau feuillage luisant, d'un vert foncé. Il n'égaye de ses bouquets de fleurettes blanches en forme de croix que les ruisseaux limpides ; il fuit les marais et les eaux stagnantes.

Jusqu'en 1810, la consommation du cresson ne dépendait que des cressonnières naturelles. A cette époque, un certain M. Cardon imagina de créer des cressonnières artificielles. Il disposa des fossés peu profonds qu'il ensemença et sur lesquels il fit arriver une nappe d'eau légère, renouvelée périodiquement au moyen de petites écluses. L'essai réussit parfaitement; on obtint par ce moyen une herbe plus fine et plus tendre que le cresson sauvage. Aujourd'hui les cressonnières artificielles sont une source de richesse pour les villes des environs de Paris, telles que Saint-Denis, Saint-Gratien, Enghien, Gonesse, Senlis, Luzarches, etc.

Quand on n'a pas à sa disposition une source ou une eau courante, on peut encore cultiver le cresson dans un baquet à moitié rempli de terre. Il faut avoir soin de mettre assez d'eau dans le baquet pour que la plante soit continuellement submergée et renouveler l'eau tous les deux ou trois jours. Si l'on négligeait cette dernière précaution le cresson serait imprégné d'une odeur fort désagréable. Il ne faut pas compter cependant que le cresson cultivé dans un baquet soit aussi bon que celui qui croît dans l'eau courante.

Puisque je vous parle du cresson je dois vous dire un mot d'un de ses congénères, le cresson alénois. C'est une petite plante originaire de Perse dont les petites feuilles déchiquetées rappellent par leur forme des alènes. Ces feuilles ont une saveur piquante, très-agréable, qui les fait utiliser comme garniture de salade.

Mais le cresson alénois a une autre propriété, qui vous intéressera certainement plus. La moindre humidité suffit à faire éclore ses graines sans le secours de la terre. On met à profit cette particularité d'une manière charmante. Pour cela, on prend une de ces carafes de grès poreux que l'on appelle alcarazas et on la remplit d'eau en mouillant en même temps tout l'extérieur; puis on la saupoudre avec des graines de cresson alénois de façon à la couvrir d'une couche régulière. Au bout de deux ou trois jours, les graines germent et la carafe se trouve couverte d'une fine et épaisse verdure d'un effet fort gracieux; pour entretenir cette végétation, il suffit de tenir la carafe pleine d'eau. Ce petit jardin portatif peut durer pendant quinze jours ou un mois.

H. NORVAL.

NOS CONTEMPORAINS

—

HORACE GREELEY [1]

« Vois-tu, Horace, c'est un bon métier et si tu veux, je te prends comme apprenti. »

Ainsi parlait un maréchal ferrant, occupé à ferrer un cheval. Il s'adressait à un jeune garçon à la chevelure rousse et inculte, qui paraissait suivre son travail avec intérêt.

« Non, répondit l'enfant, j'aime mieux être imprimeur.

— Et pourquoi ? reprit le forgeron.

— Parce que les imprimeurs font des livres. »

Horace Greeley n'avait que six ans, alors qu'il répondait si péremptoirement aux offres du maréchal ferrant de son village. Il montrait déjà un caractère calme et réfléchi, et un désir de s'instruire bien audessus de son âge.

A neuf ans, il avait dévoré tous les livres de la maigre bibliothèque paternelle et parcourait tout le voisinage en quête de nouveaux trésors. Il attendait impatiemment chaque semaine l'arrivée de la gazette hebdomadaire que recevait son père ; ce jour-là, il partait dès le matin et allait attendre le passage du facteur à quelques lieues du village; sitôt que celui-ci lui avait remis le précieux journal, il se retirait dans un endroit écarté, où il se livrait avec amour à la lecture de la feuille, examinant attentivement les caractères d'impression et les détails de la composition.

Sa mère avait le tempérament d'une vraie Américaine. Grande et forte, elle déployait une incessante activité, conservant au milieu de son pénible labeur une inaltérable bonne humeur. Pendant le jour, elle travaillait à la terre, entretenait la maison, et le soir elle chantait des hymnes avec Horace ou lui racontait les légendes des premiers émigrants sur le sol américain. Quant à son père, c'était un pauvre fermier, qui avait fort à faire avec ses défrichements et qui se souciait peu de l'éducation de son fils.

A douze ans, Horace quitta son village en quête d'une position. C'était alors un grand garçon, mince et gauche, doué d'un extérieur peu engageant. Ses cheveux, que le peigne ne pouvait parvenir à dompter, avaient conservé leur couleur d'un jaune pâle et formaient autour de sa tête comme une couronne d'étoupe. Son costume ne prévenait guère plus en sa faveur : un vieux chapeau de feutre, un habit rapiécé et un pantalon tellement court qu'il laissait voir ses chevilles nues, constituaient toute la garde-robe que Mme Greeley avait pu donner à son fils.

Arrivé à la ville, notre jeune homme se fit indiquer la principale imprimerie de l'endroit, et réunissant tout son courage, il y entra d'un pas délibéré. Puis, accostant avec un sans-gêne tout américain le chef de l'établissement, il lui dit :

« C'est vous, n'est-ce pas, qui dirigez cette imprimerie ?

— En effet, répondit l'imprimeur, retenant à peine un sourire à la vue du pauvre Horace.

— Je désire entrer en apprentissage chez vous, reprit Greeley.

— Mais, mon ami, demanda bienveillamment le patron, avez-vous des notions suffisantes pour entreprendre un métier aussi difficile ? Vous sortez sans doute d'une école ?

— Non, monsieur, mais j'ai lu un peu, et je crois savoir quelque chose. »

Intéressé par cette hardiesse de réponse, l'imprimeur questionna le jeune garçon, et quel fut son étonnement en trouvant chez lui un savoir tel qu'on n'aurait pu l'attendre d'un enfant de cet âge ayant reçu l'éducation la plus soignée.

Horace entra donc chez cet imprimeur, du nom de Bliss, et y resta plusieurs années, travaillant avec un zèle et une assiduité qui lui valaient de continuels éloges.

Pendant cette période, il était devenu membre d'une de ces sociétés que les Américains appellent *debating society*; ce que l'on pourrait traduire par société de débats. Ces sociétés sont formées par des ouvriers qui se réunissent pour passer leurs soirées et discuter les principales questions du jour. La politique n'est pas le seul sujet de discussion ; les entretiens y roulent surtout sur des questions de métier, sur des améliorations et des innovations à introduire.

Horace s'était fait remarquer dans ces réunions autant par la justesse de son raisonnement et la modération de ses idées que par un véritable talent oratoire. Il en était arrivé à être aimé et estimé de tous ses camarades, qui le regardaient non comme un enfant, mais comme un homme.

Sa position s'était considérablement améliorée ; mais il ne s'était départi en quoi que ce soit de la plus stricte économie, envoyant à son père tout l'argent qu'il pouvait épargner.

Le cours de cette prospérité fut soudainement interrompu par la fermeture de l'établissement de M. Bliss, et Horace dut de nouveau se mettre à la recherche d'une position.

Il se rendit à New-York et s'adressa dans plusieurs maisons ; mais sa figure pâle et maigre, son air

1. Horace Greeley, journaliste américain, né le 3 juin 1811, à Amherst (New-Hampshire), mort à New-York le 17 novembre 1872. Il fonda tour à tour le *Morning-Post* (1833), le *New-Yorker* (1834), le *Log-Cabin* (1840), et enfin le *New-York Tribune* (1841), organe influent du parti républicain, qui devint très-populaire. En 1848, il siégea au Congrès, et pendant la longue guerre de sécession il fut un des chefs les plus influents du parti fédéral. En 1872, le parti républicain le porta comme candidat à la présidence des États-Unis, en remplacement du général Grant; malgré tous ses efforts sa candidature échoua, et il mourut quelques jours après des fatigues de sa campagne électorale. Il n'a publié aucun livre, mais on a calculé que ses articles de journaux réunis formeraient plus de 150 volumes.

gauche et, comme il disait lui-même, « sa perruque d'étoupe » le firent repousser partout. Il errait ainsi à travers la grande cité, lorsqu'un jour un cordonnier lui conseilla de s'adresser à la grande imprimerie West. Le lendemain, à cinq heures du matin, il était à la porte de cet établissement.

Si, à ce moment, M. Mc Elrath, le grand éditeur et le propriétaire de cette maison, était passé par là et qu'il eût vu ce pauvre garçon, humblement assis sur le perron, tenant sa figure pâle et préoccupée dans ses mains, il ne se fût guère douté qu'il regardait l'homme dont il serait un jour fier de se dire l'associé.

Lorsque les ouvriers arrivèrent, Horace s'adressa au contre-maître, qui, par pitié, consentit à lui donner de l'ouvrage pour la journée, persuadé que, le soir venu, on pourrait sans dureté renvoyer ce garçon gauche et maladroit. On lui confia comme essai la composition d'un Testament en plusieurs langues, que divers ouvriers avaient dû abandonner comme trop difficile. Quel fut l'étonnement de tous, lorsque, en examinant les épreuves, il se trouva que Greeley s'était acquitté de sa tâche avec rapidité et avec l'habileté d'un ouvrier consommé.

Tel fut le commencement de la fortune d'Horace Greeley. A force d'industrie, de persévérance et de volonté, il s'éleva rapidement et devint le propriétaire d'un des principaux journaux des États-Unis, le *New-York Tribune*.

Ayant atteint une modeste aisance, il se consacra entièrement à son pays, dont il devint bientôt un des hommes politiques les plus estimés.

Il ne se départit jamais de la simplicité qui avait caractérisé sa jeunesse. Et le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est qu'il ait laissé aller sa simplicité jusqu'à la limite de l'excentricité.

Jamais il n'oublia combien avaient été durs les commencements de sa carrière, et sa main fut toujours ouverte aux solliciteurs méritants. Un de ses amis raconte une anecdote qui illustre bien cette infatigable générosité. Le rencontrant un jour, il le félicita sur le succès de son dernier ouvrage et lui demanda s'il en avait déjà reçu le prix.

« Certainement, dit Greeley, avec un sourire plein d'une bienveillante malice, j'ai touché l'argent ; mais il est déjà loin. On n'est jamais sûr que du passé. »



Horace Greeley. (P. 368, col. 1.)

Enfin, l'année dernière, un grand nombre de ses concitoyens le portèrent comme candidat à la présidence des États-Unis. Son élection échoua et il mourut quelques jours après, non de chagrin, comme on l'a dit, car c'était un homme sans ambition personnelle, mais des suites de l'extrême fatigue que lui avait occasionnée sa candidature.

Sa mort a été un deuil pour l'Amérique entière, qui voit en lui un des hommes les plus remarquables et les plus sympathiques qu'elle ait produits.

Tous les ouvriers typographes des États-Unis se sont cotisés pour élever un monument à la mémoire de leur éminent confrère, et, idée tout américaine, le métal nécessaire à ce monument sera fourni par des millions de caractères typographiques, donnés par tous les établissements d'imprimerie.

La vie d'Horace Greeley nous fournit un admirable exemple. Elle nous montre que tout homme peut, avec de l'industrie, de l'économie et de la persévérance, s'élever aux plus hauts rangs de la société, alors même que la nature lui a refusé et les avantages de la naissance et les qualités extérieures.

P. Vincent.



Elle se jeta dans les bras de son père. (P. 370, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE IX

Où l'on prend une décision.

Quand Mlle Léonide fut rentrée dans le salon, elle resta quelque temps silencieuse, ses grands sourcils un peu froncés ; elle avait l'air de préparer un discours difficile à composer et à prononcer. Enfin elle appela Anne.

« Petite, va-t'en montrer à Pélagie tout ce que tu as rapporté de chez moi, et voir si elle a bien soigné ton chien et tes poules. J'ai à parler à ton papa. »

Anne sortit, le cœur un peu gros. De quoi va-t-elle parler à papa? se demandait-elle. Est-ce de moi? et si c'est de moi, que va-t-elle lui dire ?

C'était bien d'elle, en effet. Dès qu'elle fut sortie, Mlle Léonide croisa ses deux bras sur la table, et, regardant en face le docteur :

« Cette absurde femme a tout de même raison : la petite ne sait rien, et cela ne peut pas durer.

— Rien ! elle sait se faire aimer, être utile dans la maison, rendre service à tout le monde : n'est-ce rien? Pour le reste, nous avons le temps : elle est si petite !

— Oui, elle sait faire gracieusement tout ce qu'elle fait, c'est vrai. Cela, elle ne l'a pas appris, c'est un don de Dieu. Moi, je ne l'ai jamais eu et je ne cherche pas à l'acquérir, je sais bien que j'y perdrais mon temps. Mais cela ne lui tiendra pas lieu du reste ; il faut qu'elle apprenne, qu'elle travaille, non pas pour devenir une pédante comme Mlle Sylvanie, mais pour devenir une femme instruite, qui sache s'occuper à des choses meilleures que la toilette et la vanité, pour augmenter ses chances de bonheur en ce monde et pour être utile à un plus grand nombre. Je crois que vous devriez essayer, à l'automne, de la mettre, non pas au couvent de Sylvanie, mais dans quelque bonne pension. »

Mlle Léonide n'avait pas osé regarder le père en lui faisant cette proposition hardie. Au bout d'un instant, comme il ne lui répondait point, elle se risqua à lever les yeux sur lui. Il était tout pâle, et deux larmes coulaient sur ses joues.

« Ah ! si vous pleurez, je n'oserai plus rien vous dire, s'écria la vieille demoiselle. Pourtant vous devez bien comprendre que j'ai raison et que c'est pour le bien de l'enfant ce que j'en dis. On a autre chose à faire dans ce monde que de pleurer ; on a des devoirs à remplir, et le vôtre c'est de faire de votre fille une femme telle qu'était sa mère... »

Le pauvre père l'interrompit :

« Je ne vous ai pas répondu, justement parce que je sentais que vous aviez raison. Mais c'est trop tôt... je n'ai pas encore le courage... Avec elle, la maison n'est pas vide : quand j'y reviens, je pense que je vais la retrouver, je revois d'avance son joli sourire, je sens ses petits bras autour de mon cou...., c'est toute ma consolation, toute ma force... Je tâcherai de me faire à cette idée-là, d'ici un an ou deux : maintenant, je ne pourrais pas ! »

Mlle Léonide secoua la tête.

« Pauvre homme ! enfin ! je n'ai rien à dire. Mais l'enfant elle-même peut être humiliée de ne rien savoir : peut-être qu'elle aurait envie d'aller en pension ?

— Croyez-vous ? demanda tristement le père.

1. Suite. — Voy. pages 289, 305, 321, 337 et 353.

— Il faut le savoir... Anne! » appela Mlle Léonide.

Anne n'était pas loin : elle accourut.

« Serais-tu bien aise de t'instruire, d'apprendre tout ce qu'apprend Mlle Sylvanie ? »

Les yeux de l'enfant étincelèrent.

« Oh! oui! oui! s'écria-t-elle.

— Eh bien, il faut aller en pension! » reprit Mlle Léonide.

La petite ouvrit de grands yeux effarés. « Quitter papa! »

Et elle courut à lui, se jeta dans ses bras et fondit en larmes. Le père pleurait aussi.

« Non, mademoiselle, reprit la petite Anne en se retournant vers Mlle Léonide, mais sans quitter les bras de son père, comme si elle eût voulu garder en lui un défenseur; non, j'aime encore mieux ne rien savoir de toute ma vie. Mais, ajouta-t-elle timidement, vous m'avez dit qu'on apprenait tout dans les livres; si vous vouliez me prêter les vôtres, peut-être que je deviendrais savante sans aller en pension. Car je sais lire, je lis très-bien, je vous assure; et je sais écrire aussi; j'ai écrit une belle lettre pour Pélagie à son frère le soldat, il l'a reçue, et il a écrit qu'il avait très-bien compris ce qui était dedans.

— Eh bien, soit, puisque tu le veux aussi, reste! dit Mlle Léonide. Tout ce que je peux faire pour toi, je le ferai. Après tout, j'ai du temps à dépenser, et Diablotin ne demande qu'à courir. Je viendrai te donner des leçons et tu travailleras seule, comme tu pourras, les jours où je ne viendrai pas. Tu apprendras toujours quelque chose comme cela. Et nous allons commencer tout à l'heure. »

Mlle Léonide eut un rude moment à passer; la fille l'étouffait de caresses, pendant que le père lui serrait les mains à les lui broyer. Au bout d'un instant pourtant elle put retirer ses pauvres mains qu'elle secoua et dont elle se servit pour détacher de son cou la petite Anne.

A la fin de la semaine, Anne avait appris l'histoire d'Adam et d'Ève, connaissait la différence du nom et de l'adjectif, savait compter jusqu'à cent, et faisait quatre exercices sur le piano.



CHAPITRE XII

Où Ambroise se révèle glorieusement.

Le jeudi saint de cette année-là, le pauvre Julien Tarnaud s'était réveillé, comme cela lui arrivait maintenant trois ou quatre fois par semaine, blême et grelottant de fièvre; il avait essayé de se lever, car sa jambe était remise et avait besoin d'un peu d'exercice pour redevenir aussi forte que l'autre; mais il n'avait pas pu se soutenir, malgré les encouragements de sa femme, et il s'était tristement remis au lit. Depuis ce moment-là, la Tarnaude, qui avait commencé par lui offrir tout ce qu'elle avait de meilleur, une écuellée de soupe aux choux, une miche de pain sortant du four, et même un coup de vin, s'était mise à le bougonner, et il était visible qu'elle était de fort mauvaise humeur. Tarnaud devinait bien pourquoi; et il se retourna contre le mur sans rien dire, quand la Tarnaude pressa Louis d'aller à son ouvrage, en ajoutant qu'il serait sans doute encore longtemps le seul à travailler dans la maison.

Ce jour-là, Ambroise n'était pas sorti. Il allait, venait, d'une chambre dans l'autre, ouvrait la porte pour regarder sur la route, se rasseyait, se relevait, ne pouvait tenir en place. La Tarnaude grommelait : « Depuis qu'il se porte bien, il a tout le caractère de son père : des gens qui remuent toujours sans avancer à rien. »

Enfin, vers midi, on entendit des pas qui s'approchaient de la maison; quelqu'un heurta à la porte, puis la poussa, et plusieurs hommes entrèrent en disant :

« Bonne santé à la compagnie! »

C'étaient des aubergistes, cabaretiers et marchands de Saint-Florent, de Chaillé, du Tablier, de Nesmy et même de la Limouzinière, qui venaient voir si le ménétrier était remis de sa chute et capable de faire danser aux préveils de la semaine de Pâques. Chaque bourg ou village avait son jour de préveil cette semaine-là, jusqu'à la Quasimodo, et ensuite tous les dimanches et toutes les fêtes de l'été. C'était la bonne saison pour Julien Tarnaud : on comprend la mauvaise humeur de sa femme.

En voyant le ménétrier couché dans son lit, jaune comme un coing, les hommes prirent un air de compassion, se lamentèrent de cette mauvaise fièvre, conseillèrent à Julien de la chasser au plus vite, et finirent par exprimer leurs regrets d'être obligés de s'adresser à Nicolas Rezeau, qui n'était point capable d'enlever la danse comme le ménétrier de la Sapinière.

Ce fut alors que le petit Ambroise, qui s'était tenu tranquille depuis l'arrivée des visiteurs, se leva de son banc et vint se mettre debout au milieu d'eux.

« Avant de demander Nicolas Rezeau, dit-il, attendez un moment. Le père est malade, il ne peut pas

jouer ; mais si je fais danser aussi bien que lui, voulez-vous me prendre à sa place ?

— Toi ! s'écrièrent toutes les voix à la fois.

— Il est fou ! dit la mère en haussant les épaules.

— Est-ce qu'il est bon à quelque chose ! dit Louis qui venait d'entrer.

— Toi, Louis, je ne me moque pas de toi parce que tu ne sais pas jouer du violon. Retourne à ta charrue : chacun son métier. Et vous autres, écoutez un peu ! »

L'enfant alla à l'armoire, prit le violon, le sortit de son sac, le plaça sous son menton. Le père s'était mis sur son séant et le regardait.

« C'est qu'il le tient bien ! » s'écria-t-il.

Ambroise prit l'archet, le posa sur les cordes.

« Voulez-vous une valse, une polka ? »

Et il joua avec entrain, avec force, s'animant comme s'il avait eu des danseurs devant lui et qu'il eût voulu les enlever au bout de son archet. Puis ce fut le tour du quadrille : alors il se surpassa. Comme un vrai ménétrier, frappant la terre du pied pour battre la mesure, criant de sa voix aigrelette : « En avant deux ! chassez ! balancez ! en avant les quatre-z-autres ! » il arriva à la fin de sa contredanse, qu'il termina par un formidable galop, rouge comme une pivoine et ruisselant de sueur, mais triomphant et sa cause gagnée. Il le vit bien aux applaudissements de son auditoire et à la joie de son père qui s'écriait :



Il le vit bien aux applaudissements de son auditoire. (P. 371, col. 1.)

« Et on voulait l'empêcher d'être ménétrier ! mais il avait ça dans le sang, tout comme moi ! »

Les gens des villages étaient enchantés : avoir un violoneux de douze ans, c'était de quoi attirer du monde aux préveils. Ils engagèrent immédiatement Ambroise, sans tenir compte des imperfections de son jeu. Alors sa mère le prit par la tête et l'embrassa. C'était par intérêt ; mais l'enfant n'y songea pas, tant il était heureux, et ce lui fut une joie ajoutée à tant d'autres.

Le lendemain, avant le jour, la Tarnaude partit avec lui pour la ville, où elle le fit habiller de neuf de la tête aux pieds pour la première fois de sa vie.

Ce fut ainsi qu'il débuta dans la vie d'artiste, le dimanche de Pâques, entre la messe et les vêpres, au grand préveil de Saint-Florent-des-Bois. Il était radieux ; la terre ne le portait pas, tant il se sentait fier de jouer du violon, de remplacer son père, et d'avoir un chapeau ciré tout neuf, encore couvert de sa coiffe de papier, un pantalon acheté à profit, que ses bretelles lui faisaient monter jusqu'au milieu du dos, une grande veste, un gilet à carreaux et une superbe cravate à raies vertes et rouges, qui formait un large nœud entre les pointes empesées de son col de chemise.

Le petit violoneux joua tout le jour et toute la soirée, juché sur son tonneau ; il dîna bien, mais, se souvenant de son père, il refusa de boire ; et quand la nuit

fut tombée et qu'il reprit, chargé d'une lourde poche pleine de gros sous, le chemin de la Sapinière, ce chemin où son père était tombé six semaines auparavant, il n'y avait certes pas sur la terre un être vivant, fût-il roi, empereur ou simplement millionnaire, qui fût plus content de son sort qu'Ambroise Tarnaud.

A suivre. Mme COLOMB.



LES PREMIERS EXPLORATEURS

DES RÉGIONS ARCTIQUES

—

GUILLAUME BARENTZ

On vient de découvrir, à la Nouvelle-Zemble, les restes de l'expédition faite au XVIe siècle par le navigateur hollandais Guillaume Barentz.

Dans trois voyages successifs, ce hardi marin tenta, sur l'instigation du géographe Peter Plancius, de découvrir dans les mers boréales un passage qui permît de contourner les côtes septentrionales de la Sibérie et d'atteindre la Chine.

Dès cette époque, la préoccupation constante des marchands hollandais était de trouver une voie, soit au nord de l'Amérique, soit au nord de l'Asie, qui leur ouvrît le commerce des Indes et de la Chine. Il y avait déjà un siècle que le Portugais Vasco de Gama, doublant le cap de Bonne-Espérance, avait montré à ses compatriotes le chemin de ces pays, et depuis, les Portugais, voulant conserver le monopole du commerce avec l'extrême Orient, en barraient avec jalousie l'accès aux autres nations.

En 1594, les États-Généraux de Hollande résolurent d'envoyer une expédition à la recherche d'un passage contournant les côtes septentrionales de l'Asie. Ils équipèrent deux navires dont ils donnèrent le commandement à Jan Linschoten. Les marchands d'Amsterdam adjoignirent à cette expédition deux navires, commandés par Guillaume Barentz, bourgeois de leur ville et navigateur expérimenté.

La petite flotte quitta le port de Texel le 5 juin 1594. Un mois après son départ, l'expédition découvrit la Nouvelle-Zemble, île d'une vaste étendue située au nord de la Sibérie, dont elle n'est séparée que par un étroit canal, appelé détroit de Vaigatz ou de Kara.

Ici les deux expéditions se séparèrent. Le géographe Plancius avait indiqué à Barentz la route la plus voisine du pôle comme la plus favorable, car il était d'avis que les abords du pôle devaient présenter une mer libre, et débarrassée de glaces. Il est curieux de voir que l'opinion du vieux géographe, après avoir été longtemps discréditée, est revenue en faveur de nos jours, depuis que les explorateurs américains Hayes et Mac Clintoc ont cru avoir aperçu cette mer libre du pôle qu'avait devinée Plancius.

Barentz se dirigea donc vers le nord, en se tenant en vue de la côte de l'île, dont il atteignit l'extrémité septentrionale. Mais la glace lui barrait complétement la route; ses marins, exténués par la fatigue, étaient trop faibles pour hiverner. Il dut se décider à regagner la Hollande.

De son côté, Linschoten, se dirigeant vers le sud-est, s'engageait dans le détroit de Vaigatz et pénétrait dans la mer de Kara, à laquelle il donnait le nom de mer de Tartarie. Cette mer était encombrée de glaces flottantes, mais la navigation y était possible; il crut donc avoir trouvé la voie tant désirée et reprit triomphant la route de la Hollande pour faire part de sa découverte.

Les États-Généraux se hâtèrent, sur le rapport de Linschoten, de préparer une nouvelle expédition, qui devait cette fois franchir la mer de Tartarie et pousser jusqu'en Chine. On équipa sept navires, qui reçurent, outre dix-huit mois de vivres, une riche cargaison de marchandises destinées aux marchés de la Chine et de l'Inde. Un yacht devait accompagner la flotte jusqu'au delà de la Nouvelle-Zemble, pour revenir apporter au gouvernement hollandais la nouvelle de l'heureux passage.

Barentz reçut la direction de la flotte, sous le commandement de Linschoten et de Heemskerk, chargés de représenter le gouvernement auprès des puissances de la Chine.

L'expédition quitta Texel en juillet 1595, et se dirigea vers cette mer de Tartarie, que Linschoten représentait dans son rapport comme s'étendant « jusqu'aux confins de l'Asie et jusqu'aux îles verdoyantes de l'océan Indien ». Malheureusement, à mi-chemin de la Nouvelle-Zemble, elle fut assaillie par des tempêtes d'une telle violence qu'elle dut rentrer en Hollande.

Grand fut le désappointement de toute la nation, lorsqu'on apprit le triste résultat de cette seconde tentative, entreprise à si grands frais.

Les États-Généraux, découragés par cet insuccès, refusèrent de former une nouvelle expédition, mais ils promirent une prime de 25 000 livres à celui qui parviendrait à découvrir le passage.

Les marchands d'Amsterdam résolurent de faire une nouvelle et dernière tentative; ils équipèrent deux navires et donnèrent le commandement de l'un d'eux à Barentz, avec Heemskerk comme second, et celui de l'autre à Jan Cornéliss. L'équipage fut uniquement composé de volontaires.

Partis le 10 mai 1596 du port d'Amsterdam, les Hollandais découvrirent le 9 juin un rocher d'un aspect nu et désolé, auquel Barentz donna le nom d'île des Ours (*Bäreneiland*), parce que les matelots y tuèrent un de ces animaux. Continuant leur route vers le nord-ouest, ils aperçurent, dix jours plus tard, une grande terre élevée, hérissée de montagnes aiguës, couvertes de neige; ils lui donnèrent le nom de *Spitzberg* (montagne pointue).

Bientôt les deux commandants étant en désaccord sur la route à suivre, l'expédition se scinda : Cornéliss continua à longer le Spitzberg et regagna peu après la Hollande; Barentz reprit la route de la Nouvelle-Zemble.

Sur la côte septentrionale de cette île, le navire fut bloqué par les glaces, et il devint bientôt évident qu'il faudrait hiverner. Barentz, abandonnant son navire désemparé, gagna la côte avec ses dix-sept hommes d'équipage.

Il fallut songer à construire une habitation pour passer les longs mois d'hiver. Heureusement, le rivage était couvert d'une quantité de bois provenant des arbres charriés par les grandes rivières de la Russie et de la Sibérie, et amenés par les courants sur les côtes de la Nouvelle-Zemble.

La petite maison une fois édifiée, les braves Hollandais y apportèrent les collections d'objets précieux : pendules, armes, gravures, que l'expédition avait emportés pour les offrir en cadeaux à l'empereur de la Chine. Ils fabriquèrent des meubles et s'organisèrent pour passer l'hiver le moins misérablement possible.

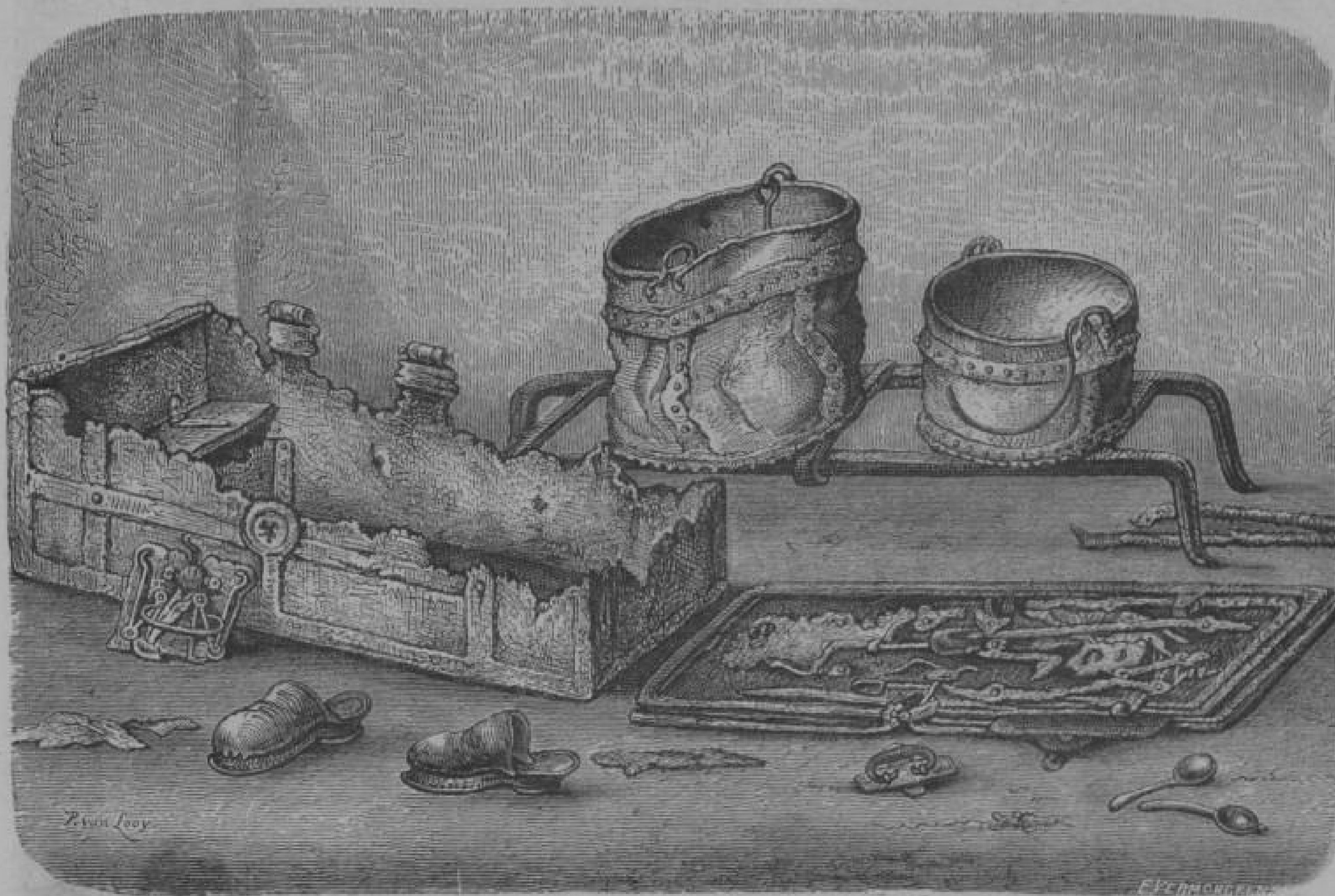


La maison des compagnons de Barentz, à la Nouvelle-Zemble. (P. 374, col 1.)

Gerrit de Veer, qui accompagnait Barentz en qualité de géographe, nous a laissé de précieux renseignements sur l'expédition et sur le séjour qu'elle fit à la Nouvelle-Zemble. C'est à la relation de voyage qu'il publia à Amsterdam en 1598, que nous empruntons la curieuse gravure ci-jointe représentant la maison des compagnons de Barentz. Il nous dépeint d'une manière naïve et touchante les souffrances que la vaillante petite troupe eut à endurer sur cette île inhospitalière, un des points les plus rapprochés du pôle que l'homme ait encore atteints.

Le froid était si rigoureux que le vin, la bière se congelèrent. Par bonheur, l'expédition avait emporté une provision assez considérable de charbon ; toutes les ouvertures de la cabane furent calfeutrées soigneusement, et la température intérieure put être maintenue à un degré convenable. Bientôt le soleil disparut de l'horizon et les ouragans de neige se succédèrent avec une telle violence que la maison fut menacée d'être ensevelie ; il fallut malgré le froid se décider à ouvrir la porte et à déblayer la neige, sous peine d'être enfermé dans une prison de glace.

Les ours venaient rôder par troupes autour de la maison, et nul ne pouvait s'en éloigner sans être assailli par ces féroces animaux. Les naufragés en tuèrent un grand nombre, qui leur fournirent une bonne provision de vivres et d'excellentes fourrures.



Reliques de l'expédition de Barentz à la Nouvelle-Zemble. (P. 376, col. 1.)

Cependant les Hollandais conservaient bon courage. Le soir, Barentz lisait à haute voix quelques passages de la Bible ou d'un des livres sur l'Inde et la Chine qu'il avait emportés. Dans la journée, que l'obscurité ne distinguait guère de la nuit, les hommes s'occupaient à fabriquer des meubles, à introduire quelque amélioration dans leur demeure.

Ils saluèrent joyeusement le 1er janvier de l'année 1597 et célébrèrent, quelques jours après, selon l'antique coutume hollandaise, la fête des Rois. On avait gardé pour cette occasion quelques bouteilles de vin vieux ; le gâteau de circonstance fut fabriqué, et tout l'équipage se trouva réuni autour de la grande table. Barentz fut naturellement acclamé roi. « Nous fûmes si gais, dit Gerrit de Veer, qu'on aurait cru que nous étions attablés devant un somptueux repas, dans une chaude et confortable demeure de notre beau pays. »

Le 24 janvier, de Veer et Heemskerk étant sortis pour faire une courte promenade aperçurent pour un instant le disque du soleil ; ils coururent aussitôt à la maison pour annoncer la nouvelle à leurs compagnons, mais lorsqu'ils arrivèrent, le soleil avait disparu. Les deux jours suivants, le ciel fut couvert de nuages ; enfin le 27, le soleil se montra de nouveau et tout l'équipage put le saluer de ses cris de joie.

Le soleil ne vint cependant pas mettre un terme aux souffrances des naufragés. Le froid était tou-

jours aussi rigoureux et les provisions de viande sèche commençaient à diminuer; heureusement, quelques ours blancs s'approchèrent de la hutte et furent abattus.

Enfin, vers les premiers jours du mois de mai, les glaces qui couvraient la baie commencèrent à se rompre et bientôt la mer se montra de nouveau libre.

On s'aperçut alors que le navire, enserré dans une banquise, avait été défoncé par la glace et qu'il faudrait construire des barques pour pouvoir quitter l'île.

L'équipage se mit courageusement à l'œuvre; mais la construction de deux bateaux, pour lesquels ils employèrent les matériaux provenant du navire, leur demanda plusieurs semaines.

Le 13 juin 1597, les barques furent lancées à la mer. Les provisions y furent placées et, le 14, les courageux marins s'apprêtèrent à braver sur ces frêles esquifs toutes les furies des mers arctiques. Barentz et un matelot du nom d'Andriesz étaient malades; on les plaça chacun dans une des embarcations et on les enveloppa soigneusement de toutes les couvertures dont on put disposer.

Le 20, Andriesz mourut. En apprenant sa mort, Barentz appela Gerrit de Veer et lui dit d'une voix résignée : « Je sens, mon cher Gerrit, que mon heure est sonnée. » Après un instant de silence, il ajouta : « Donnez-moi à boire. » Il but et rendit un instant après le dernier soupir. On pense quel fut le désespoir de la petite troupe en perdant ainsi celui que tous considéraient comme un père plutôt que comme un chef.

Les quinze survivants purent, après d'innombrables difficultés, atterrir sur les côtes de la Laponie, où ils furent recueillis par un navire russe; de là ils gagnèrent la Hollande vers la fin de la même année.

Le triste résultat de cette expédition fit perdre tout espoir de trouver un passage par les mers de la Sibérie, et l'idée fut complètement abandonnée. Du reste, les bourgeois d'Amsterdam venaient à ce moment d'équiper une flotte, qui, sous la conduite des deux frères Houtman, avait doublé le cap de Bonne-Espérance et atteint la Mer des Indes.

Le nom de Barentz était tombé dans l'oubli; mais une circonstance fortuite vient, après trois siècles, de rappeler au monde les efforts du grand navigateur.

L'année dernière, le capitaine norwégien Elling Karlsen, qui exploite les mers arctiques depuis dix-huit ans, à la recherche des morses et des ours blancs, vint par hasard accoster sur la Nouvelle-Zemble, à l'endroit même où Barentz avait hiverné 276 ans auparavant.



Reliques de l'expédition de Barentz à la Nouvelle-Zemble. (P. 376, col. 1.)

Quel fut son étonnement, lorsque la vigie signala sur cette côte inhospitalière la présence d'une habitation. Une embarcation est mise à la mer; les matelots, une fois à terre, courent vers la maison. La porte est ouverte; on entre; on croirait, à voir l'intérieur, que les habitants viennent à peine d'en sortir. Sur la table, un livre est ouvert; c'est l'*Histoire de la Chine*, que Barentz consultait pendant les longues soirées d'hiver. A côté, sont rangés les brocs de forme antique, une belle horloge hollandaise, une épée, une flûte et divers menus objets. Les meubles, les quelques vêtements abandonnés, rien ne paraît avoir changé.

Les matelots ne peuvent en croire leurs yeux, lorsque le capitaine, qui se souvient de l'expédition de Barentz, leur dit que tout ce qu'ils voient est resté dans cet état pendant 276 ans.

Il ne faut pas du reste s'étonner outre mesure du fait qui ressort de cette découverte. L'atmosphère des régions arctiques, maintenue perpétuellement à une température très-basse, est douée d'une étrange propriété de conservation qui arrête presque complétement toute décomposition. C'est ainsi que sur les côtes du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble on retrouve encore aujourd'hui des animaux antédiluviens disparus depuis des milliers d'années, tels que le mastodonte, enfermés dans des blocs de glace et presque parfaitement conservés. Aussi parmi les objets provenant de l'expédition de Barentz a-t-on retrouvé des objets d'une nature fragile, tels que des livres, des chaussures, des malles et des seaux de cuir, qui ont pu rester exposés au contact de l'air pendant 276 ans sans avoir été considérablement altérés.

Le capitaine Karlsen recueillit soigneusement tous les objets qu'il trouva dans la cabane. Avant de quitter les lieux, il fit construire un *cairn*, dans lequel il déposa le rapport de sa découverte, en invitant les voyageurs qui pourraient le suivre à respecter la maison de Barentz. Il a rapporté en Europe ces précieuses reliques; elles ont été acquises par le gouvernement hollandais, pour être placées dans le musée de la Haye, en souvenir du grand navigateur qui lutta vaillamment pendant tant d'années et finit par donner sa vie, dans l'espoir de servir sa patrie.

LUCIEN D'ELNE.

LES ORPHELINS

La diligence roulait cahin-caha depuis quelque temps, et le conducteur était déjà descendu plusieurs fois de son siége pour tâter d'un air inquiet les roues, les ressorts et les essieux, ce qui n'avait rien de bien rassurant pour les voyageurs. Tout à coup, un craquement, un choc, une chute; la voiture se couche sur le côté et ne bouge non plus qu'un bateau ensablé; et les voyageurs, culbutés pêle-mêle, tâchent d'ouvrir les portières pour se tirer de là avec le moins de dommage possible. Les chevaux font grand bruit avec leurs pieds sur les cailloux de la route; les femmes crient, les hommes apostrophent le conducteur et le postillon, qui jurent après la voiture, la route et les chevaux, comme si cela servait à quelque chose. Après un quart d'heure de confusion, tout s'arrange; les chevaux sont dételés, les voyageurs sont tous hors de la voiture : on se compte, on s'examine : personne de mort! Mais il y a beaucoup d'éclopés, et une petite pharmacie ne serait pas de trop. Où la trouver? et qu'allons-nous devenir à présent?

« Ah! répond le conducteur, nous n'avons qu'à aller *de notre pied* au village, pour chercher le charron et mettre les chevaux à l'écurie; vous y trouverez bien aussi de quoi vous faire des compresses. »

On se mit donc en marche, chacun s'apitoyant sur son propre sort et se plaignant, qui de son pied, qui de son bras, qui de sa tête. L'aubergiste du lieu s'empressa au-devant de la dolente caravane, et mit à notre disposition tout ce qu'il possédait en fait de souper et de gîte, savoir : une soupe aux choux et au lard, et une grande chambre à quatre lits.

« Est-ce qu'il n'y a pas ici un médecin, un pharmacien?

— Nenni, le plus proche est à trois lieues.

— Il faut aller chez Mlle Jenny, dit la petite servante de l'auberge, elle a de tout chez elle, et elle ne demande pas mieux que de donner aux gens qui ont besoin. C'est tout près, sa maison; je vous y conduirai, si vous voulez. »

Je partis à la suite de la servante, en boitant un peu, car j'avais reçu un gros sac de nuit sur le pied, au moment de la chute de la voiture.

Réellement, Mlle Jenny ne demeurait pas loin, et au bout de cinq minutes j'étais chez elle, dans une grande salle bien claire et bien propre, meublée tout simplement de bancs et de tables de bois blanc, ce qui m'étonna un peu, car le costume de Mlle Jenny et son air distingué n'étaient pas en rapport avec la rusticité de son mobilier. C'était une petite femme d'environ cinquante ans, vêtue d'une robe de soie brune et d'un col éblouissant de blancheur. Ses boucles grises s'allongeaient symétriquement le long de son visage blanc et à peine ridé, et je n'ai jamais rencontré de regard plus bienveillant que celui qu'elle fixa sur moi à travers ses grandes lunettes.

La petite servante expliqua notre mésaventure.

« Quel accident! dit Mlle Jenny. Pourvu qu'il n'y ait rien de grave! Si l'on a besoin de médecin, il n'y aura rien de plus facile que d'en avoir un; je l'enverrai chercher par un exprès, et il sera ici avant la nuit. Mais, en attendant, nous allons panser les blessés. Voyons : il y a des contusions, des coupures, un poignet foulé.... Voilà! j'ai ce qu'il me faut. »

Tout en parlant, elle avait ouvert une grande armoire, y avait fait un choix et avait placé avec soin



Nos deux chiens me regardaient tout étonnés. (P. 379, col. 1.)

dans un cabas de paille une demi-douzaine de fioles et de petits paquets. Elle ouvrit la porte et marcha lestement jusque chez l'aubergiste. En un clin d'œil, elle se rendit compte de l'état de chaque blessé, offrit à chacun précisément ce qu'il lui fallait, rassura les inquiets, caressa les enfants; et tout allait pour le mieux, lorsque le conducteur apporta une terrible nouvelle. Le charron demandait vingt-quatre heures pour réparer la voiture! Des cris de désespoir et de rage répondirent aux paroles du conducteur. Mlle Jenny, sans s'émouvoir, questionna le pauvre homme; puis, se tournant vers nous :

« Nous allons tâcher que vous ne soyez pas trop malheureux en attendant. Ces messieurs seront obligés de se contenter de la chambre à quatre lits qui est là-haut, et je prierai les dames de vouloir bien accepter mon hospitalité : j'ai de la place pour toutes. »

Nous fûmes bientôt installées chez Mlle Jenny, dans des chambres claires et gaies, aux grandes fenêtres ouvrant sur les plus riants paysages.

Pendant le dîner, j'examinais notre hôtesse avec curiosité. Ses manières avaient cette distinction que donne toujours une parfaite simplicité; elle était évidemment instruite. Elle n'était peut-être pas beaucoup sortie de son village, mais rien de ce qui avait passé sous ses yeux n'avait dû échapper à son observation. Elle m'intéressait beaucoup, Mlle Jenny, et je cherchais toutes sortes de raisons plus ou moins plausibles de sa retraite à la campagne.

Le lendemain matin, comme je me levais, j'entendis dans la cour un grand bruit de sabots. Je mis la tête à la fenêtre, et je vis des enfants, des femmes, quelques hommes qui paraissaient malades, des vieillards, des infirmes; tout cela arrivait à la file et entrait dans la maison. Je sortis de ma chambre, et me trouvai face à face avec Mlle Jenny.

« Déjà debout! me dit-elle. Qu'on dise qu'il n'y a que les campagnards pour se lever matin! La nuit aurait-elle été mauvaise?

— Très-bonne, au contraire. Mais que se passe-t-il donc? est-ce encore un accident?

— Ah! c'est ma faute, cela! J'aurais dû faire dire à mes visites de venir deux heures plus tard, pour ne pas vous réveiller; mais cela n'aurait pas été bien commode pour ces pauvres gens : ils ont besoin de leur temps.

— Ah! ce sont vos visites!

— Oui... Voulez-vous m'aider à les recevoir? cela vous occupera un instant : la diligence n'est pas encore prête. »

Je la suivis dans la grande salle où j'étais entrée la veille. Les visiteurs étaient assis sur les bancs. Mlle Jenny fit le tour de la salle, parlant à chacun, conseillant les uns, blâmant les autres, encourageant tout le monde.

Quand elle eut congédié une partie de ses hôtes, elle prit dans l'armoire une quantité de fioles, de pots et de petits paquets, qu'elle rangea sur la table; puis elle alla de l'un à l'autre des gens qui restaient, pansant une blessure, une brûlure, mettant une compresse, et expliquant clairement à chacun ce qu'il devrait faire pour achever de guérir. Quand ce fut fini, elle leur dit : « A demain, » et sortit de la salle, non sans avoir distribué quelques bonbons aux enfants et quelques pincées de tabac aux vieillards.

« Comme vous êtes bon médecin! lui dis-je, émerveillée.

— Je ne suis pas médecin du tout : infirmière, tout au plus. Je fais venir le médecin du bourg une fois par semaine, et le reste du temps je fais suivre ses ordonnances : voilà tout. Voulez-vous m'accompagner? j'ai encore quelques malades à visiter, et comme ceux-ci ne peuvent pas marcher, il faut que j'aille chez eux.

— Volontiers; laissez-moi seulement remonter pour prendre ma bourse....

— Non, non, c'est inutile; il ne faut pas donner d'argent. C'est bon dans vos grandes villes, où la misère est telle qu'on est bien obligé d'aller au plus pressé et d'empêcher d'abord les gens de mourir de faim, sauf à les moraliser après. Ce que je donne, par exemple, ce sont les choses qu'on ne pourrait pas se procurer par soi-même : les médicaments, les soins, de bons conseils, un peu d'instruction...

— Vous êtes maîtresse d'école, aussi!

— Oui, à mes heures, ou plutôt aux heures de mes élèves. Je prends les uns le matin, les autres le soir, selon que leurs travaux leur laissent du loisir.

— Et que leur enseignez-vous?

— A lire; à écrire, quand cela se peut; je leur donne beaucoup de notions sur la manière de se conduire dans les villes où ils pourront aller, les garçons comme apprentis, les filles comme servantes. Je leur apprends aussi à soigner leurs bêtes, et à se soigner eux-mêmes, comme vous l'avez vu. »

Notre conversation était interrompue de temps en temps par une visite à quelque malade. Nous reprîmes le chemin de sa maison. Je me taisais; je calculais tout le bien qu'elle avait dû faire, à l'âge qu'elle avait, et je trouvais presque toutes les autres vies de ma connaissance bien vides en comparaison de la sienne.

« Vous ne dites rien? vous êtes attristée? me dit-elle tout à coup. Je vous demande bien pardon de la matinée que je vous ai fait passer, en vérité!

— Je ne suis pas attristée; au contraire, jamais la souffrance ne s'était présentée à moi sous un aspect aussi peu triste. Mais je pensais à vous, à votre vie si bien remplie.

— Oh! pour remplie, c'est bien vrai : je n'ai pas un instant d'ennui ni d'oisiveté.

— Vous avez donc toujours vécu ainsi?

— Toujours! c'est long, toujours... ma foi, oui,

toujours, depuis que je me connais, c'est-à-dire depuis l'âge de dix ans. Avant cet âge-là, j'aurais voulu vivre à la ville, j'avais envie de tout ce que je n'avais pas, et j'affligeais mes parents, qui n'avaient jamais quitté la campagne et qui étaient pourtant tout près d'aller s'enfermer dans une ville pour me contenter. Ils y seraient morts d'ennui! Heureusement que j'ai trouvé de bons instituteurs... Mon histoire ne vous ennuie pas, au moins?

— Non! non! Quels instituteurs?

— Deux petits agneaux abandonnés. C'est un jour de novembre que je fis leur connaissance. Je venais de passer devant l'auberge, et dans la diligence arrêtée pour changer de chevaux, j'avais vu entre les mains d'une petite fille une poupée qui m'avait semblé la plus belle chose du monde, si bien que j'étais de très-mauvaise humeur de ne pouvoir me procurer à l'instant même une pareille poupée. En longeant la bergerie que vous voyez là-bas, j'entendis une voix d'homme dire d'un ton fâché : « Allons! encore deux de mortes! autant dire que leurs agneaux sont perdus. Jette-les dehors, Pierre.

— Mais, répondait Pierre, est-ce qu'on ne pourrait pas les élever à boire?

— Bah! cela demande trop de soin, on les perd presque toujours, et puis nos femmes n'ont pas le temps de s'en occuper. Jette-les, ce sera plus tôt fait. »

» La porte s'entr'ouvrit, et quelque chose vint tomber presque à mes pieds en poussant des gémissements. C'étaient deux petits agneaux qui pouvaient bien avoir huit ou dix jours; deux jolies petites bêtes toutes blanches, avec un petit museau rose, un poil frisé, fin comme de la soie, et un petit air si innocent, si doux, si malheureux, que j'en eus envie de pleurer. Je les pris et j'essayai de les mettre debout sur leurs pattes; mais ils ne purent se tenir, et retombèrent avec un bêlement plaintif. Il me sembla qu'ils me priaient de ne pas les abandonner : je les mis dans mon tablier, et je les emportai bien vite. La poupée ne me faisait plus envie : des petits agneaux, quelles gentilles poupées vivantes! On pouvait les élever à boire, le fermier l'avait dit; les filles de la ferme n'avaient pas le temps de s'en occuper, mais je l'avais, moi, et certes je ne laisserais pas manquer de soins mes petits orphelins. J'allai droit à la laiterie, où je m'enfermai.

» Les pauvres petits grelottaient. Je leur fis un nid dans un grand panier, avec une couverture de laine; je pris ensuite une tasse et je leur présentai du lait; mais, hélas, ils ne savaient pas boire! Comment faire, donc? Nos deux chiens, qui s'étaient glissés à ma suite dans la laiterie, me regardaient tout étonnés, et se pourléchaient en ayant l'air de dire : Comme nous saurions bien le boire, nous autres! Je me rappelai tout à coup que mon petit frère, quand on l'avait sevré, n'avait point bu dans une tasse ou un verre comme les grandes personnes, mais qu'on l'avait fait boire au biberon pendant plusieurs mois. Peut-être que mes petits orphelins boiraient au biberon! me dis-je; et j'allai à la recherche de la bienheureuse bouteille. Je l'eus bientôt trouvée; je me rappelai alors que c'était du lait chaud qu'on y mettait pour mon petit frère, et je mis vite un petit pot de lait au feu.

» De retour dans la laiterie, je m'assis pour être bien à mon aise; je pris un de mes agneaux sur mes genoux, et après plusieurs essais je parvins à introduire le bout du biberon entre ses petites lèvres roses. Le cher mignon avait grand'faim; il se mit tout de suite à sucer, tant et tant, qu'il finit par s'endormir repu sur mes genoux, comme aurait fait un petit enfant. Et pendant que je le tenais là, tout faible, confiant comme si j'avais été sa mère la brebis, je sentis que je l'aimais comme si j'avais été vraiment sa mère. Et ne riez pas : tout être qu'on soigne, qui a besoin de vous, qui est plus faible que vous, on n'a qu'à s'en approcher pour l'aimer comme son enfant, quand ce serait un vieillard paralytique qu'on soulève dans ses bras pour l'aider à se traîner au soleil. Du jour où j'ai ramassé mes petits agneaux sur la route, il est né en moi un cœur de mère; et Dieu sait combien d'enfants j'ai aimés depuis ce jour-là, quoique je n'en aie jamais eu à moi.

» Mes petits orphelins buvaient donc très-bien. Oui, le jour : mais s'ils avaient soif la nuit? Je me couchai le plus tard possible, non sans avoir fait en cachette une visite à la laiterie; puis je remplis la bouteille de lait chaud, et je la couchai avec moi, dans mon lit, pour l'empêcher de se refroidir. Au milieu de la nuit, quand tout dormait dans la maison, je me levai sans bruit, pieds nus, et je me glissai jusqu'à la laiterie.

» Les pauvres petits tremblaient du froid de la nuit, et leurs mères n'étaient plus là pour les réchauffer. Je les pris, je les emportai, et le lendemain, quand la vieille Catherine, étonnée de ne pas me voir sortir de ma chambrette, vint me réveiller, elle trouva trois têtes sur mon oreiller, la mienne et celle de mes orphelins. Elle appela ma mère qui sourit, tout émue, et me fit raconter mon aventure. Les agneaux ne couchèrent plus dans mon lit, mais leur grand panier fut apporté dans ma chambre, et ils y furent élevés jusqu'au jour où il leur devint nécessaire de brouter un peu d'herbe tendre. A partir de ce moment-là, ils échappèrent à ma tutelle, mais j'avais pris l'habitude de soigner des êtres vivants, et je ne l'ai jamais perdue depuis.

— La voiture est réparée, mesdames, nous cria de loin le conducteur qui nous cherchait : le temps de déjeuner, et nous partons.

— Je trouve maintenant que c'est trop tôt! » dis-je en serrant avec respect la bienfaisante main de Mlle Jenny.

BLANCHE SURYON.



LES DÉBUTS

D'UN JEUNE HOMME DANS LE MONDE[1]

Si, au lieu de vous faire place au cotillon, on vous donne simplement les palatines à garder, prenez une



physionomie satisfaite, faites consciencieusement le chevalier de la triste figure.

Ne marquez aucun mécontentement si l'on s'obstine à vous affubler toujours de la grosse tête au cotillon.



Si les yeux vous pèsent, et que vous ressentiez une forte envie de dormir vers les trois heures du matin, arrachez-vous de temps en temps un cheveu pour vous réveiller.

Si la maîtresse de maison vous prie de reconduire sa tante, une vieille demoiselle qui demeure au Marais, pendant que vous-même demeurez aux Champs-Élysées, faites en sorte que votre physionomie ne reflète que le plus parfait contentement.



Il est indispensable que vous vous procuriez une voiture, si le temps a tourné à la pluie, ce qui se pourrait fort bien. Occupez-vous-en vous-même, cela sera plus prudent; faites en sorte de mettre la main sur un bon cocher, et de ne pas mettre les pieds dans le ruisseau.



Faites monter avec soin la vieille demoiselle, et si pendant la route elle vous parle avec amertume de ses quinze fiches et de la mazette de colonel qu'elle avait pour partner, ayez soin de ne pas vous prononcer complétement, mais n'essayez point de contrecarrer ses appréciations.

Lorsque vous rentrez chez vous sur les quatre heures du matin, après avoir été mouillé de sueur

1. Suite et fin. — Voy pages 347 et 364.

par la valse, mouillé de pluie par le mauvais temps, les yeux rouges, la tête lourde, les pieds humides, hâtez-vous de vous déshabiller, et de vous coucher; puis, dites-vous avec conviction, comme feu Titus : « Je n'ai pas perdu ma journée. »



Si, à la suite de ces heureux débuts qui vous ont bien posé dans le monde, et vous en vaudront prochainement d'autres, vous avez attrapé quelque bon gros rhume ou une jolie petite bronchite, soignez vous de votre mieux, pour être prochainement en état de recommencer.

S'il arrive que votre vieille bonne, en vous apportant votre tisane, vous dise, en voyant votre nez rouge,



vos yeux gonflés, votre visage défait : « Ça a-t-il du bon sens de se mettre dans des états pareils pour si peu de chose! » ne répondez pas pour ne pas affliger inutilement cette excellente femme, contentez-vous d'ébaucher un fin sourire.

Il va sans dire que les réflexions philosophiques vous sont permises, pourvu qu'elles ne franchissent point le seuil de l'intimité, et vous pouvez sans inconvénient dire à votre petite sœur, en vous mouchant avec conviction, que vous eussiez bien mieux fait de



rester tranquillement au coin de votre feu à piocher votre *bachot*.

Ne craignez point, lorsque vous verrez vos camarades, de leur parler avec enthousiasme de l'éclat des



salons et des toilettes. Vantez-leur les harmonies suaves de la musique, l'enivrement de la valse, et n'hésitez pas à vous glorifier de vos succès.

Comme cela, vous vous ferez quelques envieux. Ce sera du moins un moyen de vous rattraper, et vous serez utile ainsi aux maîtresses de maison qui auront besoin de ces messieurs pour l'avenir.

BERTALL.



UN MARTYR DU DÉVOUEMENT

Ces jours derniers, un brick annexe de la frégate *l'Inflexible*, filait toutes voiles dehors et vent arrière, avec une vitesse de 9 nœuds à l'heure, en vue du port de Brest, lorsque au milieu d'une manœuvre un mousse tombe à la mer. Le pauvre enfant nageait mal, la houle était forte; un jeune quartier-maître se jette à l'eau, saisit le mousse et le soutient, tandis que du brick on préparait l'embarcation de secours.

Il faisait un froid terrible, et le navire n'ayant pu ralentir son impulsion s'éloignait toujours; le quartier-maître voit ses mouvements se paralyser; ses forces l'abandonnent. Il se dit, en sentant l'enfant accroché à sa vareuse : si l'embarcation n'arrive pas, je vais couler, et en coulant j'entraîne le pauvre petit. Il a déjà un bras inerte de froid et l'autre se roidit; la lutte devient impossible et la barque est encore à cent brasses.

« Lâche-moi! et nage devant moi! » dit-il tout à coup au petit mousse.

L'enfant obéit; il nage tant bien que mal, les yeux fixés sur la barque qui approche, croyant le quartier-maître derrière lui.

La barque arrive; il est sauvé. On cherche le brave marin; il a disparu, faisant le sacrifice de sa vie pour sauver le pauvre petit être.

Il s'appelait Venel, et l'on venait de lui donner quelques jours avant une médaille pour un sauvetage accompli avec succès.

TREMBLEMENT DE TERRE

DE SAN-SALVADOR

Le 1er mars de cette année, une terrible secousse de tremblement de terre a détruit presque de fond en comble la ville de Nueva-San-Salvador, capitale de la république de San-Salvador dans l'Amérique centrale.

Plus de 800 personnes ont péri dans cette catastrophe et l'on estime la valeur des propriétés anéanties à 70 millions de francs. La plupart des maisons, les églises et les édifices publics ont été renversés ou ébranlés par les secousses qui se sont fait sentir avec une grande violence pendant plusieurs minutes.

Les malheureux habitants ont dû se réfugier sur les places et dans les environs de la ville, où ils ont établi des huttes et des tentes qui leur serviront de demeure jusqu'à ce que les ruines soient déblayées.

Nueva-San-Salvador, comme son nom l'indique, était une cité nouvelle. La capitale primitive avait été fondée en 1528, par Alvarado, l'un des officiers de Cortez. Le 16 avril 1854, elle fut entièrement ruinée par un tremblement de terre et ses habitants résolurent de bâtir une ville nouvelle sur un autre emplacement. La nouvelle San-Salvador devint une ville de 16000 habitants, dans une position florissante, à environ 15 milles du port de la Libertad.

Tout le territoire du district sur lequel cette malheureuse ville repose est un sol volcanique d'une fécondité prodigieuse, mais malheureusement sujet aux tremblements de terre. La population de cette petite république est quatre fois plus nombreuse que celle des autres États de l'Amérique centrale.

La jeune capitale, dans un espace de vingt ans, avait déjà eu à supporter une révolution politique et à subir un siége. L'une des choses les plus remarquables dans l'histoire de ces contrées équatoriales, c'est la rapidité avec laquelle le peuple se relève de ses désastres. La destruction de Nueva-San-Salvador sera probablement suivie immédiatement de sa reconstruction. Il faut espérer que la population cherchera un site plus sûr et moins dangereux.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LES JEUX FLORAUX

Au commencement du XIVe siècle, la noble cité de Toulouse — comme la qualifie un vieux chroniqueur — était la capitale des pays où se parlait la *langue d'oc*[1]. Cette belle langue, toute sonore, tout harmonieuse, comptait parmi ceux dont elle était l'idiome familier maints experts en cet art de bien dire, qui est resté comme un privilége de la nature méridionale.

C'était ce qu'on appelait alors la *gaie science*, parce qu'on reconnaissait que de cette science délicate et précieuse naissaient « la joie, le plaisir, le bon sens, le mérite et la politesse ».

Or, en l'année 1323, le mardi après la fête de la Toussaint, sept poëtes toulousains, gens savants, distingués par la sagesse et la finesse de leur esprit, envoyèrent dans les diverses contrées de la langue d'oc une lettre à peu près ainsi conçue :

« La très-gaie compagnie des sept poëtes de Toulouse aux amis et compagnons qui possèdent la gaie science, salut et vie joyeuse!

» Nos désirs les plus ardents sont de nous réjouir

1. Une grande ligne de démarcation était alors tracée au point de vue du langage sur les provinces dont le territoire forme aujourd'hui celui de la France. Au midi de la Loire régnait la langue d'*oc*, au nord du même fleuve la langue d'*oïl* ou d'*oui*. La distinction s'était établie en principe par la manière de prononcer cette locution affirmative : OUI.

en récitant nos vers et nos chants poétiques... Puisque vous avez le savoir en partage, venez nous faire connaître vos talents... Nous avons à notre disposition un jardin merveilleux, où nous allons tous les dimanches lire des ouvrages nouveaux... Le premier jour de mai prochain, nous nous assemblerons dans ce charmant verger. Rien n'égalera notre joie, si vous vous y rendez aussi.

» Ceux qui nous remettront des ouvrages seront favorablement accueillis, et l'auteur du meilleur poëme recevra, en signe d'honneur, une *violette d'or fin.* »

L'invitation était aussi gracieuse que séduisante; elle atteignit tout le succès que s'en étaient promis ceux qui l'avaient lancée. Le 1er mai 1324, le jardin de la gaie science s'ouvrit à une foule de poëtes, venus de tous les pays d'alentour.

L'intérêt, la nouveauté du spectacle avaient en outre attiré un grand nombre d'habitants de Toulouse, parmi lesquels les personnes les plus distinguées par leurs lumières ou leur rang, et notamment les capitouls, ou magistrats municipaux de l'année, ainsi que plusieurs de ceux qui avaient rempli cette charge considérable.

Le premier jour de la réunion fut employé à recevoir les ouvrages; le lendemain, les sept poëtes toulousains s'assemblèrent pour juger ces poëmes; le troisième jour, ils se prononcèrent, et donnèrent la *joie de la violette d'or* à maître Arnauld Vidal de Castelnaudary.

La fête fut si belle, elle charma les assistants à ce point, que « le conseil de ville délibéra que dorénavant cette fleur qui provoquait une si grande émulation serait payée des revenus de la cité ».

Ainsi fut inaugurée la fête annuelle des beaux discurs languedociens, qui s'y préparaient de toutes parts pendant l'année et, au jour dit, engageaient, devant un public nombreux et choisi, les plus charmantes luttes d'esprit et de doux langage.

A chaque fête nouvelle l'affluence devenant plus grande, on ne tarda pas à joindre des prix secondaires à la violette d'or, qui resta la fleur triomphale. On donna l'*églantine* et le *souci* d'argent, auxquels on ajoutait même parfois un *œillet* (aussi d'argent, mais de moindre valeur) à titre d'encouragement pour les jeunes poëtes.

Et la réputation du *collége de la gaie science* de Toulouse, qui était devenu une véritable institution avec ses statuts, ses grades, ses prérogatives, allait se répandant de plus en plus.

Il en fut ainsi pendant environ un siècle, après quoi, des guerres, des calamités locales étant survenues, le zèle littéraire se trouvant diminué par ce fait même que déjà la langue du pays se transformait, se mélangeait, il arriva que peu à peu la fête du 3 mai devint moins brillante, et qu'enfin elle se trouva tout à fait suspendue après le concours de 1484, — année où d'ailleurs la ville de Toulouse fut désolée par une peste horrible. Mais si le collége de la gaie science ne se réunissait plus, si la main des meilleurs poëtes ne cueillait plus la violette d'or et l'églantine d'argent, le souvenir de ces aimables fêtes était resté bien vivant parmi cette population toujours sensible aux charmes du beau dire.

Alors une noble dame toulousaine eut l'idée de faire renaître la fête des fleurs ou *jeux floraux*, qu'elle considérait comme l'honneur de sa ville natale.

Chaque année, de son vivant, elle fit les frais des réunions et des prix à décerner; et à sa mort elle laissa par testament une riche dotation, qui devait à l'avenir assurer la célébration perpétuelle de la fête.

Clémence Isaure, ainsi se nommait la généreuse Toulousaine, fut dès lors regardée comme fondatrice du collége de la gaie science, ce qui, dit un historien, était une juste assertion, puisque sans Clémence Isaure l'institution des jeux floraux fût restée morte, et puisque c'est à elle qu'ils devaient leur nouvelle vie...

Clémence Isaure vivait à la fin du XVe siècle; il y a donc quelque trois cents ans, et depuis le jour où elle distribua de ses mains les *fleurs nouvelles* (qu'on nomma ainsi par distinction des anciennes, que ne fournissaient plus les capitouls), la fête du 3 mai a toujours été célébrée à Toulouse, — sauf toutefois pendant les années les plus agitées du siècle dernier.

Aujourd'hui encore, un concours annuel est ouvert par l'Académie des jeux floraux, qui s'honore de considérer Clémence Isaure comme sa créatrice, — on pourrait presque dire comme sa patronne, car c'est une véritable et pieuse vénération que le collége actuel de la gaie science voue au souvenir de la *gentille femme* amie des poëtes et des beaux vers.

Cette Académie, il faut le remarquer, se trouve être ainsi le plus ancien des corps littéraires de notre pays; et ce titre a bien sa valeur.

Chaque année, un concours est ouvert, auquel tous les écrivains peuvent prendre part en y envoyant leurs ouvrages et, chaque année, le 3 mai, se célèbre solennellement la fête des fleurs, qui est pour la vieille cité languedocienne comme un glorieux anniversaire national.

Dès le matin de ce jour-là, l'entrée de l'ancien palais des Capitouls est enguirlandée de feuillage; la cour et l'escalier qui conduit à la *galerie des Illustres*, où les prix doivent être distribués, sont jonchés de verdure. Dès le matin aussi on a exposé sur le maître autel de l'église de la Daurade les fleurs d'or et d'argent destinées aux vainqueurs du concours. La statue de Clémence Isaure, placée dans la salle de l'Académie, a été en même temps couronnée de roses.

A trois heures, la galerie des Illustres est ouverte au public; le corps académique fait son entrée au son des fanfares. La séance s'ouvre par l'éloge de Clémence Isaure, que prononce un des académiciens, ou des *maîtres ès jeux floraux* (titre décerné aux concurrents qui ont été trois fois vainqueurs), puis une députation de l'Académie, précédée d'une musique, s'en va chercher processionnellement les fleurs à

l'église de la Daurade, pendant que le secrétaire perpétuel de l'Académie fait sur le concours de l'année un rapport, où il a soin de témoigner du zèle de l'Académie pour le maintien des saines et belles traditions littéraires.

Quand la députation a reçu les fleurs des mains du curé de la Daurade, — lequel les lui remet en accompagnant cet acte d'un discours de circonstance, — on proclame les noms des vainqueurs.

Chaque ouvrage couronné est lu par l'auteur, s'il est présent, ou par l'un des académiciens.

La distribution des fleurs achevée, les lectures entendues, la séance finit par la distribution du programme du concours de l'année suivante.

Pendant longtemps le nombre des fleurs à décerner ne fut que de cinq ; puis il fut élevé à sept ; et enfin, dans le courant de la dernière année, une dotation, votée par le conseil général du département, a permis de mettre une huitième fleur dans la brillante corbeille de Clémence Isaure.

La violette — on ne sait pourquoi — n'y occupe plus son ancien rang : au lieu d'être faite d'or, elle est d'argent maintenant, mais elle est restée le prix du meilleur poëme.

L'amarante d'or est la récompense affectée à l'ode.

Le souci d'argent est destiné à l'églogue, à l'idylle, à l'élégie, ou à la ballade.

La primevère d'argent couronne la fable ou l'apologue.

Le lis d'argent est pour le meilleur sonnet ou la meilleure hymne en l'honneur de la Vierge Marie.

Enfin, l'œillet d'argent est resté la fleur de l'encouragement : on l'attribue ordinairement à des ouvrages que leur mérite rapproche le plus de ceux qui ont été couronnés.

Tous ces prix-là appartiennent en propre à la poésie ; mais il en est deux qui attendent les travaux de prosateurs : l'églantine d'or affectée au meilleur discours en prose sur un sujet qu'a proposé l'Académie ; enfin, l'immortelle d'or, la nouvelle fleur qui sera désormais destinée à récompenser alternativement un mémoire historique ou un éloge présentés au concours.

Charmants prix, qui sont essentiellement promis aux nobles efforts de l'intelligence !

Dans l'arène des jeux floraux, presque tous les noms de nos doux ou puissants poëtes ont victorieusement retenti : quelques-uns même y ont reçu leur première consécration.

Le pittoresque La Monnaye, le gai Favart, le tendre Millevoye, le solennel Soumet, la gracieuse Amable Tastu, le doux et grave Jean Reboul, ont tour à tour cueilli les fleurs d'Isaure. Fabre, un poëte comique du siècle dernier, s'était de lui-même surnommé d'Églantine, après avoir obtenu l'églantine d'or à l'un des concours toulousains. Victor Hugo était à dix-huit ans maître ès jeux floraux, où il avait déjà été couronné trois fois.

Il m'est arrivé d'entendre railler cette Académie des jeux floraux, qui distribue gravement, solennellement des fleurs métalliques aux auteurs de certaines paroles bien arrangées. Mais parce qu'on rit de certaines bonnes choses, elles n'en sont pas moins bonnes. Il est des cultes qu'il importe de garder. Le culte des belles-lettres, qui profite au cœur en procurant à l'esprit les plus pures jouissances, est de ceux-là. C'est pourquoi j'honore cette Académie qui le garde... et c'est pourquoi j'ai voulu vous parler de ses faits traditionnels, qui n'évoquent que de pacifiques et riants souvenirs.

L'ONCLE ANSELME.



Statue de Clémence Isaure, dans la salle des Jeux floraux, à Toulouse.
(P. 383, col. 2.)



L'orchestre marcha donc à souhait. (P. 386, col. 1.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XIII

Le préveil de Chaillé-les-Ormeaux.

Le lendemain, lundi de Pâques, c'était le préveil de Chaillé. Ambroise se réveilla de bonne heure, quoiqu'il fût un peu las de sa journée de la veille, mais celle-ci était bien plus importante. Ambroise était connu de tout le monde à Chaillé; il ne s'y trouvait pas une bonne âme qui ne l'eût regardé avec compassion dans sa pauvre chétive enfance, pas un mauvais garnement qui ne lui eût jeté des pierres en l'appelant méchant boiteux : il avait à se montrer dans toute sa gloire aux uns et aux autres. Les paysans, les ouvriers du bourg et des environs le verraient, c'était bien ; mais les bourgeois, le notaire et sa famille, et les Arnaudeau, et le docteur, et la bonne petite Anne, ne manqueraient pas de faire un tour à la fête ; et ils le remarqueraient, et l'on saurait qu'il avait appris à jouer du violon tout seul ! Il y avait bien un petit point noir dans sa joie : à Saint-Florent il n'y avait pas eu d'autres musiciens que lui ; mais à Chaillé il y avait Pierre Rabou, le joueur de flûte, et Xavier Larigue, le joueur de clarinette, qui renforçaient le son du violon avec celui de leurs instruments qui s'entendaient de loin ; et Ambroise ne savait pas trop quel effet lui feraient ces deux compagnons lui cornant aux oreilles. Aussi accepta-t-il avec plaisir l'offre que lui fit son père, qui n'avait pas la fièvre ce jour-là, de lui donner une leçon avant qu'il partît pour le préveil.

Il arriva à Chaillé comme la messe sonnait : il alla déposer son violon chez l'aubergiste de la place, qui gagnait gros ce jour-là, parce qu'on dansait devant sa porte, et il se rendit ensuite à l'église, où il se tint debout près du portail, parmi les hommes, tandis que les femmes du bourg prenaient place dans les bancs, et que celles des environs s'asseyaient sur leurs talons, et restaient immobiles, roulant leurs chapelets dans leurs doigts. Il s'aperçut bientôt qu'on l'avait remarqué, qu'on se le montrait, qu'on chuchotait autour de lui, et il se rengorgea.

Avec un peu moins de vanité, il n'aurait pas été aussi satisfait. Il y avait là quelques grands garçons qui ricanaient en le regardant et qui ne paraissaient pas animés d'une grande bienveillance à son égard. C'étaient des amis de Nicolas Rezeau et de son cousin le cabaretier qui demeurait près de la poste aux chevaux et qui aurait bien voulu attirer la danse de son côté, avec Nicolas pour violoneux. Mais Ambroise ne devina point leurs sentiments, et, la messe finie, il s'en alla vite à son poste.

Le préveil de Chaillé ressemblait à tous les préveils. Sur la place, dans les chemins, dans les prés, le long des haies verdoyantes, une foule bigarrée : femmes aux coiffes blanches, aux fichus de couleurs éclatantes, croisés par devant sous la bavette du tablier ; garçons au teint brun, abrités sous leur grand chapeau et appuyés sur leur bâton de cormier ; à tous les détours des sentiers, des marchandes accroupies dans la poussière, ayant devant elles un grand panier recouvert d'une serviette blanche, et offrant aux passants, l'une des gâteaux, l'autre des

1. Suite. — Voy. pages 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

crêpes, une troisième de la limonade, du poiré ou du vin blanc. Sur la place, des colporteurs se glissaient à travers la foule, leur boîte ouverte pendue au cou, offrant à tout venant des bagues d'argent, des médailles de cuivre, des petits Jésus de cire à chevelure de filasse, des bouquets de fleurs artificielles, des croix et des cœurs en or, enfilés dans un ruban de velours noir, tout prêts à être mis au cou, et des chaînes d'argent avec leur crochet, pour pendre à la ceinture les ciseaux et le couteau. Les chiens et les enfants abondaient, les beaux chiens de chasse au poil blanc marqué de grandes taches brunes ou rousses, les bons chiens de berger au poil hérissé et à l'œil éveillé, les pacifiques bassets aux jambes torses et au regard si doux, les turbulents chiens-loups au museau et aux oreilles pointues ; les enfants armés de longs sucres d'orge ou de bonshommes de pain d'épice, les filles déjà vêtues comme leurs mères, les garçons souvent coiffés d'un bonnet de fille noué sous le menton, qui allait fort mal avec leur culotte de drap, tout ce monde-là s'amusait beaucoup.

Ambroise parut sur son tonneau, entre Pierre Rabou et Xavier Larigue. Heureusement pour lui, c'étaient deux vieux amis de son père, et ils laissèrent l'enfant choisir les airs qu'il savait.

L'orchestre marcha donc à souhait, et Ambroise, tout en s'escrimant sur son violon, s'amusait à calculer combien il y aurait d'heures de danse jusqu'au soir, combien il pourrait tenir de contredanses dans chaque heure, et quelle somme il aurait à remporter chez lui à la fin de la journée. Rien ne manquait à son triomphe ; il avait vu passer tous les notables du pays, et plusieurs fois ces paroles : « Voyez donc le petit Tarnaud, qui tient la place de son père ! » avaient frappé son oreille. La petite Anne, qui était venue regarder la danse avec Pélagie, lui avait crié : « Bonjour, Ambroise ! » et à la fin de l'air elle avait applaudi de toute la force de ses petites mains. La famille Arnaudeau avait aussi fait le tour des danseurs, et il semblait à Ambroise que la majestueuse Mme Arnaudeau et l'élégante Sylvanie l'avaient honoré d'un regard de protection. Quant à Emmanuel, il ne paraissait pas avoir vu le petit violoneux ; il avait l'air de regretter sa tunique du lycée, dans le vêtement à la mode dont on l'avait affublé, et sa bouche faisait une moue significative à toutes les fois que sa mère le sommait de veiller à la blancheur de sa chemise ou à la roideur de son col.

Mais la figure qu'Ambroise eut le plus de plaisir à voir en face de lui, au premier rang de la foule, ce fut une petite figure brune et pâle, entourée de cheveux bien peignés, bien encadrée par sa coiffe blanche, et dont les yeux brillants et la bouche souriante lui adressèrent de loin un joyeux salut. C'était comme si elle lui eût dit : « T'y voilà enfin ! et moi, ta petite amie, je suis venue pour voir ton triomphe. » Ambroise lui fit signe qu'il la voyait, et joua pour elle, en pensant au jour où il avait exécuté dans la grotte son premier avant-deux, qu'elle avait dansé si gentiment avec sa robe rapiécée et ses cheveux ébouriffés.

Tout à coup, il sentit une main se glisser par derrière, le long de son soulier, s'insinuer dans son pantalon, et lui pincer rudement la jambe. Ambroise ne cria pas, mais, surpris, il cessa un instant de jouer. Ses deux compagnons le regardèrent avec étonnement. Il se remit bien vite et rattrapa le reste de l'air. La main s'était retirée.

Mais elle y revint un instant après. Cette fois, au lieu de le pincer, elle le chatouillait ; c'était bien pis. Le pauvre garçon secouait la jambe attaquée, comme pour donner une ruade ; la main lâchait prise et passait à l'autre jambe. Ambroise ne quittait pas son violon, mais, il faut bien le dire, il jouait tout de travers ; les danseurs commençaient à s'en apercevoir et à murmurer, et Véronique avait perdu son sourire et le regardait avec inquiétude. On approchait de la fin de la danse, lorsque la main pinça si fort la jambe droite du petit violoneux, pendant qu'une autre main lui tirait brusquement la jambe gauche, qu'il chancela et ne put retenir un cri de douleur. En même temps son archet glissa sur les cordes et fit entendre un accord si désespéré, si grinçant, si hors du ton, que Pierre Rabou et Xavier Larigue, stupéfaits, en interrompirent aussi leur partie.

Les murmures des danseurs éclatèrent, ils s'élancèrent vers l'estrade : le petit violoneux venait de disparaître. L'ennemi qui l'avait si méchamment harcelé depuis un quart d'heure l'avait, au moment où il trébuchait, empoigné par le fond de la culotte, et le tenait en l'air dans la position la plus incommode qu'on puisse imaginer. C'était le cousin de Nicolas Rezeau : il riait de tout son cœur de ce qu'il trouvait une bonne farce, et une douzaine de grands garçons riaient comme lui du supplice du pauvre Ambroise. Celui-ci, à tous les quolibets, à toutes les injures de ses persécuteurs, ne répondait pas un mot ; il osait à peine se débattre, de peur de briser son violon, qu'il n'avait pas lâché. Mais il jeta un cri comme si on l'eût tué, au moment où le frère du méchant cabaretier lui arracha des mains son cher instrument. Le voleur ne le garda pas longtemps ; il lui sembla que le violon s'enfuyait tout seul, tant était petite la main qui le lui enleva. Il regarda : devant lui, la petite Véronique, pâle, frémissante, serrait le violon contre sa poitrine, en lui criant avec un air de défi : « Venez le prendre ! venez, si vous osez me tuer ! »

Le grand cabaretier, tout surpris, lâcha Ambroise, qui, tremblant encore, mais courageux, vint se placer, le jarret tendu, les poings fermés, devant Véronique, pour défendre à la fois son violon et sa petite amie. Mais les deux enfants n'étaient pas de force à lutter, et Ambroise, attaqué par deux côtés à la fois, n'eût pas tardé à être vaincu, si un secours inespéré ne lui était arrivé. Au moment où il parait les premiers coups, il entendit une voix, une fraîche voix d'enfant, qui s'écriait :

« Est-ce lâche de le laisser tout seul contre deux! Oh! Emmanuel, on dit que vous vous battez tous les jours au collége! »

Et, presque au même moment, un des adversaires d'Ambroise roula dans la poussière, renversé par un vigoureux croc-en-jambe. L'autre se retourna contre ce nouveau combattant; mais celui-ci avait la tête de plus qu'Ambroise, et des bras et des poings dont il avait évidemment l'habitude de se servir. Ambroise, encouragé, revint à la charge. Pendant ce temps, la foule s'était amassée; le petit violoneux avait ses partisans, qui se trouvèrent bientôt plus nombreux que ceux de Nicolas Rezeau; on fit cesser le combat, et on chassa honteusement le cabaretier, dont la punition fut de ne pas vendre un verre de vin de tout le préveil : il en fit une maladie.

Ambroise, un peu meurtri, un peu moulu, ne sentait pas les coups qu'il avait reçus; il courut à son violon, l'examina, le fit vibrer, et le trouvant sain et sauf, il sauta au cou de Véronique et l'embrassa. Le plus malheureux, ce fut le brave champion du petit ménétrier : il était sorti du combat, victorieux, mais avec quelle chemise chiffonnée, hélas! avec quel col sali, froissé, ne tenant plus que par un bouton! avec quelle chevelure emmêlée, quelle casquette sans visière, souillée de poussière — on l'avait ramassée sous les pieds — et par-dessus tout, avec quelle veste manchote et privée de la moitié de son revers! Malheureux Emmanuel! Il n'eut pas le plus petit mot à dire pour sa défense, quand sa mère, reculant d'horreur à son aspect, le condamna sans pitié à la prison et au pain sec pour le reste des vacances, malgré les prières de la petite Anne, qui pleurait et suppliait pour qu'on pardonnât à Emmanuel, « puisque c'était elle qui l'avait envoyé se battre ».

« Est-ce que vous croyez que je n'y serais pas allé tout seul? » répliqua fièrement le condamné. Et, enfonçant sur sa tête son débris de casquette, il s'en alla se faire mettre en prison dans la grange.



CHAPITRE XIV

Compassion d'Anne pour un prisonnier, et ce qui s'ensuivit.

Ce n'était pas que la petite Anne fût gourmande; mais elle avait l'âme d'une ménagère, et savait la considération que méritent toutes les choses que l'on mange avec le pain. Le pain lui-même, le boulanger l'apporte, on n'a pas à s'en occuper : mais un pot-au-feu bien conduit, un roux bien fait, une sauce bien liée, un rôti bien saisi, et surtout (j'entends à l'âge d'Anne) une crème bien prise, une compote bien glacée de son sirop, une marmelade bien réduite, une gelée bien transparente et bien ferme à la fois, qui tremble quand on la coupe, et se laisse pénétrer par la lumière qui la fait briller comme une topaze ou comme un rubis, quelles choses intéressantes et respectables! et qui oserait en nier l'importance? Elles causent deux joies à la ménagère : la première, c'est d'en surveiller la confection; la seconde, de saisir sur la physionomie des gens qui s'en régalent le plaisir qu'elles leur causent. Il y a des femmes pour qui ces joies-là n'existent pas : on ne mangera jamais rien de bon chez elles, et je croirais même volontiers qu'il manquera toujours quelque chose au confortable de leur intérieur; il y en a d'autres qui les éprouvent trop, et qui mettent toute leur âme dans leurs casseroles : elles ne sont bonnes qu'à élever des coqs en pâte, ce qui s'écarte beaucoup de la destinée générale de l'humanité; enfin, il y a des femmes qui les ressentent dans la juste mesure et leur accordent précisément la place qu'elles doivent avoir. Anne, d'instinct, était de celles-ci; c'est pourquoi elle rêva toute la soirée, tristement, au chagrin que devait avoir Emmanuel de manger du pain sec, et d'être puni pour une bonne action. Elle eut bien de la peine à s'endormir, et Pélagie, qui couchait tout près de sa petite chambre, l'entendit plusieurs fois soupirer dans son sommeil. Cela ne l'empêcha pas de se réveiller dès l'aube, de se lever tout de suite, et de servir le café au docteur avec sa gentillesse habituelle, accompagnée ce matin-là d'un petit air posé qui indiquait de graves préoccupations.

Dès que le docteur fut parti, Anne déploya une grande activité. Elle allait et venait de l'office à la cuisine, ouvrant les buffets, les armoires, grimpant sur une chaise pour voir sur les planches les plus élevées du fruitier; et Ajax la suivait pas à pas, lui poussant de temps en temps le coude du bout de son museau noir, comme pour lui dire : « Que fais-tu donc? n'allons-nous pas nous promener ce matin? »

Enfin la fillette eut fait son choix. Elle installa au fond d'un panier une belle serviette blanche; elle mit dans une soucoupe une cuisse de poulet entourée de sa gelée, arrangea du beurre dans un petit pot, de la crème dans un autre, enveloppa dans du papier une tranche de pâté de lièvre, et rangea tout cela

dans le panier. Il y restait encore de la place pour un pot de verre recouvert d'un rond de papier blanc soigneusement collé, où on lisait en grosse écriture : *Gelée de groseille, 1860*, et pour trois pommes de reinette, orgueil de Pélagie, qui avait su les conserver de la Toussaint à Pâques. Elle remplit les vides avec des papillottes en chocolat et un jeu de quilles en sucre rose, restes des bonbons du jour de l'an. Anne arrangea tout cela avec le même soin que si c'eût été un cent d'œufs ou un enfant nouveau-né, assujettit le couvercle du panier et alla le déposer dans la cabane du jardin. Puis elle attendit Pélagie pour ne pas laisser la maison seule, et quand elle l'eut vue revenir de la tournée aux provisions, elle s'échappa en courant, et Ajax avec elle.

Elle n'allait pas loin ; pourtant elle fit mystérieusement un détour par les prés, changeant souvent de bras son panier qu'elle était allée reprendre et qui était un peu lourd pour elle. Enfin elle arriva à un échalier qu'elle passa avec précaution, et s'approcha doucement d'une tourelle isolée, grange par en bas et pigeonnier par en haut. C'était là que M. Arnaudeau serrait les récoltes destinées à ne pas séjourner longtemps en grange et à être vendues ou transportées ailleurs. Pour le moment le rez-de-chaussée était vide ; aussi avait-on laissé la clef à la porte, fermée en dehors sur le prisonnier.


Elle fit un détour par les prés. (P. 388, col. 1.)

Anne posa son panier, fit tourner la grosse clef dans la serrure, poussa la porte et entra. Emmanuel dormait, et comme il faisait sombre dans la grange, elle crut d'abord qu'il n'y était pas et qu'on lui avait fait grâce. « Ce pauvre Emmanuel, se dit-elle, tant mieux ! Pourtant je lui apportais de bonnes petites choses. » A ce moment, Ajax, qui flairait çà et là, arrivé à un lit de foin étendu dans un coin, passa sa langue sur la figure du dormeur qui se réveilla en sursaut et fit un bond d'un air effaré. Anne éclata de rire.

« C'est Ajax ! dit-elle en battant des mains. Je suis sûre que vous l'avez pris pour un tigre. N'est-ce pas que vous avez eu grand'peur ?

— Non, pas peur, puisque je dormais. Et puis je ne suis pas poltron, vous savez bien, Anne. Je ne vous attendais pas, et j'ai été étonné, voilà tout. Pourquoi venez-vous si matin par ici ?

— Si matin ! il est bientôt huit heures. Il ne fait pas clair, ici ; c'est une vraie prison où l'on vous a mis, mon pauvre Emmanuel. Et quand je pense que c'est moi qui en suis cause ! Je n'en ai pas dormi de la nuit.

— Moi, j'ai très-bien dormi. Les hommes doivent savoir dormir partout. Quand je serai soldat, je coucherai par terre, sur le champ de bataille, après la victoire... on n'a pas de lits de plume au bivouac. Je voudrais déjà avoir vingt ans ; j'aimerais mieux apprendre l'exercice que le latin. Vous voyez bien qu'il ne faut pas vous faire de chagrin pour moi. C'est égal, vous êtes bien gentille d'être venue me voir.

— Je pensais que c'était bien triste pour vous, un mardi de Pâques, de n'avoir que du pain sec à manger, et je vous ai apporté... vous allez voir... Justement vous n'avez pas déjeuné, puisque vous n'étiez pas réveillé ; et voilà sur ce bahut un pain et une cruche d'eau. Ah ! le pain est encore chaud !

— On l'aura apporté pendant que je dormais. C'est très-bon, du pain chaud. En voulez-vous, Anne ?

— C'est cela ! nous allons déjeuner ensemble. Je suis une dame, vous m'avez invitée, et nous allons mettre le couvert. Là, sur le bahut : votre escabeau d'un côté, un autre pour moi vis-à-vis. Ma serviette va faire la nappe : voici les plats. Voyez comme c'est joli ! Une assiette de papier pour vous, une pour moi : vous avez un verre, moi je boirai dans le pot à crème, quand il sera vide. Nous y voilà. Monsieur, vous servirai-je une tranche de pâté ?

— Volontiers, madame. Veuillez accepter le croûton du pain.

— Mille remercîments, monsieur. Votre pain est très-croustillant, je l'aime beaucoup comme cela.

— Madame, vous avez une excellente cuisinière, et je lui enverrai tous les lièvres de ma chasse, pour que vous ne manquiez jamais de pâtés. Moi, j'en aurai toujours assez — sur mes livres latins.

— Oh ! quelles drôles d'idées vous avez, Emmanuel ! s'écria la petite en riant. Vous ne parliez pas comme cela l'autre jour à la maison. Je crois que quand vous êtes en toilette vous avez la bouche cousue. N'est-ce pas ?

— Est-ce que je peux dire un mot devant ma mère ?

« Lourdaud ! paysan ! » Voilà comme elle me traite. Et cette pimbêche dè Sylvanie qui répète en pinçant la bouche : « Lourdaud ! paysan ! » Quand je m'attends à être rabroué, je ne dis que des sottises : voilà !

— Monsieur, vous ne mangez plus. Voici du poulet froid, très-tendre ; je tâcherai de vous apporter autre chose ce soir, ainsi ne faites pas d'économies.

— Oh ! ne vous mettez pas en peine de moi, Anne ; je ne suis pas gourmand, quoique j'aie bon appétit. Heureusement que Martuche m'a apporté un pain tout entier : je voudrais être sûr que le petit violoneux en a autant. Qu'est-il devenu, ce pauvre petit diable ?

— Il n'avait rien de cassé ; on l'a bassiné avec de l'arnica, et on lui a fait boire un bon verre de vin chaud, et puis il a recommencé à jouer du violon. Il est très-courageux, cet enfant-là, Emmanuel. Savez-vous qu'il a appris à jouer du violon tout seul ?

— Oh ! tout seul, ça n'est pas possible. Il y a des élèves au lycée qui apprennent le violon avec un maître, et ils ne sont pas seulement capables de jouer la retraite, ou le *roi Dagobert*.

— Je vous dis qu'il à appris tout seul, parce que son père était malade, et que sa mère ne faisait que se mettre en colère parce qu'il ne gagnait plus d'argent. C'est la petite Véronique qui m'a raconté cela, cette petite qui a pris son violon pour empêcher les méchants gars de le casser. Elle l'a entendu chercher ses airs, et il n'avait personne pour lui montrer. Aussi, il est heureux à présent. Sa mère ne l'aimait pas, elle le battait, elle disait qu'il n'était bon à rien ; maintenant elle lui fait toutes sortes d'amitiés, et elle se vante de lui à tout le monde.



La petite Véronique serrait le violon contre sa poitrine. (P. 386, col. 2.)

— Et lui ? est-ce que cela lui fait plaisir ? demanda Emmanuel en haussant les épaules. C'est par orgueil qu'elle l'aime, sa mère ; ce n'est pas là ce que j'appelle aimer les gens. C'est comme si je devenais un de ces jours un joli gandin tout pommadé, avec des airs de demoiselle et une raie au milieu de la tête : on ne demanderait pas mieux que de m'emmener en voyage, alors. Mais moi !...

— Eh bien, Ambroise n'est pas comme vous, reprit la petite qui avait compris ; il est content que sa mère l'aime, et je crois qu'il a raison et qu'il est plus heureux comme cela.

— Oh ! vous, Anne, vous aimez tout le monde. Je parie que vous n'êtes pas capable de détester les méchants !

— Si, pendant qu'ils sont méchants ; ainsi, quand vous m'avez cassé mes poupées, quand vous m'avez coupé la queue de mon chat, quand vous m'avez plumé ma poule blanche, quand vous m'avez écrasé mon réséda, eh bien, je ne vous aimais pas du tout ; et je vous aime à présent, parce que vous avez défendu le pauvre Ambroise. Est-ce que je n'ai pas raison ? »

Emmanuel, embarrassé par le souvenir de ses anciens méfaits, se faisait une tartine de crème en manière de contenance, et il y mordit une forte bouchée pour se dispenser de répondre. Anne le regarda manger ; puis, se levant :

« Il faut que je rentre à la maison : Pélagie serait inquiète si je restais trop longtemps dehors, et puis j'ai mes devoirs à faire.

— Vos devoirs ! pauvre Anne ! c'est bien ennuyeux, n'est-ce pas ?

— Mais non, au contraire, c'est très-amusant ; j'ai des fables très-jolies à apprendre, et puis des histoires très-intéressantes. Quand j'ai appris ma leçon, je lis toujours un peu du reste du livre pour voir ce qui arrivera après.

— Ah bien ! c'est une idée qui ne m'est jamais venue.

— Vous ne lisez jamais ?

— Bien sûr ! Est-ce que je le peux au lycée ? Je passe tout mon temps à faire des pensums. Quand je pense que j'en ai encore pour cinq ou six ans au moins de cette vie-là !

— Pauvre Emmanuel ! Et dire que vous voilà encore en prison pour vos vacances ! Je reviendrai vous voir dans la journée, si je peux. Voulez-vous que je vous apporte un livre pour vous désennuyer ?

— Mais je ne m'ennuie pas : je ne m'ennuie jamais quand je ne travaille pas, moi. Je n'ai pas de pensums à faire, c'est toujours autant de gagné ; et puis peut-être qu'on fera encore aujourd'hui des visites de cérémonie, et je n'en serai pas ; j'aime mieux être ici, surtout si vous venez me voir. Pour les livres, si vous en avez un bien amusant, apportez-le, nous rirons ensemble, ce sera plus drôle.

— A revoir, Emmanuel, à tantôt ! »

Et Anne sortit de la grange en enfermant le prisonnier.

A suivre. Mme COLOMB.



LES CAUSERIES DU JEUDI

—

L'HÔTEL-DE-VILLE DE PARIS

Traversant il y a quelques semaines les Champs-Élysées, je suivis plusieurs personnes qui entraient au Palais de l'Industrie. Elles me conduisirent dans une salle aux parois de laquelle étaient appendues force feuilles de bristol historiées. Les unes portaient tout un enchevêtrement géométrique de lignes noires ou roses, pleines ou pointillées, qui, je dois l'avouer, n'eurent pour mes yeux qu'une douteuse signification. Les autres, assez froidement peintes au lavis ou à l'aquarelle, reproduisaient la façade d'un monument que j'eus bientôt reconnu, bien que sur certains de ces tableaux l'image de ce monument se trouvât, tantôt ornée de quelque appendice plus ou moins heureux, tantôt partiellement défigurée en tels ou tels de ses détails.

Dans cette salle donc étaient exposés dix à douze projets de reconstruction de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Cette reconstruction avait été mise au concours ; un jury — si vous avez oublié ce qu'on entend par jury, reportez-vous à la première de nos causeries — choisi, moitié par les concurrents eux-mêmes, moitié par le gouvernement, avait éliminé déjà un grand nombre de projets; il en était venu de toutes sortes, et, paraît-il, dans ce pêle-mêle la plus folle extravagance le disputait quelquefois à la plus triste nullité. Une dizaine seulement, ceux qui à un premier examen avaient été jugés les meilleurs à divers points de vue, étaient restés en présence pour le concours définitif. Le public pouvait les voir, les apprécier, les discuter, et c'était de quoi il ne se privait pas.

Je fus même témoin d'une lutte — orale, bien entendu — assez vive entre trois ou quatre personnes, à qui sans nul doute importaient beaucoup plus leurs sympathies pour les concurrents que le mérite de leurs plans. Pour moi, accoutumé que j'étais à l'aspect de l'ancien monument, qui toujours d'ailleurs m'avait semblé faire très-bonne figure là où il est question de le réédifier, je penchais tout naturellement pour celui des projets qui devait nous le rendre à peu près dans son état normal. Et depuis, quand j'ai appris que le vote dernier du jury avait prononcé dans le sens de mes idées, j'ai été très-aise de cette décision qui fera que, le travail achevé, il semblera que rien de fâcheux ne se soit passé à cet endroit. Le souvenir d'un des plus lugubres épisodes de notre histoire se trouvera comme effacé au moins sur un point, et il n'y aura eu pour ainsi dire qu'absence temporaire de l'édifice, et non disparition ou substitution.

On assure en outre que MM. Ballu et de Perthes, les auteurs du projet adopté, tout en conservant aux

constructions leur aspect extérieur, ont su trouver, pour la disposition intérieure, des combinaisons bien préférables aux anciennes.

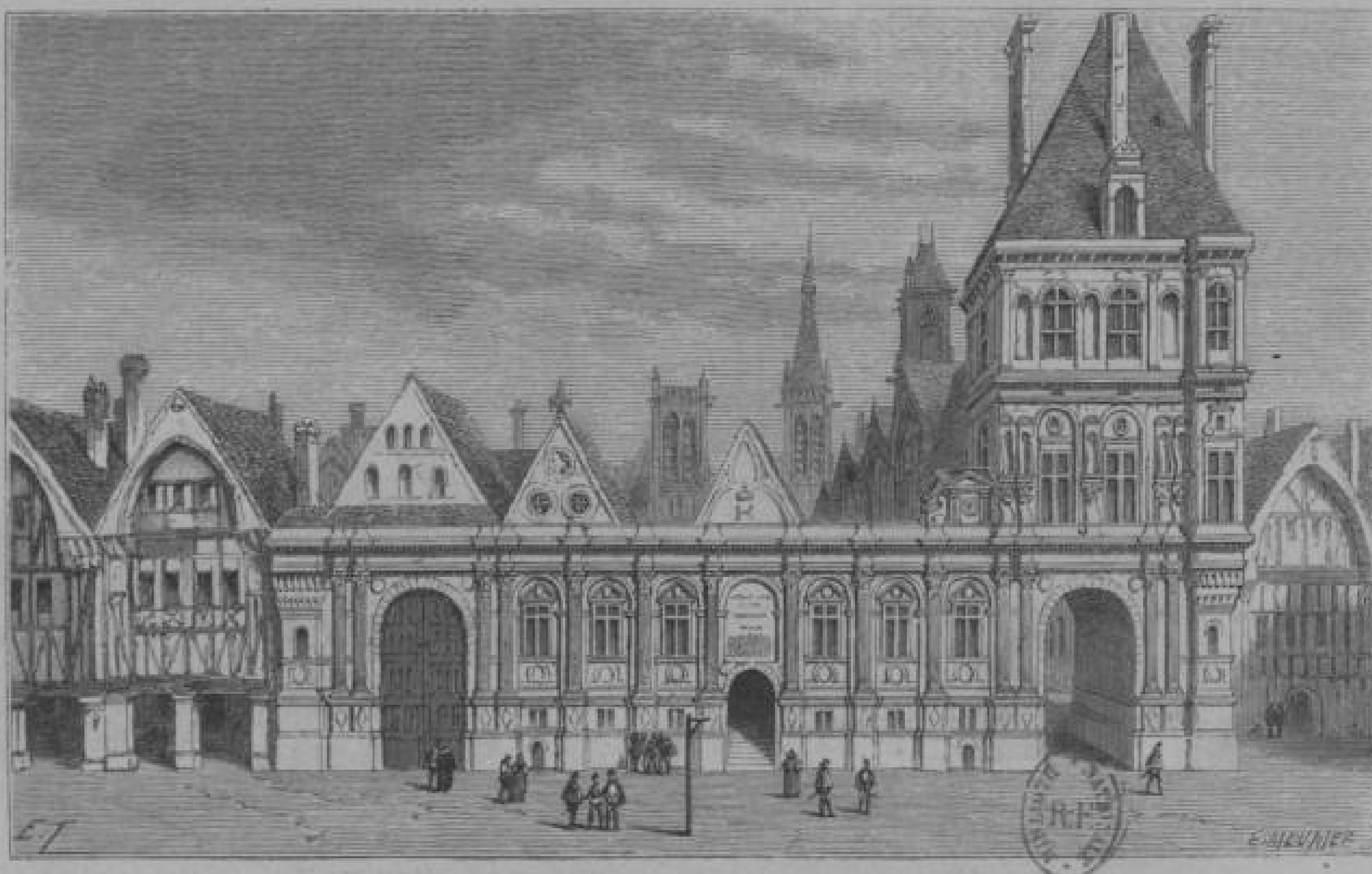
Les terrassiers, les maçons, les charpentiers, les menuisiers, les peintres, vont venir. Avec l'activité qu'on sait déployer de nos jours dans les travaux de ce genre, ils auront bientôt substitué au squelette sinistre que nous voyons aujourd'hui, un monument à la fois tout neuf et tout vieux, — car pour lui donner l'air de respectable vétusté qui convient à ces graves édifices on emploiera, je suppose, le même procédé que je vis mettre en usage lors de la jonction du Louvre et des Tuileries. On aspergea les façades neuves d'un liquide ferrugineux, qui communiqua aussitôt aux pierres fraîchement taillées ce hâle sévère que les parties anciennes des bâtiments devaient à l'effet prolongé des intempéries.

Tout est donc au mieux. D'ici à une époque relativement rapprochée, les passants qui traverseront la place de Grève — pour lui garder son nom si généralement célèbre — constateront le retour des choses à l'état normal. Et alors, si parmi ces passants se trouve quelque enfant désirant connaître la vieille histoire du jeune édifice, et que sa question s'adresse à quelque homme un peu versé dans les annales parisiennes (qui, nous devons bien le reconnaître, sont pour une bonne part des annales françaises), voici à peu près ce que l'homme pourra raconter à l'enfant.

Tout d'abord l'Hôtel-de-Ville de Paris est, en France, le plus ancien des monuments de ce nom; mais que signifie ce nom lui-même? c'est ce qu'il importe de savoir, et en ce qui concerne Paris, plus encore qu'aucune autre ville française, cette signification est facile à déduire des faits historiques.

Paris (qui porte un vaisseau dans ses armes) avait été fondé par des hommes vivant de pêche et de chasse sur les bords du fleuve. Notre capitale dut ses premiers développements à une population de gens qui, transportant par bateaux les produits de la haute et basse Seine, avaient fait de leur cité un grand centre de commerce.

Dès l'origine presque ces mariniers, ces marchands, tous ceux en un mot qui vivaient du *commerce de l'eau* (ou par eau) s'étaient constitués en une association qui pendant bien longtemps garda le titre de *corporation de la marchandise de l'eau*. Or, comme les *gens de l'eau* formaient la majorité dans cette ville qui n'existait que par eux, la corporation, ou plutôt, pour employer l'expression consacrée, le *corps* des marchands devait tout naturellement devenir bientôt dans le langage usuel le *corps de ville*. Les membres du corps de ville prirent aussi le titre de *bourgeois* — du mot celtique *bourg* ou *burg* qui désignait une agglomération de demeures. Les marchands étant des bourgeois, ces bourgeois ou hommes importants de la ville ayant besoin de se voir, de s'entretenir pour la discussion des intérêts communs dont la sauvegarde leur était du reste confiée, il arriva qu'ils durent choisir et fixer un lieu de réunion. En principe, à Paris, ces assemblées se tenaient dans un petit édifice, dont les restes n'ont disparu que dans ces dernières années, à l'époque du percement de la grande ligne du boulevard Saint-Michel. Cette maison, siége des délibérations du *corps de ville*, portait le nom modeste de *Parloir-aux-Bourgeois*. Mais, au XIVe siècle,



L'Hôtel-de-Ville de Paris en 1594. (P. 392, col. 2.)

ce local fut reconnu insuffisant et mal situé, car la *Grève* était alors devenu le principal lieu de débarquement et d'entrepôt des marchandises. La *Ville* acheta, pour servir d'*hôtel* aux bourgeois administrateurs de la cité, une grande maison, que l'on désignait indifféremment, soit à cause de sa situation, soit à cause de ses dispositions architecturales, sous les noms de *maison de la Grève*, de *maison aux Piliers* et aussi sous celui de *maison aux Dauphins* parce qu'elle avait appartenu aux anciens Dauphins du Viennois.

Ainsi s'expliquent et le nom et la destination de l'édifice. Et comme dans la plupart des cités, soit plus tôt, soit plus tard, des corps de ville se trouvèrent constitués, qui eurent pour but de veiller à l'administration intérieure et de soutenir les droits et les prérogatives des bourgeois en face du pouvoir royal, il y eut dans chacune de ces cités une *maison* ou *hôtel de ville*.



L'Hôtel-de-Ville de Paris en 1870.

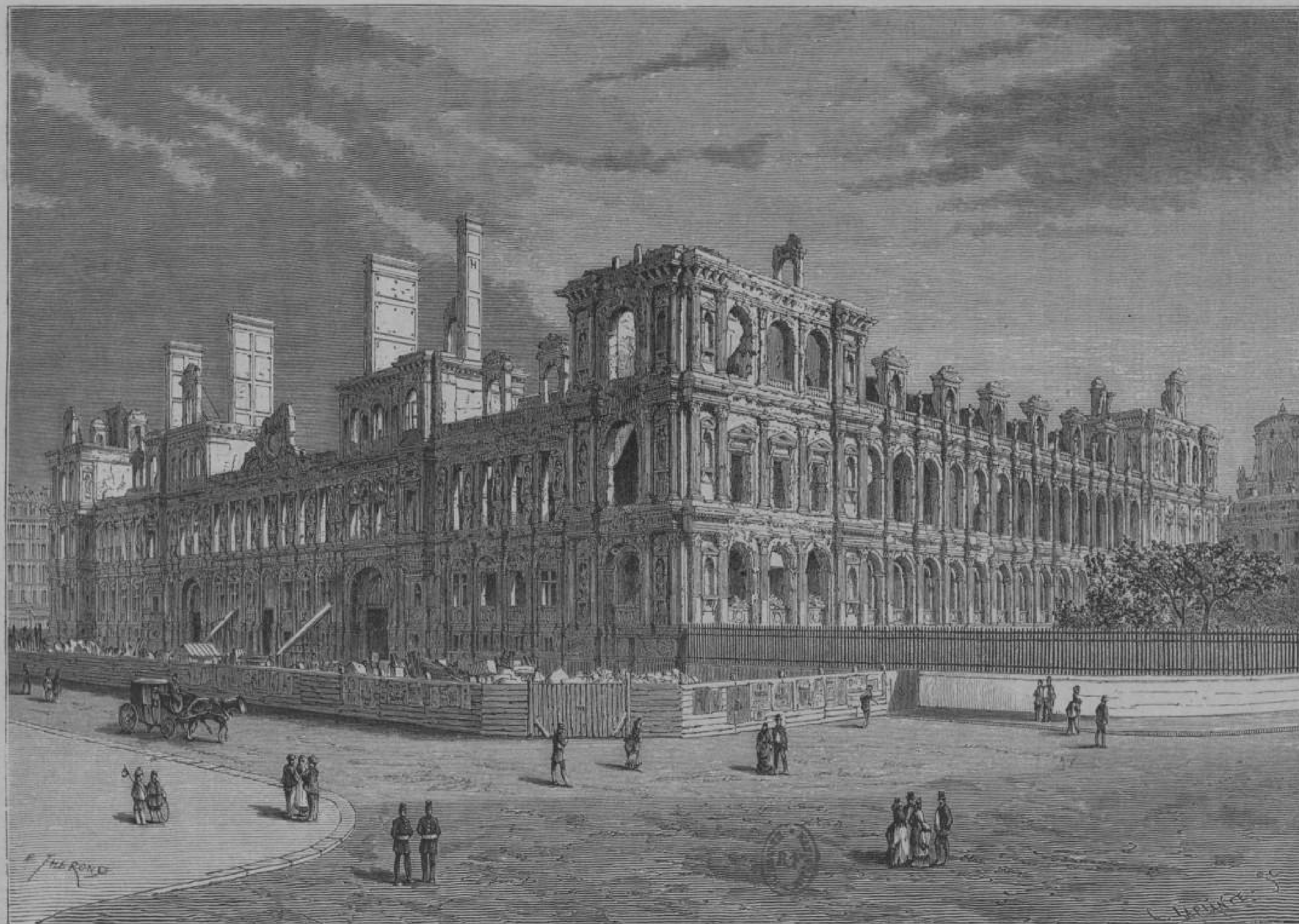
En 1529, la Maison aux Piliers, qui datait déjà de loin et qui, bien qu'entretenue avec tout le soin possible, menaçait ruine, fut en outre reconnue insuffisante comme l'ancien *Parloir*. Paris s'agrandissait toujours, son commerce devenait de plus en plus considérable, ses bourgeois de plus en plus nombreux et l'administration donnait lieu à l'organisation de services qui ne pouvaient plus être centralisés dans l'hôtel existant. Le corps de ville décida l'érection, dans le voisinage de la Maison aux Piliers, d'un édifice monumental, dont le plan fut donné par un architecte italien nommé Dominique Boccador et surnommé de Cortone à cause de sa ville natale. Le 15 juillet 1533, la première pierre fut posée au milieu d'une fête durant laquelle, comme le dit un vieux chroniqueur, « il y avait sur la Grève tonneaux défoncés, tables dressées, pain et vin pour donner à manger et à boire à tout venant; le menu peuple criant à haute voix : « Vive le Roy (François Ier) et Messieurs de la Ville! »

La construction ne marcha pas aussi vite qu'on l'avait pensé, car — les guerres, les gènes du trésor venant à la traverse — il se passa près d'un demi-siècle sans que l'ensemble du plan indiqué par le Boccador fût mené à bonne fin. Ce ne fut même qu'au commencement du règne de Louis XIII qu'on put considérer l'Hôtel-de-Ville comme à peu près terminé, au moins dans ses parties importantes, bien que depuis longtemps déjà, c'est-à-dire quelques années après les premiers travaux, on eût livré au corps municipal un nombre de salles suffisant pour les divers services.

Sous Louis XIV, de grands embellissements, plus intérieurs qu'extérieurs, furent exécutés, et firent de la maison des bourgeois un véritable palais digne de recevoir les hôtes les plus illustres, et de servir de théâtre aux fêtes les plus somptueuses[1].

Sous ce règne, d'ailleurs, l'importance des magistratures municipales avait été singulièrement amoindrie; car elles ne se conciliaient guère avec une royauté qui voulait être absolue, et qui ne souffrait

1. Le *Journal de la Jeunesse* a donné, à la page 233, une reproduction de la gravure de Moreau, qui représente une fête donnée au roi Louis XVI dans les salons de l'Hôtel-de-Ville, et qui peut donner une idée de la richesse de décoration intérieure du monument municipal.



Ruines de l'Hôtel-de-Ville de Paris, dans leur état actuel.

pas qu'aucun pouvoir restât debout, même au-dessous du sien. A cette situation, l'Hôtel-de-Ville gagna que, considéré en quelque sorte comme maison royale, les rois se crurent tenus d'employer les artistes les plus habiles à le décorer. Ce furent partout des statues rappelant les hommes qui s'étaient distingués à divers titres dans la cité, des peintures représentant les scènes les plus mémorables de l'histoire de France, et partout des inscriptions laudatives en l'honneur des souverains.

Il en alla ainsi jusqu'à la Révolution, où la *Maison commune*, comme on l'appela alors, se dépouilla de tout ce faste, et où les nouveaux emblèmes remplacèrent les légendes monarchiques.

Sous l'Empire, l'Hôtel-de-Ville reprit son nom, mais pour devenir le siége de la Préfecture du département de la Seine. Attendu l'importance d'une telle administration, il fut question de l'agrandir en annexant, en soudant pour ainsi dire, de nouveaux bâtiments à ceux qui existaient et qui étaient demeurés à peu près tels que dans leur primitive conception. A vrai dire, on eut aussi un instant l'idée de construire ailleurs un autre Hôtel-de-Ville, en laissant subsister l'ancien, qui n'aurait plus servi que de bibliothèque municipale et de dépôt des archives... Mais rien de tout cela ne put s'effectuer. Enfin, la mise en l'état actuel, c'est-à-dire l'agrandissement considérable de l'édifice, au centre duquel devait être enchâssé dans une véritable *monture* l'Hôtel-de-Ville du Boccador, date seulement du règne de Louis-Philippe. Les travaux ne furent achevés qu'en 1846.

Et maintenant, quelle longue liste à dresser si l'on voulait mentionner tous les événements dont l'Hôtel-de-Ville fut le témoin : événements joyeux ou sinistres, heureux ou funestes, et qui, le plus souvent, bien que résultant de l'émotion locale, devaient avoir une profonde signification nationale!

L'Hôtel-de-Ville est bâti sur cette place de Grève fameuse à tant de titres, qui fut pendant des siècles comme le théâtre obligé de toutes les scènes les plus émouvantes. Les grands citoyens y étaient acclamés, les grands coupables punis : les fêtes y riaient, les émeutes y grondaient, et toujours la maison des bourgeois avait sa part dans la journée : spectateurs illustres à ses balcons, magistrats solennels sous son porche, foule terrible dans ses salles... que sais-je?...

Ajoutons que la Grève fut jusqu'à ces derniers temps le lieu où stationnaient les ouvriers de certains corps d'état pour attendre que les patrons vinssent les engager. Cette circonstance a même donné une locution à la langue usuelle : *se mettre en grève* se dit aujourd'hui des ouvriers qui, n'acceptant pas les conditions de salaire qui leur sont offertes, refusent de rentrer à l'atelier. Par allusion à l'ancienne coutume, on les considère donc comme s'obstinant à rester « sur la (place de) Grève ».

C'est enfin sur cette même place que chaque année, le 24 du mois de juin, se célébrait en grande pompe une cérémonie dont l'origine remonte, autant qu'on peut le croire, au paganisme. Je veux parler du *feu de la Saint-Jean*, que les magistrats municipaux en grand costume, et ornés de guirlandes de fleurs, allumaient de leurs mains, pendant que les tambours battaient, que les mousquets et les canons tiraient.

A l'ordinaire, — qui nous dira pourquoi cette cruauté offerte comme un sujet de joie? — on jetait dans ce feu, solennellement allumé pour le divertissement du peuple, de malheureux chats, qui agonisaient en faisant mille contorsions douloureuses. Et des comptes que l'on a conservés nous apprennent qu'une fois — en 1572, la terrible année de la Saint-Barthélemy — le roi devant assister en personne à la fête, on se mit en frais pour pouvoir lancer dans le brasier un renard, afin de « donner plaisir à Sa Majesté ».

En ce temps-là, jeux de peuple et jeux de prince se valaient, paraît-il. Dieu nous garde donc d'y retourner!

L'Oncle Anselme.

ÉVASION D'UN JEUNE AVEUGLE

Une aventure singulière vient de mettre en émoi l'institution des Jeunes Aveugles de Paris.

Un jeune enfant âgé de douze ans, aveugle de naissance, avait été envoyé, il y a peu de temps, de la maison des Enfants Assistés à l'institution des Jeunes Aveugles. Là, malgré tous les soins dont il était entouré, il prit l'établissement en aversion et il résolut de s'échapper de sa prison pour aller courir le monde et les aventures.

Se trouvant un jour seul dans une des cours voisines de la rue, il mit à exécution son projet d'évasion, avec une habileté vraiment merveilleuse de la part d'un être privé du secours de la vue.

Il réussit à grimper sur le toit d'une joliette et gagna de là le faîte du mur. Puis, fixant à une saillie une corde dont il avait eu soin de se munir, il se laissa glisser sans accident sur le trottoir de la rue Duroc : une véritable évasion de prisonnier d'État!

Le pauvre innocent, dans ses rêves de liberté, s'était fait une idée bien bizarre du monde. Il avait cru qu'une fois hors de sa prison il pourrait errer en liberté sous les ombrages touffus des forêts, où il n'aurait qu'à disputer sa nourriture aux bêtes fauves. Aussi s'était-il muni, pour repousser leurs attaques, d'un arc qu'il avait fabriqué avec une corde et un cerceau, et de flèches, simples baguettes inoffensives. Il avait emporté avec lui un petit sac contenant quelques croûtes de pain, qui devaient lui servir de provisions pendant ses voyages.

Ce qui peut paraître aussi merveilleux que son

évasion, c'est qu'une fois dans Paris, le jeune aveugle put s'y promener sans attirer l'attention et traverser impunément les voies encombrées de voitures.

Mais on s'aperçut bien vite de sa fuite à l'institution, et l'éveil fut donné à la préfecture de police. Six heures après son départ, il était arrêté par des gardiens de la paix qui le conduisirent au poste, d'où il fut réintégré à l'institution.

On dit que l'insuccès de sa tentative ne l'a pas découragé et qu'il est tout prêt à recommencer.

LA PUISSANCE DE SALOMON

Le grand roi Salomon n'est pas seulement célèbre dans les récits de la Bible. Les peuples de race arabe avaient beau être ennemis du peuple hébreu, ils se souvenaient que leur origine était la même, et célébraient volontiers dans leurs poésies les héros d'Israël. C'est ainsi qu'ils ont transformé Salomon en un magicien dont la domination s'étendait non-seulement sur les hommes, mais encore sur les génies. Voici une légende qui témoigne de la haute idée que se faisaient les Orientaux de la puissance du roi d'Israël.

En ce temps-là, Salomon songea à bâtir au Seigneur un temple magnifique, digne de sa puissance et de sa gloire, car David, son père, n'avait pu bâtir la maison de l'Éternel, à cause des guerres qui avaient rempli son règne. Mais le fils de David et de Bath-Scébah avait du repos de toutes parts. Ses ennemis le craignaient; tous dans son royaume vivaient tranquilles et assurés, chacun sous son figuier et sous sa vigne, et ses richesses étaient innombrables.

Aussi voulait-il témoigner sa reconnaissance au Seigneur Dieu, le Dieu de David et d'Abraham. Il envoya des gens vers Hiram le Jeune, roi de Tyr, pour lui porter des paroles amies.

Les envoyés de Salomon dirent donc à Hiram : « Voici que notre maître va construire la maison du Dieu éternel. Donne-lui du bois et prête-lui des ouvriers, car les hommes de Tyr et de Sidon savent bien mieux que les hommes d'Israël abattre les arbres et tailler le bois. »

Et Hiram se réjouit dans son cœur de cette demande de Salomon, car c'était un prince prudent, et le fils de David était un ami puissant et un ennemi redoutable. Il répondit donc aux envoyés d'Israël : « Qu'il soit fait ainsi que le veut votre seigneur et maître. »

Les habiles Sidoniens montèrent alors dans le Liban, et pendant des jours et des semaines les cèdres et les sapins tombèrent sous la hache des charpentiers d'Hiram. On conduisait les arbres jusqu'à la mer, et là on en faisait de grands radeaux qui naviguaient jusqu'à l'endroit marqué par Salomon pour les recevoir.

Puis Salomon fit venir des pierres des pays lointains, de beaux marbres, des agates et de grandes dents d'éléphant, et des lames d'argent et d'or; et, quand toutes ces richesses furent amoncelées là où devait s'élever la maison du Seigneur, il la commença selon le plan qu'il avait arrêté dans sa sagesse.

Les architectes surveillaient sans cesse les charpentiers et les maçons, mais Salomon surveillait lui-même les architectes; car il vénérait tellement le Seigneur Dieu, qu'il ne voulait s'en remettre à personne du soin de diriger les travaux de son temple.

Or, pendant des années les travaux durèrent. L'airain, l'ivoire, l'or, l'argent, les marbres, les pierreries, tout devenait colonnes, bas-reliefs, palmes, fleurs et feuillages, brillant de mille feux et éblouissant les regards. Mais le roi Salomon ne trouvait pas que l'œuvre fût encore digne du Seigneur, son Dieu.

Alors, comme il connaissait tous les secrets de la nature, comme les mystères des airs, de la terre et des ondes n'avaient rien de caché pour lui, il appela à son aide les Génies de l'univers. Il fit le signe de la Toute-Puissance, et les génies accoururent en tremblant comme les esclaves à la voix du maître.

Et Salomon, appuyé d'une main sur son grand bâton, étendit l'autre vers le temple et dit aux génies : « Allez et travaillez ! » Et les génies s'empressèrent d'exécuter les ordres du roi chéri de Dieu. Nuit et jour l'œuvre avançait, et Salomon, immobile à la même place, contemplait dans un ravissement silencieux la maison du Seigneur qui devenait de plus en plus telle que la voulait son esprit.

Les jours et les années s'écoulaient, et celui qui avait été le jeune et vaillant fils de David était devenu un vieillard à la barbe blanche comme la neige. Les génies travaillaient toujours, et toujours le vieux roi les surveillait de son regard sévère.

Enfin l'œuvre était presque achevée, lorsque l'ange de la mort arriva près de Salomon dont les jours étaient comptés. Il le toucha de son aile et l'âme du vieux roi s'envola dans le sein du Seigneur, Dieu d'Abraham et de David. Mais son corps ne remua pas.

Appuyé sur son bâton il resta debout, la tête inclinée sur la poitrine. Les yeux se fermèrent, mais il avait l'air de penser; et quand par hasard un génie se tournait un instant de son côté, il se hâtait de reprendre son ouvrage, tellement il croyait apercevoir le regard terrible du vieux roi à travers ses paupières fermées.

Les génies continuèrent donc à travailler, jusqu'au jour où le Seigneur lui-même trouva sa maison digne de sa majesté. Alors, il dit à l'humble ver : « Va, et délivre les génies ! » Et le ver rongea le bout du bâton; le bâton glissa un peu, et le corps de Salomon tomba la face contre terre, et les génies s'enfuirent, comprenant alors seulement que le maître était mort.

C. C.

L'AUTRUCHE

Vous connaissez tous le Jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne, ce bel établissement, qui joint à tous les agréments d'un parc l'avantage de renfermer une des plus intéressantes collections d'animaux réunies jusqu'à ce jour.

Vous vous rappelez sans doute ces deux charmants petits éléphants, qui, avant la guerre, vous emportaient docilement sur leur dos et vous faisaient faire le tour de la grande pièce d'eau. Les pauvres bêtes ont été victimes du siége ; elles ont dû être sacrifiées et leur chair succulente est venue figurer sur la table de nos gourmets. Mais on les a remplacées depuis, et aux éléphants on a ajouté les chameaux, les petits chevaux d'Islande et de Siam, les bœufs de l'Inde, les hémiones et les autruches.

Oui, les autruches! Ces élégants oiseaux, attelés à une légère voiture, promènent aujourd'hui dans les belles allées tout le gai petit monde qui fréquente le jardin.

Si vous ne vous êtes pas encore fait transporter dans ce char féerique, je suis sûr que vous n'y manquerez pas un de ces jours. Aussi ne serez-vous pas fâchés de connaître un peu plus intimement ces beaux oiseaux.



Voiture traînée par une autruche au Jardin d'Acclimatation. (P. 396, col. 1.)

L'autruche est le plus grand des oiseaux qui habitent notre globe ; elle mesure ordinairement deux mètres de hauteur et dépasse quelquefois même trois mètres. Elle habite presque tous les pays de l'Afrique, de l'Algérie au cap de Bonne-Espérance et du Sénégal jusqu'en Abyssinie. En dehors de l'Afrique, on ne la trouve que dans le midi de l'Arabie.

Il existe bien dans d'autres pays de grands oiseaux appartenant à la même famille que l'autruche, mais ils lui sont bien inférieurs en taille. Ce sont : le *casoar* ou autruche de l'Archipel indien, l'*émeu* ou autruche d'Australie, et le *nandou* ou autruche d'Amérique. Tous ces oiseaux, y compris l'autruche, sont les derniers représentants de ces espèces gigantesques qui peuplaient aux premiers âges du monde certaines parties de notre globe et qui ont disparu devant la marche progressive de l'homme. Nous vous entretiendrons, du reste, prochainement de ces espèces éteintes.

Les Romains, qui connaissaient l'autruche dès une antiquité reculée, l'importaient à Rome pour faire figurer sa chair dans leurs banquets. L'histoire nous apprend que l'empereur Héliogabale fit servir dans un festin un plat de six cents cervelles d'autruches, qui coûtait plusieurs centaines de mille francs de notre monnaie.

Le nom latin de l'autruche était *Struthio camelus*, c'est-à-dire autruche-chameau. Quelque bizarre qu'il paraisse de faire entrer en parallèle un oiseau avec un quadrupède aussi étrange que le chameau, la comparaison est cependant très-juste.

Si nous analysons attentivement les deux animaux, nous trouverons entre eux de nombreux points d'analogie. D'abord les jambes et les pieds de l'autruche offrent avec ceux du chameau une similitude que vous pourrez constater par vous-même au Jardin d'Acclimatation. La tête aplatie, garnie de deux grands yeux entourés de cils épais, et posée sur un cou long, flexible, recourbé, n'est-elle pas la copie de celle du chameau, en réservant, bien entendu, tous les caractères ordinaires des oiseaux? Maintenant regardez les deux animaux côte à côte; vous observerez chez tous les deux le même dandinement accompagné d'un balancement ou plutôt d'une ondulation du cou, la même position de la tête en marche, enfin la même manière de se coucher, en pliant le genou.

Cette ressemblance n'a pas frappé que les Romains. Les Arabes appellent aussi l'autruche l'oiseau-chameau et la considèrent comme un mélange de ces deux espèces.



L'autruche de l'Adrar. (P. 398, col. 2.)

L'instinct craintif de l'autruche lui fait rechercher les vastes plaines sablonneuses ou couvertes de maigres broussailles, qui lui permettent de découvrir à de grandes distances l'approche de ses ennemis. Elle se nourrit d'herbes, d'insectes, de reptiles et devient presque omnivore à l'état de domesticité. Le goût et l'odorat paraissent peu développés chez elle et elle se jette avec voracité sur les objets les moins pro-

pres à l'alimentation. Tout ce qui brille lui paraît une proie enviable et elle avale sans sourciller des cailloux, des métaux, du bois, du verre. Je me rappelle avoir vu un jour enlever devant moi par une autruche du Jardin des plantes un bouton de la tunique d'un collégien, qui s'était approché avec trop de confiance; en une seconde, le bouton avait été avalé à la satisfaction évidente de l'oiseau. Ainsi méfiez-vous de ses impudents larcins.

On a prétendu que l'autruche ne buvait jamais; elle a la faculté, il est vrai, de rester très-longtemps sans boire, mais lorsqu'elle trouve de l'eau, elle se désaltère avec un plaisir évident.

La nature paraît l'avoir dépourvue de toute arme défensive, cependant certains auteurs assurent que par la force de son pied elle défie tous les animaux du désert. Elle lance des ruades d'une telle violence, qu'on l'a vue tuer ainsi des hommes sur le coup. Ce moyen de défense me paraît cependant un peu douteux vis-à-vis du lion et de la panthère; aussi l'autruche n'y a-t-elle recours que lorsqu'elle est exténuée de fatigue. Dans toute autre circonstance, elle se contente de fuir, et sa vitesse est telle qu'aucun animal ne peut l'atteindre. En effet, on a calculé qu'elle peut faire jusqu'à dix lieues à l'heure, ce qui équivaut à la rapidité d'un train de chemin de fer de moyenne vitesse.

Cependant l'homme parvient à s'en rendre maître à la course. Les chasseurs, montés sur de solides chevaux, se divisent en groupes qui s'échelonnent dans le désert à quelques kilomètres l'un de l'autre. Le premier groupe détourne le troupeau d'autruches, et le poursuit jusqu'au point où attend le second groupe, qui continue la poursuite avec des chevaux frais. Les chevaux se relaient ainsi de distance en distance jusqu'à ce que les autruches, exténuées, se laissent approcher. Les auteurs anciens ont prétendu que l'autruche se voyant perdue se contentait de cacher sa tête dans les broussailles et, n'apercevant plus son ennemi, se croyait ainsi cachée à sa vue. Bien des ouvrages modernes ont répété cette assertion, qui est absolument fausse. L'autruche, loin de montrer une telle stupidité, se défend avec courage et tient tête à ses assaillants. On la tue à coups de bâton pour éviter l'effusion du sang, qui déprécierait le plumage de l'oiseau.

Ce sont en effet les plumes de la queue et des ailes qui constituent la principale valeur de l'autruche. Ces plumes fines et ondoyantes ont été de tout temps employées comme parures. Jadis les guerriers en ornaient les cimiers de leur casque, aujourd'hui elles décorent les coiffures de nos dames.

Leur prix est très-élevé : aussi a-t-on déjà essayé plusieurs fois de trouver un moyen qui permît de se les procurer d'une manière plus régulière que par la chasse. On a tenté en Egypte et en Algérie avec peu de succès d'élever des autruches domestiques. Tout dernièrement, de nouveaux essais ont été faits dans la colonie anglaise du Cap, et il paraît que cette fois les résultats sont plus satisfaisants. Les colons sont arrivés à avoir de véritables troupeaux d'autruches qu'ils enferment dans des parcs, mènent à la pâture et auxquelles ils enlèvent les plumes de la queue et des ailes deux fois par an.

Les œufs fournissent une coquille très-dure, semblable à l'ivoire, que l'industrie utilise de diverses façons. On nous dit aussi que la chair de l'autruche se montre maintenant sur les marchés du Cap et qu'elle y est très-estimée.

Vous voyez que l'autruche est en voie de devenir un animal d'une grande utilité; mais, en outre de ces divers produits, elle possède une grande force musculaire que l'on arrivera sans doute à mettre à profit. Non-seulement elle peut traîner avec facilité une voiture assez lourde, mais elle est aussi capable de porter aisément un cavalier. Certaines tribus nègres de l'Adrar s'en servent depuis longtemps comme de chevaux.

Il ne me reste plus, pour terminer cette rapide esquisse de l'autruche, qu'à vous parler de son nid et de ses petits.

Je ne sais quel voyageur a prétendu que l'autruche se contentait d'enfouir ses œufs dans le sable, où la chaleur du soleil suffisait à les faire éclore. Les âmes charitables se sont représentées avec douleur les pauvres petites autruches se trouvant au sortir de l'œuf abandonnées à leurs propres ressources, et l'autruche a été durement qualifiée de mauvaise mère.

Cette imputation est une pure calomnie. Son nid n'est, à vrai dire, qu'un simple trou rond creusé dans le sable, mais, après y avoir pondu ses œufs, elle les couve avec assiduité, aidée dans ce soin par le mâle, qui la remplace de temps à autre. Lorsque les petits éclosent, elle les soigne tendrement, les nourrit, les défend contre toute attaque et ne les abandonne que lorsqu'ils sont devenus assez grands pour subvenir par eux-mêmes à leurs besoins.

Voilà, j'espère, l'autruche tout à fait réhabilitée dans votre estime, et à votre première excursion au Jardin d'Acclimatation ou au Jardin des plantes, vous ne manquerez pas, j'en suis sûr, d'aller lui rendre visite.

TH. LALLY.

UN FANAL INEXTINGUIBLE

On vient d'inventer en Angleterre un appareil qui est appelé à rendre de grands services à la marine. C'est un fanal flottant ou bouée lumineuse, qui a la propriété de s'enflammer spontanément au contact de l'eau et d'être insensible au choc, au frottement et même au contact du feu.

Si l'on jette ce fanal à l'eau, il remonte immédia-

tement à la surface et prend feu instantanément en produisant une flamme du plus vif éclat, qui dure dans toute son intensité pendant trois quarts d'heure et donne une clarté encore perceptible à une assez grande distance pendant plus de deux heures.

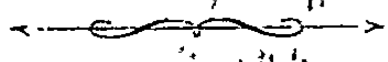
Supposons maintenant que, par une nuit noire en mer, un homme tombe à l'eau; on lance immédiatement l'appareil à la mer. Si l'homme sait nager, il se dirige vers la lumière, l'embarcation détachée du navire en fait autant, et le fanal-bouée devient le rendez-vous où l'homme est sauvé.

La plupart du temps, lorsqu'un homme tombe à la mer pendant la nuit, quelque bon nageur qu'il soit, il est infailliblement perdu. Avant que le navire ait pu ralentir sa marche pour mettre une embarcation à flot, le malheureux est déjà loin, le bruit des vagues couvre ses cris désespérés, et ceux qui viennent à son secours, n'ayant rien pour les guider au milieu des ténèbres, se voient contraints, après de longues et infructueuses recherches, de l'abandonner à son triste sort. La nouvelle bouée lumineuse sera donc l'instrument du salut de plus d'un pauvre marin.

Vous vous demandez sans doute par quel moyen on peut obtenir cette flamme si brillante qui ne se produit qu'au contact de l'eau. On emploie pour cela une substance que l'on prépare en faisant absorber du phosphore à de la craie chauffée à une haute température. On forme ainsi du phosphure de calcium, qui a la propriété de produire au contact de l'eau de l'hydrogène phosphoré, gaz spontanément inflammable.

L'appareil lui-même est fort simple : c'est une forte boîte cylindrique en étain terminée par un bec de cuivre et placée au milieu d'un flotteur. Pour s'en servir, il suffit de couper au couteau les couvercles supérieur et inférieur en métal mou et de jeter l'appareil à l'eau. L'eau pénétrant dans le tube inférieur décompose le phosphure, et en dégage immédiatement une quantité considérable d'hydrogène phosphoré, qui s'échappe par le bec de cuivre et s'enflamme au contact de l'air.

P. VINCENT.



L'ÉCLIPSE DE SOLEIL

DU 26 MAI.

Le lundi 26 de ce mois, dans la matinée, si le temps est favorable, nous pourrons observer un phénomène astronomique, à la vérité fort simple, mais que les esprits curieux des choses de la nature et de la science suivent toujours avec un certain intérêt. Il s'agit d'une éclipse de soleil. Deux semaines auparavant, le 12 mai, avait lieu une éclipse totale de lune, dont nous ne disons rien parce qu'elle était invisible en France, la lune étant couchée pour nous à l'heure où son disque lumineux entrait dans l'ombre de la terre.

L'éclipse du 26 mai ne sera que *partielle*. Cela signifie qu'en aucun point de la surface de la terre le cercle lumineux du soleil ne sera entièrement caché par l'interposition du disque sombre de la lune. On verra seulement le disque radieux peu à peu entamé suivant un arc circulaire, dont l'empiétement variera d'ailleurs selon les lieux où l'éclipse sera visible. C'est en Asie, en un point de la Sibérie situé entre l'une des branches de l'Iénisséi, la Toungouinska inférieure et le fleuve Olének, qu'aura lieu l'éclipse la plus complète, ce que les astronomes appellent la plus grande phase. Le diamètre du soleil sera entamé de près des neuf dixièmes; mais à Paris, en France, en Algérie, il le sera beaucoup moins. A Alger, la lune n'empiétera guère sur le disque solaire que d'un dixième du diamètre; à Marseille de moins de deux dixièmes; à Toulouse d'un peu plus de deux dixièmes, à Paris de près de trois dixièmes. Ces différences s'expliquent fort bien si l'on s'imagine que la lune est comme un personnage qui vient se mouvoir au-devant de la lampe commune, le soleil, et qui en masque des portions plus ou moins grandes aux divers spectateurs, selon la position relative de chacun d'eux. D'autres spectateurs, j'entends d'autres régions de la terre, mieux ou moins bien favorisés, comme on voudra, ne verront rien de l'éclipse, bien que le soleil doive être sur leur horizon pendant toute la durée du phénomène.

J'en resterai là, pour cette fois, sur l'explication des éclipses de soleil; mais comme, parmi les lecteurs du *Journal de la Jeunesse* quelques-uns peuvent être curieux d'examiner celle qui aura lieu lundi, j'entrerai dans quelques détails sur les moyens d'observation.

D'abord voici les heures des principales phases de l'éclipse pour quelques points du territoire de la France :

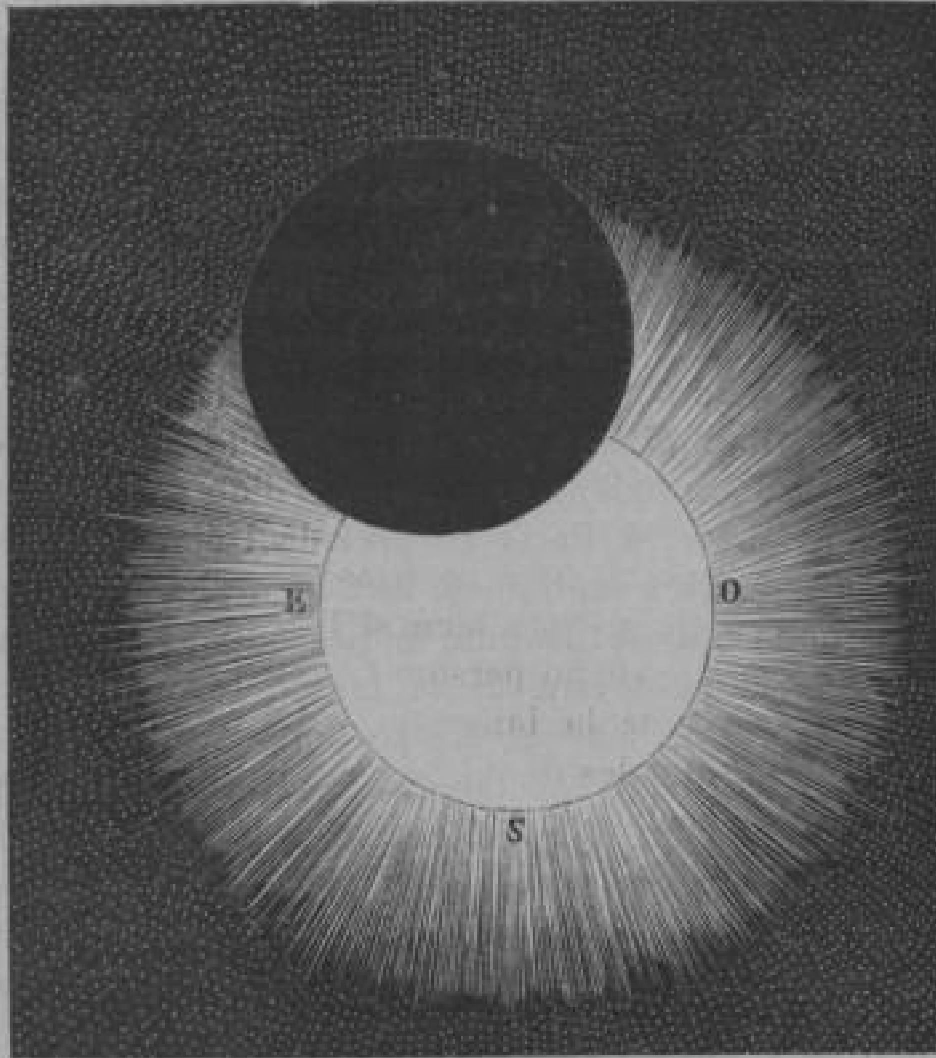
A Paris, le disque solaire sera entamé à 7 heures 45 minutes du matin, en un point situé un peu à l'ouest du point nord, c'est-à-dire du point du disque le plus rapproché du zénith. A 8 heures 35 minutes, l'éclipse sera parvenue à son milieu et à sa plus grande phase; elle aura alors l'aspect que montre la figure. A 9 heures 25 minutes, elle sera terminée.

Pour Marseille, les heures seront les suivantes : commencement de l'éclipse à 7 heures 56 minutes du matin (temps moyen de Marseille); milieu de l'éclipse à 8 heures 36 minutes, et la fin à 9 heures 17 minutes. L'échancrure de la phase maximum sera bien moins prononcée qu'à Paris, le bord sombre de la lune ne pénétrant, comme on l'a vu plus haut, qu'aux 17 centièmes du diamètre solaire.

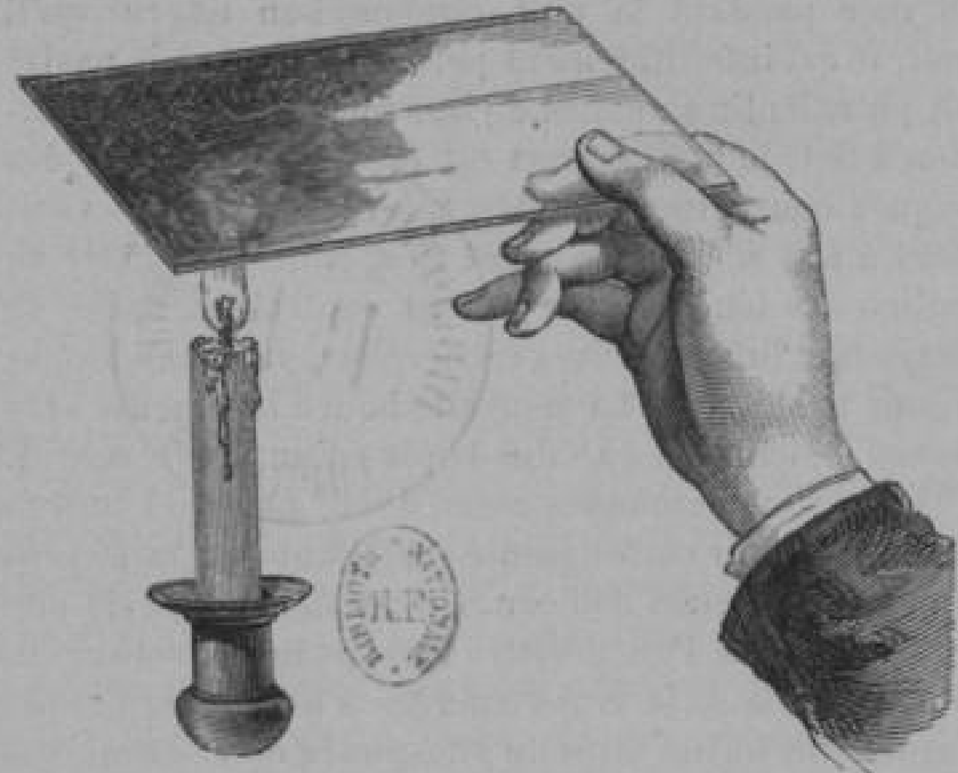
Enfin, à Toulouse, l'éclipse commencera à 7 heures 52 minutes, finira à 9 heures 20 minutes, et son point milieu aura lieu à 8 heures 35 minutes du matin, le tout en temps moyen de Toulouse. La plus grande phase sera comprise entre celles de Paris et de Marseille.

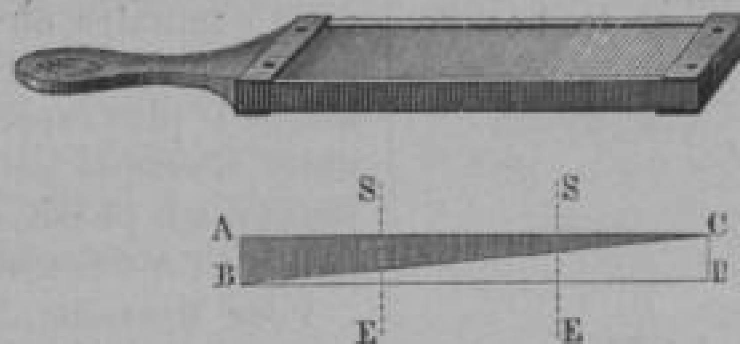
Il n'en est pas du soleil comme des autres astres, qu'on peut impunément regarder à l'œil nu ou même observer avec des lunettes grossissantes. Ce serait une expérience toujours pénible, souvent dangereuse pour la vue.

Il faut nécessairement se servir d'un verre coloré d'une nuance plus ou moins foncée qu'on interpose entre l'œil et l'astre et qui en adoucit l'éclat. Au travers d'un verre bleu foncé ou noir, sa lumière est assez vive encore pour que le disque se montre comme un cercle d'un blanc mat et doux, sur lequel l'échancrure pourra se voir avec une grande netteté. Surtout, qu'on se garde bien d'observer le soleil avec une lunette, si l'on n'a préalablement garni extérieurement l'oculaire d'un verre noir. Pour avoir négligé cette précaution des observateurs sont devenus aveugles.



L'éclipse de soleil du 26 mai, vue à Paris, à huit heures trente-cinq minutes du matin. (P. 399, col 2.)


Préparation de la glace pour l'observation de l'éclipse. (P. 400, col. 1.)



Hélioscope à biseau. (P. 400, col. 1.)

Le procédé le plus simple, le plus expéditif quand on n'a pas de verre coloré à sa disposition, c'est de noircir un morceau de verre à vitre, de glace, à la flamme d'une chandelle ou d'une bougie. Une couche de noir de fumée se dépose ainsi à la surface du verre, mais il faut avoir soin de la répartir bien également pour que l'image du soleil se voie au travers partout semblablement affaiblie.

On vend chez les opticiens un petit instrument qu'on nomme *hélioscope à biseau*, parce qu'il est formé de deux lames de verre amincies triangulairement, l'une blanche, l'autre noire et assemblées en sens inverse : le tout a l'épaisseur d'une lame à bords parallèles, mais offrant d'un bout à l'autre une insensible dégradation de teintes. On choisit en tâtonnant le point où le disque du soleil est suffisamment affaibli pour sa vue. Dans les éclipses totales, ou dans les éclipses partielles dont la plus grande phase est assez considérable pour que la lumière solaire soit fortement diminuée, on emploie des portions de l'hélioscope de plus en plus claires jusqu'au milieu de l'éclipse, et à partir de ce moment on procède en sens inverse jusqu'à la fin.

En voilà assez pour que mes jeunes lecteurs s'improvisent observateurs de la prochaine éclipse, sans grands frais. Ceux qui voudront plus de détails les trouveront dans les manuels d'astronomie : je les ai moi-même consignés dans un petit ouvrage sur le soleil. Mais je terminerai cette courte note en rappelant un autre mode, assez original, d'observation des éclipses. « Ce procédé, dit M. Babinet, n'exige pas même que l'observateur se tienne au soleil ou sorte de son appartement. Un valétudinaire, sans quitter son lit, peut être spectateur de l'éclipse. » Ce moyen consiste simplement à placer en plein soleil un fragment de miroir qui renvoie par réflexion les rayons de l'astre sur un écran blanc, sur le plafond ou sur les murs de la pièce où se tient l'observateur.

A. Guillemin.





À la bonne heure ! voilà la vraie prière d'un soldat. (P. 402, col. 2.)

LE VIOLONEUX DE LA SAPINIÈRE[1]

CHAPITRE XV

La petite Anne à la recherche d'un livre amusant.

La petite Anne se trouva bien embarrassée, lorsque, après le repas de midi, son père sorti, ses devoirs faits et ses leçons apprises, elle grimpa sur une chaise devant sa bibliothèque et s'occupa de chercher un livre pour Emmanuel. Anne était par nature une âme dévouée ; il ne lui vint pas un instant à l'esprit l'idée de porter au prisonnier les livres qu'elle aimait, ceux qui la faisaient pleurer ou ceux qui la faisaient rire. Elle sentait très-bien qu'un livre amusant pour une petite fille de moins de neuf ans peut ne l'être pas du tout pour un collégien de treize. Elle laissa donc de côté les *Mémoires d'une Poupée*, les *Contes du chanoine Schmid*, *Cendrillon* et le *Petit Poucet*, et alla droit à la planche supérieure, où Mlle Léonide avait rangé un certain nombre de volumes en lui disant : « Tu les liras quand tu seras plus grande ». Elle les prit l'un après l'autre et se mit à les parcourir en se demandant à chaque page : « Si j'étais un grand garçon comme Emmanuel, est-ce que cela m'amuserait? » et elle faisait dans sa petite cervelle des efforts inouïs pour découvrir quelles histoires elle pourrait aimer dans ce cas-là. Elle mit de côté avec un soupir plusieurs volumes scientifiques auxquels elle ne comprit absolument rien; puis des livres de morale où l'on prouvait par des exemples qu'il ne faut ni mentir, ni voler, ni faire de mal à personne. Anne jugea que, puisqu'elle savait cela sans l'avoir appris dans un livre, Emmanuel devait le savoir aussi ; puis, des histoires de rois, qui se ressemblaient tellement qu'on eût juré que c'était toujours le même ; puis, des récits de voyages en mer hérissés de calculs qui lui firent l'effet de quelque sorcellerie. Enfin elle s'arrêta à un très-vieux livre, relié en veau, avec une tranche rouge. De distance en distance il s'y trouvait de petites gravures qui représentaient les principales actions des personnages. Anne ne pouvait pas tout lire ; sur la page de gauche s'étalaient des caractères inconnus ; mais sur la page de droite il y avait du français, et ce français lui parut si beau, qu'après avoir ouvert le volume au hasard, elle continua, revint en arrière, et finit par le parcourir tout entier, mettant à chaque instant entre les pages de petits papiers pour marquer les endroits qui lui plaisaient le mieux. Elle descendit enfin de sa chaise, cacha le vieux livre sous son tablier, et courut tout d'un trait jusqu'à la grange de M. Arnaudeau.

« Ah ! vous voilà, Anne ! tant mieux ! lui dit Emmanuel, quand elle entr'ouvrit discrètement la porte et se glissa dans la prison. Vous êtes bien gentille d'être revenue. Je ne peux plus dormir, et je commençais à m'ennuyer. Si seulement j'avais mes billes! j'aurais fait une partie tout seul. Qu'apportez-vous là?

— Un livre très-amusant : vous allez voir!

— Savez-vous lire, Anne?

— Si je sais lire? ce serait joli, à mon âge, de ne pas savoir lire. Tenez, je vais lire tout haut pour vous montrer.

— C'est cela ! j'entendrai l'histoire et je n'aurai pas la peine de lire. Vous arrangez très-bien les choses, Anne.

[1] Suite. — Voy. pages 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

— C'est-à-dire que c'est vous qui les arrangez. La peine de lire ! est-ce que c'est une peine?

— Eh bien ! lisez, puisque ce n'est pas une peine pour vous.

— Je veux bien ; écoutez ! j'ai marqué les plus beaux endroits :

« Hector sort de son palais, et, parcourant les rues bien bâties, arrive à travers la grande ville aux portes Scées, par où il doit sortir dans la plaine. Alors accourt à sa rencontre son épouse Andromaque ; sa suivante l'accompagne, portant sur son sein le tendre enfant qui ne parle point encore, leur rejeton bien-aimé, beau comme la plus brillante étoile. A la vue de son fils, le héros sourit en silence. Andromaque, fondant en larmes, s'approche, lui prend la main, et s'écrie :

« Cruel ! ta valeur te perdra ! tu es sans pitié pour ton enfant au berceau, pour une épouse infortunée, que bientôt tu laisseras veuve dans ton palais. Hélas ! les Grecs vont fondre tous ensemble sur toi, et te faire enfin succomber ! Oh ! qu'il vaudrait mieux pour moi, privée de ton appui, descendre sous la terre ! Quelle joie puis-je espérer encore, lorsque tu auras subi ta destinée? J'ai perdu mon père, ma mère et mes sept frères. Hector, tu es pour moi mon père, ma mère, mon frère et mon jeune époux. Prends pitié d'Andromaque : défends-toi du haut de nos tours, ne rends pas orphelin ton enfant et veuve ton épouse. Range l'armée près du figuier sauvage. Là surtout la ville est accessible ; de ce côté le mur s'affaisse et trois fois les plus vaillants Grecs ont tenté de le franchir. »

» Le magnanime Hector lui répond en ces termes : « Femme, tes soucis sont les miens ; mais je rougirais devant les Troyens et les Troyennes au long voile, si, comme un lâche, j'évitais les batailles. Mon âme d'ailleurs s'y refuse. N'ai-je point appris à me conduire en brave, à combattre au premier rang, pour conserver la gloire de mon père et la mienne ? »

— Bravo ! s'écria Emmanuel en applaudissant : voilà un brave. Lisez encore, Anne, je voudrais savoir ce qui lui arrivera.

— C'est aussi beau après, mais c'est plus triste : vous allez voir.

« Cependant mon cœur, ma raison me le disent, le jour viendra où succomberont la sainte Ilion, et Priam, et le peuple du belliqueux Priam. Mais les calamités qui sont réservées aux Troyens, les malheurs de ma mère Hécube elle-même et du roi mon père, les malheurs de mes frères, qui, si braves et si nombreux, tomberont dans la poussière sous des mains ennemies ; non, tous ces maux ne me préoccupent pas autant que ton propre destin, lorsqu'un des Grecs te conduira baignée de larmes et te ravira ta liberté. Alors, dans Argos, tu tisseras de la toile pour une étrangère ; le cœur plein d'amertume, tu puiseras de l'eau à la fontaine, et une dure nécessité pèsera sur toi. Alors le passant, voyant tes pleurs, s'écriera : « Voici l'épouse d'Hector, qui parmi les Troyens excellait à combattre, lorsque autour d'Ilion on livrait ces grandes batailles ! » Telles seront ses paroles, et elles renouvelleront ta douleur, car tu n'auras plus d'époux pour t'arracher à la servitude. Ah ! puissé-je être enseveli sous la tombe, plutôt que d'entendre les cris que tu jetteras entre les mains de tes ravisseurs ! »

— La pauvre femme ! interrompit Emmanuel. Est-ce qu'elle a été faite prisonnière, Anne ?

— Le livre n'en parle pas. Mais je le demanderai à Mlle Léonide.

— Est-ce qu'elle le saura ! Des histoires de guerriers, ce n'est pas l'affaire des femmes !

— Mais la pauvre Andromaque, c'était une femme. Elle est bien malheureuse ; voilà ce que c'est que d'épouser un militaire.

— Vous n'avez pas bon cœur, Anne. Est-ce qu'il ne faut pas que les militaires aient des femmes pour les soigner, quand ils reviennent blessés ?

— Il y a des sœurs de charité.

— Ah ! oui, elles les soignent bien ; mais j'ai idée que leurs femmes les soigneraient encore mieux, parce qu'elles les aimeraient.

— Oui, mais quand les blessés meurent, les religieuses vont en soigner d'autres ; leurs femmes ne pourraient pas, parce qu'elles auraient trop de chagrin.

— Il faut pourtant bien que les hommes se battent, pour défendre les femmes ! Et puis, lisez donc ce qu'Hector a fait après.

— M'y voilà ! dit Anne en reprenant son livre.

« A ces mots, l'illustre Hector étend les bras pour prendre son fils ; mais l'enfant se détourne et se cache en criant dans le sein de sa nourrice ; l'aspect du guerrier, de son casque d'airain, les ondulations de la flottante aigrette l'ont saisi d'une frayeur qui arrache un sourire à son père et à son auguste mère. »

— Pauvre petit ! interrompit Anne : il n'avait pas l'habitude de voir son père en uniforme. Et elle reprit :

« Aussitôt le héros enlève de sa tête le casque qu'il pose resplendissant sur la terre ; il donne un baiser à son enfant chéri, le berce dans ses bras, et adresse cette prière à Jupiter et aux autres immortels :

« Jupiter, et vous, divinités puissantes, accordez-moi que cet enfant soit comme moi l'honneur d'Ilion ; qu'il se signale par sa force, et qu'il règne puissamment sur les Troyens ; que l'on dise un jour, à son retour des combats : « Oui, ce héros surpasse encore son père » ; qu'il rapporte les dépouilles sanglantes de son ennemi vaincu, et qu'en son âme sa mère soit pénétrée de joie. »

— A la bonne heure ! s'écria Emmanuel, voilà la vraie prière d'un soldat. Et après, Anne !

« Après sa prière, il remet l'enfant entre les mains de son épouse chérie, qui l'attire sur son sein et sourit en pleurant. Le héros, ému d'une tendre pitié, caresse de sa forte main la douce Andromaque, et lui dit :

« Amie, fais trêve à ces alarmes. La Parque seule, et non le bras d'un guerrier, me précipitera chez

Pluton. Crois-moi, personne parmi les humains, lâche ou vaillant, dès qu'il a vu le jour, ne peut fuir sa destinée. Retourne dans mon palais : prends soin des travaux de ton sexe, de la toile, du fuseau ; distribue à tes femmes leur tâche. Aux hommes nés dans Ilion, et surtout à moi, sont réservés les périls de la guerre. »

» Il dit, et reprend son casque à flottante crinière. Son épouse chérie, en le suivant de ses yeux baignés de larmes, retourne au palais d'Hector. Bientôt elle en franchit les portes superbes, rejoint, dans les appartements intérieurs, ses nombreuses suivantes, et leur arrache des sanglots. Ainsi, dans la demeure d'Hector plein de vie, elles le pleurent amèrement : car elles n'espèrent pas qu'il revienne de ce terrible combat; elles n'espèrent pas qu'il échappe à la fureur, aux bras des Argiens. »

— Eh bien ! je n'ai jamais rien lu de si beau ! Est-ce qu'il a été tué, Anne? Ce n'est pas possible : je suis sûr qu'il est revenu victorieux. Avez-vous lu plus loin dans le livre?

— Oui, il est revenu, et il y a encore eu bien des batailles ; et puis il a fini par être tué : les Grecs s'étaient mis trop contre lui.

— Les lâches ! cria Emmanuel en grinçant des dents. Je déteste ces Grecs !

— Oh ! ils sont bien méchants, allez ! Il y en a un qui perce les pieds du pauvre Hector après qu'on l'a tué, qui les enfile avec une courroie, et qui le traîne après son char qu'il a lancé au galop, sans vouloir permettre à ses parents de l'enterrer. A la fin pourtant, il le rend à son père, qui va jusque dans sa tente pour lui demander le corps d'Hector. Et la pauvre Andromaque a tant de chagrin ! cela fait pleurer : vous verrez. Il faut que je m'en aille, il est tard : j'ai mis longtemps à vous chercher un livre ! Mais celui que j'ai apporté est beau, n'est-ce pas?

— Oh ! très-beau ; et je vais lire le reste tout seul. Merci, Anne : si l'on nous donnait des histoires pareilles au lycée, je ne serais pas si souvent puni. »



CHAPITRE XVI

Où Ambroise, sans connaître la mythologie, apprend ce que c'est que le supplice de Tantale.

Le lendemain, Anne était chez son père, dans le salon, perchée devant le piano sur un grand tabouret exhaussé encore par trois gros livres; elle remuait laborieusement ses petits doigts sur les touches en disant tout haut : « *Do, mi, ré, fa, mi, sol, fa, ré, do,* » et Mlle Léonide était assise à côté d'elle et lui montrait les notes sur la musique avec une aiguille à tricoter. Tout à coup la fenêtre entr'ouverte à l'autre bout du salon s'ouvrit brusquement, un corps y apparut et, franchissant la barre d'appui, sauta lourdement sur le parquet.

« C'est moi! fut la réponse du nouvel arrivant au cri que poussèrent l'élève et la maîtresse.

— Emmanuel! comme j'ai eu peur! s'écria Anne en descendant de son échafaudage pour courir à lui. Est-il possible d'arriver comme cela!

— Je venais vous voir : en passant par ici j'ai entendu que vous étiez dans le salon, et je suis entré par le chemin le plus court : voilà! Je ne voulais pas vous faire peur : mais c'est passé, n'est-ce pas?

— Oh! oui, répondit la petite en riant, je suis rassurée, et vous aussi, mademoiselle?

— Certainement! dit Mlle Léonide, quoique nous ayons affaire à un rude batailleur, à ce qu'on m'a conté. A propos, monsieur le brave champion des faibles, je croyais qu'on vous avait enfermé pour vous récompenser de vos exploits. Comment donc êtes-vous ici?

— C'est que ma mère et Sylvanie sont parties ce matin pour passer le reste des vacances chez notre cousine, à Nieuil-le-Dolent; il y aura du monde, des soirées, de la danse, de la musique. On ne m'a pas emmené, bien entendu; mais dès qu'elles ont été parties, papa est venu me délivrer. J'ai déjeuné avec lui, et Martuche a fait une galette délicieuse pour me dédommager de mon pain sec d'hier. Je vous en apporte un morceau, Anne; tenez, elle est encore chaude. Et si vous voulez venir avec moi quand vous aurez fini vos leçons, vous me mènerez voir si le petit violoneux est guéri de la bataille.

— C'est cela! je vais bien travailler, et nous irons après. »

Et Anne regrimpa sur son tabouret et reprit ses exercices. Quand la leçon fut finie :

« Est-ce bien, mademoiselle? me donnerez-vous ma petite récompense? » demanda-t-elle à Mlle Léonide.

Celle-ci sourit, embrassa l'enfant et prit sa place au piano. Elle jouait, après chaque leçon, plusieurs des airs de la méthode, pour amuser Anne et lui donner envie de les apprendre. Emmanuel, qui faisait profession de détester les morceaux longs d'une aune, comme il disait, que jouait Sylvanie, s'approcha pour

écouter ceux de Mlle Léonide, et y prit plaisir. Et comme les deux enfants disaient : « Encore ! encore ! » elle continua à feuilleter le cahier en jouant tous les morceaux. La valse du *duc de Reichstadt* eut surtout un grand succès. Emmanuel, se rappelant le peu de latin qu'il savait, cria *bis!* et, enlevant Anne dans ses bras, se mit à tourner tout autour de la chambre. Je ne crois pas qu'il valsât bien en mesure; mais il allait très-vite, et la petite riait de tout son cœur. Mlle Léonide, qui riait aussi, joua la valse plusieurs fois de suite : ni elle, ni les enfants ne s'aperçurent de quelques notes timides qui s'essayaient sous la fenêtre. Aussi furent-ils bien étonnés, quand Emmanuel essoufflé se laissa tomber sur le canapé avec sa danseuse, et que l'orchestre s'arrêta, d'entendre de nouveau la valse dans la rue. Ils coururent à la fenêtre : Ambroise était là avec son violon. Il s'arrêta, et porta à son bonnet sa main armée de l'archet.

« Tiens ! s'écria Emmanuel, il salue avec son archet comme un officier avec son sabre !

— Tu as attrapé l'air tout de suite, Ambroise ! C'est cela qui est bien ! dit la petite Anne.

— Il y manque encore quelque chose, à ton air, mon garçon, dit Mlle Léonide : ce n'est pas tout à fait cela. Entre ici, que je te l'apprenne. Anne va t'ouvrir la porte. »



La petite riait de tout son cœur. (P. 404, col. 1.)

Anne y courut, et revint avec le petit violoneux.

« Je venais remercier Mlle Anne, dit-il : je n'ai pas pu venir hier, parce que j'ai été au préveil de la Jolivetière. J'ai entendu votre air en passant; j'ai trouvé qu'il serait bien beau pour faire danser, et j'ai essayé de l'apprendre tout seul. Je voulais aussi demander à Mlle Anne le nom du jeune monsieur qui s'est battu pour moi; je ne l'ai pas bien vu, et je voudrais aller le remercier aussi.

— Le voilà! dit Anne en lui montrant Emmanuel.

— Il n'y a pas de quoi, mon garçon, répliqua celui-ci : je me suis battu pour mon plaisir.

— C'est égal, merci tout de même; vous m'avez donné un fameux coup de main : vous êtes bien heureux d'être si fort. Sans vous, je crois qu'ils m'auraient tué.

— Je demandais justement à Anne de me mener chez vous, pour voir s'ils ne vous avaient rien cassé.

— Oh! non; j'ai seulement été un peu moulu, mais à présent il n'y parait plus. »

Et Ambroise, s'approchant du piano, essaya de nouveau la valse du *duc de Reichstadt*. Mlle Léonide la jouait avec un doigt, rectifiant à mesure les fautes de l'enfant.

« Plus haut, plus bas ! lui disait-elle; c'est un *fa* dièse qu'il faut, c'est un *si* bémol. »

Ambroise avait compris bien vite ce que c'était que de jouer plus bas ou plus haut, et il l'exécutait à l'instant où Mlle Léonide le lui disait; mais un *fa* dièse, un *si* bémol... il n'y était plus du tout. Il cherchait, tâtonnait, et n'arrivait à trouver la note que quand Mlle Léonide la lui avait faite sur le piano. Elle finit par comprendre que le pauvre garçon était plus ignorant en musique qu'il n'en avait l'air, et, s'interrompant tout à coup :

« Tu ne connais donc pas les notes? lui demanda-t-elle.

— Non, pas du tout! répondit l'enfant confus, en baissant la tête.

— Pauvre petit! Allons, ne sois pas honteux, tu n'en as que plus de mérite, d'être arrivé à jouer des airs sans savoir la musique. Anne, va donc chercher une vieille méthode de violon que j'ai trouvée l'autre jour dans le grenier en rangeant la musique : elle est sur le dessus de la pile. Tu la prêteras à Ambroise; il y apprendra de quoi dépasser tous les ménétriers du pays. »

Anne s'élança hors du salon, et l'on entendit ses petits pas qui couraient sur le vieil escalier. Au bout d'un instant, elle revint chargée d'un vieux cahier relié en vert, qu'elle battait d'une main en soufflant dessus pour en enlever la poussière. Ambroise le prit en rougissant de bonheur; il n'osa pas l'ouvrir pour y regarder, mais il le mit précieusement sous son bras, remercia, et s'en alla bien vite avec son trésor.

Il marcha lestement jusqu'à la grotte; là, il s'assit sur une pierre, posa le cahier sur ses genoux, et se recueillit un instant avant de l'ouvrir. Le cœur lui battait. Qu'allait-il trouver là-dedans? Il ne s'en faisait aucune idée; mais il ne doutait pas que ce livre magique ne fût capable de faire de lui le premier ménétrier du pays : il lui semblait qu'un nouveau soleil allait l'éclairer, qu'il verrait ce qu'il n'avait pas encore vu, qu'il comprendrait ce qu'il n'avait pas encore compris.

Ambroise donc, tout tremblant, ouvrit sa méthode

de violon. Sur la première page était représenté un jeune artiste, le violon sous le menton, tenant son archet d'une main et le manche de son instrument de l'autre, le corps droit, un pied un peu avancé, selon les vrais principes de l'art. L'enfant rayonnait de joie.

« Je ne tiens pas mon violon comme cela! se dit-il. Je vais essayer tout de suite de faire comme lui : nous verrons si cela ira mieux. »

Et il reprit son instrument, et s'appliqua à copier la pose de la gravure. Il obtint un son beaucoup meilleur que de coutume, quoiqu'il eût un peu de peine à ne pas s'écarter de son modèle. Il étudia quelque temps, de plus en plus content du résultat, et enfin, fatigué, il se rassit, reprit son cahier et tourna la page. Hélas! son bonheur finit là. Plus d'images! rien que des lettres, des mots, des lignes, des points noirs, une foule de signes inconnus. Les mots en donnaient l'explication, sans doute : mais il aurait fallu comprendre ce que disaient les mots, et le pauvre Ambroise ne savait pas lire! Il ne savait pas lire! il ne pourrait jamais rien apprendre! il ne serait jamais qu'un ménétrier ordinaire, jouant toujours les mêmes airs, et les jouant à force de les avoir entendus! Il lui sembla que tout devenait noir autour de lui, et qu'il n'y avait pas au monde de bonheur pour ceux qui ne savaient pas lire. Il repoussa le livre qui tomba par terre, mit ses coudes sur ses genoux, sa figure dans ses mains, et fondit en larmes.



Plus haut, plus bas! lui disait-elle. (P. 404, col. 2.)

Il était là depuis quelque temps, songeant avec rancune que sa mère ne l'avait pas envoyé à l'école, parce qu'il était trop faible. Il oubliait qu'elle n'y avait pas davantage envoyé son frère qui était très-fort, parce qu'elle s'était dépêchée de le faire travailler aux champs, dès qu'il avait été capable d'arracher les mauvaises herbes. Il était donc là, toujours pleurant, lorsqu'il crut sentir quelqu'un près de lui; et au même moment deux petites mains se posèrent sur les siennes et cherchèrent à les écarter de son visage, pendant qu'une petite voix compatissante lui disait :

« Qu'as-tu? Tu pleures? Es-tu malade? Oh! je devinais bien qu'il t'était arrivé quelque chose. Je suis venue ici parce que je pensais que tu y serais, puisqu'il n'y avait pas de préveil aujourd'hui. En arrivant je t'ai entendu jouer, et tu jouais très-bien; et puis je n'ai plus rien entendu. J'ai attendu un peu pour ne pas te déranger, et puis j'ai été inquiète et je suis venue voir pourquoi tu ne jouais plus. Qui est-ce qui t'a fait du chagrin?

— Je suis bien malheureux, ma pauvre Véronique! Vois, on m'a donné un livre où l'on trouve tout ce qu'il faut savoir pour devenir un grand violoneux, et je ne sais pas lire pour comprendre ce qu'il y a

dedans! Jamais je n'apprendrai rien! et ce n'est pas ma faute pourtant! il y en a tant d'autres qu'on veut envoyer à l'école, et qui ne veulent pas y aller! C'est cela qui n'est pas juste.

— Mais ton père, est-ce qu'il ne peut pas t'apprendre?

— Il m'apprendra les airs qu'il sait; mais il ne connaît pas la musique qui est dans les livres.

— Pourtant il est le meilleur ménétrier du pays: tu vois bien qu'il en sait assez. Pourquoi veux-tu en apprendre plus que lui? »

Ambroise repoussa Véronique avec un geste de colère. La petite fille le regarda.

« Tu as raison, lui dit-elle après un silence; il faut apprendre tout ce qu'on peut, et s'il faut que tu saches lire pour comprendre ce qui est là-dedans, eh bien, tu apprendras à lire!

— Comment? demanda Ambroise étonné.

— Je ne sais pas encore; mais il y a beaucoup de gens qui savent lire, ainsi il faut croire que ce n'est pas si difficile que de jouer du violon. Ne t'inquiète donc pas et étudie tes airs; je t'aiderai. Tu sais bien que je t'ai promis de t'aimer; j'ai bien empêché les méchants gars de casser ton violon, l'autre jour.

— Tu es bonne! dit Ambroise en soupirant. Allons, je vais tâcher de me consoler, et nous chercherons ensemble quelqu'un pour nous apprendre à lire. »

A suivre. Mme COLOMB.



LE JEU DE BOULES

Le 15 mai dernier, il s'est tenu à Toulon un grand concours, dont vous soupçonneriez difficilement la nature, — un grand concours de joueurs de boules! Les amateurs du noble jeu, convoqués de toutes les parties de la Provence et du Languedoc, se sont rendus en grand nombre pour prendre part à ce tournoi. Aussi la ville s'était-elle préparée à les recevoir avec honneur. Le théâtre de la lutte était une des grandes allées de la verte promenade qui entoure notre belle cité du Midi; là, en présence d'une foule nombreuse, il s'est joué nombre de parties savantes, dont tous les points étaient religieusement enregistrés par un jury spécial; des paris considérables avaient été engagés sur les divers joueurs en renom. Le soir, les vainqueurs ont été proclamés.

Il n'est pas de Parisien d'un certain âge qui ne connaisse le jeu de boules; il y eut un temps où il était fort en vogue dans les environs de Paris. Il n'était alors pas de guinguette, pas de restaurant de barrière, sur la porte duquel on ne vît écrit en grosses lettres: Ici il y a un jeu de boules. A Paris même, les ombrages silencieux du vieux Luxembourg, les vastes allées de Montparnasse ou de la place des Invalides, étaient le rendez-vous des amateurs de la boule ferrée. Aujourd'hui, la table de billard a détrôné l'allée où roulaient les lourdes sphères de bois; on ne fait plus œuvre de force, mais seulement d'adresse.

En Provence, le jeu de boules a conservé toute son antique splendeur. Chaque ville, chaque village, possède sa société d'amateurs; lorsqu'une partie est engagée, toute la population vient y assister. On se divise en deux camps, on s'anime, on parie; des enjeux, parfois considérables, sont engagés sur tel ou tel joueur, réputé pour son talent à lancer la boule et à décider d'une partie en écartant ses adversaires et en se plaçant lui-même le plus près de la petite balle de fer qui représente le centre de la partie.

Les véritables amateurs apportent le plus grand soin dans le choix de leurs boules; ce sont généralement des billes de buis parfaitement sphériques, revêtues de clous à large tête, plantés symétriquement sur toute la surface, de manière à former une véritable cuirasse.

Chaque joueur a deux boules formant un jeu, qu'il porte avec lui dans un sac, et qu'il entoure des plus grands soins. Il en connaît le poids, les déviations, la conduite, et se garderait bien de les prêter ou de jouer avec d'autres que les siennes.

Ce jeu paraît tout d'abord d'une extrême simplicité; il consiste à placer deux boules le plus près possible d'un but mobile indiqué par une balle de fer, mais il demande de la vigueur et de l'adresse, et se prête à de nombreuses combinaisons; car, par suite de coups heureux, le but se trouve souvent déplacé, et change à chaque instant toutes les phases de la partie.

L'origine du jeu de boules remonte à une haute antiquité. En France, il fut populaire dès le moyen âge; les soldats, les paysans y jouaient avec passion.

On raconte que Louis XIII, se rendant un jour à cheval au rendez-vous de chasse, qui se trouvait alors sur l'emplacement occupé depuis par le château de Versailles, rencontra au bas de la côte, à

l'endroit où se trouve aujourd'hui la grande avenue de Paris, de bons paysans qui se livraient à leur jeu favori. Après les avoir regardés pendant quelque temps, il descendit de cheval, et, se mêlant familièrement aux joueurs, prit lui-même part à la partie, et avec tant d'adresse, dit-on, que du premier coup il envoya sa boule en plein but.

Le grand cardinal Richelieu ne dédaignait pas lui aussi de se livrer à ce noble jeu sur la terrasse de son château de Rueil.

En somme, le jeu de boules mérite de reconquérir parmi nous la popularité qu'il a perdue. Il en est peu de plus intéressants et aussi de plus hygiéniques. C'est une excellente gymnastique qui, en même temps qu'elle développe les muscles des bras, donne au joueur une grande justesse de coup d'œil. Il faut seulement éviter une chose : c'est d'envoyer la boule dans les jambes de ses voisins.

H. Norval.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA RUE DU FOUARRE

I

« Silence ! Écoutez Roger ! Laissez parler Roger ! Silence ! Roger va parler ! »

Ainsi répétaient quelques-uns des nombreux jeunes gens qui s'agitaient bruyamment dans une vaste salle basse dont les dalles étaient couvertes d'une épaisse jonchée de paille fraîche, et au fond de laquelle s'élevait une grande chaire noire, composant à elle seule le mobilier de ce lieu dont les murs étaient en revanche tout charbonnés d'inscriptions et de lignes problématiques.

Or, Roger venait de monter dans la chaire, et les bras croisés, promenant sur l'assistance son regard à la fois ardent et méditatif, il attendait que le silence se rétablît.

Il n'attendit pas longtemps ; car, pour la foule rassemblée en cet endroit, il y avait sur ce Roger comme un prestige qui faisait de lui — tout jeune encore cependant — une sorte de chef moral, de roi intellectuel. Il avait suffi qu'il parût vouloir émettre son avis pour qu'aussitôt l'attention de tous fût captivée.

« Frères clercs, écoliers des quatre Nations, commença-t-il, si vous voulez m'écouter, moi, Pierre Roger, élève de la nation de France, boursier du collége de Narbonne, je vous dirai ce que je pense de cette affaire.

— Parle, parle !... parle !.., fut-il crié de tous les côtés ; nous écoutons.

— Mais hâte-toi, observa l'un des assistants, la cloche de Notre-Dame va tantôt sonner l'heure de la leçon, et le maître va venir.

— Ce ne sera pas long, répliqua Roger, et si j'ai pris la place du maître, c'est seulement pour me faire mieux entendre ; mais je serai certainement redescendu avant qu'il arrive. Écoutez.

— Écoutons, écoutons !... »

Et Roger reprit au milieu du plus grand silence :

« Je dis que, y allât-il de la vie de chacun de nous, nous devons, en ce cas, comme en tout autre, faire prévaloir les droits de notre mère l'Université. Elle est la science, elle est la lumière, elle est la sagesse ; elle est l'astre dont nous sommes les rayons : un rayon peut s'éteindre, mais l'astre doit briller. Ne consentons pas à ce que l'Université soit abaissée ; défendons son nom ; soutenons ses priviléges ; ne la laissons pas atteindre en notre personne. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'on s'élève jalousement contre elle : mais ce ne sera pas la première fois qu'elle sera sortie plus forte, plus grande, plus glorieuse du combat soutenu. Vivat pour l'Université !

— Vivat ! vivat ! crièrent cent voix à l'unisson.

— Maintenant, précisons les faits, reprit le jeune orateur. Les clercs veulent, comme par le passé, se divertir à prendre quelques poissons dans la *petite Seine*, qui longe leur pré. C'est leur droit. Quand on est maître du champ, — et il est bien à nous, ce champ, puisqu'on ne l'appelle autrement que le *Pré aux Clercs*, — on est bien naturellement maître aussi du fossé qui lui fait clôture. Ce n'est pas l'avis de messire l'abbé de Saint-Germain. Il envoie ses gens contre nous ; mais mal leur en prend, à eux comme à lui. Nous avons résisté, nous résistons, nous résisterons..

— Oui, oui !...

— Ah ! je sais bien que messire l'abbé a porté, dit-on, la cause devant notre seigneur le roi Philippe ; mais nous la porterons plus haut, nous.

— Devant le Saint-Père ! fit l'un des assistants.

— Tu l'as dit, repartit Roger, c'est là que nous irons faire entendre notre voix, et notre voix sera entendue ; car le Saint-Père aime l'Université qui est sa fille soumise et puissante ; son cœur est avec notre cœur, son esprit avec notre esprit ; il nous soutiendra contre nos ennemis ; et, par lui, nous serons triomphants.

— Vivat ! vivat !

— Nous choisirons l'un d'entre nous pour porter nos vœux aux pieds du saint trône...

— Toi ! toi ! Roger ! Roger ! fut-il crié des divers points de la salle.

— Moi, si vous voulez ; j'en serai fier, et...

— Le maître, messeigneurs ! annonça la voix d'un homme d'un certain âge qui, en sa qualité de portier, se tenait au seuil de la salle et avait par conséquent un pied dans la rue.

— Ce soir, à l'angélus, réunion des écoliers dans le Pré pour décider la chose, dit encore Roger qui

d'un bond fut en bas de la chaire, — qu'on le fasse savoir !

— Ce soir à l'angélus, » répéta-t-on de toute part à mi-voix, pendant que du dehors venait le son d'une cloche indiquant qu'on allait dire *none* à Notre-Dame [1].

II

La foule s'ouvrit respectueusement pour livrer passage à un austère personnage, qui alla s'asseoir dans la chaire.

Pendant qu'il semblait se recueillir avant de commencer son allocution, un grand mouvement se produisait parmi les jeunes clercs. La plupart s'étaient assis, d'autres agenouillés sur la paille qui couvrait le sol : quelques-uns restaient adossés aux murs. Des feuilles de parchemin s'étaient déroulées, les *cornets à encre* se tenaient debout çà et là entre les écoliers qui s'apprêtaient à écrire; et les roseaux fendus qui servaient souvent de plumes en ce temps-là, attendaient, le bec tourné vers la chaire.

« Ma proposition sera simple, — dit avec une grave lenteur le maître, s'exprimant dans cette langue aussi étrange que facile qui a gardé le nom de latin de l'école. — Je suppose un âne également... — je dis également, remarquez-le bien, — également sollicité par les deux besoins de la faim et de la soif. Je le place entre une mesure d'avoine et un seau d'eau, et je demande : Que fera l'âne ? — J'ai dit. »

Un moment de silencieux et général étonnement succéda aux paroles du maître.

Tout à coup : « L'âne se laissera mourir de faim, dit un des assistants.

— Alors il sera bien sot, riposte le maître; puisqu'ayant de quoi se nourrir, il n'en profitera pas.

— Non, fait un autre écolier, il ira au hasard, soit à l'avoine, soit à l'eau.

— Au *hasard*, répète le maître ; le hasard est donc cause dirigeante ici-bas, et l'être n'a donc pas son libre arbitre !

— L'âne, répond un troisième, se décidera de son plein gré, et donnera la préférence soit à l'eau, soit à l'avoine.

— La *préférence*, répéta encore le maître; donc il sera plus vivement sollicité par un objet que par l'autre ; donc il n'y aura plus égalité parfaite dans la double sollicitation, et les termes de ma proposition sont modifiés. »

Un quatrième élève, pensant apprécier le cas plus justement que le troisième, émet une nouvelle opinion ; puis un cinquième... puis, un sixième, et toujours le maître était là qui impassiblement, solennellement, mettait à néant la solution proposée par des arguments de la force de ceux qu'il avait produits en premier lieu... ; si bien que, quand la cloche qui sonnait *complies* à Notre-Dame annonça comme de coutume la fin de la leçon, le maître put en descendant de sa chaire renouveler sa question qui restait intacte et dans toute sa valeur : « Que fera l'âne ? »

Quand, à pas comptés, il traversa la salle pour se retirer, les applaudissements enthousiastes de la jeune assistance éclatèrent, et il ne regagna le collége de la nation de Picardie, dont il était procureur, qu'entouré d'un véritable cortége qui faisait retentir les acclamations et les vivats.

Si les passants, voulant connaître le motif de cet émoi, cherchaient des gens du quartier auprès desquels se renseigner, ils trouvaient sur le seuil des maisons des marchands de paille ou de *fouarre*, comme on disait en ce temps-là, qui leur répondaient : « C'est l'illustre docteur Jean Buridan à qui font fête les écoliers... pour quelqu'une des belles oraisons dont il est coutumier, et qu'il aura dite. »

III

Le soir, au coup de l'angélus, comme l'avait indiqué Pierre Roger, les quatre ou cinq mille clercs qui constituaient alors la population écolière de Paris étaient réunis dans le *Pré aux Clercs*.

Pierre Roger prenait de nouveau la parole à propos du démêlé avec l'abbé de Saint-Germain, et Pierre Roger était par acclamation chargé d'aller présenter au Saint-Père, alors résidant en la ville d'Avignon, les doléances de l'Université.

Mais si brûlante, si intéressante que pût être pour les écoliers cette question de pêche, elle était loin d'absorber seule les esprits ; car, lorsque la réunion se dissipa, et que les écoliers s'en allèrent par groupes, par couples, pour rentrer dans leurs nombreux collèges, qui étaient situés un peu partout dans le vaste quartier universitaire, on pouvait les entendre presque tous se poser et discuter l'important problème qu'avait formulé l'illustre docteur Jean Buridan : « Que fera l'âne ? »

Ceci se passait vers 1320, sous le règne fort triste d'ailleurs du roi Philippe V. Vingt-trois ans plus tard, sous le règne non moins désastreux de Philippe VI, c'est-à-dire en 1343, le débat entre les jeunes clercs de l'Université et l'abbé de Saint-Germain-des-Prés touchant le droit de pêche dans la petite Seine durait encore ; mais un jour le bruit se répandit dans les écoles que le nouveau pape, devant qui la cause avait été portée, venait d'engager dans les termes les plus formels l'abbé récalcitrant d'avoir à prendre avec les écoliers tels arrangements que ceux-ci pussent trouver librement en la jouissance du droit de pêche « les ébats et délassements qui leur étaient bien dus pour relâche des fortes études auxquelles ils se livraient, et qui étaient de si grand profit à l'honneur de la religion et du savoir humain. Car, ajoutait le bref pontifical, nous avons en grand amour cette belle Université de Paris, dont nous tiendrons toujours à gloire d'avoir reçu les doctes leçons. »

Quand la teneur de ce monitoire fut connue des

1. Une sonnerie particulière annonçait autrefois chaque office ou récitation de prière qui avait lieu dans les églises.

C'est l'illustre docteur Buridan, à qui font fête les écoliers. (P. 408, col. 2.)

jeunes clercs qui la commentaient en entrant aux écoles : « Eh ! messeigneurs, se prit à leur dire fièrement le vieux portier, c'est que je l'ai connu, moi, le Saint-Père Clément VI ; je l'ai vu là comme je vous vois, je l'ai entendu comme je vous entends ; on l'appelait alors Pierre Roger, il était du collége de Narbonne, et tous les écoliers d'alors n'avaient de sentiments que les siens, d'opinion que la sienne : tout simple clerc qu'il était, on l'écoutait déjà comme un docteur... Ah ! une forte tête, oui... Il me disait parfois en riant : « Maître Antoine, quand je serai pape, viens me trouver, et tu seras content de moi. » Et c'est qu'il est devenu pape, voyez-vous, comme il l'avait dit !... Et c'est qu'il se souvient de l'Université, et si j'allais lui dire : « Me voilà », bien sûr, il se rappellerait les paroles dites à maître Antoine. Mais je suis trop vieux pour un tel voyage !... Eh, tenez, je me rappelle, un jour il était monté dans la chaire, là, au fond, et il parla justement de cette affaire de la petite Seine... Ah ! il fallait l'entendre. Ce fut même moi qui lui criai : « Voilà le maître ! » pour qu'il descendît de la chaire. Je m'en souviens d'autant mieux que ce fut ce même jour, dans la même chaire, que l'illustre Jean Buridan, alors procureur de Picardie, émit cette fameuse proposition qui fera vivre son nom bien longtemps. Vous savez laquelle ?

— Certes ! dirent gravement aussitôt plusieurs écoliers ; la proposition de l'âne.

— Le soir, au Pré, Pierre Roger fut choisi pour se rendre auprès du Saint-Père au nom de l'Université. Ce fut son premier pas, qui le fit remarquer en cour pontificale, et qui l'a mené loin, comme vous voyez ! Dieu vous en octroie un pareil, messeigneurs !

— Certes ! » firent encore les écoliers.

IV

Or, les scènes que nous venons de rapporter avaient pour théâtre la rue dite depuis du *Fouarre*, — ou plutôt de la paille, — non pas seulement parce que la coutume de ces vieux temps voulait que les salles des écoles qui s'y trouvaient reçussent, au lieu de bancs et de pupitres, un lit de paille fraîche sur laquelle les écoliers s'asseyaient ou s'agenouillaient pour entendre les leçons, mais encore et surtout parce que là résidaient les marchands de fouarre [1], chez qui les écoliers venaient s'approvisionner pour l'usage des écoles, — lesquelles étaient principalement, mais non pas exclusivement, situées en cet endroit.

Que d'hôtes illustres compta cette rue ! que de questions profondes y furent débattues — laissant loin, notons-le bien, la proposition ironiquement fameuse de Jean Buridan ! Combien de choses enfin rappelle ce tronçon de voie étroite que des travaux de viabilité vont bientôt faire disparaître !

Nous avons essayé d'y revivre un moment au milieu de sa turbulente, mais ardente et pittoresque population d'autrefois... Quelques coups de pioche, et il ne restera plus qu'un nom.

Le nom après tout est bien quelque chose, surtout quand il est, comme celui-là, tout entouré de vivants et glorieux souvenirs.

L'ONCLE ANSELME.

1. Du mot *fouarre*, *foarre*, *foerre*, s'est formé notre mot actuel *fourrage*.

UNE MOUCHE QUI VOLE

Une mouche qui vole ! Il n'en faut pas plus, dit-on, pour déranger un écolier.

Peut-être bien, en cherchant dans mes souvenirs, trouverais-je, moi aussi, cet innocent insecte à l'origine de quelques-uns de mes péchés de jeunesse. Oserai-je vous avouer, puisque me voilà sur la route des aveux, que les heures de la classe me paraissaient parfois un peu longues. Cent vingt minutes de grec ou de latin, quand le soleil brille au dehors, lorsque la balle rebondirait si bien sur le mur nouvellement blanchi, et que le ballon s'enlèverait triomphant à travers les tilleuls, déchirant le feuillage et retombant au milieu des verts débris ! Je gémissais tout à coup. L'ennui venait : le bâillement à sa suite. Que faire, que devenir pendant cet interminable corrigé où chaque syllabe semble une page à l'écolier paresseux ? J'aurais donné Troie et le vieux Priam, Agamemnon et toute l'armée des Grecs pour un pauvre petit incident venant rompre la monotonie de ces heures désolantes.

O bonheur ! voilà une mouche qui s'abat sur le rebord de mon encrier. Elle goûte à l'encre, elle semble la trouver bonne ; sa petite trompe plonge et replonge dans le noir liquide avec autant d'ardeur que celle d'une abeille qui fait son miel. Mais que de précautions pour ne pas salir son fin corselet dont j'admire la nuance jaunâtre et cendrée ! Comme elle craint le contact de l'encre pour ses ailes délicates et transparentes que le centième d'une goutte suffirait pour alourdir ! Je me demande combien il faudrait de milliers de mouches pour absorber le contenu de mon encrier, combien de centaines de millions pour pomper toute l'encre de la terre.

Un instant, le mauvais esprit me souffle que je pourrais enfermer ma petite amie au fond d'un cornet de papier où elle bourdonnerait très-gentiment, mais il ne faut pas faire souffrir les animaux, et Dieu sait quelles angoisses doivent troubler la cervelle d'une mouche qui se trouve captive au fond d'un abîme sans issue.

Comme si elle lisait dans ma pensée, elle me regarde tout à coup de ses gros yeux saillants, et s'envole rapide.

O merveille ! Un bienfait n'est jamais perdu. La

voilà sur le nez du professeur! Dans l'ardeur de la leçon, il ne s'en aperçoit pas tout d'abord, mais elle revient à la charge avec une effronterie sans pareille. Un combat s'engage, combat où la dignité de l'homme est souvent compromise. Il lève la main en l'air; elle est déjà bien loin! La sournoise! comme elle sait revenir à point et s'en aller à temps! M. Fayolle paraît exaspéré. Je devine que lui aussi est bien loin des rivages de la Troade, et que, pas plus que moi à à l'heure présente, il n'a souci du bouillant Achille ou du sage Nestor.

Enfin, le bon moment est venu, paraît-il; M. Fayolle prend un parti; sa main, ramassée sur elle-même, avance doucement, doucement comme un chasseur qui rabat le gibier; encore un effort, et la victoire est à lui. La mouche ne bronche pas; c'en est fait d'elle. Pan! Il frappe un grand coup qui retentit sur son visage. Mes camarades lèvent le nez en l'air; la mouche est déjà bien loin, narguant au plafond son adversaire impuissant. Je n'y tiens plus, et je suis pris d'un fou rire qui met toute la classe en liesse.

« Grande retenue pour l'élève Naudet, » prononce le professeur d'une voix foudroyante.

Maudite mouche! qu'est-elle venue faire sur mon encrier? Voilà mon jeudi perdu! Un si beau jeudi! une partie de pêche aux écrevisses!

Le lendemain, je fis bravement ma retenue. Comme je rentrais le soir à la maison paternelle, je rencontrai la troupe joyeuse de mes camarades revenant de la pêche.

« Hé! Naudet, me cria un mauvais plaisant; la Rabette et ses écrevisses te font mille compliments; tout le monde a regretté ton absence. »

Je fis bon visage, mais dans le fond j'étais très-penaud. Que la Rabette devait être engageante par cette chaude après-midi! Quel plaisir de clapoter dans l'eau fraîche et de goûter à l'ombre, au bord du ruisseau!

« Vraiment, dis-je à ma mère d'un air de mauvaise humeur, je voudrais bien savoir à quoi servent les mouches, si ce n'est à faire punir de pauvres garçons sans malice. »

Ma mère ne moralisait jamais que lorsque je lui en fournissais l'occasion par une question directe, mais alors elle savait toujours me répondre avec une sagesse que j'admirais en dépit de mon étourderie.

« A quoi servent les mouches? reprit-elle avec un fin sourire. Eh, mon enfant, tu n'es pas le premier qui se pose ce problème. Bien avant toi, il y a plusieurs milliers d'années, le roi David, lui aussi, se plaignait de l'importunité des mouches :

« Seigneur Dieu, disait-il, je me rappelle toutes vos merveilles, je médite chaque jour, pour les admirer, les œuvres de vos mains; mais à quoi servent, je me le demande vainement, ces insectes turbulents et bourdonnants contre lesquels la force de l'homme est impuissante? »

» A quelque temps de là, David, persécuté par Saül, fuyait de montagne en montagne, de vallée en vallée. Poussé par l'esprit de Dieu, il vint au désert de Ziph où campait le roi d'Israël, et, suivi d'Abisaï et d'Abimélech, il pénétra dans la tente royale à la faveur de la nuit. Tout le monde dormait. L'occasion était bonne pour se débarrasser de celui qui avait juré la perte de David. Déjà Abisaï levait le bras pour frapper.

« Ne touche pas à l'oint du Seigneur, dit David en l'arrêtant; j'emporterai seulement la coupe du roi pour qu'il sache que j'ai tenu sa vie entre mes mains et que je l'ai respectée. »

» Mais, au moment de quitter la tente, un obstacle imprévu se présenta. Saül, dans l'agitation de son fiévreux sommeil, avait peu à peu abandonné sa cou-



Elle est déjà bien loin! (P. 411, col. 2.)

che, et maintenant, étendu devant la porte, il interceptait tout le passage.

» Comment sortir sans le réveiller? Et le réveil de Saül, c'était la mort de David!

« Dieu d'Israël, je crie vers vous, hâtez-vous de me secourir, » murmura-t-il, en ce pressant danger.

» Au même instant, une mouche vint se poser sur le visage du roi. Tout en dormant, il sentit l'aiguillon, et pour s'en délivrer, se retournant à plusieurs reprises sur les fourrures épaisses qui recouvraient le sol, il laissa le passage libre.

« Dieu de miséricorde, s'écria David prosterné, dès qu'il fut hors du camp, pardonnez à votre serviteur ses inquiètes recherches; dorénavant, il publiera, sans avoir besoin de les comprendre, que toutes vos œuvres sont bonnes. »

» Oui, mon cher enfant, ajouta ma pieuse mère en terminant cette légende que je n'ai pas oubliée, et que je vous raconte telle qu'elle me l'a racontée il y a trente ans au moins; rien n'a été inutile dans le plan de la création, et ce qui ne se révèle pas d'une façon visible aux yeux de chacun de nous, rapide passager sur la terre, se révélera plus tard à d'autres plus attentifs ou mieux instruits. La Providence, qui a tout prévu, règle à ses heures le rôle et l'emploi de chaque créature dont elle daigne faire ses instruments. Il nous faut donc respecter, comme faisant partie de ce plan divin, la moindre de ses œuvres. »

MARIE MARÉCHAL.

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE VIENNE[1].

III

Voilà déjà un mois que la grande Exposition internationale a ouvert officiellement ses portes au public des deux mondes. Je dis officiellement, car il y a toujours, lorsqu'il s'agit d'exposition, une grande différence entre l'ouverture officielle et l'ouverture réelle.

Le gouvernement autrichien avait fixé dès longtemps l'inauguration au 1er mai. Il a tenu sa parole et l'empereur a pu, dans l'immense rotonde centrale, entouré des princes et d'une foule considérable, proclamer solennellement l'ouverture de l'Exposition; mais, dès le lendemain, il eût fallu refermer les portes ouvertes un instant, car si l'Exposition était prête, les exposants ne l'étaient pas. Malgré les prodiges d'activité des commissaires des divers pays, malgré le nombre d'ouvriers employés jour et nuit au déballage des marchandises et à l'installation des vitrines, les nefs et les travées étaient encore encombrées de montagnes de ballots et de caisses et ne présentaient pas un coup d'œil qui pût charmer le visiteur.

Mais enfin, pendant le courant de ce mois-ci, l'ordre s'est fait; les marchandises ont été déballées, les vitrines disposées, et dès aujourd'hui les visiteurs peuvent accourir sans crainte d'être désappointés.

Le nombre des étrangers à Vienne est du reste déjà considérable; les hôtels regorgent de monde et les beaux ombrages du Prater, avec leurs milliers de restaurants, de cafés, de concerts, sont le rendez-vous de la foule cosmopolite. C'est surtout devant le magnifique portail qui forme la principale entrée du palais que le coup d'œil est animé. Le nombre des visiteurs augmente de jour en jour, et on peut dès aujourd'hui être sûr du succès de cette grande entreprise.

L'Exposition de Vienne promet donc d'être un des événements considérables de notre siècle; aussi tenons-nous, comme nous vous l'avons déjà promis, à mettre sous vos yeux tout ce qui s'y présentera de remarquable.

Un de nos collaborateurs les plus zélés et les plus fidèles, connu à la fois comme vulgarisateur habile et comme conteur d'imagination, M. Eugène Muller — l'oncle Anselme des *Causeries du Jeudi* — se rend en Autriche, pour étudier spécialement en vue du *Journal de la Jeunesse* le grand concours international, et il nous promet de traduire au retour ses impressions, sous la forme humouristique d'un récit de voyage qui s'intitulera :

LA FAMILLE DURAND A L'EXPOSITION DE VIENNE.

Dans quelques semaines donc nous commencerons la publication de cet ouvrage, qui, en parant les enseignements utiles des caprices de la fantaisie, ne peut manquer d'obtenir auprès de nos jeunes lecteurs un de ces succès de bon goût dont l'auteur est coutumier.

LOUIS ROUSSELET.

UN ACTE DE DÉVOUEMENT

L'Institution Sainte-Barbe a été mise en émoi, il y a quelques jours, par un incident dramatique qui aurait pu avoir des conséquences terribles.

Un matin, vers quatre heures trois quarts, un élève vint réveiller M. Bucchini, surveillant d'un des dortoirs, et lui dit qu'un de ses camarades, évidemment atteint d'un accès de somnambulisme, vient, après l'avoir frappé pendant son sommeil, de disparaître du dortoir.

[1] Suite et fin. — Voy. pages 282 et 360.



Entrée principale du palais de l'Exposition de Vienne. (P. 412, col. 2.)

Le maître se lève à la hâte et met les élèves et les garçons de service en campagne pour découvrir le fugitif.

On l'aperçoit bientôt étendu dans une gouttière, une jambe pendant au-dessus de la corniche, qui domine d'une hauteur de quatre étages le sol de la cour.

Sur le conseil de M. Bucchini, les élèves s'empressent de descendre leurs matelas dans la cour, et dans le plus profond silence, de peur de réveiller leur malheureux camarade suspendu à 30 mètres audessus du sol, ils entassent au-dessous de la gouttière toutes les literies du dortoir.

Guidé par les garçons, M. Bucchini arrive, dans les combles, près d'une ouverture percée dans le toit, d'où le malheureux somnambule s'est laissé glisser jusqu'à la gouttière, pour aller ensuite, en suivant un chenal étroit, se coucher à l'autre bout du bâtiment, la moitié du corps suspendue dans le vide.

Il faut, pour sauver le malheureux qui dort audessus de l'abîme, suivre le même chemin, se laisser glisser comme lui sur la pointe du toit, au risque de rouler au delà de la gouttière dans le vide, suivre debout le chemin étroit qui longe l'abîme et aller arracher à la mort le pauvre enfant qui, à son réveil, peut se débattre et entraîner avec lui son sauveur dans une chute mortelle.

Le brave maître d'études, qui a conservé tout son sang-froid, songe que dans quelques minutes la cloche de Saint-Étienne va sonner l'*Angelus*, réveiller peut-être le somnambule et causer un effroyable malheur.

« Y a-t-il quelqu'un, demande-t-il, qui soit sûr de lui et qui veuille tenter de sauver le malheureux enfant d'une mort certaine? »

On se tait.

M. Bucchini n'hésite pas; on le voit descendre le long du toit et suivre avec précaution le sentier périlleux; il arrive auprès de son élève, se penche sur lui, le saisit fortement, l'appelle, le réveille peu à peu, le rassure, le soutient et par la même route le ramène et le sauve.

Les élèves de l'étude ont voulu reconnaître ce dévouement; ils ont spontanément offert à leur maître une splendide médaille portant d'un côté cette inscription:

« A M. Bucchini, qui a sauvé la vie d'un de nos camarades, au péril de la sienne, ses élèves reconnaissants, » et de l'autre côté, les noms des donateurs.

Le conseil d'administration de Sainte-Barbe, sur la proposition du directeur, a voulu de son côté reconnaître le dévouement admirable de M. Bucchini.

Il faut espérer que le gouvernement connaîtra et récompensera à son tour ce bel acte de dévouement. Ce sera pour lui une belle occasion d'honorer et d'encourager ce corps de maîtres d'études qui mérite en général mieux que ce que le monde lui donne.

COMMENT SE FAIT UNE AIGUILLE

« Oh, ce n'est rien, ce n'est qu'une aiguille! » disait la petite Marie à son frère Georges, qui, accroupi sous la table, cherchait l'aiguille qu'elle venait de laisser tomber.

M. Deville, qui lisait son journal assis dans son fauteuil, releva la tête en entendant cette exclamation.

« Ce n'est qu'une aiguille! dit-il en s'adressant à Marie; si tu savais combien il a fallu de soin et de patience pour faire cette aiguille, tu n'en parlerais pas si légèrement. Combien penses-tu qu'il faille d'ouvriers pour faire une seule aiguille?

— Je n'en sais rien, répondit Marie, mais il me semble qu'un, tout au plus deux, doivent suffire.

— Eh bien, tu te trompes, car si l'on compte depuis la fabrication du fil d'acier jusqu'au pliage des petits paquets renfermant les aiguilles prêtes à être livrées au commerce, chacun de ces délicats petits outils passe en moyenne dans les mains de cent vingt ouvriers.

— Oh! je t'en prie, père, s'écria Georges, explique-nous comment il se fait qu'une chose si insignifiante demande tant de travail.

— Je veux bien, répondit M. Deville, mais laissez-moi vous dire d'abord que l'aiguille, loin d'être un objet insignifiant, est un des plus importants instruments que le génie de l'homme ait créés et un de ceux qui l'ont le plus aidé à s'élever au-dessus de la brute. N'est-ce pas elle qui lui permet d'assembler sous forme de vêtements les étoffes dont il n'aurait pu autrement que s'envelopper d'une manière imparfaite? Et que de broderies délicates, que de choses charmantes sortent de ce léger outil, qui fournit en outre le travail et le pain quotidien à tant de pauvres ouvrières!

» La première partie de la fabrication des aiguilles est l'étirage du fil de fer. Le fabricant achète les barres de fer brutes et il les étire, en les faisant passer à travers des plaques d'acier percées de trous de plus en plus petits, jusqu'à ce que la barre se soit transformée en un fil du diamètre voulu, que l'on enroule autour d'un tambour.

» Les rouleaux de fil de fer sont alors soigneusement assortis comme dimensions, puis on les coupe en deux, de manière à obtenir deux faisceaux d'une égale longueur.

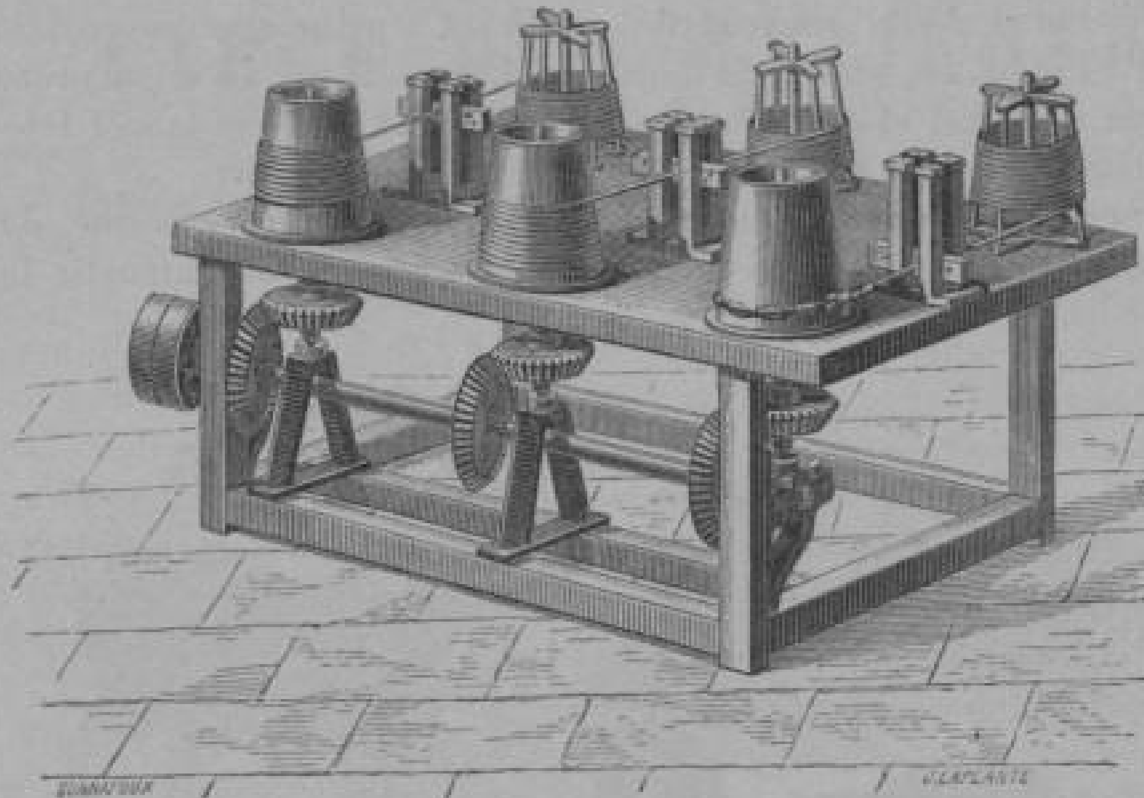
» L'ouvrier prenant un de ces faisceaux, le présente à une machine armée de ciseaux mus par la vapeur, qui coupent le fil en tronçons d'une longueur correspondant à deux aiguilles. Vous vous ferez une idée de la puissance de cette machine, lorsque vous saurez qu'en une journée de dix heures elle peut apprêter 800 000 aiguilles.

— Comment, interrompit Marie, 800 000 aiguilles en une journée!

— Ce n'est encore rien. Certaines fabriques préparent jusqu'à 100 millions d'aiguilles par semaine.

» Les tronçons de fil de fer passent ensuite dans une autre machine, qui est chargée de les redresser, car ils sont fortement courbés, autant par le tambour autour duquel ils s'enroulaient primitivement que par les ciseaux qui les ont coupés. Pour cela, on les réunit en paquets de 5 à 6000, que l'on entoure d'anneaux de fer et auxquels on fait supporter une forte pression.

» Après le redressage, les paires d'aiguilles passent entre les mains des affileurs, qui usent les extrémités sur des petites meules, afin de former la pointe. L'affileur prend une poignée d'aiguilles et les présente simultanément à la meule, en leur imprimant avec les doigts un mouvement de rotation.

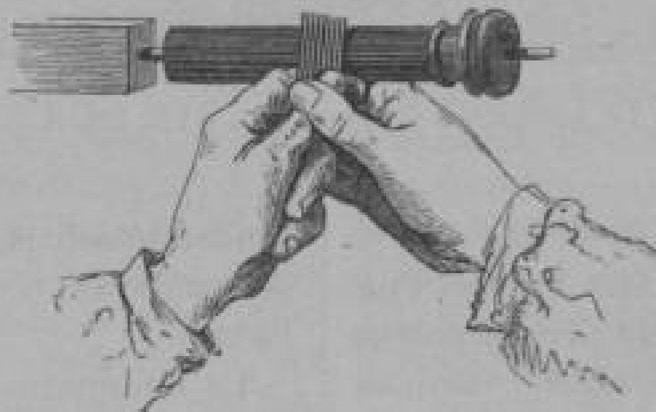


Tréfilerie pour l'étirage du fil de fer. (P. 414, col. 1.)

— Se servent-ils d'eau pour affiler l'aiguille? demanda Georges.

— Non, car l'eau ferait rouiller les aiguilles. Aussi la poussière de fer projetée par les meules remplit l'atmosphère et constituerait un danger sérieux pour la santé des ouvriers, si l'on n'y avait remédié en dirigeant sur les meules un courant d'air violent, qui chasse les parcelles métalliques.

» Dans quelques fabriques, le chas ou œil de l'aiguille est percé sur le tronçon de fil de fer formant la paire d'aiguilles; mais, en général, on coupe premièrement l'aiguille de la longueur qu'elle doit avoir et on la perce ensuite.



Meule à affiler les aiguilles. (P. 415, col. 1.)

» Avant de la percer, il faut toutefois aplatir d'abord la tête, dont les aspérités produites par le ciseau déchireraient le linge. L'ouvrier chargé de cette opération prend une vingtaine d'aiguilles et les étale en éventail sur une petite enclume, puis d'un seul coup de marteau, il aplatit toutes les têtes. Un autre ouvrier prend les aiguilles arrivées à ce point et les place dans une étuve, où elles sont chauffées, puis refroidies lentement. Cette opération les rend plus malléables et moins cassantes.

» Le trou de l'aiguille est quelquefois pratiqué au moyen d'une machine, mais dans la plupart des fabriques il est encore percé à la main. C'est un enfant qui est généralement chargé de cette opération. Il place l'aiguille sur une enclume de plomb et perce le trou au moyen d'un foret et d'un marteau, d'abord d'un côté et puis de l'autre. Ces enfants arrivent à une merveilleuse précision et à une grande rapidité. Il n'est pas rare, lorsque des étrangers visitent la fabrique, de les voir placer un cheveu sur l'enclume et le percer d'un seul coup de foret.

» Enfin, un dernier ouvrier prend l'aiguille et pratique d'un coup de poinçon le petit rebord qui entoure l'œil et permet d'y glisser le fil. L'aiguille est finie, mais elle n'est pas encore prête à être livrée au commerce. Il faut encore la tremper, ce que l'on fait en la chauffant au rouge vif et en la précipitant dans un bassin plein d'eau froide; puis la polir, en la frottant avec de la poudre d'émeri; la dégraisser et enfin l'essuyer. Et dans chacune de ces opérations chaque aiguille passe entre les mains de plusieurs ouvriers.

» Il ne reste plus après cela qu'à assortir les aiguilles, pour qu'elles soient toutes de même grosseur et de même longueur, et à les ranger par une ou deux douzaines dans ces petits paquets étiquetés que vous connaissez si bien.

» Vous voyez, mes enfants, par quelles opérations multiples passe l'aiguille avant d'arriver dans vos mains, et cependant vous savez combien son prix est minime. On ne peut arriver à ce résultat que par l'ordre introduit dans la fabrication et aussi par la division du travail; car, tandis que vous voyez cent ouvriers fabriquer en une journée plusieurs centaines de mille d'aiguilles, c'est à peine si un homme seul, quelque habile qu'il fût, pourrait arriver en dix heures à en faire une douzaine.

» Le monde me paraît ressembler beaucoup à cette fabrique d'aiguilles. Là aussi, chacun doit apporter dans l'humble tâche qui lui incombe le même courage, la même application, contribuant ainsi à la

grande œuvre sociale, au bien-être de tous, au sien propre que tous ses efforts isolés ne réussiraient pas à assurer. »

P. Vincent.

LE BOUQUETIN DU TYROL

Vous vous êtes arrêtés sans doute souvent devant les magasins où se vendent les objets de bois sculpté qui nous viennent du Tyrol et de la Suisse? Ces objets s'offrent aux usages les plus divers : porte-montre, presse-papier, pendules; mais ils diffèrent peu les uns des autres. On y voit toujours le même chasseur, coiffé du chapeau tyrolien, ayant son chien à ses pieds et s'appuyant contre un rocher en bois, au sommet duquel se tient fièrement campé un petit animal, aux formes fines et élégantes, le front orné de larges cornes annelées et recourbées.

Ce petit animal est le bouquetin, autrefois si abondant sur les hautes montagnes du Tyrol, qu'il était considéré comme une des particularités de ce pays. Depuis un siècle, il y était devenu fort rare et l'on croyait même la race éteinte, lorsque dernièrement des chasseurs, parcourant une des cimes voisines de Salzbourg, découvrirent un tout jeune animal de cette espèce, blotti dans un fourré. Ils ne purent trouver aucune trace des parents, néanmoins cette découverte prouve que la race subsiste encore.

Le bouquetin est un des plus intéressants animaux de la faune européenne; il représente sans doute le type primitif de notre chèvre domestique.

C'est un animal de la grandeur d'un bouc, mais aux formes plus fines, plus élégantes. Son pelage, long et rude en hiver, doux et soyeux pendant l'été, est fauve sur le dos, blanc sous le ventre, avec une bande dorsale noire, et une ligne brune qui coupe longitudinalement les flancs. Son menton est garni d'une barbe noire et rude, analogue à celle du bouc domestique. Mais, ce qui le distingue surtout de ce dernier, ce sont ses cornes recourbées en arc vers l'arrière, qui atteignent un tel développement que parfois leur extrémité touche la croupe de l'animal. Il porte toujours la tête haute et a une démarche pleine de fierté et d'indépendance.

On ne le rencontre jamais que dans la région des neiges éternelles. Doué d'une extrême agilité, il gravit des parois de rochers à pic, en se servant des moindres aspérités. D'un seul bond, il franchit des distances prodigieuses et mesure son élan avec une telle précision, qu'il retombe ainsi sur des rochers offrant à peine quelques centimètres de surface.

Lorsqu'il se laisse surprendre par les chasseurs, il n'hésite pas à se lancer tête baissée dans des précipices vertigineux.

On a longtemps cru que, dans ce cas, il se servait de ses cornes pour amortir le terrible choc produit par sa chute. Il n'en est rien; il s'arrange pour retomber sur ses pattes de devant, et lorsque par hasard ses cornes frappent le sol, le choc les brise comme du verre. Les chasseurs prétendent aussi que, pour rompre la force de la chute, il fait tout en tombant plusieurs cabrioles sur lui-même. Le fait n'est pas bien avéré.



Le bouquetin du Tyrol. (P. 416, col. 1.)

S'il se voit complétement cerné, il n'hésite pas à fondre tête baissée sur son ennemi, le renverse avec ses puissantes cornes ou l'entraîne avec lui dans l'abîme.

Le bouquetin a les sens de la vue, de l'ouïe et de l'odorat développés à un degré excessif. Aussi, retranché sur les hauteurs les plus inaccessibles, à la limite des glaciers, ne se laisse-t-il approcher du chasseur qu'au prix des plus grands dangers et de difficultés extrêmes.

Quelques savants croient que notre chèvre domestique est de la même race que le bouquetin et que l'œgagre, que l'on pourrait appeler le bouquetin du Caucase, quoique ses cornes diffèrent sensiblement par leur forme et leur position, de celles de l'espèce tyrolienne.

Th. Lally.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2